BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

TOME VI (1931)

OFFERT A

SIR WILLIAM MITCHELL RAMSAY

BRUXELLES
SECRÉTARIAT DE LA REVUE
rue de Berlaimont, 13
1931

Les auteurs d'articles en langues étrangères sont INSTAMMENT priés de n'envoyer à la Rédaction que des copies dactylographiées.

Les collaborateurs étrangers qui ont l'habitude de transcrire les noms propres sont invités à faire suivre cette transcription de la forme originale entre parenthèses. Cette observation s'adresse plus particulièrement aux collaborateurs de langue slave : l'indication de la forme originale est surtout nécessaire lorsqu'ils emploient l'adjectif dérivé du nom propre. Ex. : *Kazanatenskaja Biblioteca* (Bibliotheca Casanatensis), *Folijskaja dolina* (vallée de *Θολᾶς*).

Pour le russe, nos collaborateurs nous obligeraient en adoptant le système de transcription suivant :

Ц = c ; Ч = č ; Ш = š ; Щ = šč ; Ж = ž ; Ь et Й = j ; Х = ch ; Я = ja ; Ю = ju ; У = u ; Ы = y ; І, И et Ѵ = i ; Э, Е = e ; Ъ = ě.

Pour le roumain, nous avons respecté son orthographe (par ex. : *c* roumain = č), avec cette réserve que, faute de caractères spéciaux, nous avons provisoirement dû remplacer ş par s.

Afin de donner de l'unité aux citations, nous nous permettons de recommander à nos collaborateurs de se servir des abréviations adoptées par G. MILLET, dans l'immense bibliographie qui figure en tête de ses deux ouvrages, *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile* et *L'École grecque dans l'architecture byzantine*, ouvrages que tous les byzantinistes ont sous la main et où sont citées toutes les œuvres, toutes les revues ou collections les plus importantes. Les noms d'auteurs devront être soulignés deux fois, les titres d'ouvrages ou de revues, une fois.

BYZANTION

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

TOME VI (1931)

OFFERT A

SIR WILLIAM MITCHELL RAMSAY

BRUXELLES
SECRÉTARIAT DE LA REVUE
rue de Berlaimont, 13
1931

DES PRESSES DE J. DE MEESTER ET FILS, WETTEREN (BELGIQUE)

SIR WILLIAM RAMSAY

En 1923, MM. W. H. Buckler et W. M. Calder offraient à Sir William Ramsay un magnifique volume intitulé « Anatolian Studies », où 32 collaborateurs appartenant à divers pays avaient étudié pour la joie du maître, et dans son esprit, autant de points d'histoire et de géographie relatifs à cette péninsule anatolienne qui est la patrie spirituelle et scientifique de Ramsay. — En tête de ce volume, 25 pages étaient consacrées à la bibliographie ramsayenne, de 1879 à 1923. — Au cours du joyeux « symposion » de Christchurch, Oxford, qui fut l'occasion de la remise au jubilaire des Mélanges Ramsay, Sir William nous parut à tous plus jeune et plus jovial que jamais. On sentait qu'il était en plein travail et que cette cérémonie, loin d'être un couronnement de carrière, ne serait qu'une étape dans une vie éternellement laborieuse et créatrice. C'est une étape nouvelle dans la militia *du grand Asiaticus que nous avons voulu marquer aujourd'hui en lui offrant le tome sixième d'une revue dont il est un des fondateurs. On trouvera à la fin de ces seconds Mélanges Ramsay dus à 35 collègues, amis et admirateurs* (1), *la bibliographie de Sir William, de 1923 à 1931. Elle remplira le lecteur de stupeur et d'envie pour le magnifique explorateur qui, comme Franklin, « a quatre fois vingt ans ». La biographie de Sir William n'est pas écrite et il ne peut être question de résumer une œuvre colossalement vaste, qui est loin d'être achevée. Mais lui-même a raconté jadis comment il est devenu le spécialiste de l'Asie Mineure. Ses maîtres d'Oxford, les Jowett et les Bywater, lui avaient appris le grec. Sayce fut le premier qui le traita, non plus en élève, mais en « scholar », et qui l'orienta vers l'Asie. — En 1878 il fit la connaissance de l'épigraphiste Sir Charles Newton, conservateur*

(1) Les articles de Franz Cumont, du R. P. de Jerphanion, de Jacques Zeiller, de J. Ebersolt et de Zenghelis paraîtront dans le second fascicule.

des antiquités grecques et romaines au British Museum, et bientôt il fut, sans grand espoir, candidat à une bourse ou « studentship » de 300 livres par an, pour une période de 3 ans, instituée par l'université d'Oxford « for Travel and Research in the Greek lands ». Sans grand espoir, avons-nous dit. Car son concurrent était un jeune et brillant érudit, critique et poète, qui faisait alors fureur dans les milieux universitaires et mondains. Il s'appelait Oscar Wilde. Ramsay, dans ses souvenirs, nous le montre visitant le British Museum et ravi en extase devant les statues. Mais ses admirations inquiétaient Sir Charles Newton. — « The statues that he most admired were Roman ; and Newton could not look at anything that was not of the finest Greek period and style ». Les goûts pervers d'Oscar Wilde décidèrent de la carrière de William Ramsay. Celui-ci obtint la bourse : le voilà à Smyrne, car Newton lui avait dit : « N'allez pas à Athènes, occupée déjà par les Allemands et par les Français ; allez sur la côte Ouest de l'Asie Mineure où les grandes cités grecques offrent un champ meilleur pour un homo novus *». Un heureux hasard voulut que Sir Charles Wilson, consul général britannique en Anatolie, vînt à Smyrne en mai 1880, y vît Ramsay et complétât les conseils de Newton : « Allez dans l'intérieur de l'Anatolie. Les côtes sont ouvertes aux explorateurs. Tout le monde peut s'y rendre, mais l'hinterland est inconnu. Les gens s'imaginent qu'il est difficile de voyager dans le centre de la Turquie, mais ce n'est pas vrai. Venez avec moi, et vous apprendrez votre métier ». Mais lorsqu'on apprit, dans les milieux européens et surtout britanniques de Smyrne, les projets du jeune explorateur, ce fut un* tolle *général. Le consul local, qui craignait les histoires, et qui s'imaginait l'intérieur peuplé de brigands, écrivit au Foreign office pour dégager sa responsabilité.....Mais Ramsay se fiait à son étoile ! Et en Octobre 1881, il pénétrait pour la première fois dans l'empire du roi Midas.*

Le chemin de fer ottoman dépassait à peine Aidin. Cet hiver-là, Ramsay fit ses premières découvertes : il trouva plusieurs monuments phrygiens... Ramsay, pendant 50 ans, visita presque annuellement l'Asie Mineure. Pour interrompre cette série de

campagnes toujours victorieuses, il ne fallut rien de moins que le Choléra (après 91), ou la Guerre.

La première fois, W. Ramsay eut, dans J. G. C. Anderson, un digne intérimaire. Et cependant, Ramsay trouvait le temps d'être professeur, non pas, il est vrai, professeur de grec, comme il l'eût souhaité, mais professeur de latin. Ramsay haïssait l'enseignement et n'aimait pas le latin. Mais il est reconnaissant à la Providence de l'avoir forcé à relire ses auteurs latins. Sa chère Asie Mineure, en effet, devait en profiter. « La lecture des auteurs romains, nous dit-il, devait forcément, étant donné mon tour d'esprit, aboutir à l'étude de la société et de l'administration romaines. On peut consacrer toute une vie à la littérature grecque, et ne prendre qu'un faible intérêt au gouvernement des cités grecques, ne jamais regarder par exemple, du côté des cités hellénistiques, de la Grande-Grèce asiatique. Mais la littérature romaine est bien plus près de la vie, et surtout de la vie politique. A moins d'être aveuglé par une habitude gagnée au contact de la littérature grecque, on ne peut étudier Virgile et Horace sans se plonger dans l'histoire contemporaine, sans être forcé, pour ainsi dire, de comprendre la politique d'Auguste, de se passionner pour la gloire de l'Italie et de Rome. Ainsi je fus conduit à considérer la littérature gréco-romaine dans ses relations avec la vie de l'Empire, et à remplir mon esprit de l'idée romaine. J'avais enfin trouvé ma voie et ma tâche, l'étude des institutions romaines dans la Grèce asiatique, de l'influence de l'Asie sur l'administration gréco-romaine. Une chaire de grec ou d'archéologie classique m'eût détourné de ce qui m'apparaît aujourd'hui comme ma mission »...

Il y a toute une partie de l'œuvre de Ramsay à laquelle il tient certainement beaucoup et qui a fait sa réputation dans le grand public anglo-saxon. C'est, sans aucun doute, la moins connue sur ce continent. On devine que nous voulons parler de ses écrits sur le Nouveau Testament. Ramsay, ayant suivi les traces de Saint Paul, sut lire les Actes des Apôtres *dans un esprit tout nouveau ; et son livre* Saint Paul, the Traveller and

the Roman Citizen, *London, Hodder and Stoughton, 1895, est le plus vivant commentaire géographique que l'on fera jamais de l'histoire apostolique et des Epîtres. Autour de cette année 1895 se placent une série d'articles pauliniens d'un passionnant intérêt* : Saint Paul's first journey in Asia-Minor, 1892, On the interpretation of two passages in the Epistle to the Galatians, The Galatia of Saint Paul's Epistle, 1895, The Galatia of Saint Paul and the Galatic territory of Acta, 1896. *Ramsay défendait avec beaucoup d'éloquence sa théorie d'après laquelle les Galates de Saint Paul sont en réalité les convertis de Lycaonie et de Pisidie, qui faisaient partie de la grande province romaine de Galatie. Cette hypothèse ingénieuse a fait énormément de bruit ; je ne sais si elle n'est pas aujourd'hui abandonnée par la plupart des critiques. Mais des hommes comme Harnack et Deissmann n'ont jamais caché leur gratitude et leur admiration pour Ramsay, exégète du Nouveau Testament. Deissmann l'a dit : « Le grand mérite du Traveller and Roman citizen Sir William Ramsay, en qui nous vénérons le maître de l'exploration anatolienne, c'est que pendant toute sa vie il a mis ses connaissances littéraires et épigraphiques, et le trésor de son expérience, de ses observations et de ses souvenirs au service de l'histoire générale de l'Asie... C'est pourquoi l'étude du christianisme primitif, celle du judaïsme de la diaspora et de l'église primitive, sont les grandes obligées de Sir William Ramsay. Si l'on nous demandait à nous, qui faisons de la critique biblique et de l'histoire du christianisme, ce que, au point de vue de la méthode, Ramsay peut nous apprendre, nous répondrions : Ramsay nous enseigne à transporter brusquement, résolument sur le terrain, c'est-à-dire dans la patrie des Apôtres, ces problèmes que trop souvent nous étudions en chambre, dans le silence et dans l'isolement du cabinet, à la lumière douteuse de la lampe de Faust — ou plutôt de son naïf famulus Wagner. Ramsay nous enseigne à reprendre à ciel ouvert, sous le soleil de la Lycaonie et de la Phrygie, de vieilles discussions d'école.... Les travaux de Ramsay sur Paul et sur ses Lettres, qu'est-ce, sinon un rapatriement de*

l'Apôtre voyageur ? Qu'a-t-il fait, sinon affranchir le Nouveau Testament d'erreurs vénérables ? » — Et Harnack n'a jamais reproché à Ramsay qu'un excès d'enthousiasme et de confiance dans les enseignements du « terrain ». De même que le philologue trop sûr de son savoir se fie excessivement à son « Sprachgefühl », de même Ramsay a peut-être en excès l'imagination topographique et épigraphique. « Er hört manchmal das Gras wachsen », me disait un jour Harnack. Mais cette herbe a poussé sur bien des préjugés, sur bien des fables convenues. Deux ans avant le Saint Paul *avait paru un livre moins mûr peut-être, mais déjà plein d'idées frappantes et justes :* The Church in the Roman Empire before A. D. 170, with maps and illustrations. *— Et l'année même du* Saint Paul. *Ramsay avait donné le premier volume d'un de ses ouvrages les plus durables:* The Cities and Bishoprics of Phrygia, being an Essay of the local history of Phrygia, from the earliest times to the Turkish conquest. *Mais, dès lors, Ramsay était reconnu universellement comme un maître en géographie anatolienne.*

La grande date de sa vie est 1890. C'est alors, en effet, qu'il publia la monumentale Historical geography of Asia Minor, *refaite en deux ans avec une héroïque énergie après la perte du manuscrit primitif dans un compartiment de chemin de fer. Ce livre est le guide des byzantinistes dans leur propre domaine. L'Empire d'Orient, c'est avant tout l'Anatolie. Où suivre les campagnes arabes des basileis, les razzias des émirs de Tarse et de Mélitène, les invasions seldjoucides, sinon dans les pages et sur les cartes du Ramsay ? Il y a longtemps que nous aurions dû offrir à celui qui a identifié les ἄπλητα et les fanaux, situé les victoires et les déroutes byzantines, le tribut de notre reconnaissance et de notre admiration. Ramsay a écrit le commentaire géographique de toute la Byzantine. Mais laissons-le parler : « Je suis topographe avant tout. Les inscriptions n'ont jamais été pour moi qu'un moyen de « situer » villes et villages. Je n'ai jamais passé à côté d'un texte épigraphique sans le copier, mais je ne m'y intéressais vraiment que s'il me fournissait*

quelque information topographique. Waddington et P.Gardener m'apprirent à utiliser aussi la numismatique. En octobre 1881, nous étions au bord sud-ouest des collines qui bornent la plaine de Métropolis. Je résolus de trouver coûte que coûte, en visitant les villages l'un après l'autre, une inscription qui me donnât le nom de la cité. Ce programme fut suivi à la lettre. Mais aucune inscription ne portait un nom de ville. Au retour je rencontrai M.Waddington. Il fut frappé par un nom de magistrat qu'on lisait sur l'une de mes pierres et qui lui parut familier. Et, après quelques minutes de réflexion, il m'apporta une monnaie de Métropolis de Phrygie avec le nom de ce même magistrat. — Le site était identifié. Ainsi donc épigraphie et numismatique sont les deux servantes de la topographie historique. Je suis encore aujourd'hui reconnaissant à Percy Gardener d'avoir revu avec moi toutes les monnaies d'Asie Mineure (octobre 1879 - mars 1880), et de les avoir fait parler pour moi. C'est alors que j'ai compris que Persée, Oreste, la Gorgone appartiennent à l'Asie Mineure, et que c'est de là-bas qu'ils ont passé en Grèce.....

« J'ai appris de plus en plus à respecter les inscriptions, ces témoins inestimables du passé, ces bornes parlantes des cités antiques. J'ai fini par savoir que chaque pierre inscrite a son histoire, depuis la carrière jusqu'à la tombe, et que cette histoire nous donne des leçons dont n'ont jamais rêvé les épigraphistes en chambre. Dans mes jeunes années, j'ignorais cela. J'allais trop vite. Souvent, j'avais hâte de passer dans une autre région aussitôt que j'avais découvert, localisé Brouzos ou Stektorion. Mes lecteurs se demandent parfois pourquoi j'ai négligé les lieux célèbres qui étaient à ma portée. Kibyra, Ikonion, Kotyaion ne m'intéressaient pas, parce qu'ils étaient déjà connus. Je n'ai jamais vu Kibyra, quoique j'en aie approché plusieurs fois à quelques milles. Et malgré toutes les explorations, ce site est demeuré vierge jusqu'à l'expédition des savants autrichiens, mieux armés et mieux équipés que je ne l'étais moi-même.

« A cette époque reculée que je peux bien appeler l'âge héroïque de l'exploration, il était presque dangereux, en un sens, d'é-

tudier un site avec trop d'attention. On attirait sur lui, fâcheusement, l'attention des indigènes qui se mettaient à faire des fouilles à leur manière pour découvrir de l'or. Une pierre copiée avec un zèle trop indiscret par un « shapkaly » (un homme à chapeau, un Européen) était mise en pièces aussitôt après son départ, comme suspecte de contenir un filon précieux. J'ai entendu raconter sur moi-même une légende tenace, comme quoi j'aurais emporté de Sandykli des trésors à charger deux chameaux. C'est que j'y avais longtemps cherché, et offert pour cette pierre une généreuse récompense, l'épitaphe perdue des cinq enfants chrétiens, copiée par Hamilton, le prince des voyageurs en Asie Mineure, dont les pages fourmillent d'informations de premier ordre, et que je ne relis jamais sans en tirer quelque chose.

*« Un autre de mes maîtres est Ernst Curtius. Lorsqu'en novembre 1881, nous trouvâmes le tombeau aux Lions en Phrygie, je me rappelai comment le grand historien avait prophétisé, bien des années auparavant, qu'un futur voyageur trouverait en Phrygie le prototype de la porte de Mycènes. Je lui écrivis aussitôt de là-bas, pour lui dire que j'avais trouvé ce qu'il attendait. Comment l'*Histoire de la Grèce ancienne *de Curtius, si pleine d'imagination scientifique, est-elle aujourd'hui oubliée en Allemagne et en Angleterre? Il y a là quantité d'idées justes qui attendent sans doute d'être redécouvertes.*

« Il me semble qu'il y a plus de joie à confirmer l'intuition ou la suggestion d'un prédécesseur qu'à la réfuter. J'ai été cent fois plus heureux de pouvoir accepter, dans mon Historical Geography *(p. 139), la localisation de Synnada par Perrot, que de réfuter l'opinion du même Perrot sur la disparition de l'idiome celtique en Galatie ».*

Mais le grand principe de Ramsay, c'est que la topographie de l'Asie Mineure doit être basée sur le Synekdemos *d'Hiéroclès, complété par les Notitiae ou Catalogues épiscopaux. « La seule méthode à suivre est de placer chacune des cités non identifiée dans un cercle, à moins qu'une découverte épigraphique ne nous donne d'un coup la certitude et ne nous permette de remplacer le cercle par un point. Cette méthode prudente, je l'ai acquise à la suite de nombreuses erreurs. Il est vrai que j'ai souvent chan-*

gé d'avis. Mes variations ont inspiré à mon vieil ami A. Körte une défiance excessive à l'égard de ma méthode elle-même.

« *Ich habe wenig Zutrauen zu Ortsbestimmungen auf Grund von Bischofslisten* », *dit-il quelque part, et pourtant cette base est la seule, dans la plupart des cas, sur laquelle on puisse édifier quelque chose en topographie ....*

« *La découverte qui m'a fait le plus de plaisir restera purement hypothétique et ne sera jamais prouvée. C'est la localisation du conte le plus intéressant qui soit dans les Mille et une Nuits : « le Château de marbre noir », où vivait le prince dont la partie inférieure était un trône, d'où émergeait pour ainsi dire une forme humaine. Ce château domine la grand'route des Portes Ciliciennes : les Poissons qui ne voulurent pas se laisser frire nageaient encore, en* 1881, *dans une grande source qui jaillissait du sol près du Pont Blanc. La source a disparu lors des travaux de la nouvelle route. L'un de ces poissons causa la mort d'un sultan arabe, bien qu'il n'ait jamais atteint la poêle à frire. La cité des quatre religions se trouvait à la sortie Nord du long passage du Taurus, et tout près d'elle il y avait le lac. Bref, toutes les localités mentionnées dans le récit sont aujourd'hui visibles, ou tout au moins, les voyageurs ont pu les voir jusqu'en 1884 ; et l'on peut identifier aussi presque tous les personnages, à l'exception du Nègre qui passa à travers ce mur qui s'ouvrait automatiquement...*

« *Tout est parfaitement réel, encore que mouvant comme un songe aérien, et pourtant, personne n'a pris le moindre intérêt à cette découverte, bien que certains de mes vieux et de mes jeunes amis pensent qu'elle n'est ni plus fantaisiste, ni plus vraie que les autres découvertes que je me suis figuré avoir faites... Ces autres découvertes, en effet, dépendent de listes d'évêques, et de signes sur les routes qui n'ont guère plus de « réalité » que la baguette magique et les poissons des Mille et une Nuits.* » (1)

Sir William Ramsay unit l'humour *à la foi, καλλίστην συζυγίαν...*

H. G.

(1) Toutes ces citations sont empruntées à des lettres du jubilaire,

TABLE DES MATIÈRES.

TOME V (1929-1930)

Articles.

	Pages
Le *Corpus Bruxellense*	1-4
Le Congrès d'Athènes	5-8
R. EGGER. Der erste Theodosius	9-32
L. BRÉHIER. A propos du psautier byzantin à frontispice	33-45
D. TALBOT RICE. Notice on some religious buildings in the city and vilayet of Trebizond	47-81
G. J. BRĂTIANU. La question de l'approvisionnement de Constantinople à l'époque byzantine et ottomane	83-107
H. GRÉGOIRE. Les sauterelles de Saint Jean-Baptiste	109-128
V. LAURENT. Les manuscrits de l'histoire byzantine de Georges Pachymère	129-205
A. C. ORLANDOS. Une basilique paléochrétienne en Locride	207-228
G. REDL. La chronologie appliquée de Michel Psellos (*suite et fin*).	229-286
H. GRÉGOIRE. Encore le monastère d'Hyacinthe à Nicée	287-293
M. JUGIE. Écrits apologétiques de Gennade Scholarios à l'adresse des Musulmans	295-314
A. DAIN et G. ROUILLARD. Une inscription relative au droit d'asile, conservée au Louvre	315-326
H. GRÉGOIRE. Michel III et Basile le Macédonien dans les inscriptions d'Ancyre	327-346
A. GASTOUÉ. L'importance musicale, liturgique et philologique du ms. Hagiopolites	347-355
M. JUGIE. Poésies rythmiques de Nicéphore Calliste Xanthopoulos	357-390
H. GRÉGOIRE. La Vie de Saint Blaise d'Amorium	391-414
H. GERSTINGER. Der sechste Deutsche Orientalistentag in Wien (10. bis 14. Juni 1930)	415-427
P. KRETSCHMER. Das geplante Wörterbuch des mittelalterlichen Griechisch.	429-433
M. H. Une semaine papyrologique	435-436
J. L. LA MONTE. A register of the cartulary of the cathedral of Santa Sophia of Nicosia	439-522

Chronique.

A. — BULLETINS RÉGIONAUX.

Bulgarie. Par Kr. MIATEV	523-540
Roumanie. Par N. BANESCU	540-543
Yougoslavie. Par M. LASCARIS	544-555

B. — BULLETINS SPÉCIAUX.

Musicologie byzantine. Par Egon WELLESZ	556-570
Bulletin de sigillographie byzantine. Par V. LAURENT	571-654
Bulletin papyrologique IV (1929). Par M. HOMBERT	655-670

Comptes rendus

R. FOERSTER, Choricii Gazaei opera. Par Félix Abel	671-673

J. Ebersolt, Orient et Occident. Par L. Brehier 673-676
A. Mirambel, Étude descriptive du parler maniote méridional et Étude de quelques textes maniotes. Par R. M. Dawkins 676-688
R. Devreesse, Chaînes exégétiques. Par M. Jugie..... 688-690
P. Peeters, Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien. Par L. Mariès. 690-692
A. Couturier, Syllitourgikon ou La Sainte Liturgie byzantine avec les Réponses du Chœur en musique occidentale et orientale. Par M. Merlier..... 692-694
I. Džavakhišvili, Histoire économique de la Géorgie. Par P. Peeters 694-696
Fr. Zorell, Grammatik zur altgeorgischen Bibelübersetzung, mit Textproben und Wörterverzeichnis. Par P. Peeters 696-698
A. Chanidzé, Grammaire géorgienne. I. Morphologie.Par P. Peeters 699-701
A. Adler, Suidae Lexicon, Pars I. Par M.Sulzberger..... 701-704
S. Eustratiades, *Συμπλήρωμα ἁγιορειτικῶν καταλόγων Βατοπεδίου καὶ Λαύρας.* Par A. Vogt 704-707
D. Talbot Rice, Byzantine glazed pottery. Par Armand Abel 707-717
F.-M. Abel, Grammaire du grec biblique. Par Roger Goossens 718-719
J. Bidez, Vie de l'empereur Julien. Par Henri Grégoire ... 720-730
J. Bidez,La tradition manuscrite et les éditions des discours de l'empereur Julien. Par Henri Grégoire 730-736
Norman H. Baynes, A Bibliography of the works of J. B. Bury. Par Henri Grégoire 736-741
R. Egger, Ein altchristliches Kampfsymbol. Par Henri Grégoire 741-744
J. Geffcken, Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums. Par Henri Grégoire 745-747
J.Keil. Ephesos. Ein Führer durch die Ruinenstätte und ihre Geschichte. Par Henri Grégoire 748-751
Ph. Koukoules, *Ἁγίων Ἐπίθετα.* Par Henri Grégoire... 751-754
J. Romein, Byzantium, geschiedkundig overzicht van staat en beschaving in het oostromeinsche rijk. Par Henri Grégoire 754-758
I. Συκουτρῆ, Περὶ τὸ Σχίσμα τῶν Ἀρσενιατῶν. Par Henri Grégoire 758-765
E. Stein, Die Organisation der weströmischen Grenzverteidigung im V. Jahrhundert und das Burgunderreich am Rhein. Par Henri Grégoire 765-767
O. Halecki, Un empereur de Byzance à Rome.Par Henri Grégoire 767-779
A. A. Vasiliev, History of the Byzantine Empire. II. Par Henri Grégoire 779-784
E. Stein, Geschichte des spätrömischen Reiches, I. Par Henri Grégoire 785-792
A travers les revues. 793-825
Memento bibliographique 826-838
Ouvrages reçus par la Revue 839-841
Table des Matières 843-844

PHRYGIAN ORTHODOX AND HERETICS 400-800 A D [1]

I. ECCLESIASTICAL DIVISIONS OF PACATIANA.

The order and classification of the Bishoprics of Phrygia Pacatiana present many difficulties, some of which are due to changes introduced in the conflict between Orthodox and Heretics during cent. IV and early V, or by the Iconoclast Emperors later.

The subject lies in an obscure, yet wealthy region, to which ancient historians hardly allude during centuries IV-VIII. Inscriptions of the period are few. In Pacatiana four groups of Bishoprics, which obviously are delimited locally, disappear and appear in the Notitiae Episcopatuum in an irregular and unexplained fashion : the four groups are expressed as II, IIa, III, IV on pp. 4, 5 : II, IIa, may be called Hierapolitan, III Akmonian, IV Colossian.

These clearly marked groups of towns are nowhere alluded to by any ancient authority, so far as I know [2], or by any modern historian. Le Quien in his Index, I p. xiii says that [3] in Cent. IV Phrygia was a single province for some time with Laodicea metropolis ; in Cent. IV it was divided into I, II, with Laodicea and Synnada as metropoleis ; and in Cent. IV or V Pacatiana was divided again, with Hierapolis metropolis over nine Bishoprics. The groups are indicated only by order, or by omissions, in the Notitiae.

(1) Topography is assumed, not discussed, here. I may refer to Cities and Bishoprics of Phrygia, I, II, (quoted as CB I or II), Historical Geography of Asia Minor (HG), and to articles in JHS. 1883, p. 370, 1887, p. 460, and 1930, p. 278.

(2) I should be grateful for any correction.

(3) I make some tacit alterations of details.

II	Metellopolis	IIa, added later	Ancyra
	Attoudda		Synaos
	Mossyna		Tiberiopolis
	Phoba		Kadoi
			Aizanoi

He says also that Khonai was made a metropolis in cent. IX.

To examine this brief history and to correct and complete it requires much investigation.

Our argument is that Group II was the revival of a primitive pre-Greek Theocracy in Christianized form, which took a Heretic Anatolian tone in opposition to the Orthodox Greek imperial spirit : on grounds of policy it was admitted by Theodosius II about 430 as an Ecclesiastical division under a Metropolitan. Group IIa, locally separate from II, was classed along with II as Heretic in tendency by an Iconoclast Emperor; and the grouping once made was accepted by the Church. Group III was an administrative device, uniting the cities along a great Kleisoura, instituted by Justinian or Heraclius, but soon disused as unsuitable. It was never admitted Ecclesiastically, and had no Metropolitan. Group IV was a Heretic Group of Kolossai and a set of three Bishoprics called a Tripolis. It was not admitted Ecclesiastically and had no Metropolitan. The destruction of Kolossai in Cent. VIII put an end to the division.

As regards Le Quien, where I quote him simply, it is meant that his authority is accepted. It is,however, very important to correct some statements which he has made, in case of error, as his statements have been generally accepted and repeated. I have made corrections and recorded them generally, but he is rarely in error ; and I pay a tribute of gratitude to him, while I occasionally mention a difference of opinion. His opinion carries great weight.

Variation in spelling or in name is often important.

The signatures of Bishops at the Councils furnish the best evidence how each spelt the name of his city ; but names in the Acta and in the Notitiae have been much exposed to scribal corruption. The Byzantine lists are more valuable as evidence of Anatolian pronunciation than the forms in writers

like Strabo, who prefer grecized names : e.g. *Ὁμονάδεις* in Strabo follows the form of *ὁμόνοια* to obtain a meaning in Greek ; but ecclesiastical documents show Homanadeis and Cumanadeis (1), which are evidently preferable. The Byzantine lists, being less educated, do not alter names according to a theory, except in rare cases, and with a different purpose.

The list of Bishoprics in Pacatiana must be repeated and improved from that in JHS, 1887, p. 464. The order is according to Hierocles,

Two groups in Phrygia S., and N., under Hierapolis are indicated by II., IIa, placed after their names, and italicised.

Group II coincides with the ancient Theocracy, which is described in JHS1 930, 277, as the Land of Lairbenos and Leto : Hierapolis was the principal religious centre of that Land.

Phrygia Hierapolitana was Heretic. The ultimate cause of this separation lay in religious differences : we have to investigate when the separation occurred and amid what circumstances.

The other two groups, III, IV, are unknown except through their omission in certain Notitiae. They were not degraded, because some of their Bishops appear at every Council. A parallel case may be stated to illustrate the principle.

Bithynia was divided into two provinces by Valentinian and Valens (372 to 390). Bith. II was placed under Nicaea ; but Nicomedia retained the right of ordination of Bishops in both parts ; at Chalcedon it was ordered that Nicomedia should retain this right, and in 787 all the Bishops of Bithynia sat mingled, though Nicaea sat among the metropolitans. The Notitiae show a division of the Bishoprics, 5 or 6 being under Nicaea, which sat as metropolitan next to Nicomedia (an order which became permanent).

How much is implied in the rights that were left to Nicomedia, I do not know. Such an arrangement was very liable to provoke jealousy and quarrels. It may be doubted whether the division extended to the civil administration : probably it was a Church affair intended as a tribute to the dignity of Nicaea, the meeting-place of the 318 Fathers.

(1) See JRS., 1917, 275, 281 where the evidence is stated fully.

BISHOPRICS OF PHRYGIA PACATIANA

Conc. Chalc.	Hierocles 530 (450?)	Early Not.	Not. De Boor	Last Notit.	Councils
Laodicea	Laodicea	Laodicea	1 Laodicea	Laodicea	160 to 1450
Philippopolis	Hierapolis (Philippopolis)	*Hierapolis* II	*Hierapolis* II	*Hierapolis* II	325, 381, 431, 448, 451, 458, 553, 680 692, 670, 997 1066 etc.
Mossyna	Mosyna	*Mosyna* II	*Mosyna* II	*Moss.* II	451, 692, 787, 870, 879.
Attouda	4 Attoudda	*Att.* II	*Att.* II	*Atoud* II.	431, 451, 692, 879.
Trapezopolis	Trapezopolis	Trapezopolis	19 Trapezop.	Trapezopolis	431, 451, 692, 870, 879.
Kolassai	Kolassai	———	17 Kolassai	III *Χωναί*	451, 692, 787, 860, 879, 1054, 1066, 1140.
Keretapa	Keretapa	———	19 Chairetopa	Chairetopa	431, 451, 692, 787, 879.
Themissos Themesianen.	8 Themisonios	Agathe kome	11 Agathe k.	Thampsioup.	451, 787.
Sanaos	Oualentia (et)	———	———	———	431, 787, 879
	Sanaos	———	22 Synaos	Synaos	325, 431, 451
Dionysopolis	Konioupolis	*Dionysop.* II	*Phoba* II	*Phoba* II	451, 533, 787,
	12 Sitoupolis	*Anastasiop.* II	*Anast.* II		553, 879
Attanasos	Krasos	Attanassos	14 Atanasos	Attanasos	451, 787, 879.
Lounda	Lounda	Lounda	———	13 Lounda	787, 879
Peltai	Molte	Peltai	4 Peltai	Peltai	451, 536, 692, 787.
	16 Eumeneia	Eumeneia	8 Eumeneia	Eumeneia	II 381, 787, 870, 879
Siblion Siblia	Siblia	Sibliôs	16 (Bo)Sialios	Soublaion	451, 787, 879

———	Pepouza	———	———	Oikok. Justin.	———
	Briana	*Ικρια*	5 *Ικρια*	———	
Sebaste	20 Sebaste	Sebaste	9 Sebastę	———	451, 553, 592, 787, 879
Elouza	Ilouza	Ilouza	6 Elouza	Elouza	451, 518, 526, 680, 879
Akmonia	Akmonia	No	2 Akmonia	Akmonia	370, 451, 459, 787, 870.
Aliu (Aegara)	Adioi	Alinoi	12 Alion	(Or)ina	451, 553, 787, 879.
———	24 (S)iocharax	No	21 *Ὡραικα*	*Ὡραικα*	
Dioklia	Dioklia	No	7 Dioklia	Dioklia	431, 451.
Aristio	Aristion	No	20 Aristeia	Aristeia	451, 879
Kydissos	Kidyssos	No	18 Kidis(s)os	Kedissos	451, 787, 879
	28 Apia	3 Appia	Appia	Ap(p)ia	381, 448, 680
	Eudokias	———	———	———	———
	Azanoi	Azanoi	*(A)zanoi* II	*(A)zanoi* II	325, 518, 553, 692, 787, 870.
	Tiberiopolis	Tiberioup.	*Tiberiopoh's.*	*Tib.* II	527, 553, 692, 787, 879.
Kadoi	32 Kadoi	Kadoi	*Kad(d)oi* Hier.	*Kadoi* II	451, 692, 787, 879.
Theodosiopolis	Theodosia	———	———	———	448, 451, 536
	Ankyra	Ankyra	*Ankyra* II	*Ankyra* II	325?, 451, 680, 692, 787, 879.
Synnaos	Synaos	Synaos	*Synaos* II	*Synaos* II	451, 553, 787, 870, 879.
Temenoth	36 Temenothy.	10 Temenoth.	Poimenoth.	Poim.	451, 787,
———	T(r)anoupolis	Tranoupolis	[Tranoup.]	Tranoupolis.	448, 527, 553, 692, 787, 879.
———	38 Pulcherian.	*Metellop.* II	*Metalloup.* II.	Metalloup.	787, 879
———	———	Tripolis	———	———	———

How and when order of precedence was fixed is a problem. There was at first no order except that of individual influence : Caesarea Capp. was ranked first among the metropolitans, though for a time Thessalonica contested this primacy. Caesarea doubtless owed its rank to the unique personality of Basil, a great administrator. The metropolitans increased in numbers as time passed, until in the latest list known to me there are 130 (Brit. Mus. MS. 14, 474). In various cases the reason may lie in a Saint appropriated to the town, as St Theodoros at Euchaita.

What principle of order is observed in the enumeration of the Suffragan Bishoprics in the Notitiae ? If there is any principle, as might be naturally expected, it would be useful in our investigation.

There are difficulties in the supposition that the Notitiae arrange the Bishoprics in order of dignity and precedence. Joannes metropolitan of Laodicea was represented by Asignius of Trajanopolis at Council V in 553. Yet Tranoupolis is placed always rather late in order : its omission in De Boor's Notitia is due to a pure accident, a mere scribal error (1). Akmonia comes first after Laodicea in De Boor's important Notitia, and that probably corresponds to its real dignity (see later). In the later Notitiae, however, Trapezopolis has crept in before it. The real difficulty is that the order is radically changed in the middle Notitia (De Boor's) ; and again in the late Notitiae a total change is made. Moreover, there seems little reason in any of the orders, if we look on it as due to ecclesiastical precedence.

Importance, wealth, historical prestige, locality, might exercise some influence ; local proximity formed in some cases a cause of enumerating several Bishops together, placing

(1) De Boor points out a number of such errors in *Zft. f. Kirchengesch.* 1891-1894. It may be doubted whether Gelzer would have accepted them all ; but that they do occur is certain : e.g. the omission of *Ἰλουζα* in Not. I is due to the scribe who wrote *Καρία* in its place, because his eye was tempted by *Ικρια* above, *Ὡρακα* in III, X, however, is a real name, as Zingerle has proved.

	Councils	Notitiae					Council	Notitia
	553,680,692	VII 700	IX	VIII	Basil.	De Boor 750	787	Leonis c. 900
Hierapolis sive Philippop.	431, 448, 451 553, 680	Hier.	Hier.	Hier.	Hier.	Hier.	—	Hier.
Metellop.	451, 692	Met.	Met.	Met.	Met.	Met.	Met.	——
Dionysopolis	451, 553	Dion.	Dion.	——			Dion.	
Anastasiop	536, 553	——	——	An.	An.	——	——	
Attoudda	692	Att.	Att.	Att.	Att.	Att.	——	Att.
Mossyna	431, 692	Moss.	Moss.	Moss.	Moss.	Moss.	Moss.	Moss.
Stukyra	431, 680	lost	Ank.	Ank. Syn.		Anc.	——	Ank.
Stukyra	431, 680	lost	Ank.	Ank. Syn. Laod.		Anc. Syn.	—— ——	Ank.
Synaos	431, 553	lost	Syn.	Ank. Syn. Laod.		Syn.	Syn.	Syn.
Tiberiopolis	553, 692	lost	Tib.	Tib. Laod.		Tib.	Tib.	Tib.
Kadoi	448, 692	lost	Kad.	Kad. Laod.		Kadoi	Kadoi	Kadoi
Aizanoi	——	lost	Aiz.	Aiz. Laod.		Aiz.	——	Aiz.

Not. Bas. and Not. Leon. after Gelzer in Georg. Cypr. Desrc. Orb. Rom., Lips. 1890.
Not. De Boor, in Zft. f. Kirchgesch. XII, 520.
In Conc. 787 Metellopolis was represented by a presb. monk τοποτηρ.
The dates are provisional and approximate.

first that which was most important either for wealth and for historical reasons. A wide and systematic investigation might produce some result ; but at present I see no guiding principle.

Trapezopolis clung to Laodicea and was placed first for a time among the faithful suffragans after the northern group II a was joined to Hierapolis. That group had been first in the earlier order, Trapezopolis is first in the later. Akmonia is first after Laodicea in De Boor's (intermediate) Notitia, and second after it in the later (when Trapezopolis follows Laodicea).

II A. The Table on p. 7 shows two groups of Bishoprics which are joined ecclesiastically (probably never administratively) to Hierapolis as a metropolitan Episcopate. Rough dates are stated for the Notitiae from Gelzer and De Boor.

Hierapolis was a primitive religious centre in Anatolia, the seat of Apollon Lairbenos, chief among many divine seats in that volcanic region. Six miles north of Laodicea the great Seleucid colony, it was the seat of reactionary Anatolian custom in opposition to Hellenism, and was refounded as a Pergamenian centre about 176 and struck coins in Cent. II or I B. C. Always it was the rival of hellenised Laodicea : under the Christian Empire signs (1) appear from time to time of difference which took the form of municipal rivalry and of religious distinction : a different type of the Faith found a centre and seat in Hierapolis, which was anti-imperial, anti-Constantinople, provincial, centrifugal, and Anatolian, whereas Laodicea stood for the unifying and centripetal spirit (2).

Hierapolis was metropolis, and Pacatiana was divided before 451 ; but the time and circumstances are unknown. Le Quien's vague IV or V century is safe. One would incline to think that Theodosius II made the division ; but he would not readily honour the heretic Bishop Stephanos. Possibly he honoured the predecessor of Stephanos : possibly Stephanos had not declared himself before 449, and even then advocated

(1) In bare lists of names the signs cannot be very obtrusive.

(2) I know no evidence of this under the Roman Empire, but the signs will be detected, probably. See a paper in JHS, 1931.

fair treatment for Eutyches : but Orthodoxy at that time was never fair to a suspected Heretic.

Le Quien classes Stephanos to Salutaris Phrygia : and this may be accepted. He places all Bishops of Hierapolis under Salutaris, though in his Index he rightly distinguishes two cities Hierapolis, one in Pacatiana, and one in Salutaris.

In the Second Council at Ephesus 449, Stephanos of Hierapolis sat among the metropolitans and pronounced in favour of Eutyches the heretic (Le Quien). Stephanos favoured heresy and absented himself on purpose from Chalcedon, where a gathering of the Orthodox was convoked by an Orthodox Emperor. Therefore, in 451 at Chalcedon, Hierapolis was not present, and apparently not represented in any way. Philippopolis (1) in absence was signed for by Nounechios of Laodicea. What was the city of St. Philip ? It was a city whose Church was dedicated to the Saint and was dear to its population on that account. Similarly, we find in the Ignatian Council George Bishop of St. Kyriake, a town unknown to me, and apparently unknown to Le Quien ; but the city of St. Kyriake can be found : it was Nicomedia. (2).

St. Kyriake is the martyr of Nicomedia, in 303 July 7 : it might be expected that that metropolis should have a Church of St. Kyriake. This expectation is confirmed by the records. George of Nicomedia was present at the Photian Council 879 : he was a friend and supporter of Photius (who addressed Ep. 24 to him : Le Quien I 593). Further, Photius addressed Ep. 17 to Joannes of Nicomedia as an enemy. Joannes was Ignatian, George Photian, metropolitan of Nicomedia. Whither they were contemporary rival Bishops, or were successors is not known to me ; but probably could be estab lished : I have not at command the necessary books.

(1) It has been maintained that the considerable town of Tefeni is [*ἅγιο' Σ*]*τεφάνου* (CB, ch. VIII, IX) : (*ἅγιος*) *Θεοφάνιος* or [*ἁγία*] *Θεφάνεια* might be also considered, as *Θ* and *T* interchange. It was the Christian, Karamanli the Moslem town ; but Christianity disappeared gradually and long ago.

(2) At Nicomedia another St. Kyriake is mentioned on March 17, probably by confusion with St. Kyrike of Greece, March 16. Stephanus II was metropolitan of Nicomedia in 997 (Le Quien).

Similarly it may be expected that the city of St. Philip can be detected. Hierapolis was preeminently the city of Philip the Apostle, ὃς κεκοίμηται ἐν Ἱεραπόλει with his two daughters, who lived there to old age as virgins, while another daughter was divinely inspired (i.e. as prophetess) and died at Ephesus (Polycrates of Ephesus ap. Euseb. H. E. V 24).

It is now clear why the Bishop of Hierapolis is not mentioned at Chalcedon: the metropolitan of Laodicea signed for Tatianos the Bishop of Hierapolis Philippopolis (1). Several of the Bishops for whom Nounechios signed were apparently Heretics (2), and the Metropolitan seized the opportunity of signing on their behalf: they had not gone to take part in a Council where Orthodoxy would be supreme (see below on the evidence). Unimportant cities might be too poor to send their Bishop; but there must have been a strong effort on the part of the Orthodox Bishops to be present at this important Orthodox Council, which was to confirm Orthodoxy and condemn Nestorios decisively (3).

Before 458 Tatianos had died and was succeeded by Philippos. There was a tendency to recur to names of early Saints of a city, e.g. Aberkios occurs three times as Bishop of Hieropolis in Salutaris: doubtless each was Orthodox and repeated the name of the anti-montanist Champion c. 170 - 192 A. D. (4) Claudius Apollinaris, Bishop of Hierapolis in Asia, was a champion of Orthodoxy under Pius (137-161): to which of the two cities did he belong? Le Quien classes him to Salutaris; but he almost ignores the great Hierapolis.

It may be a pure coincidence; but yet it deserves note that Andreas Φιλίππου (5) was present at the Council of 692 (a

(1) Apparently he hated even the name Hierapolis and substituted for it Philip's City.

(2) Attoudda and others were Heretic.

(3) He had been condemned at Ephesus.

(4) Hierapolis, never Hieropolis, is the name in all Byzantine records of both Bishoprics.

(5) Φιλίππου(πόλεως) according to the Byzantine form, has lost the second word: this is common; forms like εἰς τὴν Φιλίππου often occur in the later historians.

pseudo-council and condemned). Le Quien regards Andreas as of Philippopolis Pac., not of Philippi (*Φιλίππων*) of Macedonia, nor of Philippopolis metropolis of Thracia; and appearance is with Le Quien, whose reasons are good. Andreas signs peccator episcopus Philippi.

That Hierapolis-ad-Lycum should have a tendency towards Montanism with its woman Prophets, was natural. St. Philip the Deacon had also daughters who prophesied (Acts, XXI, 8), and there was much confusion between them. The city of Philip probably became sympathetic to Montanist and Heretic prophetesses. The Bishoprics which came or were placed under that metropolis may be suspected of the same religious colour. We note that Attoudda a Hierapolitan Bishopric, was one of the absentees at Chalcedon, where Nounechios signed for him. See p. 14.

Our hypothesis is that Hierapolis, six miles N. of Laodicea, became a Heretic rallying point in centuries IV and V; and that old pagan religious connexion (1) and new Christian sympathy made a group of neighbouring Bishoprics, Attoudda; Mossyna Dionysopolis, Hyrgaleis-Anastasiopolis, and Motella-Pulcherianopolis go with it.

The five Bishoprics grouped under Hierapolis in the early Notitiae represent an arrangement that gave expression to this difference: two groups in the district gathered round the two cities, which gradually became rival Christian metropoleis: Attouda, Mossyna, Konioupolis, Sitoupolis (2), Medele-Motella, are divided from Trapezopolis, Kolassai or Khonai (3) These are grouped round Hierapolis and round Laodicea respectively in the early Notitiae.

The Orthodox Church, when it triumphed under Theodosius II 408-450 A. D., accepted the division, only attempting

(1) C.B., t. I, p. 85 f.

(2) Konioupolis, Sitoupolis, are popular names used in Century IV: see below on Hierocles, p. 27.

(3) The fact that Trapezopolis alone in the lower Lycus valley remained true to its connexion with Laodicea may explain why in late Notitiae it is ranked next to Laodicea. In the early Notitiae it is next to the last, while Tiberiopolis, Azanoi, Ankyrosynaos are first.

to appoint Orthodox Bishops. That is the way in which the Orthodox Church managed its cause: it apparently acquiesced, but gathered the fruits of victory.

Can this hypothesis be extended to explain why at some later time before 787, even before 750, the middle Notitia (De Boor's, which he dates about 750), separates a group, IIa in Northern Pacatiana from Laodicea and places them under Hierapolis ? (1) No evidence is known regarding these obscure Bishoprics, Ancyra, Synaos, Tiberiopolis, Kadoi, Aizanoi ; but they adjoin the Tembris Valley, where Montanism was strong,and where Mr Buckler read the title Novatian in a long epitaph or group of family epitaphs (published in JRS., 1929, p. 58 by Professor Calder) : and Kotiaion, which adjoined Aizanoi, was strongly Heretic and murdered four Orthodox Bishops in succession. Those seven Bishoprics form a local group ; but Kotiaion was not in Pacatiana ; and ecclesiastical organization did not desert the provincial division : the system of Themata was introduced for military reasons about 700 and controlled the civil administration, but never the ecclesiastical. There is therefore reason to think that this division of Pacatiana also arose amid the dissensions between Orthodoxy and Heresy.

The evidence of De Boor's Notitia is uncertain. In it Synaos appears last of the Laodicean Bishoprics, and Sanaos is omitted, as it is omitted in the earlier Notitiae. But the same Notitia also mentions Synaos in its proper place in the Northern group under Hierapolis, so that, in view of the many bad misspellings in this Notitia, it seems most probable that Sanaos is here meant, not Synaos : error between Sanaos and Synaos occurs in other Notitiae. De Boor's Notitia in that case mentions Sanaos, and agrees with the later Notitiae, as it does in other cases.

Was this division of Pacatiana devised by the Empire for civil and administrative purposes ? or was it specifically ecclesiastical ? It serves no military or administrative purpose.

(1) Le Quien assumes that both groups were attached to Hierapolis at the same time, disregarding the early Notitiae.

Unification, not division, was the imperial policy : the purpose was perhaps to prevent religious quarrels within the province : in that case the reason still lies in religion. If we knew more about the provincial administration, we should be able to specify the circumstances more precisely. It is, however, highly improbable that this division affected the civil administration of Pacatiana. It would be awkward for ordinary government to divide a province into two parts, so that one group of cities was administered from one metropolis and the other group from a metropolis in the same valley 6 miles distant : we must dismiss the supposition. Hierapolis-Philippopolis was a religious metropolis, but the governor of the whole province resided at Laodicea (1). Theodosius proscribed the heretics in 428.

The southern group of Bishoprics had an ancient pagan origin : Hierapolis was the primitive religious centre : Lairbenos Apollo ruled from the Holy City over a wide extent of land : many of his villages had been made autonomous cities : now under Christian rule his power revived in a Christian form. It was really a reversion from European constitutional to Asiatic religious government. The Roman Empire (2) was becoming Orientalized. One out of many examples of rival Bishops is Theodoros, Ignatian metropolitan of Caria, made metropolitan of Laodicea by Photius. He then went back to the Ignatian party and was present at Syn. VIII in 870. Sisinnios was also present in 870 : he had been substituted for Theodoros by Ignatius. In 879 Symeon (formerly of Neai Patrai was present as (Photian) Bishop of Laodicea with Paulos (Ignatian ?)

(1) There remains the possibility that the governor of Pacatiana, in order to avoid quarreling when the cities sent representatives to him, might order the Hierapolitan cities to Hierapolis, and meet them there, six miles from his official residence (πραιτώριον).

(2) It was in name always Roman, never Hellenic. Arabs speak always of raiding the land of the Romans. The Turks conquered Rum, and the Seljuk Sultan at Konia was Sultan of Rum. Shakespeare pronounced Rum, not Rome. Constantine Them. p. 13 B., says that θέμα, contrary to usual custom, was taken not from our language, but from Greek. Anna contrasts Romaic with Hellenic.

Nounechios of Laodicea signed in 451 on behalf of
Heraklios *Κιδισσοῦ*
Philip *Πελτῶν*
Antiochos *πόλεως Σανάων* (Latin. civ. Neas): Heretic?
Matthias *Τημενοθύρων*
Gaios *πόλεως Ἀλιηνίου* (Latin Egarorum, Aliou, Aliorum)
Euagoras *πόλεως Ἰλούζων*
Ἀράβιος πολ. Συννάων (also *Ἀράμιος*): Heretic?
Philadelphios *Ἀθανάσου*
Epiphanios *Κολάσσων*: Heretic?
Zosimos *Θέμισσου* (Le Quien corrects to *Θαμψίου*)
Tatianos *Φιλιππουπόλεως*: Heretic?
Symmachios *πολ. Ἀττύδων*: Heretic?

As we have seen, there are some signs of this division at Chalcedon in 451. The fact that Bishops subject to Hierapolis sat along with those of Laodicea does not bear on the question, as will appear. It is more important to notice that Stephanos of Hierapolis Sal. attended the heretic Council of Ephesus 448-9 and voted in favour of the heretic Eutyches. Absence of a Bishop from a Council furnishes no evidence, but present at a Council condemned as heretical is strong evidence. (1)

Alia is a Bishopric of doubtful name. In 451 Nounechios II of Laodicea signed for Gaios *πόλεως Ἀλιανῶν* (Lat. Alion,

(1) A note, drawn from Le Quien, III, 1123, on a quaint episode in the history of Hierapolis may be added.

Hierapolis of Salutaris was made the seat of a Latin Bishopric in cent. XV, with Bishops (1) John,(2) Gerlacus consecrated 24 Jan. 1449, (3) Judocus (14 May 1453), dies 25 Jul. 1470, though he demitted several years earlier, (4) Johannes II died 23 Jul. 1456, (5) Ulric 1456, (6) Goswin S.T.P. 1469, but as he could not go to his Bishopric propter infideles, he was allowed to officiate in Utrecht: he died 31 March 1475, (7) Guillelmus 1478 (uncertain if Hierapolis in Arabia or in Phrygia is meant), (8) Vincentius 20 Dec. 1490. This Bishopric is always said to be in Phrygia sub archiep. Synnadae (or Synnadorum) which illustrates the wide-spread error about the two Phrygian Bishoprics (pointed out by Le Quien in his Index, but admitted in his list of the Bishops of both cities classed as of Salutaris).

Aliorum). In 553 Glaukos Alionorum civ. Phryg. Pac. prov. was present. In 787 Leon *Ἀλέων* (Le Quien corrects to *Ἀλίων* Aliorum). Hierocles has *Ἄδιοι* probably a scribal error; but we ask why *Ἄλιοι*? Is it from *Ἀλιηνοί*, or *Ἀλιανοί*? Hierocles' *Βρίανα* is elicited from *Βρία*, *Βριανῶν πόλις*. Radet, *En Phrygie*, p. 114, takes Orina as correct, the *κλῆρος Ὀρίνης* of Salutaris.

That the long Seleucid name Themisonion was shortened locally is seen in Themesianensis and *πόλεως Θεμισσῶν Θεμισῶν* for the Bishop of Themisonion (coins: *Θεμισόνιος* Hierocles): *Θαμψιούπολις*, i. e. *πόλεως Θαμ(π)σιου*, points to Themsion with ethnic *Θεμσιανῶν* gen. plur. as the local form. The ethnic gives a form of the title *ὁ Θεμσιανῶν* (*ἐπίσκοπος*), latinised Matthias Them(e)sianensis. This diocese was united with the adjoining imperial Estate Phylakaion (Filaction Tab.Peut.) as a joint Bishopric (1). The estates were called *Ἀγαθὴ κώμη* (Agathicum in Chron. Marcel. Com. 494 A.D). Hence *Ἀγαθὴ Κώμη* appears in the early and the middle (De Boor's) Notitiae, *Θαμψιούπολις* in the late Notitiae (2).

Le Quien does not mention any Bishop of Thampsioupolis (late Notitiae); but Joannes Tampsii in 870 belonged to this city. There is often a strong resemblance between the names of the late Notitiae and those in the Councils of 870 and 879.

The following Bishoprics of Pacatiana in the Notitiae are unknown to Le Quien or in any Council:

(1) Oraka, Orina, Thampsioupolis, Oikonomos or Justinianopolis. Orina error for (Alina), assimilated to Oraka above. Oikonomos or Oikokome (both accur). Justinianopolis was a revived Pepouza, restored after destruction by Justinian, but never admitted as a functioning Bishopric.

(2) Ikria, Agathe Kome, Tripolis, in early Notitiae. Ikria is an error for Bria (compare Siklion Not. VIII, IX, for Siblion), which is Briana of Hierocles and Bria of Coins, but

(1) See C. B., I, p. 262.

(2) No Bishop of Agathe Kome is known to me; and Le Quien does not give the name.

practically was not a functioning Bishopric. It was a small town, not far south of Sebaste (1). Agathe Kome is Themisonion.

Claudius Apollinaris, Bishop of Hierapolis Asiae, was a champion of Orthodoxy under Pius. There is no evidence to which H. he belonged. Le Quien classed him to Sal. ; in CB, I, p. 120, I classed him to Pac. only on the ground of preference for the more famous city. Perhaps Le Quien is right, with the result that the Pentapolis was for long a great seat of early Christianity and of Orthodoxy in Cent. II. The fame of Avircius Marcellus rose out of the accident of his tombstone and its epitaph.

III. A third group of Bishoprics in Pacatiana consists of

	VIII. IX. I.	DE BOOR	III, X.
Akmonia	omitted	Akmonia	Akmonia
Siocharax	omitted	Ὥρακα (2)	Ὥρακα
Dioklia	omitted	Diokleia	Diokleia
Aristion	omitted	Aristeia	Aristeia
Kidyessos	omitted	Kedissos	Kedissos

These five Bishoprics are omitted in the early Notitiae, but are placed under Laodicea in the later, in the middle Notitia (De Boor's, dating about 760) and in 787 (Nicene Council) (3). In De Boor's Notitia Akmonia ranks immediately after Laodicea, and in the later Notitiae it is placed third, coming after Trapezopolis. No topographical order can be traced in the Notitiae of this province. Was the order due to some idea of dignity ?

The change in this case perhaps corresponded to economic and military facts, with no relation to religious facts (4). When

(1) Presumably it had a brief Episcopate, and hence got a place in the lists, which it never lost ; but it was too poor to afford to send its Bishop to a Council and pay his expenses.

(2) Dr Zingerle has proved that this was a real name, not a mere corruption ; but it probably arose out of Atiocharax Siocharax Ocharax Orax. Compare Acharakokometes becoming Charakometes see HG, 431.

(3) They were not all present at Nicaea, only Akmonia.

(4) It is true that these five Bishoprics border on the group attached

the Empire was struggling for life, it was necessary to unify the administration of Pacatiana to the utmost, and the Church followed the State system. The Themata were in force by this time, at first a purely military system, but soon affecting the civil administration. The provinces, however continued to be the basis of ecclesiastical organisation, which never recognized the Themata.

Hence arose the unique episode. Akmonia and its four cities by the Eastern Highway were made, perhaps by Justinian, or by Heraklios, a separate administration to guard this important route, traversing a Kleisoura towards which many roads converge in each direction (1). In a country which had been much exposed to invasion this long pass was an important feature in organizing the defences, (2) and the ecclesiastical system was at first determined by the military and civil situation. The experiment proved unsatisfactory : it did not strengthen the administration, and it was abandoned. Things relapsed into their former condition.

Such seems the best explanation : the hypothesis suits the conditions ; but in this almost wholly unknown land the facts are too few to give confidence. Hardly any well recorded invasion went through this Kleisoura ; yet many armies must have traversed it, but hardly a record remains. The later Byzantine historians about 1000 to 1200 did not know it, and omit it from their narrative.

I believe that several marches in obscure campaigns of the

after 750 to Hierapolis on religious grounds ; but that gives no reason to think that the religion was the cause of the special treatment of these five.

(1) My experience, 1881 to 1887, tested the importance of this pass : I was eager to try every road and not to repeat the same route, yet, while seeking to discover alternative ways, I found that nine times, from diverse directions, I was traversing this pass. The Railway now crosses by this way.

(2) The Kleisourarch, to use a term that was familiar in the later Arab wars, would reside at the strong fortress of Akmonia. The Kleisourai which were important in the Arab wars lay across Taurus and by the Via Pisidica (J.H.S., 1923, p. 89, Klio, XXIII, p. 249).

Comnenian wars led through this Kleisoura ; but each case involves a hypothetical reconstruction of a campaign, where the record contains no details ; and I omit topography here.

This pass lies too far north and west to be important in the Arab wars from 641 to 961. The Kleisourai that were really important and were traversed by many raids lie further east between Lycaonia and Cilicia, or Cappadocia and Commagene and Syria, or further south. The Maeander and Lycus valley route carried the Arab Armies to the west coast, though, if historians were accessible to describe the western raids, it would probably be found that the raiders retired by the Akmonian Kleisoura (1). If I might add one more hypothesis, Heraklios developed this Kleisoura and its guard (610-640) and its remoteness from the Arab raids under his successors led to the abandoning of the guard.

In this well-marked topographical group along the great Highway, which led from Smyrna by Philadelphia to Sivas (Sebastea) and the East, Akmonia was a fortress and a centre for the troops that guarded Asia (2) during earlier centuries. It lost importance in the middle Byzantine period. (3)

The absorption of this group in the general scheme of the Province was accepted under the Orthodox Emperors.

Bishops : (1) Optimus, Bishop of Ἀκδαμίας τῆς Φρυγίας was promoted to Antiochea Pisid. before 381 (4) : (2) Gennadios signed at Chalcedon 451 : (3) Theotimos signed the synodic decree of Gennadios Patr. in 459 : (4) Basilios 692 (see Valentia) : (5) Paulos 787 : (6) Eustathios repented of having

(1) A strategist would have guarded this pass, when Arabs penetrated by the Lycus route ; and I do not doubt that this happened.

(2) See a paper on Roman Garrison Troops in JRS, 1930, 159 Alia (v. p. 27) was not in Group III, and cannot have been on the Kleisoura. Therefore Islam Keui was not the site.

(3) Places like Temenothyrai and Traianopolis gained proportionately. Asignios of Traianopolis (Tranoupolis) represented Laodicea at the Council of Constantinople 536.

(4) Le Quien corrected to Akmonia rightly, as I think. Egdamana, Gdanmaa, Glavama, could not be ranked in Phrygia during the Byzantine period.

favoured Photios ; but was present at his restitution in 879. Akmonia has a fairly frequent representation at the Councils, and no heretical leanings are recorded or indicated. Kidisos,

Kidissos, Kydissos,was represented at Chalcedon by Nounechios of Laodicea : its Bishop is otherwise unknown till 870 and 879 (5).

Dioklia was represented at Ephesus, 431, and at Chalcedon 451.

Aristion, Aristeia, appears in the lists of Chalcedon and at Concilium Photianum 879.

Nothing suggests that the history of this group of Bishoprics and of the Kleisoura along which they lay was in any way connected with religions conditions. The Bishoprics were represented fairly well at the most orthodox Councils, and there is no trace of heretical strength in any of them. In this respect they may be contrasted with the first two groups connected with Hierapolis and with the last group, at which we must now glance.

IV. Omitted in Early Notititae : all given under Laodicea in late Notitiae.

	VIII. IX. I.	De Boor c. 760	III. X. XIII.
Kolossai	omitted	Kolassai	Khonai
Keretapa	omitted	Khairetopa	Khairetopa
Oualentia	omitted	omitted	omitted
Sanaos	omitted	Synaos	Synaos
Lounda	omitted	Ardida	Lounda
Tripolis	Tripolis	—	—

Keretapa is mentioned in the Narratio de Mirac. Chon. as in the territory of Khonai. Sanaos lies on the higher ground on the great Highway east from the valley of Khonai. Kolassai was a bishopric subject to Laodicea till it was destroyed by the Arabs about 760. As a city it never revived. Khonai, which existed already a *κώμη*, was recognised as

(5) Kydissos is wrong identified by Le Quien with Ptolemy's Hydissa in Caria.

representative of Kolassai. The group of three Bishoprics, all probably destroyed (1), Keretapa, Sanaos, Lounda, must have been closely connected with Kolassai.

Investigation by the Notitiae alone ends in a series of problems, which have not been solved by Gelzer and De Boor; and I do not venture further.

The few facts known about the Bishoprics are more illuminative.

As to Kolassai, its destruction by the Arabs, though unrecorded, may be accepted as certain. In its exposed situation its capture was inevitable, because it was necessary to the Arabs and easy to achieve (2).This happened later than 713,when Antiochea Pisid. was destroyed, and not later than 798, when Harun's army took Ephesus. It was earlier than 787, when a Bishop Kosmas *Κολοσσῶν ἤτοι Χωνῶν* was present at Nicaea: the double title presumes that Khonai had succeeded to the rank and honour of Kolossai: the grecised spelling shows that Kolossai was remembered as a fact of past history, not existing in the mouths of men. It is still a Bishopric in De Boor's Notitia under Laodicea (presumably c. 750 A. D.).

Le Quien remarked, and he is followed by every one that has since written on the subject, that the Kolossian Heresy of St. Paul's Epistle continues in the Byzantine period. In the other Bishoprics of this group there are, in the very scanty records, sufficient signs to show that Heresy found a congenial home in the district. How far these can be used to explain the omission of the group from the Orthodox Notitiae remains uncertain. Evidence is conclusive against the idea that the group was separated officially from Laodicea and placed under a different metropolitan. The towns show signs of heresy and trouble: they are omitted in the early Notitiae: they appear again in the later official lists.

(1) Sanaos-Valentia must have been destroyed by the Arabs at the same time as Khonai, and on the same raid. On Valentia, v. p. 22.

(2) There is a Byzantine Castle high above the modern village Honas on a peak putting out from M. Kadmos (8000 ft. high): see my Church n the Rom. Emp. p. 468 and C.B., I, p. 208. Hamilton saw many remains of antiquity, I, 508-511. I was there in Oct. 1881 for a night, but saw none.

The Miracle at Khonai on 6 Sept. and the appearance of the Archangel Michael, has always appeared to me to be a heretical story,which arose out of the remarkable natural features of Kolassai and the ravine through which the Lycus flows below the city for some miles. The heretical character of the tale was eliminated (1), and it was transferred to Khonai, which it does not suit, as the foundation legend of the great church of Michael ; and we may take it that this Church was built (or rebuilt and enlarged) as the Cathedral of the metropolitan of Khonai, when in 860 its Bishop Samuel was promoted Metropolitan.

Kolassai appears in two lists of cities *αἱ μετωνομάσθησαν* (Parthey in App.) : Khonai is Kolassai, *Κολασσαὶ αἱ Χῶναι.*

At Chalcedon in A. D. 451 Epiphanios was Bishop *Κολασσῶν* (2) : at Concil Quinisext. in 692 Kosmas *Κολασσαῆς* appears a strange form : Kosmas was apparently not skilled in the Greek language and spelt his city *Κολασσαή*, gen. *Κολασσαῆς* (3). We may compare the inscription at Zazadin-Khan 4 hrs. N.-E. from Konia (Ikonion) :

Ἀργάνγελε βοή[θι το]ῦ χωρίου Καπουμαῆς a versus politicus, where we may accent as Kosmas did Kolassa

Although Hierocles gives the name *Κολοσσαί*, other evidence proves that *Κολασσαί* was the Anatolian name, grecized *Κολοσσαί* from Herodotus onwards to give a meaning. There was another *Κολασά* in the Kaystros Valley, called *Καλοη* by Leo Diaconus, a native, *Καλοη, Καλλοη,* (4) in the Notitiae, and *Κολοσή* by Hierocles : its modern name closely resembles the original name : Keles. The lake Koloe, where baskets dance and the Lydian chiefs of Sardis were buried, also the village Koloe (8 hrs N. of Koula in the Katakekaumene), are probably the same word. That a town and lake bear the same name is Anatolian fashion. Double *σσ* in *Κολασσαί* pro-

(1) The same fate befell the Acta Pauli et Theklae. On the Miracle see the text in Bonnet Narratio de Miraculo Chonis patrato.

(2) Nounechios metropolitan of Laodicea signed for him, and for the bishops of Sanaos, *Φιλιππούπολις* (Herapolis) Attoudda etc.

(3) Le Quien gives *Κολοσσάης* in Conc. Trull.

(4) *Καλοη, Καλλοη,* is a grecism modelled on *καλός - κάλλος.*

bably shows that the sibilant was not dental : cf. *Γάνασσα Περγία* Queen of Perga (J.H.S., 1880, p. 247).

At Nicaea in 787 Dositheos was Bishop *Χωνῶν ἤτοι Κολοσσῶν*. The name *Κολοσσαί* had in 787 become historical and was used in its literary Greek form, not in the local pronunciation of a living city.

Samuel was Bishop *Χωνῶν* in 860. He had been hitherto subject to the metropolitan of Laodicea : now he was made *ἀρχιερεύς*, and in 879 he was present as metropolitan. Constantinus metropolitan was at Concil.(1) Alexii Patr. 1038. Nikolaos was metropolitan in 1066 and 1080, Niketas in 1143 (2).

Theodoulos of Khairetopa was degraded as an Arian at Concil. Seleuc. ense (v. Socrat. II, 32, Philostor. VII, 8). After the death of Theodoulos, Eunomios, Arian Bishop of Cyzicus, appointed in his place Karterios and, when he died shortly after, Joannes : all obviously Arian.

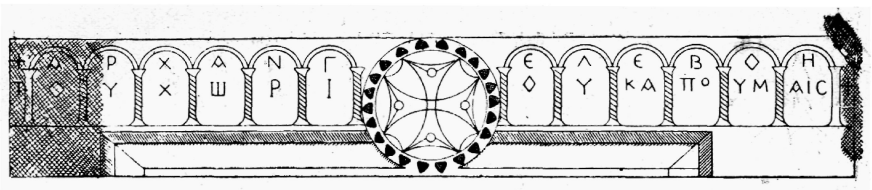
Valentia was made a Bishopric by Valens, and therefore was probably heretical from the beginning (3). Evagrios, Bishop of Valentia, championed the rights of Nestorios at Ephesus in 431. This proves a leaning towards Nestorios at Valentia in the time of Theodosios II, though Evagrios explained that he championed only the right of Nestorios to fair hearing : a thorough-going Orthodox partisan would not have advocated a fair hearing, but would have shouted with the rest « away with him : tear him in pieces ».

Basilios *πόλεως Κολωνείας Παλατ.* 692 where Le Quien corrects to *Βαλεντίας*, but more probably *Ἀκμωνείας* is the true reading : (v. p. 18) : *Λ* and *M* are confused (e.g. in *Λαλακάων* for *Μαλακώπαια.* so Professor Grégoire writes to me). I

(1) He was Metropolitan without subordinate Bishoprics (like Amastris, Katana, Larissa-Neai-Patrai, etc.), which is apparently implied in the record that ho was elevated *ἀρχιερεύς* in 869.

(2) Krumbacher mentions that he was godfather of the historian, who was born about 1150 : see Byz. Litt. gesch., p. 87, and Nic. Acom. Chon. p. 284 (Bonn).

(3) There is little resemblance in spirit or doctrine between Arians and most other Heresies, such as Montanism, Novatianism, etc. ; but Heretics, however they hated and would have persecuted each other, were united against the Orthodox.



Scale of Feet 1 2 3 4

Lintel of Church Door.

Pl. 1.

admit that *K* interchanges with *B* in *Ἴβρια*, often *Ἴκρια* in Notit., and Siblion becomes Siklion in Not. Pantaleon was Bishop *Βαλεντίας* in 787.

Lounda, a near neighbour of Dionysopolis and of the Hyrgaleis, is mentioned as a Bishopric in the late Notitiae, and at the Second Nicene Council in 787 : and it appears in Hierocles' list, but it does not appear in the earlier Notitiae.

One possible, and even probable, view is that Keretapa, Sanaos and Lounda were destroyed by the Arabs and were united in one Bishopric and called Tripolis during the period of the early Notitiae, after Kolassai was destroyed by the Arabs and was no longer a city. The other three, being small places, were not so easily destroyed : the inhabitants fled, leaving their poor houses to be destroyed : after the Arabs had departed, the people returned, repaired their homes, and the town was little worse, except that some of the population were caught and killed. Kolassai could be destroyed, because there was something to destroy. There were no Councils in this period. Hence a Bishopric Tripolis in Pacatiana (1) according to the early Notitiae.

II. Order of Precedence.

The order and precedence of the Metropoleis was very strictly fixed in later time. It seems to begin from Theodosius II ; but a proper study of his work is a desideratum. Gelzer and De Boor take practically no notice of his influence on ecclesiastical organisation. The order of the suffragan Bishops in each province is an unsolved problem.

The lists of Bishops present at the Councils are very useful, and will be much more useful when the Acta are properly published. He that has toiled at the Acts of the Nicene Council in 325, and then worked with Turner's edition of the

(1) Tripolis, or Trikomia (which is frequent), was a name for three villages united in a komopolis under a Bishop. Tripolis in Lydia is mentioned in the same Notitiae, so that transference from Lydia to Phrygia is excluded.

Latin texts appreciates what service can be rendered by a good editor.

I may put down here a few notes on the order of enumeration at the Councils both of metropolitans, Archbishops and Autokephaloi, and of the suffragans in the various provinces. The Church accepted the civil list of provinces ; but at Chalcedon it refused to have regard to changes which were made from time to time in the civil provinces : when a province was divided into two, a separate metropolitan Bishop was appointed for each, but the original metropolitan for the undivided province retained the right of ordaining Bishops. That was specially enacted in respect of Bithynia v. p. 3.

At a Council in Iconium of Phrygia (1) held in 256 or 258 Bishops of Cappadocia, Cilicia, Galatia and other neighbourring Provinces, the question of the validity of Baptism by Heretics, Kataphrygas and all others, was discussed. No list of Bishops present is known : see Cyprian Ep. 75 (and enclosed report sent by Firmilianus of Caesarea Capp.). Again at a Council held in Synnada of Asia in 258 the question of such Baptism was discussed. No list of Bishops present is known. In both Councils such Baptism was pronounced invalid. Several other Councils were held, chiefly in Africa. That rebaptism was necessary was the opinion in most cases, but difference of opinion was great. Councils which thought otherwise were declared Heretical. Many other Councils were held, in that century, but they are useless for our purpose.

When lists are given, they are usually only of personal names, not of towns.

At Concil. Ancyranum 314, the order is

Antiochea Syr. Coel.
Caesarea Pal.
Ancyra Gal. I.

(1) Here Iconium of Prov. Galatia is called by the racial or linguistic name Phrygia. The Church adopted later the civil classification into provinces as its basis. In the Christian Empire, the civil provinces must be understood in all cases, unless good reasons to the contrary can be given. I know none.

Tarsus Cil.
Amasia Hellesponti (leg. Helenoponti)
Iuliopolis Gal. I.
Nicomedia Bith.
Zela Armeniae Maioris
Iconium Lycaoniae.
Laodicea Phryg. Pac.
Antiochea Pisidiae (sive Cariae)
Perga Pamph. (Pisidensis in MSS).
Neronias Cilic.
Caesarea Capp. I.
Neocaesarea Pont. Pol.
Epiphania Cil. II.
Germanicia Coel. Syr.
Neapolis Palest.

There is here hardly a trace of the precedence of later time. The provinces are the administrative provinces, Capp. Cilic. and Gal. being divided. This list must have been touched up later time.

At Concil. Nicaen., 325, there were 318 Bishops present; but the lists contain 221 names or fewer: About 271 personal names are given without sees in Mansi II, p. 6200 f. No signatures and precedence are preserved. Lists classified according to towns and provinces are not contemporary (1). At Council in Gangra, 326, about 15 personal names are stated.

At Concil. Antiochenum 341 there is a partial list classified according to provinces, probably not contemporary: no signatures are preserved: no order is apparent.

The Councils of this Century IV are innumerable, and my small knowledge of them has discovered nothing for the present purpose.

Provinces of Asia Minor represented at Conc. Sardic. 341 according to Theodoret II 6W Asia, Caria, Bithynia, Hellespontus, Phrygia, Pisidia, Cappadocia, Pontus, Phrygia alia,

(1) If they were contemporary they would form part of the official record of the Council, and be complete. The total number of Bishops is 221 or even fewer: evidently the lists grew shorter as names were lost. Western Bishops were omitted.

Cilicia, Pamphylia, Lydia, Insulae. This is proof that Phrygia had been divided, Cilicia and Cappadocia were divided later. The same list is given in a statement of the Council, Mansi III, p. 74 (also shorter lists).

In 365 or 372 the Bishops of Illyricum write to the Bishops of the Asian Diocese, Phrygia, Carophrygia, and Pacatiana: these apparently are Salutaris (a name not yet invented), Caria, and Pacatiana. The Council of Tyana 365 has little recorded.

At Concil. Const. 381 the provinces represented are Cilicia, Cappadocia, Armenia Minor, Isauria, Pamphylia, Lycaonia, Pisidia, Lycia, Phrygia Salutaris, Phrygia Pacatiana, Caria, Bithynia, Pontus Amasia; the classification is not official.

These lists, which emanate from the Church, show that the civil provinces as they existed were taken as a basis for Church use.

At Concil. Ephesin. 431, the lists show little attention to order, but there seem to be some germs of the order of precedence as in later time; Cyrillus was more concerned with condemning Nestorios than with order. The three classes, episcopi, clerici, laici, are separate (Mansi IV 1363).

Cyrillus brought a very large number of Bishops from Egypt; and these swamp the rest. Order after the Patriarchate begins

Caesarea
Ephesus
Melitene
Ancyra
Amasia
Side

There is a tendency towards the order of precedence, which was fixed later.

At Chalcedon 451, the order of precedence is definitely settled: that is clear in Actio VI, allowing for some absences and some slight irregularities. Hierapolis was not present. This might be intentional absence: the position of this Bishopric was not definitely settled yet: in the list of Pacatiana it is evident that Hierapolitan Bishops are mixed up

with the general list of the province (1). In 553 Auxanon was Bishop of metropolis Hierapolis ; and Le Quien remarks : cur metropolis hic dicatur, quando et a quo instituta, hoc me fugit. In 680 Hierapolis is metropolis, and about 860 Ignatios was appointed metropolitan of Hierapolis. In 1066 and in century XII and later it is metropolis.

Both in 431 and 451 Melitene appears very high, showing the influence of Cappadocia : this order did not establish itself for Melitene. Thessalonica has special dignity, in this Century, but history affected the place which it held.

It would not be possible to restore the order of precedence from the lists of Chalcedon, but it is quite clear that the Precedence was fixed though often disregarded. The same remark may be made about other Councils, Especially the Ignatian, 869-70, and the Photian 879 : the fixed order underlies the lists and shines through them, but could not be restored from them, if it were not known from the Notitiae. The Bishops were too intent on business, making Canons and anathematizing Heretics, to observe always the strict order : so at least the Acta as edited (badly) show. In later times,when there was little business of any serious importance, Precedence was stricter and was treated as vital matter.

III. — HIEROCLES : DATE : PRINCIPLE OF FORMATION OF HIS LIST.

Hierocles names in Phrygia Pacatiana two bishoprics— Konioupolis : Sitoupolis—which evidently correspond to Dionysopolis and Anastasioupolis in the Notitiae.

I tried to explain these strange names, never elsewhere used, as corruptions ; but the explanation is unsatisfactory; by no conceivable process could Dionysopolis be corrupted into Konioupolis (which has in fact the look of a reasonable name). Anastasioupolis might conceivably become St(asi)ou polis, Stioupolis, Sitoupolis ; but this is far-fetched. Sitou-

(1) That is no proof that a separation of Laodicea and Hierapolis as two metropoleis in one province had not already occurred.

polis was a name in common use, « City of Corn » ; and Konioupolis was also a name used in the district. The name of the town (1) before 179 B. C. was Konion, mentioned by Pliny V 145 as a city of Phrygia, Conium. It has been suggested by Rüge in P. W. (s. v. Ikonion) also by Radet and Calder that Conium here meant Iconium of Lycaonia but this view will not bear careful examination (2). Pliny evidently regards Conium as archaic : in his list two cities are unknown, Kelainai disused, Kolossai a dying city, Midaion a great name of old history. Ancyra now was not of Phrygia, and Andria has recently been found through the goddess Andeirene or Adeirene at Sari-Kaya, in Plinys' Obizene) (3).

Now Pliny, V 93, mentions Iconium as inland from the south coast of Cilicia (Pedias and Tracheia), which is a good description geographically and historically : Iconium had been closely connected with the fortunes of Tracheiotis under the early Emperors ; Polemon ruled both. That Pliny should mention the same city twice in different regions, as Conium and as Iconium, would not be very strange, but might simply mean that he used two different authorities.

Again, in V. 95, Pliny mentions Iconium as the urbs celeberrima of the iurisdictio Lycaonia, which had been treated as a tetrarchia (of Galatia). This conventus is mentioned in Cicero's letters frequently : Cicero held the assizes several times at Iconium. : he counts this conventus as Isaurian, whereas his Lycaonian conventus was the district which met at Philomelion. Pliny's accounts of the various conventus, and the cities in each iurisdictio, in 95, 105 f., III, 120, 122 f., are all derived from one authority (probably the Survey of Agrippa, 12 B. C.).

That Pliny should mention Iconium twice in his description

(1) I also tried (but did not publish) *Κονιονπολις* as Oinoupolis, Wine-city ; but among other objections the *K* is a difficulty.

(2) I thought so for a time, but had to abandon the idea.

(3) Obizenen Lycaoniae partem Pl. V, 147 (in Galatia provincia, in a list of towns and peoples and tetrachiae). The unknown cities in Pliny's list (145) are Karina and Keraine, on which speculation is free. Probably Keraine is Xenophocis Keramon Agora near Trajanopolis,

of this country, in V, would (as is stated above) not be strange, but that he should mention it three times, would be surprising in this short sketch. The difference of form is explained away, but not really explained, by Ruge loc. cit. The satisfactory view is that Conium in 145 is different from Iconium in 93 and 95.

Conium was once, like Kelainai, among famous towns of Phrygia.

Hierocles clears up the whole problem : the name Konion was kept as Konioupolis in local usage : the peasants of the district did not adopt the name Dionysos for their god ; they were not hellenised but remained purely Anatolian, and they continued to use the old name Conium for their town (1). Pliny's Dionysopolitas in 105 and his Conium in 145 were identical.

All authorities are reconciled and exhibited as accurate and trustworthy on this view ; and there results from it a clearer conception of the nature and intention of Hierocles' list.

Hierocles' Synekdemos also furnishes excellent topographical evidence. It follows order of locality and is the best guide in regard to order in the lists (see De Boor's note in Zft f. Kirchengesch. 1891, p. 411). Repeated experience since 1882 has proved its value. Hierocles and the Notitiae occasionally introduce names which are taken direct from the popular mouth and usage. The church and the saint were dear to the people, Certain local names, hardly known to literature, were preserved in the conversation of the people and attached to the church and the locality : Thampsioupolis in the late Notitiae, Konioupolis in Hierocles, are examples : the peasants did not always take up the names introduced by Kings and Emperors ; and the revival of old pre-hellenic names in Centuries VII, VIII, IX, proves that these were preferred by the people to the official names, even when the latter were accepted by the Church.

As to Hierocles I now reject the theory stated as possible

(1) See an account of the district in JHS 1930. Le Quien, as so often, was on the right lines : he saw that Konioupolis is a real name, but compared it with Ptolemy's Konna.

in my Hist. Geogr. p. 92-95, that Hierocles generally adopted the list of Bishoprics as it existed in his time with slight changes.(1)It is true that,as every city had a Bishop according to a law of the Emperor Zeno, a list of Cities was practically equivalent in theory to a Notitia Episcopatuum, and that therefore Hierocles approximates to an enumeration of the Bishoprics before the reorganization (which is by Gelzer and De Boor attributed to Justinian), and has great value on that account ; but that was not the intention of Hierocles, nor did he compile his list in that way. He mentions various places which never became Bishoprics : he had some regard for travellers' needs, and he gives names that were local and popular : he is careful to distinguish Estates (of the Emperor) from free cities : he uses a great variety of terms for the Estates, showing that he followed local usage (2). He speaks of *κτήματα* and *κλῆροι* and *δῆμοι* and *χωρία* (3) and very often *σάλτα* (saltus) and *ρεγε* (i. e. regiones, *ρεγεῶνες*), *ρεγη* and *ρεγο*. This subject needs a special article. But two points may be added. In Hist. Geogr. loc. cit., it is said that « he shows such intimate acquaintance with Hellespontus as to suggest that he was an inhabitant of the province » (p. 94). We can now recognize many more examples of local knowledge. Details which suggest knowledge of ecclesiastical forms and names may be taken as proofs of local knowledge, for the people were devoted to their Church and thought of the local church as giving name to the locality (4). In the expression *ὁ Τιμβριάδων Θεμισόνιος*, I would even recognize the name of the Bishop of Timbriada, and not two Bishoprics.

Our present discussion widens the view taken in Hist. Geogr.

(1) Abbé Duchesne objected strongly to my theory, as he wrote to me. He was right. It obscured the truth, and was not guiding.

(2) The names Sabinai (see Klio, XXIII, p. 251) and *χωρία Μιλναδικά* can hardly have been learned except through local information.

(3) Once in full *χωρία πατριμόνια* (shortened in popular use from patrimonialia). The distinction between Maximianopolis and Ktema Maximianopolis shows care and knowledge.

(4) *τὴν Φιλίππου πόλιν* and *Φιλιππούπολις* denote a certain Bishopric and City of Pacatiana, see p. 9-10.

loc. cit. : the facts there stated can now be contemplated from a new point of view, and become more significant.

As to the date of Hierocles' list, Wesseling demonstrated that it must be placed about 530, before the changes of Justinian operated. I accepted his proof like every one since ; but it is to be observed that Le Quien is very confident that the list belongs to the time of Theodosius II, and his opinion is not to be lightly set aside. So much belongs to that time, that the list may with Le Quien be said to describe the Empire as Theodosios left it. Names of later Emperors (very common in the Notitiae Episc.) are very rare in Hierocles ; Justinanopolis takes the place of Konana in Pisidia ; and Anastasiopolis occurs in Caria. Le Quien,who must have noticed these, would doubtless regard the former as a later intrusion and the latter as derived, not from the Emperor, but from *ἁγία Ἀνάστασις*. Many names are derived from the Constantinian dynasty, from Diocletian's age and from Cent. IV (e.g. Valens), names of Theodosius and his family abound, and later names stop almost absolutely. Kiessling in PW suggests that there was a later edition of Hierocles with a few slight changes. Perhaps there were more editions. Combining Le Quien and Kiessling we may now say that Hierocles compiled statistics of the Empire about 460. His work was regarded as a standard and slightly modified in an edition of 530. Statistics of Church Organisation (Notitiae Episcopatuum) are known from about 700 onwards (Not. VII, as proved by Gelzer and De Boor) (1). An earlier Notitia is a desideratum. Constantine Porph. selected and recorded that Notitia and probably it was the earliest known to him.

Kiessling in P W, while accepting Wesseling's date, makes an excellent suggestion : the Synekdemos was used as a compendium of the Empire, and was subject to improvements [In this way Justinianopolis was introduced] : c. 900 the work

(1) Unfortunately Phrygia is lost from this Notitia. VIII and IX must take its place. Gelzer dates VIII a little later ab., 720, but De Boor regards it as giving the same official list in the *χαρτοφυλάκιον* (Ecclesiastical registers) : he explains the slight differences as scribal errors, while Gelzer thinks that they are due to actual charges in the organisation.

of George Cyprius took its place as a handbook of the Empire

All study must be based primarily on Hierocles, whose order is an admirable guide locally. Sometimes his principle of enumeration is obvious (1), sometimes it is difficult to catch ; but always it exists and is local. Phrygia. Salutaris begins locally with the Pentapolis, and ends with four demoi as a sort of appendix.

IV. — NOTITIAE EPISCOPATUUM.

Study of the Notitiae must be based on the work of Gelzer and De Boor. Little has been added, so far as I have observed (2). There is a good article by Kiessling in PW, Real-Encycl., on Hierocles, from which I have taken a suggestion.

It was my misfortune that I could not use Gelzer and De Boor in my Histor. Geography. Part of Gelzer's work was in my hands a short time before the book was published, owing to his kindness. De Boor's articles in Zft. f. Kirchengesch. 1891-1893 were too late. Abundant use of their work belongs to a later period ; and I had to struggle alone with difficult authorities, not yet completely published.

I hoped to find some successor to carry on the study of Anatolia. Several friends of mine have done valuable and very useful work : but they have selected other spheres of activity. Professor Calder to whom I hoped to hand on my work, after resigning to him for many years almost all epigraphic work (3), has struck out new methods and principles, which have full right to be stated ; but equal right and duty belongs to the other side ; if he is on true lines my Historical Geography might be committed to the flames,as its principle and method of starting from the Byzantine lists is condemned by him, also by A. Koerte GGA, 1897, p. 398.

There are many Notitiae later than III and X, but they are

(1) Often it is by river-valleys ; this is specially conspicuous in Lycia and in Tracheiotis (Byz. Isauria).

(2) Conybeare published variants from some Armenian Notitiae (translations from Greek) in Byz. Zft, and a few others have been published without discussion.

(3) Since 1914 my epigraphic work has been chiefly on the Right Use of old Epigraphic Copies, JHS, 1918, and Res. Gest. et Imp. D. Augusti.

usually, or wholly, confined to the metropolitan and autokephalous Bishops, and neglect the provincial suffragans entirely. The latest known to me is in Brit. Mus. numbered 14, 174 (a MS. of Cent. XIV, very clear and good). This list was perhaps taken from the *χαρτοφυλάκιον* in Constantinople direct and not merely copied from an older copy. It seems to give the actual state of the Church under the Turkish admirnistration of Asia Minor an ' Hellas. when many sees had disappeared through lack of Christians and Churches in their territory.

Parthey's nos II, IV-VI, XI, XII, belong to this class, all late.

For Phrygia Pacatiana the early class of Notitiae is VIII, IX, I, which represent the organization of Justinian. Gelzer and De Boor begin from that assumed arrangement, and do not go back to Theodosius II 408-450. Theodosius was devoted to the Orthodox Church and concerned himself greatly with its condition, convoking the two great Councils at Ephesus 431 and at Chalcedon 451. I venture to think that the formal history of Ecclesiastical organization begins from Theodosius, and was revised by Justinian, modified by the Iconoclasts in some points, by Leo Sophos, and probably, by Alexios Komnenos. A *παλαιὰ ἔκθεσις* was made by the Emperor, Andronicus the Elder (1283-1328), Not. XI. A *νέα ἔκθεσις* by Andronicus the Younger, Not. XII.

A study of the ecclesiastical organisation and policy of Theodosius II is the most urgently needed addition to De Boor and Gelzer, and I hope it will be undertaken by some good authortity: first however must come a complete edition of the Notitiae, properly classified.

De Boor usually accepts and builds upon Gelzer; but as regards the age of Not. I, disagrees with him. Not. I claims to be made in 883, when Leo Sophos was Emperor and Photios was Patriarch; but Leo reigned 886-911. Something is wrong about the dating (1). Moreover Gelzer argues that this Notitia (which was mixed up with a description of the Empire by Georgius Cyprius, until Gelzer separated them) really gives,

(1) One e.g. in the Brit. Mus. Library, numbered Burney 55, agrees as far as it goes (it breaks off after Prov. Lycia) with Not. I.

not the rearrangement of the Bishoprics made by Leo, but a presumed rearrangement by Alexius Komnenos about 1090: whereas De Boor maintains that the facts on which Gelzer relies are accidental, and that the Notitia really belongs to the earlier period.

In Phrygia Pacatiana the facts clearly justify De Boor. The dating attached to Not. I is wrong with the mention of Leo: it is interposed at the end of what is now recognised to be the work of George; yet it is confirmed by other MSS, which do not contain George's statistics.

Antiochos *πόλεως Σανάων* (Lat. civitatis *Νέας*) (1), where Le Quien rightly interprets Sanaos. *Νεκτάριος τῆς ἐν Σεννέᾳ καθ. κ. ἀποστ. ἐκκλησίας* was present (Latin Senniorum, and Neorum), where I suspect that Semnea in Pamphylia is meant): Le Quien errs in interpreting him as Bishop of Synaos; but he appears in Pamphylian groups of Bishops. (2)

Kommakon is rightly distinguished by Le Quien I 1025 from Konana of Kaballia (which was in Pamphylia I). It is omitted in all Notitiae. So Le Quien says, with much skill, following Ptolemy's Kommakon. This is a remarkable history and a remarkable omission (1): Among the signatories to the letter of the province Pamphylia to Leo Imp., A. D. 458 is Ephesius Ep. Comanus, corrected by Le Quien to Hephaestius ep. Commacensis, but Coma(me)nus, from Comama (unknown in his time) would be an easier change; (2) *Ἰωάννης ἐπ. Ὑματῶν πόλεως τῆς Παμφύλων ἐπαρχίας*, signed in 536: Le Quien, corrects *Κομάκων* or *Κομμάκων*.

The latter alteration is too bold to be lightly accepted. This obscure city is restored in an inscription of Antioch Pisid. J.R.S. 1924, p. 201; there is no trace of an ethnic ending in *-της*; which would permit the reading *Κομα(να)τῶν πόλεως* where *κομ* or *κυμ* is quite allowable for *ὑμ* (1); but some strange ethnics occur in these lists.

(1) *Νεας* for (*Σα*)*να*Γ*ας* (cp. Herod. *Ἄνανα*).

(2) Nektarios Synensis (v. l. Sesenniorum) in Mansi, IV, 1127, and in some other lists at the Council of 536, sits among Pamphylian Bishops. Nektarios civitatis Casorum (in marg. Sesenniorum, Nampsensis must be the same person: he was of a joint bishopric *Σεμνεων ἤτοι Κασατῶν*

(3) On the alternative forms, compare H. G. p. 418, with proof that *ἑτεννέων* and *κατεννέων* are two forms of the same ultimate tribal name, differentiated to name two Bishoprics. *Θιτεννέων* also occurs.

Pepouza as the cradle of Montanism was not admitted as a Bishopric, and was probably destroyed, and renewed as Justinianopolis, which never appears at any Council. Though it was apparrently conjoined with Siblia-Oikokome in a joint Bishopric according to the late Notitiae.

Αρδιδα in De Boor's Notitia seems to be a corruption of *Λουνδα* (*ΝΔΑ* being misread as *ΛΙΔΑ*, and initial *Λ* as *Α*).

Eudokias and Theodosia seem to be Komai which were granted city and church rights by Theodosius II along with Pulcherianopolis (2). All were perhaps imperial Estates, conjoined in a single Bishopric with another town. Probably (3) we may recognize also a joint Bishopric of Ancyra and Theodosia (called Theodosiopolis in 448 and 527), as Le Quien observes. The full description with name of province is given by homas, 448. The name probably did not last, but the native local name returned into use and was probably never accepted in local usage. This local name is unknown: it may be concealed in the strange addition to the name Ancyra in the Latin list of Chalcedonian Bishops, Philippus Ageyraffodera, Agirassidensis, which Le Quien interprets Abasidensis: Ancyra was in or near Mysia Abbaitis (which underlies Strabo's false Abasitidis regionis p. 576, 625). It is possible that Ancyra bore the distinguishing epithet Sidera (like Seleukeia Sidera in Pisidia, for some unknown reason): the corruption (with *NK* becoming *Γ*) is easy. Another distinguishing form of Ancyra is *Ἀγκυροσύναος* from its proximity to *Συναός* (4).

Eudokias in Phrygia Pacatiana is unknown except the one allusion in Hierocles. It probably was conjoined with Kotiaion in a joint-Bishopric of the Tembris valley (v. Radet, *En Phrygie*, p. 119).

W. M. Ramsay.

(1) Pulcherianopolis is now Medele (Metella in 787, 870, 879).

(2) Order in Hierocles' list is the only evidence.

(3) Lounda was not represented at councils until 787 and 879 : that would suit a reviving name ; but the situation of Lounda does not suit Hierocles. No other Bishopric in Pacatiana is unrepresented in the period 431-553, so as to be an alternative to Theodosiopolis.

(4) This form occurs in De Boor's Notitia and in Not. VIII. It may indicate a temporary conjunction of these two towns near each other (in the lake-valley) as a joint-bishopric during 720-760.

ÉTUDES SUR
LE THÉATRE BYZANTIN

I

UN MYSTERE DE LA PASSION. (1)

Introduction

Le texte que nous donnons ci-dessous n'est pas inédit, mais il est resté presque complètement inconnu. Edité en 1916 par S. Lambros dans sa Revue : *Νέος Ἑλληνομνήμων* il semble avoir échappé à l'attention des érudits tant orientaux qu'occidentaux qui se sont occupés du théâtre byzantin. M. La Piana, lui-même, qui publiait en 1912, à Grottaferrata, son livre intitulé : *Le Rappresentazioni sacre nella letteratura bizantina* et fit, à ce qu'il paraît, de nombreuses recherches dans les Bibliothèques d'Italie et de Grèce, en quête de manuscrits pouvant lui offrir des renseignements nouveaux sur le drame religieux à Byzance, « le mystère », comme nous disons en littérature française, a ignoré cette pièce qui était, pour ainsi dire, cependant sous sa main. Nous-mêmes, nous ne soupçonnions pas, dernièrement encore, que ce curieux document avait été publié. L'ayant repéré dans le catalogue de Stevenson, nous avions prié le R. P. Hausherr de vouloir bien le copier à notre intention et nous en préparions, photographies en mains, une édition, quand le hasard nous fit

(1) Nous venons, par le plus grand des hasards, de découvrir trois textes inédits de « mystères » que nous nous proposons de publier prochainement dans *Byzantion*. — Nous remercions ici le R. P. HAUSHERR et M. H. GRÉGOIRE qui ont bien voulu l'un et l'autre revoir notre texte et notre traduction.

découvrir dans la *Byzantinische Zeitschrift* le relevé du sommaire du *Νέος Ἑλληνομνήμων* indiquant, parmi beaucoup d'autres choses, l'existence d'une première édition de notre texte. Par suite, sans doute, des troubles que la guerre apporta dans les échanges de *Revues*, nous ne pûmes trouver à la Bibliothèque Nationale de Paris le numéro de la revue se rapportant au sommaire donné par la *Byzantinische Zeitschift*. Il fallut toute l'inlassable bienveillance du R. P. Delehaye pour, enfin, nous permettre de confronter l'édition de Lambros avec notre copie et notre photographie. Cette confrontation, comme la relative difficulté que beaucoup d'érudits occidentaux éprouvent à trouver la collection complète du *Νέος Ἑλληνομνήμων* dans la plupart des bibliothèques, nous ont engagé à publier la présente édition. Il nous a semblé que ce seul texte que nous possédons jusqu'à ce jour concernant, sans conteste, le théâtre religieux à Byzance, méritait d'être mieux connu et étudié de plus près. Il nous a semblé qu'il y avait quelque intérêt aussi à le mettre en lumière au moment où va paraître la très instructive étude de Mme Cottas sur le Théâtre byzantin, étude dans laquelle notre document est utilisé d'après l'édition Lambros.

***

La pièce que nous republions est tirée d'un manuscrit de la Vaticane, le Palatinus graecus 367, 4° de 195 fol. que Stevenson date du XIIIe s. et qui contient une multitude de morceaux très disparates. Elle commence au fol. 34 et finit au fol. 39. D'une écriture assez hâtive comme assez peu soignée, par ses abréviations et le caractère même de ses lettres, ce document, dans sa teneur actuelle, semble bien appartenir approximativement au début du XIIIe s.. La langue dont se sert l'auteur, langue populaire au premier chef (1) ne permet guère, non plus, de le faire remonter à une époque sensiblement différente et l'apparente aux mystères d'Occident.

Comme il est facile de s'en apercevoir dès l'abord, nous n'avons là — et c'est l'intérêt principal du document —

(1) Nous l'avons « respectée » jusqu'à l'orthographe (à tort, peut-être).

qu'un scénario, mais un scénario qui nous révèle ce qu'était le théâtre proprement religieux à Byzance à une époque déterminée. Composé pour un auditoire chrétien, ce « jeu » de la Passion a comme unique but d'édifier et d'émouvoir. Les acteurs qui ne sont, sans doute, pas des professionnels, doivent se pénétrer de leur rôle et en comprendre toute la gravité. Non loin d'eux, sur d'autres scènes, il y a des mimes et des bateleurs dont la profession est d'amuser le public et de le faire rire. Ici, il ne peut être question de divertissements de ce genre. Le « jeu » est un sermon en action. C'est le récit évangélique « représenté » au lieu d'être lu ou prêché. En chaire, les prédicateurs développent leur sujet et par les artifices de la rhétorique, par le souffle de leur parole, cherchent à émouvoir leur auditoire. Sur cette scène religieuse, le scénariste comme les acteurs doivent faire de même et « représenter dramatiquement » les souffrances du Christ pour conduire les spectateurs à cette « *ἀπάθεια* » qu'est, suivant le sens que les uns ou les autres donnent à ce mot, l'impassibilité ou tout simplement la contemplation de Dieu par le moyen d'une vie parfaitement chrétienne (1).

Mais, on le remarquera sans peine, ce scénario nous donne l'impression très nette qu'il est totalement indépendant

(1) Ce terme d'« *ἀπάθεια* » a déjà fait couler beaucoup d'encre. Cf. à ce sujet, H. GRÉGOIRE et M.-A. KUGENER, *Vie de Porphyre*, p. XXXII, Paris, 1930. Il est pourtant parfaitement sûr qu'au xe s. Nicétas de Paphlagonie employait ce terme dans un sens très différent. Pour lui, l'*ἀπάθεια* peut être l'*impassibilité* ; c'est aussi la contemplation de Dieu par une vie sérieusement chrétienne. Au surplus l'*ἀπάθεια* de Nicétas n'est point passive, mais active. Ajoutons qu'on ne comprendrait pas très bien comment un « mystère » peut conduire à l'*ἀπάθεια*, au sens strictement mystique, tandis qu'on saisit parfaitement l'intention de l'auteur quand il nous dit que son drame est la représentation des souffrances du Christ grâce auxquelles nous avons reçu l'« impassibilité » c'est-à-dire tout simplement le don de contemplation par le moyen de la Vie chrétienne.

Cf. également, à ce sujet, M. VILLER, *Aux sources de la spiritualité de S. Maxime* (*Rev. d'ascétique et de Mystique*, t. XI, avril-juillet, 1930).

On remarquera que notre scénario par son titre même, nous rappelle la tragédie antique, le *φόβος*, l'*ἔλεος* et la *κάθαρσις*.

d'une cérémonie spécifiquement liturgique, qu'il n'est pas un intermède organisé pour couper un sermon et même, semble-t-il, qu'il ne devait pas se jouer à l'intérieur d'une Eglise. Ce dernier point, pourtant n'est pas absolument certain. On sait qu'au Xe s. Ste-Sophie fut aménagée pour la représentation du mystère d'Elie. Peut-être en pouvait-il être de même pour cette Passion. En tout cas, rien dans le scénario ne nous permet de situer le lieu où pouvait se jouer ce mystère et tout nous montre clairement que nous avons affaire à une œuvre laïque dans laquelle le clergé n'a aucune part. Il semble, du reste, assez difficile d'admettre, quand on connaît la sévérité de l'Eglise byzantine touchant l'attitude que les femmes doivent garder dans le Lieu-Saint, qu'un spectacle mixte comme celui-là pût avoir lieu dans un de ses temples. Je pense, plutôt,que cette Passion devait être jouée soit sur une place publique, soit, ce qui ne serait pas impossible, dans un monastère (1), soit dans une salle transformée en théâtre ayant sa scène, ses décors et ses dépendances. La surface de la scène devait être assez considérable puisque, sans parler du mouvement des acteurs, et des changements de lieu, nous voyons apparaître une ânesse et se former tout un cortège. Bien plus, le scénario parle d'un chœur qui non seulement chante, mais évolue sur le plateau. Comme les Apôtres sont au nombre de douze, que le Christ et sa Mère ont leur rôle, que les principaux personnages de l'Evangile sont là et que nous trouvons des juifs, des enfants et toute une figuration de second plan, force nous est bien d'admettre que l'espace donné à la scène devait être important.

***

Seulement voilà. Il est hors de doute que nous n'avons pas affaire ici à un seul scénario. Le copiste qui nous a livré ce document, l'a, peut-être, copié tel quel sur un autre manus-

(1) Il ne serait pas impossible que l'emploi assez étrange du mot *ἀπάθεια* à propos d'un mystère n'indiquât précisément que cette Passion fut jouée dansun monastère. Là,le vocable devait être mieux compris qu'il ne pouvait l'être par un grand public profane.

crit composé de façon identique. Cependant, je ne le crois pas. J'inclinerais plutôt à penser qu'il a copié, pour en faire un tout, divers scénarios qu'il avait entre les mains. D'abord, la scène de la résurrection de Lazare est un morceau à part. Dans le manuscrit arrivé jusqu'à nous cette scène, à la différence des autres, n'a pas de titre, si bien que le copiste a ajouté en marge ce simple mot : « *Ἀρχή* ». Puis, la scène achevée, le prophète, représenté peut-être, par le chœur, redit la prophétie rapportée dans l'Evangile et une glose nous avertit que nous avons là la fin de la scène. Cette pièce a, sans doute, été tout naturellement placée en tête de notre mystère par le copiste parce que dans l'Evangile de St. Mathieu la prédiction tirée de Zacharie et d'Isaïe précède immédiatement la scène des Rameaux. Mais le rapport artificiel est assez curieux. St. Mathieu applique le texte prophétique : « *Εἴπατε τῇ θυγατρὶ Σιὼν* » à l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem. Il n'est pas question, dans l'Evangile, de la résurrection de Lazare, cet épisode appartenant seul à St. Jean. Cette transition qui devrait se trouver régulièrement au début de la scène II a été reportée à la fin de la scène I et montre bien que ces deux scènes ont été accolées là fortuitement et n'appartiennent pas au même cycle. J'imagine qu'il devait exister un mystère concernant la résurrection de Lazare, mystère pris tout entier dans l'Evangile de St-Jean et qui comprenait, peut-être, outre la scène qui est restée, le souper de Béthanie, l'action de Marie Madeleine oignant les pieds du Sauveur et la protestation de Judas (1). Le copiste n'ayant rien trouvé d'autre dans le mystère de Lazare et connaissant, par ailleurs, un scénario qui reprenait le récit évangélique avec les deux scènes déjà traitées dans le mystère de Lazare, aura fait cette soudure arbitraire pour amener

(1) L'Occident a connu un mystère de Lazare composé un peu après l'an mil. C'est la Résurrection de Lazare du manuscrit de St. Benoît-sur-Loire. Au début du drame, Jésus s'avance avec ses disciples qui chantent une antienne. Simon invite le Sauveur à entrer dans sa maison, Madeleine parfume les pieds du Christ et obtient le pardon de ses péchés.

la scène des Rameaux et les suivantes qui, elles, ne semblent bien faire qu'un tout.

Ce même procédé se retrouve dans la scène intitulée « le reniement de Pierre. » Là, sans aucune indication particulière, le scénariste — ou le copiste — passe tout-à-coup d'un mystère uniquement composé de textes évangéliques à un autre qui n'a plus rien à voir avec le reniement de Pierre et qui s'inspire uniquement des Actes Apocryphes. En effet, sous ce titre de « reniement de Pierre », nous trouvons bien d'abord le reniement et, comme dans l'Évangile, le repentir de Judas allant rendre l'argent aux grands Prêtres, mais, tout de suite après, sans transition d'aucune sorte, une scène qui commence par l'introduction d'un certain Joseph qui, seul dans le Temple, lit, probablement l'Écriture, on ne sait trop pourquoi et se trouve là sans motif apparent, sans lien soit avec ce qui précède, soit avec ce qui suit. Il est clair que dans le scénario dont s'est servi le copiste, Joseph avait été déjà situé et son rôle était connu des spectateurs. Ici, nouveau venu, nous ne savons ce que sa présence dans le Temple signifie, pourquoi on le fait chercher et quelle est la cause de son silence obstiné. D'autant qu'il n'apparaît plus dans cette scène qui se passe tout entière entre les Prêtres, Pilate, son courrier et l'appel de Jésus au prétoire, pour finir par une procession de malades guéris par le Christ et qui viennent témoigner en sa faveur. Le morceau est si bien rapporté par le copiste que ce dernier n'a pas même pris la peine de modifier la forme littéraire des indications scéniques. Le « ἀς » impératif a disparu dans tout ce morceau pour faire place au présent.

Quant à la scène de la Résurrection, son origine reste douteuse. Le manuscrit la joint immédiatement à la scène de la Crucifixion et seule, en marge, l'abréviation d'« Ἀνάστασις » nous avertit que nous passons à un autre acte. Comme il peut se faire qu'il n'y ait là qu'une distraction de copiste, il ne semble pas qu'il faille faire état de la chose.

Selon toute vraisemblance, notre scénario est donc fait de trois morceaux distincts :

I. Résurrection de Lazare (d'après un mystère sur Lazare)
II. Les Rameaux
III. Le repos chez Simon.
IV. Le lavement des pieds.
V. La trahison de Judas.
V[a] Le reniement de St. Pierre et le repentir de Judas.
} d'après un même mystère.
VI. Jésus chez Pilate (d'après un mystère inconnu tiré des Apocryphes)
VII. Le mépris d'Hérode.
VIII. La Crucifixion.
IX. La Résurrection
X. L'attouchement
} d'après le même mystère.

On remarquera que notre Passion a omis — et cela certainement avec intention — tout rappel de la Cène Eucharistique et a remplacé le récit évangélique par le repas chez Simon et l'acte de Marie Madeleine. Or, chose à noter, les homélies dramatiques étudiées par La Piana ne nous donnent pas non plus de discours sur ce sujet. Pourquoi? Parce que d'une part, si l'on fut déjà long à laisser représenter la Passion au théâtre, on ne dut, sans doute, jamais tolérer la représentation du Sacrement par excellence, le repas eucharistique. Ensuite, parce qu'en fait, les orateurs byzantins ont peu traité ce sujet quand ils parlaient de la Passion. Pas plus St. Jean Chrysostome que les prédicateurs qui suivirent ne donnent grande place, dans leurs homélies, à l'Institution Eucharistique au jour du Jeudi Saint. Quand ils parlent de ce dernier sujet, c'est toujours en passant et à propos de la Passion en général. Sous le nom de St. Jean Chrysostome, nous avons, pour le Jeudi-Saint, deux sermons. L'un et l'autre insistent beaucoup plus sur la trahison de Judas que sur l'Institution Eucharistique. Il en est de même des prédicateurs postérieurs. Là probablement est le motif pour lequel, avec beaucoup plus de raison encore, le scénariste dut omettre cette scène qui eût certainement choqué toutes les habitudes byzantines.

Il n'y a pas lieu, du reste, de chercher dans notre scénario un lien quelconque qui le rattache aux homélies dramatiques. Même en admettant toutes les hypothèses de La Piana, on peut

se rendre compte que le cycle fourni par les homélies dramatiques est assez différent du cycle de notre Passion. Nous ne trouvons, en effet, de commun entre ces deux cycles que la trahison de Judas, son baiser, la mort et la sépulture de Jésus. La prière au jardin des Oliviers, la libération des Patriarches, l'entrée de ces derniers au Ciel n'existent pas dans notre document. Il faut, en outre, convenir que notre mystère se tient autr ment mieux, que ses scènes sont singulièrement mieux enchaînées que la reconstitution proposée par La Piana pour établir son cycle dramatique. Et cela se comprend sans peine. L'auteur de notre scénario s'est borné à suivre le récit évangélique, prenant chaque scène dans l'un des quatre Evangiles, mais surtout en St. Mathieu et en St. Jean. S'il a fait une exception pour la scène de Lazare et celle qui suit le reniement de St. Pierre, c'est tout simplement qu'il a voulu sans doute, étoffer un peu son drame. Il l'a fait, du reste, d'autre façon encore en conduisant son spectacle jusqu'à la résurrection et aux apparitions du Christ après sa mort.

Est-ce à dire pour cela que cette Passion a pour source unique et exclusive les Evangiles? Non. Les Apocryphes ont servi aussi dans la scène du mépris d'Hérode et dans celle du Crucifiement, mais de façon moins complète. C'est ainsi que dans la scène de la Crucifixion les textes évangéliques s'entrecroisent avec les Aprocryphes, non plus guère, il faut le remarquer, dans le dialogue, mais simplement dans les indications scéniques. Telle est la curieuse mention des trois langues écrites sur la pancarte clouée à la Croix : « *Ῥωμαικὰ, Λατινικὰ καὶ Συριστὶ* » ; St. Luc et S. Jean disent : « *Ἑλληνικοῖς, Ῥωμαικοῖς καὶ Ἑβραικοῖς* ». (Luc, XXIII. 38 ; Jean XIX. 20). Le scénariste a fait ce changement, probablement, d'après un texte qu'il avait sous les yeux (écrit à une époque où Byzance n'acceptait plus pour elle l'adjectif « *Ἑλληνικός* » réservé aux païens) ; quant à l'adjectif « *Συριστί* » il pourrait bien nous indiquer que le mystère a des affinités avec la littérature syriaque, Antioche ayant de tout temps été la patrie d'élection des acteurs, la mère de l'art dramatique au début du Moyen-Age et les cantiques syriens, la *soughita*, une des sources du drame religieux (1). Néanmoins, il ne faut pas

(1) DUVAL, *Littér. syriaque*, p. 23 ; LA PIANA, *op. cit.*, p. 157 et 195.

oublier qu'une Chronique Anonyme nous rappelle qu'il fut un temps où les Anciens nommaient « Syrie », la Judée, et ses habitants, « Syriens » (1).

Une autre et assez remarquable influence des Apocryphes est celle qui, dans cette même scène, a pour objet la requête de Joseph auprès de Pilate après la mort du Sauveur. Joseph va chez Pilate et lui tient un discours qui commence par ces mots : « *Αἴτησιν μικράν....* ». Nous n'avons pas — du moins je n'ai pas pu le découvrir — le texte complet de cette « petite demande ». Mais, ce texte a existé, car dans le discours attribué à St. Épiphane de Chypre nous retrouvons tout le développement de la scène : « *Αἴτησιν* [*μικράν*] *τινα καὶ οἰκτρὰν καὶ τοῖς πᾶσι μικράν... Δός μοι νεκρὸν πρὸς ταφήν...* (2). D'après la texture générale de notre scénario dans lequel les dialogues sont très brefs et ne sont guère autre chose qu'une mise en action des paroles évangéliques, il est certain que l'auteur ne devait pas réciter le long développement que nous trouvons dans l'homélie. C'est pourquoi il ne semble pas téméraire d'admettre qu'une source identique a inspiré les deux pièces, mais qu'entre elles, il n'y a pas de point commun. Ces réminiscences des Apocryphes, nous pouvons les retrouver enfin dans quelques détails de la mise en scène. C'est ainsi, par exemple, que la place de droite donnée au Bon Larron est tirée des *Acta Pilati*. Il en va de même de la scène du centurion frappant de sa lance le côté du Christ. L'auteur du scénario fait une distinction très nette entre le centurion et le « *ἑκατόναρχος* » parce que, s'il ne pouvait guère douter, à l'époque où il écrivait, que les deux mots ont le même sens, il avait sous les yeux deux rédactions, l'une portant « *κεντυρίων* » et l'autre « *ἑκατόνταρχος* ».

(1) *Ταύτην γὰρ τὴν γλῶσσαν καὶ Συριακὴν λέγουσιν, ὡς ὁ πολυμαθὴς οὗτω μαρτυρεῖ Ὠριγένης, ἑρμηνεύων ἐκ τῆς Συριακῆς βίβλου καὶ ἑξῆς Συριακὴν εἰπὼν τὴν Ἑβραίων διάλεκτον, ἐπειδὴ γὰρ Συρίαν τὴν Ἰουδαίαν καὶ Σύρους οἱ παλαιοὶ τοὺς παλαιστίνους ὠνόμαζον.* (ANON. CHRON. in MALALAS, éd. Bonn, p. 12). Dans sa paraphrase de S. Jean, Nonnos dit également... *Αὐσονίῃ γλώσσῃ τε, Σύρῳ καὶ Ἀχαιίδι φωνῇ...* (Migne, PG, t. 43, col. 901).

(2) MIGNE, PG, 43, col. 445.

Nous n'avons aucun point de repère pour dater, même approximativement, les diverses pièces de notre texte. Il est hors de doute que ces pièces sont antérieures à l'époque où fut écrit le *Palatinus*. C'est tout ce qu'on peut dire de certain. Néanmoins, voici quelques données, évidemment très hypothétiques, qui peuvent, peut-être, apporter cependant quelques lumières sur l'époque où furent composés ces mystères. Le fait, d'abord, que les dialogues sont très courts et ne devaient probablement pas être écrits en vers, attestent une époque reculée. Le fait, ensuite, que le mystère de la Passion fut un des derniers que l'autorité religieuse, en Occident, permit de mettre en scène, nous apporte un second élément de solution. En effet, seuls les premiers essais connus de Passions occidentales, datés approximativement des XIe, XIIe et XIII^e^s. conservent quelques mots grecs. A partir du XIVe s. les Passions occidentales en sont complètement dépourvues. Ne serait-ce pas l'indice que nos auteurs, allemands, français et autres, eurent entre les mains des Passions byzantines qu'ils adaptèrent le mieux qu'ils purent en attendant que naissent les « Confréries de la Passion »? Par ailleurs, le mystère d'Adam du XIIe s. semble avoir, dans ses recommandations scéniques, de telles analogies avec les recommandations de notre scénario, la facture des phrases dans l'une et l'autre pièce est tellement pareille, qu'il ne semble pas téméraire d'aboutir à cette conclusion que les morceaux donnés par le manuscrit du Vatican ont dû voir le jour entre les XIe et XIIe s. Une scène, cependant, de notre scénario ne semble pas pouvoir dater de cette époque et doit être, ou d'une époque plus reculée, et se joindre peut-être au mouvement littéraire créé par Jean Damascène et Cosmas, en Syrie, ou d'une époque bien plus tardive, et se placer à l'époque où notre copiste composait son scénario : c'est la scène écrite tout entière d'après les Apocryphes. Et voici pourquoi. A Rome, dès le temps du Pape Gélase et, à Byzance, à l'époque de Photius, les Apocryphes étaient fortement décriés. On sait avec quelle dureté le Patriarche les condamna. Au Xe s. , cette réprobation pesait lourdement sur les Actes de toute espèce qui portent le nom des Apôtres ou des personnages de l'Évangile. Il est assez peu vraisemblable que, passant sur ces graves condamna-

tions, un auteur religieux ait osé, à ce moment même, faire représenter des sujets pris in extenso dans les *Acta Pilati*. Passe encore pour les scènes où nous observons simplement des réminiscences. Georges de Nicomédie, ami et défenseur de Photius, semble bien avoir, lui aussi, subi l'influence des Apocryphes en plus d'un passage de ses sermons. Seulement, il faudrait démontrer que ces réminiscences sont voulues et conscientes. Les légendes apocryphes avaient souvent— n'est-ce pas encore parfois le cas aujourd'hui ? — si bien passé dans les croyances d'alors, que, tout en sachant parfaitement que ces données n'avaient rien de scripturaire, on en usait comme si elles se trouvaient dans l'Évangile. Ces légendes, du reste, n'affectant pas le texte, et venant simplement compléter le décor évangélique pouvaient probablement, à ce titre, être employées sans inquiétude. C'est ce que les théologiens appellent « une pieuse croyance » (*pie creditur*). Pour beaucoup, l'origine de ces « pieuses croyances » était ignorée. Plus tard, l'influence directe des Apocryphes dans la littérature religieuse reprendra ; mais il faudra attendre le XIIe s. pour assister à cette renaissance des vieux écrits condamnés.

***

Reste une dernière question. L'iconographie peut-elle fournir quelques données susceptibles, soit d'éclairer notre texte, soit de le dater ? Je crois qu'il faut répondre par la négative. Sans doute, entre l'iconographie et notre scénario, il y a un point commun qui doit être noté : c'est la succession des thèmes. Nous avons, en effet, dans toutes les peintures, fresques ou miniatures, le même ordre : résurrection de Lazare, les Rameaux, le lavement des pieds, etc., ordre qui est si manifeste qu'il faut renoncer à apparenter notre texte avec les homé-

(1) Sur ce point particulier, cf. BRÉHIER, *Byzance, l'Orient et l'Occident*, (*Rev. archéol.* janv.-avril, 1918, spécialement pages 23 et suiv.) ; du même, *Les miniatures des « Homélies » du moine Jacques et le théatre religieux à Byzance* (Monuments Piot, t. XXIV, 1920, pp. 101 et suiv.) ; de JERPHANION, *La Voix des monuments*. Paris, 1930.

lies dramatiques et admettre une influence probable de la décoration sur la composition des mystères. Évangiles, fresques d'églises, miniatures de manuscrits inspirèrent,sans doute, les dramaturges de Byzance et les incitèrent à représenter sur les planches ce que les spectateurs entendaient lire aux offices,ce qu'ils avaient sous les yeux pendant les cérémonies . Mais là se bornent les points de contact. Nous avons déjà remarqué que l'Institution de l'Eucharistie, qui figure toujours et partout sur les parois des Églises et sur les vignettes de livres liturgiques, ne fait pas partie de notre mystère. Cette grande scène capitale fait place à une autre approchante : le repas chez Simon et l'apparition de Madeleine. Or, précisément, cette scène-là ne se trouve jamais dans l'iconographie byzantine. (1) Par ailleurs, remarque M. Millet (2), aux XIe et XIIe s. « les actes significatifs mis en lumière par un orateur comme St. Jean Chrysostome : la pierre enlevée, les bandelettes dénouées » se retrouvent aussi bien dans la scène de Lazare que dans l'iconographie ;mais les peintres de cette époque « négligent les gestes familiers et pittoresques ». Il semble bien que ce soit aussi le cas pour le mystère de la Passion. Malheureusement, notre texte n'est pas assez détaillé pour que nous puissions confronter l'attitude que le scénario indiquait aux acteurs avec l'attitude donnée par les artistes aux personnages qu'ils représentaient. Toutefois, en étudiant le texte du Palatinus on a l'impression très nette que l'auteur a élagué, simplifié et surtout s'est garé de toute familiarité et de toute situation pouvant prêter à rire, par où il rejoint peintres et miniaturistes d'une époque assez voisine de celle que d'autres indices nous donnent comme se rap-

(1) Il faut remarquer, cependant, que le *Guide de la peinture* connaît cette scène et indique de quelle façon elle doit être traitée. L'artiste avait le choix entre deux conceptions qui s'entremêlent dans notre scénario. (DIDRON, *Manuel d'Iconographie chrétienne*, Paris, 1845, pp. 185 et 188). Les tables des thèmes religieux dressées par M. DIEHL dans son *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1926, et par M. MILLET, *op. cit.*, ne fournissent aucun exemple actuellement connu de cette scène.

(2) MILLET, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIVe, XVe et XVIe s.* Paris, 1915, p. 264.

portant aux XIe et XIIe s. au plus tard. Les autres scènes qui composent notre scénario, non seulement ne nous apportent aucun élément de comparaison avec l'iconographie, mais sont, dans les rares détails un peu développés de la mise en scène, complètement étrangers aux diverses manières de faire des artistes, qu'ils soient byzantins, syriens ou cappadociens. A cet égard, la scène des Rameaux est caractéristique. Tandis que le scénario fait marcher les Apôtres devant et derrière l'ânesse, que les juifs coupent des branches d'arbres ou étendent leurs vêtements, que les enfants crient : « Hosanna » et que la foule manifeste en faveur de Jésus, les peintres reproduisent le thème à quelques personnages : deux disciples, deux enfants. Et ni les uns ni les autres n'ont le même rôle. Il y a là un arrangement tout différent. Bien plus, aucun monument iconographique ne met en scène boiteux et aveugles que Jésus guérit (3). Ce trait est propre au scénariste, le distingue sans conteste de ses confrères, les artistes, et nous montre deux sources d'inspiration différentes.

Genève. Albert Vogt.

PALAT. GRAEC. 367, fol. 34.

Ἵλεως ἡμῖν ἔσο, Κύριε ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστέ, υἱὲ τοῦ Θεοῦ καὶ μὴ ὀργισθῇς ἡμῖν τοῖς βουλομένοις πραγματικῶς ἐπιδείξασθαι τὰ ζωηρά σου παθήματα, δι' ὧν ἡμῖν ἐχαρίσω ἀπάθειαν.

Ὀφείλεις σὺ ὁ κρατῶν τὴν παροῦσαν διάταξιν καὶ μέλλων ἐπιτάσσειν τοῖς λοιποῖς, ἵνα πρὸ τῆς προκατάρξεως τῆς ὑποθέσεως καταστήσῃς κατὰ τάξιν τὰ πράγματα ἅπερ χρῄζεται ἡ τοιαύτη δουλεία καὶ ἔχειν τὰ [1] πάντα ἕτοιμα, ἵνα ὅταν [2] γένηται ἡ χρῆσις ἑνὸς ἑκάστου, εὑρίσκηται παρευθὺς, εὐτρεπισμένον καὶ ἕτοιμον.

---

[1] *πράγματα*, barré dans le ms. — [2] *ὅτ' ἂν* (Ed. L.)

---

(1) Toujours, d'après le *Guide de la peinture*, le Christ bénit aveugles et boiteux, après avoir chassé du Temple les vendeurs (p. 187).

Εἶθ' οὕτως εἰσελθεῖν κατιδίαν [1] *μετὰ καὶ τῶν συνυπουργῶν τοῦ τοιούτου ἔργου καὶ μετασχηματίσαι ἕκαστον πρὸς τὰ ὀφειλόμενα πρόσωπα, ἀπό τε τοῦ Χριστοῦ καὶ τῶν Ἀποστόλων καὶ τῶν λοιπῶν ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν, ὡσαύτως καὶ Ἰουδαίων καὶ τῶν λοιπῶν. Ὀφείλεις* [2] *δὲ ἐκλογὴν ποιήσασθαι τῶν προσώπων καὶ καταστῆσαι τοιαῦτα πρόσωπα τὰ δυνάμενα ὑποκρίνεσθαι καὶ μιμεῖσθαι τὰ πρωτότυπα πρόσωπα, ἀλλὰ καὶ ἐπισταμένους γράμματα ὀφείλει εἶναι, ἵνα ἐγγράφως ἀποκρίνωνται* [3] *ἢ ἐρωτῶσιν. Καὶ παραγγεῖλαι αὐτοῖς τοῦ μὴ πρὸς γέλωτα καὶ ἐμπαιγμὸν μετέρχεσθαι τὰ πράγματα, ἀλλὰ μετὰ φόβου Θεοῦ καὶ εὐλαβείας καὶ προσοχῆς μεγάλης. Καὶ ἀς προσέχωσιν, ἵνα μὴ προσκόπτῃ ἢ περικόπτῃ ὁ εἷς τὸν ἕτερον καὶ γέννηται σύγχυσις, ἀλλ' εἷς* [f. 34] *ἕκαστος προστασσόμενος ὅταν* [4] *ἐνδέχῃ* [5] *ἢ ἀς λέγῃ, ἢ ἀς ἐρωτᾷ, ἢ ἀς ἀποκρίνεται* [6] *μετὰ προσοχῆς, ἄλλως δὲ μή* [7], *μήδε ποιεῖ* [8] *τί* [9] *ἐκ τῶν μετασχηματισθέντων, ἢ λέγει* [10] *τί τῶν κινούντων τοὺς θεωροῦντας πρὸς γέλωτα, ἀλλὰ πρὸς θαῦμα καὶ ἔκπληξιν τὰ πάντα γενέσθω.*

Καὶ ἄρξου σὺν Θεῷ οὕτως·

Ἀρχή [11]. — *Στῆσον τὸν Χριστὸν καὶ τοὺς μαθητὰς κατὰ πρόσωπον τοῦ τάφου τοῦ Λαζάρου παρέκει· τὴν δὲ Μάρθαν καὶ τὴν Μαρίαν τὰς ἀδελφὰς τοῦ Λαζάρου καὶ τινὰς Ἰουδαίους στῆσον πλησίον τοῦ τάφου· καὶ τὸν ὡς Λάζαρον τεθνηκότα ἐν τῷ τάφῳ δεδεμένον κειρίαις καὶ σουδαρίῳ κεκαλυμμένον. Εἶθ' οὕτως στεῖλον πρὸς τὸν Ἰησοῦν τινά, ἵνα εἴπῃ αὐτῷ· « Κύριε, ἴδε* [12] *ὃν φιλεῖς ἀσθενεῖ* [a]. » *Ἂς ἀποκριθῇ ὁ Ἰησοῦς· « Αὕτη ἡ ἀσθένεια....* [b] » *καὶ τὰ λοιπά, μεγαλοφώνως εἰς ἐπήκοον πάντων. Καὶ ἀς σιωπήσῃ ὥραν. Εἶθ' οὕτως ἀς εἴπῃ πρὸς τοὺς μαθητάς· « Ἄγωμεν εἰς τὴν Ἰουδαίαν πάλιν* [c] ». *Ἂς ἀποκριθῶσιν οἱ μαθηταί· « Ραββί, νῦν ἐζήτουν σε λιθάσαι οἱ Ἰουδαῖοι καὶ πάλιν ὑπάγεις ἐκεῖ; »* [d] *Ἂς*

---

[1] *κατ' ἰδίαν* (Ed. L.). — [2] Sic dans le ms. *ὀφείλει* (Ed. L.) — [3] *ὑποκρίνωνται* (Ed. L.) — [4] *ὅτ' ἂν* (Ed. L.) — [5] *ἐνδέχηται καὶ* (Ed. L.) — [6] *ἀποκρίνηται* (Ed. L.) — [7] *μή* (manque dans L) — [8] *ποιῇ* (Ed. L.) — [9] *τί* (ms.) — [10] *λέγῃ* (Ed. L.) — — [11] en marge, *ἀρχ'*. — [12] *ἴδε* (manque dans L.)

(a) Jean, XI, 3. — (b) Ibid., 4. — (c) Ibid., 7. — (d) Ibid., 8.

ἀποκριθῇ ὁ Ἰησοῦς · « Οὐχὶ δώδεκα ὧραι... » [a] ; καὶ μετὰ τοῦτο πάλιν, ἀς εἴπῃ ὁ Ἰησοῦς · « Λάζαρος ὁ φίλος.... » [b] Οἱ δὲ μαθηταὶ ἀς εἴπωσι [1]. « Κύριε, εἰ κεκοίμηται, σωθήσεται [c]. » Καὶ ὁ Ἰησοῦς πάλιν · « Λάζαρος ἀπέθανε [d]. » Ὁ δὲ Θωμᾶς ἀς εἴπῃ πρὸς τοὺς συμμαθητάς · « Ἄγωμεν καὶ ἡμεῖς, ἵνα ἀποθάνωμεν μετ' αὐτοῦ. [e] » Εἶθ' οὕτως ἀς μετακινήσωσιν ἐρχόμενοι ὁ Ἰησοῦς καὶ οἱ μαθηταὶ πρὸς τὸν τάφον τοῦ Λαζάρου. Καὶ πέμψον τινὰ πρὸς τὴν Μάρθαν τοῦ εἰπεῖν αὐτῇ, ἵνα, ὅταν [2] πλησιάσῃ ὁ Ἰησοῦς, ἐξέλθῃ εἰς ὑπάντησιν αὐτοῦ καὶ εἴπῃ πρὸς αὐτόν · « Κύριε, εἰ ἦς ὧδε.... [f]. » Ὁ δὲ Ἰησοῦς πρὸς αὐτήν · « Ἀναστήσεται ὁ ἀδελφός σου [g]. » Ἡ δὲ Μάρθα πρὸς τὸν Ἰησοῦν · « Οἶδα ὅτι ἀναστήσεται... [h] » Ὁ δὲ Ἰησοῦς πρὸς τὴν Μάρθαν · « Ἐγώ εἰμι ἡ ἀνάστασις... [i] » Ἡ δὲ Μάρθα · « Ναί, Κύριε, ἐγὼ πεπίστευκα.... [j] » Εἶθ' οὕτως [f. 34v] ἀς ὑποστρέψῃ ἡ Μάρθα πρὸς τὴν Μαρίαν, καὶ ἀς εἴπῃ αὐτῇ κρυφᾶ [3]. « Ὁ διδάσκαλος πάρεστι καὶ φωνεῖ σε [k]. » Ἂς ἐγερθῇ ἡ Μαρία ταχέως καὶ ἀς ὑπάγῃ πρὸς τὸν Ἰησοῦν, ἀκολουθοῦντες καὶ οἱ Ἰουδαῖοι οἱ ὄντες μετ' αὐτῆς. Καὶ ἰδοῦσα τὸν Ἰησοῦν ἀς πέσῃ εἰς τοὺς πόδας αὐτοῦ λέγουσα αὐτῷ · « Κύριε, εἰ ἦς ὧδε, οὐκ ἂν ἀπέθανέ μου ὁ ἀδελφός [l]. » Ἂς ἐμβριμήσηται τῷ πνεύματι ὁ Ἰησοῦς, καὶ ἀς ταράξῃ ἑαυτόν [4], καὶ ἀς εἴπῃ μετὰ θυμοῦ · « Ποῦ τεθήκατε [5] αὐτὸν [m] ; » Ἂς ἀποκριθῶσιν αὐτῷ · « Κύριε, ἔρχου καὶ ἴδε [n]. » Ἂς δακρύσῃ ὁ Ἰησοῦς καὶ ἀς ἀπέλθωσιν εἰς τὸ μνημεῖον. Ἂς εἴπῃ ὁ Ἰησοῦς · « Ἄρατε τὸν λίθον [o]. » Ἡ δὲ Μάρθα · « Κύριε, ἤδη ὄζει, τεταρταῖος γάρ ἐστι [p]. » Καὶ ὁ Ἰησοῦς · « Οὐκ εἶπόν σοι ὅτι... [q]. » Καὶ ἀς ἀρθῇ ὁ λίθος. Ὁ δὲ Ἰησοῦς ἄρας τοὺς ὀφθαλμοὺς ἄνω, ἀς εἴπῃ · « Πάτερ, εὐχαριστῶ σοι.... [r]. » Εἶθ' οὕτως ἀς φωνάξῃ μεγάλως · « Λάζαρε, δεῦρο ἔξω.... [s]. » Καὶ ἀς ἐξέλθῃ ὁ τεθνηκὼς δεδεμένος καὶ τετυλιγμένος. Ὁ δὲ Ἰησοῦς · « Λύσατε αὐ-

---

[1] εἴπωσιν (Ed. L.) — [2] ὅτ' ἄν (Ed. L.) ; — [3] κρυφὰ (Ed. L.) — [4] [ἀς ἀπεκριθῇ] barré dans le ms. — [5] τεθείκατε (Ed. L. d'après le texte reçu).

(a) Ibid., 9. — (b) Jean, Ibid., 11. — (c) Ibid. 12. — (d) Ibid. 14. — (e) Ibid., 16. — (f) Ibid., 21. — (g) Ibid., 23. — (h) Ibid. 24. — (i) Ibid. 25. — (j) Ibid., 27. — (k) Ibid., 28. — (l) Ibid., 32. — (m) Ibid., 34. — (n) Ibid., .v. 34. — (o) Ibid., 39. — (p) Ibid., 39. — (q) Ibid., 40. — (r) Ibid., 41. — (s) Ibid., 43.

τὸν καὶ ἄφετε ὑπάγειν. » [a]. Εὐθὺς ὰς φωνάξῃ ὁ προφήτης · « Εἴπατε τῇ θυγατρὶ Σιών... [b]. »

Τέλος τῆς ἐγέρσεως τοῦ Λαζάρου.

II. Ἀρχὴ τῆς Βαϊοφόρου.

Ἂς ἀποστείλῃ ὁ Ἰησοῦς δύο μαθητὰς ἀγαγεῖν τὴν ὄνον καὶ τὸν πῶλον, λέγων αὐτοῖς · « Πορεύθητε εἰς τὴν κώμην... [c]. » Σὺ δὲ πέμψον Ἰουδαίους τινάς, ἵνα κωλύωσι [1] τοὺς μαθητὰς ἀγαγεῖν τὴν ὄνον. Ἂς εἴπωσιν οἱ μαθηταὶ πρὸς αὐτούς · « Ὁ Κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει » [d]. Καὶ ὅτε φέρωσι τὴν ὄνον οἱ μαθηταί, ἂς ἐπιθήσουσιν ἐπάνω αὐτῆς τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἂς καθίσῃ [2] ὁ Ἰησοῦς ἐπάνω αὐτῶν. Δύο δὲ ἐξ [3] αὐτῶν ἂς ὁδηγῶσιν ἔμπροσθεν τὴν ὄνον οἱ δὲ λοιποὶ μαθηταὶ ἂς ἀκωλουθῶσιν [4] ὄπισθεν, θαυμάζοντες καὶ ψηθυρίζοντες [5] πρὸς ἀλλήλους. Καὶ οἱ Ἰουδαῖοι [6], οἱ προάγοντες καὶ οἱ ἀκολουθοῦντες, οἱ μὲν ἂς ὑποστρωννύωσιν ἐν τῇ ὁδῷ τὰ ἱμάτια αὐτῶν, οἱ δὲ ἂς κόπτωσι κλάδους ἀπὸ τῶν δένδρων, καὶ στρωννύωσιν ἐν τῇ ὁδῷ.

Οἱ δὲ παῖδες ἂς φωνάζωσιν · « Ὡσαννὰ τῷ υἱῷ Δαυίδ [e] », καὶ οἱ ὄχλοι ἂς λέγωσιν · « Οὗτός ἐστιν Ἰησοῦς ὁ προφήτης [f]. » [fol. 35] Κατασκεύασον δὲ καί τινας χωλοὺς καὶ τυφλοὺς καθημένους ἐν τῇ ὁδῷ καὶ λέγοντας φωνῇ μεγάλῃ · « Ἐλέησον ἡμᾶς, υἱὲ Δαυίδ [g] », καὶ ὁ Ἰησοῦς ἂς ἰάσηται αὐτούς. « Ἕτεροι δὲ ἂς κάθηνται εἰς τὸ ἱερὸν πωλοῦντες πρόβατα καὶ περιστεράς, καὶ ἄλλοι ἄλλα τινὰ εἴδη. Καὶ ὅταν ἔλθῃ ὁ Ἰησοῦς εἰς τὸ ἱερόν [7], κατελθὼν ἀπὸ τῆς ὄνου, ἂς ποιήσῃ φραγέλλιον ἐκ σχοινίου καὶ ἂς ἐκβάλῃ αὐτοὺς ἔξω τοῦ ἱεροῦ λέγων · « Γέγραπται · ὁ οἶκός μου... [h]. » Καὶ ἂς συντρίψῃ τὰς τραπέζας αὐτῶν. Οἱ δὲ ἀρχιερεῖς καὶ οἱ γραμματεῖς θεωροῦντες τὰ θαυμάσια καὶ τοὺς παῖδας κράζοντας ἐν τῷ ἱερῷ

---

[1] *κωλύσωσι* (Ed. L.) — [2] *καθήσῃ* (Ed. L.) — [3] *ἐξ* (omis, Ed. L.) — [4] *ἀκολουθῶσιν* (Ed. L.) — [5] *ψιθυρίζοντες* (Ed. L.) — [6] Le ms. porte *Ἰδαῖοι*. — [7] *εἰς τὸ ἱερόν*, omis Ed. L.

(a) Ibid., 44. — (b) Matth. XXI, 5. Jean, XII, 15. — (c) Matth. XXI, 2. Le texte reçu porte *πορεύεσθε*. — (d) Ibid., 3. — « *Ὁ κύριος αὐτῶν...* » dans le texte reçu — (e) Matth. XXI, 9. — (f) Ibid., 11. — (g) Ibid., IX, 27. — (h) Ibid., XXI, 13.

ἂς ἀγανακτήσωσι καὶ ἂς εἴπωσι πρὸς τὸν Ἰησοῦν · « Ἀκούεις τί οὗτοι λέγουσιν ; [a] *» Ὁ δὲ Ἰησοῦς πρὸς αὐτούς · « Ναί, οὐδέποτε ἀνέγνωτε* [b] *; » Καὶ καταλιπὼν αὐτοὺς ἂς ἐξέλθῃ.*

III. *Περὶ τῆς τραπέζης.*

Εὐτρέπισον τράπεζαν τοῦ Σίμωνος, καὶ ἂς καθίσῃ ὁ διδάσκαλος καὶ οἱ μαθηταί, ὁ δὲ Σίμων ἂς διακονῇ, ἡ δὲ πόρνη περιπατοῦσα ἂς κλαίῃ καὶ ἂς φωνάξῃ [1] *· « Οἴμοι τῇ ἁμαρτωλῷ. » Καὶ μετὰ τὴν τούτου συμπλήρωσιν ἂς ὑπάγῃ εἰς τὸν μυρεψόν, ἵνα ἀγοράσῃ τὸ μύρον, λέγουσα πρὸς τὸν μυρεψὸν καὶ ἐρωτωμένη παρ' αὐτοῦ καὶ ἀποκρινομένη πρὸς αὐτὸν τὰ ὀφειλόμενα, ἕως οὗ λάβῃ τὸ μύρον, ἤγουν καννίον* [2] *μετὰ ῥοδοστάγματος, καὶ λαβοῦσα τοῦτο, ἡ πόρνη ἂς δράμῃ καὶ ἂς κενόσῃ αὐτὸ εἰς τοὺς πόδας τοῦ Ἰησοῦ μηδὲν φθεγγομένη, εἰ μὴ μόνον ἐκμάσσουσα ταῖς θριξὶν αὐτῆς τοὺς πόδας Ἰησοῦ. Οἱ μαθηταὶ ἂς ἀγανακτῶσι λέγοντες · « Εἰς τί ἡ ἀπώλεια αὕτη ;* [c] *» Καὶ ὁ Ἰούδας · « Διατί* [3] *τοῦτο τὸ μύρον ;* [d] *» Ὁ δὲ Ἰησοῦς · « Τί κόπους παρέχετε τῇ γυναικί ;* [e] *» Τούτων δὲ οὕτως τελουμένων, ἂς συναχθῶσιν οἱ ἀρχιερεῖς καὶ οἱ φαρισαῖοι καὶ ἂς συμβουλεύωνται τὸ πῶς* [f. 35^{v}] *κρατήσουσιν* [4] *αὐτὸν. Ἂς εἴπῃ πρὸς αὐτοὺς ὁ Καιάφας · « Ὑμεῖς οὐκ οἴδατε οὐδέν...* [f] *. » Ἂς δράμῃ πρὸς αὐτοὺς ὁ Ἰούδας καὶ ἂς εἴπῃ · « Τί θέλετέ μοι δοῦναι* [g] *. » Οἱ δὲ ἂς στήσωσιν αὐτῷ τριάκοντα ἀργύρια. Καὶ πάλιν ἂς ὑποστρέψῃ ὁ Ἰούδας πρὸς τοὺς συμμαθητάς.*

IV. *Περὶ τοῦ νιπτῆρος.*

Ἔχε ἕτοιμα σκάμνους, λεκάνην καὶ ὕδωρ καὶ λέντιον. Ἂς καθίσωσιν οἱ μαθηταὶ κατὰ τάξιν. Ὁ δὲ Ἰησοῦς ἐκβαλὼν τὰ ἱμάτια αὐτοῦ ἂς ζωσθῇ τὸ λέντιον, καὶ βαλὼν ὕδωρ εἰς τὴν λεκάνην ἂς ἄρξηται ἀπὸ τῶν ἐσχατωτέρων [5] *νίπτειν τοὺς πόδας τῶν μαθητῶν*

---

[1] *φωνάζῃ* (Ed. L.) — [2] *παννίον* (Ed. L.) — *ζδιὰ τί* (Ed. L.) — *κρατήσωυσιν* (ms.) —[4] *ἐσχατοτέρων* (Ed. L.)

(a) Ibid., 16. — (b) Ibid., 16. — (c) Ibid., XXVI, 8. — d) Jean, XII, 5. — (e) Matth. XXVI, 10. — (f) Jean, XI, 49. — (g) Matth. XXVI, 15.

καὶ ἐκμάσσειν τῷ λεντίῳ ᾧ ἐστιν ἐζωσμένος. Ἐλθὼν δὲ εἰς τὸν Πέτρον, ἀς εἴπῃ ὁ Πέτρος · « Κύριε, σύ μου νίπτεις...[a] ; » Καὶ ὁ διδάσκαλος · « Ὃ ἐγὼ ποιῶ, σὺ οὐκ οἶδας [b]. » Ὁ Πέτρος · « Οὐ μὴ νίψῃς [c]. » Ὁ διδάσκαλος · « Ἐὰν μὴ νίψω σε [d].... » Ὁ Πέτρος · « Μὴ τοὺς πόδας μου [e]....» Ὁ διδάσκαλος · « Ὁ λελουμένος...[f]. » Ὅτε οὖν νίψει τοὺς πόδας αὐτῶν, ἀς ἐκβάλῃ τὸ λέντιον, καὶ ἀς ἐνδυθῇ τὰ ἱμάτια αὐτοῦ, καὶ καθίσας ἀς εἴπῃ πρὸς αὐτούς · « Γινώσκετε τί πεποίηκα ὑμῖν » [g] ;

V. Περὶ τῆς προδοσίας.

Συναθροίσας ὁ Ἰησοῦς τοὺς μαθητάς, ἀς εἴπῃ πρὸς αὐτούς · « Πάντες ὑμεῖς σκανδαλισθήσεσθε... [h] [1]. » Ἀς ἀποκριθῇ ὁ Πέτρος · « Εἰ πάντες σκανδαλισθήσονται... [1] ». Καὶ ὁ διδάσκαλος · « Ἀμὴν λέγω σοι... [j] ». Ὁ Πέτρος · « Κἂν δέῃ με σὺν σοί... [k] ». Εἶθ' οὕτως ἀς εἴπῃ ὁ Ἰησοῦς πρὸς τοὺς μαθητάς · « Καθίσατε αὐτοῦ... [l]. »Καὶ παραλαβὼν τὸν Πέτρον καὶ τοὺς δύο υἱοὺς Ζεβαιδέου [1] ἀς εἴπῃ πρὸς αὐτούς · « Περίλυπός ἐστιν ἡ ψυχή μου ἕως... [m]. » Καὶ προσελθὼν μικρόν, ἀς πέσῃ ἐπὶ πρόσωπον αὐτοῦ προσευχόμενος καὶ λέγων · « Πάτερ μου, εἰ δυνατόν ἐστι... [n]. » Καὶ ὑποστρέψας πρὸς αὐτοὺς ἀς εἴπῃ τῷ Πέτρῳ · « Οὕτως οὐκ ἰσχύσατε... [o]. » Καὶ μετὰ τὴν προσευχὴν πάλιν ἐλθὼν πρὸς τοὺς μαθητὰς, ἀς εἴπῃ αὐτοῦς · « Καθεύδετε τὸ λοιπὸν καὶ ἀνα[παύεσθε [3]][p].... » [f. 36]. Καὶ πληρουμένου τούτου, λαβὼν τοὺς μαθητὰς ἀς ἀπέλθῃ εἰς τὸν κῆπον, καὶ εὐθὺς ἀς καταλάβῃ ὁ Ἰούδας ἐπιφερόμενος μετ' αὐτοῦ ὄχλον ἱκανὸν μετὰ μαχαιρῶν καὶ ξύλων. Ἐξελθὼν δὲ ὁ Ἰησοῦς ἀς εἴπῃ πρὸς αὐτούς · « Τίνα ζητεῖτε [q] ; » Οἱ δὲ ἀς ἀποκριθῶσιν · « Ἰησοῦν τὸν Ναζωραῖον [r]. » Καὶ ὁ Ἰησοῦς ἀς εἴπῃ · « Ἐγώ εἰμι [s]. » Κἀκεῖνοι ἀκούσαντες, ἀς ὀπισθοποδήσωσι καὶ ἀς πέσωσι χαμαί. Καὶ

---

[1] σκανδλ' (ms.) — [2] Ζεβεδαίου (Ed. L.). — [3] Le ms. porte seulement : ἀνα.

(a) Jean XIII, 6. — (b) Ibid., 7. — (c) Ibid. 8. — (d) Ibid., 8. — (e) Ibid., 9. — (f) Ibid., 10. — (g) Jean, XIII, 12. — (h) Matth. XXVI, 31. — (i) Ibid., 33. — (j) Ibid., 34. — (k) Ibid., 35. — (l) Ibid. 36. — (m) Ibid. 38. — (n) Ibid. 39. — (o) Ibid. 40. — (p) Ibid. 45. — (q) Jean, XVIII, 4. — (r) Ibid. 5. — (s) Ibid. 5.

ὁ Ἰησοῦς πάλιν ἀς ἐπερωτήση αὐτούς [1] · « Τίνα ζητεῖτε ; [a] » Οἱ δὲ ἀς ἀποκριθῶσιν · « Ἰησοῦν τὸν Ναζωραῖον [b]. » Καὶ ὁ Ἰησοῦς · « Εἶπον ὑμῖν ὅτι ἐγώ εἰμι [c]. » Εἶθ' οὕτως προσελθὼν ὁ Ἰουδάς[2],ἀς εἴπῃ · « Χαῖρε, Ῥαββί [d]. » Καὶ ἀς φιλήση τὸν διδάσκαλον. Ὁ δὲ διδάσκαλος ἀς εἴπῃ · « Ἑταῖρε, ἐφ' ᾧ [3] πάρει [e]. » Καὶ ὁ Πέτρος ἔχων μάχαιραν ἐπιλαβόμενος ἑνὸς τῶν ὑπηρετῶν ἀς κόψῃ τὸ ὠτίον αὐτοῦ τὸ δεξιόν. Πρὸς ὃν ἀς εἴπῃ ὁ διδάσκαλος · « Ἀπόστρεψόν σου τὴν μάχαιραν [f]. » Καὶ ἐπιλαβόμενος ἀς ἰάσηται τὸ ὠτίον τοῦ ὑπηρέτου, καὶ ἀς εἴπῃ τοῖς ὄχλοις · « Ὡς ἐπὶ λῃστὴν ἐξήλθετε [g]. » Οἱ δὲ ὄχλοι κατήσαντες αὐτόν, ἀς ἀπαγάγωσιν αὐτὸν πρὸς Ἄνναν πρῶτον, εἶθ' οὕτως πρὸς τὸν Καϊάφαν [4] καὶ τοὺς ἀρχιερεῖς. Καὶ οἱ μαθηταὶ ἀς φύγωσι, μόνος ὁ Πέτρος καὶ ὁ Ἰωάννης ἀς ἀκολουθῶσιν ὄπισθεν μετὰ φόβου καὶ δειλίας. Καὶ εἰσελθὼν ὁ Πέτρος ἀς καθίσῃ μετὰ τῶν ὑπηρετῶν. Ὅτε δὲ παρασταθῇ ὁ Ἰησοῦς ἔμπροσθεν τῶν ἀρχιερέων, ἀς καταλάβωσιν [5] οἱ ψευδομάρτυρες λέγοντες · « Οὗτος ἔφη · δύναμαι καταλύσαι [6] τὸν ναόν [h]». Ὁ δὲ Ἰησοῦς ἀς σιωπᾷ καὶ ἐγερθεὶς ὁ ἀρχιερεὺς ἀς εἴπῃ πρὸς αὐτόν · « Οὐδὲ<ν> ἀποκρίνῃ ; τί οὗτοι... [i]. » Καὶ πάλιν ὁ ἀρχιερεύς · « Ἐξορκίζω σε κατὰ τοῦ... [j]. » [7] Ὁ δὲ Ἰησοῦς πρὸς αὐτόν · « Σὺ εἶπας, πλὴν λέγω ὑμῖν... [k]. » Ὁ δὲ ἀρχιερεὺς διαρρήξας τὰ ἱμάτια αὐτοῦ ἀς εἴπῃ ὅτι · « Ἐβλασφήμησε, τί ἔτι χρείαν... [l] ; » Ὁ δὲ λαὸς ἀς ἀποκριθῇ · « Ἔνοχος θανάτου ἐστί [m]. »Καὶ ἐμπτύοντες εἰς τὸ πρόσωπον αὐτοῦ[8] [f. 36v] καὶ κολαφίζοντες αὐτὸν καὶ ῥαπίζοντες ἀς λέγωσιν αὐτῷ · « Προφήτευσον ἡμῖν [9], Χριστέ, τίς ἐστιν ; [n]. »

VI. *Περὶ τῆς ἀρνήσεως τοῦ Πέτρου.*

Τούτων δὲ οὕτως τελουμένων ἀς προσέλθῃ παιδίσκη τῷ Πέτρῳ λέγουσα αὐτῷ · « Καὶ σὺ ἦσθα μετὰ Ἰησοῦ [o]. » Ὁ δὲ Πέτρος · « Οὐκ

---

[1] αὐτοὺς (manque dans L.) [2] sic ms. — [3] sic ms. — [4] sic ms. — [5] πρὸς Ἄνναν... πρὸς (τὸν Καϊάφαν) en marge dans le ms. — [6] sic ms. — [7] Καὶ πάλιν... κατὰ τοῦ, omis dans L. — [8] εἰς τὸ πρόσωπον αὐτοῦ barré dans le ms. — [9] ὑμῖν (Ed. L.)

(a) Ibid. 7. — (b) Ibid. 7. — (c) Ibid., 8. — (d) Matth. XXVI, 49. — (e) Ibid. 50 : ἐφ' ὅ.., (f) Ibid., 52. — (g) Ibid. 55. —(h) Ibid. 61. — (i) Ibid. 62. — (j) Ibid. 63. — (k) Ibid. 64. — (l) Ibid. 65. — (m) Ibid. 66. — (n) Ibid. 68. — (o) Ibid., 69.

οἶδα τί λέγεις [a]. » *Ὡσαύτως* [1] *καὶ ἡ ἄλλη παιδίσκη ἀς εἶπη · « Ἐκεῖ καὶ οὗτος ἦν* [b]. » *Καὶ ὁ Πέτρος πάλιν ἀς ἀρνηθῇ λέγων μεθ' ὅρκου · « Οὐκ οἶδα τὸν ἄνθρωπον* [c]. » *Καὶ μετὰ μικρὸν πάλιν οἱ ἑστῶτες ἀς εἶπωσιν αὐτῷ* [2] *· « Ἀληθῶς καὶ σύ...* [d]. » *Καὶ ὁ Πέτρος ὀμνύων* [3] *ἀς εἶπη · « Οὐκ οἶδα τὸν ἄνθρωπον* [e]. » *Καὶ εὐθὺς ἀς φωνήσῃ ὁ ἀλέκτωρ. Καὶ ἐξελθὼν ὁ Πέτρος ἀς κλαύσῃ.*

Μεταμεληθεὶς ὁ Ἰούδας ἀς ἔλθῃ πρὸς τοὺς ἀρχιερεῖς καὶ ἀς εἶπη αὐτοῖς · « Ἥμαρτον παραδούς... [f]. » *Οἱ δὲ ἀς ἀποκριθῶσι · « Τί πρὸς ἡμᾶς...* [g]. » *Καὶ ὁ Ἰούδας ῥίψας τὰ ἀργύρια καὶ ἀπελθὼν ἀς ἀπαγχονισθῇ.*

Ἂς εἰστήκῃ ὁ Ἰωσὴφ εἰς τὸν ναὸν ἀναγινώσκων, καὶ ἀς πέμψωσιν οἱ ἀρχιερεῖς πρὸς αὐτόν τινα τοῦ καλέσαι αὐτόν. Ἀπελθὼν δὲ αὐτὸς καὶ εὑρὼν τὸν Ἰωσὴφ ἀναγινώσκοντα ἀς ὑποστρέψῃ. Καὶ πάλιν ἐκ δευτέρου ἀπελθὼν καὶ εὑρὼν αὐτὸν ἀναγινώσκοντα, ἀς ὑποστρέψῃ. Οἱ δὲ ἀρχιερεῖς συμβουλεύονται λέγοντες · « Οὐκ ἔξεστιν... [h]. » *Καὶ ἀπελθόντες πρὸς Πιλάτον λέγουσιν αὐτῷ · « Τοῦτον οἴδαμεν Ἰησοῦν ὀνομαζόμενον...* [i]. » *Ἀποκρίνεται αὐτοῖς ὁ Πιλάτος · « Πῶς δύνασθε...* [j] ; » *Λέγουσιν αὐτῷ οἱ Ἰουδαῖοι · « Ἡμεῖς οὐ λέγομεν...* [k]. » *Προσκαλεσάμενος ὁ Πιλάτος τὸν κούρσωρα στέλλει αὐτὸν ἀγαγεῖν τὸν Ἰησοῦν. Ἐκβὰς δὲ καὶ γνωρίσας τὸν Ἰησοῦν, προσκυνεῖ αὐτῷ, καὶ ἐκβαλὼν τὸ φακεόλιον* [4] *αὐτοῦ ἁπλώνει* [5] *αὐτὸ χαμαὶ λέγων τῷ Ἰησοῦ. « Κύριέ μου ἐνταῦθα περιπά-*

---

[1] *ὡς αὕτως.* — [2] *αὐτῷ*, omis dans l'Ed. L. — [3] *ὀμνύων.* — [4] Sur les divers sens de ce mot, Cf. Ducange, II, 1657. Comme on peut le voir par la citation des Acta Pilati, le texte reçu porte, en cet endroit, au lieu de *φακεόλιον*, le mot *καθάπλωμα* que Ducange ne connaît pas. Dans les variantes et d'autres parties du texte reçu, on retrouve le mot *φακεόλιον* que le texte latin des actes traduit par fasciale, Acta Pilati, p. 217 et note. — [5] *Ἁπλόνει* (Ed. L.)

(a) Ibid. 70. — (b) Ibid. 71. — (c) Ibid. 72. — (d) Ibid. 73. — (e) Ibid. 74. — (f) Matth. XXVII, 4. — (g) Ibid 4. — (h) Ibid. 6. — (i) *Τοῦτον οἴδαμεν Ἰησοῦν ὀνομαζόμενον υἱὸν Ἰωσὴφ τοῦ τέκτονος ἀπὸ Μαρίας γεννηθέντα.* (Acta Pilati, in Evangelia Apocrypha, éd. Tischendorf, Leipzig, 1876, p. 215. — (j) *Πῶς δύνασθε τὸν βασιλέα ὑμῶν ἐξετάσαι.* — Ibid. p. 216, note 2. (k) —*Ἡμεῖς οὐ λέγομεν βασιλέα αὐτὸν εἶναι, ἀλλ' αὐτὸς ἑαυτὸν λέγει.* Ibid., p. 217.

τησον, ὅτι καλεῖ σε ὁ ἡγεμών [a] *». Ἰδόντες δὲ οἱ Ἰουδαῖοι τὸ γινόμενον κα*[f. 37]*τεγκαλοῦσι τὸν Πιλάτον λέγοντες · « Διὰ τί οὕτως ἐκέλευσας...* [b] *; » Μετακαλεῖται ὁ Πιλάτος τὸν κούρσωρα καὶ λέγει αὐτῷ · « Τί τοῦτο ;* [c] *» Λέγει αὐτῷ ὁ κούρσωρ · « Κύριε ἡγεμών...* [d] *. » Λέγουσι οἱ Ἰουδαῖοι πρὸς κούρσωρα. « Οἱ μὲν παῖδες τῶν Ἑβραίων...* [e] *. » Λέγει αὐτοῖς ὁ κούρσωρ · « Ἐρώτησά* [1] *τινα τῶν Ἑβραίων...* [f] *. » Λέγει αὐτοῖς ὁ Πιλάτος · « Εἰ οὖν ὑμεῖς μαρτυρεῖτε...*[g] *. » Οἱ δὲ Ἰουδαῖοι σιωπῶσι. Λέγει ὁ ἡγεμὼν τῷ κούρσωρι · « Ἔξελθε καὶ ὡς...* [h] *». Ἐξελθὼν δὲ ὁ κούρσωρ ποιεῖ καθὰ καὶ τὸ πρότερον, ἁπλώσας τὸ φακεόλιον αὐτοῦ καὶ εἰπὼν τῷ Ἰησοῦ · « Κύριε, εἴσελθε* [i] *. » Καὶ εἰσέρχεται ἔμπροσθεν τοῦ Πιλάτου, καὶ κατηγορούμενος ὑπὸ τῶν Ἰουδαίων, ἀποκρίνεται Νικόδημος λέγων · « Εὐσεβῆ ἡγεμών*[2]*...* [j] *. » Λέγει αὐτῷ ὁ Πιλάτος · « Εἰπέ* [k] *. » Λέγει Νικόδημος · « Ἐγὼ εἶπον...* [l] *. » Θυμαίνονται οἱ Ἰουδαῖοι. Ἀποκρίνεται αὐτοῖς ὁ Πιλάτος · « Τί τοὺς ὀδόντας...* [m] *; » Λέγουσιν*

---

[1] *ἐρώτησά* sans l'augment temporel, au lieu de *ἠρώτησα* comme dans le texte reçu : sic ms.

(a) Ibid., p. 217. et note pour les variantes.— (b) *Διατί οὕτως ἐκέλευσας αὐτὸν μετὰ τιμῆς εἰσελθεῖν.* Ibid., p. 217. L'acte du courrier était, au regard des Juifs, une reconnaissance de la royauté du Christ comme l'explique le texte des Actes : *Καὶ γὰρ ὁ κούρσωρ θεασάμενος αὐτὸν προσεκύνησε, καὶ τὸ φακεώλιον αὐτοῦ ἥπλωσε χαμαὶ καὶ ὡς βασιλέα αὐτὸν περιπατῆσαι πεποίηκεν* (Ibid.). (c) *Τί τοῦτο ἐποίησας, καὶ ἥπλωσας τὸ φακεολιόν σου ἐπὶ τῆς γῆς καὶ ἐπ' αὐτῷ περιπατῆσαι πεποίηκας τὸν Ἰησοῦν* ; Ibid. 218. — (d) *Κύριε ἡγεμών, ὅτε με ἀπέστειλας εἰς Ἱεροσόλυμα πρὸς τὸν Ἀλέξανδρον, εἶδον αὐτὸν καθήμενον ἐπὶ ὄνου, καὶ οἱ παῖδες τῶν Ἑβραίων κλάδους κατεῖχον ἐν ταῖς χερσὶν αὐτῶν καὶ ἔκραζον, ἄλλοι δὲ ὑπεστρώννυον τὰ ἱμάτια αὐτῶν λέγοντες...* Ibid. 218. — (e) *Οἱ μὲν παῖδες τῶν Ἑβραίων ἑβραϊστὶ ἔκραζον, πόθεν δέ σοι τὸ ἑλληνιστί* ; Ibid. 219. — (f) *Ἠρώτησά τινα τῶν Ἰουδαίων καὶ εἶπα · τί ἐστιν ὃ κράζουσιν ἑβραϊστί ; κἀκεῖνός μοι ἑρμήνευσεν.* Ibid. — (g) *Εἰ ὑμεῖς μαρτυρεῖτε τὰς φωνὰς τὰς παρὰ τῶν παίδων λεχθείσας, τί ἥμαρτεν ὁ κούρσωρ* ; Ibid. — (h) *Ἔξελθε καὶ ὡς βούλῃ εἰσάγαγε αὐτόν.* Ibid. — (i) *Κύριε, εἴσελθε · ὁ ἡγεμών σε καλεῖ.* Ibid. — — (j) *Ἀξιῶ, εὐσεβῆ, κέλευσόν μοι εἰπεῖν ὀλίγους λόγους.* Ibid. 234. — (k) Ibid. — (l) *Ἐγὼ εἶπον τοῖς πρεσβυτέροις καὶ τοῖς ἱερεῦσι καὶ λευίταις καὶ παντὶ τῷ πλήθει τῶν Ἰουδαίων ἐν τῇ συναγωγῇ · τί ζητεῖτε μετὰ τοῦ ἀνθρώπου τούτου ;...* Ibid. 235 —(m) *Τί τοὺς ὀδόντας τρίζετε κατ' αὐτοῦ ἀλήθειαν ἀκούσαντες* ; Ibid. 236.

οἱ Ἰουδαῖοι · « Τοῦ Νικοδήμου... [a]. » Λέγει Νικόδημος · « Ἀμὴν γένοιτο... [b]. » Ἀποκρίνεται ἕτερος ἐκ τῶν Ἰουδαίων ὅστις ἦν παράλυτος · « Κέλευσόν με... [c]. » Λέγει αὐτῷ ὁ ἡγεμών · « Εἰπέ ». Λέγει ὁ ἄνθρωπος · « Ἐγὼ τριάκοντα... [d]. » Καὶ πληρώσας οὗτος τὸν λόγον, ἀποκρίνεται ὁ τυφλός, λέγων · « Ἐγὼ τυφλὸς ἐξῆλθον... [e]. » Καὶ πληρώσας οὗτος, ἀποκρίνεται ἡ αἱμορροοῦσα λέγουσα · « Ἐγὼ αἱμορροοῦσα... [f]. » Οἱ [1] δὲ ἀρχιερεῖς καὶ ὁ λαὸς δήσαντες τὸν Ἰησοῦν, ἀς ἀπαγάγωσιν αὐτὸν ἔμπροσθεν τοῦ Πιλάτου, λέγοντες · « Τοῦτον εὕρομεν διαστρέφειν... [g] » Καὶ ἀς ἐρωτήσῃ αὐτὸν ὁ Πιλάτος · « Σὺ εἶ ὁ βασιλεύς ; [h] » Καὶ ἀς ἀποκριθῇ ὁ Ἰησοῦς · « Σὺ λέγεις [i]. » Ἀς κατηγορῶσι δὲ αὐτὸν οἱ ἀρχιερεῖς καὶ οἱ πρεσβύτεροι, καὶ αὐτὸς μηδὲν ἀποκρίνηται. Ὁ δὲ Πιλάτος ἀς εἶπῃ πρὸς αὐτούς · « Οὐδὲν εὑρίσκω αἴτιον ἐν τῷ ἀνθρώπῳ [j]. » Οἱ δὲ ὄχλοι ἀς εἴπωσιν · « (fol 37[v].) Ἀνασείει τὸν λαόν, δι<δάσκων>... [k]. » Καὶ ἀς ἐρωτήσῃ ὁ Πιλάτος εἰ ὁ ἄνθρωπος Γαλιλαῖός ἐστιν [l]. Εἶθ' οὕτως ἀς πέμψῃ αὐτὸν ὁ Πιλάτος πρὸς τὸν Ἡρώδην.

---

[1] Ici semble finir l'emprunt à un autre scénario ayant les Acta Pilati comme source d'inspiration. Avec les textes de l'Écriture, la forme littéraire du texte reprend : Ἀς ἀπαγάγωσιν. etc.

(a) Λέγουσιν οἱ Ἰουδαῖοι τῷ Νικοδήμῳ · τὴν ἀλήθειαν αὐτοῦ λάβῃς καὶ τὸ μέρος αὐτοῦ. Ibid. Ce génitif se trouve dans la variante du ms. Parisinus 1215 que suit toujours l'auteur du scénario. Il y a eu là probablement une distraction de copiste tenant au fait que trois lignes plus haut, dans le texte reçu, on lit κατὰ τοῦ Νικοδήμου. — (b) Ici, l'auteur passe à un autre apocryphe : Διήγησις περὶ τοῦ πάθους τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰ. Χ. καὶ τῆς ἁγίας αὐτοῦ ἀναστάσεως. Tandis que les Acta Pilati portent : Ἀμήν, ἀμήν, λάβω καθὼς εἶπατε, cette seconde version des Acta Pilati porte : Ἀμὴν ἀμήν · γένοιτό μοι καθὼς λέγετε (Ibid., p. 297). — (c) Retour au premier texte, d'après la variante du Parisinus 1215 qui porte κέλευσόν μοι, ἡγεμών, ἕνα λόγον εἰπεῖν. Ibid. 237. Le texte publié par Thilo, Codex apocryphus Novi Testamenti (Leipzig, 1832, t. I, p. 550), donne le texte exact du scénario : Κέλευσόν με εἰπεῖν ὀλίγους λόγους. — (d) Ἐγὼ τριάκοντα ὀκτὼ ἔτη ἐν κλίνῃ κατεκείμην ἐν ὀδύνῃ πόνων. Ibid. 237. — (e) Ἐγὼ τυφλὸς ἐξῆλθα ἐκ κοιλίας μητρός μου. Ibid. 238, Variante du Paris. 1215. — (f). Le texte reçu, pas plus que les variantes, ne correspond exactement aux premiers mots du scénario. Le texte reçu porte : Αἱμορροοῦσα ἤμην... — (g) Luc. XXIII. 2. — (h) Ibid. 3. — (i) Ibid. 3. — (j) Ibid. 4. — (k) Ib. : d. 5. — (l) Ibid. 6.

VII. *Ἐξουθένησις Ἡρώδου.*

Ὅταν καταλάβῃ ὁ Ἰησοῦς ἔμπροσθεν τοῦ Ἡρώδου, παριστάμενοι καὶ οἱ ἀρχιερεῖς ἀς κατηγορῶσιν αὐτοῦ λέγοντες · « Τοῦτον εὕρομεν διαστρέφειν [a]*... » Ἂς ἐρωτήσῃ αὐτὸν ὁ Ἡρώδης · « Τίς εἶ καὶ πόθεν εἶ* [b] *; » καὶ πάλιν · « Τίνος χάριν διαστρέφεις τὸν νόμον* [c] *; » καὶ πάλιν · « Σὺ εἶ ὁ βασιλεύς* [d] *; » καὶ πάλιν · « Ἠκούσαμεν περὶ σοῦ...* [e]*. » Ὁ δὲ μηδαμῶς ἀποκριθῇ. Εἶθ' οὕτως περιβαλὼν αὐτὸν ἐσθῆτα λαμπρὰν* [f] *ἀς ἀναπέμψῃ αὐτὸν πρὸς τὸν Πιλάτον. Καὶ ἀπελθὼν ὁ Ἡρώδης πρὸς τὸν Πιλάτον* [1]*, ἀς ἀσπάσηται αὐτὸν καὶ ἀς ποιήσῃ ἀγάπην μετ' αὐτοῦ καὶ ἀς ἐξέλθῃ. Παραγενομένου δὲ τοῦ Ἰησοῦ πρὸς Πιλάτον, ἀς ἀποστείλῃ πρὸς Πιλάτον ἡ γυνὴ αὐτοῦ λέγουσα αὐτῷ · « Μηδέν σοι καὶ τῷ...* [g] *». Ὁ δὲ Πιλάτος πρὸς τὸν λαόν · « Τίνα θέλετε* [h] *; » Καὶ ὁ λαός · « Ἀπόλυσον ἡμῖν κατὰ τὴν συνήθειαν...* [i] *». Ὁ δὲ Πιλάτος · « Τίνα θέλετε ἀπὸ τῶν δύο... ;* [j] *» Οἱ ὄχλοι · « Βαρραβᾶν. » Ὁ δὲ Πιλάτος · « Τί οὖν ποιήσω...* [k] *». Ὁ λαός · « σταυρωθήτω* [2] *». Ὁ Πιλάτος · « Τί γὰρ κακὸν ἐποίησεν* [l] *; » Ὁ λαός · « ἆρον, ἆρον, σταύρωσον* [m]*. » Καὶ αἰτήσας ὁ Πιλάτος ὕδωρ ἀς νίψηται λέγων · « Ἀθῷός εἰμι...* [n] *». Καὶ ὁ λαός · « Τὸ αἷμα αὐτοῦ...*[o] *.. » Καὶ εὐθὺς ἀς ἀπολύσῃ τὸν Βαραββᾶν, καὶ ἀς παραδώσῃ τὸν Ἰησοῦν, ἵνα σταυρωθῇ.*

VIII. *Περὶ τῆς σταυρώσεως.*

Παραλαβόντες αὐτὸν οἱ στρατιῶται ἀς ἐκδύσωσιν αὐτὸν καὶ ἀς φορέσωσιν αὐτῷ πορφυροῦν ἱμάτιον καὶ στέφανον ἐξ ἀκανθῶν ἐπὶ τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ καὶ κάλαμον ἐπὶ τὴν δεξιὰν αὐτοῦ, καὶ γονυ-» πετήσαντες ἔμπροσθεν αὐτοῦ ἀς εἴπωσι · « Χαῖρε, ὁ βασιλεύς [p]*.*

---

[1] *Ἀπελθὼν... πρὸς τὸν Πιλάτον,* omis dans L. — [2] L. ajoute ici : *καὶ αἰτησας,* qui ne se trouve pas dans le ms.

(a) Luc. XXIII, 2. — (b) (c) (d) (e) Nous n'avons trouvé nulle part, trace de ce dialogue. — (f) Luc, XXIII, 11. — (g) Matth. XXVII, 19. — (h) Ibid. 17. — (i) Jean XVIII, 39. — (j) Matth. XXVII, 21. — (k) Ibid. 22. — (l) Ibid. 23. — (m) Jean, XIX, 15. — (n) Matth. XXVII, 24. — (o) Ibid. 25. — (p) Matth. XXVII, 29.

Καὶ λαβόντες τὸν κάλαμον ἀς τύπτωσιν αὐτὸν εἰς τὴν κεφαλήν, [f. 38] *ἐπιθέντες δὲ τὸν σταυρὸν ἐπὶ τῶν ὤμων αὐτοῦ ἀς ἀπαγάγωσιν αὐτὸν εἰς τὸ σταυρῶσαι. Εὐθὺς δὲ* [1] *ἀς ἐκβάλωσιν ἐκ τῆς φυλακῆς τοὺς δύο λῃστάς, ἐπιδόντες ἑκάστῳ τὸν ἑαυτοῦ σταυρόν, ἀς συμπορεύονται* [2] *μετ' αὐτοῦ, καὶ ὅτε παρεκβῶσι μικρόν, ἀς ἀγγαρεύσωσι τὸν Σίμωνα, καὶ ἀς ἐπιθήσωσιν αὐτῷ τὸν σταυρόν. Ἂς ἐπακολουθῶσι δὲ καὶ γυναῖκες μετὰ τῆς μητρὸς τοῦ Ἰησοῦ θρηνολογοῦσαι, καὶ ἐπιστραφεὶς ὁ Ἰησοῦς ἀς εἴπῃ πρὸς αὐτάς · « Θυγατέρες Ἰερουσαλήμ... [a]. » Καὶ ὅτε φθάσωσιν εἰς τὸν τόπον, ἐλθὼν ὁ κομοδρόμος* [3] *ἀς σταυρώσῃ αὐτόν, καὶ τοὺς δύο λῃστὰς ἐξ δεξιῶν* [4] *καὶ ἐξ εὐωνύμων. Γράψας δὲ γραφὴν ὁ Πιλάτος ῥωμαικά, λατινικά καὶ συρικά* [5] *· « Ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων [b]. », ἐπίθες ταύτην ἐπάνω τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ. Ὁ λαὸς δὲ καὶ οἱ ἀρχιερεῖς ἀς φωνάζωσιν · « Ὁ καταλύων τὸν ναόν... [c]. » Καὶ πάλιν · « ἄλλους ἔσωσεν... [d] ». Καὶ ὁ Ἰησοῦς · « Πάτερ, ἄφες αὐτοῖς... . [e] » Ἡ δὲ μήτηρ αὐτοῦ ἀς ἄρξηται θρηνωδεῖν* [6]. *Τούτων δὲ οὕτως τελουμένων, ἀς φωνάξῃ ὁ ἐξ εὐωνύμων λῃστής · « Εἰ σὺ εἶ ὁ* [7] *Χριστός... [f]. » Καὶ ἀς ἀποκριθῇ ὁ ἐκ δεξιῶν · « Οὐδὲ φοβῇ σὺ τὸν Θεόν ; [g] » Λέγων καὶ πρὸς τὸν Ἰησοῦν · « Μνήσθητί μου, Κύριε... [h] » Καὶ ὁ Ἰησοῦς πρὸς αὐτόν · « Ἀμήν, λέγω σοι... [i]. » Στῆσον οὖν τὴν μητέρα καὶ τὸν μαθητὴν ἔνθεν καὶ ἔνθεν τοῦ σταυροῦ, καὶ ἀς εἴπῃ ὁ διδάσκαλος πρὸς τὴν μητέρα ·. « Γύναι, ἴδε ὁ υἱός σου* [8] *[j], καὶ πρὸς τὸν μαθητήν · « Ἰδοὺ ἡ μήτηρ σου [k]. » Εἶθ' οὕτως ἀς φωνήσῃ · « Διψῶ [l]. » Καὶ παρευθὺς* [9] *ὁ σπόγγος εἰς τὸν κάλαμον πεπλησμένος ἀς προσενεχθῇ τῷ στόματι αὐτοῦ. Καὶ μετὰ τοῦτο ἀς φωνήσῃ · « Πάτερ, εἰς χεῖράς* [10] *σου [m]... » Καὶ ἀπὸ τότε ἀς ἡσυχάσῃ. Εἶθ' οὕτως ἀς φωνήσῃ ὁ ἑκαντόνταρχος · « Ἀληθῶς Θεοῦ υἱὸς ἦν οὗτος [j]. » Ὁ δὲ κεντηρίων* [11] *ἀς νύξῃ τὴν πλευρὰν αὐτοῦ*

---

[1] *δὲ*, omis par L. — [2] *συμπορεύωνται* (Ed. L.)— [3] *κωμοδρόμος* (Ed L.) — [4] Ce détail est pris dans les Acta Pilati. — [5] *συριακά* (Ed. L.) Sur cette mention du syriaque, cf. l'Introduction. — [6] Ici, un espace libre dans le ms. — [7] *ὁ* omis dans L. — [8] *εἶθ' οὕτως*, barré dans le ms. Suit *ὁ υἱός σου*. — [9] *παρεὐθὺς*. — [10] *χείρας*. [11] sic ms.

(a) Luc, XXIII, 28. — (b) Ibid. 37. — (c) Matth. XXVII, 40. — (d) Ibid. 42. — (e) Luc. XXIII, 34. — (f) Ibid. 39. — (g) Ibid. 40. — (h) Ibid. 42. — (i) Ibid. 43. — (j) Jean. XIX, 26. — (k) Ibid. 27.. — (l) Ibid. 28. — (m) Luc. XXIII, 46. — (j) Math. XXVII, 54.

μετὰ λόγχης καὶ ἕτοιμος ὑποκάτωθεν ὁ [1] *<ἑκατόνταρχος ?> ἂς δέξηται τὸ αἷμα καὶ τὸ ὕδωρ. Καὶ μετὰ ταῦτα ἂς προσέλθῃ ἡ μήτηρ αὐτοῦ πρὸς τὸν Ἰωσὴφ κλαίουσα καὶ δυσωποῦσα* [f. 38v] *καὶ λέγουσα αὐτῷ μετὰ καὶ τοῦ Ἰωάννου* [2].

Ὁ δὲ Ἰωσὴφ προσελθὼν τῷ Πιλάτῳ ἂς αἰτήσηται τὸ σῶμα τοῦ διδασκάλου λέγων · « Αἴτησιν μικράν... [3]. » *Προσκαλεσάμενος δὲ Πιλάτος τὸν κεντηρίωνα* [4], *ἂς ἐρωτήσῃ αὐτὸν εἰ ἀπέθανεν. Καὶ γνοὺς ἀπ' αὐτοῦ ὅτι ἀπέθανεν, ἂς προστάξῃ, ἵνα δοθῇ τὸ σῶμα τῷ Ἰωσήφ. Καὶ εὐθὺς ἐλθὼν ὁ χαλκεύς, ἂς γένηται ἡ ἀποκαθήλωσις. Καὶ ἂς προφθάσῃ καὶ Νικόδημος φέρων σινδόνα καί τινα μυρίσματα, καὶ ἐντυλίξαντες τὸ σῶμα ἂς ἐνταφιάσωσιν αὐτό, ψάλλοντες μετὰ μέλους « τὸ ἅγιος ὁ Θεός », ἕως οὗ εἰσέλθωσιν εἰς τάφον, ἀκολουθοῦσα ἡ μήτηρ καὶ Ἰωάννης, μετὰ καὶ τῶν μυροφόρων.*

[1] Un espace dans le ms. En marge *ζήτει*. Lambros ajoute, en outre, après *ὑποκάτωθεν* « *αὐτοῦ* » qui ne se trouve pas dans le ms. et supprime *ἕτοιμος* qui s'y trouve. — [2] Nouvel espace dans le ms. Avant *καὶ λέγουσα...* le ms. porte en marge des guillemets, jusqu'à *τὸ σῶμα τῷ Ἰωσήφ*. Nous suggérons *ἑκαντόνταρχος* pour le mot omis dans le ms. Il faut, en effet, un mot de dix lettres pour achever la ligne. Le mot *ἑκατόνταρχος* écrit en abrégé, deux lignes plus haut, est exactement composé des dix lettres nécessaires. En outre, il semble qu'après la déclaration de foi qu'il vient de faire, sa place est ici bien indiquée. — Mais on remarquera que l'auteur fait une distinction très nette, entre le *ἑκατόνταρχος* et le *κεντυρίων* (Cf. l'Introduction). — On peut, peut-être, suppléer à la lacune du manuscrit en lisant avec les Acta Pilati (B. XI. Ed. Tischendorf, p. 311, note 3) : *Ἐλθὼν δὲ Ἰωσὴφ πρὸς τὴν θεοτόκον, λέγει πρὸς αὐτὸν · Ἰωσήφ, παρακαλῶ σε, παρηγόρησον τὴν λύπην μου, ὅτι οἶδα τὴν ἀληθινὴν ἀγάπην σου πρὸς τὸν γλυκύτατον υἱόν μου, καὶ ποίησόν μοι δύο αἰτήματα. Ἄπελθε πρὸς Πιλάτον αἰτῆσαι τὸ σῶμα τοῦ ἀγαπητοῦ μου υἱοῦ ἵνα θάψω, καὶ δώρησαί μοι καὶ τὸ μνημεῖον δ ἔχεις λελατομημένον καινὸν ἐν τῷ κήπῳ...* — Le même texte nous donne aussi, peut-être, les paroles de la Vierge dans ses lamentations : *Ἡ δὲ θεοτόκος ἔλεγε κλαίουσα · πῶς οὐ μή σε θρηνήσω υἱέ μου · πῶς τὸ ἐμόν πρόσωπον οὐ σπαράζω τοῖς ὄνυξιν ; Τοῦτο ἐκεῖνό ἐστιν, υἱέ μου, ὅπερ Συμεὼν ὁ πρεσβύτης προεῖπέ μοι, ὅτε τεσσαρακονθήμερον βρέφος προσήγαγόν σε ἐν τῷ ναῷ · αὕτη ἐστὶν ἡ ῥομφαία ἥτις νῦν κατὰ τὴν ψυχήν μου διέρχεται. τίς τὰ ἐμὰ δάκρυα, γλυκύτατέ μου υἱέ, καταπαύσει ; πάντως οὐδεὶς εἰ μὴ σὺ μόνος, ἐὰν καθὼς εἶπας ἀναστήσῃ τριήμερος.* (Ibid., p. 313-314). — [3] Sur cette citation, cf. l'Introduction. — [4] Pour *κεντυρίωνα* (Ed. L.)

Καὶ ἐνταφιάσαντες αὐτὸν ἀς ἄρξωνται αἱ μυροφόροι θρηνολογεῖν. Καὶ μετὰ τὴν θρηνολογίαν ἀς προφθάσωσιν οἱ ἀρχιερεῖς πρὸς τὸν Πιλάτον λέγοντες αὐτῷ · « Κύριε, ἐμνήσθημεν... [a]. *» Καὶ ὁ Πιλάτος · « Ἔχετε κουστωδίαν...* [b]. *» Καὶ ἀς ὑπάγωσι μετὰ τῶν στρατιωτῶν καὶ ἀσφαλίσωνται τὸν τάφον. Καὶ καθίσαντες οἱ στρατιῶται ἀς τηρῶσι φυλάττοντες αὐτόν. Αἱ δὲ γυναῖκες ἀς ὑποστρέψωσιν ἀγοράσαι ἀρώματα.*

[IX. *Ἀνάστασις* [1].]

Ἀς γένηται δὲ ἡ βοὴ καὶ ὁ κρότος καὶ ἡ ἀνάστασις, καὶ οἱ στρατιῶται ἀκούσαντες παρευθὺς ἀς πέσωσιν ἐπὶ πρόσωπον γενόμενοι ἡμίθνητοι. Καὶ ἀς ἐξέλθῃ ὁ Χριστὸς [2] *κρατῶν τὸν Ἀδὰμ* [4] *καὶ λέγων αὐτῷ · « Ἔγειραι, ὁ καθεύδων* [c]. *» Ἀς εἰστήκωσι δὲ οἱ ἄγγελοι ἐπάνωθεν τοῦ τάφου, καὶ ἀς προφθάσωσιν αἱ μυροφόροι μετὰ σιγῆς καὶ φόβου, βαστάζουσαι κατζὶν καὶ θυμιάματα, πρὸς ἃς ἀς εἴπῃ ὁ ἄγγελος. » « Μὴ φοβεῖσθε ὑμεῖς, οἶδα...* [d]. *» καὶ ἐξελθοῦσαι ἀς ὑποστρέφωσι πρὸς τοὺς μαθητάς. Καὶ ἀπαντήσας αὐταῖς ὁ Ἰησοῦς ἀς εἴπῃ πρὸς αὐτάς · « Χαίρετε* [e]. *» καὶ προσελθοῦσαι αἱ γυναῖκες ἀς προσκυνήσωσιν αὐτόν, καὶ ἀς εἴπῃ ὁ Ἰησοῦς πρὸς αὐτάς* [3] *· « Μὴ φοβεῖσθε* [f]. *» Οἱ δὲ μαθηταὶ ἀς συναχθῶσιν εἰς τὸν οἶκον. Ἀς ἀπέλθωσι δὲ οἱ στρατιῶται ἀπαγγέλλοντες τοῖς ἀρχιερεῦσι τὴν ἀνάστασιν. Οἱ δὲ ἀρχιερεῖς συμβουλευσάμενοι καὶ δόντες τοῖς* [f. 39] *στρατιώταις ἀργύρια, ἀς πείσωσιν αὐτοὺς ἵνα εἴπωσιν, ὅτι οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ νυκτὸς ἐλθόντες ἔκλεψαν αὐτὸν ἡμῶν κοιμωμένων.*

---

[1] Ce titre n'est indiqué qu'en marge et en abrégé *ἀνας*. — [2] *Ἰησοῦς* (Ed. L.). — [3] Ici, il y a, certainement, une réminiscence de la partie des Acta Pilati intitulée Evangelium Nicodemi, Pars II, sive Descensus Christi ad Inferos. Nous lisons en effet... *ἤπλωσεν ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης τὴν δεξιὰν αὐτοῦ χεῖρα καὶ ἐκράτησε καὶ ἤγειρε τὸν προπάτορα Ἀδάμ.* (Acta Pilati, P. II, VIII, Ed. Tischendorf, p. 330). — [4] Depuis *χαίρετε* jusqu'à *πρὸς αὐτὰς* en marge.

(a) Matth. XXVII, 63. — (b) Ibid. 65. — (c) Paul, Ephés. V, 14 ; — (d) Matth. XXVIII, 5. — (e) Ibid. 9. — (f) Ibid. 10.

X. Ψηλάφησις.

Ἂς ἀπέλθῃ ὁ Ἰησοῦς καὶ ἂς σταθῇ μέσον τῶν μαθητῶν ὅπου εἰσὶ συνηγμένοι μὴ παρόντος τοῦ Θωμᾶ, καὶ ἂς εἴπῃ αὐτοῖς · « Εἰρήνη ὑμῖν [a]. *» Καὶ ἂς δείξῃ αὐτοῖς τὰς χεῖρας καὶ τὴν πλευρὰν αὐτοῦ. Καὶ πάλιν ἂς εἴπῃ αὐτοῖς « Εἰρήνη ὑμῖν* [b]*... » καὶ τοῦτο εἰπὼν ἂς ἐμφυσήσῃ αὐτοῖς λέγων · « Λάβετε πνεῦμα...* [c] *». Ἐξελθὼν δὲ ὁ Ἰησοῦς, ἂς εἰσέλθῃ ὁ Θωμᾶς καὶ ἂς εἴπωσιν αὐτῷ οἱ μαθηταί · « Ἑωράκαμεν...* [d]*. ». Ὁ δὲ πρὸς αὐτούς · « Ἐὰν μὴ ἴδω ἐν ταῖς χερσί...* [e] *». Καὶ εὐθὺς πάλιν ἂς εἰσέλθῃ πρὸς αὐτοὺς ὁ Ἰησοῦς, καὶ σταθεὶς εἰς τὸ μέσον ἂς εἴπῃ · « Εἰρήνη ὑμῖν* [f]*. » Καὶ πρὸς τὸν Θωμᾶν · « Φέρε τὸν δάκτυλόν σου...* [g] *». Καὶ ἀποκριθεὶς ὁ Θωμᾶς ἂς εἴπῃ αὐτῷ · « Ὁ Κύριός μου...* [h]*. » Ὁ δὲ Ἰησοῦς · « Ὅτι ἑώρακάς με...* [i]*. » Εἰθ' οὕτως λαβὼν τοὺς μαθητὰς ἂς ἀπέλθῃ εἰς τὴν Γαλιλαίαν, καὶ προσκυνήσαντες αὐτὸν οἱ μαθηταί, ἂς εἴπῃ πρὸς αὐτούς · « Ἐδόθη μοι πᾶσα ἐξουσία...* [j]*. » Καὶ φθάσας πρὸς τῷ τέλει τῆς τοιαύτης παραγγελίας ἂς εὐλογήσῃ* [k] *αὐτούς.*

Τέλος.

(a) Luc. XXIV, 36. — (b) Jean XX, 19. — (c) Jean, 22. — — (d) Ibid. 25. — (e) Ibid. — (f) Ibid. 26. — (g) Ibid. 27. — (h) Ibid. 28. — (i) Ibid. 29. — (j) Matth. XXVIII, 18. — (k) Luc. XXIV, 49, 51.

TRADUCTION

Sois nous propice, ô Jésus-Christ, notre Seigneur, Fils de Dieu et ne sois pas irrité contre nous qui voulons représenter dramatiquement tes souffrances vivificatrices grâce auxquelles tu nous as donné l'impassibilité.

Tu dois, toi qui es maître du présent scénario et vas diriger les autres, établir avant le commencement de l'action, selon leur ordre, les choses qu'une telle entreprise réclame et les avoir tout prêtes pour que, lorsque le besoin s'en fera sentir, on trouve chaque chose tout de suite disposée et préparée. Ensuite, tu dois entrer en rapport avec chaque acteur en particulier et costumer chacun selon le personnage qu'il doit représenter, depuis le Christ et les Apôtres jusqu'aux autres hommes et femmes. De même, pour les Juifs et le reste. Il faut faire un choix des personnages et prendre des personnages aptes à jouer et à représenter les personnages-types. Il faut, en outre, qu'ils connaissent les lettres afin de pouvoir répondre et interroger par écrit et leur ordonner de se livrer à l'action de façon à ne pas exciter le rire et la moquerie, mais avec la crainte de Dieu, avec piété et grande attention. Qu'ils s'appliquent à ce que l'un n'empiète pas sur l'autre ni ne le coupe et qu'il s'en suive de la confusion, mais que chacun, lorsque tu le veux,interroge ou réponde convenablement. Par ailleurs, qu'il ne se fasse aucune altération et qu'il ne se dise rien qui puisse porter les spectateurs au rire. Mais que toute chose se fasse en vue de l'admiration ou de l'effroi [1]

Donc, avec l'aide de Dieu, commence ainsi :

(1) Dans le mystère d'Adam (XIIe s.), qui est un drame normand, nous trouvons des indications de scène qui semblent apparentées au présent scénario : « ... qu'Adam soit bien instruit quand il devra répondre pour qu'il ne soit pas trop prompt, ou trop lent à le faire. Que non seulement lui, mais que tous les personnages soient instruits à parler posément et à faire les gestes convenables pour les choses qu'ils disent ; qu'ils n'ajoutent ni ne retranchent aucune syllabe dans la mesure des vers, mais que tous prononcent d'une façon ferme et qu'on dise dans l'ordre tout ce qui est à dire. » (*Adam,Mystère du* XIIe *s.* ed. K. GRASS, *Rom. Biblioth.* VI, 1891).

Commencement. (LA RÉSURRECTION DE LAZARE.)

Place le Christ et les disciples en face du sépulcre de Lazare, au loin (1), Marthe et Marie, sœurs de Lazare, place-les près du tombeau et l'acteur qui représente Lazare mort, dans le sépulcre, lié de bandelettes et caché dans un suaire.

Les choses étant ainsi, envoie quelqu'un vers Jésus lui dire : « Seigneur, celui que tu aimes est malade ». Que Jésus réponde : « Cette maladie.... » et le reste, d'une voix forte pour être entendu de tous. Et qu'il se taise un moment. Ensuite, qu'il parle ainsi aux disciples : « Retournons en Judée ». Et que les disciples répondent : « Maître, les Juifs, tout à l'heure cherchaient à te lapider et tu veux retourner là ? » Que Jésus réponde : « N'y a-t-il pas douze heures... (2) ? » Et après cela que Jésus dise de nouveau : « Lazare notre ami... ». Que les disciples disent : « Seigneur, s'il dort, il sera sauvé. » Et Jésus : « Lazare est mort ». Alors que Thomas dise aux disciples : « Allons nous aussi mourir avec Lui. » Ensuite que Jésus et les disciples se mettent en mouvement et arrivent vers le sépulcre de Lazare. Envoie quelqu'un vers Marthe pour lui dire que, lorsque Jésus approchera, elle sorte à sa rencontre et lui dise : « Seigneur, si tu avais été ici... » Et que Jésus lui dise : « Ton frère ressuscitera. » Que Marthe réponde à Jésus : « Je sais qu'il ressuscitera. » Et Jésus à Marthe : « Moi, je suis la résurrection ». Marthe : « Oui, Seigneur, je le crois. » Ensuite que Marthe se tourne vers Marie et qu'elle lui dise en secret : « Le Maître est là et Il t'appelle. » Que Marie se lève rapidement et se dirige vers Jésus en compagnie des Juifs qui sont avec elle. Voyant Jésus, qu'elle se jette à ses pieds en lui disant : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Que Jésus frémisse en esprit, qu'Il se trouble et dise avec humeur : « Où l'avez-vous placé ? » Qu'ils lui répondent : » Seigneur, viens et vois ». Que Jésus pleure et qu'il

(1) Nous avons cru devoir traduire le mot *παρέκει*, « au loin », vu la suite de l'action. Le Christ est censé être au delà du Jourdain (Jean x, 40), tout en étant, sur la scène, en face du sépulcre.

(2) Le texte évangélique nous a paru suffisamment connu pour que nous n'ayons pas cru devoir compléter les phrases dont nous n'avons, dans tous les dialogues, que les premiers mots.

aille au tombeau. Que Jésus dise : « Enlevez la pierre ». Et Marthe : « Seigneur, il sent déjà car il est là depuis quatre jours. » Et Jésus : « Ne t'ai-je pas dit que... » Et qu'on enlève la pierre. Que Jésus alors, ayant levé les yeux en haut, dise : « Père, je te rends grâce...» Ensuite qu'Il appelle à haute voix : « Lazare viens ici, dehors. » Et que le mort sorte, lié et enveloppé. Que Jésus dise : « Déliez-le et laissez-le aller. » Qu'aussitôt le prophète proclame : « Dites à la fille de Sion... »

Fin de la résurrection de Lazare.

Commencement du cortège des Rameaux.

Que Jésus envoie deux disciples amener l'ânesse et le poulain en leur disant : « Allez au village.... » Quant à toi, envoie quelques Juifs pour empêcher les disciples d'amener l'ânesse. Que les disciples leur disent : « Le Seigneur en a besoin ». Et lorsque les disciples conduisent l'ânesse, qu'ils étendent sur elle leurs vêtements et que Jésus s'asseye dessus. Que deux des disciples conduisent l'ânesse par devant et que les autres disciples accompagnent derrière, émerveillés et chuchotant entre eux. Quant aux Juifs qui précèdent et accompagnent, que les uns étendent sur le chemin leurs vêtements et que les autres coupent des branches d'arbres et qu'ils en jonchent le chemin ; que les enfants crient : « Hosanna au Fils de David » et que la foule dise : « Celui-ci est Jésus le prophète ». Tiens aussi à ta disposition quelques boiteux et aveugles assis au bord du chemin et qu'ils disent à haute voix : « Aie pitié de nous, Fils de David » et que Jésus les guérisse. Que d'autres soient assis dans le temple vendant des brebis et des colombes, les uns une espèce, les autres une autre. Et quand Jésus est entré dans le temple, étant descendu de l'ânesse, qu'Il fasse un fouet de corde et qu'Il les chasse hors du temple en disant : « Il est écrit, ma maison.... » et qu'Il renverse leurs tables. Que les chefs des prêtres et les scribes voyant ces choses étonnantes et les enfants criant dans le temple, se mettent en colère et qu'ils disent à Jésus : « Tu entends ce qu'ils disent » Et Jésus de leur répondre : « Oui, n'avez-vous jamais lu.... ? et les quittant, qu'Il s'en aille.

Du dîner.

Prépare la table de Simon et que le Maître et les disciples s'asseyent. Que Simon serve et que la prostituée, en se promenant, crie : « Malheur à moi, pécheresse ». Et tout ceci achevé, qu'elle aille chez le parfumeur pour acheter le parfum parlant avec le parfumeur, faisant les demandes et les réponses nécessaires, jusqu'à ce qu'on lui donne le parfum, à savoir un vase d'essence de rose, et l'ayant pris, que la prostituée coure et le vide sur les pieds de Jésus sans prononcer aucune parole, mais essuyant seulement avec ses cheveux les pieds de Jésus. Que les disciples s'indignent disant : « Pourquoi cette perte ? » Et Judas : « Pourquoi ce parfum ?... » Et Jésus : « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? » Pendant que cela se passe, que les chefs des prêtres et les pharisiens s'assemblent et se consultent pour savoir comment ils s'empareraient de lui. Que Caïphe leur dise : « Vous n'y entendez rien... » Que Judas coure à eux et dise : « Que voulez-vous me donner ». Que ceux-ci lui pèsent trente pièces d'argent et que Judas retourne de nouveau vers ses condisciples.

Du lavement [des pieds].

Prépare des bancs, un bassin, de l'eau et un linge. Que les disciples s'asseyent dans leur ordre habituel. Que Jésus alors ayant enlevé ses vêtements, ceigne le linge et versant l'eau dans le bassin, qu'Il commence par les derniers à laver les pieds des disciples et les essuie avec le linge dont Il est ceint. Etant arrivé à Pierre, que Pierre dise : « Seigneur, tu me laves... ? » Et le Maître : « Tu ne sais pas ce que je fais ». Pierre : « Tu ne me laveras pas.... » Le Maître : « Si je ne te lave pas... » Pierre : « Pas mes pieds..... » Le Maître : « Celui qui a pris un bain.... » Après avoir donc lavé leurs pieds, qu'Il enlève le linge et qu'Il reprenne ses vêtements et s'étant assis, qu'Il leur dise : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? »

De la trahison.

Que Jésus ayant réuni les disciples leur dise : « Vous serez tous scandalisés... » Que Pierre réponde : « Si tous se scanda-

lisent..... » Et le Maître : « En vérité, je te le dis.... » Pierre : « Quand il faudrait avec toi.... » Ensuite que Jésus dise aux disciples : « Asseyez-vous ici.... » Et ayant pris Pierre et les deux fils de Zébédée, qu'Il leur dise : « Mon âme est triste jusque.... » et s'étant un peu avancé, qu'Il tombe la face contre terre, priant et disant : « Père, si c'est possible.... » Et s'étant retourné vers eux qu'Il dise à Pierre : « Ainsi vous n'avez pu.... » Et après la prière, revenant vers les disciples qu'Il leur dise : « Dormez maintenant et reposez-vous ». Puis ceci accompli, qu'Il s'en aille avec les disciples dans le jardin et qu'aussitôt Judas survienne, amenant avec lui une foule importante avec des épées et des bâtons. Jésus étant sorti, qu'Il leur dise : « Qui cherchez-vous ? » Et que ceux-ci répondent : « Jésus de Nazareth ». Que Jésus dise : « C'est moi. » Et eux ayant entendu, qu'ils reculent et tombent à terre. Que Jésus de nouveau les interroge : « Qui cherchez-vous ? » Et qu'ils répondent : « Jésus de Nazareth. » Et Jésus : « Je vous ai dit que c'était moi. » Après cela que Judas en s'avançant dise : « Salut, Rabbi » et qu'il embrasse le Maître. Que le Maître dise « Ami, pourquoi es-tu ici ? » Que Pierre ayant une épée et mettant la main sur un des serviteurs lui coupe l'oreille droite. Que le Maître lui dise : « Rentre ton épée » et ayant mis la main sur lui, qu'il guérisse l'oreille du serviteur et dise à la foule : «Vous êtes venus comme à un brigand... » Que la foule s'étant emparée de lui le conduise chez Anne d'abord et ensuite chez Caïphe et chez les chefs des prêtres. Que les disciples fuient, que seuls Pierre et Jean le suivent derrière avec crainte et pusillanimité. Que Pierre étant entré, s'asseoie avec les serviteurs. Lorsque Jésus comparait devant les chefs des prêtres, que les faux témoins surviennent disant : « Celui-ci a dit : « Je puis détruire le temple.... » Que Jésus se taise. Que le grand prêtre s'étant levé Lui dise : « Tu ne réponds rien à ce que ceux-ci... » Une seconde fois le grand prêtre : « Je te l'adjure par le (Dieu vivant). » Jésus à lui : « Tu l'as dit ; de plus je vous dis... » Que le grand prêtre ayant déchiré ses vêtements dise : « Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin.... » et que le peuple réponde : « Il mérite la mort ». Et Lui crachant au visage, Le soufflетant et Le frappant qu'ils Lui disent : « Prophétise-nous, Christ, qui est-ce ? »

Du reniement de Pierre.

Ces choses s'accomplissant ainsi, qu'une servante s'approche de Pierre en lui disant : « Et toi aussi tu étais avec Jésus ». Et Pierre : « Je ne sais ce que tu dis. » De même, qu'une autre servante dise : « Celui-là aussi était là. » Et que Pierre de nouveau nie, disant avec serment : « Je ne connais pas cet homme. » Et que peu après, de nouveau, les gens présents lui disent : « Oui, toi aussi.... » Et que Pierre en jurant dise : « Je ne connais pas cet homme. » Et qu'aussitôt le coq chante. Et que Pierre en sortant pleure.

Judas s'étant repenti, qu'il aille auprès des chefs des prêtres et leur dise : « J'ai péché en livrant.... » Et que ceux-ci répondent : « Que nous importe? » Et Judas ayant jeté l'argent et s'éloignant qu'il se pende.

Que Joseph (1) se tienne dans le temple en lisant et que les chefs des prêtres lui envoient quelqu'un l'appeler. Ce dernier étant parti après avoir vu Joseph lisant, qu'il s'éloigne et revenant une seconde fois et le trouvant lisant, qu'il s'éloigne encore. Les chefs des prêtres tiennent conseil disant : « Il n'est pas permis... » Et allant vers Pilate, ils lui disent : « Nous connaissons celui qu'on appelle Jésus... » (2). Pilate leur répond « Comment pouvez-vous (3)... » Les Juifs lui disent : « Nous ne disons pas... » (4). Pilate ayant appelé un courrier l'envoie chercher Jésus. Étant sorti et ayant reconnu Jésus, il l'adore et ayant enlevé son turban (5), il l'étend par terre di-

(1) Ici commence un nouveau texte ayant pour source les *Acta Pilati* (cf. l'Introduction).

(2) Cet évangile apocryphe étant moins connu que les Évangiles canoniques, nous complétons les phrases dont notre texte ne donne que les premiers mots : « Nous connaissons celui qu'on appelle Jésus, fils de Joseph, l'artisan, né de Marie. »

(3) « Comment pouvez-vous enquérir sur votre roi? »

(4) « Nous ne disons pas qu'il est roi, mais qu'il se dit tel. »

(5) Turban, manteau, écharpe. Une des colonnes du ciborium de S. Marc, de Venise, sculpté au VIe s. illustre ce passage. Le « cursor » déroule sous les pieds du Christ une pièce d'étoffe qui peut être un turban, une écharpe ou un manteau (Cf. Leclercq, *Dict. d'arch. chrét.* t. I, 2e partie, col. 2574).

sant à Jésus : « Mon Seigneur, marche là car le gouverneur t'appelle. » Les Juifs voyant ce qui se passait, le reprochent à Pilate disant : « Pourquoi as-tu ordonné cela?... » (1) Pilate fait venir le courrier et lui dit : « Pourquoi cela?... » (2) Le courrier lui dit : « Seigneur gouverneur... » (3) Les Juifs disent au courrier : « Les enfants des Hébreux... » (4) Le courrier leur dit : « J'ai interrogé un des Hébreux .... » (5) Pilate leur dit : « Si donc vous reconnaissez... » (6) Et les juifs se taisent. Le gouverneur dit au courrier : « Sors et ainsi... » (7) Le courrier étant sorti il fait comme la première fois, déployant son turban et disant à Jésus : « Seigneur, entre » (8) Et Il entre en présence de Pilate. Accusé par les Juifs, Nicodème répond, disant : « Pieux gouverneur... » (9) Pilate lui dit : « Parle ». Nicodème dit : « J'ai dit.... »(10) Les Juifs se mettent en colère. Pilate leur répond : « Pourquoi des dents? » (11) Les Juifs

(1) « Pourquoi as-tu ordonné qu'il entre ainsi avec honneur? »

(2) « Pourquoi as-tu fait cela et ayant déployé ton turban par terre, as-tu fait marcher Jésus sur lui? »

(3) « Seigneur gouverneur, lorsque tu m'envoyas à Jérusalem auprès d'Alexandre, je le vis assis sur un âne et les enfants des Hébreux avaient en leurs mains des rameaux et l'acclamaient, tandis que d'autres étendaient leurs vêtements disant : Sauve-nous, toi qui es dans les hauteurs, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » L'Alexandre dont il est ici question est, sans doute, Alexandre, mari de Salomé, sœur d'Hérode le Grand. (Cf. EUSEBE, éd. Grapin, I, ch. VIII, p. 78).

(4) « Les enfants des Hébreux acclamaient en hébreu ; d'où te vient cela, en grec? »

(5) « J'ai interrogé un des Juifs et j'ai dit : Qu'est-ce qu'ils crient en hébreu? Et il me l'a traduit. »

(6) « Si vous reconnaissez les paroles prononcées par les enfants, en quoi le courrier est-il fautif? »

(7) « Sors et fais-le entrer comme tu veux. »

(8) « Seigneur, entre, le gouverneur t'appelle. »

(9) « Je te prie, pieux gouverneur, permets-moi de dire quelques mots. »

(10) « J'ai dit, aux anciens,aux prêtres et aux lévites et à toute la foule des Juifs dans la synagogue : que cherchez-vous avec cet homme... »

(11) « Pourquoi grincez-vous des dents contre lui, en entendant la vérité? »

disent : « De Nicodème.... » (1) Nicodème dit : « Amen, qu'il en soit ainsi. » Un autre, parmi les Juifs, qui était paralysé répond : « Permets-moi...» (2) Le gouverneur lui dit : « Parle » L'homme parle : « Moi, trente... » (3). Celui-ci ayant achevé son discours, l'aveugle prend la parole disant : « Moi,je suis sorti aveugle.... » (4) Et celui-ci ayant fini son discours, l'hémorrhoïsse prend la parole disant : « Hémorrhoïsse... » (5). Que les princes des prêtres et le peuple ayant lié Jésus, l'amènent devant Pilate disant : « Nous l'avons trouvé pervertissant.... » Que Pilate l'interroge : « Es-tu le roi?.... » Et que Jésus réponde : « Tu le dis... » Que les chefs des prêtres et les prêtres l'accusent et qu'Il ne réponde rien. Que Pilate leur dise : « Je ne trouve rien de coupable en cet homme. » Que la foule dise : « Il soulève le peuple, enseignant... » Que Pilate lui demande s'Il est galiléen. Et qu'ensuite Pilate l'envoie à Hérode.

Le mépris d'Hérode.

Après que Jésus a été mis en présence d'Hérode, que les chefs des prêtres s'étant approchés, l'accusent disant : « Nous avons trouvé celui-ci bouleversant... » Hérode l'interroge : « Qui es-tu et d'où viens-tu? » Et de nouveau : « Pourquoi bouleverses-tu la Loi? » Et de nouveau : « Es-tu roi? » Et de nouveau : « Nous avons entendu à ton sujet... (6)» Qu'il ne réponde rien. Ensuite, l'ayant revêtu d'un vêtement brillant, qu'Il le conduise à Pilate, qu'il l'embrasse et lui fasse des ami-

(1) « Les Juifs disent à Nicodème : Tu as reçu sa vérité et son parti. »

(2) « Permets-moi, gouverneur, de dire un mot. »

(3) « Moi, pendant trente-huit ans, j'étais couché au lit dans la souffrance des maladies. »

(4) « Moi, je suis sorti aveugle du sein de ma mère ».

(5) « J'étais hémorrhoïsse. »

(6) Nous n'avons trouvé nulle part trace de ces paroles d'Hérode. Il est possible qu'elles viennent tout simplement du scénariste ; mais ce serait le seul exemple que nous ayons dans notre texte. Il est plus probable qu'elles appartiennent à un apocryphe perdu ou ignoré.

tiés et qu'il s'en aille. Jésus se trouvant auprès de Pilate, que la femme de ce dernier envoie un député vers Pilate disant : « Rien entre toi et celui-là... » Pilate au peuple : » Lequel voulez-vous ?... » Et le peuple : « Délivre-nous,selon la coutume... » Pilate : « Lequel voulez-vous des deux ?... » La foule : « Barabbas. » Pilate : « Que ferai-je donc ?.... ». Le peuple : « Qu'il soit crucifié. » Pilate : « Mais quel mal a-t-il fait ? » Le peuple : « Tolle, tolle, qu'Il meure, crucifie-le » Et Pilate ayant demandé de l'eau, qu'il se lave disant : « Je suis innocent ». Et le peuple : « Son sang.... » Et qu'aussitôt il délivre Barabbas et livre Jésus pour être crucifié.

De la crucifixion

Que les soldats s'étant emparés de lui, le déshabillent et lui mettent un vêtement de pourpre et une couronne d'épines sur la tête et un roseau dans la main droite et ayant fléchi le genou devant lui, qu'ils disent : « Salut, ó roi. » Et ayant pris le roseau, qu'ils le frappent sur la tête. Puis, ayant mis la croix sur ses épaules, qu'ils le conduisent pour le crucifier. Qu'aussitôt ils fassent sortir de la prison les deux larrons donnant à chacun sa propre croix, qu'ils marchent avec lui et quand ils ont fait un bout de chemin, qu'ils réquisitionnent Simon et qu'ils le chargent de la croix. Que les femmes accompagnent avec la mère de Jésus en se lamentant (1). Et Jésus s'étant retourné qu'il leur dise : « Filles de Jérusalem... » Lorsqu'ils sont arrivés sur le lieu, que le vagabond (2) étant venu, Le crucifie ainsi que les deux larrons, à droite et à gauche. Et Pilate ayant écrit un écriteau en grec, en latin et en syriaque : « Le roi des Juifs, » place-le au-dessus de sa tête. Que le peuple et les chefs des prêtres crient : « Celui qui détruit le temple... » Et de nouveau : « Il en a sauvé d'autres... » Et Jésus : « Père, pardonne leur... » Et que Sa mère commence à sangloter.

(1) Cf. sur le thrène, en admettant que nous ayons ici un thrène, Millet, *op. cit.*, p. 489.

(2) Sur le κωμοδρόμος, cf. les divers sens dans Du Cange. Ce personnage est, en réalité, un bohémien.

Ces choses s'accomplissant ainsi, que le larron de gauche s'écrie : « Si tu es le Christ... » Et que le larron de droite réponde : « Toi non plus, ne crains-tu pas Dieu ? » Et disant vers Jésus : « Souviens-toi de moi, Seigneur.. » Et Jésus à lui : « Amen, je te le dis... »

Place la mère et le disciple de part et d'autre de la croix et que le Maître dise à la mère : « Femme, voici ton Fils. » Et au disciple : « Voici ta mère. » Et qu'Il s'écrie ensuite : « J'ai soif. » Et qu'aussitôt on porte à sa bouche l'éponge pleine sur un roseau et qu'Il s'écrie après cela : « Père, en tes mains... » Et qu'à partir de ce moment, Il se taise. Ensuite que le centurion s'écrie : « En vérité, celui-ci était le Fils de Dieu. » Que le centurion blesse son côté avec la lance et que d'en bas, prêt (le centurion) reçoive le sang et l'eau. Après cela que sa mère s'avance vers Joseph en pleurant et suppliant et disant avec Jean : « ..... »

Que Joseph s'avançant vers Pilate lui demande le corps du Maître disant : « Une petite demande... » (1) Pilate ayant fait venir le centurion, qu'il lui demande s'Il est mort. Et ayant appris de lui qu'Il est mort qu'il ordonne qu'on remette le corps à Joseph et qu'aussitôt le forgeron venant, que se fasse le déclouement. Et que Nicodème s'avance aussi, tenant un suaire et quelques parfums et ayant enroulé le corps, qu'ils l'ensevelissent chantant avec de la musique : « Hagios o Theos » jusqu'à ce qu'ils entrent dans le sépulcre, la mère et Jean accompagnant ainsi que les porteuses de parfum. Et l'ayant enseveli, que les porteuses de parfum commencent à se lamenter. Après la lamentation, que les chefs des prêtres se présentent devant Pilate lui disant : « Seigneur, nous nous sommes rappelé... » Pilate : « Vous avez une garde.... » Et qu'ils aillent avec les soldats et s'assurent du tombeau. Les soldats s'étant assis, qu'ils le gardent et le surveillent. Que les femmes s'en retournent acheter des aromates.

(1) Ceci nous ramène aux Apocryphes et à toute la littérature qui en est issue.

(La Résurrection)

Qu'il se fasse le cri, le bruit et la résurrection et que les soldats entendant, tombent aussitôt sur la face, à moitié morts. Que le Christ sorte, amenant Adam et lui disant :« Réveille-toi, toi qui dors.... » Que les anges se tiennent au-dessus du tombeau et que les porteuses de parfum avancent en silence et avec crainte, portant une cassolette et des parfums. Que l'ange leur dise : « Vous, ne craignez pas, je sais... » Et étant sorties, qu'elles s'en retournent vers les disciples et Jésus les ayant rencontrées, qu'Il leur dise : « Salut. » Que les femmes s'étant approchées, l'adorent et que Jésus leur dise : « Ne craignez pas ». Que les disciples se réunissent dans la maison et que les soldats s'en aillent, annonçant aux chefs des prêtres la résurrection. Les chefs des prêtres s'étant assemblés en conseil et ayant donné de l'argent aux soldats, qu'ils leurs persuadent de dire que ses disciples, étant venus de nuit, l'ont volé tandis que nous dormions.

L'attouchement

Que Jésus sorte et se place au milieu de ses disciples à l'endroit où ils sont assemblés, Thomas étant absent, et qu'Il leur dise : « Que la paix soit avec vous. » Et qu'il leur montre ses mains et son côté. Et de nouveau qu'Il leur dise : « Que la paix soit avec vous. Comme.... » Et ayant dit cela, qu'Il souffle sur eux, disant : « Recevez l'Esprit... » Jésus étant sorti, que Thomas entre et que les disciples lui disent : « Nous avons vu ... » Mais lui à eux : « Si je ne vois dans les mains et.... » Et qu'aussitôt, de nouveau, Jésus entre et s'étant placé au milieu qu'Il dise : « Que la paix soit avec vous » Et à Thomas : « Mets ton doigt... ». Et que Thomas lui dise en réponse : « Mon Seigneur.... » Et Jésus : « Parce que tu as vu... » Ensuite, ayant pris les disciples, qu'Il aille en Galilée et les disciples l'ayant adoré qu'Il leur dise : « Toute puissance m'a été donnée... » Et ayant terminé cette injonction (1), qu'Il les bénisse.

Fin.

(1) L'injonction finit l'Évangile de S. Matthieu : « Toute puissance m'a été donnée... Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant... »

ART RHÉNAN, ART MOSAN ET ART BYZANTIN

La Bible de Stavelot.

Lorsque Otto von Falke, à la suite de l'exposition de 1903 à Dusseldorf, eut publié son grand ouvrage sur les émaux champlevés d'Allemagne (1), — ce mot étant compris largement —, on peut dire que les études relatives à l'art mosan prirent un nouvel essor. Les travaux antérieurs (2) restèrent toujours utiles, mais ils se trouvaient singulièrement dépassés. Les monuments les plus importants d'émaillerie et d'orfèvrerie exécutés avant le milieu du XIIIe siècle, non seulement sur

(1) VON FALKE et FRAUBERGER. *Deutsche Schmelzarbeiten*, Francfort, Baehr, 1904.

(2) H. SCHAEPKENS. *Trésor de l'art ancien en Belgique*, Bruxelles, 1845.— CH.DE LINAS.*L'art et l'industrie d'autrefois dans les régions de la Meuse belge* dans les *Mémoires de l'Académie des lettres, arts et sciences d'Arras*, t. XIII (1882), p. 69-122 et à part, Paris, Klincksieck, 1882. — JULES HELBIG. *Les châsses de St. Domitian et de St. Mengold de l'ancienne collégiale de Huy*, (*Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XIII), reproduit avec une annexe dans *Bulletin de la gilde de S. Thomas et de S. Luc*, t. III (1872-1876), p. 190. ID. *La sculpture et les arts plastiques au Pays de Liége et sur les bords de la Meuse*, Bruges, 1890. — JOS. DEMARTEAU. *Le retable de saint Remacle, à Stavelot, Bulletin de l'Institut archéol. liégeois*, t. XVII (1885), p. 135. — REUSENS. *Exposition de l'art ancien au Pays de Liége. Catalogue officiel*, Liége, 1881. *Eléments d'archéologie chrétienne*, 2e éd.Louvain, 1890. — HELBIG, REUSENS et autres. *Société de l'art ancien* (album avec planches et notices). JOS. DESTRÉE. *La châsse de Saint Hadelin, de Visé, Annales de la Société archéologique de Bruxelles*, t. IV (1890), p. 283. *Les musées royaux du Parc du Cinquantenaire et de la porte de Hal*, Bruxelles, s. d. — AUS'M WEERTH. *Die Kunstdenkmaeler des christlichen Mittelalters in den Rheinlanden.* — MOLINIER. *Histoire des arts appliqués à l'industrie*, t. IV. — CH. H. READ. *On a triptych of the 12th century from the abbey of Stavelot*, *Archaeologia*, t. LXII,

le Rhin, mais aussi dans l'ancien duché de Lothier ou Basse Lorraine — la Belgique orientale d'aujourd'hui — étaient comparés, classés suivant leurs rapports mutuels. Il ne s'agissait plus d'une série de monographies, mais d'une histoire admirablement documentée.

Assurément on savait déjà que ces monuments, qu'ils vinssent de la vallée du Rhin ou de la vallée de la Meuse, étaient étroitement apparentés — c'est même la raison pour laquelle on les réunissait sous le nom exact mais trop vague de rhénomosans — ; on apprit alors, grâce à des indices que von Falke avait énumérés, à lès distinguer nettement les uns des autres. Avec une sagacité très pénétrante, et j'ajouterai une sérénité d'esprit à laquelle il convient de rendre hommage, l'auteur attribuait à la vallée de la Meuse un nombre bien plus important d'ouvrages qu'on ne l'avait fait jusque là. Il restituait à des artistes dont les noms étaient souvent répétés, mais l'œuvre imparfaitement connu, des chefs-d'œuvre qui passaient pour allemands aux yeux de tous les connaisseurs. Les deux principaux sont la châsse de S. Héribert, à Deutz, faite affirma-t-il, par Godefroid de Claire, artiste laïque de Huy, avant 1170, et la châsse des Rois Mages, à Cologne, dont la partie la plus belle, les Apôtres et Prophètes des longs côtés était l'œuvre, selon lui, de Nicolas de Verdun, un Lorrain que son activité artistique rattache à l'orfèvrerie mosane de la fin du XIIe siècle. Ces artistes devenaient ainsi des personnalités bien définies dont le rôle, sur le Rhin comme sur la Meuse, avait été capital. L'ouvrage, dans sa partie la plus originale, était tout à la gloire de l'art mosan.

Von Falke revint plus d'une fois sur le même sujet, développant et fortifiant les positions qu'il avait prises (1). Les archéologues belges adoptèrent ses conclusions (2). Il en fut de même

(1) VON FALKE. *Der Dreikönigenschrein des Nikolaus von Verdun im Kölner Domschatz*, München-Gladbach, 1908. — LEHNERT'S *Illustrierte Geschichte des Kunstgewerbes*, Berlin, Oldenbourg, s. d., t. I, p. 265 et sv., p. 274 et sv. Cf. *Zeitschrift für christliche Kunst*, t. XVIII (1906), p. 152.

(2) Jos. DESTRÉE. *Exposition de l'art ancien au Pays de Liége. Catalogue* (orfèvrerie), Liége, 1906. *Bulletin des musées royaux*

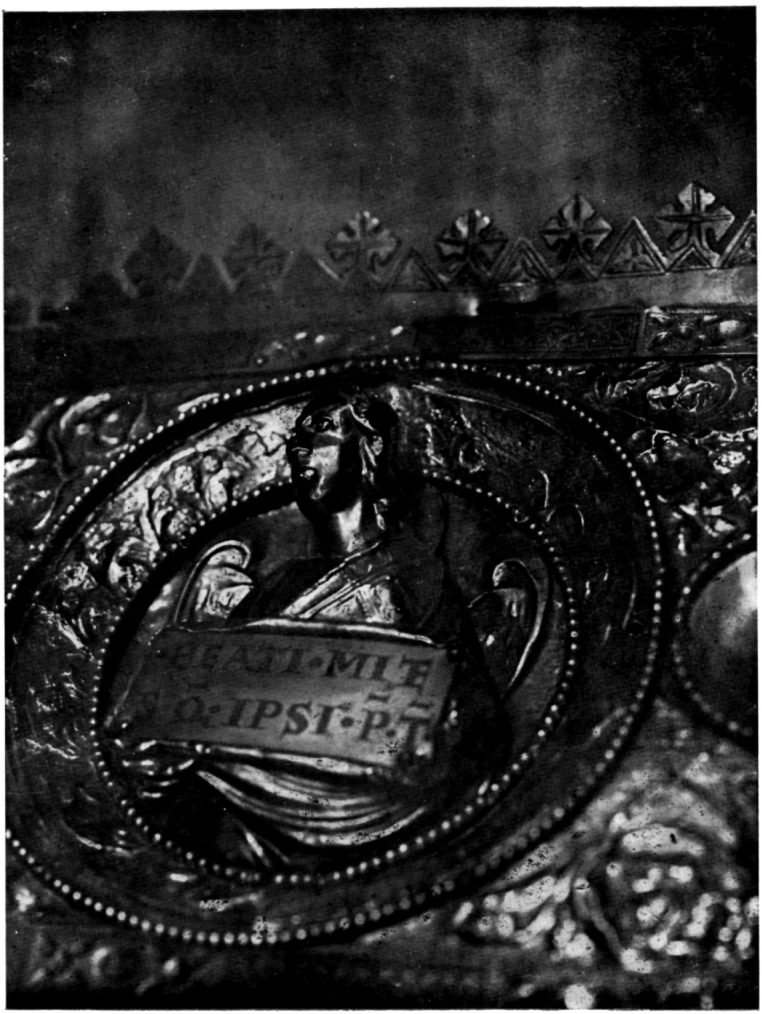
le Rhin, mais aussi dans l'ancien duché de Lothier ou Basse Lorraine — la Belgique orientale d'aujourd'hui — étaient comparés, classés suivant leurs rapports mutuels. Il ne s'agissait plus d'une série de monographies, mais d'une histoire admirablement documentée.

Assurément on savait déjà que ces monuments, qu'ils vinssent de la vallée du Rhin ou de la vallée de la Meuse,étaient étroitement apparentés — c'est même la raison pour laquelle on les réunissait sous le nom exact mais trop vague de rhénomosans — ; on apprit alors, grâce à des indices que von Falke avait énumérés, à lès distinguer nettement les uns des autres. Avec une sagacité très pénétrante, et j'ajouterai une sérénité d'esprit à laquelle il convient de rendre hommage, l'auteur attribuait à la vallée de la Meuse un nombre bien plus important d'ouvrages qu'on ne l'avait fait jusque là. Il restituait à des artistes dont les noms étaient souvent répétés, mais l'œuvre imparfaitement connu, des chefs-d'œuvre qui passaient pour allemands aux yeux de tous les connaisseurs. Les deux principaux sont la châsse de S. Héribert, à Deutz, faite affirma-t-il, par Godefroid de Claire, artiste laïque de Huy, avant 1170, et la châsse des Rois Mages, à Cologne, dont la partie la plus belle, les Apôtres et Prophètes des longs côtés était l'œuvre, selon lui, de Nicolas de Verdun, un Lorrain que son activité artistique rattache à l'orfèvrerie mosane de la fin du XIIe siècle. Ces artistes devenaient ainsi des personnalités bien définies dont le rôle, sur le Rhin comme sur la Meuse, avait été capital. L'ouvrage, dans sa partie la plus originale, était tout à la gloire de l'art mosan.

Von Falke revint plus d'une fois sur le même sujet, développant et fortifiant les positions qu'il avait prises (1). Les archéologues belges adoptèrent ses conclusions (2). Il en fut de même

(1) VON FALKE. *Der Dreikönigenschrein des Nikolaus von Verdun im Kölner Domschatz*, München-Gladbach, 1908. — LEHNERT'S *Illustrierte Geschichte des Kunstgewerbes*, Berlin, Oldenbourg, s. d., t. I, p. 265 et sv., p. 274 et sv. Cf. *Zeitschrift für christliche Kunst*, t. XVIII (1906), p. 152.

(2) Jos. DESTRÉE. *Exposition de l'art ancien au Pays de Liége. Catalogue* (orfèvrerie), Liége, 1906. *Bulletin des musées royaux*



Pl. 2. — Médaillon de la châsse de S. Mengold, a Huy.

Voir page 86.

pour ceux de France, d'Angleterre et, tout au moins jusqu'à une époque récente, ceux d'Allemagne (1). D'une part, on admettait l'existence dans l'abbaye de St-Pantaléon, à Cologne, d'un atelier d'orfèvrerie qui avait subsisté longtemps — de 1129 au plus tard jusqu'à la fin du siècle — et dont les chefs avaient été successivement Eilbert, Fridericus, moines tous deux, puis Nicolas de Verdun ; d'autre part, on s'accordait à reconnaître que si l'émaillerie mosane s'était tout d'abord inspirée des procédés de l'atelier colonais, elle avait rendu avec usure à ce dernier ce qu'elle en avait reçu, Godefroid de Claire et Nicolas de Verdun l'ayant soumis à leur puissante influence.

On remarquera que ce système archéologique concordait parfaitement avec ce que Haseloff nous apprit depuis sur les miniatures mosanes et Goldschmidt sur les ivoires de Liége (2). De plus, Jos. Klein estima — et à bon droit, selon nous — que les œuvres de Nicolas de Verdun avaient déterminé, jusqu'à un certain point, le développement de la sculpture colonaise(3).Est-ce à dire cependant que ce système ne fût sujet à être modifié? Il est dans la destinée de tous les systèmes historiques d'être modifiés, corrigés et c'est même alors que les meilleurs, à cause d'une capacité particulière de flexibilité et d'adaptation aux faits nouveaux, se font reconnaître. Celui-ci n'échappe donc pas à la règle et c'est son auteur

t. XII, p. 9. HELBIG-BRASSINE. *L'Art mosan*, Bruxelles, s. d. M. LAURENT. *Les ivoires prégothiqes conservés en Belgique, Annales de la Société archéol. de Bruxelles*, 1910 et à part, Bruxelles, Vromat, 1910. *Revue archéologique*, XIX (1924), pp. 79-87. *Exposition de l'art ancien du Pays de Liége au Palais du Louvre. Avant-propos.* Liége, 1924.

(1) EM. MALE dans *Revue de l'art ancien et moderne*, 1914, I, pp. 91, 161, — H. P. MITCHELL, série d'articles remarquables dans le *Burlington Magazine*, t. XXXIII à XXXVI et t. XXXIX. LUER ET CREUTZ. *Geschichte der Metallkunst*, t. II, *Kunstgeschichte der edlen Metalle*, p. 217. M. CREUTZ, dans *Belgische Denkmaeler*, Munich, 1923, I, p. 130.

(2) A. HASELOFF, dans *Histoire de l'Art* (A. Michel), t. II, 2e partie. — A. GOLDSCHMIDT, *Elfenbeinskulpturen*, II, p. 5 et s. v.

(3) JOS. KLEIN. *Die romanische Steinplastik des Niederrheins*, Strasbourg, 1916.

lui-même qui nous en prévient : von Falke ne croit plus à l'existence de l'atelier de St-Pantaléon (1). La raison en est que Fridericus à ses yeux s'évanouit ou plutôt se transforme. Ce personnage, un moine, est représenté agenouillé avec son nom inscrit au-dessus de lui sur la châsse de S. Maurin, à Cologne(2), juste comme l'orfèvre Hugo d'Oignies sur un reliquaire des Sœurs de Notre-Dame, à Namur (3). Von Falke l'avait donc tenu pour orfèvre, orfèvre et religieux tout ensemble. Or, le pendant de la châsse de S. Maurin, celle de S. Albin, fut commandée par l'abbaye de St-Pantaléon — tout l'indique — à Nicolas de Verdun. Comment cela se fût-il fait, si elle avait eu son propre atelier? Fridericus, de même que le prieur Herlivus, qui lui fait face sur la châsse de S. Maurin, n'est donc pas autre chose qu'un donateur (*Mitdonator*). Il n'y a pas de raison pour qu'Eilbert, l'auteur de l'autel portatif du Welfenschatz (4), de Vienne (vers 1130), ne soit, comme Nicolas de Verdun et Godefroid de Huy, un artiste laïque (5). Et de tout cela que résulte-t-il? Rien qui affecte au fond la théorie générale de l'auteur, car les œuvres devenues anonymes n'en relèvent pas moins de l'art rhénan auquel il les avait attribuées, elles continuent de se distinguer entre elles par les caractères qu'il avait spécifiés (première manière de Fridericus, deuxième manière de Fridericus, celle-ci sous l'influence de Godefroid de Huy), de s'opposer comme telles aux groupes qu'il avait constitués, soit sur le Rhin, soit sur la Meuse. Les groupes de monuments composés et classés d'après leurs caractères particuliers, voilà ce qui fait saine et robuste la doctrine de von Falke.

Clemen, en 1916, l'avait bien vu (6). Il se refusait à réunir

(1) VON FALKE, dans *Zeitschrift für bildende Kunst*, 1925, p. 241.

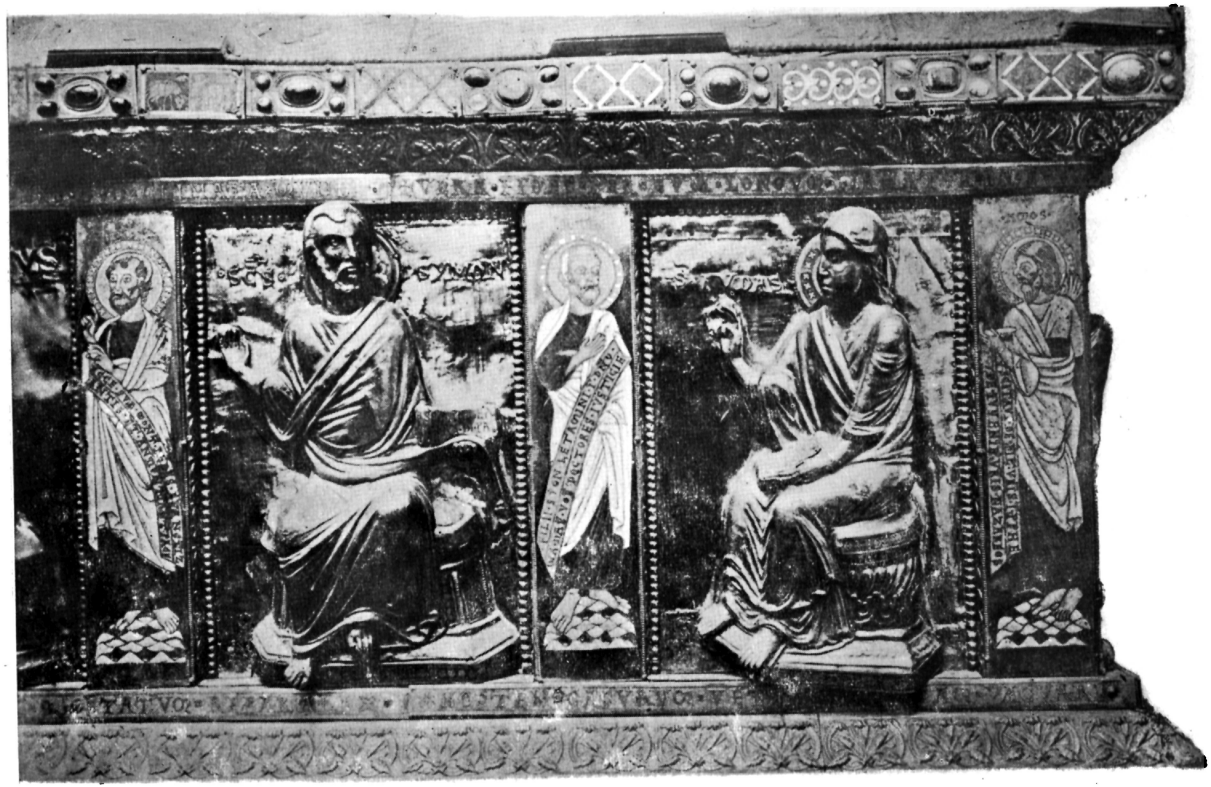
(2) *Deutsche Schmelzarbeiten*, pl. en couleurs XIII.

(3) *Burlington Magazine*, t. XXXIX (1921), p. 163, pl. II, c. d.

(4) *Deutsche Schmelzarbeiten*, pl.18.

(5) Sur le nombre et la prédominance des orfèvres laïcs au Pays de Liége, voir FÉLIX ROUSSEAU. *La Meuse et le pays mosan en Belgique. Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XXXIX et à part, Namur 1930, p. 202.

(6) P. CLEMEN, *Die Romanische Monumentalmalerei in den Rheinlanden*, Dusseldorf, Schwann, 1916, p. 787.



Pl. 3. — Détail de la châsse de S. Héribert, a Deutz

Voir page 86.

sous le nom d'un même artiste, Godefroid ou Fridericus, sous le signe d'un même atelier des œuvres trop nombreuses. Il eût préféré le terme d'écoles (*Schulgruppen*), mais, ces réserves faites, il rendait hommage au regard pénétrant qui avait su reconnaître et distinguer ces écoles et ces groupes. Sur ce terrain il était possible de s'entendre ou du moins les différends ne compromettaient pas une sorte d'accord fondamental.

D'ailleurs von Falke n'avait-il pas déterminé tout le premier des groupes anonymes? C'est à un maître inconnu qu'il faisait honneur du magnifique autel portatif de Stavelot, au Musée d'Art et d'Histoire (v. Falke, pl. 78). Sous le nom même de l'orfèvre il rangeait une série de pièces, où se reconnaissaient des manières de faire étroitement apparentées et qui se groupaient autour d'œuvres très belles et très importantes, commandées — on pouvait le croire et nous reviendrons là-dessus — à Godefroid de Huy par Wilbald, abbé de Stavelot. Il formait ensuite un groupe des pièces dites de l'atelier de Godefroid, mais n'était-il pas entendu que cette dénomination restait vague à dessein? Ne savait-on pas que là même où une œuvre importante était attribuée au maître, celui-ci était accompagné de son atelier et que plusieurs mains s'y pourraient distinguer? Il y avait là un classement rationnel des objets, infiniment utile, mais dont les cadres n'étaient pas rigides et qui laissaient le champ libre à bien des possibilités. Le point de vue de von Falke et celui de Clemen n'étaient donc pas bien éloignés l'un de l'autre. Des deux côtés, on appliquait la méthode éprouvée des archéologues, fondée sur l'analyse des techniques et du style.

Que dire alors du P. Braun (1), sceptique au point de rejeter en bloc le résultat d'une étude aussi minutieuse? Sous prétexte que nombre d'artistes ont vécu, œuvré, et nous sont inconnus, qu'il conteste les attributions précises, soit; mais conteste-t-il également la réalité des groupes, la valeur du classement établi? Tout est là. Il eut à s'occuper de la châsse de S. Héri-

(1) J. Braun. *Meis terwerke der deutschen Goldschmiedekunst*, 1922, II, p. xi-xii et i, rem arque, 45-62.

bert et voulut bien reconnaître qu'elle portait les marques de l'influence mosane, mais il la croit due à quelque artiste colonais, tout de même que la châsse des Rois Mages. On voudrait des preuves puisque von Falke en avait données, et nombreuses, de l'origine mosane de ces monuments. Ce dernier ne pouvait vraiment répondre autrement qu'il ne l'a fait, c'est à dire en condamnant un scepticisme trop facile (*eine bequeme Skepsis*) et en affirmant de nouveau sa doctrine (1). Mais voici qu'à la suite de l'Exposition du millénaire rhénan (Cologne,1925), des voix se sont élevées sur un ton autrement agressif. Je fais allusion à M. Beenken et à ses publications récentes.

Dès 1924, étudiant la sculpture allemande de l'époque romane (2), il adoptait comme critères de date et d'origine des indices archéologiques très particuliers. Assurément il fallait tenir compte des sources écrites, comparer les monuments, se pénétrer du style, mais l'indice suprême, aux suggestions duquel il faisait profession d'obéir, c'était la place que devait occuper logiquement tout monument dans une évolution dont la tendance avait été reconnue. Il y avait là une sorte d'impératif catégorique. S'attacher à relever minutieusement des similitudes de types ou de décoration, étudier patiemment le faire d'une draperie, la composition d'un émail, le caractère de traits gravés, de façon à découvrir la relation qui existe entre deux monuments, c'était là une méthode chère aux archéologues, connaisseurs de l'art industriel, mais à laquelle un véritable historien de l'art n'était pas asservi. Au contraire, déterminer les mouvements irrésistibles qui commandent l'assemblage des figures, la composition des épisodes et leurs rapports avec le fond qui les soutient, fixer d'après ce principe déterminant des origines, des parentés et des dates, voilà, pour lui, la méthode vraiment efficace, la seule qui soit sûre et digne, en définitive, de son objet.

Je me garderai bien de nier les mérites du livre de M. Been-

(1) *Zeitschrift f. bildende Kunst*, loc. cit.

(2) HERMANN BEENKEN. *Die romanische Skulptur in Deutschland* Leipzig, 1924.

Pl. 4. — Détail de la Pala d'oro d'Aix-la-Chapelle.

Voir page 87.

ken. On y trouve des aperçus ingénieux, des analyses extrêmement curieuses et qui font réfléchir. Mais, sa méthode critique ne devrait être appliquée qu'après de nombreuses et modestes comparaisons ; acceptable après elles, il faudrait s'interdire encore d'en tirer des conclusions trop rigoureuses, car le progrès dans les arts ne s'accomplit pas en ligne droite, il ne va pas sans hésitations, contradictions, retours en arrière. C'est ce qu'avaient bien compris les archéologues jusqu'aujourd'hui. De là leur circonspection et ce que M. Beenken appellera des vues étroites. Ce n'est que de la prudence et j'aime mieux cette prudence, je l'avoue, que son audace. Ses démonstrations, pour ce qui se rapporte à chaque monument en particulier, ne m'ont pas convaincu.

Toujours est-il que Godefroid de Huy, en tant qu'auteur de la châsse de S. Héribert, n'avait pas trouvé grâce devant lui. La condamnation était seulement un peu sommaire. Il promit de traiter la question à fond dans une étude ultérieure. Or, cette étude a paru (1). Elle est dure — on pouvait s'y attendre — pour les pauvres historiens de l'art industriel ; mais se justifie-t-elle ? C'est une autre affaire.

La première partie de l'article anéantit Godefroid de Huy et détermine la vraie origine, la vraie place et le vrai caractère de la châsse de S. Héribert, à laquelle se rattache la châsse des Trois Rois, faussement attribuée à Nicolas de Verdun ; dans la seconde, il est démontré que par le chef-d'œuvre de Deutz s'expliquent aussi les figures fameuses sculptées aux chœurs de Saint-Michel d'Hildesheim et de Notre-Dame d'Halberstadt. Aux érudits allemands d'examiner cette dernière thèse. Nous ne voulons discuter ici que ce qui se rapporte à l'art mosan et, particulièrement, à Godefroid de Huy.

M. Beenken admet que ce dernier exista et fut orfèvre, mais c'est à peu près tout ce qu'il accorde. Rien ne prouve qu'il fut grand artiste. Il y a bien dans l'obituaire du couvent de Neumostier, où Godefroid mourut, un texte très ancien qui l'affirme, mais ce texte exagère ; on aurait tort de pren-

(1) H. BEENKEN, *Schreine und Schranken* dans *Jahrbüch für Kunstwissenschaft*, 1926, p. 65-111.

dre au sérieux des phrases creuses, simples marques de courtoisie envers un ami défunt. Les autres sources, Jean d'Outremeuse, Mélart, sont tardives et peu dignes de foi. Deux œuvres seulement sont conservées qui soient vraiment dues à Godefroid : ce sont les châsses de S. Mengold et de S. Domitien, à l'église Notre-Dame de Huy. Or, elles ne révèlent qu'une habileté médiocre. On dit bien que le maître fut en relations d'amitié avec l'abbé Wibald de Stavelot ; qu'il exécuta pour lui le chef du pape saint Alexandre, au Musée d'Art et d'Histoire, à Bruxelles, un retable, dont un dessin, aux Archives de Liége, nous offre l'image : pure hypothèse, tirée d'un texte historique, de lettres abusivement interprétées ! En résumé, le rôle important qu'on attribue à Godefroid, l'orfèvre de Huy, est purement imaginaire. Il ne résiste pas à l'examen. C'est une fable un peu ridicule, une légende qu'il est temps d'oublier.

Telles sont, fidèlement reproduites, les positions de M. Beenken en ce qui regarde nos sources. Elles appellent une énergique contradiction.

Voici d'abord la note de l'obituaire de Neumostier : D. VIII. K. *Novembris. Commemoratio Godefridi Aurificis fratris nostri,* et la ligne se continue dans une écriture un peu moins ancienne : *Iste Godefridus aurifaber, civis Hoyensis, et postmodum ecclesie nostre concanonicus, vir in aurifabricatura suo tempore nulli secundus, per diversas regiones plurima sanctorum fecit feretra et cetera regum vasa utensilia. Nam in ecclesia Hoyensi duo composuit feretra, turibulum et calicem argenteos. In nostra quoque ecclesia, capsam mirifico opere decoratam, in qua recondidit juncturam sancti Johannis Baptiste, quam ei domnus Almaricus Sydonensis episcopus contulerat, pro eo quod quedam vasa delectabilia fecerat* (1).

Nulle trace en ces lignes de flatterie quelconque, de louanges ampoulées. Quelques mots d'éloges et, pour le reste, une suite de faits positifs, rappelés sobrement : Godefroid, citoyen

(1) D'après Helbig. *La sculpture et les arts plastiques au Pays de Liége,* 2e éd. Liége 1890, p. 48. L'obituaire, qui appartenait à Grandgagnage, fut légué par lui au Musée de l'Institut archéologique liégeois. (cf. v. Falke, pl. 70).

Pl. 5. — CHRIST EN GLOIRE. BIBLE DE STAVELOT.
(*Brit. Mus. Add.* 28106-2807).

Voir page 89.

de Huy, — donc laïc, — se rendit célèbre comme orfèvre, de là ses voyages, de là les œuvres qu'il exécuta pour des rois ; puis il revint dans son pays, prit l'habit religieux à Neumostier et y mourut.

Un texte comme celui-là, à l'endroit où il se trouve, dans la forme qui lui est donnée, mérite qu'on le traite avec quelque révérence. Il est plus tardif que la commémoration elle-même. Plus tardif, assurément, et cela suffit pour dissiper tout soupçon de banalité creuse, mais lui aussi très ancien. Dans un ouvrage d'histoire qui vient de paraître et qui sera très précieux aux archéologues, M. l'archiviste Félix Rousseau estime pour des raisons sérieuses que ce pourrait être là une note de l'annotateur de Gilles d'Orval, Maurice de Neumostier, qui vécut dans la première moitié du XIIIe siècle (1230-1251), au lieu même où Godefroid était mort (1). La source serait de tout premier ordre. Or, nous nous appuyons sur ce qu'elle dit, sans y rien ajouter, faisant même le départ entre ce que l'auteur sait de science certaine et tel détail comme le don d'Almaric, — très vraisemblable d'ailleurs, car Almaric de Sidon était de Fosses, au pays de Liége —, que la tradition aurait pu inconsidérément glisser dans l'histoire. Nous nous y tenons, nous ne tenons qu'à cela et si, plus tard, au XIVe siècle, un Jean d'Outremeuse, chroniqueur sans scrupules, prétend nous en apprendre davantage, nous taxerons de suspicion tout ce qu'il ajoute : c'est ainsi que nous renonçons à l'appellation de Godefroid *de Claire*, qu'il a probablement inventée de toutes pièces ; et si Mélart, historiographe prudent, lui, mais qui écrit au XVIIe siècle, nous fournit à son tour des renseignements nouveaux, nous n'y attacherons d'importance que s'ils sont corroborés par des sources dignes de foi.

Mélart, par exemple, affirme que les corps de saint Mengold et de saint Domitien furent déposés dans leurs châsses respectives en 1174, sous l'évêque Rodolphe de Zaehringen, mais Gilles d'Orval, au XIIIe siècle, le disait déjà avec cette seule variante qu'il indiquait l'année 1173 (2). Sur ce point,

(1) FÉLIX ROUSSEAU, *La Meuse et le pays mosan en Belgique.* Voir *supra*, p. 204.

(2) Sur les témoignages de JEAN D'OUTREMEUSE, de GILLES D'ORVAL, de MÉLART, voir HELBIG, *op. cit.*, p. 48.

il n'y a donc pas à douter et c'est bien aux alentours de 1170 que Godefroid,à la fin de sa carrière, était venu chercher, au couvent de Neumostier, un ultime abri. Ceci achève de nous faire connaître dans ses grands traits une vie, non la légende d'une vie, car de ce qui la constitue, tous les éléments douteux ont été éliminés.

Il existe, de plus, une lettre de Wibald, le fameux abbé de Stavelot, adressée en 1148 à un orfèvre dont le nom commence par G. Elle est écrite naturellement en latin. Le ton en est à la fois cordial et bourru. L'abbé morigène G qui accepte trop de commandes et, par là, tarde à livrer les travaux qu'il a été chargé d'exécuter pour le monastère de Stavelot. Une autre fois, il lui écrira au sujet de sa femme et de ses enfants. Je résume cette lettre élégamment tournée. Helbig en a d ailleurs donné une traduction irréprochable. Le fait curieux, c'est que l'orfèvre G répond à Wibald également en latin, un latin fort aisé, plein d'allusions piquantes, où il oppose les arguments aux arguments, l'esprit à l'esprit, sans être autrement intimidé (1).

Le fait d'un orfèvre capable d'écrire aisément en latin n'a peut-être rien de tout à fait exceptionnel. M. Rousseau (2), dans le savant ouvrage que nous avons déjà cité, fait remarquer que les orfèvres mosans, au XIIe siècle, étaient des personnages en vue, qui recevaient une instruction assez soignée, « sachant au moins assez de latin pour comprendre et transcrire correctement les inscriptions » qui leur étaient communiquées. Mais faisons la somme des coïncidences : l'orfèvre G est un laïc, comme Godefroid de Huy ; il n'est pas seulement instruit, c'est un lettré qui, lui non plus, ne serait pas indigne de figurer dans un collège de chanoines. Il est mosan, il travaille pour Wibald de Stavelot à l'époque où Godefroid de Huy, *vir in aurifabricatura suo tempore nulli secundus*, devait atteindre à la célébrité. Comment n'eût-on pas jugé vraisemblable l'identification des deux maîtres? D'autre

(1) JAFFÉ, *Bibliotheca rerum Germanicarum. Monumenta Corbeiensia*, t. I, Berlin, 1864, nos 119 et 120.

(2) ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 206.

part, nous connaissons, nous possédons encore des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie exécutés pour Wibald de Stavelot aux alentours de 1148. C'est le chef du pape saint Alexandre, au Musée d'Art et d'Histoire de Bruxelles, achevé déjà en 1145 (von Falke, pl. 69), deux médaillons au château de Sigmaringen (von Falke, pl. en couleurs, XXIV), qui proviennent du grand retable, dont le dessin est conservé aux archives de Liége, et je ne parle pas d'autres œuvres importantes qui sont mentionnées dans les textes. Or, le chef-reliquaire et les médaillons sont de la même main. Ce sont les plus anciens et les plus beaux ouvrages de l'orfèvrerie mosane vers le milieu du siècle. N'était-il pas raisonnable de les attribuer à Godefroid de Huy, en se fondant sur une haute vraisemblance? L'opinion des archéologues fut, là-dessus, unanime. Un système archéologique fut adopté dans lequel on faisait une place importante à la personne et à l'œuvre de Godefroid de Huy, mais dont la solidité reposait, en dernière analyse, sur les caractères définis, spécifiques, de l'orfèvrerie mosane. Des erreurs d'attribution n'en pouvaient ni affaiblir les bases ni fausser l'aspect. Personne n'a été dupe, et von Falke moins que tout autre, de ce que Beenken appelle fables et légendes (1).

Mais ceci ne prouve rien pour ce qui concerne la châsse de S. Héribert. Le professeur de Leipzig, débarrassé des œu-

(1) M. BEENKEN parle de doutes exprimés par feu H. P. MITCHELL. En réalité, MITCHELL a rappelé que seules, les deux châsses de Huy étaient certainement de Godefroid. Cela ne l'a pas empêché d'attribuer au maître deux belles œuvres alors inédites ; l'allégorie de la « Mer » au Victoria and Albert Museum et le médaillon émaillé représentant Henri de Blois au Musée Britannique, ce dernier ayant été exécuté, pensait-il, pendant un séjour de Godefroid en Angleterre. — De même, M. MÂLE a posé comme fait que l'orfèvre avait exécuté pour Suger le grand crucifix de Saint-Denis (*Revue de l'Art, op. cit.*,) et je l'ai suivi sur ce terrain à l'occasion d'un petit débat très différent de celui qui nous occupe ici (*Revue archéologique*, t. XIX (1924), p. 79) ; mais à supposer que MITCHELL, MÂLE et moi-même soyons allés trop loin, en est-il moins vrai que les œuvres dont nous parlions étaient mosanes?

Il va de soi que je ne conteste pas l'intérêt des rapprochements suggérés par M. Beenken, mais seulement la conclusion qu'il en tire, en ce cas particulier.

vres de Stavelot, nie que Godefroid puisse en être l'auteur. La première raison qu'il allègue, c'est que les apôtres, aux flancs de la châsse de Deutz, témoignent d'une habileté de métier et d'une grandeur de conception bien supérieures à celles qu'on rencontre dans les apôtres de Huy, sur les châsses de Saint Mengold et de saint Domitien.

La réponse est facile. Si cette différence existe *actuellement*, et à ce point, c'est que les deux châsses de Huy ont été défigurées d'une façon qu'on ne peut imaginer, pour l'ensemble et pour les détails, par des restaurations successives, dont la plus déplorable eut lieu en 1560. Il faut lire Helbig là-dessus. Elles ont été mutilées, écrasées, déformées ; des figures ont disparu et ont été remplacées ; certaines, avec des émaux, ont changé de place, passant d'une châsse à l'autre. Rien ne fut épargné, ni les pignons, ni les côtés, ni les versants du toit. On « retravailla » notamment les apôtres au point qu'ils sont devenus méconnaissables. D'autres événements malheureux firent le reste. Tout compte fait, il n'y a plus guère que trois bustes d'anges en médaillons qui permettent — et encore ! — de juger du travail primitif. C'est un de ces anges que M. Beenken aurait dû reproduire. Nous le faisons ici (Pl. 1), assuré que, malgré des injures trop visibles, on saura y retrouver les marques d'un métier habile au service d'une conception élevée. Et non seulement cela, qu'on en compare la tête à la tête de S. Jude, dans la chasse de S. Héribert, (Pl. 2) on verra que la ressemblance des types est frappante, le faire identique.

Le second argument est tiré de la draperie, caractérisée dans l'art colonais par des plis convergents finissant par des triangles aigus. On ne les trouve guère, dit M. Beenken, dans les Apôtres de Deutz, et, de ce fait, il tire des conclusions laborieuses. On les y trouve, répondrons-nous, mais ils sont mosans d'origine, et nous le montrerons plus loin en même temps que nous tâcherons d'en fixer l'origine. En fait, la raison profonde du scepticisme de M. Beenken à l'égard de Godefroid de Huy et, en général, du rôle qu'a joué l'art mosan au XIIe siècle, provient de ce qu'à la position adoptée par les historiens de l'art industriel et qui se fonde sur l'étude des textes associée à l'analyse technique des monuments, il en oppose une autre, fondée sur l'évolution rationnelle et, pour ainsi dire, nécessaire de l'art plastique.

Pl. 6. — L'ÉVANGÉLISTE SAINT JEAN.
(*Bibliothèque royale de Bruxelles*, ms. 18383).

Voir page 91.

Voyez, dit-il, dans la châsse de S. Héribert, quelle est la composition des figures. Ce ne sont plus des individus se détachant sur un fond neutre, mais des êtres issus de la profondeur et situés dans l'espace. Renier de Huy, l'auteur des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy, à Liége, avait eu la perception lointaine de ce procédé particulier ; on le trouve mieux compris, mieux appliqué, dans la châsse de S. Hadelin, à Visé, faussement attribuée à Godefroid ; il arrive dans l'œuvre de Deutz à sa pleine expression.Et ceci nous ramène aux conceptions de l'époque othonienne, à un monument comme la Pala d'oro d'Aix-la-Chapelle (XIe siècle). Veut-on retrouver la véritable ascendance de la châsse de S. Héribert, c'est au XIe siècle, c'est à une vieille école d'Aix-la-Chapelle qu'il faut songer.

En d'autres termes, l'histoire *logique* du bas-relief dans l'orfèvrerie rhéno-mosane anéantit les conclusions que l'on avait tirées de la comparaison de monuments analogues et contemporains. J'invite le lecteur à mesurer le chemin qui sépare la Pala d'Oro d'Aix-la-Chapelle (Pl. 3) des apôtres de la châsse de S. Héribert, et doute qu'il soit convaincu par une hypothèse peut-être logique, brillante si l'on veut, mais certainement fragile et audacieuse. Je n'entends pas la discuter par le menu, car ce serait soumettre à l'examen toute la méthode archéologique de M. Beenken et les principes mêmes de sa critique, mais je ferai remarquer que von Falke, avant d'attribuer la châsse de Deutz à Godefroid de Huy, avait énuméré tous les caractères auxquels il reconnaissait en elle une œuvre mosane ; forme du bâti rappelant des ouvrages de menuiserie, technique de la sertissure, éléments du décor polychrome et de la ciselure comme boutons de crête blancs d'argent, chalcédoines ovales,chapelets de perles estampés encadrant les bas-reliefs, cavités formant des motifs ornementaux tels que lentilles et rosettes ; qu'il avait institué des comparaisons saisissantes entre la châsse de Deutz et les œuvres du pays de Liége, notamment : pour les figures en relief des longs côtés, avec les apôtres de la châsse de Saint-Servais, à Maestricht ; pour les bas-reliefs du toit, avec la châsse de S. Mengold ; pour les émaux, avec le reliquaire de la collection Pierpont Morgan,

autrefois à Hanau, celui du Petit Palais, à Paris (collection Dutuit) et le chef-reliquaire de Saint Alexandre ; qu'il avait pesé enfin ce qui était mosan, expliqué ce qui pouvait paraître de Cologne (1). Pourquoi ne pas avoir fait mention de tous ces arguments? Ce n'est qu'après en avoir démontré l'inanité qu'il convenait d'opposer à la théorie de von Falke une théorie nouvelle.

Dira-t-on que c'était inutile, puisque Godefroid de Huy était désormais écarté? Il ne l'avait été, dirons-nous, qu'à la faveur d'affirmations trop sommaires, et l'eût-il été d'ailleurs, que tous les arguments de von Falke restaient debout, car, je le répète, le fond de la question n'est pas de savoir si le rôle de Godefroid a été ou non exagéré, c'est de savoir si la châsse de S. Héribert doit être ou non attribuée à l'école mosane.

***

Elle doit l'être. Aux raisons qu'en a donné von Falke, nous voulons ajouter ici celles qu'on peut tirer des monuments mosans du XIe siècle et particulièrement de la Bible de Stavelot, conservée au Musée Britannique.

Cette Bible (Brit. Mus. Add. 28106-28107), Helbig la connaissait (2), J. A. Herbert l'a décrite (3) et Haseloff en a bien indiqué les caractères (4). Après le procœmium du volume II, on lit la date où elle fut exécutée : MCXVII et ces mots : *Lib. sancti Remacli Stabulensis.* Elle est même signée. C'est l'œuvre de deux moines : Goderannus et son collaborateur Ernesto, travaillant à Stavelot et qui la parachevèrent, nous dit le premier, sous tous les rapports (*in omni sua procuratione*) : écriture, miniatures et reliure, la même année, le second volume ayant été terminé le premier. Leur labeur avait duré près de quatre ans (5).

(1) *Deutsche Schmelzarbeiten*, p. 84 et suivantes.

(2) HELBIG, *Art mosan*, p. 73.

(3) J. A. HERBERT, *Illuminated manuscripts*. pp. 157. 158.

(4) A. HASELOFF, dans *Histoire de l'Art* (A. MICHEL), II, 1, p. 301.

(5) Ces détails, et d'autres encore, sont rapportés par les deux moines, une première fois à la fin du second volume, une seconde fois à la fin du premier.

Pl. 7. — Saint Augustin.
(*Bibliothèque royale de Bruxelles* (ms. 10791)

Voir page 91.

Voilà donc un lieu et un moment bien fixés, voilà surtout une date certaine et bien intéressante, car elle suit l'époque où l'art mosan s'était fait déjà connaître par des ivoires et des miniatures, où tendait à se dégager de lointaines origines et d'influences diverses un style uniforme ; d'autre part, elle précède immédiatement les décades où l'orfèvrerie et l'émaillerie, dans les mêmes régions, allaient s'épanouir.

Or, c'est dans cette Bible que se trouve (vol. II, avant la préface des Évangiles) le Christ en gloire que nous publions ici (Pl. 4). Il est intéressant à bien des titres, — et nous y reviendrons — mais au premier coup d'œil, n'y voit-on pas les plis en manière de glaives acérés que M. Beenken signalait avec raison, mais trop de timidité, comme un signe distinctif de la draperie colonaise? S'il est donc vrai qu'on en trouve d'analogues dans les œuvres de Roger de Helmershausen (1), chez Eilbert de Cologne (v. Falke, pl. en couleurs I) et bien d'autres la Bible de Stavelot leur était antérieure, elle atteste que ce procédé graphique était appliqué dans la vallée de la Meuse dès avant la fin du XIe siècle.

D'où venait-il? Était-ce un emprunt, une étape du dessin au cours d'une histoire des arts industriels que nous ne connaissons que très imparfaitement? Les créations de toutes pièces sont rares dans les productions artistiques. On se souvient, parfois même sans qu'on s'en doute, et l'on adapte le passé au présent. Je constate donc que ces triangles aigus font partie intégrante, sous une forme plus ou moins nette, des grandes figures drapées à l'antique de l'art byzantin et qui ressortissent, de ce fait, à la tradition alexandrine. On les trouve avec toute leur acuité dans le *Cosmas* du Vatican au VIIe siècle (2), le *Livre de Job* de la Marcienne, de Venise daté de 905 (3). Aux Xe et XIe siècle, ils s'harmonisent en souplesse avec les draperies verticales ou ramenées en biais sur le corps. Ainsi apparaissent-ils dans les manuscrits célèbres de la Bibliothèque Nationale de Paris : le *Nicandre*, le *Gré-*

(1) M. CREUTZ, *Kunstgeschichte der edlen Metalle*, p. 114, fig. 12.
(2) DALTON, *Byz. art and archaeol.*, p. 437, fig. 258.
(3) ID., *ibid.*, p. 473, fig. 282.

goire de Nazianze, les *Evangiles Coislin* (1). Ils ne font pas défaut dans les ivoires du même temps (2), les émaux (3) et qui considère les nobles figures des mosaïques de Saint-Luc (4) et de Daphni (5) découvre immédiatement leur présence.

Que de fois des œuvres byzantines passèrent sous les yeux de notre miniaturiste ! Je crois que ces yeux-là, en un moment où l'art du Rhin, comme celui de la Belgique orientale — nous le savons de reste — subissaient fortement l'influence de Byzance , se plurent à observer ce procédé de dessin et en tirèrent parti.

Roger de Helmershausen, vers le même temps, faisait de même, Creutz l'a bien vu ; mais animé d'un autre génie, dans un milieu où miniaturistes et graveurs étaient soumis au style agité de Reims et de l'école anglo-saxonne, il donnait aux plis aigus un aspect et un rôle tout différents (6). Au demeurant les plis procèdent comme ceux d'Eilbert, comme ceux de Goderan, notre miniaturiste, des graphies byzantines,que chacun traduisait alors à sa guise. Mais s'ils diffèrent à Deutz — et c'est Beenken lui-même qui le remarque — de ce qu'on fait à Cologne, ce n'est pas à Aix-la-Chapelle qu'il en faut chercher la raison, c'est au pays mosan, dans des monuments comme la Bible de Stavelot.

En même temps que les plis aigus, on remarquera dans le Christ de Stavelot le caractère singulier du vêtement. Les étoffes y ont pris la dureté d'une carapace faite de surfaces bombées, au pourtour arrondi ou ellipsoïdal, suivant les parties du costume et suivant les parties du corps qu'il épouse. On dirait des pièces d'une armure ; or, ce qui avait caractérisé jusque là les miniatures liégeoises, c'était une prédilec-

(1) H. Omont, *Les enluminures des manuscrits grecs de la Biblioth. Nat.*, pl. 1 et suiv.

(2) Ch. Diehl, *Manuel*, II, fig. 323, 324, 327. Id. *Monnum. inédits du* XIe *siècle,* dans *Art Studies,* V (1927), p. 3, pl. I.

(3) Kondakoff, *Coll. Swenigorodskoi,* pl. I et suiv.

(4) Ch . Diehl, *Manuel*, II, fig. 243. Cf. *Monuments Piot*, t. III.

(5) G. Millet, *Le monastère de Daphni*, Paris, 1899, fig. 60 ; pl. VIII, 3 et 4 ; pl. XV.

(6) Creutz, *op. cit.*, pp. 150-151.

tion marquée pour la multiplicité, la liberté des plis enveloppants, au point que ceux-ci se traduisaient par de véritables jeux linéaires.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'histoire de la miniature mosane au XIe siècle — j'espère le faire ailleurs (1) — mais qu'on se reporte à l'ivoire bien connu de Notger et à sa majestas Domini (2), au Christ en gloire du S. *Grégoire de Nazianze* conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles (3) ; qu'on en rapproche le Saint Jean du *ms.* 18383 (fol. 123*è*) de la même Bibliothèque (Pl. 5) on verra quelles avaient été jusque là les étapes de cette histoire.

La draperie, quelles qu'eussent été les influences du dehors, s'y détaillait ou s'y étalait avec docilité. Puis, tout change, se simplifie. On passe par une figure comme celle du *Saint Augustin* de la Bibliothèque Royale (10791, fol. 2) (Pl. 6), (4) où le dessin calligraphique s'accuse dans des ellipses tracées d'un trait, comme des paraphes, et qui enferment des surfaces vides par où des parties saillantes du corps sont indiquées. Ce dessin évolue donc. Enfin, c'est le durcissement, les plaques qu'on dirait bombées au marteau du Christ en gloire dans la Bible de Stavelot. Comment expliquer ce phénomène? Je ferai remarquer tout d'abord à quel point l'ellipse calligraphique est d'usage dans les modelés byzantins du XIe siècle (5). Encore une fois, Roger de Helmershausen l'emploie, concurremment avec les plis aigus (v. Falke, pl. 9 et 12 ; Creutz, p. 150) ; en sorte que je suis porté à reconnaître également ici une influence de Byzance sur nos miniaturistes et leurs prédécesseurs immédiats. D'autre part, il existe à

(1) H. EHL, dans son livre : *Ottonische Kölner Buchmalerei*, Bonn et Leipzig, 1922, pp. 92-94, a indiqué les caractères de certaines miniatures mosanes du XIe siècle. Il a indiqué avec raison ce qu'elles doivent à l'école du Nord-Ouest de la France, à Reims,aux Anglo-Saxons. Le sujet mérite d'être approfondi.

(2) GOLDSCHMIDT, *Elfenbeinskulpturen*, II, pl. XV, 1.

(3) ID. *ibid.*, II, p. 6, fig. 1.

(4) Reproduit par HELEN WOODRUFF, dans *Art Studies*, t. VII (1929), p. 40, fig. 16.

(5) Voir notamment DIEHL, *Manuel*, p. 511, fig. 243 ; MILLET, *Monastère de Daphni*, pl. VIII, 1 et 2.

l'époque romane un mouvement général qui pousse les artistes du nord vers la simplification et les solutions plastiques du problème de la forme. Ce mouvement est indépendant de Byzance. Et surtout il y a le durcissement des étoffes qui va bientôt de pair avec le tracé des ellipses, et qui, sous cette forme, est bien liégeois.

Que ne savons-nous ici ce qu'a été l'orfèvrerie mosane du XIe siècle, cette orfèvrerie dont nous parlent les textes (1) et dont il ne reste que de pauvres fragments, nous aurions à instituer entre elles et nos miniatures des comparaisons probablement instructives. Car s'il est vrai — et on l'oublie trop et parfois on ne veut pas le reconnaître — qu'il y a, dès l'époque romane, d'étroites correspondances de style entre tous les arts industriels, la sculpture en pierre comprise, cela est vrai surtout de la miniature et de l'art des orfèvres-émailleurs. La démonstration n'est plus à faire, pour le XIIe siècle. On sait fort bien, par exemple, que le décorateur de la Bible de Floreffe au British Museum (Add. 17737-17738), antérieure à 1148, et les émailleurs contemporains du Pays de Liége, réalisent les mêmes types par des moyens identiques de dessin et de semblables procédés de composition. Mais d'où vient l'initiative : de la miniature ou de l'art du métal?

J'ai pris parti naguère pour la seconde hypothèse (3). Le miniaturiste empruntait, pensais-je, à l'orfèvre et je ne m'en dédis pas. Mais il s'agissait alors d'un cas particulier,tardif, nous voici au contraire aux origines du style et de ses particularités. Le problème est autrement délicat.

(1) G. KURTH, dans *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1903, p. 519. — FÉLIX ROUSSEAU, *op. cit.*, pp. 106-108 ; pp. 198. — Cte JOS. DE BORCHGRAVE et abbé COENEN, *Catalogue de l'Exposition de l'art ancien du Pays de Liége* (Paris, 1924), Liége, Bénard, 1924, p. 47. Cf. K. HANQUET, *Bulletin Soc. d'art et d'Histoire du dioc. de Liége*, 1896, p. 43.

(2) HASELOFF dans *Histoire de l'Art* (A. MICHEL), t. II, p. 302 et sv.

(3) M. LAURENT et JOS. BRASSINNE : *Miniature inédite de la Coll. Wittert*, dans *Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liége*, 1913, p. 1, pl. I et II.

Pl. 8. — Job bénissant ses fils et ses filles. Bible de Stavelot. (*Brit. Mus. Add.* 28016-28107).

Voir page 93.

Il peut se poser comme suit : le style mosan, caractérisé par des draperies écailleuses, apparaît pour la première fois en 1097, dans la Bible de Stavelot. Il n'y est pas un phénomène accidentel, isolé, mais résulte d'une pratique appliquée à la majorité des figures, grandes ou petites, séparées ou groupées. Dira-t-on qu'il a été créé dans la miniature? La réponse, qui paraît facile, dépend, en réalité, de l'analyse des miniatures et de cette autre question : des œuvres d'orfèvrerie ou d'émaillerie, aujourd'hui disparues, n'ont-elles pas déterminé dans une certaine mesure, l'art des enlumineurs?

Je publie ici une seconde miniature, encore inédite, de la Bible de Stavelot : Job assis sur un trône et bénissant ses fils et ses filles(Incipit du livre de Job,vol. II).(Pl. 7)Aucune image ne montre d'une façon plus complète et plus fidèle à quel point le style mosan était, dès 1097, doté de ses caractères spécifiques. Mais je laisse de côté les figures, les draperies écailleuses, métallisées, d'un caractère trop bien marqué pour qu'il soit nécessaire d'insister, et j'attire l'attention sur le décor de l'initiale, décor de garniture et d'appliques, accusé par un fort relief. On remarquera sur la partie supérieure du V un ferret rhomboïdal, enserrant la lettre : il est de métal estampé. Sur le plein de la même lettre, un quatrefeuille qu'on dirait rivé au moyen de clous — ce sont ici de petits ronds — a la forme exacte des phylactères mosans, si nombreux au XIIe siècle, et l'aspect d'un émail encore plus que celui d'une plaque gravée et ciselée : cela tient aux rangées de points qui le décorent à l'intérieur et surtout, à la bordure sombre qui contraste avec le fond clair et semble déterminer les bords d'un récipient. Un « trifolium », paraissant rivé, se détache du fond à l'extrémité supérieure de la lettre ; deux autres,plus un carré, sont fixés sur la haste et ceux-ci, à la différence du quatrefeuille qui appelle la comparaison avec des émaux champlevés, indiqueraient plutôt des émaux cloisonnés byzantins. A vrai dire, il est difficile de se prononcer, car il faut compter avec une certaine part de fantaisie décorative, mais que le miniaturiste, consciemment, volontairement, ait paré son dessin d'ornements et même d'objets métalliques, empruntés à l'orfèvrerie de son temps, cela est hors de doute.

Sur les renseignements que la miniature peut fournir quant à l'histoire de l'orfèvrerie, il y aurait bien d'autres choses encore à dire, mais cela nous écarterait trop de notre sujet. Pour ce qui concerne le Christ en gloire et la Famille de Job, on peut affirmer que ces miniatures nous offrent le plus ancien exemple de ce qui sera le style mosan du XIIe siècle. Issues des expériences carolingiennes, elles n'ont pas échappé à l'influence byzantine et l'on peut penser que leurs auteurs, s'ils ont rompu avec la tradition, y ont été entraînés par les progrès qu'avait accomplis autour d'eux le métier des orfèvres.

Voici maintenant une miniature de la Bible de Stavelot qui montrera l'influence byzantine de la façon la plus certaine et qui, d'autre part, fera saisir de quelle action l'art des enluminures fut capable sur l'orfèvrerie. C'est la grande initiale reproduite ci-contre (Pl. 8), où se trouve représenté l'apôtre Saint Jacques (fol. 197).

Figure dont le style n'est pas douteux, sculpturale comme l'étaient les figures byzantines dans les plus beaux manuscrits du Xe siècle et d'une telle sobriété, d'une telle pureté de lignes qu'on désigne, aussitôt, des chefs-d'œuvre à titre de comparaison.

Remarquons ensuite sur quel piédestal l'Apôtre est dressé : sur le faîte d'un édifice dont nous distinguons facilement les différentes parties : le toit couvert de tuiles, un pignon, une tour et dont l'accès est barré par deux battants de porte garnis de tentures. Quel est cet édifice? Pourquoi l'apôtre est-il debout sur le toit? La réponse à ces questions m'a été indiquée par M. Gabriel Millet et je dois à son élève, qui a été aussi mon élève autrefois, Mme C. Osieczkowska, de précieux renseignements sur la représentation du « paysage architectural, de caractère réaliste ». Qu'ils soient ici vivement remerciés.

Nous avons affaire à un épisode de la vie de saint Jacques le Mineur. Comme il convertissait beaucoup de Juifs et de Gentils à sa foi, les Pharisiens le conduisirent sur le pinacle du Temple (*ἐπὶ τὸ πτερύγιον τοῦ ἱεροῦ*) et lui demandèrent de dire librement si Jésus était Dieu. Jacques leur répondit, criant à haute voix (*μεγάλῃ φωνῇ κράζοντος*) que Jésus était

vraiment Dieu, sur quoi ils s'écrièrent : « Oh ! oh ! le juste lui-même est devenu fou ! » et ils le jetèrent à bas du temple, le lapidèrent, le frappèrent, puis l'envoyèrent à la mort (1).

L'édifice représenté sous les pieds de l'apôtre est donc le temple de Jérusalem. Mais quelle image en a donné le miniaturiste ? Est-ce une image fantaisiste, romane de composition et d'aspect, dans laquelle il se serait souvenu, avec plus ou moins de précision et comme on le faisait depuis longtemps, des architectures chrétiennes primitives, employées pour meubler le fond des miniatures et des mosaïques ? Parmi ces architectures, n'a-t-il pas songé à tel ou tel édifice particulier et quelles ont été ses sources d'inspiration : chrétiennes primitives, byzantines ? « Dans le paysage architectural, de type romain et oriental, m'écrit Mme Osieczkowska, l'artiste, en dépit des exigences décoratives, tend toujours à la réalité des architectures, à montrer le lieu où l'action s'est passée, un édifice tel qu'il est. C'est ainsi que sur la colonne Trajane, pour représenter la capitale des Daces, un édifice rectangulaire, maison avec toit à double pente, se combine avec un édifice circulaire, donnant l'impression d'une tour ronde (2). Il en est de même sur l'Arc de Triomphe de Septime Sévère. Plus tard, lorsqu'on eut à évoquer dans les mosaïques Bethléem et Jérusalem, on eut recours à un groupement analogue et très précis : Jérusalem est rappelée par la basilique du Martyrium et la rotonde du St.-Sépulchre (3). Les deux églises associées, combinées en un tout, se remarquent dans la mosaïque de Sainte-Pudentienne, sur le petit côté du sarcophage représentant le Reniement de saint Pierre, au Musée du Latran (4), sur la plupart des mosaïques de Rome et de Ra-

(1) Hippolyte DELEHAYE, *Synaxarium ecclesiae Constantinopolianae e codice Sirmondiano nunc berolinensi*, Bruxelles, 1902, p. 155-157. — Le même sujet a été traité dans une mosaïque de St-Marc, à Venise.

(2) REINACH, I, p. 362, n. 96.

(3) Voir H. VINCENT O. P., *Quelques représentations antiques du Saint-Sépulchre constantinien. Revue biblique*, 1913, p. 525 et suiv.

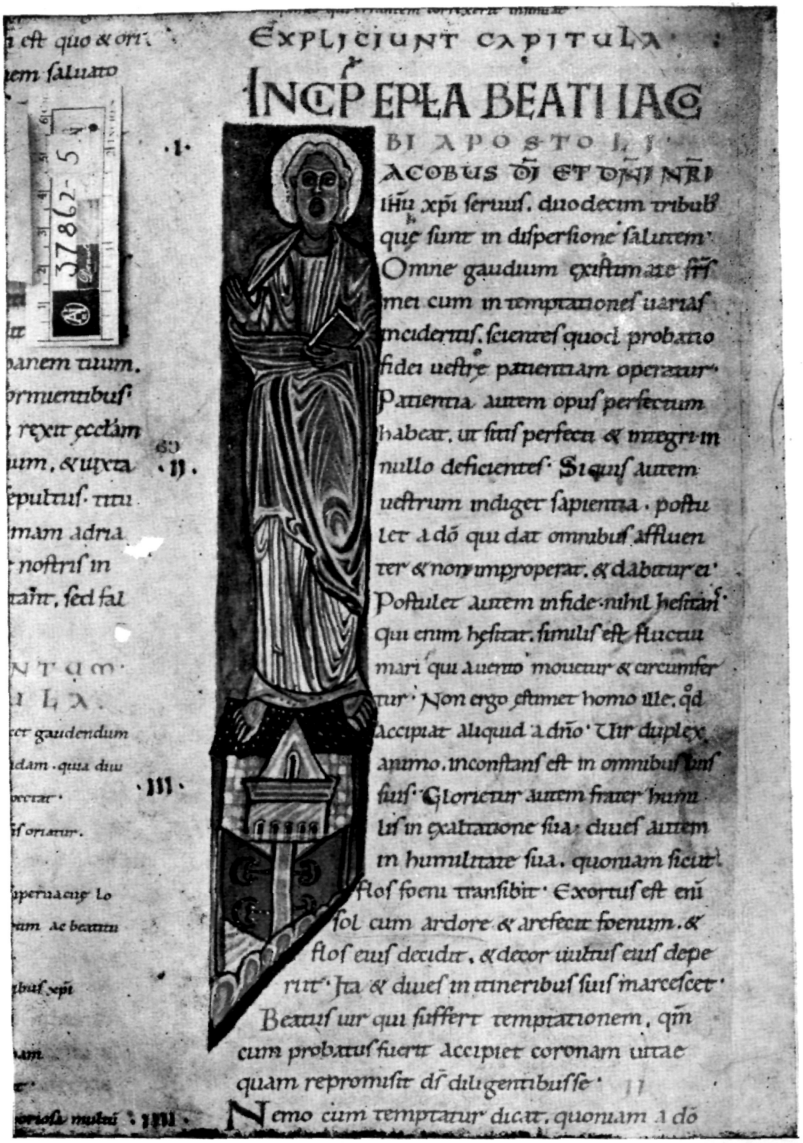
(4) O. MARUCCHI, *Un insigne sarcofago cristiano lateranense relativo al primato di San Pietro e al gruppo del antico Laterano*, dans *Rivista di archeologia cristiana*, 1926.

venne du Ve au IXe siècle et sur certains ivoires. M. Millet l'a rencontré, ce groupe architectural, dans les manuscrits orientaux et rattaché (leçons faites au Collège de France en 1928) aux monuments de Palestine. »

On voit, par la citation précédente, à quelle question nouvelle nous sommes amenés. N'avons-nous pas dans la miniature de Stavelot la combinaison de la basilique et de la rotonde du Golgotha ? M. Millet incline à le croire : ce qui ressemble à une tour serait un édifice circulaire, la rotonde de l'Anastasis. A moins toutefois que ce ne soit un ciborium. Il arrive souvent en effet, que dans ces groupements singuliers, on fait voir l'intérieur de l'édifice à côté de sa masse extérieure. Dans la première hypothèse, la clôture à deux battants indiquerait l'enceinte de la ville, dans la seconde, Mme Osieczkowska se demande si elle ne représenterait pas un cancel. Quant à la figure de l'Apôtre, la place qu'il occupe, justifiée par le drame dont il fut le héros, répondrait encore aux procédés de figuration par le moyen desquels l'art chrétien primitif, issu de l'illusionisme alexandrin, mais épris de réalisme topographique, associait la figure humaine aux architectures (1). En résumé, nous avons ici un épisode historique, à la faveur duquel les édifices chrétiens de Jérusalem se seraient substitués au Temple et, à l'époque romane, sous l'influence de modèles que je crois byzantins, auraient conservé la forme et le sens qu'on leur donnait au IVe et au Ve siècles de notre ère.

Cette digression ne nous a pas éloigné au point qu'on pourrait le croire de notre sujet. Quand on voit comment l'enlumineur de Stavelot sut recueillir les vieilles expériences de l'art chrétien et les accommoder à son sujet, avec quelle aisance, et surtout quelle liberté, quelle hardiesse originale il sut les interpréter au point de vue du style pour le bénéfice d'une action dramatique, on s'étonne moins que Renier de Huy, une quinzaine d'années après, ait exécuté les Fonts de

(1) Mme Osieczkowska a réuni sur le paysage architectural comme site topographique et comme partie intégrante d'un épisode historique une documentation abondante. Nous souhaitons vivement qu'elle en fasse l'objet d'une publication.



Pl. 9. — L'apôtre saint Jacques. Bible de Stavelot. (*Brit. Mus. Add.* 28106-28107).

Voir page **94.**

Saint-Barthélemy, de Liége, aux figures tout imprégnées de traditions antiques et pourtant animées du souffle de la jeunesse. On comprend surtout comment les orfèvres-émailleurs, peintres sur métal, suivant l'exemple des miniaturistes et même les prenant pour modèles, en vinrent, eux aussi, à la connaissance, à l'imitation des types antiques et byzantins. Il n'y a pas de règle générale pour définir les rapports réciproques de l'émaillerie et de l'enluminure, il n'y a que des cas d'espèces. Tantôt ce sont les orfèvres qui prêtent aux miniaturistes des motifs et des idées, tantôt c'est le contraire, mais il est certain que dans la décoration des manuscrits, la tradition relie les époques les unes aux autres avec une constance particulière.

Tandis que nous revoyions dans l'ouvrage de von Falke (pl. 84) les prophètes de la châsse de S. Héribert, nous étions frappé de la ressemblance qu'ils présentent avec le Saint Jacques de la Bible de Stavelot, tant au point de vue de la composition et du style que des procédés d'exécution. On dirait que l'orfèvre n'a eu qu'à transposer des types déjà connus autour de lui et à diversifier leurs attitudes, selon sa propre expérience, selon la connaissance qu'il avait de monuments anciens et nouveaux. Certains de ces prophètes sont aussi nettement byzantins que notre saint Jacques, vus comme lui de face et drapés comme lui ; un autre, vu de profil, cette fois, et de dos tout ensemble, est une imitation un peu gauche d'un autre type byzantin reproduit par Friend (1) ; un autre encore croise les jambes, comme il était de mode dans la sculpture française, sans perdre pour cela son caractère byzantin et mosan. Il n'est pas jusqu'à leur support, dont les particularités à la fois réalistes et pittoresques ne concordent avec ce que la miniature nous a montré.

Ce ne sont pas, assurément, les tuiles d'un toit qu'on distingue sous leurs pieds, ce n'ést pas non plus la plinthe habituelle ; ce sont des montagnes minuscules, par quoi est illustré le texte que porte l'un d'entre eux, inscrit sur un phylactère : *Ecce super montes pedes evangelizantis et annunciantis*

(1) FRIEND, *op. cit.*, *Art studies*, p. 118, pl. III, n° 44.

pace[*m*] (Nahum, I, 15). Il y là, de part et d'autre, un souci de réalité et un mode d'interprétation décorative, qui sont bien curieux. Cela suffirait à démontrer la parenté étroite qui existe entre la châsse de S. Héribert et la Bible de Stavelot. Mais il y a, de plus, des sources d'inspiration communes, les mêmes conceptions esthétiques, les mêmes procédés d'exécution dans le dessin et la peinture, le même style, observations qui, jointes à celles de von Falke, si nombreuses, si frappantes du point de vue technique, permettent d'affirmer que les figures de la châsse de S. Héribert, qu'elles soient émaillées ou repoussées et ciselées, s'expliquent entièrement par la tradition mosane.

Nous continuerons à la dire de Godefroid de Huy, non point parce qu'il est absolument démontré qu'elle soit de lui, mais parce qu'étant mosane, il n'y a qu'un orfèvre — et c'est lui — à qui, dans l'état de nos connaissances, on puisse l'attribuer vraisemblablement.

Marcel LAURENT.

UNE MONNAIE D'ARGENT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE

Jusqu'à présent nous ne connaissions qu'un type de solidus d'Alexandre (1). M. Thomas Whittemore, directeur de l'Institut américain, a eu la chance d'acquérir en Bulgarie une pièce en argent de cet empereur, en parfait état de conservation et d'une extrême rareté, sinon unique. Le type de la pièce est celui des monnaies d'argent de l'empereur Léon VI, son frère, et de Constantin VII (2).

Au droit sont présentés la croix potencée sur quatre degrés et un globe ; au milieu, dans un cadre elliptique, le buste du Christ, de face. Autour de la croix, la légende suivante : IHSHS XRISTHS HICA. Le tout dans un triple cercle de grènetis.

(1) Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, II, p. 117, pl. xlvi, 3. — Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine coins*, vol. II, p. 450, pl. lii, 1.

(2) Wroth, *ibid.*, pl. li, 10 et 11, et pl. liii, 5.

Le revers est entouré également d'un triple cercle de grènetis entrecoupés par huit globules. Au milieu, la légende suivante, en six lignes, en caractères latins :

Diam. 25 mm., 3 gr. 05. Le travail de la pièce est très soigné

Sofia. N. A. Mušmov.

LONGIBARDOS

Nelle mie « Note preliminari su Longibardos » (*Byzantinische Zeitschrift*, XVI, 1907, p. 431-453) esposi brevemente come per caso venni a fare conoscenza coi manoscritti (di Vienna, Firenze e Roma) contenenti la curiosa opera di un grammatico bizantino portante quel nome. Diedi in quella occasione alcuni saggi della varietà notevole dei due rami della tradizione, e procurai di spiegarne l'origine. In fine mostrai la differenza che corre tra l'opera di Longibardos e la schedografia comune.

Oggi, riprendendo il lavoro dopo tanti anni, ho bisogno di fare qualche aggiunta e qualche rettifica a quel mio primo studio. E ciò sarà tanto più opportuno in quanto ora posso finalmente, grazie all' ospitalità offertami dai colleghi belgi, dare addirittura l'edizione critica del testo intero.

***

A ben giudicare del valore di Longibardos conviene liberarsi, come già saviamente avvertiva il Krumbacher, dalle preoccupazioni di carattere estetico e dalle prevenzioni fondate sulla conoscenza della letteratura classica. Ogni confronto con prodotti di letteratura vera e propria non può essere che fonte di disprezzo per un' opera che, sotto l'apparenza letteraria, si rivela prettamente, e qualche volta anche pedantescamente e insulsamente, scolastica.

Sarà più utile e più equo pensare a quello che hanno fatto i puristi italiani, come Antonio Cesari e Basilio Puoti. In periodi di decadenza, e in mezzo al dilagare del cattivo gusto e dell' imitazione straniera, questi nostri maestri additarono agl' italiani gli scrittori trecentisti come modelli, e iniziarono una riforma, ch' era soprattutto un ritorno all' antico, nello

studio della lingua nazionale. Fu facile deridere le loro esagerazioni, ma oggi che a distanza di tempo siamo disposti a un più equo giudizio, riconosciamo volentieri che l'opera dei puristi fu veramente patriottica, in quanto contribuì a dare alla nazione il senso dell' unità e della nobiltà del suo patrimonio linguistico, e aprì la via a quel nuovo orientamento letterario che ebbe il suo sbocco nella produzione del secolo XIX, specialmente nell' opera di Alessandro Manzoni.

Non possiamo additare capolavori prodotti dall' indirizzo scolastico di Longibardos. Ma ciò, qualora non dipenda un poco anche da ignoranza nostra, vuol dire soltanto che le condizioni di tempo, di luogo, di civiltà e d'altro ancora, furono molto diverse.

Comunque, l'attività di questo grammatico dovette svolgersi probabilmente tra il X e l' XI secolo (1), si trovò, cioè, nel mezzo di quel caratteristico rinascimento greco, che dovea culminare nell' età dei Comneni e preludere in qualche modo al grande rinascimento italiano.

La necessità di tornare all' antico si rivelò allora in tutti i campi della cultura. E questo movimento salutare, senza il quale tanta parte della letteratura classica sarebbe andata per noi irremissibilmente perduta. non potè non toccare la scuola. Questa doveva, anzi, naturalmente presentarsi come il vivaio dei futuri editori e commentatori di opere classiche e dei futuri scrittori della Grecia rinnovata. Non è da noi esporre qui le ragioni storiche ed etniche per le quali tutto questo lavorio doveva riuscire in parte vano nella compagine secolare dell' impero bizantino.

Noi non sappiamo niente della persona di questo Longibardos. Ma il suo nome accenna a provenienza italiana. Le memorie dei Longobardi si sono a lungo conservate nell' Italia

(1) Tutt' altro che chiaro è il testo di Anna Comnena, XV, 7 (II, 294, ed. Reifferscheid): *παρίημι δὲ Στυλιανούς τινας καὶ τοὺς λεγομένους Λογγιβάρδους καὶ ὅσους ἐπὶ συναγωγὴν ἐτεχνάσαντο παντοδαπῶν ὀνομάτων καὶ τοὺς Ἀττικοὺς καὶ τοὺς γεγονότας τοῦ ἱεροῦ καταλόγου τῆς μεγάλης παρ' ἡμῖν Ἐκκλησίας.* Gli *Στυλιανοί* a cui qui si accenna sono maestri provenienti da Stilo in Calabria. Quanto alla frase *τοὺς λεγομένους Λ*, vedi più giù p. 110.

meridionale, i cui legami spirituali col mondo bizantino non hanno bisogno di particolare illustrazione. In Matera, mezza greca, tutto un quartiere della città portava nei tempi della mia gioventù, sulla bocca del popolo anche illetterato, per antica tradizione, il nome dei « Lombardi ». La Nuova Roma che ospitava artisti e operai di Melfi (1), e che sotto il grande Comneno dovette battersi coi Normanni per il possesso del suo bel Tema di Longibardia, avrà avuto di lì certamente anche uomini dediti agli studi e capaci di occuparsi della scuola. Non credo eccedere in fantasia immaginando che un Longibardos sia da mettere nella serie degli uomini che lavorarono, più o meno consciamente, per stabilire un legame culturale fra l'Italia e la Grecia ; quella serie che comprende Leonzio Pilato e Barlaam, come dire va fino al Petrarca e al Boccaccio, e si congiunge alla corrente umanistica dei secoli XIV et XV.

Forse potrà sembrare che l'opera stessa da lui compiuta sia più spiegabile in un uomo che avesse appreso il greco con lo studio, e non lo conoscesse come lingua materna. Ma questa impressione non regge alla critica. Perchè,innanzi tutto, anche nell' Italia meridionale si parlava greco o si era bilingui come i *Canusini* di cui si legge in Orazio. E poi, dato che la lingua volgare oramai s' era allontanata di gran lunga dai modelli classici, lo studio del greco letterario era per tutti, in Grecia e in Italia, molto simile allo studio di una lingua straniera.

Richiedeva, cioè, vasta conoscenza e molte esercitazioni sui lessici, già largamente compilati col materiale ricavato dai classici, e richiedeva continue applicazioni di regole grammaticali per la formazione delle frasi e dei per odi. Esercizi di questo genere si facevano su larga scala con le così dette *schede* e *schedografie* (2). Perciò non è da meravigliarsi che da noi moderni Longibardos sia stato avvicinato un po' ai

(1) Anna Comena VI, 5 : *τῇ μέντοι ἐπ' ὀνόματι τοῦ εὐαγγελιστοῦ ἀποστόλου Μάρκου ἐκκλησίᾳ ὑποφόρους ἅπαντας τοὺς ἐκ Μέλφης ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐργαστήρια κατέχοντας πεποίηκε.*

(2) V. KRUMBACHER, BLG, § 250, p. 590 ss. e il citato mio articolo BZ, XVI, p. 449 ss.

lessicografi (1) e un po' agli schedografi (2). L'una cosa e l'altra può giustificarsi, ma dovrà essere intesa con molta discrezione. L'autore della scritto a noi giunto dice assai apertamente il suo proposito nel preambolo. Sebbene anche questo sia composto nello stile di tutta l'opera, e perciò intricato ed oscuro per quelle ragioni che accenneremo fra poco. Fermiamoci intanto alle parole (pag. 113, 10 s.) *νοθείᾳ λόγων παλαιῶν ἐνασχοληsόμεθα κτλ.*

Invece di prendere un testo e commentarlo, come facevano gli schedografi, egli ne crea uno col proposito d'inserirvi la più larga copia di parole e di frasi, che si prestino a svariate esercitazioni lessicali e grammaticali. Qualcosa di simile si può trovare in libri moderni fatti per lo studio delle lingue straniere; ed anche uno italiano per gl' italiani si può qui additare nel curioso libro di POLICARPO PETROCCHI, *In casa e fuori. Racconto dialogico illustrato in cui sono spiegati e commentati circa* 2000 *vocaboli per la lingua e le idee* (Milano, s. a., pp. 201). Se non che, questi libri moderni mirano all' uso della lingua viva, e vogliono da una parte fornire la terminologia e la nomenclatura, cioè il lessico, dall' altra rendere familiari l'ortografia, la morfologia, la sintassi, insomma vogliono dare della grammatica applicata (3). Longibardos vuole, sì qualcosa di simile, ma soprattutto am-

(1) Vedere per es. le informazioni intorno al codice vaticano presso R. REITZENSTEIN, *Geschichte der griechischen Etymologica* (Leipzig 1897), p. 332 ss.

(2) KRUMBACHER, *l. c.*

(3) Forse non è inutile riportare qui, come esempio, un passo del detto libro del Petrocchi (p. 55), conservando la sua caratteristica ortografia: « Le Ore per gli antichi erano le Dèe dell' ordine nella natura, e nelle stagioni, che si alternano, e pórtano nelle vàrie vicende, prosperità e fecondità alle campagne. — Gli antichi avévano un' infinità di Dèi. Tutto riducevano a divinità. — Precisamente: avevan divinizzato ogni virtù o forza vis'bile o invis'bile; e così le Ore èrano le ancelle di Giove, che aprìvano e chiudévano le porte del cielo; una aveva nome *Eunômia* la legalità, un' altra *Diche* il diritto, un' altra *Eirène* la pace. E dapprincìpio eran tre, perché eran *tre* le *stagioni* dell' anno: *primavera, estate, inverno*; più tardi anche loro diventàrono *quattro.* » ecc.

bisce che la sua composizione stessa possa scambiarsi per un' opera antica. Affetta dunque l'imitazione della lingua e dello stile antico, e per questo lato meriterebbe di essere accostato a un esempio illustre : quello di Giacomo Leopardi, che compose *Il martirio de' santi padri* ecc. Con questa differenza che l'autore moderno finge di pubblicare un manoscritto del trecento, laddove Longibardos giuoca a carte scoperte, anzi palesa con un certo orgoglio la sua intenzione di falsificare testi antichi. Un' analogia più calzante è, perciò offerta dai nostri imitatori dello stile trecentesco, alla maniera del Cesari. Il quale Cesari, dicono, fu ingannato dal trucco del giovine Leopardi. Anima candida, egli preferiva il giuoco scoperto ; e come per farlo si attaccò alla commedie di Terenzio, illudendosi di tradurle proprio come le avrebbe tradotte un fiorentino del trecento, così apprezzava somiglianti tentativi fatti da altri. Nella sua *Difesa dello stil comico fiorentino* (1807) esalta come suo grande precursore il Davanzati,traduttore di Tacito, e addita all'ammirazione del pubblico certi suoi contemporanei « quel Signor Negri e quel Signor Abate Colombo ; de' quali ho veduto novelle Fiorentinamente scritte, che possono andare con quelle del Lasca ; e questo secondo ha saputo anche assai bene contraffare tutto esso, lo stile del Novellino ». « Contraffare » è quello che Longibardos chiama *νοθεύειν*, e che è la parte sostanziale dell' opera sua ; la quale per questo rispetto può aspirare al titolo di opera letteraria. Non sembra, del resto, che la sua ambizione sia molta, perchè nello stesso preambolo accentua quanto può il carattere scolastico del suo lavoro. Accenna anche a qualcosa di originale, *τὸν δὲ καὶ λογισμῶν προφέροντες οἰκείων*, ma non dissimula la compilazione da altre fonti, la sua derivazione dall' insegnamento altrui, diretto o indiretto : *τὸν δὲ καὶ βιβλίων ἱστορικῶν ἐρανίζοντες, ἄλλον δὲ μυσταγωγῶν ἀκούσαντες ἡμῶν*. Io non so chi sia il maestro (*μυσταγωγός* : il plurale mi fa sovvenire la frase aristotelica *διὰ τὸ φίλους ἄνδρας εἰσαγαγεῖν τὰ εἴδη*) a cui qui si allude. Quanto agl' *ἱστορικὰ βιβλία*, ebbi già occasione di esprimere la mia incredulità (1).

(1) Articolo citato, p. 453.

L'esame dell' *index verborum* che aggiungo ora al testo probabilmente farà nascere anche in altri l'impressione che fonte principale, se non unica, sia il lessico di Suida. Comunque, io lascio ai volenterosi l'indagine esauriente delle fonti. A me basta di dare a questa indagine la base necessaria con la pubblicazione integrale del testo.

Se lo scopo grammaticale e linguistico non fosse così palese e non desse una così caratteristica impronta a tutta la composizione di Longibardos, il lettore direbbe leggendola di trovarsi davanti a uno scritto parenetico sui vantaggi della vita semplice regolata e casta. Questo schema morale qua e là rasenta il più rigido ascetismo, tanto che i *θιασῶται* a cui l'autore rivolge la parola mi si presentano alla mente o come novizi in un convento di monaci o come alunni di un collegio ecclesiastico. Tuttavia, sempre ai fini della *νοθεία*, la dottrina cristiana vi è poco meno che ignorata. Invece, le frequenti digressioni sono utilizzate per far pompa di notizie mitologiche e per mettere in mostra lunghe filze di *epitheta deorum* (1).

***

Non sarà male fermarsi un poco sul titolo che i nostri manoscritti presentano. Innanzi tutto sulla parola *παρεκβόλαια*.

Poco diverso è il termine *παρεκβολαί* usato da Eustazio per i suoi commenti ad Omero e a Pindaro. L'uno e l'altro vocabolo potranno avere il senso di *excerpta*, ma forse si tien meglio conto dell' etimologia, se si preferisce d'intendere *excursus*, cioè « divagazioni ». Il testo dei poemi omerici offre al vescovo di Tessalonica l'occasione di raccogliere ogni sorta di materiale erudito. Spesso per associazione d'idee si parla di argomenti via via più lontani dal punto di partenza, che è l'esatta interpretazione del testo poetico.

Anche più si rivelano come « scorribande » le pagine di

(1) Vi è certamente utilizzato Niceta, come mi par di raccogliere dal BRUCHMANN, *Epitheta deorum quae apud poetas Graecos leguntur*, Leipzig, 1893. Ma certi epiteti di Longibardos sono nuovi, e non so davvero se siano frutto d'invenzione, *οἰκείων λογισμῶν*, o risalgano a qualche fonte ignota.

Longibardos, nonostante il tono di predica che l'autore vorrebbe assumere. Qui l'associazione che regge il contesto non è sempre d'idee; molto più spesso è verbale, anzi starei per dire fonetica. Per intendere come ciò avvenga, bisogna che badiamo alle altre parole del titolo che abbiamo cominciato ad esaminare. Vi è detto espressamente che queste composizioni estravaganti sono *περὶ συντάξεως καὶ ἀντιστοίχων*, cioè mirano a rendere l'alunno padrone dei costrutti e sicuro nell' ortografia. Sono quindi continuamente avvicinate e tenute insieme per forza in questa scrittura le forme che nella pronunzia si confondono, ma nell' ortografia si distinguono. È facile intendere, per esempio, perché vi abbondino le forme dei participi perfetti medio-passivi al genitivo plurale: perchè, mentre per distinguere *λυόμενον λυσόμενον λυσάμενον* da *λυομένων λυσαμένων λελυμένων* c'è un criterio sicuro nell' accento, per *λελυμένον* e *λελυμένων* questo criterio manca, e l'ortografia non trova alcun appoggio all' infuori del senso e della costruzione sintattica. Per ragioni analoghe sono avvicinate tra loro parole che ad orecchio possono scambiarsi per la confusione che la pronunzia medievale e moderna ha creato tra i suoni *ει, ι, η, οι, υ*, e tra *αι* ed *ε*. Sicchè questi *ἀντίστοιχα* vengono ad essere l'equivalente degli *homonymes* che nel ginnasio ci ammannivano un tempo i nostri maestri di lingua francese (*ver, verre, vers, vert*) ricorrendo ad esercizi non più sensati di quelli di Longibardos. Al quale, d'altra parte, il proposito di fare un discorso continuato impone ben altri obblighi che le singole proposizioni di quegli esercizi moderni. I periodi sono estremamente lambiccati e contorti per poter accogliere il maggior numero possibile di costrutti, gl' incisi si accavallano per mettere alla prova la perspicacia e la pazienza del discente, i predicati e i complementi si ammassano per accogliere il più largo materiale possibile, e in certi casi assumono una tale estensione da far perdere addirittura la forma del periodo. Ciò avviene, per esempio, nelle lunghe filze di nomi propri, di cui ho già dato alcuni saggi nel mio articolo più volte citato.

***

La tradizione ci offre due redazioni, di cui una (rappresentata dei codici GL) è notevolmente più ampia dell' altra (quella del codice V). Un tempo io credetti che l'originale fosse la redazione più ampia, e l'altra fosse una riduzione o rimaneggiamento a scopo di conseguire una certa brevità. Oggi, dopo maturo esame, ritengo che la redazione originaria sia quella di V, e l'altra sia da considerare come un' edizione « migliorata (almeno nell' intenzione !) e accresciuta ». Ciò risponde meglio alla sorte che generalmente hanno siffatti libri scolastici. L'uso della scuola porta ad accrescere mano mano il materiale e a moltiplicare le possibilità delle applicazioni. Ma questa considerazione di carattere generale non avrebbe molta importanza, se non si presentasse a rincalzo qualche tratto caratteristico che nella redazione GL rivela la mano del rifacitore, che in questo caso non possiamo chiamare interpolatore.

Come una giunta si rivela a prima vista il passo (pag. 141, 5 ss.), in cui il rifacitore non riesce a fare un periodo corretto : *πόνων γίνωσκε ἀγαθῶν πωλεῖν τὸν οὐρανόν, καὶ οὐκ ἄλλως ἢ ἴδει προσγίνεται ἀγαθὸν πολλῷ· ἀλλὰ καὶ τῷ εἴδη ὑπομένειν μόχθων χρηστὸν κατορθοῦται ἔργον*· Possiamo anche ammettere che al principio di quest' aggiunta sia incorso un errore materiale nel testo dei nostri manoscritti [1], ma nel seguito è evidente l'incapacità di mantenere il costrutto nelle proposizioni che dovrebbero dipendere da *γίνωσκε*, e si presentano indipendenti.

Una certa sciatteria del compilatore si può osservare anche in vari luoghi del testo di V, ma in GL la negligenza è spinta talora all' inverosimile e al ridicolo. Ecco, per esempio (142, 7 s) un passo in cui si fa un pasticcio, mettendo il golfo d'Isso

(1) In un certo momento mi parve che la correzione più semplice fosse di correggere *ἀγαθῶν <πλῆθος> πολεῖν τὸν οὐρανόν*.. Ora mi sembra più probabile che *πωλεῖν* non sia da toccare — si presta così bene all' applicazione di un genitivo di prezzo — e il soggetto sia da supplire con una correzione di *ἀγαθῶν* in *ἀγαθοῖς τὸν θεὸν* (*ο τοὺς θεούς ?*). Abbastanza probabile pare la caduta di un *ὅτι* avanti all *οὐκ*.

e il fiume Crimiso tra i nomi di città ; inoltre, del nome di questo fiume siciliano sono date a breve distanza le due forme *κριμησός* (cioè *κριμισ(σ)ός*) e *κρίμησος* come nomi di due entità diverse, e *Κεφισόδωρος* (sic?) vi è messo come nome di luogo, accanto a uno strano *ληφισάς*, che potrà essere magari *Κηφισίας*. Materiale probabilmente preso a caso da un qualsiasi lessico di *ἀντίστοιχα*, senza alcuna preoccupazione del contesto, cioè dimenticando la *νοθεία λόγων παλαιῶν*, che il Longibardo autentico più o meno riesce a tenere in piedi. La cosa appare anche più evidente quando, poco dopo, accanto alle mura di Babilonia vediamo spuntare anche le cipolle : *Σεμιράμεια καὶ Ἱεριχούντια καὶ Βαβυλώνια κατηρειμμένα βάβρων αὐτῶν καὶ γεισίων καὶ γητείων τῶν κρομμύων εἴδη*... (lacuna) *τῶν αὐτῶν*. (1) Non meno curioso è quello che avviene in un punto (169, 20), dove il vocabolo *μαντιπόλος* ricorda al compilatore *νυκτιπόλος* che nel passo non ha senso, a meno ch' egli l' abbia preso come equivalente di *ὀνειροπόλος* ! ma non c' è neppure bisogno di questa scusa, perchè seguono altri nomi in *-πόλος* piuttosto estranei al linguaggio della mantica. E a parte tutto, s'intende, appare stravagante quanto mai l'idea di gonfiare con un' imbottitura lessicale una parafrasi di noti versi dell' Iliade.

Ma la manipolazione più evidente e sconcia è nell' aggiunta (56) in cui è inventato un porto di Coronea (?) e un porto di Priene, e dove una stessa persona riceve in fila una quantità di nomi.

Ritengo, adunque, che la redazione V sia più vicina alla compilazione originaria, e l'altra rappresenti un rifacimento. Trattandosi d'un' opera scolastica, il rifacimento ha in un certo senso più importanza che la prima redazione ; in quanto ci fa indovinare l'uso che i maestri hanno fatto del « libro di testo » e le modificazioni che vi hanno introdotte, o per desiderio di maggiore dottrina o per particolari esigenze della scolaresca o dell' ambiente sociale. Inoltre queste due redazioni di Lon-

(1) La mancanza di senso può far pensare che si siano cucite insieme malamente parole del testo con parole destinate agli epimerismi. Cfr., per esempio, 121, 9 ; 142, 10 ; e lo scolio di V a pag. 128, 3.

gibardo, o, se così vogliam dire, questi due Longibardi ci suggeriscono l'idea che potessero esisterne anche altri, che o il tempo ha distrutti o giacciono ancora nelle nostre biblioteche. A ciò sembra guidarci anche l'espressione usata da Anna Comnena *τοὺς λεγομένους Λογγιβάρδους*. Mi sembra probabile che sotto il nome del primo autore siano andate per le scuole anche i vari rifacimenti dell' opera. Inoltre, il titolo speciale dello scritto di cu. ci occupiamo lascia supporre che altri trattati aff ni fossero stati composti con lo stesso metodo per applicazione di altre parti della grammatica, come qui tutto mira a confermare negli alunni le dottrine dell ortografia e della sintassi. Il nome dell' autore che ideò il metodo può essersi e steso fino a divenire un appellativo di tutte le opere del genere. Un caso analogo perfettamente accertato abbiamo nel vocabolo italiano « calepino », che in origine è solo un nome dell' autore Ambrogio da Calepio, e poi è usato a indicare un vocabolario qualsiasi, fino al Forcellini che nella stampa trovò più dignitoso il nome « Lessico ».

***

Nel Krumbacher (1) si fa menzione di codici di Parigi. Ma già nel 1907 io feci l'ipotesi che la notizia si fondasse sopra un equivoco. Ad ogni modo, se altri codici, se altri Longibardi verranno a scoprirsi nell' avvenire, sarà facile parlarne e farne conoscere le peculiarità, quando si possieda quella base che io intendo fornire con questa pubblicazione dei testi desunti dai manoscritti a me noti.

Una riproduzione integrale della redazione GL non mi parve opportuna, sia perchè in gran parte sarebbe stata una ripetizione del testo V, sia perchè avrebbe richiesto uno spreco di carta e di spesa. Dove le differenze sono lievi, le indico semplicemente nelle note ; dove sono gravi e numerose, stampo i due testi uno a fronte dell' altro ; e dove in fine GL aggiunge dei tratti piuttosto estesi, relego queste aggiunte in speciali

(1) GBL², p. 591. Cfr. il mio articolo (BZ. XVI), p. 432, con la nota 2.

appendici. In tal modo mi sembra di aver reso possibile ad ogni lettore la conoscenza di tutto ciò che ciascuna redazione contiene.

Particolare cura ho posto nel riprodurre gli scolii e le glosse, che poi sono delle note del genere degli *ἐπιμερισμοί*, come possiamo vedere dalla bella dizione che il LINDSTAM ci ha dato di Lacapeno (1).

Roma, 12 dicembre 1929. NICOLA FESTA.

(1) Georgii Lacapeni et Andronici Zaridae epistulae XXXII cum epimerismis Lacapeni. Accedunt duae epistulae Michaelis Gabrae ad Lacapenum. Edidit Sigfrid Lindstam, Gotoburgi,Eranos Förlag, 1914.

Παρεκβόλαια περὶ συντάξεως καὶ ἀντιστοίχων πάνυ ὠφέλιμα τοῦ σοφωτάτου ἀνδρῶν Λογγιβάρδου

Πολλοὶ τῶν ἀρχιεταίρων καὶ ἀρχαιοτέρων καὶ ἀρχαιτέρων συνετωτέρων τε καὶ σπουδαιοτέρων καὶ ἑλλογιμωτέρων καὶ πολύ τι χρῆμα ἔτει μακρῷ σοφῶν λόγων συνειληχότων καὶ μετειληφότων καὶ συνηλικότων καὶ συνηθροικότων καὶ συναγηοχότων καὶ βιβλίων ἱκανῶν ἐν περιλήψει γεγενημένων καὶ ἱστορικῶν πεῖραν κεκτημένων ἱκανὴν λόγων, καὶ ῥητῶν παλαιῶν πλεῖστον συνηρανικότων ἑαυτοῖς πλοῦτον, τὸ μὲν φθονοῦντες τῷ μεθ' αὑτοὺς τῶν λόγων, τὸ δὲ καὶ περὶ τὸν τοιοῦτον πόνον τὸν λόγον ἀπασχολάζειν περιττὸν ἡγούμενοι, οὐκ ἠβουλήθησαν κοίλαις χερσὶν ἀλλ' ἄκροις δακτύλοις καὶ ἀπηγκωνισμένῃ χειρὶ καὶ ἐσφιγμένῃ τὸ ῥεῖθρον ἐκχεῖν τῶν λόγων, ἐμοὶ δοκεῖ τῷ φθόνων ἔχειν τὸν λογισμὸν ἐκκεκαυμένον· φθόνον γὰρ τῶν τοιούτων καινουργὸν ἴσμεν τὸν δημιουργὸν τῶν φόνων· ἄλλως τε ἐπιπονωτέραν δὴ ἀξιεραστοτέραν καὶ ὠφελιμωτέραν καὶ ποθεινοτέραν τὴν γνῶσιν ποιεῖν ὀρεγόμενοι τῷ τοιούτῳ περιεπάρησαν ζήλῳ. τὸν γὰρ μετὰ σπουδασμῶν ὅτι πλείστων ἐπιγεγενημένον πλοῦτον μᾶλλον ἀσπαζόμεθα τῶν ἀπονητὶ καὶ ἀκονιτὶ καὶ ἀμαχητὶ καὶ ἀνιδιτὶ καὶ ἀμαχεὶ καὶ ἀμοχ-

---

SCHOLIA.

(*Scholia quae in uno V leguntur, nullo apposito siglo rettuli*)

4. ὁ ἄρχων τῶν ἑταίρων L

NOTAE CRITICAE. — (LG *consentiunt ubi neuter notatur*)

4. *ἀρχιεταίρων* correxi, cf. scholium : *ἀρχιωτέρων* | 5. *τε* post *ἀρχαιτέρων* add. L | 6 s. *ἔτει μακρῷ*] coniecerам *μακροετεῖ* <*πόνῳ*> | 10. *ἱκανὴν*] *ἱκανῶν* L, cfr. 9 | 11. *τῷ*] coniecerам *τοῖς* | *μετ' αὐτοὺς* G | 15. *ἀπηγκονισμένῃ* L | 16. *φθόνων*] coniecerам *φθόνῳ*, sed cfr. 17 | 18. *δημιουργὸν* correxi : *δημιουργῶν* | 19 *δὴ* om. G | 22 s. *ἀμαχητὶ καὶ ἀκονιτὶ* L | 23. *ἀμοχθεὶ καὶ ἀμαχεὶ* L

θεὶ ἠγμένων. εἴωθε γὰρ τὸ προχείρως καὶ ἑτοίμως λαμβανόμενον καταφρονεῖσθαι ὡς οἰστῶν τῶν τῆς ἐπαναλήψεως λόγων ὑπηργμένων.

ἡμεῖς δὲ τὸ φθονεῖν χαίρειν ἐάσαντες καὶ τῷ βασκαίνειν ἐρρῶσθαι προσειπόντες καὶ λογισμῶν ὄκνον ἀπηχθικότες καὶ ἀποπεφορτικότες οἰκείων καὶ ἀπηχθημένως ἔχοντες τῷ ἠμελημένως διαβιώσκειν καὶ ἐρραστωνευμένως, προσέτι γε μὴν ὥσπερ τι ἄχθος ἐπωμάδιον τὸν ὄκνον ἀποτιναξάμενοι καὶ τὸν ἀχθεινὸν τῆς νωθρείας καὶ νωχελίας καὶ νωθείας λίθον σκοπῶν ἐξορίσαντες οἰκείων, νοθείᾳ λόγων παλαιῶν ἐνασχολησόμεθα, τὸν μὲν νοθεύοντες τῶν λόγων, τὸν δὲ καὶ λογισμῶν προφέροντες οἰκείων, τὸν δὲ καὶ βιβλίων ἱστορικῶν ἐρανίζοντες, ἄλλον δὲ μυσταγωγῶν ἀκούσαντες ἡμῶν.

εἰρήσθω δὲ τοῦτο τὸ βιβλίον ᾧ μὲν «ἐκλογὴ λέξεων», ᾧ δὲ «περίληψις νοημάτων», ἄλλῳ δὲ εἴ τι αἱρετόν· περὶ γὰρ τῶν τῆς κλήσεως λόγων οὐ διαφέρομαι τοῖς ὡς θέλουσιν αὐτὸ καλεῖν ῥηρημένοις.

ἀλλ' ἀπείη τῶν περὶ τοῦτο πονεῖν ῥητισμένων τὸ ἐρραθυμημένως ἀναγινώσκειν καὶ τὸ ἀποκνέειν πρὸς τὸν διδασκαλικὸν λόγον. τὸ γὰρ ῥᾳθυμεῖν ἐμποδών ἐστι τῷ μανθάνειν, ὥσπερ τὸ δοκεῖν εἶναι σοφὸν τῷ εἶναι· ἀδελφὸν γὰρ τὸ μελετᾶν τῷ σοφὸν εἶναι καὶ ὀνομάζεσθαι, ὥσπερ τὸ μὴ μελετᾶν τῷ χωριτικὸν κεκλῆσθαι καὶ ἰδιωτικόν· ἕπεται γὰρ τὸ εἶναι σοφὸν τῷ μελετᾶν ὥσπερ τῷ μὴ μελετᾶν τὸ εἶναι χωριτικὸν καὶ τῷ μὴ ῥώννυσθαι λόγοις τὸ ἀπηγροικίσθαι. ὥσπερ γὰρ τῷ ἀναπνεῖν φαίνεται τὸ ζῆν, οὕτω καὶ τῷ μελέτῃ προσανέχειν τὸ εἶναι καὶ καλεῖσθαι σοφόν.

---

19. *ἀποκνέειν* (contractio omissa propter *ἀντίστοιχον*)] *κναίω δὲ τὸ λυπῶ* G | 22. *χωριτικὸν*] *χωρητικὸν δὲ τὸ ἀγγεῖον* G

---

5. *ἀπ-αχθίζω* «exonerare», ut sequentia synonyma verba ostendunt | 6. *ἀπὸ πεφορτικότες* G | *ἀπηχθιμένως* L | 8. *ἀποτινναξάμενοι* G | 10. *σκοπὸν* G | 15. fort. ante *εἴ τι* excidit *ἄλλο τι* vel sim. | *αἱρετόν* L | 16 s. *θέλουσι καλεῖν αὐτὸ ῥηρημένοις* (sic) L | 18. *ῥητισμένων* | 22. *τῷ*] *τὸ* L | 24. *τῷ μὴ... τῷ μὴ...*] *τὸ μὴ... τὸ μὴ...* L | 25. *ἀπογροικίσθαι* L | *τὸ ἀναπνεῖν* L.

Μὴ δὴ οὖν ἀποκάμωμεν, ὦ λῷστοι καὶ συνθιασῶται καὶ ἐκθειασταὶ τῶν καλῶν, πρὸς τῶν λόγων τὸν πόνον· πόνων γὰρ ἴσμεν τὸν θεὸν πωλεῖν σοφίαν καὶ μόχθων οὔ τι φατειῶν· μηδ' ἀπαυδήσωμεν τῷ βιβλίον ἱστορικὸν μεταδιώκειν· μηδὲ μικρὸν τῶν πρὸς τὸν λόγον πόνων ἐνδώσωμεν. ἀλλ' ὑπὲρ μὲν ὧν ἔρρωνται λόγων οἱ διδάσκαλοι, τῷ μελετᾶν ἀκεραίους καὶ ἀδιαλωβήτους τηρήσωμεν. ὑπὲρ δὲ ὧν ἀμφιγνοοῦσι, καὶ ἀμφοτερίζουσιν, ἄλλοις ταῦτα ἐπανατιθῶμεν καὶ ἀνακοινῶμεν, οἵπερ σοφιστικῶν εἰς ἄκρον εἰδάλιμοι λόγων ἐδείχθησαν τῷ ἰδάλιμοι ἴδει γεγονέναι· εἰ δὲ μήθ' οἱ πρῶτοι μήθ' οἱ μεσαίτατοι καὶ προυργιαίτατοι λύσιν ἀποδῶσιν, ἐπὶ μέσον ἐρρίφθων ταῦτα καὶ τιθέσθων καὶ τεθείσθων· οὕτω γὰρ μόνως εὑρεθείη λύσις τούτων καὶ οὐκ ἄλλως· εἰωθὸς γὰρ ἐστι μὴ λύεσθαι ἄλλως εἰ μὴ τῷ μέσον πλείστων σοφῶν τεθῆναι ἠπορημένον ῥητόν.

Ὕπνων, τῶν ἀδελφῶν μόρων, μὴ σπᾶτε ἡδέως· ἀλλ' ἐλλυχνίων ἀπόζοντα τὸν λόγον ἔχετε κατὰ τὸν Δημοσθένην τὸν σοφὸν τὸν Ἀθηναίων ῥήτορα. τῷ φορτίων περιττῶν λίχνον ἀγγεῖον γαστρὸς ἐπηχθικέναι βάρει ἀποτάσσεσθε· τῷ λιτοτάτως τε καὶ ἀποικιλωτάτως καὶ μὴ ῥυηφενῶς ἐσθίειν μᾶλλον συντάσσεσθε· καὶ μὴ διὰ βρωτὸν τάχα μικρὸν ἥδον οἰσοφάγον, λόγον διδασκαλικὸν καταπροήσεσθε· βροτῶν γὰρ τοῦτο λίχνων καὶ τῷ λαιμαργεῖν προστεθειμένων τε καὶ τετηγμένων καὶ βρωτῶν ἠττημένων ἀλλοιωτῶν, κόπρων ἤ τι ἢ οὐδὲν διενηνεγμένων, αἵπερ δι' Ἡρακλέος <Ἀλκμήνης> υἱέος Ἀμφιτρύωνός τε ἐκφορηθή-

---

4. ἀπαυδήσωμεν] ἀπαγορεύσωμεν GL *δοτικῇ* G | 6. ἔρρωνται] *ὑγιῶς ἔχουσιν* G | 9. εἰδάλιμοι] ἔμπειροι GL | 10. ἰδάλιμοι] *δίγυροι* GL | 16. σπᾶτε] *γενικῇ* G | 19. ἐπηχθικέναι] *γεμίσαι* L | ἀποτάσσεσθε] *δοτικῇ* G | 20. ῥυηφενῶς] *πλουσίως* G | 22. οἰσοφάγον] *λαιμόν* G | 22 s. καταπροήσεσθε] *αἰτιατικῇ* G | 26. Ἀμφιτρύωνος] Ἀμφικτύονος *δέ* G

---

5. ἐνδώσομεν L | 7. τηρήσομεν L | 17. ἐλυχνίων LG | 21. τάχα om. L | 22s. καταπροήσεσθαι L | 25. ἀλλοιωτόν L | 26. Ἀλκμήνης addidi ; olim *Διός*, cfr 128, 11 | υἱέως L

σονται, λέγω δὴ τῶν τῆς ἀρετῆς σφοδρῶν καὶ ἐπιτεταμένων πόνων.

Εἰ οὖν τὸν ἁβρὸν βίον οὐκ ἐθελήσετε μετέρχεσθαι, πολλοὺς μὲν ἠρηκέναι δόξετε λέοντας, πολλὰς δὲ ὕδρας Λερναίας, Γηρυονείους τε βοῦς ἀπελάσετε καὶ Νέσων πλείστων περιγενέσεσθε· ἀλλὰ καὶ Χιμαιρείων κακῶν ἀθιγεῖς διατηρηθήσεσθε κατὰ τὸν εἰρημένον Διὸς υἱωνόν, καὶ πολλοὺς Σκείρωνας καὶ Σίνιδας καὶ Κήυκας καὶ Κύκνους καὶ Ἀνταίους καὶ Λεπρέας καταπολεμήσετε καὶ Καύκωνας καὶ Κίκονας καὶ τερμερείων κακῶν καὶ Κυλωνείων μιασμῶν τὸν ὅλον τῶν αἰσθήσεων τόπον ἀνακαθάρητε, καὶ κατακλυσμῶν κοσμικῶν κατὰ τὸν Δευκαλίωνα περισωθήσεσθε, οἱονεὶ κιβωτὸν καινὴν τὸν λογισμὸν ὑμῶν ἔχοντες, ἧπερ τὸ νοητὸν τῶν λόγων μάννα ἐναποτέθειται ἦδον τὴν αὐτὸ θησαυρίζουσαν ψυχήν.

Τὸ ἐννυχίσαι δὲ καὶ παννυχίσαι καὶ καθευδῆσαι καὶ ἐφιζῆσαι· ὑπὸ ψιάθῳ <ἐκ> λύγων

---

4. ἠρηκέναι] αἰτιατικῇ (αἰτιατικόν V)· ἠρικέναι δὲ ἀντὶ τοῦ φιλονεικῆσαι δοτικῇ GV | λέοντας κτλ·] τὰ πάθη δηλονότι καὶ τοὺς πονηροὺς λογισμούς GL (δηλονότι post λογισμοὺς G)] λερναίας] πηγὴ Ἄργους (sc. ἡ Λέρνη) | 5. Γηρυονείους] Γηρυόνης βουκόλος ἦν· γί<νεται> δὲ ἐκ τοῦ γῆρυς ἡ φωνή | 6 Χιμαιρείων] Χίμαιρα θηλυκὸν ἡ πολυκέφαλος· ὡσαύτως καὶ Μαῖρα· ὅθεν καὶ Μαίρειον κακὸν καὶ Χιμαίρειον | 7. υἱωνὸν] οἰωνὸς δὲ ὄρνεον G | 8. Σκείρωνας κτλ.] ὀνόματα ληστῶν G | 9. Λεπρέας. τὰ διὰ τοῦ 'εας' ἅπαντα ψιλ<ά> πλὴν τοῦ Μιχαίας, Αἴας V Λεπραία δὲ πέτρα G. | 10. τερμερείων] νερθέριος δὲ καὶ ταρτάριος μυχός, ι G | Κυλωνείων] Κύλων Κύλωνος, κύριον | 11. ἀνακαθάρητε] αἰτιατικῇ G | 12. Δευκαλίωνα] τὸν Νῶε LV | 13. περισωθήσεσθε] γενικῇ G| κιβωτόν] καὶ κίστη καὶ θίσβη· θηλυκὸν δέ | 16. λύγων] παπύρων V λοιγὸς δὲ ὁ ὄλεθρος G

---

1. σφοδρῶν] hinc incipit V | 5. Νέσων ἤτοι κενταύρων V] 6. κακῶν V : θυμῶν GL | 7 μετὰ τῶν εἰρημένων V | καὶ πολλοὺς V : πολλοὺς δὲ GL | 8 ss. in nominibus ordinem codicis V servavi : καὶ σίνιδας καὶ λεπρέας καὶ κήυκας καὶ ἀνταίους καὶ καύκωνας καὶ κίκονας καταπολεμήσετε GL | 11. αἰσθήσεων G : αἰσθητῶν VL | 14. μάννα GL : νᾶμα V | 17. ψυάθῳ GL | ἐκ supra lin. suppl. G

πεπλεγμένῃ εἴ τι ἄλλο ἀσπάζεσθε· εὐόνειροι γὰρ αἱ ὄψεις τῶν ὑπὸ ταύτην ἐνιζημένων ἢ τῶν ἐπὶ στιβάδος ὑψηλῆς καὶ μετεώρου καὶ μετηόρου ἀνακεκλιμένων καὶ ὑπὸ νεοπλυνεῖ καὶ ἁλουργεῖ ἐσθήσει καὶ Ἀττικουργεῖ καὶ νεοβαφεῖ περιβολαίῳ τῶν ὕπνων μετειληφότων καὶ «ἅμα φάει ἠελίου» ἄλλον μεταλαμβανόντων σχηματισμόν.

Τὸν ἐφεστρίσι καὶ κιθῶσι καὶ χιτῶσι καὶ διπλοῖσι καὶ σισύραις καὶ ἁλιπορφύροις ἐσθήσεσι καὶ ἐσθῆσι καὶ τοῖς ἐκ λίνων καὶ σηρῶν ἀερίοις ὑφάσμασι κεχρημένον παρὰ φαῦλον καὶ κατὰ νῶτον τίθεσθε.

Ἐπορέγετε ῥήγη τῷ ῥίγει κατειλημμένῳ.

Φωριαμῶν δὲ καὶ ἀμφορίσκων καὶ κρωσσῶν καὶ ἀμ-

---

1. ἀσπάζεσθε] αἰτιατικῇ V] 2. στιβάδος] κλίνης V | 4. ἁλουργὶς μόνον, ι· ἁλουργὴς δὲ ἡ ἐσθής, η V | 5. μετειληφότων] γενικῇ V | 6. τὸ (om. V) μεταλαμβάνω ἐπὶ μὲν βρώσεως καὶ πόσεως γενικῇ, ἐπὶ δὲ ἱματισμοῦ (pro verbis πόσεως - ἱματισμοῦ habet V : πλούτου καὶ πίστεως καὶ λόγου), αἰτιατικῇ GV | 8. ἐφεστρίσι] ἐπευχίοις V] κιθῶσι] γυναικείοις ἱματίοις V κιθὼν γίνεται ἀπὸ τοῦ χιτών, τροπῇ τοῦ χ εἰς κ, τοῦ δὲ τ εἰς θ V | διπλοίσι] διμίτοις V | 9. σισύραις] γούναις V | ἁλιπορφύροις] θαλασσοβάφοις L | 10. σηρῶν] σὴρ σηρός, ὁ σκώληξ ὁ τὴν μέταξαν ποιῶν, καὶ σήραγξ ὁ κρημνός, <η>, σειραίνω δὲ τὸ ξηραίνω. <ει>, σιρρὸς δὲ ὁ λάκκος, <ι> V | 12. ῥήγη] ἱμάτια G | ῥίγει] ψύχει G | 13. φωριαμῶν] φωριαμὸς τὸ ἀγγεῖον ἐν ᾧ τὰ φάρη κεῖνται, ἤγουν τὰ ἱμάτια· φαριαμὸς καὶ φωριαμός V | κρωσσῶν] στάμνων V κροσσὸς δὲ ὁ μαλλός, καὶ κρόσσιον G | ἀμφορέων] μεγαρικῶν V

---

1. πεπλεγμένην V ; cfr. mox ὑπὸ ταύτην | εἴ τι ἄλλο om. GL | conicias εὐονειρ<ότερ>οι, vel l. 2 <μᾶλλον> ἢ | αἱ ὄψεις γὰρ τῶν... ἐνιζ. εὐόνειροι G | 2. ὑπὸ ταύτην] ἐπὶ ταύτῃ GL | 3. μετηόρου τε καὶ μετεώρου L : μετεώρου tantum G | 4. καὶ ἁλουργεῖ om. G.] καὶ ἁλ. καὶ ἀττ. ἐσθήσει V | ἔσθει ἢ ἐσθήσει G | 5. τοῦ ὕπνου V | 6. ἡλίου V ; fort. ἠελίοιο scripserat auctor | 7. σχηματισμόν] ἱματισμόν V | 8. ἐφιστρίσι V : ἐφεστρίσιον G | χιτῶσι καὶ κιθῶσι G | 9. ἁλιπορφύραις GL | 10. ἐσθήσι (sic) L : ἔσθησι G : fort. ἔσθεσι καὶ ἐσθῆσι. Pro ἁλ. ἐσθ. κ. ἐσθ. V habet tantum ἐσθῆσιν ἁλιπορφύροις | σειρῶν G | 11 παραφαῦλον G | νώτων V | 12. ῥήγει τῶ ῥίγη (corr. ῥίγει) V : ῥίγη τῶ ῥίγει L | 13. δὲ om. V | κρωσῶν G

φορέων λόγον μὴ ποιεῖτε· κάλπιν δὲ καὶ τίλιν καὶ τῆλιν ἔφθην καὶ κίστιν ἀποδιοπομπεῖσθε· ἀμὶς δὲ ἥπερ ἐνουρῆσαι ἔπεικται καὶ ἐπήπικται τοῖς τὸν πλοῦτον ἁβροῖς, μὴ ὤνων ὠνείσθω ὑμῖν· οὐδεμία γὰρ ὄνησις ὑμῖν ἔσται, ἔστε ἄν ἐστὲ ἐν τῷ βίῳ, εἰ μὴ βλάβη μᾶλλον καὶ δαπάνη ἄλογος.

Τῷ πιλίον καὶ σκιάδειον κρατὶ περιτίθεσθαι ὗει ὅτε ἀηδῶς ἔχετε.

Ἐξωρίσθω καὶ ὑπερωρίσθω λογισμῶν καὶ τὸ ὑπὲρ κόρον βρωτὸν προσεῖσθαι· πωλοδάμνει δὲ πρὸς τοῖς εἰρημένοις καὶ λογισμὸν σὸν παρισωμένως ἵππων πωλοδάμνῃ τῶν τῷ πωλοδαμνεῖν ἐφησμένων. καὶ γὰρ ἐκεῖνος καὶ πόνον καὶ μόχθον ὑφίσταται καὶ ψύχη διαφέρει, αἰπεινὸν καὶ τραχεινὸν τόπον ἐρευνῶν, ὀρεινῶν καὶ πεδινῶν μὴ ἀπολειπόμενος, εἴ πῃ βόσιν πώλοις ἐφεύροι· ἔλει τε ἐπεμβαίνει καὶ νέμει. καὶ

---

1. *κάλπις τὸ καλδάριον· Κάλπην δὲ πόλιν* | 2. *τῆλιν*] *βοτάνη* G *τζαμαδὰν λέγει τὴν τῆλιν* | *κίστην*] *κύστιν δὲ ἐδεσματοθήκην* | 3. *ἐπήπικται*] *ἤπεικται ὥσπερ καὶ τὸ εἴληπται· ἀλήλιπται δέ· τὴν γὰρ τρίτην συλλαβὴν συστέλλουσιν· ἠρώτηται, ἐρηρότηται* | 7. *πίλιον* (sic)] *ἐκ τοῦ πῖλος, τὸ κένκουκλον. Πήλιον δὲ ὄρος, η* | *ὗει ὅτε*] *ὅτε βρέχει* | 9. *ἐξωρίσθω*] *γεν<ικῇ> ἢ δοτ<ικῇ>* | 10. *προσεῖσθαι*] *αἰτιατ<ικῇ>. προίεσθαι καὶ προσοίεσθαι* (sic) | *προσίεσθαι δὲ ι* G mg. | 11. *παρισωμένως*] *ὁμοίως*] 13 s. *διαφέρει*] *ὑπομένει. διαφέρω τὸ ὑπομένω, αἰτιατ<ικῇ>· διαφέρω δὲ τὸ διαφορὰν ἔχω γεν<ικῇ>* | 15. *βόσις*] *βόσις ἡ τροφή. <ο> καὶ συβόσιον, συβώτης δὲ βοσκόν* (sic) *<ω>* | 16 *ἐπεμβαίνει*] *δοτ<ικῇ>* VG | *νέμει*] *ἡ εὐθ<εῖα> τὸ νέμος καὶ τὸ νάπος. εὕρητ<αι> καὶ θηλ<υκ>ὸν ἡ νάπη*

---

1. *τίλιν* sequente lacuna 12-14 litt. et deinde *ἔφθην καὶ κίστιν* L : *κίστην καὶ τῆλιν* V | 2. *κίστιν* GL ; fort. *κίστην καὶ κίστιν* | 3. *ἔπεικται καὶ* om. V | *ἠπήπικται* L | 3 s. *τοῖς τ. π. ἁβροῖς* om. GL ; fort. *τοῖς διὰ τὸν πλοῦτον ἁ.* | 4. *οὐδὲ γὰρ μία* LV | *ὑμῖν* om. GL | 5. *ἐστ' ἂν* G | *μὴ καὶ βλάβη* G | *βλάβη μᾶλλον* om. V. | 7. *πιλίδιον δὲ καὶ σκιάδιον* LG | *ὗει ὅτε* V (quod scholio firmatur) : *ὅτε ὗει* G | 9. *ἐξωρίσθω δὲ* GL | *λογισμῶν*] *καὶ ὑποδιωρίσθω* LG | 12. *τῶν τ. π. ἐφ.* om. LG | 13. *καὶ πόνον* om. L | *καὶ μόχθον* om. G. | 15. *πεδινὸν* V | *ἀπολιπόμενος* V] | 16. *ἐφεύρη* V

νάπη διαβαίνει καὶ ὄρη, δρυμώνων δὲ οὐκ ἀφίσταται καὶ «δρία βησσήεντα» διατρέχει καὶ μέχρις ἂν εὑρήσει καὶ εὖρῃ οὐδεμίαν ἀνοχὴν ἀνακωχῆς ἑαυτῷ δίδωσιν.

Ἄγχε δὲ καὶ τὸν θυμὸν λογισμῶν φιμῷ τε καὶ κημῷ ὥσπερ ἵππον ῥυτῆρι καὶ φορβειᾷ.

Ἀφροδισίων ἥττων μὴ ἔσο, ἀνεπισκότητον καὶ ἀνεπιθόλωτον φυλάσσων τὸν τῆς ψυχῆς νοερὸν ὀρθαλμόν.

Μὴ ἐπισκοτείσθω τῷ ἔξωθεν ὄμμα τὸ ἔνδοθεν, ἀλλὰ φαιδρωπὸν ἔστω καὶ χαρωπόν.

Μὴ σκυθρωπὸς καὶ κατηφιῶν εἴδου τῷ πέλας νῆστις διημερεύων· ἀλλ' ἄλειψαί σου τὴν κεφαλὴν ἐλαίῳ τῆς ἀγνείας <μᾶλλον> ἢ τῆς μορίας, καὶ τὸ πρόσωπόν σου νίψαι, καὶ ἀπόνισαι, καὶ καθάγνισον σαυτὸν καὶ καλλιέρησον καὶ καθάγισον τῷ θεῷ μὴ ἀμνειοὺς ἢ κριοὺς ἢ ὄις ὑπορρήνους καὶ βοῦς εἰλίποδας καὶ ταῦρον

---

1. *δρυμώνων*] *στρυμόνων δέ* | *ἀφίσταται*] *γενικῆ* G mg. | 2. *δρία*] *ὁ σύνδενδρος τόπος* | *βησσήεντα*] *βαινόμενα*, et in mg : *οἱ πρὸς τὴν ῥίζαν τοῦ ὄρους τόποι πρυμνώρεια* (*ώ* corr. in *ο* sup. l.) *τὰ δ' αὐτοῦ ὑπώρεια, τὰ <δ'> ἀκρότατα ἀκρώρεια, τὰ ὑψηλὴν σκοπίαν* (sic), *τὰ προνενευκότα πρῶν<ες>, τὰ καμπύλα κλιτύες, τὰ βάσιμα βῆσσαι.* | *διατρέχει*] *αἰτιατικῇ* G mg. | 3. *ἀνοχήν*] *ἄδειαν* | *ἀνακωχῆς*] *ἀναπαύσεως* | 5. *ῥυτῆρι*] *χαλινῷ* | *φορβειά*] *καὶ ζειὰ καὶ χειὰ καὶ παρειά.* | 6. *ἀφροδισίων*] *τὰ διὰ τοῦ ησιος ἅπαντα διὰ τοῦ ηγράφεται, πλὴν τοῦ Ἀκρίσιος, Ἀφροδίσιος, Ἀρτεμίσιος, Χαρίσιος Μειλίσσιος· Ἀρκείσιος δέ, Σιμοείσιος, ἀπειρείσιος, κουβουκλείσιος* | 8. *ὄμμα τ. ἔ.*] *ἤγουν ὀνοῦς* | 12. *μορίας*] *εἶδος ἐλαίας. καὶ συμμορίας* | 13 s.. *καλλιέρησον*] *θῦσαι* | 14. *ἀμνειούς*] *ἀμνίον δέ* | 15. *ὑπορρήνους*] *ἐχούσας πρόβατα· ῥὶν δὲ ἡ μύτις* | *εἰλίποδας*] *ἀπὸ τοῦ εἰλίσσειν τοὺς πόδας*

---

1. *ὄρη — καὶ*] *ὄρη. καὶ δρυμώνων καὶ στρυμόνων οὐκ ἀφίσταται. ἀλλὰ καὶ* LG ; cfr. scholia | 2 s. *εὑρήσει καὶ εὖρη* V : *εὖρη, ἢ εὑρήσει* LG | 4. *κημῷ καὶ φιμῷ* G | *φιμῷ* corr. ex *φυμῷ* V | *τε καὶ* om. L 5. *ἵππων* G. | 6. *καὶ ἀφροδισίων* L | 6 s. *ἀθόλωτον* LG | 7. *φυλάττων* G | *νοερὸν* om. LG | 8. *ἐπισκοτείσθω καὶ σκοτίσθω* LG | *ἔξωθεν ὄμματι τὸ ἐντός* LG | 11. *ἄλειψέ σου* G | 11 s. *ἐλαίῳ—μορίας* om. LG ; cfr. scholia | 12. *μᾶλλον* supplevi | *πρόσωπον*, om. *σου* L | 13 s. *καλλιέρησαι καὶ καθάγισαι* LG | 15 s. *ἢ οἷς — γαλαθηνὸν* post *κάπρον* (p. 1 9, 2) trai. LG | *ὑποῤῥ-* corr. ex *ὑποιῤ-* V

αἰπύκερων καὶ ἀρνειὸν νεογιλὸν καὶ γαλαθηνὸν ἢ «συῶν ἐπιβήτορα κάπρον» κατὰ τὸν ποιητήν <λ 131, ψ 278>, ἀλλὰ τὰ τῆς ψυχῆς αἰσθητήρια.

Μὴ ῥὶς ἡδυνέσθω σοι μυρεψικοῖς καὶ ῥωπικοῖς μαγγανεύμασι καὶ ψυχοβλαβέσιν ἡδύσμασι. μὴ τὸν ἀκουστικὸν πόρον ἦχων ὅλον τῶν κατ' ἀγοραῖον τόπον ἡσμένων ποιήσῃς· ἀλλ' [ὠτίον] ἀποσκήνου φθόγγων τῶν βλαβερῶν, κηροῖς ὠτίον ἐπηλειμμένον ἔχων, ἠλειμμένον τε καὶ ἀληλιμμένον πρὸς τὸν φαῦλον τῶν λόγων κατὰ τοὺς Ἰθακησίους ἑταίρους.

Κλεῖθρον ὠσὶν ἐπίθες κατὰ τοὺς Πυθαγορείους. δακρύων ὀχετὸν ἐπάφες τῶν ὀφθαλμῶν κατὰ τοὺς Ἡρακλειτείους· ἵνα τῷ ἐνταῦθα δακρύσαι τὸ ἐκεῖσε ἐκφύγῃς. πάντα τὰ γήινα καὶ γεώδη καὶ γεηρὰ καὶ ἐπίκηρα καὶ ἐπίγεια καὶ ἐφήμερα κατὰ τοὺς Δημοκριτείους διαγέλα. τὸν πλοῦτον τὸν οἰκεῖον διάνειμε τοῖς πέλας κατὰ τοὺς Ἀπολλοδωρείους. φθέγξαι μοι τὸ τοῦ ναυαγίῳ περιπεσόντος ῥῆμα· «Χάριν ὁμολογῶ σοι, ὦ Τύχη, τῇ μέχρι τούτου τριβωνείου

---

1. *αἰπύκερων*] *πάντα τὰ παρὰ τοῦ κέρας μεγάλῳ* | *ἀρνειόν*] *ἀρνίον δέ* | 4. *ῥὶς*] *ῥὶν καὶ ῥίς· Ῥὴν δὲ ῥηνός, καὶ Ῥῆνος ὀνόματα ποταμῶν.* | 6 *ἡσμένων*] *καὶ ᾄδομένων* | 8. *ἠλειμμένον κτλ.*] *ἀπὸ τοῦ ἀλείφ<ω>* | 10. *κλεῖθρον*] *κλήθρη δὲ εἶδος δένδρου* G mg. | 11. *Ἡρακλ.*] *τοὺς μαθητ<ὰς> Ἡρακλεί<τ>ου· ὁ δὲ Ἡράκλει<τ>ος ἀεὶ ἔκλαιε φιλόσοφος ὤν. τὰ παρὰ τοῦ κλέος ἅπαντα διὰ διφθόγγου. κλῆτος δὲ τὸ πλάτος (?) η· κλίτος δὲ τὸ μέρος ι.* | 14. *Δημοκρ.*] *τοὺς μαθητὰς Δημοκρίτου* (δημηκ- V), *ὃς ἀεὶ ἐγέλα* | *διαγέλα*] *αἰτιατικῇ* G mg. | 16. *τοῦ ναυ. π.*] *Ζήνων οὗτος ἦν* L, item G mg. omisso *οὗτος* | —. *τριβωνείου*] *τριχίνου ἱματίου*

---

2. *συὸν* et *ὧν* supscr. V | *κάπρον· εἴτουν, ἡγεμόνα* LG | 4. *σοι* om. V | *καὶ ῥωπικοῖς* om. LG | *μαγκανεύμασι* G (cfr. 173, 11) | 5. *ἡδύσμασιν* G | 6. *ἡσμένον* L : *ἡγμένον* G | 7. *ὠτίον* delevi | *ὠτίον—κηροῖς* om. L : *ὠτίον ἐπειλημμένον* (sic) *ἀποσκήνου φθόγγων βλαβερῶν κηρῶν* G | 8. *ἐπηλειμμένον* L : *ἐπηλιμμένον* G : *ἐπειλημμένον*, ut vid., V, sed litterae 4 priores correctae parum perspicuae | *ἠλ. τε καὶ ἀλ.* om. V | *ἠλειμμένον* scripsi : *ἀλειμμένον* LG | 9. *ἠθακισίου* LG | 11. *τῶν* corr. ex *τοῖς* (m. 1 ?) V | 13. *καὶ ἐπίκηρα* post *ἐφήμερα* trai. L G, ubi addunt *καὶ φθιτὰ καὶ θνητὰ* | 15. *διάνειμαι* V | 16. *τὸ*] *τῷ* L : *τὼ* G | *ναυαγίῳ* LG : *ναυαγίου* V | 17. *τῇ* om. LG | *τούτου μέχρι τοῦ τριβωνίου* LG

με περισωσάσῃ». αἰχμάλωτος ληφθεὶς τὸ τοῦ Θεμιστοκλέους πρὸς τὴν γυναῖκα εἰπέ, ὥσπερ ἐκεῖνος εἶπεν ἡνίκα τρεῖς πόλεις ὑποφόρους ἔλαβέ, τὴν μὲν εἰς σίτων δόσιν, τὴν δ' εἰς οἶνων, τὴν δ' εἰς ὄψων · «ἀπωλόμεθα <ἂν>, ὦ γύναι, εἰ μὴ ἀπωλόμεθα». κυβείᾳ καὶ πεττείᾳ καὶ σφαιρίσει καὶ τηλίᾳ καὶ σαλακωνείᾳ ἀπόταξαι κατὰ τοὺς Ἐπιχαρμείους. κύβων καὶ πεσσῶν μὴ ἥττησο, ἵνα μὴ Ἡδωνὶς καὶ Ἐνετὶς καταγελάσῃ τῶν σῶν τρόπων γῆ τούτων μὴ ἠσσωμένη.

Φεῦγέ μοι τὴν τῶν ψαιστῶν καὶ πομάτων καὶ πεμήτων καὶ σησάμων καὶ μελιπήκτων καὶ πλακούντων καὶ βοείων κωλήνων κατάπτυστον καὶ ἐπίρρητον μαγγανείαν, καὶ τὴν ὀψοποιῶν καρυκείαν, καὶ τὴν οἰνοχόων ἀκρατοτάτην θόριξιν καὶ τὴν ἀπανθρωποτάτην οἰνοχοείαν καὶ τὴν νεόσμηκτον τῶν κυλίκων καὶ θηρικλείων καὶ ἐκπωμάτων

---

2. *τρεῖς πόλεις*] *Μαγνησίαν, Νησίαν καὶ Ταρτησόν* L : *οἱ μὲν Μαγνησίαν, Νίσσαν καὶ Ταρτησσόν · οἱ δὲ Μαγνησίαν, Μυκήνην καὶ Λάμψακον* G mg. | 4. *ἀπωλόμεθα*] *ἵνα ἀπωλέσθημεν* L | *εἰ μὴ ἀπ.*] *εἰ μὴ ἀπωλέσθημεν* L : *ἤγουν* (ut vid.) *ἀπωλέσθημεν εἰ μὴ ἀπωλέσθημεν* G mg. | 5. *τηλίᾳ*] mg. *τηλ<ία> ἡ ὑπόπλατος σανὶς τῶν ταυλίων* | 6. *σαλακωνείᾳ*] *τῇ ἐν πενίᾳ ἀλαζονείᾳ* | 7. *Ἡδωνίς*] *ἡ Μακεδω<νικ>ὴ χώρα* | *Ἐνετίς*] *ἡ Παφλαγονία καὶ ἐνετ<ὴ> περόνη* | 7 s. *καταγελάσῃ*] *γενικῇ* G mg. | 9. *ψαιστῶν*] *ἐκ τοῦ ψαύω ψαυστά* (*ψαστά* V), *καὶ τροπῇ τοῦ υ εἰς ι, ψαιστά* | 10. *σησάμων*] *σησαμίτων* | 10 s. *κωλήνων*] *ἐντέρων. κολίκων ἡ εὐθ<εῖα> ὁ κόλιξ* (sc. *κόλλιξ* vel *χόλιξ*) | 12. *ἀκρατοτάτην*] *ἀκρατώτατος δὲ ἵππος* (distinguendum scil. inter *ἄκρᾱτος* et *ἄκρᾰτος*) G mg. | 12 s. *θόριξιν*] *θορῶ τὸ πηδ<ῶ>, ἐξ οὗ καὶ θόριξις ἡ μέθη. θωρήσσω δὲ τὸ καθοπλίζω ἐκ τοῦ θώραξ* | 14. *κυλίκων*] *ποτηρίων* | *θηρικλείων*] *ὁμοίως, ἔκ τινος Θηρικλέους τοῦ πρώτου* (*α'* V) *ἐφευρόντος ὠνομάσθη* (sic) *οὕτως. κεραμεὺς δὲ οὗτος.*

---

1. *ληφθεὶς εἰπὲ τὸ* LG | 2 *εἰπὲ — εἶπεν* om. GL | 4. *ἀπωλόμεθα* corr. ex *ἀπωλέ* (*σθημεν*) ut vid., V | 6. *σαλακωνείας* V ante correctionem (m. 1 ?) | 7. *πεττῶν* LG | 7 s. *καταγελάσεται* LG | 8. *ἠσσωμένη* VG¹ : *ἠσσημένη* LG² | 9 s. *πομάτων — πλακούντων* partim, ut videntur, corrupta : *ποπάνων καὶ μηλιπήκτων καὶ πεμμάτων καὶ ψαικάλων* GL | 10 s. *κωλήνων*] *κηλώνων* L | 11. *ἐπίρρυτον* L 12. post *καρυκείαν* addunt *καὶ σησάμων* LG | *ἀκρατοτάτην* G : *ἀκροτάτην* VL | *θόριξις* ex *θώρηξις* nimia grammaticorum subtilitate ortum noli emendare ; cfr. scholia | 14. post *θηρικλείων* addunt *καὶ ἀλείσῳν* LG

καὶ προπομάτων καὶ μυττωτῶν ἐπιμέλειαν. μίσει μοι τὴν δαισὶν ὑπάρχουσαν τράπεζαν κατάκομον καὶ πολύκωμον καὶ πολύκρεων· τοὺς κομάζοντας τῶν νέων καὶ ἐπικώμους καὶ κώμων πίνοντας ἄχρι ἀποστρέφου· τὸν ἐπεισκωμάζοντα καὶ ἐπεισφροῦντα τῶν φίλων τῶν ἐφήβων καὶ προσήβων καὶ προθήβων καὶ προήβων ἀκλήτως ἐπὶ πότον ἢ δεῖπνον διάβαλλε ὡς προτένθην καὶ γάστριν καὶ γύνιν καὶ βλακὶ παρωμοιωμένον καὶ θωπίῳ καὶ ἀνατροπεῖ [καὶ παντεῖ καὶ πατρεῖ] καὶ διαβολεῖ καὶ προαγωγεῖ [καὶ νυκτεῖ] ἀνδρί.

Διάπαιζέ μοι τὸν παιδείων ἐκδεδεμένον τρόπων, διάπτυε τὸν παιδίων τρόπον νεογνῶν τὸν λογισμὸν κεκτημένον. κατάπτυε τῶν παιδιᾷ καὶ ὀρχήσει καὶ σικίνῃ καὶ σκωπιᾷ καὶ κορδακισμῷ καὶ τετρακώμῳ ὀρχήσει ἐπὶ μέσων τῶν στενωπῶν ἐφησμένων, ἐξορχοῦ τὸν θεῶν πεπλαστουργημένων εἴδη τιμᾶν καὶ διὰ θαυμασμὸν ἄγειν ῥηρημένον. ὑπερεκθείαζε τὸν Θεὸν τὸν ἀληθινὸν διὰ σεβασμῶν κεκτημενόν. κατορχοῦ τῶν

---

1. μυττωτῶν] <μυτωτὸν δὲ> ὑπόδημα τὴν μύτην ἔχον] 3. κομάζοντας] <κομάζω>τὸ θάλλω] 4. ἐπικώμους] μεθύσσους (sc. μεθύσους) | κώμων] ὕπνων | 4 s. ἀποστρέφου] αἰτιατ<ικῇ>. ἐπιστρέφομαι δὲ γεν<νικῇ> | 5 s. ἐπεισφρ.] ἀπὸ τοῦ εἰς φέρω | 8. προτένθην] ὁ λαίμαργος, et mg. : ἀπὸ τῆς πρό προθέσεως καὶ τοῦ τένδω τὸ ἐσθίω (cf. Sch. in Aristoph. Nub. 1198) | γύνιν] πόρνον | βλακὶ] τρυφηλῷ | 9. θωπίῳ] πανοὔργῳ | ἀνατροπεῖ] πονηρῷ· λοιδόρῳ | 12. διάπαιζε] αἰτιατ<ικῇ> VG | ἐκδεδεμένον] γεν<ικῇ>, κρεμάμενον | 13. διάπτυε] αἰτιατ<ικῇ> VG | 14. κατάπτυε] γενικῇ Gmg. | 15. σικίνῃ] εἶδος (εἴδος V ; voluit fortasse εἰδει) ὀρχήσεως | σκωπιᾷ] ὁμοίως | 16. ἐξορχοῦ] αἰτιατ<ικῇ> VG | 18. ὑπερεκθείαζε] αἰτιατ<ικῇ> | 19. κατορχοῦ] γεν<ικῇ>

---

1. μυττωτῶν καὶ μυωττῶν LG | 4. ἐπὶ κώμους L | κώμων pro κωμάτων : cfr. scholia | 4 s. ἀποστρέφου μοι LG | 7. ἀκλήτως post δείπνον trai. LG | 8. προτένθιν L | post βλακὶ add. καὶ θωπὶ LG | 8 s. παρομοιωμένον V | 9 ss. καὶ παντεῖ — νυκτεῖ om. L (cfr. p. 128, 4 s., 154, 10). | pimerismos delevi. | 12 διάπαιζε G : διάσπαζε V | 13. παιδίων corr. ex παιδιῶν ? V | 14. τῶν corr. ex τὸν V | 14 s. ὀρχήσει om. L | 15. σικίννι (sc. σικίννει) L | 15 s. καὶ κορδ. — ὀρχήσει om. V | 17. εἴδη om. L | 17 ss. καὶ δ. θ. ἄγειν om. V | 18 s. θεὸν ἀληθινὸν τὸν θεὸν τῶν θεῶν πάντων διὰ σεβάσματος κ. L G

πτωχὸν καταψέγειν βεβουλημένων, καταχλεύαζε τὸν ὀρφανῶν μὴ προστατεῖν ἠπειγμένον· μὴ κατεπιχείρει τῶν κατὰ ταπεινὸν πολιτεύεσθαι προτεθυμημένων· μὴ κατασοφίζου τὸν ἴσων σοι ἠξιωμένον λόγων καὶ ἐν ἴσῃ τιμῇ γεγενημένον. μὴ καταπροίξῃ τῶν σοῦ μᾶλλον σοφῶν· μήτε νόμων θείων πονηρὸν ἐπίπροσθεν τίθεσο ἐθισμόν.

Μὴ ὑπὲρ τὸν τεθειμένον ὅρον πήδα. μὴ τῶν πέλας κατασκεδάζειν αἰροῦ λῆρον καὶ ὕβριν. μὴ τὸν σῶν συνασπισμῶν δεδεημένον ἀπωθοῦ καὶ ἀπόθου, μὴ λόγον διηλεγμένον ἀποφήνῃς τῶν διειλεγμένων σοι περὶ θείων σκοπῶν.

Δὸς ἄρτον ἐνδεεῖ. μετάδος ποτῶν τῷ ἐν πενίᾳ καὶ πενητείᾳ καὶ ξενίᾳ καὶ ξενιτείᾳ· τῷ γὰρ ὅλων οὐ<δὲν> μικρὸν ἐπιδεεῖ· ἀπόδος τῷ Θεῷ τὸν ἴσον ὑπὲρ τῶν δεδομένων σοι παρ' αὐτοῦ μισθόν.

Καταφρόνει τῶν κατωφρυωμένων τῶν ὀρφανῶν. ἐπόρεξον σῖτον τῷ ἐν σιτοδείᾳ ὄντι. δὸς ᾧ δεῖ πλείστων βρωτὸν καὶ ποτόν. ὑπ' ὄροφον δόμων ἄγε τὸν ξένον καὶ ὑπωρόφιον ποίησον τὸν ῥακείων κατερρικνωμένων καὶ διερρηγμένων περιβεβλημένον μηδὲν διενηνεγμένον

---

1. καταχλ.] αἰτιατ<ικῇ>| 2. κατεπ.] γεν<ικῇ>— | 3.κατασοφίζου] αἰτιατικῇ G mg |5.καταπροίξῃ] γενικῇ Gμὴ προγλωττίσῃς (-ττίσῃ ?), μὴ προδράμῃς LG ; δηλοῖ δὲ praemisit G | 7 s. κατασκ.] mg. κατασκεδάζ<ω>, κατ<α>χέω, καταψηφίζομαι καὶ καταμαρτυρῶ σου τάδε | 15. καταφρόνει] γεν<ικῇ> | 16. δεῖ] χρεία ὑπάρχει] 17. ὄροφον] ὄροφος μικρόν (sc. ο habet) πλὴν εἰ μὴ μακρὰ παραλήγ<ουσα>· χρυσόροφος, πεντόροφος (immo χρυσώ- πεντώ- !) |18. κατερρ.] ἐσχισμένον (cfr. not. crit.)

---

3 κατὰ om. G | πολιτεύεσθαι] καταπολιτεύεσθαι LG | 4. ἠξιωμένον σοι V | καὶ — γεγενημένον om. LG | μὴ LG : μήτε V | 6. ἐπίπ. τ. ἐθ. V : εἰθισμὸν προτίμα G | 7. ὑπερτὸν V | τὸν πέλας G | 8. ὕβριν] ὕθλον LG | 9. καὶ ἀπόθου om. LG | 10. σοι om. V. | 11 s. καὶ πενητείᾳ — ξενιτείᾳ om. V | 12 s. τῷ - ἐπιδεεῖ om. LG | 12. οὐδὲν scripsi (nil parum est cui omnia desunt) | 13. μικρόν corr. ex μικρῶν V | τῷ om. V | ἴσον V | 14. παρ' αὐτοῦ om. V | 16. σῖτον V : ὀλίγον ἄρτον LG | σιτοδεία καὶ σιτοδεία LG | ὄντι om. V | δὸς om. G | 17. βρωτὸν καὶ ποτόν om. GL | 18. ὑπ. τοῦτον ποίησον LG | τῶν ῥακίων κατερικνωμένων LG | κατερρικνωμένων corr. ex κατερικνομένον V ; cfr. scholia | 19. περιβεβλημένων μηδὲν διαφέροντα LG

χιτωνίσκον. ἀντιλαμβάνου τῶν πρὸ πυλώνων ἡλκωμένων. μὴ κατεπαίρου τὸν ἐ ρ ι μ μ έ ν ο ν πτῶμα ἄξιον οἰκτιρμῶν. μὴ μυκτήριζε τῶν καταβεβλημένων ὧν εἶχον ε ὐ δ α ι μ ο ν ι σ μ ῶ ν. μὴ καταβόα τῶν καταπεπονημένων. ἀντέχου τῶν ἐν αἰτίᾳ ἔργων. ἀπόλυε ἐγκεκλημένον. τὸν πονηρῶν ἀντιπεποιημένον τρόπων μὴ π ε ρ ι π ο ι ο ῦ. μ ε τ α π ο ι ο ῦ τῶν ἐν οὐρανοῖς ἀγαθῶν.

Μ ὴ φ ε ί δ ο υ τῶν ἐν χερσί. τῷ ἀρετὴν δὲ ἐ φ ή δ ο υ ἀσκεῖν μή πως ἐπὶ λιμένος ὢν τὸν τῆς ἀρετῆς πλοῦτον ναυαγήσῃς. μὴ κατακύβευε τὸν σὸν πλοῦτον. μὴ κατοψοφάγει τὸν εὐδαιμονισμόν, ἵνα μὴ τητώμενος τὸ ὕστερον στενάξῃς γεγωνὸς καὶ δ ι ω λ ύ γ ι ο ν καὶ ὀλολύγιον, τορὸν καὶ στεντόρειον μυχῶν τῶν τῆς καρδίας καταθρηνῶν τὸν πονηρὸν ἐκεῖνον διαλογισμόν.

Ὡς ἐπὶ λεπτῶν μίτων γίνωσκε τὸν τῶν ἀνθρώπων περιουσιασμὸν διαβαίνειν καὶ κύκλων πάνυ δρομικῶν. σήμερον γὰρ συμβαίνει τούτων εἶναι <τοῦτον> τὸν οἶκον καὶ τὸν πλοῦτον, αὔριον δὲ ἄλλων. ἐγκύκλιοι γὰρ αἱ τῶν ἀνθρώπων εὐτυχίαι· καὶ ἐπίκαιρον καὶ ἐφήμερον τὸ χρυσίων κτῆμα. μηδεὶς τὸν ἁπάντων πλοῦτον κεκτημένος ἔχειν τι οἰέσθω. πτηνῶν γὰρ τὸν βίον οὐρανοδρόμων ἴσον ἴσμεν εἶναι πτήσει, ἢ πλοίων θαλαττοπόρων ἴχνει, ἢ ἧρος

---

1. ἀντιλαμβάνου] γενικῇ G mg. | 1 s. κατεπαίρου] γενικῇ G mg. 3. εὐδαιμ.] κακοδαιμονησμός η | 4. καταβόα. γενικῇ G | ἀντέχου γενικῇ G | 5. ἀντιπ.] ἀ ν τ ι π ο ι ο ῦ μ α ι γεν<ικῇ> π ε ρ ι π ο ι ο ῦ μ α ι καὶ π ρ ο σ π ο ι ο ῦ μ α ι καὶ ἐ κ π ο ι ο ῦ μ α ι αἰτιατ<ικῇ> | 6. περιποιοῦ] αἰτιατικῇ G mg. | 7. φείδου] γενικῇ G mg. | ἀσκεῖν] ἀ σ κ ῶ ἐ ξ α σ κ ῶ αἰτιατικήν· ἐ ν α σ κ ῶ ἐ π α σ κ ῶ δοτικήν | 9. κατακύβευε] αἰτιατικῇ G mg. | κατοψοφάγει] αἰτιατικῇ G mg. 10. τητώμενος] στερούμενος L | 12. καταθ.] αἰτιατικῇ G mg.

---

1. ἀντιλαμβάνου om. V | 2. ἐριμμένον V] οἰκτιρμῶν ἄξιον LG | 2 s. μυκτ.| καταμυκτηρίζειν θέλε LG | 4. τῶν ἐν L : τὸν ἐν VG | 5. ἐγκεκλημένον LG : ἐκκεκλημένων V | 6. τῶν V : δὲ τῶν LG | 7. μὴ φείδου LG : φείδου V | τῷ—ἀσκεῖν V : ἐφήδου δὲ τῷ ἀρετὴν ἀσκεῖν LG | 8. μή πως—ναυαγήσῃς om. V | πλοῦτον L : τρόπον G | 9. μὴ LG : μηδὲ V | 10. τὸ om. L | post ὕστερον habent verba μυχῶν τῶν τῆς καρδίας (11 s.) LG | 10 s. γεγωνὸς καὶ τορὸν καὶ διωλύγιον καὶ στεντόρειον (om. καὶ ὀλολύγιον) LG | 13 s. γίνωσκε — διαβαίνειν] γίνωσκε βαίνειν τὸν ἀνθρώπων περ. LG | 15. τοῦτον supplevi | 15 s. δ' ἄλλων LG | 16. ἐγκύκλιαι L : -οιαι G | ἀνθρώπων om. L | καὶ ἐπίκαιρον om. LG | 17. κτῆμα. καὶ μηδεὶς L | 19. εἶναι ἴσμεν LG | ἴχνη V

ἄνθει, ἢ κόνει λεπτῇ, ἢ χόρτων χλόῃ ἐπ' ἀγρῶν ἐκφυείσῃ καὶ πάλιν ξηρανθείσῃ.

Ἐγγύμναζε σαυτὸν τῷ πονεῖν. καὶ τὸ πόνον ὑφίστασθαι μὴ ἀποδοκίμαζε. τῷ ῥᾳθυμεῖν μὴ μέλλου· τῷ γυμνάζειν προσήλου σαυτόν. τὸ ἀμελεῖν ἀποτροπιάζου. τὸ πρηνὴς κεῖσθαι ὑπερτίθου. ἐπιτίθου τῷ μετ' ἐπιμελείας ζῆν. τῷ διαλελυμένως βιώσκειν μὴ συντίθου· ἀποτίθου τὸ μελεδῶσι καὶ τυφεδῶσι καὶ τηκεδόσι καὶ φροντίσιν ἐμπείρεσθαι.

Ἄσκει τὸ γυμνάζεσθαι τῷ μετ' ἀρετῆς βιοτεύειν. μὴ εἰληθερού ἢ θερόμενος εἴλῃ τὰ πρόσειλα καὶ εὔειλα καὶ προσήλια τῶν χωρίων ἀποτροπιάζου, ἀφορῶν πρὸς τὸν τοῦ Ἀρίστωνος, ὃς τῶν φίλων προτρεπομένων τῷ ἄγαν νοσηλείᾳ πεπεδῆσθαι αὐτὸν καὶ νοσηλίων ἐπιδεῖσθαι φαρμάκων, ἐπί τι τῶν ὀρῶν ὑπαναχωρῆσαι, οὐκ εἶξε, φήσας ἢ μὴν τὸ ἐπ' οἰκείων τόπων νοσερῶν κακῶν πεπληρωμένων τεθνήξεσθαι κρεῖττον ἡγεῖσθαι τοῦ ἐπ' ὀθνείων χωρῶν ὑγιεινὸν γενέσθαι.

Τῷ πρηνεῖ ἢ ὑπτίᾳ χειρὶ τὸν ὑπὸ σὲ δοῦλον πτίσσειν μὴ προσ-
τίθου, ἵνα μὴ κατ' Ἀνάξαρχον διασύρων σε τῶν μονοτρόπων

---

3. *ἐγγυμν.*] *δοτικῇ* G | 4. *μέλλου*] *ἐγχρόνιζε*] 5. *ἀποτροπιάζου*] *ἀποτρόπαιον ἡγοῦ* | *πρηνὴς*] *πρηνὲς τὸ ἐπὶ πρόσωπον. γί<νεται> δὲ ἐκ τοῦ πρανές κατὰ τροπὴν τοῦ α εἰς η* | 6. *ὑπερτ.*] *αἰτιατικῇ* G| *ἐπιτ.*] *δοτικῇ* G| 7. *συντ.*] *δοτικῇ* G |10. *ἄσκει*] *αἰτιατικῇ* G| 11. *πρόσειλα καὶ προσήλια*] *πρόσειλα χωρία* (*χώρα*, ut vid., V) *καὶ εὔειλα δίφθογγον· προσήλιον δὲ καὶ εὐήλιον, η* | 16. *ἐπ' οἰκείων κτλ.*] mg. *γέγονα ἐπὶ τῶν τόπων μεγ<ά>λ<α>· παραγέγονα ἐπὶ τὸν τόπον μικρά* | 19 s. *προστίθου*] *δοτικῇ* G

---

1 s. *ἐκφυήσῃ* et *ξηρανθήσῃ* L | 3. *ἐγγύμναζε* LG : *γύμναζε* V (cfr. 10) | *καὶ* om. LG | 4. *μέλλου* V : *κατείληψο* LG | 5. fort. *πρηνές*, cfr. scholia | 6. *ἐπιτ.*] *ἐπιτ. δὲ* LG| 6s. *τῷ—συντίθου* om. V | 8. *τηκεδόσιν*, om. *καὶ φροντίσιν*, LG | 10 s. *εἰληθερούμενος* (sups. *θερμαινόμενος* G) | 11. *εἴλῃ* LG | *καὶ εὔειλα* om. V ; cfr. scholia | 12. *τοῦ* om. LG | 14 s. *αὐτὸν—φαρμάκων* om. V | 15. *εἶξεν* LG : *εἶξαι* V | 15 s. *φήσας*] *ἀλλ' ἔφησεν* LG | 16 s. *πεπληρωμένον* G | 18. *χωρῶν*] *τόπων* LG | *ὑγεινὸν* G | 19. *πρηνεῖ* LG : *πρηεῖ* V | *ἢ* om. LG | 20 s. *σέ τις προφερεῖ* V : *σε τῶν τρόπων τις ἐρεῖ* L ; rectum servavit G

τις ἐρεῖ· «*Πτίσσε πτίσσε τὸν Ἀναξάρχου θύλακα· οὐ γὰρ Ἀνάξαρχον πτίσσεις.*»

Ὑπερτίθου τὸ ἀναβάλλεσθαι «ἔς τ' αὔριον ἔς τ' ἔννηφι» ἵνα μὴ κατὰ σοῦ <τις> ἐκεῖνο τὸ Ἡσιόδειον <OD 410-414> ἐρεῖ· 5 *«αἰεὶ δ' ἀμβολιεργὸς ἀνὴρ ἄτῃσι παλαίει». ἐπιτίθου τῷ τὸν ἐχθρὸν πλήθει δώρων δωρεῖσθαι, ἐκείνῳ χαίρειν προσειπὼν τῷ <OD 355>* «*δώτῃ κέν τις ἔδωκεν, ἀδώτῃ δ' οὔ τις ἔδωκε*», <OD 354>* «*καὶ δόμεν ὅς κεν δῷ καὶ μὴ δόμεν ὅς κεν μὴ δῷ*», <OD 356>* «*δὼς ἀγαθή, ἅρπαξ δὲ κακὴ* 10 *θανάτοιο δότειρα*».

Ἄσκει σαυτὸν τῷ πονεῖν καὶ τῷ μετ' ἀρετῆς βιοτεύειν. μὴ ἱμείρου γαργαλισμῶν. καὶ κώμων ἀπέχου τῶν ἀδελφῶν τῶν πικροτάτων γαργαλισμῶν.

Τὸν χρυσίων καὶ χαλκῶν δεύτερον ἡγούμενον τὸν πλοῦτον τὸν τῆς 15 *ἀρετῆς, λῆρον καὶ ὕθλον ἡγοῦ· τὸν λέκτρων ὀθνείων ἐπιβαίνειν ὠρεγμένον, τῶν μικρὸν ὅσον ἐπενηνεγμένων συντριμμῶν κατοίκτειρε. τῶν πλούτων ἐπιτροπεύειν οὐκ οἰκείων διὰ σπουδασμῶν τιθεμένων, κατειρωνεύου. τὸν λαὸν ἱκανὸν ἐξηρτημένον καὶ τούτῳ ἐπηρμένον, τῶν τοσούτων τύφων ταλάνιζε.*

---

1. *πτίσσε κτλ.*] mg. *δαιρόμενος ὁ Ἀνάξαρχος τοῦτον τὸν λόγον ἔχεεν* | *θύλακα*] *δέρμα* | 3. *ὑπερτίθου*] *δίωκε* V : *αἰτιατικῇ* G | 5. *ἀμβολιεργός*] *ὁ ἀναβαλλόμενος τὸ ἔργον* V : *ῥάθυμος* L | *ἐπιτίθου*] *δοτικῇ* G | 6. *δωρεῖσθαι*] *δεξιοῦσθαι*] | 9. *δώς*] *ἡ δωρεά* | *ἅρπαξ*] *ἁρπαγή* | 12. *γαργαλισμῶν*] *μοιχευμάτων* V : *τῶν κινήσεων τῆς ἡδονῆς* L : *τῶν ἐπὶ ταῖς ἡδοναῖς κιν.* G | 13. *γαργαλισμῶν*] *ἐριθισμάτων* (l. *ἐρε-*) *τῶν σωμάτων* | 15. *λῆρον*] *λίρος ὁ ἀναιδής ι* | *ὕθλον*] *οἱστρος δέ* | 18. *κατειρωνεύου*] *γενικῇ* G | 18 s. *ἐξήρτημαι τὸ βαστάζω αἰτιατ<ικήν>· ἐξήρτημαι δὲ ἀντὶ τοῦ ἐκκρέμαμαι γεν<ικήν>* | 19. *ταλάνιζε*] *αἰτιατικῇ* G

---

1. *θύλακα* corr ex *θώρακα* V : *θύλακον* L | —. *ἔς τ'...*] *ἔστ'* utrobique V | 4. *τις* supplevi | *ἐρεῖ* V : *προσείπωμεν* LG | 6. *τῷ*] *δὲ τῷ* LG | *ἐκεῖνο* G | 7. *τῷ* LG : *τὸ* V | 8 s. *κε...κε* G | 8. *μὴ δῶμεν* L | 11 s. *μὴ —ἀπέχου*] *κώμων ἀπέχου· γαργαλισμῶν μὴ ἱμείρου* LG (sed *κῶμοι* sunt *γαργαλισμῶν ἀδελφοί*) | 12. *κόμων* V] | 13. *πικροτάτων* G : *πικροτέρων* L : *μικροτέρων* V | 14. *χρυσίον* L | *ἡγούμενον δεύτερον* V | *τὸν τῆς* G : *τῆς* VL | 15. *ὡς λῆρον* LG | *τὸν δὲ λέκτρων* L | 16. *ὀρεγόμενον ἢ ὠρεγμένον* LG | *συντριμμῶν* (ex *συντριμμός* = *σύντριμμα*) noli mutare in *συντριβῶν* vel *συντριμμάτων* | *ὅσον* V^2 ex *ὅσων* | 17. *οὐκ* om. L | 18. *τεθειμένων* LG

τῶν πλούτων ὅτι πλείστων ἐξηρτημένων καταστέναζε· καὶ κατατώθαζε τὸν διακωμῳδεῖν ἄλλον ἠπειγμένον· τούτῳ γὰρ διαδορατίσεις τὸν ἐχθρὸν καὶ τῶν ἐναντίων κατακρατήσεις. καὶ τοῦτο τὸν οὐρανὸν προξενήσει σοι, καὶ τούτῳ τῶν οὐρανῶν κληρονομήσεις. τούτῳ γὰρ Θεὸς εἴδεται ἡδόμενος ὡς οὐκ ἄλλῳ τῳ.

Μὴ κατόκνει ξεναγῆσαι καὶ ξενίσαι καὶ φιλοξενῆσαι τὸν ὁδοιπορικῶς ἐσταλμένον ἐπί τινα ἐμπορίαν. ἀλλὰ καὶ ὡδοιπορηκὼς εἴ τινα ἴδῃς φόρτον ἱκανὸν ἐπισεσαγμένον, τῶν φόρτων αὐτῷ συγκοινώνει.

Κατακερτόμει τὸν ἀδελφῶν καταμωκᾶσθαι συνειθισμένον. καταναιδεύου τῶν καταναισχυντεῖν τῶν πλησίον προῃρημένων. κατάπτυε τῶν διαπτύειν τὸν ὀρφανὸν προτεθυμημένων. κατηγόρει σκαιὸν λογισμὸν τῶν τὸν ἀδελφὸν παρεωσμένων. κατάτρεχε τῶν κατατρέχειν τόπον ὀθνεῖον ᾑρετισμένων. παρόρα τὸν ὑπερορᾶν τῶν ἐν ἀγχιστείᾳ προηγμένον. περι-

---

1. καταστέναζε] γενικῇ G | 2. κατατώθαζε] αἰτιατικῇ G | 5. τῶν οὐρανῶν]παρὰ παλαιοῖς (sc.pluralis numerus huius nominis invenitur) | 7. κατόκνει] αἰτιατικῇ G | 10. ἐπισεσαγμένον] σάττω τὸ ἐπιφορτίζω | συγκοινώνει] καὶ δοτικῇ καὶ γενικῇ G | 11. κατακερτόμει] ὕβριζε, παρὰ τὸ κέαρ τέμνειν V : αἰτιατικῇ G | 12. καταναιδεύου]ἐξουδένει G : γενικῇ GV | καταναισχυντεῖν] γενικῇ G | 13. κατάπτυε]γεν<ικήν> | διαπτύειν] αἰτιατικῇ G | 14. κατηγόρει] δῆλον ποίει | 15. παρεωσμένων] ἀποδιωκόντων | κατάτρεχε] ἐπὶ μὲν ἐμψύχων γενικῇ, ἐπὶ δὲ ἀψύχων αἰτιατικῇ G | 16. παρόρα] παρίδω καὶ παρορῶ καὶ περιορῶ, ὑπερίδω καὶ ὑπερορῶ γεν<ικήν> : αἰτιατικῇ G | 17. ἀγχιστείᾳ] mg. ἀγχιστεία ἡ συγγένεια, ἀπὸ τοῦ ἄγχι τὸ πλησίον | 17 s. περιφρόνει] αἰτιατικῇ G

---

2. καὶ om. LG | κατακωμωδεῖν G | 3. διαδοτίσεις V | 5. τούτῳ τῶν] τοῦτο τῶν V | τῶν οὐρ.—γὰρ om. LG | 6. εἴδεται μᾶλλον ἡδόμενος LG | 7. κατόκνει G | ξενίσαι καὶ ξεναγῆσαι LG | 7 s. καὶ φιλοξ. om. LG | 10. ἐπεισεσαγμένον G | 11. μὴ κατακερτόμει L καὶ κ. G | καταμωκᾶσθαι] καταζωμᾶσθαι (sic| ? G | 12 s. πλησίον V : πέλας LG | 13. προῃρ. V : προτεθυμημένων LG | 13 s. τὸν ὀρφανῶν (-ὸν G) προῃρημένων LG | 14 s. κατηγόρει-παρεωσμένων om. LG | 17. προηγμένον VG : προῃρημένον L

φρόνει τὸν ὑπερφρονεῖν τῶν ἐν πενίᾳ καὶ πτωχείᾳ

V	LG
καὶ ἀχηνίᾳ βεβουλημένον καὶ χαμαιτυπείων καὶ χαμεταίρων ἐκδεδημένον.	*καὶ ἀχηνίᾳ, πενία καὶ πενητείᾳ ἢ ξενίᾳ καὶ ξενητείᾳ βεβουλευμένον. κατερεύγου τῶν θείων ναῶν κατατολμᾶν ἀτόλμῳ γνώμῃ καὶ ἀμαθεῖ περὶ πλεῖστον τεθειμένων. τὸν θήσσῃ καὶ πενήσσῃ καὶ εἵλωσι προσηκούσῃ ζῆν ἠρετισμένον βιοτείᾳ μὴ περιόρα. κατάσταζε δακρύων τῶν ὀφθαλμῶν ὀχετὸν τῶν χαμαιτυπείων καὶ χαμεταιρείων καὶ καπηλείων ἐκδεδημένων καὶ κοινείων. περιέχου τῶν κολακείᾳ καὶ βλακείᾳ καὶ μαλακίᾳ καὶ εἰρωνείᾳ τὸν φίλον μὴ ὑπεξέρχεσθαι ἐν σπουδῇ πεποιημένων.*
τῶν κολακείᾳ καὶ εἰρωνείᾳ προστεθειμένων μὴ περιέχου.	
Φοβοῦ περὶ τῶν ἐν χερσί, τάχα οὐ μὴ ἀγνοῇς ἡλίκον ἐστὶ τὸ τοῦ βίου τέλος.	*Φοβοῦ περὶ τῶν ἐν χερσὶ μὴ κινδυνεύσῃς περὶ τῶν ἐφεξῆς. τάχα οὐ μὴ ἀγνοεῖς εἰ μὴ ἀγνοεῖς ἡλίκον ἐστὶ τὸ τοῦ βίου τέλος.*

1. *ὑπερφρονεῖν*] *γενικῇ* G | 3. *ἀχηνία*] *ἀχήν ἀχῆνος ὁ πτωχός, καὶ ἐξ αὐτοῦ ἀχηνία, ἐκ τοῦ α στερητικοῦ μορίου καὶ τοῦ ἔχειν· ἀεχήν καὶ ἀχήν.* | 5 s. *κατερεύγου*] *γενικῇ* G | 6 s. *κατατολμᾶν*] *γενικῇ* G | 11. *περιόρα*] *αἰτιατικῇ* G| 16. *περιέχου*] *γενικῇ* G mg. | 21. *ἀγνοῇς*] *οὐ μὴ γινώσκῃς, οὐ μὴ πονῇς, οὐ μὴ λέγῃς, ἢ*

1. *τὸν ὑπερφρονεῖν* om. V | *ἐν πενίᾳ καὶ* om. G | 8. *περὶ πλείστων* LG | 9. *πενήσσῃ* (pauperi mulierculae) noli in *πενέστῃ* mutare | 14. *χαμαιτερείων* G | 21 s. *μὴ ἀγνοῇς* V : lectionem codicum. LG emendare nolui

Δηῶν μὴ φωραθῇς χωρία δι' ὧν ἴῃς, μὴ τὸν αὐτὸν Νυκτεῖ ὑποίσεις πόνον.

Δηῶν μὴ φωραθῇς χωρίᾳ δι' ὧν ἴῃς, μήπως εὐμενὶς μετίῃ σε ἔργων εἰργασμένων δίκη· μὴ τὸν αὐτὸν Νυκτεῖ τῷ Πατρεῖ ἀποίσεις πόνον τῷ διατείνεσθαι καὶ τῷ τιμωρεῖσθαι τιμωρίᾳ πρεπωδεστάτῃ, ἣν οἱ τιμωρίᾳ προστετηκότες καρτεροῦσιν αἰκιζόμενοι.

Καταπολέμει τὸν κατὰ Κύκνον ἢ Ἀνταῖον γεγενημένον. γενοῦ ἄλλος Διὸς υἱὸς Κερκυόνας καὶ Πιτυοκάμπας καὶ Ἰωξίδας καὶ Νηλείδας, Νέστορος τοῦ Γερηνίου καὶ Πυλοιγενέος χωρίς, κατατροπούμενος.

[*καὶ*] *Καταγωνίζου τὸν οἰωνοσκόπων αὐτὸν ἀπῃωρηκότα καὶ τεχνιτείᾳ τῇ ἐκείνων τὰ μέλλοντα προλέγειν δόξαντα· καὶ μὴ τὸ τοῦ ἀξιονικοτάτου καὶ ἀξιοζηλωτοτάτου καὶ ἀξιεπαινετωτάτου ἐκείνου στρατηγοῦ λέγοντα τὸ* <M 243> *« εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης » τουτέστιν ὑπὲρ τῆς οἰκείας σωτηρίας. ματαιοπονοῦντα ἴσθι τὸν δι' ἐντόμων ἢ ἡπάτων ἢ σπληνῶν ἢ ἱερείων τὰς μαντείας εἰργασμένον. ἄλλως*

---

1. *δηῶν*] *ἀφανίζων* G mg. | 3. *Νυκτεῖ*] *καὶ Παντεῖ* V : *ὁ νύττων ἐν τῷ παιδαγωγεῖν* G | *ἔργων*] *ἕνεκεν* G | 10. *καταπολέμει*] *αἰτιατικῇ* G : *καὶ καταγωνίζομαι αἰτιατ<ικήν>· ὑπεραγωνίζομαι δὲ γεν<ικήν>* V | *ἀνταῖον*] *ἀντέας δὲ ψιλόν* G | 11. *κερκυόνας*] *ἀλεκτρυόνας* (accentus horum nominum notatur ; contraria exempla addunt LG ; vide in notis criticis | *Πιτυοκάμπας*] *ἐκ τοῦ πίτυς πίτυος* | 12. *Νηλείδας*] *ἀντὶ* (immo *ἀπὸ*) *τοῦ Νηλεύς* | 12 s. *Πυλοιγενέος*] *πυλογενέος καὶ πλεονασμῷ τοῦ ι πυλοιγενέος* (*πυλοιογ-* V) *τοῦ ἐν τῇ Πύλ<ῳ> γεννηθέντος* | 14. *καταγωνίζου*] *αἰτιατικῇ* G | 15. *τεχνιτείᾳ*] *τέχνη, τεχνητὸν καὶ τεχνηέντως, η· τεχνίτης δὲ καὶ τεχνιτεύω καὶ τεχνιτεία, ι* | 18. *εἷς*] *ὅμηρος* G] 20. *ἄλλως μῦθος καὶ ἄλλως λόγος μεγ<ά>λ<ῳ>* (sc. per ω scribenda) |

---

10. *καὶ γενοῦ* L G | 11. *υἱός* V : *υἱωνός* LG ; cfr. supra, p. 115, l. 7 | post *κερκύονας* (sic) add. *καὶ ἰξίονας καὶ λυκάονας* LG | 12 s. *νέστορος χωρὶς τοῦ γερηνίου πυλοιγενέος* LG | 15. *δόξαντα* V : *δοξάζοντα* LG | 16 s. *καὶ ἀξ. καὶ ἀξ.* om. V | 18. post *πάτρης* add. *ἵνα τι τὸν τοῦ Μέλητος παρῳδήσω* LG | 20 *σπληνῶν ἱερείων*

γὰρ μῦθος τοῦτο εἰκῇ εἰρημένος καὶ πρὸς αἰθέρα ἠωρημένος. τῶν νεκυομαντίαις καὶ ἀλευρομαντίαις παὶ ὀρνιθομαντίαις κροσηλωμένων ὡς πορρωτάτω φεῦγε.

Τῶν Κυνοσούρᾳ καὶ Βοώτῃ καὶ Ὡρίωνι καὶ Ὑπερίονι καὶ Ὑάσι καὶ Πλειάσι καὶ λοιπῶν ἄστρων δινήσει τὰ καθ' ἡμᾶς ἐπιτρεπόντων καταψηφίζου σκαιὸν λογισμόν. τῶν Ὡρειθυίᾳ καὶ Καλαιθυίᾳ καὶ

V	L G
Εἰλειθυίᾳ δεδουλωμένων καρτερεῖν μὴ ἀπαναίνου.	Εἰλειθυίᾳ τῶν τρόπων θαύμαζε καὶ τῶν τοσούτων πλάνων τὸν καρτερεῖν θείων λόγων ἠπειγμένον κάκιζε τῶν λήρων καὶ τῶν ὕθλων.

Τῶν Κόρῃ καὶ « ἐπαινῇ Περσεφονείῃ » τὸν σεβασμὸν ἀποδιδόντων κατασυκοφάντει. καταφιλοσόφει τῶν Γαλατείᾳ καὶ Ἀμαθείᾳ καὶ Ἰαίρᾳ καὶ Δωρίδι καὶ Μαίρᾳ θυμάτια προσαγηοχότων.

---

4. *Κυνοσούρᾳ*] mg. inf. *ὁ Κυνοσούρας ἄστρον ἔχων* (sic) *οὐρὰν ἐοικυῖαν κυνόσουρον*) | 4 s. *Ὑπερίωνι*] *ἡλίῳ* V : *ἤγουν τῷ ἡλίῳ* G | 5. *Ὑάσι*] *ἄστροις*, et mg. inf. *ὑάσιν ἄστροις. γί<νεται> δὲ ἐκ τοῦ ὗ ω τὸ βρέχω* | *Πλειάσι*] *πλειάδες ἀπὸ τοῦ εἶναι σημαντικὰς πλειώνος ἤγουν χρόνου* | 7. *Ὡρ.*] *ὠρείθυια θυγάτηρ τοῦ Κορέος παρὰ τὸ ἐν τῷ ὄρει θύειν ἤγουν ὁρμᾶν, οὐρείθυια καὶ ὠρείθυια* | 7 s. mg. *καλαίθυια ἐκ τοῦ αἴθω. εἰλείθυια ἐκ τοῦ ἐλεύθω*, (omisisse videtur *ἐλεύθυια καὶ*) *ἐλείθυια καὶ εἰλείθυια* | 9. *θαύμαζε*] *θαυμάζω δὲ τὸ ἐκπλήττομαι αἰτιατικῇ* G | 15. *ἐπαινῇ*] *σκοτεινῇ* | 16. *κατασυκ.*] *γενικῇ* G | *καταφ.*] *γενικῇ* G | *Γαλατείᾳ*] *γαλάτεια νηρηὶς καὶ ἀμάθεια νηρηὶς, <ει>· γαλατία δὲ χώρα καὶ ἀμαθία ἀγροικία, ι· ἀμάθεια δὲ νηρηὶς παρὰ <τὸ> τὴν ἄμαθον ἤγουν τὴν ψάμμον οἰκεῖν.*

---

1. *τοῦτο*] *οὗτος* G | *εἰκῇ... ἠωρημένος* om. V | *τῶν* V : *τὸν* L G | 2. *καὶ ἀλ. καὶ ὀρν.*] *καὶ ψευδομαντείαις* G : *καὶ νεκροπομπίαις καὶ ὀρνιθομαντείαις καὶ ψ.* L | 15. *ἐπ' αἰνῇ* L | *Περσεφονείᾳ* V | 15 s. *ἀποδιδόντων* V : *ἀποδιδόναι προτεθυμημένων* LG | 16. *γαλαθείᾳ* codd., sed cfr. scholia | 17. *προσαγκοχότων* facili errore V : *προσαγηοχέναι ᾑρετισμένων* LG

V

Ἐννόει μοι τὸν τοῦ Ἅιδου κολασμὸν καὶ τὸν ἐκεῖσε τῶν ἀλιτρῶν χῶρον.

Ἐπὶ λογισμὸν λάβε τὸν Ἰαπετὸν καὶ τὸν Κρόνον, τὸν τοῦ Ἰξιόνος σφοδρὸν δῖνον, τὸν <ταν>τάλειον πόνον, τὸν γιγάντειον, τὸν ἀμαζόνειον, τὸν κενταύρειον, καὶ τιτάνειον κα σισύφειον καὶ ταρτάρειον καὶ νερτέριον μυχόν, καὶ Πυρ φλεγέθοντα καὶ Κωκυτὸν καὶ Ἀχέροντα,

ὅπως τε κολασθήσῃ νόμον θεῖον ἐκφαυλίζων καὶ δεσποτικῶν θεσμῶν καταφλυαρῶν καὶ λόγον ἀποστολικὸν ἀπο-

L G

Ἐννόει μοι τὸν ἐν Ἅιδου κλαυθμὸν καὶ τὸν ἐκεῖσε τῶν ἀλιτρῶν χῶρον καὶ τὸν Μίνωι τῷ Κρητὶ καὶ Καρὶ καὶ Κρητῶν ἐφόρῳ καὶ Ῥαδαμάνθυι δεδομένον τῶν χρηστῶν καὶ τῶν μὴ τοιούτων ἐξουσιασμόν. Ἐπὶ λογισμὸν λάβε μοι τὸν Ἰαπετόν, τὸν Κρόνον, τὸν τοῦ Ἰξίονος σφοδρὸν δῖνον, τὸν ταντάλειον πόνον, τὸν ἀμαζόνειον, τὸν γιγάντειον, τὸν κενταύρειον, τὸν τιτάνειον, τὸν σισύφειον, τὸν τερμέρειον καὶ ταρτάριον καὶ κεραστέριον καὶ νερτέριον μυχόν, καὶ Πυριφλεγέθοντα καὶ Κωκυτὸν καὶ Ἀχέροντα

καὶ τὸν σκοτεινὸν τοῦ Ἅιδου τόπον, καὶ τὸν Πλούτωνος κευθμῶνα, ἧχι Πλούτων ἰθείᾳ δίκῃ τὸν χρηστὸν καὶ τὸν μὴ τοιοῦτον δικάζει· ἐν οἷς καὶ τὰ τοῦ ᾅδου ἀμειδῆ βασίλεια·

ὅπως τε κολασθήσῃ θεῖον νόμον ἐκφαυλίζων καὶ δεσποτικῶν θεσμῶν καταφλυαρῶν καὶ λόγον ἀποστολικὸν ἀποποιούμε-

1. ἐννόει] αἰτιατικῇ G | 9. Ἰξίονος] Ἰ ξ ί ο ν ο ς, Ἀ μ φ ί ο ν ο ς, κ ί ο ν ο ς, π ί ο ν ο ς, β ρ α χ ί ο ν ο ς μικρά· Ὡ ρ ί ω ν ο ς δὲ καὶ Κ ρ ο ν ί ω ν ο ς καὶ Ἰ α σ ί ω ν ο ς μεγ<ά>λ<α>· Ἰ ά σ ο ν ο ς δὲ μικ<ρὸν> | 16. Ἀχέροντα] mg. Ἀ χ έ ρ ω ν παρὰ τὸ ἄ χ ε α ῥ ε ῖ ν ἤγουν λύπας | 26. ἐκφαυλ.] αἰτιατικῇ G | 27. καταφλ.] γενικῇ G

4 s. κρητῶν] Κρηταίων G

ποιούμενος καὶ κατηγορῶν καὶ κατευλίζων καὶ ῥητῶν προφητικῶν καταρητορεύων καὶ κατασοβαρευόμενος.

νος καὶ ῥητῶν προφητικῶν καταρητορεύων καὶ φθόγγον ὀνησιφόρον κατευτελίζων καὶ χρηστῶν ἐθισμῶν κατασοβαρευόμενος.

Προσεπιτούτοις ἐν νῷ ἔχε τὴν τῶν χ ρ η σ τ ῶ ν καὶ ἀγαθῶν ἐπὶ τοῦ Ἡ λ υ σ ί ο υ καὶ Ἀ λ η ί ο υ καὶ Ἀλεισίου πεδίου, τοῦ καθ' ἡμᾶς λέγω παραδείσου, ὑπερβάλλουσαν τιμήν, καὶ τὴν ἀμβροσίαν καὶ τὸ νεκτάρειον πόμα, καὶ τὸ δένδρων ἀναδεδομένον ποτόν, καὶ τὸν τόπον ὃν Φεισὼν καὶ Γαιὼν καὶ Τίγρης καὶ Εὐφράτης ἄρδουσιν οἱ τῶν ποταμῶν κορυφαῖοι.

Ἐπιθί μοι καὶ δένδρων β λ ά σ τ η ν καὶ α ὔ ξ η ν καὶ κ η π ί ω ν κ η π ε ί α ν α ὐ τ ῶ ν, οὓς οὐκ ἀ η τ ῶ ν κλόνος σ τ ρ ο β ι λ ω δ ῶ ν, οὐ πνεῦμα βίαιον καὶ ὠστικὸν τινάσσει, οὐ καικίας, οὐκ ἀ π η λ ι ώ τ η ς, οὐκ ἐξώστης, οὐκ α ἰ θ ρ η γ ε ν έ τ η ς βορρᾶς, οὐ νότιος ὑγρότης, οὐ βόρειος ψυχρότης, οὐκ ἀ λ ε ί α, οὐ χ ε ῖ μ α δ ε ινόν, οὐκ ἀλεεινῶν, οὐ ψυχεινῶν ὑπερβολὴ καιρῶν ἐ κ κ λ ω ν ί σ α ι δύνανται καὶ ἐξ αὐτῶν τῶν ῥιζῶν κλονῆσαι. ἀλλὰ

---

1 s. καταρ.] γενικῇ G | 3. κατευτ.] αἰτιατικῇ G | 4. κατασ.] γενικῇ G | 7. Ἡλυσίου] ἀπὸ τοῦ ἁ λ ύ ω τὸ χαίρω | Ἀληίου] ἐκ τοῦ α στερητικοῦ μορίου καὶ τοῦ λ ή ι ο ν | Ἀλεισίου] ἀπὸ τοῦ Ἀ λ ε ί σ ι ο ν, ὄνομα τόπου | 10. Φεισών] <φείσων δὲ> ἐκ τοῦ φ ε ί δ ω | 13 s. στροβιλ.] σ τ ρ ό β ι λ ο ς ὁ ἄνεμος, ι· σ τ ρ ό β η λ ο ς δὲ ὁ τῆς πεύκης καρπός, η, καὶ νῆσος | 15. ἀπηλ.] ὁ ἀπὸ τοῦ ἡλίου ἤτοι ὁ ἀνατολικός | αἰθρηγ.] ὁ αἴθραν γεννῶν | 16. ἀλεία] θερμασία VL: θέρμην (sic) G | 16 s. χεῖμα] χειμών L

---

5. post κατασοβαρευόμενος add. καὶ νόμον θεῖον κακηγορῶν G | 6. ἐν ν. ἔχε] καὶ LG | 7. ἡλυσίου καὶ ἀλυσίου καὶ ἀληΐου καὶ ἀληονίου καὶ ἀλεισίου καὶ εἰλεσίου (om. πεδίου) LG | 8. τὴν ὑπερβάλλουσαν LG | 10. post ποτὸν add. πέτρης τ' Ὠλενίης καὶ τὸ λειμώνων εὐανθὲς καὶ ποικιλώτατον LG | Γαιὸν] γεὼν καὶ γηὼν LG | 11. κορυφαιότατοι LG | 12. ἔπιθί μοι corr. ex ἐπιθύμοι L | 13. κηπείαν] κηπείας LG | κλόνος LG: κλῶνας V | 16. βόρρειος L | ἀλέα LG | 17. post δεινόν add. οὐκ ὤστης, οὐ λίψ οὐδ' ἐλίκτης LG | ὑπερβολή] ἐπεισβολὴ LG | 17 s. ἐκκλωνίσαι V: κλωνίσαι LG | 18. δύναται LG | καὶ] οὐκ LG | τῶν om. V | ῥιζων sic V | post κλονῆσαι add. καὶ καταβαλεῖν LG

πᾶσα αἰθρία τε καὶ γαλήνη καὶ νηνεμία, ὑγιεινή τε καὶ εὐδιεινὴ κατάστασις. οὐ φωρὶ οὐ κλωπὶ τὸν ἐκεῖ πλοῦτον εὕρῃς ἁλωτὸν κλοπῇ χαίροντι καὶ κλωπείᾳ καὶ κλωπιτείᾳ καὶ κλοτοπείᾳ καὶ κλοπιμαίοις πράγμασιν. οὐχ ἱεροσύλῳ ἐντύχῃς ἐκεῖ συλίᾳ ἐφησμένῳ καὶ πλούτων ἱερῶν ἐκφορήσει. οὐ κικὸς ἀπειλή, οὐ λῃστῶν δέος ἐπίῃ σοι, οὐ πειρατῶν λῃστεῖαι, οὐ τοιχωρύχων ἐπιβουλίαι καὶ τυμβωρύχων τοιχορυκτούντων καὶ τυμβορυκτούντων, οὐ λωποδυτῶν. οὐ Στυγὶ παραπεμφθεὶς ἀπορρῶγι τῶν φοβερῶν ἐκείνων ποταμῶν, οὐ χήραις ἐντύχῃς γεγωνὸς ἠακυίαις τὸν οἰκείων ὀρφανισμὸν τέκνων· οὐκ ἀλείτην εὑρήσεις, οὐκ ἀλιτήμονα, οὐκ ἀλιτρόν, οὐκ ἄλλον τῶν πονηρῶν καὶ χρυσίων φίλων

V	LG
	ἢ λοιπῶν ἄλλων τῶν ἀλλοιωτῶν καὶ φθαρτῶν, οὐ τῷ μεταβάλλεσθαι περιπεπηγότων.

5. συλίᾳ] κλεψίᾳ G | ἐκφορήσει] mg. ἐξαγωγῇ | 6. σηρός (cfr. not. cr.)] σίρρος δὲ λάκκος G | δέος] φόβοι (cfr. notas criticas) | 8. λωποδ.] λοπὸς δὲ τὸ τοῦ κρομύου φύλλον, μικρόν | 9. Στυγί] λίμνη ἐν τῷ ἅδῃ | ἀπορρ.] ἀποκόμματι. ἀπόρροια γὰρ τοῦ Κωκυτοῦ καὶ τοῦ Ἀχέροντος

1. τε om. LG | post εὐδιεινὴ add. καὶ εὐδινὴ καὶ σταθηρὰ LG | 2. κατάστησις V | οὐ φ. καὶ κλωπὶ LG | ἐκεῖ LG : ἐκεῖσε V | εὕρῃς ἢ εὑρήσεις L : εὑρήσεις ἢ εὕρῃς G | 3. κλοπῇ corr. ex κλοπῇ; V | καὶ κλωπ.] κλωπείᾳ τε LG | κλωπιτείᾳ corr. ex κλωπητ. V | 4. post κλοτοπείᾳ add. καὶ κυκλοπορίᾳ καὶ κλοποφορίᾳ LG | ἱεροσύλῃ V : -ων LG : correxi | 5. ἐκεῖ V : κεῖθι LG | ἐφησμένῳ scripsi : -ων ἐφηδομένῳ καὶ ἱεροσυλίᾳ LG | 6. post ἀπειλή add. ἢ ἱπὸς ἢ σητὸς ἢ σηρὸς LG | δέα (sic) V (pluralem numerum respicit scholium) | 7. post λῃστεῖαι addunt καὶ πειρατεῖαι καὶ δέη LG | 7 s. ἐπιβουλίαι — τυμβορ.] τοιχορυκτούντων ἐπιβουλία, οὐ τυμβορύχων τυμβορυκτούντων τῶν νεκρῶν ἀνακινήσεις LG | 9. στυγεῖ (voluitne στυγίῃ ?) V | παραπεμφθήσῃ L | 10. post ποταμῶν add. οὐ φωρῶν χεῖρες ἐκεῖ κλεῖθρον καὶ μοχλὸν ἐξανασπῶσαι οἴκων οὐ χεῖρες (immo χῆραι ?) πρόκεινται πρὸς οἶκτον τὸν χρηστὸν ἐκκαλούμεναι LG | χήρ' (h. e. χήρες !) V

Ἕσο βαίνων ἐπ᾽ ὀρθῶν καὶ σταθηρῶν λογισμῶν, καὶ πλήθει εὐθήνει χρηστῶν, κακῶν δὲ λείψει ἐνασμένιζε.

Μὴ ὅρκον πιστότερον ἡγοῦ λόγων.

Μὴ αἶρε ὅρον τὸν πάλαι τεθειμένον·

φορυτὸν γὰρ κακοῦ τῷ φωραθῆναι σαυτῷ ἐπισωρεύσεις.

Μὴ πήδα κατὰ τῶν τῆς θείας προνοίας λόγων, καὶ μὴ σαυτῷ εὐτυχῇς κακὰς σκοπιάς. τῶν σκωπιᾷ καὶ σικίννι καὶ κορδακισμῷ ἐφησμένων καταγέλα.

Μωκείᾳ καὶ εἰρωνείᾳ μὴ πρόσκεισο· βλακείᾳ καὶ λιχνείᾳ καὶ λαγνείᾳ καὶ μαστροπείᾳ μὴ ἥδου· μήτε μὴν προαγωγείᾳ καὶ μιαιγαμίᾳ καὶ κλεψιγαμίᾳ.

ἥδει γὰρ ταῦτα, ἀλλὰ μικρόν.

Βαίνων οὖν ἕσο ἐπ᾽ ὀρθῶν καὶ σταθηρῶν λογισμῶν, καὶ πλήθει εὐθήνει χρηστῶν, κακῶν δὲ λείψει ἐπασμενίζου, καὶ σπάνει καὶ χήτει καὶ ἐνδείᾳ.

Ἀναγκαίων τὸν φίλον μὴ καταπροδῷς χάριν· μήδ᾽ ὅρκον πιστότερον ἡγοῦ λόγον. μὴ καταστρηνία τῶν καταβραβεύειν τὸν Θεὸν ἠρημένων. μήδ᾽αἶρε ὅρον τὸν παλαι τεθειμένον, μήδ᾽ ὑπὲρ τὸν ἠρωμένον ποτὲ χῶρον φωραθῇς ἀλλόμενος· φορυτὸν γὰρ κακῶν τῷ φωραθῆναι σαυτῷ ἐπισωρεύσεις.

Μὴ πήδα κατὰ τῶν τῆς θείας προνοίας σκοπῶν κακῶς. καὶ μὴ σαυτῷ εὐτυχῶς τῶν σκοπιᾷ καὶ σικίννι καὶ τετρακώμῳ ὀρχήσει καὶ κίννιδι καὶ κορδακισμῷ ἐφησμένων καταγελῶν ἔσο.

Μωκίᾳ καὶ εἰρωνείᾳ μὴ πρόσκεισο. βλακείᾳ καὶ λαγνεία καὶ λιχνείᾳ καὶ μαστροπείᾳ καὶ προαγωγείᾳ καὶ μιαιφονίᾳ καὶ ἀσωτίᾳ καὶ μιαιγαμίᾳ καὶ κλεψιγαμίᾳ μὴ ἥδου. ἥδει γὰρ ταῦτα, ἀλλὰ μικρόν.

Μὴ καταψιθύριζε τῶν ἀδελ-

---

3. *εὐθήνει*] *θάλλε* V : *πλούτει* G | 4. *λείψει*] *στερῇ*(sic) G | 8 s. *καταστρηνία*] *μαίνου* L | 9. *καταβραβεύειν*] *γενικῇ* G | 12. *ἠρωμένον*] *ἠροτριασμένον* G | 13. *ἀλλόμενος*] *ὁ πηδῶν, ἀλώμενος δὲ ὁ πλανώμενος.* | 20. *σκωπιᾷ*] *εἶδος παιγνίου* | 22. *καταγελῶν*] *γενικῇ* G | 24. *μωκείᾳ*] *καταγελασμῷ* | 28. *ἀσωτία*] *ἀσωτεῖα δὲ τὰ καπηλεῖα* | 31. *καταψιθύριζε*] *γενικῇ* G

---

3. *εὐθήνει* G, et cfr. scholium : *εὐθύνει* VL | 20, 1. *σικίννει*

φῶν · μὴ καταψηφίζου ἑτοίμως τῶν δούλων τῶν ὑπὸ σὲ αἰκισμόν, καὶ τοῦτον δεινόν. μὴ τῷ τροφεῖς ῥυηφενεῖς κεκτῆσθαι ἐγκαλλύνου.

Παιδιᾷ κύβων ἢ ψηφίδων τὰ τοῦ βίου παρίσωται. κυβείᾳ γὰρ ὁ Πλάτων τὰ τοῦ βίου ἀπείκασεν, ᾧ τὸ βάλλειν ἔστι καὶ βάλλεσθαι.

Παιδιᾷ γὰρ κύβων ἢ ψηφίδων τὰ τοῦ βίου παρίσωται καὶ παρωμοίωται. κυβείᾳ γὰρ ὁ Πλάτων τὸν βίον ἀπείκασεν, ᾧ τὸ βάλλειν ἐστὶ καὶ βάλλεσθαι.

Τῆς προεδρίας καὶ φιλοπρωτείας καὶ ἐπικρατείας

καὶ δημοκρατίας καὶ δικτατωρείας μηδόλως ἐπιθύμει.

Τῆς φιλοπροεδρίας καὶ φιλοπρωτείας καὶ ἐπικρατείας καὶ ἐφεδρείας καὶ προκαθεδρίας καὶ δοξομανίας καὶ δηλατορίας καὶ πρωτοκλισίας καὶ προσεδρείας καὶ δημοκρατίας καὶ δικτατωρείας μηδόλως ἐπιθύμει.

Τῇ τοῦ Θεοῦ ἐνεργείᾳ

καὶ ἐποπτείᾳ καὶ θεοπτίᾳ καὶ ἐποψίᾳ καὶ ἐφορείᾳ τὸν κόσμον ὅλον διῳκῆσθαι νόει.

Τῇ τοῦ Θεοῦ ἐνεργείᾳ καὶ συνεργίᾳ καὶ καλλιεργίᾳ καὶ προμηθείᾳ καὶ ἐποπτείᾳ καὶ θεοπτίᾳ καὶ ἐποψίᾳ καὶ εὐφορίᾳ καὶ ἐφορείᾳ τὸν κόσμον ὅλον διῳκῆσθαι νόει.

Τῷ ἐν δουλείᾳ καὶ μισθωνίᾳ καὶ οἰκεσίᾳ καὶ εἰς εἶρερον ἀπηγμένῳ τὴν εἰλωτείαν μὴ προσονειδίσῃς.

Τῷ ἐν δουλείᾳ καὶ μισθαρνίᾳ καὶ ἐθελοδουλίᾳ καὶ οἰκετίᾳ καὶ ἱκετείᾳ ἀφιγμένῳ τὴν εἰλωτείαν μὴ προσονειδίσῃς.

Τῶν καθυλακτεῖν τῷ θυμοῦσθαι τῶν ὁδοιπόρων προηγμένων ὡς κυνῶν τὸν ὑλαγμὸν

Τῶν καθυλακτεῖν τῷ θυμοῦσθαι τῶν ὁδοιπόρων προηγμένων ὡς κυνῶν τὸν ὑλακὸν

---

4. ῥυηφενεῖς] πλουσίους G | δικτατ.] | 15. δικτάτωρ ἀξίωμα, ὡς κοιαίστωρ | 21. εὐφορίᾳ] ἡ εὐκαρπία L | 22. ἐφορεία] ἡ ἐπιτήρησις L

8. ὁ πλάττων V | 11 s. φιλοπρωστίας V : φιλοπρωτίας L | 23. διωκῆσθαι, corr. ex διωκεῖσθαι V | 25 s. ἀπηγμένων V : ἀφιγμένων LG (fuit aliquando 24, τῶν ἐν δουλείᾳ ?) | 30. ὑλαγμὸν G : ὑλακὸν L

Τῶν Ἡρακλέους ἄθλων τὸν κατὰ θηρίων καὶ βροτῶν τοσοῦτον μὴ θαύμαζε ὅσον τὸν κατὰ τῶν νοητῶν ἐχθρῶν· τί γὰρ ἡ Λερναία Ὕδρα ἢ Νέσος ἢ Γηρυόνης ἐστίν; οὐ Χιμαίρᾳ ἡμεῖς οἱ ἀπὸ Χριστοῦ κεκλημένοι προστετάγμεθα πολεμεῖν ἀμαιμακέτῃ, ἀλλὰ πάθη ψυχῆς νοῒ ὑποτάσσειν μηδ' ἡσσώμενον ἔχειν ᾧ χείρονος ἐπέχει λόγον ὁ κρείττονος, ἀλλ' ᾧ κρείττονος ὁ χείρονος.

Τὸν Ἡρακλέους ἄθλον τὸν κατὰ θηρίων καὶ βροτῶν τοσοῦτον μὴ θαύμαζε ὅσον τὸν κατὰ νοητῶν ἐχθρῶν. τί γὰρ ἡ Λερναία ἐκείνη Ὕδρα ἢ Νέσος ἢ Γηρυόνης ἐστίν; οὐ Χιμαίρᾳ ἡμεῖς οἱ τὸ καλεῖσθαι ἀπὸ Χριστοῦ κληρωσάμενοι προστετάγμεθα πολεμεῖν ἀμαιμακέτῃ, ἀλλὰ πάθη ψυχῆς νοῒ ὑποτάσσειν καὶ μήδ' ἡσσώμενον ἔχειν καὶ καθελκόμενον ᾧ χείρονος ἐπέχει λόγον ὁ κρείττονος, ἀλλ' ᾧ κρείττονος ὁ χείρονος.

Ἐπὶ δὴ τούτοις

τὸν ὀφθαλμὸν ἐστία λόγων κάλλει. ὀσφραίνου μὴ μύρων ἀλλὰ λόγων θείων ποικίλον βρωτὸν μὴ προσίεσο.

τί γὰρ διοίσεις Λεπρέου καὶ Σατύρων τῶν ταῦρον ὅλον ἔωθεν ἐσθιόντων,

ἢ Διονύσου τοῦ διμητρίου καὶ μαινόλου τοῦ

Ἐπὶ δὴ τούτοις ἔθιζε τὴν ἀφὴν τῶν μὴ λείων καὶ μαλακῶν ἐπαφᾶσθαι. τῷ μελετᾶν διαπόνει τὸν λογισμόν. τὸν ὀφθαλμὸν ἑστία λόγων κάλλει. ὀσφραίνου δὲ μὴ μύρων, ἀλλὰ λόγων θείων. γεύσεις μὴ προσίεσο ποικίλων βρωτῶν. Λεπρέου γὰρ τί διοίσεις ἢ Βακχειάδων ἢ Βακχιαδῶν ἢ Σατύρων τῶν ταῦρον ὅλον ἔωθεν διεσθιόντων, ἢ Διονύσου τοῦ διμητρίου καὶ μαινόλου καὶ φαινόλου καὶ σκωπτόλου καὶ πειώλου τοῦ Βακχεῖον ἐγκε-

---

10. *πολεμεῖν*] *καταπολεμῶ αἰτιατ<ικήν>, ὑπερπολεμῶ γεν<ικήν>* | 11. *ἀμαιμ.*] *ἀκαταπονήτῳ* L | 25. *Λεπρέου*] *ὁ Λεπρέας*

---

7. *Νέσος*] *λέων* G, sed in mg. *γρ<άφεται> νέσος* | 18. *ἐπιδητούτοις* V | 19. *καὶ μαλ.*] *ἢ μαλ.* G | 21. *τῶν ὀφθαλμῶν* L | 24. *βροτὸν* V | 28. *ἔωθεν*] *ἔξωθεν* L | *διονυσίου* V | 28. *δημητρίου* V : *διμιτρίου* L | 31. *πειώλου* G cfr. 159, 5 : *πειώλους* L : fort. *πεοίδους* vel *πεώδους*

οἶνον πρώτου ἐπιδείξαντος πίνειν, οὐ μόνον τὸν Φοινίκειον καὶ Πράμνειον καὶ Μαρώνε.ον καὶ Αἰόλειον καὶ Σάμιον,

ἀλλὰ καὶ τὸν Κειώτην καὶ Χιώτην καὶ Θάσιον καὶ τὸν Ἀνθοσμίαν;

Ἀποδιοπόμπει τὴν Κυκλώπειον ἀπληστίαν

καὶ τὴν Καλυψοῦς δυστροπίαν

καὶ τὴν Ἰθακησίων παροινίαν καὶ κρεωδαισίαν

χειρισμένου καὶ οἶνον πρώτου ἐπιδείξαντος πίνειν, οὐ μόνον τὸν Φοινίκειον καὶ Πράμνειον καὶ Μαρώνειον καὶ Ἀιόλιον καὶ Σάμιον καὶ Μαρωνείτην καὶ Ἠιώτην καὶ Ἰλίειον, ἀλλὰ καὶ τὸν Κειώτην καὶ Χιώτην καὶ Θάσιον καὶ τὸν Ἀνθοσμίαν;

Ἀποδιοπόμπει μοι τὴν Κυκλώπειον ἀπανθρωπίαν καὶ ἀπληστίαν καὶ μιαρίαν καὶ τὴν Καλυψοῦς πορνείαν καὶ δυστροπίαν καὶ τὴν Ἰθακησίων παροινίαν καὶ κρεωδαισίαν καὶ κρεωδοσίαν καὶ κρεωφαγίαν

καὶ οἰνοποσίαν καὶ τὴν περὶ τὰς θεραπαινίδας μοιχείαν καὶ διακορείαν. εὐλαβοῦ μοι καὶ τὰς Σειρηνείους ᾠδὰς καὶ κηλήσεις καὶ τὴν Χαρύβδεως ἀναρροίβδησιν. (Secuntur in GL quae in Appendice A descripsi).

Διάσυρέ μοι κατὰ τὸν Κιμερίων σκοτεινὸν χῶρον καὶ Διωναίης καὶ Κυθηρείας καὶ Μυχίας τὸν πόθον· διάπαιζε καὶ τὸν περὶ τῶν Λωτοφάγων λῆρον καὶ τὸν Κυθήρων εὐθὺ πλοίων ἀφανισμόν, καὶ τὴν Αἰόλου πλωτὴν νῆσον τὴν Αἰολίαν καὶ τὴν ἀητῶν αὐτοῦ ἐπιστασίαν καὶ τὸν Λαιστρυγόνων ὠμὸν τρόπον καὶ τὸν ἐκ Κικόνων τῶν ἑταίρων Ὀδυσσέως αἰνὸν ὄλεθρον, καὶ τὸν <ἐκ> Κιρκαίων ποτῶν μεταβεβλημένον εἰς χοί-

---

17 s. διακορείαν] διακορία δὲ ἡ φιλοκαλία | 21. Κιμερίων] ἔθνος δυτικὸν ἐξάμηνον σκότος ἔχον | 23. Κυθήρων] τὰ Ἄβδηρα (l. Ἄβδηρα), τὰ Κύθηρα, τὰ Φάληρα, τὰ ἄνδηρα, η | 26. Κικόνων] Καύκωνες <δὲ μεγάλῳ>

---

4. αἰόλιον LG | 13. δυστρεπίαν V | 15 s. καὶ κρεοδοσίαν (sic) καὶ κρεωφ. G : om. L | 17. καὶ οἰνοποσίαν om. LG | 18. σειρηνείας L (non G) | 19. χαρίβδεως L | τῶν ῥείθρων ἀναροίβδησιν LG | 21. τὸν corr. ex τῷν V] | 25. αὐτοῦ corr. ex αὐτῶν V | 27. ἐκ vel διὰ excidisse patet

ρων εἴδη καὶ λύκων τῆς μορφῆς αὐτῶν τύπον, καὶ τὸν Ἀργειφόντου τοῦ Κυλληνίης καὶ Ἀκάκητος καὶ Λογίου καὶ Χρυσορράπιδος καὶ Κερδῴου καὶ Σῶκου ἐπὶ τῶν ὀρεινῶν ἐκείνων τόπων ὑπαντίασιν καὶ ἣν μῶλυ εἶχε φύσιν, καὶ ὃν Αἰῆτις Κίρκη προύτεινε κυκεῶνα τῷ ἐπήτῃ ἐκείνῳ. ἡγοῦ δὲ ἄλλως μῦθον καὶ τὸν τῆς Σαλμονέως θυγατρὸς τοῦ Ὀδυσσέως ἀναγνωρισμόν <λ 235>,ἥπερ Κρηθεῖ ἐχρῆτο ἀοιδῇ καὶ πόσει καὶ Ἐνιπεῖ τῷ

V	L G
... ποτα.	ποτα-
μῶν ὅλων κροκόδειλον καὶ πρῆστιν αἰνὴν καὶ τίγρεις καὶ ἴβεις τρέφοντι. λῆρος δὲ ἄλλως καὶ ἡ ἀποφώλιος τοῦ Γαιηόχου καὶ Γεούχου <καὶ> Ἱππίου καὶ	μῶν μόνῳ κροκόδειλον καὶ πρῆστιν αἰνὴν καὶ τίγριν τρέφοντι. λῆρος δὲ ἄλλως καὶ ἡ ἀποφώλιος τοῦ Γαιηόχου καὶ Γεούχου καὶ Φυταλμίου καὶ Ἐνοσίχθονος καὶ Ἱππίου καὶ
Ἀσφαλείου Ποσειδῶνος ἐπὶ δινῶν ποταμίων τῆς παρθενίας ζώνης διακόρησις, καὶ Ἐπικάστης τοῦ υἱέος ἔρως καὶ ὃν βρόχον ἥψατο διὰ τὸν μιαρὸν ἐκεῖνον	Ἀσφαλείου Ποσειδῶνος ἐπὶ δινῶν ποταμίων τῆς παρθενίας ζώνης διακόρησις καὶ διακορεία, καὶ ὁ Ἐπικάστης τοῦ υἱέος ἔρως καὶ ὃν βρόχον ἥψατο διὰ τὸν δεινὸν ἐκεῖνον καὶ μιαρὸν

1 s. Ἀργειφόντου] τοῦ τὸν Ἄργον φονεύσαντος | 4. μῶλυ] εἶδος βοτάνης | Αἰῆτις] ἡ τοῦ Αἰήτου θυγάτηρ | 6. τῆς Σ. θυγ.] Τυροῦς | 7. Κρηθεῖ] Κρηθεὺς κύριον καὶ Κρηθηὶς (κρηθηὶς V) ἡ Ὁμήρου μήτηρ, η, κριθὴ δὲ τὸ ὀσπρίον, ι | ἀοιδῇ] ἀνδρί LG | πόσει] ἀνδρί LG | Ἐνιπεῖ] ὄνομα ποταμοῦ G | 11. ἀποφώλιος] οὐδαμινοῦ V : ἀπαίδευτος L | 15. ἀσφαλείου] ἀσφάλιος δὲ Ζεύς G | 18. Ἐπικάστης] θηλυκόν G : ἤγουν τὴν Ἰοκάστην, ὡς οἱ <τραγικοὶ ?> ποιηταὶ λέγουσι | υἱέος] τοῦ Οἰδίποδος

2. immo Κυλληνίου, sed neque in hoc neque in Ἀκάκητος magistelli doctrinam severius iudicabis | 2 s. χρυσοράπιδος V | 5. ἐπητῇ an ἐπαίτῃ ? ceteru cfr 165, 10. | 5 s. καὶ et τῆς om. LG | 7. ἐνιπειτῶ L | 8. nonnulla in codicum nostrorum archetypo ante ποταμῶν excidisse patet ; in quibus Nili mentio haud dubie fuit | 13. φοιταλμίου L | 15. ἀσφαλίου V super lineam | 15 s. ἐπιδινῶν LG

σ υ ν δ υ α σ μ ό ν .

Διαγέλα μοι καὶ Κάστορος καὶ Πολυδεύκους τὸν ἕ τ ε ρ ή- μ ε ρ ο ν βίον, οὓς ἄμφω κατέσχε ζωοὺς φυσίζοος αἶα.

Διακωμώδει καὶ τὸν ᾽ Ι φ ι- μ ε δ ε ί α ς τῆς ᾽Αλωέως τοῦ Κυανοχαίτο πόθον καὶ τοὺς ἐξ ἐκείνης παῖδάς οἳ

ἐνεχείρησαν τῷ Πήλιον ε ἰ ν ο σ ί- φ υ λ λ ο ν ἐπιθεῖναι Ο ἴ τ η , ἵν' οὐρανὸς αὐτοῖς ἀμβατὸς εἴη <λ 316>.

συνδυασμόν, ἐνδοιασμόν τε καὶ ἐπιδοιασμόν.

Διαγέλα μοι καὶ ὧν Χλῶρις ἐγείνατο... υἱῶν... Κάστορος φημὶ καὶ Πολυδεύκους τὸν ἑτερήμερον βίον, οὓς ἄμφω κατέσχε ζωοὺς φυσίζοος αἶα <Γ 243>.

Διακωμώδει δὲ καὶ τὸν ᾽Ιφιμεδείας καὶ ᾽Ιφιγενείας τῆς ᾽Αλωέως τοῦ Κυανοχαίτου πόθον καὶ οἷον λέκτρων ἐκείνων ἐγέννησεν υἱῶν χορὸν δεινὸν εἰς τὰ μάλιστα καὶ μιαιφόνων, οἵπερ ἐπεχείρησαν τῷ Πήλιον ε ἰ ν ο σίφυλλον ἐπιθεῖναι Οἴτῃ, ἵν' οὐρανὸς ἀμβατὸς εἴῃ. (Secuntur quae in App. B descripsi).

Διαγέλα καὶ τὸν Αἴαντος πικρὸν μ η ν ι θ μ ὸ ν ὑπὲρ ὅ- πλων ᾽Αχιλλείων

καὶ τὸν ἀ ν ε ι- ρ η μ έ ν ο ν παρὰ Διὸς ἀρχη- γὸν τῶν νεκρῶν Μίνων

Διαγέλα καὶ τὸν Αἴαντος πικρὸν μηνιθμόν τε καὶ κηληθμὸν ὑπὲρ ὅπλων ᾽Αχιλλείων,καὶ ὃν ᾽Ωρίων πόνον ὑφίσταται κατ' ᾽Ασφοδελὸν λειμῶνα θηρίων τῶν ὑπ' αὐτοῦ ἀ ν η ρ η μ έ ν ω ν. ἀλλὰ καὶ τὸν ἀνειρημένον Διὸς ἀρχηγὸν τῶν νεκρῶν δικασπόλον

---

1. *συνδυασμόν*] *συνουσιασμόν* | 4 s. *ἑτερήμερον*] *ἡμέραν γὰρ παρ' ἡμέραν ζῶσιν* | 8 s. *᾽Ιφιμ.*] *ἐκ τοῦ ἴ φ ι καὶ τοῦ μ έ δ ω τὸ βασιλ ε ύ ω* | 14 s. *εἰνοσιφ.*] *ἐκ τοῦ ἔ ν <ο> σ ι ς ἡ κίνησις*] 15. *οἴτῃ*] *ὄρος* VG | 19. *μηνιθμὸν*] *ἠθμὸς <δὲ> τὸ σακελίστριον*(i. e. *σακκελιστήριον*) *<η>* | 23 s. *ἀνειρημένον*] *ἀνηγορευμένον*

---

1. *συνδιασμόν* V | 4. lacunam indicavi | 6. *φυσίζοος* L² sup. lin. : *φυσίζωος* VGL¹ | *αἶα* om G | 9 s. *ἀλωέος* G | 25. *δικασπόλαν* L

Μίνω διαγέλα. παιδίων δὲ λόγον μωρῶν ἡγοῦ παιδείων τρόπων ἐκδεδεμένων καὶ κατὰ πεδίων δίκην ὀρέων καὶ ἡμιόνων κροαίνειν εἰθισμένων τὸν Τιτυόν, τὸν Γαιηίου καὶ Γαιείου υἱόν, καὶ τοὺς γύπας οἳ τὸ τούτου ἧπαρ κατέδουσι παρήμενοι δέρτρον εἶσω δύνοντες. κατάπαιζε δὲ οὐ κήπων μόνον Τανταλείων, ἀλλὰ καὶ μηλεῶν τῶν ἐν αὐτοῖς καὶ ὀχνῶν καὶ ῥοιῶν καὶ καρύων.

(Secuntur quae in App. C descripsi).

καὶ Τιτυόν, τὸν γαιήϊον υἱόν, καὶ γύπας οἳ τὸ τούτου ἧπαρ κατέδουσι πανήμεροι δέρτερον εἶσω δύνοντες, κατάπαιζε μὴ κήπων μόνον Τανταλείων, ἀλλὰ καὶ μηλεῶν τῶν ἐν αὐτοῖς καὶ ὀχνῶν καὶ ῥοιῶν καὶ καρύων.

Τοὺς Κλεινιείους καὶ Νικιείους, εἰ ἐνόν, μηδὲ νοῒ ἐντυπώσῃς ἔρωτας· κόπρον γὰρ τὸν τοιοῦτον πόθον εὑρήσεις ἀπόζοντα· τὸν κατὰ Κόροιβον καὶ Μελιτίδην γεγενημένον ἀποβδελύττου, καὶ τὸν σωρεῖτιν δαίμονα καὶ κερατίναν περὶ πλείστων τεθειμένον.

(secuntur in GL quae in App. D descripsi).

Ἀναγκαίων τὸν φίλον μὴ καταπροδῷς χάριν. μὴ χρυσίων πώποτε ὀμόσῃς ἔκητι.

Ἔπιθί μοι καὶ Σωκράτεις καὶ Ἰσοκράτεις καὶ Ἐμπεδοκλεῖς καὶ Θεαγένεις καὶ Διογένεις, καὶ τὸν βίον αὐτῶν μετέρχου, οἳ

---

1. *διαγέλα*] *αἰτιατικῇ* G | 6. *γαιήϊον*] *τῆς γῆς* | 8 s. *δέρτερον*] *σῶμα, δέρμα* | 9. *δέρτρον*] *ἔντερον* L | 12. *ὀχνῶν*] *ἀπιδίων* | *ῥοιῶν*] *ῥοιδίων* | 22. *ἔπιθι*]*ἐπέρχου* L

---

5. *εἰθισμένον* L | 6. *Γαιηίου*] *γαινίου* G | 11. *ἀλλὰ* om. G | *μηλιῶν* V : *μηλέων* L | 16-19. ex V tantum sumpta ; quae pro his habent GL, in App. D descripsi | 22. *καὶ* ante *Σωκρ.* om. LG | 22 s. *Ἐμπ. καὶ θεαγ.* *θεγένεις* LF. : (sic) *καὶ ἐμπ.* V | 23. *μετέρχου οἳ* V : *καὶ ὅπως τὸν βίον αὐτῶν μελέτην θανάτου* <Plat. Phaed. 81 A> *ἐποιήσαντο καὶ* LG

Μουσεῖον τὸν λογισμὸν αὐτῶν τρέχον ἐποίησαν. ἀπολόγισαι δὲ καὶ ὁ Μουσίων Κλεάνθει ἐμηχανήσατο τῷ Κρητὶ ἢ Καρί, καὶ ὅπως δι' ἔριν νέων ορνικῶν φόνων ἔφυγε πρὸς τῶν δήμων. ἐπαίνων ἀξίου καὶ τῶν ἐν Θμούει καὶ Ξούει ταῖς πόλεσι νεανίσκων τὸν πόνον Ἀδεινίου τε καὶ Ἀγροίτου, ὧν ὁ μὲν τὸν κεκτημένον καὶ ζῶντα ὑπέθαλπε καὶ τῶν τῇδε ὑπαπιόντα λιβάσι δακρύων ἐτίμησεν, ὁ δὲ καὶ ἀπιόντι συναποθανεῖν ὡριγνᾶτο τε καὶ ἱμείρετο. πρόσθες τούτοις καὶ τὴν Εὐμαίου ἐθελοδουλίαν τοῦ συβώτου Ὀδυσσέως.

(secuntur in GL quae in App. E descripsi).

V	L G
Πῶρον δὲ καὶ Ὦχον καὶ Πτολεμαῖον τῶν εὐεργετικῶν τρόπων ὑπερθαύμαζε.	*Πῶρον δὲ καὶ Ὦχον καὶ Πτολεμαῖον τῶν ἐπὶ τῶν μὴ πόρον κεκτημένων ἔργων εὐεργετικῶν σκοπῶν ἔσο ὑπερθαυμάζων.* (Secuntur ea quae in App. F descripsi).

Θεοῦ ἴσθι τὸν ὅλον κόσμον πηδαλιουχεῖσθαι ἐνεργείᾳ, καὶ ὡς

---

1 s. *ἀπολόγισαι*] *ἀπόρριψαι* G : *ἀπολογίζω τὸ ἀπορρίπτω· ἀπολογῶ δὲ τὸ ἀποκρίνομαι* V | 3. *Καρί*] *ἢ εὐθεῖα ὁ Κάρ* | *ἔφυγε*] *φεύγω τὸ ἀποδιδράσκω αἰτιατ<ικήν>· φεύγω δὲ τὸ κατηγορῶ* (sic ; legendum *κατηγοροῦμαι*) *γεν<ικήν>* | 7. *ὡριγνᾶτο*] *γεν<ικήν>ν* |

---

1. *τρέχων* L^2 | *ἐποίησαν* om. LG | 3. *ἢ* L : *καὶ* VG | *δι' ἔριν νέων* G : *δι' ἐριννέων* V : *δ' ἰριννέων* L | 3 s. *τὸν δῆμον* G | 4. *ἀξίου* V : *δ' ἀξίου* G : *δ' ἄξιον* L | *τῶν* V : *τὸν* LG. | *θμούει καὶ ξούει*] *-ι* supra *-ει* script. L^2 | *πόλεσιν* LV | 5. *τὸν* ante *πόνον* om. LG | *τε καὶ Ἀγρ.* V ; *ἀγροίτου τε καὶ ἀγρότου* LG | 6. *τῶν*] *τὸν* G | 7. *καὶ ἀπ. συν.* scripsi : *καὶ ἀπίοντι συναποθανεῖν* V : *συναπιόντι* (i. e. *σὺν ἀπιόντι*) *ἀποθανεῖν* LG | *ὡριγνᾶτο* L | 7 s. *τε καὶ ἱμ.* om. V | 8 s. *συβότου* L | Quae hic LG addunt quaere, si libet, in App. E | 16. *Θεοῦ δὲ ἴσθι* L, G

οὐκ αἴτιον τὸ θεῖον κακῶν, ἀλλὰ συνειδὸς λογισμῶν κακῶν ἑκάστου γέμον <καὶ>.

V

σπίλων.

Εἴδει μὴ ἐνήδου γυναικείων καλλωπισμῶν κατὰ τὸν Ἴδη ὀρεοπολοῦντα βουκόλον. εἴδη γὰρ μικρὸν ἥδει, ἀλλ' ὕστερον ἴψει· καὶ ἴδη τις πλεῖστον τόπον πεδινόν τε καὶ τραχεινὸν καὶ ὀρεινὸν καὶ αἰπεινὸν γυναικείων πόθων ἔκητι δεδηωμένον καὶ κατηρ<ε>ιπωμένον, ᾧ πρόσθεν καὶ Ἴλιον καὶ Λέσβον καὶ Τέων καὶ Φώκαιαν καὶ Νίκαιαν

καὶ Χαιρώνειαν καὶ Χερρόνησον καὶ Λῆμνον καὶ Τράλλεις καὶ Σάρδεις καὶ Κλεωνὰς καὶ Κεδρίας

L G

σπίλων οὔτι λεκτῶν.

Πόνων γίνωσκε ἀγαθῶν πωλεῖν τὸν οὐρανόν. καὶ <ὅτι> οὐκ ἄλλως ἢ ἴδει προσγίνεται ἀγαθὸν πολλῷ. ἀλλὰ καὶ τῷ εἴδη ὑπομένειν μόχθων χρηστὸν κατορθοῦται ἔργον· τοῦτο δὲ περιέσται σοι, εἰ εἴδει μὴ ἐνήδῃ γυναικείων καλλωπισμῶν κατὰ τὸν ἐν Ἴδῃ ὀρεοπολοῦντα βουκόλον. εἴδη γὰρ μικρὸν ἥδει, ἀλλ' ὕστερον ἴψει σὸν λογισμόν. ἴδῃ γάρ τις πλεῖστον τόπον πεδινόν τε καὶ ὀρεινὸν καὶ αἰπεινὸν καὶ τραχεινὸν γυναικείων πόθων ἔκητι δεδηωμένον καὶ ἠφανισμένον καὶ κατηρειμμένον καὶ κατερ<ρ>ιμμένον καὶ κατηρ<ε>ιπωμένον, ᾧ πρόσθεν καὶ Ἴλιον καὶ Λέσβον καὶ Τέων καὶ Φώκαιαν καὶ Νίκαιαν καὶ Ἠλείων καὶ Ἠτείων χῶρον καὶ Ἰλιέων, εἰ δεῖ καὶ ἠθείων τὸν φρονηματισμὸν λέγειν, καὶ Τῆνον καὶ Ἥλιν καὶ Ἤθιν καὶ Ἤτιν καὶ Χαιρώνειαν καὶ Χερρόνησον καὶ Λῆμνον καὶ Τράλλεις καὶ Σάρδεις καὶ Κλεωνὰς καὶ Κεδρίας καὶ Πλαταιὰς καὶ

1. τὸ om. LG | 1 s. κακῶν ἑκάστου om. V | 2. καὶ supplevi | 12. κατὰ τὸν] καὶ τὸν V | 21 (22). ᾧ rectum puto ; conicias tamen ὡς 23. τεῶν 26. φροιματισμὸν (sic) G | 26 s. τῆνιν καὶ ἤνιν G

καὶ Κάνωβον καὶ Κάνωπον καὶ Μυκαλησσὸν καὶ Τερμησσὸν καὶ Σεμιράμεια τείχη καὶ Ἰεριχούντια.

Νίσιβιν καὶ Ἰσσικὸν κόλπον καὶ τὴν Κάνωβον καὶ Κάνωπον καὶ Λιρνησὸν καὶ Βριλησὸν καὶ Ταρτησὸν καὶ Ταρπηγὸν καὶ Κριμησὸν καὶ Μυκαλησσὸν καὶ Τερμησσόν, Τελμισόν τε καὶ Κηφισὸν καὶ Σεμιράμεια τείχη καὶ Ἰεριχούντια καὶ Βαβυλωνια κατηρειμμένα βάθρων αὐτῶν.

Οὐχὶ τοῦτο τὸν μὲν στενωπὸν φόνων, τὸν δ' ἀγοραῖον τόπον ἤχων καὶ στεναγμῶν ἐπλήρωσε; τοῦτο καὶ Πλεισθενίδας καὶ Ἀτρείδας στρατὸν ἔπεισεν ἐξοπλίζειν ὑπερόριον, καὶ ἀκρώρειαν καὶ πρυμνώρειαν καὶ ὑπερωρείαν ἐρευνᾶν, καὶ ὑπορείους διαίτας καὶ κατασκηνώσεις καὶ αὐλισμοὺς ποιεῖσθαι, καὶ αἴπη τὰ ὀρῶν διέρχεσθαι καὶ Κύρνεια καὶ Ἰκάρια πλέειν πελάγη, καὶ Μενίπτειον καὶ Βοσπόριον περισκοπεῖν βυθόν, καὶ Παρθένιον καὶ Ἰόνιον διατρέχειν ἰσθμόν, καὶ Σαρδονικῶν καὶ Σαρωνικῶν κόλπων ἐπιβάλλεσθαι, καὶ πορθμῶν κατατολμᾶν Φωκαικῶν, καὶ χοιράδας λισσάς τε καὶ λείας ὑποδεδυκέναι, καὶ χηραμῶν καὶ εἰλυῶν καὶ ἰλεῶν, καὶ σιρῶν, ἵνα καὶ σηρῶν πλήθη ναίει· πρὸς τούτοις καὶ χιδρῶν καὶ σπηλυγγῶν καὶ σηράγκων καὶ

19. ἐπιβάλλεσθαι] καταστοχάζεσθαι | πορθμῶν] ἢ μεταξὺ δύο θαλασσῶν γῆ (sc. errore huc translata quae ad ἰσθμόν, 18, pertinent) | 20. χηραμῶν] φωλεῶν L |

7. post κηφισὸν add. καὶ κρίμησον καὶ ληφισὰς καὶ κηφισόδωρον LG; scholiorum hic reliquias, ni fallor, habemus, ut infra (l. 10) post αὐτῶν, add. καὶ γεισίων καὶ γητείων τῶν κρομμύων εἴδη (-ει G)... (lacuna 5-6 litt. L) τῶν αὐτῶν. | 11. οὐχὶ V : οὐ LG | τὸν om. LG (sane rarum ὁ στ., sed cf. Lucianum, Nigr. 22) | —. ἀγοραῖον VG : ἀγορᾶς L | 12. ἐπλήρωσεν; οὐ τοῦτο τοὺς Πλισθενίδας L | 13 s. ἀκρωρείας καὶ ὑπερωρείας καὶ πρυμνωρείας LG | 14. καὶ ὑπορ.] ὑπορείους τε LG | 15. καὶ κατασκηνώσεις om. V | 16. πλέειν V : περιπλεῖν LG | 17. μενίπτιον V : μενίππειον G | βοοσπόριον LG^2 : βοσπόρειον G^1 | 18. Ἰόνιον] ἠόνιον L | ἰθμὸν V | 20. χοιρ. λ. τε] χοιράδας καὶ χειράδας καὶ λισσὰς LG | 21. ἰλεῶν καὶ εἰλυῶν L | 21 s. καὶ σιρῶν — σηράγκων om. V

φωλεῶν κατεπιτίθεσθαι, καὶ δ ε ι ρ ά δ α ς καὶ πρηῶνας καὶ πρώονας ἄκρους <M 282> καὶ πρόποδας καὶ κ λ ι τ ῦ ς καὶ π ί σ ε α ποιήεντα <γ 9> καὶ δρία βησσήεντα <Hes.OD 530> διαβαίνειν διερευνῶντας εἴ που τὴν Λήδας εὕρωσι. τούτῳ ἁλοὺς Ἀγαμέμνων τὸν μὲν γηραιὸν Χρύσην τῶν ἠλπισμένων σκοπῶν ἐξίει κενόν, Ἀχιλλέα δ' ἔδηξε διὰ λόγων σκωπτικῶν καὶ τὸν μαντιπόλον Κάλχαντα κακίσαι διέγνω.

Τί δεῖ τὰ πολλὰ λέγειν; τοῦτο τὸ κάλλος καὶ τὸν Πηλέως θυμὸν τὸν δεινὸν στρατηγὸν κατ' Ἀγαμέμνονος ἀναλαβεῖν πεποίηκε. τῷ αὐτῷ καὶ ὁ Ἀτρείδης ἐ π η λ ί φ η ἐπὶ τὸ ἀμύνασθαι τοῦτον καὶ λαβεῖν τὴν Βρισηίδα. τούτῳ ἡ Ἑλλήνιος στρατιὰ ἐξηλίφη. ὡς οὐδὲν λίχνων ὀφθαλμῶν χερειότερον. καὶ τούτῳ Αἴας ὁ Λοκρὸς ἀπώλετο τῷ λέκτρων Κασάνδρας ὑπερμανῆναι φυγούσης ἐπὶ τὸν τῆς Στρατίας καὶ Ἀ γ ε λ ε ί α ς καὶ Ἱππίας καὶ Ἰ λ ι ε ί α ς καὶ Ε ἰ λ η ν ί α ς νεών·

---

1. δειράδας] ἡ ἔξοχ<ή>, ἀπὸ τοῦ δ ε ι ρ ά δ τράχηλος | πρηῶνας] π ρ ί ο ν α δὲ τὸ τεκτονικὸν ἐργ<αλεῖ>ον <ι> | 2. κλιτῦς] ἐκ τοῦ κ λ ί ν ω· ἢ εἰς τὸ κάτω νεῦσις τοῦ ὄρους | πίσεα] οἱ δίυγροι τόποι, παρὰ τὸ π ί σ ω τὸ ποτίσαι | 3. βησσήεντα] βασ... τὰ cetera in chartae laciniis perierunt. | 4. Λήδας] ἡ τῆς Ἑλένης μήτηρ | 14. Ἀγελ.] ἡ ἄγουσα τὰς λείας

---

1. δειράδας καὶ om. LG | πρώονας scripsi: πρόωνας V: προῶνας LG | 2. post ἄκρους add. καὶ προπροῶνας (sc. προπρώονας) LG | 2 s. πίσε (sic) V πίσσεα G | 4. διερευνῶντες V | εὕρωσι V: εὑρήσουσι· τοῦτο πάντα συγκροτησμῶν καὶ πόνων<καὶ πίνων G> τῶν ἐκ πολέμου τόπον Τρωικὸν ἐπλήρωσεν LG | 4 s.. τούτῳ—χρύσην] ἀγαμέμνων τούτῳ ἁλοὺς τὸν γηραιὸν ἀλκαῖον (nonnulla excidisse suspicor) LG | 6. post κενὸν add. μετ' ἀπειλῶν L, ubi ea secuntur quae in App. G descripsi, omissis Ἀχιλλέα — διέγνω | ἔδιξε V | σκωπικῶν. V | 8 s. θυμὸν—στρατηγὸν] τὸν δεινὸν στρατηγὸν θυμὸν LG | 9. post πεποίηκεν (sic) add. ἠθλίψις γὰρ τὸν αὐτὸν ἐπὶ θυμὸν ἐπηλείφει LG | 10. ὁ om. LG | 11. βρισηΐδα καὶ βρισῆδα L: βρησήδα ἢ βρησηΐδα G | post τούτῳ add. καὶ ἡ τῶν κακῶν Ἰλιὰς τοῖς Ἰλιεῦσιν ἐπήει ἢ μᾶλλον εἰπεῖν τῷ Ἰλίῳ· τούτῳ LG | post στρατιὰ add. πάντη LG | 12. ὡς —τούτῳ] pro his habent LG quae in App. H descripsi | 13. κασάνδρας LG: -δρης V | φυγούσης V: καταφυγὴν ποιησάσης LG | 13 s. ἐπὶ τὸν στρατείας, om. τῆς G | 14. ἀγελειάδος LG | ἱππείας G | 15. ante νεών add. καὶ ἡλείας Ἀθηνᾶς LG

Οὐ τούτῳ μνηστῆρες μυχὸν Ἄιδου ἐπεῖδον ἀνήλιον ; οὐ τούτῳ Ἰάσων τῷ Μηδείας ἀμελῆσαι ᾗ πρώην συνώκησεν, ἄλλην δὲ αὐτῷ συνοικίσαι ἐπὶ λύμῃ αὐτοῦ τε καὶ οἰκείων ;

V	L G
Οὐ Δανσὼν τούτῳ εὖρῃς ἠνδραποδισμένον καὶ ἀφῃρημένον σκῆπτρον βασιλικὸν ; καὶ τοῦτο καὶ Κίνιν καὶ Δίνιν καὶ Βάλιν καὶ Ἄγιν καὶ Φρύνιν καὶ Δάφνιν καὶ Λάμιν καὶ Δάμιν καὶ Λύσιν καὶ Σπέρχιν τοὺς ἐν Ἀφύτῃ ιλωτίδος Φέπιθυμήσαντας καὶ τῶν πόθων μόρον αἰνὸν ἀντιλαμβάνοντας ἀπώλεσεν ;	*Οὐ Δαναὸν τούτῳ εὑρήσεις ἠνδραποδισμένον καὶ ἀφῃρημένον σκῆπτρον βασιλικόν ; οὐ τούτῳ καὶ Κεῖνιν καὶ Δίνιν καὶ Ἄγιν καὶ Φρύνιν καὶ Βάλιν καὶ Δάφνιν καὶ Δάτιν καὶ Φούλκαριν καὶ Δάμιν καὶ Λύσιν καὶ Σπέρχιν τοὺς ἐν Ἀφύτῃ Φιλωτίδος ἐωιδυμήσαντας καὶ τῶν πόθων μόρον αἰνὸν μεταλαμβάνοντας ;*
Οὐ Γαιτούλους, οὐ Μασσαγέτας τοῦτο ἀπώλεσεν ;	*Οὐ Βαιτούλας, οὐ Γαιτούλας, οὐ Μασσαγέτας οὐ Γέτας, οὐ Σεγέτας τοῦτο ἀπώλεσεν ; οὐ τούτῳ Ἴλον τὸν ὀνομαστὸν στρατηγὸν ἥλων ἔργον γεγενημένον <καὶ> κατὰ πλευρῶν καὶ ὤμων ἡλωμένον ἀκούομεν ; οὐ Μόμιον καὶ Μώκιον, οὐ Κροῖσον καὶ Κροῖσμον τοῦτο παρέπεμψε τῷ θανεῖν ;*
Οὐ Μόμμιον, οὐ Μώκιον, οὐ Κροῖσμον, οὐχ Ὑροιάδην,	

---

2. *Μηδείας*] *Μίδεια πόλις ι' καὶ δ<ί>φ<θογγον> · Μηδία δὲ ἡ Περσὶς η καὶ ι · Μήδεια δὲ γυνὴ <η καὶ> δ<ί>φ<θογγον>* | 8. *Δίνιν*] *<δίνη δὲ> ἡ συστροφή* | 9. *Ἄγιν*] *ἄγη δὲ ἡ ἔκπληξις* | 9. *Φρύνιν*] *Φρύνην* (fort. *Φρύνη δὲ*) *κύριον <θηλυκόν>* | 10 *Δάφνιν*] *Δάφνη δὲ <θηλυκόν>*

---

1. *μνηστῆρες—τούτῳ* om. L | *ἄδη* G | *ἥ* 2. GL | 3. *συνοικίσαι αὐτῷ* LG | *ἐπὶ λύμῃ* LG : *ἐπιλύμητρον* V | *αὐτοῦ τε* GL : *τε* om. V | post *οἰκείων* add. *ταύτης* (*ταῦτά* L) *τε κἀκεῖνος καὶ τέκνων διήμαρτε καὶ τὸ θανεῖν ἐπεῖδεν* ; LG | 13 s. *τὸν πόθων* (corr. ex *πόθον*) *μόρων αἰνὸν* V | 21. *ἔργων* LG¹

οὐ Κόροιτον, οὐ Κόροιβον, οὐ Δρωπίδην, οὐ Πολύιδον, οὐχ Ὑπερίδην, οὐ Σῶκον, οὐ Μεναίχμην, οὐ Πυραίχμην, οὐκ Ἀλκμαίωνα, οὐ Τάλλων, οὐ Τέλλον, οὐ Τάχων, οὐ Κλέοβιν, οὐ Βίτωνα, οὐ Βίκωνα, οὐ Γοργώπαν, οὐ Φιλώταν, οὐ Παρμενίωνα, οὐ Νάβιν, οὐ Κατιλίναν, οὐ Φωκίωνα, οὐ Κάτωνα, οὐκ Ἐπειὸν καὶ Καίσωνα καὶ Κικέρωνα καὶ Γνατωνείδην καὶ Ζοροβάβελ καὶ Ζωροάστρην καὶ τοὺς τῆς ἱερείας υἱεῖς, οὐκ ἄλλους πολλούς, ὧν ποῖος λόγος ἐφίκηται;

οὐχ Ὑροιάδην, οὐκ Ἀλκμαίωνα, οὐ Κόροιτον, οὐ Κόροιβον, οὐ Δρωπίδην, οὐ Πολύιδον, οὐ Πολυϊδῆ; οὐχ Ὑπερείδην, οὐ Σῶκον, οὐ Σώκλαρον, οὐ Μεναίχμην, οὐ Πυραίχμην, οὐ Τάλων, οὐ Τέλλον, οὐ Φέρων, οὐ Τειχών, οὐ Κλέοβιν, οὐκ Ἴσιν, οὐ Βίτωνα, οὐ Μίκωνα, οὐκ Ὤρον, οὐκ Ὤχον, οὐ Γοργώπαν, οὐ Φιλώταν, οὐ Παρμενίων', οὐ Νάξιν, οὐ Κατιλλίναν, οὐ Φῶκον, οὐ Φωκίωνα, οὐ Κάτωνα, οὐκ Ἐπειὸν Κέσωνά τε καὶ Αἴσονα καὶ Κικέρωνα, οὐ Ζοροβάβελ καὶ Γνατωνίδην καὶ Ζωροάστρην τοὺς τῆς ἱερείας υἱεῖς, ὧν ποῖος λόγος ἐφίκοιτο, ἢ ποῖος ἱστορικὸς διαλάβῃ τὰ ὀνόματα αὐτῶν;

Πλήρεις γὰρ τούτων συγγραφαί, πλήρης κόλπος θαλάσσιος, πλήρης γῆ.

Οὐ Πείσων, οὐ Πισσαῖος, οὐ Πείθων, οὐ Μίλων, οὐ Χίλων, οὐ Λιπόδωρος ὁ Μινωταύρου καὶ Κρήτων ὁ Κρηστωνεὺς

Οὐ Πείσων, οὐ Πείθων, οὐ Πεισίας, οὐ Πεισιάναξ, οὐ Πισαῖος, οὐ Μίλων ὁ Μηλιεύς, οὐ Χίλων, οὐ Μητρόδωρος, οὐ Πολύδωρος, οὐ Λειπόδωρους, οὐ Μιτρόδωρος ὁ Μινωταύρου καὶ Κρίτων ὁ Κρηστωνεὺς

25. *Μινωταύρου*] *ἐκ τοῦ Μίνως* *Μίνωος* | 26. *Κρηστωνεύς*] *Κρηστὼν πόλις Θράκης*

7. *κλέοβιν* corr. ex *κλέωβιν* V | 10. *γοραγώπαν* sic LG | 11. *παρμενίων* LG | 21. *γὰρ* om. V | *συγγραφαί*] *αἱ γραφαί* LG | *θαλάττιος* LG | 22. *ἢ γῆ* LG | 24. *χίλλων* ante correctionem V | 26. *οὐ Μητρ.*] *ὁ μητρ.* L | 26 s. *οὐ πολ. - μιτρόδωρος* om. G

καὶ Τίρεως ὁ Τειρεσίου καὶ Τήρης ὁ Τηριδάτου καὶ Μέμμιος ὁ Μαιμαλίδου καὶ Πλειστώναξ ὁ Φανοτέως καὶ Ἀμεινίας ὁ Αμιναῖος καὶ Πρόδικος ὁ Πρωταγόρου καὶ Ἀρχένεως ὁ Ἀρχωνίδου καὶ Μάναιθος ὁ Κυναίθου καὶ Παταικίων ὁ τοῦ Φαλαικίωνος, καθ' ἑαυτῶν τὸν Προυσαέων καὶ Εὐβοέων καὶ Βοττιαίων καὶ Ναβαταίων κεκινήκασι μαχησμὸν διὰ ζῆλον γυναικείων πόθων;

V	LG
Ἴτω δ' ὁ λόγος καὶ ἐπὶ τὰς κωμοπόλεις καὶ νήσους	Ἵνα δὲ ὁ λόγος ἐπὶ κωμοπόλεις καὶ νήσους αἴσπερ τὸ ἀπολωλέναι καὶ ἀπολωλεκέναι προσεγένετο πρὸς λίχνων καὶ πορνικῶν ὀφθαλμῶν ἴῃ, ἔπιθί μοι τῷ λόγῳ Τῆνον καὶ Νίνον καὶ Νίσαιαν καὶ Κλεωνὰς καὶ Κλαζομενὰς καὶ Κολώνειαν καὶ Ἀνεμώρειαν καὶ Ἀνέρειαν καὶ ἣν Νίτωκρις καὶ Λίτωκρις ᾤκησε πόλιν, εἴτε Ψωφὶς ἐστιν αὕτη, εἴτε Δόσις, εἴτε Ὠφθίς, καὶ οἷον πόνον κατοίκων γένη διέφερον δι' ἔρον ἀρχηγῶν πορνικῶν τε καὶ μοιχικῶν. πρόσθες ταῖς εἰρημέναις κώμαις καὶ Ἀμυκλαίου Κανώβου καὶ Κανώπου
αἳ πρὸς λίχνων καὶ πορνικῶν ὀφθαλμῶν ὤλοντο. ἔπιθί μοι τῷ λόγῳ τὴν <Νί>σσαιαν.	
καὶ Κολώνειαν καὶ Ἀνέρειαν καὶ Ἀνεμώρειαν καὶ ἣν Ἴττωκρις ᾤκισε πόλιν, εἴτε Ψωφίς ἐστιν αὕτη, εἴτε Ὠφθίς.	
πρόσθες ταύταις καὶ Ἀμυκλαίου Κανώβου τέμενος καὶ	

2. *Πλειστώναξ*] *Δημώναξ καὶ χειρώναξ<ω>* | 4. *Κυναίθου*] *ἐκ τοῦ κύνας αἴθειν* | 17. *ᾤκισε*] *ἔκτισε*

1. *τηρηδάτου* LG | *μέμιος* LG | 2. *πλειστώναξ καὶ πλειστοάναξ* LG | 3. *ὁ ἀμ. καὶ ἀμειψίας ὁ μινναῖος* LG | 4. *μανέθος* L : *μάνεως* G | 5. *τὸν* V : *τῶν* LG | *βοττιαίων* V : *ἐκβοτιαίων* LG | 9. *νήσεις* LG | *τὸ*] *τῷ* L | 12. *ὄλοντο* V | 13. in chartae foramine exciderunt quae ex L supplevi | 16. *ἀνεμόρειαν* V | 20. *κατοίκων* L : *κατ' οἴκων* G | 21. *ἀρχηγῶν* L : *ἀρχηγώνης* G | 23. *κώμαις* om. G

Ἥρας Ἀργείας καὶ λευκωλένου Ἡραῖον καὶ Ἀθηνᾶς Γλαυκώπιδος καὶ πολιάδος νεὼν καὶ Ἡφαίστου <τοῦ> κυλλοποποδίονος καὶ τὼ πόδε ἀσκωλιάζον-τος καὶ ὑποχώλου καὶ Λημνίου. οὐχ ὁ σηκὸς εἶδει παρθένων ἦλω τοῦ Καπιτωλίου Διὸς καὶ Κηναίου καὶ Κτησίου καὶ Στρατίου καὶ Νεμειαίου καὶ Ἀστεροπητοῦ καὶ Ὀσσαίου καὶ Πισσαίου καὶ Φιλίου καὶ Ξενίου καὶ Ἑταιρείου καὶ Φυξίου καὶ Πίκου καὶ Ἐφεστίου καὶ Ὁμογνίου καὶ Βηλαίου καὶ Ἐρκείου καὶ Ἁγίου καὶ Καταιβάτου καὶ Πολιέως;

τέμενος καὶ Ἥρας Ἀργείας καὶ λευκωλένου Ἡραῖον καὶ Ἀθηνᾶς Γλαυκώπιδος καὶ Πολιάδος καὶ Ἀγελίης καὶ Ὀβριμοπάτρης καὶ Ἀγελείας νεὼν καὶ Ἡφαίστου τοῦ κυλλοποδίωνος καὶ τὼ πόδε ἀσκωλιάζοντος καὶ ἀμφιγυήεντος καὶ ὑποχώλου καὶ Λημνίου ἱερόν. οὐχ ὁ σηκὸς εἶδει παρθένων ἦλω τοῦ Καπιτωλίου Διὸς καὶ Κηναίου καὶ Κτησίου καὶ Στρατίου καὶ Νομίου καὶ Νεμειαίου καὶ Ἰδαίου καὶ Πισσαίου καὶ Φιλίου καὶ Ξενίου καὶ Ἑταιρείου καὶ Φυξίου καὶ Ὁμογνίου καὶ Ἀποτροπαίου καὶ Βηλαίου καὶ Ἐρκείου καὶ Αἰσίου καὶ Αἰγίου καὶ Αἰγιδούχου καὶ Πολιέως καὶ Κεραυνίου καὶ Τερπικεραύνου καὶ Κλεπτοφόρου καὶ Σκηπτούχου καὶ Γιγαντολέτειρος καὶ Τιτανοκράτορος καὶ εἴ τι ἄλλο ὁ ἐμβεβροντημένος τῶν ποιητῶν χορὸς εἰθισμένος καλεῖν αὐτόν;

Οὐ τούτῳ ἡ Κῶς ἄποικος γέγονε Τυρίων καὶ Τηνίων καὶ

---

2 s. *Γλαυκ.*] ἐκ τοῦ γλαυκόν καὶ τοῦ ὤψ ὠπός ὁ ὀφθαλμός | 5. *κυλλ.*] κυλλόντὸ βεβλαμμένον | 6. *ἀσκωλ.*] ἀπὸ τοῦ θεῖναι ἀσκοὺς ἐν Ἀθήναις ἀνέμον πεπλησμένους καὶ πηδᾶν ἐπάνω αὐτῶν καὶ [πίπτειν καὶ λέγειν] λιάζειν ἤτοι πίπτειν | 11. *καπιτ.*] Καπητώλ<ιον> δὲ ἡ ἀκρόπολις τῆς Ῥώμης ι (immo η) | 12. *κηναίου*] ἀκροτήριον L : Κινία δὲ <ι> V | 14. *ἀστερ.*] ἀστεροπ<ή> ἡ ἀστραπή

---

1. *λευκωλένου* L | 2. *ἡραίου* V : *ἱερὸν* G | 4. *ἀγελίης* L : *ἀγελειάδος* G | *καὶ ὀβρ.*m. G | 7 s. *ἀμφιγυήεντος* G : *ἀμφιγενήεντος* L | 8. *ὑποχώλου*] *ὑποσχώλου* G | 10. *παρθενὼν* L | 11. *ἦλω τοῦ*] *ἦλωτοῦ* V | 16. *ὁμογμίου* LG | 26. *τηνίων*] *τηνίμων* L | *καὶ Λημνίων* add. LG

Αἰνιάνων καὶ Αἰνειάδων ; οὐχ ὁ Αἰγείρας τῶν τειχισμῶν ποιήσας τὸν αὐλισμὸν πλησίον τούτῳ Ἄιδην ἐπεῖδε Κ λ υ τ ο π ώ λ ο ν, εἴτε Χίλων οὗτος ἦν, εἴτε Κίμων, εἴτε Αἰζιὸς ὁ Φορωνέως, εἴτε Σμέρ δις καὶ Φεῦτις οἱ Κοΐντου καὶ Ἀλθαίας υἱωνοί ;

Τί ἄν σοι καταλέγοιμι τὴν Τορωναίων κατάλυσιν καὶ Αἰγε σταίων καὶ Βερροιαίων, Ἀμορραίων, Χοραίων, Χετταίων, Φυλι στιαίων, Ἰτωναίων, Βαρκαίων, Κυρηναίων, Καμαριναίων, Καταναίων, Μινναίων, Μεθωναίων, Γεστραίων, Λαρισσαίων, Κιρ ραίων, Βοττιαίων, Ἐκβοτιαίων, Κερκυραίων, Συηναίων, Δωδω ναίων, Κρισσαίων, Πισσαίων, Νισσαίων, Μυκηναίων, Μιτυλη ναίων, Μηθυμναίων, Κορωναίων, Παρθιαίων, Φεραίων, Φηραίων, Φηρωναίων, Ἰεβουσαίων, Χαναναίων, Λιπαραίων, Σκιωναίων, Γεργεσαίων, Μυκαλαίων, Νασαμωναίων, Μανιχαίων, Πυρρηναίων, Πελλαίων, Μαδιηναίων, Ταναγραίων, Χαλδαίων, Σαδδουκαίων, Ἰουδαίων, Ἀθηναίων, Θηβαίων, Ναβαταίων, Σικυωναίων, Σα βαίων, Ταριχαίων, Χουσαίων, καὶ Ἀσιηναίων καὶ Ἱστιαίων, Κρηστωνέων, Κρηταιέων, Ἰλιέων, Εὐβοέων, Ἀμφισέων, Ἐρε τριέων, Τυανέων, Ἱππέων, Χερωνέων, Παλληνέων, Φωκέων, Φωκαέων, Χαλκιδέων, Κιττιέων, Αἰγέων, Αἰολέων, Οἰχαλιέων, Κασανδρέων, Μαντινέων, Μυλασσέων, Πατρέων, Βερονικέων, Κα μιρέων, Λιγυστιέων, Νικομηδέων, Ἀντιοχέων, Ἀλεξανδρέων, Σολέων, Βουλινέων, Σισωνέων, Μαλειέων, Ἀστυπαλαιέων, Πλα ταιέων, Σκυτέων, Χαλκέων, Πραταιέων, Μεγαρέων, Σινωπέων, Θεσσαλονικέων, Ἀμασσέων, Θεσπρωτέων, Σαλμωνέων, Γαβορέων, Φυγελλέων, Δαλματέων, Ἀλπέων ὀρῶν, Παταρέων, Λιμητανέων,

---

2. *κλυτοπ.*] *τὸν ἔχοντα κ λ υ τ ο ὺ ς π ώ λ ο υ ς ἤτοι σ υ ν τ ό μ ο υ ς* | 5. ante *τί ἄν σοι* in marginerubro colore *ἀρχὴ τῶν διὰ τοῦ αι ὀνομάτων τῶν διὰ τῆς αι' δ<ι>φ<θογγ>ου γρ<αφομέν>ων.*

---

1. *αἰνειάδων* LG : *αἰνειάνδων* V | *αἰγίρας* L | 2. *τούτῳ* GL : *τούτων* V *ἐπῆδε* V : *ἐπεῖδε κἀὶ* LG | 3. *ἦν* om. V. | *φορονέως* L | 3 s. *μέρδις* V | 4. *Φεῦτις*] *φθεῦις* LG | *οἱ—υἱωνοί καὶ μνεῦις, εἴτε Τένεως ὁ Κοίντου καὶ Ἀλθαίας υἱός ; οὐχ ἥλον* (l. *εἷλον*) *τούτῳ τὸν κωπωνίου καὶ χάρη τος κολοσσόν τε καὶ κολωνὸν τὸν ὀνομαστὸν Ῥωμαῖοι ;* (*-αίοις* L et G mg.) LG | 5. *κατάχυσιν* G L | 5 s. *αἰγεσταίων* LG : *αἰγεσσαίων* V | 6-10. *Ἀμορραίων — Δωδωναίων*] quae pro his in LG leguntur Appendix I ostendit | 10. *Μυκηναίων* om. LG | 11. *Μηθυμναίων* V : om. LG | 11. *Παρθιαίων* — p. 149 5, *πλείω τόπον*] vide App. K.

Ἑρμιονέων, Ἀπαμέων, Ἀρειμανέων, Δωριέων, Θεσπιέων, Καισαρέων, Μηλιέων, Μηκιστιέων, Πριηνέων, Πισσιδέων, Σελγέων, Ταρσέων, Τελμισσέων, Μυρέων, Κολασέων, Ὀθροέων, Ὑριέων, Σαμοσσατέων καὶ τῶν λοιπῶν;

Καὶ ὅλως πλείω τόπον κάλλει γυναικῶν ἴδῃ τις δεδηωμένον ἢ τυράννοις. Ποίων γὰρ χάριν λόγων Κλῆτος λαὼν συνηλικὼς Κλοίλιος καὶ Κλοιλία Χαιρωνείᾳ καὶ Μιδείᾳ πόλει ἐπῆει καὶ πρὸς τείχει αὐτῶν ἐστρατοπέδευσε καὶ ἐπιτείχιος γέγονε καὶ χαρακομαχεῖα ἐπήξατο καὶ θωρακείων ἥψατο χρίων τοὺς ὀχυρωτάτους προμαχῶνας φοινικείων καὶ κυανείων φαρμάκων, ἵν' Ἡσιόνη καὶ Ἠλιδιόνη δοῖεν αὐτῷ τὰς κατοικιδίους ἑταίρας;

Διὰ τί Βῆσσος ἐπεστράτευσε Νισίβᾳ καὶ Κανάβει καὶ Ὀσσορῶνι καὶ Κιθαιρῶνι καὶ Ἀφύτῃ, ἧς πεδίον λιπαίνει Νεῖλος πελαγίζων ὥρια; οὐκ εἶδει παρθένων τῶν ἐν αὐτοῖς ὑπηργμένων;

Οἶδ' οὖν ὡς ἐρεῖ τις τῶν νωθρῶν ἐκεῖνο δὴ τὸ Ὁμήρειον <θ 492 s.> «Ἀλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι καὶ ἄλλον κόσμον ἄεισον», οὐχ ἵππου κόσμον δορατείου ἢ δουρείου, ἀλλὰ δόξας παλαιῶν σοφῶν περὶ κόσμων ἢ κόσμου καὶ οὐρανοῦ καὶ οὐρανῶν, εἴτε μεσόκοιλος, εἴτε κωνοειδής, εἴτε φοειδής, εἴτε στροβιλοειδής, εἴτε σφαιροειδής, καὶ περὶ εἰδῶν καὶ κόσμων καὶ κενῶν καὶ ἀτόμων. καὶ τοὺς Ἀρισταγορείους καὶ Χρυσιππείους καὶ Πυθαγορείους καὶ Ἀπολλοδωρείους καὶ Πλατωνείους διέξιθι περὶ τούτων λόγους καὶ ὅπως οἱ μὲν δοτείρᾳ καὶ κυβερνήτιδι καὶ σωτείρᾳ Προνοίᾳ τὸν κόσμον τοῦτον ἐπιτρέπουσι διακυβερνᾶν, οἱ δὲ

---

8. χαρακομαχεῖα] τειχομαχεῖα | 10 s. Ἠλιδ.] mg. ἐκ τοῦ ἡλίου. | 14. ὥρια] κατὰ καιρόν | 17. δορατείου κτέ.] mg. inf. δόρυ ξύλον, ὅθεν δούρειος καὶ δοράτειος ἵππος ὁ ξύλινος

---

5. γυναικείω LG | 6. τυράννοις] ἐχθρῶν πονηρῶν τῷ (τὸ L) τυραννεῖν ἐπιτεθειμένων LG | 6. τῶν λαῶν L | κλοίδιος καὶ κοίλιος LG | 14. Μιδείᾳ(cfr. sch. ad p. 74, 2): μηδεία VL | καὶ πρὸς V: πρὸς LG | 8-12. ἐπιτείχιος — κανάβει] cfr.App. L | 12 s. καὶ Ὀσσορῶνι om. L: ὀσσῶνι G | 13. ἀφύγη L: ἀφίτη G | 14. ὁ πελαγίζων LG | ὥρια (sic) V: τῷ ὕειν ὅρια (ωρια L) αἰγύπτου LG | 15-17. οἶδ'—ἵππου κόσμον] v. App. M | 16. ἀλλά γε δή V | 18. καὶ σοφῶν LG | καὶ οὐρανῶν καὶ οὐρανοῦ LG | 19. εἴ. ὠ. εἴ. στ. om. G. στροβηλοειδής V | 20. εἰδῶν αὐτῶν LG | 21. post Χρυσιππείους add. καὶ Ἐπικουρείους LG | 22. ἀπολλοδαρείους V | περὶ LG: καὶ τοὺς V | 23. σωτήρι(sic) V

V	L G
μέχρι τῶν τοῦ αἰθέρος τόπων τ α ύ τ η ν ἱστῶσι,	*τῶν ἄνω τόπων τοῦ αἰθέρος διοικεῖν διὰ σκότον καὶ πλάνον ἱκανῶν λογισμῶν αὐτῶν, ἄχρι τῶν κάτω δὲ ἐπόπτην εἶναι ἥκιστα οὐδὲ θεωρεῖν, καὶ ὅπως*
καὶ ὅπως οἱ μὲν σμικρολόγως καὶ φειδωλῶς τοῦτο εἶπον, οἱ δ' οὐδόλως ἐφορᾶν τὸν καθ' ἡμᾶς κόσμον.	*οἱ μὲν σμικρολόγως καὶ φειδωλῶς τοῦτο εἶπον, οἱ δ' οὐδόλως ἐφορᾶν τὸν καθ' ἡμᾶς κόσμον· οἱ δ' ἄτομα καὶ ἀμερῆ σώματα καὶ ὄγκους καὶ πόρους τῶν ὁρατῶν τὴν φύσιν συνέχειν ἐφαντάσθησαν· ὄντως ἱστῶν ἀραχνίων οὐδὲν διαφέροντα μίτον οἱ ταῦτα γράφοντες ὑφαίνουσιν· οὐ γὰρ ᾔδεισαν ὡς ἐματαιώθησαν τοῖς λογισμοῖς αὐτῶν καὶ ἐσκοτίσθη ἡ ἀσύνετος αὐτῶν καρδία <Rom. 1, 22>· οἱ φάσκοντες εἶναι σοφοὶ ἐμωράνθησαν· τὸ ἐσκοτίσθαι γὰρ αὐτοῖς οὐκ ἄλλῳ ἐπῄει ἢ τῷ ἐπεσκοτῆσθαι τῶν ἔξωθεν λήρων τὸν νοητὸν τῆς ψυχῆς ὀφθαλμόν. διὰ τοῦτο καὶ τὰ πάθη θεοὺς ὠνομάκασι, τὸν θυμὸν φημὶ καὶ τὸν πόθον καὶ τὸν κατὰ μόθον πόνον· οἱ δὲ κρήναις καὶ πηγαῖς καὶ ποταμίοις ῥείθροις τὴν τιμὴν προσῆ-*
οὕτως ἐσκοτίσθη ἡ ἀσύνετος αὐτῶν καρδία,	
τῷ ἐπεσκοτῆσθαι τοῖς ἔξω λήροις τὸν τῆς ψυχῆς ὀφθαλμόν. διὰ τοῦτο καὶ θεοὺς τὰ πάθη ὠνομάκασιν, τὸν θυμόν, τὸν πόθον, τὸν κατὰ πόλεμον πόνον· οἱ δὲ κρήναις καὶ πηγαῖς τὴν τιμὴν προσῆ-	

2. *ταύτην*] *τὴν πρόνοιαν*

6 s. *φειδωλὸς* V | 7. *εἶπον* corr. ex *εἰπών* V | 11. *τῶν ὁρωτῶν* G : lacuna 13-14 litt. in L | 13. *ἀραχνίων* G : *ἀραχνῶν* L | *οὐδὲν* G : *οὐ* L | 14. *μῖτον* G | 15. *ᾔδησαν* L | 20. *τὸ* L ; *τῷ* G | 21. *ἄλλῳ* G : *ἄλλο* L | 22. *ἢ* G : *εἰ* L | 23. *ἔξω* corr. ex *ἔξω* V | *νοητὸν* G : *λόγον τ ὸν* L

ψαν· ἄλλοι νύμφῃ ὀρειάδι καὶ ὀρειφοῖτι καὶ ὀρειγενεῖ καὶ ὀρειπόλῳ νηίδι καὶ κροκοδείλοις καὶ ὑήναις καὶ πρήστει αἰνῇ. εὖρῃς γὰρ εἰ ἀκριβῶς ἐπίῃς τὸν φάργορον ζῷον ὑγροπόρον παρὰ Τηνίοις τετιμημένον, ὀρφὼν δὲ παρ' Αἰνίοις, ἐνίοις δὲ καὶ μαινὶς θεὸς νενόμισται, ἄλλοις δ' ὦμος, ἑτέροις δ' ἀγλὶς σκορόδων τε καὶ κρομύων ὑμήν· ὁ δέ τις καὶ κλωνὶ δένδρων δεδούλωτο καὶ χρυσείων τῶν κλάδων ἐξῆπτε πλοχμῶν πλεῖστον χρῆμα.

ψαν· ἕτεροι δὲ νύμφῃ ὀρειάδι καὶ ὀρειφοῖτι καὶ ὠρειγενεῖ (sic) καὶ ὠριγενεῖ καὶ νηρηίδι καὶ ὀριτρόφῳ καὶ ὀρειπόλῳ νηίδι τὸ σέβας ἀν<α>τέθεικαν· ἄλλοι δὲ τὸ κακῶν χεῖρον, λίμναις καὶ κροκοδείλοις ὑαίναις καὶ πρήστει αἰνῇ τὸ αὐτὸ δεδώκασιν· εὖρῃς γὰρ εἰ ἀκριβῶς ἐπίῃς φάργορον ζῷον ὑγροπόρον παρὰ Τηνίοις τετιμημένον, ὀρφὸν δὲ παρ' Αἰνίοις, ἐνίοις δὲ θεὸς καὶ μαινὶς νενόμισται καὶ ὅσμῦλος, ἄλλοις δ' ὦμος σκορόδων τε καὶ κρομμύων ὑμὴν καὶ ὁρόβων καὶ βρώμων ἀθήρ· ἄλλος δέ τις καὶ κλωνὶ δένδρων δεδούλωτο καὶ χρυσείων τῶν κλάδων ἐξῆπτε πλοχμῶν πλεῖστόν τι χρῆμα καὶ μεληδωνὸν ἑαυτὸν ἀφῆκεν ἐπιμελημένον τῶν κόσμων. ἔστι δ' ὃς καὶ ποταμῶν ἐθεοποίει Νεῖλον κορυφαῖον, καὶ καθ' ὑγρῶν ἐκαλλιέρει ἀμνειὸν ἐτείωσον καὶ ἐτησίως, τὸ χρυ-

---

12. *Αἰνίοις*] *τοῖς ἐν τῷ Αἴνῳ* | 14. *ἀγλὶς*] *ἡ κεφαλή* | 15. *ὑμήν*] *παρὰ τὸ ποιεῖν τας...*,(fort. *βλεφαρίδας ?*| et in mg. *ὑ* (*ενάς*). sc. *ὑετίας, δακρυρροούσας ?* | 16. *ὁ δέ τις*] *ἤγουν ὁ Ξέρξης* | 18. *ἐξῆπτε*] *ἐκρέμα*

---

2. *ὀρειφοίτι* V (*ὀρειφοίτῃ ?* an *ὀρειφοίτιδι ?*) | 4. *νηΐδι καὶ κροκοδύλοις* V | *νηΐδι* omnes | 7. *πρήστι* VG | 10. *ἐνίοις* V | 15. *ὁ ῥόβων* LG | 16. *βρωμῶν ?* nam *βρώμη* apud recentiores est « avena » ; idem *βρόμος* apud antiquiores | 17. *δεδούλοτο* L | 18. *ἐξῆπται* L | 19. *πλοχμῶν* G : *πλογχμῶν* (ubi *πλογμῶν* et *πλοχμῶν* confusa sunt) VL | 20. immo *μελεδωνόν*, nisi forte poetica vox *μεληδών* hosce recte scribendi magistros permovit | 25. *ἐτείωσον* (ut *πλογχμῶν*) conflatum arbitror ex duabus variis lectionibus : *ἐτείως* et *ἔτειον*

ἄλλῳ Ἡφαιστίων μειράκιον ὡραιοκόμον θεὸς ἐνομίζετο

καὶ τῷ μὲν πήληξ, τῷ δὲ λόφος ἢ καὶ « κ α τ α ῖ τ υ ξ κέκληται, ῥύεται δὲ καὶ κάρη θαλερῶν αἰζηῶν » (Hom. K 258 s.), *ἵνα καθομηρίσω τι, ἄλλῳ πιλίον ἀσκητόν, ἑτέρῳ γέρρον οἰσύινον, ἄλλῳ ἀκινάκις καὶ ἄκαινα, ἑτέρῳ θώραξ τερμιόεις καὶ ἀλυσειδωτὸς καὶ ποδήρης.*

σίον ἀνέδην χέων κατὰ κερῶν. ἄλλῳ Ἡφαιστίων μειράκιον ὡραιοκόμον θεὸς νομίζεται · ἑτέρῳ Ἡφαιστείων κατασκευὴ ὅπλων · καὶ τῷ μὲν πήληξ, τῷ δὲ λόφος, ἢ καταῖτυξ κέκληται, ῥύεται δὲ κάρη θαλερῶν αἰζηῶν, ἵνα τι καθομηρίσω · ἄλλῳ πιλίον ἀσκητόν, ἑτέρῳ γέρρον οἰσύινον, ἄλλῳ συρομάστης καὶ ἀκινάκις καὶ ἄκαινα ἑτέρῳ θώραξ τερμιόεις καὶ ἀλυσειδωτὸς καὶ ποδήρης · καὶ τὸν μὲν ξύλον ξηρὸν ἴδῃς τεχνιτῶν εἰργασμένον χειρὶ σοφῶν τὰ περὶ τὴν τεκτονικὴν ὡς θεὸν δι' αἴνων πεποιημένον · τὸν δὲ λίθον τορείᾳ καὶ γλυφῇ εἰργασμένον καὶ γλυφεῖ καὶ ἐγκοπεῖ ἐξεσμένον τεχνηέντως, ὅπως τὸ ἀφθόνως ζῆν τῷ <τε>τεχνιτευμένως ἀσκῆσαι καὶ ξέσαι καὶ τεκτήνασθαι ἐπίῃ · ἀλλ' οὐδ' εἰκόνι παρὰ τῶν χαλκουργῶν ἐξεργασθείσῃ τὸ προσκυνεῖν ἀπονέμειν προηγμένον.

Καὶ ταῦτα μὲν τῶν Ἑλλήνων οἱ δοκιμώτατοι καὶ σοφώτατοι, μᾶλλον δὲ ἀπαιδευτότατοι · ᾗ δὲ ἔθνη τἄλλα δοξάζουσι πῶς ἂν

---

6. *καταῖτυξ*] *παρὰ τὸ κατατετύχθαι ἤγ<ουν> κατεσκευάσθαι* (*κατασκευάσθαι* V) | 9. *πίλιον* (sic|] *Πήλιον <δὲ ὄρος η>* (cfr. 17, 7 | 10. *ἀσκητόν*] *σκευαστόν.* | 10 s. *οἰσύινον*] *ἀπὸ τοῦ οἴω τὸ κομίζω*

---

1. *κατακερῶν* L | 2. *ὑφαιστίων* G | 6. *ἤ*] *ἢ* LG | 6 s. *κέκλυται* G | 10. *οἰσύινον* VG : *οἰσκιν* (sic) L | 11. *ἀκινάκις*] immo *ἀκινάκης* | 15. *σοφῶν τὰ* scripsi : *σοφῶντα* LG | 17. *δι' αἴων ποιημένον* L | 19 s. *ἐγκοπῇ* G | 21 s. *τεχνιτευμένως* LG ; cfr. *τετεχνημένως* in Etymologico Magno | 23. *ἐπίῃ* G : *ἐπήει* L | 24. *εἰκόνει* L | *παρὰ* om. L | 25. *ἐξεργωτῶση* G | 28. *τὰ ἄλλα* LG

εἴποιμι, ὑπὲρ λόγον ὄντα ; Πηλουσιῶται μὲν γὰρ καὶ Ἀραχώσιοι καὶ Γεδρωσοὶ κυνὶ τὸ σέβας ἀπένεμον καὶ αἰλούρῳ καὶ πιθήκῳ. Μένδητες δὲ οἱ τὴν Γεδρωσίαν γῆν οἰκοῦντες Ἅπιν προσκυνοῦσι καὶ Σάραπιν, σαραπεῖον αὐτῷ δείμαντες κάλλιστον. Μαιῶται δὲ καὶ Γήπαιδες κνώδαλα καὶ κινώπετα καὶ σκολύμους καὶ σκύλλην καὶ μίνθην καὶ θ ε ρ ί γ α ν ο ν καὶ ὀρίγανον καὶ ὑοσκύαμον καὶ ἐλλέβορον

V	L
καὶ κυνόσβατον καὶ κώνειον καὶ βρίθυ καὶ σέσελι καὶ ἀκόνιτον καὶ θορείβοτον καὶ δίκταμον καὶ γλήχωνα καὶ βλήχωνα καὶ ἀκαλήφην καὶ μήκωνα καὶ κονίλην	*καὶ κώνειον καὶ θερειβοτὸν καὶ δίκταμον καὶ ἀκόνιτον καὶ γλήχωνα καὶ ἀκαλήφην καὶ δορύκνιον καὶ μήκωνα καὶ κόρυζαν καὶ κονίλην*

καὶ ἄλλα τινὰ σπέρματα · καὶ ἄλλοις ἴβις καὶ τίγρις θεὸς νενόμισται καὶ κεμὰς καὶ πρὸξ καὶ πτὼξ καὶ ὦρυξ. τί δ' ἄν τις εἴποι τὸν παρ' Ἐλούροις καὶ Καρυστίοις Ἀρειμάνην καὶ Πίκον τῶν Παιόνων καὶ Μαιόνων καὶ Σίλλων καὶ Μηόνων καὶ Ἠτείων θεόν,

---

5. *κινώπετα*] *θηρία* | 6. *θερίγανον*] *θερήγανον δὲ ἡ ἄμαξα, η.* | 15. *ὦρυξ*] *ζῷον*

---

1. post *εἴποιμι* add. *ἢ πῶς τῷ λόγῳ παραστήσαιμι* LG | post *ὄντα* add. *μᾶλλον δὲ ὑπὲρ λόγων ῥῆσιν* L : *μᾶλλον δὲ ὑπὲρ λογισμόν* G | 1 s. *ἀραχώσιοι γεδρωσοὶ* LG | 2. *ἀπένειμαν* L | 3. *δὲ οἱ* V : *δὲ καὶ ἕλουροι οἱ* LG | *γῆν* V : *χώραν* LG | 4. *σαρ.* — *κάλλιστον* V : *παρ' οἷς ἐστὶ σαραπεῖον κάλλει καὶ μεγέθει θηητόν* L : om. G | 5. *γήπαιδες* V : *γήπεδες οἱ τὸ ἐπίπεδον οἰκοῦντες* LG | *καὶ σκολύμους* V mg. (*σκολύγμους* in textu) : *καὶ σέρεις καὶ σκόροδα καὶ σκ.* LG | 5 s. *σκίλιν καὶ σμίνθιν* L | 6. *μίνθην* G : *μίνθιν* V | 7. *ἐλέβορον* LG | 14. *καὶ ἄλλοις* V : *ἄλλοις* LG | 14 s. *θεὸς νεν.* om. LG | 15. *καὶ κεμὰς* post *πτὼξ* trai. LG | *ὦρυξ νενόμισται θεός. καὶ τί ἄν τις* LG | *εἴποι* corr. ex *εἴπη*) *καὶ* L : *εἴπη καὶ* G | 16. *παρ' ἐλ.* V : *παρὰ καὐτρίοις καὶ παρ' ἐλ.* LG | *καὶ καρυστίοις* om. G | post *πίκον* add. *καὶ παρ' ἕλλησι* LG | 17. post *παιόνων* add. *καὶ ἀριμασπῶν* LG | *Σίλλος* legebatur apud Strab. XVI 4, p. 772.] *σίλ'''ων* V, una vel duabus litteris deletis ; *σιδόνων* LG : fort. *Σίνδων ?* | *καὶ ἠτείων* om. LG

καὶ Λαῖτον καὶ Παῖτον τὸν τὸ Κόρητον ὄρος οἰκήσαντα πλεῖστον χρόνον ὡς θεὸς δόξῃ τοῖς Ἀβοριγῖσι καὶ Ἀκρίοις καὶ Λυκοζείοις ; τί δὲ καὶ Σεβῆρον τὸν παρ' Ἠλείων νέον νενομισμένον θεόν ; τί δὲ καὶ Λεώχαριν ; Ἀρταξέρξῃ δὲ οὐ δένδρον ὄψει κλάδων κεκοσμημένον τετίμητο, καὶ Φραδαφέρνῃ καὶ Τισσαφέρνῃ καὶ Κυαξάρῃ καὶ Βήρῳ τῷ Ἀχαρνεῖ καὶ Λησίῳ τῷ Καρὶ καὶ Πετόσιρι τῷ Παταρεῖ καὶ Ὄσιρι τῷ Μηλιεῖ καὶ Φιμβρίᾳ τῷ Ἀκαρνᾶνι καὶ Κεθήγῳ καὶ Τιγράνῃ τῷ Παιανιεῖ καὶ Ὀστιλίῳ Αἰνιᾶνι καὶ Φειδλίῳ τῷ Ἀλωπεκῆθεν τῶν δήμων καὶ Αὐρηλίῳ τῷ Κολυττεῖ καὶ Κορνηλίῳ τῷ Αἰξωνεῖ καὶ Παντεῖ καὶ Νυκτεῖ καὶ Αἰγινήτῃ καὶ Φηρήτῃ ; ποῦ δὲ θήσεις

V	LG
καὶ τὸν παρὰ Θρᾳξὶ τετιμημένον Μολῖν καὶ Ἀταργατῖν καὶ Τιστῖν καὶ Βενδῖν καὶ τὸν παρὰ Τροκηνίοις Νεπωτιανὸν	τὸν παρὰ Θρᾳξὶ τετιμημένον Μέλιν καὶ Ἀρταγάπιν καὶ Τίτιν καὶ Βένδιν καὶ παρὰ Τροιζηνίοις καὶ Ἐλευσινίοις καὶ Τραχινίοις Νεπωτιανὸν καὶ τὸν παρὰ Ταριχαιάταις καὶ Ἡρακλεώταις κενὸν θεὸν Χάρητα
καὶ τὸν παρ' Ἡρακλεώταις κενὸν θεὸν Χάρητα τὸν κολοσσῶν τῶν	

---

1. τὸ κόροιβον καὶ κόρητον LG | 1 s. πλεῖστον—δόξῃ] ὅπως τῷ θεῶν ἐπ' αὐτὸν (αὐτῷ L) φέρειν ὀνομασμὸν καὶ πλεῖστον χρόνον ἐπ' αὐτῷ φιλοσοφήσαντα θεὸς δόξῃ (δόξοι L) LG | 2. λυκοξείοις corr. ex λυκοξῖοις V | 3. τί δὲ εἴπομεν καὶ λέξομεν καὶ Σεβῆρον καὶ (τῶν pro καὶ G) παρ' LG | ἠλείων V | νέον om. V | 3-6. θεόν ; — Λησίῳ] θεὸν καὶ ἠτείων ; οὐ ξύλον δὲ εἰκῆ ἐξειργασμένον δ Λεωχάρει ἐξειργάσθη εἰδώλιον · οὐ δένδρων δ' αὖ πάλιν κλάδων ὕψει καὶ μεγέθει μὴ κεκοσμημένον, ἢ ἀρταξέρξῃ δὲ καὶ ἀρταξάρῃ καὶ ὁλοφέρνῃ καὶ φαρναφέρνῃ καὶ τισαφέρνει καὶ κυαξάρῃ καὶ ὀάρσει (-η L) τῷ ἀρκάδι καὶ βήρῳ τῷ ἀκαρνεῖ καὶ ἰουλίῳ (λιωνίῳ L)LG | 4. δένδρων V | ὄψει V, sed fuerit ὕψει, cfr. LG | 7. φιμβρίῳ L | ἀκαρνᾶν V : ἀκαρνανί L | 8. post κεθήγῳ add. τῷ ἠθαλεῖ ἐκπονηθεῖσα εἰκών, οὐ πτύον ἦν καὶ λίκνον LG | καὶ ἢ Τιγρ. LG | πλανιεῖ L : παλανιεῖ G | · ὀστιλίῳ καὶ αἰνιᾶνι LG | 9. immo φειδυλίῳ ? φειδλίῳ V : ἐξιτιλίῳ LG | ἀλωπεκῆ V | τῷ (ante Κολυπτεῖ) reposui ex LG : καὶ V | 9-11. Αὐρηλίῳ—Φηρήτῃ] πατρόθεν τῶν δήμων καὶ Ἀθήνηθεν τῶν δήμων · καὶ φειδιλίῳ (-δη-G)καὶ ἀβρηλίῳ τῷ κολιττεῖ (sic) ὁμοίως τῶν δήμων, καὶ κορνηλίῳ τῷ αἰξωνιεῖ (-ξιω- G) καὶ (παντεῖ πάντων L) τῷ ἐκ σκαφιάθεν (-φει- G) καὶ νυκτεῖ τῷ αἰγινήτῃ (-γη- G) καὶ φηρήτῃ πονηθεῖσα (πολισθεῖσα L) στήλη LG | 13. s. τίτον L | 16, παρατροκηνίοις V, corrigendum ex L

ἐν δήμῳ δημιουργόν ;

τί δὲ καὶ Δαίδαλον καὶ Ζεῦξιν τὸν Κνώσσιον

καὶ Ὄλυμπον καὶ Δημόδοκον καὶ Φήμιον · ὧν τοὺς μὲν τό ἄριστα ζωγραφεῖν, τοὺς δὲ ᾠδὴ ἐθέωσεν ; οὐ τὸν Οἰβάλου, οὐ τὸν Οἰάγρου, οὐκ Ἀριστέαν, οὐ Πυθέαν ἡ αὐτὴ τεχνιτεία εἰς θεῶν ἀνήγαγε γένος ; οὐ Λήδαν, οὐ Δημώνασσαν, οὐ Δημαινέτην οἱ τὴν Ὠκεανίτιν χθόνα οἰκοῦντες,

τὸν κολοσσῶν τῶν ἐν Δήλῳ δημιουργόν, ὃν οὐκ ἄλλο θεῶν ἐγκατείλεξε γένει ἢ τὸ ἑρμογλυφεῖς παραδραμεῖν τῷ Ποσειδῶνα τὸν Αἰγαίωνα καὶ Σεισίχονα καὶ Φυτάλμιον καὶ Ἵππιον καὶ Κυανοχαίτην καὶ Ἐλικώνιον καὶ Ἀσφάλειον καὶ Αἰγαῖον καὶ Ἐνοσίγαιον καὶ Γαιήοχον καὶ Γεοῦχον καὶ Κινησίχθονα ἐγγλύψαι ; τί δὲ καὶ Δαίδαλον καὶ Ζεῦξιν τὸν Κνώσσιον θεὸν ἀνεκήρυξεν ; οὐ τὸ μυραλίδι μίλτον ἐνῶσαι ὡς οὐκ ἄλλος τῶν τότε ζωγράφων ; οὐκ Ἄλινον τὸν ᾠδὸν πρὸς Ἑλλήνων τῷ αἴλινον ἀεῖσαι θεὸν κεκηρυγμένον ἀκούομεν ; οὐκ Ὄλυμπον, οὐ Δημοδόκιον οὐ Φήμιον,

οὐ τὸν Οἰβάλου, οὐ τὸν Οἰάγρου, οὐκ Ἀριστέα οὐ Πυθέαν ἡ αὐτὴ τεχνιτεία εἰς θεῶν ἀνήγαγε γένη ; οὐ Σιμμίχην, οὐ Φρύνην, οὐ Λαΐδα, οὐ Δημώνασσαν, οὐ Δημαινέ-

---

20. τοὺς μὲν] mg. τὸν Δαίδαλον καὶ Ζεῦξιν | 21. τοὺς δὲ] τὸν Ὄλυμπον καὶ τὸν Δημόδοκον καὶ τὸν Φήμιον | 22. τὸν Οἰβάλου] mg. τὸν Ὀρφέα

---

2. οὐκ ἄλλο scripsi : οὐ κάλλει L : οὐ κάλλη G | 6. φοιτάλμιον LG | 7 s. ἐλικώνιον G : ἐλικώνειον L | 12. ζεῦξιν τὸν κνώσσιον] fort. corrigendum Ζεῦξιν καὶ Δαίδαλον τὸν Κνώσσιον) | 14. μυρακλίδι L : μηλίδι G | 16. ᾠδὸν G : ᾠδή L | 19. δημοδόκιον LG | 22. ὀνάγρου V | 23 ἀριστέα LG | 24. ποθέα L ποθέαν G | 26. φρύνιν G | 27. post Δημώνασσαν add. ῥὐ δηώνασσαν G

πρὸς δὲ καὶ Ὀφιῶτιν εἰκόνισαν ; τὴν οἱ τὴν Παρωκεανίτιν καὶ Ἰφιῶτιν χώραν καὶ ἠόνα κατοικοῦντες, πρὸς δὲ καὶ οἱ τὴν Ἰφιῶτιν εἰκόνισαν καὶ τῷ εἰκονίσαι ἠκόνησαν ἐπ' ἔρον τὸν δῆμον σατανικόν, ὡς μειρακίσκον καὶ νέον καὶ παλαιὸν ἐφάπτεσθαι παντοίων λέκτρων ἀνδρείων καὶ γυναικείων · ἀλλὰ καὶ ὑπηνήτην καὶ γενειήτην καὶ τῶν ἀπογώνων κατηριθμημένον ἐν μοίρᾳ ὑπάγεσθαι ταῖς προειρημέναις ἀκολασίαις · καὶ τόπον ὅλον κοινὸν χαμαιτυπεῖον καὶ ἀσωτεῖον καὶ ματρυλεῖον εἶναι, καὶ ἀναφανδὸν καὶ ἀνακεκαλυμμένως εἰσέρχεσθαι τὸν μὲν κασωρίσι καὶ ἑταίραις, τὸν δὲ παισὶν ὡραιοκόμοις, ἐστι δ' ὅν καὶ τῷ χρόνων ἤδη τῶν ἐφηβείας ἡμμένῳ, ἄλλον δ' αὖ πάλιν καὶ πρωθήβῃ καὶ προσήβῳ, ἕτερον δὲ τῷ ἤβῃ παρηβηκότι · τίς οὖν τῶν λογισμῶν ἐπηβόλων οὐκ ἂν καταπτύσειε τούτων τῶν νέων θεῶν γεγενημένων πλήθει τοιούτων παρεκτικῶν κακῶν ; πῶς δὲ οὐ μᾶλλον τῶν προσκεκυνημένων τὸν προσκυνεῖν προτεθυμημένον ὄχλον

τίς οὖν τῶν λογισμῶν ἐπηβόλων οὐκ ἂν καταπτύσειε τοιούτων θεῶν ;

1. Ὀφιῶτιν] ὄνομα πέτρας

1. παρ' ὠκεανίτιν G | 2. ἰφιότιν L : ἰφιώτην G | 3. ηιόνα G | 4. εἰκόνισσαν L | 9. ἀλλὰ om. G. | 11. ἀπογώνων L : ἀποτόπων G | 15 s. ματρυλλεῖον G | 18. κασσωρίσι καὶ ἑτάρραις L | 19. post ὡραιοκόμοις add. εἴδει G | 20 τῶν G : τὸν L | 27 s. τοιοῦτον παρεκτικὸν G,

Ὅλοιτο ὁ ταῦτα καταδείξας τὰ ὄργια, εἴτε Ὀρφεὺς εἴη, εἴτε Φοῖνιξ, εἴτ' ἄλλος τις.

μυρίων γὰρ κακῶν τὴν οἰκουμένην ἐπλήρωσαν.

ἐκ τούτων γὰρ πρῶτοι οἱ Ἕλληνες μαθόντες οὐρανὸν καὶ ἥλιον καὶ Σείριον καὶ σελήνην, τὴν καὶ Μήνην, καὶ ἄστρα, τὰ καὶ τείρεα, καὶ Γῆν, τὴν καὶ Δηὼ καὶ Ἀνησιδώραν καὶ Βοτιάνειραν καὶ Πολυβότειραν καὶ Ζείδωρον τεθεοποιήκασι καὶ ἑξῆς τὰ ἄλλα στοιχεῖα θεοὺς ἀνειρήκασι.

διαπτύσειε, μᾶλλον δὲ οἰκτείρειε τῶν τοσούτων πλάνων καὶ τῶν εἰκαίων αὐτῶν λογισμῶν;

Ὅλοιτο ὁ ταῦτα καταδείξας τὰ ὄργια, εἴτε Ὀρφεύς τις εἴη, εἴτε Φοῖνιξ καὶ εἴ τις ἄλλος τῆς Ἑλληνικῆς συμμορίας τε καὶ χορείας· μυρίων γὰρ κακῶν τόπον τὸν τῆς οἰκουμένης ἐπλήρωσαν διὰ τῆς οἰκείας αὐτῶν ματαιότητος καὶ δεισιδαιμονίας. ἐκ τούτων γὰρ πρῶτοι μαθόντες οἱ Ἕλληνες οὐρανὸν καὶ ἥλιον τὸν παρ' αὐτοῖς ὠνομασμένον Σείριον καὶ Ὑπερίωνα καὶ σελήνην τὴν μήνην καὶ ἄστρα τὰ καὶ τείρεα καὶ ἄλω τὴν ἄλωνα καὶ γῆν τὴν δηὼ καὶ ἀνησιδώραν καὶ πολυβότειράν τε καὶ βότειραν θεοποιοῦσι καὶ ἑξείης τὰ ἄλλα στοιχεῖα θεοὺς ἀνειρήκασιν· ἔτει δὲ μόλις καὶ ἔτι ὕστερον καὶ τὸν ἔργων πολεμικῶν τεθαυμαστωμένον καὶ γενναῖον καὶ ῥωμαλέον καὶ θαρσαλέον καὶ θαρραλέον καὶ ἰσχυρὸν πεφημισμένον ἐπὶ τῶν κατὰ κλόνον συγκροτησμῶν θεὸν ἀνειρήκασιν. ἀλλὰ καὶ τὸν Ἀσκληπιὸν θεῶν τεθαυμαστωμένον ἕνα κεκλήκασι τῶν κατ' οὐρανόν, οὐ δι' ἄλλο δήπουθεν ἢ τὸ λόγων ἱστορικῶν γενέσθαι

---

4. καταδίξας V 9. τὸν om. L | 13. πρῶτος] an πρῶτον? | 16. καὶ ante τείρεα om. G | 18. ἀνύιδώρα G¹ | 19 s. πολυβ. - θεοπ.] πολύβ. καὶ ζείδωρον καὶ ἀγαθῶν βότειραν καὶ δότειραν θεοπ. G | 26. καὶ θαρραλέον om. G | 32. δι' ἄλλου L

πρωτουργόν. καὶ οὐ μόνον τὸν ἀγαθῶν δημιουργὸν ἐθεοποιήσαντο ἔργων, ἀλλὰ καὶ τὸν οἰστρηλασίαις καὶ ἀσελγείαις καὶ ἐρωτοληψίαις κατειλημμένων, καὶ πάντη βεβιασμένων ἱλασμὸν ἐ ποιοῦντο

καὶ ἐνήγιζον αὐτοῖς κριοὺς καὶ ταύρους καὶ βοῦς. ἐξ ὧν Ῥωμαῖοι μαθόντες τὸν οἰκεῖον αὐτῶν ἀρχηγὸν μετὰ τὸν μόρον ἠξίουν θεὸν καλεῖν, οὐ μόνον τὸν κατὰ νόμον πεπολιτευμένον καὶ παρὰ τῶν νόμων, ἀλλὰ καὶ τὸν κατὰ νόμων γεγενημένον καὶ παρὰ νόμον. καὶ γὰρ Νέρωνα καὶ Κόμοδον καὶ Δομετιανὸν καὶ Διόγνητον καὶ Ὀροίτην καὶ Γλώσσωνα καὶ Βλόσσωνα καὶ Δήμωνα καὶ Κλεινίαν καὶ Κύνιππον καὶ Ἀγάθωνα. καὶ Δείνωνα καὶ Ἀδείμάντον καὶ Δημάδην καὶ Δημαίνετον, θυλυδρίας ἄνδρας καὶ μειρακια ἡταιρηκότα ἐθεοποίησαν οἱ αὐτῶν ἐρασταί, ὅ τε Κραταιμένης καὶ Μισγόλας καὶ Βαγώας καὶ Γοργώπας καὶ Γωβάρης καὶ Γωβρύας ἅμα Κριτίᾳ τῷ Καλλαίσχρου καὶ Φαίνοπι καὶ Λεωτυχίδῃ καὶ Παμμένει καὶ Χαίριδι καὶ Ἄγιδι καὶ Σίθωνι καὶ Σίλωνι. πῶς δ' ἂν σοι καὶ Κελεὸν λέγοιμι θεὸν μετωνομασμένον καὶ Ὧρον καὶ Ἶσιν τῷ τὸν μὲν τῶν σίτων δόσιν, τοὺς δὲ βιβλίων καὶ δέλτων ἐπιδεῖξαι χρῆσιν; τί δὲ καὶ Δηὼ τὴν παρὰ Προικοννησίοις καὶ Ἀρείοις καὶ Σογδιανοῖς καὶ Ὠστειανοῖς καὶ Ὠρείαις καὶ Ὠρω-

---

5. κατηλημμένων L | 8. αὐτοὺς L | 9. ἀρχὸν V | 10. αὐτὸν θεὸν L | post καλεῖν add καλὴν τῶ τοιούτω οὐκ ἀπαρνούμενοι δόξαν, καὶ LG | 11. τῶν] τὸν L | 13. Ὀροίτην G : ὠρ- VL | post Ὀροίτην add. Βώνοσσόν τε LG | post Βλόσσωνα add. καὶ γολόσην (-ιν L) καὶ δῆμον LG | 14. post κλεινίαν add. καὶ αἴθωνα καὶ τροπωνίδην καὶ ἁρμόδιον L : item G, qui tamen καὶ τροπωνίδην om. | post Δείνωνα add. καὶ φιλοκτέα LG 16. ἡτερηκότα L | 16. ἐθεοποιήσαντο LG | ὅ τε κρ.] εἴτε κραλεμένης G | 18. post κραταιμένης add. λέγω καὶ παλαιμένης καὶ ἀχαμένης (sic) LG | γωβάρης LG : γοβ. V | 18. post Γωβρύας add. καὶ εὔμνηστος LG | σὺν ἅμα LG | παλαίσχρω LG qui mox addunt quae in App. N descripsi, pro his quae secuntur in V, 18 s. καὶ Φαίν. — Σίλωνι | 21. τῶτον μὲν V : τῷom. G | δόσιν scripsi : δῶσι V | τὸν σίτον (sic) δώσειν LG | 22. ὑποδεῖξαι G | κροικοννησίοις V : προικονησίοις LG | 23 s. Ἀρείοις—Ἀρεθουσίοις V : ὠστειανοῖς καὶ ἀρείοις καὶ σουγδιανοῖς καὶ πελοποννησίοις καὶ ὠρείταις καὶ ὠρωπίοις (-είοις G) καὶ ὠρητανοῖς καὶ ναυπακτίοις καὶ ἀρεθουσίοις καὶ ἀραιθουρείοις (ἀρεθ- G) καὶ ὀρχομενίοις LG

πίοις καὶ Ἀρεθουσίοις καὶ τοῖς τὸ Τηύγετον ὄρος οἰκοῦσι καὶ Ἐρύμανθον καὶ Κωρύκιον καὶ Οἴτην καὶ Ἰτύκην καὶ Πηνειὸν τιμωμένην; ποῦ δὲ καὶ τὸν Πῶρον τὸν καινὸν Ὠρητανῶν θεὸν καὶ Κολοφωνίων καὶ Δωριέων καὶ Νωρικίων καὶ Πελλαίων; ποῦ δὲ καὶ Διόνυσον τὸν μαινόλην καὶ φαινόλην καὶ σκωπτόλην καὶ πειώλην καὶ διμήτριον, καὶ τὸν διμίτριον Ἄρην καὶ βροτολοιγὸν καὶ τὸν δημητρείων καρπῶν Τριπτόλεμον σπορέα; οὐ λῆρος ταῦτα καὶ ὕθλος καὶ γέλως; ἐπιλίπῃ ἡμᾶς ἡ ἡμέρα διειλεγμένους τὸν παλαιὸν περὶ τὸν θεὸν τυφλὸν σκοπόν, καταλάβῃ δὲ ἡμᾶς ἡ νύξ. ἀλλ' εἰ δοκεῖ, φέρε ἐνταῦθα τὸν λόγον ὁρμίσαντες τῶν πόνων ἐνδώσωμεν καὶ λήξωμεν· ἐπεὶ τὸ διδασκαλικὸν νᾶμα προσκορὲς ἐστὶν εἰκότος ὕπερ χεόμενον. διὰ τοῦτο δεῖ με τῶν λόγων ἐνταῦθα στῆναι μίκρ' ἄττα τοῖς ἤδη ῥηθεῖσι προσεπισυνείραντα.

Μὴ ἀνέδην, ὦ οὗτος, κομήσῃς· μὴ μετέωρος ἔσο καὶ μετήορος καὶ βλοσυρωπός, μὴ φέναξ, μὴ μιλτοπάρῃος καὶ καλλιπάρῃος, ἀβίωτος δὲ μᾶλλον. ὑπωπίαζε ἀγρυπνίᾳ τὰ ὑπώπια τῶν ὀφθαλμῶν· μὴ κωδείας δίκην αἶρου καὶ μήκωνος αἳ μετ' οὐ πολὺ ἐξανθήσουσι καὶ ἀπανθήσουσιν ἀπανθιζόμεναι καὶ περιανθιζόμεναι. μὴ ἀληλίφθαι μυραλοιφίαις ἐκ ληκυθίων θέλε ἴν' οὕτως σωματικῆς περιωδυνίας ἀπαλλαγῇς καὶ τοῦ ἐντεῦθεν φλοίσβου καὶ ῥοίζου.

---

14. ἀνέδην] <φαν>ερῶς | 15. φέναξ] Φαίαξ δὲ καὶ Φαιακία <δίφθογγον> | 17. κωδείας] εἶδος φυτοῦ | μήκωνος] ἡ νῦν λεγομένη κουδέα | 18. ἀπανθήπουσι] ἀνθήσουσι | 18 s. ἀπανθιζόμεναι] τρυγόμεναι | 20. ληκυθίων] ληκύθιον τὸ ἐλαιοδόχον ἀγγεῖον ἐκ τοῦ ἔλαιον καὶ τοῦ κεύθω

---

1. τὸ om. V | 2. ἐρίμανθον G | Ἰτύκην] οἰτοίκην LG, qui addunt καὶ ὄλυμπον τὸν πιερικὸν | 3. πῶρον καὶ τὸν LG | ὠρητανῶν LG : ὠρειτανῶν V | 4. πελλαίων G : πελαίων VL | 5. καὶ ante Διόνυσον om. LG | μαινόλη φαινόλη... etc. LG (καὶ σκ. κ. π. om. G) qui addunt καὶ εἰραφιώτην καὶ ληνὸν (σεληνὸν L) καὶ ληνοβάτην καὶ προώλη καὶ ἐξώλη (ὤλη G) | 6. καὶ διμ., καὶ τὸν διμ. Ἄ. scripsi : καὶ τὸν διμίτριον ἄρην V : καὶ διμίτριον καὶ (om. G) Ἄρην LG qui addunt καὶ σειληνὸν (-λι- G) | 7. τὸν] τῶν L G | δημιτρείων V | σπορέα δημήτριον LG | λῆρος ἄλλως ταῦτα LG | υ. παλαιῶν L | τῶν θεῶν L G | τυφλὸν V : τρυφηλὸν LG | δὲ ἡμᾶς V : γὰρ tantum LG | 11. ἐπεὶ καὶ LG | 12. εἰκότως LG | ὕπερ χ. G : ὑπερχεόμενον VL | δεῖ με δὴ L | λόγων] πόνων L | 13. in verbo στῆναι desinit G | μίκρ' ἄττα V : μικρὰ ταῦτα L | 15. βλοσσυρωπός VL | 17. κωδείας V : κωμωδίαις L

Μὴ ἀσκαρδαμυκτὶ τοῖς πρεσβυτέροις ἀντώπει. μὴ κεῖρε τὴν γενειάδα σφηνοπωγώνων δίκην ἵν' ἀπώγωνος μηδὲν διοίσῃς. μή σοι ἦτω διὰ πόθων κτεὶς ἐλεφάντειος φθεῖρας ἐναίρων. κατακλεῖδας καὶ κιγκλίδας καὶ δικλίδας ἐπίθες τῷ στόματι. μὴ ἐπ' ἀκρωνύχων βαῖνε. ἐς ὄρους ἀκρωνυχίαν φύγε ἵν' ἡσυχάσῃς. ὀριδρομεῖν μὴ ἀναίνου, εἰ ἐνόν. ἀνήλιπος διέρχου πᾶσαν ἀταρπιτὸν καὶ σήραγγα καὶ πᾶν ἀκρωτήριον. παράβαλε Βηθανίᾳ καὶ Βιθυνίᾳ καὶ Ἰσ<σ>ηδόνων καὶ Σιδόνων χώρᾳ παρ' οὐδὲν τὴν δυσοδίαν τιθέμενος. οὐ κλωποφορήσουσι γάρ σε οἱ ἐν γηλόφοις καὶ λόφοις καὶ γειολόφοις λῃσταὶ ἐκ διώρυχος ἀναπηδήσαντες, ὑφ' ὧν πολλοὶ ἀρχιστῖνοι πίπτουσιν οὐδὲ διαπεφονημένος ὀφθῇς. μὴ ἥδου ὀρκωμοσίᾳ. μὴ λειπόνεως γίνου καὶ ἀπόνεως. τί γαλαθηνῶν καὶ νεογιλῶν ἀρνείων εἶδος; τίδ' ἰτρίων ἢ πάντως πολλοστόν; καλὸν ἡ χρεοκοπία καὶ χρεολυσία εἰπὲ τῷ χρεωφειλέτῃ· «ἀφέωνταί σοι τὰ χρέα».

Μὴ ὡς χρύσεον ἐλλόβιον ἐν ῥινὶ ὑὸς ἔστω σοι τὰ ἐμὰ ῥήματα. οὐδὲν γὰρ διοίσεις ποτωμένων καὶ πετομένων ὀρνίθων ἐν ἕλεσι καὶ εἰαμεναῖς καὶ θειλοπέδοις. κληδονισμῶν μὴ ἔχου. μὴ στιβάδα ὑψηλὴν ὑποστρώσῃς καὶ ὑποστορέσῃς σαυτῷ· ἑτώ-

---

2. *σφηνοπωγώνων*] *σφήν σφηνός τὸ σφηνάριον* | 3. *κτείς*] *τὸ κτένειον*(sic) | 3s. *φθεῖρας*] *ἐκ τοῦ φθείρω. Φθὶρ δὲ ὄνομα ἔθνους, ι* | 4. *κιγκλίδας*] *κάγκελα* (cfr. italicum «gancio») | 7. *ἀνήλιπος*] *ἐκ τοῦ νη στερητικοῦ μορίου καὶ τοῦ λίπος* |11.*διώρυχος*] *ἡ διώρυξ<ωρ>· διορυγὴ δὲ καὶ ἀπορυγὴ <ο>* | *ἀγχιστῖνοι*] *πυκνοί* | 12. *διαπεφ.*] *πεφονευμένος· ἔστιν δὲ ῥητορικὴ ἡ λέξις* | 13. *ἀρνείων*] *ἀρνίον δὲ <ι>*| 14. *ἰτρίων*] *τὸ ἀπὸ ἀλεύρου ὀλιγοστόν· ἢ τρῶν* (immo *ἤτρον*) *δὲ τὸ μέρος τοῦ σώματος <η>*| 17. *ἕλεσι*] *ἑάλφοις* (sic; legendum puto *ἑδάφοις*, cfr. Suidam s. v. *κάχληκες*)|18. *εἰαμεναῖς*] *ἐκ τοῦ ἔω τὸ ἀναδίδωμι* | *θειλοπέδοις*] *ἐκ τοῦ εἴλη ἡ θερμασ<ία> καὶ τοῦ πέδ<ον>, η* (sic. Ad rem cfr. Eust. 43, 38))| *κληδονισμῶν*] *μαντειῶν* | 19. *ἑτώσιος*] *μάταιος*

---

2. *σφηνοπώγωνος* L | 3. *ἦτω* sic VL : *ἔστω* an *ἴτω*? | 3 s. *φθείρας* VL | 4. *κατακλείδας* V | *δικλήδας* L | 5. *ἐπ' ἄκρων ὀνύχων* L | 6. *ἵν'* corr. ex *ἤν*... V | *εἰ*] *μὴ* L | 7. *ἀταρπητὸν* VL | 8. *βιννία* : *βιτυνία* V | 12. *μὴ* V : *μὴ δὲ* L | 13. *ἀρνείων*] *ἀφνείων* L | 15. *εἰπὲ* L : *εἰ παρὰ* (sc -*ὲ* supra lineam scriptum notae tachygraphicae *-αρὰ* speciem praebuit) VL | *χρέη* L | 18. *εἰαμενὲς* V

σιος γὰρ οὗτος μόχθος καὶ περιώσιον τὸ ἀδίκημα. μὴ τελωνίοις καὶ γραμματείοις πρόσκεισο μή πως ὅλῃ ἀνωιστί. μὴ χρησμῳδοῖς πίστευε καὶ χρησμοδόταις. μὴ ἄλλοις ὑπηρετοῦ, αὐτὸς δὲ κηλόνειον καὶ ὑδρίαν καθεικὼς ὑδρείαν ποιοῦ, ὕδωρ ἀνιμώμενος αὐτοχειρί. μὴ δὲ λειποστρατίου καὶ λειποταξίου ἁλῷς τοὺς ὑδρωπιῶντας ἐπισκέπτου. σκηπανίῳ πλῆττε καὶ σκήπτρῳ τοὺς ἀδικοῦντας. μὴ ἐπὶ σκίμποδος κάθευδε· μὴ κρητίζειν αἱροῦ καὶ μηδίζειν· καὶ θοιμάτιον ἁπαλὸν ἐνδιδύσκεσο. ὁμόρων καὶ ὁμωλάκον καὶ γηπόνων καὶ γειοπόνων μὴ κατεξανίστασο. κάχληκας τοὺς μαργάρους ἡγοῦ τοὺς ἐξ ὀστρείων γεννωμένους. εἰ κλέπτης εἶ, οὐ καλὴν μέτει τέχνην. τούτῳ καὶ Χαλκώδων ὁ ἐκ Θερμώδοντος ὤλετο πεμπωβόλοις παρεὶς καὶ καλωδίοις τυφθεὶς καὶ διὰ τοῦ Αἰγαίου κόλπου εἰς τὸν Ῥόδου κολοσσὸν ἁπαχθεὶς καὶ νοσηλίων φαρμάκων καὶ ἰσχαίμων ἐπιδεόμενος, δι' ὧν τὴν πλευρῖτιν καὶ φρενῖτιν καὶ νεφρῖτιν νόσον ἰάσατο μὴ ὀρχηστὰς ἐξήρτησο, καὶ ἑταιρειώτας. μὴ γήτεια καὶ σησάμους καὶ ἐντεριώνας καὶ ἄνισα καὶ ἄνηθα καὶ θριδακίνας καὶ ἀγρώστεις φίλει ὡς ἀλεξητήρια καὶ ἀλεξιφάρμακα καὶ ἀλεξίκακα. ζήλου τοὺς ἐν Ἀνακείῳ καὶ Λυκείῳ καὶ Τραχωνίτιδι σοφούς.

---

1. γραμματείοις] συμφώνοις (sc. γραμματεῖον = σύμφωνον, h. e. σύμβασις) 2. ἀνωιστί] mg. ἐκ τῆς ἀνά προθέσεως καὶ τοῦ ὁ ἰ ω· ἀ ν α ο ι σ τ ὶ καὶ ἀ ν ω ι σ τ ί καὶ ἀ ν ώ ι σ τ ο ς δόλος | 4. κηλόνειον] τὸ γεράνιον παρὰ τὸ καλῶς νεύειν· καὶ κ η λ ώ ν ι ο ν ἵππος (sic; scil. distinxerunt Byzantini inter κηλόνειον et κηλώνιον, cum veteres κηλώνειον dicerent tollenonem et κήλωνα ἵππον admissarium equum) | 8. θοιμάτιον] ἱμάτιον | 9 ὁμόρων] γειτόνων· ὁ ἔχων ὁ μ ο ῦ τὸν ὅρον | ὁμωλάκων] ὁ ὁ μ ο ῦ ἔχων τὰς αὔλακας | 10. κάχληκας] χάλικας <δὲ' ι ?> | 11. ὀστρείων] ὄσπριον <δὲ ι> | 13. πεμπωβόλοις] σουβλίοις ὀβελοὺς ἔχουσι | καλωδίοις] σχοινίοις | 15. ἰσχαίμων] ἰ σ χ ό ν τ ω ν τὸ αἷμα | 17. γήτεια] εἶδος φυτοῦ | σησάμους] ἐκ τοῦ σ ή θ ω | 18. ἄνηθα] ἐκ τοῦ ἄ ν ω θέειν | θριδακίνας] μαιούλιον

---

7. σκήμποδος V | 8 s. ἐνδιδύσκεσο V : ἐνδιδύσκεσθαι L | 9. ὁμόρων] ὁμώρων VL, unde conieceram ὁμωρ<ὀφ>ων | 13. πεμπωβόλοις] προβώλοις L | 16. πλευρίτιν καὶ φρενίτιν καὶ φρίτιν V | 17. ἑταιρειώτας V : ἑτερειώτας L | 18. ἄνησα L θρυδακίνας L | 19. ἀγρώσταις L | ἀλεξιτηρῆα L

μὴ Κεῖον καὶ Χῖον οἶνον πρώιθεν ἀνιστάμενος προσίεσο κατὰ τὸν Ἠετίωνα καὶ Ἠμαθίωνα καὶ Καδμείωνα καὶ Ζῆθον. ἀ γ ρ ε ί ω ν γὰρ τοῦτο ἴδιον ἀνδρῶν, οὐκ ἀστικῶν.

Ὁρᾷς τὰς πρὸς χείλει τοῦ ἀκαλαρρείτου ποταμοῦ ῥοδωνιὰς καὶ ἰωνιὰς καὶ τὰ ἐκεῖσε λ ε ί ρ ι α, τὸ δώριον καὶ ἀμώνιον καὶ ψύλλειον καὶ ψόφειον; τούτοις ὡμοίου τὸν βίον ὁ Τεμενίτης Δαμοίτης καὶ ὁ Ἀσκαλωνίτης Θυμοίτης καὶ Διογένης ὁ Σινωπίτης καὶ Κλειταγόρας ὃς ἀεὶ κ η ρ ύ κ ε ι ο ν ἔχων ὤδευεν ἐν τῷ Κ ω ρ υ κ ε ί ῳ λόφῳ καὶ ἐν Ἀτραμυτείῳ καὶ Κοττυαείῳ καὶ Δορυλαείῳ καὶ Ἰκονίῳ· καὶ Ὦρος ὁ Ταυρομενείτης καὶ Ζελείτης καὶ Ὠρείτης. καὶ Ἐπίκτητος ὁ Ἀρχαιμενίδης καὶ Ὠριγένης καὶ Ἡράκλειτος· καὶ Θεοδώριτος καὶ Παναριστίδης καὶ Ἀριστείδης καὶ Κλειτοφῶν, ᾧ πολλοὶ τ ρ α π ε ζ ε ῖ τ α ι κύνες ἦσαν, καὶ Ἵππυς ὁ Ῥηγῖνος, ὃς μ ύ ι ν ό ν τινα εἶχεν ὁρμὴν ἐπὶ τὰ τῶν ἱματίων ὑσγινοβαφῆ.

Ἡδεῖα μὲν πίννα λιπόκρεως, ἡδεῖα δὲ ῥίνη καὶ ὀρφώς. ἀλλὰ σὺ τούτων μὴ ἡσσῶ. μὴ γυρίνων δίκην κεκράκτης ἔσο. εἰς νοῦν λάβε μοι τὸν Ἰθακήσιον Ἀρκείσιον καὶ Ἀκρίσιον, οἳ τῷ Ἀρτεμισίῳ ἡ μ ε ρ ή σ ι α ἐνδιατρίψαντες καὶ ἀ π ε ρ ε ί σ ι α συναγαγόντες ἄ π ο ι ν α τοῦ Ἀ λ η ί ο υ καὶ Ἀλεισίου πεδίου οὐκ ἐπέβησαν· ἔνθα ῥεῖ μὲν Ἀμνησός, ῥεῖ δὲ Πηνειὸς καὶ Ἰνωπὸς καὶ Ὀλμειὸς καὶ Κηφισσὸς καὶ Ἰλισσὸς καὶ Τελμισσὸς καὶ Γρήνικος καὶ Αἴ-

---

2. ἀγρείων] χωριτῶν] 5. λείρια] ἄνθη | 8. κηρύκειον (sic) λόφον καὶ κηρύκειον γράμμα δίφ<θογγον>· κηρύκιον δὲ τὴν ῥάβδον τοῦ κήρυκος, ι (scil. aut scriba erravit, aut ipsa grammaticorum Byzantinorum doctrina quod sursum est deorsum facit.)| 13. τραπεζεῖται] ... τ ρ α π ε ζ ί τ η ς ... κ α τ ὰ ... αλ... (cetera evanuerunt; fuerunt opinor ὁ τραπεζίτης δὲ ὁ καταλλάκτης ἢ συναλλάκτης, ι) | 14. μύινον] μυός | 20. ἄποινα] δῶρα |

---

1. χίον V | 2. καθμεύοντα V | 3. οὐκ ἀστικῶν] οὐ κακυστῶν L | 4. ἀσκαλαρρείτου L | 5. ἀμώνιον sic; fuerit ἄμωμον | 6. ψύλλειον] immo ψύλλιον, v. Diosc. iv, 69. | ὁ τεμενέτης V: ὅ τε μενέτης L | 8. κλειτάγορας L |9.κορυκείω codd.| 9 s. δορυχαείω L| 14. ἵππος LV| 16. ῥῖν L 17. γυρίνων scripsi: τυρίνων LV | 18. καὶ om. L | 20. Ἀλιείου] ἀλλίου L | 21. Ἀμνησός scripsi: ἀμησός L ἀμωσός V| 22. Κηφισσός scripsi: κναφισσός VL |

σηπος καὶ Αἴσοφος καὶ Εὐρώτας καὶ κρήνη Ἀκιδαλίη • ἔνθα κάλλιστον ἵππων ἀ λ ί σ α ν τ α αὐτονυχεὶ καθευδῆσαι ἀπαταγεὶ καὶ ἀμαχεί, καὶ κύλικα οἴνων ἀ μ υ σ τ ὶ πεπωκέναι τ ρ υ γ ο ί π ῳ διυλίσαντα καὶ δ ι η θ ή σ α ν τ α μὴ δεδιότα μόρον ἰδεῖν αὐτοψεὶ καὶ πανθοινεὶ δαίσασθαι καὶ πανδημεί, εἶτα πορείας ἅπτεσθαι ἀστρεπτί, οὐκ ἀσπονδεὶ καὶ ἀκηρυκτεί <φασιν>.

Κρεῖττον λεπτακινὸν καὶ λεπτεινὸν εἶδεσθαι ἢ λιπόσαρκον καὶ φυζακινόν. μή σοι διὰ πόθων ἦτω βοεικὰ ζεύγη, μὴ θερειβότων ἵππων ἀγέλαι μηδ' ὅ ἐν Βηρυτῷ φυόμενος βήρυλλος —κάλλιστος δὲ οὗτος λίθος — κατὰ τὸν ᾄδόμενον ἐκεῖνον B ο ύ σ ι ρ ι ν καὶ Ὄσιριν καὶ K α λ ά σ ι ρ ι ν.

Ἀλλὰ γὰρ ἐν νῷ ληπτέον τὴν ὑπόσχεσιν •
εἶπον σιγῆσαι • τοιγαροῦν σιγητέον.

---

2. ἀλίσαντα] *κυλισθῆναι ποιήσαντα • ἀφ' οὗ ἁ λ ι θ ή δ ρ α ἢ κονίστρα* | 3. ἀμυστί] *συντόμως* | 3 s. τρυγοίπῳ] *διυλισθῆρι* | 4. διηθήσαντα] σα<κ>κελίσαντα • *ὅθεν καὶ ἡ θ μ ὸ ς ὁ* σα<κ>κε[λ]λιστὴρ | 8. θερειβότων]*ἐν τῷ θέρει βοσκομένων* | 10. *Βούσιριν κτλ.*] *κίσσηρις δὲ τὸ κισσήριον* <η>

---

1. αἴσοφος V ; αἴσαφος L ; an Ἀσωπός ? | καὶ κρήνη καὶ L | ἀκηδαλίη VL | 2. αὐτοννυχεὶ V | ἀπατταεί L | 5. παρθοινεὶ L | 6. ἀσπονδεὶ V ἀσπουδεὶ L | 8. ἦτω, cfr. p. 160, 3 | θορειβότων V (sed cfr scholium) | 9. βερυτῷ V | βύριλλος L | 13. εἶπον κτλ. om. L

APPENDICES

A (pag. 136, 19)

... καὶ ἀναβρόχθισιν καὶ ἀναρρόχθησιν καὶ τὴν Σκύλλης μιαιφονίαν καὶ τὸν ἑταίρων Ὀδυσσέως συντριμμὸν καὶ ἑτέρων πεῖραν κακῶν · οἷον ἐκ Κικόνων καὶ Καυκόνων τῶν ἑταίρων αὐτοῦ συγκροτησμόν, καὶ τὸν οἰκτρὸν καὶ ἐλεεινὸν μόρον αὐτῶν, καὶ τὸν Κιρκαίων ποτῶν μεταβεβλημένον εἰς χοίρων εἶδη καὶ λύκων τῆς μορφῆς τύπον τῶν ἑταίρων αὐτοῦ, καὶ τὸν κυκεῶνα ἐκεῖνον τῶν κακῶν, καὶ τὴν Ἀργειφόντου τοῦ Κυλληνίου καὶ ἀκάκητα Ἑρμοῦ καὶ ἐπιμηλείου ἐπὶ τῶν ὀρεινῶν ἐκείνων τόπων ὑπαντίασίν τε καὶ ὑπάντησιν · καὶ ἣν μῶλυ εἶχε φύσιν, καὶ ὃν ἡ Αἰήτις Κίρκη προὔτεινε κυκεῶνα τῷ ἐπήτῃ ἐκείνῳ καὶ ἐπητεία καὶ ἐπητύι κεκοσμημένῳ Ὀδυσσεῖ · καὶ ὡς οὐ λογισμὸν παρέτρεψε ποτὸν δεδομένον τὸν αὐτοῦ. καὶ ὡς ὑπερέπτη βρόχον τὸν αὐτῆς καὶ ὡς ὑπερηνέχθη λέκτρων μοιχικῶν · καὶ ὡς βόθρων ὧν κατ' ἄλλων ἐτεκτήνατο, αὐτὴ πρώτη μετέσχεν · ἄλλον γὰρ ἦρημένη ἀφαιρήσεσθαι τὸν τῆς ἀρετῆς πλοῦτον αὐτὴ τοῦτον ἀφῃρέθη · ὡς ἐπ' ἐκείνης τοῦτο ἐκεῖνο πληρωθῆναι τὸ « ἄλλῳ τις κακὸν, τεύχων ἑῷ κακὸν ἤπατι τεύχει» <Callim. fr. 222 Schm.>διάσυρέ μοι καὶ τὸν Κιμμερίων σκοτεινὸν χῶρον καὶ Διωναίης καὶ Κυθηρείας καὶ Κωλιάδος καὶ Μυχίας τὸν πόθον. διάπαιζε δὲ καὶ τὸν περὶ Λωτοφάγων ἐκείνων λῆρον καὶ τὸν Κυθήρων ἰθὺ πλοίων

Adnotata in G mg : 9. *μῶλυ*] *εἶδος βοτάνης* | 12.*βρόχον*]*δεσμόν* | 13. *ὑπερηνέχθη*] *γενικῇ* | 17. *διάσυρε*] *αἰτιατικῇ* | 19. *Κωλιάδος*] *γρ*(*άφεται*) *κολοι*(*άδος*) | 20. *πλοίων*] *Ὀδυσσέως*

---

1. *ἀναρόχθησιν* ambo | 5. *μεταβεβλημένων* G. | 8. *ἐπὶ μηλείου* G (legendum *ἐπιμηλίου*, cfr. Paus. IX, 34, 3 | 8 s. *ὑπάντησίν τε καὶ ὑπαντίασιν* G | 9. *ὃν*] *ἣν* G | *Αἰήτης* L | 10. *ἐπιτεία κ. ἐπ*- L | 11. *ρῦ* L | 12.*αὐτοῦ*] *αὐτῷ* G | 13. *βόθρων*] *βρόχων* G | 14. *ἐτεκτήνατο* G

ἀφανισμόν. διάπτυέ μοι καὶ τὴν Αἰόλου πλωτὴν νῆσον καὶ τὴν ἀ η τ ῶ ν αὐτοῦ ἐπιστατείαν τε καὶ ἐπιστασίαν, αὐθεντίαν τε καὶ δεσποτείαν, καὶ τὸν Λαιστρυγόνων μιαιφόνον καὶ ὠμὸν τρόπον καὶ τὴν Ὀδυσσέως διὰ τοῦ Ἀργειφόντου καὶ Ἀνδρειφόντου Ἑρμοῦ καὶ διακτόρου κατασκευασθεῖσαν τυρείαν καὶ μηχανήν, καὶ τὸν Ἐλπήνορος ἐπὶ βρεγμόν τε καὶ ὦμον τῶν ἄνω τοῦ οἴκου τόπων ἐπὶ τὸν κάτω συντριμμόν, καὶ τὴν Τειρεσίου μαντείαν καὶ τὴν ἀ ρ η ι φ ά τ ω ν τε καὶ ἀ ρ ε ι φ ά τ ω ν νεκρῶν ἐπιστατείαν.

B (pag. 138, 17)

διατώθαζε καὶ τόπαζε τὸν Φαίδρας καὶ Πρόκνης καὶ Ἀριάδνης καὶ Μαίρας καὶ Κλυμένης ἢ Κλυμαίης καὶ τῆς στυγερᾶς Ἐριφύλης γάμον. καὶ ὃν κατ' οἰκείων ἐσκαιώρησε μόρον ἀνδρῶν, καὶ τὸν ἐπὶ τῷ ἀναγνωρισμῷ τοῦ Ἀγαμέμνονος κλαυθμὸν τῶν ἑταίρων αὐτοῦ ἐπὶ τῷ μακρῷ ἐκείνῳ δείπνῳ ἐσφαγμένων ὑπὸ Αἰγίσθου καὶ τῆς μοιχαλίδος Κλυταιμνήστρας, καὶ τὸν Ἀχιλλέως τῶν νεκρῶν τῶν θεῶν ἴσον τῆς ἐξουσίας γένει λόγον. καὶ ὃν Ὀδυσσεῖ τῶν λόγων κόμπον ἔφη τὸ <λ 489> « βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλῳ ἀνδρὶ π α ρ α κ λ ή ρ ῳ ᾧ μὴ βίοτος πολὺς εἴη ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν ».

C (pag. 139, 14)

οὐδὲν γὰρ τούτων, ἴσθι, τρυγήσεις, ἢ καλάμην πολλὴν καὶ

---

2. ἀητῶν] ἀνέμων
B. 18 παρακλήρῳ] πτωχῷ LG

---

2. τε post ἐπιστατείαν om. L | 4. τοῦ] τὴν L | 6. ἐπιβρεχμόν L | τε om. G | 6 s. τόπον L] 7. ἐπὶ τῶν L
B. 11. ἐριφύλλης L | 14. ἐσφαγμένον ambo | 15. τὸν] τῶν L | 17. ἐπ' ἄρουραν L | 18. παρακλήρω (non παρ' ἀκλήρῳ) ambo | βίωτος ambo | πᾶσι ambo | 18 s. νεκύεσι L
C. 20. ἴσθι τούτων L

πληθώραν μυρίων κακῶν. ποίει δὲ τῶν μὲν κακῶν καὶ βλαβερῶν λόγων ἀ π ο λ ο γ ι σ μ ό ν, τῶν δὲ χρηστῶν καὶ σπουδαίων ἐ κ λ ο γ ι σ μ ό ν. ἀλλὰ καὶ τῶν βροτῶν τῶν μὲν κακῶν τὸν ἀγαθὸν προτίμα, τῶν δ' ἀγαθῶν τὸν κακὸν μηδέποτε. κ α κ ῶ ν δὲ τὸν ἀγαθὸν διά τινα περιπέτειαν μὴ λ η φ θ ῇ ς. τὸν κακὸν δὲ δίωκε καὶ μηδὲ κ α λ ῶ ν ἐπὶ κακὸν τὸν ἑταῖρον εὑρεθῇς, ἀλλὰ μᾶλλον ἐπ' ἀ γ α θ ό ν· τοῦτο γὰρ ἀ γ α θ ῶ ν καὶ τὸν πλησίον προτεθυμημένων ὠφελεῖν· μηδὲ κ α κ ῶ ν τὸν πλησίον, κ α κ ῶ ν γὰρ τοῦτο καὶ καλὸν οὐδὲν προτεθυμημένων, φωραθῇς ποιεῖν· δίκη γὰρ προσήκουσα τὸν μὲν κακὸν κολάζεσθαι, τὸν δ'ἀγαθὸν δώρων ἀμείβεσθαι πλήθει· ὅσπερ δὲ τὸν κ α κ ὸ ν κ α κ ῶ ν ἀξιοῖ λόγων τῶν συνετῶν ἐστι καὶ λογισμῶν ἐπηβόλων οὗτος· οὐ κ α λ ὸ ν δ ὲ τῶν μὲν κ α λ ῶ ν ψόγον καταχέειν καὶ λοιδορησμόν, τῶν δὲ κ α κ ῶ ν αἶνον καὶ λόγον ἐγκωμιαστικόν.

D (pag. 139, 19)

τὸν δὲ κατὰ Κόροιβον καὶ Μελιτίδην γεγενημένον καὶ Μαργίτην ἀποβδελύττου· τὸν δὲ κατὰ τὸν Ὀδυσσέα ἢ Νέστορα τὸν Πυληγενῆ καὶ Γερήνιον, «οὔ μ έ λ ι τ ο ς γλυκίων ῥέεν αὐδή», ὡς ὁ τοῦ Μ έ λ η τ ο ς ἔφησεν <A249> ἢ ἄλλον ἴσον αὐτοῦ ὑπεραποδέχου τὸν κατὰ Λαερτιάδην ἢ Ἀρκεισιάδην Ὀδυσσέα, τῶν κατ' Ἀριστείδην ἢ Παναριστίδην ἢ ἄλλων ἴσων αὐτῶν ὑπηργμένων ἕνα ἑαυτὸν ποίει. τοὺς Κλεινείους καὶ Κλεινιείους ἔρωτας, εἰ ἐνόν, μηδὲ νοὶ ἐντυπώσῃς. κόπρων γὰρ τὸν τοιοῦτον πόθον [οὐδὲν] χεῖρον εὑρήσεις ἀπόζοντα. τῶν σωρίτην δαίμονα καὶ κερατίνην περὶ πλείστων τιθε-

---

C. 2 ἀπολογισμόν] ἐπιλογήν L ἀποβολήν G | ἐκλογ.] ἐκλογήν G | 4. κακῶν] κακοποιῶν G | 5. ληφθῇς] εὑρεθῇς L | 6. καλῶν] τι ποιῶν G | 11. ἀμείβεσθαι] δοτικῇ G | 12. ἐπηβόλων] φρονίμων G

D. 15. Μαργίτην] εὐήθη | 16. ἀποβδελύττου] αἰτιατικῇ G

---

6. μὴ δὲ ambo | 8. μὴ δὲ (δε L) κακῶν (cfr. sch.) L : κανὸν G | κακῶν γὰρ G : κακὸν γὰρ L | 9. προτεθυμημένον L | 12. καὶ om. L | 13. μὲν om. G | ψόγων L

D. 17. ὁ om. L | 20. αὐτῶν] αὐτοῖς G | ὑπηργμένων G | ἑαυτὸν L ; αὐτὸν G | 22. οὐδὲν delevi ; an οὐδὲν ἥδιον ?

μένων λοιδορησμὸν κατασκεδάννυε. τὸν κολακείᾳ ἐφησμένον φίλον τῶν φίλων φεῦγε. τῶν καιρῶν γὰρ ἴσθι τὸν τοιοῦτον εἶναι φίλον, οὐχὶ τῶν φίλων. ἀναγκαίων κτλ. (cfr. p. 139, 20).

E (pag. 140, 9)

τοῦ τοσοῦτον χρόνον ἐπιστατήσαντος συβοσίων. δι' αἴνων δ' ἄγε καὶ τὴν ἐπὶ φύλλων ἐν ἦρι μὲν καὶ θέρει καὶ μετοπώρῳ τοῦ Λαέρτου κλίσιν, ἐν χειμῶνι δὲ πρὸς ἀλέᾳ καὶ ἐσχάρᾳ καὶ κόνει. ὑπὲρ αἶνον οἷου καὶ τὸν Λεωβότου καὶ Λεοννάτου μόρον, ὅπως τε αὐτοῖς Εἰρὰς ἢ Ζειρὰς Κλεοπάτρας κουρεύτρια καὶ Χαρμίον ἐπεβούλευσαν, καὶ ὅπως τε τὴν ἐπιβουλὴν συνήθλησαν ἀσμένως τε καὶ ἡστῶς, καὶ ὅπως τε τὸν μὲν ἵππων ἐδέξατο κόπρῳ ἐνειλημμένον δυσόδμῳ καὶ δυσώδει φάτνῃ, τὸν δὲ κυνῶν ἐρρίφεισαν βρωτὸν καὶ λοιπῶν ζώων κρεωβόρων.

F (pag. 140, 14)

ἀγώμενος γὰρ εἰ τὰ καλὰ θαυμάζειν, ἔσῃ παρ' ὅλων τῶν καλὸν ἠρημένων ἐπαινεῖν. τῶν δ' ἐπὶ τῶν Αἰθιόπων χώρων τῆς ἀληθείας τοῦ Ὀδυσσέως πλάνον ἀναγιγνώσκων, γενναίως ἔνεγκε, μή πως ἄρα τῷ περιπαθῶς περὶ τούτων ἔχειν λάθῃς σαυτὸν κακῶν ἐπιρρίψας πλήθει μὴ ἀριθμητῶν καὶ πελάγει, καὶ Ἰλιὰς κακῶν ἐπίῃ σοι καὶ τῶν κακῶν ἄνθρωπον πᾶς τις καλέσῃ σε.

G (pag. 143, 6)

ὁ δ' ἁμαρτήσας ὧν ἐγλίχετο τὸν πατρῷον θεὸν λιπαρῶς ἱκετεύων καὶ λιτανεύων οὐκ ἀνίει « ὦ Λύκιε » λέγων « καὶ ἑκατηβελέτα καὶ

E. 11. *βρωτὸν*] *βρῶμα.*
F. 13. *ἀγώμενος*] *θαυμάζων* G | —.

E. 5. *μετοπώρου* L | *λαερτίου* L | 7. *λεονάτου* L | 8. *χάρμιον* L | 9. *ἡσθῶς* G. | 10. *κόπρων ἐνειλημμένων* G
F. 13. *γὰρ* L : *δὲ* G | *εἰ*] fort. *εἰ <δεῖ>*

Λητοΐδη Ἄπολλον, εἴ ποτέ τοι χάριέν τ' ἐπὶ νηὸν ἔρεψα, ἢ εἰ δή ποτέ τοι κατὰ πίονα μηρι' ἔκῃα ταύρων ἠδ' αἰγῶν, τό δέ μοι κρήηνον ἐέλδωρ · τίσειαν Δαναοὶ ἐμὰ δάκρυα σοῖσι βέλεσ<σ>ι ». ἐκ τούτων τῶν λόγων λοιμὸν ἴσμεν ἐπιγεγενῆσθαι λυμαντικὸν λαῷ Ἑλληνικῷ τῶν αὐτῶν καὶ νοσερὸν λοιπὸν κακόν. ἐντεῦθεν καὶ ἡ καινὴ τοῦ Πηλείδου τῶν στρατῶν συνάθροισις καὶ ἡ ἔρις Αἰακίδου ἡ αἰνή · «κήδετο γὰρ Δαναῶν ὅτι ῥα θνήσκοντας ὁρᾶτο». ἐντεῦθεν τῶν λόγων ἐκείνων ἐπὶ μέσων τῶν δήμων δημηγορίαι καὶ ἀντεγκληματικαὶ κατηγορίαι. ἐντεῦθεν ἐκεῖνος τῇ βίᾳ νικηθεὶς « ὦ βασιλεῦ » ἔφη, « εἰ οὕτως στρατῶν ὑπερίδῃς λοιμῷ διεφθαρμένων, ἀνάγκῃ τῶν ἐκ θεοῦ ἡμῖν ἐπεισκωμασάντων καὶ ἐπεισφρησάντων, μικρὸν ὅσον οὐδ' ἡμῶν ὁ καθεὶς ὑπολειφθήσεται. οὕτω γὰρ συχνοὶ πίπτουσιν. ἀλλ' εἶα εἰ αἱρῇ ἱερεῖ τούτων τὴν πεῦσιν προσοίσωμεν ἢ προσενέγκωμεν. ἀλλὰ καὶ οἰωνοσκόπον καὶ θυοσκόπον καὶ θυηπόλον καὶ μαντιπόλον καὶ ὀνειροπόλον ἐρωτήσωμεν «ὅς κ' εἴπῃ ὅτι τόσ<σ>ον ἐχώσατο Φοῖβος Ἀπόλλων », καὶ δι' ὃν λόγον ἐπὶ θυμὸν τούτον τὸν Ἰλιέα θεὸν ἠκονήσαμεν · μὴ πολλάκις ἐπιθυμῶν λιβανωτῶν ἢ ἱερείων μηριαίων κατὰ βωμὸν τεθυμένων ἢ σπλάγχνων κριῶν θυηλάσασθαι, τοιούτων ἑαυτὸν ἔργων δημιουργὸν κατέστησεν · ἐρωτήσωμεν τὸν μαντιπόλον καὶ νυκτιπόλον καὶ μυστιπόλον καὶ θαλαμηπόλον ἢ θυηπόλον, μὴ ἱερῶν τῶν λαῶν τις κολοβὸν ἢ ἠκρωτηριασμένον ἱερεῖον τουτονὶ καθ' ἡμῶν κεκίνηκεν. ἔνθεν τοι καὶ Κάλχας «οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος » αὐτὸν βασιλεῦσι παρένειρε · καὶ μηδὲν τῆς ἀληθείας ὑποστειλάμενος εἶπεν οὐ θυηλῶν τὸν θεὸν χάριν λοιμὸν λέγων πέμψαι πλήθει στρατῶν, οὐ βωμῶν κεκνισωμέμένων ἕκητι, οὐκ ἐπιβωμίων αἱμάτων, «ἀλ<λ>' ἕνεκ' ἀρητῆρος ὃν ἠτίμησ' Ἀγαμέμνων ». διὰ τοῦτο καὶ βέλει δηχθεὶς Ἀγαμέμνων λυπῶν καὶ τὴν καρδίαν δηχθεὶς τῶν λόγων τὸν μαντιπόλον κακίσαι διέγνω, καὶ « μάντικακῶν » ἔφη « οὐ πώποτέ μοι τὸ κρήγυον εἶπας. ἀλλ' ὅμως βούλομ' ἐγὼ λαὸν σῶν ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι. ὑμεῖς δὲ μὴ μόνον τῶν ἄλλων ἀρχηγῶν ἀφῆτέ με ἀγέραστον · αἰσχρὸν γὰρ καὶ λίαν ἐπιεικῶς ἀτοπώτατον πόρρω τε εἰκότος καὶ παρὰ τὸν νόμον, τὸν ἀρχηγὸν τῶν δούλων μᾶλλον ἠτιμωμένον καθῆσθαι. »

---

1. **λιτοίδη ἄπολον** L | 2. **τοι**] τοῖς G : τι L | 3. ἐκ om. L | 4. **λιμόν** L | 6. ἡ (ante ἔρις) om. L | 10. **λοιμῶν** ambo | **ἐπισκωμ.** L. | 13. εἶα ambo | αἰρῇ G : αἰῇ L | προσοίσομεν L | 15. ὅττι G | 18. **βωμῶν** L | **σπλάγχνον** L | 20. **μυστηπόλον** ambo | 21. **τις**] immo **τι** | τις τῶν λαῶν G | 23. fort. παρενείρει, cfr. Suid. | 25. **κεκνισσομένον** L | 28. **διχθείς** L | 29. **ἔειπας** L | 30. **ἡμεῖς** L

ἀλλ' οὐδ' οὕτως ὁ τοῦ Πηλέως ἀνῆκε τῶν τῆς φροντίδος πόνων μικρόν. ἀλλ' ἔφη · « αἴ κε' ποθι Ζεὺς δῶσι πόλιν Τροίην εὐτείχεον ἐξαλαπάξαι, τριπλῆν ἀποτίνωμέν σοι χάριν. τῶν ὧν λέγεις ὑβρισμῶν μόνον ἀνέχου τῶν λόγων · μόνον μὴ τὸν θεὸν κατὰ τῶν σῶν κινήσης στρατῶν · οὐκ οἰστὸν γὰρ ἠμελημένον τὸ θεῖον.

H (pag. 143, 12)

τὸν ἠκουτισμένον αἰλίνων οὐ φορυτῶν (l. φορητῶν) καὶ λυπῶν οὐ μετρητῶν ὑπερπλήσασα. ὡς οὐδὲν λίχνων ὀφθαλμῶν, κάλλη ἄλλων ἐπιτηρεῖν εἰθισμένον (l. εἰθισμένων) χερειότερον ἢ ἀχροότερον (l. ἀχρειότ.) ἢ βλαβερώτερον. πόσων γὰρ λαῶν δεινὸν μόρον κατεψηφίσατο ; πόσον δὲ χῶρον ἢ λίχνων ὄψις ὀφθαλμῶν κακῶν ἐπλήρωσε ; πόσον δὲ καὶ ἡλίκον πέδον ἱερὸν αἱματηρῶν σταλαγμῶν παρὰ σκοπὸν θεῶν ὑπερχειλές τε καὶ ὑπερπληθὲς εἰργασατο ; οὐ τοῦτο (sic)

I (pag. 148, 6-10)

(Post *Βερροιαίων*, p. 148, l. 6) καὶ Ἰτωναίων καὶ Μελαίων καὶ Βαρκαίων καὶ Κυρηναίων καὶ Καταναίων καὶ Αἰγαίων καὶ Ἰδουμαίων καὶ Καριαίων (Καμαριναίων G) καὶ Μυγδαλαίων καὶ Κολωναίων καὶ Μηθυμναίων καὶ Μοθωναίων (·μυ - G) καὶ Ηρακλαίων καὶ Μινναίων καὶ Γαζαίων καὶ Γαληναίων καὶ Σεληναίων καὶ Γαλιλαίων καὶ Γαλαδραίων καὶ Γερραίων καὶ Γραίων καὶ Δρυαίων καὶ Δαπαναίων καὶ Διωναίων καὶ Δερσαίων καὶ Δυμαίων καὶ Χαλκωναίων καὶ Σειραίων καὶ Σιγγαίων καὶ Παλ<λ>ηναίων καὶ Ἱστιαίων καὶ Χουσαίων καὶ Παρωναίων καὶ Πανοπαίων καὶ Σαρδιαίων καὶ Περγαίων καὶ Ναβαταίων καὶ (Κρισσαίων) etc.

K (pag. 148, 11 - 149, 5)

καὶ μυκαλαίων καὶ σιδωναίων καὶ ῥειθυμναίων καὶ χαλδαίων καὶ γαδειραίων καὶ λιμισαίων καὶ σμυρναίων καὶ ἐρισαίων καὶ

4 s. *κινήσεις* L. | 5. *γὰρ* G : *καὶ* L

I. 16. *μνδαλαίων* L.

K. 24. *σιδωναίων* L : *ἀηονναίων* (sic) G | 25. *λιμισαίων* L : *λιμιταναίων* G

αἰγεσσαίων καὶ κλεωναίων καὶ γεστραίων καὶ ἐνηαίων καὶ λαρισσαίων καὶ κιρραίων καὶ βωττιαίων καὶ κερκυραίων καὶ συνηναίων καὶ χετταίων καὶ δωδωναίων καὶ παρθυαίων καὶ ἀμορραίων καὶ χορραίων καὶ φυλιστιαίων καὶ φεραίων καὶ φηραίων καὶ ἐβουσσαίων καὶ χαναναίων καὶ γεργεσαίων καὶ οκιωναίων καὶ λιπαραίων καὶ μυδαίων καὶ ὑλλαίων καὶ νασαμωναίων καὶ μανιχαίων καὶ λυμαίων καὶ πυρηναίων καὶ πυλαίων καὶ ῥιπαίων καὶ μαδιηναίων καὶ ταναγραίων καὶ ἰουδαίων καὶ θηβαίων καὶ πανναίων καὶ σικυωναίων καὶ μυκηναίων καὶ ταριχαίων καὶ χρυσαίων καὶ ἀσιηναίων καὶ πυδναίων [καὶ ἐκβοτιαίων καὶ μανιχαίων καὶ φεραίων] (..... tit. rubr. ἀ ρ χ ὴ τ ῶ ν ψ ι λ ῶ ν) καὶ τυανέων τε καὶ κρηστωνέων καὶ αἰγεστέων καὶ κρηταιέων καὶ ἰλιέων καὶ εὐβοέων καὶ ἀμφισέων καὶ μαδικωέων καὶ ἐρετριέων καὶ ἱππέων καὶ χαιρωνέων καὶ παλληνέων καὶ φωκέων καὶ φωκαέων καὶ χαλκιδέων καὶ ἐλυμαέων καὶ κιττιέων καὶ αἰγέω καὶ αἰολέων καὶ οἰχαλιέων καὶ κασανδρέων καὶ ἀδρέων καὶ βερονικέων καὶ καμιρέων καὶ λιγυστιέων καὶ ἱστιαιέων καὶ ἠθαιέων καὶ μαντινέων καὶ μυλασέων καὶ ἀδανέων καὶ πατρέων καὶ νικαέων καὶ νικομηδέων καὶ ἀντιοχέων καὶ σολέων καὶ ἀλεξανδρέων καὶ βουλιμεέων καὶ σιδωνέων καὶ πελιέων καὶ ἰσωνέων καὶ μαλειέων καὶ ἀστυπαλαιέων καὶ πλαταιέων καὶ σκυτέων καὶ διπαπέων καὶ πατραιέων καὶ μεγαρέων καὶ σινωπέων καὶ ἀμασέων καὶ θεσσαλονικέων καὶ θεσπρωτέων καὶ σαλμωνέων καὶ φυγαδέων καὶ γαδαρέων καὶ φυελλέων καὶ σατανέων καὶ ἀλπέων καὶ ἐρισαιέων καὶ ἑρμιονέων καὶ ἁλιέων καὶ ἑρμηνέων καὶ ἀπαμέων καὶ αἰγιέων καὶ ἀριμανέων καὶ χαλκέων καὶ ἀχαρκέων καὶ δωριέων καὶ δροτέων καὶ θαρσέων καὶ θεσπιέων καὶ καισαρέων καὶ μηλιέων καὶ περγέων καὶ μυρέων καὶ κρυασέων καὶ κρισσαέων καὶ κολασσαέων καὶ κυναιθέων καὶ καρπατέων καὶ καφυέων καὶ κηχέων καὶ κωπαέων καὶ ὑριέων καὶ κυδαθηνέων καὶ ῥαδικωνέων καὶ συλέων καὶ τιβεριέων

---

2. *ἐκβοτιαίων* G | 4. *φερ. καὶ φηρ.* G : *φυραίων* L | 5. *σκιωναίων καὶ* om. L | 6 s. *μαν. καὶ* om. L | 7. *πελαίων* L | *ῥιπ.* L : *εὐκοναίων* G | 8. post *ἰουδαίων* add. *καὶ σαδδουκαίων καὶ φαρισσαίων καὶ ἀθηναίων* G | 9. *σικ.*] *σαβαίων* G | 10. quae inclusi om. G | 12. *τε* om. L | 14. *καὶ φωκαέων* om. L | 20. *καὶ σιδ.* om. G | 21. *διπαπέων* L : *σιμαπέων* G | 24. post *φυελ.* add. *καὶ δαλματέων* G | *ἐρισσαιέων* G | 25. post *ἑρμιον.* add. *καὶ ἰασέων* G | 26. *καὶ χαλκ.* om. G | 27 ante *θαρσ.* add. *ῥοσέων καὶ* G | ante *μηλ.* add. *σαληνέων καὶ* G | 26. *κρισαέων*] *κρυέων* G

καὶ θρυηνέων καὶ ὀρθρυωνέων καὶ σαμοσατέων καὶ μηκιστιέων καὶ πριηνέων καὶ πισιδέων καὶ πεδιέων καὶ σελγέων καὶ ταρσέων καὶ τελμισέων [καὶ ἀμφισέων καὶ αἰολέων καὶ τῶν λοιπῶν] (p. 149, l. 4) ὅπως τε δι' εἶδος ἔργον γυναικείων ὁ στῶν γεγόνασι † διίδος καὶ ὡς κενὸν πολυάνδριον χωρίον γέγονεν αὐτοῖς, οὐκ ἐρυμνὸν ὡς τὰ πολλά, ἀλλὰ καὶ λίαν ὀχυρώτατον. πλείω γὰρ τόπον (p. 149, 5)

L (pag. 14 9, 8-12)

γέγονεν ἐπὶ τείχει · παρεγένετο δὲ καὶ πρὸς τείχη καὶ ἐπιτείχειος γέγονε γεισίον ἀνασπῶν καὶ τειχίον ἀναμοχλεύων καὶ χαρακώματα πηγνύων καὶ ἑλεπόλεις καὶ χαρακομαχεῖα καὶ τύρσεις ἀνιστῶν καὶ θωρακίων ἁπτόμενος καὶ χρίων τοὺς προμαχῶνας φοινικείῳ καὶ κυανείῳ φαρμάκῳ, ὅπως τειχίων ἀφανίσει καὶ δηώσει θωρακίων καὶ θραύσει πύργων τὸν ἐν αὐταῖς λαὸν πείσῃ ἡσιόνην δοῦναι αὐτῷ καὶ ἡλιόνην τὰς κατοικιδίους αὐτῶν ἑταίρας, διὰ λόγον δὲ ποῖον Βῆσσος καὶ Ῥῆσσος ἐπεστράτευσαν Νισίβει καὶ Κανάβει...

M (pag. 149, 15-17)

Τί μοι τὰ πολλὰ λέγειν, ἐξὸν διὰ λόγων ὀλίγων τὸν ὅλον κακῶν ἑσμὸν διδάξαι τὸν μὴ πεπειραμένον ; τούτῳ κακῶν ἀρχὴ ἐπεπολάσθη τῷ βίῳ · τοῦτο φίλον κατὰ φίλων ἐξέμηνε καὶ ἀδελφὸν ἐπ' ἀδελφὸν ἐπηλείφει (sic) καὶ κατοικείων (l. κατ' οἰκείων) οἰκεῖον ἠκόνησεν · οὐκ ἄλλο γὰρ ἢ τοῦτο ἐπ' ἔριν ἠκόνησε λογισμὸν αὐτῶν. τούτῳ τὴν Κῶ νῆσον ἀστατουμένην ἀκούομεν χρόνον ἱκανόν · οὐδ' ἱκάνων τῶν δήμων μοχλὸν ἢ κλεῖθρον ἐκβῆναί τις · ἐπινῶς (sic) γὰρ αὐτῶν τὸ στρατὸν ἔξω καθῆσθαι ἐχθρῶν καὶ ἐπηετανοῖς τῶν οἰστῶν βάλλειν νιφάσι τὸν λογισμόν, κυμαῖνον ἦν καὶ ταράσσον καὶ κυκῶν καὶ ἀνιῶν. οἶδα γοῦν ὡς καὶ ῥοτὶς (sic, sc. καὶ ἐρεῖ τις) τῶν νωθρῶν καὶ ἐρραθυμημένων (sic, l. -ως) βιοσκόντων ἐκεῖνο τὸ Ὁμηρικόν · ἀλλά γε δὴ ἐπ' ἄλλον σκοπὸν μετάβηθι καὶ ἄεισον οὐχ ἵππου κόσμον κτλ.

---

3. quae inclusi om. G| 4. διίδος L : δηΐδος G : num διειδῶς (i. e. διαφανῶς)?

N (pag. 158, 18 s.)

καὶ Παμμενεῖ (sic) τῷ νηὶ ἅμα Τισαμένῃ οὕτω κεκλημένῳ διαπλωισάμενος ἐς τὸν Πριηνέων καὶ Κωρωνέων λιμένα διὰ τὸν τοῦ Ἑρμέου πόθον, ὃν οἱ μὲν Διώξιππον ἐκάλουν, οἱ δὲ Φαίνιππον, ἄλλοι δὲ Λεωτυχίδην, καὶ ἄλλοι Ἐπίαξιν, καὶ ἕτεροι Χαῖριν καὶ Ἄγιν, ἄλλοι δὲ Σίθωνα, καὶ Σίλωνα, καὶ Πείσωνα, καὶ Δίννιν, καὶ Μικίωνα καὶ Στησάνορα καὶ Πείθωνα καὶ Ἀνάπτην παῖδα τοῦ Διηλυγέως καὶ ἄλλοι Πίσιν νέων μυρίων ἐπισπώμενον ὀφθαλμὸν εἴδει ἢ νεῶν μυρίων ἐπισπώμενον ὀφθαλμῶν εἴδη μηδενὶ τὸν ὀφθαλμὸν ἐπιβάλλοντα μηδὲ ἐπισπώμενον αὐτῷ οὐ μόνον τοὺς ἐηωένους, ἀλλὰ καὶ τὸν πονηρὸν ἐπιδεδειγμένον ἦθισμὸν καὶ μαγκανειῶν καὶ μαγειῶν δημιουργὸν καὶ θεῶν ὁμηγύρει καὶ ἀγύρει συνέταξαν.

---

2. τοῦ om. L| 4. χέριν L | 8. μυρίων om. G | 10. ἐρωμένους G : ἐρωτῶντας (l. ἐρῶντας) L | 10. μαγκανειῶν, cfr. 119, 4| 11. μαγειῶν G : σαμαγειῶν (sic) L

Addenda et emendanda.

P. 122, 16 in scholio : *σιτοδεία καὶ σιτοδεῖα*
132, 10 s. : *ὀρφανισμὸν*] *ἀπορφανισμὸν*
136, 17 : *τὰς θεραπαινίδας*] *τὰς Πηνελόπας θεραπαινίδας*
138, 18 : *τὸν Αἴαντος*] *τὸν τοῦ Τελαμῶνος Αἴαντος*
141, 29 (LG) : *Λῆμνον*] *Λῆμνον καὶ Λήμνιον*
142, 19 : in notis criticis adde : *πορθμῶν*] *πορθμείων* L
143, 15 : in notis criticis adde : immo *Εἰλενίας*
144, 17 (V) : *Μασσαγέτας*] *Μασσαγέτας, οὓ Γεπάτας, οὓ Γέτας*
147, 6 (LG) : *κυλλοποδίωνος*] *κυλλοποδίωνος καὶ σιντίου*
153, 16 : in notis criticis pro *καὐτρίοις* l. *καυστρίοις*
155, 22 : in scholii lemmate pro *Οἰβάλου* l. *Οἰάγρου*
156, 11 : *ἀπογώνων*] *ἀπωγώνων*.In notis critis adde : *ἀπογώνων* L
157, 17 (V) : *βοτιάνειραν*] *βωτιάνειραν*
172, 10. 12 : in notis criticis adde : *θωρακείων* utrobique G
173, 10 : *ἠθισμὸν*] *ἐθισμόν*, et in notis criticis adde : *ἠθισμὸν* L

Index verborum.

Numeri maiores paginas, minores lineas indicant; numeri uncis inclusi lectiones varias et additamenta quae in notis criticis rettuli. Asteriscum eis verbis praemisi quae in lexicis usitatis non inveni.

sch. = scholia v. l. = varla lectio
v. = vide l. = legendum
Add. = *Addenda et emendanda* (p. 174).
q. v. = quod vide

A

ἀ στερητικὸν μόριον sch. 127[3] 131[7].
Ἄβδηρα. v. *Ἄϋδηρα.*
ἀβίωτος 159[16].
Ἀβρήλιος L pro *Αὐρήλιος* q. v.
ἁβρὸς βίος 115[3]. *οἱ τὸν πλοῦτον ἁβροί* 117[4].
Ἀβοριγῖνες 154[2].
ἀγαθός 125[9], 131[6], 141[4], 158[2] al. *ἀγαθά* 123[6]. *ἀγαθόν* 141[7]. v. *λῷστος.*
Ἀγάθων 158[14].
Ἀγαμέμνων 143[5.9], 166[13], 169[27].
ἄγαν 124[13].
ἀγάομαι. ἀγώμενος 168[13].
ἀγγεῖον sch. 113[22], 116[13], 159[20]. — *γαστρός* 114[19].
Ἀγελεία (sc. Minerva) 143[14], 147[5].
ἀγελειάς [143[14]].
ἀγέλη 163[9].
ἀγελίη (*Ἀθηνᾶ*) 147[4].
ἀγέραστος 169[31].
ἄγη (*ἔκπληξις*) sch. 144[9].
Ἅγιος (*Ζεύς*) 147[19] (sed v. *Αἴγιος*).
Ἅγις 144[9], 158[19], 173[4].
ἀγλίς (*ἡ κεφαλὴ τοῦ σκορόδου*) 151[14].
ἀγνεία. ἔλαιον τῆς ἀγνείας 118[11].
ἀγνοῶ 127[21] ss.
ἀγοραῖος τόπος 119[6], 142[11].
ἀγρεῖος (*σκαιός, φορτικός*) 162[2].
ἀγροικία sch. 129[16].
Ἀγροίτης 140[5].
ἀγρός. ἐπ' ἀγρῶν 124[1].
ἀγρυπνία 159[16].
ἀγρῶστις, pl. 161[19].
ἄγυρις 173[11].
ἄγχι sch. 126[17].
ἀγχιστεία 126[17] (v. sch.)
ἀγχιστῖνοι 160[11].
ἄγχω 118[4].
ἄγω sch. 143[14]. *ἄγε duc* 122[17]. *ἄγέ δή* (Hom.) 149[16], 172 [26] (v. *ἀλλά γε*). *δι' αἴνων* — 168[4]. *διὰ θαυμασμόν* (l. *-ῶν*) — 121[18]. *ἠγμένος* 113[1].
ἄδεια sch. 118[3].
Ἀδελμαντος 158[14].
Ἀδεινίας 140[5].
ἀδελφός 126[11.15], 133[31], 172[17]. *ὕπνοι ἀδελφοὶ μόρων* = *Ὕπνος θανάτου ἀδελφός* 114[16]. eadem aliis verbis 125[12]. *ἀδελφόν simillimum et coniunctum* 113[12].

Ἀδανεῖς 171[16].
Ἄιδης κλυτόπωλος 148[2].
ᾄδη sch. 132[9]. *ᾄδου* 130[1.19.23]. 144[1].
ἀδιαλώβητος 114[7].
ἀδικέω 161[7].
ἀδίκημα 161[1].
Ἄδρειᾶς 171[14].
ἄδω v. *ἀείδω*. *ἀδόμενος* 163[10], sch. 119[6]. *ἡσμένος* 119[6].
ἀδώτης (Hesiodi H D 353) 125[7]
ἀεί 162[8]., sch. 119[11.14].
ἀείδω 155[17]. *ἄλλον κόσμον ἄεισον* (ex Homero, *θ* 492) 149[16], 172[26]
ἀέρια ὑφάσματα 116[10].
ἀεχήν (*ἀχήν*) 127[3].
ἀηδῶς ἔχω 117[7].
ἄῆται (*venti*) 131[13], 136[25], 166[2].
Ἀθηνᾶ γλαυκῶπις 147[2].
Ἠλεία — [143[15]].
Ἀθῆναι sch. 147[6].
Ἀθηναῖοι 114[18], 148[15] [171[7]].
Ἀθήνηθε [154[9]].
ἀθήρ 151[16].
ἀθιγής 115[6].
ἄθλον 135[3].
αἶα (Hom.) 138[7].
αἰ. τὰ διὰ τοῦ—ὀνόματα sch.148[5]
αἰ (= *εἰ*, Hom.) 170[2].
αἰάζω. ᾐακυῖα 132[10].
Αἰακίδης 169[6].
Αἴας 138[18]. sch. 115[9].
— *ὁ Λοκρός* 143[12].
Αἰγαῖος κόλπος 161[14]. — (*Ποσειδών*) 155[9].
Αἰγαῖοι 170[15].
Αἰγαίων 155[5].
Αἰγείρας nomen viri 148[1].
Αἰγεσσαῖοι 171[1].
Αἰγεσταῖοι 148[5].
Αἰγεστεῖς 171[10].
Αἰγεῖς 148[19], 171[13].
Αἰγιεῖς 171[23].
Αἰγιδοῦχος (*Ζεύς*) 147[19].
Αἰγινήτης 154[10].
Αἴγιος (*Ζεύς*) 137[19].
immo *αἴγειος* vel *αἰγίοχος*
Αἴγισθος 166[14].
Αἴγυπτος [149[14]]
αἰεί (Hes.) 125[5].
αἰζηός (Hom.) 152[3].
Αἰζιὸς ὁ Φορωνέως 148[3].
Αἰήτης sch. 137[4].
Αἰῆτις 137[4], 165[9].
immo *Αἰητίς*, ut apud Archimelum 2 (VII, 50).
αἰθήρ 150[1]. *πρὸς αἰθέρα ᾐωρημένος* 129[1].
Αἰθίοπες 168[15].
αἴθρα sch. 131[15].
αἰθρηγενέτης 131[15].
αἰθρία 132[1].
αἴθω sch. 129[7]. *κύνας* — sch. 146[4].
Αἴθων [158[14]].
αἰκίζω 128[9].
αἰκισμός 134[2].
Αἴλινος 155[16].
αἴλινος 155[17], 170[6].
αἴλουρος 153[2].
αἷμα (v. *ἐπιβώμιος*) sch. 161[15]
αἱματηρός 170[11].
Αἰνειάδες 148[1].
Αἰνιάν 154[8]. *Αἰνιᾶνες* 148[1].
Αἴνιοι (*οἱ ἐν τῷ Αἴνῳ*) 151[12].
Αἶνος sch. 151[12].
αἰνός 136[26], 137[9] s., 144[12], 151[8] 169[6].
αἶνος 152[17], 167[14], 168[4.6].
αἶξ 169[2].
Αἰξωνεύς 154[10].
Αἰόλειος 136[4].
Αἰολεῖς 148[19], 171[14], 172[3].
Αἰολία (*νῆσος πλωτὴ Αἰόλου*) 136[24].
Αἰόλιος 136[4].
Αἴολος 136[24], 166[1].
αἰπεινός 117[14], 141[17].
αἶπος. αἴπη 142[15].
αἰπύκερως (*ταῦρος*) 119[1].
αἱρετίζομαι. ᾑρετισμένος 113[18], 126[16], 127[10].
αἱρετός. εἴ τι αἱρετόν si quid placet 113[18].

αἱρέω. αἱροῦμαι 122[8], 159[17] 161[8] 169[13]. ἥρημαι 115[4]. ἠρημένος 113[17], 121[18], 133[10], 165[14], 168[15].
αἴρω 130[10].
Αἴσηπος 162[22].
αἴσθησις. αἰσθήσεις 115[11].
αἰσθητά [115[11]].
αἰσθητήριον 119[3].
αἴσιος (Ζεύς) 147[18].
Αἴσοφος (Αἴσαφος) 163[1] legendum Ἄσωπός?
αἰσχρός 169[31].
Αἴσων 145[15].
αἰτία 123[4].
αἴτιος 141[1].
αἰχμάλωτος 120[3]
αἰωρέω. ἠωρημένος 129[1].
ἄκαινα 152[11].
ἀκάκητα (Ἑρμῆς) 165[7]. ἀκάκητος 137[2].
ἀκαλαρείτης 162[4].
ἀκαλήφη 153[10.12].
Ἀκαρνάν 154[7].
ἀκαταπόνητος sch. 135[11].
ἀκέραιος 114[7].
ἀκηρυκτεί 163[6].
Ἀκιδαλίη 163[1].
ἀκίνακις 152[11].
(ἄκληρος) 166[18], v. παράκληρος
ἀκλήτως 121[7].
ἀκοίτης 137[7].
ἀκονάω 156[5], 169[17], 172[19].
ἀκολασία 156[13]
ἀκονιτί 112[22].
ἀκόνιτον 153[9].
ἀκουστικὸς πόρος 119[5].
ἀκουτίζω. ὁ ἠκουτισμένος 170[6].
ἀκούω 113[13], 144[23], 155[18], 172[20].
ἀκρατότατος 120[13], ubi ἀκρότατος VL.
ἀκρατώτατος sch. 120[13].
ἀκριβῶς 151[9].
Ἄκριοι 154[2].
Ἀκρίσιος 162[18], sch. 118[6].
ἀκρόπολις sch. 147[11].
ἄκρος 143[2]. ἄκροις δακτύλοις 112[14]. ἀκρότατος [120[13]] sch., 118[2]. εἰς ἄκρον 114[9].
ἀκροτήριον sch. 147[12].
ἀκρωνυχία 160[5].
ἀκρώνυχος. ἐπ' ἀκρωνύχων βαίνω 160[5].
ἀκρώρεια 142[13]. sch. 118[2].
ἀκρωτηριάζω. ἠκρωτ ηριασμένος 169[22].
ἀκρωτήριον 160[8].
ἀλαζονεία sch. 120[6].
ἀλάομαι sch. 133[13].
ἀλεεινός 131[17].
ἀλέη 131[16] 168[6].
ἀλεία (= ἀλέα) 131[16].
Ἀλείσιον 131[7] (v. sch.) 162[20].
ἄλεισον]120[14]].
ἀλείτης 132[11].
ἀλείφω. ἄλειψαι 118[11]. ἀλήλιπται sch. 117[3]. ἀληλιμμένος 119[8]. ἠλειμμένος 119[8]. ἀληλίφθαι 159[19].
ἀλεκτρυών sch. 128[11].
Ἀλεξανδρεῖς 148[21], 171[17].
ἀλεξητήριον 161[19].
ἀλεξίκακος 161[19].
ἀλεξιφάρμακος 161[19].
ἀλευρομαντεῖαι 129[2].
ἄλευρον sch. 160[14].
ἀλήθεια 169[24].
ἀληθινός 121[19].
Ἀλήιον πεδίον 131[7], 162[20].
Ἀληόνιον πεδιόν [131[7]].
ἀλητεία 168[15].
Ἀλθαία 148[4].
ἁλιεύς 171[23].
ἀλιθήδρα sch. 163[2]. v. ἀλινδήθρα
(ἀλινδέω) ἁλίσας 163[2].
(ἀλινδήθρα) v. ἀλιθήδρα.
ἁλιπόρφυρος 116[9].
ἁλίσκομαι. ἁλῷς 161[6]. ἥλω 147[10]. ἁλωτός 132[2]. ἁλούς 143[4].
ἀλιτήμων 132[11].
ἀλιτρός 130[3], 132[12].
ἀλκαῖος [143[4]].
Ἀλκμαίων 145[1.6].
<Ἀλκμήνη> 114[26].
ἀλλά 114[16], 118[8.11]. al. v. ὅμως.

— καὶ 115⁶, 126⁹, 141⁷ al.
— γὰρ 163¹².
ἀλλά γε (l. ἀλλ' ἄγε) 172²⁶.
ἀλλοιωτός 114²⁵, 132¹³.
ἄλλομαι 133¹³.
ἄλλος, saepe, ut 113¹³, 114⁸, 123¹⁶ 126² etc.
ἄλλῳ τῳ 126⁵.
ἄλλως 114¹⁴.
— τε 112¹⁸.
οὐκ — 114¹³, 141⁶.
— μῦθος 128²⁰ (v. sch.) 137⁵.
— λόγος sch. 128²⁰.
λῆρος — 137¹¹, [159⁷].
ἄλογος 117⁶.
ἀλουργής 116⁴ (v. sch.)
ἀλουργίς sch. 116⁴.
Ἄλπεις 148²⁵, 171²².
ἀλυσειδωτός 152¹³.
Ἀλύσιον πεδίον [131⁷].
ἀλύω (τὸ χαίρω) sch. 131⁷.
Ἄλωεύς 138⁹.
ἄλων 157¹⁷.
Ἀλωπεκῆθεν 154⁹.
ἄλως 157¹⁷.
ἁλωτός v. ἁλίσκομαι.
ἅμα 158¹⁸, 171¹.
Ἀμαζόνειος 139¹¹ s.
Ἀμάθεια (Νηρηίς) 129¹⁶ (v. sch.)
ἀμαθής 127⁷.
ἀμαθία sch. 129¹⁶.
ἄμαθος sch. 129¹⁶.
ἀμαιμακέτη (Hom.) 135¹¹.
ἄμαξα sch. 153⁶.
ἁμαρτάνω. ἁμαρτήσας 168¹⁹.
Ἀμα[σ]σεῖς 148²⁴, 171²⁰.
ἀμαχεί 112²³, 163³.
ἀμαχητί 112²³.
ἀμβατός (Hom.) 138¹⁶.
ἀμβολιεργός 125⁵.
ἀμβροσία 131⁸.
ἀμείβομαι 167¹¹.
ἀμειδής 130²³.
Ἀμεινίας ὁ Ἀμιναῖος 146³.
Ἀμείψιας ὁ Μιννεῖος [146³].
ἀμελέω 124⁵, 144³. ἠμελημένος 170⁵.
ἀμερής 150⁹.
Ἄμησος v. Ἀμνησός.
Ἀμιναῖος v. Ἀμεινίας.
ἀμίς 117³.
ἀμνειός 118¹⁴, 151²⁴.
Ἀμνησός (codd. Ἀμησός vel Ἀμωσός) 162²¹.
ἀμνίον sch. 118¹⁴.
Ἀμορραῖοι 148⁶, 171³.
ἀμοχθεί 112²³.
Ἀμυκλαῖος 146²³.
ἀμύνομαι (Hom.) 128¹⁸, 143¹⁰.
ἀμυστί 163³.
ἀμφιγνοῶ 114⁷.
Ἀμφιγυήεις 147⁷.
Ἀμφικτυών sch. 114²⁶.
Ἀμφισ<σ>εῖς 148¹⁷, 171¹¹, 172³.
Ἀμφιτρυών 114²⁶.
Ἀμφίων sch. 130⁹.
ἀμφορεύς 116¹³.
ἀμφορίσκος 116¹³.
ἀμφοτερίζω 114⁸.
ἄμφω 138⁶.
ἀμώνιον (ἄμωμον?) 162⁵.
Ἄμωσός v. Ἀμνησός.
ἀνά πρόθεσις sch. 161³.
ἀναβάλλομαι 125³., sch. 125⁵.
ἀναβρόχθισις 165¹.
ἀναγι(γ)νώσκω 113¹⁹, 168¹⁶.
ἀναγκαῖος 133⁶, 139²⁰.
ἀνάγκη 169¹⁰.
ἀναγνωρισμός 137⁶, 166¹³.
ἀναγορεύω. ἀνηγορευμένος sch. 138²³. v. ἀνεῖπον.
ἀνάγω 155²⁴.
ἀναδίδωμι sch. 160¹⁸. ἀναδεδομένος 131⁹.
ἀναιδής sch. 125¹⁵.
ἀναιρέω. ἀνῃρημένος 138²³.
ἀνακαθαίρω 115¹¹.
Ἀνάκειον 161²⁰.
ἀνακεκαλυμμένως 156¹⁷.
ἀνακηρύττω 155¹³.
ἀνακίνησις [132⁷].
ἀνακλίνω. ἀνακεκλιμένος 116³.
ἀνακοινόω 114⁸.
ἀνακωχή 118³.

ἀναλαμβάνω 143[9].
ἀναμοχλεύω 172[8].
Ἀνάξαρχος 124[20], 125[2] (cfr. sch.)
ἀναοιστί sch. 161[2].
ἀνάπαυσις sch. 118[3].
ἀναπηδάω 160[11].
ἀναπνέω. τὸ ἀναπνεῖν 113[25].
Ἀνάπτης 173[6].
ἀναρροίβδησις 136[19].
ἀναρ<ρ>όχθησις 165[1].
ἄνασπάω 172[8].
ἀνάσσω (Hom.) 166[19].
ἀνατίθημι. ἀνατέθεικαν 151[5].
ἀνατολικός sch. 131[15].
ἀνατροπεύς 121[9].
ἀναφανδόν 156[16].
ἄνδηρον sch. 136[23].
ἀνδραποδίζω. ἠνδραποδισμένος 144[5].
ἀνδρεῖος 156[9].
ἀνδρειφόντης 166[4].
ἀνέδην 152[1], 159[14].
ἀνεῖπον. ἀνειρήκασι 157[20] s. [29]. ἀνειρημένος 138[24]. Cfr. ἀναγορεύω.
ἄνεμος sch. 131[13], 147[6], 166[2].
Ἀνεμώρεια 146[15] s.
ἀνεπιθόλωτος 118[6].
ἀνεπισκότητος 118[6].
Ἀνέρεια 146[15] s.
ἀνέχομαι 170[4].
ἄνηθον 161[18].
ἀνήλιος 144[1].
ἀνήλιπος 160[7] (cfr. sch.)
ἀνήρ 121[11], 125[5], 158[15], 162[3]. sch. 137[7]. σοφότατος ἀνδρῶν 112[3].
ἀνησιδώρα 157[17] s.
ἀνθέω sch. 159[18].
ἄνθος. ἄνθη sch. 162[5]. ἦρος ἄνθει 124[1].
ἀνθοσμίας 136[8].
ἄνθρωπος 123[13,16], 168[18].
ἀνιάω 172[24].
ἀνιδιτί 112[23].
ἀνίημι 168[20], 170[1].
ἀνιμάομαι 161[5].
ἄνισον. ἄνισα 161[18].
ἀνίσταμαι 162[1].
ἀνιστάω 172[10].
ἀνοχή, 118[3].
Ἀντέας sch. 128[10].
Ἀνταῖος 128[10] Ἀνταῖοι 115[8].
ἀντεγκληματικός 169[8].
ἀντέχομαι 123[4].
ἀντιλαμβάνομαι 123[1]. ἀντιλαμβάνω 144[14].
Ἀντιοχεῖς 148[21], 171[17].
ἀντιποιέομαι 123[5] (v. sch.)
ἀντίστοιχα 112[2].
ἀντωπέω 160[1].
ἄνω. ὁ ἄνω τόπος 150[1], 166[6]. ἄνω θέειν sch. 161[18].
ἀνωιστί 161[2] (cfr. sch.)
ἀνώιστος sch. 161[2].
ἀξιεπαινότατος 128[17].
ἀξιεραστότερος 112[19].
ἀξιοζηλωτότατος 128[16].
ἀξιονικότατος 128[16].
ἄξιος 123[2].
ἀξιόω 140[4], 158[9], 167[11]. ἠξιωμένος 122[4].
ἄξίωμα sch. 134[15].
ἀπαγκωνίζω. ἀπηγκωνισμένῃ χειρί 112[15].
ἀπαγορεύω sch. 114[4].
ἀπαγροικίζομαι. ἀπηγροικίσθαι 113[25].
ἀπάγω. ἀπαχθείς 161[14]. ἀπηγμένος 134[25].
ἀπαίδευτος sch. 137[11]. ἀπαιδευτότατος 152[28].
ἀπαιωρέω. ἀπηωρηκώς 128[14].
ἀπαλλάσσομαι 159[20].
ἁπαλός 161[8].
Ἀπαμεῖς 149[1], 171[23].
ἀπαναίνομαι 129[10].
ἀπανθέω 159[18].
ἀπανθίζω 159[18].
ἀπανθρωπία 136[11].
ἀπανθρωπότατος 120[13].
ἀπαρνέομαι [158[10]]
ἅπας v. μηδείς.
ἀπασχολάζω 112[13].

ἀπαταγεί 163[2].
ἀπαυδάω 114[4].
ἀπαχθίζω. ἀπηχθικύς 113[5].
ἀπεικάζω 134[8] s.
ἀπειλή 132[6] [143[6]].
ἄπειμι absum. ἀπείη absit.
ἀπιέναι 140[7].
ἀπειρεισιος (sic) sch. 118[6].
ἀπελαύνω. ἀπελάσετε 115[5].
ἀπερείσιος 162[19].
ἀπέχομαι 125[12].
ἀπηλιώτης 131[15].
ἀπηχθημένως 113[6].
ἀπίδιον 139[12].
Ἄπις 153[3].
ἀπληστία 136[11].
ἀποβδελύττομαι 139[18], 167[16].
ἀποβολή sch. 167[2].
ἀποδιδράσκω sch. 140[3].
ἀποδίδωμι 122[13], 129[15]. λύσιν — 114[11].
ἀποδιοπομπέομαι 117[2]. -έω 136[10].
ἀποδιώκω sch. 126[15].
ἀποδοκιμάζω 124[4].
ἀπόζω 114[17], 139[17], 167[23].
ἀποικιλωτάτως 114[20].
ἄποικος 147[27].
ἄποινα 162[20].
ἀποκάμνω 114[1].
ἀποκνέω. ἀποκνέειν 113[19].
ἀπόκομμα sch. 132[9].
ἀποκρίνομαι sch. 140[1].
ἀπολείπομαι 117[15].
Ἀπολλοδώρειοι 119[15], 149[22].
ἀπόλλυμι 144[14.18]. ἀπολέσθαι 143[18], 169[30]. ἀπωλέσθημεν sch. 120[4]. ἀπωλόμεθα 120[4]. ἀπολωλέναι καὶ ἀπολωλεκέναι 146[9] s.
Ἀπόλλων . Ἄπολλον 169[1], v. Φοῖβος.
ἀπολογέω sch. 140[1].
ἀπολογίζω 140[1] (cfr. sch.)
ἀπολογισμός 167[2].
ἀπολύω 123[5].
ἀπονέμω 152[26], 153[2].
ἀπόνεως 160[13] (v. λειπόνεως).
ἀπονητί 112[22].
ἀπονίζω 118[13].
ἀποποιέομαι 130[28].
ἀπορέω. ἠπορημένος dubius 114[14].
ἀπορρίπτω sch. 140[1].
ἀπόρροια sch. 132[9].
ἀπορρώξ (Hom.) 132[9].
ἀπορυγή sch. 160[11].
ἀπορφανισμός 132[10] (v. Add.)
ἀποσκηνόω 119[7].
ἀποστολικός 130[28].
ἀποστρέφομαι 121[4].
ἀποτάσσομαι 114[19]. ἀπόταξαι 120[6]
ἀποτίθεμαι. ἀπόθου 122[9]. ἀποτίθου 124[7].
ἀποτινάσσομαι 113[8].
ἀποτίνω 170[3].
ἀπότοπος [156[11]] v. ἀπώγων
ἀποτρέπομαι 135[1].
ἀποτρόπαιος (Ζεύς) 147[17]. sch. 124[5].
ἀποτροπιάζομαι 124[5.12].
ἀποφαίνω 122[9].
ἀποφέρω 128[5].
ἀποφορτίζω. ἀποπεφορτικώς 113[6].
ἀποφώλιος 137[11].
ἅπτομαι 137[19] s. 149[9], 163[5], 172[10]. ἡμμένος 156[21].
ἀπώγων 156[11] (v. Add.), 160[2].
ἀπωθέομαι 122[9].
Ἀραιθ[ο]ύρειοι [158[23]]
ἄρα 168[17].
ἀράχνιον 150[13].
Ἀραχώσιοι 153[1].
Ἀργεία v. Ἥρα.
Ἀργειοφόντης 137[1], 167[7], 166[4].
Ἄργος -ους sch. 115[4].
Ἄργος -ου sch. 137[1].
ἄρδω 113[11].
Ἀρεθούσιοι 159[1].
Ἀρειμανεῖς 149[1], 171[24].
Ἀρειμάνης 153[16].
Ἄρειοι 158[23].
ἀρείφατος 166[3].
ἀρετή 115[1], 123[7] s. 124[10], 125[11], 165[15].
ἀρηίφατος 166[3].

*Ἄρης 159[6].
ἀρητήρ (Hom.) 169[26].
Ἀριάδνη 166[10].
ἀριθμητός 168[17].
Ἀριμασποί [153[16]].
ἄριστα *optime* 155[20].
Ἀρισταγόρειοι 149[21].
Ἀριστέας 155[23].
Ἀριστείδης 162[12], 167[19].
Ἀριστεύς (= Ἀριστέας) 155[23].
ἄριστος 128[18]. v. ὄχα.
Ἀρίστων 124[13]
Ἀρκάς [154[3]]
Ἀρκεισιάδης 167[19].
Ἀρκείσιος 162[18]. sch. 118[6].
Ἁρμόδιος [158[14]]
ἀρνεῖον 160 [13].
ἀρνειός 119[1].
ἀρνίον sch. 119[1], 160[13].
ἀροτριάζω sch. 133[12].
ἄρουρα [166 [7]].
ἀρόω. ἠρωμένος 133[12].
ἁρπαγή sch. 125[9].
ἅρπαξ (Hes.) 125[9].
*Ἀρταξάρης (f. Ἀρτο-) [154[23]].
Ἀρταξέρξης 154[4].
Ἀρτεμίσιον 162[18].
Ἀρτεμίσιος sch. 118[6].
ἄρτος 122[11], [122[16]]
Ἀρχαιμενίδης 162[11].
ἀρχαιότερος 112[4].
ἀρχαίτερος 112[5].
Ἀρχένεως 146[3].
ἀρχή. κακῶν — 172[16].
ἀρχηγός 138[24]. 146[21]. 158[9]. 169[31.33]
[ἀρχιαίτερος] 112[4].
ἀρχιεταῖρος 112[4].
ἄρχων τῶν ἑταίρων sch. 112[4].
Ἀρχωνίδης 146[3].
ἀσέλγεια 158[4].
Ἀσιηναῖοι (Ἀσιναῖοι?) 148[16], 171[8]
Ἀσκαλωνίτης 162[7].
ἀσκαρδαμυκτί 160[1].
ἀσκέω 123[7] (v. sch.), 124[10], 125[11], 152[22]. ἀσκητός 152[9] s.
Ἀσκληπιός 157[30].
ἀσκός sch. 147[6],
ἀσκωλιάζω (τὼ πόδε) 147[7].
ἀσμένως 169[9].
*ἀστατέομαι 172[20].
ἀσπάζομαι 112[22], 116[1].
ἀσπονδεί 163[6].
ἀστεροπή sch. 147[14].
ἀστεροπητής 147[13].
ἀστικός 162[3].
ἀστραπή sch. 147[14].
ἀστρεπτί 163[6].
ἄστρον 129[5], 157[15] s. sch. 129[4]
Ἀστυπαλαιεῖς 148[22], 171[19].
ἀσύνετος 150[17] s.
Ἀσφάλειος (Ποσειδών)137[15],155[8].
Ἀσφάλιος Ζεύς sch. 137[15].
ἀσφοδελὸς λειμών 138[23].
[Ἀσωπός] (codd. αἴσοφος vel αἴσαφος) 163[1].
ἀσωτεῖον 156[15]. sch. 133[28].
ἀσωτία 133[28].
Ἀταργάτις 154 [13].
ἀταρπιτός 160[7].
ἄτη. ἄτησι (Hes.) 125[5].
ἀτιμάω 169[27].
ἀτιμόω 169[33].
ἄτολμος (*pro ἀτόλμητος *impius*) 127[7].
ἄτομος 149[20], 150[9].
ἀτοπώτατος 169[32].
Ἀτραμύτειος 162[9].
Ἀτρείδης 143[10]. Ἀτρεῖδαι 142[13].
ἄττα 159[13].
Ἀττικουργής 116[4].
αὖ πάλιν [154[3]] 156[21].
αὐδή (Hom.) 167[17].
Αὔδηρα (sc. *Ἄβδηρα) sch. 136[23]
αὐθεντία 166[2].
αὔλακες sch. 161[9].
αὐλισμός 148[2]. αὐλισμοί 142 [1].
αὖξη 131[12].
Αὐρήλιος 154[9].
αὔριον 123[15], 125[3].
αὐτονυχεί 163[2].
αὐτόν (ἑαυτόν) 128[14].
αὐτούς 112[12].
αὐτοχειρί 161[5].
αὐτοψεί 163[5],

ἀφαιροῦμαι 165[15].ἀφῃρημένος 144[6]
ἀφανίζω sch. 128[1]. ἠφανισμένος 141[19].
ἀφάνισις 172[11].
ἀφανισμός 131[23], 166[2].
ἀφή, 135[19].
ἀφθόνως 152[21].
ἀφίεμαι 160[15]. ἀφίημι 151[21],169[31].
ἀφῖγμαι 134[26].
ἀφίσταμαι 118[1].
ἀφοράω 124[12].
ἀφροδίσια (*voluptates*) 118[6].
Ἀφροδίσιος sch. 118[6].
*Ἀφύτη (fort. Ἄφυτις?) 144[12], 149[13].
Ἀχα<ι>μένης [158[17]].
Ἀχαρνεύς 154[6], 171[24].
Ἀχέρων 130[15] s. (cfr. sch.),sch. 132[9].
ἀχήν ἀχῆνος sch. 127[3].
ἀχηνία 127[3] (v. sch.)
ἀχθεινός 113[9]
ἄχθος 113[8].
Ἀχίλλεια ὅπλα 138[20].
Ἀχιλλεύς 143[6], 166[15].
ἄχος. ἄχεα sch. 130[16].
ἄχρι 121[4], 150[3].
?ἀχροότερον (sensus postulat ἀχρει-) 170[8].
ἄψυχος. ἄψυχα sch. 126[15].

B

Βαβυλώνια (τείχη) 142[8].
Βαγώας 158[17].
βάθρον 142[9].
βαίνω 142[9]. ἔσο βαίνων 133[1].
βαῖνε 160[5]. βαινόμενα sch. 118[3].
Βαιτοῦλαι 144[16].
Βακχειάδαι 135[26].
Βακχεῖον 135[31].
?Βακχιάδαι 135[26].
Βάλις 144[8].
βάλλω 134[9] s. 172[23]
Βαρκαῖοι 148[7], 170[15].
βάρος 114 [19].
βασίλεια. τὰ τοῦ Ἅιδου — 130[24].
βασιλεύς 169[9 23].
βασιλεύω sch. 138[8].
βασιλικός 144[7].
βάσιμος. βάσιμα sch. 118[2].
βασκαίνω 113[4].
βαστάζω sch. 125[18].
βέλος 169[27]. βέλεσ<σ>ι (Hom.) 169[3].
Βένδις 154[14].
Βερονικεῖς 148[10], 171[14].
Βερ[ρ]οιαῖοι 148[6].
Βηθανία 160[8].
Βηλαῖος (Ζεύς) 147[17.19].
Βῆρος 154[6].
βήρυλλος 163[9].
Βηρυτός 163[9].
βῆσσα sch. 118[2].
βησσήεντα 118[2], 143[3].
Βῆσσος 149[12], 172[14].
βία 169[9].
βιάζομαι. βεβιασμένος 158[6].
βίαιος 131[14].
βιβλίον 112[9], 113[14], 158[21].
— ἱστορικὸν 113[12], 11 [4].
Βιθυνία 160[8].
Βίκων 145[8].
βίος 115[3], 117[5], 123[18], 127[22.24], 134[7], 138[6], 139[23], 162[6], 172[1 7].
βιόσκω (pro βιώσκω) 172[25].
βιοτεία 127[11].
βιοτεύω 124[10], 125[11].
βίοτος (Hom.) 166[18].
Βίτων 145[8] s.
βιώσκω 124[7].
βίωτος erratum pro βίοτος, 2. v. [166[18]]
βλαβερός 119[7],167[1]. βλαβερώτερος 170[9].
βλάβη 117[5].
βλακεία 127[17], 133[25].
βλάξ 121[8].
βλάπτω. βεβλαμμένος sch. 147[5].
βλάστη 131[12].
(βλεφαρίς?) sch. 151[15].
βλήχων 153[11].
Βλόσσων 158[13].
βλοσυρωπός 159[15],

βοεικός 163[8].
βόειος 120[10].
βόθρος 165[13].
βόρειος 131[16].
βορρᾶς 131[15].
βόρρειος [131[16]]
βόσις 117[15].
βόσκομαι sch. 163[8].
βοσκός sch. 117[15].
Βοσπόριος 142[17].
βοτάνη sch. 117[2], 137[4], 165[9].
βότειρα 157[19].
Βοττιαῖοι 146[5], 148[9].v. *Βωττιαῖοι*.
βουκόλος 141[13], sch. 115[5].
Βουλιμεεῖς 171[18].
Βουλινεῖς 148[22].
βούλομαι 166[17]. *malo* (Hom.) 169[30].
ἠβουλήθησα 111[13].
βεβουλημένος 122[1], 127[3.5].
βοῦς 115[5], 118[15], 158[8].
Βούσιρις 163[10].
Βοώτης 129[4].
βραχίων sch. 130[9].
βρεγμός 166[6].
βρεχμός [166[6]].
βρέχω sch. 129[5]. *βρέχει pluit* sch. 117[9].
**βρίθυ* 153[9].
Βριλησ<σ>ός 142[3].
Βρισηίς 143[11].
Βρισῆς [143[11]]
βροτολοιγός 159[6].
βροτός 114[23], 135[4], 167[3].
βρόχος 137[19], 165[12], [165[13]].
βρῶμα [168[11]].
(*βρώμη avena*?) 151[16].
βρῶμος = *βρῶμα* 151[16]. Sed v. *βρώμη*.
βρῶσις sch. 116[6].
βρωτόν 114[21.24], 117[10], 122[17], 135[24] s., 168[11].
βυθός 142[17].
βύριλλος = *βήρυλλος* [163[9]].
βωμός 169[18.25].
Βώνοσσος [158[13]]
βωτιάνειρα 157[17]. (v. *Add.*)
Βωττιαῖοι 171[2]. v. *Βοττιαῖοι*.

Γ

Γαβρεῖς 148[24].
Γαδαρεῖς 171[21].
Γαδειραῖοι 170[25].
Γαζαῖοι 170[18].
Γαίειος 139[6].
Γαιήιος 139[6].
Γαιήοχος 137[12], 135[10].
Γαιτοῦλαι 144[16].
Γαιτοῦλοι 144[16].
Γαιών 131[10].
Γαλαδραῖοι 170[19].
Γαλάθεια [129[16]]
γαλαθηνός 119c[1], 160[13].
Γαλάτεια 129[16] (v. sch.)
Γαλατία sch. 129[16].
Γαληναῖοι 170[18].
γαλήνη 132[1].
Γαλιλαῖοι 170[19].
γάμος 166[12].
γαργαλισμός 125[12] s.
γαστήρ 114[19].
γάστρις 121[8].
γεγωνός 123[10], 132[10].
Γεδρωσία 153[3].
Γεδρωσοί 153[2].
γεηρός 119[13].
γείνομαι, ἐγείνατο 138[4].
γειόλοφος (immo *γεώλοφος*)160[10].
γειοπόνος 161[10].
γειῖσίον [142[7]]. 172[8]
γείτων sch. 161[9].
γελάω sch. 119[14].
γέλως 159[8].
γεμίζω sch. 114[19].
γέμω 141[2].
γενειάς barba 160[2].
γενειήτης 156[10].
γενναῖος 157[24].
γενναίως 168[16].
γεννάομαι 161[11]. *γεννάω* 138[11], sch. 131[15]. *γεννηθείς* sch. 128[12].
γένος 146[20], 155[3.24], 166[16].
Γεοῦχος 137[12] s., 155[10].
Γεπάται 144[17] (v. *Add.*)
γεράνιον sch. 161[4].
Γεργεσαῖοι 148[13], 171[4].

Γερήνιος 128[12], 167[17].
Γερραῖοι 170[19].
γέρρον 152[10].
Γεστραῖοι 148[8], 171[1].
Γέται 144[17]. (v. *Add.*)
γεῦσις 135[24].
γεώδης 119[13].
Γεών [131[10]].
γῆ 120[8], 145[22],153[3], 157[16.18]. sch. 139[6], 142[19],
γήινος 119[12].
γήλοφος 160[10].
Γήπαιδες 153[5].
Γήπεδες [153[5]].
γηπόνος 161[9].
γηραιός 143[5].
Γηρυόνειος βοῦς 115[5].
Γηρυόνης 135[8], sch. 115[5].
γῆρυς sch. 115[5].
γήτεια (= *γήθυα*) [142[7]] 161[17].
Γηών [131[10]].
γιγάντειος 130[12].
γιγαντολέτειρος (l. *-τορος*) 147[22].
γί(γ)νεσθαι. γίνου 160[13]. *γεγονέναι* 114[10], 147[27]. *γεγενημένος* 112[9], 122[4], 128[10], 139[18], 156[26]. *γενέσθαι* 124[18], 157[33]. *γενοῦ* 128[11].
γινώσκω 123[13], 141[4]. sch. 127[21].
γλαυκός sch. 147[2].
γλαυκῶπις (*Ἀθηνᾶ*) 147[2] s.
γλήχων (= *βλήχων mentha pulegium*) 153[10].
γλίχομαι 166[19].
γλυκίων (Hom.) 167[17].
γλυφεύς 152[19].
γλυφή 152[18].
Γλώσσων 158[13].
Γνατων(ε)ίδης 145[13].
Γνατωνίδης 145[16].
γνώμη 127[7].
γνῶσις 112[20].
Γοβάρης [158[17]].
Γολόσης [158[13]]
Γοργώπας 145[9] s., 158[17].
γοῦν 172[24].
γοῦναι sch. 116[9],
Γραῖοι 170[19].
γράμμα sch. 162[8].
γραμματεῖον 161[2].
γραφή [145[21]].
γράφω 150[14].
Γρήνικος 162[22].
γυμνάζω 124[4]. *γυμνάζομαι* 124[10].
γυναίκειος 141[11.18], 146[6], 156[3], 172[4], sch. 116[8].
γυνή 120[2.4], 149[5], sch. 144[2].
γύνις 121[8].
γύρινος (*τύρινος* codd.) 162[17].
γύψ 139[7].
Γωβάρης 158[17].
Γωβρύας 158[18].

Δ

Δαίδαλος 155[12], sch. 155[20].
δαίμων 139[19], 167[23].
δαίομαι 163[5].
δαίρω (i. e. *δέρω*) sch. 125[1].
δαῖτες 121[2].
δάκνω. ἔδηξε 143[6]. *δηχθείς* 169[27] s.
δάκρυα 140[7], 169[3]. *δακρύων ὀχετός* 119[10], 127[12].
δακρυρροέω sch. 51[15].
δακρύω 119[12].
δάκτυλος. ἄκροις δακτύλοις 112[14].
Δαλματεῖς 148[25], [171[22]].
Δάμις (i. e. *Δᾶμις*, sed. cf. Suidam) 144[11].
Δαμοίτης 162[6].
Δαναοί 169[3.7].
Δαναός 144[5].
Δαμοίτης 162[6].
Δανσών (quis? nisi forte *Σαμψών*, cf. *Iudices* XIII, 24 ss.)
Δαπαναῖοι? 170[20].
δαπάνη 117[6].
Δάτις (immo *Δᾶτις*) 144[10].
Δάφνη sch. 144[10].
Δάφνις 144[10].
δεῖ 122[16], 141[26], 143[8], 159[12]
δείδω. δεδιώς 163[4].
δείκνυμι. ἐδείχθησαν 114[9].
δεινός 131[17], 134[3], 137[20], 138[12], 143[9], 170[9],

Δείνων 158[14].
δεῖπνον 121[7], 166[14].
δειρά sch. 143[1].
δειράς 143[1].
δεισιδαιμονία 157[11].
δέλτος 158[21].
δέμω. δείμαντες 153[4].
δένδρον 131[9.12], 151[17], 154[4], sch. 119[10].
δεξιόομαι sch. 125[6].
δέομαι. δεδεημένος 122[8].
δέος (*δέα* V) 132[6]. *δέη* [132[7]]
δέρμα sch. 125[1], 139[8].
Δερσαῖοι 170[20].
δέρτ(ε)ρον 139[8] s.
δεσμός sch. 165[12].
δεσποτεία 166[3].
δεσποτικός 130[26] s.
Δευκαλίων 115[12].
δεύτερον ἡγοῦμαι postpono 125[14].
δέχομαι 168[10].
δή 112[19], 114[1]. *ἐπὶ δὴ τούτοις* 135[18].
? *δηΐδος* [172[4]]
**δηλατορία* 134[14].
δῆλον ποιέω sch. 126[14].
Δῆλος 155[1].
Δημάδης 158[15].
Δημαινέτη(ς)? 155[26] s.
Δημαίνετος 158[15].
δημηγορία 169[8].
δημήτρειος 159[7].
δημιουργός 155[1] s. 158[2], 169[19], 173[11]. — *τῶν φόνων* 112[18].
δημοδόκιον. v. *Δημόδοκος*
Δημόδοκος 155[19] (*δημοδόκιον* G) sch. 155[21].
δημοκρατία s. 134[15] s.
Δημοκρίτειος 119[14].
Δημόκριτος sch. 119[14].
Δῆμος [158[13]]
δῆμος 155[1], 156[6]. *δῆμοι* 140[4], 154[9], 169[8], 172[21].
Δημοσθένης 114[17].
Δήμων 158[13].
Δημώναξ (i. e. *Δημῶναξ*) sch 146[2].
Δημώνασσα 155[25.27].
δηόω. δηῶν 128[1]. *δεδηωμένος* 141[18]s. 149[5].
δήπουδεν 157[32].
Δηώ 157[17] s. 158[22].
Δηώνασσα [155[27]]
δήωσις 172[11].
διαβαίνω 118[1], 123[1], 143[3].
διαβάλλω 121[7].
διαβιώσκω 113[7].
διαβολεύς 121[10].
διαγελάω 119[14], 138[3.18], 139[1].
διαγι(γ)νώσκω. διέγνω 143[7], 169[29].
διαδορατίζω 126[3].
διαδοτίζω [126[3]].
δίαιτα 142[14].
**διακορεία* 136[17], 137[17].
διακόρησις 137[17].
**διακορία* sch. 136[17].
διάκτορος 166[5].
διακυβερνάω 149[24].
διακωμῳδέω 126[2], 138[8].
διαλαμβάνω 145[19].
διαλέγομαι. διειλεγμένος 122[10], 159[8].
**δι-αλέγω. διηλεγμένος* 122[9].
διαλελυμένως 124[6].
διαλογισμός 123[12].
διαμαρτάνω [144[3]]
διανέμω 119[15].
διαπαίζω 121[12], 136[22], 165[19]
διαπλωίζομαι 173[1].
διαπονέω 135[20].
διαπτύω 121[13], 126[13], 157[1], 166[1].
διαρρήγνυμι. διερρηγμένος 122[19].
**διασπάζω* [121[12]]. Sed potius erratum pro *διαπαίζω*.
διασύρω 124[20], 136[21], 165[17].
διατείνομαι 128[5].
διατηρέω 115[7].
διατρέχω 118[2], 142[18].
διατωθάζω 166[10].
διαφέρομαι 113[16]. *διαφέρω* 117[13] (v. sch.) 146[20], 150[13]. *διοίσεις* 135[25], 160[17], *διοίσῃς* 160[3]. *διενηνεγμένος* 114[25], 122[19].
διαφθείρω. διεφθαρμένος 169[10].

*διαφονάω. διαπεφονημένος (= πεφονευμένος, λέξις ῥητορική) 160[12], v. sch.
διαφορὰν ἔχω sch. 117[13].
διδασκαλικός 113[19], 114[22], 159[11].
διδάσκαλος 114[6].
διδάσκω 172[16].
δίδωμι 118[3]. δόμεν, δῷ (Hes.) 125[8] s. δῷσι = δῷ 170[2]. δός 122[11.16]. ἔδωκεν 125[7]. δεδομένος 122[13], 130[5]. δεδώκασι 151[8].
διέξειμι. διέξιθι 149[22].
διερευνάω 143[4].
διέρχομαι 142[16], 160[7].
διεσθίω 135[28].
διηθέω 163[4].
*Διηλυγεύς? 173[7]
δίημερεύω 118[11].
?δίδος 172[4].
δικάζω 130[22].
δικασπόλος 138[25].
δίκη 128[3], 130[21], 167[9].
δίκην instar 139[4], 159[17], 160[2],162[17]
δικλίδες 106[4].
δίκταμον 153[9].
δικτάτωρ sch. 134[15].
δικτατωρεία 134[15] s.
διμήτριος 135[28] s. 159[6].
δίμιτος sch. 116[8].
διμίτριος 159[6].
δῖναι 137[16].
δίνη (vel δῖνος) sch. 144[8].
δίνησις 129[6].
Δίνις 144[8]. Δίννις 173[5].
δῖνος 130[10]. v. δίνη.
Διογένης 162[7].
Διογένεις 139[23].
Διόγνητος 158[12]
διοικέω 150[2].
διωκῆσθαι 134[23].
Διονύσιος [135[27]].
Διόνυσος 135[128], 159[5].
διορυγή, sch. 160[11].
Διπαπεῖς 171[19].
διπλοΐς 116[8].
δίνγρος sch. 114[10], 143[2].
διυλίζω 163[4].
διυλιστήρ sch. 163[3].
διώκω 167[5], sch. 125[3].
διωλύγιον 123[10].
Διωναίη 136[22], 165[18].
Διωναῖοι 170[20].
Διώξιππος 173[3].
διῶρυξ (διώρυξ in schol.) 160[11] (v. sch.)
δοκέω 115[4], 154[2]. τὸ δοκεῖν 131[21]
ἐμοὶ δοκεῖ, ut mihi videtur, 112[16], εἰ δοκεῖ 159[10].
δόξας creditus 128[15].
δοκιμώτατος 152[27].
δόλος sch. 161[2].
Δομετιανός 158[12].
δόμος 122[17].
δόξα 149[17], [158[10]]
δοξάζω [128[15]], 152[28].
δοξομανία 134[14].
δοράτεος et δοράτειος ἵππος 149[1] (cfr. sch.) v. δούρειος.
δόρυ sch. 149[17].
δορύκνιον 153[11].
Δορυλάειος 162[9].
Δόσις (πόλις) 146[19].
δόσις 120[3], 158[21].
δότειρα 125[10], 149[23].
δουλεία 134[24].
δοῦλος 124[19], 134[2], 169[33].
δουλόω. δεδούλωτο 151[17]. δεδουλωμένος 129[9].
δούρειος ἵππος 149[17] (cf. sch.) v. δοράτεος —
δρία 118[2], 143[3].
δρομικός 123[14].
?Δροσεῖς 171[24].
?Δρυαῖοι 170[19].
δρυμών 118[1].
Δρωπίδης 145[3].
Δυμαῖοι 170[20].
δύναμαι 131[18].
δύο sch. 142[19].
δύνω (Hom., λ 579) 139[9].
δυσοδία 160[9].
δύσοδμος 168[10].
δυστροπία 136[13].
δυσώδης 168[11].

δυτικός sch. 136[21].
Δωδωναῖοι 148[9], 171[3],
δωρεά sch. 125[9].
δωρέομαι 125[6].
Δωριεῖς 149[1], 159[4], 171[24].
δώριον 162[5].
Δωρίς 129[17].
δῶρον 125[6], 167[10], sch. 162[20].
δώς (Hes.) 125[9].
δῶσις (i. e. δόσις) [158[21]].
δώτης (Hes.) 125[7].

E

*ἐάλφοις (= ἔλεσι) sch. 160[17]. immo ἐδάφοις!
ε̄ας. τὰ διὰ τοῦ — sch. 115[9].
ἑαυτοῖς 112[11]. ἑαυτόν = σαυτόν 167[20].
ἐάω. χαίρειν — 113[4]
Ἐβουσσαῖοι 171[4].
ἐγγλύφω 155[11].
ἐγγυμνάζω 124[3].
ἐγκαλλύνομαι 134[4].
ἐγκαταλέγω. ἐγκατειλεξε 155[9].
ἐγκλήω. ἐγκεκλημένος 123[5].
ἐγκοπεύς 152[19].
ἐγκύκλιος 123[16].
ἐγκωμιαστικός 167[14].
ἐγχειρέω 138[14].
ἐγχειρίζομαι 135[31].
ἐγχρονίζω sch. 124[4].
ἐγώ 169[30].
(ἔδαφον) v. ἐάλφοις
ἐδεσματοθήκη sch. 117[2].
ἐέλδωρ (Hom.) 169[3].
ἐθελοδουλία 134[25], 140[8].
ἐθέλω 115[3]. cfr. θέλω.
ἐθίζω 135[18]. εἰθισμένος 139[5], 147[25], 170[3].
ἐθισμός 122[6], 131[4]. 173[10].
ἔθνος 152[28], sch. 136[21], 160[3].
εἴ που 143[4]. εἴ ποτε 169[1]. εἰ οὖν 115[3]. εἴτι ἄλλο 116[1]. εἰ μή v. πλήν.
εἶα (εἴα codd.) 169[13].
εἰαμεναί 160[18].
εἰδάλιμος 114[9].
εἴδομαι 118[10], 126[6].
εἶδος 121[17], 137[1], 141[8.11] 147[10], 149[14.20], 160[14]. *genus* sch. 118[12], 119[10], 121[15], 133[20], 137[4], 159[17].
*εἰδώλιον (sc. μικρὸν εἴδωλον) [154[3]].
εἰθισμός pro ἐθ. [122[6]]
εἰκαῖος 157[3].
εἰκῇ 129[1], [154[3]].
εἰκονίζω 156[1.5] s.
εἰκός. εἰκότος ὕπερ 159[12]. πόρρω— 169[32].
εἴκω 124[15].
εἰκών 152[24], [154[3]].
Εἰλείθυια 129[9].
Εἰλέσιον (πεδίον) [131[7]].
εἵλη (ἡ θερμασία) 124[11]. 160[18].
εἰληθερέω. εἰληθεροῦ 124[10].
*Εἰληνία (Ἀθηνᾶ) 143[15]. (v. *Add.*)
εἰλίποδες (sic pro εἰλ-) 118[5].
εἰλίσσω sch. 118[15].
εἰλυοί (= εἰλυθμοί) 142[21].
εἰλωτεία 134[26] s.
εἴλωτες 127[10].
εἰμί . ἔστω 160[16]. τὸ εἶναι (opp. τὸ δοκεῖν) 113[2] s. ἔσο 118[6], 133 .[23], 140[13], 159[14], 162 [7]. εἶναι 150[20]. ἐών 166[17], ἔμμεναι (Hom.) 169[30].
εἶμι. ἴης 128[2]. ἴτω 146[8] (ἤτω cod.) 160[3], 163[8].
εἰνοσίφυλλος (Hom.) 138[14].
εἶπα (Hom.) 169[29].
εἶπεῖν [143[11]].
εἶπον 163[13]. εἴποιμι 153[1]. ὅς κ' εἴπῃ (Hom.) 169[15]. ἔειπας [169[29]]. εἰπέ 120[2]. ἐρῶ 125[1.4], 149[15]. εἰρήσθω 113[14]. εἰρημένος 115[7], 117[11], 129[1], 146[23]. ῥηθείς 159[13].
*Εἰράς ἢ Ζειράς 168[8].
Εἰραφιώτης [159[5]].
εἴρερος. εἰς εἴρερον 134[25].
εἰρωνεία 127[18], 133[24].
εἷς 128[18]. 157[31], 167[20].
εἰσέρχομαι 156[17].

εἶσω 139[9].
εἴωθα 113[1]. εἰωθός 114[13].
ἕκαστος 141[2].
ʿΕκατηβελέτα (Hom.) 168[20].
ἐκβαίνω 172[21].
ʾΕκβοτιαῖοι [146[5]] 148[9], [171[2]], 171[9].
ἐκδέω. ἐκδεδεμένος 121[12], 127[5.15], 139[3].
ἐκεῖ 132[2.5].
ἐκεῖνος 132[9], 137[3, 5], 138[11], 163[10], 165[10]. τοῦτο ἐκεῖνο 165[16].
ἐκεῖσε 119[12], 130[2], 162[5].
ἔκητι 139[21], 141[18], 169[26].
*ἐκθειαστής 114[1].
ἐκκαίω. ἐκκεκαυμένος 112[17].
ἐκκαλέω. ἐκκαλούμενος [132[10]] ἐκκεκλημένος [123[5]], an ἐκκεκλημένος?
(ἐκκλήω) [123[5]] ? v. ἐκκαλέω
*ἐκκλωνίζω 131[17].
ἐκκρέμαμαι sch. 125[18].
ἐκλογή sch. 167[2]. — λέξεων 113[14].
ἐκλογισμός selectio 167[2].
ἐκμαίνω. ἐξέμηνε 172[17].
ἔκπληξις sch. 144[9].
ἐκπλήττομαι sch. 129[9].
ἐκποιοῦμαι sch. 123[5].
ἐκπονέω [154[8]]
ἔκπωμα 120[14].
ἐκφαυλίζω 130[26].
ἐκφεύγω 119[12].
ἐκφορέω 114[26].
ἐκφόρησις 132[5].
ἐκφύω. ἐκφυείς 124[1].
ἐκχέω 112[16].
ἐλαία sch. 118[12].
ἐλαιοδόχος (-όκος ap. Suidam s. v. λήκυθον τὴν τοῦ μύρου) sch. 159[20].
ἔλαιον 118[11]. sch. 159[20].
ἐλεεινός 165[4].
ʾΕλείθυια sch. 129[7].
ʿΕλένη sch. 143[4].
ἐλέπολις 172[9].
<*ἐλεύθυια> sch. 129[7].
ἐλεύθω sch. 129[7].
ʾΕλευσίνιοι 154[15].
ἐλεφάντειος 160[3].
*ἑλίκτης [131[17]]
ʾΕλικών[ε]ιος (Ποσειδών) 155[7].
ἑλκόω. ἡλκωμένος 123[1].
ἐλλαμβάνομαι. ἐνειλημμένος 168[10] (an legendum ἐνειλημένος?)
ἐλλέβορος 153[7].
ʺΕλληνες 152[27] [153[16]] 155[16], 157[13].
ʿΕλληνικός 157[7], 169[4].
ʿΕλλήνιος στρατιά 143[11].
ἐλλόβιον 160[16].
ἐλλογιμώτερος 112[6].
ἐλλύχνιον 114[17].
ἕλος 117[16], 160[17]
ʺΕλουροι [153[3]] 153[16]
ʾΕλπήνωρ 166[6]
ἐλπίζω. ἠλπισμένος 143[5].
ʿΕλυμαεῖς 171[13].
ἐμβεβροντημένος 147[24].
ἐμός 160[16].
ʾΕμπεδοκλεῖς 139[22].
ἐμπείρεσθαι 124[9].
ἔμπειρος sch 114[9].
ἐμποδών 113[20].
ἐμπορία 126[8].
ἔμψυχος. ἔμψυχα sch. 126[15].
ἐναγίζω 158[8].
ἐναίρω 160[4].
ἐναντίος 126[3].
ἐναποτίθημι 115[14].
ἐνασκέω sch. 123[7].
ἐνασμενίζω 133[4].
ἐνασχολέομαι 113[11].
ἐνδεής 122[11].
ἔνδεια 133[5].
ἐνδιατρίβω 162[19].
ἐνδιδύσκομαι 161[8].
ἐνδίδωμι 114[5], 159[10].
ἔνδοθεν 118[8].
ἐνδοιασμός 138[1].
(ἐνειλέω?) v. ἐλλαμβάνομαι.
ἔνειμι. ἐνόν 139[16], 160[6], 167[21].
ἕνεκα 169[26].
ἐνέργεια 134[18], 140[16].
ἐνετή (περόνη, Hom. Ξ 180) sch. 120[7],

῾Ενετίς 120⁷.
῾Ενηαῖοι 171¹.
ἐνήδομαι 141¹¹.
ἔνθα 162²¹, 163¹.
ἔνθεν 169²².
ἐνίζω. ἐνίζημένος 116².
ἔνιοι 151¹².
῾Ενιπεύς 137⁷.
ἔννηφι 125⁸.
ἐννοέω 130¹.
ἐννυχίζω 115¹⁶.
῾Ενοσίγαιος 155⁹.
ἔνοσις sch. 138¹⁴.
ἐνοσίχθων 138¹⁴.
ἐνουρέω 117³.
ἐνόω 155¹⁴.
ἐνταῦθα 159¹⁰.¹². *in hoc mundo* 119¹².
ἐντεριῶναι 161¹⁸.
ἔντερον sch. 120¹⁰, 139⁹.
ἐντεῦθεν 159²¹, 169⁵.⁷.⁹.
ἔντομα 128¹⁹.
ἐντυγχάνω 132⁴.¹⁰.
ἐντυπόω 139¹⁶, 167²¹.
ἐξαγωγή sch. 132⁵.
ἐξαλαπάζω (Hom.) 170³.
ἐξαλείφω. ἐξηλίφη 143¹¹.
ἑξάμηνος sch. 136²¹.
ἐξανασπάω [132¹⁰].
ἐξανθέω 159¹⁸.
ἐξάπτω 151¹⁸.
ἐξαρτάομαι. ἐξήρτημαι 125¹⁸ (cfr. sch.), 126¹, 161¹⁷.
ἐξασκέω sch. 123⁷.
ἑξείης 157²⁰.
ἐξεργάζομαι 152²⁵, [154³].
ἔξεστι v. ἐξόν.
ἑξῆς 157¹⁹.
῾Εξιτίλιος [154⁹]
ἐξόν 172¹⁵.
ἐξοπλίζω 142¹³.
ἐξορίζω 113¹⁰. ἐξωρίσθω 117⁹.
ἐξορχέομαι 121¹⁶.
ἐξουδενέω sch. 126¹².
ἐξουσία 166¹⁶.
*ἐξουσιασμός 130⁷.
ἐξοχή sch. 143¹.
ἔξω 150²³, 172²².
ἔξωθεν 118⁸, 150²³.
ἐξώλης [159⁵].
ἐξώστης 131¹⁵.
ἐοικυῖα sch. 129⁴.
ἑός (Callim.) 165¹⁷.
ἐπαινέω 168¹⁵.
ἐπαινὴ Περσεφόνεια (Hom.) 129¹⁵.
ἔπαινος 140⁴.
ἐπαίρω. ἐπηρμένος 125¹⁹.
ἐπαλείφω.ἐπηλίφη 143¹⁰, ἐπηλείφει [143⁹], 172¹⁸. ἐπηλειμμένος 119⁸.
ἐπανάληψις 113².
ἐπανατίθημι 114⁸.
ἐπάνω sch. 147⁶.
ἐπάρουρος (Hom.) 166⁷¹.
ἐπασκέω sch. 123⁷.
ἐπασμενίζομαι 133⁴.
ἐπαφάομαι 135²⁰.
ἐπαφίημι 119¹¹.
ἐπαχθίζω. ἐπηχθικέναι 114¹⁹.
ἐπεί 159¹¹.
ἐπείγω. ἤπεικται 117³ (v. sch.). ἠπειγμένος 122², 126², 129¹¹. *ἐπήπικται 117³.
ἔπειμι (εἶμι) [143¹¹] 149⁷, 150²². ἔπιθι 131¹², 139²², 146¹². ἐπίῃ 132⁶, 152²³, 168¹⁸. ἐπίῃς 151⁹.
῾Επειός 145¹².¹⁴.
ἐπεισβολή [131¹⁷]
ἐπεισκωμάζω 121⁵, 169¹¹.
ἐπεισφρέω 121⁵, 169¹¹.
ἐπεμβαίνω 117¹⁶.
ἐπ-ερέφω (Hom.) 169¹.
ἐπέρχομαι sch. 139²².
ἐπεύχιον sch. 116⁸.
ἐπέχω λόγον 135¹³ s.
ἐπήβολος 156²⁵, 167¹².
ἐπηετανός 172²².
ἐπήτεια 165¹⁰.
ἐπήτης 137⁵, 165¹⁰.
ἐπητύς 165¹⁰
῾Επίαξις 173⁴.
ἐπιβαίνω (λέκτρων) 125¹⁵. (πεδίου) 162²⁰.

ἐπιβάλλομαι 142[19].
ἐπιβάλλω 173[8].
ἐπιβήτωρ 119[2].
ἐπιβουλεύω 168[8].
ἐπιβουλή 168[9].
ἐπιβουλία 132[7].
ἐπιβώμια αἵματα 169[26].
ἐπίγειος 119[13].
ἐπιγί(γ)νομαι 112[21], 169[4].
ἐπιδεής 122[13].
ἐπιδείκνυμι 136[2], 158[22]. ἐπιδεδειγμένος 173[10].
ἐπιδέομαι 124[14], 161[15].
ἐπιδοιασμός 138[1].
ἐπιεικῶς 169[32].
ἐπιθυμέω 134[16]s. 144[13], 169[17].
ἐπίκαιρος 123[16].
Ἐπικάστη 137[18].
ἐπίκηρος 119[13]
Ἐπικούρειοι [149[21]]
ἐπικράτεια 134[12]
Ἐπίκτητος ὁ Ἀρχαιμενίδης 162[11]
ἐπίκωμος 121[4]
ἐπιλαμβάνω. ἐπειλημμένος [119[7]].
ἐπιλείπω 159[8]
ἐπιλογή sch. 167[2]
ἐπιλύμητρον [144[3]]
ἐπιμέλεια 121[1], 124[6]
ἐπιμελέομαι 151[21].
ἐπιμήλ[ε]ιος 165[8].
ἐπινῶς? 172[21].
ἐπίπεδον [153[5]].
*ἐπιπολάζομαι 172[16].
ἐπιπονώτερος 112[18].
ἐπίπροσθεν τίθεμαι 122[6].
ἐπίρρητος 120[11].
ἐπιρρίπτω 168[17].
ἐπισάττω. ἐπισεσαγμένος 126[10].
ἐπισκέπτομαι 161[6].
ἐπισκοτέω 118[8], 150[22].
ἐπισπάομαι 173[7].
ἐπιστασία 136[25], 166[2].
ἐπιστατεία 166[2.8].
ἐπιστατέω 168[4].
ἐπιστρατεύω 149[12], 172[14].
ἐπιστρέφομαι sch. 121[4].
ἐπισωρεύω 133[15] s.
ἐπιτείνω. ἐπιτεταμένος 115[1].
*ἐπιτείχιος 149[8], 172[7].
ἐπιτηρέω 170[8].
ἐπιτήρησις sch. 134[22].
ἐπιτίθημι 119[10], 138[15], 160[4]. -θεσθαι 124[6], 125[5]. [149[6]]
ἐπιτρέπω 129[6], 149[24].
ἐπιτροπεύω 125[17].
ἐπιφέρω. ἐπενηνεγμένος 125[16].
ἐπιφορτίζω sch. 126[10].
Ἐπιχάρμειοι 120[6].
ἐπιχειρέω 138[14].
ἕπομαι 113[23].
ἐποπτεία 134[20].
ἐπόπτης 150[4].
ἐπορέγω 116[12], 122[16].
ἐποψία 134[21].
ἐπωμάδιος 113[8].
ἐρανίζω 113[13].
ἔρασταί 158[16].
ἐράω [173[9]]. ἐρώμενος 173[9].
ἐργάζομαι. εἰργάσατο 170[12]. εἰργασμένος 128[3.20], 152[15.18].
ἐργαλεῖον sch. 143[1].
ἔργον 140[12], 141[9], 158[3], 169[19], sch. 125[5].
ἤλων ἔργον 144[20], sim. 172[4].
ἔργα εἰργασμένα 128[3].
— πολεμικά, 157[23].
τῶν ἐν αἰτίᾳ ἔργων 123[4].
ἐρέθισμα sch. 125[13].
Ἐρετριεῖς 148[17], 171[12].
ἐρευνάω 117[14], 142[14], 143[4].
ἐρίζω. ἠρικέναι sch. 115[4].
?Ἐριννύς. ἐρινέων pro -ύων[140[3]]
ἔρις 169[6], 172[19]. δι ' ἔριν 140[3].
Ἐρισαιεῖς 171[22].
Ἐρισαῖοι 170[25].
Ἐριφύλη 166[11].
Ἕρκειος [Ζεύς] 147[18] s.
Ἑρμέας. 173[2].
ἑρμηνεύς 171[23].
Ἑρμῆς 165[7], 166[4].
Ἑρμιονεῖς 149[1], 171[23].
ἑρμογλυφεύς 155[3].

ἔρος 146[21], 156[5].
*ἐρραθυμημένως 113[18], 172[25].
ἐρραστωνευμένως 113[7].
ἔρρωμαι 114[6]. ἐρρῶσθαι προσεῖπον 113[4].
Ἐρύμανθος 159[2].
ἐρυμνός 172[5].
ἔρως 137[15]. ἔρωτες 139[17], 167[21].
ἐρωτάω 169[15.20]. ἐρηρότημαι sch. 117[3]. ἠρώτημαι sch. 117[3].
ἐρωτολῃψία 158[5].
ἑσθής, 116[10], sch. 116[4].
ἕσθησις 116[4.9].
ἑσθίω 114[21], 135[27] s. sch. 121[8].
ἕσθος (ἔσθημα) [116[4]]
ἑσμός. κακῶν — 172[16].
ἕστε 117[5].
ἑστιάω 135[22].
ἑσχάρα 168[6].
ἑταίρα 149[11], 156[18], 172[13].
Ἑταίρειος (Ζεὺς) 147[15].
*ἑταιρεώτης 161[17].
ἑταιρέω. ἡταιρηκώς 158[16].
ἑταῖρος 136[26], 165[2], sch. 112[4].
*ἐτείωσον 151[25].
ἑτερήμερος βίος (cfr. Hom. λ 303) 138[5].
ἕτερος 151[13], 152[10], 165[2].
ἐτησίως 151[25].
ἔτι 157[22].
ἑτοίμως 113[1], 134[1].
ἔτος. ἔτει 157[22]. ἔτει μακρῷ 112[6] s.
ἐτώσιος 160[19].
εὐανθής [131[10]].
Εὐβοεῖς 146[5], 148[17], 171[11].
εὐδαιμονισμός 123[3.8].
εὐδιεινός 132[1].
εὐδινός [132[1]].
εὔειλος 124[11] (cfr. sch.)
εὐεργετικός 140[11] s.
εὐήθης sch. 167[15].
εὐήλιος sch. 124[11].
εὐθεῖα *casus nominativus* sch. 117[16], 120[10], 140[3].
εὐθηνέω 133[3].
εὐθύ c. gen. 136[23].
εὐθυνέω, erratum pro εὐθην. [133[3]]
εὐκαρπία sch. 134[21].
Εὐκοναῖοι [171[7]]
εὐλαβέομαι 136[18].
Εὔμαιος 140[8].
Εὐμενίς 128[2].
Εὔμνηστος [158[18]]
εὐόνειρος 116[1].
εὑρίσκω 118[2] s. 132[2.11], 139[17], 143[4]. εὑρεθείη 114[13]. εὑρεθῆς 167[6], sch. 167[5]
Εὐρώτας 163[1].
εὐτείχεος (Hom.) 170[2].
εὐτυχέω 133[19].
εὐτυχία 123[16].
εὐτυχῶς 133[19].
εὐφορία 134[21].
Εὐφράτης 131[10].
ἐφάπτομαι 156[10].
ἐφεδρεία 134[13].
ἐφεξῆς. τὰ — (opp. τὰ ἐν χερσί) 127[21].
ἐφέστιος (Ζεύς) 147[18].
ἐφεστρίς 116[8].
ἐφευρίσκω 117[16]. sch. 120[14].
ἐφηβεία 156[21].
ἔφηβος 121[6]
ἐφήδομαι 123[7]. ἐφησμένος 17[12], 121[16], 132[5], 132[21] s. 168[1].
ἐφήμερος 119[14], 123[17].
ἐφθός 117[2].
ἐφίζω. ἐφιζῆσαι 115[17].
ἐφικνέομαι 145[17]s.
ἐφοράω 150[8].
ἐπείδον 144[1] [3], 148[2].
ἐφορεία 134[22].
ἔφορος 130[5].
ἔχω 112[16], 114[17], 115[14], sch. 118[15]. 123[3.18], al. ἔχομαι 160[18]. sch 127[3]. cum adverbio 113[6], 117[6].
ἐχθρός 125[6], 126[3], 126[3], 135[6]. [149[6]], 172[22].
*ἕω (= ἀναδίδωμι) sch. 160[18].
ἔωθεν 135[27].

Z

ζάω 127[10], 140[6]. sch. 138[4]. τὸ ζῆν 113[26], 124[6], 152[21].

ζειά sch. 118[5].
ζείδωρος 157[19].
**Ζειράς*, v. *Εἰράς*.
Ζελείτης 162[10].
ζεῦγος 163[8].
Ζεῦξις sch. 155[20]. — *ὁ Κνώσσιος* 155[12].
Ζεύς 115[7], 128[11] 138[24], 147[11], 170[2]. sch. 137[15].
Ζῆθος 162[2].
ζῆλος 112[21], 146[6].
ζηλόω 161[20].
Ζήνων sch. 119[16].
Ζοροβάβελ 145[14] s.
ζωγραφεῖν 155[21].
ζωγράφος 155[15].
ζώνη 137[17].
ζῶον 151[10], 168[11]. sch. 153[15].
ζωός (Hom.) 138[7].
Ζωροάστρης 145[14.16].
ἤ μήν 124[16].
ἤ quam 141[6].
ἦβη 156[23].
ἡγέομαι 112[13], 124[17], 125[14] s, 133[8], 137[5], 161[11], sch. 124[5].
ἡγεμών [119[2]]
ἦγουν scilicet sch. 116[13], 118[8], 129[4.7.16], 130[16], 151[16].
ἠδέ (Hom.) 169[2]
ἡδέως 114[16].
ἤδη 156[20], 159[13].
ἡδονή sch. 125[12].
ἡδύνομαι 119[4].
ἡδύς, 162[16].
ἡδύσματα 119[5].
ἥδω 114[22], 115[15], 133[29], 141[14]. *ἥδομαι* 126[6], 133[27.29], 160[12].
Ἡδωνίς 120[7].
ἠέλιος 116[6].
Ἠετίων 162[2].
Ἠθαιεῖς 171[15].
Ἠθαλεύς [154[8]]
ἠθεῖος 141[26].
Ἦθις 141[28].
ἠθισμός erratum pro *ἐθ-* [173[10]] v. *Add.*
ἠθμός sch. 138[19], 163[3].
ἠιών [156[2]] v. *ἠών*.
**Ἠιώτης* 136[6].
ἤκιστα 150[5].
Ἡλεῖοι 141[24], 154[3].
Ἡλεία (*Ἀθηνᾶ*) [143[15]]
**Ἡλιδιόνη* 149[10] (*Ἡλιόνη* L)
ἡλίκος 127[2.23]. 170[11].
Ἡλιόνη 172[13], v. *Ἡλιδιόνη*
ἥλιος 157[13] s.sch.129[4], 131[1], 149[10].
Ἦλις 141[28],
ἧλος 144[20].
ἡλόω 144[22].
Ἡλύσιον 131[7].
Ἡμαθίων 162[2].
ἠμελημένως 113[7].
ἡμέρα 159[8]. *ἡμέραν παρ' ἡμέραν* sch 138[4].
ἡμερήσιος 162[19].
ἡμίονος 139[4].
ἡνίκα 120[2].
ἦπαρ 139[7], 165[17]. *ἤπατα* 128[20].
ἦρ 123[19], 168[5].
Ἥρα Ἀργεία 147[1].
Ἡραῖον 147[2].
Ἡρακλαῖοι 170[17].
(*Ἡράκλειος*) legendum *Ἡράκλειτος*, sch. 119[11].
Ἡρακλείτειοι 119[11].
Ἡράκλειτος 162[12], v. sch. 119[11]. (*Ἡράκλειος*)
Ἡρακλεῶται 154[17].
Ἡρακλῆς 114[25], 135[3].
Ἡσιόδειος 125[4].
Ἡσιόνη 149[10], 172[12].
-ήσιος sc. 118[6].
ἡσσάομαι 162[17]. *ἡσσώμενος* 120[8], 135[12] s.
ἡστῶς (= *ἡδέως*) 168[9].
ἡσυχάζω 160[6].
Ἠτεῖοι 141[24], 153[17].
Ἦτις 141[28].
ἦτοι sch. 131[15], 147[6].
ἧτρον (*ἠτρῶν* cod.) sch. 160[14].
(*ἠτρῶν*) v. *ἧτρον* sch. 160[14].
ἡττάομαι. *ἥττησο* 120[7]. *ἡττημένος* 114[24].

ἥττων 118[6].
ἦτω : v. εἶμι.
Ἡφαίστειος 152[4].
Ἡφαιστίων 152[2].
Ἥφαιστος 147[5].
ἦχι 130[20].
ἦχοι 119[6], 142[11].
ἠών 156[2].

Θ

θαλαμηπόλος 169[21].
θάλασσα sch. 142[19].
θαλάσσιος 145[21].
θαλασσόβαφος (immo θαλασσοβαφής, sch. Hom. ζ 53) sch. 116[9].
θαλάττιος [145[21]].
θαλαττοπόρος 123[19].
θαλερός 152[7].
θάλλω sch. 121[3], 133[3].
θάνατος [139[23]]. θανάτοιο (Hes.) 125[10].
θαρραλέος 157[26],
θαρσαλέος 157[25].
Θαρσεῖς 171[25].
Θάσιος 136[8].
θαυμάζω 129[9], 135[5], 168[13].
θαυμασμός. διὰ -ὸν ἄγειν 121[17].
θαυμαστόω. τεθαυμαστωμένος 157[24].30.
Θεαγένεις 139[23].
θειλόπεδον 160[18].
θεῖος 122[5].[10], 127[6], 129[11], 130[25], 133[17], 135[28]. τὸ θεῖον 141[1], 170[5].
θέλω 113[16], [123[3]], 159[20]
Θεμιστοκλῆς 120[1].
Θεοδώριτος 162[12].
θεοποιέω 151[22], 157[20] 158[16]. τεθεοποιήκασι 157[19]. ἐθεοποιήσαντο 158[2].
θεοπτία 134[21] s.
θεός 121[18], 126[6], 140[16]. ὁ — 114[3], 118[14], 122[13], 133[10], 134[18], 151[12], al. ἐκ θεοῦ 169[11]. θεοί 121[17], 150[24], 155[2].[24]. νέοι — 156[26].
θεόω 155[21].
θεραπαινίς 136[17].
θερείβοτος 153[8] (v. sch.), 163[8] (v. θορείβοτον)
θερήγανον sch. 153[6]
θερίγανον 153[6]
θερμαίνομαι [124[10]].
θερμασία sch. 131[16], 160[18].
θέρμη sch. 131[15].
θερμώδων 161[12].
θέρομαι 124[11].
θέρος 168[5], sch. 163[8].
θεσμός 130[27].
Θεσπιεῖς 149[1], 171[25].
Θεσπρωτεῖς 140[24], 171[21].
Θεσσαλονικεῖς 148[24], 171[20].
θέω sch. 161[18].
θεωρέω 150[5].
Θηβαῖοι 148[15], 171[7].
θηητός [153[4]]
θηλυδρίας 158[15].
θηλυκός sch. 117[16], 137[18].
Θηρίκλειος 120[14].
Θηρικλῆς sch. 120[14].
θηρίον 135[4], 138[32]. sch 153[5]
θησαυρίζω 115[15].
θῆσσα 127[9]
θητευέμεν (Hom.) 166[17].
*θίσβη sch. 115[13].
θλίψις [143[9]]
Θμοῦις (πόλις) 140[4].
θνήσκω 169[7]. τὸ θανεῖν = θάνατος [144[3]] 144[25]. τεθνήξεσθαι 124[17].
θνητός [119[13]]
θολμάτιον 161[8].
θορείβοτον 153[10], [163[8]].
θορέω sch. 120[12].
θόριξις (immo θώρηξις, sed cfr. schol.) 120[12].
Θρᾴκη sch. 145[26].
Θρᾷξ. Θρᾷκες 154[12].
θραῦσις 172[12].
θριδακίνη 161[18].
? Θρυηνεῖς 172[1].
θυγάτηρ 137[6]. sch. 129[7], 137[4].
*θυηλάζομαι ? (=θυηλέομαι)169[19].
θυηλή 169[24].

θυηπόλος 169[14.21].
θύλακος [125[1]]
θύλαξ 125[1].
θυμάτιον 129[17].
Θυμοίτης 162[7].
θυμόομαι 134[28]
θυμός *ira* 143[8], [143[9]] 150[25], 169[16].
animus 118[4].
θυμοί [115[6]]
θυοσκόπος 169[14].
θύρσος 135[31].
θύω sch. 118[13], 129[7]. τεθυμένος 169[18].
*θώπιος (immo θώψ) 121[9].
[θωπίῳ ex θωπί, sed utrumque in LG].
θωρακεῖον 149[9], v. l. θωράκιον.
θωράκιον 172[10.12], v. l., *pro* θωρακεῖον, q. v.
θώραξ 152[12]. sch. 120[12].
θώρηξις sch. 120[12]. (v. θόριξις)
θωρήσσω sch. 120[12].

I

Ἴαιρα 129[17].
Ἰαπετός 130[28].
ἰάομαι 161[16].
Ἰασεῖς [171[23]]
Ἰασίων sch. 130[9].
Ἰάσων 144[2], sch. 130[9].
ἴβις 137[10], 153[14].
Ἰδαῖος (Ζεύς) 147[14].
ἰδάλιμος 114[10].
Ἴδη 141[12] s.
ἴδιος 162[3].
ἰδιώτης 135[3].
ἰδιωτικός 113[23].
ἶδος (= ἰδρώς) 114[10], 141[6].
Ἰδουμαῖοι 170[15].
Ἰεβουσαῖοι 148[12].
ἱέρεια 145[15]. [17].
ἱερεῖον 128[20], 169[22].
ἱέρειος 169[18].
ἱερεύς, 169[13].
Ἱεριχούντια 142[7] s.
ἱερόν 147[9].
ἱερός 132[5], 169[21].
ἱεροσυλία [132[5]].
ἱερόσυλος 132[4].
Ἰθακήσιος 119[9], 162[18]. Ἰθακήσιοι 136[14].
ἰθεῖᾳ δίκῃ 130[21].
ἰθμός in cod. V pro ἰσθμός, q. v.
ἰθύ (Hom.) 165[20].
ἱκανός 112[10], 125[18], 126[9], 172[21].
ἱκανοί *plerique* 112[9], 150[3].
ἱκάνω *sufficio* 172[21].
Ἱκάριος 142[16].
ἱκετεύω 168[19].
*ἱκετεία 134[26].
Ἱκόνιον 162[10].
ἱλασμός 158[6].
ἱλεός (= φωλεός) 142[21].
Ἰλιὰς κακῶν [143[11]] 168[17].
Ἰλίειος 136[6].
Ἰλίεια (Ἀθηνᾶ) 143[14].
Ἰλιεῖς 141[25] [143[11]] 148[17], 171[11].
Ἰλιεὺς θεός Apollo 169[17].
Ἴλιον 141[21]s. [143[11]].
Ἴλιος ? [143[11]].
Ἰλισσός 162[22].
Ἴλος (immo Ἶλος) 144[19].
ἱμάτιον 162[15]. sch. 16[8.12] s. 119[17], 161[8].v. θοἱμάτιον.
ἱματισμός 116[6]. (v. sch.)
ἱμείρομαι 125[12], 140[8].
ἵνα *ut* 119[13], 120[7], 123[10], 124[20], 125[3], 138[15], 149[10], 159[20].
— *ubi* 142[21].
Ἰνωπός 162[21].
[ἴξ 132[6]] ? v. κίξ.
Ἰξίων 130[9]. Ἰξίονες [128[11]]
Ἰοκάστη sch. 137[13].
Ἰόνιος ἰσθμός 142[18].
Ἰουδαῖοι 148[15], 171[7].
Ἰούλιος [154[3]].
*Ἵππεῖς 148[18], 171[12].
Ἱππία (Ἀθηνᾶ) 143[14].
Ἵππιος (Ποσειδών) 137[13] s. 155[6].
ἵππος 117[12], 118[5], 149[16], 163[3.9], 168[10], 172[27], sch. 161[4].
Ἵππυς (Ἵππος V) 162[14].
ἵπτω 141[14] s.

ἰσθμός (ἰθμός V) 142[18].
Ἴσις (sic, non Ἴσις codd.) 158[21].
Ἴσις nomen viri 145[8].
Ἰσοκράτεις 139[22].
ἴσος 122[14.13], 123[19], 167[20]. ἴσος 166[16], 167[18].
Ἰσσηδόνες 160[8].
Ἰσσικὸς κόλπος 142[1].
ἱστάω 150[2].
ἵστημι. στῆναι 159[13].
Ἱστιαεῖς 171[15].
Ἱστιαῖοι 148[16], 170[22].
ἱστορικός 112[10], 113[12],114[4], 157[33] subst. *rerum scriptor* 145[19].
ἱστὸς 150[13].
ἰσχαίμων 161[15].
ἰσχυρός 157[26].
ἴσχω τὸ αἷμα sch. 161[15].
Ἰσωνεῖς 171[18].
ἰτρία 160[14].
Ἴττωκρις (sed pro ἦν Ἴττωκρις legendum ἦν <*N*>ἰτωκρις) 146[17].
Ἰτύκη 159[2].
Ἰτωναῖοι 148[7], 170[14].
ἴφι (immo ἰφι) sch. 138[8].
Ἰφιγένεια 138[9].
Ἰφιμέδεια 138[8].
Ἰφιῶτις 156[2]. cfr. Ὀφιῶτις.
ἴχνος 123[19].
ἴψ [132[6]].
ἰωνιά 162[5].
Ἰωξίδαι 128[12].

K

*κάγκεα sch. 160[4].
Καδμείων 162[2].
καθαγίζω 118[14].
καθαγνίζω 118[13].
καθεικώς 161[4].
καθείς 169[12].
καθέλκω 135[14].
καθεύδω 161[7]. -δῆσαι 115[16], 163[2].
κάθημαι. καθῆσθαι 169[33]
καθίημι v. καθεικώς.
καθίστημι. 169[19], 172[22].
καθομηρίζω 152[8]s.
καθοπλίζω sch. 120[12].
καθυλακτέω 134[28].
καικίας 131[14].
καινός 115[13], 159[3], 169[5].
καινουργός 112[17].
καιρός. κατὰ καιρόν sch. 149[14]. καιροί 131[17], 168[2].
Καισαρεῖς 149[1], 171[25].
Καίσων 145[12].
κακηγορέω [131[5]]
κακίζω 129[12], 143[7], 169[28].
*κακοδαιμονησμός sch. 123[3].
κακοποιέω sch. 167[4].
κακός 125[9], 141[1]. κακά 115[6],124[16], 133[3.14], 141[1], al.- κακόν 133[15].
κακόω 167[4].
*κακυστός? [162[3]].
κακῶς 133[18].
Καλαίθυια 129[7].
καλάμη 166[20].
Καλάσιρις 163[11].
καλδάριον sch. 117[1].
καλέω 113[16.27], 147[26], 157[31], 167[6]. 168[18]. κεκλῆσθαι 113[28], 135[9], 152[6], 173[1].
Κάλ<λ>αισχρος 158[18].
καλλιεργία 134[19].
καλλιερέω 118[14], 151[24].
καλλιπάρῃος 159[15].
κάλλος 135[22], 143[8], 149[5] [153[4]]. κάλλη 170[7].
καλλωπισμοί 141[12].
καλός [158[10]], 160[14], 161[12]. κάλλιστος 153[4], 163[1.9], καλά 114[3].
Κάλπη πόλις sch. 117[1].
κάλπις 117[1]. (v. sch.)
Καλυψώ 136[12] s.
Κάλχας 143[7], 169[23]
καλώδιον 161[13].
καλῶς sch. 161[4].
Καμαριναῖοι 148[7], 170[1]
Καμ<ε>ιρεῖς 148[20], 171[15].
καμπύλος sch. 118[2].
Κάναβις [immo Κάνναβις?] 149[12], 172[14]
Κάνωβος 142[8], 146[24].

Κάνωπον 142[3], 146[24].
καπηλεῖον 127[14], sch. 133[28].
Καπητώλιον sch. 147[11].
Καπιτώλιος Ζεύς 147[11].
κάπρος 119[2]
Κάρ 130[4], 140[3], 154[6]
κάρη 152[7]
καρδία 123[11], 150[18], 169[28]
**Καριαῖοι* 170[16]
Καρπατεῖς 171[27]
καρπός 159[7], sch. 131[13].
καρτερέω 128[8], 129[11].
καρυκεία 120[12].
κάρυον 139[13]
Καρύστιοι 153[16].
Κασάνδρα 143[13].
Κασανδρεῖς 148[20]. 171[14].
κασ[σ]ωρίς 156[18].
Κάστωρ 138[4].
καταβάλλω [131[18]]
καταβεβλημένος 123[3].
καταβοάω 123[4].
καταβραβεύω 133[9].
**καταγελασμός* sch. 133[23].
καταγελάω 120[7], 133[21]s.
καταγωνίζομαι 128[14]. sch. 128[10].
καταδείκνυμι 157[4].
καταζωμάομαι [126[11]]
καταθρηνέω 123[12]
καταιβάτης (*Ζεύς*) 147[20].
καταῖτυξ 152[6].
κατακαίω. *-ἔκηα* (Hom.) 169[2].
κατακερτομέω 126[11].
κατακλείς 160[4].
κατακλυσμός 115[12].
κατάκομος 121[2].
κατακρατέω 126[4].
κατακυβεύω 123[9].
κατακωμῳδέω [126[2]]
καταλαμβάνω 159[9]. *κατειλημμένος* 116[12], 158[5], *κατείληφο* [124[4]]
καταλέγω 148[5].
καταλλάκτης sch. 162[13].
κατάλυσις 148[5].
καταμαρτυρέω sch. 122[7].
καταμυκτηρίζω [123[2]]
καταμωκάομαι 126[11].
καταναιδεύομαι 126[12].
Καταναῖοι 148[8], 170[15].
καταναισχυντέω 126[12].
καταπαίζω 139[9].
καταπολεμέω 115[9], 128[10]. sch. 135[10].
καταπολιτεύομαι [122[3]]
καταπονέω. *καταπεπονημένος* 123[4].
καταπροδίδωμι 133[6], 139[20].
καταπροΐημι 114[22].
καταπροίξομαι. *καταπροίξη* 122[5] (v. sch.)
κατάπτυστος 120[11].
καταπτύω 121[14], 126[13], 156[25].
καταρητορεύω 131[1.3].
καταριθμέω 156[11],
καταρικνόω. *κατερ<ρ>ικνωμένος* 122[18].
καταρίπτω. *κατε<ρ>ριμμένος* 141[20]
κατασκεδάζω 122[7] (cfr. sch.)
κατασκεδάννυμι 168[1].
κατασκευάζω 166[5]. sch. 162[6].
κατασκευή 152[4].
κατασκήνωσις 142[15].
κατασοβαρεύομαι 131[3]s.
κατασοφίζομαι 122[3].
καταστάζω 127[11].
κατάστασις 132[2].
καταστενάζω 126[1].
κατάστησις [132[2]].
καταστοχάζομαι sch. 142[19].
καταστρηνιάω 133[8].
κατασυκοφαντέω 129[16].
κατατεύχω. *κατατετύχθαι* sch. 152[6].
κατατολμάω 127[6], 142[19].
κατατρέχω 126[15].
κατατροπόομαι 128[13].
κατατωθάζω 126[2].
καταφθίμενος (Hom.) 166[19].
καταφιλοσοφέω 129[16].
καταφλυαρέω 130[27].
καταφρονέω 113[2], 122[15].
καταφυγή [143[13]].
καταχέω 167[13], sch. 122[7].
καταχλευάζω 122[1].
καταψέγω 122[1].
καταψηφίζομαι 129[6], 134[1]. 170[10], sch. 122[7].

καταψιθυρίζω 133[21].
κατέδω 139[8].
κατειρωνεύομαι 125[18]
κατεξανίσταμαι 161[10]
κατεπαίρομαι 123[1]
κατεπιτίθεμαι 143[1]
κατεπιχειρέω 122[2].
κατερ(ε)ιπόω 141[20] s.
κατερείπω. κατηρειμμένος 141[20], 142[9].
κατερεύγομαι 127[5]
κατευτελίζω 131[2] s.
κατέχω 138[6].
κατηγορέω 126[14], 131[1]. sch. 140[3].
κατηγορία 169[10].
κατηφιάω. κατηφιῶν 118[10].
Κατιλ[λ]ίνα 145[10.12].
κατοικέω 156[2].
κατοικίδιος 149[11], 172[13].
κάτοικος 146[20].
κατοικτείρω 125[17].
κατοκνέω 126[7].
κατορθόω 141[9].
κατορχέομαι 121[19].
κατοφρυόομαι. κατωφρυωμένος 122[15].
κατοψοφαγέω 123[9].
κάτω. τὰ — 150[4], 166[7], sch. 143[2]
Κάτων 145[11. 13].
Καύκονες 115[9], 165[3], sch 136[26].
Καύστριοι [153[16]] v. *Add.*
Καφυεῖς 171[27].
κάχληξ 161[10].
κε (Hom) 166[17], 169[15], 170[2].
κεν (Hes.) 125[8] s.
κέαρ sch. 126[11].
Κεδρ<ε>ῖαι 141[32].
Κέθηγος 154[8].
κεῖθι [132[5]].
κεῖμαι 124[5]. sch. 116[13].
Κεῖνις v. *Κῖνις.*
Κεῖος 162[1].
κείρω 160[1].
Κειώτης 136[7]
κεκράκτης 162[17].
Κελεός 158[20]
κεμάς 153[15].
κενός 143[6], 154[18], 172[5], *τὸ κενόν* 149[20].
κενταύρειος 130[12].
Κένταυροι [115[5]].
**κέντουκλον* (cf. Suid. s. v. *πιλία*) sch. 117[7].
κεραμεύς sch. 120[14].
κέρας sch. 191[1]. *κατὰ κερῶν* 152[1].
**κεραστέριος* (quid?) 130[15].
κερατίνας 139[18], 167[23].
κεραύνιος (*Ζεύς*)147[20].
κερδῷος (*Ἑρμῆς*) 137[3]
Κερκυραῖοι 148[9], 171[2].
Κερκυών. κερκυόνες 128[11].
κερτομέω sch. 126[11].
Κέσων (= *Καίσων*) 145[14].
κευθμών 130[20].
κεύθω sch. 159[20].
κεφαλή 118[11]. sch. 151[14].
κήδομαι (Hom.) 169[7].
κηληθμός 138[19].
κήλησις 136[18].
κηλόνειον (immo *κηλώνειον*) 161[4].
κήλων [120[10]]
κηλώνιον sch. 161[4].
κημός 118[4].
Κηναῖος (*Ζεύς*) 147[11].
κηπεία 131[13].
κηπίον 131[12].
κῆπος 139[10].
κηροί (=*κηρός*) 119[7].
κηρύκειον 162[8].
κηρύκειος sch. 162[8].
κηρύκιον sch. 162[8].
κηρύσσω. κεκηρυγμένος 155[18].
κῆρυξ sch. 162[8].
Κήυξ. Κήυκες 115[8].
Κηφισόδωρος [142[7]]
Κηφισσός 142[7] (cod. *κναφισσός* 162[22].
?*Κηχεῖς* 171[27].
κιβωτός 115[13]
κιγκλίς 160[4].
Κιθαιρών 149[13].
κιθών 116[8].
Κικέρων 145[12.15].
Κίκονες 115[9], 136[26], 165[3].

Κιμ<μ>έριοι 136[21], 165[18].
Κίμων 148[3].
κινδυνεύω 127[21].
κινέω 146[6], 169[22], 170[4].
κίνησις sch. 125[12], 138[14].
Κινησίχθων (*Ποσειδών*) 155[10].
Κινία<ς> (immo *Κινέας*?) sch. 147[12].
Κίνις vel *Κεῖνις* (immo *Κύννις*?) 144[8].
**κίννις* (saltationis genus)? 133[21].
κινώπετον 153[5].
**κίξ fur* 132[6]. (*οὐ κικός* et *οὐκ ἶκος* iuxta posuerunt LG, ut videtur)
Κιρκαῖος 136[27], 165[5].
Κίρκη 137[4], 165[9].
Κιρραῖοι 148[8], 171[1].
κισσήριον sch. 163[10].
κίσσηρις sch. 163[10].
κίστη sch. 115[18]
**κίστις* (*κιστίς*?) 117[2].
Κι[τ]τιεῖς 148[19], 171[13].
κίων sch. 130[9].
κλάδος 151[18], 154[4].
Κλαζομεναί 146[14].
κλαίω sch. 119[11].
κλαυθμός 130[1], 166[13].
Κλεάνθης 140[2].
κλεῖθρον 119[10], [132[10]], 172[21].
Κλείνειος 167[21].
Κλεινίας 158[14]
Κλεινίειος 139[16]. 167[21].
Κλειταγόρας 162[8].
Κλειτοφῶν 162[13].
Κλέοβις 145[7] s.
Κλεοπάτρα 168[8].
κλέος sch. 119[11].
κλέπτης 161[11].
**κλεπτοφόρος* (*Ζεύς*) 147[21].
κλεψία sch. 132[5].
κλεψιγαμία 133[28] s.
Κλεωναί 141[31], 146[14].
Κλεωναῖοι 171[1].
κληδονισμός 160[18].
κλήθρη sch. 119[10].
κληρονομέω 126[5].
κληρόομαι 135[10].
κλῆσις 113[16].
**Κλῆτος* 149[6].
κλῆτος sch. 119[11].
κλίνη sch. 116[2].
κλίνω sch. 143[2].
κλίσις cubatio 168[6].
κλίτος sch. 119[11].
κλιτύς 143[3], sch. 118[2].
Κλοίδιος [149[6]].
Κλοιλία 149[7].
Κλοίλιος 149[6].
κλονέω 131[18]
κλόνος 131[13], 157[28].
κλοπή 132[3].
κλοπιμαῖος 132[4].
κλοποφορία [132[4]]
**κλοτοπεία* 132[4]
Κλυμαίη 166[11].
Κλυμένη 166[11].
Κλυταιμνήστρα 166[15].
κλυτόπωλος 148[2].
κλυτός sch. 148[2].
κλών [131[13]], 151[17].
κλωνίζω [131[17]]
κλωπεία 132[3].
**κλωπιτεία* 132[3].
κλωποφορέω 160[9].
κλώψ 132[2].
κναίω sch. 113[19].
Κναφισσός erratum pro *Κηφισσός*, q. v.
κνισόω. κεκνισωμένος 169[25].
κνώδαλον 153[5].
Κνώσσιος 155[12].
κοιαίστωρ (sc. *κοναίστωρ quaestor*) sch. 134[15].
Κοίλιος [149[6]]
κοῖλος. κοίλαις χερσὶν plenis manibus 112[14].
κοινεῖον 127[15].
κοινός 135[1], 156[14].
Κόιντος 148[4].
κολάζω 130[25], 167[10].
κολακεία 127[16] s, 168[1].
Κολασεῖς (= *Κολασσαεῖς*) 149[3].
Κολασσαεῖς 171[26].

κολασμός 130[2].
κόλιξ (= *κόλλιξ*) sch. 120[10].
κολοβός 169[21].
**Κολοιάς* sch. 165[19]. v. *κωλιάς*
κολοσσός [148[4]] 154[18], 155[1], 161[14].
Κολοφώνιοι 159[4].
κόλπος 142[1.18], 145[21], 161[14]
Κολυττεύς 154[9]
Κολωναῖοι 170[16]
**Κολώνεια* 146[15]
κολωνός [148[4]]
**κομάζω* (*τὸ θάλλω* sch.) 121[3].
κομάω 159[14].
κομίζω sch. 152[10].
Κόμοδος 158[12].
κόμπος 166[17].
κονίλη 153[12] s.
κόνις 124[1]. 168[6].
κονίστρα sch. 163[2].
κόπρος 139[17], 168[10]. *κόπροι* 114[25], 167[22].
κορδακισμός 121[15], 133[21].
**Κορεύς* sch. 129[7].
Κόρη 129[15].
**Κόρητον ὄρος* 154[1].
**Κορνήλιος ὁ Αἰξωνεύς* 154[10].
Κόροιβος 139[18], 145[2], [154[1]], 167[15]
**Κόροιτος* 145[2].
κόρος 117[10].
**κόρυζα* (*herba*) 153[11].
κορύκειος erratum pro *Κωρύκειος* q. v.
κορυφαῖος 131[11], 151[23]. *κορυφαιότατος* [131[11]].
Κορωναῖοι 148[11].
κοσμέω. *κεκοσμημένος* 154[4], 165[10].
κοσμικός 115[12].
κόσμος 134[22], 140[16], 149[18.24], 150[8]. *ἵππου* — (Hom.) 149[16], 172[27]. *κόσμοι* 149[18.20], 151[21].
Κοττυάειον 162[9].
κουβουκλείσιος sch. 118[6].
κουδέα sch. 159[17].
κουρεύτρια 168[8].
κράς, v. *κρατί*
Κραταιμένης 159[16].
κραίνω. *κρήηνον* (Hom.) 169[2].
κρατί 117[7].
κρείττων 135[14] ss. *κρεῖττον* 124[17], 163[7].
κρέμαμαι sch. 121[12].
κρεμάω sch. 151[18].
κρεωβόρος 168[12].
κρεωδαισία 136[15].
κρεωδοσία 136[16].
κρεωφαγία 136[16].
κρήγυον (Hom.) 169[29].
Κρηθεύς 137[7] (cfr. sch.)
Κρηθηίς sch. 137[7].
κρημνός sch. 116[10].
κρήνη 150[28], 163[1].
Κρής 140[2]. *Κρῆτες* 130[4].
Κρηστών sch. 145[26].
Κρηστωνεῖς 148[17], 171[10].
Κρηστωνεύς 145[26.28].
Κρηταιεῖς 148[17], 171[11].
κρητίζω 161[8].
Κρήτων 145[26].
κριθή sch. 137[7].
Κριμησός 142[5].[7].
κριός 118[14], 158[8], 169[18].
Κρισσαεῖς 171[26].
Κρισσαῖοι 148[10].
Κριτίας 158[18].
Κρίτων 145[28].
κροαίνω 139[5].
Κροῖσμος 144[24].
Κροῖσος 144[24].
κροκόδειλος 137[8] s, 151[4]. [*κροκόδυλος* 151[4]].
κρόμυον [142[7]], 151[15], sch. 132[8].
Κρονίων sch. 130[9].
Κρόνος 130[9].
κρόσσιον sch. 116[13].
κροσσός sch. 116[13].
Κρυασεῖς 171[26].
Κρυεῖς? [171[26]]
κρωσσός 116[13].
κτάομαι. *κεκτῆσθαι* 134[4]. *κεκτημένος* 112[10], 121[14.19]. 123[18], 140[12]. *ὁ* — *dives* 140[6].
κτείς 160[3].
κτένειον (immo *κτένιον*) sch. 160[3].
κτῆμα 123[17].

Κτήσιος (*Ζεύς*) 147[11] s.
κτίζω sch. 146[17].
κυάνειος 149[10], 172[11].
Κυανοχαίτης 138[10], 155[7].
Κυαξάρης 154[5].
κυβεία 120[5], 134[7] s.
κυβερνῆτις Πρόνοια 149[23].
κύβοι 120[6], 134[6].
Κυδαθηνεῖς (sc. *Κυδαθηνέων* pro *Κυδαθηναίων* recepit scriptor ignarus) 171[28].
Κυθέρεια 136[22], 165[18].
Κύθηρα 136[23] (v. sch.), 165[20].
κυκάω 172[24].
κυκεών 137[5], 165[6.16].
κυκλοπορία [132[4]].
κύκλος 123[14].
Κυκλώπειος 136[10].
Κύκνος 115[8], 128[10].
κυλίνδομαι. κυλισθῆναι sch. 163[2].
κύλιξ 120[14], 163[3].
**Κυλληνίης*? 137[2] (v. adn.)
Κυλλήνιος 165[7].
κυλλοποδίων 147[6].
κυλλός sch. 147[6].
Κύλων sch. 115[10].
Κυλώνειος 115[10].
κυμαίνω 172[23].
Κυναιθεῖς 171[26].
Κύναιθος 146[4] (v. sch.)
**Κύνιππος* 158[14].
κυνόσβατος 153[8].
Κυνοσούρας 129[4] (cfr. sch.)
**κυνόσουρον*? sch. 129[4].
Κυρηναῖοι 148[7], 170[15].
κύριον (*ὄνομα*) sch. 137[7].
Κύρν[*ε*]*ιος* 142[16].
κύστις sch. 117[2].
κύων 134[30], 153[2], 162[13], 168[11]. *κύνας αἴθω* sch. 146[4].
κώδεια 159[17].
Κωκυτός 130[15. 17], sch. 132[9].
κωλήν 120[10].
Κωλιάς 165[19].
κῶμα ? sch. 121[4] (*κώμων* pro *κωμάτων*?)
κώμη 146[23].
κωμόπολις 146[8].
κῶμος 121[4], 125[12].
κωμωδία erratum pro *κώδεια* vel *κωδία* [159[17]]
κώνειον 153[8].
κωνοειδής 149[19].
Κωπαεῖς (i. e. *Κωπαιεῖς*) 171[27].
Κωπώνιος [148[4]]
Κωρύκειος (V : *κορύκειος*) *λόφος* 162[9].
Κωρύκιον (*ὄρος*) 159[2].
?*Κωρωνεῖς* 173[2].
Κῶς 147[27], 172[20]

Λ

λαγνεία 133[25] s.
Λαερτιάδης 167[19].
Λαέρτης 168[5].
λαιμαργέω 114[23].
λαίμαργος sch. 121[8].
λαιμός sch. 114[22].
Λαΐς 155[26].
Λαιστρυγόνες 136[25], 166[3].
**Λαῖτος* (Laetus deus) 154[1].
λάκκος sch. 116[10], 132[6].
λαμβάνω. λάβε 130[8], 162[17]. *λαβεῖν* 143[11]. *τὸ λαμβανόμενον quicquid accipitur vel sumitur* 113[1]. *ληφθείς* 120[1]. *μὴ ληφθῇς* 167[5]. *εἴληπται* sch. 117[3]. *ληπτέον* 163[12]
Λάμις 144[10].
Λάμψακος sch. 120[2].
λανθάνω 168[17].
λαός 125[18], 169[4.30], 170[9], 172[12].
λαώς (l. *λεώς*) 149[6].
Λαρισσαῖοι 148[8], 171[1].
λέγω 131[8], 141[27], sch. 127[21]. *λέγω δὴ id est* 115[1].
λεία sch. 143[14].
λειμών [131[10]]. *ἀσφοδελὸς* —138[23].
λεῖος 135[19], 142[20].
λειπόνεως (sic pro *λιπ-*, quod in sequentibus quoque verbis factum est) 160[12].
λειποστράτιον 161[5].
λειποτάξιον 161[5].

λείριον 162[5].
λεῖψις 133[4].
λεκτός 141[3].
λέκτρον 138[11], 143[13], 156[8].
λέκτρα ὀθνεῖα uxor aliena 125[15].
— *μοιχικά* 165[13].
λέξις. ἐκλογὴ λέξεων 113[14].
Λεοννάτος 168[7].
Λεπραία πέτρα sch. 115[9].
Λεπρέας 115[9] (v.sch.) 135[25] (v.sch.)
λεπτακινός 163[7].
**λεπτεινός* 163[7].
λεπτός 123[13], 124[1].
Λερναία ὕδρα 115[4], 135[7].
<Λέρνη< sch. 115[4].
Λέσβος 141[22].
λευκώλενος 147[1] s.
Λεωβότης (sic pro *Λεωβώτης*) 168[7].
λέων 115[4], [135[7]]
Λεωτυχίδης 158[18], 173[4].
**Λεωχάρεις* dea (an *Λεωχάρης* deus?) 154[4]; immo *Λεωχάρης* sculptor (Paus. I, 3. 4) [154[4]].
λήγω 159[11].
Λήδα 155[25]. *ἡ Λήδας* 143[4] (v. sch.)
λήιον sch. 131[7].
ληκύθιον 159[29] (cfr. sch.)
**Λήμνιον* 141[30] (v. *Add.*)
Λήμνιος (*Ἥφαιστος*) 147[8] s.
Λήμνιοι [147[27]]
Λῆμνος 141[30].
ληνοβάτης [159[5]]
ληνός [159[5]]
λῆρος 122[8], 125[15], 129[12], 136[23] 137[10] s., 150[23], 159[7], 165[20].
**Λήσιος ὁ Κάρ* 154[6], cf. *Λιόνιος*.
λῃστεῖαι 132[7].
λῃστής 132[6], 160[10]. sch. 115[8].
Λητοΐδης 169[1].
**Ληφισαί* [142[7]]
**λιάζω* = *πίπτω* (num *ὀλιάζω*, ut *ὀλιβάζω* apud Hes. *ὀλιβάξαι*, pro *ὀλισθάνω*?) sch. 147[6].
λίαν 169[32].
λιβανωτός 169[17].
λιβάς 140[6].
**Λιγυστιεῖς* 148[31], 171[15].
λίθος 113[10], 152[18], 163[10].
λίκνον [154[8]]
λιμήν 173[2]. *ἐπὶ λιμένος ὤν* 123[8].
Λιμητανεῖς 148[25].
Λιμισαῖοι 170[25].
Λιμιταναῖοι [170[25]]
λίμνη 151[6], sch. 132[9].
λίνον. ἐκ λίνων 116[10].
**Λιόνιος ὁ Κάρ* [154[3]] cf. *Λήσιος*.
λιπαίνω 149[13].
Λιπαραῖοι 148[12], 171[5].
λιπαρῶς 168[19].
**Λιπόδωρος ὁ Μινωταύρου* 14 [25].
λιπόκρεως 162[16].
λίπος sch. 160[7].
λιπόσαρκος 163[7].
Λιρνησός erratum pro *Λυρνησσός*, q. v.
λίρος (sic pro *λιρός*) sch. 125[15].
λισσός 142[20].
λιτανεύω 168[20].
λιτοΐδης, pro *Λητοΐδης* [169[1]].
λιτοτάτως 114[20].
Λίτωκρις 146[17].
λιχνεία 133[25] s.
λίχνος 114[18.23], 143[12], 146[11], 170[7.10]
λίψ [131[17]].
Λογγίβαρδος 112[3].
λόγιος (*Ἑρμῆς*) 137[2].
λογισμός 112[16], 113[5.12], 115[13], 117[11], 121[14], 135[20], 140[1] al. pl. *cogitationes* 117[9], 118[4], 133[3], 141[1].
λογισμῶν ἐπήβολος (*φρόνιμος*) 156[24], 167[2].
πονηροὶ λογισμοί sch. 115[4].
ἐπὶ λογισμὸν λάβε 130[8].
σκαιὸς λογισμός 126[14], 129[6].
λόγος saepe: *sermo* 159[10], *doctrina* 114[5].
θεῖος — 129[11], 135[23].
λόγων ἠξιωμένος 122[4].
— *διδασκαλικός* 113[20], 114[22].
— *ἐγκωμιαστικός* 167[14].
— *ἱστορικός* 112[10], 157[33].
κακοὶ καὶ βλαβεροὶ λόγοι 167[2]. — *παλαιοί* 113[10],

σοφιστικοὶ — 114[9].
σοφοὶ — 112[7].
λόγον ποιεῖν rationem habere 117[1]. *ὑπὲρ λόγον* 153[1].
λόγων κόμπος 166[16].
— *πόνος* 114[2]. — *μάννα* 115[14].
λοιγός sch. 115[17].
λοιδορησμός 167[13], 168[1].
λοίδορος sch. 121[9].
λοιμός 169[4.10.25].
λοιπός 129[5], 132[13], 149[4], 168[11], 169[5].
λοιπόν 169[5].
Λοκρός 143[12].
λοπός sch. 132[8].
λόφος 152[6], 160[10], 162[9].
λύγος 115[17].
Λυκάων. Λυκάονες [128[11]]
Λύκειον 161[20].
Λύκιος (*Ἀπόλλων*) 168[20].
Λυκόζειοι 154[2].
λύκος 137[1], 165[5].
Λυμαῖοι 171[6].
λυμαντικός 169[4].
λύμη. ἐπὶ λύμῃ 144[3].
λύπη 169[28], 170[6], sch. 130[16].
λυπῶ sch. 113[19].
Λυρνησσός (*λιρνησός* codd.) 142[3].
λύσις 114[11.13].
Λύσις 144[11].
λύω 114[14].
λωποδύτης 132[8].
λῷστος. ὦ λῷστοι 114[1].
Λωτοφάγοι 136[23], 165[20].

M

μαγγανεία 120[11]. 173[10].
μαγγάνευμα 119[4].
μαγεία [173[11]]
μαγκανεία [173[10]].
μαγκάνευμα [119[4]].
Μαγνησία sch. 120[2].
Μαδιηναῖοι 148[14], 171[6].
Μαδικωεῖς 171[12].
μαθητής sch. 119[11.14].
Μαιμαλίδης 146[2].
μαινίς 151[12].
μαινόλης 135[28] s. 159[5].
μαίνομαι 136[8].
Μαίονες 153[17].
μαιούλιον sch. 161[18].
Μαῖρα 129[17], 166[11], sch. 115[6].
Μαίρειον κακόν sch 115[6].
Μαιῶται 153[4].
Μακεδονικὴ χώρα sch. 120[7].
(*μαπροετής* ?) 112[6] s.
μακρός 112[7], 166[14].
μακρά (*συλλαβή*) sch. 122[17].
μαλακία 127[17].
μαλακός 135[19].
Μαλειεῖς (sc. *Μαλιεῖς*)148[22], 171[18].
μάλιστα. εἰς τὰ — 138[13].
μᾶλλον 112[22]., 114[21], 117[5], 152[28], 156[28], 157[1].
— *εἰπεῖν ut rectius dicam* [43[11]].
-σοφός = *σοφώτερος* 122[5].
μαλλός sch. 116[13].
Μάναιθος (vel *Μανέθος*) *ὁ Κυναίθου* 146[4].
μανθάνω. μαθόντες 157[12]s. 158[9].
τὸ μανθάνειν 113[20].
Μανιχαῖοι 148[13], 171[6], [9].
μάννα. τῶν λόγων — 115[14].
μαντεία 166[7]. *μαντεῖαι* 128[20]. sch. 160[18].
Μαντινεῖς 148[20], 171[16].
μαντιπόλος 143[7], 169[15], [20], [28].
μάντις. μάντι κακῶν 169[29].
μάργαρος 161[11].
Μαργίτης 167[15].
Μαρώνειος (*οἶνος*) 136[4].
Μαρωνείτης 136[5].
Μασσαγέται 144[17].
μαστροπεία 133[26].
ματαιοπονέω 128[19].
μάταιος sch. 160[18].
ματαιότης 157[10].
ματαιόω 150[16].
ματρυλεῖον 156[15].
μαχησμός 146[6].
Μεγαρεῖς 148[23], 171[20].
μεγαρικόν (*κέραμος Μεγαρικός*) sch. 116[13].

μεγ<ά>λ<ῳ> i.e. ω, sch. 128[20] al.
μέγεθος [153[4]]
μέδω (= βασιλεύω) sch. 138[8].
μέθη sch. 120[12].
μέθυσ[σ]ος sch. 121[4].
Μεθωναῖοι 148[8].
*μειλίσσιος sch. 118[6].
μειράκιον 152[2], 158[15].
μειρακίσκος 156[6].
Μελαῖοι 170[14].
μελεδών 124[7].
μελετάω. τὸ μελετᾶν 113[21].[24], 114[6] 135[20]. τὸ μή — 113[22].[24].
μελέτη 113[26]. — θανάτου [139[23]]
*μεληδωνός 151[20].
Μέλης. ὁ τοῦ Μέλητος, sc. Ὅμηρος, [128[18]] 167[18].
μέλι 167[17].
Μέλιν. v. Μολῖς.
μελίπηκτον 120[10].
Μελιτίδης 139[18], 167[15].
μέλλομαι. μέλλου (=ἐγχρόνιζε, sch.) 124[4].
μέλλω. τὰ μέλλοντα 128[15].
Μέμμιος ὁ Μαιμαλίδου 146[1].
Μεναίχμης 145[5].
Μένδητες... οἱ τὴν Γεδρωσίαν γῆν οἰκοῦντες (hoc de Eluris L) 153[3].
Μενίππειος βυθός 142[17].
Μέρδις, v. Σμέρδις.
μέρος membrum sch. 119[11]. 160[14].
μεσόκοιλος 149[18].
μέσος. ἐπὶ μέσον 114[11]. ἐπὶ μέσων τῶν δήμων 169[8]. ἐπὶμέσων τῶν στενωπῶν 121[16]. μέσον τίθημι 114[14]. μεσαίτατος 114[11].
μεταβαίνω. μετάβηθι (Hom.) 149[16], 172[26].
μεταβάλλω 132[15], 136[27]. 165[5].
μεταδίδωμι. μετάδος 122[11]
μεταδιώκω 114[4].
μεταλαμβάνω 116[6], 144[14]. μετειλῆφώς 112[7], 116[5].
μέταξα sch. 116[10].
μεταξύ sch. 142[19].
μεταποιοῦμαι 123[6].
μέτειμι (εἶμι) 128[2], 161[12].
μετέρχομαι 115[3], 139[23].
μετέχω 165[14].
μετέωρος 116[3] 159[14].
μετήορος 116[3], 159[14].
μετονομάζω.μετωνομασμένος158[20].
μετόπωρος 168[5].
μετρητός 170[7].
μέχρι 119[17] 150[1].
μέχρις ἄν 118[2].
μὴ δή 114[1]. οὐ μὴ 127[21] (v. sch.)
Μήδεια 144[2] (cfr. sch.)
μηδεὶς τῶν ἁπάντων 123[17].
μηδέν pro οὐδέν 122[19].
μηδέποτε 167[4].
Μηδία sch. 144[2].
μηδίζω 116[8].
μηδόλως 134[16] s.
Μηθυμναῖοι 148[11], 170[17].
Μηκιστιεῖς (idem quod Μηκίστιοι ?) 149[2], 172[1].
μήκων 153[11] s. 159[17].
μηλέα 139[11].
Μηλιεύς 145[25], 154[7]. Μηλιεῖς 149[2], 171[25].
μηλία V pro μηλέα [139[11]].
μηλίπηκτον pro μελ. [120[9]].
μήν 124[16].
μήνη 157[15] s.
μηνιθμός 138[19].
Μῆονες 153[17].
μήπως 123[8], 128[2], 161[2], 168[16].
μηριαῖον 169[2].
μηρίον 169[18].
μήτηρ sch. 137[7], 143[4].
Μητρόδωρος 145[26].
μηχανή 166[5].
μιαιγαμία 133[28].
μιαιφονία 133[27], 165[1].
μιαιφόνος 138[13] 166[3].
μιαρία 136[12].
μιαρός 137[20].
μιασμός 115[11].
Μίδεια πόλις 149[7], sch. 144[2].
Μικίων 173[5].
μικρός 141[21], 122[13]. μίκρ' ἄττα 159[13], μικρόν adv. 133[30], 141[14],

170[2]. *μηδὲ* — 114[5]. *μικρὸν ὅσον* 125[16], 169[11]. *μικρόν* i. e. *o*, sch. 122[17]. — al. *μικρότερος* [125[13]]
Μίκων 145[9].
μιλτοπάρῃος 159[15].
μίλτος 155[14].
Μίλων 145[24] s.
μίνθις (immo *μίνθης*) 153[6].
Μινναῖοι 148[8], 170[18].
Μινναῖος [146[3]]
Μίνως 130[3], 138[25], 139[1]. sch. 145[25].
Μινώταυρος 145[25] (v. sch.).
Μισγόλας 158[17].
μισέω 121[1].
μισθαρνία 134[24].
μισθός 122[14].
μισθωνία 134[24].
μίτος 123[13], 150[14].
Μιτρόδωρος ὁ Μινωταύρου 145[27]
Μιτυληναῖοι 148[10].
Μιχαίας sch. 115[9].
Μνεῦις [148[4]]
μνηστῆρες 144[1].
μόθος 150[7].
Μοθωναῖοι 170[17].
μοῖρα. ἐν μοίρᾳ 156[1].
μοιχαλίς 166[15].
μοιχεία 136[17].
**μοίχευμα* sch. 125[12].
μοιχικός 146[22], 165[13].
μόλις 157[22].
**Μολῖς* Thracum deus (*Μέλιν* VG) 154[12].
Μόμ(μ)ιος 144[23].
μόνον tantum 136[2], 139[10], 158[1.10]
μόνος 137[9], 169[31].
μονότροπος 124[20].
μόνως 114[13].
μορία 118[12].
μόριον sch. 127[3], 131[7] 160[7].
μόρος 144[13], 158[9], 163[4], 165[4] 166[12], 168[7], 170[8]. *μόροι* 114[16].
μορφή 137[1], 165[6].
μουσεῖον τρέχον 140[1].
**Μουσίων* 140[2].
μόχθος 114[3], 117[13], 141[8], 161[1].
μοχλός [132[10]], 172[21].
Μυγδαλαῖοι 170[16].
μῦθος 129[1], 137[5].
μύινος 162[14].
Μυδαῖοι 171[5].
Μυδαλαῖοι [170[16]].
Μυκαλαῖοι (= *Μυκαλεῖς*?) 148[13] 170[24].
Μυκαλησσός 142[5].
Μυκηναῖοι 148[10], 171[8].
Μυκήνη sch. 120[2].
μυκτηρίζω 123[2].
Μυλα(σ)σεῖς 148[20], 171[16].
?μυραλίς 155[14].
μυραλοιφίαι 159[19].
Μυρεῖς 149[3], 171[26].
μυρεψικός 119[4].
μύριοι 157[8] 167[1], 173[7].
μύρον 135[23].
μῦς sch. 162[14].
μυσταγωγός praeceptor 113[13].
μυστιπόλος 169[20].
μύτη sch. 121[1].
μύτις sch. 118[15].
μυττωτός 121[1].
<μυτωτός> sch. 121[1].
Μυχία (*Ἀφροδίτη*) 136[22], 165[19].
μυχός 130[14.16], 144[1]. sch. 115[10]. *μυχοί* 123[11].
μυωττός, i. e. *μυωτός* [121[1]].
**μωκεία* (= *μωκία*) 133[24].
μωκία 133[24].
Μώκιος 144[23].
μῶλυ 137[4], 165[9].
μωραίνω 150[20].
μωρός 139[2].

N

Ναβαταῖοι 146[6], 148[15], 170[23].
Νάβις 145[10].
ναίω 142[22].
νᾶμα [115[14]], 159[11].
Νάξις 145[12].
ναός 127[6].
νάπη sch. 117[16].
νάπος 118[1].

Νασαμωναῖοι (i. e. *Νασαμῶνες*) 148[13], 171[5].
ναυαγέω 123[8].
ναυάγιον 119[16].
Ναυπάκτιοι [158[23]]
ναῦς. νηί 173[1]. *νεῶν* 173[7].
νεανίσκος 140[5].
Νεῖλος 149[13], 151[23].
**νεκροποµπ<ε>ία* [129[2]].
νεκρός [132[7]], 166[8.15].
νεκτάρειος 131[9].
νεκυοµαντεία 129[2].
νέκυς (Hom.) 166[18].
Νεµειαῖος Ζεύς 147[12] s
νέµος 117[16] (v. sch.).
**νεοβαφής* 116[5].
νεογιλός 119[1], 160[13].
νεογνός 121[13].
νεοπλυνής 116[4].
νέος 121[4], 140[3], 154[3],156[7.26], 173[7].
νεόσµηκτος 120[13].
Νεπωτιανός 154[15] s.
νερτέριος 130[14] s. sch. 115[10].
Νέρων 158[12].
Νέσος (= *Νέσσος*) 135[7]. *Νέσοι* 115[5].
Νέστωρ 128[12], 167[16].
νεῦσις sch. 143[2].
νεύω sch. 161[4].
νεφρῖτις 161[16].
νεώς 143[15], 147[5]. v. *νηός*.
νη, στερητικὸν µόριον, sch. 160[7].
Νηίς 151[4].
Νηλείδης 128[12].
Νηλεύς sch. 128[12].
νηνεµία 132[1].
νηός (Hom.) 169[1].
Νηρηίς 151[3], sch. 129[16].
Νησία sch. 120[2].
νῆσος 136[24], 146[9], 166[1], 172[20], sch. 131[13].
νῆστις 118[10].
νίζω v. *νίπτω*
Νικαεῖς 171[16].
Νίκαια 141[23] s.
νικάω 169[9].
Νικίειος (*ad Niciam pertinens*) 139[16].
Νικοµηδεῖς 148[21], 171[17].
Νίνος (*ἡ*) 146[13].
νίπτω. νίψαι 118[12].
Νίσαια 146[13].
(*Νισαῖοι*) v. *Νισσαῖοι*.
Νισίβᾳ (erratum pro *Νισίβει*) 149[12].
Νίσιβις 142[1] (v. *Νισίβᾳ*), 172[14].
Νίσσα sch. 120[2].
Νισσαῖοι (i. e. *Νισαῖοι*) 148[10].
Νίτωκρις (v. *Ἴττωκρις*) 146[17].
νιφάς. οἱστῶν νιφάδες 172[23].
νοερός 118[7].
νοέω 134[23].
νόηµα. περίληψις νοηµάτων 113[15].
νοητός 115[14], 135[6], 150[23].
νοθεία λόγων παλαιῶν 113[10].
νοθεύω 113[11].
νοµίζω 152[3]. *νενόµισται* 152[12]. 153[14], 154[3].
Νόµιος (*Ζεύς*) 147[13].
νόµος 122[5], 130[25], 158[10.12], 169[33]. *νόµοι* 158[11]. *νόµος θεῖος* [131[5]].
νοσερός 124[16], 169[5].
νοσηλεία 124[13].
νοσήλια φάρµακα 124[14], 161[15].
νόσος 161[16].
νότιος 131[16].
νοῦς . ἐν νῷ ἔχε 131[6]. — *ληπτέον* 163[12], sch. 118[8]. *νοΐ* 135[12], 139[16], 167[21]. *εἰς νοῦν λάβε* 162[17].
Νυκτεύς 121[11], 128[4], 154[10].
νυκτιπόλος 169[20].
νύµφη 151[1].
νῦν sch. 159[17].
νύξ 159[9].
νύττω sch. 128[4].
Νῶε sch. 115[12].
νωθεία 113[9].
νωθρεία 113[9].
νωθρός 149[15], 172[25].
Νωρίκιοι (sc. *Νωρικοί*) 159[4].
νῶτον. κατὰ νώτου τίθηµι 116[11].
νωχελία 113[9].

Ξ

ξεναγέω 126[7].
ξεννητεία (immo -νι-) 127[3].
ξενία 122[12], 127[3].
ξενίζω 126[7].
ξένιος (Ζεύς) 147[16].
ξενιτεία 122[12].
ξένος 122[17].
Ξέρξης sch. 151[16].
ξέω. ἐξεσμένος 152[20].
ξέσαι 152[22].
ξηραίνω 124[2], sch. 116[10].
ξηρός 152[14].
Ξοῦις (= Ξόις) 140[4].
ξύλινος sch. 149[17].
ξύλον 152[14] [154[3]], sch. 149[17].

O

*Ὀάρσης ὁ Ἀρκάς [154[3]]
ὀβελός sch. 161[13].
ὀβριμοπάτρη 147[4].
ὄγκοι 150[10].
ὁδεύω 162[8].
ὁδοιπορέω. ὡδοιπορηκώς 126[9].
ὁδοιπορικῶς 126[8].
ὁδοιπόρος 134[29].
Ὀδυσσεύς 136[26], 137[6], 140[9], 165[2], 165[11], 166[4.16], 167[16.19], 168[16], sch. 165[20].
ὀθνεῖος 124[17], 125[15], 126[16].
*Ὀθροεῖς (Ὀθρυονεῖς ?) 149[3].
Οἴαγρος 155[23].
Οἴβαλος 155[22].
οἶδα 149[15]. ἴσθι 128[19], 140[16], 166[20], 168[2]. 172[24]. ἤδησαν 150[15]. ἴσμεν 112[18], 114[3], 123[19], 169[14].
Οἰδίπους sch. 137[14].
οἰκεῖος 113[6.10.12], 119[15], 124[16], 125[17], 128[19], al. οἱ οἰκεῖοι 144[3].
οἰκεσία 134[25].
οἰκετία 134[25].
οἰκέω 146[17]. 153[3], 154[1], 155[27], sch. 129[16]. οἰκίζω 146[17].
οἰκουμένη orbis terrarum 157[9].
οἶκος 123[15] [132[10]] 166[6].
οἰκτείρω 157[1].
οἰκτιρμός 123[2].
οἶκτος [132[10]]
οἰκτρός 165[4].
οἰνοποσία 136[17].
οἶνος 136[1], 162[1]. οἶνοι 120[3], 163[3].
οἰνοχοεία 120[13].
οἰνοχόος 120[12].
οἶομαι 123[18], 168[7]. v. οἴω.
οἰονεί 115[13].
οἷς 118[15].
οἷος 146[20].
οἰσοφάγος 114[22].
οἰστός 113[3], 170[5], 172[23].
οἰστρηλασία 158[3].
οἶστρος sch. 125[15].
οἰσύινος 152[10].
Οἴτης 138[15].
Οἰχαλιεῖς 149[19], 171[14].
οἴω sch. 152[10], 161[2]. v. οἶομαι.
οἰωνοπόλος 169[23].
οἰωνός (Hom.) 128[18], sch. 115[7].
οἰωνοσκόπος 128[14], 169[14].
ὄκνος 113[5.8].
ὄλεθρος 136[27], sch. 115[17].
ὀλίγος [122[16]], 172[15].
ὀλιγοστόν sch. 160[14].
ὄλλυμαι. ὄλῃ 161[2], ὄλοιτο 156[4]. ὤλοντο 146[12], ὤλετο 161[13].
Ὀλμειός 162[21].
ὁλολύγιον 123[11].
ὅλος 115[11], 119[6], 134[22], 135[26] s. 140[16]., al. ὁ ὅλος 172[15]. ὅλοι (= πάντες) 137[8], 168[13], ὅλα 122[13].
Ὀλοφέρνης [154[3]]
Ὄλυμπος 155[19], sch. 155[21].
Ὄλυμπος Πιερικός [159[2]]
ὅλως 149[5].
ὁμήγυρις 173[11].
Ὁμήρειος 149[15].
Ὁμηρικός. ἐκεῖνο τὸ Ὁμηρικόν 172[26].
Ὅμηρος sch. 137[7].
ὅμμα 118[8].
ὄμνυμι 139[21].
Ὁμόγνιος (Ζεύς) 147[16.18].
ὁμοιόω 162[6].

ὁμοίως [154⁹]. sch. 117¹¹, 120¹⁴, 121¹⁵.
ὁμολογέω 119¹⁷.
ὄμορος (ὅμωρος codd.) 161⁹.
ὁμοῦ sch. 161⁹.
ὁμώλαξ 161⁹.
ὅμωρος erratum pro ὅμορος, q. v.
ὅμως. ἀλλ' — 169³⁰.
Ὄναγρος, V pro Οἴαγρος [155²²]
ὀνειροπόλος 169¹⁵.
ὄνησις 117⁴.
ὀνησιφόρος 131².
ὄνομα 145²⁰, sch. 115⁸, 119⁴, 131⁷, 137¹¹, 156¹, 160³.
ὀνομάζω 113²², sch. 120¹⁴, ὠνομάκασι 150²⁵. ὠνομασμένος 157¹⁴.
ὀνομασμός [154¹]
ὀνομαστός 144²⁰, [148⁴]
ὄντως 150¹².
ὅπλον 138²⁰, 152⁴.
ὅπως 140³, 149²³, 150⁵, 152²⁰.
ὁρατά 150¹¹.
ὁράω 162⁴. ὀφθῇς 160¹². ὁρᾶτο (Hom.) 169⁷. ἴδῃς 126⁹. ἴδητις 141¹⁵. ἰδεῖν 163⁴.
ὄργια 157⁵.
ὀρέγομαι 112²⁰. ὠρεγμένος 125¹⁶.
Ὀρειάς 151¹.
ὀρειγενής 151².
ὀρεινός 117¹⁴, 137³, 141¹⁶ s, 165⁸.
ὀρειπόλος 151⁴.
ὀρειφοῖτις 151².
ὀρεοπολέω 141¹³.
ὀρεύς 139⁴.
ὀρθός 133¹.
?Ὀρθρυωνεῖς 172¹.
ὀρίγανος 153⁶.
ὀριγνάομαι 140⁷.
ὀριδρομέω 160⁶.
ὀρίτροφος 151⁴.
ὅρκος 133⁷.
ὁρκωμοσία 160¹².
ὁρμάω sch. 129⁷.
ὁρμή 162¹⁴ ..
ὁρμίζω 159¹⁰.
ὄρνεον sch. 115⁷.
ὀρνιθομαντεία 129².
ὄρνις 160¹⁷.
ὄροβος (ὁ ῥόβων L) 151¹⁵.
Ὀροίτης 158¹³.
ὄρος 122⁷, 133¹¹. sch. 161⁹.
ὄρος 118¹, 124¹⁵, 142¹⁶, 148²⁵, 159¹, 160⁵. sch. 117⁷, 129⁷, 138¹⁵, 143².
ὄροφος 122¹⁷ (cfr. sch.).
ὀρφανισμός erratum pro ἀπορφ. (v. *Add.*) 132¹⁰.
ὀρφανός 122¹, ¹⁵, 125¹⁴.
Ὀρφεύς 157⁵. sch. 155²².
ὀρφός 151¹¹.
ὀρφώς 151¹¹, 162¹⁶.
ὄρχησις 121¹⁴, 133²⁰. sch. 121¹⁵.
ὀρχηστής 161¹⁶.
Ὀρχομένιοι [158²³]
ὃς μέν... ὃς δέ 113¹⁴. ἔστιν ὅς 156¹⁹ s.
Ὄσιρις 163¹⁰. — ὁ *Μηλιεύς* 154⁷.
ὀσμῦλος (sc. μόρμυρος. Arist. de anim. h. 570ᵇ,²²) 151¹³.
ὅσον 135⁵. v. μικρόν.
ὅσπερ 114⁹, ²⁵, 115¹⁴, 117², etc.
ὄσπριον sch. 137⁷, 161¹¹.
Ὀσσαῖος (Ζεύς) 147¹⁴.
*Ὀσσαρών *mons* 149¹².
Ὀστίλιος 154⁸.
ὄστρειον 171¹¹.
ὀσφραίνομαι 135²².
ὅτε 117⁷, al.
ὅτι (= διότι) 169⁷, *cur* 169¹⁵
οὐ μή 127²¹ (v. sch.) οὔ τι minime 114³, 141³.
οὐδαμινός sch. 137¹¹.
οὐδέ 170¹ al.
οὐδέν 114²⁵, 122¹², 160¹⁷. παρ'—τίθεμαι 160⁹.
οὐδόλως 150⁷.
οὖν 115³, 133¹, 149¹⁵, 156²⁴.
οὐρά sch. 129⁴.
οὐρανοδρόμος 123¹⁸.
οὐρανός 126⁴, 138¹⁶, 141⁵, 149¹⁸, 157¹³.

οὐρανοί 123[6], 126[5], 149[18].
κατ' οὐρανόν 157[31] s.
οὐρείθυια sch. 129[7].
οὖς 119[10].
οὗτος saepe ; v. *ὅ*.
οὑτοσί 169[22].
οὕτω 113[26], 114[12].
οὕτως 159[20], 169[10], 170[1], sch. 120[14].
οὐχί 142[11], 168[3].
ὀφθαλμός 118[7], 119[11], 127[12], 135[21]. 143[12], 146[12], 150[23] al. sch. 147[2].
Ὀφιῶτις (*ἰφιῶτις* L) 156[1].
ὄχ' ἄριστος (Hom.) 169[23].
ὀχετός 119[11], 127[13].
ὄχλος 156[30].
ὄχνη 139[12].
ὀχυρώτατος 149[9], 172[6].
ὄψις 116[1], 154[4] (ubi *ὕψει* GL) 170[10].
ὄψον 120[4].
ὀψοποιός 120[11].

Π

πάθος 135[11] s. 150[25]. sch. 115[4].
Παιανιεύς (*παιανεύς* V, *πλανεύς* L) 154[8].
παίγνιον sch. 133[20].
παιδαγωγέω sch. 128[4].
παίδειος 121[12], 139[2].
παιδία 121[14], 134[6].
παιδίον 121[13], 139[1].
Παίονες 153[17].
παῖς 138[11], 156[19].
Παῖτος 154[1].
πάλαι 133[11].
**Παλαιμένης* [158[17]]
παλαιός 112[10], 113[11], 149[17], 156[7], 159[9], sch. 126[5].
παλαίω (Hes.) 125[5].
πάλιν 124[1]. v. *αὖ*.
Παλληναῖοι 170[21].
Παλληνεῖς 148[18], 171[12].
Παμμένης 158[19]. 173[1].
Παναριστίδης 162[12], 167[20].
πανδημεί 163[5].
πανήμεροι (varia lectio pro *παρημένῳ* apud Hom. *λ* 578) 139[8].
πανθοινεί 163[5].
Πανναῖοι 171[8].
παννυχίζω 115[16].
**Πανοπαῖοι* 170[22].
πανοῦργος sch. 121[9].
Παντεύς 121[9], 154[10]. sch. 128[4].
**Πάντων* [154[10]] (sed v. *Παντεύς*)
πάντη 158[6].
παντοῖος 156[8].
πάντως 160[14].
πάνυ 112[2], 123[14].
πάπυρος sch. 115[17].
παραβάλλω acceïdo 160[8].
παραγί(γ)νομαι 172[7], sch. 124[16].
παράδεισος. ὁ καθ' ἡμᾶς— 131[8].
παρακλήρῳ (sic pro *παρ' ἀκλήρῳ*) 166[18] ; v. *ἄκληρος*.
παραλήγουσα (*συλλαβή*) sch. 122[17].
παραπέμπω 132.[9], 144[25].
παρατρέπω 165[11].
παρατρέχω. παραδραμεῖν 155[4].
παρειά sch. 118[5].
παρεκβόλαια 112[1].
παρεκτικός 156[27].
περενείρω 169[23].
παρηβηκώς 156[23].
πάρημαι (Hom. *λ* 578, v. *πανήμεροι*) 139[8].
παρθενία 137[16] s.
Παρθένιος ἰσθμός 142[17].
παρθένιος 147[10], 149[14].
παρθενών [147[10]]
Παρθιαῖοι (l. *Παρθναῖοι*) 148[11].
Παρθναῖοι 171[8].
παρίδω (v. *παροράω*) sch. 126[16].
παρισόω. παρίσωται 134[7].
παρίστημι [153[1]]
παρισωμένως 117[11].
Παρμενίων 145[9.11].
παροινία 136[15].
παρομοιόομαι 121[8], 134[7].
παροράω 126[16] (v. sch.)
παρῳδέω [128[11]]
παρωθέω. παρεωσμένος 126[15].

Παρωκεανῖτις 156[1].
?*Παρωναῖοι* 170[22].
πᾶς 160[7], *πᾶς τις* 168[18].
Παταικίων 146[4].
Παταρεύς 154[7]. *Παταρεῖς* 148[25].
Πατραιεῖς 171[20].
Πατρεύς 121[10], 128[5].
Πατρεῖς 148[20], 171[15].
πάτρη (Hom.) 128[18]
πατρόθεν [154[9]]
πατρῷος 168[19].
Παφλαγονία sch. 120[7].
πεδάω. *πεπεδῆσθαι* 124[14].
Πεδιεῖς 172[2].
πεδινός 117[15], 141[16].
πεδίον 131[7], 139[4], 149[13], 162[20].
πέδον 170[11], sch. 160[18].
πείθω 142[13] 172[12].
Πείθων 145[23], 173[6].
πεῖρα 112[10], 165[2].
πειράομαι. *πεπειραμένος* 172[16].
πειρατεία [132[7]].
πειρατής 132[6].
πείρω. *παρείς* 161[13].
Πεισιάναξ 145[24].
Πεισίας 145[24].
Πείσων 145[23], 173[5].
Πειώλης 135[31], 159[5].
πελαγίζω 149[14]
πέλαγος 168[17]. *πελάγη* 142[16].
Πελαῖοι [171[7]].
πέλας. *ὁ* —118[10]. *οἱ*— 119[15],122[7].
Πελιεῖς 171[18].
Πελλαῖοι 148[14], 159[4]
Πελοποννήσιοι [158[23]]
**πέμητα* erratum pro *πέμματα*? q. v.
πέμματα [120[9]], ubi *πεμήτων* V.
πέμπω 169[25].
πεμπώβολον 161[13], ubi *πρόβωλος* L.
πενέστης v. *πένησσα*
πένησσα 127[9] (v adn.).
**πενητεία* 122[11], 127[3].
πενία 122[11], 127[1.3], sch. 120[6].
πεντόροφος erratum pro *πεντώροφος* in V sch. 122[17].
πεντώφορος sch 122[17]
<*πεοίδης*?> v. *πειώλης*.
Περγαῖοι 170[23].
Περγεῖς 171[25].
περιανθίζω 159[19].
περιβάλλω. *περιβεβλημένος* 122[19].
περιβόλαιον 116[5].
περιγί(γ)νομαι 115[6].
περίειμι (*εἰμί*) 141[10]
περιέχομαι 127[16]. [19]
περίληψις. *βιβλίων* 112[9].
— *νοημάτων* 113[15].
περιοράω 127[11]. sch. 126[16].
περιουσιασμός 123[13].
περιπαθῶς 168[17].
περιπείρω. *περιεπάρησαν* 112[20].
περιπεπηγώς 132[16].
περιπέτεια 167[5].
περιπίπτω 119[16].
περιπλέω [142[16]].
περιποιέομαι 123[6] (cfr. sch.)
περισκοπέω 142[17].
περισώζω 120[1]. *περισώζομαι* 115[13].
περιτίθεμαι 117[7].
περιττός 114[18]. *περιττὸν ἡγοῦμαι* 112[18].
περιφρονέω 126[17].
περιωδυνία 159[20].
περιώσιος 161[1].
περόνη sch. 120[7]
Περσεφονείη (Hom.) 129[15].
Περσίς sch. 144[2].
πεσσός 120[7].
πέτομαι 160[17].
Πετόσιρις ὁ Παταρεύς 154[6].
πέτρα sch. 156[1].
πέτρη Ὠλενίη [131[10]]
πεττεία 120[5].
πεύκη sch. 131[13].
πεῦσις 169[13].
<*πεώδης*?> v. *πειώλης*.
πῃ 117[15].
πηγή, 150[28], sch. 115[4].
πήγνυμαι 149[9].
πηγνύω 172[9].
πηδαλιουχέω 140[16].

πηδάω 122[7], 133[17]. sch. 120[12], 133[13], 147[6].
Πηλείδης 169[6].
Πηλεύς. ὁ (τοῦ) Πηλέως 153[8], 170[1].
πήληξ 152[5].
Πήλιον 138[14], sch. 117[7], 152[9].
Πηλουσιῶται 153[1].
Πηνειός 159[2], 163[21].
Πηνελόπη 136[17] (v. *Add.*)
Πιερικός [159[2]]
πίθηκος 153[2].
Πίκος (Ζεύς) 147[17], 153[16].
πικρός 138[19]. *πικρότατος* 125[13].
πιλίδιον [117[7]].
πιλίον 117[7], 152[9].
πῖλος sch. 117[7].
πίμπλημι. πεπλησμένος sch.147[6].
πίννα 162[16].
πίνος [143[4]].
πίνω 121[4], 136[2]. *πέπωκα* 163[3].
πίπτω 160[11], 169[12]. sch. 147[6].
πίσεα 143[2].
Πίσις 173[7].
Πισ[σ]αῖοι 148[10].
Πισ(σ)αῖος n. viri 145[23] s.
Πισ[σ]αῖος (Ζεύς) 147[14].
Πισ[σ]ιδεῖς 149[2], 172[2].
πιστεύω 161[3].
πίστις sch. 116[6].
πιστότερος 133[3].
πίσω τὸ ποτίσαι sch. 143[2].
πιτνοκάμπης 128[11].
πίτυς sch. 128[11].
πίων 169.[2]. sch. 130[9].
πλακοῦντες 120[10].
πλανάομαι sch. 133[13].
πλάνος 129[10], 150[2], 157[2], 168[16].
πλαστουργέω. πεπλαστουργημένος 121[17].
Πλαταιαί 141[32].
Πλαταιεῖς 148[22], 171[19].
πλάτος (l. *πλῆθος*?) sch. 119[11].
Πλάτων 134[3].
Πλατώνειοι 149[22].
Πλειάδες 129[5].
Πλεισθενίδης 142[12].
πλεῖστος 112[11], 141[15] s., 151[19], 154[1]. *πλεῖστοι* 114[14], 115[5]. *πλεῖστα* 122[16]. *ὅτι πλεῖστος quam maximus* 112[21], 126[1].
περὶ πλεῖστον τίθεμαι 127[8], 139[19] (ubi *πλείστων* codd.) 167[23].
Πλειστῶναξ ὁ Φανοτέως 146[2].
πλείων 149[5].
πλειών sch. 129[5].
πλέκω. πεπλεγμένος 116[1].
πλεονασμός sch. 128[12].
πλευρά 144[22].
πλευρῖτις 161[16].
πλέω 142[16].
πλῆθος 125[6], 133[2], 156[27], 167[11], 168[17.25], v. *πλάτος. πλήθη* 142[21].
πληθώρα 167[1].
πλήν sch. 118[6].
— *εἰ μή* sch. 122[17].
πλήρης 145[21].
πληρόω 142[12] [143[4]] 157[9], 170[11]. *πληρωθῆναι* 165[16]. *πεπληρωμένος* 124[16].
πλησίον 148[12]. sch. 126[17].
ὁ — 126[12], 167[7].
πλήττω 161[6].
πλοῖον 123[19], 136[24], 165[20].
πλούσιος sch. 134[4].
πλουσίως sch. 114[20].
πλουτέω sch. 133[8].
πλοῦτος 112[22], 117[3], 119[15], 123[9], 123[15.17], 132[2], sch. 116[6].
πλοῦτοι 125[17], 126[1], 132[5].
ἀρετῆς — 123[8], 125[14], 165[15].
ῥητῶν παλαιῶν — 112[11].
Πλούτων 130[20] s.
πλοχμός (πλογχμός v. l.) 151[19].
πλωτός 136[24], 166[1].
πνεῦμα 131[14].
ποδήρης 152[13].
ποθεινότερος 112[19].
ποθί (Hom.) 170[2].
πόθος 136[22], 138[10], 139[17], 141[18], 150[26], 165[19]. *πόθοι* 144[13], 146[6], 160[3], 163[8].

ποιέω 112[20], 119[6], 122[18], al.
ποιέομαι 127[19], 142[15],158[7], 161[5].
ποιήεις 143[3].
ποιητής 137[13], 147[25]. *ὁ* — Homerus 119[2].
ποικίλος 135[24]. *τὸ ποικιλώτατον* [131[10]]
ποῖος 145[16.18], 149[6], 172[14].
πολεμέω 135[10] s.
πολεμικός 157[23].
πόλεμος [143[4]], 150[26].
πολέω? 141[5] (v. pag. 108, n. 1).
Πολιάς (*Ἀθηνᾶ*) 147[3].
Πολιεύς (*Ζεύς*) 147[19].
πολίζω [154[9]] v. *πονέω*.
πόλις 120[2], 140[4], 146[17], 149[7]. sch. 117[1], 144[2], 145[26].
πολιτεύομαι 122[3], 158[10].
πολλάκις. μὴ — *ne forte* 169[17].
πολλοστός 160[14].
πολυάνδριος 172[5].
πολυβότειρα 157[18] s.
Πολυδεύκης 138[5].
Πολύδωρος 145[26].
Πολυιδής 145[3].
Πολύιδος 145[3].
πολυκέφαλος sch. 115[6].
πολύκρεως 121[3].
πολύκωμος 121[2].
*πολύς saepe.*V. *πλεῖστος,πλείων.*
πολλοί 112[4], 115[3].
τὰ πολλά 143[3].
μετ' οὐ πολύ 159[18].
πόμα 120[9], 131[9].
πονέω 113[18], 124[3], 125[11] [154[9]] sch. 127[21].
πονηρός 122[6], 123[5.12], 132[12],173[10]. sch. 121[9], [149[6]].
— *λογισμός* sch. 115[4].
πόνος 112[12], 114[2], 117[13], 124[3], 128[3. 5], 130[11], 138[21], al.
τῶν λόγων — 114[2], cfr. 159[10].
οἱ πρὸς τὸν λόγον πόνοι 114[5],
ἀρετῆς — 115[1].
οἱ τῆς φροντίδος — 170[1].
πόπανον [120[9]]
πορεία 163[3].
πορθμεῖον. [142[19]] v. *Add.*
πορθμός 142[19].
πορνεία 136[13].
πορνικός 140[3], 146[11.21].
πόρνος sch. 121[8].
πόρος 119[5], 140[12]. *πόροι* 150[10].
πόρρω εἰκότος 169[32].
πορρωτάτω 129[3].
Ποσειδών 137[15], 155[4].
πόσις 137[7], sch. 116[6].
πόσος 170[9] ss.
ποτάμιος 137[16], 150[28].
ποταμός 131[11], 132[10], 137[8], 151[22], 162[4], sch. 119[4].
ποτάομαι 160[17].
ποτὲ 133[12].
ποτήριον sch. 120[14].
ποτίζω sch 143[2].
ποτόν 122[11.17], 131[10], 136[27], 165[5.11].
πότος 121[7].
ποῦ 154[11], 159[3] s.
πούς. τὼ πόδε 147[6], sch. 118[15].
πρᾶγμα 132[4].
Πράμνειος 136[3].
πρανής sch. 124[5].
**Πραταιεῖς* 148[23].
πρεπωδέστατος 128[7].
πρεσβύτερος 160[1].
πρηνής (vel *πρηνές*) 124[5] (v. sch.).
πρηνεῖ χειρί 124[19].
πρῆστις 137[9], 151[7].
πρηών 143[1].
Πριηνεῖς 149[2], 172[2], 173[2].
πρίων sch. 143[1].
πρό πρόθεσις sch. 121[3].
προάγω. προηγμένος 126[17],134[29], 152[26].
προαγωγεία 133[27], s.
προαγωγεύς 121[10].
προαιροῦμαι. προῃρημένος 126[13].
πρόβατα sch. 118[15].
πρόβωλος [161[13]], v. *πεμπώβολον.*
προγλωττίζω sch. 122[5].
Πρόδικος ὁ Πρωταγόρου (sc. *μαθητής*, cf. Suidam) 146[3].
προεδρία 134[11].
προεῖπον. προειρημένος 156[12].

*πρόηβος 121[7].
πρόθεσις sch. 121[8], 161[2].
προθυμέομαι. προτεθυμημένος 122[3], 126[14], 156[30], 167[7].
προΐεμαι sch. 117[10].
Προικοννήσιοι (Προκ- et Προικ- etiam apud Suidam) 158[22].
προκαθεδρία 134[13].
πρόκειμαι]132[10]]
Πρόκνη 166[10].
Προκοννήσιοι, v. Προι-
προλέγω 128[15].
προμαχών 149[9], 172[10].
προμήθεια 134[20].
προνεύω. προνενευκότα clivi sch. 118[2].
πρόνοια 133[18], 149[23]. sch. 150[2].
πρόξ 153[15].
προξενέω 126[4].
πρόποδες 143[2].
πρόπομα 121[1].
προπρών (sc. *προπρών) [143[2]]
πρὸς δὲ καὶ 156[3].
προσάγω. προσαγηοχώς 129[17].
προσανέχω 113[26].
προσάπτω 150[29].
προσγίνομαι 141[6], 146[10].
προσεδρεία 134[15].
πρόσειλος 124[11] (cfr. sch.)
προσεῖπον 113[5], [125[4]], 125[7].
προσεπισυνείρω 159[13].
προσεπιτούτος 131[6].
ποσέτι γε μήν 113[7].
πρόσηβος 121[6], 156[22].
προσήκω 127[10] προσήκων 167[10].
προσήλιος 124[12] (cfr. sch.)
προσηλόω 124[4], 129[2].
πρόσθεν 141[21] s.
προσίεμαι 117[10], 135[24], 162[1].
πρόσκειμαι 133[25], 161[2].
προσκορές 159[11].
προσκυνέω 152[25], 153[3], 156[29].
*προσοίεσθαι sch. 117[10].
προσονειδίζω 134[26] s.
προσποιέομαι sch. 123[5].
προστάσσω. προστετάγμεθα 135[10].
προστατέω 122[2].
προστήκω. προστετηκώς 128[8].
προστίθημι 140[8], 146[22]. προστίθεμαι 124[19]. προστεθειμένος deditus 114[24], 127[18].
προσφέρω. προσοίσω 169[13]. προσήνεγκον 169[13].
πρόσωπον 118[12]. ἐπὶ — (=πρηνές) sch. 124[5].
προτείνω 137[5], 165[10].
προτένθης 121[8].
προτιμάω 167[4], [122[6]].
προτρέπομαι 124[13].
ποτρέχω. προδράμῃς sch. 122[5].
προυργιαίτατος 114[11].
Προυσαεῖς 146[5].
προφέρω 113[12].
προφητικός 131[1] s.
προχείρως 113[1].
προώλης [159[5]]
πρόων (l. πρώων) 143[2].
πρυμνώρεια 142[14], sch. 118[2].
πρώην 144[2].
πρωθήβης 156[22].
πρωθήβων (nisi errata scriptura est, πρώθηβος fictum pro πρωθήβης) 121[6].
πρώιθεν 162[1].
πρῶνες sch. 118[2].
Πρωταγόρας 146[3].
πρωτοκλισία 134[15].
πρῶτος 136[1], 157[12], 165[14], sch. 120[14]. οἱ πρῶτοι 114[10].
πρωτουργός 158[1].
πρώων ; v. πρόων, πρῶνες.
πτηνά 123[18].
κτῆσις 123[19].
πτίσσω 124[19], 125[1]s.
Πτολεμαῖος 140[11].
πτύον [154[8]]
πτῶμα 123[2].
πτώξ 153[15].
πτωχεία 127[1].
πτωχός 122[1]. sch. 127[3], 166[18].
Πυδναῖοι 171[9].
Πυθαγόρειοι 119[10], 149[21].
Πυθέας 155[23] s.
πυκνός sch. 160[11].

Πυλαῖοι 171[6].
Πυληγενής 167[16].
Πυλογενής sch. 128[12].
Πυλοιγενής 128[12].
Πύλος sch. 128[12].
Πυλών 123[1].
Πυραίχμης 145[5] s.
πύργος 172[12]
Πυριφλεγέθων 130[15] s.
Πυ(ρ)ρηναῖοι 148[13], 171[6].
πωλέω. πόνων — 114[3].141[5].
πωλοδαμνέω 117[10]. [12].
πωλοδάμνης 117[12].
πῶλος 117[16], sch. 148[2].
πώποτε 139[20], 169[29].
Πῶρος 140[10], 159[3].
πῶς 152[27], 156[28], 158[20].
πὼς v. *μήπως*.

P

ῥα (Hom.) 169[7].
ῥάβδος sch. 162[8].
?*῾Ραδικωνεῖς* 171[28].
῾Ραδάμανθυς 130[5].
ῥαθυμέω 113[20], 124[4].
ῥάθυμος sch. 125[5].
ῥάκειον (i. e. *ῥάκιον*) 122[18].
ῥεῖθρον 112[15]; [136[19]], 150[29].
῾Ρειθυμναῖοι 170[24].
ῥέω 162[21], 167[17], sch. 130[16].
῾Ρηγῖνος 162[14].
ῥῆγος 116[12].
ῥῆμα 119[17], 160[16].
῾Ρήν sch. 119[4].
῾Ρῆνος sch. 119[4].
ῥῆσις [153[1]].
῾Ρῆσσος. 172[14].
ῥητόν 114[15], 131[1] s. *ῥητὰ παλαιά* 112[10].
ῥητορικός sch. 160[12].
ῥήτωρ 114[18].
ῥῖγος 116[12].
ῥίζα 113[18].—*τοῦ ὄρους* sch. 118[2].
ῥίν sch. 118[15], 119[4].
ῥίνη 162[16].
῾Ριπαῖοι 171[6].
ῥίπτω. ἐρρίφεισαν 168[11]. *ἐρρίφθων* 114[11]. *ἐρ<ρ>ιμμένος* 123[2].
ῥίς 119[4] (v. sch.). *ῥινί* 160[16]. Cfr. *ῥίν*.
**ῥόβος* v. *ὄροβος* et cfr. Graecorum recentiorum *ῥόβι*.
῾Ρόδος 161[14].
ῥοδωνιά 162[4].
ῥοιά 139[12] s.
ῥοίδιον sch. 139[12].
ῥοῖζος 159[21].
?*῾Ροσεῖς* [171[2]].
(*ῥοτίς*, sic, 172[24]).
ῥυηφενής 134[4].
**ῥυηφενῶς* 114[20].
ῥύομαι (Hom.) 152[7].
ῥυτήρ 118[5].
῾Ρωμαῖοι [148[4]], 158[8].
ῥωμαλέος 157[25].
῾Ρώμη sch. 147[11].
ῥώννυμαι.— *λόγοις* 113[25]. v. *ἔρρωμαι*.
ῥωπικός 119[4].

Σ

Σαβαῖοι 148[15], [171[8]].
Σαδδουκαῖοι 148[14], 171[7].
σακελίζω sch. 163[4].
σακέλιστήρ sch. 163[4].
σακελιστ<ή>ριον sch. 138[19].
σαλακωνεία 120[6].
Σαληνεῖς [171[25]].
Σαλμωνεύς 137[6]. *Σαλμωνεῖς* 148[24], 171[21].
**σαμαγεία* 173[11]..
Σάμιος (*οἶνος*) 136[5].
Σαμοσ[σ]ατεῖς 149[4], 172[1].
σανίς sch. 120[5].
Σαραπεῖον 153[4].
Σάραπις 153[4].
Σάρδεις 141[31].
Σαρδιαῖοι 170[23].
Σαρδωνικός 142[18].
Σαρωνικός 142[18].
Σατανεῖς 171[22].
σατανικός 156[6].

σάττω sch. 126[10].
σάτυροι 135[26], s.
σαυτόν 124[3], 125[11], 133[15.18], cfr. *ἑαυτόν*.
σέβας 151[5], 153[3].
σεβασμός 129[15]. *σεβασμοί* 121[19].
Σεβῆρος 154[3].
?*Σεγέται* 144[18].
Σειληνός [159[5]]
σειραίνω τὸ ξηραίνω sch. 116[10].
?*Σειραῖοι* 170[21].
Σειρήνειος 136[18].
Σείριος 157[14] s.
Σεισίχθων (*Ποσειδών*) 155[5].
Σελγεῖς 149[2], 172[2].
Σεληναῖοι 170[18].
σελήνη 157[14] s.
Σεμιράμειος 142[7].
σέρεις [153[5]].
σέσελι 153[9].
σήθω sch. 161[17].
σηκός 147[9].
σημαντικός sch. 129[5].
σήμερον 123[14]
σήρ 116[10], [132[6]], 142[21]. sch.116[10].
σήραγξ 142[22], 160[7], sch. 116[10].
σής, σητός [132[6]]
**σησαμίτης* sch. 120[10].
σήσαμοι 120[10], 161[17].
σιγάω 163[13].
Σιγγαῖοι 170[21].
Σιδόνες [153[17],] 160[9].
**Σιδωνεῖς* 171[18].
Σίθων 158[19], 173[5].
σικίνη (sed pro *σικίνῃ* legendum, ut opinor, *σικίνει*) 121[15].
σικίννι (dativus pro *σικίννιδι*, fort. *σικίννει*?) 133[20].
Σικυωναῖοι 148[15], 171[8].
Σίλλοι 153[17].
Σίλων 158[19], 173[5].
?*Σιμαπεῖς* [171[21]]
Σιμμίχη 155[25].
Σιμοείσιος sch. 118[6].
(*Σίνδοι*?) 153[17].
Σίνις. Σίνιδες 115[8].
Σίντιος(*Ἥφαιστος*) 147[6] (v.*Add.*)
Σινωπεῖς 148[23], 171[20].
Σινωπίτης 162[7].
σιρομάστης v. *συ—*
σιρ[*ρ*]*ός* 142[21].— *ὁ λάκκος* sch. 116[10], 132[6].
σισύρα, 116[9].
Σισύφειος 130[13].
**Σισωνεῖς* 148[22].
σιτοδεία 122[16].
σιτοδεῖα [122[16]], v. *Add.*
σῖτος 122[16]. *σῖτα* 120[3], 158[21].
σκαιός 126[14], 129[6].
σκαιωρέω 166[12].
**Σκαφιάθεν* [154[9]].
Σκείρων. Σκείρωνες 115[8].
σκευαστός sch. 152[10].
σκηπάνιον 161[6].
Σκηπτοῦχος (*Ζεύς*) 147[22].
σκῆπτρον 144[7], 161[7].
σκιάδειον 117[7].
σκιάδιον [117[7]]
σκίλλα 153[5].
σκίμπους 161[7].
Σκιωναῖοι 148[12], 171[5].
σκόλυμος 153[5].
σκοπιά 133[19], v. sch. 118[2].
σκοπός 113[10], 122[10], 133[18], 140[13], 143[5], 159[9], 170[12], 172[26].
σκόροδον 151[14] [153[5]].
σκοτεινός 130[19], 136[21], 165[18]. sch. 129[16].
σκοτίζω [118[8]], 150[17]. *ἐσκοτίσθαι* 150[21].
σκότος 150[2]. sch. 136[21].
σκυθρωπός 118[10].
σκύλλα erratum pro *σκίλλα*, q. v.
Σκύλλη 165[1].
Σκυτεῖς 148[23], 171[19].
σκώληξ sch. 116[10].
**σκωπιά* 121[15], 133[20].
σκωπτικός 143[6].
σκωπτόλης 135[30], 159[5].
Σμέρδις (*μέρδις* V) 148[3].
σμικρολόγως 150[6].
σμίνθις = *μίνθις*
Σμυρναῖοι 170[25].
Σογδιανοί 158[23],

Σολεῖς 148[22], 171[17].
σός. σοῖσι (Hom.) 169[3].
**σουβλίον* sch. 161[13].
Σουγδιανοί [158[23]].
σοφία 114[3].
σοφιστικός 114[9].
σοφός 113[21] ss., 122[5], 150[20], 152[15]. *σοφοὶ λόγοι* 112[7]. *οἱ σοφοί* 114[14], 149[18], 161[20]. *τὸ σοφὸν εἶναι* 113[23]. *σοφώτατος* 112[3], 152[27].
σπάνις 133[5].
σπάω 114[16].
σπέρματα 153[14].
Σπέρχις 144[11].
σπηλύγγη (= *σπῆλυγξ*) 142[22].
σπῆλυγξ, v. *σπηλύγγη*.
σπίλος 141[3].
σπλάγχνον 169[18].
σπλήν. σπλῆνες 128[20].
σπορεύς 159[7].
σπουδαῖος 167[2]. *σπουδαιότερος* 112[5].
**σπουδασμός. σπουδασμοί* 112[21], 125[17].
σπουδή. ἐν σπουδῇ ποιέομαι 127[19].
σταθηρός [132[1]], 133[2].
σταλαγμός 170[11].
στάμνος sch. 116[1].
στέλλω. ἐσταλμένος 126[8].
στεναγμός 142[11].
στενάζω 123[10].
στεντόρειον 123[11].
στενωπός 121[16], 142[11].
στερέω sch. 123[10].
στερή(sic) sch. 133[4].
στερητικός sch. 127[3], 131[7], 160[7].
στήλη [154[9]].
Στησάνωρ 173[6].
στιβάς 116[2], 160[19].
στοιχεῖα 157[20] s.
στόμα 160[5].
Στρατεία (v. *Στρατία*) [143[14]].
στρατηγός 128[17], 143[9], 144[20].
στρατιά 143[11].
Στρατία (*Ἀθηνᾶ*) 143[14].
Στράτιος (*Ζεύς*) 147[12].
στρατοπεδεύω 149[8].
στρατός 142[13], 169[6.14.25], 172[22].
στρόβηλος sch. 131[13], 170[5].
στροβιλοειδής 149[19].
στρόβιλος sch. 131[13].
στροβιλώδης 131[13].
στρυμόνες sch. 118[1].
στυγερός 166[11].
Στύξ, 132[9].
συβόσιον 168[4], sch. 117[15].
συβώτης 140[8]. sch. 117[15].
συγγένεια sch. 126[17].
συγγραφαί 145[21].
συγκοινωνέω 126[10].
συγκροτησμός [143[4]], 157[28], 165[3].
Συηναῖοι (= *Συηνῖται* ?] 148[9], 171[2].
Συλεῖς (cfr. *Συλέως πεδίον*) 171[28].
**συλία* (= *ἱεροσυλία*) 132[5].
συλλαβή sch. 117[3].
συλλαγχάνω. συνειληχώς 112[7].
συμβαίνω 123[14].
συμμορία 157[7], sch. 118[12].
σύμφωνον sch. 161[1].
συνάγω. συναγαγών 162[19]. *συναγηοχώς* 112[9].
συναθλέω 168[9].
συναθροίζω. συνηθροικώς 112[3].
συνάθροισις 169[6].
συναλίζω. συνηλικώς 112[3], 149[6].
συναλλάκτης sch. 162[13].
συναποθνήσκω 140[7].
συνασπισμός 122[8].
σύνδενδρος sch. 118[2].
συνδυασμός 138[1].
συνεθίζω. συνειθισμένος 126[11].
συνειδός conscientia 141[1].
συνερανίζω. συνηρανικώς 112[11].
συνεργία 134[19].
συνετός 167[12]. *συνετώρεροι* 112[5].
συνέχω 150[12].
συνθιασώτης 114[1].
συνοικέω 144[2].
συνοικίζω 144[3].
συνουσιασμός sch. 138[1].
σύνταξις 112[1].
συντάσσομαι 114[21]. *συντάσσω.* 173[11].

συντίθεμαι 124[7].
σύντομος sch. 148[2].
συντόμως sch. 163[3].
συντριμμός 125[16], 165[2], 166[7].
συρομάστης (l. *σι-*) 152[10]
σῦς 119[2].
συστέλλω sch. 117[3].
συστροφή sch. 144[8].
συχνός 169[12].
σφαίρισις 120[5].
σφαιροειδής 149[20].
σφάττω. ἐσφαγμένος 166[14].
σφήν sch. 160[2].
σφηνάριον sch. 160[2].
σφηνοπώγων 160[2].
σφίγγω. ἐσφιγμένη (χειρί) 112[15].
σφοδρός 114[1], 130[10].
σχηματισμός 116[7].
σχίζω. ἐσχισμένος sch. 122[18].
σχοινίον sch. 161[13].
Σώκλαρος 145[5].
Σῶκος (Ἑρμῆς) 137[3].
Σῶκος 145[4].
Σωκράτης. Σωκράτεις 139[22].
σῶμα sch. 125[13], 139[8], 160[14]. *σώματα* 150[10].
σωματικός 159[20].
σωρεῖτις (immo *σωρείτης*, sed cfr. BZ. XVI 442) 139[18].
σωρίτης 167[23].
σῶς (Hom.) 169[30].
σώτειρα πρόνοια 149[23].
σωτήρ (=*σώτειρα*) [149[23]].
σωτηρία 128[19].

T

ταλαν(ί)ζω 125[19].
Τάλ[λ]ως 145[6].
Ταναγραῖοι 148[14], 171[7].
Ταντάλειος 130[10], 139[10] s.
ταπεινός 122[8].
ταράσσω 172[23].
Ταριχαίται (i. e. *-χε-*) 154[17].
Ταριχαῖοι (= *Ταριχεάται*?) 148[16], 171[9].
* *Ταρπηγός* 142[4].
Ταρσεῖς 149[3], 172[2].
ταρτάρειος 130[13].
ταρτάριος 130[14], sch. 115[10].
Ταρτησ<σ>ός 142[4]. sch. 120[2].
ταυλία (=*ταβλία*) sch. 120[5]
Ταυρομενείτης 162[10].
ταῦρος 118[15], 135[26] s. 158[8], 169[2].
τάχα 114[21], 127[21].
Τάχως (l. *Ταχώς*) 145[7].
Τειρεσίας 146[1], 166[7].
τεῖρος. τείρεα 157 [6] s.
τειχίον 172[8]. *τειχία* 172[11].
τειχισμός 148[1].
τειχομαχεῖον sch. 149[8].
τεῖχος 142[7], 149[7], 172[7].
Τειχώς 145[7].
τέκνον 132[11] [144[3]]
τεκταίνομαι 152[23] 165[14].
τεκτονική 152[16].
τεκτονικός sch. 143[1].
Τελαμών. 138[17] (v. *Add.*)
Τέλλος 145[7].
Τελμισ(σ)εῖς 149[3], 172[3].
Τελμισσός 142[6], 162[22].
τέλος 127[22.24].
τελώνιον 161[1].
Τεμενίτης 162[6].
τέμενος 146[24], 147[1].
τέμνω sch. 126[11].
τένδω sch. 121[8].
Τένεως [148[4]].
Τερμέρ(ε)ια κακά 115[10]. *Τερμέρειος μυχός* 130[14].
Τερμησσός 142[6].
τερμιόεις 152[12].
Τερπικέραυνος (Ζεύς) 147[20]
<τε>τεχνιτευμένως 152[22].
τετράκωμος 121[16], 133[20]
τεύχω κακόν (Callim.) 165[17].
τέχνη 161[12], sc[. 128[15].
τεχνηέντως 152[20], sch. 128[15].
τεχνητός sch. 128[15].
τεχνιτεία 128[15] (cfr. sch.), 155[24].
τεχνιτεύω sch 128[15].
τεχνίτης 152[14], sch. 128[15].
Τέως 141[22] s.

τζαμαδάν sch. 117[3]
τῆδε. τὰ - *hic mundus* 140[6]
τηκεδών 124[8].
τηλία 120[5] (v. sch.)
τῆλις (*fenum Graecum*) 117[2].
Τήνιμοι pro Τήνιοι [147[27]].
Τήνιοι 147[27], 151[11].
Τῆνος 141[27], 146[13].
τηρέω 114[7].
Τήρης ὁ Τηριδάτου 146[1].
Τηριδάτης 146[1].
τητάομαι 123[10].
Τηύγετον ὄρος 159[1].
Τιβεριεῖς 171[28].
Τιγράνης ὁ Παιανιεύς 154[8].
τὶ. ἤ τι ἢ οὐδέν 114[25]. ἄλλῳ τῳ 126[5].
Τίγρης 131[10].
τίγρις 137[9] s., 153[14].
τίθεμαι. τίθεσο 122[6]. τίθεσθε 116[11]. τιθέσθων 114[12], τεθείσθων 114[12]. τιθέμενος 125[18], 160[9]. 167[23]. τεθειμένος 122[7], 127[6], 133[11], 139[19]. θεῖναι sch. 147[6]. τεθῆναι 114[14].
τίθημι 154[11].
*τίλις (*tilia* ?) 117[1], cf. τῆλις
τιμάω 121[17], 140[7], 151[11]. τιμώμενος 159[2]. τετίμητο 154[5]. τετιμημένος 154[12].
τιμή 131[8].
τιμωρέομαι (pass.) 128[6].
τιμωρία 128[7].
τιμή 122[4], 150[28].
τινάσσω 131[14].
τίνω. τίσειαν (Hom.) 169[3].
Τίρεως (Τιρέως ?) ὁ Τειρεσίου 146[1].
Τισαμένης 173[1].
Τισ<σ>αφέρνης 154[5].
* Τιστῖς ? 154[14]. ubi *Τίτον* LG
Τιτάνειος 130[13].
Τιτανοκράτωρ (Ζεύς) 147[23].
Τίτος v. Τιστῖς
Τιτυός 139[6].
τὸ μέν... τὸ δὲ 112[11] s.
τ<ο>ι *tibi* 169[1] s.
τοι *sane* 169[22]
τοιγαροῦν 163[13].
τοιοῦτος 112[12], 156[27].
ὁ — 112[20], 139[17], [158[10]]. 168[2].
ὁ μὴ — 130[7.22], 135[2].
τὰ τοιαῦτα 112[17].
*τοιχορυκτέω 132[7].
τοιχωρύχος 132[7].
τοπάζω 166[10].
τόπος 115[11], 117[14], 119[6], 124[16], 126[16]. al. — sch. 118[2].
τορεία 152[18].
τορόν 123[11].
Τορωναῖοι 148[5].
τοσοῦτος 125[19], 129[10], 157[2].
τοσοῦτον adv. 135[4].
τόσ<σ>ον (Hom.) 169[15].
τότε 155[15].
τουτέστι(ν) 128[18].
Τράλλεις 141[30].
τράπεζα 121[2].
*τραπεζεῖται (immo τραπεζῆες) κύνες 162[13].
τραπεζίτης sch. 162[13].
τραχεινός 117[14], 141[17].
τράχηλος sch. 143[1].
Τραχίνιοι 154[16].
Τραχωνῖτις 161[20].
τρεῖς 120[2].
τρέφω 137[10].
τρέχων *ambulans* 140[1].
τριβών(ε)ιον 119[17].
τριπλοῦς 170[3].
Τριπτόλεμος 159[7].
τρίτος sch. 117[3].
Τρίχινον ἱμάτιον sch. 119[7].
Τροιζήνιοι 154[14].
Τροίη (Hom.) 170[2].
Τροκήνιοι 154[15].
τροπή (litterarum) sch. 116[8], 120[9], 124[5].
τρόπος 136[26], 166[3]. τρόποι *mores* 120[8], 121[12], 123[5], 139[3], 140[12]. τῶν τρόπων θαύμαζε 129[9]. τρόπον adv. 121[13].
Τροπωνίδης [158[14]].
τροφεύς 134[4].

τροφή sch. 117[15].
τρυγάω 166[20].
τρύγομαι (= ξηραίνομαι) sch. 159[18].
τρύγοιπος 163[3].
τρυφηλός sch. 121[8].
Τρωικός [143[4]].
Τυανεῖς 148[18], 171[10].
τύλη cf. τῆλις.
τυμβορυκτέω 132[8].
τυμβορύχος [132[7]].
τυμβωρύχος 132[7].
τύπος 137[1], 165[6].
τύπτω 161[13].
τυραννέω 149[6].
τύραννος 149[6].
τυρεία 166[5].
Τύριοι 147[27].
τύρσις 172[9].
Τυρώ, sch. 137[6].
τυφεδών 124[8].
τυφλός 159[9].
τύφος 125[19].
Τύχη 119[17].

Υ

ʿΥάδες 129[5].
ὗαινα 151[7].
ὑβρίζω sch. 126[11].
ὕβρις 122[8].
ὑβρισμός 170[3].
ὑγεινός [124[18]].
ὑγιεινός 124[18], 132[1].
ὑγιῶς ἔχω sch. 114[6].
ὑγροπόρος 151[10].
ὑγρός. καθ' ὑγρῶν 151[24].
ὑγρότης 131[16].
ʿΥδρα. ὕδραι 115[4].
ὑδρεία 161[4].
ὑδρία 161[4].
ὑδρωπιάω 161[6].
ὕδωρ 161[5].
*ὑεινός sch. 151[15].
*ὑήνη (= ὗαινα) [151[7]]
ὕθλος [122[8]], 125[15], 129[14], 159[8].
υἱός 128[11], 138[4.12], 139[6]. al. υἱέος 114[26],137[18] s. υἱεῖς acc. 145[5.17].
υἰωνός 115[7], 148[4].
ὑλαγμός 134[30].
*ὑλακός (= ὑλακή) [134[30]].
ʿΥλλαῖοι 171[5].
ὑμήν 151[15].
ὑοσκύαμος 153[6].
ὑπάγομαι 156[12].
ὑπαναχωρέομαι 124[15].
ὑπάντησις 165[9].
*ὑπαντίασις 137[4], 165[8].
ὑπάπειμι (εἶμι) 140[6]
ὑπάρχω 121[2],sch. 122[6]. ὑπηργμένος 113[3],149[14].
ὑπεξέρχομαι 127[18].
ὑπεραγωνίζομαι sch. 128[10].
ὑπεραποδέχομαι 167[18].
ὑπερβάλλω 131[8].
ὑπερβολή 131[17].
ʿΥπερείδης 145[4].
ὑπερεκθειάζω 121[18].
ὑπερθαυμάζω 140[12] s.
ʿΥπερίδης 145[4].
ʿΥπερίων 129[4], 157[15].
ὑπερμαίνομαι 143[13].
ὑπερορᾶω 126[17], (v. sch.). ὑπερίδης 169[10].
ὑπερορίζω. -ωρίσθω 117[9].
ὑπερόριος 142[13].
ὑπερπέτομαι. ὑπερέπτη evasit 165[12].
ὑπερπίμπλημι 170[7].
ὑπερπληθής 170[12].
ὑπερπολεμέω sch. 135[10].
ὑπερτίθεμαι 124[6], 125[3].
ὑπερφέρομαι. ὑπερηνέχθη 165[13].
ὑπερφρονέω 127[1].
ὑπερχειλής 170[12].
ὑπερχέομαι [159[12]]
ὑπερωρεία (immo ὑπώρεια?) 142[14].
ὑπηνήτης 156[10].
ὑπηρετέομαι 161[3]
ὕπνος. ὕπνοι 114[16],116[5],sch. 121[4].
ὑπόδημα sch. 121[1].
ὑποδιορίζω [117[9]]
ὑποδύω. ὑποδεδυκέναι 142[20],

ὑποθάλπω 140[6].
ὑπολείπομαι 169[12].
ὑπομένω 141[8], sch. 117[13].
**ὑπόπλατος* sch. 120[5].
ὑπόρειος (*ὑπερόριος*? an *ὑπώρειος*?) 142[14].
ὑπόρρηνος 118[15].
ὑποστέλλομαι 169[24].
ὑποστορέννυμι 160[19].
ὑποστρώννυμι 160[19].
ὑποτάσσω 135[12] s.
ὑπόσχεσις 163[12].
ὑποφέρω 128[3].
ὑπόφορος 120[2].
**ὑπόχωλος* 147[8].
ὕπτιος 124[19].
ὑπωπιάζω 159[16].
ὑπώπιον 159[16].
ὑπώρεια sch. 118[2].
ὑπωρόφιος 122[18].
Ὑριεῖς 149[3], 171[28].
Ὑροιάδης 144[24], 145[1].
ὗς 160[16].
ὑσγινοβαφής 162[15].
ὕστερον 141[14], 157[23]. *τὸ* — 123[10].
ὑφαίνω 150[15].
ὑφάσματα 116[11].
ὑφίσταμαι 117[13], 124[3], 138[21].
ὑψηλός 116[3], 160[19], sch. 118[2].
ὕψος [154[3]].
ὕω [149[14]], sch. 129[5]. *ὕει ὅτε* 117[7].

Φ

φάγρος 151[10].
Φαιακία sch. 159[15].
Φαίαξ sch. 159[15].
Φαίδρα 166[10].
φαιδρωπός 118[9].
Φαίνιππος 173[3].
**φαινόλης* (*Διόνυσος*) 135[30], 159[5].
φαίνομαι 113[26].
φαῖνοψ 158[18].
Φαλαικίων 146[4].
Φάληρα sch. 136[23].
φανερῶς sch. 159[14].
Φανοτεύς 146[3].
φαντάζομαι 150[12].
φάος 116[6].
**φαριαμός* sc-. 116[13].
Φαρισσαῖοι [171[7]]
φάρμακον 124[15], 149[10],161[15],172[11].
**Φαρναφέρνης* [154[3]].
φᾶρος sch. 116[13].
φάσκω 150[19].
φατειός 114[3]
φάτνη 168[11].
φαῦλος 119[10].
παρὰ φαῦλον τίθημι 116[11].
**Φείδλιος* (*Φειδύλιος* vel tale quid? *Ἐξιτιλίω* LG) 154[9].
φείδομαι 123[7].
**φείδω, φείσων* sch. 131[10].
φειδωλῶς 150[6].
Φεισών 131[10].
φέναξ 159[15].
Φεραῖοι 148[11], 171[14.9].
φέρω [154[1]]. *φέρε* 159[10]. *ἔνεγκε* 168[16]. *εἰς φέρω* = *εἰσφρέω* sch. 121[5].
Φέρων 145[7].
φεύγω 120[9], 129[3], 143[13], 160[6] 168[2]. *φόνων* — 140[3].
Φεῦθις (*φθεῦις* GL) 148[4].
φημί 138[5]. *ἔφη* 169[9]. *φήσας* 124[15]. *ἔφησεν* 167[18].
φημίζω. *πεφημισμένος* 157[27].
Φήμιος 155[20], sch. 155[21].
**Φηραῖοι* (*Φαρεῖς*, an *Φαραῖται*?) 148[11]. 171[4].
Φηρήτης (*Φέρης*?) 154[11].
**Φηρωναῖοι* (*Φερωναῖοι*?) 148[12].
φθαρτός 132[14].
φθέγγομαι 119[16].
φθείρ 160[3].
φθείρω sch. 160[3].
Φθεῦις v. *Φεῦθις*.
**Φθίρ, ὄνομα ἔθνους* sch. 160[3].
φθιτός [119[13]].
φθόγγος 119[7], 131[2].
φθονέω 112[11]. *τὸ φθονεῖν* 113[4].
φθόνος 112[17].
φθόνοι 112[16].

φιλέω 161[19].
φίλιος (*Ζεύς*) 147[15].
φιλοκαλία sch. 136[17].
Φιλοκτεύς [158[14]].
φιλονεικέω sch. 115[4].
φιλοξενέω 126[7]
φιλοπροεδρία 134[11].
φιλοπρωτεία 134[11].
φίλος 121[6], 124[13], 127[19], 132[12], 133[6], 139[20].
φιλοσοφέω [154[1]]
φιλόσοφος sch. 119[11].
Φιλώτας 145[9]. [11].
* *Φιλωτίς* (*Φιλῶτις*? sed cf. Polyaen. 8, 30) 144[12].
Φιμβρίας ὁ Ἀκαρνᾶν 154[7].
φιμός. λογισμῶν — 118[4].
φλοῖσβος 159[21].
φοβέομαι 127[20].
φοβερός 132[9].
φόβοι sch. 132[6].
Φοῖβος Ἀπόλλων 169[16].
Φοινίκειος (*οἶνος*) 136[3].
φοινίκειον φάρμακον 149[10] 172[11].
Φοῖνιξ 157[6].
φοιτάλμιος (v. *φυταλμιος*) [155[6]].
φονεύω sch. 137[1], 160[12].
φόνοι 112[18], 140[3], 142[11].
φορβειά 118[5].
φορητός (*φορυτός* codd.) 170[6].
φορτίον 114[18].
φόρτος 126[9]. *φόρτοι* 126[10].
φορυτός 133[13] s.
* *Φούλκαρις* 144[10].
* *Φορωνεύς* 148[3].
Φραδαφέρνης 154[5].
φρενῖτις 161[16].
φρονηματισμός 141[27].
φρόνιμος sch. 167[13].
φροντίς 124[8], 170[1].
Φρύνη 155[26], sch. 144[9].
Φρύνις (immo *Φρῦνις*) 144[9].
* *Φυγαδεῖς* 171[21].
* *Φυγελλεῖς* ((*Φιγαλεῖς*?) 148[25].
* *Φυελλεῖς* 171[22].
φυζακινός 163[8].
φυλάσσω 118[7].
* *Φυλιστιαῖοι* (*Φιλισταῖοι*?) 148[6], 171[4].
φύλλον 168[5]. sch. 132[8].
φύξιος (*Ζεύς*) 147[16].
Φυραῖοι [171[4]]
φυσίζοος (Hom.) 138[7].
φύσις 137[4], 150[11], 165[9].
Φυτάλμιος 137[13], 155[6].
φυτόν sch. 159[17], 161[17].
Φωκαεῖς 148[19], 171[13].
Φώκαια 141[22] s.
Φωκαϊκός 142[19].
Φωκεῖς 148[18], 171[13].
Φωκίων 145[11.13].
Φῶκος 145[12].
φωλεός 143[1], sch. 142[20].
φωνή sch. 115[5].
φώρ 132[2] [10].
φωράω. φωραθῇς 128[1], 133[13] ss. 167[9].
φωριαμός 116[13].

X

χαίρω 132[3]. sch. 131[7]. *χαίρειν ἐάω* 113[4]. — *προσεῖπον* 125[7].
Χαῖρις 158[19], 173[4].
Χαιρώνεια 141[29], 149[7].
Χαιρωνεῖς 171[12].
Χαλδαῖοι 148[14], 170[24].
χαλινός sch. 118[5].
χάλιξ sch. 161[10].
* *Χαλκεῖς* 148[23], 171[24].
Χαλκιδεῖς 148[19], 171[13].
χαλκός. χαλκοῖ nummuli 125[14].
χαλκουργός 152[24].
Χαλκώδων 161[12].
? *Χαλκωναῖοι* 170[31].
χαμαιτυπεῖον 127[4]. [13],156[14].
* *χαμεταιρεῖον* 127[14].
χαμεταῖρος (immo *-αἶρα*) 127[5].
Χαναναῖοι 148[12], 171[4].
* *χαρακομαχεῖον* 149[8], 172[9].
χαράκωμα 172[8].
Χάρης [148[4]], 154[18].
χαρίεις 169[1].
χάρις 119[17], 170[3]. *χάριν* 133[7],

139[20], 149[6], 169[25].
Χαρίσιος sch. 118[6].
Χάρμιον 168[8].
Χάρυβδις 136[19].
χαρωπός 118[9].
χειά sch. 118[5].
χεῖλος τοῦ ποταμοῦ 162[4].
χεῖμα 131[16].
χειμών 168[6], sch. 131[16].
χείρ 124[19], [132[10]], 152[15]. *τὰ ἐν χερσί* 123[7], 127[20]. V. *ἀπαγκωνίζω, κοῖλος, σφίγγω.*
χειράς [142[20]].
χείρων 135[13] ss. *τὸ κακῶν χεῖρον* 151[6]. *χεῖρον* adv. 167[22].
χειρῶναξ (-ώ- V) sch. 146[2].
χερειότερος 143[12], 170[13].
Χερρόνησος 141[29].
**Χερωνεῖς* pro *Χαιρ-* ?) 148[18].
Χετταῖοι 148[6], 171[2].
χέω 152[1], 159[12]. *λόγον* — sch. 125[1].
χήρα 132[10].
χηραμός 142[20].
χήτει (*χῆτις* vel *χῆτος*) 133[5].
χθών 155[27].
χίδρα 142[22].
Χίλων 145[24.26], 148[3].
Χίμαιρα 135[8], sch. 115[6].
χιμαίρειος κακόν sch. 115[6].
Χῖος (*οἶνος*) 162[1].
χιτών 116[8].
χιτωνίσκος 123[1].
**Χιώτης* (*οἶνος*) 136[7].
χλόη 124[1].
Χλῶρις 138[3].
χοιράς 142[20].
χοῖρος 136[27], 165[5].
**Χοραῖοι* 148[6].
χορεία 157[8].
χορός 138[12], 147[25].
Χορραῖοι 171[3].
χόρτος 124[1].
**Χουσαῖοι* 148[16], 170[22].
χράομαι, κεχρημένος 116[11]. *ἐχρῆτο* 137[7].
χρεία sch. 122[16].
χρεοκοπία 160[14].
χρεολυσία 160[15].
χρέος. χρέα vel *χρέη* 160[15].
χρεωφειλέτης 160[15].
χρῆμα. πολύ τι — 112[6]. *πλεῖστόν τι* — 151[20].
χρῆσις 158[22].
χρησμοδότης 161[3].
χρησμῳδός 161[3].
χρηστός 130[6.21], 131[3.6], [132[10]] 133[3], 141[9], 167[2].
Χριστός 135[9].
χρίω 149[9], 172[10].
χρόνος 154[2]. 172[20]. sch. 129[5]. *χρόνοι* 156[20].
Χρυσαῖοι 171[8].
χρύσειος 151[18].
χρύσεος 160[16].
Χρύσης 143[5].
χρυσίον 151[25]. plur. *aurei nummi* 123[17], 125[14] 132[12], 139[20].
Χρυσίππειοι 149[21].
χρυσόρραπις (*Ἑρμῆς*) 137[2].
χρυσοφόρος sch. 122[17].
χώομαι 169[16].
χώρα 124[18], 156[2], 160[9]. sch. 120[7], 129[16].
χωρητικός sch. 113[22].
χωρίον 124[12], 128[1], 172[5]. sch. 124[11]
χωρίς 128[13].
χωρίτης sch. 162[2].
χωριτικός 113[22] (v. sch.) 113[24].
χῶρος 130[3], 133[12], 136[21], 141[25], 165[18], 168[15], 170[10].

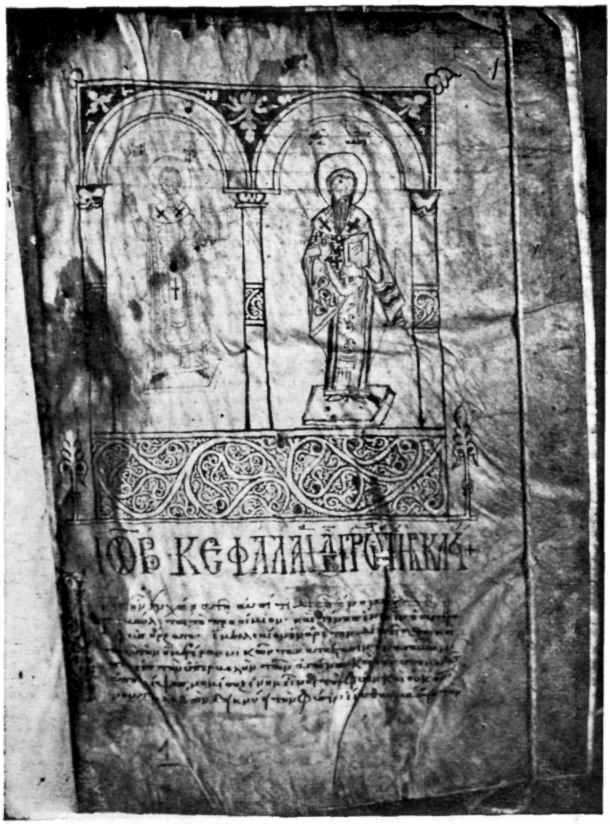
Ψ

ψαίκαλον [120[9]].
ψαιστά 120[9] (cfr. sch.)
ψάμμος sch. 129[16]
ψαστά erratum pro *ψαυστά*, q. v.
ψαυστά, sch. 120[9].
ψαύω sch. 120[9].
ψευδομαντεία [129[2]].
ψηφίς 134[6].
ψίαθος 115[17].

ψιλός sch. 115[9].
ψόγος 167[13].
**ψόφειον*? 162[6].
ψύλλειον 162[6].
ψυχεινός 131[17].
ψυχή 115[15], 118[7], 119[3], 135[12], 150[23].
ψυχοβλαβής 119[5].
ψῦχος 117[13]. sch 116[12].
ψυχρότης 131[16].
Ψωφίς 146[18].

Ω

ὦ οὗτος 159 [14].
ᾠδή 136[18], 155[21].
ᾠδός 155[16].
ὠκεανῖτις 155[27].
Ὠλενίη πέτρη [131[10]]
ὦμος 144[22], 151[14], 166[6].
ὠμός 136[25], 166[3].
ὠνέω 117[4].
ὤνος. ὤνων ὠνεῖσθω 117[4].
ᾠοειδής 149[19].
ὠραιοκόμος 152[3], 156[19].
**ὠρειγενής* (v. *ὀρ-*) 151[2].
Ὠρείθυια 129[7].
Ὠρεῖαι (l. *Ὠρεῖται*) 158[23].
Ὠρείτης 162[11].
Ὠρεῖται [158[23]]
Ὠρητανοί [158[23]] 159[3].
**ὠριγενής* 151[2].
Ὠριγένης 162[11].
ὥρια 149[14].
Ὠρίων 129[4], 138[21]. sch. 130[9].
**Ὠροίτης* [158[13]].
Ὧρος 145[9], 158[20], 162[10].
ὦρυξ 153[15] (.v. sch.)
Ὡρώπιοι 158[23].
ὡς tanquam 123[13]. *ὡς* cum superl. 129[3].
ὡσαύτως sch. 115[6].
ὥσπερ 113[3.20.22], 118[4], 120[2].
Ὠστειανοί (=*Ὠστιαῖοι*?) 158[23].
ὥστης [131[17]]
ὠστικός 131[14].
ὠτίον 119[7].
ὠφελέω 167[3].
ὠφέλιμος 112[2]. *ὠφελιμώτερος* 112[19].
Ὠφθίς 146[18] s.
Ὦχος 140[10], 145[10].
ὤψ ὠπός sch. 147[2].



Pl. 10 Fol. 1r.— Vignette initiale. Manuscrit de Job nº 62 du Musée byzantin d'Athènes.

NOTE SUR UN MANUSCRIT GREC DU LIVRE DE JOB

N° 62 DU MUSÉE BYZANTIN D'ATHÈNES

Le Musée byzantin d'Athènes possède un manuscrit grec du livre de Job avec commentaires. Ce manuscrit date probablement du XIIe siècle, et il a jusqu'ici échappé à l'attention des savants. Nous nous proposons d'en faire une description sommaire. Une étude détaillée, trouvera place dans notre travail sur l'illustration des manuscrits grecs de Job, que nous préparons sous la direction de M. G. Millet.

M. G. Sotiriou, conservateur du Musée byzantin d'Athènes, a eu l'amabilité de nous expliquer comment ce manuscrit est parvenu dans ses collections.

« Le manuscrit N° 62 du Musée byzantin d'Athènes faisait autrefois partie de la bibliothèque du monastère du Prodrome près de Serrès en Macédoine. Cette bibliothèque, ainsi du reste que les bibliothèques de trésors des autres monastères de Macédoine, a été transportée par les Bulgares à Sofia, pendant la guerre en 1915. Un article spécial du traité de Neuilly obligeait les Bulgares à rendre ces trésors à la Grèce. Le Gouvernement grec m'a chargé en 1922 de faire exécuter ce transfert. Parmi les 276 manuscrits rendus à la Grèce, dont la plupart appartenaient à la bibliothèque du monastère du Prodrome, se trouvait également le manuscrit de Job dont il est ici question. »

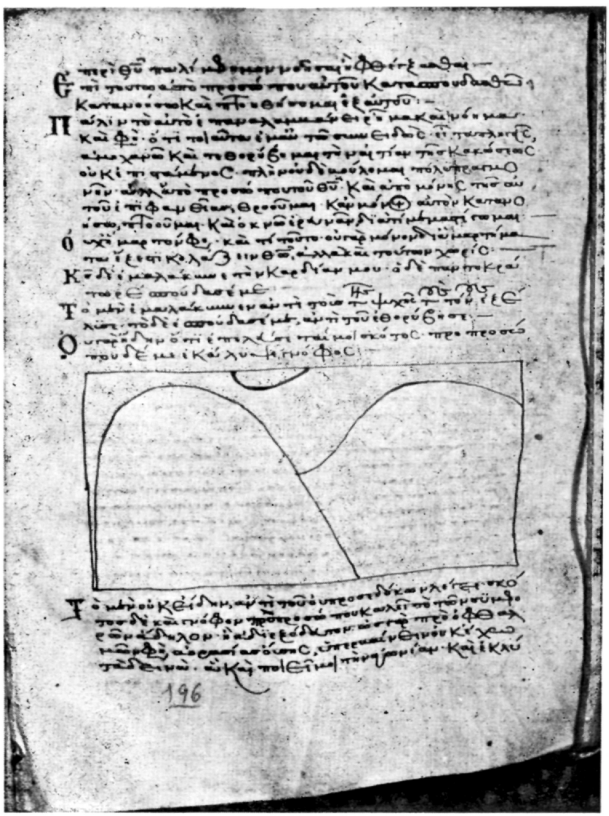
(1) Nous exprimons nos remerciements à M. A. XYNGOPOULOS, qui nous a signalé l'existence du manuscrit de Job à Athènes et qui s'est chargé de la reproduction photographique. Nous remercions également M. G. SOTIRIOU de nous avoir permis de l'étudier et le Révérend Père MECERIAN d'avoir corrigé notre français.

Ce manuscrit contient le texte du livre de Job et d'abondantes scholies, de plusieurs auteurs ecclésiastiques. Chaque chapitre commence par une *προθεωρία*. Le manuscrit, qui est constitué par 278 feuillets, mesure 16 cm. 5 sur 23 cm. Il a été doublement folioté à l'époque moderne, d'une part à l'encre, en haut et au coin droit, d'autre part au crayon, en bas de la marge. Il paraît formé de trente-six cahiers, mais les cahiers eux-mêmes ne sont pas numérotés. Chaque cahier comprend 8 feuillets. Il y a quelques exceptions. Le 29e cahier semble ne contenir que six feuillets. Il manquerait deux feuillets, entre le folio 227 et le folio 228. Les cahiers 33 et 34 ne comprendraient que sept feuillets. Dans le cahier 33, entre le folio 254 et le folio 255, un feuillet ferait défaut ; de même dans le cahier 34, entre les folios 265 et 266. Dans le dernier cahier, le début et la fin ont peut-être disparu, car il ne contient présentement que deux feuillets. On y constate une lacune entre les folios 276 et 277. De plus les bords ont été rognés, et, nous l'avons vu, il y manque quelques folios. A part cela le manuscrit est en bon état de conservation.

La couverture est formée de planchettes en bois recouvertes de cuir rouge. Cette reliure porte un décor estampé, d'un caractère oriental. C'est probablement pour adapter le manuscrit à la reliure que l'on a rogné les folios.

Les pages ont une moyenne de trente et une à trente-huit lignes. Le texte en pleine page, mesure aussi en centimètres de 10,5 × 16 à 11 × 16,5. La hauteur des lignes est d'un millimètre, celle des interlignes d'un quart de millimètre. L'écriture employée est la minuscule du type en usage au XIIe siècle. Dans les marges, sont inscrits les noms et les monogrammes des commentateurs. Le texte de Job, les titres, parfois les débuts des *προθεωρίαι*, les noms et les monogrammes des commentateurs sont écrits à l'encre rouge.

Il n'y a dans ce manuscrit que la vignette et les initiales. Mais on voulait sans nul doute illustrer le livre de Job en entier, car tous les passages auxquels se rapportent les scholies sont suivis d'un cadre vide destiné évidemment à contenir une image. La largeur de ces cadres varie entre 10 cm. et 15 cm. 5, la hauteur va de 3 cm. 8 à 9 cm. 8. Dans quelques uns de ces cadres, on a déssiné les profils des montagnes (pl. 10).



Pl. 11. — Fol. 196r, Illustration du ch.r XX, III, v.17
Manuscrit de Job, nº 62
du Musée byzantin d'Athenes.

Ceux-ci prennent place sur les folios 194r,196r,197v,197r, 198r, 199r, et après les versets XXIII. 1, 2, XXIII. 17, XXIV. 5, XXIV. 7, XXIV. 9, XXIV. 14. Il ne s'agit simplement que des contours de montagnes, tracés, comme les cadres, à l'encre rouge. On y voit deux montagnes qui se coupent ; celle de gauche recouvre celle de droite. Au folio 199r par exception, il y a trois montagnes : la première, celle de gauche, couvre la seconde, et celle-ci à son tour couvre la troisième ; donc même dans ce cas, les trois moutagnes se couvrent en allant de gauche à droite. En général les silhouettes de ces montagnes sont arrondies et elles montent jusqu'au bord supérieur du cadre. Il n'y a que la montagne du centre, au folio 199r,qui s'arrête à peu près au milieu de l'image. D'ordinaire, du côté droit, le cadre coupe le contour de la montagne, tandis que du côté gauche, la silhouette passe près du cadre, pour en atteindre le bord inférieur. Cependant, aux folios 197v et 198r,les montagnes conservent leurs contours,tant du côté gauche que du côté droit. Il est encore à remarquer que, dans ces dernières images, on a peut-être voulu indiquer le sol, car on a dessiné une ligne parallèle au bord inférieur du cadre, à la distance de 2 à 4 millimètres environ. Dans la représentation des deux montagnes, aux folios 194r et 196r,les masses s'équilibrent assez bien, tandis que, aux folios 197r, 197v et 198r, il n'en est pas ainsi : la montagne de droite s'étend plus largement que celle de gauche. Dans les deux images des folios 194r et 196r, un arc, qui figure un segment du ciel, se rattache au bord supérieur du cadre vers le milieu.

Le décor du manuscrit se compose d'une vignette initiale, de lettres ornées, enfin de fleurons dans les angles des cadres.

La vignette (pl.10) a deux parties bien distinctes ; d'une part, un rectangle allongé, occupé par un rinceau, qui nous semble dériver du rinceau de vigne ; d'autre part, deux arcades, appuyées sur des colonnes et inscrites de trois côtés dans un cadre. Ces arcades abritent saint Jean Chrysostome et saint Basile. Par le traitement général et le caractère du dessin, les figures des pères de l'Église diffèrent très sensiblement l'une de l'autre. Il est à supposer qu'elles ont été ajoutées plus tard et à des époques différentes. Tous les motifs

de l'ornementation se détachent sur un fond rouge pareil à l'encre du texte de Job et des titres.

Fig. 1. — MANUSCRIT DE JOB, n° 62 DU MUSÉE BYZANTIN D'ATHÈNES, FOL. 72v, 86r, 103r, 106r, INITIALES.

La partie intéressante de la vignette est le cadre rectangulaire orné d'un rinceau. La tige de ce rinceau dessine trois courbes principales, dont deux s'ouvrent vers le haut et une vers le bas. A l'intérieur de celles-ci se forment des courbes secondaires, qui, a leur tour, donnent naissance à des ondulations nouvelles et ainsi de suite, si bien que tout l'espace disponible se trouve rempli ; et les vides que laissent ces enroulements sinueux sont eux-mêmes ornés de motifs très finement découpés, mais de forme indécise, qui représentent des feuilles et peut-être des grappes. Vers les extrémités, les branches s'adaptent aux lignes verticales des petits côtés. Le caractère géométrique de cette ornementation est très prononcé. Il touche à l'arabesque.

Quant aux lettres (fig.1-3),elles sont décorées principalement de motifs végétaux qui prennent un grand développement surtout au-dessous des lettres. Ces motifs pour la plupart dérivent du rinceau. Dans l'étude que nous en ferons plus tard, nous espérons pouvoir montrer qu'il s'agit ici d'un rinceau de vigne très simplifié. Parfois le rinceau (fig.3) sert lui-même de décor. Il est formé par des tiges ou des feuilles qui se suivent en se recourbant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. La dernière feuille du rinceau s'allonge et elle prend l'aspect d'une

demi-feuille. Après chaque enroulement apparaît une sorte de trèfle. La palmette ne se rencontre que par exception. Les

Fig. 2. — MANUSCRIT DE JOB, n° 62 DU MUSÉE BYZANTIN D'ATHÈNES, FOL. 161^{v}, 122^{v}, 188^{r}, 30^{r}, 31^{r}, 48^{v}, INITIALES.

tiges des lettres de distance en distance, sont ornées d'un renflement circulaire, au milieu des deux lignes droites.

Fig. 3. — MANUSCRIT DE JOB, n° 62 DU MUSÉE BYZANTIN D'ATHÈNES, FOL. 174^{v}, 166^{r}, 201^{r}, INITIALES.

Les nombreux cadres sont ornés aux angles (fig. 4). Comme décoration, nous avons soit la demi-feuille, la feuille recourbée et le trèfle, soit simplement des lignes, droites ou recourbées. Ces lignes sont agrémentées parfois de petits disques, placés à l'extrémité ou au milieu.

Aux angles des cadres et dans les initiales, le décor est en rouge. Ces deux séries d'ornements se tiennent ensemble et diffèrent de la vignette, dont le dessin est plus fin et où la stylisation et l'esprit oriental s'accusent davantage. Cependant le rinceau, ou ses éléments, dominent partout et donnent de l'unité à l'ensemble de la décoration. La préférence marquée pour la ligne courbe n'est pas seulement manifeste dans l'ornementation ; on la saisit encore dans les lignes qui, chez notre artiste, représentent les montagnes.

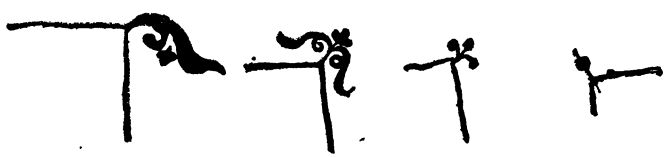


Fig. 4.— MANUSCRIT DE JOB, n° 62 DU MUSÉE BYZANTIN D'ATHÈNES FOL. 49^{v}, 44^{v}, 20^{v}, 6^{v}, FLEURONS DANS LES ANGLES DES CADRES.

Ce manuscrit ne nous intéresse pas seulement par le décor. Les miniatures, il est vrai, n'ont pas été exécutées : à peine a-t-on commencé à en dessiner quelques unes. Mais nous savons quelles places leur étaient réservées, quels passages elles devaient illustrer. Ces simples esquisses peuvent même nous fournir d'utiles indices sur la manière dont elles auraient été composées. Nous pouvons ainsi déterminer l'origine du manuscrit et en marquer la place dans le groupe des manuscrits illustrés du Livre de Job.

Celina OSIECZKOWSKA.

DAS STEUERSYSTEM IM BYZANTINISCHEN ALTERTUM UND MITTELALTER

Wer von der frühbyzantinischen Zeit kommt und die Geschichte des östlichen Reiches bis ins Mittelalter hinein weiterverfolgt, wird sich schwerlich des Eindruckes erwehren können, dass man mit dem VII. Jahrhundert in eine ganz neue Epoche der Entwicklung tritt. Das Reich, das die Katastrophe des justinianischen Restaurationswerkes, die persiche und schliesslich die arabische Invasion übersteht, hat eine völlige innere Erneuerung erfahren. Kulturhistorisch kommt das vor allem darin zum Ausdruck, dass dieses Reich — allerdings im Ergebnis einer längeren Entwicklung, aber letzlich doch gleichsam mit einem Ruck — ein griechisches und nunmehr auch offiziell ein griechischsprachiges wird. Die Kirche, die Justinian noch ganz in der Hand hatte, steht nun der weltlichen Macht gegenüber viel selbständiger da und erhält dadurch ein ganz neues, grösseres Gewicht. Der Staat baut sich auf einem viel geringeren Territorium, aber auf viel solideren und vollkommen neuen Grundsätzen auf. Neu ist die administrative Einteilung des Reiches, neuartig die Organisation des Heeres; das Reich erhält ein anderes soziales Gepräge, wirtschaftlich und finanziell steht es nunmehr auf einer anderen Basis.

Dies letztere Moment, die finanzpolitische Umbildung, die das Reich beim Übergang vom Altertum zum Mittelalter erfährt, wollen wir hier näher ins Auge fassen, um die

(1) Vortrag, gehalten auf dem III. Byzantinisten-Kongress in Athen.

Art dieser Umbildung, aber auch ihre Bedeutung und Wirkung zu klären oder wenigstens einer Klärung näher zu bringen. D. h. wir wollen das Steuersystem der frühbyzantinischen Zeit mit dem der mittelbyzantinischen Zeit konfrontieren. In einem auf dem I. Byzantinisten-Kongress gehaltenen sehr wertvollen und inhaltsreichen Vortrag hat Constantinescu mit Nachdruck auf die Verschiedenheit hingewiesen, die zwischen der Steuerordnung der früh- und mittelbyzantinischen Zeit liegt, und die These aufgestellt, dass eine im VII. oder VIII. Jahrhundert durchgeführte Reform der Steuerordnung die Hörigkeit der byzantinischen Bauernschaft beseitigt und einen freizügigen Bauernstand ins Leben gerufen habe (1). Ohne den engen Zusammenhang zwischen den sozialgeschichtlichen Wandlungen und der Änderung des Steuersystems nur irgendwie in Abrede zu stellen — die Klärung dieses Zusammenhanges wird vielmehr eine der wichtigsten Aufgaben dieses Vortrages sein — möchte ich es doch in Zweifel ziehen, ob hier ein einfaches Kausalitätsverhältnis angenommen werden darf. Durch eine solche Annahme scheint mir das Problem doch zu sehr vereinfacht. Es entsteht auch unumgänglich die Frage, wodurch denn die Änderung der Steuerordnung ihrerseits bedingt, veranlasst oder wenigstens ermöglicht worden ist — eine Frage, der man nicht aus dem Wege gehen kann und die deutlich zeigt, dass die Umbildung des Steuersystems nicht als ein primäres Moment anzusprechen ist. Wohl aber bleibt das Steuersystem namentlich in einem Staate von einer so ausgeprägten Fiskalität, wie dem byzantinischen, immer einer der wichtigsten Entwicklungsfaktoren. Daher müssen wir auch im Rahmen der byzantinischen Staatsgeschichte der jeweiligen Regelung der Steuerordnung in diesem Staate eine besondere Aufmerksamkeit widmen, sie in ihrer Wechselwirkung mit anderen Elementen des Staatslebens, aber auch in ihrer Bedingtheit durch den allgemeinen Entwicklungsgang des staatlichen Lebens untersuchen.

(1) N. A. CONSTANTINESCU, *Réforme sociale ou réforme fiscale?* in *Bulletin de l'Académie Roumaine*, Section Historique XI (1924),

Über die Grundzüge der frühbyzantinischen Steuerordnung sind wir dank der ausgezeichneten Untersuchung von Piganiol genügend unterrichtet (1). Die von Diokletian geschaffene und die ganze frühbyzantinische Zeit hindurch geltende Steuerordnung ist dadurch gekennzeichnet, dass die Kopf- und Grundsteuer hier zu einem einheitlichen System vereinigt erscheinen. Das ist das System der sog. capitatio-iugatio. Das Land wird nur dann mit der Steuer belastet, wenn dem iugum, der Katastereinheit, ein caput, d. h. eine menschliche Arbeitskraft entspricht, die das iugum bestellen kann, wie auch umgekehrt ein caput nur dann von der Steuer getroffen wird, wenn ihm ein iugum zur Verfügung steht. Weder können brachliegende Grundstücke noch landlose Bauern besteuert werden. Für den Fiskus hat also ein iugum nur dann Interesse, wenn ihm ein caput entspricht und ein caput nur dann, wenn ihm ein iugum entspricht. Deshalb richtet sich das Bestreben des Fiskus natürlicherweise darauf, ein Gleichgewicht zwischen den iuga und capita zu schaffen, für jedes verfügbare iugum ein caput ausfindig zu machen. Bei dem drückenden Mangel an Arbeitskräften, der für die spätrömische bzw. frühbyzantinische Zeit bezeichnend ist, ist dies eine nicht ganz leichte Aufgabe, und so setzt der Fiskus alles daran, um das einmal ausfindig gemachte caput auf dem ihm zugewiesenen iugum auch festzuhalten. Das Fehlen der nötigen Arbeitskräfte, unter dem das ganze Wirtschaftsleben der frühbyzantinischen Zeit notleidet, bewirkt, dass aus finanziellen Rücksichten immer breitere Schichten der ländlichen Bevölkerung an die Scholle gebunden werden. Das ist ein Sonderfall der allgemeinen zwangsmässigen Bindung der Bevölkerung an ihren Beruf, die der spätrömische Staat unter dem Druck der erwähnten Not systematisch betreibt.

Der Mangel an Arbeitskräften in der Landwirtschaft ist es auch, der das System der ἐπιβολή (adiectio sterilium) ins Leben ruft. Dieses System bedeutet eine zwangsmässige Zuweisung des Oedlandes an Besitzer ertragfähiger Grundstücke.

(1) André Piganiol, *L'impôt de capitation sous le Bas Empire Romain*. Chambéry, 1916.

Wie Rostowzew (1) gezeigt hat, ist diese Ordnung in Aegypten entstanden, als zwangsmässige Verpachtung staatlicher Ländereien. Da es an freiwilligen Pächtern fehlt, wird das brachliegende Land von der Staatsverwaltung den proximi possessores zwangsweise aufgebürdet. Vereinzelt tritt dieses Verfahren schon in der ptolemäischen Zeit auf, im römischen Aegypten wird es zu einem weitverbreiteten gesetzlich regulierten Institut und findet schliesslich, seit dem ausgehenden III. Jahrhundert in allen Teilen des Reiches Anwendung. Doch nicht nur räumlich, auch seinem Inhalt nach erfährt das System eine Erweiterung. Es bleibt nicht auf das Pachtverhältnis beschränkt und nicht nur öffentliche Ländereien werden laut der ἐπιβολή vergeben, sondern auch in Verfall geratene Länder privater Besitzer. Wenn ein Bauer sein Grundstück verlässt oder verarmt und leistungsunfähig wird, so wird es einem bestimmten anderen aufgebürdet. Dieser hat volles Verfügungsrecht über das ihm zugewiesene Grundstück, muss aber dafür die Steuern entrichten, wie seinerzeit in Aegypten der Pachtzins entrichtet werden musste. So wird die ἐπιβολή-Ordnung zu dem wirksamsten Mittel, das dem Fiskus zur Verfügung steht, um sich vor dem Ausfall der Steuereingänge zu schützen.

Das frühbyzantinische Steuersystem, welches durch die Begriffe 1) capitatio-iugatio und 2) ἐπιβολή oder adiectio sterilium gekennzeichnet ist, erfährt an der Schwelle der mittelbyzantinischen Zeit eine grundlegende Umbildung. An die Stelle der gegenseitigen Verknüpfung der capitatio und der iugatio tritt eine getrennte Erhebung der Kopf- und der Grundsteuer. Die Grundsteuer heisst in mittelbyzantinischer Zeit — wenigstens im X. und XI. Jahrhundert — συνωνή (2), die Kopfsteuer ist unter dem Namen καπνικόν bekannt, d. i. Herdsteuer, dem Sinne nach eine Haussteuer, eine familienweise erhobene Kopfsteuer. Wenn wir uns die

(1) M. ROSTOWZEW, *Studien zur Geschichte des römischen Kolonates*. 1910, S. 57f, 195, 329 f.

(2) G. OSTROGORSKY, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert, Vierteljahrschrift f. Sozial- u. Wirtschaftsgesch.* XX (1927), 49 f.

Tatsache vor Augen halten, dass die Verknüpfung von Grund- und Kopfsteuer in der frühbyzantinischen Zeit vor allem durch den Mangel an landwirtschaftlichen Arbeitskräften veranlasst worden ist, so drängt sich von selbst der Schluss auf, dass die Trennung der beiden Steuerarten dadurch bedingt oder wenigstens ermöglicht wurde, dass die Not, die auf dem Wirtschaftsleben der frühbyzantinischen Zeit lastete, im mittelalterlichen Byzanz nicht mehr bestand oder wenigstetns eine Linderung erfahren hatte. Leider besitzen wir keine direkten Nachrichten über die Bevölkerungszahl und dichtheit in dem mittelalterlichen Byzanz. Doch wissen wir, dass wenigstens seit dem x. Jahrhundert die wirtschaftlich stärkeren Elemente einen ausgesprochenen Landhunger verspürten und alles daran setzten, um ihren Landbesitz auf Kosten der Schwächeren auszudehnen (1). Im Vergleich zur frühbyzantinischen Zeit hat sich also das Verhältnis von Grund aus gewandelt, an Stelle des Überschusses an unbenutztem Land und dem Mangel an Arbeitshänden stellt sich allmählich und immer stärker ein Landhunger und eine relative Überbevölkerung ein. Da diese Wandlung nur als Ergebnis einer längeren Entwicklung denkbar ist, wird die Annahme wohl statthaft sein,dass schon im früheren Mittelalter, d. h. im VII. und im VIII. Jahrhundert, die Verhältnisse im byzantinischen Reich in dieser Hinsicht wesentlich anders lagen als in der spätrömischen Zeit und dass dem territorial stark zusammengeschrumpften, aber wirtschaftlich viel solideren mittelbyzantinischen Reich die vielfach erwähnte Not der frühbyzantinischen Zeit unbekannt war. Diese Annahme ist umso wahrscheinlicher als die Gebiete, aus denen sich das Reich im Mittelalter zusammensetzt, nie zu den an Bevölkerung ärmsten Provinzen des römischen Reiches gehörten ; kommt hinzu, dass gerade im VII. Jahrhundert sich im Reiche ein starker Zufluss neuer Volksmassen geltend macht und insbesondere slavische Stämme in ausserordentlich grossen Mengen auf dem Reichsterritorium angesiedelt werden.

(1) Vgl. die Kaisernovellen der Mazedonischen Dynastie in : ZACHARIAE V. LINGENTHAL, *Jus Graeco-romanum* III. Dazu am besten : V. G. VASILJEVSKIJ, *Materialy k vnutrennej istorii vizantijskago gosudarstva*, in *Z. M. N. P.*, 202 (1879), 170 ff.

Die Trennung der Kopfsteuer von der Grundsteuer hatte zur Folge, dass der Fiskus an der Bindung der Steuerzahler an die Scholle nicht mehr in dem Masse interessiert war wie früher. Denn das *καπνικόν* trifft jeden Steuerzahler, ob er ein entsprechendes Grundstück besitzt oder auch nicht. Die Tatsache, dass auf dem flachen Lande alle Steuerpflichtigen das *καπνικόν* zu entrichten hatten, scheint mir besonders wesentlich zu sein und ich möchte dies besonders betonen, weil heute noch einige der wenigen auf dem Gebiete der byzantinischen Finanzgeschichte arbeitenden Fachgenossen die Wirksamkeit des *καπνικόν* auf die Klasse der hörigen Bauernschaft beschränken möchten. So F. Dölger (1), so auch Constantinescu in dem erwähnten Vortrag (2), obwohl gerade dieser Forscher den Zusammenhang zwischen dem Aufkommen des neuen Steuersystems und dem Rückgang der Hörigkeit mit Recht hervorgehoben hat. Dieser Zusammenhang ist aber nur dann zu verstehen, wenn das *καπνικόν* gerade auch die freie und freizügige Bauernschaft trifft. Dass dies tatsächlich der Fall gewesen ist, dass die gesamte, auch die freie Landbevölkerung das *καπνικόν* zu entrichten hatte, lassen unsere Quellen mit voller Klarheit erkennen; namentlich zwei Zeugnisse byzantinischer Chronisten, auf die ich schon in einer älteren Untersuchung (3) Gelegenheit hatte hinzuweisen. Der Fortsetzer des Theophanes berichtet, dass Michael II. den Einwohnern der Themata Opsikion und Armeniakon als Lohn für ihre Treue während des Aufstandes von Thomas von den zwei Miliarensia, die sie, ebenso wie die Einwohner aller anderen Provinzen, als *καπνικόν* zu bezahlen hatten, ein Miliarense erlassen hat (4). Und laut Cedrenus hat Johannes Tzimiskes nach seinem Sieg über Svjatoslav sämtliche Steuerzahler sämtlicher Themen von dem *καπνι-*

(1) *Beiträge zur Gesch. der byzantinischen Finanzverwaltung.* Leipzig-Berlin, 1927, S. 62 f.

(2) Vgl. auch CONSTANTINESCUS Besprechung meiner oben zitierten Untersuchung in der *Deutschen Literaturzeitung* 1928, Heft 31, Sp. 1619 ff.

(3) *Vierteljahrschrift* XX (1927), 61 ff.

(4) THEOPH. CONT. 55.

κόν befreit (φῆκε δὲ καὶ τοῖς ὑποφόροις π ᾶ σ ι τῶν ὅλων θεμάτων τὸ λεγόμενον καπνικόν) (1). Es kann wohl kein Zweifel darüber bestehen, dass hier nicht nur Hörige gemeint sind.

Die getrennte Erhebung der beiden wichtigsten Steuerarten ist die eine grundlegende Änderung, die das byzantinische Steuersystem im frühen Mittelalter erfährt. Die andere grundlegende Aenderung des byzantinischen Steuerwesens betrifft die ἐπιβολή-Ordnung, die durch das ἀλληλέγγυον ersetzt wird. Die Begriffe ἐπιβολή und ἀλληλέγγυον sind bereits vielfach behandelt worden ; doch ist der prinzipielle Unterschied, der zwischen dem ἀλληλέγγυον und der ἐπιβολὴ liegt, verkannt geblieben. Bei der ἐπιβολή ist die Übertragung des Grundbesitzes das primäre und entscheidende, die Übertragung der Steuern dagegen nur eine Folgeerscheinung ; bei dem ἀλληλέγγυον ist aber die Steuerübertragung das erste und wesentlichste Moment. Man braucht nur die berühmte Stelle aus der 128. Novelle Justinians aufmerksam zu lesen, um sich davon zu überzeugen, dass die ἐπιβολή an sich noch keineswegs eine Übertragung der Steuern bedeutete : Εἴ ποτε δὲ συμβαίη ἐπιβολὴν οἱασδήποτε κτήσεως ὁμοδούλων ἢ ὁμοκήνσων γενέσθαι, ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου κελεύομεν τὸν τὴν ἐπιβολὴν δεχόμενον ἀπαιτεῖσθαι ὑπὲρ αὐτῆς τὰ δημόσια, ἐξ οὗ παρεδόθη αὐτῷ ἡ ἐπιβαλλομένη κτῆσις. D. h. die Steuerübertragung gehört gar nicht zum Wesen der ἐπιβολή und wird hier besonders verfügt, der Begriff ἐπιβολή erschöpft sich in der Übertragung des Grundbesitzes. Die Verfügung Justinians, dass der Empfänger der ἐπιβολή « ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου » für das erhaltene Besitztum die Steuern entrichten soll, wäre sinnlos, wenn eine Übertragung der Steuern im Begriffe ἐπιβολή eo ipso enthalten wäre. Bezeichnenderweise wird die ἐπιβολή in den Rechtsbüchern der späteren Zeit folgendermassen definiert : Ἐστὶ δὲ ἐπιβολὴ ἐπίδοσις ἀπόρου κτήσεως πρὸς κληρονόμους ἢ συντελεστὰς καὶ ὁμοχώρους καὶ ὁμοκήνσους (2) Von einer Übertragung der Steuern — kein Wort.

(1) CEDRENUS, II, 413.

(2) *Synopsis Major*, *Jus Gr.-Rom.* V, 333 ; HARMENOPULUS *Appendix Tit.* III, 30.

Umgekehrt finden wir an all den Stellen, wo in unseren Quellen das *ἀλληλέγγυον* erwähnt wird, kein Wort von einer Übertragung des Landbesitzes. Weder in dem Bericht des Theophanes über die zehn « Übeltaten » des Kaisers Nicephorus (1) noch an den beiden Stellen des Traktat-Ashburner, die vom *ἀλληλέγγυον* handeln (2), noch bei Cedrenus, wo von dem *ἀλληλέγγυον* die Rede ist, dessen Zahlung Basilius II. den *δυνατοί* auferlegt hat (3). Überall bedeutet hier das *ἀλληλέγγυον* lediglich eine Haftung für die Steuerzahlungen bestimmter dritter Personen. Wahrscheinlich ist, dass in den drei ersten Fällen — in dem Bericht des Theophanes aus dem IX. Jahrhundert und in dem Traktat-Ashburner aus dem X. Jahhundert (4) — derjenige, der das *ἀλληλέγγυον* zahlte, auch das Nutzungsrecht des entsprechenden Steuerobjektes erhielt (5). Aber die Übertragung des Steuerobjektes gehört ebenso wenig zum Wesen des *ἀλληλέγγυον*, wie die Übertragung der Abgaben zum Wesen der *ἐπιβολή* gehört. Und mit recht grosser Sicherheit wird man sagen dürfen, dass das *ἀλληλέγγυον* Basilius' II., das die *δυνατοί* für die *ταπεινοί* zu entrichten hatten, überhaupt keine Übertragung des Steuerobjektes nach sich zog. Andernfalls wäre die Entrüstung der *δυνατοί* über diese Massnahme unbegreiflich, andernfalls wäre für sie das *ἀλληλέγγυον* nicht eine Last, sondern der bestmögliche Weg zur Erfüllung ihrer sehnlichsten Wünsche ; waren doch die *δυνατοί* mit allen Kräften bestrebt, den bäuerlichen Landbesitz selbst auf dem Wege des Kaufes zu erwerben, woran sie gerade von Basilius II. aufs wirksamste gehindert wurden. So kommt es schliesslich auch zu einer faktischen Trennung der Steuerübertragung von der Übertragung des Landbesitzes. Und nachdem das *ἀλληλέγγυον* auf das Drängen der *δυνατοί* hin von Romanus Argyrus (1028-

(1) THEOPH. 486.
(2) S. die Ausgabe von F. DÖLGER, *op. cit.*, 119, 2 und 119, 24.
(3) CEDRENUS, II, 456.
(4) Zur Datierung des Traktats G. OSTROGORSKY a. a. O. 2 ff.
(5) Vgl. auch die nachstehend herangezogene Stelle aus dem *Νόμος γεωργικός*.

1034) aufgehoben wurde (1), war das Zuschlagsverfahren endgültig und für alle Zeiten beseitigt.

Zusammenfassend können wir sagen: In der frühbyzantinischen Zeit haben wir eine durch schweren Mangel an Arbeitskräften bedingte, weitgehende Bindung der ländlichen Bevölkerung an die Scholle zu konstatieren; ein einheitliches Besteuerungssystem in Form der capitatio-iugatio; das System der zwangsweisen Übertragung brachliegender Ländereien laut der *ἐπιβολή*. In mittelbyzantinischer Zeit: eine freie und freizügige Bauernschaft; getrennte Entrichtung der Kopf- und der Grundsteuer; solidarische Haftung für die Steuereingänge auf Grund des *ἀλληλέγγυον*. Das alte, frühbyzantinische Steuersystem ist durch die Vereinigung der capitatio und iugatio und die *ἐπιβολή*-Ordnung, das neue, mittelbyzantinische Steuersystem durch eine getrennte Erhebung der Kopf- und Grundsteuer und die *ἀλληλέγγυον*-Ordnung gekennzeichnet.

Es entsteht nun die Frage, in welche Zeit wir diese grundsätzliche Umbildung des byzantinischen Steuerwesens zu verlegen haben. Betrachten wir die Frage zunächst einzeln für das Steuersystem im engeren Sinne, d. i. für das Problem capitatio-iugatio, und einzeln für das Problem *ἐπιβολή*.

Das alte Steuersystem ist — darauf hat E. Stein hingewiesen (2) — noch zu Beginn der ersten Regierung Justinians II. wirksam, denn laut den Viten der Päpste Johannes V (c. 2) und Conon (c. 3), die von den annonae capita sprechen, fielen noch in den achtziger Jahren des VII. Jahrhunderts annona und capitatio zusammen (3). Andererseits haben wir bei Theophanes für die Regierungszeit Nicephorus' I. ein sicheres Zeugnis für das Bestehen des neuen Steuersystems, da hier das *καπνικόν* genannt wird (4). Die vollkommen si-

(1) CEDRENUS, II, 485.

(2) *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, XXI 1928), 150 und 152.

(3) Vgl. L. M. HARTMANN, *Unters. zur Gesch.d. byz.Verw.S.*90, 171 Die fragliche Stelle aus der Vita Johannes V. bezieht sich auf das Jahr 681 (vgl. F. DÖLGER, *Regesten*, I, Nr. 250). Conon: 686-687.

(4) THEOPHANES 486.

cheren termini post und ante quem sind also einerseits das Jahr 687 und andererseits die Regierungszeit Nicephorus' I. (802-811). Für die Zwischenzeit besitzen wir, soviel ich sehen kann, nur ein Zeugnis, das in unserem Zusammenhang von Wichtigkeit ist: die Mitteilung desselben Theophanes zum Jahre 732-733, dass Leo III. dem dritten Teil der Bevölkerung von Sizilien und Kalabrien die φόροι κεφαλικοί auferlegte (1). In diesem Fall ist es leider schwieriger zu entscheiden, ob es sich um das alte oder um das neue System handelt. Ich möchte annehmen, dass wir es bereits hier mit dem neuen Steuersystem zu tun haben. Allerdings lautet die Bezeichnung nicht καπνικόν, sondern φόροι κεφαλικοί. Das wesentlichste ist aber nicht die Bezeichnung und nicht die Art der Veranlagung (individuelle oder familienweise Besteuerung), sondern die Frage, ob die Kopfsteuer in Verbindung mit der Grundsteuer oder von dieser getrennt erhoben wird. Auf eine Verbindung mit der Grundsteuer lässt aber in der erwähnten Mitteilung des Theophanes nichts schliessen. Zu beachten ist ferner, dass der auf Nicephorus I. bezügliche Bericht nicht von einer Neureglung der Steuerordnung durch diesen Kaiser spricht; er besagt vielmehr, dass Nicephorus mit rückwirkender Kraft vom ersten Jahre seiner Regierung auch die Bauern der Kirchen und Klöster das καπνικόν bezahlen liess, womit vermutlich nur eine der kirchenfreundlichen Massnahmen der Kaiserin Irene rückgänging gemacht worden war (2). Es kann also kein Zweifel darüber obwalten, dass das καπνικόν schon im VIII. Jahrhundert bestand. Und ist meine Annahme richtig, dass schon die Mitteilung über die Auferlegung der Kopfsteuer in Sizilien und Kalabrien durch Leo III. auf getrennte Erhebung dieser Steuerart schliessen lässt, so wäre das Aufkommen des neuen Systems in die Zeit zwischen 687 und 733 zu verlegen. Da ferner auch diese Mitteilung nicht eine grundsätzliche Neuregelung der Steuerordnung, sonder nur die Heranziehung neuer Steuerzahler zur Tragung einer schon bestehenden Steuerart im Auge hat,

(1) THEOPHANES, 410.

(2) Vgl. J. B. BURY, *History of the Eastern Roman Empire*. London, 1912, S. 21 .

so wird man die Umbildung des Steuerwesens wohl in den Anfang dieser Zeitspanne hinaufrücken, d. h. eher in die Zeit Justinians II. als in die Leo III. verlegen müssen (1).

Wie steht es nun mit der Ablösung der *ἐπιβολή* durch das *ἀλληλέγγυον*? Es hat Tiberius Constantinus eine Novelle *περὶ ἐπιβολῆς* erlassen, deren Text uns nicht überliefert ist (2). Das ist das letzte positive Zeugnis für die Wirksamkeit der *ἐπιβολή* im byzantinischen Reich. (3). Auf der anderen Seite ist das *ἀλληλέγγυον* zum erstenmal erst für die Zeit Nicephorus I. ausdrücklich bezeugt, in dem mehrfach erwähnten Bericht des Theophanes (S. 486 f.) über die finanziellen und wirtschaftlichen Massnahmen dieses Kaisers. Über das VII. und VIII. Jahrhundert scheinen jegliche Nachrichten zu fehlen. Doch kommt uns hier der *Νόμος Γεωργικός* zu Hilfe, der ohne die termini technici *ἐπιβολή* oder *ἀλληλέγγυον* zu gebrauchen, § 18 und 19 zweifellos gerade von jenen Dingen handelt, die uns hier beschäftigen. § 18 des *Νόμος Γεωργικός* wird bekanntlich folgende Regel aufgestellt: « Wenn ein Bauer verarmt und sein Grundstück verlässt, so mögen diejenigen, die für den Weggegangenen die Steuern zahlen, die Ernte an sich nehmen; und wenn er zurückkommt, brauchen sie ihn dafür nicht zu entschädigen ». Man hat diese Bestimmung mit der *ἐπιβολή* in Zusammenhang gebracht (4). Nach dem vorhin ausgeführten brauche ich nicht mehr viel Worte darüber zu verlieren, dass es sich hier nicht um die *ἐπιβολή*, sondern um das *ἀλληλέγγυον* handelt: eine Übertragung des Landbesitzes ist hier eigentlich gar nicht erfolgt, wie aus dem Schlussatz besonders klar er-

(1) Dass in die Zeit, die zwischen dem Sturz Justinians II. und dem Regierungsantritt Leos III. liegt, keine wichtigen Massnahmen zu setzen sind, versteht sich von selbst.

(2) *Jus Gr.-rom.*, III, 31.

(3) Gegen H. MONNIER, *Nouvelle revue hist. de droit français et étranger*, t. XVIII (1894), hat E. STEIN, *Klio* t. XVI (1920), 72 ff. gezeigt, dass diese Novelle schwerlich eine Aufhebung der *ἐπ βολή* enthielt.

(4) VASILJEVSKIJ, *Z. M. N. P.* 233 (1885), 398, ZACHARIÄ, *Gesch. des griech.-röm. Rechtes* (1892) 254. PANCENKO, *Krestjanskaja sobstevennostj v Vizantii* (1903) passim. VERNADSKIJ, *Ucenyja Zapiski* I, 2, (Prag, 1924), S. 89. Ich selbst war noch dieser Ansicht, in *Vierteljahrschrift*, t. XX (1927), S. 30, Anm. 2.

sichtliche ist (« und wenn er zurückkommt, brauchen sie ihn nicht zu entschädigen) ; übertragen wurden die Steuern, und als Folge davon durften diejenigen, die diese Steuern entrichteten, das entsprechende Grundstück nutzen.

In dem Nomos Georgikos haben wir also ein eindeutiges Zeugnis für die Wirksamkeit jener Ordnung, die später die Bezeichnung *ἀλληλέγγυον* erhält. Das ist ausserordentlich wichtig, da ja der Nomos Georgikos das erste Denkmal ist, das uns das Aufkommen einer breiten Schicht freizügiger Bauernschaft vor Augen führt. Allerdings ist damit für die Zeitbestimmung kein ganz sicherer Anhaltspunkt gewonnen, da die Datierung des Nomos Georgikos nicht sicher steht. Bis auf weiteres wird man aber m. E. an der Hypothese von Vernadskij (1) festhalten können, dass der Nomos Georgikos in der Zeit Justinians II. entstanden ist, da sämtliche Handschriften und zwar schon die ältesten und besten den Nomos Georgikos als ein Gesetz Justinians bezeichnen (2). Vor allem ist aber wichtig, dass der Nomos Georgikos inhaltlich kaum in irgendeine andere Zeit so gut hineinpasst, wie in die Zeit Justinians II.

Dass die wesentlichsten Züge des mittelbyzantinischen Staatswesens auf die grosse Reform des Heraclius zurückgehen, als Folgeerscheinungen der Themenorganisation aufzufassen sind, ist in letzter Zeit (3) mehrfach und nachdrücklich betont worden. Damit steht das Ergebnis dieser Betrachtung in bestem Einklang, sofern sie zeigt, dass die Umbildung des byzantinischen Steuerwesens etwa in das Ende des VII. Jahrhunderts zu verlegen ist.

Breslau. Georg OSTROGORSKY.

(1) *Sur l'origine de la loi agraire*, *Byzantion*, II (1925), 127 f.

(2) Der Hinweis DÖLGERS, *Hist. Zeitschr.* 141 (1930), 112 f., dass eine jüngere Handschrift Justinian I., den Autor der Digesten, zitiert, d. h. notorisch einen Irrtum begeht, ist kein Gegenargument.

(3) E. STEIN, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches.* Stuttgart, 1919 und *Ein Kapitel vom persischen und byzantinischen Staat* in : *Byz. - neugr. Jahrb.*, I (1920). — G. OSTROGORSKY, *Die wirtschaftlichen und sozialen Entwicklungsgrundlagen des byzantinischen Reiches in : Vierteljahrschr. f. Soz. u. Wirtschaftsgesch.*, t. XXII (1929), 129 ff. und *Die vermeintliche Reformtätigkeit der Isaurier* in : *Byz. Zeitschr.*, t. XXX (1930), 394 ff.

DIE GRIECHISCHEN QUELLEN ZUR SCHLACHT AM KOSOVO POLJE

Die griechischen Quellen zur Schlacht am Kosovo Polje sind in mancherlei Hinsicht interessant, ihre grösste Bedeutung liegt jedoch darin, dass die wichtigsten Nachrichten über diese Schlacht gerade durch sie erst in die Geschichtschreibung der grossen europäischen Völker eindrangen. Jahrhundertelang hat diese die Schlacht am Amselfelde meistens aus den griechischen Quellen gekannt und nur durch diese deren Bedeutung für die Weltgeschichte erfasst, denn die serbischen Quellen waren der Sprache wegen, in der sie geschrieben waren, den nichtslavischen Völkern unzugänglich. Seitdem im Zeitalter der Renaissance die griechischen Autoren wichtige Quellen für alle Historiker wurden, die sich mit der Vergangenheit Europas, besonders des südöstlichen, befassten, drangen auch zahlreiche Nachrichten über die Serben in die zeitgenössische Historiographie ein. Auf diese Weise erwachte das Interesse für die Serben, besonders aber für die Schlacht am Kosovo Polje, das wichtigste Ereignis in der serbischen Geschichte, das zweifellos auch auf das Schicksal eines grossen Teil Europas bedeutenden Einfluss hatte. Die griechischen Autoren, soweit sie etwas ausführlicher darüber berichten, sind nicht Zeitgenossen des Ereignisses, sondern schrieben fast ein Jahrhundert nach der grossen Schlacht, jedoch ohne Zweifel nach verlässlicher Tradition und auf Grund guter Quellen.

Die früheren griechischen Historiker waren keine guten und verlässlichen Quellen für die Kenntnis der Serben, über die sie übrigens sehr viele Nachrichten bringen. Mit Ausnahme der ersten griechischen Hauptquelle für die serbische Vergangenheit, Konstantin Porphyrogenetos, schrieben alle grie-

chischen Historiker über die Serben nur abfällig, und zwar umso ärger, je rascher und je mehr sich Serbien zum Schaden Byzanz' ausbreitete; am abfälligsten schrieb über die Serben wohl Georgios Pachymeres. Der scharfe und abfällige Ton in den Berichten über Serbien hatte sich in der byzantinischen Geschichtschreibung so eingebürgert, dass Theodoros Metochites auch dann nicht wenigstens ohne Hohn über die Serben schreiben konnte, als dies sicherlich nicht seine Absicht war, nämlich in seinem bekannten Gesandtenbericht (*Πρεσβευτικός*).

Die herkömmliche griechische Schreibweise über die Barbaren, besonders über die feindlichen Serben, war stärker, als sein guter Wille. Seine erwähnte Schrift bildet aber doch einen leisen Übergang von jener griechischen Geschichtschreibung, die den Serben feindlich gesinnt war, zu der, die über die Serben als über einen befreundeten Nachbar und eine vom gleichen Schicksal getroffene christliche Nation berichtet und die sich in das serbische Denken und Fühlen so sehr einlebte, dass sie wenigstens in den gemeinsamen Schicksalsfragen auch gemeinsam dachte. Das erste dieser grossen Ereignisse war die Schlacht am Kosovo Polje. Ihretwegen hatte die griechische Geschichtschreibung den Ton ihrer Schreibweise über die Serben vollständig geändert.

Nach dem Tode des Caren Stefan Dušan (1355) schwand für Byzanz rasch jede Gefahr von Seiten Serbiens, aber der Hass gegen dieses verflüchtigte sich doch viel langsamer als die Ursache desselben. Auch die griechischen Autoren,die Nachrichten über die Schlacht am Kosovo Polje bringen, sind noch nicht ein und derselben Meinung über die Serben. Die kürzeste Nachricht über die Schlacht am Kosovo Polje findet sich bei Georgios Phrantzes (Ed. Bonn, 1838, 79-81). Sie ist nicht nur kurz und unklar, sondern auch den Türken günstig gestimmt, wenigstens insoweit, als in ihr, ganz im türkischen Sinne, behauptet wird, dass Murad erst nach seinem Siege über die Serben und zwar auf hinterhältige Weise getötet wurde. Auch der Mörder ist ungenau angegeben, nämlich Fürst Lazar selbst, der hier auch noch irrtümlich Despot genannt wird. Mehr wusste über die Schlacht am Kosovo Polje Dukas (Ed. Bonn, 1834, 14-8 u. 352-6). Bei

ihm ist der Umschwung in der Schreibweise der Griechen über die Serben vollständig. Schmerzerfüllt wendet sich Dukas von der Schilderung der Not Byzanz' zu der Serbiens und beginnt seine Darstellung der Schlacht am Kosovo Polje damit, dass er erklärt, dass Murad sich erst dann auf die Serben stürzte, nachdem er fasst ganz Byzanz erobert hatte ; Murad ist ihm ein « Tyrann » ;das ist hier nicht nur eine einfache Bezeichnung, sondern ein Werturteil. In seinen Erörterungen über die Anfänge des grossen serbisch-türkischen Konflikts bemerkt Dukas weiter, dass sich damals ein « καινὸν καὶ ὑπὲρ λόγον τεχνούργημα » (15) ereignet habe. Und nach diesen wirklich feierlichen Worten schildert er mit grösstem Stolz die heldenhafte und aufopferungsvolle Tat Miloš', der dies im Namen der ganzen Christenheit gewagt hatte. Während ihm nun dieser der grössten Bewunderung würdig ist,ist ihm Murad nur ein « Tyrann » und dessen Sohn Bajezid eine wahre Ausgeburt der Menschheit. Dukas Schilderung der Schlacht am Kosovo Polje machten sich die Serbokroaten ganz zu eigen. Der unbekannte Serbokroate, der Dukas im XVI. Jahrhundert in den venezianisch-italienischen Dialekt übertrug, fügte seiner Übersetzung dort, wo von der Schlacht am Kosovo Polje die Rede ist,eine grosse eigene Interpolation ein, die hauptsächlich auf der nationalen Tradition beruht. Es ist sehr interessant, dass der Geist der Darstellung bei Dukas so sehr dem serbischen Empfinden angepasst ist, dass nicht nur fremde Historiker, wie z. B. J. Hammer-Purgstall, sondern auch serbische, wie unter anderen Stojan Novaković, meinten, dass die ganze Stelle über die Schlacht am Kosovo Polje, die sich in der italienischen Übersetzung findet, von Dukas selbst stammt, obwohl doch nur ein kleiner Teil wirklich vom ihm ist. Ich glaube, es bedarf keines stärkeren Beweises um zu sehen, wie sehr sich die griechischen Historiker in die serbische Auffassung, als eine vor allem christliche, eingelebt haben, und wie sehr sie sich gegenüber den früheren griechischen Historikern mit ihren abfälligen und höhnischen Nachrichten über die Serben geändert haben. Am ausführlichsten von allen griechischen Autoren berichtet über die Schlacht am Kosovo Polje Laonikos Chalkondyles (Ed. Bonn, 1843, 53-7) beziehungs-

weise genauer gesagt, der Abschnitt über die Schlacht ist bei ihm der längste, obgleich er über deren Verlauf selbst nichts sagt, da ihn der Zusammenstoss der Massen nicht interessiert, sondern nur der grosse christlich-türkische Konflikt um Zeit und Art von Murads Tod. Daher erwähnt er nur, wie Murad mit seinen Söhnen zum Zuge gegen die Serben aufbrach, um dann sogleich mit offensichtlicher Ungeduld zur Erörterung über Zeit und Todesart Murads überzugehen, wie diese die Türken und wie die Griechen darstellen. Anstelle « die Griechen » könnten hier gerade so gut auch « die Serben » stehen, denn dies ist ursprünglich die serbische Auffassung, welche sich dann die Griechen vollkommen angeeignet haben. Die Türken haben Murad hoch verehrt,besonders nach ihrer Niederlage bei Angora, von der sie meinten, dass ihr Murad leicht hätte entgehen können. Die Christen wieder hassten Murad aus dem Grunde ihrer Seele, da er der erste grosse türkische Eroberer in Europa war. Aus diesen manigfaltigen Beziehungen enstanden auch entgegengesetzte Behauptungen über den Tod Murads, der einen ausserordentlich tiefen Eindruck auf die gesamte damalige christliche Welt ausübte. Die Christen behaupteten, dass sich Miloš, ein Vojvode Fürst Lazars, in Selbstaufopferung entschloss, die gesamte Christenheit von ihrem grossen Feinde zu befreien, und dass er daher auch vor Beginn der Schlacht selbst oder am Anfang derselben in heldenmütiger Weise Sultan Murad erstochen habe. Die Türken behaupteten das Gegenteil. Nach ihrer Versicherung wäre der Sieger vom Kosovo Polje nicht der bei Angora geschlagene Bajezid gewesen, sondern Murad selber. Daher erzählten sie auch, dass Miloš den Sultan in hinterlistiger Weise und erst nach dem herrlich errungenen Siege ermordet habe. Laonikos Chalkondyles beginnt seine Erörterung mit dieser christlich-türkischen Streitfrage, in der er natürlich ein beredter Anwalt der serbischen Auffassung ist. Miloš nennt er : « *ἄνδρα γενναιότατον* » (54) und dessen Tat : « *ἀγῶνα κάλλιστον δὴ τῶν πώποτε γενομένων* » (54). Mehr und schöneres konnte kein Serbe sagen und hat es auch nicht getan. Wie sehr es diesem grossen griechischen Historiker darum zu tun war, dass die serbische Version bezüglich Murads Tod durchdränge, sieht man am besten

daraus, dass er in seiner Darstellung der Schlacht am Kosovo Polje die christliche Version über Murads Tod wiederholt. Er bringt sie also tatsächlich zweimal, um ja seine Leser von deren Richtigkeit zu überzeugen. An der zweiten Stelle sucht er noch schönere und stärkere Ausdrücke für Miloš' Wagnis, das er hier « ὁρμὴν πασῶν δὴ καλλίστην ὧν ἡμεῖς ἴσμεν » nennt (54). Diese seine Auffassung übernahm dann auch ein grosser Teil der Geschichtschreiber, die gleichfalls von Hochachtung gegenüber Miloš und dessen tapfere Tat erfüllt wurden.

Die übrigen griechischen Nachrichten über die Schlacht am Kosovo Polje sind recht kurz und oberflächlich, wie es eben allmählich die ganze griechische Geschichtschreibung unter dem schweren Druck der türkischen Knechtschaft wurde. Ihr letzter grosser Vertreter ist Laonikos Chalkondyles,in dem sich auch der grosse Umschwung im Verhalten der griechischen Historiker gegenüber den Serben am besten widerspiegelt. Die früheren Gegner wurden zu Leidensgefährten und so sehr hatten sich die einen den anderen genähert, dass bezüglich der Türken die Ausdrücke « griechisch » und « serbisch » synonym wurden. Weiter konnte eine Annäherung tatsächlich nicht mehr gehen. Das Erhebende dieses Umschwungs, denn jeder Sieg über lang gehegten Hass hat etwas Erhebendes in sich, wurde durch den tiefen Schmerz getrübt, dass die Aussöhnung zu spät kam. Und auch jetzt war sie nicht vollständig. Ich will es nämlich nicht verschweigen, dass, während der überwiegende Teil der Griechen gleich vom Beginn der Kämpfe mit den Türken für ein Bündnis mit den benachbarten und den gleichen Glauben bekennenden Bulgaren, Serben und Russen war, ein ganz unbedeutender Teil derselben jeden Gedanken an ein derartiges Bündnis von sich wies und im Westen Hilfe suchte. Der feurigste Vertreter dieser Auffassung war Demetrios Kydones. Der gemeinsame Hass gegenüber den Türken und das Misstrauen gegenüber dem Westen,der die den Griechen verhasste kirchliche Union aufzudrängen trachtete, vereinsamten jedoch Demetrios Kydones und dessen Gesinnungsgenossen vollständig. Die Griechen wandten sich ihren benachbarten Glaubensgenossen zu und die Schlacht am Amselfelde war das erste grosse Ereignis,von dem die griechischen Historiker mit demselben Schmerz

aber auch mit demselben Stolz berichteten, wie die serbischen. Die gemeinsame Gefahr von Seite der Türken hatte Griechen und Serben so sehr einander angenähert, dass die griechischen Historiker vom gemeinsamen Schicksal als vom « unseren » schrieben. Über dem früheren Streit und Hass erhob sich das Gefühl für die christliche Solidarität, das sich zum erstenmal in den griechischen Darstellungen der Schlacht am Kosovo Polje spiegelt, auf die ich Ihre geneigte Aufmerksamkeit zu lenken versucht habe.

Ljubljana NIKOLA RADOJČIĆ

L'OPINION BYZANTINE ET LA BATAILLE DE KOSSOVO

M. N. Radojčić vient de publier , dans le *Glasnik Skopskog naučnog Društva* (Bulletin de la Société scientifique de Skoplje, section des sciences humaines, 3-4) (1), p. 163-175, un fort intéressant article intitulé : *Les sources grecques de la bataille de Kossovo.* Il ressort de cette étude qu'à la différence des chronographes et historiens byzantins de l'époque antérieure, qui s'expriment en général avec mépris sur le compte des Serbes et les traitent proprement en ennemis, les annalistes grecs du xve siècle, surtout Ducas et Chalcocondyle, préoccupés surtout du péril turc, se montrent plus qu'équitables, sympathiques, au plus redoutable ennemi que les Ottomans aient rencontré dans le Balkans. On remarquera surtout le développement consacré à Démétrius Cydonès. Conformément à ses convictions politiques et religieuses, que nous connaissons, de mieux en mieux, surtout depuis les publications de M. Halecki et de M. Cammelli, le Démosthène de l'alliance latine, comme nous nous plaisons à l'appeler, a le plus souvent insisté sur l'inutilité ou le danger de toute coalition avec les Slaves balkaniques. Voyez, par exemple, des déclarations comme celles-ci : *Καὶ μὴν ἡμῶν ὑπὸ τοῦ πρὸς τοὺς βαρβάρους κατακλυζομένων πολέμου, καὶ τοσαύτης τραγῳδίας ἡμᾶς παριεστώσης, Τριβαλλοὶ* (les Serbes) *τὰς μὲν τῶν ἐν Μακεδονίᾳ πόλεων περιιόντες ὑπήγοντο · τὰς δέ, στρατεύματα περικαθίζοντες, καὶ μηχανήματα προσάγοντες, ᾕρουν · τὰς δὲ καὶ λιμῷ παρεστήσαντο. Τὴν δὲ Μυσῶν ὠμότητα χαλεπὸν ἑτέρῳ τῷ παραβαλεῖν* (2) ; ou encore : *Τούτους τοίνυν...καλέσομεν συμμάχους,*

(1) Skoplje, *Štampa krajničanac*, 1930.
(2) MIGNE, *PG*, t. 154, col. 973.

οἷς ἄν τι πταίσωμεν, εὕρημα γίνεται, καὶ οὓς ἅπαντες ἴσασιν ἐκ τῶν ἡμετέρων κακῶν ηὐξημένους ; c'est-à-dire : « Nous allons donc chercher pour alliés des gens qui tirent profit de toutes nos défaites, et dont tout le monde sait qu'ils s'enrichissent de nos malheurs. » Citons enfin ces paroles pleines d'un pessimisme que l'événement n'avait que trop justifié : « Quelle vanité de croire que les Russes (*Σκύθαι*) pourraient nous aider, quel ridicule que de songer à l'alliance des Serbes (*Τριβαλλῶν*), quelle invraisemblance que la coopération des Bulgares (*Μυσῶν*) ! » (1). D'après M. Halecki (2), je ferai seulement observer que dans une circonstance au moins (1371), le clairvoyant patriote qu'était Démétrius Cydonès recommanda néanmoins l'alliance des rois serbes Ouglièche et Voukachine. Il ne fut pas écouté. La ville de Gallipoli, naguère reprise par le Comte vert, fut rétrocédée aux Turcs, malgré un éloquent discours de Cydonès, et les Serbes furent écrasés à la bataille de la Maritza (1371). Le prince Manuel recueillit peu glorieusement quelques-unes de leurs dépouilles, et notamment la ville de Serrès. Mais, comme le dit M. Radojčić, « à la suite des progrès des Turcs et de la haine croissante des Grecs contre l'Occident, qui ne leur promettait son secours qu'en vue de l'union des Églises, les rapports entre Grecs et Serbes changent.La plupart des Grecs préfèrent les Russes, les Bulgares et les Serbes, qui sont leurs proches voisins, qui ont la même religion et avec lesquels ils entretiennent des relations variées, aux Occidentaux éloignés, qui ont une autre religion et qui les détestent. La divergence des opinions grecques apparaît le mieux chez Démétrius Cydonès. »

Les premiers historiens grecs qui se montrent nettement serbophiles, d'après M. Radojčić, sont Ducas et Chalcocondyle. L'un et l'autre, en effet, dans le récit de la bataille de Kossovo (15 juin 1389), adoptent résolument, et avec une sorte d'enthousiasme, la thèse serbe. On sait que les Turcs racontèrent au monde que leur sultan Mourad, tombé à Kossovo,

(1) *Ibid.*, col. 976.

(2) O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930, p. 242.

avait été assassiné en trahison après sa victoire, tandis que les Chrétiens exaltaient l'exploit de Miloš, chevalier du roi serbe Lazare, qui, se sacrifiant lui-même, aurait tué le prince ottoman en pleine bataille, ou même avant que les armées en vinssent aux mains. Ces Byzantins, en fort nobles termes, décernent au héros Miloš les honneurs des tyrannicides. M. Radojčić a raison de dire qu'ils parlent de Miloš comme s'ils étaient des Serbes. Et il conclut : « Leurs sources sont les traditions turque et chrétienne. Ils ont pu connaître la tradition turque par des Turcs, mais non seulement ils n'y croyaient pas, mais ils la combattaient. Quant à la version chrétienne de la bataille de Kossovo, ils ont pu, en tout cas, l'apprendre par les moines serbes de l'Athos. Ceux-ci étaient toujours dévoués aux Grecs. Ainsi l'Athos a contribué à faire disparaître la vieille haine entre Grecs et Serbes, devenue sans raison, et à faire naître à sa place un sentiment de solidarité chrétienne et humaine contre l'ennemi commun. Ce sentiment naquit, en effet, mais trop tard sans doute, lorsque même l'union des Grecs et des Serbes ne pouvait plus empêcher l'invasion turque. »

M. Radojčić n'a pas connu une très ancienne mention byzantine de la bataille de Kossovo, une mention qui, à première vue, semble contredire sa thèse. Il s'agit du curieux canon du moine Maxime Mazaris publié par Spyr. Lambros (*Byzantinische Zeitschrift* V (1896), p. 67-70). Dans la strophe Ψ (le canon est alphabétique), Mazaris, qui est peut-être le même, bien que Krumbacher n'ait guère cru à cette identité (1), que l'auteur de l'*Ἐπιδημία ἐν Ἅιδου*, énumère un certain nombre d'événements heureux :

Ψάλλοντες καὶ ὑμνοῦντες τὸν τῶν ὅλων δεσπότην,
ἐκδῶμεν καὶ πρὸς εὐχὴν τοὺς λόγους,
βασιλέων ἡμῶν εὐσεβῶν
κραταιῶσαι σκῆπτρα τὰ αὐτοὺς στέφοντα ·
ὑπὲρ αὐτῶν δ' εὐχόμενοι δοκῶμεν ὑπὲρ τῶν ἁπάντων ·
ὅτι παντὸς βασιλεὺς ἡ στάσις ·
ὅτι νηὸς κυβερνήτης βάσις ·

(1) *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2e éd., p. 494 sqq.

ὅτι δι' αὐτοῦ εὐσεβείας τὸ στήριγμα ·
ὅτι παρ' αὐτοῦ ἐκκλησίας κραταίωμα ·
ὅτι, τούτου καλῶς ἔχοντος, πάντας ἔχειν δεῖ καλῶς ·
ὅτ' ἰδίους συναπόλλυσι κακῶς πάσχων Τριβαλλός ·
ὅτι θεὸς Αὐσόνων βασιλεῖ συμμαχοίη ·
ὅτι πλέθρα Ῥωμαίων δι' αὐτοῦ καὶ πλατύνοι ·
ὅτι ἐχθρῶν ἁπάντων κρατήσειεν ·
ὅτι πασῶν χωρῶν κυριεύσειεν ·
ὅτι δυσμῇ τὴν ἑῴαν ἑνώσοι ·
ὅτι τιμὴν πάντες εὕραμεν τούτου
εὐχαρίστως διάγοντες.

Que signifie le vers 11? M. Lambros a bien vu qu'il fait allusion à un désastre serbe (1). Il a pensé naturellement, soit à la bataille de la Maritza (26 septembre 1371), soit à celle de Kossovo. Mais il ne traduit pas cette phrase, qui lui paraît, à juste titre, un peu singulière. D'après lui, Mazaris se réjouit ici « dieses Unglückstages des serbischen Volkes » : et il explique ce sentiment, aussi vilain qu'absurde, par la politique à courte vue de la petite cour de Mistra, où Mazaris semble avoir vécu (2), ainsi que par une circonstance très particulière, sur laquelle il n'y a pas lieu de nous étendre ici. J'ai hâte, en effet, de rétablir le texte et le sens exacts de cette phrase, qui ne contient l'expression d'aucune « Schadenfreude », mais qui, au contraire, tout comme les passages, cités par M. Radjočić, de Doukas et de Chalcocondyle, contient un hommage à l'acte héroïque du tyrannicide Miloš. *Ἰδίους* est incompréhensible, et l'élision de l'*ι* de *ὅτι* contraire à toutes les règles. Il faut lire :

ὅτι δῄους συναπόλλυσι κακῶς πάσχων Τριβαλλός,

c'est-à-dire : « réjouissons-nous parce que le Serbe, dans son malheur, fait périr, en même temps que lui, les ennemis. » Ce n'est pas de la défaite serbe de Kossovo que s'applaudit Mazaris, mais de la mort du sultan Mourad.

(1) *Byzantinische Zeitschrift*, V (1896), p. 71.

(2) Phrantzès, à la vérité, n'est pas favorable aux Serbes (Radojčić, p. 167, mais il ne marque aucune joie de leurs défaites,

Il est clair que le canon a dû être écrit peu de temps après la grande journée de Kossovo. Il reste à expliquer une autre allusion historique :

ὅτι δυσμῇ τὴν ἑῴαν ἑνώσοι.

M. Lambros pense qu'il s'agit du voyage de l'empereur Manuel Paléologue en Occident (1399-1403), dont le but était d'établir l'union des Églises, condition nécessaire de l'aide occidentale à Byzance agonisante. Mais est-il croyable que Mazaris ait associé dans cette strophe deux événements distants de douze ans environ? Il est bien plus probable que ce souhait en faveur de l'union des Églises se rattache à la politique de Jean V Paléologue, dont nous connaissons maintenant si bien, par M. Halecki, le long dévouement à la cause de la réconciliation religieuse. Quant aux acclamations en l'honneur des empereurs, elles peuvent, d'après nous, se dater avec précision. C'est en septembre 1390 que le vieil empereur Jean V, un moment déposé par son petit-fils, l'usurpateur Jean VII, fut rétabli par son fidèle et vaillant fils Manuel. C'est sans doute cet événement que Mazaris salue ainsi :

ὅτι τούτου καλῶς ἔχοντος, πάντας ἔχειν δεῖ καλῶς.

Et l'on peut supposer aussi que les troubles dynastiques de cette année 1390 font l'objet de cette allusion contenue dans la strophe *N* :

ὅτι τεκόντας παῖς οὐκ οἰκτείρει ;

peut-être aussi de celle contenue dans la strophe *A* :

ὅτι ψευδεῖς τῶν βροτῶν οἱ πλεῖστοι ·
ὅτι ὁ προπάτωρ γυμνὸς ἐκδιώκεται.

Si notre exégèse est correcte, nous aurions, dans le canon de Mazaris, à la fois la première mention de la glorieuse défaite serbe de Kossovo et le premier témoignage de cette fraternité gréco-serbe dont M. Radojčić a signalé, chez les historiens du xve siècle, l'éloquente et réconfortante expression.

Bruxelles. Henri GRÉGOIRE.

UN SCEAU INÉDIT DU PROTONOTAIRE BASILE KAMATÉROS

Contribution à la prosopographie byzantine.

Le bulletin de sigillographie publié ici-même l'année dernière signalait l'exode incessant vers les points les plus reculés d'Europe ou d'Amérique de petits monuments archéologiques (monnaies, plombs, médailles ou amulettes) que le hasard des découvertes accumule sur divers marchés du Levant, entre les mains des brocanteurs de Stamboul, de Smyrne, de Trébizonde, d'Athènes ou de Beyrouth. Je ne pensais pas que l'occasion s'offrirait si tôt à moi d'en faire ici la preuve.

En effet, le sceau qui fait l'objet de cette note est précisément de ces objets migrateurs que l'attention éveillée d'un connaisseur vient d'arrêter dans sa course errante. Il m'est venu, accompagné d'un autre échantillon beaucoup moins important (1), directement de Rome où Mr. Tommaso Bertele, diplomate distingué et numismate averti, l'a tout récemment acquis. Sur les indications du R. P. Salaville, l'heureux propriétaire m'a causé l'agréable surprise de faire mettre à ma disposition dans cette lointaine Asie l'original lui-même. Je m'empresse d'associer dans un même hommage reconnaissant le collectionneur désintéressé auquel le lecteur devra le fruit de ce travail et le confrère empressé qui, le premier, dans cette belle lumière d'Orient, me fit dans un passé tout proche aimer l'archéologie.

***

(1) On en trouvera la description en appendice à ce travail.

1.

SCEAU DE BASILE KAMATÉROS DOUCAS.

C'est une belle pièce de proportions moyennes, à savoir :
Diamètre : 33 millimètres,
Épaisseur : 3 millimètres,
Poids : 29 grammes.

En outre les lettres de l'inscription sont grandes (4 millimètres) et d'une belle calligraphie. L'état de conservation est satisfaisant, bien que l'usure, provenant vraisemblablement du séjour du plomb en terre, ait dégradé le pourtour inférieur du champ et même rogné les premières lettres des lignes 3, 4 et 5. Le cercle de grènetis a été, de ce fait, aux deux tiers emporté.

Les deux faces du sceau sont entièrement inscrites, à l'exclusion de tout motif iconographique.

Nous lisons, *au droit* sur cinq lignes :

†CΦPA	† *Σφρα-*
ΓICCEBAΣ	*γὶς σεβασ-*
.ȣTȣΠPΩ	*[τ]οῦ τοῦ πρω-*
.ONOTA	*[τ]ονοτα-*
PIOV	*ρίου*

Et *au revers*, sur quatre lignes seulement :

TOVKA	*τοῦ Κα-*
MATHPOV	*ματηροῦ*
KAIΔOVK,	*καὶ Δούκ(α)*
RACIA...	*Βασιλ[ειου]*
— · —	— · —

Nos restitutions ne souffrent aucune difficulté, car on ne saurait penser à transcrire *δουκ(ός)*, seul endroit où soit possible une autre combinaison. En effet 1°) entre le *K* et la ligne de grènetis il semble bien qu'il n'y ait place que pour une lettre ; 2°) il est impossible d'admettre que le même personnage ait rempli simultanément deux charges apparemment incompatibles, c. à d. qu'il ait été à la fois protonotaire et duc

3°) Enfin, le fait de l'alliance des Kamatéros avec une grande famille princière qu'inclut notre supplément, loin de faire difficulté, se trouve amplement confirmé, ainsi que nous le verrons plus bas, par les sources littéraires (1).

La légende, servant de signature et composée de deux iambiques trimètres, présente l'aspect suivant :

Σφραγὶς σεβαστοῦ τοῦ πρωτονοταρίου
τοῦ Καματηροῦ καὶ Δούκα Βασιλείου

Sceau de Basile Kamatéros Doucas, sébaste et protonotaire.

Le rythme d'un si méchant distique en vaut la syntaxe et le mètre l'emporte à peine sur l'idée poétique au souffle indigent. La prosodie n'en tirera naturellement rien. Mais si pauvre que soit le vêtement, la donnée qu'il recouvre, loin d'être négligeable, intéresse l'une des familles byzantines les plus influentes du XIIe siècle.

Toutefois notre monument est-il bien de cette époque qui vit la plus belle fortune des Kamatéros ?

C'est toujours chose fort délicate que de dater un sceau. Il est vrai qu'en combinant certaines observations faites tant sur le motif iconographique que sur les caractères de l'inscription, on arrive parfois à fixer une époque avec quelque exactitude. Mais là où le dessin du droit fait défaut, le risque de se tromper est grand, car la forme des lettres est loin d'être à elle seule un guide sûr pour l'expertise, vu qu'en matière de paléographie sigillographique aucun principe n'est à ce jour solidement fondé (2).. Les erreurs commises en cette

(1) Sur la façon fort variée dont les Byzantins énuméraient leurs divers noms de famille voir H. MORITZ, *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten.* 1. Teil 1896-97, p. 39, 41. La manière employée ici eût exigé pour être absolument correcte l'addition devant *καὶ* du corrélatif *τοῦ* : *τοῦ Καματηροῦ <τοῦ>καὶ Δούκα Βασιλείου.*Le poète aura sacrifié cet élément aux exigences du vers. D'ailleurs, la même simplification se pratiquait, quoique exceptionnellement, dans la titulature ordinaire. Nous lisons, par exemple, en tête d'une lettre de Jean Tzetzès : ... *τοῦ σεβαστοῦ καὶ ἐπάρχου Ἀνδρονίκου τοῦ Δούκα καὶ Καματηροῦ.*

(2) Il sera téméraire d'en formuler, tant que les neuf dixièmes des

matière par les spécialistes les plus réputés sont la preuve manifeste que l'art de dater les bulles par les caractères épigraphiques est des plus flottants. Des rapprochements avec des monuments similaires, sûrement identifiés, restent cependant possibles et autorisent des conjectures.

C'est ainsi qu'eu égard aux seuls détails de la gravure, nous ferions de notre sceau un monument de la seconde moitié du XIIe siècle, étroitement apparenté aux bulles de personnages bien connus de ce temps, de Georges Xiphilin (1), de Théodore Balsamon (2). de Jean Comnène Batatzès (3), d'Isaac Comnène (4), etc. Ici et là, les lettres sont dépourvues d'*apex* à leurs extrémités, contrairement à ce qui se pratiquait à l'époque précédente ; les *E* lunaires, gras et trapus, ont la ligne médiane légèrement saillante ; la frappe du *Σ* tantôt trop court, tantôt élancé, est irrégulière ; l'*Ω* a partout ses extrémités rigides ; la haste transversale du *K* est raide à la partie supérieure, tandis qu'à la partie inférieure elle est fortement incurvée. On doit aussi noter l'*A* dont la barre médiane est tirée de biais. Par contre, l'absence totale de ligatures dans notre inscription peut faire difficulté, bien que certain groupement de lettres (*Γ* et *I*, que l'on peut voir sur notre photographie) se trouve ailleurs (5).

Toutefois, nous le répétons, tout ce parallèle, si concordant soit-il, ne crée qu'une présomption qui doit guider les recherches, mais dont il serait téméraire de faire aveuglément état. Car trop souvent le tracé d'une inscription témoigne bien plus de l'habileté ou de la maladresse d'un graveur déterminé qu'il ne révèle la technique d'une époque.

sceaux resteront inédits. Les grandes publications de Schlumberger et de Konstantopoulos, si riches à tant d'égards, sont sous ce rapport absolument inutilisables. Le *Bullarium byzantinum* sans les albums complémentaires ne sera jamais qu'une œuvre inachevée, utile certes mais décevante.

(1) *Echos d'Orient*, t. XXVII, 1928, p. 420.

(2) B. A. PANČENKO, *Katalog Molyvdovulov* (Collection de l'Institut russe à Constantinople), p. 156, cf. pl. XV, 2.

(3) *Ibid.*, p. 122, cf. pl. XI, 11.

(4) *Ibid.*, p. 130, cf. pl. XII, 9.

(5) *Echos d'Orient, loc cit.*

En bien des cas, l'examen de la titulature permettrait de dater les sceaux avec une assez grande approximation. Malheureusement l'histoire des dignités et des fonctions byzantines est encore à faire. Cependant si le travail d'ensemble nous manque, certaines études partielles (1), peuvent, à l'occasion, être d'un précieux secours au sigillographe.

Le personnage auquel nous avons affaire se donne précisément une double épithète : *σεβαστός, πρωτονοτάριος*. Nous y trouvons ainsi, conformément au libellé des légendes sigillographiques destiné à l'usage officiel, l'indication de la dignité et de la fonction que possédait alors Basile Kamatéros. A vrai dire, il n'y a rien à tirer du titre de charge, le protonotariat étant d'une institution trop ancienne pour fournir à nos investigations un terme utile. L'appellation de sébaste est, au contraire, précieuse ; elle nous apprend que notre bulle est postérieure au règne de Constantin IX Monomaque qui, ayant créé cette dignité pour Skléraina, sa concubine, ne la conféra naturellement d'abord qu'à des membres de la famille impériale ; il en fut ainsi jusqu'à Alexis Ier Comnène (1080-1118) lequel, en imaginant toute une série de superlatifs (v.g. *πανσέβαστος, πανυπερσέβαστος* etc...), permit la collation de l'ancien titre à d'autres qu'à des parents directs du basileus. Il n'en fut pas moins réservé à de très hauts fonctionnaires et fut porté sans interruption jusqu'au jour de l'occupation latine (1204). C'est donc certainement entre ces deux termes (1080-1204) que dut vivre le propriétaire de la bulle ici

(1) Nous devons, entre autres, à M. Diehl une belle étude sur le titre de proèdre (*Mélanges Schlumberger*, p. 105-117) à M. Millet un mémoire exhaustif sur le rôle des commerciaires (*ibid.*, p. 303-327), la nature de l'apothécariat (*Byz. Zeitschr.* t. XXX, 1929-1930, p. 430-439) et l'origine du logothète général (*Mélanges Ferdinand Lot*, Paris, 1925, p. 565-573) et à M. E. E. Stein une consciencieuse enquête sur la fonction du protonotariat (cf. *Byz.-neugriechischen Jahrbücher* I,1924, p. 78 sq.). Mais c'est M.Fr.Dölger, qui a,de beaucoup, le plus fait dans ce genre de recherches. On consultera sur le titre de *νωβελλίσιμος* et ses dérivés, sur la fonction de l'*ἐπὶ τοῦ κανικλείου* un récent article de ce savant : *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo*, tiré à part de *Archiv für Urkundenforschung*, t. XI, 1929 p. 24-29, 44-50. Certaines fonctions administratives font l'objet de notes très érudites dans la monographie intitulée : *Beiträge zur Geschichte der Byzantinischen Finanzverwaltung* (*Byzantinisches Archiv*, Heft 9).

décrite. L'absence, au droit, de tout symbole religieux ne contredit nullement cette conclusion, car elle ne suffit pas à en faire un monument de l'époque iconoclaste (VIIIe-IXe siècle). En effet, cette exclusion du motif iconographique est ici le contre-coup, non de préoccupations dogmatiques, mais des exigences d'une mode tyrannique qui pousse, au XIIe siècle notamment, les Byzantins de haute lignée à faire, presque toujours aux dépens de la métrique, l'étalage de leurs titres et de leurs alliances. Les formules ainsi allongées envahirent le droit et en expulsèrent les pieuses représentations traditionnelles.

Passons à l'examen des patronymes.

Notre inscription en contient deux : *Καματηρός*, *Δούκας* ; le premier constitue le vrai nom de la famille ; le second marque une alliance avec une branche de la dynastie régnante.

Il est superflu de rechercher à quelle époque et dans quelles circonstances l'épithète de *Καματηρὸς* fut appliquée pour la première fois sur le sol byzantin. Notons du moins qu'il a dû être donné, sous ses deux acceptions, active (*actif, laborieux*) et passive (*malade, épuisé de fatigue*) à nombre de compatriotes très distants les uns des autres par l'espace ou dans le temps. On doit en conclure que tous les *Καματηροί* rencontrés dans les sources ne sont pas nécessairement apparentés. Le plus ancien représentant connu est le propre beau-frère de l'empereur Théophile (829-842) ; le dernier que nous ayons repéré (en 1304) appartient à une famille de tâcherons. Mais ces deux tenants de la chaîne eurent aux XIe et XIIe siècles d'illustres homonymes. Nous les trouvons aux plus hauts postes, dans l'armée et l'administration et même dans l'Église ; jusqu'à la conquête latine (1204) ils figurent au premier plan du champ politique et sont assez influents pour multiplier leurs alliances avec la famille impériale ou ses alliés, Doucas et Cantacuzènes ; leur crédit, à la fin du XIIe siècle, devient si grand qu'il porte deux des leurs sur le trône patriarcal de Byzance. Il ne restait plus à ces parvenus qu'à s'emparer de l'empire. L'un d'eux, Basile, s'y employa contre Andronic Comnène, mais pour son malheur, ainsi qu'on verra plus bas. Puis l'arrivée des Croisés (1204) brise leur fortune et leur puissance ; dans l'exode et la dispersion qui suivirent aussitôt disparaît pour toujours, de l'histoire politique,

au moins, le nom longtemps vénéré et craint des *Καματηροί*.

Notre Basile dut vivre pendant cette période d'exceptionnelle prospérité, car il est honoré d'une des premières dignités palatines (*σεβαστός*) et la parenté qu'il affecte avec les Doucas le rapproche singulièrement du trône. Nous n'hésitons pas dès lors à l'identifier avec l'un de ses nombreux homonymes qui assistent Manuel Comnène au concile de mai 1166. Le protocole de l'acte synodal signale, en effet, la présence *τοῦ πανσεβάστου σεβαστοῦ καὶ πρωτονοταρίου κυροῦ Βασιλείου τοῦ Καματηροῦ* (1). Les différences constatées entre cette titulature et celle de notre bulle sont minimes ; le Basile de l'acte devance bien d'un degré le propriétaire du sceau dans la hiérarchie nobiliaire, mais les exigences du vers ont pu le contraindre à ne faire graver que l'essentiel de ses titres ; il est, d'ailleurs, possible que lors de la frappe, Basile n'ait encore été que sébaste. Le silence que l'acte synodal fait sur la parenté de ce Kamatéros avec les Doucas n'a non plus rien pour surprendre. Le notaire patriarcal a sûrement pensé que le vrai nom du fonctionnaire suffisait à marquer son identité et ne ne s'est pas préoccupé de flatter son amour-propre. De fait dans le même document, un autre Kamatéros, Andronic, personnage considérable, dont la mère était une Doucas, est victime de la même réserve. La même règle sommaire est, en outre, appliquée aux princes eux-mêmes, Alexis Comnène, Alexis Branas, Georges et Alexis Paléologue, qui ailleurs ne manquent pas l'occasion de faire état de leurs hautes alliances.

La dignité de sébaste, qui fut toujours l'une des plus recherchées, est bien en rapport avec le degré de parenté qui unissait Basile, par la branche des Doucas, à la famille régnante. Il n'en va pas de même à prime abord de la charge remplie dans l'État par le détenteur d'un si beau titre.

On ne saurait songer, je crois, à en faire un simple protonotaire de thème. Car ce ne fut jamais là qu'un fort petit personnage, admis seulement soit dans la troisième soit dans la quatrième classe de noblesse, et tenu d'ailleurs par ses fonctions loin de la capitale où il n'eût donc pu siéger, parmi

(1) PG., t. 140, 253c.

les notables, au premier rang d'un concile. C'est, en toute vraisemblance, dans quelque office central de l'État, dans quelque « ministère » byzantin, que Basile exerçait sa charge. Peut-être fut-ce aux bureaux des postes impériales comme *πρωτονοτάριος τοῦ δρόμου*. Une donnée postérieure pourrait le faire admettre, sans toutefois l'imposer. Voici :

Moins de vingt ans plus tard réapparaît dans l'histoire un Basile Kamatéros avec la qualité de *λογοθέτης τοῦ δρόμου*. Ne serait-ce pas le protonotaire dont nous parlons, arrivé au faîte de sa carrière administrative?

Hypothèse alléchante qu'il est impossible de vérifier comme de contredire sérieusement! Rien ne s'oppose toutefois à ce que ce ne soit là qu'une simple coïncidence et que nous ayons affaire plutôt à deux homonymes. L'écart des dates (1166-1199) où l'un et l'autre se rencontrent pour la dernière fois renforcerait ce point de vue, d'autant qu'en cette fin de siècle le prénom de Basile semble avoir été beaucoup porté chez les Kamatéros (1). Le tableau qui suit en fera foi.

Les recherches faites en vue d'éditer la présente bulle m'ayant permis de dresser des membres de cette famille byzantine une liste qui, bien loin d'être complète, présente beaucoup moins de lacunes que celles de E. Miller (2) ou de F. Chalandon (3), je n'hésite pas à l'ajouter à ce petit travail. Pour en faciliter la consultation j'ai cru devoir adopter l'ordre alphabétique des prénoms et affecter à chaque représentant un numéro d'ordre (4).

(1) Basile, logothète de drome, pourrait d'ailleurs ne faire qu'un avec le *protonobélissime et éparque Basile* que nous rencontrerons plus bas.

(2) E. Miller, *Poèmes astronomiques de Théodore Prodrome et de Jean Camatère* dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1872, t. XXIII, seconde partie, p. 40-52 et 111.

(3) F. Chalandon, *Jean II Comnène* (1118-1143) *et Manuel I Comnène* (1143-1180), p. 20-21, note 9.

(4) Les notices cependant ne prétendent nullement épuiser le détail de chaque existence. On trouvera, à l'occasion, toute information nécessaire dans les études auxquelles nous renvoyons.

2. — La famille des *Καματηροί*.

1. Andronic, parent de l'empereur Manuel Comnène par sa mère qui était une Doucas (1). Tour à tour préposé aux pétitions (2), éparque de Constantinople (3) et grand drongaire de la Veille (4), il se piquait d'avoir des lettres. Il est en rapports épistolaires suivis avec l'encyclopédiste du temps Jean Tzetzès (5) et n'hésite pas à composer, sur la requête de l'empereur, un long ouvrage antilatin qui sous le titre de *Ἱερὰ Ὁπλοθήκη*, fera longtemps autorité (6). C'est à lui vraisemblablement qu'appartient le sceau privé du *sébaste Andronic Kamatéros* que Lichačev a fait connaître (7).

2. Basile hétériarque, que l'empereur Léon le Sage (886-912) envoie à la poursuite du rebelle Samonas (8).

(1) L'auteur de la *Ἱερὰ Ὁπλοθήκη* est ainsi désigné par Georges Skylitzès, un poète de ses amis.

Ὃς ἐστιν Ἀνδρόνικος ἐκ μητρὸς Δούκας
ὁ πανσέβαστος Καματηρὸς πατρόθεν
μέγας τε δρουγγάριος ἐκ τῆς ἀξίας

Cette information se retrouve dans la suscription même de l'ouvrage en question.

(2) Une lettre de Georges Tornikès à lui adressée accole à son nom le déterminatif : *ἐπὶ τῶν δεήσεων*. Cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. XIII, 1916, p. 11.

(3) Il siège en cette qualité au synode général de mai 1157. Cf. PG, t. 140, 177D, et J. Sakkelion, *Πατμιακὴ βιβλιοθήκη*, Athènes, 1890, p. 316. Deux lettres de Jean Tzetzès nous le donnent également pour tel. Cf. G. Hart, *De Tzetzarum nomine vitis scriptis*, Lipsiae 1830, p. 22, 23 (texte et note 43). C'est encore de la même dignité qu'il est revêtu en 1161 lors d'une ambassade à Antioche. cf. Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, II Teil, nº 1442.

(4) On le rencontre comme tel pour la première fois en mai 1166 (cf. PG, t. 140, 253C), et pour la dernière en janvier 1170 (cf. *Viz. Vremenn.* t. XI, 1904, p. 465).

(5) G. Hart, *op. cit.*, p. 22, 23.

(6) Sur l'auteur et son œuvre littéraire la meilleure notice est celle du *Dictionnaire de Théologie catholique*, Paris, Letouzey, t. IIB, col. 1432, 1433. Voir aussi, K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*², p. 90 ; A. D. Demetracopoulos, *Ὀρθόδοξος Ἑλλάς*, Leipzig 1872, 25, 26 ; M. Jugie, *Theologia dogmatica Christianorum orientalium*, t. I, 1926, p. 410-411.

(7) N. P. Lichačev, *Istoričeskoe Značenie italo-grečeskoj iconopisi izobraženija Bogomateri*, Saint-Pétersbourg, 1911, p. 124.

(8) Cf. PG, t. 121, 1152.

3. Basile, qui signe en avril 1088 un acte impérial. Il possédait la haute dignité de magistros et exerçait les fonctions de juge du Velum (1). Il eut au moins un fils, Grégoire, dont il est question plus bas sous le n° 13.

4. Basile, protonotaire, le propriétaire de notre bulle.

5. Basile, protonobélissime et éparque, qui assiste en mai 1166 aux côtés du précédent à un concile général. Il en est donc bien distinct (2). On le retrouve avec la même qualité de Préfet au concile de janvier 1170 (3).

6. Basile, le logothète du drome dont nous avons parlé et qu'on doit, semble-t-il, pouvoir identifier avec l'un ou l'autre des deux précédents. Ce fonctionnaire eut une fin de carrière quelque peu agitée. Compromis dans un complot contre Andronic I Comnène (1183-1185), il fut condamné à avoir les yeux crevés (peine qu'il ne subit que d'une façon mitigée) et à être banni (4). C'est à lui, dès lors, et non point au patriarche de même nom (5) que fut adressée la lettre de Nicétas Choniatès, éditée par Miller (6). Ce document, de grand intérêt, nous apprend que le destinaire était oncle d'empereur (*τῷ θείῳ τοῦ βασιλέως*) ; or nous savons que la sœur de Basile, Euphrosyne, avait épousé Alexis III (1195-1203) et l'historien qui nous rapporte le fait lui donne à cette occasion le titre de *τοῦ βασιλέως γυναικάδελφος* (7). Beau-frère d'Alexis III, il devenait par alliance l'oncle de Théodore I Lascaris, lors du mariage de ce prince avec Anna, fille du précédent. Entre

(1) Miklosich et Muller, *Acta et diplomata graeca medii Aevi*, t. VI, p. 50.

(2) Cf. PG, t. 140, 253D et t. 110, 1112B.

(3) *Viz. Vremenn.*, t. XI, 1904, p.479. En avril de la même année, il est chargé d'installer les Génois dans le quartier de Koparion qu'il dut d'abord délimiter. Cf. Fr. Dölger, *op. cit.*, n° 1495.

(4) Nicétas Choniates, *Alexius Manuelis filius* ; PG, t. 139, 620CD.

(5) On a voulu identifier Basile logothète et Basile patriarche. cf. E. Miller, *op. cit.*, p. 111. Sp. Lampros (cf. *Μιχαὴλ Ἀκομινάτου Χωνιάτου τὰ σωζόμενα*, Athènes, 1880, t. II, 520, 521) donne d'excellentes raisons de les distinguer.

(6) E. Miller, *loc. cit.*, p. 112.

(7) Sp. Lambros, *op. cit.*, t. I, p. 312 (titre) et t. II, p. 62. A rapprocher de PG., t. 139, 861A. Sur Euphrosyne, cf. Du Cange, *op. cit.*, 168C.

deux, Isaac l'Ange l'avait rappelé d'exil et lui avait restitué sa charge de logothète (1). Puis nous le trouvons au début de l'empire de Nicée dans l'entourage du premier Lascaris (2).

7. BASILE, qui d'abord diacre et chartophylax de la grande Église, fut patriarche de Constantinople de 1183 à 1186 (3).

8. BASILE, en août 1304, simple ἔποικος d'une terre appartenant au monastère athonite de Chilandar (4).

Nota. — Un autre Basile nous est connu par la sigillographie.Le sceau de ce personnage nous apprend (ce dont aucun document littéraire ne témoigne) que les Kamatéros s'allièrent non seulement aux Doucas, mais encore aux Cantacuzènes (5). Le petit monument daterait des XIe-XIIe siècles ; il fut sans doute la propriété d'un des Basile nommés plus haut, particulièrement des n°s 3 ou 5.

9. DÉMÉTRIOS, qui en 1105 afferma les impôts de Thrace et de Macédoine en s'engageant à doubler la part du Trésor public. Mais il faillit à sa parole et le fisc, par représailles, saisit et mit à l'encan sa maison sise près de l'Hippodrome (6).

(1) Voir à ce sujet, SP. LAMBROS, *op. cit.*, p. 521. C'est au cours de cette dernière période de sa vie que Basile séjourna à Athènes et se trouva en rapports avec Michel Acominatos.

(2) Cf. SP. LAMBROS, *op. cit.*, I, 312 et II, 522. On trouvera une notice très complète sur l'activité du personnage dans A. HEISENBERG, *Zu den armenisch- byzantinischen Beziehungen am Anfang des* 13 *Jahrhunderts* (*Sitz. der bayer. Ak. d. Wiss.-Philos. - und hist. Kl.* Jahrgang 1929, Heft 6) p. 14-17.

(3) M. GÉDÉON, *Πατριαρχικοὶ πίνακες*, p. 371-373 ; E. MILLER, *loc. cit.* p. 42, 43 ; SP. LAMBROS, *op. cit.*, t. II, 620, 621.

(4) L. PETIT et B. KORABLEV, *Actes de l'Athos*, t. V, Actes de Chilandar, p. 43[83].

(5) Voici la légende métrique de cette intéressante pièce :

Σφραγὶς σεβαστοῦ Καματηροῦ πατρόθεν
Καντακουζηνοῦ μητρόθεν Βασιλείου.

Cf. *Journal international d'archéologie numismatique*, t. X, 1907, p. 109.

(6) ZACHARIAE A LINGENTHAL, *Jus graeco-romanum*, t. III, 393. Le millésime 1105 correspond à la XIIIe indiction, alors que le texte édité indique la troisième. Mais il est bien probable comme, l'insinue Chalandon (*op. cit.*, p. 306), qu'il y a eu erreur de transcription. La date adoptée tient compte des justes observations de

10. ÉPIPHANE, qui, au début du XIe siècle, est signalé dans la vie de Mélèce le jeune († 1105) comme *Ἑλλάδος καὶ Πελοποννήσου πάσης ἀνθύπατος* (1).

11. ÉPIPHANE, proèdre et éparque, connu par son sceau, XIe-XIIe siècle (2). Ce personnage pourrait à la rigueur ne faire qu'un seul avec le précédent à qui en ce cas la plus belle fortune aurait souri. Tel est naturellement l'avis de N. Bées.

12, 13. GRÉGOIRE. Ce prénom, uni au patronyme *Καματηρός*, revient dans trois groupes de sources avec des attributions différentes. Nous avons :

a) un propréteur du Péloponèse et de l'Hellade, qui n'est connu que par la sigillographie (3). Il aurait vécu fin XIe ou début du XIIe siècle.

Fr. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, 2. Teil : Regesten von 1025-1204, p. 52, n. 1245.

(1) Ed. VASILIEVSKIJ dans *Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*, t. XVII, 1886, p. 53.

(2) Édité par KONSTANTOPOULOS dans le *Journal international d'archéologie numismatique*, t. VI, 1903, p. 334, cf. aussi t. X, 1907, p. 103. Légende métrique :

Ἔπαρχος ἐκ σοῦ καὶ πρόεδρος, Παρθένε,
Ἐπιφάνειος Καματηρός, ὃν σκέποις.

N. Bées (cf. *Zur Sigillographie der byzantinischen Themen Peloponnes und Hellas* dans Viz. Vremenn. t. XXI, 1914, p. 219-221) a réétudié ce monument qu'il attribue au fonctionnaire de l'Hellade dont il a été question. Mais il ne donne, pour ce faire, aucune raison décisive, car une simple rencontre de noms ne constitue pas, fût-ce à la même époque, ainsi que nous l'avons vu pour les Basile, une preuve sûre d'identité. Il y a, par contre, lieu d'observer qu'au cas où nous ferions vivre notre Épiphane au début du XIIe siècle (avant 1105) la dignité de proèdre serait un bien mince titre pour un éparque de Constantinople. Les personnages de ce rang possèdent, depuis que Manuel Ier Comnène a bouleversé par de nouvelles créations la hiérarchie nobiliaire, la qualité de sébaste. Le propriétaire de ce sceau semble donc avoir vécu de préférence à une époque où le titre de *πρόεδρος* gardait quelque chose de son ancien éclat, c'est-à-dire vers 1060-1070. Cf. CH. DIEHL, *loc. cit.*, p. 114, 115. Quant à faire don au même Épiphane d'un autre sceau sur lequel se lisent, jointes à ce seul prénom, des dignités et des fonctions fort diverses (N. BEES, *ibid.*, p. 220) je ne l'oserais ; car c'est là jeu aussi facile que téméraire.

(3) Sur les plombs au nom de Grégoire Kamatéros, cf. N. Bées,

b) le fils de Basile, signalé en 1088 et qui fut *λογαριαστὴς τοῦ σεκρέτου τοῦ γενικοῦ* (1).

c) un secrétaire d'Alexis Comnène qui, malgré son origine obscure, fit d'abord fortune dans l'administration, épousa une parente de l'empereur et mourut en 1126 ou 1132 dans l'importante fonction de *λογοθέτης τῶν σεκρέτων* (2). Ce fonctionnaire fut en relations épistolaires suivies avec l'archevêque de Bulgarie Théophylacte (3). Théodore Prodrome y alla d'une monodie sur sa mort (4) ; un poétastre, Nicolas Kalliklès, commit une épigramme à la même occasion (5).

Faut-il voir, sous ces divers emplois, un, deux ou trois personnages différents ?

Nikos Béès affirme péremptoirement ne trouver,sous toutes ces dénominations, qu'un seul et même Grégoire (6). Malheureusement l'assertion est donnée sans la preuve qui eût relié entre elles ces données disparates et nous eût montré le même officier investi successivement des titres et charges énumérés plus haut. Car le fait de la contemporanéité n'est pas décisif, ainsi que nous l'avons vu à propos des Basile.

Pour nous le favori d'Alexis Comnène paraît bien devoir se classer à part. Il semble, en effet, bien différent de son homonyme qui en 1088 exerçait déjà les fonctions de comptable près le logothète du Trésor public, tandis que lui fait, dès le début, figure de secrétaire au service d'Alexis Ier Comnène (1081-1118), qui d'ailleurs ne le laisse pas languir dans ces fonctions mais lui confie d'importantes missions dans les

Zur Sigillographie des byzanthinischen Themen Peloponnes und Hellas, dans *Viz. Vremenn.*, t. XXI, 1914, p. 217-219.

(1) MIKLOSISCH et MULLER, *op. cit.*, t. VI, p. 50.

(2) Sur le personnage voir les notices de E. MILLER, *loc. cit.*, p. 41 ; F. CHALANDON, *Jean II et Manuel I Comnène*, p. 20, 21. Sur la charge cf. FR. DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung*, p. 18, n. 1.

(3) Cf. N. BEES, *loc. cit.*, p. 218.

(4) K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*², p. 759. La pièce est éditée par MAIURI dans les *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei.* Cl. di scienze mor., stor. e filol. Serie V, vol. 17, p. 528-536.

(5) Cf. K. KRUMBACHER, *op. cit.*, p. 745.

(6) N. BÉÈS, *loc. cit.*, p. 219.

provinces. On admettra dès lors difficilement que ce favori ait d'abord été rattaché à un emploi malgré tout subalterne (1) dans un ministère byzantin. On ne peut, d'autre part, reprocher au fils de Basile l'obscurité de sa naissance (2), puisque le père, d'ailleurs assez gros personnage (*κριτὴς τοῦ βήλου*), figurait, comme magistros, en tête de la hiérarchie nobiliaire. Il y a donc lieu de dédoubler le fonctionnaire que Bées nous présente comme unique.

On ne saurait dire, par contre, auquel des deux se rattache le propréteur du Péloponnèse. A la rigueur, il peut tout aussi bien être confondu avec l'un ou l'autre si même il ne constitue pas un troisième fonctionnaire distinct. Tout élément d'appréciation nous fait défaut. S'il ne fallait pas multiplier les homonymes à une même époque, au sein de la même famille, nous admettrions plus volontiers que le propréteur et le logariaste n'aient été qu'un seul Grégoire à deux étapes distinctes de sa carrière administrative. Simple hypothèse toutefois que nous abandonnons au contrôle des faits !

14-18. JEAN. — A nouveau, comme plus haut, pour les Basile, les mentions de *Jean Kamatéros* se multiplient. En combinant les sources, on trouve cinq personnages sûrement distincts.

a) Jean (3), patriarche de Constantinople (1199-1206).

b) Jean, qui gouverna, au moins après 1183, l'Église de Bulgarie (4). Mais il avait auparavant rempli d'importantes fonc-

(1) Sur cette fonction du *λογαριαστὴς τοῦ σεκρέτου τοῦ γενικοῦ*. Cf. FR. DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung*, p. 19, note 8.

(2) De l'autre Grégoire, il est dit au contraire que c'était là personnage, *τὸ δὲ γένος οὐκ εὐπρεπὴς οὐδ' ἐπίπαν εὐπάρυφος*. Cf. PG, t. 139, 329B. Sur l'importance du titre de *μάγιστρος* à la fin du XIe siècle, cf. le *Glossarium* de DU CANGE, s. v., col. 843. Voir aussi DIEHL, *op. cit.*, p. 113-115.

(3) Sur ce prélat voir M. GÉDÉON, *Πατριαρχικοὶ πίνακες*, p. 377-379 ; DEMETRACOPOULOS, *Ὀρθόδοξος Ἑλλάς*, Leipzig, 1872, p. 35, 36 ;surtout le *Dictionnaire de théologie catholique*, t.IIB, 1433 s. v. (littéraure) KRUMBACHER, *op. cit.*, p. 92-93.

(4) Sur son pontificat cf. LE QUIEN, *Oriens Christianus*, t. II, p. 295 ; I. SNJEGAROV, *Istorija na Ochridskata archiepiskopija*, Sofia, t. I, 1924, p. 206, 207.

tions politiques. En effet, dès mai 1166, il apparaît comme *ἐπὶ τοῦ κανικλείου* (1), poste qu'il garda jusqu'à son élévation à l'épiscopat (2). On a, de plus, quelques témoins de son activité littéraire ; un longs discours d'apparat par lequel en qualité de rhéteur, il interpelle l'empereur (3) et deux poèmes astronomiques (4). Un manuscrit de Lavra (*Δ* 44) garde sur l'un de ces feuillets cet *ex-libris* : *Καματηρὸς Ἰωάννης καὶ δοῦλος τοῦ Θεοῦ* (5). Serait-ce la signature autographe de notre savant prélat ?

c) Jean Doucas, le fils d'Andronic. Homme de guerre plus que de lettres (6), il occupa longtemps, la scène politique. Il fut successivement préposé aux pétitions (7), grand hétériarque (8) et logothète du drome (9). C'était au physique comme au moral un véritable phénomène ; appétit, stature, jalousie, faconde, tout, en cet homme était démésuré (10). Il débuta dans les camps en 1149 lors d'une campagne contre les Normands ; l'année suivante, après avoir combattu les Serbes, il joue le rôle d'ambassadeur à la cour de Frédéric Barberousse, mais bientôt retourne à ses armes, puis fait

(1) Cf. PG, t. 140, 253C.

(2) FR. DÖLGER, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo*, p. 48.

(3) Édité par W. REGEL, *Fontes rerum byzantinarum*, t. I, fasc. 2, 1917, p. 244-254.

(4) L'un composé de dodécasyllabes, éd. E. MILLER, *loc. cit.*, p. 53-111 ; l'autre fait de vers politiques, éd. L. WEIGL, Teubner, 1908, cf. *Byz. Zeitschr.*, t. XIX, 1910, p. 182, 183.

(5) Cf. *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς* t. I, p. 1917, p. 379.

(6) Nicétas Choniatès le peint en deux lignes : *Ὁ Δούκας Ἰωάννης, ἀνὴρ ἑρμαϊκὸς ὁμοῦ καὶ ἀρεικός, οἷα παιδευμάτων ἐλευθερίων οὐκ ἄκρῳ λιχανῷ γεγευμένος καὶ γένους εὖ ἔχων καὶ μεθόδων ἴδρις στρατηγικῶν*. Cf. *De Manuele Comneno*, II, 7 ; PG, t. 139, 432B.

(7) D'après l'en-tête d'une lettre d'Eustathe de Thessalonique Cf. W. REGEL, *op. cit.*, t. I, fas. 1, p. VIII.

(8) *Viz. Vremenn.*, t. XI, 1904, p. 479, le 30 janvier 1170.

(9) Il avait déjà cette charge en 1159 (cf. NICETAS CHRONIATES, *De Manuele Comneno*, III, 2 ; ed. PG, t. 139, 444C) et la détenait encore en 1188 (MIKLOSISCH ET MULLER, *op. cit.*, t. III, p. 2).

(10) On peut lire le portrait de ce personnage soit dans CHALANDON (*op. cit.*, p. 223, 224), soit dans MILLER (*loc. cit.*, p. 43-45),

de la haute politique jusqu'à la fin du siècle (1). Une lettre de Georges Tornikès (2) à lui adressée laisserait entendre qu'il aurait ambitionné de devenir, comme nombre de ses parents, au cours de sa remuante carrière, homme d'Église, en se faisant nommer à la métropole d'Ephèse. Il y fut certainement élu puisqu'il est dit *ὑποψήφιος Ἐφέσου*. Mais il dut se raviser à temps et fit fort bien (3).

d) Jean, lecteur qui en 1188, 1195, et 1199 est signalé comme *ἐνεργῶν τὸ πρωτομανδατορικὸν* par délégation de Constantin Tornikès, logothète du drome (4).

e) en 1045, Jean protosphathaire, juge, à l'hippodrome et notaire impérial *τοῦ εἰδικοῦ λογοθέτου* (5).

19. Léon. — Dans le protocole de l'acte synodal du 6 mars 1166 tel qu'il est imprimé on lit : *τοῦ πανσεβάστου σεβαστοῦ κυροῦ Λέοντος τοῦ Καμύτερος* (sic). Le traducteur (6) et les historiens (7) en ont tiré *Léon Kamatéros*. Mgr Petit, qui collationna jadis notre exemplaire de Migne sur deux manuscrits athonites, a corrigé en marge *Καμύτζη*. Il faudrait donc se résigner à rayer Léon de cette liste si son existence ne semblait garantie par un sceau que Pančenko a fait connaître (8) Toutefois il y a encore là place pour le doute, car le vers où est coulée la légende (*Σκέποις Λ[έον]τα [τῷ] Καμα[τ](ηρῷ)* est

(1) La meilleure notice qu'on lui ait consacrée est celle de W. Regel, *op. cit.*, p. VIII-X.

(2) *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. XIII, 1916, p. 8.

(3) Il n'existe pas à notre connaissance de bulle au nom de Jean Kamatéros Doucas. Mais comme le personnage signe ailleurs Jean Doucas, il est possible, sinon probable, que la légende sigillographique suivante lui appartient :

Ἐπισφραγίζοις ἡ ξυνωρὶς μαρτύρων
Δούκα σεβαστοῦ τὰς γραφὰς Ἰωάννου

Cf. *Journal international d'archéologie numismatique*, t. X, 1907, p. 103.

(4) Miklosich et Miller, *op. cit.*, t. VI, p. 123, 129, 142.

(5) *Ibid.*, t. V, p. 2.

(6) Mai, *Scriptorum vett. nov. Collectio*, t.IV, p. 56=PG, t. 140, 253B.

(7) F. Chalandon, *op. cit.*, p. 649, n° 4.

(8) B. A. Pancenko, *op. cit.*, p. 24, n° 53.

manifestement mutilé. Le patronyme, en particulier, ne me semble pas certain. Il y a lieu de voir sur l'original si la lecture *Καμαζηνός* ne rendrait pas davantage raison des vestiges subsistants de lettres ; nous trouvons, en tout cas, à la date présumée où fut frappé le sceau en question, un Léon Kamazinos (1) et ce patronyme revient également dans une lettre de Nicétas Akominatos (2).

*Manuel. — On ne connait aucun Kamatéros ayant porté ce prénom, et c'est par pure distraction que Lampros a fait imprimer *Μανουὴλ Καματηροῦ* là où le texte appelle *Μανουὴλ Κομνηνοῦ* (3).

20. Michel. — Treu qui a décrit une lettre de Michel Italikos à ce personnage (4) déclarait ne trouver nulle part de Kamatéros ayant porté ce prénom. Chalandon, en en prenant acte (5), n'ajoute lui non plus aucune précision. En vérité le personnage nous est connu tant par la sigillographie que par la diplomatique.

Il serait téméraire, il est vrai, de l'identifier avec ce Michel *πρωτοπρόεδρος* et *ἐξισωτὴς* d'Occident que nous ont fait connaitre sucessivement Mordtmann (6), Schlumberger (7) et Ebersolt (8). Car la lecture de la légende du sceau décrit par eux est des plus douteuses, bien que les deux derniers éditeurs n'en fassent aucune mention (9). Il ne reste, en effet, dans le champ dégradé à sa partie inférieure que deux lettres bien distinctes dont on peut tirer autre chose que *Καματηρὸς*.

(1) Miklosich et Muller, *op. cit.*, t. IV, p. 294.

(2) Sp. Lambros, *Μιχαὴλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα* 1880, t. II, p. 100.

(3) *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. XIII, 1916 p. 11 au bas.

(4) *Byz. Zeitschr.*, t. IV, 1895, p. 10, 11

(5) F. Chalandon, *op. cit.*, p. 20-21, n. 9. La table des matières, groupe toutefois sous ce nom plusieurs faits qui eussent dû trouver place ici.

(6) Cf. *Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος*, supplément au t. XIII, p. 89.

(7) G. Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, p. 516.

(8) J. Ebersolt, dans la *Revue numismatique*, 1914, p. 241.

(9) Il s'agit en effet, d'un seul et même exemplaire. Or Mordtmann, qui en a été le premier propriétaire, ne donne sa lecture que sous les réserves les plus expresses.

Le vrai sceau du personnage semble, par contre, avoir été retrouvé par Konstantopoulos. En voici la légende :

Πράξεις σφραγίζω Μιχαὴλ τὰς ἐγγράφους τοῦ Καματηροῦ πρωτονοβελλισίμου (1).

Et précisément dans le protocolle du concile de mai 1166 est signalée la présence *τοῦ πρωτονωβελισίμου, ἐπὶ τῶν δεήσεων καὶ φύλακος* (?) *Μιχαὴλ τοῦ Καματηροῦ*(2). Neuf ans plus tôt le même fonctionnaire, déjà en mai 1157, préposé aux pétitions, avait rang de protocurateur (3).

Le contenu du billet adressé par Italikos à son élève n'est pas un obstacle à l'identité de ces divers Michel. Le professeur se plaint bien que Michel ait déserté le culte des lettres pour le service des armes. Mais combien de Byzantins ont commencé dans les camps leur carrière aventureuse pour aboutir sinon au trône, du moins à la tête des premiers postes de l'administrations impériale !

21. Pétronas. — Une simple mention est faite de lui sous le règne de Théophile (829-842) son beau-frère, qui l'envoie en 833 fonder le castron *τοῦ Σαρκὲλ* au pays des Khazares et à la demande de ces gens (4).

22. Symeon. — Un sceau, seul monument qui nous ait transmis ce nom, lui accole la qualité de spatharocubiculaire (5) Le personnage, d'après l'expertise de Konstantopoulos, aurait vécu au XIe siècle.

23. Théodore. — Il est connu par les lettres que lui adressa Jean Tzetzès (6) mais surtout par l'épitaphe métrique que

(1) *Journal international d'archéologie numismatique*, t. X, 1907, p. 106.

(2) PG, t. 140, 253D.

(3) J. Sakkelion, *Πατμιακὴ βιβλιοθήκη*, Athènes, 1890, p. 316 (où Michel est honoré du titre de *πρωτοκουροπαλάτης* au lieu de *πρωτοκουράτωρ*.) et PG, t. 140, 180A.

(4) Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, c. 42 ; ed. PG, t. 113, 328 : *Κάστρον..., ὅπερ ἐκτίσθη παρὰ σπαθαροκανδιδάτου Πετρωνᾶ τοῦ ἐπονομαζομένου Καματηροῦ.*

(5) K. M. Konstantopoulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα* Collection Stamoulès) Athènes 1930, p. 17, n. 97.

(6) Lettres 86 et 87. Cf. G. Hart, op. cit., p. 22.

ce même auteur composa sur sa mort (1). Nous apprenons qu'il mourut jeune d'une attaque de dysenterie ; il pourrait bien être le fils d'Andronic, le grand drongaire. Il était en tout cas de la branche des Kamaté ros apparentée aux Doucas ainsi que le lui fait dire le poète :

ἐγὼ προελθὼν Δουκικῆς κλὼν ὀσφύος
καὶ <τῆς> Καματηρῶν εὐγενοῦς ῥιζουχίας (2).

Finissons ce tableau par une élimination. Chalandon affirme que le *grand drongaire Alexis* Kamatéros assista au concile de 1166 (3). Rien de tel dans les actes et il est bien sûr qu'Alexis est transcrit là par distraction pour Andronic.

APPENDICE

SCEAU DU CONSUL BARDANÈS.

Le sceau est brisé quelque peu à la partie supérieure : de même au bas, à l'orifice du canal, un objet pointu a pratiqué une forte entaille. Toutefois malgré les déficiences, l'état de la pièce reste satisfaisant. En voici les dimensions :

Diamètre : 22 millimètres.

Epaisseur : les bords du plomb devaient être primitivement amincis sur tout le pourtour ; ils ne le sont plus que du côté droit ; au côté gauche, le flanc rogné a trois millimètres d'épaisseur.

Au droit, encadré d'une ligne de grènetis à peu près disparu, le monogramme cruciforme : *Θεοτόκε βοήθει*

Au revers, légende sur quatre lignes dont trois seulement sont aujourd'hui lisibles :

(1) Cette pièce a été publiée par notre regretté confrère, le P, Pétridès dans la *Byz. Zeitschr.*, t. XIX, 1910, p. 8-10.

(2) *Ibid.*, p. 9, lignes 51 et 52. C'est nous qui isolons l'article *τῆς*. L'éditeur n'a pas vu que c'est là un élément sûrement parasite dont la présence n'est nullement requise, vu la facture du premier vers et qui, en tout cas, porte à treize le nombre des pieds de ce dodécasyllabe !

(3) F. CHALANDON, *op. cit.*, p. 225 et 682.

...	[*Βαρ*]
ΔΑΝΗ	*δάνη-*
VIIA	*ὑπά-*
ΤΩ	*τῳ*

Mère de Dieu, secours
Bardanès consul.

Il faut renoncer à identifier le personnage : car le nom, aux VIIe-Xe siècles surtout, fut d'un usage courant dont témoigne aussi la sigillographie (1). On y rencontre même un sceau dont la légende est identique à celle que nous venons de relever (2). Mais, faute de gravure ou de photographie, rien ne nous permet de dire s'il y a identité (3).

Kadiköy (Istanbul) V. LAURENT
des Augustins de l'Assomption

(1) Voir des références à la riche collection du Musée d'Athènes, dans le *Journal international d'Archéologie numismatique*, t. X, 1907, p. 76.

(2) Cf. B. A. PANČENKO, *Katalog molivdovulov*, p. 138, n° 88 (89).

(3) La légende de notre exemplaire est toutefois plus correcte.

Note complémentaire. — Page 270, n° 21. Il n'est pas certain que ce Pétronas soit le fameux général, beau-frère de Théophile. Voyez J.-B. BURY, *History of the Eastern Roman Empire*, p. 416 et 524 (« probably not identical ») (H. G.).

DAS RÄTSEL DES PSEUDOMETHODIUS

Vortrag (1) *gehalten am*
VI. deutschen Orientalistentage in Wien,
13. *Juni* 1930.

Zu den beliebtesten Erzeugnissen der religiösen Literatur des Mittelalters gehört eine eigenartige, man könnte getrost sagen, eine extravagante Apokalypse, welche unter dem Titel *Revelatio S. Methodii de temporibus novissimis* am Anfange des VIII. Jahrhunderts zuerst in Frankreich auftauchte und wenigstens ein Jahrtausend hindurch als eine echte Offenbarung galt. Sie wurde daher nicht nur sehr fleissig gelesen, sondern auch eifrig studiert, wie es die merkwürdig grosse Anzahl ihrer Abschriften, älteren und neueren Übersetzungen, sowie gedruckten Ausgaben unwiderleglich bezeugt.

Die besondere Ursache der Popularität dieser Schrift verdankte sie der in ihr verzeichneten Prophetie : Gegen das Ende der Welt tritt ein mächtiger römischer Kaiser auf, vernichtet die militärische Macht des Islam und treibt die Araber aus den Kulturländern in ihre öden Wüsten zurück. Das Vorzeichen des Ende der Welt ist das plötzliche Erscheinen der Türkvölker, die die ganze Welt verwüsten und durch himmlische Heerscharen vernichtet werden. Da nun die Einfälle der Araber und der Türken die christlichen Völker des Mittelalters fortwärend beängstigten und gewisse Voraussagungen des Pseudomethodius durch die geschichtlichen Ereignisse erfüllt zu sein schienen, so darf es uns nicht wundernehmen, dass seine Trostworte gierig aufgenommen worden sind und lange Zeit hindurch ihre Aktualität behielten. Noch

(1) Auszug aus einer in Bälde erscheinenden, grösseren Abhandlung.

Tausend Jahre nach ihrer Verfassung hat die Apokalypse im Jahre 1683, bei der Belagerung von Wien eine bedeutende Rolle gespielt, als man ihre Kaiserweissagungen im Form von Flugblättern unter der hart bedrängten Bevölkerung von Wien verbreitete, um den Gedanken einzuschärfen, dass der Kaiser des hl. Römischen Reiches seine geistig-politische Macht vom Heilande selbst erhielt, folglich kann ihm diese von niemanden, auch nicht von den unübersehbaren Scharen des Kara Mustafa entrissen werden. Ja selbst die Oratio in der *missa praesanctificatorum* am Charfreitag *de imperio Romano*: Gott der Herr möge dem Kaiser *subiectas reddere omnes barbaras nationes ad nostram perpetuam pacem* macht den Eindruck, als ob sich dieses Gebet auf den Islam bezöge und unter dem Eindruck des Pseudo-Methodius entstanden wäre.

Pseudomethodius hat jedoch seine höchsten Triumphe nicht im lateinischen Abendlande, sondern im griechischen, russischen und semitischen Osten gefeiert, wo unter seinem Einflusse eine ziemliche Anzahl inhaltsverwandter Schriften entstand. Davon ist aber in Europa nicht viel bekannt, wie überhaupt die ganze Schrift wissenschaftlich kaum gewürdigt wurde. Man hielt sie für das alberne Gehirngespenst eines halbverrückten Mönches und ging bei ihr achselzuckend vorbei. Man merkte nicht, dass uns gerade diese scheinbar extravagante Apokalypse hinter die Coulissen des anscheinend verstarrten orientalischen Kirchentums führt, in die unterirdischen Geistesströmungen des Orients unschätzbare Einblicke gewährt und daher zu den merkwürdigsten Geistesprodukten des VII. Jahrhunderts gehört.

Nun einige Worte über den augenblicklichen Stand der, leider, recht dürftigen Methodiusforschung (1). Ich übergehe dabei die Werke jener Gelehrten, die sich meistens nur inhaltlich mit Pseudomethodius beschäftigten, da ihre Ausführungen über die Methodiusfrage meist belanglos sind. Erst am Ende des vorigen Jahrhunderts sind, beinahe gleichzeitig

(1) Vgl. FABRICIUS, *Bibl. Graeca*, V, 258; KRUMBACHER, *Gesch. d. Byzant. Literatur*, S. 628; BARDENHEWER, *Gesch. d. altkirchlichen Literatur*, II, 305.

und von einander unabhängig, zwei Werke erschienen, welche das richtige Verständniss der Apokalypse wesentlich gefördert haben.

Im Jahre 1897 hat ISTRIN, ein Russe, beinahe alle griechischen, altslavischen und russischen Textzeugen der Apokalypse veröffentlicht, soweit solche in den Bibliotheken des Abendlandes, des Athosberges und des Klosters von Patmos aufzufinden waren. Er stellte fest, dass sich die griechischen Texte der Apokalypse im Grossen und Ganzen auf vier Recensionen zurückführen lassen, von welchen die späteren durch allerhand Zutate überwuchert, einige dagegen stark verstümmelt sind. Leider hat ISTRIN's sonst sehr wertvolle Arbeit für die Erforschung des Urtextes der Apokalypse eigentlich nicht viel Positives geleistet, denn alle die vorhandenen griechischen Texte sind jüngeren Datums (vom XV. Jh. an), und lassen daher die Frage nach der ältesten Textgestalt der Schrift offen.

Weit wichtiger ist die gediegene, im J. 1898 erschienene Arbeit SACKUR's: *Sibyllinische Texte und Forschungen*, die, mit anderen inhaltsverwandten Schriften, den ältesten, auf Grund von vier Handschriften des VIII. Jahrhunderts kritisch edierten, lateinischen Text des Pseudomethodius enthält, der, später von den Humanisten in ein besseres Latein gekleidet, eine grosse Anzahl von Druckausgaben erlebt hat. Erst aus SACKUR's Ausgabe stellte es sich heraus, dass der griechische Text der Apokalypse, möglicherweise schon am Ende des VII., jedenfalls aber am Anfange des VIII. Jahrhunderts, von einem Mönche Namens Petrus zur Erbauung seiner des Griechischen unkundigen Mitbrüder ins barbarische Latein des merovingischen Zeitlalters übertragen wurde. Wo sich das Kloster des Petrus befand, ist nicht zu ermitteln; ich denke unwillkürlich an das uralte Kloster des hl. Honoratus auf der Insel Lerin, wo sich von jeher ein internationales Publikum von Lateinern, Griechen, Syrern und Kopten zusammenfand. Obwohl der Übersetzer das Lateinische geradezu misshandelt, doch hat er seine griechische Vorlage mit pedantischer Genauigkeit, Wort für Wort verdolmetscht, so dass der altlateinische Text der Apokalypse in textkritischer Hinsicht unvergleichlich mehr Wert hat, als alle von ISTRIN

edierten Texte. Es ist überhaupt sehr zu bedauern dass ISTRIN's Textausgabe ohne Rücksicht auf die alte lateinische Übersetzung hergestellt wurde, sonst hätte er zur Grundlage der ältesten griechischen Recension nicht der Codex Vat. Pii Papae II, sondern entweder den Laudianus der Bodleiana oder die Kotlomyš-Handschrift am Athosberge gewählt, deren Text der alten lateinischen Übersetzung viel näher steht.

Bis zum Kriegsende was man allgemein der Ansicht, dass der bis jetzt einzig bekannte griechisch-lateinische Text der Apokalypse in der zweiten Hälfte des VII. Jh. zwar in Syrien, jedoch in griechischer Ursprache abgefasst wurde. Gegen diese Annahme hat im Jahre 1917 Fr. NAU Einspruch erhoben (1), als er zwei jakobitisch angehauchte, syrische Fragmente (von Paris und Cambridge, das letztere bereits im Kataloge von COOK abgedruckt) veröffentlichte und dabei die Ansicht vertrat, dass der von diesen Bruchstücken vertretene Text in Edessa enstanden sei, der griechisch-lateinische Text dagegen eine spätere Bearbeitung der Apokalypse darstelle.

Es ist geradezu unverständlich, dass bis zur Stunde alle Methodiusforscher den Codex Vat. Syr. 58 (A. D. 1584) übersehen haben, obwohl diese auch sonst merkwürdige Handschrift bereits von Simeon Assemani in der *Bibl. Or.* beschrieben wurde und der dort mitgeteilte Anfang des Textes keinen Zweifel zulässt, dass jener Codex den vollständigen, mit dem griechisch-lateinischen im Grossen und Ganzen identischen Text der Apokalypse in syrischer Sprache enthalte. Als ich durch die liebenswürdige Zuvorkommenheit des Mgr G. Mercati den Rotograph der syrischen Apokalypse erhielt, sah ich sofort, dass, entgegen der üblichen Annahme, der Syrer den Urtext der Apokalypse biete und dass dieser, leider stellenweise arg zugerichtete Text, für die richtige Beurteilung der Apokalypse geradezu grundlegend sei, nur muss er mit dem griechisch-lateinischen Texte fortwährend verglichen werden, damit man durch die häufigen Abschreibfehler nicht irre geführt werde.

Wie die jüdisch-christlichen Apokalypsen überhaupt, be-

(1) JA, XI e série, t. IX, 1917, p. 415-471.

steht auch Pseudomethodius aus zwei grundverschiedenen Teilen, welche anscheinend sehr lose mit einander zusammenhängen — daher fehlt der erste Teil in einigen Handschriften und Übersetzungen ganz — sich jedoch bei genauerer Betrachtung als eng zusammenhängend erweisen. Der erste, geschichtliche Teil bietet nämlich einen kurzen Überblick der menschlichen Universalgeschichte von Adam an bis zum Alexander d. Gr., der zweite, prophetische Teil schildert den nach der Auffassung des Verfassers apokalyptischen Ausfall der Muslime aus der Wüste, die katastrophale Niederlage des Romäischen Reiches, den endgültigen Sieg des Kaisers, das Ausströmen der Türkvölker am Ende der Welt und endlich das darauffolgende Erscheinen des Antichristen.

Um meinen Ausführungen feste Grundlage zu geben, bin ich leider gezwungen den sonderbaren Inhalt der Apokalypse etwas ausführlicher zu skizzieren. Es ist keine dankbare Aufgabe. Der historische Teil der Schrift erscheint in den Augen eines modernen Lesers geradezu als toll, so dass man sich genieren muss die darin enthaltenen historischen Verstösse mit ernster Miene zum besten zu geben. Nun verdankt aber die Apokalypse gerade solchen sonderbaren Behauptungen ihren eigentlichen Wert, denn auf den Spuren ihrer eigenartigen Geschichtskonstruktion erschliesst sich uns eine neue, unbekannte Geisteswelt, das Produkt iranischen und jüdisch-christlichen Synkretismus, dessen unbeachtete Reste uns bis jetzt nur aus einigen Auszügen arabisch schreibender, persischer Chronisten bekannt waren.

Was zunächst den ersten, geschichtlichen Teil der Apokalypse anbelangt, der Verfasser bietet denn nicht, wie man es vom vornhinein erwarten würde, etwa eine Synopse der biblischen Geschichte, sondern eine Art rythmisch gegliederter, historischer Poesie, welche an aus Strophe, Antistrophe und Wechselstrophe bestehenden Wechselgesang erinnert. Die ganze Universalgeschichte wird nämlich in drei, je 2000 Jahre umfassende Perioden eingeteilt, welche parallel zu einander verlaufen und mit einer epochalen Katastrophe ihren Abschluss finden.

Die erste Periode schildert die Entwicklungsphasen der fleischlichen Sünde, der Unzucht, und schliesst mit der Sint-

flut, als ihrer verdienten Strafe ab. Der knappe chronologische Abriss dieser Periode stützt sich auf die Zahlen der syrischen Schatzhöhle, welche, wie es Prof. Götze (1) mit triftigen Gründen erwiesen hat, in der uns vorliegenden Form von einem nestorianischen Verfasser, oder Redactor stammt. Es ist jedoch möglich, dass diese Schrift unserem Verfasser in einer erweiterten Recension vorgelegen ist, denn manche seiner Angaben finden sich in der von Bezold veröffentlichten Schatzhöhle nicht.

Die zweite Periode schildert die Anfänge der politischen Gewalt, des Staates und des Krieges, also den Ursprung der mit Sünde behafteten, menschlichen Gesellschaftsordnung. — Nach der Sintflut gründet Noe die erste Stadt der verödeten Welt, Temanôn genannt, entsprechend jenen acht (temânê) Seelen, welche mit Noe die Arche verliessen. Der theoretische Erfinder des Staatswesens sei der weise Iôntôn, der nach der Sintflut geborene und nach dem Osten ausgewanderte, vierte Sohn des Noe ; der tatsächliche Gründer des Stadtswesens wäre aber Nimrod, der von Iôntôn belehrt, sich zum König emporgeschwungen hätte. Obwohl die weltfremde Weisheit und Frömmigkeit dieser Person in der syrischen Literatur öfters erwähnt wird, lässt sich vorläufig nicht ausmachen, was der Ursprung der sich auf ihn bezüglichen Überlieferung sei. Er soll seinen Wohnsitz in der Nähe des Meeres « Sonnenlicht » (ܝܡܐ ܕܢܗܪܐ im griechischen Texte *ἡλίου χώρα*, d. h. ܝܡ ܕܢܗܪܐ)genannt,genommen haben.Nun behauptet eine Glosse des syrisch-arabischen Wörterbuches des Bar Bahlûl (2), das « Meer von Sîn » (China ?) heisse « das östliche Meer » und in einem Exemplare finde ich die Erklärung dazu : « Sonnenlicht ». Somit wäre Iôntôn eigentlich der Ahne der Chinesen und die auf ihn bezügliche Überlieferung hätte den Sinn, das die Weisheit Irâns von den Chinesen abzuleiten sei. — Zu Nimrods Zeit brach auch der erste Krieg aus :

Puphianos (*Πόντιππος* ?), ein Sohn Chams, hat gegen die

(1) *Die Schatzhöhle, Ueberlieferung u. Quellen,* in *Sitzungsberichte der Heidelberger Ak. d. Wissensch.*, Phil.-hist. Kl., 1922, 4. Abh.

(2) Ed. R. Duval, col. 846.

Japhetiten Krieg geführt. Die Chamiten rückten bis zum Euphrat vor, ihre Heere wurden jedoch vom Kudrûs (?), einem Urkönig der Perser vernichtet. Am Ende des IV. Millenniums machte ein Nachkomme des Iontôn vom Osten her einen grossen Feldzug, der gegen Adharbeigân, Indien und Saba (Arabien) gerichtet war; dadurch sind die Wüstenaraber aufgescheucht worden und fielen im 25. Jahre des Ahûr (Ὦρ = Ehûd) unter ihren Heerführern Oreb, Zeb, Zebaḥ und Salmana' zunächst ins hl. Land, sie überfluteten später auch die Länder des Westens und gelangten sogar bis ans grosse Rom, Illyricum, Aegypten, Thessalonik (?) und Hellas. Sie wurden am Ende von Gid'ôn besiegt, der sie in ihre Wüste zurückjagte. So endete also auch das IV. Millennium mit einer Katastrophe, mit der Sintflut des Krieges, mit dem biblischen Vorbilde des apokalypptischen Ausfalles der Araber gegen das Ende der Welt.

Auch die dritte und zugleich die letzte Periode der Universalgeschichte wir nur in einigen losen Abrissen behandelt. Das Interesse des Apokalyptikers konzentriert sich dabei beinahe ausschliesslich auf die Person Alexanders d. Gr., zunächst weil dieser die die Türkvölker ausschliessende Pforte erbaute, welche am Ende der Welt zertrümmert wird und dadurch das apokalyptische Ausströmen von Gog und Magog bedingt, ferner deshalb, weil die Nachkommen seiner Mutter, Kušath, Tochter des Aethiopierkönigs Pîl, als Könige von Rom, Byzanz und Alexandrien das ganze römische Reich beherrschen, bis ans Ende der Welt.

Um zu diesen seltsamen Schluss zu gelangen, wird die ganze klassische Überlieferung der alten Geschichte einfach über den Haufen geworden und dreist umgemodelt: Nach Nimrod bis Hadarzaraq, dem König der Riesen, herrschen die Babylonier, dann bis Sâsân dem älteren, die Perser, ferner bis Sancherib wiederum die Babylonier. Als Sancherib gegen Indien Krieg führte, nahm er Nabuchadrezar als Heerführer mit und hat diesen, in Anerkennung seiner Verdienste, mit der Königskrone Babyloniens belehnt. Seine Nachfolger waren: Balthasar, Darius Medus, Cyrus, endlich Darius Medus. Andere Herrscher aus dem Geschlechte der Achaimeniden kennt der Verfasser nicht. Philipp, König von Makedonien heiratete Kušath, die

Tochter des Pîl, des Königs der Kûšäer (Aethiopier), die ihm Alexander d. Gr. gebar; dieser hat Alexandrien gegründet, Darius Medus getötet und in der Nähe des Sonnelichtmeeres die mit Tesniktes (*ἀσύγχυτος*?) (1) gesalbte, gegen die Einwirkungen von Eisen und Feuer widerstandsfähige Pforte erbaute, damit die 22 Stämme der Türken die Welt nicht vernichten. Nach dem Tode Alexanders d. Gr. kehrte seine Mutter Kûšath zu ihrem Vater, Pîl, nach Kûš zurück, um bald die Gemahlin des Griechen Bûz zu werden der sie in die von ihm gegründete Hauptstadt, Bûzantia heimgeführt hat. Kûšath hat eine Tochter gehabt, die Bûzantia, die später Armalaos heiratete und ihr, als Mitgift, Altrom gab. Aus dieser Ehe entsprangen drei Herrscher: Armalaos, König von Rom, Urbanus, König von Byzanz und Claudius, König von Alexandrien. Der Same dieser Könige, die Nachkommen der Kûšath (Aethiopissa) beherrschen das gesammte Römische Weltreich; auf diese beziehen sich die Worte des Psalmisten (68,32) ܟܘܫ ܢܒܪ ܐܝܕܗ ܠܐܠܗܐ « *Kûš wird die Hand* (d. h. nach Auffassung des Verfassers die Macht) *Gott uebergeben*, nämlich am Ende der Welt, als der letzte Kaiser der Römer die Kaiserkrone Gott zurückstattet. Daraus folgt, wie es der Apokalyptiker weitschweifig auseinandersetzt, dass das Römische Reich unverwüstlich sein muss und bis an das Ende der Welt besteht, weil es nebst dem *imperium* und dem *sacerdotium* auch dasjenige besitzt, was *in die Mitte gesetzt* ist, d. h. das hl. Kreuz, welches, wie es die Schatzhöhle berichtet, an derselben Stelle aufgerichtet wurde, wo einst Melchisedek den Urvater Adam bestattet hat; dieser Ort, der Kalvarienberg, heisst aber « die Mitte der Erde ».

An diese Ausführungen schliesst sich, ohne einen bemerkbaren Übergang, der zweite, prophetische Teil der Apokakalypse, als der logische Schluss der geschichtlichen Synopse:

Ist es nämlich so, so darf man nicht irre werden über die Tatsache, dass die Araber im letzten, VII. Millenium aus Iathreb ausziehen und die gemästeten Römer bei Gab'ûth ramtha besiegen. Ihre vier Heerführer, ܐܚܕ ܕܡܢ ܕܡܢ ܐܚܪ ܕܡܫܚܬ (*ὄλεθρος καὶ ἀπώλεια, φθορὰ καὶ ἐρήμωσις*) werden unter

(1) Vgl. das *Lexikon* des SUIDAS, s. v.

sich die ganze Welt verloosen und Hellas, Romanien, Aegypten,Syrien,Kappadokien und die Inseln des Meeres unterjochen. Dies geschieht jedoch nicht deshalb, als ob Gott die Araber liebgewonnen hätte, sondern aus Strafe für die unerhörtern Ausschweifungen der Christen, welche *relicto naturali usu feminae*, als Dirnen verkleidet, schamlos und öffentlich Sodomie treiben. Deshalb werden sie den Arabern ausgeliefert, um von diesen gezüchtigt werden. Auf diese göttliche Züchtigung beziehen sich die Worte des Apostels (II Thess., II, 3) : *Es sei denn, dass zuerst die Züchtigung kommt und der Mensch der Sünde erscheint*; Pseudomethodius liest nämlich statt des kanonischen ܡܪܕܘܬܐ oder ܡܪܕܘܬܐ (ἀποστασία) ܡܪܕܘܬܐ (παιδεία). Alle seine Ausführungen gehen auf diese missverstandene Stelle zurück. Die Herrschaft der Araber dauert laut dem syrischen Texte zehn Jahrwochen (also 70 Jahre, wahrscheinlich gemäss der 70 Jahre des babylonischen Exils) und wird immer schwerer auf den Christen lasten, besonders in Folge der unerschwinglichen Steuern und der Unverschämheit der arabischen Schergen, die immer neue und neue Abgaben fordern und damit den Ruin der von ihnen besetzten Provinzen herbeiführen. Sie werden schliesslich die Kirchen schänden und ihre Schätze einziehen. Das Elend wird so gross, dass sich die Leute den Tod herbeiwünschen und als Bettler, von einer Provinz in die andere ziehen. Gegen das Ende der zehnten Jahrwoche, während der stolze Übermut der Araber über alle Grenzen der Vernunft steigt, zieht ein griechischer Kaiser aus Kûš aus, vernichtet der Araber Macht, treibt sie nach Iathreb, ihre alte Wüste zurück und erobert wieder alle Provinzen,die sie besetzt haben. Darauf folgt eine kurze Friedenspause, die Letzte vor dem Ende der Welt. Während die Christen fröhlich schmausen, heiraten, Geschäfte machen und Häuser bauen, da öffnet sich plötzlich Alexanders Türkenpforte und sengend und raubend und tötend überfluten die freigewordenen Barbaren die ganze Welt, bis die Engel des Himmels ihre Scharen bei Joppe vernichten. Da pilgert der letzte Kaiser in die hl. Stadt, steckt am Kalvarienberge die Kaiserkrone an die Spitze des hl. Kreuzes und haucht seine Seele aus. Das hl. Kreuz wird mit der Kaiserkrone sofort in den Himmel aufgenommen und bald darauf

erscheint der Antichrist, in Chorozain geboren, in Bethsaida erzogen und in Kapharnaum zum König ausgerufen. Im griechisch-lateinischen Texte wird zum Schlusse der Untergang des Antichristen geschildert, der Syrer hat jedoch diesen Schluss nicht.

Wann unsere Apokalypse verfasst sei, ist eine schwere Frage. GUTSCHMIDT und SACKUR setzen ihre Entstehungszeit in die zweite Hälfte des VII. Jahrhunderts, ja SACKUR is sogar geneigt ihre Verfassung sogar bis ans Ende desselben hinaufzurücken. Der von mir herangezogene syrische Text bestätigt jedoch diese Zeitbestimmungen nicht. Wenn laut dem Syrer die Herrschaft der Araber nur 10 Jahrwochen, d. h. 70 Jahre (also diese vom Jahre 634 berechnet bis etwa 704) dauern soll, so ist es schon von vornhinein unwahrscheinlich, dass die Schrift gegen das Ende der vorausgesagten Periode verfasst geworden wäre. Aber auch die Gleichsetzung der in der Apokalypse erwähnten vier arabischen Heerführer, die unter sich die Welt verloost hätten, mit den ersten vier Chalifen, erweist sich auf Grund des syrischen Textes als eine falsche Spur, denn der Text setzt ihre Gleichzeitigkeit voraus ; es handelt sich vielmehr um jene Feldherrn, die zur Zeit Omars I in Syrien und Persien gekämpft haben (1). Aus der Erwähnung der von den Araben unterjochten Provinzen lassen sich keine sicheren Schlüsse ziehen, denn Altrom und Hellas haben die Araber nie überrumpelt. Ebenso steht es mit der Erwähnung der drückenden Steuerlasten und der vorausgesagten Schändung der Kirchen. Es ist ganz verkehrt überall *vaticinia ex eventu* zu wittern und die ganze Schrift auf Grund dieser, gar nicht einwandfreien hermeneutischen Regel erklären zu wollen. Dabei spielt auch die falsche Annahme eine grosse Rolle, dass der Verfasser, ein naïver und unwissender Mönch, ganz und gar unfähig gewesen wäre aus den selbterlebten Ereignissen die richtigen Schlüsse zu ziehen. Doch ist die Sache nicht so einfach, wie sie sich uns bei oberflächlicher Betrachtung bietet. Wir dürfen vom vornhinein die Möglichkeit nicht ausschliessen, dass manche Voraussagungen des Apokalyptikers keine *vaticinia ex eventu*,

(1) Vgl. MICHAEL DER SYR., *Chron.* ed. CHABOT, p. 411a.

sondern ganz richtige, historische Schlüsse sind, denen, weil sie eben auch teilweise eingetroffen sind, die Apokalypse ihr späteres Ansehen verdankt.

Aus christlichen Quellen ist es längst bekannt, dass die älteren Chalifen, bis Omar II, den Christen gegenüber ziemlich tolerant waren und dass sich keine der Klagen unseres Verfassers bis ans Ende des VII. Jahrhunderts in der Tat nachweisen lässt. Der Kurswechsel hat allerdings die griechische Bevölkerung der Städte hart getroffen (1) , denn sie hat ihrer bevorzugten Stellung in Syrien und Aegypten ein Ende gemacht ; es ist ferner nicht zu leugnen, dass durch die Expansion des Islam die christlichen Araber der Halbinsel, wie zum Beispiel die *banu Taghlab* viel zu leiden hatten, denn Omar I wollte im eigentlichen Arabien keine Christen haben, aber die semitische und chamitische Schichte der einstigen römischen Provinzen hat durch das Vordringen der Araber in der erster Zeit eher gewonnen als verloren. Die alten Einwohner des Landes haben sich, wie bekannt, aus Hass gegen die Griechen, der monophysitischen Lehre zugewendet und wurden deshalb von den politischen Vertretern der Reichskirche nicht nur zurückgestellt, sondern zeitweise auch hart verfolgt. Die Araber haben dagegen allen christlichen Konfessionen freie Ausübung der Religion gewährt und diese, auf Grund des *status quo*, in ihren Besitzungen gelassen. Kein Wunder daher dass die überwiegende Mehrzahl der syrischen Christen, die Jakobiten, die eindringenden Araber nicht nur mit Wohlwollen empfingen, sondern, wie es eine Stelle in der Chronik Michaels des Grossen verrät, den Sturz der römischen Herrschaft mit Freude begrüssten(2). Dasselbe war auch in Aegypten der Fall, wo sie der monophysitische Patriarch Beniamin einberufen hat, um von seinen griechischen Verfolgern los zu werden, Selbst Joannes von Nikiu, ein erbitterter Feind der Araber, wirft ihnen keine der Schandtaten vor, welche in

(1) In der Apokalypse handelt es sich nicht um das unaussprechliche Elend, welches die Einfälle der Araber in die Nachbarprovinzen des Reiches verursacht haben, sonder es handelt sich um das Schicksal der dauernd besetzten Reichsteile.

(2) Ed. CHABOT, p. 410.

der Apokalypse vorausgesagt werden. Leider ist gerade dieser Teil seiner Chronik stark verstümmelt, so dass wir aus dieser wichtigen Geschichtsquelle in Bezug auf die aegyptischen Verhältnisse eigentlich recht wenig erfahren. Wir besitzen aber über Mesopotamien eine beinahe gleichzeitige Geschichtsquelle, deren Verfasser, Iôḥanan bar Penqâje, berichtet (1) ausdrücklich, dass sich die Lage der nestorianischen Kirche, während der Araberherrschaft, in den einstigen Provinzen des Sâsânidenreiches wesentlich gebessert hat; die Christen erfreuten sich eines grossen Wohlstandes, so dass sich die meisten von ihnen, von den Freuden der Welt angelockt, arg verweltlichten.

Wie man also sieht, lassen sich die Ausführungen des Apokalyptikers im zweiten Teile seiner Schrift als *vaticinia ex eventu* restlos nicht erklären; es bleibt daher nichts übrig, als diese als Analogieschlüsse zu deuten. In der Tat hat der Verfasser Ursachen genug die bevorstehenden Prellereien der Araber zu befürchten. Aus aegyptischen Papyrusfunden ist es wohl bekannt, dass seit den Steuerreformen des Kaisers Diocletian die Finanzen des Reiches gänzlich verfallen sind. Die byzantinische Steuerverwaltung war nicht nur pedantisch streng und übelwollend, sondern sie wurde Lug und Trug. Nun haben aber die Araber den byzantinischen und den persischen Verwaltungsapparat mit den alten christlichen und nichtchristlichen Beamten, wie auch den Amtsbüchern, also mit Sack und Pack einfach übernommen. Erst circa 694 hat der Chalife ʿAbd al-Malik die meisten nichtmuslimischen Beamten beseitigt und arabisch geführte Staatsbücher anlegen lassen. Ist es unter solchen Umständen zu verwundern wenn sich unser Apokalyptiker die einfache Frage vorgelegt hat: sind die christlichen Untertanen des christlichen Kaisers durch einen aus Christen bestehenden Verwaltungsapparat so arg geschunden worden: was wird derselbe Apparat in der Hand einer religionsfremden Regierung leisten, welche die Christen als Untertanen zweiter Klasse betrachtet und für den ihnen gewährten « Schutz » neue Steuerlasten aufbür-

(1) MINGANA, *Sources syriaques*, p. 147* sqq.

stet? In Anbetracht dieser Bedenken halte ich es für wahrscheinlich, dass unsere Apokalypse bereits in der ersten Hälfte der Alleinherrschaft des Mu'âwijah I verfasst wurde, da schon der Codex Barberinus XIV, 44 saec. VII-VIII (!) ein Fragment der lateinischen Übersetzung enthält, und inzwischen wurde die Apokalypse aus dem Syrischen ins Griechische übersetzt.

Die Ursprache der Schrift, nämlich, wie ich schon angedeutet habe, war ganz sicher syrisch und der, leider ziemlich verwahrloste Urtext derselben ist im Codex Vat. Syr. 58 enthalten.

Zu Gunsten dieser Annahme lässt sich eine Unzahl von konzentrischen Beweise Anführen; vorläufig genügt es die wichtigsten anzudeuten. Es ist zunächst ganz sicher, dass der Verfasser nicht die LXX, sondern die Pešiṭâ benützt hat. Nur aus der syrischen Bibel lässt sich der Name *daifar* oder *difar* in der Liste der nördlichen Barbaren erklären. Dieser Name kommt nämlich in dieser Form in der Völkertafel der syrischen Genesis vor; der masoretische Text liest ריפת ebenso die LXX. Selbst der Grundgedanke der ganzen Schrift beruht auf zwei Bibelstellen, welche jedoch der Apokalyptiker nicht aus der griechischen, sondern aus der syrischen Bibel entnommen haben muss. Ich habe beide bereits erwähnt: Kûš *wird die Hand Gott übergeben.* (Ps. 68, 32: ܟܘܫ ܬܫܠܡܝ ܐܝܕܐ ܠܐܠܗܐ) im MT: כוש תריע ידיו לאלהים LXX: *Αἰθιοπία προφθάσει χεῖρα αὐτῆς τῷ θεῷ*). Diese Stelle wird mit I Cor. xv, 24, in Beziehung gebracht: ܡܐ ܕܡܫܠܡ ܡܠܟܘܬܐ ܠܐܠܗܐ, *ὅταν παραδιδοῖ τὴν βασιλείαν τῷ Θεῷ* und auf Grund der Uebereinstimmung des Zeitwortes ܐܫܠܡ, entsprechend der Hermeneutik des Talmud (vgl. die Regel גירה שוה) auf den letzten Kaiser gedeutet. Dass aber diese sonderbare Exegese nur auf Grund des Pešiṭâtextes möglich war, ist ohne Weiteres klar. Die zweite Stelle II Thess. II, 3, dreht sich um den Sinn des syrischen Hauptwortes ܡܪܕܘܬܐ, dem in griechischen Texte *ἀποστασία* entspricht. Nun kann aber jenes Wort in zweifacher Ansprache aufgefasst werden. Liest man *mārdûthâ*, so hat das Wort den Sinn des kanonischen *ἀποστασία*. Spricht man jedoch das Wort als *mardûthâ* aus,

so bedeutet es *παιδεία, castigatio.* Der Apokalyptiker hat das Wort ganz sicher im letzteren Sinne aufgefasst, wie es selbst der griechisch-lateinische Text bezeugt, wo zwar die kanonische Lesart *ἀποστασία* festgehalten wird, jedoch mit der Epenthese *ἡ παιδεία*, ohne welche die Übersetzung überhaupt unverständlich wäre.

Hieher gehört endlich auch der Name jenes Ortes, wo die Araber die « gemästeten » Helden des römischen Heeres abschlachten werden. Dieser Ort heisst in der Apokalypse, wie wir schon wissen ܓܒܥܬ ܓܒܥܬ, in der lateinischen Übersetzung *Magna Gabahot*, eine rein graphische Variante des syrischen Textes ܓܒܥܬ ܓܒܥܬ. Dieser Ortsname kommt in der syrischen Literatur das erste Mal in der Pešiṭâ vor: Iud. VII, 1, wo es im MT dem hebräischen Ortsnamen גבעת המורה entspricht, d. h. jenem Orte, wo einst Gid'ôn den Madianiten gegenüber lagerte. Nun werden die Madianiten sowohl in der Genesis, wie auch im Buch der Richter Ismaeliten genannt, daher setzt diese Pseudomethodius den Arabern gleich und fasst ihren ersten biblischen Einfall ins hle. Land als das Vorbild ihres apokalyptischen Auftrittes am Ende der Welt auf. Auf Grund dieser Symbolik wird es sofort klar, dass der biblische Ortsname Gab'ûth râmthâ nichts anderes ist,als die apokalyptisch verkappte Form des Städtchens *Γαβίθα*, arabisch Gâbijah, in dessen Nähe am 20.August 636 Khâlid b. Walîd die Hauptarmee des Herakleios gänzlich vernichtet hat. Die Römer, von einem panischen Schrecken ergriffen, flohen südwärts und kamen bei Wâqûṣâ, auch Iâqûṣâ genannt, haufenweise in den Abgründen des Iarmûkwasserfalles um. Die Gleichsetzung des syrisch-biblischen Gab'ûth râmthâ mit dem späteren Gabîtha verrät es deutlich,dass der Verfasser ein Syrer war ; einem Griechen wäre diese apokalyptische Symbolik auf Grund des LXX-Textes gewiss nie eingefallen.

Steht nun einmal die syrische Ursprache der Apokalypse fest, so lässt sich die scheinbar absurde, oder wenigstens extravagante Geschichtskonstruktion des Verfassers beinahe restlos erklären, unter der Annahme, dass der Apokalyptiker kein Westsyrer, sondern eigentlich ein Ostsyrer war, d.h. der Geburt nach ein Mesopotamier, der aus seiner ursprünglichen

Heimat nach Syrien, oder genauer nach Palästina ausgewandert ist. Diese Annahme lässt nämlich die Möglichkeit offen, dass der Verfasser, als einstiger Untertan des Sâsâsanidenreiches, dem iranischen Kulturkreise angehörte und die sonderbar anmutenden Anschauungen dieses Kulturkreises zum Worte kommen liess. Ich füge sofort hinzu, dass diese Annahme keine blosse Vermutung ist; sie lässt sich sogar mit positiven Beweisen erhärten. Man findet nämlich bei einigen arabischen Chronisten (al-Ia'qûbî, Abû Ḥanîfah ad-Dainawrî, aṭ-Ṭabarî, Muṭahhar b. Ṭâhir al-Maqdisî, al-Ta'âlibî) solche Überlieferungen, welche mit gewissen Behauptungen unserer Apokalypse entweder ganz übereinstimmen, oder wenigstens merkwürdige Parallelen zu diesen bieten. Diese arabisch schreibenden Perser kennen den Namen der von Noe gegründeten Stadt Temanon, den Namen des weisen Ionton (bei al-Ia'qûbî als بنطق (1), bei al-Taban als يوناظر (2) verschrieben) sie erwähnen die sonderbare Tradition, dass Bochtanasar, oder Bochtaršai Sancheribs Heerführer gewesen sei, sie lassen dem Kyros sofort den von Alexander besiegten Darius nachfolgen, ja man findet bei ihnen deutliche Reste der von unserem Apokalyptiker vertretenen Anschauung, dass es einen grossen Ausfall der vorgeschichtlichen Arabern gab, der sich auf ganz Vorderasien und Aegypten erstreckte. Ich brauche nur den Namen des Zochak zu erwähnen, der ein Ururaber aus Iemen gewesen sein soll, der erste Pharao war und den Iranier Gamšîd tötete. Dem Südsemiten Šamir wird bekanntlich die Gründung der Stadt Samarkand (= *Šamir-kand*) zugeschieben, ein anderen *Tubba'* rückte angeblich in Tibet ein, welches nach dem Titel dieses Herrschers *Tubbat* bennant sei.

Die persisch angehauchte Mentalität des Apokalyptikers verrät sich jedoch an deutlichsten in der sonderbaren Be-

(1) *Historiae* ed. HOUTSMA, p. 20.

(2) I, 216: تزوج امرأة من بنى قابيل فولدت له غلاما فسماه يوناظر (يوناطن) مولده بمدينة بالمشرق يقال لها مملون شمسا

hauptung, dass alle Kaiser der Romäer die leiblichen Nachfolger der Kûšath, der Tochter des Aethiopierkönigs Pîl seien und bis zum Ende der Welt an der Spitze des Römischen Weltreiches stehen werden, dann auf dies beziehe sich die Psalmstelle: *Kûš wird die Hand* (d. h. die Macht) *Gott übergeben.* Die ganze Beweisführung des Verfassers beruht auf der ihm selbstverständlichen Annahme, dass alle römischen Kaiser die leiblichen Nachkommen einer und derselben Herrscherfamilie sind, wie es übrigens in der Apokalypse auch *expressis verbis* betont wird. Diese merkwürdige Annahme verrät es sofort, dass der Apokalyptiker nicht einmal eine leise Ahnung hatte von jenen tragischen Ereignissen, welche sich am Anfange des VII. Jahrhunderts— also zu seiner Jugendzeit — am Kaiserhofe zu Konstantinopel abgespielt haben. Einem jeden römischen Untertan musste es doch erinnerlich sein, dass Kaiser Maurikios im Jahre 604 durch den in Moesien zum Gegenkaiser ausgerufenen Feldwebel Phokas mit seiner ganzen Familie ausgerottet wurde und das diesen im Jahre 610 der von Karthago herbeieilende Herakleios ebenso blutig beseitigte. Die Folge dieser Umstürze war aber das Ausrücken des Chosraw II, der unter dem Vorwande seinen Wohltäter zu rächen, beinahe alle asiatischen Provinzen des Romäischen Reiches besetzt hat. Dieser Krieg hat bekenntlich beinahe 20 Jahre lang gewütet und am Ende die Ruin beider Reiche herbeigeführt; es ist daher geradezu undenkbar, dass ein römischer Untertan, der in Syrien durch diesen Krieg direkt oder indirekt in Mitleidenschaft gezogen war, von diesen grässlichen Ereignissen keine Ahnung gehabt und Maurikios, Phokas und Herakleios zur selben Dynastie gerechnet hätte. Nehmen wir aber an, dass Pseudomethodius, in Persien geboren, erst gegen das Ende des Krieges, oder etwa später nach Palästina ausgewandert war, so wird uns seine sonderbare Geschichtsauffassung sofort verständlich.

Es ist eine bekannte Tatsache, dass die Idee der dynastischen Legitimität nirgends auf Gottes Erde in höherer Ehre stand, als gerade in Irân, im Lande der Perser, welche in rührend naiver Weise alle ihre Herrscher, selbst die ihnen völkisch fremden parthischen Könige, von der mythischen Pišdâdî-Dynastie an bis zum Iezdegird III, dem letzten Kö-

nige des Hauses Sâsân, in gerader Linie, von derselben Herrscherfamilie abgeleitet haben. Was in dieser Hinsicht die Perser leisten konnten, zeigt die von Gardîzî verzeichnete Genealogie der Sâmâniden, die über den Usurpator Bahrâm čûbîn bis auf die angeblichen Mitglieder der Pišdâdier geführt wird. Die weitere Folge dieser konventionellen Lüge war die Überzeugung, dass ein jeder Grosskönig kein blosses menschliches Wesen, sondern ein *baga*, eine Gottheit sei, auf welcher der *far-i-izâdi*, die göttliche Gunst ruhe. Das Abzeichen dieser göttlichen Gunst war die goldene Königskrone, welche zur Zeit des Chosraw Anûšarwân so gross und schwer war, dass sie der König in Wirklichkeit gar nicht tragen konnte, sondern sie schwebte, auf einer Kette befestigt, über den Königsthron, und der König steckte nur seinen Kopf in sie hinein. Diese strenge Auffassung der dynastischen Legitimität macht uns die merkwürdige Tatsache verständlich, dass nicht einmal die Kommunistenpartei des Mazdaq es wagte die Dynastie der Sâsâniden zu beseitigen, sondern sie begnügte sich mit der Absetzung des herrschenden Königs Kawâd und der Einsetzung des mehr gefügigen Zamasf, des leiblichen Bruders des vorigen. Als einige Jahrzehnte später der mit römischer Hilfe besiegte und in Folge dessen flüchtig gewordene Usurpator Bahrâm čûbîn in die Hütte einer alter Frau, von dieser nicht erkannt, einkehrte und diese befragte, was es neues gebe, so erzählte ihm seine Wirtin, wie sich Bahrâm čûbîn gegen den legitimen Herrscher Chosraw Parwêz empörte und wie er besiegt und in die Flucht geschlagen wurde. « Und was sagst du dazu? », fragte der Prätendent. « Recht ist ihm geschehen, dem Narren ». lautete die Antwort « der durchaus König werden wollte, ohne zum Hause des Königs zu gehören. » (1). Es ist übrigens bekannt, dass dieselbe Idee der Legitimität in Irân auch in Islâm stark nachgewirkt und den teleologischen Mythos veranlasst hat, dass die Bibi Šahr Banu, Iezdegerds III Tochter, die Frau des Ḥusain b. ʿAlî wurde, dessen Nachfolger also, als die Imâmen der Šîʿah, in ihrer Person sowohl die geistige Mission des Propheten, wie auch die Ansprüche des alten legitimen Königshauses gleichmässig vereinigen.

(1) NÖLDEKE, *Gesch. d. Perser aus Tabari*, S. 477.

Auf Grund der Gesagten wird auch die sonderbare Behauptung des Apokalyptikers verständlich, Alexander d. Gr. und alle Herrscher der Römer seien leibliche Nachkommen der Kûšath, der Tochter des Aethioperkönigs Pîl. In dieser kühnen Geschichtsfälschung steckt augenscheinlich ebenfalls eine Überlieferung persischer Ausschrotung, welche der Verfasser mit der Anwendung der Talmudischen Erklärungsregel גזרה שוה verwertet hat. Um diese Behauptung richtig zu verstehen, brauchen wir nichts anderes, als zu fragen, was eigentlich *Kûšath* bedeute. Kûšath ist nichts anderes, als die archaisierende Form des mehr verständlichen ܟܘܫܝܬܐ, was eine Negerin, oder, was dasselbe ist, eine scharze Sklavin bedeutet. Wenn also unser Verfasser behauptet, dass Alexander der Grosse und alle römischen Kaiser die leiblichen Nachkommen der Kûšath seien, so ist der eigentliche Sinn dieser Behauptung der, dass ihre Ahnfrau eine schwarze Sklavin war, d. h. dass sie keine ebenbürtigen Herrscher sind. Es handelt sich also um eine Beschimpfung der römischen Kaiser, um ein Schmähwort augenscheinlich persischen Ursprunges, denn gerade die Perser hatten Ursache genug den Vernichter ihres ersten Nationalstaates, Alexander d. Gr. und ihre politischen Gegner, die römischen Kaiser, als die Nachkommen einer schwarzen Sklavin, d. h. als nicht ebenbürtige Herrscher zu brandmarken. Wir sehen also, der Verfasser hat den Ausgangspunkt seiner Geschichtskonstruktion nicht erfunden sondern in der Form eines gegen die römischen Kaiser gerichteten, politischen Schimpfwortes vorgefunden. Sein Verdienst besteht eigentlich darin, dass er diese, in Persien übliche Schmähung, in genialer Weise umgeprägt und für seine politischen Zwecke verwertet hat. Er hat zunächst die ursprünglich persisch gehörte Schmähung in seine syrische Muttersprache umgesetzt und auf Grund der talmudischen Hermeneutik, durch die Vermittlung des Stichwortes *Kûš* mit der öfter angeführten Psalmstelle 68, 32 kombiniert. Endlich hat er aus *Kûšajta* den Eigennamen Kûšath gemacht und dazu eine Geschichte erdichtet, welche als Beweis dienen sollte, dass Alexander d. Gr. und die römischen Kaiser die leiblichen Nachkommen der Kûšath seien und, als solche, auf Grund göttlicher Verheissung, bis ans Ende der Welt herrschen werden.

Hält man nun, den Gesagten nach daran fest, dass Pseudomethodius von Haus aus ein Ostsyrer, d. h. ein Untertan des Sâsânidenreiches war, so könnte gegen diese Annahme ein schwerer Einwand geltend gemacht werden.

Pseudomethodius war nämlich ein warmer, sogar ein fanatischer Anhänger der byzantinischen Kaiseridee. Seine Apokalypse ist eigentlich nichts anderes als ein politisches Pamphlet, im byzantinischen Interesse verfasst, um die Idee der Zugehörigkeit zum Reiche in den von den Arabern besetzten Gebieten wach zu erhalten und zu verhindern, dass sich die christlich-syrische Bevölkerung in den neuen Stand der Dinge ohne Weiteres füge. Seine christologischen Anschauungen bekundet er, als vorsichtiger Politiker, zwar nirgends, aber wir wissen es doch zu gut, dass sich im Oriente Religion und Politik meistens vollkommen decken. Wir müssten somit voraussetzen, dass Pseudomethodius, als Anhänger der byzantinischen Kaiseridee, zugleich ein überzeugter Anhänger der Reichskirche, d. h. ein Melchite war. Nun hat aber die melchitische Reichskirche im VII. Jahrhundert unter den Ostsyrern wenig, vielleicht gar keine Anhänger gehabt. Zwar findet man bei Afraates und in den älteren syrischen Märtyrerakten des V. Jahrhunderts warme Sympathiekundgebungen für den christlichen Westen, diese verstummen jedoch ganz, als Barṣaumâ von Nisibis den Nestorianismus den Ostsyrern aufgezwungen und diese von der Reichskirche künstlich abgetrennt hat. Die von Marutha von Tagrit reorganisierte jakobitische Kirche in Nordmesopotamien, war den Melchiten, als ihren Verfolgern, von jeder feindlich gesinnt und hatte mit ihnen jede Fühlung verloren. Wie erklärt sich also die melchitische Mentalität des Apokalyptikers, der doch unserer Annahme nach, ursprunglich in einem melchitenfeindlichen Milieu zu Hause war?

Die scheinbar gewichtige Einwendung lässt sich ebenfalls ziemlich restlos beantworten, wenn wir einen Blick auf die Geschichte der theologischen Hochschule von Nisibis werfen.

Bekanntlich galt in dieser Hochburg der nestorianischen Orthodoxie Theodoros von Mopsuestia als der *mephašqana*, der Exeget κατ' ἐξοχήν, als die höchste exegetische Auktorität und der ganze Bibelunterricht in der Schule beruhte auf

den rationalistisch angehauchten Kommentaren des Urhebers der nestorianischen Lehre. Nun hat sich gegen das Ende des VI. Jahrhunderts in der Hochschule eine sonderbare Wandlung vollgezogen, welehe zunächst die Auktorität des Theodoros, später sogar die nestorianische Orthodoxie selbst stark erschütterte. Ḥenânâ von Ḥedajab nämlich, der damalige Rektor der Hochschule, schob auf einmal die Kommentare des *mephašqana* bei Seite und zog die exegetischen Homilien des hl. Joannes Chrysostomos beim exegegetischen Unterricht heran, dabei näherte er sich der Lehre der « Synoditen » derart, dass am Ende die nestorianische Obrigkeit alarmiert wurde und schickte sich an die Anhänger Ḥenânâ's zu verfolgen, um dieser katholisierenden Bewegung Schranken zu setzen. Viele Studenten der Hochschule haben damals, unter dem Drucke der orthodox-nestorianischen Kirchenobrigkeiten, ihre Alma Mater verlassen, einige haben die Konsequenzen der Lehren Ḥenânâ's rücksichtslos gezogen und sind den « Synoditen » offen beigetreten. Zu den letzteren gehörte der Bischof Sâhdônâ, der wegen seinen dyophysitischen Anschauungen sogar sein Bistum verlassen musste (1).

Dies geschah, wie bekannt, im Jahre 628, also zur selben Zeit, als Herakleios während seines letzten persischen Feld-

(1) Wir finden ausgewanderte Studenten der Hochschule von Nisibis sogar in Afrika um das Jahr 560, wie es eine, aus der Streitschrift des Šem·ôn, desPriesters des Klosters von Qennešrê zitierte Stelle bei Michael d. Gr. (ed. Chabot, p. 425) bezeugt. Diese Studenten haben sich dort dem hl. Maximus angeschlossen und vor den einziehenden Arabern mit ihm nach Rom geflüchtet, wo ihnen der Papst Martin (649-656) ein Kloster angewiesen hat. Vgl. Chronicon *ad annum Christi* 1234 *pertinens*, ed. Chabot, I, 266 : ܒܙ. ܕܝܢ ܗܠܡ ܗܘ ܡܟܣܝܡܘܣ ܠܐܦܪܝܩܝ ܐܫܟܚ ܒܗ̇ ܐܢ̈ܫܐ ܣܟܘܠܝ̈ܐ ܢܨܝܒܢ̈ܝܐ ܢܣܛܘܪ̈ܝܢܐ ܘܗܢ. ܚܐܘܗܘܢ, ܕܒܠܝܡ ܘܠܦܘܗܝ ܠܢܣܛܘܪܝܣ ܪܒܗܘܢ ܡܠܦܢܗܘܢ., ܐܘܠܕܝܡ ܐܦ ܠܘܬ ܡܪܛܝܢܐ ܦܐܛܪܝܪܟܐ ܕܪܘܡܝ ܘܐܬܛܦܝܘܗܝ. ܘܟܕ ܥܠܘ ܛܝ̈ܝܐ ܠܐܦܪܝܩܝ ܥܪܩܘ ܥܡܗ ܢܣܛܘܪ̈ܝܢܐ ܘܐܙܠܘ ܠܪܘܡܝ ܠܘܬ ܡܪܛܝܢܐ ܘܩܒܠ ܐܢܘܢ ܐܝܟ ܕܠܒ̈ܢܝ ܬܪܥܝܬܗ. ܘܝܗܒ ܠܗܘܢ ܕܝܪܐ ܕܢܥܡܪܘܢ ܒܗ.

zuges in der Nähe von Ninive Chosraw Parwêz besiegte und dadurch seinen Sturz herbeiführte. Da nun die nestorianischen Mönche in den mesopotamischen Klöstern, gerade zu dieser Zeit, in Bezug auf Orthodoxie besonders scharf kontrolliert und die verdächtigen Elemente mit Gewalt entfernt worden sind, so ist die Möglichkeit nicht vor der Hand zu weisen, dass Pseudomethodius, einer dieser flüchtigen Mönche, sich den heimkehrenden Truppen des Herakleios angeschlossen hat und mit diesen nach Palästina gelangte.

Wir müssen jedoch auch eine andere Möglichkeit offen lassen, nämlich die, dass die Auswanderung des Apokalyptikers erst einige Jahre später erfolgte, als Kaiser Herakleios im Jahre 635 und 636 gegen die sein Reich bedrohenden Araber ein grosses Heer aufgeboten hat. Zu seinen Heerführern gehörte ein gewisser Baanes, von einigen Arabern Mâhân genannt, als Kommandant der christlich-arabischen Hilfstruppen, dem Namen nach ein Armenier (Wâhân). Von diesem berichtet Sa'îd b. Batrîq (Eutychios), dass nachdem seine Armee durch den Verrat, oder wenigstens durch das ungeschickte Benehmen des Manṣûr, Präfekten von Damaskus bei al-Yâqûṣâ aufgerieben wurde, die Rache des Kaisers befürchtend nach der Schlacht verschwand, um später, als Anastasios im Sinaikloster aufzutauchen (1). Ob dieser Bericht geschichtlich ist, ist schwer zu entscheiden, denn laut Theophanes und den meisten syrischen Chronisten soll Baanes auf dem Schlachtfelde gefallen sein. Diese zwei verschiedenen Berichte schliessen jedoch notwendigerweise einander nicht aus. Es ist leicht möglich, dass der eine Bericht bloss das vom Tode des Baanes verbreitete Gerücht wiedergibt und dass Eutychius die vielleicht richtigere Tradition der Sinaimönche aufbewahrt hat. Vom Standpunkte der Patristik aus verdient allerdings der Bericht des Eutychios mehr Beachtung, als es bis jetzt der Fall war. Es ist nämlich nicht zu verkennen, wie es bereits SACKUR richtig gesehen hat, dass die Ausführungen des Apokalyptikers über die unüberwindliche Macht des

(1) Ed. CHEÏKHO, II, 14 sq; vgl CAETANI, *Annali dell' islam*, III, §§ 153-155, p. 368-376.

römischen Kaiserreiches mit einer Stelle des Anastasios Sinaita, *Contra Judaeos*, Migne, PG, LXXXIX, 1211, verblüffend ähnlich sind, sich sogar im griechischen Texte der Apokalypse Wort für Wort decken. Zwar hat Mc GIFFERT in der Einleitung der von ihm veröffentlichten *Ἀντιβολὴ Παπίσκου καὶ Φίλωνος Ἰουδαίων πρὸς μοναχόν τινα*, New York, 1889, S. 35 die Schrift *Contra Judaeos* dem Anastasios Sinaita abgesprochen und die Priorität der *Disputatio* erweisen wollen, in dem er sich auf die in der Schrift *Contra Judaeos* enthaltenen Datierungen berief, welche dieses Werk dem IX. Jahrhundert zuzuweisen scheinen. Leider hat er dabei nicht mit der Möglichkeit gerechnet, dass diese Datierungen von einem späteren Bearbeiter oder Interpolator herrühren können, denn in dieser Schrift sind solche Ausführungen zu finden, welche das Werk *Contra Judaeos* einerseits dem VII. Jahrhundert zuweisen, anderseits seine Priorität gegenüber der von Mc GIFFERT herausgegebenen *Disputatio* unwiderleglich erweisen. Zu diesen gehört die sonderbare Behauptung, dass das Reich der Chisten unbesiegbar sein muss, den trotz aller Verfolgungen ist es noch niemanden gelungen *χρυσίου σφραγῖδα* zu entfernen: *τὸ γὰρ σημεῖον τοῦ χρυσίου τῆς βασιλείας ἡμῶν σημεῖον τοῦ Χριστοῦ αὐτοῦ ἐστιν* (Migne, PG, LXXXIX, 1224). Nun hat die Parallelstelle der Disputatio bei Mc Giffert, S. 61, statt *χρύσιον σφραγῖδα*: *τοῦ χριστοῦ σφραγῖδα* und statt *σημεῖον τοῦ χρυσίου*: *σημεῖον τοῦ χριστοῦ*. Aus diesen Ausdrücken sieht man sofort, dass zu der Zeit, als man die von Mc GIFFERT edierte *Disputatio* aus der echten Schrift des Anastasios *Contra Judaeos* excerpiert hat, hat man den Sinn des Ausdruckes *σημεῖον τοῦ χρυσίου* nicht mehr verstanden, denn man hat damals längst vergessen, dass bis zur Regierung des ʿAbd-al-Malik (bis etwa 695) die Araber eigene Valute noch nicht hatten, sondern sie haben die alten römischen und sâsânidischen Goldstücke in ihrem Vollwerte kursieren lassen. Nun war aber das auf den byzantinischen Goldstücken geprägte Kreuz eben das *σημεῖον τοῦ χρυσίου*, auf welches sich der Verfasser der Schrift *Contra Iudaeos* beruft, der somit dieses Werk gewiss vor der Geldreform des ʿAbd-al-Malik verfasst hat.

Zwar fehlt die auch bei Anastasios gleichlautende Stelle

bis auf einen einzigen Satz im syrischen Texte des Pseudomethodius ganz ; es ist jedoch möglich, dass wir da mit einer absichtlichen Textverstümmelung zu tun haben ; doch ist selbst der kürzere syrische Text mit den Ausführungen des Anastasios inhaltlich so nahe verwandt, dass sich ein enger Zusammenhang zwischen beiden Schriften nicht vor der Hand weisen lässt. Ist der oben erwähnte Bericht des Eutychios historisch, dann stehen beide Verfasser zeitlich zu einander so nahe, dass sich dieser gegenseitige Zusammenhang am einfachsten in der Form von persönlichen Beziehungen deuten lässt ; mit anderen Worten, manche Zeichen sprechen dafür, dass beide Verfasser, als Mönche, eine Zeit lang im Sinai-Kloster mit einander lebten und sich vielleicht gegenseitig beeinflussten. Es ist doch wohl bekannt, dass dieses Kloster das internationale und interkonfessionelle Asyl aller möglichen Mönche war, obwohl die Oberleitung derselben den Melchiten gehört zu haben scheint. Als nun diese zwei Mönche — beide fanatische Anhänger der byzantinischen Kaiseridee — sahen, dass der grösste Teil der Bevölkerung, überdrüssig der drückenden Steuerlasten und auch der Chicanen der Reichskirche, insbesondere die Insasssen der jakobitischen Klöster, die arabischen Eroberer mit einer ausgesprochenen Schadenfreude begrüssten und sich in den neuen Stand der Dinge rückhaltslos fügten, so versuchten sie die Gemüter umzustimmen, indem sie die Idee der Zugehörigkeit zum Reiche den Christen vor die Augen hielten. Beide marschierten getrennt, aber schlugen vereint, jeder auf seine eigene Weise. Anastasios verfasste eine polemische Schrift gegen die Juden, welche die politischen Hoffnungen der Melchiten verspotteten, Pseudomethodius schrieb dagegen für die unwissenden Mönche der syrischen Lauren, unter dem Deckmantel der Apokalypse, eine politische Broschüre, um sie zu überzeugen, dass das römische Reich seine geschichtliche Rolle noch nicht ausgespielt hat, dass es sogar den entgültigen Sieg davontragen wird und dass es daher recht bedenktlich ist,sich davon gänzlich loszusagen.

Es ist eine seltsame Ironie des Schicksals, dass von diesen zwei Schriftstellern, welche im Interesse des römischen Reiches gleichzeitig wirkten, den grösseren und nachhaltigeren

Erfolg nicht der scharfsinnige Polemiker und der gewandte Redner hatte, der einige Psalmen ergreifend paraphrasierte, sondern der scheinbar einfältige Apokalyptiker, der jedoch die nächste Zukunft richtig ahnte und durch das teilweise Eintreffen seiner Vorahnungen eine wohlverdiente Popularität erlangte. Im Osten hat er eine ziemlich reichhaltige Literatur von ähnlichen Schriften aufblühen lassen. Bald wurden seine Weissagungen in heptasyllabischen Versen poetisch verarbeitet und als ein *mîmrą de Christo et Antichristo* dem hl. Ephrem unterschoben. In Edessa wurde die Apokalypse im jakobitischen Sinne redigiert, wie es die von Fr. NAU veröffentlichten Bruchstücke bezeugen. Eine andere Bearbeitung derselben, als eine dem Evangelisten Joannes mitgeteilte Offenbarung, ist dem syrischen Evangelium der zwölf Apostel eingefügt, dessen Verfasser, wie er schon R. HAMIS, der Herausgeber richtig gesehen hat, sich der eitlen Hoffnung hingab, dass sich der Islâm in dem zwischen Merwân II und den Chorâsânern wütenden Bürgerkriege selbst vernichten wird. Die letzten Spuren der Apokalypse in der syrischen Literatur finden sich in den Zusätzen der von BUDGE veröffentlichten christlichen Alexanderlegende, welche der dort angegebenen Berechnung gemäss erst nach der Eroberung von Konstantinopel seitens der Türken beigefügt zu sein scheinen.

Michael KMOSKO.

EIN ETHNOGRAPHISCHES PROBLEM AM UNTERLAUF DER DONAU

AUS DEM XI. JAHRHUNDERT.

Vor einigen Jahren haben wir in zwei, vor der Rumänischen Akademie verlesenen Denkschriften die Veränderungen, die auf dem Balkan nach Zertrümmerung des bulgarischen Donaustaates (unter Tzimiskes) sowie des ochridianischen Staates (unter Basilios Bulgaroktonos) eingetreten sind, gezeigt.

Eines ist von uns einwandfrei festgestellt worden : die gegen das Meer hin gelegenen Gebiete an der Donau waren damals in einem byzantinischen Grenzherzogtum, Paristrion, mit der Hauptstadt in Dristra (Dorostolon), die westlichen Gebiete der Balkanhalbinsel in einem zweiten Herzogtum, das Herzogtum « Bulgarien » genannt, mit der Hauptstadt Skoplje, organisiert. Durch mehrere später erschienene Artikel ist die Reihe der Herzoge zu Dristra und Skoplje ansehnlich vermehrt worden.

In Zusammenhang mit diesen Umwandlungen, die bald nach dem Jahr 1000 eingetreten sind, haben wir, unter Berücksichtigung der häufigen Erwähnung der Vlachen in den Gebieten zwischen Balkangebirge und Donaumündung zur Zeit der Dynastie der Komnenen, festzustellen versucht, dass die Nachkommen der alten römischen Kolonisten aus der heutigen Dobrudscha, welche zur Zeit des Kaisers Maurikios in ihren Städten so mächtig waren, dass sie allein den Avaren die Stirn bieten konnten, nicht schon nach wenigen Jahrhunderten aus diesen Gebieten verschwinden konnten, durch die die Barbaren, den Blick auf die blühenden Gefilde Thrakiens gerichtet, immer nur durchzogen.

Durch Vergleichung verschiedener Stellen aus den Werken zeitgenössischer byzantinischer Schriftsteller haben wir nach-

gewiesen, dass jene paristrischen Städte, die von ihren eigenen Führern — Tatos, Sesthlav, Satzas — geleitet wurden und die von Anna Komnena in Dristra, Vitzina und anderswo zur Zeit der Kämpfe Alexios' I. Komnen mit den Petschenegen erwähnt sind, nur der autochthonen Bevölkerung dieser Gebiete, den Rumänen, zugeschrieben werden können.

Natürlich kann diese Tatsache nicht mit der urkundlichen Sicherheit, mit der wir das Bestehen obengenannter Herzogtümer nachgewiesen haben, festgestellt werden. Durch die von den byzantinischen Geschichtschreibern für die Völker, mit denen sie an den Grenzen zu tun hatten, angewandte archaisierende Nomenklatur wird die Klärung dieser Frage sehr erschwert. Wir haben jedoch diese Nomenklatur mit Aufmerksamkeit untersucht und festzustellen versucht, mit wem sich die von Anna Komnena bei Schilderung der Ereignisse aus Paristrion oft genannten « Skythen » identifizieren lassen, und mit wem die « Skythen » aus bestimmten charakteristischen Abschnitten des Attaliates, die sich auf dieselben Ereignisse beziehen. Die kritische Untersuchung der Quellen hat uns zur Schlussfolgerung geführt, dass keines der Völker, die sich zu der Zeit an der Donau bemerkbar machten, mit den « Skythen » der Städte vom Stromufer identifiziert werden kann. Diese müssen folglich die Nachkommen der alten römischen Kolonisten gewesen sein, jene Vlachen, die seither immer zahlreicher in den gegen das Meer hin gelegenenDonaugebieten auftreten.

Die Namen der Führer der Bevölkerung aus den Donaustädten — Tatos, Sesthlav, Satzas — können allein nichts beweisen. Wenn *Tatos* für Vasiljevskij ein turanischer Name, *Tatuš*, ist, so haben so viele andere Gelehrte unwiderleglich nachgewiesen, dass der Name bei den Thrako-Phrygiern vorkommt. Er kann demnach ebenso gut einen der romanisierten Ureinwohner dieser Gegend verbergen. Aber, wie gesagt, der Name allein beweist nichts : viele Woiwoden der alten rumänischen Staaten haben slavische Namen getragen.

Wir haben einige Zeit verstreichen lassen, damit diese unsere Folgerungen erörtert werden können, und kommen nun wieder darauf zurück. Unsere Folgerungen sind im allgemeinen angenommen worden. Nur von zwei Seiten sind

Einwendungen erhoben worden: 1. Der Rezensent der *Byzantinischen Zeitschrift*, T. XXV (1925), S. 211 P. M(utaftschiev) schreibt in Bezug auf unsere Studien und auf die N. Iorgas: « Leider haben die beiden rumänischen Gelehrten die soliden Arbeiten von Vasiljevskij, Byzanz und die Petschenegen (*Journ. des russ. Unterrichtsministeriums* Nov.-Dez., 1872), und von Kulakovskij, *Wo ist die kirchliche Provinz Vicina zu suchen?* (*Viz. Vrem.* IV, 319-336) nicht berücksichtigt, sie wären sonst sicher nicht zu so kühnen Schlüssen gekommen »; 2. der Rezensent der *Echos d'Orient*, XXVII (1924), 251, sagt: « Cette domination de Byzance dans le Paristrion, qu'il veut effective, à l'encontre d'autres historiens, comment peut-il la voir dans le même temps assez lâche pour laisser place à des organisations roumaines indépendantes?... De plus, l'historien byzantin, dont M. Bănescu a tiré parti, ne pouvait ignorer les Valaques des Balkans ; comment, dès lors, a-t-il appelé « Scythes » des populations qui parlaient une langue semblable? »

Wir wollen im vorliegenden Aufsatze versuchen, auf diese Einwendungen zu antworten.

***

Vasiljevskij bemüth sich,in seiner langen Abhandlung aus dem *Journal des Unterrichtsministeriums*, 1872, in der er die Ereignisse aus den Kämpfen zwischen Byzanz und den Petschenegen, die schon zur Zeit Konst. Monomachos' (1048) begonnen hatten, schildert, zu beweisen, dass die Bevölkerung der paristrischen Städte, die von den von Anna Komnena zitierten Führern geleitet wurden, nur aus Russen bestehen konnte. Nach ihm hat, vom x. Jahrhundert an, ein grosser Zustrom russischer « Kolonisten » — wie er sagt — die Donaustädte unablässig angefüllt. Er stützt sich dabei auf die verschwommenen Erzählungen der alten russischen Chroniken , auf das viel erörterte Diplom des Ivanko Rostislavić, an dessen Echtheit heute niemand mehr glaubt, und auf den Gesang des Igor (Ende des XII. Jahrhunderts), der voll von Verwirrungen und verhängnisvollen Anachronismen der Volksdichtung ist. So wird z. B. in jenem Gesang

erzählt, wie die Gattin Igors, als dieser in einem Kampf gegen die Horden der Kumanen gefangen genommen wird, klagt : « Ich möchte fortziehen, ich möchte wie der Kuckuck längs der Donau hinfliegen, ich möchte meine Biberärmel im Wasser Kaial nass machen ! » (Dies ist ein Nebenfluss des Don !). Igor entrinnt der Gefangenschaft, die Freude im Reiche der Russen ist gross : « Es leuchtet die Sonne am Himmel ; es leuchtet der Prinz Igor im Lande der Russen ; die Mädchen singen an der Donau ; die Stimmen dringen über das Meer bis nach Kiev. » Derartige Phantasien können keine geschichtlichen Beweisgründe sein.

Ein slavischer Gelehrter, Peretz Volodimir, erläutert in einer kürzlich erschienenen Arbeit, *Slovo o polku igorevim*, Kiev 1926, endgültig den Wert solcher Ausdrücke, die als Beweisgründe für das Vorhandensein der Russen an der Donau angeführt werden (Vasiljevskij versetzt sie sogar standhaft in die Gebiete jenseit des Stromes). Bei Kommentierung des Verses : « An der Donau hört man die Stimmen Iaroslavs » (XVIII) weist der slavische Gelehrte nach, dass in der russischen Volksliteratur, « die Donau nahezu immer jeden Fluss darstellt : « Über das Wasser, über die Donau » — za rekami, za Dunajami, — was ja bereits viele Gelehrte bemerkt haben ». In einem ukrainischen Gedicht aus dem XVI. Jahrhundert heisst es : « Donau, Donau, weshalb fliesst du denn so traurig ? Auf dem Wasserspiegel der Donau stehen drei Rotten. » — « Das Wasser in der Donau ist angeschwollen, in der sanften Donau mit den abschüssigen Ufern. » In einem anderen ukrainischen Gedicht finden wir nachstehenden Vers : « Der Donaufluss ist nicht zu breit, und ich springe über ihn.» Selbst in der Dichtung der moskowitischen Mundart finden wir diese Ausdrücke : « Es floss der Donaustrom an der Burg Kievs vorbei » ; « aus der schönen Stadt Wolhyniens, an dem majestätischen Strom der Donau » u. a. (1).

Es ist demnach am besten, wenn wir uns auf die sicheren geschichtlichen Quellen beschränken. In dieser Beziehung ist es sehr bemerkenswert festzustellen, das die byzantini-

(1) S. 304-305.

schen Quellen, die die Russen doch so gut kannten (sie waren 1043 in Paristrion, neben Varna, von Katakalon Kekaumenos vernichtend geschlagen worden) diesen fortwährenden Zustrom russischer « Kolonisten » über die Donau niemals erwähnen.

Vasiljevskij legt die Texte vollständig verfehlt aus, weil er von der vorhergefassten Idee angeht, dass die « Skythen » der Anna Komnena Russen sein müssen.

Hier zunächst einmal den ersten Abschnitt der Prinzessin-Schriftstellerin, in dem sie über die dem Kaiserreich feindliche Bevölkerung an der Donau spricht : *γένος τι Σκυθικὸν παρὰ τῶν Σαυροματῶν καθ' ἑκάστην σκυλευόμενοι ἀπάραντες τῶν οἴκοι κατῆλθον πρὸς τὸν Δάνουβιν. ὡς δὲ πρὸς ἀνάγκης ἦν αὐτοῖς μετὰ τῶν κατὰ τὸν Δάνουβιν οἰκούντων σπείσασθαι, τούτου συνδόξαντος πᾶσιν εἰς ὁμιλίαν ἦλθον μετὰ τῶν ἐκκρίτων, τοῦ τε Τατοῦ τοῦ καὶ Χαλῆ ὀνομαζομένου καὶ τοῦ Σεσθλάβου καὶ τοῦ Σατζᾶ . . . . τοῦ μὲν τὴν Δρίστραν κατέχοντος, τῶν δὲ τὴν Βιτζίναν καὶ τἄλλα. σπεισάμενοι γοῦν μετ' αὐτῶν ἀδεῶς τοῦ λοιποῦ διαπερῶντες τὸν Δάνουβιν ἐλήζοντο τὴν παρακειμένην χώραν, ὡς καὶ πολίχνιά τινα κατασχεῖν. Κἀντεῦθεν ἐκεχειρίαν τινὰ σχόντες ἀροτριῶντες ἔσπειρον κέγχρους τε καὶ πυρούς* (1).

Vasiljevskij bemerkt sehr richtig, dass diese « Skythen » keine Nomaden waren, denn sie hatten sich endgültig festgesetzt und bebauten das Land. Wenn sie aber keine Nomaden waren, so können sie seiner Meinung nach nur Russen gewesen sein (2). Aber ebensogut können wir annehmen, dass sie Rumänen waren, und dies umso mehr, als sie näher an Paristrion waren und unter der allgemeinen Benennung « Skythen » miteinbegriffen sein konnten, ebenso wie sie zur Zeit des vierten Kreuzzuges unter der Benennung Kumanen miteinbegriffen sind, als diese sie bei ihren Einfällen in das Gebiet jenseit des Stromes mit sich mitzogen.

Eines ist, wie auch wir nachgewiesen haben (3), gewiss : Diese « Skythen » des Tatos, aus Dristra, waren weder Ku-

(1) Ausgabe Reifferscheid, I, 222, 21 ff.

(2) *Journal*, Bd. 11, 148-9.

(3) *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, in den *Byzantinisch-neugr. Jahrbücher*, 3 (1922), Heft 3-4,

manen noch Petschenegen. Von den Kumanen unterscheidet sie Anna Komnena selbst, die weiter unten, wo sie von den durch Alexios bei Dristra gelieferten Schlachten erzählt, sagt, dass Tatos die Donau überschritten habe, « um die Kumanen den Skythen zu Hilfe zu bringen » (I, 234, 15 ; 242, 1). Von den Petschenegen hingegen sind sie von Attaliates unterschieden, der an einer Stelle von der Empörung der Bevölkerung aus den Donaustädten unter Michael VII. Dukas erzählt (204, 16 ff.) und uns sagt, dass diese Bevölkerung Beziehungen zu den Petschenegen wegen gemeinsamen Vorgehens anknüpfte (*εἰς ἀποστασίαν ἀπέβλεψαν καὶ εἰς τὸ ἔθνος τῶν Πατζινάκων παρήγγελλον*). Der Kaiser schickte Nestor Vestarches als *κατεπάνω τῆς Δρίστρας* dorthin, damit er die Aufständischen besänftige ; dieser fand aber, dass die Einwohner dem Kaiser nicht geneigt sind. Sie wollen ihm nicht mehr gehorchen und übergeben das Kommando der Stadt vollständig ihrem Führer Tatos. (*Tatrys* bei Attaliates ist ein augenscheinlicher Schreibfehler). Weiterhin wird erzählt, dass auch Nestor auf ihre Seite tritt und dass sich dann alle mit den Petschenegen verbünden, um gegen die Byzantiner Krieg zu führen.

In einem anderen Abschnitt sagt uns Attaliates gelegentlich der Thronbesteigung Botaneiates', dass die « Skythen von der Donau », als sie von der Tüchtigkeit und Gerechtigkeit des neuen Kaisers hören, eine Gesandschaft mit Garantien der Unterwerfung zu ihm schicken. Die Gesandten baten um Verzeihung, weil vordem, zur Zeit seines Vorgängers, sich einige Rebellen mit den Petschenegen verbunden hatten und sich so verachtungswürdig ihm gegenüber betragen hatten (302, 14 ff.).

Es ist folglich klar, dass die « Skythen » aus den am rechten Donauufer gelegenen Städten — eine gemischte Bevölkerung, wie sie der byzantinische Historiker sehr treffend nennt (*μιξοβάρβαρος*), — zu denen andere « Skythen » von jenseit des Stromes herüberkamen und sie ausbeuteten, und welche « Skythen » für den Historiker « Einheimische » (*ἐγχώριοι*) sind, logischerweise nur die Nachkommen römischer Kolonisten aus diesem, der Kolonisation stark ausgesetzten Gebiete sein konnten. Sie waren natürlich von Slaven durchsetzt,

mit denen sie ja im Mittelalter lange Zeit zusammenlebten bis sie sie schliesslich vollständig aufsogen ; sie konnten auch mit Kriegsgefangenen, mit barbarischen Siedlern und mit Kaufleuten aus dem Kaiserreich vermischt gewesen sein, wie es der so charakteristische Ausdruck Attaliates' beweist : *ἐκ πάσης γλώσσης συνηγμένον ἔχουσαι πλῆθος*, denn nach aufmerksamer Betrachtung der von Attaliates gebrauchten Terminologie haben wir festgestellt, dass bei ihm mit diesen « Skythen » aus den paristrischen Städten keines der damals bekannten Völker von der Donau gemeint sein kann (1). Es ist also sehr natürlich, wenn wir dieses ethnikon mit der romanischen Bevölkerung in Zusammenhang bringen, mit der einzigen, die damals noch, neben all' den anderen durchziehenden Völkern, dort sein konnte, denn sie bestand Jahrhunderte hindurch in den Städten der *Scythia minor*. Auch sind ja Vlachen aus diesen Gebieten von Anna Komnena und, ein Menschenalter nach ihr, von Kinnamos erwähnt.

Wie bizarr das Streben Vasiljevskijs, rechts der Donau überall Russen zu entdecken,ist, beweist auch sein Versuch, sie in einem angeblichen Detachement, das die Kumanen bei ihren Plünderungen auf dem Balkan begleitete, aufzufinden.

Es ist bekannt, dass am Vorabend der entscheidenden Schlacht bei Lebunion (29. April 1091), in der die Petschenegen von Kaiser Alexios vernichtet wurden, gerade als dieser Anordnungen bezüglich der Schlacht traf, *kühne und kriegerische Leute aus den Gebirgsgegenden, etwa* 5000 *an Zahl, freiwillig zu ihm kamen, um ihn zu unterstützen.* Dies sagt uns Anna Komnena, II, 13, 4 ff., wörtlich : *ταῦτα γοῦν διασκοπουμένου τοῦ βασιλέως κατέλαβον πρὸς αὐτὸν τῶν ὀρεινοτέρων μερῶν ἄνδρες τολμητίαι καὶ ἀρειμάνιοι αὐτόμολοι πρὸς συνασπισμὸν αὐτοῦ εἰς χιλιάδας ποσούμενοι πέντε.* Für Vasiljevskij konnten diese Leute wieder nichts anderes als Russen sein. Deshalb behauptet er, dass hier die Bezeichnung *αὐτόμολοι Deserteure* bedeutet, und glaubt, dass die Russen zugleich mit den Kumanen auf den Balkan gekommen seien und dass sie sich am Vorabend der Schlacht von diesen getrennt hätten und zum Kaiser übergegangen seien. Die Benennung *ἀρει-*

(1) *Premiers témoignages byzantins*, etc., S. 298-299.

μάνιοι, die diesen Kriegern hier beigelegt wird, ist für Vasiljevskij ein weiterer Beweisgrund: Anna Komnena gebraucht diese Benennung, sagt er, meistenteils für Fremde. Weiterhin meint Vasiljevskij, dass die Gebirgsgegenden, aus denen diese bewaffnete Schar kam, für Russland ausserordentlich zutreffend sind (1).

Mit solch' einer Beweisführung kann man was immer behaupten. Für jeden, der mit der Sprache Anna Komnenas vertraut ist, ist es augenscheinlich, dass αὐτόμολοι hier nur «aus ihrem eigenen Antrieb, freiwillig » bedeuten kann. Diese Leute waren keine Deserteure, denn in diesem Fall hätte es die Verfasserin gesagt, von wo sie desertiert waren. Es finden sich bei Anna Komnena viele Stellen, in denen αὐτόμολος diese Bedeutung hat. Wir führen nur einige an, um einen Vergleich zu erleichtern. Als Alexios die von seinen Soldaten verübten Taten auf sich nimmt und Busse tut, unterwerfen sich auch die Frauen seiner Familie freiwillig dieser Busse : αὐτόμολοι δὲ τὸν τῆς μετανοίας ζυγὸν ἀναδέχονται (2). Als Bohemund nach Konstantinopel kommt und der Kaiser ihm seine frühere Feindschaft vorwirft, erwidert er : ἔγωγε κἂν ἐχθρὸς κἂν πολέμιος τότ' ἦν, ἀλλὰ νῦν αὐτόμολος ἥκω φίλος τῆς σῆς βασιλείας (3). Einmal schickt Alexios Geiseln aus der Reihe seiner Kommandanten zu Bohemund und gibt ihnen den Auftrag, Bohemund zu bewegen, dass er freiwillig zu ihm komme : ἐπισκήψας παντοίως αὐτὸν μετελθεῖν καὶ πεῖσαι αὐτόμολον ἀφικέσθαι πρὸς τὸν αὐτοκράτορα (4). Wenn wir obengenannten Abschnitt mit diesen vergleichen, besteht gar kein Zweifel mehr darüber, dass der Ausdruck genau dieselbe Bedeutung hat. Das hat auch der frühere Herausgeber genau eingesehen, der übersetzt : « haec cum imperator animo versabat, advenerunt ad eum montanarum regionum incolae bellicosi ac fortes, numero quinque fere millia, qui operam ultro suam offerebant. ».

Es ist zweifellos, dass diese tapferen und kühnen Männer aus Gebirgsgegenden, die sich dem Kaiser im entscheidenden

(1) *Journal*, Bd. 12, S. 282, Anmerkung.
(2) I, 107, 22.
(3) II, 95, 32.
(4) II, 202, 12.

Augenblick zur Verfügung stellten, Bewohner der Halbinsel waren. Im höchsten Grad wegen der Greueltaten, die sie seit Jahren infolge der vernichtenden Razzia der Barbaren erdulden mussten, aufgebracht, erhoben auch sie sich in diesem Augenblick schwerwiegender Entscheidung,um bei ihrer Ausrottung mitzuhelfen. Wie oft hatte doch diese kriegerische Bevölkerung des Balkans umherstreichende Banden vernichtet!

Was die Bezeichnung *ἀρειμάνιοι* anbetrifft, so täuscht sich Vasiljevskij, wenn er glaubt, dass diese in erster Linie Fremden beigelegt wird. Es ist dies einfach ein Wort gelehrter Prägung aus der Prinzessin-Schriftstellerin ; sie wendet es indifferent an, gerade so,wie sie ja so oft *Ἀρηΐφιλος ὢν ἀνὴρ, Ἄρεως ὑπασπιστής, Ἄρεως ὅλος ἔμπλεως* sagt. Wenn wir wissen, aus welch' einem Völkermosaik sich Byzanz tatsächlich zusammensetzte, verstehen wir nicht, was für einen Wert der Unterschied, den Vasiljevskij zu machen versucht, haben kann.

Uebrigens ist seine Abhandlung, die hinreichend gelehrten Charakter trägt, voll von veralteten Dingen und Irrtümern. Seiner Meinung nach residiert der Gubernator des « Herzogtums Bulgariens » in Nisch (tatsächlich in Skoplje) ; als der grosse Kumaneneinfall über die Donau stattfand (1065), sagt er, dass « die Bulgaren und Griechen, die sie aufhalten wollten, vernichtend geschlagen wurden. ». Aber unter den Bulgaren müssen wir die Streitkräfte des Dukaten Bulgariens, *αἱ βουλγαρικαὶ δυνάμεις*, also wieder byzantinische Heerscharen verstehen. Vasiljevskij glaubt wirklich an die Echtheit des verzweifelten Briefes Alexios' an den Papst ; er identifiziert die Myrmidonen aus Attaliates mit den Russen u. s. w.

Was Kulakovskij anbetrifft, so gründet sich seine ganze Beweisführung auf die unhaltbaren Meinungen Vasiljevskij. Seine Studie ist heute sehr veraltet. Als er versucht, die Grenzen der Eparchie Vicina zu bestimmen, kann er nicht einmal die Residenzstadt, deren topographische Lage heute endgültig feststeht, lokalisieren.

***

Gehen wir nun zu den Entgegnungen des Rezensenten der *Echos d'Orient* über.

Wenn die byzantinische Herrschaft in Paristrion effektiv war, wie konnte sie dann zur gleicher Zeit so nachgiebig sein, diese unabhängigen staatlichen Organisationen zu dulden?

Die Erklärung ist nicht schwer zu finden. Es ist möglich, dass der Ausdruck « Organisation » zu anspruchsvoll ist; Iorga hat ihn in Umlauf gesetzt. Wir denken eher an die befestigten Städte von der Donau, mit ihrer gemischten Bevölkerung, so wie sie Attaliates darstellt, und in denen das autochthone Element, also das rumänische, vorherrschend gewesen sein muss.

Zu der Zeit, als sich die Ereignisse, mit denen wir uns beschäftigen, abspielten, brachten die unaufhörlichen Einfälle der Petschenegen und Kumanen grosse Umwälzungen in diesen Gebieten mit sich. Der Dux von Dristra war nicht mehr im stande, dem Barbarenansturm allein die Stirne zu bieten. Deshalb werden in diesem Zeitabschnitt immer wieder die Truppen des Statthalters zu Bulgarien, Truppen aus Thrakien, ja sogar eigens hierfür in der Hauptstadt des Kaiserreiches aufgestellte Heerscharen hierher in den Kampf geschickt. Dann dürfen wir auch nicht vergessen, dass von dem ersten Zusammenstoss mit den Barbaren, unter Monomachos (1048), an eine beträchtliche Anzahl gefangener Petschenegen in den gegen Nisch und Sardica zu gelegenen Gebieten angesiedelt worden sind. Sie waren so zahlreich, dass aus ihren Reihen ein Aufgebot von 15.000 Mann für die Kämpfe des Emirs von Tovin ausgehoben werden konnte. Auf diese zahlreichen Elemente stützte sich Traulos während seines Aufstandes. Unter derartigen Umständen konnten die Städte aus Paristrion die Fahne der Empörung aufpflanzen. Uebrigens war das Bestehen autonomer Gemeinschaften im Kaiserreich keine ungewöhnliche Sache. Gerade auf der Balkanhalbinsel haben wir das Beispiel der Vlachen, die ihre eigenen Organisationen besassen. Die Episode der Vlachen aus Larissa, die sich unter der Führung der Familie Niculitza unter Constantin X. Dukas empörten (vgl. *Cecaumeni Strategicon*) sagt genug. In dieser Art müssen wir uns das autonome Leben der paristrischen Städte, unter der Herrschaft des Kaiserreiches, denken. In unserer Episode treten sie als Rebellen auf.

Eine andere Entgegnung, die gegen uns aufgestellt wird,

besteht darin, dass der von uns benützte Historiker die Vlachen der Balkanhalbinsel nicht ignorieren konnte; warum nennt er dann aber eine Bevölkerung, die eine ähnliche Sprache hatte, « Skythen »? Wir können aber von den byzantinischen Geschichtschreiber aus dem XI. Jahrhundert nicht unsere logische Konsequenz verlangen. In unseren vorhergehenden Studien haben wir die archaisierende Manie der Geschichtschreiber dieses Zeitabschnittes, die eine veraltete Terminologie selbst dort, wo sie sich vollkommen Rechenschaft darüber ablegten, mit wem sie zu tun hatten, anwenden, erklärt. Selbst bei Psellos finden wir dieses Vorgehen. Als er bei Darstellung der Regierungszeit Michaels IV. in seiner *Chronographie* von dem Aufstand der Bulgaren erzählt, nennt er sie anfangs « Bulgaren » (s. § XXXIX, XL, XLII); neben dieser Bezeichnung gebraucht er aber auch die Benennung « Skythen » (1). Weiterhin nennt er sie bald Bulgaren, bald Skythen.

***

Auf Grund des oben Ausgeführten sind wir wohl berechtigt, bei unserer erstgenannten Meinung zu verharren. Die Bevölkerung der Städte aus Paristrion, die im Rahmen des Kaiserreiches ihre eigenen Führer besass — was auch anderswo vorkam —, die sich gegen das drückende Fiskalwesen Michaels VII. Dukas empörte und sich später in den gerade damals über die Donau dringenden Petschenegen und Kumanen Bundesgenossen für den Kampf gegen das Kaiserreich suchte, konnte ihrem ethnischen Charakter nach nur aus Rumänen bestehen. Die paristrischen « Skythen » bei Attaliates und Anna Komnena müssen mit den einheimischen Bewohnern, den Nachkommen der alten römischen Kolonisten aus den Gebieten rechts wie auch links des Stromes, identifiziert werden.

Cluj. N. BĂNESCU.

(1) Wir gebrauchen die Ausgabe Ém. RENAULD. (Coll Budé).

LES KHAZARES ET LES BYZANTINS

D'APRÈS L'ANONYME DE CAMBRIDGE

L'histoire des relations de l'empire byzantin avec les Khazares est encore très peu étudiée. Nous n'avons pas de sources originales khazares du VII-IXe siècle ; les écrivains grecs contemporains concentrent toute leur attention sur le péril musulman et sur la querelle de l'iconoclasme, et ne donnent presque aucun renseignement sur les Khazares. Le traité concernant ce peuple dont les fragments se trouvent dans le *De administrando imperio* n'a pas été conservé. Cependant, depuis le VIIe jusqu'au IXe siècle, les relations avec la Khazarie jouaient un grand rôle dans la vie politique du « bas empire. » La diplomatie byzantine attire les Khazares dans une première coalition contre les Perses, puis contre les Arabes ; les empereurs qui étaient devenus les victimes des révolutions du palais, cherchent le salut dans la Khazarie ; les souverains grecs épousent des princesses khazares ; Constantinople tente d'introduire le christianisme sur le territoire du royaume des Khazares, en y constituant des évêchés,et en y envoyant des théologiens éminents ; les ingénieurs grecs construisent des forteresses pour les chacans de ce peuple turc. Malheureusement toutes ces données, se trouvant dans les citations vagues des sources byzantines, ne permettent pas de reconstituer un tableau complet des relations entres les peuples occupant les bords septentrionaux de la Mer Noire du VIIe au Xe siècle. C'est pour cette raison que l'Anonyme khazare du Xe siècle apportant une série de données nouvelles, présente un grand intérêt non seulement pour les hébraïsants, les turcologues et les historiens de l'Europe orientale, mais aussi pour les byzantinistes.

Cependant, bien que ce document curieux fût déjà découvert il y a vingt ans, il attira si peu l'attention que les œuvres

encyclopédiques comme les *Antiquités slaves* du prof. Niederlé (1925) ou l'histoire des Juifs et de la littérature hébraïque de Balaban (1920) ne notent même pas son existence. Le Dr Schechter qui a trouvé et publié ce document (1), de même que le Professeur Kokovtzev, qui l'a traduit en Russe (2), ne donnent qu'une base pour la critique historique. Les recherches de M. Brutzkus, consacrées à l'étude de la source (3), proposent des thèses qui doivent être examinées à fond. Quelques commentaires du fragment qui mentionnent les relations des Khazares avec les Russes et l'empire byzantin au xe siècle (Parhomenko, Vasiliev, Mošin, Kozlovsky) les interprètent d'une manière bien différente. Dans cette communication je ne pourrais que démontrer et interpréter très brièvement le contenu du document anonyme, ne perdant pas l'espoir de publier plus tard une complète analyse critique de cette source.

La source en question est un fragment d'un manuscrit hébraïque sans commencement et sans fin, daté, en vertu d'arguments paléographiques, du xie-xiie siècle, mais qui fut copié sur un original du xe siècle. C'est le fragment de la lettre d'un Juif khazare, sujet du roi Joseph, qui communique les données générales sur la vie historique et sur la situation géographique de la Khazarie à une personne inconnue qu'il nomme « Seigneur ». Dans le texte suivant les points indiquent les passages complètement illisibles, et le texte entre parenthèses présente les reconstitutions de M.M. Shechter ou Kokovtzev.

... de l'Arménie. Et nos ancêtres s'enfuirent de chez eux..... ne pouvant pas supporter le joug des païens. Et [les Khazares] les reçurent..... car les Khazares vivaient d'abord sans loi, et [ils] restaient [aussi]..... sans loi et sans écriture. Et ils devinrent les parents des habitants du pays et [s'assimilèrent aux païens] et apprirent leurs coutumes. Et ils allè-

(1) *Jewish Quarterly Review*, octob. vol. III, no 2.

(2) *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, St-Pétersbourg, 1913, XI (en russe).

(3) *La lettre du Juif khazare du Xe siècle*, Berlin, 1924 (en russe).

rent toujours avec eux à [la guerre] et formèrent un peuple. Mais ils conservaient la loi de circoncision et [quelques uns d'entre eux] continuèrent à observer le sabbat. Et les Khazares n'avaient pas de roi, mais ils proclamaient leur chef celui qui était vainqueur à la guerre. Un jour les Juifs, comme c'était la coutume, allèrent avec eux à la guerre, et un Juif montra la force extraordinaire de son glaive, et mit en fuite les ennemis qui attaquaient les Khazares. Et les Khazares, suivant leur ancienne coutume, le choisirent pour chef. Et ils restèrent longtemps dans cette situation jusqu'au jour où Dieu eut pitié d'eux, et révéla dans le cœur de ce chef la volonté de faire pénitence. Et sa femme, nommée Serah, le persuada et lui apprit à faire des choses utiles à lui-même. Etant déjà circoncis il consentit à cela, et le père de la jeune femme, l'homme sage dans cette génération, l'instruisit sur la route de la vie. Quand les rois macédoniens et arabes apprirent cela,ils se mirent en colère et envoyèrent des ambassadeurs chez les princes khazares avec des paroles qui insultaient le peuple d'Israël : « Pourquoi voulez-vous embrasser la foi des Juifs, qui sont dans la servitude de tous les peuples ? » Et ils disaient des paroles que nous ne pouvons répéter, et ils inspirèrent le mal au cœur des princes. Et le chef Juif, dit [alors] : « Pour quelle raison parlerions-nous beaucoup ? Qu'il vienne quelques sages israélites,des grecs, et des arabes, et que chacun raconte devant tous les actions de son Dieu [pour que nous sachions, quelle était] sa fin. Et ils le firent et envoyèrent [des ambassadeurs chez Léon] roi grec et chez les rois des Arabes, tandis que les sages israélites arrivaient volontairement au secours des princes khazares. Et les Grecs commencèrent à prêcher..... et les Juifs et les Arabes se mirent à les contredire. Et ensuite [les Arabes] commencèrent à parler, et ils furent démentis par les Juifs et par les Grecs. Et enfin [les sages isra]élites, prirent la parole, commençant par les six jours de la création du monde jusqu'au jour où les Israélites quittèrent l'Égypte, et jusqu'à leur arrivée dans la Terre promise. Les Grecs et les Arabes confirmèrent ces paroles et reconnurent qu'ils disaient la vérité. Mais la discussion s'engagea aussi entre eux. Et les princes khazares dirent : « Il y a une caverne dans la plaine Tizoul ; apportez-nous les livres

qui s'y trouvent et expliquez-les devant nous ». Et ils le firent et entrèrent dans la caverne, et là se trouvaient les livres contenant la loi de Moïse, et les sages israélites les interprétèrent, selon les premiers discours qu'ils avaient faits auparavant. Et les Israélites firent pénitence en même temps que les Khazares. Et les Juifs de Bagdad, de Chorasan et du pays grec arrivèrent, et soutinrent les gens du pays, et ceux-là s'affermirent dans la loi du Père de la multitude. Et les gens du pays choisirent l'un des sages comme juge. Et ils l'appelèrent dans l'idiome khazare *kagan*, c'est pourquoi les juges, qui lui succédèrent jusqu'à ce jour ont toujours été appelés kagans, et ils choisirent pour chef le prince khazare Savriel,et le nommèrent leur roi. On dit dans notre pays que nos ancêtres descendent de la tribu de Siméon, mais nous ne savons pas si c'est vrai. Et le roi fit alliance avec notre voisin, roi des Alains, car le royaume des Alains est le plus puissant et le plus fort de tous les peuples qui nous entourent, et les sages pensèrent : « pour que les peuples ne nous fassent pas la guerre, et que le roi des Alains ne s'allie pas à nos ennemis ». Pour cela [Savriel fit alliance avec lui, pour s'entr'aider dans le péril], et la terreur [de Dieu était parmi les peuples, qui] nous entouraient, de sorte qu'ils n'osaient pas déclarer la guerre au royaume khazare. [Mais au temps du roi Benjamin] tous les peuples assaillirent [les Khazares], et les pressèrent [selon le conseil] du roi macédonien. Puis les rois d'Asie et de Turquie... et des Petchénègues(1) et des Macédoniens leur déclarèrent la guerre ; seul le roi des Alains aidait les Khazares, car une partie (des Alains) obéissait [aussi] à la loi judaïque. [Tous] ces rois faisaient la guerre sur le territoire des Khazares, et le roi des Alains passa dans leur pays, et les mit définitivement en déroute, et Dieu les prosterna aux pieds du roi Benjamin. Plus tard, au temps du roi Aaron, le roi des Alains fit la guerre aux Khazares poussé par le roi des Grecs,mais Aaron s'allia au roi des Turcs, car celui-ci était [son ami] et le roi des Alains se prosterna devant le roi Aaron, qui le fit prisonnier. Et [le roi] lui rendit de [grands] honneurs et maria son

(1) Dans la source, on trouve P-ii-nîl, que tous les savants tiennent pour la forme estropiée du nom Petchénègues.

propre fils Joseph à la fille du roi des Alains. Alors ce dernier [s'engagea] à lui rester fidèle,et le roi Aaron le fit revenir [dans son pays]. Et depuis ce jour, la peur des Khazares s'est répandue parmi les peuples qui [habitent] autour d'eux. Et au temps du roi Joseph, mon seigneur..... [son aide], au temps de la persécution du malfaiteur Romanus ; [et quand] mon maître, [eût appris ce] fait, il foula aux pieds une foule de non circoncis. Et [le malfaiteur] Romanus [envoya] aussi de grands présents à Helgou, roi des Russes, et l'excita à faire les actions qui causèrent le malheur de celui-ci. Et il vint pendant la nuit près de la ville S-mk-raï, et la conquit par surprise, car il n'y avait pas de chef rav-Hachmonaï. Et ce fait fut rapporté à Boulchitzi, c'est à-dire au garde Peisah, et il marcha en colère contre les villes de Romanus, et tua les hommes et les femmes. Et il prit trois villes sans compter un grand nombre de faubourgs. Et de là il marcha sur Chourchoun et lui fit la guerre. . . . . et ils sont sortis du pays à la manière des vers. . . . . d'Israël, et quatre vint-dix d'entre eux étaient morts. . . . . et il les obligea à payer le tribut, et il sauva. . . . . de la main des Russes et il vainquit tous ceux qui étaient là [et les massacra avec le glai]ve. Et de là il marcha sur Helgou, et fit la guerre. . . . . mois, et le Dieu l'abaissa devant Peisah. Et il trouva. . . . . le butin, que celui-ci avait pris à S-mk-riou. Et il dit : « Romanus m'a excité à cela », et Peisah lui répondit : « Si c'est vrai, marche sur Romanus et fais-lui la guerre, comme tu m'as fait la guerre, et moi je me retirerai de chez toi, sinon je mourrai ici, où je vivrai jusqu'au moment de me venger. Et celui-ci fut contraint de partir, et fit la guerre à Counstantina sur la mer,pendant quatre mois. Et là périrent ces héros, car les Macédoniens les vainquirent par le feu. Et il s'enfuit, et eut honte de revenir dans son pays, et passa par mer en Perse, et lui même et tous ses gens y périrent. Dès lors les Russes furent soumis au pouvoir khazare. Je rapporte ici à mon Seigneur le nom de notre pays, comme nous l'avons trouvé dans les livres — Arcanus, et le nom de la capitale du royaume — Khazar, le nom de la rivière qui la traverse — Itil. Elle est située à l'Est de la mer qui s'étend de votre pays à Counstantina, et que tes envoyés

ont traversée, et elle coule, comme je le pense, de la grande mer. Notre ville est éloignée de cette mer à 2160 rīs, et entre notre pays et Counstantina, il y 9 jours de voyage par mer et 28 jours par terre. Les peuples qui nous font la guerre sont : Asia, Bab-el-Abvab, Zibus, Luznin.....

La première question, qui attire notre attention est la relation de cette source avec la lettre connue du roi Joseph. Bien que le contenu de ces sources soit pareil, cette ressemblance est tout extérieure. Il n'y a aucune raison de tenir l'Anonyme de Cambridge pour une nouvelle rédaction de la lettre royale. L'auteur lui-même se présente comme « le sujet du roi Joseph ». Chacun de ces deux documents communique les faits à sa manière. La lettre de Joseph raconte l'histoire officielle du royaume khazare ; l'Anonyme raconte celle des Juifs dans la Khazarie. Le roi insiste sur son origine turque, son sujet affirme qu'il descend des Juifs. Joseph emploie les noms bibliques des peuples (Edom, Ismaïl) ; l'Anonyme se sert de noms ethniques (Maqèdon,Arâb). Joseph donne les mesures de longueur arabes (parsâ) le Juif les mesures talmudiques (rîs). On remarque encore la différence dans la phonétique : Joseph orthographie les mots Khazar et chacan avec le *qh*, tandis que l'Anonyme les écrit avec le K (Kazar, Kagan) (1).

Cependant, on ne peut pas nier qu'il existe une relation entre l'Anonyme et la lettre royale. Toutes les recherches savantes accordent que la lettre anonyme est écrite environ en 950, et envoyée en même temps que la lettre de Joseph à la même adresse — à Khazdaï ibn Chaproute, haut dignitaire des califes espagnols Abderrahman III et al-Khakam II.

Ces deux documents ne se contredisent pas l'un l'autre, mais, mentionnant d'une manière différente les mêmes faits, ils nous permettent de les reconstituer d'une manière plus précise.

(1) Nous voyons l'analogie curieuse de ce dualisme phonétique dans les sources byzantines et arabes d'une part et dans celles des Russes et des Italiens d'autre part : *Χάζαροι*, qhazar, *χαγάνος*, qhaqan — Kozare, Gazaria, kagan.

Ainsi, nous pouvons reconstituer l'histoire authentique de la conversion des Khazares au judaïsme, — la question, qui jusqu'aujourd'hui n'a pas reçu de réponse décisive, parce qu'on ne parvenait pas à accorder les données des différentes sources.

Le roi Joseph raconte, que Boulan, prince des Khazares, dans un rêve, vit passer un ange, qui lui conseilla d'embrasser la foi judaïque. Voulant s'assurer de la perfection de cette religion, Boulan invita les savants chrétiens, musulmans et juifs, et convaincu par leurs querelles, il embrassa le judaïsme. Mais la loi de Moïse fut établie en Khazarie plus tard : sous le roi Ovadia, petit-fils de Boulan, qui commença à élever des temples juifs dans son royaume.

Nous avons quelques données pour dater l'époque du prince Boulan. La rédaction complète de la lettre royale raconte qu'après la conversion Boulan pénétra en Asie Mineure, par le défilé de Darial. La chronique géorgienne, racontant l'invasion des Khazares dans la Géorgie en 731,nomme le prince ennemi Boulan. Les sources orientales affirment de même que les Khazares conquirent Ardebil en 730-731.

Cette date est identique à celle qu'on trouve chez Jéhouda Halévy, célèbre écrivain du XIIme siècle, qui dans son traité philosophique « Les Khazares » date la conversion de 740, en vertu de quelques chroniques inconnues.

Au contraire, les écrivains musulmans fixent cette conversion à l'époque de Harun al -Rachid (786-809), époque où une masse de Juifs, chassés par les persécutions religieuses, se réfugièrent du califat et de l'empire byzantin en Khazarie, et y propagèrent la foi judaïque.

Et enfin, quelques historiens, se fondant sur la mission khazare de S. Constantin en 861, datent la conversion des Khazares de l'époque postérieure, c'est-à-dire de la deuxième moitié du Xe siècle.

Il existe ainsi trois dates contradictoires : environ 740, 800 ou 863.

Quant à la dernière date, elle me semble absolument impossible. La « Vita Constantini » témoigne qu'à l'époque de la mission de ce saint, les Juifs jouaient déjà un grand rôle politique en Khazarie : la cour khazare envoya un savant judaï-

que à la rencontre du philosophe chrétien. On pourrait penser que S. Constantin prêchait devant le prince païen d'une des tribus turques de la Khazarie.(Les sources orientales contemporaines témoignent, qu'outre des Juifs, il y avait au Xe siècle beaucoup de musulmans, de chrétiens et de païens). Il est possible que la même cour royale de Khazarie ait invité le missionnaire chrétien à la dispute en présence de ce chacan tributaire. Mais ce qui est indiscutable, c'est qu'à l'époque de Constantin la cour khazare était judaïque (1).

Il s'agit maintenant d'examiner l'histoire de la conversion des Khazares dans le document de Cambridge. A première vue elle semble entièrement contradictoire à celle de la lettre royale. Premièrement en ce qui concerne les noms des rois, qui ont converti les Khazarès. MM. Schechter et Kokovtzev s'étonnaient de ce que le document anonyme ne connût ni Boulan ni Ovadia, mais nommât le roi Savriel,inconnu dans les autres sources. Mais M. Brutzkus constata que les noms artificiels de Savriel (= Le Dieu est mon espérance) et d'Ovadia (= serviteur de Dieu) étaient synomymes, — les deux traductions indépendantes en hébreu d'un même nom khazare. C'est pour cette raison qu'il identifie le roi Ovadia de la lettre de Joseph avec Savriel de l'Anonyme, qu'il date la conversion des Khazares de l'époque de ce roi et qu'il croit que le prince Boulan n'est qu'un personnage mythique.

Mais nous avons déjà vu que le prince Boulan n'était pas un personnage mythique, parce que les sources orientales affirment son existence, mentionnant les invasions de ce prince en Asie Mineure en 731. Il faut donc chercher une autre solution du problème.

Ce qui est très important, c'est que la lettre de Joseph distingue deux moments dans l'histoire de la conversion : l'embrassement de la foi de Moïse par Boulan et le triomphe du judaïsme sous Ovadia. De même l'Anonyme divise l'histoire de la conversion en deux périodes. Nous voyons d'abord, la

(1) Contre les arguments de MARQUART (*Streifzuge*, chap. 2), voir VESTBERG, *Pour l'analyse des sources orientales...* dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, St.Pétersb., 1908, III, 34 sqq. (en russe).

conversion personnelle du prince sous l'influence de ses pieux parents. Ensuite eurent lieu l'entretien des ambassadeurs khazares, musulmans et chrétiens, les disputes religieuses et la rivalité des missionnaires. Et *plus tard* « après l'arrivée des Juifs de Bagdad, de Horasan et de Byzance » la loi de Moïse se répandit en Khazarie.

On ne voit pas dans le document, combien de temps dura ce procès, mais il n'y a aucune raison de penser que l'Anonyme confonde le prince, converti par les efforts de sa femme, avec le roi Savriel, qui a reçu ce nom après la victoire du judaïsme, et après l'établissement du dualisme dans le pouvoir souverain. Il est vraisemblable, que l'Anonyme considère ces princes Khazares *comme deux personnages différents* et à cause de cela nous pouvons identifier le prince Savriel avec le roi Ovidia de la lettre royale, tandis que son prédécesseur, premier prosélyte du judaïsme, est celui qu'on peut identifier avec le prince Boulan. Cette hypothèse, évitant la contradiction apparente de ces deux sources, permet d'établir avec assez de précision la chronologie des faits.

Dans la lettre royale, la conversion de Boulan est mentionnée avant son invasion en Asie Mineure, datée dans les sources orientales, de 731. Cette même date de la conversion se retrouve chez Jéhuda Halévy. De même, nous trouvons cette date dans le document anonyme, qui parle de l'ambassade envoyée à l'empereur de Byzance Léon III († 740) après la conversion du prince khazare. On peut affirmer d'après ces données que *le commencement de la lutte entre le christianisme, le judaïsme et l'islam se place avant* 740.

Il existe encore une série de faits, qu'on pourrait utilement comparer à ceux que je viens de citer. En 737, après une guerre avec les Arabes, très longue et malheureuse pour les Khazares, ils demandèrent la paix et l'obtinrent à condition d'embrasser l'islam. De 737 jusqu'en 763, la paix règna entre les Khazares et les Arabes, et pendant cet intervalle (737-763) les missionnaires musulmans purent se rendre chez les Khazares. Il n'est pas sans intérêt de constater que le témoignage de la « Notitia de De Boor » place à la même époque la propagande chrétienne et la tentative d'organiser l'Église sur le ter-

ritoire des Khazares (1). La guerre des Khazares avec le Califat recommença en 763, et il est bien probable que ce fut la conséquence de l'avènement du roi khazare Savriel-Ovadia (petit-fils de Boulan) qui se montra adversaire de l'islam et du christianisme. Son règne qui se prolongea presque jusqu'à la fin du VIIIe siècle, était l'époque du triomphe du Judaïsme. Les écrivains arabes, qui placent la conversion des Khazares à l'époque de Harun-al-Rachid (contemporain du roi Ovadia), confirment les témoignages des lettres judaïques. Les persécutions des Juifs à Byzance, dans le Horasan et chez les Arabes les forcèrent à fuir en Khazarie, « où ils affermirent le peuple dans la loi du Père de la multitude ».

Sans m'attarder au témoignage de l'Anonyme, concernant l'origine du dualisme dans le pouvoir en Khazarie, je passe aux relations entre les Khazares et les Grecs aux IXe-Xe siècles. Pour interpréter les événements rapportés par l'Anonyme, il faut déterminer la chronologie des règnes de Benjamin, d'Aaron et de Joseph. Bien que l'Anonyme ne mentionne que ces trois princes, nous pouvons compléter la liste des rois khazares par les données de la lettre royale.

La lettre nomme les successeurs suivants d'Ovadia : son fils Esekia, son petit-fils Manassia, son frère Enoh, son fils Isaak, Zavulon, Manassia, Nisia, Menahem, Benjamin, Aaron et Joseph. Le troisième roi, Enoh, était le frère d'Ovadia : il faut donc admettre que Jesekia, Manassia et Enoh régnèrent tous trois au commencement du IXe siècle ou, peut-être, encore à la fin du VIIIe. Les deux derniers — Aaron et Joseph — vivaient au Xe siècle. Ainsi, pendant le IXe siècle, nous voyons en Khazarie les princes Isaak, Zavulon, Manassia, Nisia, Mehanem et Benjamin. Sous Benjamin commença la lutte contre Byzance qui excitait les Turcs, les Petchénègues et les Alains contre les Khazares. L'apparition des Petchénègues parmi les ennemis des Khazares permet de déterminer la date de la première guerre byzantino-khazare. Cette guerre ne pouvait pas avoir lieu avant 860, lorsque les Petchenègues arrivèrent

(1) Voir ma communication *Ἐπαρχία Γοτθίας en Khazarie...* dans les *Travaux du IVe congrès des savants russes à Belgrade*, 1929.

dans les steppes situées au Nord de la mer Noire. Il est très important de remarquer que l'Anonyme ne parle pas des luttes avant cette date, car cela s'accorde avec les allégations des sources byzantines, qui constatent des relations amicales entre le « bas empire » et les Khazares pendant le règne de Théophile et de Michel III. Ainsi nous devons placer le règne de Benjamin dans la seconde moitié du IXe siècle, après 860. Le commencement des luttes était probablement une conséquence de la politique du patriarcat byzantin sous Basile I, qui baptisait les Juifs de force.

A partir de cette époque, Byzance et la Khazarie ne cessent plus d'être ennemis.

Sous le roi Aaron les Grecs s'allièrent aux Alains, qui étaient jusqu'à ce moment les alliés des Khazares. Le roi des Alains fit la guerre aux Khazares, mais, vaincu par les Turcs, alliés des Khazares, il fut fait prisonnier. Néanmoins, Aaron le reçut amicalement, et, après avoir marié son fils Joseph à la fille du roi des Alains, il rendit la liberté au prisonnier, et rétablit ainsi son influence dans le royaume des Alains.

Ces événements se trouvent confirmés par d'autres sources contemporaines. L'alliance byzantino-alaine doit être mise en relation avec la propagande chrétienne en Alanie. C'est dans les sources orientales et dans les lettres du Patriarche Nicolas Mystique (912-926) que nous trouvons les preuves de cette propagande. La guerre des Alains avec la Khazarie et le rétablissement de l'influence khazare en Alanie peuvent être précisément datés de 932 en vertu du témoignage de Maçoudi, qui raconte que les Alains, embrassant d'abord le christianisme « rejetèrent leur nouvelle foi après 932, et chassèrent l'évêque et les prêtres envoyés par le roi de Rûm » (1).

La partie la plus intéressante du document, qui attira l'attention des historiens russes, est consacrée à la guerre des Khazares avec Byzance et les Russes sous Joseph. Malheureusement le nom du prince russe-Helgou — déconcerta le Prof. Kokovtzev, qui l'identifia avec Oleg, prince de Kiev ; et, suivant son exemple, M. Parhomenko constitua une toute nou-

(1) Voir BRUTZKUS, *La lettre du Juif khazare*, 17 sqq.

velle histoire de ce prince de Kiev. Mais les inévitables contradictions,qui en résultent,ont forcé un autre groupe de savants à rejeter l'identification de Helgou de l'Anonyme avec Oleg des annales russes, et à établir une relation entre la guerre khazaro-byzantino-russe et les événements de l'époque du prince Igor.

Certes, les témoignages suivants réfutent cette identification de Helgou avec Oleg.

1° Helgou, du document anonyme, est le contemporain de l'empereur Romain Ier (929-945) et du roi Joseph, qui devint roi après 932, tandis que la guerre d'Oleg avec Byzance est datée de 911 par le document (pacte).

2° Les conditions de ce pacte, avantageuses pour les Russes, font la preuve du succès d'Oleg ; au contraire — la flotte de Helgou fut anéantie par « le feu grégeois ».

3° Suivant le témoignage de l'Anonyme, Helgou, après sa défaite pénétra en Perse, où il périt sur le champ de bataille. Or, les sources russes déclarent qu'Oleg mourut en Russie.

Pour identifier Helgou avec le prince Oleg, il faudrait donc, pour ainsi dire, renverser la chronologie des annales, proclamer contrairement aux données, que les conditions du pacte de 911 ne furent pas avantageuses pour les Russes, et rejeter toute tradition historique concernant la vie d'Oleg . On ne peut pas baser tout cela sur une simple ressemblance de noms.

Il faut noter, d'autre part, que la guerre des Khazares avec Romain Ier et Helgou est le dernier fait de l'histoire khazare qui soit connu à l'auteur de la lettre. Comme le document est écrit vers 950-960, il est logique de placer cette guerre — événement contemporain de l'auteur — à une date ultérieure : c'est à dire à la fin de la première moitié du xe siècle.

Les preuves suivantes confirment cette hypothèse :

1° La chronologie des règnes du roi Joseph (après 932) et de l'empereur Romain Ier (929-945).

2° L'Anonyme mentionne que la cause de la guerre byzantino-khazare était la persécution des Juifs, commencée par l'empereur Romain Ier. Nous savons que de telles persécutions eurent lieu en 932 et en 943.

3° Helgou, après sa défaite, pénétra en Perse et y périt.

Il est très difficile de contester l'identité de ce fait avec l'invasion des Russes dans l'Aserbeidjan en 944, où périt aussi le chef des troupes russes.

4° Et enfin, la défaite de la flotte russe par le « feu grégeois » nous rappelle la même issue de l'expédition du prince Igor en 941. A cause de cela quelques savants identifient Helgou de l'Anonyme avec le prince Igor, pensant que le document porte une erreur en nommant au lieu d'Igor son prédécesseur, ou que l'auteur de la lettre confond le prince Igor avec sa femme Olga (Helga), ou que le nom helgi (= « saint » en Suède) était une épithète de tous les princes varègues en Russie et que l'Anonyme se sert de cette épithète d'Igor, sans mentionner son nom (1).

En identifiant Helgou avec le prince Igor, M. Brutzkus interprète les données du document de cette manière :

L'inimitié entre les Khazares et les Grecs fut provoquée par la persécution des Juifs en 932. Quand Joseph usa de représailles contre les chrétiens en Khazarie, Romain Ier, pour s'en venger, persuada le prince russe Igor de dévaster la terre khazare. Igor s'empara de la ville khazare Tmutorokan (S-mk-raï), et les Grecs, avec son aide, envahirent les provinces khazares « Climata » dans la Crimée vers 935. Les Khazares répondirent par la dévastation de la Crimée. En 939, ils conquirent Herson, et après avoir mis en déroute l'armée du prince Igor, ils le forcèrent à faire la guerre contre Byzance. Cette guerre finit par l'anéantissement de la flotte russe en 941 et par l'expédition des troupes russes en Perse en 943.

Je ne pourrais pas admettre cette hypothèse.

D'abord, je ne crois pas que cette guerre fût la suite des persécutions des Juifs en 931, qui étaient à l'époque du roi Aaron en Khazarie, tandis que l'Anonyme parle des persécutions du temps du roi Joseph. Outre cela, il est très difficile de croire que la guerre, qui dura 12 ans (932-943), ne fut même pas mentionnée par les historiens byzantins. Il me semble plus naturel d'établir une relation entre les hostilités des Kha-

(1) Oleg-Helgi le vieux : Helgi-Igor ; sa femme Olga-Helga ; son fils Sviatoslav (Sviat = saint en slave), et enfin Vladimir le Saint. (Voir BRUTZKUS, p. 30 et suiv.).

zares et des Byzantins et les persécutions de 943, quand (en vertu du témoignage du contemporain — Maçoudi) une masse de Juifs émigraient de Byzance en Khazarie. Mais en datant les luttes des Khazares contre les Russes et les Grecs de 943-944, nous devons rejeter l'hypothèse de l'identification de Helgou avec le prince Igor. Certes :

1° La chronique russe connaît deux expéditions d'Igor contre Byzance : l'une malheureuse en 941 (deux ans avant la persécution de 943) et l'autre couronnée de succès, en 944. Dans l'intervalle entre ces deux expéditions, Igor ne pouvait pas faire la guerre à la Khazarie pour le profit de son ennemi l'empereur byzantin.

2° La flotte d'Igor fut détruite par « le feu grégeois » non pas en 944, mais en 941 — deux ans avant la prsécution des Juifs, laquelle fut la cause de la guerre entre la Khazarie et Byzance.

3° Après son retour de l'expédition de 944, Igor fut tué par la tribu des Drevlani, et ne partit pas pour la Perse, où périt le prince Helgou.

4° On ne peut pas penser non plus, que le prince russe, s'étant sauvé en 941, et se préparant pour l'expédition vengeresse de 944, pût envoyer ses troupes dans le pays Caspien pendant l'espace de temps qui sépare ces deux guerres.

5° Et enfin, on ne pouvait en aucun cas appliquer à la Russie Kievienne le rapport du document quant à la soumission « de la Russie » au pouvoir des Khazares, après la mort de Helgou en Tabaristan.

Mais, si le prince Helgou n'était pas le prince Igor de Kiev, nous devrions chercher une autre « Russie » (pas Kievienne) qui pouvait, en 934-944, faire les guerres mentionnées dans la source anonyme.

D'accord avec le groupe d'historiens russes qui considèrent « la fondation de l'état russe » à Novgorod en 862 comme un des épisodes d'un long procès de la colonisation normande orientale qui a créé sur le territoire de la Russie une série de principautés varègues indépendantes, j'ai conclu qu'on devait chercher « la Russie » de Helgou au bord de la mer Noire, dans le Tmutorokan, d'ou plusieurs savants faisaient partir les expéditions russes vers le Tabaristan en 943-944.

L'assaut de Helgou à « S-mk-raï » ne contredit pas cette hypthèse. Cette ville, dont le nom est mentionné dans les trois différentes sources par une forme constante (Samkerc, Samkerch et Samker-ï) ne peut, en aucun cas, être identifiée avec Tmutorokan (Tamatarha, Matarha). J'ai tâché de faire comprendre, que Samkerch était le faubourg de Kertch — forteresse khazare, située sur la rive occidentale du détroit de Kertch, vis à vis de Tmutorokan (capitale d'une principauté varègue sur la péninsule Taman (1)).

Je propose donc la reconstitution suivante des événements de 943-944.

La persécution des Juifs dans l'empire byzantin en 943, fit fuir une masse d'Israélites en Khazarie, et provoqua des persécutions analogues des chrétiens par les Khazares. Byzance, après s'être débarassée du prince de Kiev et faisant la guerre aux Arabes,essaya de troubler les relations politiques sur la rive septentrionale de la mer Noire, pour prévenir la création d'une coalition ennemie. L'empire trouva l'allié nécessaire dans une principauté varègue : c'était Helgou, prince de Tmutorokan, qui assiègea le faubourg de la ville khazare Kertch, et après l'avoir pillé retourna chez lui. Alors les Khazares dévastèrent les provinces byzantines en Crimée, assiégèrent ensuite Tmutorokan, emportèrent le butin que Helgou avait pris à Kertch, et obligèrent ce prince à faire la guerre contre Byzance. Il est probable qu'il y a un certain rapport entre cette expédition et la guerre d'Igor de 944. L'entreprise échoua : les Grecs mirent Helgou en déroute et en même temps le prince de Kiev conclut la paix avec Byzance, s'engageant à presser le prince de Tmutorokan de laisser en paix les villes de Crimée, et de plus de les défendre contre les nomades turcs voisins (2). Ne pouvant continuer la lutte contre les Grecs, et se trouvant dans une si-

(1) Voir ma communication *Encore quelques mots sur le document khazare* dans le *Recueil de la Société des Archéologues russes dans le royaume S. H. S.* Belgrade, 1927 et mon compte-rendu du livre de M. Brutzkus dans le *Seminarium Kondakovianum*, III, Prague, 1929.

(2) Voir §§ 8 et 11 du pacte d'Igor de 944.

tuation pénible auprès des Khazares, qui le forcèrent à faire la guerre à Byzance, le prince Helgou, réduit à la dernière extrémité, se retira avec ses troupes en Perse, où il séjourna près d'une année,en tâchant de fonder une nouvelle principauté dans l'Aserbeidjan (à Berdaa). C'est là qu'il périt, et la principauté épuisée de Tmutorokan tomba de nouveau au pouvoir des Khazares. Cette dépendance dura jusqu'en 965, quand le prince de Kiev Sviatoslav, ayant conquis Sarkel (forteresse khazare sur l'embouchure du Don) et faisant reculer les Khazares vers l'Est soumit les contrées situées autour de la mer d'Azov.

Ne pouvant m'arrêter encore à plusieurs questions intéressantes (par exemple : l'analyse des noms propres, topographiques et ethnographiques) je résumerai les données du document de Cambridge.

La lettre du Juif khazare est écrite en 950 environ, et envoyée en même temps que la lettre du roi Joseph à la même adresse — Khazdaï ibn Chaproute, haut dignitaire du calife espagnol.

Les données rapportées par l'Anonyme ne contredisent pas celles de la lettre royale.

Dans la conversion des Khazares— il faut distinguer deux époques :la conversion du prince Boulan vers 730, et le triomphe du judaïsme à la fin du VIIIe siècle, pendant le règne de Savriel-Ovadia.

L'intervalle entre ces deux époques est rempli par des luttes entre le christianisme, le judaïsme et l'islam.

Les relations politiques de Byzance avec la Khazarie à l'époque des iconoclastes étaient amicales.

Les persécutions des Juifs au commencement du règne de Basile I (contemporain du roi Benjamin) rendirent ces rapports hostiles.

Les invasions des Petchénègues en Khazarie fixent le règne de Benjamin à la seconde moitié du IXe siècle.

Le guerre khazaro-alaine (en vertu du témoignage de Maçoudi) eut lieu en 932.

La guerre des Khazares avec Byzance et « la Russie » est datée (en vertu du récit de Maçoudi des persécutions de Juifs

à Byzance et des données des sources orientales de l'expédition des Russes en Tabaristan) de 943.

Les événements concernant la Russie, rapportés par l'Anonyme, ne peuvent se rapporter à Kiev, et se rapportent probablement à « la Russie » — une colonie des Varègues — située aux bords de la mer Noire.

Koprivnica, Yougoslavie. V. MOŠIN.

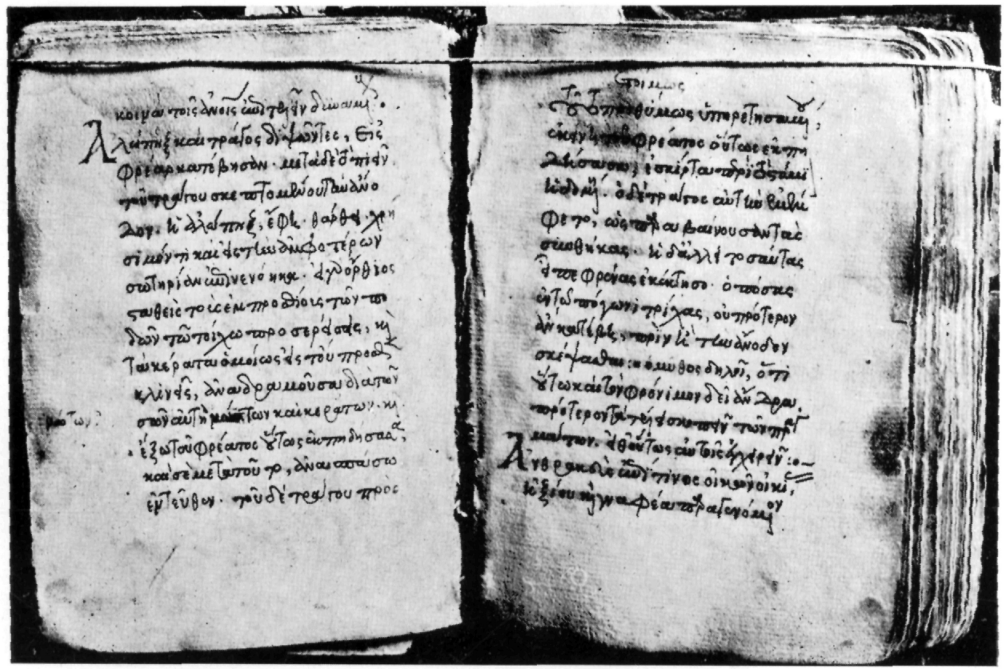


PLANCHE 12. CODEX AESOPI.

FIRST HAND. PLATE I.

CODEX ALEXANDRINUS AESOPI FABULARUM

Among the 94 MSS. of the Fables of Aesop which M. É. Chambry specifies in his critical edition (Aesopi Fabularum, Les Belles Lettres, 1925-26), the Codex Alexandrinus has no place : I owe my knowledge of its existence to the informative review of Chambry's two editions by A. Hausrath in *Philologische Wochenschrift*, 17 and 24 Dec. 1927, where the German scholar adds eight codices of Aesop to the 94 indicated by M. Chambry. Hausrath places the codex in question at Cairo, where it remained until 1928 : with the rest of the library of the Greek Patriarcate it is now at Alexandria. I wish here to express my gratitude to his Holiness the Greek Patriarch for granting the privilege of access to the Codex, and to the Librarian, Dr. Themistocles Bolides, for his courtesy and assistance in many ways.

The Codex (No. 57 in the Inventory of MSS.) is of paper : it measures 0,145 by 0,107 mm., and contains (1) Rules of Grammar (Fol. 1-30), (2) Aesop's Fables, preceded by a short introduction of two Fol. (1) (Fol. 31-108),and (3) a piece of Byzantine music.

The Fables, 140 in number, are written in two hands, probably of the 16th century, the first hand from Fol. 31 to 61, the second hand (somewhat smaller and less distinctive) from Fol. 62 to 108 (2). The margins are discoloured by dampness,

(1) This introduction takes the form of the so-called Vita Aesopi which is attributed to Aphthonius : see Eberhard, *Fabulae Romanenses*, p. 306 ff. The version given in the Codex Alexandrinus agrees in its readings with A (i. e. Ambr. L. 43 sup.) as recorded by Eberhard, except that ad init. the spelling is *κοϱασίᾳ*, not *κεϱασίᾳ*.

(2) Plates I. and II. show the two hands.In Plate I., Fol.45b and 46a,

which sometimes makes letters faint or invisible, especially the red initial letters of the fables.

The Codex Alexandrinus (hereafter referred to as A) is to be classed among the codices mixti (see Chambry p. 19 ff.) which present a blend of the P tradition (Augustana) and the L tradition (Accursiana). The fables in A show numerous resemblances to Pf, Me, Mj, and Mf (cf. the abridged form of the Augustana, *μῦθοι Αἰσώπου κατ' ἐκλογήν*). A contains no new fable: it shares Chambry No. 309 with six other codices, and Chambry Nos. 10, 53, 65, 118, 120, 160, 161 with eight other codices. The fables in A are, as usual, arranged in groups according to the alphabetical order of the initial letter, but three fables are out of place (*Θύννος* Chambry No. 133, *Ξυλευόμενος* 254, *Τῶν ὀρνίθων* 334), and the fables in each group do not follow strict alphabetical order. Three of the fables in A are tetrastichs: of the 137 prose fables all the subjects are to be found in one or more of the codices Pf, Me, Mj. The fables A 1 to 25 are the same in subject, order, and tradition as Me 1 to 25: A 26 corresponds with Me 27: A 27 to 34, with Me 29 to 36: A 35 to 53, with Me 39 to 57: A 54 to 56, with Mj 61 to 63: A 57 follows L tradition: A 58 corresponds with Pf 38: A 59 to 61, with Me 61 to 63: A 62 to 66, with Me 65 to 69: A 67 with Me 72: A 68, 69 follow L tradition: A 70 to 74 correspond with Me 76 to 80: A 75 to 77 follow L tradition: A 78 to 82 correspond with Me 86 to 90: A 83, 84 with Me 81, 83: A 85 to 89, with Me 91 to 95: A 90 follows L tradition: A 91 corresponds with Mf 87: A 92 follows L tradition: A 93 corresponds with Mf 91, Me 109: A 94 to 98 follow chiefly L tradition: A 99 is a tetrastich: A 100 corresponds with Mf 96, Me 114: A 101, 102 follow L tradition: A 103 corresponds with Mf 100, Me 118: A 104 follows L tradition: A 105 corresponds with Mf 99, Me 117: A 106, 107 with Mj 115, 116: A 108 follows

the first hand has transcribed Fable 21, *Ἀλώπηξ καὶ τράγος διψῶντες* (Chambry, Fable 40 e: p. 102 f.). On the left margin of 45 b *νώτων* is written in red ink as a correction: on the top margin of 46 a *ἑτοίμως*, the reading of almost all the MSS., is added as a variant of *προθύμως*, which M. Chambry cites from Ma alone. — In Plate II., Fol. 63b and 64a, the second hand has written Fable 52, *Ἑρμῆς γνῶναι βουλόμενος* (Chambry, Fable 109b: p. 217 f.).

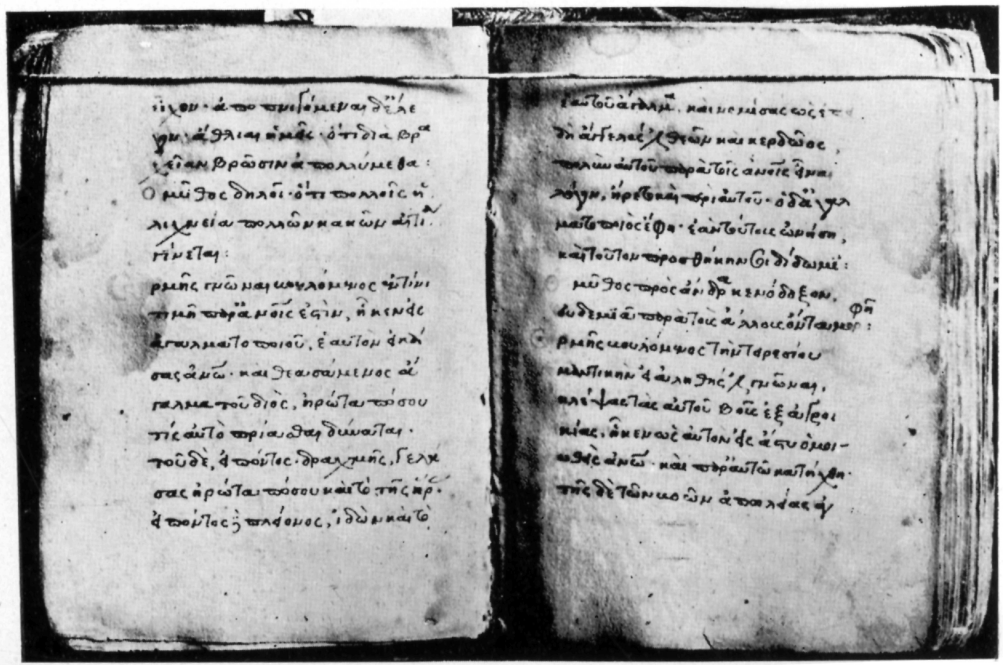


PLANCHE 13. CODEX AESOPI.

SECOND HAND. PLATE II.

L tradition : A 109 to 113 correspond with Mj 117-121 : A 114 with Mj 111 : A 115 follows L tradition : A 116 to 139 correspond with Mj 122 to 145 (A 128 is a tetrastich : perhaps Mj 134 is the same) : A 140 is a tetrastich.

From the preceding statement the similarity of A to the group Pf, Me, Mj, Mf (especially to Me, Mj) is apparent : where they diverge, A as a rule follows the L tradition, while the group follows the P tradition. The mistakes of A are, on the whole, easy to correct (e. g. 3 c 14 *ἐμπείροις* for *ἐμπύροις*, 43 a 3 *ἐπέρασα* for *ἐπάρασα*, 234 b 4 *ἀνεπήσησε* for *ἀνεπήδησε*, 254 c 3 *οἰκείρας* for *οἰκτείρας*, 330 c 5 *ἀποσοφεῖν* for *ἀποσοβεῖν*) : the most curious blunders are 142 a 1 *οἶνον* for *ὄνον*, and 234 b 1 *ἐάν τις* for *μάντις* (the first letter was incorrectly supplied by the scribe who added the initials in red ink).

As a full collation of A would occupy too much space, the following notes are submitted : they contain all readings of A which differ from those printed in the text and notes of Chambry's critical edition. Contractions are, of course, expanded, and iota subscript (never written in A) is added.

3 a 18 *οἱ νεοττοὶ, ἔτι πέτεσθαι μὴ δυνάμενοι, ὀπτηθέντες εἰς γῆν κατέπεσον* (the last phrase as in 3 c 17)
4 a 17 *ἀπορρίψας καὶ τὰ ὠὰ*
12 a 11 (crit. n.) *μενῶ*, as in 12 b 11, c 8, d 11.
28[1] *Ἀλκυὼν* (oxytone with smooth breathing throughout).
42 a 3, 4 *περιτυχοῦσα αὐτῷ*
31 a 4 *χεῖρον αὐτὴ ἐχρήσατο καὶ αὐτοῦ τοῦ προκειμένου*
40 e 7, 8 *ἔξω τοῦ φρέατος οὕτως ἐκπηδήσασα* (as in 10)
142 a 2 *ἐν ὁδῷ* (omisso *τῇ*)
83 c 9 *τὸν καρπὸν ἔδωκεν*
300 b 2, 3 *ἐλθοῦσα δέ ποτε*
248 c 2 *ἀσχολουμένου περί τι τῶν οἰκείων ἔργων.*
115 c 3 *ἐκάθηντο* (cf. the pl. *ἔμενον* in a 3, b 4)
257 a 4, 5 *ὁ ἔχων ἔλεγε διωκόμενος πρὸς τὸν συνοδοιπόρον καὶ μὴ εὑρόντα « Ἀπολώλαμεν »*
38 c 4 *τὸν πίθηκον παραλαβοῦσα*
104 b 6, 7 *θνήσκουσα ἔλεγεν* (omisso *τοιαῦτ'*) :
8 *λυμαίνεσθαι ἄμπελον* (cf. a 6).
236 a 1 *Εἰς μελιτουργεῖον τινος τις εἰσελθὼν* :

5 *ἔπαιον τοῖς κέντροις καὶ τὰ χείριστα διετίθουν* (cf. b 5) :
10 *διωθοῦνται*
49 b 4 *αὐτῆς αὐτὴν*
133 c 1 *καὶ τῷ ῥοίζῳ πολλῷ*
118[7] *διὰ τὸ μῖσος*
120[5] *παρὰ τὴν ὁδὸν*
135 c 5 *οὐκ ἔδει σε λέγειν ταῦτα* : 8 *μετὰ τὴν τῶν πραγμάτων ἀπόγνωσιν*
156 b 6 *ἐσπούδακα*
157 b 4 *Ἐπεὶ δ' ἀφικόμενος ἐπιδείξασθαι κακῶς ἦδε πάνυ*
168[7] *ἐπὶ σωτηρίαν*
165[7] *ἐμαυτὸν ἔλαθον*
202 c 2 *μέγα τι τὸ ζῷον εἶναι*
232 b 5 « *Ἐὰν ποτὸν ἐγώ σοι ἐπιδῶ* »
191 a 3 *εἴδομεν*
244 e 6 *τοῦ τοξευτοῦ*
242 b 6 *μέχρι δὲ τοῦ νῦν*
250 c 5,6 *ἐρωτηθεὶς* omisso : 8 *αὐτὸν τινὸς*
254 c 7 *μηδὲ τοῦτον οἰκεῖον εἰπόντος*
261 c 9 *σοφιζόμενον*
149[5] *εἰς τοσοῦτο καταφρονήσεως*
297 e 5 *ἀπήγετο πρὸς τὸν θάνατον* :
13 *ἐπέπληξέ με*
311 a 4,5 *οὕτω σφοδρῶς κόπτονται*
317 c 2 *ὑπὸ δρῦν τὸ ἱμάτιον ὑποστρώσας*
342 b 6,7 *διὰ τούτων μὲν*
345 d 11 *τὴν γὰρ αὐτήν σοι.*

There is no help in A for the crux in Chambry No 110 [2, 3] ; A reads (with Pf) *ὅθεν ὀρύσσοντες πλέον οἰήσωσι.*

In 201 d 1 the reading *βουνεύρῳ* is found in A as in the L tradition : it is interesting to speculate that this word (found here only) is due to a false reading of a MS. in which (as often in A) *β*, *μ*, and *ν* are almost identical in shape. In the words *ὁμοῦ νεβρῷ* the *μ* was read as *β*, and the *μ*-shaped *β* was interpreted as *ν*, the superfluous *ο* being then discarded.

In 327 c 2, instead of *Συκαμινέαν*, *μῆτερ* A has *Καμινέαν* (a vox nihili, due to separation and omission of *συ-* as a supposed

pronoun) μέρ. This contraction explains why certain MSS. including Mj read μερῶν for μῆτερ.

A few words may be added about the three tetrastichs, of which the first two subjects are wanting among the prose fables. A 99 begins *Μῦς εἰλκέ τις μῦν* (C. F. Müller's edition No. 8, Babrius ed. Crusius p. 266 f.) : *εἰλκέ τις* is the Aldine reading. In v. 2 A has *δν χαλκέες*, as QL (L being Londiniensis 17015, i. e. Cf in Chambry's cr. ed. of Aesop). For *ἔστασαν* A reads *ἵστασαν*, corroborating Müller's conjecture in the critical note. In v. 3 the inferior reading *μεστὸς δακρύων* (A) is also the Aldine reading as well as that of four MSS.

A 128 is Tetrastich 22 (Müller). In v. 1 A reads *πεφύκει* with Ald. and three MSS.

A 140 is Tetrastich 19 (Müller) : the same subject is in the prose fable, Chambry 280. In v. 2 A has *τις αἰπόλος βλέπων* instead of the correct *τις, αἰπόλους τρέπων* : the Aldine reading is intermediate between the two (*αἰπόλους βλέπων*). The epimythium in A coincides with Ald. except for the omission of *δηλοῖ*.

Cairo. W. G WADDELL.

" THE TACTICS " OF LEO THE WISE AND THE EPANAGOGE

Since the investigations of Julian Kulakovsky (1) and Rudolf Vári (2) there is little room for doubt that the author of the famous « Tactics » was the Emperor Leo the Wise (886-912 AD) and not Leo the Isaurian (717-714 AD).

One more consideration could be added in support of the arguments of Kulakovsky and Vári, if they need such support (3).

While compiling his work the author of the Tactics seems to have been using the so-called Epanagoge which is supposed to have been compiled before Leo the Wise's reign, namely about 883 AD.

The Epanagoge gives a well-balanced definition of the nature of the office of the Emperor as well as that of the Patriarch. On the other hand, the Tactics makes a detailed definition of the nature of the office of a General (Strategos). Now, there is a complete parallel between the two definitions, their construction being quite similar.

The construction of the Epanagoge runs as follows (4).

(1) General definition.

(1) *Vizantijsky Vremennik*, V (1898), 398 ff.

(2) German review of Vári's work, which is in Hungarian, in the *Byzantinische Zeitschrift*, VIII (1899), 508 ff.

(3) It seems not amiss to state it, as recently the Tactics has been again ascribed to Leo the Isaurian. See G. BUCKLER, *Anna Comnena* (London, 1929), p. 525.

(4) The Epanagoge is quoted from the Zachariae' edition (*Collectio Librorum Juris Graeco-Romani Ineditorum*. Edidit C. E. ZACHARIAE A LINGENTHAL. Lipsiae, 1852). The Tactics is quoted from the Vári edition (*Leonis Imperatoris Tactica*. Edidit R. Vári. Budapestini, 1917).

Βασιλεύς ἐστιν ἔννομος ἐπιστασία... (Epan. II, 1).

Πατριάρχης ἐστὶν εἰκὼν ζῶσα Χριστοῦ... (Epan. III, 1).

(2) Object of the office or duties connected with each. This is expressed by the Greek term *σκοπός*.

Σκοπὸς τῷ βασιλεῖ τῶν τε ὄντων καὶ ὑπαρχόντων δυνάμεων δι' ἀγαθότητος ἡ φυλακὴ καὶ ἀσφάλεια... (E, II, 2).

Σκοπὸς τῷ πατριάρχῃ, πρῶτον μέν, οὓς ἐκ Θεοῦ παρέλαβεν εὐσεβείᾳ καὶ σεμνότητι βίου διαφυλάξαι... (E., III, 2).

(3) Aim or purpose of the office. This is expressed by the term *τέλος*.

Τέλος τῷ βασιλεῖ τὸ εὐεργετεῖν... (E., II, 3).

Τέλος τῷ πατριάρχῃ ἡ τῶν καταπεπιστευμένων αὐτῷ ψυχῶν σωτηρία.... (E., III, 3).

(4) Characteristics required from the holder of the office. This is expressed by the term *ἴδια* as regards the Patriarch The term is omitted in the title referring to the Emperor, but the corresponding section is present.

Ἴδια πατριάρχου τὸ εἶναι διδακτικόν... (E., III, 4).

Ἐπισημότατος ἐν ὀρθοδοξίᾳ καὶ εὐσεβίᾳ ὀφείλει εἶναι ὁ βασιλεύς... (E., II, 5).

Quite similar is the construction of the title bearing on the office of the Strategos in the Tactics (Constitutio I, 9-15).

There is first of all the general definition of the office (Tact. I, 9-10) then follow sections on the characteristics of the Strategos (T. I, 11-13 : *ἴδιον στρατηγοῦ*), on the object of this office (T. I, 14 : *σκοπὸς τῷ στρατηγῷ*) and its purpose (T. I, 15 : *τέλος τῷ στρατηγῷ*).

Let us quote the respective sections.

(1) General definition :

Στρατηγός ἐστιν ὁ τοῦ ὑπὸ χεῖρα στρατιωτικοῦ θέματος κορυφαῖος ἄρχων... (T., I, 10 ; cf. I, 9).

(2) Object (*σκοπός*).

Σκοπὸς τῷ στρατηγῷ τὸ μὲν ὑπ' αὐτὸν θέμα αὐξῆσαι... (T. I, 14)

(3) Purpose (*τέλος*).

Τέλος τῷ στρατηγῷ τῷ εὐδοκιμήσαντι διὰ πάντων τῆς τε θείας καὶ βασιλικῆς ἀπολαύειν εὐνοίας ἢ κατολιγωρίσαντι τῶν πρεπόντων καὶ ἁρμοζόντων πραγμάτων τεύξεσθαι τοῦ ἐναντίου... (T I, 15).

(4) Characteristics (*ἴδια*).

Ἴδιον δὲ στρατηγοῦ τὸ κρείττονα εἶναι πάντων τῶν ὑπὸ χεῖρα

φρονήσει καὶ ἀνδρίᾳ καὶ δικαιοσύνῃ καὶ σωφροσύνῃ etc. (T. I, 11-13).

I am pointing now to the structure of the respective titles only and do not investigate the material sources of the Tactics. Nevertheless, in my opinion the influence of the Epanagoge on the Tactics is quite apparent. If this influence should be admitted this would be of a certain importance for our understanding not only of the Tactics but of the Epanagoge as well. This would be a new indication of the important role of the Epanagoge in the history of the Byzantine law and a new evidence in the discussion of the problem whether or not the Epanagoge was officially published (1).

It seems obvious that if the Epanagoge was looked upon as a pattern by succeeding legislators, it cannot be denied that it had a certain official character.

George VERNADSKY.

(1) As is known, the Russian scholar Sokolsky affirmed the official character of the Epanagoge as against Zachariae who denies it. See K. E. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Geschichte des Griechisch-Römischen Rechts*, 3rd edition (1892), p. 22. V. V. SOKOLSKY, *O charaktere i značenii Epanagogi* (On the nature and importance of the Epanagoge), *Viz. Vrem.*, I (1894), p. 17 ff.

LA CHRONOLOGIE DE LA GUERRE RUSSE DE TZIMISCÈS

L'expédition de Tzimiscès en Bulgarie contre Sviatoslav, le prince russe de Kiev, a été rapportée à trois dates différentes. Du Cange l'avait fixée à l'année 971, acceptée jusqu'à nos jours par la majorité des historiens. Après lui le chronologiste Pagi, qui a annoté avec tant d'érudition les Annales de Baronius, en prolongea la durée de 971 à 973. Hase, l'éditeur et commentateur de l'original grec de Léon Diacre, n'admettait pas cette date qui ne trouva jamais d'adhérents. Il en proposa une troisième, savoir l'année 972, préférée plus tard à l'année 971 par Vasiljevskij, par Schlumberger et par bien d'autres.

L'adoption de l'année 971 se base sur les témoignages de Scylitzès (Cédrénus), de la Chronique nationale russe dite de « Nestor », et du chroniqueur arabe, Yahya. On ne s'est jamais préoccupé de la base de la chronologie de Pagi. Celle-ci, rejetée comme trop invraisemblable, ne fut jamais prise au sérieux, car elle était contraire au témoignage de Léon Diacre affirmant que l'expédition en question n'avait duré que quatre mois. Enfin, la date de Hase s'appuie sur le témoignage unique mais important du même Léon Diacre, contemporain plus jeune de Tzimiscès.

J'ai déjà montré dans le *Seminarium Kondakovianum*, III (1930), et dans les *Mélanges Diehl* (I, 1-5), combien l'on a tort d'invoquer Léon Diacre en faveur de la date de Hase et Yahya en faveur de celle de Du Cange. Je crois y avoir établi que les deux auteurs ont été mal interprétés, l'un par Hase et l'autre par son éditeur et interprète, baron de Rosen. Mais je répéterai brièvement mes arguments :

Léon Diacre place le début de la guerre au printemps qui

suit le mois de novembre de la seconde année impériale de Tzimiscès. Pensant qu'il fallait compter les années impériales de ce prince à partir de son couronnement (25 décembre 969), Hase identifia le printemps dont il s'agit avec celui de 972. Or, dès avant le IXe siècle, on entendait par « années impériales » d'un souverain byzantin, les années d'indiction de son règne. Mais si les premiers mois de ce règne, écoulés avant le commencement de l'indiction suivante, ne dépassaient pas six mois, on ne tenait pas compte de cette première année d'indiction. J'ai donné quelques preuves de ce fait dans le premier de mes deux articles précités. Dans ces conditions, la première année impériale de Tzimiscès, devenu empereur huit mois avant la fin de l'indiction correspondante, est l'année indictionale s'étendant du 1er septembre 969 au 31 août 970 ; sa seconde année impériale finit le 31 août 971 ; par conséquent, le printemps de cette seconde année impériale n'est pas celui de 972, comme l'avait pensé Hase, mais bien celui de 971.

La fin de la guerre est fixée par Léon Diacre au mois de juillet, mais sans indication précise de l'année à laquelle il faudrait rapporter ce mois. Il est vrai que dans son témoignage mentionné plus haut, l'auteur n'attribue qu'une durée de quatre mois à toutes les opérations de Tzimiscès en Bulgarie contre les Russes. En combinant ces données avec la date donnée plus haut pour le commencement de la guerre, on en conclut que l'année de la fin de la guerre est l'année même du commencement de celle-ci, c'est-à-dire, d'après Hase, l'année 972, et d'après nous, l'année 971. Cependant, d'après deux autres passages de Léon Diacre, la guerre a pris fin beaucoup plus tard. En effet, l'auteur nous apprend d'une part que Tzimiscès, revenu de la Bulgarie après sa victoire, ne séjourna à Constantinople qu'un seul hiver et qu'il en repartit l'été suivant pour sa première expédition contre les Arabes. Or, celle-ci ayant eu lieu en 974, comme je l'ai montré dans les *Mélanges Heisenberg* [*Byz.. Zeitschr.*, XXX (1929-30), p. 400 sqq.], l'année du retour de Tzimiscès après sa victoire remportée sur les Russes, et par conséquent celle de la fin de cette même guerre, ou encore l'année à laquelle on doit rapporter le mois de juillet correspondant à cette fin, ne peut être que

973. Léon Diacre nous apprend, d'autre part, que la dernière tentative faite par Sviatoslav, assiégé par Tzimiscès dans la forteresse bulgare de Dristra (Silistrie) sur le Bas-Danube, de briser les colonnes byzantines échoua le vendredi 24 juillet. Or ce mois de juillet ne peut être que celui de l'année 974, puisque le 24 juillet était un lundi en 971, un mercredi en 972, un jeudi en 973, et en 974 seulement un vendredi.

Il est aisé de deviner maintenant sur quelle base la chronologie de la guerre en question se fonde dans Pagi : c'est sans doute un des deux derniers témoignages de Léon Diacre, relatifs à l'année finale de la guerre. Car Pagi connaissait très bien cet auteur par la traduction latine qu'en fit Combefis.

En ce qui concerne Yahya, nous rencontrons chez lui les indications suivantes sur la guerre de Tzimiscès contre les Russes :

1° En 971, pendant un siège de cinq mois qu'Antioche eut à soutenir contre les Arabes, Tzimiscès se serait trouvé en Bulgarie, occupé à conquérir ce pays ;

2° Il y aurait assiégé Sviatoslav à Dristra pendant trois ans ;

3° De retour de Bulgarie à Byzance, il aurait quitté de nouveau la capitale en automne 972 pour mener une expédition contre les Arabes.

D'après Rosen, les « trois années » que Sviatoslav aurait été assiégé par Tzimiscès à Dristra, renseignement donné par le second des trois textes précités, ne sont qu'un lapsus calami de Yahya lui-même pour « trois mois » . Cette dernière hypothèse ne peut être admise, car il ressort clairement de ce qui précède, dans le texte de Yahya, que le siège de Dristra dura trois ans. Après avoir rapporté dans ce passage, en véritable annaliste, que pendant sa première année impériale, Tzimiscès avait fait élire le moine Théodore patriarche d'Antioche, et que, pendant sa seconde année impériale, il avait nommé Basile patriarche de Constantinople, Yahya passe tout d'un coup à la cinquième année impériale de Tzimiscès, pendant laquelle il signale l'élévation d'Antoine au trône patriarcal de Byzance, en remplacement de Basile qui venait d'être déposé. Comment expliquer ce silence complet relatif aux

événements de la troisième et de la quatrième années impériales de Tzimiscès? Pourquoi, d'autre part, Yahya a-t-il attendu jusqu'à la cinquième année impériale de Tzimiscès pour parler de son expédition contre les Russes, alors que plus bas — dans le premier de ses textes cités — il en parle déjà à propos de l'année 971? C'est évidemment parce qu'il étend cette expédition sur toute la période de la deuxième à la cinquième année impériale de Tzimiscès, soit de 971 à 974. Une telle interprétation du texte en question est d'autant plus admissible que Léon Diacre, ainsi que nous l'avons vu plus haut, donne également des indications prolongeant la durée de la même guerre au-delà de l'année 971. Mais alors, comment Yahya a-t-il pu écrire, dans le troisième de ses textes précités, qu'en 972 Tzimiscès avait déjà fini sa guerre contre les Russes et qu'il était revenu à Byzance, pour mener une expédition contre les Arabes en automne de cette même année? Je crois que Yahya a emprunté non seulement ce texte, mais aussi les deux autres, à des sources arabes inconnues, sans même s'apercevoir que le premier et le troisième de ces textes se contredisent. D'ailleurs le troisième texte, du moins en ce qui concerne l'expédition arabe de Tzimiscès en 972, repose sur une erreur. Il y eut en effet une expédition byzantine contre les Arabes en 972. Mais elle fut conduite, non par Tzimiscès en personne, mais par son domestique de l'Orient, Mleh. On peut voir à ce sujet mon travail dans les *Mélanges Heisenberg*.

Le témoignage de Scylitzès (Cédrène) n'est pas plus favorable à la date de Du Cange que celui de Yahya. Je le prouverai en détail dans le *Byzantinische Zeitschrift*. Je me bornerai à relever ici que Scylitzès (Cédrène) ne donne pas le témoignage de Léon Diacre attribuant une durée de quatre mois seulement à la guerre russe de Tzimiscès, mais plutôt des indications permettant de conclure à une durée beaucoup plus longue de la même guerre. Ainsi par exemple, après avoir déclaré que l'avant-dernière excursion des Russes, assiégés par Tzimiscès à Dristra, avait eu lieu le 20 juillet, il place la dernière sortie le jour de la fête de S. Théodore Stratélate correspondant au 8 février ou au 8 juin (cf. *Synaxarium eccl. Constantinopolitanae e cod. Sirmondiano* éd. H. Delehaye,

pp. 451,735). Or, il est évident que ce 8 février ou juin (dans le texte de Scylitzès en question il ne peut s'agir que de juin) ne pouvait plus faire partie de l'année comprenant le 20 juillet mentionné ci-dessus, mais seulement d'une année postérieure à celle-ci.

Il n'y a qu'une seule source parlant très clairement et sans se contredire pour la date de Du Cange : c'est « Nestor » le Russe. Son témoignage à ce sujet est très explicite. Il commence la guerre russe de Tzimiscès en 6479, tout en datant la paix de Dristra, par laquelle elle prit fin, du mois de juillet de la 14e indiction et de la même année 6479. Cela permet de retrouver notre année 971. Que « Nestor » fixe vraiment à cette année la fin de la guerre en question, on le voit encore par sa chronologie de la mort de Sviatoslav, tué par les Petchénègues pendant sa retraite de Bulgarie vers Kiev. Comme on le sait, le chroniqueur place cette tragédie au printemps 6480, un seul hiver après la paix de Dristra, soit au printemps de notre année 972.

Quand faut-il ajouter foi aux paroles du contemporain de Tzimiscès, Léon Diacre, notre témoin principal, qui devrait mieux connaître la vérité que tous les autres? Est-ce lorsqu'il affirme, d'accord avec le Russe « Nestor », que l'expédition de Tzimiscès en Bulgarie contre Sviatoslav n'a pas duré plus de quatre mois, c'est à dire qu'elle a pris fin en juillet 971? Ou bien lorsque d'accord, non seulement avec Scylitzès (Cédrène), mais aussi avec l'Arabe Yahya, il donne des indications chronologiques prolongeant la durée de l'expédition en question bien au-delà de la fin de 971, soit jusqu'en 973 et même jusqu'en 974? La question est très compliquée. Toutefois, je crois que le second témoignage de Léon Diacre est plus digne de foi. Ce n'est pas seulement parce que dans ce cas il est confirmé par deux sources infiniment plus sûres que « Nestor » qui, pour dissimuler la défaite finale de son prince héroïque Sviatoslav dans sa guerre contre les Byzantins, lui fait conclure la paix avec Tzimiscès avant d'avoir jamais été attaqué ni battu par celui-ci. C'est aussi parce qu'il n'y a que les témoignages de Léon Diacre prolongeant la guerre jusqu'en 973 et même en 974 qui puissent répondre aux questions suivantes : qu'a fait Tzimiscès pendant

ses deuxième et troisième années impériales, pendant lesquelles aucune source ne nous signale d'événements de son règne, et pourquoi a-t-il attendu jusqu'en 974 pour marcher en personne contre les Arabes, bien que ceux-ci soient redevenus de plus en plus agressifs contre les Byzantins depuis la mort de leur terrible adversaire, Nicéphore II Phocas?

Il est vrai que les témoignages dont nous parlons paraissent être invalidés par un document de Tzimiscès lui-même. C'est son typikon pour le Mont Athos, donné par lui, d'après ce même document, à Constantinople et portant dans un des manuscrits qui nous l'ont conservé, la date de 972. Nous y aurions une preuve indéniable que Tzimiscès se serait trouvé dans sa capitale en 972, et non en Bulgarie, par conséquent. Mais je crois avoir montré dans *Byzantion* IV (1929), p. 7 sqq. que la date précitée de ce typikon est loin d'être sûre et qu'elle serait plutôt 970. M. Dölger qui, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, 29 (1930), p. 427, 442, voudrait cependant maintenir la date de 972, tout en admettant pour l'expédition russe de Tzimiscès une durée de 971 à 973, se contredit, sans s'en apercevoir.

Mais alors, d'où vient l'autre témoignage du même Léon Diacre, limitant la durée de l'expédition russe de Tzimiscès à quatre mois seulement,et comment expliquer la coïncidence de ce témoignage avec celui du russe « Nestor »? Pour répondre à cette question d'une manière documentée, il faudrait un mémoire spécial. Je me contenterai de dire ici que Léon Diacre et Scylitzès ont rédigé leur récit de la guerre russe de Tzimiscès d'après une source commune et que le premier de ces deux auteurs paraît avoir parfois mal interprété les données chronologiques de la source en question relatives à cette guerre. Quant à « Nestor », il est encore moins étonnant qu'il ait pu raccourcir la durée de la dite expédition, puisqu'il a omis tous les combats entre Tzimiscès et Sviatoslav en Bulgarie.

D. ANASTASIJEVIĆ.

QUE SIGNIFIE
ΚΥΡΙΩΤΗΣ ΓΕΩΜΕΤΡΗΣ? (1)

L'Académie polonaise des Sciences et des Lettres a entrepris, il y a quelques années, une édition critique des œuvres de Grégoire de Nazianze (2). C'est à moi qu'échut la rédaction de l'*Historia scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni*, ainsi que l'édition des commentaires et scholies

(1) Communication faite, le 18 octobre 1930 à la section philologique du IIIe Congrès international des Études byzantines, à Athènes.

(2) En relation avec cette édition, les ouvrages suivants ont été publiés : *Meletemata Patristica*,t.I : *Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni.* Pars I : *De codicibus scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni.* Accedit appendix de pseudogregorianis et Gregorii encomiis... Scripsit Ioannes Sajdak, Cracoviae, 1914 . T. II : *De traditione orationum Gregorii Nazianzeni.* Pars I : Scripsit Thaddaeus Sinko, Cracoviae, 1917. T. III : *De traditione orationum Gregorii Nazianzeni.* Pars II : *De traditione indirecta.* Scripsit Thaddaeus Sinko, Cracoviae, 1923. En dehors des *Meletemata Patristica* et en relation toujours avec la publication des œuvres de Grégoire de Nazianze, des travaux plus importants ont été publiés par Th. Sinko, *Studia Nazianzenica.* Pars I : *De collationis apud Greg.Naz. usu et de Terrae et Maris contentione quadam Pseudo-Gregoriana.* (*Diss. philol. class. Acad. Litt. Cracov.*, t. 41), Cracoviae, 1906 ; Th. Sinko, *De Cypriano martyre a Gregorio Nazianzeno laudato* (*Diss. philol. class. Acad. Litt. Cracov.*, t. 53), Cracoviae, 1916 ; G. Przychocki, *De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae* (*Diss. philol. class. Acad. Litt. Cracov.*, t. 50) Cracoviae, 1912 ; J. Sajdak, *De Gregorio Nazianzeno poetarum christianorum fonte* (*Archiwum filologiczne Akad. Umiej. w Krakowie*, Nr. 1), Cracoviae, 1917 ; Jos. Dziech, *De Gregorio Nazianzeno diatribae quae dicitur alumno Lucubratio* I : *De locis a diatriba oriundis* Posnaniae, 1925. Je ne cite pas ici les petits travaux des Prof. Sternbach, Sinko, Przychocki, Sajdak.

des discours (1) de Grégoire qui méritent d'être publiés. En réunissant les matériaux nécessaires à ce travail, je fus amené à m'intéresser aux reliques littéraires de Jean Geometres, poète, orateur et rhéteur du xe siècle (époque de Nicéphore II Phocas, de Jean Tzimiscès, de Basile II), qui a commenté plusieurs discours (2) de Grégoire et a écrit un éloge en son honneur (3). Les commentaires de Geometres, non plus que son encomion, n'ont pas paru jusqu'ici. J'ai l'intention de les publier, avec d'autres œuvres de cet écrivain, dans les *Analecta Byzantina* publiés par la Société des Amis des Sciences à Poznań (4). C'est pourquoi je me propose de parler de la personnalité de Geometres (5), et, en premier lieu, de son nom, *Jean Kyriotes Geometres.*

Le R. P. Pierre Tacchi-Venturi, S. J., qui, il y a quelques années, a publié une belle étude sur Jean Geometres et sur son discours en l'honneur de Grégoire de Nazianze (6), affirmait que Jean lui-même s'appelait Kyriotes, et que, généralement, on le désignait par le surnom de Geometres (7). Karl Krumbacher, dans son analyse du travail du Père Tacchi-Venturi, appelle notre poète « Johannes Kyriotes mit dem Beinamen Geometres » (8). Mais d'où vient Kyriotes et pourquoi Geometres?

(1) M. le prof. Léon Sternbach, éditeur des hymnes, publiera les commentaires de ceux-ci.

(2) Voyez mon *Historia critica scholiastarum...*, p. 89 ss.

(3) Petrus Tacchi-Venturi a consacré une étude à cet éloge, mais il ne l'a pas publiée (*De Ioanne Geometra eiusque in S. Gregorium Nazianzenum inedita laudatione in cod. Vaticano-Palatino* 402 *adservata* [*Studi e documenti di storia e diritto*, vol. XIV (1893) p. 133 ss.]).

(4) Le Fasc. 1 paraîtra prochainement et s'intitulera : *Ioannis Kyriotis Geometrae Hymni in SS. Deiparam.* Recensuit.Prolegomenis instruxit Ioannes Sajdak, Posnaniae, 1931. [Il vient de paraître N. D.L.R.]

(5) Sur la personnalité et la vie de ce poète, assez important à bien des égards, nous savons peu de chose, et tout ce que nous en savons, nous le devons aux indications contenues dans ses hymnes.

(6) Cf. plus haut, note 3.

(7) « Ingenuis parentibus ortus est Ioannes, qui se ipsum *Κυριώτην* nuncupavit, vulgo autem Geometrae cognomine est appellatus ». L. l., p. 136.

(8) *Geschichte der byzant. Litt.*[2], Munchen, 1897, p. 731. *Byz. Zeitschrift*, vol. III (1894), p. 212.

Le poète lui-même se donne souvent le nom de *Jean* (1). Aussi bien il se donne celui de *Kyriotes* (*Κυριώτης*). Dans l'épigramme où il appelle le vin de Praenestos un vin exquis, il s'exprime ainsi (2) :

Εἰς οἶνον τῆς Πραινεστοῦ (3).

1 *Ὦ καρπὸς ἡδὺς Πραινεστοῦ πανταινετοῦ ·*

(1) *Carm.* num. 114, col. 952 (Migne, *Patr. Gr.*, vol. 106), p. 317, v. 8 (I. A. Cramer, *Anecdota Graeca e codd. mss. Bibl. Reg. Parisiensis*, vol. IV, Oxonii, 1841) ; n. 118, col. 954, p. 319, v. 8 ; n. 120, col. 955, p. 320, v. 11 ; n. 137, col. 962, p. 329, v. 9 ; n. 148, col. 966, p. 333, v. 10 ; n. 153, col. 967, p. 334, v. 28 ; à ajouter encore les épigrammes non reproduites par Migne, mais publiées par Cramer, p. 316.

(2) Cramer, l. l., p. 297, v. 1 ss. Migne, qui la jugeait trop profane, n'a pas publié cette épigramme.

(3) J. Hilberg, *Ein Accentgesetz der byzantinischen Iambographen* (*Byz. Zeitschr.*, vol. VII [1898], p.341 et 350), conseille d'écrire *Πραίνεστος*, s'en référant à ses lois d'accentuation. Prainestos (peut-être *Πραίνετος*, situé non loin de Nicée, au nord-est de cette ville — nous aurions alors, au v. 1, un jeu de mots comme Jean Geometres aime à en faire : *Πραινέτου πανταινέτου...*, où *πανταίνετος* comme adjectif est un mot recherché et rare) est, selon toute probabilité, une localité d'Asie Mineure. Geometres la mentionne dans son *Carm.* 111, col. 951, p. 315, v. 26, comme un endroit célèbre par ses oliviers : *Τρεῖς εἰς ἐλαίαν εἰσὶν εὐφυεῖς πόλεις, Νίκαια καὶ Πραινεστὸς ἥ τ' Ἐρεχθέως.* Nicée est la ville de Bithynie ; la ville d'Érechthée, c'est Athènes. Le traducteur latin des épigrammes de Geometres, dans la *Patr. Gr.* de Migne, vol. 106, col. 951, rend *Πραινεστὸς* par Praeneste, songeant certainement à la ville d'Italie qui s'appelle aujourd'hui Palestrina. Telle était aussi l'opinion de Léon Allatius, qui, de sa propre main, a copié, dans son codex Vatican. Barber. Gr. 279 (II, 100), saec. XVII, fol. 21, les deux épigrammes, en leur donnant pour titre : *Ἰωάννου τοῦ Γεωμέτρου εἰς οἶνον τὸν Πραινεστίτην*, et y a joint la remarque suivante : « Quamvis ipse (i. e. Ioannes Geometra) patria fuerit Byzantinus, considerandum tamen est, an aliquam ob causam in Italiam venerit, et degustato Praenestino vino carmina effuderit. Hinc revolvenda sunt illius temporis historiae, et potissimum SS. Nili et Bartholomaei vitae, ut videatur, an sit aliqua eiusdem memoria ». K. Krumbacher a partagé cette opinion du traducteur : dans sa *Geschichte der byzant. Litt.*², p. 733, il dit que Geometres a loué « den Wein von Praeneste ».

ὦ νέκταρ · οὐχ ὁ τοῖς θεοῖς Γαννυμίδης
κιρνᾷ νέος τις ; ὧδε γάννυνται φρένες.
Τούτου πιών τις αἷμα φήσει Κυρίου (1).
Τοῦ Κυριώτου ταῦτα μικραὶ φροντίδες.
Ὁ Κυριώτης ταῦτα μετρεῖ καὶ σχέδην.

Au v. 5 s., le poète dit : « Kyriotes se soucie peu de ce vin. Kyriotes en puise avec mesure et lentement ».

Il n'y a aucun doute que *Κυριώτης* est ici une allusion à *Κύριος* au v. 4, comme *γάννυνται* en est une à *Γαννυμίδης* — cette prédilection pour les jeux de mots est une des caractéristiques de la poésie de Jean Geometres (2). Mais le nom de *Κυριώτης* n'a rien de commun avec *Κύριος* : c'est pourquoi le professeur K. Amantos ne dit rien de *Κυριώτης* dans son travail sur les expressions dérivées du mot *Κύριος* (3).

Le codex Vaticanus Pal. Gr. 367, saec. XIII, fol. 140r, contient, entre autres poèmes de Jean Geometres (4), une épigramme publiée après la mort de Sp. Lampros, d'après ses papiers, par K. Dyobouniotis dans le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, vol. XVI (1922), p. 44. Cette curieuse pièce mérite d'être citée en entier d'après la copie de Sp. Lampros :

Εἰς τὸν Ψηνᾶν τοῦ Γεωμέτρου.

Ψηνᾶς μὲν ἄλλοις, ἀλλ' ἐμοὶ λᾶ τυγχάνεις.
Ψηνᾶς ἐκλήθης ὡς λαλῶν πρὸς ψωμίον,
εἴτε πρὸς ὀστοῦν, εἴτε καὶ βραχὺ κρέας.
Οὐκ ἄρτον ἕξεις ἐξ ἐμοῦ, λᾶ, καὶ πάλιν
ἔκκλινον ὡς πόρρωθεν τῶν Κύρου Κυρίου,
ἄπιστε Ψηνᾶ · καὶ γὰρ εἰς βραχὺ τρύφος
λέων φαγὼν πίθηκον ἐρρώσθη τάχος.

Le v. 5, sous la forme citée, est incompréhensible. Et en

(1) La comparaison est étrange ; elle parut telle déjà à Léon Allatius, qui, dans le cod. Barb. Gr. 279, fol. 21, a noté en marge de la page : « *νυσίου* vel *νυσέως* — Bacchi nati in Nyso monte ».

(2) K. KRUMBACHER, l. c., p. 734.

(3) *Γλωσσικα. Κύριος.* (*Byz. Zeitschr.*, vol. XXVIII [1928], p. 18 ss.).

(4) Je parlerai ailleurs plus longuement du recueil des poèmes de Geometres contenu dans le codex Vat. Pal. Gr. 367.

effet, il ne fut pas compris par le prof. A. Ch. Chatzis, qui corrigeant les épigrammes publiées par Sp. Lampros, s'est contenté de noter à son propos : *ὁ στίχος νοσεῖ* (*ὑπέρμετρος*) (1). Ce vers attira l'attention de S. G. Mercati, qui, ayant à sa disposition les richesses de la Bibliothèque Vaticane, compara les épigrammes de Lampros avec le codex Vatic. Palat. Gr. 367, et publia ses observations critiques dans les *Studi Bizantini* (2). Dans le codex, nous trouvons le v. 5 sous la forme suivante : *ἔκκλινον ὡς πόρρωθεν τῶν Κύρου, κύων* — et le sens de l'épigramme en devient moins obscur. Le poète dit à un certain Psenas : « Tu es Psenas pour les autres, mais pour moi tu es une pierre (*λᾶ*). On t'a nommé Psenas, parce que tu parles (*λαλῶν*) au pain (*ψωμίον*), à l'os ou au morceau de viande. Mais tu n'auras pas de mon pain, pierre : éloigne-toi le plus possible du quartier de Kyros, comme un chien, infidèle Psenas ! Car un lion ayant brièvement dîné d'un singe a restauré ses forces » (??)

Le prof. S.G. Mercati a bien remarqué que ce vers peut faciliter l'explication du nom de notre poète, et affirme que le nom de *Κυριώτης* peut provenir du nom du quartier de Constantinople, *τὰ Κύρου*, d'où le poète était peut-être originaire, ou du nom du cloître, appelé, lui aussi, *τὰ Κύρου*, où il avait vécu comme moine (3).

J. Pargoire nous a donné de curieuses et minutieuses informations sur ce quartier de Kyros (4). D'après ses recherches, le quartier de Kyros, je veux dire son palais, son église et son

(1) *Διορθωσεις εις τα εν τωι Νεωι Ελληνομνημονι, τομ.* 16 (1922) *σ.* 39-59, *εκδοθεντα ιαμβικα ποιηματα. Νέος Ἑλληνομν.*, vol. XVIII, (1924), p. 292.

(2) *Note critiche* 2 : *Osservazioni alle poesie del codice Vaticano Palatino* 367 *edite in Νέος Ἑλληνομνήμων* 16 (1922), pp. 39-59 (*Studi Bizantini*, vol. II [1927], p. 276 ss.).

(3) « Questo verso potrebbe forse condurre alla spiegazione del nome del poeta: Egli si sarebbe chiamato Ciriote dal quartiere constantinopolitano *τὰ Κύρου*, dove risiedeva la sua famiglia, o dal monastero omonimo,al quale appartenesse come monaco? La cosa merita di essere meglio esaminata ». L. c., p. 280.

(4) *A propos de Boradion* VII : *Quartier de Kyros*. (*Byz. Zeitschr.*, vol. XII [1903], p. 463 ss.).

monastère,se trouvait au « nord-ouest de Tchou-kour-Bostan, dans la direction et à proximité de Top-Kapou » (1).Il devait son nom à un certain Kyros (2), préfet de la ville au temps de Théodose II (408-450). Ce Kyros, disgrâcié, fut obligé d'entrer dans le clergé, devint évêque de Smyrne ou de Kotyaeion (3). Il bâtit près de son palais un monastère (4) et une église nommée *ὁ ναὸς τῆς Θεοτόκου ἐν τοῖς Κύρου* ou, plus brièvement, *τῆς Θεοτόκου τοῦ Κύρου* (5). Jean Geometres connut bien cette église, puisqu'il écrivit en son honneur une épigramme (*Carm.* 91, col. 941, p. 305, 4) :

Εἰς τὸν ναὸν τοῦ Κύρου (6).
Κῦρος (7) *μέν σ' ἐδόμησεν, ἔθηκε δὲ κῦρος ἁπάντων*

(1) L. l., p. 464.

(2) Sur ce Kyros, nous lisons dans l'*Ἐκλογὴ ἱστοριῶν* (I. A. Cramer, *Anecdota Gr. Paris.*,t. II, p. 310) ce qui suit : *Κῦρος, ἔπαρχος τῆς πόλεως, ἀνὴρ σοφώτατος καὶ ἱκανός, ἔκτισε τὰ τείχη τῆς πόλεως, ὅπερ ἐξέπληξε τὸν δῆμον, διὰ τὸ κάλλος καὶ τὸ τάχος τῆς τοῦ τείχους κτίσεως · καὶ ἐποίησεν ἐκβοῆσαι καθελομένου τοῦ βασιλέως ἐν τῷ ἱππικῷ · Κωνσταντῖνος ἔκτισε, Κῦρος ἀνενέωσε. Φθονηθεὶς οὖν διαβάλλεται ὡς ἑλληνόφρων · δημευθεὶς οὖν καὶ ἀποκαρεὶς χειροτονεῖται ἐν Σμύρνῃ ἐπίσκοπος.*

(3) J. PARGOIRE, *l. l.*, p. 465 H. GRÉGOIRE, dans *Anatolian Studies presented to Sir William Ramsay*, p. 156.

(4) J. PARGOIRE, *l. l.*, p. 464 et 466.

(5) J. PARGOIRE, *l. l.*, p. 465 s.

(6) Jeu de mots sur *κῦρος*, Cyrus et *κῦρος* « confirmation ». « Cyrus t'a édifiée, ô toi église, mais Notre Dame a fait de toi la consécratrice de toutes les unions terrestres. De la vient que tu remplis du flot de tes grâces l'enceinte toute entière de Byzance ».

(7) Le traducteur des épigrammes de Jean Geometres, dans la *Patr. Gr.* de Migne, vol. 106, col. 941, a donné de celle-ci une mauvaise traduction : « In templum *imperatoris. Imperator* te aedificavit... » Aussi K. KRUMBACHER. *Gesch. der byzant. Litt.*², p. 733 dit que Geometres parlait de « l'église de St. Kyros »... Cette erreur provient du titre de l'épigramme, qui devait être : *Εἰς τὸν ναὸν τ ῶ ν Κύρου*. Mais les titres, dans le cod. Paris. Suppl. Gr. 352,ont été écrits plus tard dans la marge, d'après le contenu des poèmes. Comme *Κῦρος* avait élevé cette église, celui qui écrivit le titre dans le manuscrit la prit pour l'église de Kyros.

δεσπότις ἡμετέρη τῶν ἐπὶ γῆς θαλάμων.
Ἔνθεν ἐπορνυμένη Βυζαντίδος ἀμφιπολεύεις
κύκλον ὅλον χαρίτων νάμασι πληθομένη.

Que cette église ait été consacrée à la Saint Vierge, c'est ce que confirme l'épigramme suivante de Geometres (*Carm.* 91, v. 5 ss., col. 942, p. 305, 9 ; *Anth. Palat.*, vol. III, ed. Ed. COUGNY, Parisiis, 1890, num. I, 355 et 356) :

Παρθένε παμβασίλεια, τεὸς δόμος οὐρανός ἐστιν,
ἔμπης τῶν χθονίων πρῶτα φέρων θαλάμων.
Οὗτος ἐκεῖσ' ἀνάγει · σὺ δὲ θῆκας, Παρθένε, γῆθεν
ἄντυγος οὐρανίης ἠερίην κλίμακα.

Dans la *Patr. Gr.* de Migne, vol. 106, cette épigramme est jointe à la première, mais dans le manuscrit Paris. Gr. Suppl. 352, fol. 164v, elle figure comme épigramme séparée, *ἀνεπίγραφον*, avec le seul signe, qui figure dans ce codex chaque fois qu'une épigramme se rattache par son contenu à l'épigramme précédente. D'ailleurs ces deux épigrammes en distiques élégiaques se distinguent des épigrammes iambiques par leur forme extérieure.

On sait que le célèbre poète Romanos (VIe s.) était moine à l'église de S. Deipara *ἐν τοῖς Κύρου* ; c'est là qu'il composa ses magnifiques *κοντάκια* ; c'est là qu'on gardait ses manuscrits et ses reliques, et qu'on célébrait sa mémoire au Xe et au XIe siècle encore, comme nous l'apprend la légende conservée dans le codex 40 de la Bibliothèque Patriarcale à Jérusalem : ... *καταλαβὼν δὲ τὴν Κωνσταντινούπολιν ἐν τοῖς χρόνοις Ἀναστασίου τοῦ βασιλέως ἐκαθέσθη ἐν τῷ ναῷ τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου ἐν τοῖς Κύρου, ἔνθα καὶ τὸ χάρισμα τῆς συντάξεως τῶν κοντακίων ἔλαβεν ἐπιφανείσης αὐτῷ τῆς ἁγίας Θεοτόκου <κατ'> ὄναρ καὶ τόμον χάρτινον ἐπιδούσης αὐτῷ καὶ κελευσάσης τοῦτον καταφαγεῖν. Ἀναλήψας οὖν ἀπήρξατο · Ἡ παρθένος σήμερον τὸν ὑπερούσιον τίκτει, ἐκθέμενος ἐφεξῆς καὶ τῶν λοιπῶν ἑορτῶν <οἴκους καὶ κοντάκια> καὶ διαφόρους ἁγίους ἀνυμνήσας, ὡς εἶναι τὸν ἀριθμὸν τῶν ποιηθέντων ὑπ' αὐτοῦ κοντακίων περίπου τὰ χίλια, ὧν τὰ πολλὰ ἐν τοῖς Κύρου ἰδιοχείρως ὑπ' αὐτοῦ τεθέντα ἀπόκεινται. Τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ μνή-*

μη ἐν τ ῷ αὐτῷ τῆς ἁγίας ἀειπαρθένου Θεοτόκου ναῷ ἐν τοῖς Κύρου(1).

C'est en honneur de ce Romanos que Geometres écrivit une courte, mais belle épigramme (*Carm.* 154, col. 974, p. 340, 20) :

Εἰς τὸν ἅγιον Ῥωμανὸν
τὸν μελῳδόν.

Ὁ συγχορευτὴς οὐρανοῦ τῶν ἀγγέλων
καὶ γῆθεν ᾄδει τὰ ἐκεῖ μελῳδίας.

Si Geometres loue ce Romanos, il est bien probable qu'il était en relation avec le cloître *τὰ Κύρου*, et même qu'il y vivait comme moine, à proximité de l'église *τῆς ἁγίας ἀειπαρθένου Θεοτόκου*, et qu'il y composa ses Hymnes *εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον* (2).

Le rapport entre Jean Geometres et le quartier (l'église et le monastère) *τὰ Κύρου* est donc bien évident. Il en résulte que le nom de *Κυριώτης* vient de l'expression *τὰ Κύρου* (3). Peut-être la famille de Jean s'appelait-elle ainsi, mais selon toute probabilité, il fut seul à porter ce nom (4).

Nous aurions ainsi expliqué clairement la signification et l'origine du nom *Ἰωάννης Κυριώτης*. Mais que signifie *Γεωμέτρης*?

L'expression *γεωμέτρης* ne se rencontre chez notre poète qu'une seule fois. Il donne ce nom à ceux qui ont ajouté à la gloire de la Grèce par leurs écrits et par leurs actes (*Carm.* 160, col. 979, p. 344, v. 29 ss.) :

Τί καὶ Περικλῆς, Ἀλκιβιάδης καὶ Κίμων,
οἱ τῶν Ἀθηνῶν εὐπαγεῖς χρυσοῖ στύλοι,

(1) Cf. K. KRUMBACHER, *Gesch. der byzant. Litt.*[2], p. 664.

(2) A l'époque où j'écrivais mes *Prolegomena* à l'édition des Hymnes de Jean Geometres (*Ioannis Kyriotis Geometrae Hymni in SS. Deiparam* recensuit, prolegomenis instruxit... [*Analecta Byzantina* edita cura Societatis Litt. Posnan., Fasc. 1], Posnaniae, 1931) je croyais (p. 32 s.) que Geometres avait été moine à Studion. Une analyse plus exacte des Hymnes de Geometres résoudra cette question.

(3) L'inexactitude grammaticale *Κῦρος - Κυρώτης - Κυριώτης* ne frappa personne, ni au xe siècle, ni plus tard.

(4) Lisez l'épigramme *Εἰς οἶνον τῆς Πραινεστοῦ*, v. 6 s. Voyez plus haut, p. 346.

οἱ τῶν λόγων ἄρχοντες, οἱ ῥήτρας πρόμοι,
οἱ τὴν φύσιν βλέποντες, οἱ γεωμέτραι ;
Ἥστραπτον ἔργοις καὶ λόγοις τὴν Ἑλλάδα,
ἵπποις κατ' αὐτό, ναυσί, πεζοῖς ἐκράτουν,
δόξης, τροπαίων, ἀρετῆς, σοφισμάτων,
πᾶσαν θάλατταν, πᾶσαν ἐπλήρουν χθόνα
Ἕλληνες οὗτοι...

Ce qui veut dire que *οἱ γεωμέτραι* a ici à peu près la même signification que *οἱ φιλόσοφοι*.

Est-ce que le poète Jean, en se qualifiant de *γεωμέτρης*, a voulu se donner un nom synonyme de *φιλόσοφος*, et se comparer à ces Grecs qui, par leurs œuvres et par leurs actes, ont fait la gloire de la Grèce? Veut-il se mettre au même rang que Périclès, Alcibiade, Cimon, Platon, Socrate...? Il est difficile de croire que telle ait été l'intention du poète, qui, dans sa grande modestie, s'appelait lui-même *ὁ μικρός* (1), *ὁ λάτρις* (2), *λεπρός, ὦμους κεκυφώς, καρδίαν, νοῦν καὶ λόγον* ... (3).

Mais l'expression *γεωμέτρης* a-t-elle seulement la signification de *φιλόσοφος*? Peut-être trouverons-nous à ce sujet quelques renseignements chez le poète Manuel Philes († 1340) qui, dans une de ses épigrammes (*Carm.* 141, vol. I, p. 337 Miller), dit :

1 *Ὑψικόμου φοίνικος ἀνθήσας πλέον*
εἰς τήνδε τὴν κοιλάδα τῆς οἰκουμένης,
τῶν μὲν λόγων τὰ φύλλα κεντρώδη φέρεις,
ὅτε πρὸς ἡμᾶς ἀπαριθμεῖς τοὺς πέλας,
5 *γεωμέτρην δή τινα καὶ γλίσχρον λέγων*
καὶ τὸν μάλα πρόσοικον ἐσθητορρύφον.
Τῶν πράξεων δὲ τοὺς καλοὺς βότρυς φύεις
γλυκυτέρους μέλιτος, ὃ Γραφὴ λέγει·
καὶ νῦν με λοιπὸν δαψιλεῖ θρέψον τρύγῃ,
10 *ὁμόψυχον φῶς, τῆς ἐμῆς παῖστορ τύχης.*

(1) *Or. in Annuntiat. S. Deiparae* (*Patr. Gr.*, vol. 106, col. 845 C).
(2) *Carm.* 37, col. 924, p. 287, v. 12.
(3) *Carm.* 161, col. 936, p. 351, v. 8.

Il résulte du v. 5 que *γεωμέτρης* est un synonyme de *γλίσχρος*, qui veut dire « visqueux », « lisse »,et aussi « homme vivant modestement », « pauvre » — mots qui peuvent être des épithètes du substantif *ἐσθητοῤῥάφος*, « simple raccommodeur d'habits râpés ».

Le même Philes dit (*Carm.* 134, vol. I, p. 332, 20 M.) que quelqu'un ayant trouvé un char *ἀναμετρεῖ τὴν Θράκην* (1). L'expression *γεωμέτρης* pourrait donc désigner un homme qui *μετρεῖ τὴν γῆν*, un voyageur pauvre, sans domicile. L'expression a la même signification chez le poète Dionysios Solomos, dans l'hymne national grec qu'il composa en l'an 1823 :

Σὲ γνωρίζω ἀπὸ τὴν κόψη
τοῦ σπαθιοῦ τὴν τρομερή,
σὲ γνωρίζω ἀπὸ τὴν ὄψη,
ποῦ μὲ βία μ ε τ ρ ά ε ι τ ὴ γ ῆ... (2).

D'ailleurs, aujourd'hui encore, dans les quartiers grecs de Constantinople, on appelle *γεωμέτριδες* (sing. *γεωμέτρης*) ceux qui flânent dans les rues ; les Turcs les appellent « kaldyrymdžy-baschy », c'est-à-dire « chefs des réparateurs du trottoir, chefs-paveurs » (3).

Jean Kyriotes était donc un « géomètre » de cette espèce. C'est pourquoi il put dire de lui, dans une épigramme intitulée *Εἰς ἑαυτόν* (*Carm.* 52, col. 930, p. 293, 9) :

... καὶ γ ῆ ν π α τ ῶ σοῖς (Χριστοῦ) νεύμασι καθημέραν
καὶ τὴν θάλασσαν σῇ κυβερνήσει πλέω...

C'était une habitude byzantine de prendre, en entrant dans la carrière monastique, un nom nouveau, qui commençait ordinairement par la même lettre que l'ancien. Il y eut cepen-

(1) Cf. Hom., *Od.*, XII, 428. On peut rapprocher de celle-ci des expressions employées par Virgile, telles que : remenso mari (*Aen.*, III, 143) ; pelagoque remenso (*Aen.*, II, 181) etc.

(2) C'est le prof. H. Grégoire qui a attiré mon attention sur l'hymne de Solomos.

(3) Je dois cette information à Madame Hudaverdoglu-Theodotos à Athènes.

dant des exceptions à cet usage (1). Le poète Jean, qui portait le beau nom de *Κυριώτης* (2), n'a-t-il pas pu prendre, en entrant au cloître, celui de *Γεωμέτρης*, comme d'autres prirent ceux d'*Ἀμαρτωλός*, *Καματηρός*, *Νηστευτής*, *Χαμαετός*, *Πτωχοπρόδρομος*, *Ῥακενδύτης*, *Ταπεινός*?

Poznan JEAN SAJDAK.

(1) Cf. N. A. BEES, *Manassis, der Metropolit von Naupaktos...* (*Byz.-Neugriech. Jahrb.*, vol. VII, [1928,29], p. 125).

(2) C'est peut-être par allusion à son nom que le poète dit à la Vierge Marie : *Κυριοτήτων κυριωτέρα* (*Or.* pour la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, *Patr. Gr.*, vol. 106, col. 844D) ; *κυριοτήτων κύριε* (*Hymn.* IV, 9, col. 864 ; p. 72 Sajdak).

" L'HISTOIRE BYZANTINE ,,
DE GEORGES PACHYMÈRE

Un nouveau témoin : « l'Athen. Gennad. 40 »

Les congrès internationaux ont de multiples avantages ; le plus réel est sans doute celui de faire lier de fortes relations entre spécialistes. Les promesses de collaboration,émises dans l'atmosphère studieuse des grandes assises, ont toujours dans la suite quelque effet tangible. Je viens d'en faire, au profit de Pachymère, la bienfaisante constatation.

M. le dr. V. Grecu, directeur du Séminaire de byzantinologie à l'université de Cernăuți, rencontra, au dernier moment, au cours d'une visite aux bibliothèques d'Athènes, un fragment considérable de l'œuvre historique de Pachymère. L'heureux chercheur voulut bien s'attarder pour en prendre, à mon attention, une description succincte. J'appris ainsi qu'une copie relativement ancienne (XVIe siècle), existant au *Gennadeion* mais portée nulle part sur les catalogues imprimés, avait échappé à mes premières investigations. Mr. Campbell Scoggin, conservateur , voulut bien permettre au représentant de notre Institut dans la capitale grecque, le R. P. Rémoundos, d'étudier le manuscrit et d'en faire photographier certaines parties. Au distingué professeur dont la vigilante et jeune amitié me permet de compléter et peut-être de clore le dossier d'une très intéressante chronique, au directeur dont la libéralité a mis le précieux codex à ma portée, enfin au distingué confrère qui m'a fourni, avec son obligeance coutumière, tous les renseignements désirables, je suis heureux de témoigner publiquement ma plus entière gratitude.

Fidèle à la méthode antérieurement suivie, je diviserai mon exposé en deux paragraphes. On aura, d'une part, la description du manuscrit en question ; de l'autre sera fixée

la place qu'occupe le nouveau témoin dans la tradition et l'importance qu'il pourrait avoir pour l'établissement du texte.

1. Description sommaire du « Gennad. 40 »

Le manuscrit forme un gros volume de 1005 *pages*, bien relié et en parfait état de conservation comme il sied à une maison américaine. Les feuillets mesurent 225mm × 160 mm. et comptent, pour la seule partie qui nous intéresse, uniformément 26 lignes à la page, avec, en moyenne, 45 lettres à la ligne.

La composition du volume, au contenu d'ailleurs homogène, est assez arbitraire. Voici le détail des pièces qu'il contient d'après les notes du P. Rémoundos et le relevé que le professeur hongrois G. Moravcsik y a consigné à la date du 18 novembre 1930 :

P. 17-128 (1) : Georgios Pachymeres, édit. Bonn. I, 11^{1}-123^{2} *Γεωργίου τοῦ Παχυμέρη ῥωμαϊκῆς ἱστορίας λόγος πρῶτος. Κεφάλαιον τοῦ πρώτου λόγου. Inc. Γεώργιος Κωνσταντινουπολίτις* (sic) *μὲν τὸ ἀνέκαθεν.* — Des. *οἱ ἔξω δὲ ταῖς τειχομαχίαις περιῆσαν πετροβόλοις βάλλοντες.*

P. 129-134. Nikephoros Gregoras (conf. edit. Bonn., I, 295^{10}-297^{3}. Simple fragment transcrit par un copiste chargé de confronter sur l'édition de H. Wolf (Bâle 1562) le texte d'un autre manuscrit. *Inc.* : « p. 30^{38} *κίνδυνον. φρικωδέστεροι.* Nulla ibi lacuna. p. 85^{31} *βουλήσεως ἦν. τοὺς δ' ἀναγκασθέντας*, non est ibi lacuna. p. 134^{35} *καὶ ὑποβολιμαῖον.....* — *Dés.... ὁ βασιλεὺς καταπλεύσας οὐχ εἶλε.*

Entre la page 134 et la page 145 il n'y a que trois feuillets blancs non numérotés. Régulièrement le texte devrait donc repartir sous l'indice 140 (= 134 + 6).

(1) La page 17 est la première page de texte. Le volume débute par six feuillets vides non numérotés par le relieur. Suivent deux autres feuillets non paginés mais de même papier que le corps du manuscrit. Au sommet de la première page se trouvent une brève notice en français sur Pachymère et le copiste ; au milieu, sur la gauche, deux cachets indistincts.

P. 145-875. Skylitzes (Kedrenos, edit. Bonn., II 43[10]-638[3]. *Σύνοψις ἱστοριῶν ἀρχομένη....* Inc. —*Τὴν ἐπιτομὴν τῆς ἱστορίας ἄριστα μὲν....* Des. *καὶ βασιλεὺς αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ἀναγορεύεται.* Sic finit Cedren. p. 662.

P. 875-1005. Continuatio Schylitzae (ibidem 641[1]-744[10]. Le texte débute en pleine page par ce titre en capitales : *ΙΣΑΑΚΙΟΣ Ο ΚΟΜΝΗΝΟΣ.* Inc. *Τὸν μὲν οὖν τρόπον...* — Des. *καὶ τὰ μὲν κατὰ τὴν ἀναίρεσιν τοῦ λογοθέτου τοιοῦτον ἔσχε τέλος.*

Au bas de cette dernière page on lit cette longue signature :

Τῇ ἐσχάτῃ τοῦ φεβρουαρίου μηνὸς ἐς τέλος ἐξήνεγκε (ἐξήνεγκα codex) *τήνδε τῶν ἱστοριῶν συγγραφὴν Χριστοφόρος Ἄουέρος τῇ πατρίδι γερμανὸς, ἀναλώματι καὶ ἐράνῳ ἅπασι τοῖς φιλογραμμάτοις Γεωργίου Ἀρμηνιακοῦ τοῦ αὐτοῦ δεσπότου διὰ παντὸς καὶ κατὰ παντὰ τιμητέου* (ex *τυμητέου* in margine correctum) *τῶν Ῥουθένων καὶ Βάβρων ἐπισκόπου ἐν τῇ Ῥώμῃ πρὸς Παῦλον τὸν τρίτον τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν κυβερνέντα ἐνδόξως πρεσβεύσαντος ἔτει χιλιοστῷ πεντακοστῷ τεσσαρακοστῷ τρίτῳ.*

Les deux personnages nommés par cette souscription sont bien connus d'ailleurs. Georges d'Armagnac, dont la munificence inspire la gratitude du copiste, est cet évêque de Rodez, administrateur du diocèse de Vabres, qui, après avoir débuté à Venise dans la diplomatie, représenta la France auprès du pape Paul III de 1540 à 1545 (1). Protecteur des lettres, ce prélat fit reproduire, entre autres, par un seul copiste de nationalité allemande, Christophore Auer, vingt cinq manuscrits, qu'il déposa par la suite dans la Bibliothèque royale de Fontainebleau (2). Tous portent, à quelques variantes près, la même dédicace finale. Celui dont nous nous

(1) Sur la vie et la carrière de Georges d'Armagnac, voir l'article récent que CH. SEMERAN lui a consacré dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. IV, 1924, col. 263-267. Un seul mot, trop vague, est dit de ses relations avec Auer.

(2) Cf. H. OMONT, dans la *Revue des Bibliothèques*, t. II, 1892, p. 159 sq. L'œuvre du copiste allemand fut plus considérable que ne le laisserait croire ce dernier relevé. Cf. M. VOGEL UND V. GARDTHAUSEN, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*. Leipzig, 1909, p. 428-430.

occupons, terminé de même, devrait s'ajouter aux précédents dans le liste des *Parisini* dressée par Omont. Pour éviter que l'erreur déjà commise par un lecteur français à la page 16 (non numérotée) du manuscrit (1) ne soit répétée par le paléographe qui décrira le fonds grec du *Gennadeion*, il ne paraît pas superflu de revenir quelque peu sur le contenu du manuscrit.

L'ordre des matières marqué plus haut ne comprend que des œuvres historiques : 1) un long fragment de Pachymère 2) quelques pages seulement de Grégoras, 3) Tout Skylitzès tant dans le texte de Cédrénus que dans la *Continuatio*.

Tel quel ce recueil paraît fait de pièces et de morceaux. Il est même difficile de voir dans la juxtaposition de ces divers éléments une compilation originale. Tout au contraire porte à croire que le volume a été composé après coup de cahiers volants mis de préférence bout à bout parce que portant des textes de même nature. En effet :

1°) On y rencontre autant de groupes d'écritures différents (car celles-ci sont nombreuses) qu'il y a d'œuvres séparées.

2°) On ne comprendrait pas autrement pourquoi les textes pris à Pachymère et à Grégoras se présentent dans un état si fragmentaire. L'*Histoire* de Pachymère comme celle de Skylitzès devait former un ensemble considérable. Dès lors ou bien le copiste n'a pas achevé de la transcrire ou bien la plus grande partie s'en est perdue ; de toute manière ce qui nous en est parvenu ne devait pas,semble-t-il, primitivement, dans l'intention du propriétaire, être réuni à l'œuvre massive du dernier historien cité. Surtout la présence, entre ces deux blocs, de quelques pages tirées de Grégoras n'est explicable que par le souci de recueillir en un même endroit des fragments épars de même nature.

Quoi qu'il en soit, toutes les pièces de ce dossier historique proviennent du même atelier (2). Il y a, en effet, à travers

(1) On y lit, en effet, tracée au-dessous d'une autre consacrée à Pachymère, la note suivante : « *écrit par Christophe Awer allemand l'an* 1543 ».

(2) Le manuscrit, comme nous l'établirons plus bas, dut être

tout le volume, unité de travail,saisissable en ce point qu'un seul maître d'œuvre a organisé et distribué la copie. La preuve en est qu'une même main, que je ne puis malheureusement pas identifier faute d'éléments de comparaison, a transcrit de place en place, mais principalement au début des ouvrages ou des extraits, les titres et les lignes de départ (1). C'est elle aussi qui a paginé tout le volume ; c'est elle surtout qui a tracé, tout à fait à la fin, p. 1005, la signature relevée ci-dessus.

Donc en dépit de leur provenance diverse, toutes les matières contenues dans ce manuscrit furent transcrites à une même époque, dans le même endroit. Mais quand et où ?

Il est d'abord sûr que, bien que leurs noms y soient tracés, ni Georges d'Armagnac ni Christophore Auer n'ont rien à faire avec ce manuscrit. La souscription qui termine celui-ci n'est, en effet, pas un autographe du scribe allemand, dont l'écriture est singulièrement plus calligraphique (2). D'ailleurs l'original de ce petit texte, reproduit plus haut, existe encore ; on le trouvera dans l'actuel *Parisinus* 1721 qui offre précisément, cette fois de la main même de Christophore, une copie de l'Histoire de Skylitzès datée, elle aussi, du 28 février 1543. Inutile d'imaginer que le scribe, attelé à deux tâches parallèles, les a terminées le même jour, moyennant le concours de quelques auxiliaires. Car, outre que la signature de Christophore n'apparaît nulle part, il y a, en tête des fragments tirés de Grégoras, des renvois à l'édition plus récente (1562) de H. Wulf. Le manuscrit se trouve être ainsi sûrement postérieur à la première moitié du XVIe siècle ; il pourrait même appartenir au siècle suivant ; il date, en tout cas,de l'époque où le *Parisinus gr.* 1723, auquel, nous le verrons,est emprunté le texte de Pachymère, n'avait encore primitivement porté qu'une cote, le n° 521, sous lequel il est cité (3).

transcrit sur plusieurs prototypes de la Bibliothèque Royale. C'est donc, très vraisemblablement, dans le cercle des scribes, attachés, au XVIe siècle, à cet établissement qu'il faudrait chercher.

(1) v. g. pp. 17, 129, 130, 133, 145, 87 .

(2) Voir un bel échantillon de sa main dans H. OMONT, *Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècles.* Paris, 1887, p. 11.

(3) P. 17. Outre ce numéro d'ordre, le même codex en a connu d'autres : 557, 2558 et enfin l'actuel 1723. Cf. *Byzantion*, t. V, 1929-30, p. 161.

Sans nul doute, cette chronologie pourrait être précisée. Malheureusement aucune bibliothèque de Turquie ne saurait me fournir les éléments d'une solution. Abandonnant donc à la sagacité d'érudits mieux placés la solution du facile problème dont le résultat, d'ailleurs,n'est pas essentiel à mes recherches, je crois pouvoir déterminer le milieu précis où l'*athen. gennad.* 40 dut être copié. Ce fut presque sûrement à Fontainebleau, peut-être à Paris, en tout cas dans la Bibliothèque du roi pour la Bibliothèque de l'Université. Peut-être le retrouverait-on sur les plus anciens catalogues dont l'édition par Omont n'est pas à ma portée. En tout cas, le sommet de la page 17 porte un sceau avec cette légende significative BIBLIOT. UNIVER. Il ressort suffisamment de ce que nous avons dit plus haut que le texte de Skylitzès (pp. 145-1005), c'est-à-dire la presque totalité du volume, a été pris à l'actuel *Parisinus gr.* 1721 (1). En ce qui concerne les courts fragments de Grégoras (pp. 129-134), je ne puis, à distance, faire qu'une supposition ; ils doivent provenir du *Paris. gr.* 1723, ou peut-être du *Paris. gr.* 1724, qui est, lui aussi, de la main d'Auer. Quant au long extrait de Pachymère (pp. 17-128), je vais prouver de manière, je crois, décisive à quelle source il a été puisé.

II. Le « Parisin. gr. 1723 », prototype de l'« Athen. gennad. 40 » (pp. 17-128).

Dès la première page, une note marginale déjà signalée en avertit le lecteur. On y lit : Et in B. R. nu. 521 (1). Les tables de concordance dressées par Omont ne permettent pas de résoudre cette facile énigme ; mais nous avons pu faire sur place la preuve que le n° 521 de la Bibliothèque royale s'identifie bien avec l'actuel n° 1723 de la Bibliothèque nationale.

On pourrait cependant croire que cette cote ne figure à l'endroit cité qu'à titre de référence ; elle n'implique pas, en

(1) En tête du texte de Skylitzès (p. 145) se lit l'avis suivant : *Est in B. R. nu.* 73. C'est là sans nul doute la plus ancienne cote de l'actuel *Parisinus gr.* 1721. Il serait aisé sur place de vérifier le fait.

effet, une nécessaire dépendance dont l'évidence apparaîtra dans la comparaison des textes.

Il n'y a aucun argument à tirer de la disposition ou de la répartition des matières, les pièces adventices que l'on retrouve en tête de tous les autres manuscrits faisant ici toutes complètement défaut ; d'autre part, les livres VII-XIII y manquent également, dont l'examen nous eût permis de les rattacher immédiatement à l'un ou l'autre de nos trois manuscrits sources. L'enquête est donc à faire dans le détail du texte.

Nous procéderons d'abord par voie d'exclusion, sous forme de proposition énoncée.

1°) Le *Gennad.* 40 *ne provient ni du Monac. gr.* 442 *ni de ses dérivés.* Les divergences apparaissent dans le titre même du début : *Ἱστοριῶν συγγραφικῶν πρώτη* d'une part et *Κεφάλαια τοῦ πρώτου λόγου* d'autre part. Elles deviennent incompatibles dans l'appareil critique. Voici quelques exemples caractéristiques relevés sur les cinq premières pages de l'édition de Bonn : 11[1] *Νικαιάθι* Aaa[3] = *Monac. graec* et ses dérivés : *ἐν Νικαίᾳ* G = *Gennad.* 40 ; 11[7] *ἄνωθεν* Aaa[3] : *ἄλλοθεν* G ; 12[7] *καὶ κατὰ μικρὸν* Aaa[3] : *κατὰ μ.* G. ; 13[11] *ἐπὶ μεῖζον* Aaa[3] : *εἰς τὸ ἀκμάζον* G ; 14[8] *τί καὶ ὅπως* Aaa[3] : *τί* G. ; 14[8] *ἀντιμηχανωμένου* Aaa[3] : *ἀντιμαχοῦντος* G ; 15[13] *θαλάσσης* Aaa[3] : *θαλάττης* G. ; 15 *οὐκ ἐς μακρόν* Aaa[3] : *οὐκ ἐς μικρὸν* G. ; 16[8] *ὄρεσιν* Aaa[3] : *τοῖς ὄρεσιν* G. ; 16[2] *εἴ πη* : *εἰ ποῦ* G. ; 16[2] *ὁ πλοῦτος* Aaa[3] : *πλοῦτος* G. ; 17[14-15] *ἐπαναστρέφειν* Aaa[3] : *μεταναστρέφειν* G. etc. etc.

L'hypothèse que G pourrait dépendre du groupe Aaa[3] est à peine soutenable devant un tel tableau. Une constatation la rend absolument impossible ; c'est qu'on trouve en G des membres de phrase manquants aux trois autres témoins ; v.. g. B. 17[12-13] : *καὶ ἀντισχόντων - τὰ ἡμέτερα* ; 24[14] : *νύκτωρ καὶ καθ' ἡμέραν* etc.

2°) *Le gennad.* 40 *ne provient ni du Barber. gr.* 203-204 *ni de son dérivé.*

La parenté de G avec le groupe Cc n'est pas plus étroite, comme il ressort du relevé suivant dressé sur les pages 18-22 de Bonn. 19[14] : *κατατρέχοντας* G : *καταστρέφοντας* Cc ; 19[16] *ὅτ' ἐκεῖνοι* G. ; *ὅτε ἐκεῖνοι* Cc ; 20 *ἀφεμένοις* G : *ἀφιμένοις* Cc ;

κενωθεισῶν G. : *κενωθέντων* Cc ; 20[12] *πρότερον* G : *πρὸ τέλους* Cc ; *καὶ τοῖς* G : *τοῖς* C ; 20[32] *καταστήσομεν* G : *μεταστήσομεν* Cc ; 21 *λάβοιτο* G : *λάβηται* Cc ; *ὅ τε τηνικάδε* G. : *ὁ τηνικάδε* Cc ; *ἀλλ' εἰ μὴ* G.: *ἀλλὰ μὴ* Cc ; *καταπεδούμενος* Gc.: *κατεμπεδούμενος* Cc ; *Οὕτως εἰπόντος* G. : *Οὕτως εἰπόντα* Cc..... ; 58[4] *θόρυβον* G : *πόλεμον* Cc ; 59[10] *κακοὶ* G : *πανοικὶ* Cc ; 59[13] *προσγενεῖς* G : *συγγενεῖς* Cc...

Inutile d'allonger ce tableau. Il y a d'ailleurs aussi en G des expressions ou des membres de phrases qui ne devraient pas manquer à Cc, s'il y avait vraiment dépendance de l'un envers l'autre. Tel est, par exemple, le cas des mots et péricopes suivants : 20. *εἶχον αὐτόθεν χειροῦσθαι* G : *εἶχον αὐτόθεν* C ; 24 *τὸν δέ γε* G : *τὸν δὲ* C ; 60[7] *ὑπὸ μυστικὴν* G : *μυστικὴν* C ; 68[5] *καὶ πῶς - ταῦτα* G : om. C ; 141[14] *ὁ Ἀλέξιος - ἀποκρουόμενος καὶ* G : deest C etc.

3° *Le Gennad.* 40 *est étroitement apparenté au Barber. gr.* 198-9 *et à son dérivé, Parisin.* 1723.

Reste le groupe Bb (= *Barber. gr.* 198-9 et *Parisin. gr.* 1723). Les signes d'étroite affinité de ces manuscrits avec le *Gennad.* 40 sont visibles au premier coup d'œil. Il y a d'abord partout identité de titres, ce qui ne se vérifie nulle part ailleurs ; en outre les trois premiers chapitres du livre I sont transcrits de part et d'autre d'un seul trait, sans séparation d'aucune sorte, particularité que n'offre, non plus, aucun autre témoin ; d'autre part, les mots ou textes omis par les deux manuscrits de Rome et de Paris le sont aussi, sans aucune exception, par celui d'Athènes, celui-ci ne comprenant aucun terme ou expression que les autres n'aient pas. On retrouve également ici et là :

1°) les mêmes omissions, ailleurs inexistantes, v. g. Bonn I 11 *ἐν* devant *ἀνακτόρων* ; 14[1] *μάλιστα* ; 17[11] *κἀντεῦθεν - φυλασσόντων* ; 21[15] *πρὸς γάμον - συμπράττειν* ; 21 *δὴ* après *ᾧ* ; 57[9-10] : *καὶ ἅμα - παμπληθεί* etc...

2°) les mêmes leçons caractéristiques par lequel le groupe Bb se différencie des autres témoins. Dans les tableaux comparatifs dressés plus haut il n'y a pas un cas où à côté de G on ne puisse ajouter b.

4°) *Le Gennad. gr.* 40 (= G) *dérive directement du Parisinus gr.* 1723 (= b).

La note marginale *Est in B. R.nu.*521, mise en tête du codex, prend maintenant le sens d'une indication précise et rattache sûrement, dans l'esprit du « *rubricateur* », le manuscrit qui la porte à son original (1). On pourrait en trouver la preuve dans la comparaison minutieuse des textes. Voici, à titre d'indication, quelques exemples relevés au hasard dans Bonn I 56-61. Page 56 *ὑπελέλοιπτο* bG : *ὑπελέλειπτο* B ; 57[10] *δέοι* bG : *δέει* B ; 59 *οὐκ ἦσαν* bG : *οὐκ ἤκουσαν* B ; 60. Le passage *τοῖς συγγενέσι - τῆς δυσπραγίας* se trouve dans le texte en B ; le copiste de b, l'ayant omis par mégarde, l'a relevé, une fois conscient de son erreur, dans la marge inférieure. En G, par contre, il n'y en a pas trace, le scribe n'ayant remarqué ni l'appel ni le membre de phrase que celui-ci visait.

Il ne paraît pas inutile de dire, en terminant ce trop long examen, un mot de la qualité de cette copie, car, bien que G dérive sûrement de b, il y a entre ces deux exemplaires de telles divergences de graphies qu'on pourrait, à première vue, les croire étrangers l'un à l'autre. Une collation minutieuse des dix premières pages du manuscrit m'ont persuadé qu'à peu près partout les écarts des textes sont dûs à des cacographies, très rarement à des corrections intelligentes. Le copiste, piètre helléniste et paléographe inhabile, a commis un si grand nombre de bévues que les transcrire serait souverainement oiseux. Voici cependant quelques indications qui caractériseront suffisamment sa manière :

Simplifications orthographiques par contraction : *οὐμον* = *οὐ μόνον*, *ὅτε κεῖνοι* = *ὅτε ἐκεῖνοι*, la suppression de la voyelle devant *κ* est à peu près constante : *κες μικρὸν* = *καὶ ἐς μ.* ; *τὴν περ* = *τὴν ὑπὲρ* ; *τῶ ρυβεῖν* = *τῷ θορυβεῖν* ; *ἐδίδουν κες μικρὸν* = *ἐδ. κ α ὶ ἐ ς μ.* ; *συχνάκις σχυρὸς* = *συχνάκις ἰσχ.* ; *τὰς κηνὰς* = *τὰς σκηνὰς* etc. etc...

Cacographies dues à la négligence et à l'ignorance du scribe : *οὐ καννυστὰ* ; *παρουσησϋ γχύσεως* ; *ἐζόγου* pour *ἐξ ὅτου* ; *ἐπέθημε νο κρατῶν* ; *ἀ ειπο τῶν* = *ἀεὶ ποτ' ὤν* ; *μάλλακα πελούμενος* = *μάλα κατεμπεδούμενος*.

(1) Le P. Rémoundos transcrit : *Et in B. R.*, mais fait remarquer que la leçon : *Est in B. R.*, beaucoup plus naturelle, est possible,

Absence totale de ponctuation et de division. C'est à peine si le copiste, imitant l'exemple de son original, dispose, de ci de là, en marge quelques capitales. Les esprits sont sacrifiés presque partout avec la même insouciante liberté.

Signes tachygraphiques et abréviations point ou très mal résolus. Ainsi *κ* est transcrit *μ* dans le corps des mots, v. g. *ἐπέθημε*. A cela rien d'étonnant, car ces deux lettres sont si ressemblantes en b qu'en dépit de leur module différent elles pouvaient être confondues par un lecteur ignare ou distrait. Le signe abréviatif de *καὶ*, employé couramment par b, est constamment lu *δὲ* ; le groupe *στ* n'a pu être identifié, v. g. *ἐπὶ αλμένα*. D'autre part *εν* final ou bien n'est pas relevé ou bien est transcrit *ον*,, *λον*, *εον*, *ενον*, ce qui est caractéristique de la dépendance de b et G. On peut s'en rendre compte, en comparant sur ces points précis leurs deux écritures. D'autres confusions ont une origine identique ; ainsi *γ* est pris tantôt pour *σ* (p. 25[12] du manuscrit, *μὴ ὅτι σε*) tantôt pour *τ* (p. 61[6] *ἠπείτοντο*) ; le groupe *ει* est transcrit *α* (p. 27[12] *εἰσέπατα*), tandis qu'ailleurs (p. 62[5]) *ξ* devient *ϱ* : *ἐϱελθόντες* etc.

***

Le codex *athen. Gennad.* 40 n'est donc, pour le fragment qu'il contient de l'Histoire de Pachymère, qu'une copie très défectueuse d'une autre copie, le Paris. gr. 1723. L'éditeur, qui a l'avantage de posséder l'original reproduit par ces deux témoins doit, s'il veut faire œuvre utile et claire, négliger ceux-ci dans tous les endroits où ils n'apportent pas à la solution de certaines difficultés des données personnelles. Ce cas sera partout celui de G qui, de ce chef, n'offre plus de grand intérêt que pour les bibliophiles amateurs de reliures anciennes ou les bibliothécaires soucieux de grossir avant tout le nombre des manuscrits grecs confiés à leur garde. On trouvera sans doute que nous nous sommes trop attardé sur un témoin d'aussi basse catégorie. Peut-être le futur éditeur de Skylitzès sera-t-il d'un avis différent et nous saura-t-il gré de lui avoir fourni, s'il ne les avait pas, les éléments d'une rapide solution ; ce qui lui épargnera ce que je n'ai pu éviter : une certaine perte d'argent... et de temps.

Kadiköy. V. LAURENT, A. A.

UN DISCOURS DE CONSULAIRE SOUS JUSTINIEN

Les motifs et les suites, c'est-à-dire le passé et l'avenir, des *Novelles* de Justinien sont beaucoup mieux connus que n'en est l'histoire contemporaine ; nous ignorons notamment par quels moyens ces lois souvent si longues et bondées de détails furent portées à la connaissance des populations éloignées de la capitale. Selon l'épilogue conservé à la fin de certaines novelles, Tribonien ou tel autre grand fonctionnaire à qui le décret fut adressé devait le faire communiquer à ses subordonnés par *ἔδικτα*, *προθέματα*, *προγράμματα* ou *κηρύγματα*, mots signifiant tous un même genre d'avis officiel. Mais après en avoir reçu communication, que faisaient de cette loi les gouverneurs des éparchies? Comment s'y prenaient-ils pour en effectuer la publication ou — si le mot est permis — la vulgarisation?

Voilà sur quoi nous sommes mal renseignés. Des indications tendant à résoudre ce problème se trouvent dans un document, dont les deux tiers ont survécu, gravé sur un grand piédestal de Sardes (1). Ce qui nous en reste, imprimé il y a cinquante ans d'après une copie défectueuse (*Μουσεῖον κ. Βιβλ.* 1878-1880, p. 183 ; cf. *Eph. epigr.* V, p. 56, n° 145) mérite bien d'être repris.

Voici un texte meilleur de ce curieux document (Fig. 0) :

μεγάλης δικαιοσύνης ἐστὶν ὑπόδιγμα
τὸ μηδένα βλάπτειν καθάπαξ · ποθ[εῖ-]

(1) Bloc de marbre, haut. 2,09 m., larg. 0,95 m., épaisseur 0,83 m. Lettres : 0,02 - 0,03 m. Sur la face portant notre texte se trouve une dédicace latine à Septime Sévère, dont deux lignes se lisent encore : CIL, III, 7105 ; sur le côté gauche l'inscription de 459 : CIG, 3467 = LBW, 628 = *I. gr. chr. d'A. M.* 322 = *Anatolian Stud.* p. 36 s.

ται μᾶλλον μὲν οὖν τοὺς ἀδικοῦ-
ντας μεταρυθμίζειν ἐπὶ βελτίο-
να βιωτὴν καὶ παρασκευάζειν εἰρη-
νέαν ἀσπάζεσθαι τὴν κατάστασιν· τὸ
τοιοῦτο κ- θεῖόν ἐστιν παράγγελμα
κ- τοῖ(ς) νόμοις ἐπιτηδεύιται κ- βασιλεῖ
τῶ μεγάλω καταθύμιον πέφυκε. οὕ-
τως οὖν ἕκαστος διάγων ἀεὶ ἕξει τόν τε
θ(εὸν) κ- τοὺς νόμους εὐμενεῖς κ- τὸν βασι(λι)κὸν
συνεπαμύνοντα σκοπόν, ὁ δὲ τούτων τ[ἀ-]
ναντία διαπραττόμενος μησιτὸς εὑρίσκετε
παρὰ τῶ θ(ε)ῶ κ- τοῖς καλῶς κειμένοις νόμοις [ἐναν-]
τίος καθίσταται κ- βασιλέα τὸν κράτιστον εἰς ὀργὴ[ν]
δικέαν διαφίστησι· πᾶς γὰρ ὁ πώσποτε βλάπτει[ν]
σπουδά[ζ]ων τινὰ τὰς κολάσις ποικίλας ἕξει δικ[έως]
τῶν οἰκείων ἁμαρτημάτων εἰς ἕκαστα, κ- ποτὲ μὲν [κε-]
φαλικαῖς ποιναῖς ὑποβάλλεται, ἄλλοτε δὲ μελῶν
ὑφίσταται τὴν ἀφέρεσιν, ἐνίοτε δὲ κ- τῆς ἐνεγκαμ[ένης]
ἢ κ- πλιόνων τόπων τῆς ἡμετέρας πολιτίας ἀπελα[ύ]-
νεται πρὸς τὴν τῶν ἁμαρτημάτων ἀπανθρωπίαν τε
κ- κουφότητα. ἅπαντες γὰρ οἱ τῶ ἡμετέρω προγράμματ[ι]
περιεχόμενοι τὴν συνίδησιν τῶν πλημμελημάτων ἐσχ[η-]
κότες κατήγορον ἑαυτοὺς καταφανῆς τοῖς ἡμετέ[ροις]
δικαστηρίοις μέχρι κ- νῦν τε πεποίηνται, ἀλλὰ κ- κε[λευστικαῖς]
κληθέντας φωναῖς κ- ἐδίκτω προτραπέντες ποι[ήσασθαι]
τὴν ἰδίαν ἐμφάνιαν ἐπὶ τῶ συννόμως ἀπολογή[σασθαι]
[σπεύδουσιν (?) . . . . . (lignes 29-42 effacées)

Traduction : « C'est une preuve de parfaite justice de ne jamais nuire à personne ; encore plus doit-on désirer convertir à une vie meilleure ceux qui font le mal et leur inspirer l'amour d'un ordre pacifique. Voilà ce qui est ordonné par Dieu, préconisé par les lois et cher à l'esprit du grand empereur. Aussi, quiconque se comportera ainsi, jouira toujours de la bienveillance de Dieu et des lois et de l'appui de la volonté impériale, tandis que le contrevenant, haï de Dieu, se déclare ennemi des lois salutaires, et provoque le très puissant empereur à un juste courroux. Car quiconque offense autrui en quelque manière, avec intention, recevra

justement pour ses forfaits des châtiments différents selon les cas ; tantôt il sera soumis aux peines capitales, tantôt il subira l'ablation de membres, tantôt il sera banni de son pays natal, voire même de la plupart des lieux de notre empire, selon le degré d'atrocité ou de légèreté de ses méfaits. Car tous ceux qui sont visés par notre proclamation, accusés de leurs méfaits par leur conscience, non seulement se sont fait connaître jusqu'à présent à nos tribunaux (ou : n'ont pas échappé à la vigilance de nos tribunaux), mais encore, convoqués impérativement, et exhortés par édit, se hâtent de se présenter spontanément pour se défendre conformément à la loi... »

En tête du document, sur le bloc disparu qui formait sans doute le chapiteau du piédestal, se trouvaient probablement ces mots latins : [*N. N. v. c. Lydiae praeses dixit* :] ; cp. le procès verbal d'un débat devant le *praeses*, MITTEIS-WILCKEN *Chrest.*, II, 2 n° 97 (390 après J.-C.) ; *Inscr. gr. chrét. d'A. M.* 220 *bis* ; BRUNS-GRADENWITZ, *Fontes i. R.*, 7e éd., n° 191 (368 après J.-C.).

Parmi les mots rares sont à remarquer :

l. 4 : *μεταρυθμίζειν* ; cp. *Nov.* 26, 3 : *τοὺς ἰδιώτας δὲ ῥυθμίζειν τῷ νόμῳ δικαίους.*

l. 16 : *διαφίστησι* ; verbe inédit dont le sens est pourtant clair.

l. 20 : *ἐνεγκαμ[ένης]* ; *πόλεως* ou *χώρας* est sous-entendu. cette acception devint courante : *index graecitatis* d'Anne Comnène (éd.de Bonn). Pour *ἐνενκοῦσα* avec même signification, voir *Anatolian Studies pr. to Ramsay*, p. 34, n. 1.

l. 26 : *κε[λευστικαῖς]* ou *κε[σαρίαις]*, restitution qui paraît possible, car Justinien portait le titre de *Κεσαρ*, *Inscr. gr. chrét. d'Asie Min.* 220 ; *CIG*, 8636.

Le personnage qui dicta ce discours gouvernait certainement l'éparchie de Lydie dont Sardes était métropole. « Nos tribunaux » (ll. 25-26) ne peuvent qu'être ceux de l'*ἐνδοξότατος ἔπαρχος*, et il s'en réfère à « notre annonce » (*πρόγραμμα*, l. 23), c'est à dire l'affiche officielle du gouverneur exposant sans doute au public lydien le texte des lois dont il parle ici

(ll. 8, 11, 14). Dans la première moitié du document, il explique le but visé par certains décrets impériaux et, tout en les résumant, souligne les dangers encourus par ceux qui auraient commis des actes prohibés ; dans la seconde moitié (l.23 suiv.) il semble donner sur la procédure à suivre par les inculpés des précisions qui nous échappent par suite de martelage des ll. 29-42. C'est dans la première partie que nous apprenons de quelles lois il s'agit ; lui-même nous les indique en faisant de son langage l'écho des paroles législatives. Ces décrets qui le préoccupent sont les Novelles 8 et 17 (16 et 21, dans le recueil de Zachariae von Lingenthal) ; elles n'en font réellement qu'une seule, car le nº 17 commence par citer le nº 8 (*Nov.* 17, pref.) et plusieurs de leurs chapitres contiennent des prescriptions presque pareilles. Pour se rendre compte des ressemblances qu'il y a entre notre document et ces deux Novelles il suffit de comparer les lignes suivantes avec ces phrases de Justinien :

avec l. 1 : *Nov.* 17, 15 : *παράδειγμα σωφροσύνης.*
» 5-6 : » 17, 2 : *μὴ... στασιάζειν, ἀλλὰ πᾶσαν εἰρήνην εἶναι ταῖς πόλεσιν.*
» 7-9 : » 17, 17 : *ταῦτά σε θεῷ καὶ τοῖς νόμοις καὶ ἡμῖν προσφιλῆ καταστήσει.* Même idée sous forme négative : ll. 13-16 (1).
» 11 : » 17, 13 : *ὅ τε νόμος ἥ τε τῆς βασιλείας εὐμένεια.*
» 12 : » 8, 12 : *ὥστε τὸν ἡμέτερον σκοπὸν ἅπασι γενέσθαι φανερόν.*
» 17-18 : » 8, 8 : *ἐπεξιόντες δὲ τοῖς ἁμαρτήμασι... ὑπευθύνοις δὲ ἐπιτιθέντες πρὸς τὸν νόμον τὴν ποινήν.*
» 17, 5 : *φόνους δὲ... καὶ ἀδικίας οὕτω... μετελεύσῃ, κολάζων τοὺς ἁμαρτάνοντας κατὰ τοὺς ἡμετέρους νόμους.*

(1) La double répétition de l'écho est d'autant plus significative que la phrase se trouve dans l'*envoi* du décret ; ce ch. 17 est pour ainsi dire la signature de l'empereur.

Pl. 14.

» 17, 14 : *ὅπως ἂν γινώσκοι πόσον ἐστὶ τὸ ἀδικεῖν τε καὶ πλημμελεῖν εἰς ἑτέρους.*

» 18-23 : » 8, 8 : *ὅτι καὶ δήμευσιν καὶ ἐξορίαν ὑποστήσεται καὶ τὴν εἰς τὸ σῶμα βάσανόν τε καὶ τιμωρίαν.*

» 19-20 : » 17, 8 : *ἀπειλῶν αὐτοῖς... καὶ χειρὸς ἀφαίρεσιν.*

Ces coïncidences de mots et d'idées, trop nombreuses pour qu'elles puissent être fortuites, montrent bien que l'orateur connaissait les Novelles 8 et 17 ; si leurs phrases se mêlent avec les siennes, comme celles de la Bible avec les paroles d'un prédicateur, c'est sans doute parce que ces lois lui fournissaient le sujet de son discours. Et que celui-ci fût provoqué par leur premier affichage à Sardes cela paraît non moins probable. Le gouverneur, qui fait évidemment de la propagande, n'aurait guère parlé de la sorte qu'à propos de lois insuffisamment comprises et par conséquent neuves. L'affichage public est ordonné en principe par *Nov.* 8, 14 : *ταῦτα... πᾶσι τοῖς ἔθνεσι τοῖς ὑποτεταγμένοις φανερὰ... γίνεσθαι* — et plus clairement par *Nov.* 17, 16 : *προθήσεις δὲ τὸ ἰσότυπον αὐτῶν* (=*τῶν παραγγελμάτων*) *δημοσίᾳ* ; cette tâche incombe au gouverneur dès son arrivée dans la province. Il est également tenu de convoquer en assemblée solennelle l'évêque, le clergé et les principaux citoyens afin de leur communiquer ces décrets (*Nov.* 17, 16). Il est donc vraisemblable que le *πρόγραμμα* (l. 23) signifie l'annonce du gouverneur (1) contenant le texte intégral des Novelles 8 et 17 (*τὸ ἰσότυπον*), tandis que l'allocution prononcée par lui au cours de la séance solennelle se trouverait conservée dans notre document. La date de celui-ci se fixe sans peine, si notre explication est exacte. Nos décrets furent rendus par Justinien le 15 avril 535 (2) ; ce discours aurait donc été prononcé au printemps ou pendant l'été de la même année.

En admettant que notre thèse soit vraie, peut-on tirer de ce document des renseignements sur la publicité pratiquée

(1) Même signification, *P. Oxy.* 1101, l. 16.

(2) Pour la date, voir édition Zachariae (Teubner, 1881), I, p. 147, note 30.

au VIe siècle par les hauts fonctionnaires? Y avait-il des règles spéciales pour les discours de ce genre? On ne peut rien affirmer à ce sujet, car, aucun autre document de l'espèce n'étant connu, l'on ne peut en juger d'après ce seul échantillon. Pourtant deux phénomènes que nous constatons ici, et qui sont un produit des circonstances, auraient bien pu se trouver dans d'autres allocutions analogues à la nôtre. En premier lieu, le style ampoulé, la forme prétentieuse et recherchée ; nous avons déjà signalé plusieurs mots rares ; citons encore l'emploi emphatique d'*ἀπανθρωπία* et de *κουφότης* (ll. 22-23). Pour que le public prêtât l'oreille, il fallait probablement, comme dans la réclame moderne, éveiller son attention par des phrases imprévues ou bizarres. En second lieu, manque de précision et de détails ; à propos des Novelles 8 et 17, véritable code pénal, l'orateur ne fait qu'une vague allusion à trois ou quatre chapitres. Pour que l'attention du public ne se lassât point, les discours devaient sans doute être courts ; donc, si le texte à commenter était long, l'orateur se bornait forcément à en tracer les grandes lignes et évitait tout développement détaillé.

Il paraît en somme probable que l'éloquence de la propagande officielle du VIe siècle cherchait surtout à impressionner sans ennuyer, et que les traits exceptionnels remarqués dans notre document proviennent de cette préoccupation.

Oxford W. H. BUCKLER.

P.S. — M. J. Keil me communique une rectification à ma lecture. A la fin de la ligne 26, la pierre porte *KH* et non *KE*. Il faut évidemment restituer κη[ρύκων] φωναῖς, autrement dit κηρύγμασιν.

W. H. B.

BYZANCE COMME CENTRE D'IRRADIATION POUR LES MOTS LATINS DES LANGUES BALKANIQUES (1).

Que Byzance ait répandu parmi les langues balkaniques des mots d'origine grecque ayant trait à la civilisation, la religion, la jurisprudence etc. byzantines, rien de plus naturel et de plus compréhensible, mais qu'elle ait contribué en une certaine mesure aussi à y répandre des mots de pure origine latine, c'est là ce qui n'est pas évident de prime abord. Cependant il n'y a pas lieu d'en douter.

On sait que, jusqu'à l'établissement des Slaves vers le VIIe s., la péninsule balkanique était divisée en deux parties bien distinctes au point de vue linguistique. Une ligne imaginaire (2) tracée de l'embouchure du *Genysos* [= lat. médiéval *Scampinus* (3), sc. fluvius > aujourd'hui en alb. *Škumbi*] dans la mer Adriatique, vers le milieu de la péninsule à *Presidio* (4) (au sud de *Scupi* > skr. *Skoplje*), puis vers le nord-

(1) L'abréviation *skr.* veut dire : *serbo-croate.*

(2) Cette ligne de démarcation approximative a été d'abord tracée par Const. JIREČEK dans son ouvrage, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, I, p. 13. Je la place un peu plus au sud.

(3) C'est l'adj. latin tiré au moyen du suffixe *-inus* de *Scampa*, ville épiscopale de l'Albanie médiévale. Sur le problème de ce nom de fleuve, v. mon article sur la toponomastique illyrique paru dans *Glasnik zem. muzeja za B. i H.*, XXIX, p. 118.

(4) D'après Tab. PEUTINGERIANA, cette station se trouve près de celle portant le nom de *Ad Cephalon*, d'origine évidemment grecque. Cf. VULIĆ, *Teritorija rimskog Skoplja* , dans *Glasnik skopskog učenog društva*, I, p. 1-4 (avec le résumé français).

est près de *Serdica* > bulg. *Srědĭcĭ* (1) et à travers *Haemimons* (2) vers les bords de la mer Noire constituait à peu près la frontière entre le vaste territoire septentrional qui s'étendait jusqu'au Danube, territoire relevant originairement du latin balkanique, mais devenu entièrement slave, et celui qui englobait le territoire situé au Sud de la ligne de démarcation et dont une partie resta toujours purement grecque.

Il va sans dire que cette ligne de démarcation entre les deux langues de civilisation ne pouvait nullement constituer une espèce de mur infranchissable. Il y avait toujours des influences réciproques d'ordre linguistique de part et d'autre, de même que de civilisation. Je me suis attaché à plusieurs reprises déjà (3) à prouver l'influence que le grec exerçait sur le latin balkanique, source principale non seulement du roumain et de l'ancien dalmate, mais aussi de l'élément latin que l'on retrouve dans le langage albanais, en partie dans le grec byzantin et moderne, ainsi que dans le slave balkanique.

Voici deux nouveaux faits lexicologiques qui illustrent une fois de plus l'influence grecque sur le latin balkanique. Le mot lat. *fasciolu, -a,* diminutif de *fascia* > φασκία (4), se retrouve en roumain : *fașioara* « Streifen » avec le changement régulier de *sci* > ș de même que dans *fașe* « Windel » < *fascia,* tandis que dans la transformation qu'a subie ce mot en skr. *poculica* (5) « coiffe féminine » et en alb. *fk'ołe* « fascetto di lino », *s* du groupe *sci* fait complètement défaut. Or, on

(1) Cf. mon article dans la *Zeitschrift für roman. Philologie,* XLVI, p. 393, nº 24.

(2) Procope *de aed.* éd. Haury écrit ce nom de montagne *Αἱμιμόντου.* Il faut voir dans le premier élément de ce nom évidemment composé, le génitif latin de *Haemus* correspondant à la construction romane *urbs Romae,* cf. Meyer-Lübke, *Rom. Grammatik,* III, § 231.

(3) *Zeitschrift für roman. Philologie,* XLVIII, 398 et suiv., L, p. 484 et suiv.

(4) En ce qui concerne les mots byzantins et gréco-modernes d'origine latine, je renvoie une fois pour toutes à G. Meyer, *Neugriechische Studien,* III (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, v. 132).

(5) Pour plus de détails sur ce mot, v. mon étude dans *Archivum romanicum,* v. V.

constate la même disparition de *s* dans byz. *φακιόλιον* « turban », *φακιόλης* « serviette » ainsi que chez Hésychius s.v. *φακιόλια*. Ici, la disparition est due sans doute à l'influence du mot grec de sens rapproché *φάκελος* « faisceau, fagot, voile », mot (1) qui est entré à son tour dans quelques langues balkaniques (2).Ce phénomène inexplicable par le latin devient clair si l'on admet l'influence grecque qui a son centre à Byzance d'où elle se propageait au Nord de la péninsule de sorte qu'elle pouvait atteindre le latin d'où le skr.et l'alb. ont puisé ce mot.

L'autre exemple lexicologique très ancien montrant le croisement du mot latin avec le grec est constitué par *axungia* « graisse de voiture, vieux oing ». En roumain et en alb. ce mot montre le changement de *a* initial en *o*, fait qui ne s'explique pas par le latin : roum. *osînza* « panne de porc »,mac. roum. *usândze*, « Speck », alb. *ušuñε*, *ushûi-u* (Godin) « Schweinefett ». Or, en grec byz. nous avons aussi : *ὀξούγγι*, *ὀξύγγι* à côté de *ἀξούγγι(ον)* (3), *ξύγγι*. Le flottement entre *ου* et *υ* montre bien clairement qu'il s'agit de l'immixtion du grec *ὀξύς* (4) « piquant, aigre, acide ».

En dehors du vocabulaire, il y a aussi des faits phonétiques qui dénotent une communauté entre l'élément latin du grec byzantin et moderne et le roumain p. e. On sait que cette langue est très conservatrice quant au traitement de la pénultième inaccentuée latine, ainsi p. e. dans *picula* > *păcură*,

(1) Pour l'étymologie de ce mot obscur, v. Boisacq, *Dict. étym. de la langue grecque*, p. 1011.

(2) V. l'étude citée dans la note nº 5 p. 372.

(3) G. Meyer, *Etym. Wörterbuch der alb. Spr.* 19 donne aussi la forme *ašung* où *ng* au lieu de ñ ou *i*, montre que le mot en question a été emprunté par l'alb. à deux reprises, la première fois au latin balkanique et la seconde fois au grec moderne. Ce qui est curieux c'est que la forme avec *o-* se retrouve encore dans le dialecte de Siena en Italie : *ossoña*, v. dans *R.E.W.*, 2e éd., nº 846.

(4) C'est l'explication qu'a proposée G. Meyer, *Neugr. Studien*, III,p.11. S'il ne s'agissait que du remplacement de *a-* par *o-*,on pourrait penser à l'aphérèse des voyelles initiales non accentuées, phénomène très fréquent dans le grec moderne, d'où *ξύγγι* de même que dans *γελάδα*, *δόντι* pour *ὀδόντιον*, *ἀγελάδα*. *o-* dans *ὀξύγγι* pourrait être considéré comme une fausse restitution de la voyelle initiale.

nebula > *negură*, *cubitu* > *cot*. Or, il est bien significatif de rencontrer la suppression de cette voyelle en roumain dans les mêmes mots et dans les mêmes cas qu'en grec byzantin : ainsi, p. e. dans le lat. cl. *stabulum* > στάβλος, roum. *staul* « étable, bercail », lat. cl. *subula* > σοῦβλα, roum. *sulă*, « lance, poinçon », lat. cl. *assula*, *as'la* > ἄσκλα, roum. *aşchie* « copeau ».

Toutes ces questions demandent à être étudiées plus à fond.

L'influence que Byzance exerçait sur le latin balkanique préslave doit être nettement distinguée de celle qu'exerçait la nouvelle Rome après les invasions slave et turque. Byzance ne cesse pas pour cela de répandre les éléments du vocabulaire latin qu'elle avait adoptés. Seulement, elle est obligée de changer de route. Elle les répand parfois directement, mais souvent elle se sert des Slaves ou bien plus tard des Turcs (1) comme intermédiaires.

Il est très souvent malaisé de distinguer nettement ces deux routes. Tandis que pour les mots tels que *gjumruk* « douane » *gjum(u)rukčija* (d'où les noms de personne *Gjumrukčić*, Bosnie), « douanier », l'intermédiaire n'est pas douteux, la phonétique slave de ces mots dénotant clairement l'origine turque : *ǵümrük'* « douane » < grec byz. κουμέρκιον < lat. *commercium*, on peut avoir des doutes sur la source immédiate de skr. bulg. *avlija* « cour » < αὐλή < lat. *aula*, parce que le turc possède lui aussi le mot grec : *avlɛ*, *havlɛ* « Hof, Viehhürde, Hausflur »(2)

Il n'en est pas de même de *šćemlija* ou *skemlija* « petite chaise » (Bosnie), la phonétique *a* > *e* dénotant clairement la

(1) Quant aux mots d'origine grecque et romane, qui sont entrés dans le vocabulaire turc osmanli, v. G. MEYER, *Türkische Studien*, I, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, v. 128. L'élément turc provenant de différentes sources des langues de l'Europe sud-orientale est consigné commodément chez MIKLOSICH, *Die türkischen Elemente in den südostl. und osteuropäischen Sprachen*, dans les *Denkschriften* de la même Académie, vv. 34-38, chez ŞAINEANU, *Influenţa orientala asupra limbei şi culturei române*, vv. I, II.

(2) Pour la porte de la *avlija* on dit dans la langue de la Macédoine yougoslave *porta*. La présence de ce mot fait pencher vers l'origine grecque de *avlija*.

source turque : *iskemle* < σκαμνίον, dim. σκάμνος < lat. *scamnum*. La même phonétique tranche aussi la question de la source pour skr. *skela* « trajectus » de σκάλα en passant par le turc *isk'ele* « Landungsplatz ».

Pour roum. *chelar* « Vorratskammer », skr. macéd. *ćeral* (avec la métathèse *l-r* > *r-l*) on peut admettre avec vraisemblance l'origine directe de κελλάριον > lat. *cellarium*, mais pour skr. *ćiler* ou *kiljer* il faut absolument invoquer l'intermédiaire turc *kiler*.

La désinence *-ja* que reçoivent en skr. les mots turcs terminés par une voyelle et que nous avons vue plus haut dans *avlija*, ne décide pas du tout en faveur de l'origine turque de *ćelija* « cellule » < κελλίον, dém. de κέλλα < lat. *cella*, vu le fait que cette terminaison se trouve aussi dans les mots d'origine slave : ex. *tepčija* de *tepči* (1).

Le point de vue géographique peut jouer un rôle important dans la question de savoir qui a répandu les mots latins dans les Balkans. Ainsi p. e. si nous constatons que le mot skr. *pasulj* « haricot » n'est en usage que dans la partie orientale du domaine linguistique (Serbie d'avant-guerre, Macédoine), on ne risque pas de se méprendre en prenant pour base φασόλι et non pas lat. *phaseolu*. Le point de vue géographique est corroboré dans ce cas aussi par la considération phonétique, lat. *s̨i* donnant (*i*)š en skr. et non *s* : p. e. dans *sanctus Cassianus* > *Sukošan*, *Sukojišan* (Dalmatie).

Dans le plus grand nombre des cas, il faut doubler le point de vue géographique de considérations linguistiques pour arriver à résoudre la question de la source véritable du latinisme balkanique.

Furuna s. f. « poêle » (en Bosnie) pourrait, quant à la géographie, provenir du roum. *furnu* de même que le bulg. *kuptor* < roum. *cuptor* < lat. *coctorium*, mais la voyelle svarabhaktique *u* s'y oppose nettement. Il faut l'attribuer au turc *furun* « Backofen », qui l'a reçue du grec φοῦρνος (2).

(1) V. *Rad* de l'Académie yougoslave, t. 222, p. 134.

(2) *-a* de *furuna* s'explique par le genre féminin du mot slave *peć* de même sens.

Klisura « Engpass » est commun au bulg., alb. et skr. oriental. *i* pour lat. ū se trouve aussi dans les mots d'origine latine que le slave n'emploie qu'à l'ouest, en Dalmatie, p. e. (cf. *mūrus* > *mir*). La géographie parlerait en faveur de l'emprunt slave fait au latin balkanique et transmis ensuite à l'albanais et au grec moderne. En se basant sur ces données,on dirait que la question de l'origine de ce mot est tranchée. Il faut pourtant être prudent et se demander pourquoi ū accentué ne montre pas lui aussi le même traitement que ū inaccentué si c'est le slave qui l'a d'abord emprunté. Or, le problème s'explique plus aisément en admettant l'origine byzantine que l'intermédiaire slave. A Byzance, le premier *u* a été altéré en *i* sous l'influence du verbe *κλείω* : *κλεισοῦρα*.

Dans le domaine skr. ce sont aussi les considérations religieuses qui nous aident à trancher la question de la source immédiate du latinisme balkanique. Ainsi p. e. le mot *šudar* « mouchoir » est employé en Bosnie par la plus grande partie de la population orthodoxe. On le trouve aussi chez les Roumains : *sudariu* « Kopftuch ».L'expression n'étant pas particulière à la civilisation pastorale des Roumains, il faut sans doute penser au byz. *σουδάριον* < lat. *sudarium*, comme source du mot skr. aussi bien que du roumain.

Là où le phonétisme est nettement grec, il n'y a naturellement pas de doute. Ainsi p.e. dans *tugla* « tuile » en (Bosnie), alb. *tulgadži* « Ziegler ». C'est **τουῦγλον* pour *τοῦβλον* avec le curieux passage de *βλ* > *γλ* comme dans *γλέπω* pour *βλέπω* (2) Mais il reste à savoir si ce sont les Byzantins qui ont passé ce mot directement aux Skr. ou bien les Turcs : t. *tugla* « tuile » (3). L'alb. *tulɛ* « Backstein » peut remonter aussi directement au lat. *tubulus*.

Ainsi aussi pour le skr. *gu(r)sar* « pirate » on peut dire, rien qu'en se basant sur le phonétisme *k* > *g* qu'on trouve dans les

(1) Le changement de *s* en *š* se trouve encore dans *missa* > skr. *maša*.

(2) *Zeitschrift für roman. Philologie*, L, p. 498, Foy, *Der Lautsystem der neugr. Vulgärsprache*, p. 14. KRETSCHMER, *Lesb. Dialekt*, § 38, p. 173 et suiv.

(3) G. MEYER, *Türkische Studien*, I, p. 45.

exemples romans connus tels que *gubernare, grotta* etc., que ce n'est pas le lat. *cursarius* qui est la source immédiate du mot skr. mais le mot grec *κουρσάριος* (*κρουσάριος*) d'où *κουρσεύω* etc. (1). La disparition facultative du premier *r* dans *gusar* est à attribuer à la dissimilation bien connue, cf. l'autre espèce de dissimilation *r-r* > *l-r* dans *gulsar*.

Quelquefois la forme slave du latinisme nous autorise à supposer en grec byzantin l'existence d'une autre forme à côté de celle qui nous est attestée par les auteurs. Ainsi p. e. pour skr. *magjupac* « cuisinier des cloîtres orthodoxes » (2). La base du mot skr. ecclésiastique est sûrement le byz. *μάγκιψ, μάγκιπας, μαγκίπισσα* « Bäcker, Bäckerin » < lat. *manceps*. Il est certain que la sonorisation de *k'* > ǵ qu'on observe dans le mot slave est due au grec moderne. La disparition de *n* survenue dans cette forme est de même nature que celle de *r* dans *gusar*. Mais ǵ et *u* ne s'expliquent pas du tout par le byz. *-κι-*. Il faut impérieusement admettre l'existence de *μάγκυψ* (3) dans le grec byzantin, forme qui ne paraît pas attestée jusqu'à présent, que je sache. *υ* au lieu de *ι* s'explique par le croisement avec la forme latine secondaire *mancupium*. Cette forme secondaire semble avoir engendré à son tour le grec mod. *μαγκούφης* (Hépitès II, 445) « misérable » d'où *mangup* (4),

(1) Cf. *Rječnik* de l'Académie yougoslave, III, 505. Ce dictionnaire signale aussi d'autres formes skr : *gusa, gusarin, gursar, gulsar* et *kursar*. La dernière vient de l'ital. *corsaro*. La forme *gusa* semble avoir pour base grec mod. *κοῦρσος*, avec la même substitution de *-a* au grec *-os* que dans les emprunts roumains *Drakula* (nom de personne) pour *draculu* ou *Retfala* (nom de lieu près d'Osijek) au hongrois *Rétfalu* et avec le même passage sémantique (abstractum> concretum) que skr. *lupež* qui signifie originairement « vol », ensuite « voleur ».

(2) Cf. BERNEKER, *Slav. etym. Wörterbuch*, II, p. 4, sur la famille de ce mot. *μάγκυψ* est postulé aussi par prov. *masip* et esp. *mancebo* « Bursche », *R.E.W.*, 5284.

(3) Cette forme n'est pas postulée par alb. *maǵüp* où *ü* pour *i* est dû à la labiale suivante.

(4) C'est ce qu'on appelle en bulgare « *mangub* « schwarzer Mensch, Taugenichts ». D'après le *Rječnik* de l'Académie yougloslave, t. VI, p. 443, *mangup* signifie la même chose que *magjupac* « coquus ». *μαγκιπεῖον, -ιον* se trouve en vieux serbe sous forme de *magjipio* « pistrina », v. le *Rječnik* cité, p. 359,

mot injurieux qu'on lance dans le skr. des régions orientales aux imbéciles, sots, idiots, en général à toute personne qu'on gronde, etc.

Ce qui surprend quelquefois c'est de ne pas rencontrer même dans les mots de la langue ecclésiastique des orthodoxes la sonorisation des consonnes fermées après une nasale, phénomène caractéristique du grec moderne et byzantin. Ainsi p.e. les orthodoxes de la Vojvodina prononcent *tèmplo* s. n. « iconostasis », ce qui est sans doute le byz. *τέμπλον* pour *ναός* avec *p* au lieu de *b*.

Tout ce que j'ai exposé jusqu'ici n'est qu'une première esquisse des différents problèmes d'ordre linguistique, historique et de civilisation, que renferme le titre de cette petite étude, problèmes qui seront traités ultérieurement d'une façon plus approfondie et plus détaillée, avec des matériaux que j'ai, en partie, rassemblés moi-même.

Zagreb (*Yougoslavie*). PIERRE SKOK

L'EFFIGE DEL DESPOTA GIOVANNI CANTACUZENO

La chiesa di S. Samuele a Venezia tiene esposta alla venerazione dei fedeli una antica icone della Vergine, la quale, dalla originaria sede di Sparta (ossia Mistrà) sarebbe trasmigrata ad un convento della Zaconia sulla spiaggia orientale della Morea, da essa denominato dell' Ortocosta. Alla caduta del despotado Paleologo in mano ai Turchi nel 1458, l'imagine miracolosa riparò a Napoli di Romania — possesso veneto a quel tempo — (nella chiesa di S. Teodoro da prima, in quella degli Apostoli da poi); donde, alla conquista ottomana del 1540, fu portata in salvo a Venezia, e riposta nel monastero delle Agostiniane di S. Rocco. Finalmente, alla soppressione dei conventi nel secolo scorso, passò nella attuale sede di S. Samuele (1).

La Madonna vi è dipinta sopra tela, applicata sulla tavola: ma della devota figurazione è visibile solo il volto della Vergine e quello del divin Figlio, anneriti dal tempo. Tutto il resto è ricoperto da diverse lamine di argento dorato, finemente battute a sbalzo e campite a cesello a figure sacre (2) ed a motivi ornamentali: la striscia inferiore della incorniciatura è opera cinquecentesca, evidentemente sostituita al primo arrivo dell' icone a Venezia. Nel suo complesso l'imagine si accosta ai tipi iconografici di cui Venezia stessa ci offre altro

(1) Cfr L. Perosa, *Dell' antica immagine della B. V. detta Ortocosta*, Venezia, 1882.

(2) Oltre alla duplice figurazione della Annunciata, agli angoli superiori, vi troviamo, all' ingiro, gli apostoli ed evangelisti Pietro, Paolo, Luca, Matteo, Andrea, Marco, Filippo, Bartolomeo, Tomaso, Simone, Giacomo, e Giovanni; e le scenette della Trasfigurazione, Presepio, Ingresso a Gerusalemme, Risurrezione di Lazzaro, Battesimo di Cristo, Ingresso in Gerusalemme (replica), Annunciazione, Presepio (replica), Deposizione e Discesa al Limbo.

celebre esempio nella Messopandìtissa della Salute,proveniente da Candia.

Delle varie iscrizioni che si leggono impresse nella lamina, quella al lembo da basso, mentre nella seconda riga ricorda la collaborazione del superiore del convento, di nome Teodulo (*ἱεράρχου Θεοδούλου ἀρχιμανδρίτου*), nella prima contiene una invocazione alla Madonna —in versi giambici— in favore dei principi e despoti Paleologi, donatori dell' argenteo rivestimento :

Μῆτερ Θεοῦ παντάνακτος, φρούρη καὶ σκέπε
ἄνακτας δεσπότας τε Παλαιολόγους,
ἐμμελῶς ὁρίσαντας μεταγενέσθαι
σῆς ἠκόνας κόσμησιν τῆς παναχράντου.

E di fatti sopra la spalla destra della Vergine, un piccolo riquadro rettangolare racchiude sotto un' edicola la figurina di uno di quei despoti, che l'iscrizione designa come Giovanni Cantacuzeno :

ΙΩ. ΚΑΤΑΚΟΖΗΝΟΥ ΤΟΥ ΔΕΣΠΟΤΟΥ

Non si dimentichi infatti che i Cantacuzeni, secondo una comune usanza del mondo bizantino, sia per derivare essi stessi per via di donne da quella famiglia ed essersi con essa strettamente imparentati da poi,sia per aver cinto per qualche tempo la corona d'Oriente, solevano aggiungere al loro cognome quello dei Paleologi, che a quel tempo tenevano lo scettro dell' impero di Bisanzio.

***

Oggigiorno che l'iconografia dei dominatori dell' Oriente va acquistando prevalente favore fra gli studiosi, e vediamo pubblicati a gara non soltanto i ritratti degli imperatori di Costantinopoli (1), e dei principi dei rami collaterali (2), ma

(1) *Σ. Λάμπρος, Λεύκωμα βυζαντινῶν αὐτοκρατόρων, Ἀθήναις,* 1930 (Ma cfr. pure *Σ. Λάμπρος, Εἰκόνες Ἰωάννου Η' τοῦ Παλαιολόγου* in *Νέος Ἑλληνομνήμων,* vol. IV, *Ἀθήναις,* 1907) ; e gli altri citati in Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin,* Paris, 1926, vol. II, pag. 875.

(2) Per i Comneni imperatori di Trebisonda, si veda G. MILLET,

anche quelli degli altri dinasti balcanici in Bulgaria (1), in Serbia (2), ed in Moldavia e Valacchia (3), la piccola effige di Venezia, in quanto si inquadra nelle ricerche di quegli studi, viene ad assumere un interesse tutto particolare.

Ma Giovanni Cantacuzeno non si pompeggia qui nell' abito ufficiale del suo grado (4). Soltanto le due aquile bicipiti trapunte sul petto ricordano ad un tempo l'appartenenza di lui alla famiglia imperiale ed il suo grado di despota. Del resto (5) egli porta una lunga tunica talare rabescata a girali, fra i quali si insinuano le aquile bicipiti ed altri uccelli; avvolge i lombi di una cintura annodata; indossa ricchi calzari; e tiene il capo totalmente scoperto. Ha folti e lunghi i capelli e piena la barba. L'atteggiamento della figura è quello della preghiera.

***

Ma chi è più precisamente il Giovanni Cantacuzeno raffigurato nella icone peloponnesiaca?

Les monastères et les églises de Trébizonde, in *Bulletin de correspondance hellénique*, anno XIX, Paris, 1895. — Per i Paleologi despoti della Morea G. MILLET. *Monuments byzantins de Mistra*, Paris, 1910; G. MILLET, *Portraits byzantins*, in *Revue de l'art chrétien*, anno LIV, n. 11-12, Paris, 1911. Veramente nel programma di pubblicazione dell' album del Lambros era contemplata anche la serie di tali signori (cfr. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, anno VII, fasc. 1, *Ἀθήναις*, 1927, pag. 94 seg.); ma in realtà non vi troviamo che Andrea Paleologo, figlio del despota Tomaso.

(1) A. GRABAR, *Boianskata crkva*, Sofia, 1924; A. GRABAR, *Une décoration murale byzantine au monastère de Batschkovo en Bulgarie*, in *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, vol. II, Sofia, 1924.

(2) G. MILLET, *L'ancien art serbe*, Paris, 1919; e gli altri citati in CH. DIEHL, *Manuel*, cit., pag. 875.

(3) N. IORGA, *Domni Romani dupa portreti si fresce*. Sibiiu, 1929.

(4) Si confronti quella di Teodoro I Paleologo despota della Morea nella chiesa dei Ss. Teodori a Mistra (G. MILLET, *Portraits*, cit., fig. 2).

(5) Fu atto di modestia? oppure dobbiamo vedervi la conseguenza della rinuncia dell' ex imperatore Matteo Cantacuzeno, allora quando fu pattuito che costui, pur potendo foggiarsi qualsiasi altro vestito, avrebbe dovuto rinunciare alla uniforme imperiale ed ai calzari purpurei: JOHANNIS CANTACUZENI, *Historiarum libri*, Bonnae, 1832, vol. III, pag. 346 e 347 (libro IV, cap. 74 e 49)?

Esclusa senz ' altro va l'identificazione con Giovanni Cantacuzeno, il grande domestico di Andronico III Paleologo, che alla morte di costui nel 1341 e durante la minorità del figlio suo Giovanni V, assunse in realtà le redini del governo e riuscì a farsi incoronare imperatore l'8 febrario del 1347; ma, indotto ad abdicare nel 1355, vestì abiti monacali e finì la vita in Morea il 15 giugno 1383. Nè l'abito nè il titolo convengono con lui (1). E neppure è il caso di pensare ad un tardo discendente della famiglia, quel Giovanni Cantacuzeno che nel 1438 era funzionario imperiale a Patrasso (2) e dal 1446 al 1452 governatore di Corinto (3). Giammai infatti egli portò il titolo di despota.

Giovanni Veludo aveva già proposto il nome di Giovanni Cantacuzeno, abiatico dell' omonimo imperatore, come quegli che era nato da Matteo, il figlio di lui. E a buon diritto. Ma non altrettanto esattamente aveva fissato al 1356 la data della sua elevazione al despotado; e men che meno correttamente qualche scrittore moderno assegna al 1356 medesimo la esecuzione del rivestimento della icone.

In realtà, al momento della rinuncia di Giovanni VI Cantacuzeno alla carica imperiale, il figlio Matteo, che era stato associato al governo, non credette di seguire l'esempio del genitore, ma si mantenne in aperta ribellione contro Giovanni V Paleologo; finchè, dopo inutile resistenza, fu consegnato

(1) Il Cantacuzeno conservò infatti il titoli di *βασιλεύς*, dal momento della rinuncia (F. MIKLOSISCH et J. MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, Vindobonae, 1860, vol. I, pag. 448) fino a quello della morte (J. MÜLLER, *Byzantinische Analekten*, in *Sitzungsberichte der phil hist. Classe der k. Akademie der Wissenschaften*, Wien, 1853, vol. IX, pag. 393).

Per la biografia e per la iconografia di lui si veda, da ultimo, T. BERTELÉ, *Giovanna di Savoia imperatrice di Bisanzio*, in *Atti e memorie dell' Istituto italiano di numismatica*, vol. VI. Roma, 1930, pag. 20 segg.

(2) E. GERLAND, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Erzbistums Patras*. Leipzig, 1903, pa. 224.

(3) GEORGII PHRANTZAE, *Annales*, Bonnae, 1838, pag. 200 (libro II, cap. 19) ecc.; R. SABBADINI, *Ciriaco d'Ancona e la sua descrizione del Peloponneso*, in *Miscellanea Ceriani*, Milano, 1910, pag. 230.

nelle mani del rivale. Nella primavera del 1358 egli era tuttora prigioniero a Tenedo (1). Solo più tardi, e per intervento del padre, egli pure si decise ad abdicare, e nel castello di Epibate sulla Propontide in solenne cerimonia giurò soggezione al legittimo monarca. Ciò avvenne forse nel 1359; certo non dopo il 1361 (2).

Il Paleologo da parte sua volle dimostrare la sua magnanimità verso Matteo, concedendogli ampia libertà non solo, ma onorando rispettivamente col titolo di despota e di sebastocratore i due figli di lui, Giovanni e Demetrio: *καὶ Ἰωάννην καὶ Δημήτριον* — scrive lo stesso ex imperatore Cantacuzeno nella sua cronaca — *τοὺς υἱοὺς Ματθαίου τοῦ τῆς γυναικὸς ἀδελφοῦ τιμῶν, ἠξίωκε τῶν ἐπιφανεστάτων παρὰ Ῥωμαίοις, δεσπότην μὲν τὸν Ἰωάννην ἀποδείξας, τὸν δὲ Δημήτριον σεβαστοκράτορα, καὶ κοινωνήσας αὐτοῖς τραπέζης* (3). Fu allora che Giovanni VI partì insieme con Matteo e colla famiglia di lui alla volta della Morea, tenuta in signoria dal figlio secondogenito Manuele; e, vinte le riluttanze ed i sospetti di costui, lasciò Matteo ed i suoi a quella corte di Mistrà, ritornandosene da solo a Bisanzio (4).

Ora, se si consideri che Matteo aveva impalmata la moglie Irene Paleologa nei primi mesi del 1341 (5) e che Giovanni

(1) NICEPHORI GREGORAE, *Historiae byzantinae libri*, Bonnae, 1855. Si segua man mano la cronologia, che nel testo appare saltata, cominciando da pag. 552 fino a pag. 566 (libro XXXVII, cap. 45-69), e poi da pag. 503 a pag. 511 (libro XXXVI, cap. 5-19).

(2) Nel 1362 infatti il patriarca Callisto, che alla conciliazione era intervenuto, morì nella legazione di Serres.

Il documento — privo di data — che contiene la sanzione patriarcale del giuramento, trovasi registrato nel rispettivo codice dopo l'ottobre del 1364 (F. MIKLOSICH et J. MÜLLER, *Acta* cit., vol. I, pag. 448, n. 194). Ma, contrariamente a quanto ritiene l'Hopf, ciò non implica affatto che anche l'atto di pacificazione sia di quel tempo: qui trattasi soltanto della semplice trascrizione del documento in apposito codice patriarcale e tutt' al più di una rettifica, che può essere avvenuta a qualche anno di distanza.

(3) JOHANNIS CANTACUZENI, *Historiarum* cit., pag. 358 (libro III, cap. 49).

(4) *Ibidem*.

(5) *Ibidem* (libro II, cap. 38).

non può quindi essere nato anteriormente al 1341, è evidente non potersi attribuire l'icone di Venezia all' epoca del conferimento a lui del titolo di despota, poichè a quel tempo egli era ancora un ragazzo, attaccato alle gonne della madre (1): mentre la persona raffigurata in quel rivestimento dimostra una quarantina di anni per lo meno.

Tenuto presente questo ed avuto riguardo anche all' intitolazione che sull' imagine figura analoga a quella portata dagli altri Cantacuzeni principi di Mistrà (2), nasce il sospetto che il nostro Giovanni al tempo del quadro, più che insignito di una semplice onorificenza di corte, fosse addirittura investito di quella autorità che potè realmente concretarsi nel titolo di despota della Morea (3).

E' ben vero che di tale sua signoria tacciono gli storici moderni. Ma è altrettanto vero che troppo scarse sono le notizie tramandateci sul despotado di Mistrà verso la fine del secolo XIV, per escludere che — sia pure come associato al governo o come semplice pretendente — non vi sia posto nella serie di quei dinasti anche per Giovanni.

Ed invero Manuele, figlio secondogenito dell' imperatore Giovanni VI Cantacuzeno, a favore del quale la strategia della Morea era stata eretta nel 1349 in principato, morì nel 1380 (4). Intorno alle vicende del paese fino all' epoca in cui la signoria di Mistrà, strappata alla schiatta dei Cantacuzeni, passò in mano pur essa dei Paleologi, in persona del despota Teodoro I, figlio dell' imperatore Giovanni V, siamo molto all' oscuro.

(1) JOHANNIS CANTACUZENI, *Historiarum* cit., pag. 331 (libro IV, cap. 45); NICEPHORI GREGORAE, *Historiae* cit., vol. III, pag. 565 (libro XXXVII, cap. 65).

(2) Monogrammi esistenti altra volta sopra monumenti di Mistrà ed interpretati *Μανουὴλ Καντακουζηνὸς δεσπότης*; iscrizione pure scomparsa su fontana col nome di Manuele accompagnato da monogrammi « Cantacuzeno » e « Paleologo »; ecc. (G. MILLET, *Inscriptions byzantines de Mistra*, in *Bulletin de correspondance hellénique*, anno XXIII, Paris, 1899.

(3) Vedasi sul valore di tale titolo la discussione in G. MILLET, *Inscriptions inédites de Mistra*, in *Bulletin de correspondance hellénique*, vol. XXX, Paris, 19??, pag. 456 seg.

(4) *Chronicon breve*, pubblicato in DUCAE, *Historia byzantina*, Bonnae, 1834, pag. 516.

Pl. 15. La Madonna Ortocosta

Pl. 16. Il despota Giovanni Cantacuzeno

Anzi, mentre la « Cronaca breve » segna l'inizio del principato di Teodoro al 1388 (1), un documento degli Archivi di Venezia dimostra come per lo meno nei primi mesi del 1384 egli si fosse già insignorito di buona parte di quei dominî (2). E uno scrittore de cinquecento fa arrivare Feodoro in Morea gia nel 1381. (3).

La fonte storica più attendibile dovrebbe essere costituita dall' orazione funebre composta da Manuele II Paleologo, divenuto imperatore, in occasione della morte del fratello Teodoro I (1407). In essa, in termini molto involuti, e senza far nomi, si accenna come, morto il fratello della madre comune (vale a dire il despota Manuele Cantacuzeno), senza lasciar figli, gli succedesse nella Morea il fratello (cioè l'ex-imperatore Matteo), ma come ogni buon volere di costui fosse frustrato dalla attività smodata del figlio (4) : donde la necessità dell'invio nella Morea, da parte dell' imperatore, del despota Teodoro, il quale soltanto alla provvidenziale morte del rivale (5), riuscì a consolidare definitivamente la propria posizione.

(1) Ibidem.

(2) Ricordate le passate prestazioni di Pietro Grimani, già bailo di Costantinopoli, in favore dell' imperatore Giovanni e dei suoi figli, « *scilicet chier Manuli et chier Theodori, qui ad presens est despota Misistre, ipse dominus chier Theodorus, volens in aliquo remunerare dictum ser Petrum Grimani de laboribus suis, obtulit sibi donare terram Malvasie* » ; la Serenissima, in data 29 marzo 1384, permette al Grimani stesso, allora castellano di Corone, di accettare quel dono. (Cfr *Archivio di stato di Venezia*, Senato Misti, vol. XXXVIII, fol. 107*).

3) *Εἰς τοὺς χιλίους τριακοσίους ὀγδοίντα μία, ἦλθε ὁ δεσπότης ὁ κῦρ Θεόδωρος εἰς τὸν Μορέαν.* (*Ἰ. Καρτανός, Ἡ παλαιά τε καὶ νέα Διαθήκη, Ἐνετίᾳ*, 1536, ρπδ'.)

(4) *Τοῦ μὲν τῆς μητρὸς ἡμῶν ἀδελφοῦ, τοῦ καὶ ταυτηστὶ τῆς τοῦ Πέλοπος ἄρχοντος, ... ἤδη τὸν βίον ἀπολιπόντος, οὐκ ἐπὶ παιδί τινι, τοῦ δὲ ἀδελφοῦ ἐκείνου τὴν ἀρχὴν διαδεξαμένου, ὄντος μὲν πάνυ χρηστοῦ καὶ τὸ σχῆμα ὑπερτέρου καὶ τὸν χρόνον γεραιτέρου ὑπὸ δὲ παιδὸς θράσεος... κωλυομένου ποιεῖν τὰ δέοντα* (*Σ. Λάμπρος, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, Ἀθήναις*, 1926, vol. III, pag. 37).

(5) *Ἀλλ' ἐν τούτοις, ἱσταμένων τῶν πράγμάτων ὡς ἐπὶ ξυροῦ, φασίν, ἡ καλῶς ἰθύνουσα Σοφία τόδε τὸ πᾶν καὶ πρυτανεύουσα τὸ συμφέρον ἑκάστῳ, τὸν μὲν νεανίαν ἐκεῖνον τῶν τῇδε μεταστήσασα, οὐκ εἴασε πράττειν τὰ κατὰ νοῦν, ἄλλος δ' ἂν εἶπε τὰ καθ' αὑτοῦ, τὸν δὲ δεσπότην ὑμῖν πάσης ἔδειξε τῆς Πελοποννήσου, ἔργοις βεβαιοῦντα τὴν κλῆσιν.* (Ibidem, pag. 40).

Documenti suppletivi ci informano come, nei primi tempi dalla morte di Manuele, l'amministrazione del principato fosse tenuta dalla despina Isabella Lusignano (1), che doveva essere la vedova di lui (2). E come anche dopo di allora il vecchio Matteo, se pure potè esercitare qualche influenza nelle cose dello stato (3), visse tuttavia talmente appartato dal governo, che egli potè morire — a quanto sembra —nella stessa Mistrà nel 1391 (4), vale a dire durante il despotado già di Teodoro Paleologo.

(1) A lei furono versati alcuni vistosi pagamenti dai Cavalieri Gerosolimitani nel 1381-1382. Il suo monogramma e le sue armi si vedono tuttora sopra un marmo di Mistrà (G. MILLET, *Inscriptions inédites*, cit., pag. 453 segg.).

(2) Già lo storico Cantacuzeno ricorda trattative di matrimonio — allora sfumato — tra Manuele e la figliuola di Giovanni Lusignano (fgilio di Amalrico principe di Tiro), divenuto poi re di Armenia col nome di Costantino III (libro III, cap. 31 e 48). Gli storici Cipriotti a loro volta parlano di una Margherita, abiatica di Amalrico Lusignano e sorella del re di Armenia Leone VI, *ἡ ποία ἦτον γυναῖκα τοῦ κυροῦ Μανουὴλ τοῦ Κατακουζηνοῦ τοῦ βασιλέως τοῦ Μορέος*. (L. DE MAS LATRIE, *Généalogie des rois de Chypre*, in *Archivio Veneto*, vol. XXI, parte I, Venezia, 1881, pag. 318). Pare ovvio che nell' un caso come nell' altro si tratti sempre della stessa coppia. (E se cosi è, avremmo la prova che Leone VI di Armenia, la cui paternità è controversa negli scrittori,era figlio di Costantino III). E sembra parimenti verosimile che Margherita ed Isabella Lusignano fossero una stessa persona: anche se qualche storico recente fa di costei una moglie dell' ex imperatore Matteo Cantacuzeno (A. STRUCK, *Mistra*, Wien, 1910, pag. 50).

(3) A lui (« *excelentissimo ac magnifico principi xur Mathei, Dei gratia Romanie imperatori* ») è indirizzata una lettera di Pedro IV re di Aragona, in data 30 aprile 1381, gentilmente comunicatami dal prof. Rubio y Lluch. Ma nessun accenno specifico vi si contiene che nominativamente alluda comunque a Mistrà o alla Morea.

(4) *Ἀπέθανε πρὸ ὀλίγων ἡμερῶν ἐκεῖ καὶ ὁ βασιλεὺς κῦρις Ματθαῖος* (J. MÜLLER, *Byzantinische Analekten*, cit.). La notizia segue immediatamente quella della morte in Morea del vecchio imperatore Giovanni Cantacuzeno nel giugno 1383. Gli storici Peloponesiaci ne vollero dedurre che anche Matteo morisse lo stesso anno. Ma i dati del cronista si susseguono senza alcun ordine cronologico ; la frase *πρὸ ὀλίγων ἡμερῶν* ci riporta evidentemente all' epoca in cui l'anonimo scriveva quei suoi appunti, che sappiamo essere stato il 1391 (*ἔχουσιν οὖν οἱ Παλαιολόγοι τὴν βασιλείαν μέχρι τὴν σήμερον, ὅπερ ἔστιν ἔτος* 6899 *ἰνδικτιῶνος ιδ'.*)

Evidentemente chi si era impadronito delle redini del governo, era il figlio suo : che, per il contegno ostile all' impero e per le sue alleanze coi nemici di Bisanzio, provocò ben presto l'intervento punitivo di Teodoro, destinato a soppiantarlo nel principato peloponnesiaco.

Ma — dei due figli di Matteo — chi era precisamente costui? Il despota Giovanni, oppure il sebastocratore Demetrio? Gli scrittori moderni optano tutti quanti per il secondo, senza addurne però alcuna prova (1). Forse si sono lasciati impressionare dalla voce *νεανίας*, usata a suo riguardo nell' orazione di Manuele II ed hanno pensato al più giovane dei due. La verità si è che, se ambedue avevano potuto ottenere una carica imperiale verso il 1360, all' epoca di cui diciamo avrebbero dovuto contare per lo meno una quarantina d'anni così l'uno come l'altro sempre comunque giovani in confronto del vecchio genitore Matteo e del decrepito avo Giovanni.

Se realmente nessuna prova esiste che l'ultimo despota di Mistrà della schiatta Cantacuzena sia stato Demetrio, noi vorremmo proporre di chiudere la serie di quei signori col nome del fratello suo Giovanni : il quale, alla successione del padre Matteo, si sarebbe in effetto sostituito a costui ; ma, combattuto dall' emulo Teodoro I Paleologo, sarebbe morto poco dopo, forse già nel 1383, certo anteriormente al 1388.

L'assegnazione a tale periodo del rivestimento dell' icone veneziana, appare per ogni altra considerazione del tutto ragionevole (2).

Trento. Giuseppe GEROLA.

(1) H. HOPF, *Geschichte Griechenlands*, in J. S. ERSCH und J. G. GRUBER, *Allgemeine Encycklopädie der Wissenschaften*, Leipzig, 1868, sez. I, vol. LXXXVI, pag. 13.—Delle fonti da costui citate riguardo a quest' epoca, l'unica che non abbiamo potuto consultare è il libro del *Καρτανός*, del quale si conosce un unico esemplare alla Biblioteca di Monaco.

(2) Anche il testo della epigrafe dell' icone, che ricorda — al plurale—*ἄνακτας δεσπότας τε Παλαιολόγους* (e con tale nome vedemmo essersi chiamati anche i Cantacuzeni), parrebbe alludere per avventura alla contemporanea coesistenza di due signori, Matteo ed il figlio suo.

NOTES ON THE STUDY OF THE MODERN GREEK OF PONTOS

Between the later histories of Greek and of Latin one great difference at once strikes us. From Latin has sprung a whole family of descendants, French, Italian, Spanish, in fact all the Romance languages. From Greek on the other hand has come only Modern Greek, and, it would generally be conceded, one more tiny if important off-shoot, the Tsakonian of the Peloponnese. On the reasons for this extraordinary difference it is not now the place to dwell. But Modern Greek, like other languages, has its local dialects. Now it is by no means easy to lay down precisely when a local dialect becomes so different from its neighbours as to have the right to be called a separate language : one test may be taken to be whether the speakers of such doubtful forms are or are not mutually intelligible. And if this test be admitted, we shall not be far wrong in holding that Ancient Greek has produced yet a third daughter language in the form of the dialect, or rather to speak more accurately, the congeries of closely allied dialects that was until lately spoken by the Greek Christians of Pontos. We shall certainly be right in thinking that, if recent political disasters had not practically put an end to Pontic Greek altogether, a third daughter language was at least well on the way to its birth. In any case this form of Greek is of sufficient interest to attract more attention from the outside than has hitherto been bestowed upon it (1).

(1) The only foreigners who, so far as I know, have visited Pontos for the purpose of linguistic study are Deffner and the late Albert Thumb. But of Thumb's collections nothing has seen the light, except a short text or two and a few notes in his *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*.

The area over which Pontic Greek was spoken was surveyed, valley by valley and village by village, as long ago as 1866 by Periklis Triandaphyllidis, in a book which he published at Athens, *Ἡ ἐν Πόντῳ ἑλληνικὴ φυλή, ἤτοι τὰ Ποντικά.* Briefly, this area is the eastern half of the south coast of the Black Sea, a strip which at its eastern end, the region of Trebizond, stretches far enough inland to include the mining district of Gumush-Khane (Argyropolis), and parts of the upper valley of the Lykos River. There were also mining colonies sent out from Argyropolis in many parts of Asia Minor, and even as far as the Keban Maden near Kharput on the eastern slopes of the Anti-Taurus (1). The settlements of Greeks round the eastern and northern shores of the Black Sea from Batoum to the Crimea seem in the main to be, or to have been, wanderers from Pontos. It was due to this intercourse with Russia that in the last days of Pontic Hellenism not a few Russian loanwords were being brought into the dialect (2).

The main local divisions of these Greeks of Pontos may be put down somewhat as follows. We may begin from the eastern extremity with the villages of the valley of Ophis, or Of, east of Trebizond, and near the Russo-Turkish frontier. The Moslem villages here are of special interest, because it is in them, and in them only, that the dialect is certainly still being spoken. Some two hundred years ago a number of Christian villages here went over to Islam, but retained their language, and have now saved their homes as well. Despite the continuous pressure of Turkish, these newly Moslems are presumably still in their families speaking their own Greek and are thus the sole survivors of the Greek speakers of Asia Minor. West of Ophis is the Sourmena valley with many Greek villages. Then comes the valley of the Jambolu River; at the

(1) See H. F. Tozer, *Turkish Armenia*, p. 212. When Tozer was there in 1879, the Greek colony was much reduced.

(2) For several such Russian loanwords, see D. E. Oeconomides, *Lautlehre des Pontischen*, p. 224. I heard several at Santa in 1914: the Russian word for *potato*, *καρτόλ*, was in common use, and for *high boots* the newly brought in Russian word, *τσαπόκ*, was driving out the old byzantine Greek *τσαγγίν*.

head of it was a knot of Greek-speaking villages with the general name of Santa. Then we come to the Pyxites River at the mouth of which is Trebizond. On its banks were a number of Greek villages, the cultural centre of which was the group of the three great monasteries, Soumela, Peristerona and Vazelon. South of this valley we pass over the hills to the upper basin of the Charsiotes River. Here lies Gumush-Khane (Argyropolis), and round it a great number of Greek villages. On the northern slopes of the valley are Imera and the open basin in which were the Kromni villages. At the mouth of the Charsiotes River is Tripolis. West of this on the coast is Kerasund, and inland to the south of this in the upper basin of the Lykos River is Shabin-Kara-Hissar. Though the Christians in the town seem to have spoken Turkish, Greek was spoken in the surrounding villages. On the coast west of Kerasund is Ordoù (Kotyora); then Oenoe, and then the last great Pontic centre to the west, Samsoun (Amisos). West again is Sinope, which was the extreme western station for the dialect. Triandaphyllidis tells ust hat the pure Greek language prevailed at Sinope(1). Although this was very likely true enough when he wrote, the Greeks there did at one time possess a dialect of the true Pontic type. This I discovered by a curious accident in the war. I was in Amorgos, and was taken to see a collection of books formed by a deceased scholarch, who had retired to his native island after many years' service in Constantinople. Here he had copied out for his own use several of the treatises on Greek dialects submitted to the Greek Syllogos for competition, notably for the *Ζωγράφειος Ἀγών*. Among these was a short account of the dialect of Sinope, which was said to be at that time falling into desuetude through the spread of common Greek. The date of the treatise I do not know. It was extremely inadequate, but quite sufficient to identify the dialect of Sinope as of the Pontic family.

All these districts naturally had their own forms of the dialect, and for many of these sub-varieties much has doubt-

(1) *Op. cit.*, p. 146.

less now been irretrievably lost. The dialect of the Argyropolis basin (Chaldia) may be taken as the type,as being that of the most compact Greek-speaking population. Next we may distinguish the language of Trebizond and of the villages in the Pyxites valley. To the east were the villages of Sourmena and Ophis; they resemble one another, and differ from their neighbours of Trebizond and Argyropolis in the use of special forms of the article and in expressing the future by *νά* and not by *θά*, which they do not use at all. Santa ranks rather with Argyropolis. The Shabin-Kara-Hissar village had a dialect which differed markedly from that of Argyropolis. The published remains are very scanty; I got some valuable notes on it from the priest Polykarpos Kynegopoulos, who comes from the district. I met him three years ago at Kavalla, where he was teaching in the Gymnasium. Oikonomidis distinguishes further the dialects of Kerasund, Ordou, Oenoe, Samsoun, and Sinope (1). These may be taken as main divisions, and they are supported not only by geographical probability, but by what actual linguistic evidence we have. Below these main divisions, no doubt every valley, even every village, had its own less important differences. Notably we may suppose that the bigger sea board towns tended towards a language more mixed with common Greek, perhaps a more generalised Pontic, than that of the secluded inland villages. Thus Valavanis in his collections of tales and songs always distinguished the texts taken down in Kerasund itself from those in the rougher dialect of the villages around (2).

As to the material for the study of Pontic, we have first to note the sad fact that with the practical death of the dialect,the supply is now cut off; unless indeed any enterprising scholar should visit the Moslems of Ophis and bring us back fresh material. In a visit I paid three years ago to some of the refugee villages in the neighbourhood of Kavalla and Drama I formed the impression that in its new surroundings Pontic

(1) *Ὁ Πόντος, καὶ τὰ δίκαια τοῦ ἐν αὐτῷ Ἑλληνισμοῦ, ὑπὸ Δ. Η. Οἰκονομίδου*, 1920, p. 149.

(2) These MS collections are now in the Scriptorium of the National Lexicon at Athens.

Greek will very soon be a thing entirely of the past. Countless of the older people must have died under the sufferings inflicted upon them by the Turks before the final expulsion of the community. Nevertheless the materials which we have are considerable. Of what was published up to 1896 we have a bibliography in Gustav Meyer's *Neugriechische Studien*, I. In the years following this there was an unfortunate slackening of interest in the subject, just when so much might still have been done, but naturally the intervening thirty-five years have brought us some fresh books. And now the *Ἀρχεῖον Πόντου*, which has reached its second volume, is engaged in gathering together what is left. Also the competitions announced in its pages will no doubt bring in not a few fresh works of value. Pontos,we can now see, was rich in folk-tales, and the historical ballads are the finest and most authentic in Greece. Lastly, like hardly any other Greek dialect, Pontic was being used for literary composition, and we have a series of comedies in the dialect. Several are mentioned by Meyer. I have a copy of *Τὰ σκοτάδια, ἢ ὁ Λαζάραγας* by George Photiadis, of which the second edition appeared in Athens in 1924, and at his native Kromni I saw two more of his comedies in MS. From the Matsouka villages we have the rustic comedy *Wedding in Matsouka, Ματσουκάτικον χαρά*, published in 1910 without imprint by *Γιάνκο Λαμ. Τοπχαρᾶ*. And in 1914 in Athens under the pseudonym of *Μίμη Λέντη* a tragedy in verse appeared called *Τοῦ Γουδουλᾶ ὁ κάστρον*, which seems to me to be of considerable merit.

In what has hitherto been written about Pontic there has very naturally been a tendency to dwell rather upon its archaisms, than upon its modern, or perhaps it would be better to say, its post-ancient developments. Attention has thus been called to the survival of the *-ον* ending of the imperative (1), to the frequent appearance of *ε* instead of *η*,

(1) The *-ον* ending is used for the active aorist of barytone verbs, of which the present seems not to be used. The *contracta* on the other hand have only a present form of the imperative, and it has the usual endings. The same selection of forms marks Cappadocian and the dialect of Pharasa; for which see my *Modern Greek in Asia Minor*, pp. 139 and 185.

to the curious uses of odd forms of the infinitive (1), to the preservation of the old negative and of *ἐμός* and *σός*, to a series of forms arising from *ἡμέτερος*, and so on. These are of the greatest interest,but for the development of Greek what may be called the Pontic novelties are still more important and are at present in more need of being emphasised. Here we may reckon the tendency to confine the masculine and feminine endings to the names of living things ; inanimate objects are treated as neuters, and for them the old distinction in the plural between the nominative and the accusative disappears. The distinction between *ἔμψυχα* and *ἄψυχα* is a marked feature of Cappadocian Greek also, but is quite alien to the rest of the language (2). Following on this too is the use of a neuter possessive, « its », with various local forms, *ἀχτε, ἀθε, ἀθες* (3). The substantive shows another novelty. For some unknown reason after the article the nominative is in *-o(ν)*, instead of in *-ος*. Thus in Sourmena « *my dog is a good dog* » is rendered by *τ' ἐμὸ ὁ σκύλο καλὸς σκύλος ἐν*. With this I would connect the ending in *-ονος* of the genitive of these words : such a declension as for example that of *λύκος* from Santa, which runs : Nom. *λύκος* but *ὁ λύκον*, and genitive *τὶ λύκονος* as well as *τὶ λύκ'*. In all this we have one of the many indications of the long survival of the imparisyllabic declension in Pontos. Of this in Cappadocia there are only the slightest traces (4).

(1) Material for these uses is given by DEFFNER in *Monatsber. der Berliner Akademie*, 1877, pp. 191-230.

(2) See HATZIDAKIS, *Φιλολογικαὶ ἔρευναι*, pp. 15, 23, 25, 29, reprinted from *Ἐπετ. τοῦ πανεπιστημίου*, 1911-12. and also *Modern Greek in Asia Minor*, pp. 90, 166.

(3) With which compare the Pharasiot *τὸ ἐθεϊνόν*, in *Ἀρχέλαος, Ἡ Σινασός*, p. 152.

(4) *M. Gr. in A. M.*, p. 94. The accusatives in *-ονα* at Aravan are interesting in this connexion (*ibid.*, p.103).The forms like *ὁ λύκον* and the genitive *τὶ λύκονος*,as well as the Aravan accusative in-*ονα*, of which I have as examples *ἄρωπονα(man)*,*Τούρκονα* and *λύκονα*,all seem to me to derive from the characteristic confusion of the second and the third declension. So far there is no difficulty ; the puzzle is the differentiation between the undefined use of the old second declension nominative in *-ος* and the use of the third declension form in *-ον* (*-ων*) for the defined noun.

In the verb too we have a new feature which carries us very far from all the rest of Greek, and it is curious that it has not yet been, so far as I know, remarked. This is the total loss of the aorist of the subjunctive. I find this tense in the whole Pontic area as yet only in some folk-tales from Samsoun printed in the Pontic Archive (1). Another syntactic peculiarity is that after modal verbs in the past the verb of the subordinate clause is at least sometimes not in the subjunctive but in the imperfect. I take as an example from the *Archive* : *he wanted to get married* is *ἐθέλεσεν νὰ ἐγνναίκιζεν.* (2). Another mark of the difference of Pontic from the rest of Greek, is that in so many cases one has followed one line of development and the other another. The pronominal object is a good case. Common Greek has fixed its position before the verb. The freer and more medieval Greek of the islands in positive principal clauses admits of both positions ; here the influence of common Greek is always in favour of the object preceding ; of, *e. g.*, *τὸ βλέπω* against *βλέπω το.* In Cappadocian Greek the process has gone the other way and the object in a principal clause must follow, provided always that the sentence is positive. At Pharasa, where the language was very near Pontic, the object follows in all principal sentences, negative as well as positive : *e. g. ἔχω το,* and also *τζὄχω το, I have it not.* In Pontos a final step has been taken in the same direction and the object follows even after *νά* and *θά,* and we get such sentences as *ἂς λέ σε* for *ἂς σοῦ εἰπῇ, θὰ σκοτώνουμ ἀτον* for *θὰ τὸν σκοτώσωμεν,* and *ἂν ἀγαπᾷς με* for *ἂν μὲ ἀγαπᾷς.* (3) Unlike all but a few dialects in North Greece, Pontic, we see, uses the accusative to express the indirect object. The common difficulty which would arise when both objects are of the third person, is surmounted by using in such sentences for the indirect object the form *ἐ)κεῖ,* which is either the adverb

(1) *Ἀρχεῖον Πόντου,* I, pp. 185-191.

(2) *Ibid.*, I, p. 193. And from an unpublished text from the Kerasund villages, *νὰ ἐφεῦναν 'κ ἐπόρναν,* which is *δὲν ἠμποροῦσαν νὰ φύγουν.*

(3) These examples I have taken from my collections from Santa.

ἐκεῖ, or perhaps more probably a fragment of ἐκεῖνος (1). I give an example from a folktale from Ophis : ἐδῶκεν ἀ ἐκεῖ means « he gave it to him », where common Greek would be τοῦ τὸ ἔδωκεν. Also from Imera, εἶπεν ἀτο κεῖ, « he said it to him. »

From the examples I have now given it will be plain that to other Greeks the Pontic dialect must often be either quite or very nearly unintelligible. The question arises in what directions we are to look for the source of these peculiarities. The frequent Turkisms are generally apparent at once. I see no trace in Pontic of any influence from the Caucasian languages. But when we seek to trace out the source and history of what may at first sight seem very un-Greek features in the Greek of Asia Minor and the derivation of words of unusual form, we must always remember the possibility that we may have to do with relics of some earlier language. This is an attractive, but in our present state of knowledge of these earlier languages, a perilous field of enquiry, and we have the right to suggest such a solution only after we have exhausted all the resources of Greek itself, and even then it cannot often be accepted as anything more than as something possible because nothing better can be found. It may however be conceded at once by the most sceptical that the chances of such survivals are greatest for single words and for placenames and their terminations. Kiepert, for example, in a paper on the distribution of the Greek language in Pontos, has remarked that the word παρχάριν, *a mountain pasture*, which can be traced right back to the fifth century A. D., having no apparent Greek derivation, may be taken to be such a survival (2). And it would be hard to deny that he may be right.

(1) To a similar influence of ἐκεῖνος I would attribute the κ instead of τ in some of the possessive forms from the Shabin-Kara-Hissar villages. My authority, the priest Kynegopoullos, of whom I speak above, gave me such examples as τὸ κορίζν ἀκεν, *his daughter*, but τὸ κορίζν ἀτς, *her daughter*, and τὰ σπίτα κουν, *their houses*. For other examples see Ἀστὴρ τοῦ Πόντου, I (1884), pp. 170, 171.

(2) H. KIEPERT, *Die Verbreitung der griechischen Sprache im pontischen Küstengebirge*. In the *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, XXV (1890), pp. 317-330.

But when he goes on to compare *-άντ(οι* and *-άντων*, very common endings for the names of villages in Pontos, with the *-ανδα*, *-ανδος*, found elsewhere in Asia Minor and regarded as an inheritance from an earlier language, though what he says may be very plausible, he is yet on an entirely wrong track. If we look at all the facts we shall see that the ending in question is used very commonly,certainly in all the eastern Pontic area, to form the plural of substantives, both masculine and feminine. Examples are *βασιλεάντ(οι*, *δεσποτάντ(οι*, and such a declension as *ὁ παιδᾶς*, plural *οἱ παιδάντ'*, *τὶ παιδάντας*, *τὶ παιδάντων*. The same ending is used to make patronymics, and the genitive of these is used for the name of a village. The villages in Pontos are as a rule quite tiny hamlets grouped together into larger unities, and it may be supposed that at one time each of these hamlets was occupied by the branches of a single family. Hence such place-names as those of the several little knots of houses at Santa : *Πιστοφάντων*, *Τερτζάντων*,*Ζουρνατζάντων*, etc., where the people are *οἱ Πιστοφάντ(οι*, and so on,and the endings are Kiepert's *-άντ(οι* and *-άντων*.Further this ending has been shown quite conclusively by Hatzidakis to be purely Greek, and to be in origin the *-αντες* of the plural of such words as *ἀλλᾶς*, *ἀνδριάς*, etc., and allied to the ending of words like *γίγαντες*, and of aorist participles such as *ποιήσαντες*(1). That the Pontic form is in *-αντοι* and its older prototype in *-αντες* is no more than a part of the common confusion in Asia Minor between the second declension masculine and the third declension. In these endings we must again recognise the very late survival of the imparisyllabic declension in Pontic, and it is noticeable that these two endings, the genitives in *-ονος* and the plurals in *-άντ(οι*, though both of them of wider distribution, are found together and, like the names in question, common in the Argyropolis region.

If this is the present state of our knowledge of Pontic Greek, on what lines should the study now be pursued? The ransacking of memories is for the exiled scholars of Pontos, and for the publication of their manuscripts we may look to the Greeks

(1) *Φιλολογικαὶ Ἔρευναι*, pp. 25, 26.

in general, and particularly perhaps to the authorities who preside over the National Lexicon. The very existence of the *Pontic Archive* and the Athenian Committee for Pontic Studies, to say nothing of the long series of books which we already have, are all assurances that they will not fail in this task, which they owe alike to their own people and to the general cause of learning. Those of us who are not Greeks can perhaps aid in the critical sifting of the material, aiming to produce a ser es of grammatical sketches of each local variety of Pontic. We should then know how wide is the spread of any given phenomenon, and the use of the adjective « Pontic » without any further local qualification would no longer be so disconcertingly common . When this is done, it will be possible to form an idea of at least the relative age of the different features of the dialect. And here we shall have to take into account the other dialects of Asia Minor, notably those of Cappadocia ; to a less degree that of Silli near Konia. We must further remember the great historical events which have profoundly affected Greek in this region, and reduced it, from being the predominating language of the peninsula, to a number of disconnected dialects. In its present total extirpation the Turks have in fact done no more than consciously complete the work begun in their first invasions of the Byzantine empire. A glance at the map will show us that a great wedge was driven by the Seljuq inroads of the eleventh century between the Greeks of the east and those of the western parts of Asia Minor. The Cappadocian dialects lie at the eastern fringe of this Seljuq empire ; Silli is close to its capital. The Seljuqs, that is, did nothing to break up the linguistic unity of Cappadocia and Pontos, but a great deal to separate these from anything further west ; and first of all from the kind of Greek of which the dialect of Silli was the only example surviving to our own times. The separation of Pontos from the area of the Cappadocian dialects must be put down to later events ; to the Ottoman and other Turkish tribes who overran all Asia Minor in the thirteenth century, and after the first conquests gradually increased their numbers and at the same time that social preponderance which has always done so much to destroy the language of the conquered, even where as in so many

places they adhered to their own religion. But it is not only such intruded wedges of aliens that hinder the spread of linguistic phenomena ; distance, with the accompanying difficulty of communications, is by itself an important factor which operates even in a continuous linguistic area.

Let us apply some of these ideas to a very few instances.The neuter possessive *-αθε(ς* of Pontic, of which I have spoken above, is clearly akin to the Pharasiot *τὸ ἐθεϊνὸν*, « that which belongs to it. » It will be safe to put the formation of this type to some date before the linguistic separation of Pontic and Pharasa Greek. So too the Pontic declension of *λύκος*, but *ὁ λύκον* and the genitive *τὶ λύκονος* with its traces in Cappadocian and its indications of the late survival of the imparisyllabic nouns can be dated in the same way (1). Again, the ending *-κα* is found in the aorist passive all over the Greek area except in Cappadocia and Pontos ; it appears at Silli. We may plausibly argue that its spread further east was prevented by the breach in continuity caused by the earliest Turkish invasions. And this agrees with the fact that in the fifteenth-century Greek of Makhairas we find the *-κα* not very far off its beginnings, and still very rare outside the first person singular from which it seems to have sprung. Arguing,again,from Pontic only, Hatzidakis has pointed out that we may look for a conservative tendency in the dialects of Kerasund, Tripolis and Oenoe, because they do not go so far as the further east dialect in suppressing unaccented vowels (2). With this conservative character of the seaboard dialects we may connect the preservation of the aorist passive at Samsoun, to which I have alluded above. Here too in these same texts I find the preservation of the final *-i* sound, to which Hatzidakis' remarks are in the main directed. This conservative trend together with the likelihood of an infusion of common Greek into the seaboard towns renders the problem of their speech particularly interesting. I can here only remark that, when a dialect is so removed from the common language as

(1) *Modern Greek in Asia Minor*, p.94 and p. 104, with the accusatives in *-ova*.

(2) *Φιλολογικαὶ ἔρευναι*, p. 15.

Pontic is, any gradual penetration by the forms of the common language is much less easy than with a dialect nearer the normal. The almost complete unintelligibility of Pontic would naturally keep it purer than a dialect which could after all well serve as the medium for communication with outsiders. And in Turkey this medium was very frequently for the speakers of these local dialects not Greek at all but Turkish.

By this sort of comparative study of the sub-dialects of Pontic much, it seems, may be done towards determining its history, and in this way it will be possible to make Pontic yield its full contribution towards the general history of Greek, and perhaps towards the question of dialectical variations in the *koine*. The main test of the validity of results will be their mutual consistency, for unfortunately we have here no mediaeval documents by which to check and assist our researches. But the first necessity for further work is the collection and arrangement of all the material.

Oxford. R. M. DAWKINS.

SYLLOGE TACTICORUM GRAECORUM

Dès le commencement du XVIIe siècle, le Hollandais Jean MEURSIUS nourrissait le projet d'une édition peut-être complète des auteurs militaires grecs connus à son époque. Mais cette idée de réunir les œuvres militaires ne fut reprise que plus de deux siècles après, quand en 1847 Frédéric HAASE publia sa « narration » (*De milit. scriptorum Gr.et Rom. omnium editione instituenda,Berolini*) contenant un plan détaillé d'un tel corpus en neuf volumes. Malheureusement il ne donna que le projet. Enfin le philologue zurichois KOECHLY, avec son collaborateur RÜSTOW, élabora une première édition d'un *corpus* très limité : outre les œuvres poliorcétiques, il ne comprenait que deux auteurs tacticiens. Il est vrai que depuis lors maintes éditions particulières des auteurs militaires de l'antiquité aussi bien que du moyen âge, ont été publiées, mais aujourd'hui encore la plupart de ces textes, surtout ceux des écrivains byzantins, ne tiennent pas compte de tous les manuscrits parvenus jusqu'à nous, et de plus ils se basent presque toujours sur les copies récentes accessibles par hasard à l'éditeur. Ils ne peuvent naturellement plus satisfaire les exigences de la science moderne. Cette nécessité d'une nouvelle édition sur fondements bien établis, devenue évidente, est le premier motif qui nous a fait concevoir l'idée de préparer un nouveau *Corpus Tacticorum Graecorum*.

Ce ne fut pas non plus par un simple hasard que l'Académie des Lettres Hongroise se chargea précisément de l'édition. Les Hongrois ont un motif spécial : celui de l'intérêt national qui les poussa à l'étude des écrivains byzantins historiens et tacticiens, car c'est eux qui nous ont appris une grande partie de notre histoire nationale. L'empereur Léon le Sage a décrit dans le XVIIIe chapitre de ses *Tactiques* la vie militaire des anciens Hongrois qui vivaient au Nord-Ouest de la mer Noire

avant la conquête des pays actuels. C'est par lui que nous avons des renseignements sur leur organisation militaire, leurs armes, leurs camps, la vie de camp, la manière de se battre, etc. A Léon se joint le Pseudo-Léon dont les Tactiques sont connues sous le nom d'*Inedita Tactica Leonis*, et peut-être faut-il y ajouter aussi leur prédécesseur, le Pseudo-Mauricius. Pour les nombreux détails que ces auteurs byzantins nous donnaient sur la vie des Hongrois, il était indispensable pour les philologues et historiens hongrois de s'en référer à ces auteurs. Un grand nombre de savants philologues (GYOMLAY, DARKO, CZEBE, NÉMETH, etc.) et presque tous les historiens hongrois (SZABO K., SALAMON, HAZAI, MARCZALI, PAULER, DOMANOVSZKY-HOMAN etc.) qui traitaient cette époque de notre histoire, ont consulté ces ouvrages, mais naturellement, à peu d'exceptions près, ils s'étaient servi de la langue hongroise. C'est pour ce motif que les résultats de leurs recherches échappaient si souvent aux savants de l'étranger. Après un long travail préliminaire, comme je viens de le dire, et comme les Hongrois avaient tout intérêt à étudier la littérature militaire byzantine, c'est en 1915 que M. R. VÁRI présenta un mémoire à l'Académie des Lettres hongroise, dans lequel il avait défini le plan d'un nouveau Corpus des auteurs militaires grecs. La partie essentielle se composerait des trois traités byzantins les plus importants, c'est-à-dire : Les Tactiques de Léon, celles du Pseudo-Léon et celles du Pseudo-Mauricius. On ne pouvait pas négliger de consulter les auteurs militaires de la Grèce ancienne, lesquels constituent un élément de plus pour la constitution du texte. Comme il fallait connaître les manuscrits de ces auteurs anciens qui avaient servi de base, il semblait nécessaire de les accueillir aussi dans la collection. Ces écrivains sont par exemple ELIEN, les *Κεστοί* de S. Jules l'Africain, l'Anonyme de Byzance du VIe siècle, puis les traités byzantins *De velitatione bellica* de Nicéphore Phocas et les *Praecepta Nicephori* et peut-être encore quelques petits ouvrages.

La publication sous le titre de *Sylloge Tacticorum Graecorum* commença par le troisième volume de la collection, c'est-à-dire par les Tactiques de l'empereur Léon, éditées par R. VÁRI. En 1917 parut le tome I, en 1922 le premier fascicule du tome II, lequel contient le texte jusqu'au chapitre XIV, 38.

La situation financière de la Hongrie ne permit pas de continuer la publication, bien que nous eussions déjà préparé quelques autres tomes.Les manuscrits furent rassemblés en grande partie avant la guerre par M. R. Vári ; puis en 1928-29, Melle Éléonore Korzenszky fit d'actives recherches pour retrouver les derniers manuscrits manquants. A présent nous espérons publier aussitôt que possible le 2e volume de la collection et le 2e fascicule du tome II du Léon.

Budapest-Szentendre. Rodolphe Vári.

A SIXTH CENTURY BOTANIATES

The inscribed slab published below was first seen by my husband in May 1930 at Bedesh, a village about three miles east of Shohut-kasaba (Synnada); the peasant owner would not then allow it to be copied or photographed, but he was at length ordered by the mudir to bring it to Shohut-kasaba, where it is now preserved in the school garden. For its copy and photograph (Fig. 0) I am indebted to the kindness of Professor Calder.

The bluish-grey marble slab is broken in two; the owner said that he had dug it up on top of the low ridge separating the village of Bedesh from the plain which lies to the north; the back is smoothly tooled; height 0,76 m., width 0,53 m., thickness 0.05 m.; letters 0.03 to 0.05 m. high. Below the text are incised the outlines of a paten (?) and a chalice; on the back of the stone is similarly incised a Latin cross with the ends of its bars splayed; height 0.49 m., width 0.31 m. The lettering is well preserved; the round hole in the middle of the lower fragment is probably not original.

(cross) *Κ(ύρι)ε, μὴ παρίδη(ς) τὴν δέησιν τῆ-*
ς δούλις σου. ἐνθάδε κατάκη-
τε Κύριλλα θυγάτηρ Εὐτυ-
χίου πρεσβυτέρου γαμετὶ
γεναμένη Ἀρτέμωνος ὁ <β>
Βοτανιάτου ἐπίκλην Κρουβ-
ελη, τελευτᾶ δὲ μηνὶ Εἰα-
νοαρίου ἰνδ(ικτιῶνος) δ' ἐπὶ βασιλί-
ας Ἰουστίνου τὸ ἕκτον
μετὰ τὴν ὑπατίαν τ-
οῦ αὐτοῦ τὸ δεύτε-
ρων. (three crosses, a paten (?) and a chalice)

(*Translation*)

« Lord, overlook not the supplication of thy handmaid ! Here lies Kyrilla, daughter of Eutychios the priest, who was wife of Artemon Botaniates surnamed Kroubeles ; she died in the month of January, fourth indiction, in the sixth year of the reign of Iustinus, being the second after his consulship. »

The emperor is Justin II and the date January 571. The 4th indiction ran from 1 September 570 (Mas Latrie, *Trésor de chron.*, col. 524) but 571 was the third (1) year after Justin's consulship of 568 ; E. Stein, *Stud. z. Gesch. des byz. Reiches*, p. 29, note 5 ; *P. Mon.* 2 ; *P. Hamb.* 23. In l. 5, ὁ is a mistake. for τοῦ ; cf. the similar error of ὁ for τὴν in *Inscr. gr. chrét. d'A. M.* 5 *bis* (= Calder, *Mon. A. M. ant.* I, 258) ll. 2-3, where τὴν σφαγὴν - - ὁ ἐν Ἀβήδο means «the slaughter at Abydos ». The redundant *beta* at the end of l. 5 appears to be a slip for which many parallels could be cited. The possibility suggested by Professor Calder that the name Βοτανιάτης may originally have had the prophetic vowel not unusual in Anatolian names (e. g. in Ἴλιστρα compared with Λύστρα), and that the reading may then be Ἀρτέμωνος Ὀββοτανιάτου, seems less acceptable as an explanation than the assumption here made of a stone-cutter's error ; the article is required before the second name ; cf. Νικηφόρῳ τῷ Βοτανειάτῃ, *C.I.G.*, 8715, and the regular practice of the writers who mention him. Of the name Κρουβελη — presumably Κρουβελης in the nominative—I find no other instance. The prayer in ll. 1-2 seems reminiscent of *Psalm* LIV, 1, Septuagint : μὴ ὑπερίδῃς τὴν δέησίν μου.

The contents present some points of interest but more of

(1) The confusion in the post-consular dates of this period is notorious : Goyau, *Chron.* p. 635 ; *P. Oxy.* 126.

perplexity. The date, 571 A. D., gives a certain distinction, as such dated stones are rare (v. CUMONT, *Mélanges d'Arch. et d'Histoire*, XV, 1895, p. 278). And the name Botaniates in the 6th line is not unknown to Byzantine History.

Schlumberger, in his *Sigillographie de l'empire byzantin*, mentions three seals of this family : (1) on p. 318 that of Eustratius Botaniates, patricius, anthypatus, and strategus of Gebel (Byblos) in Phoenicia ; (2) on p. 438 the ninth century seal of Andreas Botaniates, one of the civil dignitaries of the Eastern Provinces, anthypatus as well as spatharius ; (3) on p. 625 the seal of Nicephorus Sebastus Botaniates, i. e. of the Emperor Nicephorus III before his usurpation. It may even be possible to assign a fourth seal to the same origin. On pp. 310-11, in discussing whether a « magnifique sceau de dimensions extraordinaires », bearing the name of a Nicephorus Sebastophorus, Duke of Antioch, belonged to Niceph. Uranus, Niceph. Catacalo, or the eunuch called Nicephoritza, Schlumberger does not suggest the fourth Nicephorus, who according to Attaliates (Bonn edition p. 96) and Scylitzes (820 A) was Duke of Antioch under Constantine X (1059-67), probably just before the latter's death. This was no less a person than the magister, curopalates and famous general Nicephorus Botaniates, Emperor 1078-81. May not the seal well be his?

This emperor deserves more study than he has hitherto received, if only because of the differing pictures of him given us by his enemies and his friends. Nicephorus Bryennius and his wife Anna Comnena were bound, for reasons of family hatred, to blacken his character in their respective histories. Michael Attaliates on the other hand was his grateful and devoted servant, and perhaps saw him through rose-coloured spectacles. But Psellus dedicated to him a biblical commentary, and Zonaras finds no special fault with him, except in the grave matter of his marrying the wife of his predecessor Michael VII, who was still alive though a monk. To both Zonaras and Glycas he appears as an easy-going person, ready to forgive injuries, not over-wise in his choice of favourites and regrettably susceptible to influence, but otherwise at least harmless, while Scylitzes is almost as full of this Emper-

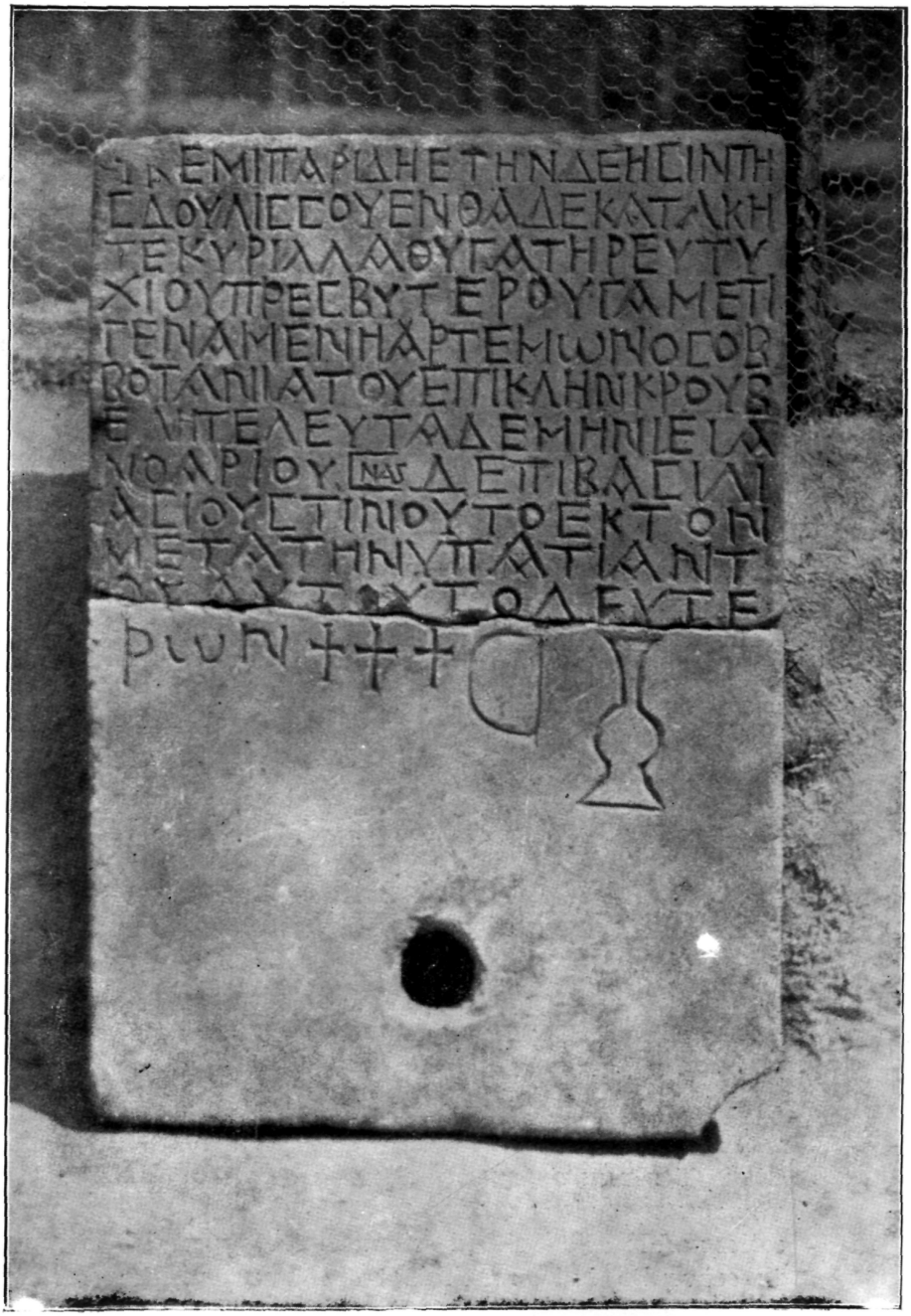
or's merits as is Attaliates. This last writer is not content with impressing on us his hero's beauty, valour, wisdom and charm ; he has to tell us at great length of the exploits of the grandfather Nicephorus Botaniates and the father Michael in their glorious military campaigns.

In any case, whether the Emperor Nicephorus III was greedy, self-indulgent, timid and extravagant, or simple in life and of exemplary courage and generosity,there seems little doubt of two facts, first that he was an elderly man when he came to the throne, secondly that he was of a wealthy noble family, vaguely described as « from the East ».

The first point concerns our inscription only in this way : it was found not far from Synnada, in the Anatolic Theme, and the Synadeni nobles were always friends of the Emperor Botaniates. Two of them were among the « generals of the East » who put him on the throne, and a third married his sister. It was this sister's son whom, as described by Anna Comnena in her second Book, the old and childless Botaniates chose as his heir, to the unjust exclusion of the son of the late Emperor Michael VII.

The second point, that the family was rich and well-born, rouses our hopes, for may we not discover more than the two above-mentioned members, among the officers of previous sovereigns? But of this the Byzantine historians Procopius, Agathias, Menander Protector, John of Epiphania and Theophylactus Simocatta provide no trace. Krumbacher *G. d. b. L.* p. 597) tells of a John Botaniates who wrote an iambic poem of 100 lines some time before 1200, but he credits the family with no other literary composition. The *Praise of the Dog* formerly ascribed to the Emperor should, he tells us, be assigned to Nicephorus Basilaces and not Nicephorus Basileus. Perhaps one of the many unpublished Byzantine manuscripts now hidden in libraries may some day throw a light on this family.

One fact mentioned by Attaliates and Scylitzes would seem to carry us a little further. We learn that the Botaniates family was descended from the famous clan of Phocas, brought by Constantine to his new capital from Rome, and itself claiming to spring from the great house of the Fabii. Attal-



Pl. 17.

iates proudly reminds us that this made his master (the Emperor) a kinsman of the Scipios and Aemilius Paulus.He also declares that an irrefragable proof of the boasted connection with the Phocas stock was the striking likeness between Nicephorus III (Botaniates) and the statue erected in Crete to Nicephorus II (Phocas); he has been there and seen it for himself. But he leaves our real curiosity unsatisfied. Where did the Botaniates family live? and the Phocas family too? We should like to place them in the neighbourhood of Synnada,but the only relevant geographical notice is in a rambling story told by Attaliates of a connection between the Fabii or the Phocades and Iberia, first the Spanish Iberia and then the Asiatic one. From the fact that the Emperor's closest friend was the Metropolitan of Side in Pamphylia (Zonaras XVIII, 19) no inference can be drawn, as Scylitzes (845-6) says the same prelate was favoured by Michael VII.

Finally the friendly relations between Nicephorus Botaniates and the Turks (Zonaras XVIII, 18, Attal. pp. 215, 239-241, 264-265; Nic Bry. III, 16, IV, 2). emphasized by J. Laurent (*Byzance et les Turcs seldjoucides*, p. 91) may admit of either of two explanations. We know that the Turks habitually raided Phrygia; an inscription at Sozopolis (Uluborly) shows that Romanus Diogenes restored this fortress, obviously against them (Sterrett, *Wolfe Exp.*, 545); would Nicephorus Botaniates have been more likely to be their friend or their foe if his family were local landowners?

In all matters of pedigree we turn to Du Fresne du Cange and his list of Byzantine families in *Hist. Byzantina*, Part I. For the origin of the Phocas who was Emperor 602-10, and about whom Theoph. Simocatta is so scathing, he merely says « natione Cappadox ». For the great warrior Emperor Nicephorus II (Phocas), 963-69, he gives no place of birth at all, and when he comes to the Emperor Nicephorus III (Botaniates), he rather sceptically quotes Scylitzes' statement that the two families were connected by blood. The confirmation and amplification of this in Attaliates were of course unknown to the Sieur Du Cange, whose great researches were made nearly 200 years before this history, or rather eulogy,

of Nicephorus III was first published in 1853 from a Paris manuscript.

About the Phocas stem we get little elsewhere. Procopius gives us two early mentions of the name as borne by a Prefect of the Palace under Justinian (*B.P.* I : 24) and by one of Belisarius' guards (*B.G.* III : 15). Malchus Rhetor says that in 479 the Emperor Zeno sent on an embassy a Phocas who had been his secretary. In the sphere of letters we find a John Phocas, born in Crete in 1177, writing an *Itinerary from Antioch to Jerusalem.* In the world of public affairs more than one Phocas played a notable part, either as loyalist or traitor, under the Emperors Basil II and Constantine VIII. The constantly recurring first names are Nicephorus, Leo and Bardas, but they afford no clue to any kinship with the Botaniates house, nor any reason why one of either family should have buried his wife near Synnada in 571. That was the year when Justin II began on the twenty years warfare with the Persians, but we do not know if the husband Botaniates was a fighter, though perhaps his nickname *Kroubeles* means « clasher of darts ». The name Botaniates itself, from *Botane*, pasture, was doubtless a territorial one, and might apply to any grass country, not merely to the rich plain of Synnada, just as the town in Phrygia, Botiaeion, mentioned by Stephanus Byzantinus, is impossible to identify with certainty. In short, we are left with the main problem of the inscription unsolved.

Even the symbols on the stone are not wholly intelligible. The three crosses perhaps invoke blessings on the lady Cyrilla herself, her father and her husband. The chalice again is more or less like a picture in Cabrol's *Dict. d'Arch. chrétienne*, (II, Pt. II, p. 1650), of a *calix communicalis* or *ministerialis* such as was used to give the Eucharist to the faithful, and is fairly appropriate as the father was a priest. But why the paten, if such it was, is a half circle instead of a whole one, is hard to say. Perhaps this was the real shape of the paten in the local church, for an oblong form is not unknown (v. *Cath. Encycl.* s. v.). Possibly the sculptor meant to draw such a form and failed.

Oxford. Georgina BUCKLER.

ZUR MONOGRAMMINSCHRIFT DER THEOTOKOS-(KOIMESIS-)KIRCHE VON NICAEA

Die Datierung der Theotokoskirche von Nicaea ist kunstgeschichtlich von hoher Bedeutung, ihr architektonischer Typus steht in einer entwicklungsgeschichtlich wichtigen aber stark umstrittenen Reihe, für deren Einzelglieder uns sichere äussere Anhaltspunkte zur Datierung fehlen. Nichts ist bezeichnender für die innere Unsicherheit der Forschung über die ältere byzantinische Baukunst als das Schwanken um mehrere Jahrhunderte in der zeitlichen Ansetzung der Denkmäler. Nach der Sophienkirche von Saloniki, mit der man schon unverständlicher Weise bis in das v. Jh. zurückgegangen ist (1), ist die Klemenskirche von Ankyra jüngst in die zweite Hälfte des v. oder die ersten Jahre des VI. Jahrhunderts datiert worden (2) und während O. Wulff für die Theotokoskirche in Nicaea frühestens an die Zeit 787-815 dachte und H. Grégoire noch jüngst die Datierung um 842 vertrat,hat sich jetzt sowohl Heisenberg als auch Grégoire der Datierung von Th. Schmit in das VI. Jh. angeschlossen, ja letzterer scheint sogar eine Datierung vor 538 für möglich zu halten (3). Eine so gewichtige Reihe von Vertretern der Frühdatierung könnte wohl diejenigen irre machen, die sie zumeist aus architekturgeschichtlichen Gründen ablehnen und an der Einschätzung dieser Gruppe, zu der ja noch eine Anzahl weiterer Kirchen von der ältesten Chorakirche bis

(1) DIEHL - LE TOURNEAU - SALADIN, *Les monuments chrétiens de Salonique*, Paris, 1918.

(2) G. DE JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne* in *Mélanges de l' Université Saint-Joseph de Beyrouth*, XIII, 113-143.

(3) *Byzantion*, V, 1929-1930, 287-93 ; *Encore le monastère d'Hyacinthe à Nicée*.

zu der von Dere Ahsy gehören, als Uebergang von der alt- zur mittelbyzantinischen Kunst festhalten. Ich habe in einer ausführlichen Besprechung des Buches von Th. Schmit in der *Deutschen Literaturzeitung* 1927, Sp. 2601-2611 meine Gegengründe kurz zusammengefasst und unter Ablehnung der späteren Datierung von Wulff und Grégoire und der Frühdatierung von Th. Schmit eine Ansetzung um die Mitte des VIII. Jhs vertreten. Ich möchte heute ein neues Moment in die Diskussion hereinziehen, das m. E. geeignet ist die Datierungsfrage aus sich heraus entscheidend zu fördern, das ist die Monogrammminschrift des Gründers Hyakinthos.

Es ist hier wegen der Begrenztheit des zur Verfügung stehenden Raumes unmöglich auch nur eine mit Einzelheiten belegte Skizze der Entwicklung von der Sigle und dem Namensmonogramm bis zur Monogrammminschrift zu geben (1). Nur soviel sei zum leichteren Verständnis der folgenden Ausführungen bemerkt, dass nach einer älteren Periode systemloser Buchstabenverbindung um etwa 380 n. Chr. der Doppelstabtypus aufkommt, der als festes Gerüst für die Eingliederung der übrigen Buchstaben einen Buchstaben mit zwei Vertikalhasten z. B. *H, N, M, Π,* oder zwei geeignete Nachbarbuchstaben z. B. *RT* zugrundelegt ; er bleibt zwei volle Jahrhunderte bis in die Zeit Justinus II. herrschend und kommt vielleicht ausnahmsweise unter besonderen Verhältnissen (Silberstempel !) bis in die ersten Jahrzehnte des VII. Jhdts vor (2). Für unsere Aufgabe wichtiger ist die Feststellung, dass die kreuzförmige Anordnung der Buchstaben bis in die justinianische Zeit zurückreicht, wofür wir eine kleine Anzahl von einander unabhängiger Belege auf Kapitellen, Bleisiegeln und Münzen haben ; der Doppelstabtypus überwiegt freilich zunächst noch durchaus. Damit begann jedoch ein Konkurrenz-

(1) V. GARDTHAUSEN, *Das alte Monogramm*, Leipzig, 1924, mir nachträglich bekannt geworden, hat sehr viel Material zusammengetragen, aber nicht genügend verarbeitet.

(2) Zu Justinus II. vgl. J. B. BURY, *Mélanges Schlumberger*, Paris, 1924, S. 302 ; zu den Silberstempeln zuletzt L. MAZULEVITSCH, *Byzantinische Antike*, *Berlin-Leipzig*, 1929, passim.

kampf zwischen den beiden Typen, der spätestens in der Zeit des Heraklios endgültig zugunsten des Kreuzstabtypus entschieden ist. Neben Silberstempeln mit dem Namen des Heraklios, die nur noch den Kreuzstabtypus verwenden (1), ist hier insbesondere auf das ziemlich genau datierte Kapitell vom Zwarthnoz (Etzschmiadzin) mit dem Namen des Katholikos Narses zu verweisen, das in die Zeit 648-60 gehört und deutlicher als vieles andere die damalige Abhängigkeit Armeniens von Byzanz bekundet (2). Zahlreiche ähnliche Beispiele finden sich auf Steindenkmälern, Bleisiegeln, Exagien, Stempeln, seltener auf Münzen. Bezeichnend für diese ältere Gruppe der Kreuzstabmonogramme ist die Beschränkung auf Name (und Titel) der betreffenden Person im Genitiv : darin stimmen sie mit den griechischen Münzaufschriften, Stempeln und älteren Bleisiegeln überein. Eine Entwicklung lässt sich anscheinend nur in der Richtung erkennen, dass ursprünglich die Buchstaben dicht gedrängt sitzen, sodass der Kreuzstab kaum zur Geltung kommt, während er um die Mitte des VII. Jhs klar ausgeprägt erscheint, wenn es die verfügbare Fläche irgend gestattet.

Ueber diese Stufe der blossen Namensmonogramme ist man dann zu eigentlichen Monogrammінschriften d. h. zur Bildung voller Satzformen fortgeschritten, was wir am besten bei den Bleisiegeln beobachten können. Auf diesen wird die sicher ältere Anrufung *KYPIE, XPIΣTE, ΘEOTOKE BOHΘEI TΩ ΔEINA* noch in justinianischer Zeit voll ausgeschrieben (3). In dieser stereotypen Formel wird anscheinend zuerst, wie sonst üblich, der Name als Mono-

(1) M. ROSENBERG, *Der Goldschmiede Merkzeichen*, Frankfurt a. M. 1911, S. 1140 ff. ; die 3. Auflage, Berlin 1928, Bd. IV, *Ausland und Byzanz*, konnte ich nicht einsehen.

(2) J. STRZYGOWSKI, *Die Baukunst der Armenier*, Wien, 1918, S. 110 ff.

(3) SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire Byzantin*, Paris, 1884, S. 479, Nr. 16 : *Siegel* des Praefectus praetorio Tribonian zwischen 527 und 546 ; dass es sich bei dem Hypatos Leon S. 476 Nr. 1 um den Konsul des J. 446 handeln könnte, erscheint ausgeschlossen, wenn das unmittelbar folgende Siegel mit der ausgebildeten Form des Kreuzstabmonogramms die gleiche Persönlichkeit meint.

gramm eingesetzt, so bei einem Bleisiegel mit Kreuzmonogramm zwischen den ausgebreiteten Adlerschwingen (1). Wenn aber dann umgekehrt die Anrufeformel als Kreuzmonogramm gesetzt und der Name ausgeschrieben wird, wofür wir anscheinend zu Ausgang des VI. Jhs ein ziemlich sicher datiertes Beispiel haben (2), so ist damit der entscheidende Schritt zur eigentlichen Monogrammminschrift getan. Für die hier gegebenen Buchstabenverbindungen bildet sich eine Kreuzmonogrammform, die unzählige Male zumal auf Bleisiegeln wiederholt wird; als es üblich wird vor den Namen noch die demütige Formel *ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ* bezw. *ΤΩ ΔΟΥΛΩ ΣΟΥ* zu setzen, werden die 8 Buchstaben gleichmässig beiderseits der Kreuzarme ausgeschrieben verteilt, wofür wir eine Anzahl datierter Siegel haben, die sich über das VIII. Jh. bis gegen die Mitte des IX. Jhs verteilen; auf anderen Denkmälern, die mehr Platz zur Verfügung haben, wird auch hierfür eine Monogrammform angewandt.

Zunächst begegnet das kürzeste Formular der Monogramminschrift auf einem Kämpferkapitell mit Zickzackmuster im Museum von Konstantinopel, dessen zwei Kreuzstabmonogramme Mendel sicher richtig *ΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΘΕΟΔΩΡΩ ΠΑΤΡΙΚΙΩ* aufgelöst hat (3); ein weiteres Kämpferkapitell mit einfachem Profilrahmen und Monogrammscheiben auf den vier Seiten ist wahrscheinlich mit Mendel als *ΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΩ ΑΜΗΝ* zu lesen(4). Aber dürfen wir auch seiner Datierung in das VI. Jh. zustimmen? Wenn auch bei dem Kämpferkapitell mit Zickzackmuster ein justinianischer Typus vorliegt, so wissen wir doch einstweilen nicht, wielange er in Uebung blieb, und bei dem zweiten Kapitell können wir schon seiner Form nach unbedenklich mit dem VII.-VIII. Jh. rechnen. In einem anderen Falle, wo es sich um ein einfaches Namensmonogramm auf der Stirnseite eines horizontalen Marmorbalkens, vielleicht von einer Ambonrampe, handelt,

(1) SCHLUMBERGER, S. 87.

(2) Siegel des Exkonsuls Gennadios, SCHLUMBERGER, S. 480 Nr. 24.

(3) G. MENDEL, *Catalogue des Sculptures*, Nr. 752, II. Bd. S. 552.

(4) Ebd. Nr. 753. II. Bd. S. 552 ff.

hat Mendel x. Jh. angenommen. (1) Ich ziehe zunächst weitere äusserlich nicht datierte Beispiele heran und teile die bisher gegebenen Datierungen mit. Ein Buchdeckel in der Bibliothek von S.Marco ordnet um eine stehende Maria Orans, die in ein Kreuz gestellt ist, 4 Monogramme, die ausser der Formel *ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ* sicher den Namen *ΜΑΡΙΑ* und weitere unaufgelöste Worte enthalten (2). Schlumberger datiert ins x. Jh. wohl wegen der bildlichen Darstellung; Dalton hält dafür, dass er nicht später als das IX. Jh. sein kann und hat damit sicher recht, Molinier geht sogar bis ins VIII. oder VII. Jh. zurück (3).Eine Silberschale der Sammlung Morgan, die Strzygowski bekannt gemacht hat (4), weist eine aus fünf Kreuzstabmonogrammen bestehende Inschrift auf,die möglicherweise mit S. zu lesen ist: *ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΟΥ ΔΟΥΛΟΥ ΣΟΥ ΖΗΝΟΒΙΟΥ ΑΜΗΝ*; er begnügt sich mit einer Datierung in den weiten Grenzen VI.-IX. Jh. — Eine Palette aus Kairo im Kaiser-Friedrich-Museum in Berlin weist drei nicht umrahmte Kreuzstabmonogramme auf, deren Lesung keine Schwierigkeit bietet: *ΘΕΟΤΟΚΕ* (nicht *ΚΥΡΙΕ*) *ΒΟΗΘΗ ΤΩ ΔΟΥΛΩ ΣΟΥ ΘΕΟΔΩΡΟΥ*(5).Wulff datiert VI.-VII. Jh. — Näher zu dem Ziel unserer Aufgabe führen uns die jeweils vierteiligen Monogramminschriften auf zwei Platten von der Ikonostase der Katapoliani auf Paros, die von den letzten Bearbeitern aufgelöst werden: *ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΓΕΩΡΓΙΟΥ ΕΠΙΣΚΟΠΟΥ* und *ΚΤΗΤΟΡΟΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΓΕΩΡΓΙΟΥ ΠΡΕΣΒΥΤΕΡΟΥ*(6). Da die Namen bisher unbekannt sind, helfen sie uns zunächst nicht weiter, jedoch

(1) Ebd. Nr. 735, II. Bd., S. 533.

(2) SCHLUMBERGER, *L'Epopée byzantine*, Bd. I, Paris, 1896, Abb. S. 189, hier falsch als im Schatz von S. Marco befindlich angegeben; O. M. DALTON, *Byzantine Art and Archaeology*, Oxford, 1911, S. 515 f.

(3) *Gazette des Beaux Arts*, II. Sér. 38 (1888), S. 388 f.

(4) *Altai-Iran und Völkerwanderung*, Leipzig, 1916, S. 19 ff.

(5) O. WULFF, *Beschreibung der Bildwerke der christl. Epochen*, III. Bd. I. Teil, Nr. 1605, S. 300 f.

(6) H. H. JEWELL and F. W. HASLUCK, *The Church of Our Lady of the Hundred Gates in Paros*, in *Byzantine Research Fund*, London, 1920, S. 67 f.

sind die Kreuzstabmonogrammminschriften sicher von anderer Art als die Namensmonogramme des Bischofs Hylasios, die sich auf zwei Kapitellen der Arkade des nördlichen Querschiffes und in den Arkadenzwickeln des nördlichen und südlichen Querschiffes finden und vielleicht doch erst aus der Paläologenzeit stammen,was mir angesichts ihrer Form,die sich keinem der älteren Typen zuordnet, durchaus nicht unmöglich scheint.

Für die Datierung der Monogramminschriften sind wir jedoch glücklicherweise nicht lediglich auf mehr oder minder gefühlsmässige Datierungen angewiesen. In den Bemamosaiken der Sophienkirche von Saloniki sind in eine ausgeschriebene zweizeilige Inchrift mit dem Wortlaut : *ΚΕ ΒΟΗΘΗ ΘΕΟΦΙΛΟΥ ΤΑΠΠΙΝΟΥ ΕΠΙΣΚΟΠΟΥ* je drei Kreuzmonogramme so eingeschaltet, dass man sie für Bestandteile dieser Inschrift halten möchte, in Wirklichkeit sind sie jedoch für sich zu lesen und bedeuten : *KYPIE ΒΟΗΘΗ* (dieses Monogramm ist zerstört und nach dem parallel stehenden ergänzt) *ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΔΕΣΠΟΤΟΥ* bezw. *KYPIE ΒΟΗΘΗ ΕΙΡΗΝΗΣ ΔΕΣΠΥΝΗΣ* ; diesmal sind uns alle drei Personen wohl bekannt : Theophilos hat als Bischof am bilderfreundlichen Konzil von 787 teilgenommen, Irene und Konstantin VI. können zusammen von 780-797 genannt werden, nach den besonderen Verhältnissen dieser Zeit, deren eingehende Darlegung sich hier erübrigt, kommt jedoch wohl nur die Zeit 787-790 in Betracht (1). —Von zwei zusammengehörigen Kapitellen im Byzantinischen Museum in Athen hat das eine auf seinen vier Seiten Scheibenkreise mit einer Monogramminschrift, in der nur das Patronymikon zweifelhaft bleibt : *ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΗ ΕΙΡΗΝΗ ΤΟΥ ΓΗΣΑ* (?) ; da die Kaiserin Irene Athenerin von Geburt war und ihre Vaterstadt sehr wahrscheinlich durch kirchliche Stiftungen förderte, können die beiden Kapitelle mit grösster Wahrscheinlichkeit auf die berühmteste Namens-

(1) J. KURTH, *Athen. Mitt.*, 22 (1897), S. 465 ff., Taf. XV : Lesungen teilweise falsch ; N. P. KONDAKOV, *Makedonija*, Petersburg, 1904, S. 94.

trägerin in Athen zurückgeführt werden und sind also wieder in die Zeit zwischen 780 und 802 anzusetzen (1). In der Stephanskirche von Triglia in Bithynien hat F. W. Hasluck auf den niedrigen Kämpfern zweier Säulen die beiden aus je vier Monogrammen zusammengesetzten Inschriften festgestellt und entziffert: *KYPIE BOHΘEI TΩ ΔOYΛΩ NHKHTA ΠATPIKIΩ* und *XPIΣTE BOHΘEI AYΛHTIKΩ MIXAHΛ ΠATPIKIΩ*; Hasluck hat auch ermittelt, dass ein bilderfreundlicher Patrikios Niketas unter Irene und ihren Nachfolgern lebte, von der ersteren begünstigt, von den anderen verfolgt; das Kloster bestand andererseits bereits unter Leo dem Armenier, also vor 820; damit erhalten wir nocheinmal eine Datierung um 800 (2).

Etwa zwei Menschenalter früher ist eine andere Monogrammінschrift am Turm 46 der Landmauer von Konstantinopel anzusetzen, aus sechs Kreuzen bestehend, die Lietzmann wohl mit Recht so liest: *O ΣTAYPOΣ MEΓAΣ BO(HΘOΣ), ΘEOTOKE BOHΘH, NIKI TΩ ΣTAYPΩ* (3). Es bedarf bei dem Wortlaut der Inschriften und der betonten Hervorhebung der Kreuzesverehrung keines besonderen Beweises, dass die Inschriften der Ikonoklastenzeit angehören; damit ist ihre Zeit auf 740 festgelegt, da in diesem Jahre Leo III. mit seinem Sohne Konstantin die furchtbaren durch das Erdbeben des gleichen Jahres verursachten Schäden beheben liess, wovon weitere Inschriften und literarische Nachrichten Zeugnis geben. Die unterste Grenze, fast genau hundert Jahre später, ergibt der erhaltene Bronzetürflügel der Sophienkirche in Konstantinopel mit seinen vier in Silber eingelegten Monogrammen, zu denen vier weitere auf dem anderen Türflügel zu ergänzen sind. Neben den üblichen Anrufungen für die Despotai Michael und Theophilos und die Augusta Theodora enthalten sie die genaue Datierung in das Jahr 838 (4).

(1) Abgebildet von Sotiriu, *Archaiol. Ephim.* 1924, S. 11, Abb. 15, 16 dazu S. 13 A. 1.

(2) *Annual of Brit. School at Athens* 13 (1906), S. 289 ff.

(3) H. LIETZMANN, *Die Landmauer von Constantinopel*, in *Abhh. d. Preuss. Akad. d. Wissensch. Phil-hist. Kl.* 1929, Nr. 2, Inschrift 26, Taf. IX.

(4) SALZENBERG, *Altchristliche Baudenkmäler von Konstantinopel*, Berlin 1854, Taf. 18.

Jedoch möchte man hier schon einen Verfall des Typus der Monogrammminschrift erkennen, da die voll ausgeschriebenen Beischriften innerhalb der Monogramme bereits überwiegen. Die unmittelbar folgende Zeit vermeidet offenbar bewusst die Monogrammminschrift, wohl deshalb, weil sie durch die Bevorzugung in der vorhergegangenen Zeit kompromittiert schien.

Wenn wir nunmehr die Monogrammminschrift von der Schrankenplatte der Theotokoskirche in Nicaea heranziehen, so finden wir, dass sie mit ihren sieben Monogrammen die umfangreichste ist, die wir bisher kennen: *ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ ϹΥΑΚΙΝΘΩ ΜΟΝΑΧΩ ΠΡΕΣΒΥΤΕΡΩ ΗΓΟΥΜΕΝΩ.* Niemand, der die Entwicklung der Monogrammminschrift und die Parallelbeispiele überblickt, wird diese Inschrift in das VI. Jh. setzen können, sie gehört nach a len Analogien ins VIII. Jh. Ihre genauere Datierung rein aus dem Inschriftencharakter heraus werden wir bei sorgfältiger Sichtung unseres Materiales wohl auch noch einmal ermöglichen können, einstweilen möchte ich es nicht wagen. Die Bemerkung Heisenbergs (1), dass der epigraphische Charakter der Inschriften—damit sind die Mosaikinschriften, nicht die Monogramme gemeint—die Zuweisung der Mosaiken in das VI.-VII. Jh. bestätige, ist insoweit richtig, als er behauptet, dass sich die Buchstabenform bestimmt von der mittelalterlichen unterscheidet; wenn er aber ihre Identität mit der grossen Inschrift von Sergios und Bakchos behauptet, so hat er nicht nur ein inkongruentes Beispiel gewählt — hier Reliefbuchstaben, dort musivische — sondern auch beträchtliche Unterschiede nicht beachtet. Zum Vergleich müssen vielmehr die Apsisinschrift der Irenenkirche, die Bema- und Apsisinschrift der Sophienkirche in Saloniki und die Wiederherstellungsinschrift der Demetrioskirche in erster Linie herangezogen werden; da finden sich die nächsten Analogien.

Wie schon oben bemerkt, ist meine Datierung der Theotokoskirche von Nicaea auf ganz andere als epigraphische

(1) *Byzantinische Zeitschrift*, XXIX, S. 82.

Erwägungen gestützt, sie wird aber, wie die vorstehenden Ausführungen ergeben, durch die Monogramminschrift bestätigt. Ist nun diese Datierung durch den schönen Fund von Grégoire irgendwie berührt oder gefährdet worden? Sehen wir näher zu! Die Nennung des Hyakinthosklosters in den Konzilsunterschriften von 787 — zugegeben, dass es sich dabei nur um das Kloster in Nicaea handeln kann — beweist, dass es 787 bereits bestand, dass also die Datierung von Wulff unmöglich ist; dass als der Vertreter des Klosters nicht Hyakinthos, sondern Gregorios zeichnet, beweist wohl, dass Hyakinthos nicht mehr am Leben war; dass aber sein Tod beträchtliche Zeit vorher erfolgt sein müsse, ist nicht daraus zu erschliessen. Ergibt sich aus dem Bios des Konvertitenmönches Konstantin zwingend, dass Hyakinthos vor dem Bilderstreit gelebt hat? Grégoire nimmt das deswegen an, weil ihn der orthodoxe Hagiograph einen frommen Mann nennt. Aber der Hagiograph des x. Jhs hat offenbar keine genauen geschichtlichen Nachrichten von dem Gründer des Klosters gehabt, sondern ihn nur mit allgemeinen Lobsprüchen bedacht, die auf jeden Klostergründer passen können; aus seinen Worten geht nur hervor, dass Hyakinthos das Kloster gebaut habe, um sich und seine Umgebung zu heiligen. Dass er Mönch, Priester und Hegumenos war, können wir nicht aus dem Bios entnehmen, das sagt uns nur die Inschrift, es wird auch wohl an Ort und Stelle im Kloster noch im x. Jh. bekannt gewesen sein. Man könnte ja mit dem Gründungsdatum vielleicht bis um 720 heraufgehen, kaum über die Wende des VIII. Jhs. Aber dagegen spricht meines Erachtens bestimmt der Charakter der ältesten Mosaikdarstellung mit dem Kreuz in der Apsis, wie es Schmit ermittelt hat. Da hilft es nichts, wenn in frühchristlicher Zeit irgendwo ein Kreuz in die Apsis gesetzt wurde, auch der Nilosbrief — vorausgesetzt, dass er echt und nicht eine Fälschung der Ikonoklastenzeit ist — nützt nichts und ebenso wenig die Basilika von S.Apollinare in Classe in Ravenna,sondern die Frage muss konkret gestellt werden: Ist es denkbar, dass in justinianischer Zeit oder zu Ausgang des VI. Jhs im unmittelbaren Bannkreis der Hauptstadt, in der Apsis einer Kuppelbasilika eine Darstellung geschaffen worden wäre, die ganz und ausschliess-

lich die Auffassung der Ikonoklasten widerspiegelt : die ewige Geburt des Sohnes aus dem Vater, im Gegensatz zur fleischlichen Geburt aus der Theotokos, ohne Zuhilfenahme der menschlichen Gestalt dargestellt und noch polemisch verdeutlicht durch die Psalmstelle 110 (109), 3 : *ΕΓ ΓΑΣΤΡΟΣ ΠΡΟ ΕΩΣΦΟΡΟΥ ΓΕΓΕΝΗΚΑ ΣΕ*? Dabei ist die Vermenschlichung des Begriffes der Gottheit mit aller Strenge ferngehalten, die dogmatische Färbung und polemische Zuspitzung ist unverkennbar. Nur diese erklärt es auch, dass man nach dem Erlöschen des Bilderstreites die ursprüngliche Darstellung zu ändern für nötig hielt und durch die Einfügung der Theotokos mit dem Kinde die Komposition der Apsis samt der Inschrift nun auf die Fleischwerdung des Sohnes durch Maria umdeutete. Die Tat des Naukratios kann sich nur auf die Wiedergutmachung einer anrüchigen Auffassung der Ikonoklastenzeit beziehen, nicht auf ein viel älteres Bild ; darin bestärkt uns die Analogie der nachikonoklastischen Inschrift von der östlichen Konche der Sophienkirche (1) : *'ΑΣ ΟΙ ΠΑΛΑΙΟΙ ΚΑΘΕΙΛΟΝ ΕΝΘΑΔ' ΕΙΚΟΝΑΣ, ΑΝΑΚΤΕΣ ΕΣΤΗΛΩΣΑΝ ΕΥΣΕΒΕΙΣ ΠΑΛΙΝ* im Vergleich mit : *ΣΤΗΛΟΙ ΝΑΥΚΡΑΤΙΟΣ ΤΑΣ ΘΕΙΑΣ ΕΙΚΟΝΑΣ*. Der Ausdruck beweist wohl auch, dass Naukratios erst nach 842 anzusetzen ist und dann sehr wohl der Schüler des Theodoros Studites gewesen sein kann, wie Grégoire schon früher angenommen hat. Wenn aber die Theotokoskirche von Nicaea um 750 anzusetzen ist, so ergeben sich daraus Rückschlüsse auf die ganze zugehörige Gruppe, von denen an einem anderen Orte einmal zu sprechen sein wird.

Würzburg. Edmund WEIGAND.

(1) *Byzantinische Zeitschrift*, XXIV, 484 f.

THE NEW JERUSALEM OF THE MONTANISTS

« Pepouza is little more than a name to us ; but the order of Hierocles is so well marked that M. Radet [*En Phrygie*, p. 111] and I have independently and about the same time reached approximately the same conclusion as to the district in which Pepouza lay. » (RAMSAY, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, p. 573).

It is a pleasure to be able to report in the present issue of *Byzantion* that the Expedition sent to Phrygia in 1930 by the American Society for Archaeological Research in Asia Minor found epigraphical evidence which confirms the accuracy of this location. The actual site of Pepouza still remains uncertain, but the uncertainty has been confined within narrow limits.

The references in literature to Pepouza, the chief centre and « New Jerusalem » of the Phrygian Montanists, were collected by Ramsay *loc. cit.* To enable the reader to appreciate the bearing of the new evidence, it is necessary to supplement Ramsay's account with a summary of subsequent investigation into the local history and the epigraphy of Phrygian Montanism.

In *Bulletin of the John Rylands Library*, VII, 1923, p. 309 ff., the germ of the Montanist movement in Phrygia was traced to the Church in Philadelphia, as described in the Letter to that Church in the Apocalypse. The earliest direct reference to Montanism — or rather proto-Montanism—occurs in the *Martyrdom of Polycarp*, where the epithet « Phrygian » applied to the would-be martyr Quintus shows that there were « Montanists » before Montanus. Montanus and his prophetesses appeared in A. D. 157 (according to Epiphanius ; Eusebius gives the date as A. D. 171-2), and the Montanist controversy was acute in central Phrygia (the district lying

between and along the « Hermus » and « Maeander » routes to the plateau) up to the end of the second century. Christian epitaphs, recognisable as such, occur in this region from about A. D. 200 onwards ; they are almost without exception of the « concealed » type characteristic of orthodox Christianity during the period of persecution, and they show that in this district Montanism, which insisted on open profession of the faith, had failed to gain a hold. About the middle of the third century, and on to the early decades of the fourth, epitaphs making open profession of Christianity (*Χριστιανοὶ Χριστιανοῖς*) were dedicated in Northern Phrygia (especially the Tembris valley) and along the Mysian borderland into Lydia (Traianopolis and Thyatira). The proof offered *loc. cit.* that these epitaphs are Montanist has been accepted and corroborated by Grégoire (*Byzantion*, I, 1924, p.708) ; their numbers were added to in *Bulletin* etc. XIII, 1929, p. 266 ff.

I have said that the pre-Nicene Christian inscriptions of Central Phrygia are « almost without exception » of the « concealed » type. The exceptions are one or two : *JRS*, XVI, 1926, p. 73, nº 200, and Ramsay, *C. B.*, no. 393. The first is the epitaph of a third century orthodox bishop of Eumeneia, who prefixes the monogram ☧ to his title *ἐπίσκοπος* ; the second is of uncertain date, and may belong to the period after the legalisation of Christianity, when it became safe (but not usual) for a Christian to describe himself as *Χριστιανός* on his epitaph. If it is pre-Nicene it is the epitaph of a Montanist family of Apamea. An inscription from the neighbouring Apollonia (Sterrett *W. E.* p. 380, nº 55) containing the word *Χρηστιανοῦ* constitutes a puzzle (see *Bulletin*, etc., VII, 1923, p. 348, no. 15). I made an impression of this inscription in 1930 ; the reading *Χρηστιανοῦ* is certain ; the sixth letter, read by Sterrett as *Ω* and by Ramsay as *Ω* corrected to *I*, appeared to me both on the stone and on the impression to be *I* carved over a flaw in the stone resembling an *Ω*. This inscription also if it is Christian may be post-Nicene, and if so is as likely to be orthodox as Montanist.

The above discussion will have made it clear that a third-century inscription from central Phrygia making open profession of Christianity is almost certainly Montanist. And if

it occurs in the very area where the two leading authorities on Phrygian topography have independently placed Pepouza on other evidence, it will create a very strong presumption that Pepouza was indeed there.

In June 1930, Messrs Buckler, Guthrie and I, travelling from Atyochorion to Eumeneia, traversed the plains of which the principal villages are Bekilli and Karbasan (Bekirli and Gharib Hassan in *C. B.*; I give here and below the names as they now appear in Latin letters on the brass badges of the village policemen). The credit of our first discovery in this area belongs to Mr Buckler, who set out alone to ford the Maeander on his horse which his two fellow-travellers,

ἐφ' ἁρμαμαξῶν μαλθακῶς κατακείμενοι,

explored the villages of Capjilar and Suller — and drew them blank.

In a cultivated patch called Karapinar, on the north bank of the Maeander a few hundred yards below the ford between Kuyucak and Bekilli, and on the *toprak* of Bekilli, a marble *cathedra* had been dug up by the cultivator. This *cathedra* c'early came from a church in the canyon; on front, below the seat, is the following inscription in letters of the late third century:

Διογένους
καὶ
Ἀπφίας
Χρειστιανῶν.

The *cathedra* of the orthodox bishop or priest (called *θῶκος εἰερέως* in a metrical epitaph of Laodicea Combusta: *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, I, p. 124, no. 233) is here dedicated to a man and a woman who make open profession of Christianity. They are clearly a priest and a priestess, or a prophet and a prophetess, of the Montanist sect, and this *cathedra* belonged to a Montanist church.

At Bekilli we were shown a marble slab with a rim above, into one end of which a circular basin was sunk. Length of the slab m. 1,04; width 0,62; thickness, m. 0,07; diameter of basin (interior) m. 0,36; depth of basin (interior) m. 0,12. This slab was said to come from Uc Kuyu. What purpose it

served (stoup? or font) I do not now enquire. That it formed part of the furnishing of a church is clear from the inscription, which is carved in duplicate, along both longer edges:

+ *Μοντάνου πρωτοδιακόνου* +

This inscription is of the fifth century or later. A deacon called Montanus at this period and in this place can only have been a Montanist.

Radet placed Pepouza at Uc Kuyu. I prefer to place Pepouza at Bekilli and Tymion at Uc Kuyu (there are ancient sites at both villages); the exact position of the two places must of course remain uncertain. At Bekilli we recorded (in addition to that given above) nine monuments including a dedication to *Μήτηρ Λητώ* dated *ἔτους σκδ'*, a fragment containing the letters *Μ]ιχαὴλ ἐπίσκ(ο)π(ος)* — the same bishop is mentioned in *C. B.* no. 405, dated A. D. 556 — and a fragmentary Christian *devotio* ending... *ου βλέπι τὸν ἀρχιστρ[άτ]ιγον ἀτὸν ἔχι διάδικον*..

The plain of Karbasan is separated from that of Bekilli by a low ridge, which the road crosses N.E. of Uc Kuyu. I add a list of the five Christian inscriptions we recorded in the plain of Karbasan.

I. at Dumanli, brought thither from near an ancient building (a *villa*?) a mile S.E. of the village. Dedication of a *κυμητήριον*, dated *ἔτους τνη'*.

2. at Dumanli, same provenance. Dedication of a *κοιμητήριον* dated *ἔτους τμγ'*.

3. at Sirikli (= *C.B.*, n°. 445). Dedication of a *κοιμητήριον*, dated *ἔτους τλη'*, with a fish in relief inside a garland below l. 3.

4. at Sirikli (= *C. B.* no. 446). Dedication of a *κυμητήριον*, dated *ἔτους τμ'*, [*μ* is close to the margin, which is defaced] with a fish in relief inside a garland below l. 6 (*C. B.* omits the first six lines).

5. at Karbasan (= *C.B.* no. 447). Dedication of a *κυμητήριον* dated *ἔτους τλη'*.

The date of *C.B.* n°. 470, also at Karbasan, is *ἔτους τκγ'*. This inscription is probably Christian; it doubtless comes from the same site as 3, 4 and 5, a *villa*? in the plain between Si-

riikli and Karbasan. Nos. 1 to 4 end with variations of the « Eumeneian formula »; its third century epigraphy marks this plain as orthodox. A correction is required here in Kiepert's map: Öküz Baba or Öküzler is the same place as Köseler ». Mr. Buckler visited this village, and found that *C.B.* no. 471 had disappeared.

Edinburgh University. W. M. CALDER.

UN RÉSUMÉ D'UNE VIE
EN VERS POLITIQUES
DU PAPE LÉON LE GRAND.

Une Vie grecque — très courte — du pape Saint Léon le Grand (1) a été publiée dans les *Analecta Bollandiana* (t. 29, 1910, p. 400) par le P. C. Van de Vorst.

Dans sa brève introduction, l'éditeur a dit, je crois, tout ce qu'il y a à dire du contenu, d'une valeur historique très médiocre, et du caractère de cette production.

Mais il ne paraît pas s'être avisé d'une particularité curieuse qu'elle présente, et qui vaut la peine d'être mise en lumière.

A part une très brève entrée en matière (c. 1, p. 405) *Ἐπαινετοὶ μὲν πάντες... πλουτήσασα*)), d'allure nettement prosaïque, cette Vie contient, dans toute son étendue, des lambeaux de vers politiques, parfois des vers entiers, d'ailleurs soigneusement disloqués pour en faire de la prose, mais en nombre proportionnellement si grand qu'il me paraît presque hors de doute qu'elle constitue une paraphrase ou un résumé d'une œuvre entièrement écrite dans ce mètre.

Voici, accompagnée d'un apparat critique, la liste des quelques vers ou hémistiches demeurés intacts, et de ceux, beaucoup plus nombreux, qu'une interversion ou une assez légère modification du texte permet de restituer :

c. 2.

. . . . . *τῶν ἀρετῶν τοὺς κλῶνας*
αὐξήσασα πολυειδεῖς ἔδειξε καὶ ποικίλους

1 *τοὺς κλῶνας τῶν ἀρετῶν* 2 *πολυειδ. καὶ ποικίλ. αὐξήσ. ἔδ,*

(1) Add. 36589 du British Museum.

. . . . . .
<καὶ> ὡς ὁ πάλαι Σαμουὴλ, ἀρχιερεὺς καὶ θύτης
. . . . . .
εὐχῆς τε καρπὸς τοῖς αὐτοῦ γεννήτορσιν <ἐφάνη>
ἐκλιπαροῦσι τῷ θεῷ νύκτωρ καὶ μεθ' ἡμέραν,
καὶ χάριτος τῆς ἄνωθεν δάκρυσι καὶ νηστείαις...
. . . . . .
[οἷς] ὥσ[περ] ἄθλον τι τῆς ἀρετῆς, <ἄθλον> τῆς εὐγενείας
. . . . . .
τι δεῖ καὶ λέγειν ὅσα πρὸς τῆς σαρκὸς κακουχίαν
σπηλαίῳ ἐμελέτησεν ὑποδὺς στενοτάτῳ,
. . . . . τρεφόμενος ἀγρίαις
. . . . . ἅπαξ μεταλαμβάνων
πρὸς εὐτονίαν σώματος . . . . .

c. 3.
οὕτως τοίνυν τῇ κατὰ Θεὸν προβαίνων τῇ σοφίᾳ
. . . . . .
. . . . . συνάδοντα τῷ βίῳ.
Διὸ καὶ τὴν ἑλληνικὴν παιδεύεται παιδείαν·
πολλαῖς καταπυκνώσας <δὲ> ἑαυτὸν ἐπιστήμαις
ἐφάπτεται μὲν ἀνδρικῶς τῆς καθ' ἡμᾶς παιδείας,
πᾶσαν γραφὴν παλαιάν τε καὶ νέαν τῷ ταμείῳ
. . . . . .
μάχαιραν ἐξειργάσατο γλῶσσαν ἠκονημένην
δόγματα διακόπτουσαν καὶ πονηρὰ καὶ νόθα
. . . . . .

c. 4.
ἐν ταῖς ἁπάντων ἀκοαῖς. . . . .

3 ἀρχ. θεοῦ καὶ 4 ἐφάνη : ἐγνωρίζετο 5 νύκτωρ καὶ μεθ' ἡμέρ. τὸ θεῖον ἐκλιπαρ. 6 καὶ νηστ. καὶ δάκρ. τῆς ἄν. χαρ. τυχεῖν ἱκετεύουσιν 7 τι ἄθλον | καὶ τῆς εὐγενείας 8 κακ. τῆς σαρκός 9 ἐμελέτησεν σπηλ. ὑποδ. στενοτ. 10 ἀγρ. τρεφόμενος 11 ἅπαξ τῆς ἑβδομ. μεταλαμβ. 12 πρὸς εὐτον. τοῦ σ. 13 φιλοσοφίᾳ προβαίνων 14 τῷ β. συνάδ. 15 διὰ τοι | παιδείαν παιδεύεται 17 ἐφάπτ. δὲ ἀνδρικώτερον καὶ τῆς καθ' ἡμᾶς τελεωτάτης καὶ ἀρίστης παιδείας 18 ταμιείῳ 19 καὶ τὴν γλῶσσ. ἠκονημένην μάχ. ἐξειργάσ. τὰ νόθα δόγματα καὶ πονηρὰ διακόπτουσαν

ἐκ πάσης χώρας, πόλεως συνέτρεχον τὰ πλήθη,
. . . . . πρεσβῦται καὶ γυναῖκες,
προσφαύσει μόνῃ τῶν αὐτοῦ χειρῶν τὴν εὐρωστίαν
καὶ τὴν ἀπαλλαγὴν <αὐτῶν> ἐλάμβανον τῶν νόσων.

c. 5.

Ἐπεὶ δὲ θείῳ νόμῳ καὶ συνόδου ὀρθοδόξου
. . . . . .
τῆς θείας ποιμὴν ἄξιος καὶ πρώτης ἐκκλησίας
. . . . . .
ὁ Λόγος μὲν παραύτικα σύμμαχον αὐτὸν εἶχε (?)
εἶχε δὲ καὶ ἀλήθεια κήρυκα καὶ προστάτην.
. . . . . .
τοὺς αἱρετικοὺς βασιλεῖς (?) ἐλέγχει, θριαμβεύει
. . . . . .
ἀλήθειαν δηλοποιῶν ἐκτίθησι τοὺς λόγους,
οὐσίαν μίαν ἐν Χριστῷ, τελείας δύο φύσεις
διδάσκει σέβεσθαι, τιμᾶν (?)
καὶ τὴν Εὐτυχοῦς ἄλογον σύγχυσιν διαπτύων
. . . . . .
τοῦ πνεύματος τῆς ἑαυτοῦ λογογραφεῖ καρδίας,
[πάσαις] ταῖς ἐκκλησίαις τοῦ θεοῦ κήρυγμα διασπείρει,
ἀστραπὰς ἐπαφίησι θείας διδασκαλίας,
πεπλανημένους πρὸς τὸ φῶς <τὸ> τῆς θεογνωσίας
. . . . . .
καὶ πονηρὰ διδάγματα καρδίας ἐξαλείφει.

c. 6.

Ἐντεῦθεν γλῶσσαι πονηραὶ καὶ βάσκανοι...

22 συνέτρ. οὖν τὰ πλ. ἐκ πάσ. χώρ. καὶ πόλεως 24 τῇ προσψ. μόνῃ τῶν ἐκείνου 25 τῶν νόσ. ἐλαμβ. 26 καὶ ψήφῳ ὀρθοδ. συνόδ. 27 ποιμ. ἄξιος τῆς θείας καὶ πρ. ἐκκλ. 28 εἶχε μὲν παραύτικα ὁ. Λόγος τὸν ἑαυτοῦ συμμ. 29 εἶχε δὲ καὶ ἀλ. τὸν προστ. καὶ κηρ. 29 Διανίσταται τοίνυν πρὸς βασιλεῖς αἱρετίζοντας, ἐλεγχ. θριαμβ. 31 λόγους ἐγγράφως ἐκτίθησι δήλην ποιῶν τὴν ἀλήθειαν. 32 διδάσκει μίαν μὲν ἐπὶ Χριστοῦ οὐσίαν καὶ φύσεις δύο τελείας τιμᾶν καὶ σέβεσθαι. 34 καὶ τὴν σύγχυσιν Εὐτυχοῦς διαπτύων ὡς ἄλογον καὶ ἀνόητον. 35 ὅθεν ὡς ἐκ πυξίδος τοῦ πνεύματος, τῆς ἑαυτοῦ καρδ. λογογ. 36 διασπ. πάσαις ταῖς τοῦ θ. ἐκκλ. 37 ἐπαφ. πάσας τὰς ἀστραπὰς τῆς Θεοῦ διδασκ. 38 τοὺς πέπλ. 39 ἐξαλ. τῆς καρδ. αὐτῶν τὰ πονηρὰ τῆς ἀσεβείας διδάγματα 40 πον. γλῶσσ.

. . . . . .
εἱρκτοῖς [καὶ] δεσμοῖς πιέζουσιν, στερησει <δ'> ἀναγκαίων
. . . . . .
καὶ γράφει καὶ νομοθετεῖ, καθήκοντα κηρύττει (?)
τοὺς ἀρχηγοὺς αἱρέσεως θεοῦ τῶν περιβόλων (?)
Διόσκορον καὶ Εὐτυχῆ πόρρωθεν [αὐτοὺς] ἀπελαύνει,
τὸ σαθρὸν τούτων καὶ <λυπρὸν> δίδαγμα φρυγανῶδες
τῆς θεολόγου τῷ πυρὶ γλώσσης ἀποτεφρώσας.
Ἀλλὰ καὶ χεῖρα βοηθὸν δίδωσι τοῖς πατράσιν,
ὑπὲρ τοῦ λόγου τοῦ ὀρθοῦ ποιοῦμενος ἀγῶνα
. . . . . .
. . . . . συνόδου ἐκτεθέντα
. . . . . τὴν γῆν καταλαμπρύνει
. . . . . ὀρθῶς διδάσκει βαίνειν
διδασκαλίαις παραινεῖ ἀκολουθεῖν πατέρων,
διδάγματα δ' ἀποφυγεῖν τὰ κίβδηλα καὶ νόθα,
ποιμένας <δ'> ἀποστρέφεσθαι ἅρπαγας ὥσ<περ> λύκους

c. 7.

. . . . . νύκτωρ καὶ μεθ' ἡμέραν
ἐμπιστευθὲν παρὰ θεοῦ τάλαντον ἐπαυξάνων
. . . . . ῥυθμίζει τῶν ἀνθρώπων,
ἀεὶ συμφέροντα ψυχῇ φρονεῖν αὐτοὺς παιδεύει,
ἐμβάλλει ἄμετρον τροφῆς, βάδισμα ταπεινοῦται,
χιτῶνος ἀφιλόκομπον καὶ ἄτυφον ἀπάγει.
. . . . . .

c. 8.

Ἐπεὶ δ' <ἐκλείπειν> καὶ αὐτὸν ἄνθρωπον ἔδει ὄντα
καὶ τῇ τῆς φύσεως φθορᾷ . . . . . .

41 *καὶ στερ. τῶν ἀναγκ. καταπιέζουσι* 42 *διὸ καὶ γρ. καὶ ν., τὰ καθήκοντα καὶ τοὺς ἀρχηγ. τῆς αἱρέσεως προδήλως ἀποκηρύττει, Εὐτ. καὶ Διόσκ.* 43 *καὶ τῶν θείων περιβόλων* 45 *τὰ σαθρὰ τούτων καὶ φρυγ. διδάγμ.* 46 *τῷ π. τῆς θεολ.* 47 *οὐ μόνον δὲ, ἀλλὰ...* 48 *τοῦ ὀρθ. λόγ.* 50 *καταλαμπρ. τὴν οἰκουμένην* 51 *ὀρθ. β. δ.* 53 *φεύγειν τὰ κ. καὶ ν. δ.* 54 *τοὺς κατεφθαρμένους ποιμ. ὡς λ. ἅρπ. ἀποστρ.* 55 *οὗτος τοίνυν ὁ θαυμάσιος καὶ ν. καὶ μεθ' ἡμ.* 36 *ἐπαυξ. τὸ παρὰ θεοῦ ἐμπιστ. αὐτῷ τάλ.*
58 *παιδ. δὲ φρον. τὸ τῇ ψυχῇ συμφέροντα καὶ συνοίσοντα*
59 *τροφ. ἐκβ. τὸ ἄ., βάδ. ταπεινὸν ὑποτίθησι* 60 *χιτ. τὸ ἀφ. τε καὶ ἄτ. ἑνὶ λόγῳ ἀπάγει...* 61 *ἐπεὶ δὲ καὶ αὐτὸν ἐλεγχθῆναι ἔδει ἄνθρωπον ὄντα* 62 *... ὑποκείμενον*

. . . . . τοῖς κατὰ θεὸν τρόποις
. . . . . τὸν βίον καταλύει,
χερσὶν ἀγγέλων τὴν ψυχὴν . . . . . .
λύπην ἀπαραγόρητον καταλιπὼν ποιμνίῳ
Διὸ καὶ περὶ τὸν θεοῦ θρόνον, σὺν τοῖς ὁμοίοις
. . . . . ἐφίσταται πατράσιν
. . . . . τριάδα ἐποπτεύει
ἐμφάσεις ἧς μετρίως <μὲν> πεπλούτικεν ἐντεῦθεν
. . . . . .
ἡμεῖς δὲ ταῖς εὐχαῖς αὐτοῦ . . . . . .
χάριτι μόνου τοῦ Θεοῦ, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα.
Τιμὴ <μὲν> καί προσκύνησις αὐτοῦ σὺν τῷ ἀνάρχῳ
. . . . . .

64κ. τ. β. 65 ... παραθέμενος 66 ὁδὲ καὶ λύπ. ἀπαρ. τῷ ἰδίῳ κ. π. 67 τὸν θρόνον τὸν θεῖον 68 σὺν τοῖς ὁμοίοις ἀθληταῖς καὶ πατράσιν ἐφίσταται. 69 καὶ τὴν Τριάδα ἐποπτεύει τρανότερον 70 ἧς μετρ. τὰς ἐμφ. καὶ ἐνθ. πεπλ. τα τοῦ 72 τοῦ μόνου 73 σὺν τῷ ἀν. αὐτοῦ.

Il me semble que cette liste ne peut guère nous laisser de doutes sur l'origine de notre biographie. Des raisons très différentes avaient d'ailleurs déjà fait supposer au P. Van de Vorst qu'il se trouvait en présence d'un *Βίος ἐν συντόμῳ*.

Cette vie en vers politiques, dont notre texte est un résumé, est-elle perdue? Ce n'est pas absolument certain. A en croire le Synaxaire de Nicodème Hagioreitès (1), il existerait au monastère d'Iviron, « et ailleurs », une Vie grecque du pape Léon, attribuée à Syméon Métaphraste, et commençant par ces mots : *βούλομαι διηγήσασθαι...*

L'absence de toute particule, un début aussi direct, me

(1) *Συναξαριστὴς τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ, ἐν Ζακύνθῳ*, 1868, t. II, p. 133 : *τὸν ἑλληνικὸν τούτου βίον συνέγραψεν ὁ Μεταφραστής, οὗ ἡ ἀρχή · « Βούλομαι διηγήσασθαι », καὶ σώζεται ἐν τῇ τῶν Ἰβήρων καὶ ἐν ἄλλαις.* — Cette note est reproduite par Doukakis, *Μέγας Συναξαριστὴς. Ἀθην.* 1890, p. 298 (février), cf. *Anal. Boll., ibid.*, p. 401 : « Nous l'avons vainement cherchée dans le Catalogue de Lambros. »

paraissent bien insolites pour un texte *en prose*. Il est curieux d'autre part, que ces deux mots constituent le premier hémistiche d'un vers politique... Or le titre de la paraphrase des *Analecta Bollandiana* est ainsi libellé : *Βίος ἤτοι ἄθλησις τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Λέοντος πάπα Ῥώμης.*

Je suis tenté de voir dans ce *titulus* la fin du premier et le second vers de la Vie faussement attribuée au Métaphraste, dont le début pourrait être ainsi reconstitué :

βούλομαι διηγήσασθαι <ἄθλησιν ἤτοι βίον>
<ὁσίου τοῦ πατρὸς ἡμῶν, Λέοντος πάπα Ῥώμης>.

L'abréviateur du *Βίος ἐν συντόμῳ* se sera servi, pour donner un titre à sa paraphrase, des deux premiers vers du texte, dont il a expulsé les mots *βούλομαι διηγήσασθαι*, qui ne pouvaient lui servir, et dont il a reproduit le reste avec de légères interversions qui en brisaient le rythme. Enfin, dans le texte même de son abrégé, il a remplacé ces deux vers par une introduction en prose de sa façon.

Mais cette manière de voir n'est évidemment qu'une conjecture, que seule la publication de l'œuvre attribuée à Syméon Métaphraste pourrait confirmer — ou ruiner.

Bruxelles. Roger GOOSSENS

NOTE ADDITIONNELLE

A propos d'un manuscrit perdu de la « Vie de Porphyre ».

A la page CI de leur remarquable Introduction à la *Vie de Porphyre* de la *Collection byzantine*, MM. H. Grégoire et M.-A. Kugener écrivent :

« D'autre part, Doukakis écrit à la fin de son résumé, en grec moderne, de la *Vie de Porphyre* : *Τὸν ἑλληνικὸν τοῦτον βίον συνέγραψεν ὁ Μεταφραστὴς εἰς πλάτος οὗ ἡ ἀρχή · « Τῶν ἁγίων ἀνδρῶν τοὺς ἄθλους » · σῴζεται ἐν τῇ τῶν Ἰβήρων καὶ ἐν ἄλλαις.* « Aucun manuscrit de la *Vie de Porphyre* n'est actuellement conservé au Mont Athos. M. Nikos Bees, professeur à l'Université d'Athènes, que nous avons consulté à ce sujet, nous a écrit à la date du 16 juin 1929 : « La note de Doukakis m'a intrigué, moi aussi. Lors de mon dernier séjour au Mont-Athos, j'ai parcouru tous les mss. du monastère d'Iviron, mais je n'ai trouvé aucun texte métaphrastique ou autre de la *Vie de Porphyre* de Gaza. Mes recherches ont été tout aussi infructueuses dans les autres monastères. Sans doute, Doukakis n'a pas inventé de toutes pièces ce manuscrit, mais il a dû faire une de ces confusions dont il était coutumier. Il aura connu le manuscrit de Jérusalem et une défaillance de mémoire lui aura fait attribuer ce manuscrit à l'Athos. »

J'ai été naturellement frappé, en lisant ces lignes, de l'analogie de ce renseignement erroné de Doukakis avec la note relative au manuscrit métaphrastique de la *Vie de Saint Léon*, dont le P. Van de Vorst a trouvé la source, et qui est rédigée dans les mêmes termes. J'ai donc fait la vérification nécessaire, et j'ai trouvé, comme je m'y attendais, la phrase de Doukakis dans l'ouvrage de Nicodème Hagioreitès, t. 2, p. 152. Dans ce cas-ci, comme dans l'autre, Doukakis a donc simplement repro-

duit une note du moine Nicodème, et c'est à ce dernier qu'il faut imputer la confusion, s'il y a réellement eu confusion.

Mais alors, la question change d'aspect. L'ouvrage d'Hagioreitès († 1809) a été publié pour la première fois, à Venise en 1819. Il comprenait déjà les remarques bibliographiques dont nous nous occupons, qui paraissent bien dues à Nicodème lui-même (1). Toutefois, l'édition avait eu de nombreux collaborateurs, parmi lesquels il faut citer en premier lieu les moines « hagiographes » de l'Athos Stéphane et Néophyte chargés de publier les œuvres posthumes d'Hagioreitès. Deux de ces ouvrages, déclare le moine (de l'Iviron précisément) qui a écrit une vie de l'auteur, mise en tête de l'édition, seront publiés aux frais de ce monastère. Hagioreitès lui-même était au Mont-Athos depuis 1775.

Nous voyons donc qu'un renseignement qui paraissait dater de la publication du *Synaxaire* de Doukakis (1890) remonte en réalité, au plus tard, au début du XIXe siècle, et que son auteur devait fort bien connaître la bibliothèque de l'Iviron, de même que celles des autres monastères du Mont Athos. Si ce renseignement pouvait donc paraître suspect quand on lui attribuait une date trop récente, il acquiert dès lors une tout autre importance, et rien ne nous empêche de croire maintenant que les manuscrits des *Vies* de Porphyre et de Saint Léon, attribuées au Métaphraste, ont réellement existé « à l'Iviron et ailleurs » et qu'ils ont été depuis égarés ou même détruits.

R. G.

(1) Cf. *Préface*, p. 22 : ... *καὶ ἐν τίσι βιβλίοις εὑρίσκεται ὁ κατὰ πλάτος Βίος ἑκάστου.*

QUELQUES NOMS GÉOGRAPHIQUES ARMÉNIENS DANS SKYLITZÈS

Après la frauduleuse annexion du royaume d'Ani à l'empire byzantin, en 1045, les généraux de Constantin Monomaque, le duc d'Ibérie Iasitès et le domestique des Scholes Nicolas, furent amenés à tourner leurs armes contre l'émir de Dvin Abou 'l-Séwâr, qui avait été l'allié et le complice de Monomaque dans cette déloyale opération. Ayant risqué imprudemment une attaque contre Dvin, ils éprouvèrent un grave échec, pour lequel ils furent relevés de leurs fonctions. Leurs successeurs, le célèbre Kekaumenos Katakalon et le grand hétériarque Constantin, jugèrent plus sage de gagner du temps, et avant de se lancer contre Dvin, ils s'en prirent à de moindres places de la région d'Ani.

Skylitzès qui raconte ces faits, poursuit en ces termes : *καὶ αἱροῦσι μὲν τὴν ἁγίαν Μαρίαν καὶ τὸ λεγόμενον Ἀμπίερ καὶ τὸν ἅγιον Γρηγόριον, λίαν ἐρυμνὰ καὶ ἀπόκρημνα ὀχυρώματι, τοῦ Ἀπλησφάρη πολλάκις ἐπιχειρήσαντος βοηθῆσαι αὐτοῖς πολιορκουμένοις καὶ τοσαυτάκις ἡττηθέντος. Ἔρχονται δὲ καὶ ἐπὶ τὸ φρούριον τὸ καλούμενον Χελιδόνιον, ἐπὶ βουνοῦ τε ἀποκρήμνου ἱδρυμένον καὶ οὐ πόρρω κείμενον τοῦ Τιβίου, καὶ κυκλωσάμενοι τοῦτο τάφροις καὶ χάραξι διὰ προσεδρείας ἠπείγοντο παραστήσασθαι· καὶ γὰρ δὴ καὶ ἐσπάνιζον τῶν ἀναγκαίων οἱ εἴσω τοῦ τείχους, μὴ φθάσαντες εἰσκομίσασθαι τὰ ἐπιτήδεια διὰ τὸ τῆς προσβολῆς ὀξύρροπον. Καὶ παρεστήσαντο ἂν καὶ τοῦτο, εἰ μὴ αἰφνιδίως ἡ τοῦ πατρικίου Λέοντος τοῦ Τορνικίου ἐξ ἑσπέρας ἀνήφθη ἀποστασία* (1).

(1) GEORGIUS CEDRENUS, t. II, p. 561.

En paraphrasant ce passage de Skylitzès, le regretté G. Schlumberger, comme avant lui Lebeau, s'est borné à traduire ou à transcrire les noms de ces quatre places fortes, sans essayer de les identifier (1). Personne ne lui en fera un reproche. Mais il y a peu de détails négligeables en histoire, et nous n'invoquerons pas la grande autorité de Sir William Ramsay pour rappeler qu'il y en a peut-être moins encore en topographie. On va voir que si ces quatre noms de lieux peuvent être élucidés, comme il semble, l'épisode où ils figurent devient susceptible aussi d'une interprétation plus exacte.

Ἁγία Μαρία désigne certainement le bourg fortifié de *Sourmari*. L'orthographe du nom arménien n'est pas constante. Chez Aristakès de Lastivert on trouve la forme *Sowrmaṙi* (2). Au XIVe siècle, d'après les exemples apportés par L. Alishan, on écrivait habituellement *Sourmaṙi* ou *Sourb Mari* (3). Nous ne savons sur quelle attestation reposait cette dernière forme ; mais pour l'étymologie populaire, elle ne faisait aucun doute : *Sourmaṙi* voulait dire Saint-Mari (4), du nom de l'apôtre Mari ou de quelque autre saint homonyme. Comme le genre grammatical n'existe pas en arménien, Skylitzès, ou son interprète, ou un correcteur de son texte a pu s'y tromper et remplacer *Mari* par *Maria*, qui venait plus naturellement à l'esprit d'un Byzantin. Mais quant à la signification topographique, l'identification de *Ἁγία Μαρία* est certaine. Le fort de Sourmari, connu aussi des Arabes et des voyageurs occidentaux (5), était situé sur un contrefort montagneux dominant le cours de l'Araxe, en amont du confluent de ce fleuve et du Hrastan (ou Zangi), qui passe à Érivan (6). La si-

(1) *L'épopée byzantine*, t. III, p. 497-98.

(2) *Histoire*, éd. de Venise, 1901, p. 47.

(3) *Aïrarat* (Venise, 1890), p. 121-22.

(4) Saint-Martin, se référant au texte de Cédrénus (Skylitzès), pose directement l'équivalence : *Sourp-Mari* = Sainte-Marie (*Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 226). J. Markwart semble s'être rangé à cet avis (*Das Itinerar von Artaxata nach Armostica auf der römischen Weltkarte*, dans *Handes Amsorya*, 1927, p. 852).

(5) Cf. *Analecta Bollandiana*, t. XXXVIII (1920), p. 334, et MARKWART, *l. cit.*

(6) Sourmari est représenté aujourd'hui par le village de Sürmelü ALISHAN, l. c., p. 121.

tuation de cette forteresse répond avec une exactitude parfaite à toutes les indications de Skylitzès.

Ἅγιος Γρηγόριος est moins aisé à repérer. Le toponyme est cependant susceptible d'identification. Il y avait un *Sourb Grigori* dans le canton d'Aragadsotn, c'est-à-dire dans la région même sur laquelle la recherche doit se porter tout d'abord. Cette localité est connue pour être le lieu d'origine du catholicos Joseph, deuxième du nom, qui occupa le siège patriarcal durant les dernières années du VIIIe siècle. Il est vrai que, dans les textes qui la mentionnent, elle ne fait pas figure de place forte. D'après Étienne de Taron (Asołik), c'était un simple village, *giuł* (1). La liste des patriarches d'Arménie la qualifie du terme encore moins militaire de *maïraqałaq*, *μητρόπολις*, qui dans l'usage ecclésiastique sert à désigner un monastère principal. Il paraît donc peu vraisemblable que le *φρούριον τοῦ ἁγίου Γρηγορίου* soit le lieu natal du catholicos Joseph. Malgré la différence des noms, on pourrait songer plutôt au bourg de *Khor Virap*, situé à peu de distance au sud de Dvin (2). *Khor Virap*, ou la « Basse-fosse », est un lieu immortalisé par la légende de S. Grégoire l'Illuminateur. L'apôtre de l'Arménie aurait subi dans ces oubliettes une cruelle détention, longuement racontée par Agathange. Il est assez naturel que, dans l'usage littéraire tout au moins, la prison du saint se soit appelée « le fort Saint-Grégoire ». Au siècle dernier, on voyait à Khor Virap et peut-être y voit-on encore aujourd'hui, les ruines d'une forteresse, qui rappelait à Dubois de Montpéreux un *Burg* des bords du Rhin (3). Notre *Ἅγιος Γρηγόριος* peut donc être considéré comme provisoirement identifié.

Pour *Ἀμπίερ*, la question ne se pose même pas : il s'agit bien certainement du territoire d'*Anberd* et du fort de même

(1) L. INDJIDJAN, *Storagrouthiun hin Hajastaneajtz* (Venise 1822), p. 442 ; cf. *Histoire universelle* par ÉTIENNE AÇOGH'IK de Daron, traduite de l'arménien et annotée par E. DULAURIER. Première partie (Paris, 1883), p. 134.

(2) ALISHAN, *Aïrarat*, p. 434-35.

(3) *Voyage autour du Caucase*, t. III, p. 481 ; dans ALISHAN, *l. cit.*, p. 435.

nom, dans le canton d'Aragadsotn, un peu à l'ouest d'Edšmiadsin (1). Anberd est un nom connu des chroniqueurs arméniens et géorgiens. Nous le retrouverons dans un instant.

Reste *Χελιδόνιον*, qui crée un problème plus embarrassant. Tout d'abord, il est bien évident que ce nom n'était pas usité sous sa forme grecque dans la topographie arménienne. Il est traduit, bien ou mal, d'un vocable indigène, comme *Ἁγία Μαρία* et *Ἅγιος Γρηγόριος*. Il est presque aussi certain, secondement, que le lieu désigné ici par ce terme ornithologique a dû porter un autre nom, sous lequel il était plus habituellement connu. Qu'on en juge. L'armée byzantine, qui avait emporté de haute lutte trois autres places, bien défendues par la nature et secourues du dehors, ne comptait que sur la famine pour réduire Chelidonion. Elle était, nous dit-on, sur le point d'y réussir quand elle fut rappelée en Europe par la révolte de Léon Thornic. Soit. Mais en fait elle a échoué. Il faut donc croire que Chelidonion n'était pas une bicoque, à la merci d'un coup de main, mais une place de sérieuse importance. D'où la conclusion que cette forteresse doit figurer sous un autre nom à d'autres pages de l'histoire. Le contraire est impossible.

Jusqu'ici tout paraît bien clair. Voici où commence la conjecture. L. Alishan, dans sa description d'Érivan, parle incidemment d'un château appelé *Dsidsełnak berd*, « fort Hirondelle », et qu'il ne connaît, dit-il, que par un topographe récent (2). Il n'ajoute rien de précis ni sur ce témoin, ni sur les termes de son témoignage (3). Mais on avouera que voilà une étrange coïncidence. Étymologiquement, *Dsidsełnak* = *Χελιδόνιον*. La ressemblance n'est pas moins frappante dans la donnée historique. Jusqu'à l'époque moderne, la citadelle

(1) Alishan, *Aṙarat*, p. 156-60 ; S. Ephrikean, *Bnaškharhik baṙaran*, t. I, 2e éd. (Venise, 1903-1905), p. 175-76.

(2) *Aṙarat*, p. 311.

(3) Il spécifie pourtant que le fort ainsi nommé se trouvait aux environs de l'église Saint-Jean. Celle-ci est située au pied d'une colline assez abrupte, semble-t-il, dont le sommet est occupé par le cimetière arménien. (Voir le plan imprimé en regard de la p. 311). C'est la persistance du nom qui serait surtout à remarquer.

d'Érivan passait pour imprenable (1). Avant 1827, où elle dut capituler devant l'artillerie de Paskievitch, elle gardait la réputation de n'avoir été réduite que par le blocus (2). Plus d'une fois, au cours de l'histoire, les assiégeants Turcs ou Persans, et les Russes encore en 1804 et en 1808 (3), ont fait sous les escarpements de la place, la même figure, exactement, que Katakalon et Constantin sous les remparts de Chelidonion.

Que l'on tienne compte maintenant d'une autre circonstance qui demande explication. Dans les guerres incessantes dont la région de l'Aragads fut le théâtre au XIe siècle, Érivan avait nécessairement une importance stratégique, qu'il devait à sa position même et à la nature des lieux. Il est donc incompréhensible que, réunissant toutes les conditions pour attirer le choc des armées, il ait toujours été épargné par les hostilités. Or son nom actuel n'apparaît jamais dans l'histoire militaire de cette époque troublée. Les Grecs, les Arméniens, les Géorgiens et les Arabes, l'ignorent pareillement. En faut-il plus pour donner un fondement plausible à la conjecture que la position fortifiée, destinée à devenir un jour la citadelle d'Érivan (4), a porté d'abord un autre nom, sous lequel les géographes modernes ne l'ont pas reconnue? Cette appellation pourrait avoir survécu dans *Chelidonion*, qui, de son côté,

(1) Les anciens voyageurs qui l'ont vue, avant l'entrée en jeu de l'artillerie moderne, sont d'accord pour la déclarer inexpugnable. Voir, par exemple, la description de Chardin, *Voyages en Perse*, t. III (dans la *Nouvelle Bibliothèque des Voyages*, t. 32), p. 209. En 1817, Ker Porter parlait de même. Citation dans ALISHAN, *Ararat*, p. 309, note 1.

(2) Réputation d'ailleurs exagérée. En décembre 1635, le sultan Mourad s'empara d'Érivan en neuf jours, après l'avoir écrasée sous le feu d'une artillerie formidable pour l'époque. Mais dès l'année suivante le shah de Perse reprenait la place après un long blocus, selon la méthode ordinaire. ARAKHEL de Tauris, *Livre d'Histoires*, ch. 51, dans BROSSET, *Collection d'historiens arméniens*, t. I, p. 536.

(3) Fridjof NANSEN, *L'Arménie et le proche Orient* (Paris, 1928), p. 169-70.

(4) Il faut distinguer la ville de la forteresse proprement dite. Au IXe siècle, Jean le Catholicos parle d'Érivan comme d'un gros village, *qałaqagiuł*. (cf. INDJIDJAN, *ouv. cit.*, p. 454-55).

représente une forteresse importante et introuvable de la même région (1). Mais pour l'affirmer ou même pour l'insinuer positivement, il faudrait tout d'abord savoir au juste ce qui en est du *Dsidseĭnak berd*, dont Alishan a recueilli l'énigmatique mention. Là-dessus, les érudits locaux doivent être aujourd'hui mieux renseignés à Érivan.

Tout bien considéré, *Χελιδόνιον* demeure donc pour nous un terme problématique. Des trois autres *φρούρια* mentionnés pas Skylitzès, deux peuvent être identifiés avec certitude et le troisième avec un suffisant degré de probabilité. Les deux premiers, Sourmari et Anberd, ont joué leur rôle dans les luttes et les intrigues qui amenèrent la chute du royaume d'Ani. C'est à Sourmari que le *vestes* Sarkis se réfugia, quand, sa trahison étant découverte, il se décida à lever le masque. La garnison du fort ou le parti qui y dominait le suivit dans sa révolte (2). Or, tandis qu'il vendait son souverain à l'empereur grec, le même Sargis nouait aussi des intelligences avec Bagarat IV roi d'Ibérie. Le *vestes*, dit la Chronique géorgienne (3), se donna à Bagarat avec neuf forteresses dépendantes d'Ani, Anberd excepté. Dans la situation confuse qui se dénoua par l'abdication résignée de Gagik, Anberd et Sourmari appartenaient donc à deux camps opposés. Après la chute d'Ani, les généraux byzantins n'en furent pas moins réduits à les assiéger l'un et l'autre, ce qui jette un jour singulier sur les revirements étranges qui abondent en cette histoire. On savait déjà qu'elle est embrouillée autant qu'elle est avilissante pour la mémoire de Monomaque. Elle pourrait être encore plus inextricable qu'on ne le croit. Et l'on voit aussi que la toponymie garde encore en réserve des témoignages qui seront bons à recueillir.

Paul PEETERS, S. J.

(1) Le nom de *dsidsaĭn* ou *dsidseĭn* ne paraît cependant pas avoir été insolite dans la toponymie arménienne. Mais aucune des autres localités qu'il a servi à dénommer n'a rien de commun avec le *Χελιδόνιον* de Skylitzès. (Références dans H. HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen*, extrait de *Indogermanische Forschungen*, t. XVI, 1904, p. 436.)

(2) ARISTAKES, p. 47.

(3) Trad. BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 319.

LA CHRISTOLOGIE D'EUTYCHÈS

D'APRÈS LES ACTES DU SYNODE DE FLAVIEN (448)

En rassemblant, dans une publication récente (1), les pièces qui nous restent du procès d'Eutychès, le savant et actif éditeur des actes des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine nous a rendu un service appréciable. Plus n'est besoin désormais de se mettre en quête des fragments épars dans Mansi parmi les actes de Chalcédoine (451), ou dans les éditions des lettres de S. Léon ; le soin de M. Schwartz nous a gratifiés d'une édition commode et critique. Un commentaire y est joint, qui replace le synode de Flavien dans son cadre historique et éclaire par d'utiles observations la procédure suivie dans l'affaire intentée à l'archimandrite de Constantinople par l'évêque de Dorylée (2).

(1) *Der Prozess des Eutyches.* Dans les *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Philos. - histor. Abt., 1929, fasc. 7. Munich, Oldenbourg, 1929, In-8, 93 p.

(2) On hésitera parfois à adopter les vues de ce commentaire. Ainsi, d'après M. Schwartz (p. 85-86), Chrysaphe, vendu au patriarcat d'Alexandrie, aurait souhaité pour Eutychès, non pas l'acquittement, mais une condamnation motivée par un refus d'accepter les termes de l'union de 433 ; car, une fois Eutychès condamné, Dioscore pourrait prendre sa cause en mains et y trouver une occasion d'en finir avec les prétentions de Constantinople et d'Antioche. Cet astucieux dessein livrerait la clé d'une observation jetée dans les débats par le patrice Florentios : si le patrice, en effet, qui est pourtant le protecteur naturel d'Eutychès, laisse tomber que « la foi de celui-là n'est pas droite qui ne dit pas deux natures et de deux natures », c'est dans l'espoir, nous dit-on, d'inciter le moine à déclarer que la formule d'union de 433 contredit la doctrine des Pères.

L'hypothèse est ingénieuse mais les textes ne la suggèrent point. Elle ressortit, ce semble, à la préoccupation, fréquente chez M. Schwartz, d'accorder beaucoup, — beaucoup trop, — aux combi-

M. Schwartz qualifie de paradoxes irritants et provocants

naisons de la politique sur le cours des controverses religieuses du ve siècle. M. Schwartz n'a pas assez remarqué que, comme telle, la formule d'union n'a joué, d'après les actes, qu'un rôle bien effacé dans l'interrogatoire d'Eutychès ; il ne fut pas question que celui-ci la souscrivît. C'est après la lecture de cette formule, note M. Schwartz (p. 21), que le procès prend subitement une tournure nouvelle et surprenante. N'exagérons rien. Oui, c'est à ce moment que l'interruption d'Eusèbe de Dorylée, décidément devenu très nerveux, provoque l'interrogatoire du moine ; mais elle a pour but, justement, de détourner l'attention des juges de formules qu'Eutychès, l'accusateur le craint, pourrait consentir à signer, et de ramener les débats sur le terrain où Eusèbe les a placés, à savoir les propos tenus par l'archimandrite devant les envoyés du concile et d'autres témoins dignes de foi (voir p. 22, n° 479). La remarque du patrice, même à supposer, — ce qui n'est pas établi,— que le certificat d'orthodoxie à lui délivré par la cour (voir p. 21, n° 468) doive se comprendre comme un garantie d'orthodoxie monophysite (p. 85), peut recevoir une explication plus plausible : le fonctionnaire, — est-il vraiment théologien si averti? — parle comme il le voit faire aux évêques présents au synode. M. Schwartz n'a pas remarqué que la phrase du patrice est l'écho direct d'une apostrophe que Basile de Séleucie vient d'adresser à Eutychès : « Si tu ne dis pas deux natures après l'union, tu dis mélange et confusion. » (p. 26-27, n°s 545, 549.) M. Schwartz serait-il prêt à soutenir que Basile, lui aussi, a partie liée avec Chrysaphe, et qu'il est payé par Alexandrie pour provoquer la déposition d'Eutychès? A la vérité, Basile se plie ici à l'« économie » chère aux Orientaux. Devant Dioscore, en effet, au Brigandage d'Ephèse (449), il rétractera, pour faire profession de strict monophysisme, la parole imprudente que l'atmosphère du synode de Flavien l'avait engagé à prononcer ; (Mansi, t. VI, col. 828. B.-C) ; à Chalcédoine, au contraire, mis en demeure d'expliquer sa palinodie, il optera pour le dyophysisme (ibid., col. 828 C), qui pour lors aura le vent en poupe. On l'admettra sans doute, ce qui vaut pour l'évêque vaut pour le fonctionnaire. Pas n'est besoin de faire du patrice l'instrument de desseins ténébreux.

On voudrait aussi savoir, c'est un second exemple, sur quelle indication positive repose une autre conjecture : le parti pro-romain dont on constate la présence à Byzance devrait sa subite formation à une active intervention de Pulchérie qui, dans l'espoir d'échapper à la main-mise d'Alexandrie sur les affaires religieuses de l'empire, aurait énergiquement misé sur l'union avec Rome (p. 93). Byzance ne comptait-elle donc alors que des monophysites? Ou bien la politique, encore une fois, était-elle seule à régir les relations mutuelles des deux capitales du monde chrétien?

la christologie du moine (1). Ce jugement n'épuise sûrement pas une matière que le savant éditeur n'a d'ailleurs pas voulu examiner de près. Je voudrais la traiter ici brièvement ; la nouvelle édition facilitera le renvoi aux sources (2).

Pour respecter l'ordre chronologique, et tenir compte de la possibilité d'une évolution, si pas dans les idées, au moins dans les formules d'Eutychès, il s'indique de relever successivement les propos tenus par le moine en présence des envoyés qui le vinrent sommer par trois fois de comparaître, puis ses déclarations devant le synode, enfin les éléments doctrinaux que renfermait son appel aux évêques de Rome, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Thessalonique.

1. Et d'abord, les propos tenus en présence des envoyés du synode.

La formule christologique d'Eutychès est nettement monophysite : après l'inhumanation du Dieu Verbe, c'est-à-dire après la naissance de notre seigneur Jésus-Christ, il adore une φύσις unique, qui est celle de Dieu fait chair et fait homme (3) ; le Christ, dit-il, n'est pas de deux natures (4), et, expression plus forte, peut-être, il n'est pas devenu de deux natures unies selon l'hypostase (5). C'est en effet sous une formule du type ἐκ δύο φύσεων que les envoyés voulaient lui faire confesser le dyophysisme (6), mais il le rejette absolument : « Moi, je ne dis pas deux natures ! » (7).

Pourquoi cette opposition au dyophysisme? La formule

(1) P. 77 ss.

(2) Lorsqu'ils ne comportent que l'indication d'une page ou d'un numéro, les renvois sont faits à la présente édition.

(3) P. 14, lignes 27-29 : *μετὰ δὲ τὴν ἐνανθρώπησιν τοῦ θεοῦ λόγου, τουτέστιν μετὰ τὴν γέννησιν τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ μίαν φύσιν προσκυνεῖν καὶ ταύτην θεοῦ σαρκωθέντος καὶ ἐνανθρωπήσαντος.*

(4) P. 17, l. 26 : *μὴ γένοιτο ἐμὲ εἰπεῖν ἐκ δύο φύσεων τὸν Χριστόν.*

(5) P.15, l. 3-5 : *τὸ δὲ ἐκ δύο φύσεων ἑνωθεισῶν καθ' ὑπόστασιν γεγενῆσθαι τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν μήτε μεμαθηκέναι ἐν ταῖς ἐκθέσεσιν τῶν ἁγίων πατέρων μήτε καταδέχεσθαι.*

(6) Voir p. 17, l. 23 ss ; p. 18, l. 25 ss.

(7) P. 19, l. 6 ; ... *οὔτε λέγω δύο φύσεις, μὴ γένοιτο,*

qu'on lui proposait ne figurait, disait-il, ni dans l'Ecriture ni dans le symbole. Dans quel passage de l'Ecriture, demandait-il ironiquement, trouve-t-on « deux natures »? Et lequel des saints Pères a exposé que le Dieu Verbe a deux natures? (1) Pour lui, il disait s'en rapporter à l'enseignement des conciles de Nicée et d'Ephèse (2), et à celui de saint Cyrille d'Alexandrie (3). Parlant des Pères, c'est surtout, semble-t-il, à leur enseignement considéré comme fixé dans les symboles officiels de l'Eglise qu'il se référait, car il ajoutait que si certaines paroles des Pères pouvaient être apportées contre lui, il se refusait à les critiquer, mais aussi à les admettre; l'Ecriture, disait-il, supérieure aux enseignements des Pères, justifiait cet exclusivisme en se taisant sur « deux natures » (4). Au reste, dernier scrupule, mais qui paraît lui avoir tenu à cœur, il ne voulait pas « raisonner » sur son Dieu (5).

Tout en refusant de dire que le Christ avait deux natures, ou qu'il était (devenu) de deux natures, Eutychès confessait très explicitement que le Christ était né de la Vierge (6), qu'il était Dieu Verbe parfait et homme parfait (7), et il se défendait avec énergie de l'imputation dont certains le chargeaient d'avoir dit que le Christ avait tiré sa chair du ciel (8). Pourtant, bien que né de Marie, le Christ, d'après lui, n'avait pas une chair *ὁμοούσιος* à nous (9). Telle était

(1) P. 17, l. 12 ss.

(2) P. 14, l. 21 ss ; p. 20, n. 422.

(3) P. 20, l. 9.

(4) P. 14, l. 24 ss ; p. 15, l. 3 ss ; p. 18, l. 29 s.

(5) P. 17, l. 26 s. : *μὴ γένοιτο ἐμὲ... φυσιολογεῖν τὸν θεόν μου* ; p. 19, l. 5 : *ἐγὼ θεότητα οὐ φυσιολογῶ.*

(6) P. 15, l. 9 : *τὸν γεννηθέντα ἐκ τῆς παρθένου Μαρίας.*

(7) P. 15, l. 8-9 : *καὶ ταῦτα λέγων ὡμολόγει τέλειον θεὸν εἶναι καὶ τέλειον ἄνθρωπον τὸν γεννηθέντα ἐκ τῆς παρθένου Μαρίας* ; p. 17, l. 20 ss : *εἶπον κἀγὼ* (Théophile, envoyé par le synode) *πρὸς ταῦτα · τέλειός ἐστιν ὁ θεὸς λόγος ἢ οὔ ; λέγει ὁ αὐτὸς πρεσβύτερος* (Eutychès) *· τέλειος. λέγω ἐγώ · τέλειος ἄνθρωπος ὁ σαρκωθεὶς ἢ οὔ ; λέγει ὁ αὐτὸς πρεσβύτερος · τέλειος.*

(8) P. 14, l. 30 ss.

(9) P. 15, l. 8 ss : *καὶ ταῦτα λέγων ὡμολόγει τέλειον θεὸν εἶναι καὶ τέλειον ἄνθρωπον τὸν γεννηθέντα ἐκ τῆς παρθένου Μαρίας μὴ ἔχοντα σάρκα ὁμοούσιον ἡμῖν.*

la teneur d'une foi qu'il disait avoir reçue et toujours tenue depuis son enfance,et dans la profession de laquelle il entendait mourir, à quelque mal que sa constance dût l'exposer (1).

2. Les déclarations du moine au concile, devant lequel il s'est enfin résolu à comparaître, précisent sur des points importants le sens de ses formules, en même temps qu'elles témoignent chez lui d'une plus grande condescendance vis-à-vis de celles préconisées par ses adversaires.

Eutychès reste désireux de cantonner l'expression de sa foi dans des formules simples et générales (2), et il dit à nouveau sa répugnance à « raisonner » sur la divinité (3). Mais ses adversaires le pressent ; il faudra qu'il prenne position sur des formules plus élaborées.

D'emblée, il admet *ἐκ δύο φύσεων* (4), mais il précise plus loin par deux fois que c'est uniquement avant l'union ; après celle-ci, il ne confesse plus qu'une seule nature (5). C'est une première concession, si vraiment sa déclaration aux envoyés : « Je n'ai pas appris que notre seigneur Jésus-Christ soit devenu de deux natures unies selon l'hypostase » (6) doit se comprendre comme un refus absolu de dire *ἐκ δύο φύσεων* soit après soit avant l'union. Sa doctrine est celle de Cyrille et d'Athanase, soutient-il, et il prie qu'on lui lise des textes où Athanase enseigne à confesser deux natures après l'union (7).

Le débat ne tarde pas à s'engager sur l'homoousie du Christ avec nous. Puisque le prévenu confesse une incarnation qui

(1) P. 17, l. 27 ss ; p. 19, l. 6 ss.
(2) P. 23, nos 498, 505 ; p. 24, no 512.
(3) P. 24, no 514 ; p. 25, no 524.
(4) P. 23, no 489.
(5) P. 25, no 527 : *ὁμολογῶ ἐκ δύο φύσεων γεγενῆσθαι τὸν κύριον ἡμῶν πρὸ τῆς ἑνώσεως, μετὰ δὲ τὴν ἕνωσιν μίαν φύσιν ὁμολογῶ* ; p. 26, no 542 : S. Cyrille et S. Athanase *ἐκ δύο μὲν φύσεων εἶπον πρὸ τῆς ἑνώσεως, μετὰ δὲ τὴν ἕνωσιν καὶ τὴν σάρκωσιν οὐκέτι δύο φύσεις εἶπον, ἀλλὰ μίαν.*
(6) Texte cité plus haut, p. 413, note 5.
(7) P. 26, nos 542 et 544.

s'est faite de la chair de la Vierge (1), et d'une vierge consubstantielle à nous (2), et une inhumanation parfaite (3), Flavien le veut forcer d'admettre la formule, pour lui équivalente, de l'homoousie du Christ avec nous (4). Après avoir spontanément reconnu que, jusqu'à présent, il était opposé à cette manière de parler (5), Eutychès consent à l'admettre, sur l'autorité dū concile (6). En même temps, il explique la raison de ses répugnances d'autrefois à employer la formule *σῶμα ὁμοούσιον ἡμῖν*. « Jusqu'à présent, dit-il, je ne l'ai pas dite, car, puisque je le confesse corps de Dieu, — fais-tu attention ? — je n'ai pas dit corps d'[un] homme le corps de Dieu, mais [j'ai dit] humain le corps, et que de la Vierge s'est fait chair le Seigneur. Mais s'il faut dire de la Vierge et consubstantiel à nous, je le dis aussi, seigneur, mais [je le dis] le fils monogène de Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, dominant et régnant avec le Père, avec qui il trône et est loué. Car je ne dis pas l'*ὁμοούσιος* de manière à nier qu'il est fils de Dieu. Auparavant, oui, je ne [le] disais pas, — je te dis ce que je pense, — dans le principe, je ne [le] disais pas, mais maintenant, puisque votre sainteté l'a dit, je [le] dis » (7). Et

(1) P. 23, nº 505 : *ὁμολογῶ δὲ τὴν ἔνσαρκον αὐτοῦ παρουσίαν γεγενῆσθαι ἐκ τῆς σαρκὸς τῆς ἁγίας παρθένου.*

(2) P. 24, nº 516 : *τὴν δὲ ἁγίαν παρθένον ὁμολογῶ εἶναι ἡμῖν ὁμοούσιον καὶ ὅτι ἐξ αὐτῆς ἐσαρκώθη ὁ θεὸς ἡμῶν* ; nº 518 : *εἶπον ὅτι ἡ παρθένος ὁμοούσιος ἡμῖν ἐστιν.*

(3) P. 23, nº 505 : *ὁμολογῶ... ἐνανθρωπῆσαι αὐτὸν τελείως.*

(4) P. 24, nº 511 ss.

(5) P. 24, nº 514 : *ὁμοούσιον δὲ ἡμῖν ἕως νῦν οὐκ εἶπον πρὸ τούτου, ὁμολογῶ* ; p. 25, nº 522.

(6) P. 24, nºs 519-520 : *Βασίλειος εἶπεν '... εἰ οὖν ἡ μήτηρ αὐτοῦ ὁμοούσιος ἡμῖν ἐστιν καὶ αὐτὸς κατὰ σάρκα ὁμοούσιος ἡμῖν ἐστιν. Εὐτυχὴς πρεσβύτερος εἶπεν · Ἐπειδὴ νῦν λέγετε, πᾶσι στοιχῶ* ; p. 25, nº 522.

(7) P. 25, nº 522 : *Εὐτυχὴς πρεσβύτερος εἶπεν · Ἕως σήμερον οὐκ εἶπον · ἐπειδὴ γὰρ σῶμα θεοῦ αὐτὸ ὁμολογῶ (προσέσχες ;), οὐκ εἶπον σῶμα ἀνθρώπου τὸ τοῦ θεοῦ σῶμα, ἀνθρώπινον δὲ τὸ σῶμα καὶ ὅτι ἐκ τῆς παρθένου ἐσαρκώθη ὁ κύριος. εἰ δὲ δεῖ εἰπεῖν ἐκ τῆς παρθένου καὶ ὁμοούσιον ἡμῖν, καὶ τοῦτο λέγω, κύρι, πλὴν τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ μονογενῆ, κύριον οὐρανοῦ καὶ γῆς, συνδεσπόζοντα καὶ συμβασιλεύοντα τῷ πατρί, μεθ' οὗ καὶ συνκαθέζεται καὶ συννυμνεῖται. οὔτε γὰρ*

un peu plus loin : « ... Jusqu'à présent, je craignais de [le] dire, connaissant [qu'il est] le seigneur notre Dieu » (1).

La fin de l'interrogatoire roula surtout sur les deux natures. Comme Eutychès résumait sa position en ces termes : « Je confesse que notre Seigneur est devenu de deux natures avant l'union, mais après l'union c'est une nature unique que je confesse » (2), on l'invita à anathématiser tout ce qui s'opposait aux documents doctrinaux qui venaient d'être lus. Le moine arrêta ici ses concessions ; s'il consentait à adopter le langage du concile sur l'homoousie, il ne pouvait, déclara-t-il, recevoir ce que l'Ecriture ne contenait pas clairement, ni anathématiser une formule, — il s'agit sûrement de la formule monophysite, — que certains Pères, — il citait Cyrille et Athanase, — avaient employée : pouvait-il anathématiser ses Pères ? (3) Le synode le pensa, sans doute, car il décréta la déposition du moine, en répandant des larmes et des gémissements, dit le protocole officiel, sur la perte totale d'un obstiné, qui était malade de la doctrine perverse de Valentin et d'Apollinaire (4).

3. Le dossier que l'archimandrite expédia aux grands sièges de l'Orient et de l'Occident n'est conservé que dans une version latine, qui dérive, au jugement de M. Schwartz (5), des archives romaines. Il comprend le *libellus* présenté par le moine au synode, le *libellus appellationis* aux patriarches (ces deux pièces sont parvenues en deux traductions), et la *contestatio* qu'il avait répandue dans la capitale pour protester de la rectitude de sa foi et accuser le synode de déni de justice.

Eutychès garde dans ces pièces la position doctrinale que

λέγω τὸ ὁμοούσιον ἀρνούμενος τοῦ εἶναι αὐτὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ. πρότερον μὲν οὐκ ἔλεγον, λέγω δέ σοι ὅ τι, νομίζω, ἐν ταῖς ἀρχαῖς οὐκ ἔλεγον, νῦν δὲ ἐπειδὴ ἡ ὁσιότης ὑμῶν εἶπεν τοῦτο, λέγω.

(1) P. 25, n° 524 : *ἕως τῆς ὥρας ταύτης ἐφοβούμην εἰπεῖν, ἐπειδὴ οἶδα τὸν κύριον θεὸν ἡμῶν.*

(2) P. 25, n° 527, texte cité plus haut, p. 415, note 5.

(3) P. 25, n° 535 ss.

(4) P. 27, n° 551.

(5) Voir p. 4.

nous lui connaissons. Pressé de confesser deux natures et d'anathématiser ceux qui ne les confessent point, il s'est récusé, dit-il, par crainte d'ajouter quelque chose au symbole de Nicée et de tomber sous l'anathème du concile d'Ephèse, par respect aussi pour la doctrine de Jules et de Félix [de Rome], d'Athanase, de Grégoire [le Thaumaturge] et des deux Grégoire, d'Atticus, de Proclus, enfin par scrupule de « raisonner » sur le Dieu Verbe. Il jette l'anathème sur Apollinaire, Manès, Valentin, Nestorius, sur ceux qui confessent une chair du Christ descendue du ciel, et non issue du St-Esprit et de la Vierge Marie, et sur toute la série des hérétiques en remontant jusqu'à Simon le Magicien (1).

D'une manière positive, voici sa foi sur l'incarnation. Dans le libelle présenté à Flavien : « Ipsum Verbum Dei descendens de caelo incorporeum factum esse carnem in utero sanctae Mariae virginis ex carne eius incommutabiliter et inconversibiliter quemadmodum ipse sciit et voluit,ut qui erat perfectus Deus ante saecula, idem perfectus esset homo in ultimis diebus propter nos et salutem nostram » (2). Et dans le *libellus appellationis* : « Non ausus ... disputare de natura verbi Dei, qui est incarnatus ultimis diebus in utero virginis Mariae non se imminuens neque demutans [quomodo voluit], sed secundum veritatem et non figurate, sicut ipse voluit, induit hominem » (3).

A ces déclarations,Eutychès avait joint un florilège de textes patristiques. M. Schwartz ne reproduit pas cette série de citations ; il se contente de renvoyer à l'édition qu'en a faite

(1) Voir p. 31 ss.

(2) P. 34. Ou dans la seconde traduction, p. 38 : « Ipse enim qui est verbum Dei, descendit de caelis sine carne et factus est caro in utero sanctae virginis incommutabiliter et inconvertibiliter sicut ipse novit et voluit, et factus est quidem semper Deus perfectus ante saecula idem et homo perfectus in extremo dierum propter nos et nostram salutem. »

(3) P. 32. Ou dans la seconde traduction, p. 36 : « non audens de natura tractare Dei Verbi, qui in carnem venit ultimis diebus in uterum sanctae virginis Mariae immutabiliter quomodo voluit, ut sit in veritate, non in fantasmate homo factus. »

Amelli, dans le *Spicilegium Cassinense*. N'ayant pu consulter Amelli, je dois me contenter, à cet égard, d'examiner la seule citation du florilège qui est reproduite par la PL, t. LIV, col. 717-720, à la suite de l'appel d'Eutychès.

Ce témoignage est attribué par le moine à Jules de Rome (337-352) ; il est en réalité d'Apollinaire de Laodicée, et est extrait de la première lettre de celui-ci à Denys (1). Il est utile de le mettre sous les yeux du lecteur, car il éclaire d'un jour très vif la pensée d'Eutychès, qui le citait parmi ses autorités. Apollinaire y attaque ceux qui, tout en confessant le Seigneur Dieu dans la chair, le partagent en deux à la façon des disciples du Samosatéen, accusés par lui de distinguer dans le Christ deux (individus), l'un du ciel et Dieu, incréé, éternel, seigneur, et un autre de la terre et homme, créé, né d'hier, esclave. C'est au moins la pensée qu'Apollinaire découvre sous la formule des deux natures, employée par ses adversaires : « Car, dit-il, ils disent, eux aussi, deux *φύσεις*. » Et pourtant, Jean, en écrivant que le Verbe s'est fait chair (2), et Paul, en disant : *εἷς κύριος Ἰησοῦς Χριστός, δι' οὗ τὰ πάντα* (3), ont cependant enseigné avec toute la clarté désirable que le Christ est un. « Si en effet, celui qui a été engendré par la Vierge sainte est appelé un, et qu'il soit celui-là même par qui tout est devenu, il est une *φύσις* unique, puisque *πρόσωπον* unique non divisé en deux, le corps n'étant pas une *φύσις* propre, ni la divinité une *φύσις* propre dans l'incarnation (4), mais comme l'homme est une *φύσις* unique, ainsi le

(1) En voir le texte grec dans H. LIETZMANN, *Apollinaris von Laodicea und seine Schule*, I, p. 257, l. 10 - p. 259, l. 12, Tubingue, 1904. On saisit ici sur le vif, une fois de plus, le rôle joué par la fraude apollinariste dans les origines du monophysisme.

(2) Jo., I, 14.

(3) I *Cor.*, VIII, 6.

(4) *Μία φύσις ἐστιν, ἐπειδὴ πρόσωπον ἓν οὐχ ἔχον εἰς δύο διαίρεσιν, ἐπεὶ μηδὲ ἰδία φύσις τὸ σῶμα καὶ ἰδία φύσις ἡ θεότης κατὰ τὴν σάρκωσιν.* Une *φύσις* propre, c'est-à-dire, une *φύσις* à part soi, en propre, pour son propre compte. Pour l'équivalence de *ἰδίος* en ce sens avec *καθ' ἑαυτό*, voir la fin de la citation (p. 259, l. 15 ss) : *οὔτε γὰρ τὸ σῶμα καθ' ἑαυτὸ φύσις... οὔτε ὁ λόγος καθ' ἑαυτὸν εἰς ἰδίαν μερίζεται φύσιν.*

Christ, qui est devenu à la ressemblance des hommes. S'ils ne reconnaissent pas l'[être] unique [existant] dans l'union (1), ils peuvent partager en de multiples choses l[e Christ, qui est] un (2), et parler de *φύσεις* multiples, puisqu'il est multiforme le corps composé d'os, de nerfs, de veines, de chair et de peau, d'ongles et de poils, de sang et d'esprit, toutes choses différentes l'une de l'autre ; alors qu'il n'y a qu'une seule *φύσις*, en sorte que la vérité de la divinité avec le corps est un seul [être] et n'est pas partagée en deux *φύσεις* (3). Il serait en effet impossible d'appeler le tout fils d'homme descendu du ciel et fils de Dieu né de la femme, s'il admettait la division en deux *φύσεις*, mais ce qui est descendu du ciel s'appellerait fils de Dieu et non pas fils d'homme, et ce qui est né de la femme s'appellerait fils d'homme et non fils de Dieu, position conforme à l'hérésie paulinienne. Pour nous, les divines Ecritures nous apprennent à penser [au sujet] du Seigneur comme au sujet d'un seul (4), dans la descente du ciel et dans la naissance sur la terre. Que ceux donc qui pensent ainsi n'adoptent pas le langage de ceux qui pensent tout le contraire, de peur que, corrects dans leur pensée, ils ne le soient point dans leurs paroles. Car, en disant deux *φύσεις*, ils sont contraints d'adorer l'une et de ne pas adorer l'autre, d'être baptisés dans la [*φύσις*] divine et de n'être point baptisés dans la [*φύσις*] humaine. Mais si c'est dans la mort du Seigneur que nous sommes baptisés, c'est une unique *φύσις* que nous confessons de l'impassible divinité et de la chair passible, afin qu'ainsi c'est en Dieu que soit notre baptême et en la mort du Seigneur qu'il soit accompli (5). Car en effet nous ne craignons pas les

(1) *τὸ καθ' ἕνωσιν ἕν.*

(2) *τὸν ἕνα.*

(3) *ὥστε καὶ ἡ τῆς θεότητος ἀλήθεια μετὰ τοῦ σώματος ἓν ἐστι καὶ εἰς δύο φύσεις οὐ μερίζεται.*

(4) *ὡς περὶ ἑνὸς τοῦ κυρίου φρονεῖν.*

(5) Afin qu'ainsi c'est *en Dieu* que soit notre baptême, et en la mort du *Seigneur* qu'il soit accompli. Voir un souci analogue dans les explications d'Euthychès sur ses répugnances à l'endroit de l'homoousios, plus haut, p. 416 : « Car je ne dis pas l'homoousios de manière à nier qu'il est le fils de Dieu. »

calomniateurs qui divisent en deux πρόσωπα le Seigneur, si, devant notre révérence pour l'union [dont la doctrine évangélique et apostolique [nous instruit], ils nous accusent faussement de dire la chair [du Christ descendue] du ciel (1), quand nous lisons les divines écritures qui appellent fils d'homme celui qui est du ciel ; pareillement, lorsque nous disons né de la femme le fils de Dieu, on ne peut nous incriminer de dire le Verbe [issu] de la terre et non du ciel. Nous disons l'un et l'autre, et du ciel le tout, à cause de la divinité,et de la femme le tout, à cause de la chair, ignorant une division du πρόσωπον unique (2) et ne séparant point le terrestre du céleste ni le céleste du terrestre : impie en effet est la séparation. Que donc ceux qui disent deux φύσεις ne fournissent pas un prétexte à ceux qui divisent ; car ni le corps n'est à part soi [une] φύσις... ni le Verbe à part soi n'est séparé de manière à [former] une φύσις propre... »

Tels sont les documents. Ils parlent d'eux-mêmes. Je me suis contenté d'ordonner et de grouper les éléments de leur témoignage. Avec leur aide, on peut, ce semble, se faire une idée assez précise de la christologie d'Eutychès et la situer dans l'ensemble des doctrines monophysites.

La manière dont Eutychès envisage le problème christologique lui est commune avec la généralité des monophysites. Ils sont particulièrement soucieux d'accentuer l'unité du Christ, Verbe et homme, Verbe fait chair ou fait homme, — les deux expressions s'équivalent, — plutôt que la diversité spécifique des éléments unis dans l'individu unique que le Christ constitue. Eviter toute apparence de cette division imputée aux nestoriens, affirmer que celui qui s'est mis dans l'état d'incarnation, pour relever la nature humaine, est, par identité, le Verbe éternel, que l'incarnation a d'ailleurs laissé entièrement identique à lui-même, voilà ce qui importe souverainement aux monophysites en général et à Eutychès.

(1) Eutychès était en butte à la même imputation calomnieuse (voir p. 14, l. 30 ss).

(2) Ici s'arrête la citation apportée par Eutychès.

C'est cette unité d'un sujet unique d'abord seulement Verbe, et puis Verbe incarné, qu'ils expriment par la formule une « seule φύσις après l'union, celle du Dieu Verbe incarné (ou incarnée) », le terme φύσις désignant pour eux non pas une idée universelle et abstraite, mais l'existant concret et individuel, abstraction faite de ce qu'il est dans l'ordre des essences spécifiques. Dans cette terminologie, φύσις est l'équivalent de πρόσωπον. Ces points, classiques dans la dogmatique monophysite, doivent être considérés comme acquis ; les preuves en ont été fournies en abondance par J. Lebon (1). Pour voir que cette position et cette terminologie sont celles-là mêmes qu'adopte Eutychès, il suffit qu'on se reporte à ses déclarations en général et, en particulier, à son libelle à Flavien et au témoignage de Jules de Rome qu'il invoque.

Il est également hors de doute aujourd'hui que la dogmatique monophysite, telle qu'elle apparaît chez le grand docteur du monophysisme, Sévère d'Antioche († 538), ne s'attaquait point à la foi traditionnelle dans la réalité de l'incarnation et l'intégrité de l'humanité du Christ : elle en soulignait au contraire, à la suite de la théologie cyrillienne, un des aspects les plus fondamentaux : l'unité d'individu dans le rédempteur. La dissertation de J. Lebon a définitivement purgé Sévère et les siens des accusations, traditionnelles à leur endroit, de docétisme, de manichéisme et d'apollinarisme. Mais que penser, à cet égard, d'Eutychès dont l'activité est antérieure de près d'un siècle à la mort du patriarche d'Antioche ?

Que l'archimandrite n'ait été, lui aussi, ni docète, ni manichéen, ni apollinariste, c'est-à-dire, en langage d'aujourd'hui, qu'il n'ait pas nié la réalité de la chair du Christ, qu'il n'ait pas attribué à celui-ci une humanité incomplète, qu'il n'ait pas imaginé on ne sait quel mélange où l'humanité et la divinité, toutes deux altérées, se seraient fondues en un monstrueux *tertium quid*, c'est assez clair, ce semble. On n'a nulle bonne raison d'écarter les déclarations explicites et spontanées du moine sur la réalité d'une incarnation faite de la chair de la

(1) *Le monophysisme sévérien*. Louvain, 1909.

Vierge et sur l'intégrité de la divinité et de l'humanité dans le Christ. Ce n'est pas au nom de la formule de l'unique nature qu'on pourrait imputer à Eutychès le docétisme, la « confusion des essences », ou l'apollinarisme ; à cet égard, son cas est identique à celui de Sévère ; l'hostilité qu'ils marquent tous les deux à la formule des deux natures ne peut s'expliquer autrement que dans le sens où le pseudo-Jules de Rome, cité par Eutychès, défend la formule cyrillienne de la *μία φύσις*.

Mais ces mêmes accusations ne pourraient-elles pas être reprises au nom de l'opposition persévérante d'Eutychès à la formule « de deux natures après l'incarnation », et de sa répugnance originelle vis-à-vis de l'*ὁμοούσιος ἡμῖν*, deux points sur lesquels Sévère ne sera pas d'accord avec lui ?

Pas plus que S. Cyrille d'Alexandrie, en effet, Sévère ne fera difficulté à dire que le Christ était *ἐκ δύο φύσεων* après l'union. C'était là une concession au dyophysisme ; elle avait pour but de montrer que le monophysisme n'altérait pas les éléments unis. « La formule *ἐκ δύο φύσεων*, écrit J. Lebon en exposant la théorie de la considération intellectuelle chère à saint Cyrille et aux Sévériens, est admise parce qu'elle reporte l'esprit à un état idéal de la divinité et de l'humanité en dehors de l'union, et en quelque sorte à un moment idéal antérieur à l'union » (1). Si Eutychès éprouve au contraire de tels scrupules à l'endroit d'une formule parfaitement cyrillienne, c'est seulement que son nestorianisme est plus farouche encore que celui du grand patriarche et, sans doute aussi, moins éclairé. Pour exploiter contre lui son opposition à l'expression *ἐκ δύο φύσεων μετὰ τὴν ἕνωσιν*, il faudrait délibérément ne tenir aucun compte de ses déclarations aussi explicites que peu équivoques sur l'intégrité des éléments unis ; une saine critique demande au contraire de ramener aux éléments clairs de la doctrine du moine ce qu'une théologie qui usait d'une autre terminologie pouvait voir d'ambigu dans certaines de ses déclarations.

(1) *Ibid.*, p. 393. Voir tout le paragraphe, intitulé : La formule du type *ἐκ δύο (φύσεων)* acceptée par les monophysites (p. 370-412).

Les réserves d'abord exprimées par Eutychès à l'endroit de l'*ὁμοούσιος ἡμῖν*, — il l'admit dans la suite, et son irréductibilité sur la formule *ἐκ δύο φύσεων* nous garantit sa sincérité, — ne peuvent pas s'expliquer, elles non plus, semble-t-il, par une pensée qui aurait nié la réalité de la chair du Christ ou aurait attribué à celui-ci un corps d'une autre nature que le nôtre. Car, au temps même où il ne voulait pas de l'*ὁμοούσιος ἡμῖν*, il déclarait expressément et que le Christ était homme parfait, et que le corps du Christ était un corps humain, et que le Seigneur avait pris chair de la Vierge :..*εἶπον.. ἀνθρώπινον ... τὸ σῶμα καὶ ὅτι ἐκ τῆς παρθένου ἐσαρκώθη ὁ κύριος*.. Encore une fois, la critique ne peut séparer ces déclarations les unes des autres. Au reste, Eutychès découvrit au concile la raison de ses scrupules. Ils procédaient de la crainte qu'on ne fît signifier à l'expression *σῶμα ὁμοούσιον ἡμῖν* que le Christ n'était pas le fils de Dieu : *οὔτε γὰρ λέγω τὸ ὁμοούσιον ἀρνούμενος τοῦ εἶναι αὐτὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ* ; il craignait que *σῶμα ὁμοούσιον ἡμῖν* ne fût interprété comme *corps d'un homme*, alors que le corps du Christ était en réalité le *corps de Dieu* : *ἐπειδὴ γὰρ σῶμα θεοῦ αὐτὸ ὁμολογῶ, οὐκ εἶπον σῶμα ἀνθρώπου τὸ τοῦ θεοῦ σῶμα*. Ici encore, sans doute, c'est le souci d'éviter la division nestorienne qui inspirait Eutychès : si le corps du Christ, en effet, était le corps d'un homme, d'un individu humain, il y avait deux *φύσεις* dans le Christ, un Dieu et un homme. L'expression *σῶμα ὁμοούσιον* lui paraissant équivaloir à *σῶμα ἀνθρώπου*, il exprimait par *σῶμα ἀνθρώπινον* la réalité de la chair du Christ, homme comme nous ; ainsi, pensait-il, il échappait à la division nestorienne, tout en réussissant à exprimer l'intégrité de l'humanité du Christ.

Pourquoi l'expression *σῶμα ὁμοούσιον* paraissait-elle au moine évoquer l'idée d'un individu humain, séparé, dans le Christ, du Verbe divin ? Je l'ignore. Si nous étions assurés que la christologie de l'archimandrite employait comme synonymes les termes *φύσις* et *οὐσία*, comme le fait est attesté, par exemple, vers le même temps, pour Amphiloque de Sidé (1), on pourrait comprendre que *σῶμα ὁμοούσιον ἡμῖν*

(1) Dans sa réponse à la consultation adressée en 457 à l'épiscopat oriental par l'empereur Léon Ier, sur les événements d'Alexan-

ait pu devenir synonyme, pour lui, de *humanité qui est*, dans le Christ, une *φύσις*, *un individu, comme en nous*. Mais ce n'est là qu'une hypothèse ; dans l'état de nos sources, mieux vaut s'en tenir aux faits qu'elles attestent, que de trop appuyer sur une explication pour laquelle leur sobriété ne nous fournit aucun point d'attache décisif.

Si l'opposition constante d'Eutychès à la formule de deux natures après l'union, et ses répugnances primitives à l'*ὁμοούσιος ἡμῖν* ne peuvent, ce semble, fonder une accusation de docétisme, d'apollinarisme ou de « confusion des essences », ils permettent de caractériser la christologie du moine et de la situer dans l'ensemble du monophysisme. Comparé au monophysisme de saint Cyrille d'Alexandrie et à celui de son exégète le plus autorisé, Sévère d'Antioche, le monophysisme d'Eutychès, qui leur est identique par ses préoccupations foncières, est beaucoup moins élaboré et moins scientifique. Par une crainte excessive du nestorianisme (1), par respect pour une tradition qui lui paraissait vénérable, par scrupule, aussi, de ne pas « raisonner » sur la divinité, Eutychès s'en tenait à des expressions toutes simples du mystère : le corps d'un Dieu, et non pas le corps d'un homme, mais un corps d'homme ou corps humain ; le même est Dieu parfait et homme parfait ; il est né de la Vierge ; son incarnation fut réelle, et non pas seulement apparente. Formules simples, je le répète, mais ne méritent-elles pas mieux que la qualification de paradoxes irritants ?

Il est difficile de nourrir de la sympathie pour un homme

drie et l'opportunité de maintenir la formule de Chalcédoine, l'évêque de Sidé écrit : « De même qu'on confesse une seule hypostase dans l'Hénoticon de Chalcédoine, de même on doit dire correctement qu'il y a une seule *ousia*, c'est-à-dire une seule *nature*, de Dieu le Verbe, qui a racheté la nature humaine, et non pas deux natures. » Le texte est rapporté par Michel le Syrien, dans sa *Chronique* (IX, 5 = édit. J.-B. CHABOT, t. II, p. 148).

(1) Par une lettre de saint Léon à Eutychès, on sait que celui-ci avait écrit au pape, dans l'été de 448, que le nestorianisme sévissait de nouveau à Constantinople (p. 44, l. 6).

dont l'intransigeance devait avoir sa part dans la préparation d'un schisme douloureux, mais la responsabilité qu'il porte n'est pas une raison de ne pas faire justice à sa pensée théologique. L'archimandrite, vieillard de soixante-dix ans au moment de sa lettre d'appel aux patriarches (1), n'avait sûrement pas un tempérament intellectuel : l'exhibition d'un florilège ne suffit pas à faire d'un moine un savant ; on dirait que c'est au synode de Flavien qu'il apprit pour la première fois que les formules « de deux natures » et « consubstantiel à nous » étaient pleinement cyrilliennes. « Multum imprudens et nimis imperitus », dira plus tard de lui saint Léon de Rome (2). Il y a beaucoup de vrai dans ce jugement du pape, encore que l'imprudence ait été tout autant du côté de l'accusateur, Eusèbe de Dorylée, flaireur émérite d'hérésies, que les actes de 448 nous montrent fort peu maître de soi et ne sortant guère, dans ses attaques contre Eutychès, du domaine des généralités. Attiré sur le terrain mouvant de la théologie savante, il y avait péril que le vieil ascète ne s'y enferrât ; on n'est pas d'ailleurs très assuré, à lire dans les actes du concile les formules christologiques d'un certain nombre de ses juges d'occasion, qu'Eutychès ait été le seul de l'assemblée à ne pouvoir évoluer avec aisance entre les écueils de la théologie (3). Il pouvait être dangereux pour la paix de l'Eglise de provoquer un vieillard qui se sentait l'âme d'un martyr (4) ; dans la pieuse retraite de son monastère, le saint homme pouvait se souvenir qu'il avait dans le monde un filleul puissant, le favori Chrysaphe. La suite le montra bien.

(1) P. 33, l. 10.

(2) *Epist.* XXVIII (PL, t. LIV, col. 755 A).

(3) Voir, par exemple, les formules de Longin de Cherson (MANSI, VI, 689 C), de Valérien (MANSI, VI, 689, B-C), de Méliphtongue de Juliopolis (MANSI, VI, 692 C), d'Eudoxe de Bosphore (MANSI, VI, 696 A). Dans leur réponse à la consultation de Léon Ier en 457, pas mal d'évêques trahissent, à côté d'une foi correcte, une théologie aussi élémentaire que celle des membres du synode de Flavien (cfr MANSI, VII, 524-622).

(4) Voir ses déclarations aux messagers du concile, p. 17, l. 27 ss ; p. 19, l. 6 ss.

Le nom du moine était destiné à une singulière fortune. Pour une tradition plus fidèle qu'éclairée, Eutychès, auteur du monophysisme, négateur de la consubstantialité du Christ avec nous, mélangeur des essences divine et humaine dans le Christ, fit bientôt pendant à Nestorius, le type de ceux qui divisent en deux la personne du Christ. L'histoire populaire, et trop souvent, aussi, hélas, l'histoire savante, aiment à pousser de pareils contrastes ; ils aident la mémoire des simples et font la joie des amateurs de larges synthèses.

Dans les cercles dyophysites, c'était bien assez de la formule cyrillienne *μία φύσις τοῦ θεοῦ λόγου σεσαρκωμένη* pour qu'on accusât Eutychès d'avoir « confondu les essences » ; les hésitations du moine à adopter l'*ὁμοούσιος ἡμῖν* ne servirent qu'à confirmer une opinion qu'on croyait déjà abondamment justifiée par sa profession de monophysisme. Si des faits de ce genre n'étaient assez communs dans l'histoire des hérésies, on pourrait s'étonner que les monophysites, eux aussi, aient anathématisé la mémoire d'Eutychès et répété contre lui avec persévérance les imputations dont le chargeaient les dyophysites. Vingt ans environ après le synode de Flavien, Timothée Élure († 477), successeur monophysite de Dioscore, écrivait déjà ce qui suit, dans ses *Témoignages des Pères contre ceux qui disent deux natures* : « Eutychès ne croyait pas que l'Emmanuel est, par la chair, consubstantiel à la bienheureuse Vierge mère de Dieu, qui a engendré l'Emmanuel. Ainsi le témoignent maintenant à son sujet, les partisans de ceux qui furent ses disciples. Ils rendront aussi compte au Juge et à Dieu d'un tel témoignage. » (1). Quel que soit le crédit qu'accorde Timothée à ce témoignage, — une des premières attestations, sans doute, d'une tradition monophysite qui fait d'Eutychès un négateur de la réalité de l'incarnation, — il le présente à tout le moins comme très indirect : c'est le dire des partisans de ceux qui furent les disciples d'Eutychès. Dans tous les cas, les pièces officielles du procès d'Eutychès ne favorisent point cette interprétation de la pensée théologique, — si le mot convient à l'homme, — du moine byzantin.

Louvain. R. DRAGUET.

(1) Texte cité par J. LEBON, *La christologie de Timothée Aelure*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. IX, 1908, p. 686.

LESEFRÜCHTE

Die freundliche Einladung des Herausgebers dieser Zeitschrift, zu dem Sir William Mitchell Ramsay zu widmenden Bande einen Beitrag zu liefern, erreicht mich in den ersten Tagen eines Aufenthaltes in Athen und lässt für die Einsendung eine so kurze Frist, dass ich, fern von Aufzeichnungen, die mir erlauben würden, an der Ehrung des Meisters kleinasiatischer Forschung mit einer würdigeren Gabe teilzunehmen, Sir William und die Leser des Byzantion bitten muss, mit der Darbietung einiger weniger Lesefrüchte vorliebzunehmen.

Die ersten meiner Bemerkungen 1 bis 11 gelten von W. M. Calder, Monumenta Asiae minoris antiqua, I, veröffentlichten Inschriften, und zwar solchen, auf die H. Grégoire in seiner inhaltreichen Anzeige Byzantion, IV, 692 ff. nicht zu sprechen gekommen ist. Ich darf hinzufügen, dass Calder selbst die Güte hatte, mir in Beantwortung eines Briefes,in dem ich ihm Bemerkungen zu den Inschriften n. 10, 86, 102, 123, 140, 278, 319 seiner ausgezeichneten, vorbildlichen Veröffentlichung vorgelegt hatte, am 10. März 1928 mitzuteilen, er sei mit diesen Bemerkungen einverstanden und mache nur bezüglich *Εὔθετος*, n. 278, Vorbehalte.

1. Von der ersten der drei Zeilen der Weihinschrift eines Altars aus Kadyn Khan, p. 7 f. n. 10 sind nur unverständliche Reste geblieben, auch die zweite und dritte Zeile sind verstümmelt :

. . . . . .
. . . . . *Ἀπόλλ]ωνι κατὰ*
[ἀπο]βιβασμόν.

Calder bemerkt : « L. 2. The lower curve of *B* survives near the break, the next letter is certainly *I* ; *σεβασμόν* is

an impossible reading ». Der Ergänzung *ἀποβιβασμόν* folgt die Uebersetzung : « A vow paid to Apollon on the conclusion of a voyage ». Ist *ἀποβιβασμός* in solcher Bedeutung glaublich ? In der Bedeutung : « disembarkation » ist das Wort in dem neuen GEL aus Iamblichos v. P. 3. 17 verzeichnet. *Κατά* wird man aber gewiss geneigt sein einer Begründung der Weihung gleich *κατὰ χρησμόν, κατὰ κέλευσιν* (so in n. 5. 7. 9 u. s. ; IG, XIV, 984. 1029. 1032 u. s.), *κατ' ὄνειρον* und *κατ' ὄναρ, κατ' ἐπιταγήν* (s. O. Weinreich, Ath. Mitt. XXXVII, 43, Anm. 1) u. s. w. zuzuteilen.

Kann *κατὰ [συμ]βιβασμόν* — so möchte ich ergänzen — nicht von der Auslegung eines Traumes oder irgend eines anderen Wunders,einer Erscheinung oder Begebenheit verstanden werden, die zu der Stiftung des Altars den Anlass gab ? Vgl. Act. Apost. 16, 9 f. : *καὶ ὅραμα διὰ νυκτὸς τῷ Παύλῳ ὤφθη, ἀνὴρ Μακεδών τις ἦν ἑστὼς παρακαλῶν αὐτὸν καὶ λέγων · διαβὰς εἰς Μακεδονίαν βοήθησον ἡμῖν. ὡς δὲ τὸ ὅραμα εἶδεν, εὐθέως ἐζητήσαμεν ἐξελθεῖν εἰς Μακεδονίαν, συμβιβάζοντες ὅτι κτλ.*

2. Eine Grabinschrift aus Laodikeia (Ladik) wird p. 48 n. 86 folgendermassen gelesen :

]Σῆμα τόδ' ἔστη-
[σ]αν αἰώνιον οἶ-
κον ἑαυτοῖς Παρ-
θέ[ν]ις καὶ Λαδίκε[ια]
ζῶντ[ες] ὁμοφρ[ο]
σύνῃ ᾗ [μὲ]ν Καισ[α-]
ρείας π[άτ]ρης, ὁ δ[ὲ]
Λαοδι[κε]ίας · κτλ.

Den ersten Namen hatte Sir William, der diese Inschrift zuerst Athen. Mitt. XIII, 246, n. 41 veröffentlicht hat, zweifelnd *Πά[ν?]θεμις* gelesen. Calder bemerkt : « The name is almost certainly *Παρθέν(ο)ς* ». Meines Erachtens liegt aber an dieser Stelle nicht ein Männer-, sondern ein Frauenname vor : *Παρθενίς*, vgl. IG, XIV, 1930 : *Παρθενὶς ἐνθάδε κεῖται ἀγήρατος ἀθανάτη τε*, und dem Namen der Frau folgt der des Mannes : *Λαδικε[ύς]* ; er hat seinen Namen augenscheinlich von seiner Heimat, der Stadt *Λαοδίκεια*, vgl. R. Hitzel, Der Name, Abh. d.sächs. Ges. d. Wissensch., ph.-h. Kl., XXXVI,

N. 1 (1918),S. 52 ff. So ergibt sich nach dem Hexameter ein Pentameter, in dem freilich die erste Silbe des Namens *Λαδικεύς* (vgl. K.Buresch, Ath. Mitt. XIX, 128f.) und die letzte Silbe des Namens *Παρθενίς* mit Sigma in Auslaut, wie nicht selten in späten metrischen Inschriften, vor dem anlautenden Konsonanten des folgenden Wortes kurz gemessen ist.

3. In der Grabinschrift des *Αἴας*, p.56, n.102, ist in Z. 9 statt : *ἐξαπίνης ἐμάρ[φ]θη ὡς ῥόδον ἀρχόμενον* zu ergänzen : *ἐμαρ[άν]θη*, vgl. p. 197, n. 381 Z. 3 : *νέον ἄνθος ἀφεμαράθη* ; in der Grabinschrift BCH XXIV 299, V. 3 f. aus Xippos in der Dekapolis : *ἀλλ' ἐμαράνθη ὡς ῥόδον* (übrigens ist V. 4 nicht : *Μοιρῶν γὰρ τελέσας τακτὸν χρόνον ὡς φωτὸς ἀνήρ* zu lesen — so noch P. Perdrizet — sondern *ὡς φθιτὸς ἀνήρ*) ; IG. XIV, 2040, V. 3 f.: *οἷα γὰρ ἀρχόμενον ῥόδον εὔκνοον εἴαρος ὥρῃ ἐξέτεμες* (nämlich : *κοίρανε Πλουτεῦ*) *ῥείζης, πρὶν χρόνον ἐκτελέσῃ* ; C. Patsch, Das Sandschak Berat in Albanien (Schriften der Balkan Kommission, Antiqu. Abt. III) S. 175 f. Nr. 35 : *Ἄνθος ἐτῶν δέκα χαῖρε Φιλῶτι · ὡς ῥόδον ἡδύπνοον ὀφθὲν ταχέως δὲ [ἐμαράνθης]*; I.R. Sitlington Sterrett, An Epigraphical Journey in Asia Minor, n. 136 B : *Ὡς φυτὸν ἀρτιθαλὲς δροσεροῖς περὶ ; νάμασιν αὔξον, ὡς ῥόδον ἀρτιφυὲς προφανὲν καλὸν ἄνθος ἐρώτων* Epigr. gr. 368 V. 7 : *Θεοδώρα, κλάδος ἐλάας, ταχὺ πῶς ἐμαράνθης*, um nur Beispiele zu bringen, die mir gerade zur Hand sind.

4. Eine Grabinschrift aus Kadyn-Khan p. 66, n. 123 wird gelesen :

Μανοσας Ο . . .
ΥΛΑΖ Πρόκλ[η γυ-]
ναικὶ μνήμ[ης]
χάριν καὶ ἑαν[τῷ]
ζῶντι.

Bezeichnet sich der Errichter der Grabstätte nicht als *ὀρο-* oder *ὀρεοφύλαξ* ? Vgl. O. Hirschfeld, Kleine Schriften S. 593 ; M Rostowzew, Philol. LXIV (N.F. XVIII) 297 ff., The social and economic history of the Roman Empire, p. 607, 620, 626. Uebrigens ist auch in der Felsinschrift JHS VIII p. 236 n. 16 sicherlich mit Sir William eine Weihung des *Μενέλαος Μήνιδος ὀροφύλα[ξ]*, nicht mit Sterrett und H. Usener, Götternamen S. 263 eine Weihung *Ὀροφύλα[κι]* zu erkennen.

5. Die Grabinschrift p. 70, n.133, scheint mir an ihrem Schlusse Bestimmungen über die Freilassung einer Sklavin zu enthalten, Z. 1 : *καὶ ἐλευθέραν* [z. B. *ἀφίησιν τὴν δεῖνα · ἐὰν δέ τις ἀπάγῃ αὐτὴ*]*ν εἰς δουλείαν, δώσει εἰς φίσκον* (*δηνάρια*) *χείλια.* Solche Bestimmungen begegnen auch sonst — es genüge an die Testamente der Vorstände der philosophischen Schulen zu erinnern — im Zusammenhange mit letztwilligen Verfügungen ; vgl. Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire, p. 212 f., n. 10.

6. Wahrscheinlich von einem Heroon stammt ein Stein aus Sarai-önü mit folgender Inschrift, p. 73, n. 140 :

Βουλα Κλεάρχο[*υ* . . . . . .
Κουριλη ἀνδρὶ . . . . . *καὶ Δι-*
ομήδη καὶ ΔΙΟC . . . . . .
η τέκνοις μν[*ήμης ἕνεκεν.*

Ich glaube lesen und ergänzen zu sollen :

Βούλα Κλεάρχο[*υ Διοσ-*]
κουρί(*δ*)*η ἀνδρὶ* [*καὶ Δι-*]
ομήδη καὶ (*Δ*)*ιοσ*[*κουρίδ-*]
η τέκνοις μν[*ήμης χάριν*].

Zu Z. 3 bemerkt der Herausgeber : « *Δ* is clear : *Καίλιος* ? The length of the lines is uncertain. » Zu dem Dativ *Διομήδη* vgl. E. Mayser, Grammatik der griechischen Papyri, I. S. 279 f.

7. In der Inschrift eines Sarkophages aus Ladik p. 87 n. 169 wird Z. 4 ff. gelesen : *καὶ μετὰ τὴν κατάθεσιν ἡμῶν μηδὶ*(*ς*) *εἶναι βαλ*(*εῖν*) *ἕτερόν* [*τι*](*ν*)*α · εἰ δὲ τ*<*λ*>*ολμῇ τι*[*ς μ*]*εταθῖνε τὸ χαμοσόριν μετὰ τῆς ὑποβάθρει.* | *εἰ δέ τις τολμήσιεν τοῦτο ποῆσε κτλ.* Ich glaube in Z. 5 erkennen zu sollen : *μηδ*(*εν*)*ὶ εἶναι* und in Z. 6 : *μετὰ τῆς ὑποβάθρ*(*ας*) *· εἰ* ; zu Anfang der nächsten Zeile wird *ει* irrig wiederholt sein. Calder erklärte : « The form *ὑποβάθρει* is a blend of *ὑποβάθρω* and *ὑποβάσει* » ; ich ziehe vor anzunehmen, dass die beiden letzten Buchstaben des Wortes *ὑποβάθρας* nicht geschrieben sind ; zu Z. 5 bemerkt der Herausgeber : « The last three letters of *βαλεῖν* are omitted as is the case with *κρίνειν* in l. 8. » Der Wiederholung des Bedingungssatzes *εἰ δὲ τ*<*λ*>*ολμῇ τις κτλ., εἰ* <*ει*> *δέ τις τολμήσιεν κτλ.* meine ich auch sonst begegnet zu sein ; nicht ganz

entspricht Ath.Mitt. XXXVI 293f. 10 f.: *εἴ τις δὲ μετὰ τὸ ἡμᾶς τεθῆναι εἴ τις ἐπιχηρήσι ἀνύξαι κτλ.*

8. Zu p. 121 n. 228 Z. 4: *ὃς πάσης ἀρετῆς κεκοσμημένος ἦν ἐνὶ βίῳ* möchte ich auf Studia Pontica III, p. 34, n. 20: *τὸν πάσης σοφίης κεκοσμημένον ἄνδρα*, p. 45, n. 32: *τειμῆς κεκοσ-[μημέν]ον πάσης*, Studies in the History and Art, etc., p. 30, n. 9: *πάσης ἀρετῆς κεκοσμημένος*, ebenso p. 87, n. 56, H. Idris Bell, Jews and Christians in Egypt, p. 109: *Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ χρηστοφόρῳ καὶ πάσης ἀρετῆς κεκοσμημένῳ Ἄππᾳ Παφνοῦθις*, und das Enkomion des Theodoros Quaestor auf den heiligen Georg, herausgegeben von K. Krumbacher, Abhandlungen der bayerischen Akademie, ph.-ph. u. h. Kl., XXV Bd. 3. Abh., S. 82 Z. 5: *οὐ μόνον γὰρ τῆς ἐν οὐρανῷ θείας ἐλλάμψεως ἐκεκόσμητο* und Krumbachers Bemerkungen über die Verbindung von *κατακοσμέω* S. 82 Z. 30 f. mit dem Genetiv verweisen.

9. Dass in dem zuerst Revue de philologie 1922 p. 119 n. 2 veröffentlichten Grabgedichte aus Laodikeia Katakekaumene p. 149 n. 278 *Εὔθετον* als Name zu gelten hat, ist bereits SEG. I, p. 140 zu n. 449 bemerkt, doch ist nur der abgeleitete Name *Εὐθετίων* IG II 1307 als Beweis für diese Auffassung angeführt. *Εὔθετος* ist aber auch IG. II 5, 1220 b Z. 12, IG XII 5 306 B und IG. XII 8, 51 Z. 16 bezeugt (die Indices verzeichnen aus dieser Inschrift aus Imbros irrig p. 188 *Εὐθέτης*, doch ist *Εὔθετος* durch die attische und die parische Inschrift gesichert); *Εὔθε[τος]* oder *Εὐθε[τίων]* wird auch IG. V 2, 173 *o* zu ergänzen sein.

10. Zu Z. 4 f. der Grabinschrift p. 168 n. 319: *ἀμφὶ δ' ἀρ' αὐτῷ πολλὰ κινυρόμενος κατηφιάας κὲ προ[. . . .]* sei bemerkt, dass die richtige Lesung *κατηφιάασκε* bereits in dem neuen GEL gebucht ist; das letzte Wort des Verses wird, wie ich Calder vorschlug, *πρό[σωπον]* sein.

11. Die Grabinschrift der *Σωφρονία* p. 186 n. 360 schliesst mit zwei Hexametern, deren Sinn folgende Ergänzung (s. z. B. Mus. Ital. III 685 n. 119) anzudeuten versucht: *Οὔτε γὰρ [ἄλλην κῦδ]ος ὅμοιω[ν ἔχουσαν ὁρῶμεν] ἔν τε φιλοξε[νίῃ καὶ σω-] φροσύνῃ ἐ[ριτίμῳ]*. Freilich setzt diese Ergänzung voraus, dass *ὁμοιω* für *ὅμοιο[ν* verschrieben ist, der in der Umschrift als *θ* verzeichnete Buchstabe nach *σωφροσύνῃ* für ein Epsilon ge-

nommen und mit einem Hiate gerechnet werden darf; zu *ἐριτίμῳ* mag *εὐσέβειην ἐρίτιμον ἐνὶ φρεσὶν ἀσκήσαντι* Studies in the History and Art etc., p. 219 n. 18 Z. 4 verglichen werden.

12. Strena Buliciana S. 186 und Anzeiger der Wiener Akademie, ph.-h. Kl., 1923 S. 69 hat J. Zingerle Beispiele für « psychologische Fehlerquellen, die der mechanischen Handwerksübung der Steinmetzen ebenso eigen sind wie der der Handschriftenkopisten und bei Heilung von Korruptelen gewöhnlich zu wenig berücksichtigt werden » aus griechischen Inschriften zusammengestellt ; « ein ganzes Wort » ist seiner Meinung nach « irrig vorgeschrieben » in der Inschrift aus Keretapa, Cities and Bishoprics, p. 329, n. 136 : *Φίλητος Ἀντωνιᾶδος Διὶ τὸν εὐχὴν βωμὸν ἀνέστησεν.* Sir William sagt indes ausdrücklich : « *Φίλητος Ἀντωνιᾶδος Διῖ εὐχήν* : enlarged by a second hand to *Φίλητος Ἀντωνιᾶδος Διὶ τὸν ΕΥΧΗΝ βωμὸν ἀνέστησεν*, with *εὐχὴν* standing on its original place on the stone ». Die Stellung des Wortes *εὐχήν* zwischen *τὸν* und *βωμόν* ist demnach nicht auf eine irrige, psychologisch zu erklärende Vorausschreibung zurückzuführen, vielmehr steht *εὐχήν*, ursprünglich das letzte Wort der Weihinschrift, nur scheinbar zwischen dem Artikel *τόν* und dem zugehörigen Worte *βωμόν*, weil der links und rechts von *εὐχήν* und unter diesem Worte verbliebene freie Raum nachträglich zur Hinzufügung der Worte *τὸν βωμὸν ἀνέστησεν* benützt wurde ; die Anordnung und Verschiedenheit der Schrift liess keinen Zweifel, dass die Weihinschrift gelesen werden sollte : *Φίλητος Ἀντωνιᾶδος Διὶ τὸν βωμὸν εὐχὴν ἀνέστησεν* oder *ἀνέστησεν εὐχήν.*

13. Der Grabstein aus der Phazimonitis Studia Pontica III, p. 34 n. 20 gilt *Ῥῆγλος* und seinen zwei Kindern, Z. 8 ff : *ὧν Θεὸς γενέτης ψυ[χ]ὰς αὐτὸς ἀντελάβετ[ο με]μνημένος εὐσεβίης [ἣν εἰ]ργάσαντο κατὰ κόσμ[ον], ἀνθ' ὧν πτωχοὺς ἐν[έ]πλησα[ν] ἀγαθῶν, φίλους τ' ἐτίμησαν, στοργῇ δὲ πολλῇ καὶ ἀμιμήτῳ συνγενείην ἐφύλαξαν καὶ πᾶσι βροτοῖς φιλοξενίην ἀσμένως ἐπόθησαν. τὸν ποθινὸν καὶ ἀσύνκριτον σύμβιον ἅμα τοῖς γλυκυτάτοις τέκνοις ἐλεϊνὴ Ἀκυλλία μνημονεύω.* In dem gegebenen Zusammenhange meines Erachtens unverständlich wird *ἐπόθησαν* vor dem folgenden *τὸν ποθινόν* verschrieben sein statt *ἐπόρισαν*, vgl. IG V, 1, 1235. V. 2 : *πολλὴν φιλίην πορίσαντα* ; umgekehrt scheint in dem Grabgedichte aus Ai-Kuruk, Studies in the History

and Art etc., p. 223 n. 21 in V. 7 f. ; *ἄρχοντα πατρίδος λαοῦ καὶ πᾶσι ποθητὸν εὐξενίην ποθέο(ν)τα καὶ εὐσεβίην ἅμα πᾶσιν* das auf *εὐξενίην* folgende Wort nach *ποθητόν* verschrieben, wohl statt *πορίσαντα*. Dass in Z. 9 statt : *ἀντελάβετο* nicht etwa gemeint ist : *ἀνελάβετο* (vgl. *ἀνελήμφθη* De Rossi, Inscr. christ. I, p. CXVI.) zeigt *ἀνθ' ὧν*.

14. R. Cagnat hat kürzlich Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1930, p. 182 einen Beschluss der Stadt Palmyra zu Ehren eines verdienten, bereits durch die Kaiser Hadrian und Antoninus und durch Publicius Marcellus und die ihm nachfolgenden Consulare ausgezeichneten Bürgers, ... *λος Βωλιάδου τοῦ Σ(ο)άδου τοῦ Θαιμισάμσου* veröffentlicht. In Z. 15 ff. liest R. P. Mouterde : *καὶ νῦν τοῦτον μόνον τῶν πώποτε πολειτῶν ὑπὸ τῆς πατρίδος διὰ τὰς συνεχεῖς καὶ ἐπ. αλ[λ]ήλους εὐπορίας τεσσάρων ἀνδριάντων ἐν τῷ τετραδείῳ τῆς πόλεως ἐπὶ κειόνων δημοσίοις ἀναλώμασι κατηξιωμένον*. Zur Begründung der ausserordentlichen Ehrung kann nicht auf *τὰς συνεχεῖς καὶ ἐπαλλήλους εὐπορίας* sondern nur auf *εὐποιΐας* verwiesen sein ; das Rho des Wortes wird entweder verlesen oder, vielleicht unter Einwirkung des Rho, das in dem nächsten Worte folgt, verschrieben sein. Für *εὐποΐα* bringt das neue GEL auch aus Inschriften Beispiele. Wie in dieser Inschrift *εὐπορίας* durch *εὐποιΐας* so wird ergänztes *εὐπο[ρ]εῖν* durch *εὖ πο[ι]εῖν* zu ersetzen sein in dem jüngst vom dem verdienten Erforscher Messeniens, Herrn Natan Valmin, Bulletin de la Société Royale des Lettres de Lund 1928-1929, p. 149 ff. n. 23 herausgegebenen Beschlusse aus Kardamyle, denn in seinem letzten Satze Z. 15 ff. ist sicherlich zu lesen : *οἱ δὲ εὐεργετούμενοι τειμὰς ἀποδιδόντες εὐχαριστίας [δ]όξαν ἔχωσι παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις δι' ἀμοιβὴν μηδέποτε τῶν εὖ πο[ι]εῖν ἐθελόντων ὑστερήσοντες*, denn *ἐθελόντων* verträgt sich nur mit *εὖ πο[ι]εῖν*, nicht mit *εὐπο[ρ]εῖν*. Im Uebrigen will ich den französischen Gelehrten in der Behandlung der Ehreninschrift aus Palmyra nicht vorgreifen und nur die Frage aufwerfen, ob mit *τὸ τετράδειον τῆς πόλεως* eine Anlage ähnlich einem *τετράπυλον* in der Mitte der Stadt gemeint ist (s. Steph. Thes., s. v. ; A. v. Gerkan, Griechische Stadtanlangen, S. 143).

15. IG XII 7, 499 ist folgende Grabinschrift aus Amorgos veröffentlicht :

[*E*]*ἰλάρα ἐτ*|*ῶν τεσσαρ*|*άκοντα.* | *Ὃς παραλα*| *λῖς Ἑρμῆς δι*[*α*|*φ*]*ύλασσέ* [*με*].

« Vs. 4. 5 init. obscuri, quamquam lectio constat ». Statt des unverständlichen *παραλαλις* ist offenbar *παραλάβις* gleich *παραλάβης* zu lesen ; ein nachlässig eingezeichnetes Beta kann einem Lambda ähneln und leicht für ein solches genommen werden. Die Bedeutung des Hermes als *ψυχοπομπός* ist allbekannt (S. Eitrem, Hermes und die Toten, 1909 ; E. Maass, Neue Jahrbücher XXXXIX 206). Für *παραλαμβάνειν* sei auf IG, XIV, 1702, Z. 6 f. : *ὧδε κεῖται οἰκῳ ἐωνίῳ παραλημφθε*[*ὶς*] *ὑπὸ θεῶν καταχθονίων* ; MAMA, I, p. 94 n. 176 Z. 5 : *οὓς παραλημψόμενος βασιλεὺς μέγας ἕξει παρ' ἀτῷ* ; Kallinikos de vita S. Hypatii 137 : *γινώσκοντες ὅτι ἀληθῶς ἀγαλλιῶνται οἱ ἄγγελοι οἱ παραλαμβάνοντες αὐτόν* und G. N. Hatzidakis' Ausführungen über *ἀγγελοπαραδώνω* Sitzungsb. d. Wien. Akad., ph.-h. Kl., 173. Bd. 2. Abh. (1913), S. 8 verwiesen, für *διαφυλάσσειν* auf das Grabgedicht aus Ephesos, Kaibel, Epigr. gr. p. 520, 228 b V. 7 : *Λητογενές, σὺ δὲ παῖδας ἐν ἡρώεσσι φυλάσσοις*, für die Verbindung von *ὅς* mit dem Konjunktiv des Aoristes auf L. Radermacher, Nt. Gr. [2], S. 170.

16. Eine Grabinschrift byzantinischer Zeit aus Silivri, dem alten Selymbria, liest G. Seure BCH XXXVI 635 f. :

Ἐνθάδε κατάκιτ-
ε δ τῆς μακαρίας
μνήμης Μαρκελῖνος
υἱὸς Θωμᾶ κα(*ὶ*) *Ἀμ-*
5 *ώ, βρωτῶν* (?) · *τελευτᾷ*
δὲ μηνὶ Δεκεμβρίῳ
κγ.

Die Abbildung, die der Veröffentlichung beigegeben ist, zeigt, dass nach *Θωμᾶ* in Z. 4 und 5 *ΚΑΤΑΜΥωΒΡωΤωΝ* völlig deutlich auf dem Steine steht. Der Herausgeber bemerkt : « M. Homolle me suggère l'interprétation suivante : *Καταμυωβρωτων* ne peut être ni une apposition au nom de Thomas, mention de fonction ou de qualité, ni une phrase isolée. L'hypothèse la moins invraisemblable serait encore de supposer le nom de la mère après celui du père et de voir en

βρωτων une allusion à la condition mortelle de l'une et de l'autre. La substitution de *ω* à *ο* peut être admise sans témérité dans ce texte, et les chrétiens, fils de Dieu, qui négligeaient parfois leur descendance humaine, pouvaient bien en rappeler, quand ils la mentionnaient, le caractère périssable. Je ne trouve pas le nom *Ἀμνώ*, et l'on attendrait au génitif *Ἀμνοῦς*. » Es lohnt nicht gegen diese Erklärung Einwände zu erheben ; eine Aenderung der Lesung ist unzulässig, *Καταμυωβρωτῶν* ist völlig verständlich. Thomas wird als Angehöriger des Hauses der *Καταμυόβρωτοι* bezeichnet, der « von Mäusen Aufgefressenen » ; sie werden diesen Namen erhalten haben, weil ihr Besitz einmal unter einer Mäuseplage besonders zu leiden hatte. [Mein verehrter College und Freund Henri Grégoire teilt mir eben mit, dass die Lesung *Καταμυοβρώτων* (in einem Worte), die auch eine auffällige Stellung der Präposition voraussetzt, unwahrscheinlich ist, und *κατά* wie in zahlreichen anderen Fällen der Einführung des *signum* dient (vgl. Amantos *Byz. Zeitschrift* XXVIII p. 14 ff.), also gelesen werden muss *Θωμᾶ κατὰ Μυώβρωτων*, d. h. *Μυόβρωτον*].

17. Aus den apokryphen Fragen des Bartholomaeus, herausgegeben von N. Bonwetsch, Nachrichten der Göttingischen Gesellschaft 1897, 9 ff. hat Brinkmann, Rhein. Mus. LIV 107 folgende Stelle S. 26 Z. 11 ff. abgedruckt : *ἔλαβον φιάλην ἐν τῇ χειρί μου καὶ ἔξυσα τὸν ἱδρότα τοῦ στήθους μου καὶ τῶν μαλλῶν μου καὶ ἐνιψάμην κτλ.*, und statt *μαλλῶν* fragend *μασχαλῶν* vermutet. Wie Brinkmann zeigte, handelt es sich um einen auch sonst bekannten Liebeszauber. Doch liegt meines Erachtens kein Grund vor von dem überlieferten Worte abzugehen, mag auch nach deutschem Volksaberglauben « Obst, besonders ein Apfel, oder Weissbrot oder ein Stück Zucker auf der blossen Haut unter dem Arm getragen, bis es von Schweiss durchdrungen ist, um Gegenliebe zu erregen, dem Gegenstand der Liebe zu essen gegeben werden. » Der Satan wischt sich den Schweiss von der Brust und von den Haaren, nicht aus den Achselhöhlen. Hesych erklärt *μαλλός · ἡ καθειμένη κόμη* ; das Scholion zu Theokritos XI 10 *οὐδὲ κικίννοις : τοῖς μαλλίοις, τῇ κόμῃ* ; an das Neugriechische *τὰ μαλλιά* brauche ich nicht zu erinnern. Der auch sonst bezeugte Name *Χρυσόμαλλος* (dazu *Χρυσομαλλώ*) wird auch in der Grabinschrift JRS II 89 n. 8 : *Νόουιοι Σατορνεῖνος* [*κ*]*αὶ Οὐειβιανὴ Νοουίῳ Χρυσοιάλλῳ* (« a strange

and apparently new name») *γλυκυτάτῳ θρεπτῷ μνήμης χάριν* herzustellen sein ; vielleicht liegt eine Ligatur vor oder war eine solche wenigstens beabsichtigt, denn Calder erklärt : « The above text is certain ». Aus der Grabinschrift IG XIV 1476 mag bei dieser Gelegenheit *τετραετεῖ καλομάλλῳ τέκνῳ* deshalb angeführt sein, weil *καλόμαλλος* in dem neuen GEL fehlt.

18. F. Gr. Hist. I S. 284 ff. hat F. Jacoby—ich darf sein Werk nicht anführen, ohne dankbarster Bewunderung für die ausserordentliche Leistung, die es bedeutet, Ausdruck zu geben — aus Malalas Chron. V p. 122, 8 ff. den Bericht des Sisyphos aus Kos über Priamos' Bittgang zu Achilleus abgedruckt. *Οἰκτείρει δὲ αὐτὸν Νέστωρ καὶ Ἰδομενεύς κτλ.*, heisst es § 5, *καὶ ἐκέλευσαν αὐτὸν εἰσελθεῖν εἰς τὴν σκηνὴν αὐτοῦ* (des Achilleus) · *ὁ δὲ Πρίαμος*, so fährt der Bericht § 6 fort : *εἰσελθὼν ἔπεσεν εἰς τοὺς πόδας αὐτοῦ † πλωτὸς ἱκετεύων, ὡσαύτως δὲ καὶ Ἀνδρομάχη σὺν τοῖς παισίν.* Jacoby bemerkt: « *Πλωτος* om(isit) E (die auch sonst kürzende *Ἐκλογ. ἱστορ.* Cramer Anecd. Paris. II 216, 12 ff.) *πτωτὸς* ? Dindorf : *ἐπὶ πρόσωπον πεσόντες εἰς τοὔδαφος* Kedren. » Offenbar ist *ἁπλωτός* zu schreiben. Dem Thesaurus, Sophocles und dem neuen GEL entlehne ich einige Beispiele für den Sprachgebrauch, nicht ohne auf J. Wackernagels Bemerkungen über *ἁπλόω* Sprachliche Untersuchungen zu Homer S. 194 zu verweisen, Babr. 4, 5 : *ἀγρευθεὶς εἰς τὸ πλοῖον ἡπλώθη*, Anth. Pal. XI 107 V. 6 : *ἁπλώσας κατὰ γῆς σῶμα* ; Apophthegm. Patr. in Catal. Mon. I p. 358 B : *ἥπλωσεν αὐτόν* et ibid. *εἶδεν αὐτὸν ἡπλωμένον* ; Eust. Il. p. 1285, 34 : *πρηνὴς ἥπλωται* ; Schol. Hom. Il. X, 402 : *ἐξεπετάννυντο καὶ πρὸς γῆν ἥπλωντο* ; Malalas p. 453. 11 : *ἦν ἰδεῖν νίκην Περσικῆς ἀπονοίας εἰς ἔδαφος ἡπλωμένων νεκρῶν* ; Joann. Mosch. 3092 B : *ἥπλωσεν ἑαυτὸν εἰς πόδας αὐτοῦ*. Ich füge hinzu Heliodoros X 30 : *ἥπλωτο ὕπτιος* und eine Stelle aus der Vita S. Demetrii (Patrol. Gr. CXVI p. 1213 cd), kürzlich besprochen Byz. neugr. Jahrbücher V 72 f. : *ὁ δὲ κτλ. εἶπε τοῖς βαστάζουσιν αὐτὸν οἰκέταις · ῥίψατέ με πλωτὸν εἰς τὸ ἔδαφος*, denn mit Recht schreibt E. Pezopulos statt *πλωτόν* mit Verweis auf Papadopulos-Kerameus Varia graeca sacra (1909), *Διήγησις τῶν θαυμάτων τοῦ ἁγίου καὶ μεγαλομάρτυρος καὶ θαυματουργοῦ Ἀρτεμίου*, p. 47 Z. 29 : *ἔρριψεν αὐτὸν ἁπλωτὸν εἰς τὸ ἔδαφος*, auch an dieser Stelle statt *πλωτόν* : *ἁπλωτόν*.

Athen-Wien. Adolf WILHELM.

SULLA MORTE DEL "MAGISTER EQUITUM" TEODOSIO

Il generale Teodosio fu giustiziato poco dopo che Valentiniano era morto, e ne aveva raccolto l'eredità dell' impero il figlio Graziano. Le ragioni della violenta e indegna fine di Teodosio sono accennate nei cronisti contemporanei, ma a dire il vero non sono esaurienti perchè solo in parte indicate e molto vagamente. Girolamo e Orosio si accordano nell' attribuirne la colpa ai nemici e ai malevoli (1); Giordane, che attinge ad una cronaca contemporanea all' avvenimento, fa Teodosio vittima della frenesia di Valente (2).

Recentemente Rodolfo Egger (3) in uno studio — *Der Erste Theodosius* — a proposito di una nuova epigrafe rinvenuta a Stobi, contenente un elogio di T. col ricordo delle sue campagne militari in Britannia, sul Reno contro gli Alamanni e in Africa, donde i cognomi che il panegirista Pacato gli conferisce di Saxonicus, Sarmaticus, Alamannicus (4), ha cercato di determinare i fatti che portarono alla catastrofe il debellatore del mauro Firmo, pur restando sempre nei limiti dell' indagine prammatica.

(1) *Chron.*, ad a. 376, p. 330 Foth. *Theodosius Theodosii postea imperatoris pater et plurimi nobilium occisi e multorum per orbem bellorum victoriis nobilis in Africa factione eorum periit, qui et ipsi mox caesi sunt, id est Maximinus ex praefecto*; VII, 33, 7 : *instimulante et obrepente invidia iussus interfici.*

(2) *Rom.* 312 : *quando et Theodosius Theodosii imperatoris postea pater multique nobilium occisi sunt Valentis insania.*

(3) In *Byzantion* V (1929-1930), p. 9 sgg.

(4) *Panegyr.*[2] Baehrens, p. 94 = 5, 4. I richiami militari nella epigrafe sono stati rilevati acutamente e storicamente da G. De Sanctis in *Riv. di Fil.* 1930.

E veramente più elementi contribuirono alla rovina del grande generale; della quale tace Ammiano Marcellino solo paragonando le sue virtú a quelle di Domizio Corbulone e benché ci abbia a lungo trattenuti nelle varie sue imprese belliche, nelle sue straordinarie attitudini militari e nelle sue grandi doti morali, per cui egli tornato dalla Britannia, trionfante e accompagnato dal favore di tutti i provinciali alla residenza imperiale tra la generale soddisfazione e ricolmo di ogni elogio, assume il comando della cavalleria sia nella guerra contro gli Alamanni, sia per correre, poco dopo, a soffocare l'ampio incendio africano suscitato dalla insurrezione Firmana (1).

È certo che T. non era cristiano; ricevette il battesimo prima di essere decapitato; notizia questa indubitabile perché assicurata dall' attendibilità dell' ecclesiastico Orosio. Ed è altrettanto certo che la sua morte avvenne sotto Graziano, tra uno scoppio di livore anche verso la sua famiglia, si che il giovane figlio di lui, il futuro imperatore, si salvò a stento rifugiandosi nella patria terra Ispanica (2).

E qui ci troviamo, realmente, dinanzi ad una uccisione legale, per usare la espressione dell' Egger, ma con questo non è detta la realtà storica.

A dire di Girolamo, costituivano una vera e propria fazione i nemici di T., che l'Egger ravvisa, oltre che in Massimino ex prefetto, dal cronografo già nominato, in Probo, un altro prefetto, in Marcelliano, figlio di Massimino e prefetto della provincia Valeria, negli amici e complici del famigerato comes Romano, massime tra i quali il magister officiorum Remigio cognato dello stesso Romano, e nel generale Merobaude, cri-

(1) XXVIII, 3, 9: *ita spectatissime ante dictis rebus aliisque administratis similibus, ad comitatum accitus tripudiantesque relinquens provincias ut Furius Camillus vel Cursor Papirius victoriis crebris et salutaribus erat insignis. Et favore omnium ad usque fretum deductus, leni vento transgressus venit ad conmilitium prinicipis, cumque gaudio susceptus et laudibus, in locum Valentis Iovini successit, qui equorum copias tuebatur.*

(2) AMBROS. *De ob. Theodos.* 53: *portavit iugum gave Theodosius a iuventute, quando insidiabantur eius saluti, cui patrem eius triumphatorem occiderunt.*

stiano e sostenitore devoto della dinastia Valentiniana. Ma la espressione geronimina va intesa in senso lato, non potendo i vari nemici di T., per i diversi motivi che li animava, trovarsi in combutta ad agire contro di lui.

Teodosio aveva colpito a sangue Romano e i suoi consorti, durante una perquisizione che per ordine imperiale aveva eseguito tra le cose e gli oggetti dell' ex funzionario. L'esito del l'incarico a lui affidato fu quanto mai brillante; si ebbe la prova provata della colpevolezza di Romano (1) e questi, se riuscì a salvarsi dal processo che seguì alla inchiesta eseguita da Teodosio, ne fu tuttavia liquidato moralmente. Tanto più che i suoi soci di concussione, Palladio, segretario imperiale, e il detto Remigio si trassero dal giudizio con l'impiccarsi. Nel processo Romano aveva trovato un forte appoggio nel generale molto stimato Merobaude, con l'ausilio potente del quale riuscì a ritorcere, in vano, l'accusa di malversazione contro i testimoni dei suoi malefatti, accusa che non resse, nonostante la riapertura del processo, per la forza della verità, a cui gli stessi citati da Romano in suo favore non seppero resistere (2). E molto probabile, data la natura dell' uomo, che in Romano trovasse Teodosio il suo principale nemico; e che a lui si unisse, per motivi che non ci sono chiari, Merobaude. Ci pare da escludersi dalla fazione, almeno, Probo, prefetto per l'Illirico, che non ebbe alcuna relazione con T., e d'altra parte non era certamente uno dei funzionari imperiali peggiori, né per natura perverso (3), tanto che pur volendolo Valentiniano sostituire non ne trovò uno migliore (4). Forse, per contraccolpo, potè risentire dell' avversione che Massimino avrebbe

(1) AMM., XXVIII, 6, 26-28. Si aggiunse la testimonianza di un familiare dell' ex *magister officiorum* Remigio al prefetto Massimino, dalle quale emerse lampante la corruzione del funzionario per opera di Romano, XXX, 2, 11: *Caesarium antehac eius domesticum... raptum, quae Remigius egerit vel quantum acceperit ut Romani iuvaret actus infandos per quaestionem cruentam interrogabat* (Massimino).

(2) AMM., XXVIII, 6,29 sgg.

(3) AMM., XXVII, 11, 4: *numquam illa magnanimitate coalitus clienti vel servo agere quicquam iussit inlicitum.*

(4) ID., XXX, 5, 10.

covato, in seno suo, nei riguardi del generale ; e nulla, invero, era piú incline a soddisfare gli interessi altrui quanto l'animo di Probo, desideroso di stare al potere in qualunque modo e con qualunque mezzo (1), onde l'amicizia sua verso il collega (2) che notoriamente godeva nelle sfera imperiale vasta influenza, necessaria questa a reggersi per Probo non molto ben visto da Valentiniano, il quale avrebbe molto volentieri cercato di sbarazzarsene (3).

Può anche darsi che lo stesso Merobaude, parimente, solo per consenso, abbia seguito Massimino nell' opera sua ostile a Teodosio. Ma quale era la molla che faceva scattare Massimino? Si suole fissarla nella repressione del ribelle Valentino, cognato suo (*Maximini illius exitialis vicarii postea praefecti coniugis frater.*) A prescindere dal fatto che l'opera del *dux efficacissimus et impetrabilis* doveva avere avuto la piena approvazione di Valentiniano, dimostrata non solo dall' accoglienza encomiastica a corte ma testimoniata dagli alti incarichi militari a lui affidati con la promozione di magister equitum, è certo che la catastrofe del cognato di Massimino fu opera della energica azione di Teodosio, e a lui imputabile. Valentino era stato confinato in Britannia per le stesse ragioni per le quali fu ora condannato a morte (*ob grave crimen actus in Britannias exul*). Egli aveva suscitato, quando già Teodosio era in Britannia (c. 369) e guerreggiava contro i barbari, una rebellione che poteva divenire pericolosa ed avere effetti

(1) Id., XXVII, 11, 3 : *manebat absque praefecturis.*

(2) Id,., XXVIII, 1, 32 sgg. L'episodio del nobile Aginazio che si era rivolto segretamente a Probo per denunziare Massimino, allora magistrato di grado inferiore ; e che rimase inascoltato non solo ma fu svelato allo stesso Massimino — *commendatumque principi pertimescens* — parla chiaro dei legami non certamente onorevoli che stringevano i due funzionari.

(3) Id., XXX, 5, 4 : *solum tamen incitato petebat odio Probum, nunquam ex quo eum viderat minari desinens, vel mitescens ; cuius rei causae nec obscurae fuerunt nec leves.* Ragioni che si possono intravedere nell' esoso e spietato fiscalismo del magistrato ma non sufficienti a spiegare il profondo livore imperiale, se non vi fossero stati connessi altri motivi di diversità religiosa tra l'imperatore cristiano, e il funzionario pagano.

irrimediabili, se non soffocata a tempo (1). Teodosio, senza aspettare alcun ordine imperiale, poichè Valentiniano dopo la infelice prova che avevano fatta i primi generali, Severo e Giovino, aveva a loro sostituito T., col preciso incarico di stroncare la sommossa che mirava a staccare e a rendere indipendente la provincia (2), credette suo compito di procedere con tutto rigore contro il rebelle (3) e fattolo catturare lo fece uccidere con alcuni congiurati, annientando completamente il tentativo di insurrezione (*facinus dirum erupturum in periculum grave, ni inter ipsa conatus principia fuisset extinctum*). C'è indubbiamente da sospettare che l'episodio britannico abbastanza pesasse sull' animo di Massimino, e scorgesse un fiero e pericoloso avversario in Teodosio ; il quale era stato, pur senza volerlo, esca di tanta fiamma che per poco aveva attaccato la sua famiglia. E come nel caso del nobile Aginazio, Massimino che sapeva questo consapevole delle sue concussioni non fu tranquillo se non quando, forte della sua prepotenza, sotto falsa, per lo meno non provata, accusa (4), lo condannò al supplizio, si può pure pensare ad uno sua azione a corte per riuscire a fare condannare T. Tanto nel caso di Aginazio quanto in quello di Teodosio le norme legali, apparentemente, non sarebbero state trascurate.

Anche nel figlio di Massimino, il giovane Marcelliano, non è facile intuire per quali vincoli fosse legato alle fazione antiteodosiana, se non per quelli stessi che abbiamo veduto costituire il nucleo massiminiano di fronte a quello capeggiato da Romano. Ragioni di famiglia, ma anche altre di particolare interesse. Marcelliano ben sapeva di avere provocato i Quadi e di averli spinti a prender le armi contro lo Stato romano. I barbari molto probabilmente avrebbero finito col tollerare le fortificazioni romane nel loro territorio ; ed è per questo che si limitarono a semplici proteste (*legatione tenus interim et*

(1) AMM., XXVIII, 3, 3, sgg.

(2) ID., XXVII, 8, 3 : *postremo ob multa et metuenda quae super eadem insula rumores adsidui perferebant, electus Theodosius.*

(3) *Dux alacrior ad audendum et corde celso ad vindictam compertorum erectus* ; XXVIII, 3, 6.

(4) ID., XXVIII, 1, 50 sgg. Cfr ibid., 32 sgg.

susurris arcebant, id. XXIX, 6, 1). Ma l'opera nefasta del prefetto Massimino accelerò la rivolta dei Quadi, col fare destituire il generale Equizio e sostituir con Marcelliano, accusandolo di inerzia nelle fortificazioni del limes e presentandolo come nocivo ai supremi interessi dell' impero. Tutto era una completa menzogna, giacché i lavori costruttivi del limes sulla sinistra del Danubio erano solo stati interrotti fine a che non fossero giunte le richieste dei Quadi a Valentiniano.

Conseguenza della sostituzione del prefetto della provincia Valeria fu la ripresa sollecita del vallo danubiano e la proditoria uccisione del re Gabinio dei Quadi, che fu la goccia che fece traboccare il vaso dell' ira quadica. Gabinio, meravigliato che Marcelliano non rispettava il convenuto, aveva semplice domandato *ne quid novetur*, perché, appunto, così era stato concluso precedentemente. Si rispose da Marcelliano con apparente cordialità invitando Gabinio alla sua mensa ospitale; e subdolamente facendolo sopprimere per sopprimere i motivi delle rimostranze. In tutta la condotta del generale romano appare evidente la malversazione, sia nei riguardi del predecessore Equizio sia nei riguardi del re Gabinio. Forse Marcelliano si accorse che quanto aveva progettato non si poteva mantenere, e ci fu qualche tentativo di corruzione che rimane occulto, ma che in ogni modo si volle distrarre colla uccisione del re barbaro e coll' allontanare la colpevolezza del delitto rivolgendola su chi non aveva affatto avuto parte nell' azione indegna, che era stata l'*ultima ratio* della sollevazione quadica (1).

Ce n'è assai per temere da parte dell' egregio funzionario, il quale può essersi aggiunto al degno padre suo nel cospirare contro la vita di Teodosio.

Ma non pare sufficiente quanto abbiamo detto a creare una situazione insostenibile per Teodosio. I nemici, per quanto tenaci e irreducibili, non possono aver agito illegalmente e hanno coinvolto nell' opera, come spesso è accaduto durante il loro impero, Valentiniano e il suo successore Graziano (2).

(1) ID., XXIX, 6, 12.

(2) È troppo semplicistica la storia teodosiana degli storiografi

La catastrofe del magister equitum Teodosio è conseguenza naturale delle questione viva e profonda del momento, cioè del dissidio e antagonismo dei due elementi vecchio e nuovo, del paganesimo e Cristianesimo, del quale problema Valentiniano volle disinteressarsene, pur essendone, suo malgrado, travolto (1).

E Teodosio fu una vittima, proprio, di questo attrito religioso, per cui dai nemici di lui, seguaci, apparentemente, della fede cristiana ortodossa o nicena, si volle all' imperatore dipingerlo come ostile, prestando d'altra parte il fianco per il suo favore dimostrato non solo verso la setta dei Donatisti che avevano abbracciato la causa ribelle Firmana, nella insurrezione Africana, ma per la sua condiscendenza adoprata verso i i reparti Costanziani, i quali erano ariani, come era stato l'imperatore Costanzo II che li aveva formati (2) :

Ma il suo filocristianesimo, forse, senza distinzione di fede, per cui era tratto con simpatia verso il Donatismo non poteva esser ben visto dall' elemento pagano, che non poteva dimenticare l'azione energica che impresse Teodosio a rintuzzare, nel sangue, la opposizione pagana che si era manifestata nella insurrezione di Valentino, cognato di Massimino. Fu spietato ; ma Teodosio s'appacificô l'isola britannica e spiantô la mala erba del separatismo regionale (id. XVIII, 3, 2 : *in integrum restituit civitates et castrà multiplicibus quidem damnis adflicta, sed ad quietem temporis longi fundata*).

E la condanna venne e fu legale, firmata dall' imperatore. È uno dei tanti episodi della politica religiosa dei Valentiniani, che li trasportô ad atti verso del Cristianesimo (3), i quali

moderni che la riducono prammatica. Tra gli altri, STEIN, *Gesch. des spätröm. Reich*, p. 277 e HEERING, *Kais. Valentinian I.* Magdeburg, 1927, p. 48.

(1) AMM., XXX, 9, 5 : *inter religionum diversitates medius stetit nec quenquam inquietavit neque, ut hoc coleretur, imperavit aut illud : nec interdictis minacibus,subiectorum cervicem ad id, quod ipse voluit, inclinabat, sed intemeratas reliquit has partes ut repperit.*

(2) ID., XXIX, 5, 15 sgg.

(3) Come il provvedimento della nomina del pagano Pretestato a dirimere i disordini sorti tra cristiani, in Roma, per la successione del vescovo Liberio, AMM., XXVII, 9, 8. E, tra gli altri, è feroci

si spiegano, non con l'ammettere la neutralità politica (1) dello Stato, ma col presupporre la condizione storica tempora nea, che era la base, naturalmente, della crisi dell' impero.

Prammatiche quindi sono le varie ostilità nei diversi nemici di Teodosio, ma la realtà storica è nel contrasto religioso vivo e intimo dell' età in cui venne a trovarsi il Generale.

Bologna. Arturo Solari.

editti di morte contro i cristiani di Milano per semplici questioni amministrative,nelle quali tutta la ragione era della parte dei condannati; e le non meno feroci minacce di condanna contro decurioni municipali della Pannonia, parimente di fede cristiana; Amm., XXVII, 6, 5.

(1) Che si rivela chiaramente non tanto nella politica esecutiva quanto in quella legislativa, nella quale talvolta non sarebbe assurdo cogliere un lato contradditorio, quando si disconoscesse la portata storica.

ΑΡΔΑΦ

Au cours des dernières années du XIXe siècle, on a vu apparaître presque simultanément en Asie Mineure, à Constantinople et à Carthage, des amulettes destinées à protéger qui les porte contre certaine puissance maléfique : pour mettre en fuite la « maudite », la légende lui fait savoir qu'un ange au nom singulier, à l'occasion compagnon de Salomon, est à ses trousses. On lit sur la médaille de Cyzique *φεῦγε μεμισιμένι, Σολομόν σε διόκι (καὶ) ἄγγελος Ἀραάφ* (1), et sur celle de Koula près Smyrne *φεῦγε, μισιμένη, Ἀραὰφ ὁ ἄνγελός σε διόκι <κι> κὲ Σολομόν* (2). Sur deux amulettes acquises à Constantinople, le nom de l'ange poursuiveur est écrit *Ἀρλάφ* et *Ἀρχάφ* (3). La médaille de Carthage, qui atteste la diffusion de ces phylactères jusqu'aux limites occidentales du monde byzantin, porte au droit *σφραγὶς Σολομοῦνος*, au revers *φεῦγε μεμισιμένι, διόκι σε ὁ ἄγγελος Ἀρ[?άφ]* (4). Ces monuments, comme l'a vu Peterson, ne doivent pas être antérieurs au VIe ou au VIIe siècle.

Qu'est-ce que *Ἀραάφ*, *Ἀρλάφ*, ou *Ἀρχάφ*? Tout invite à penser à une origine sémitique, et particulièrement juive. Sorlin-Dorigny avait songé à une étymologie par l'arabe, mais son hypothèse, fort peu satisfaisante de toute manière, a été ruinée par une observation de Schlumberger (5). P. Per-

(1) SORLIN-DORIGNY, *Revue des Études grecques*, 1891, p. 289 ; P. PERDRIZET, *ib.*, 1903, p. 46 ; Erik PETERSON, *ΕΙΣ ΘΕΟΣ*, p. 106.

(2) G. MILLET, BCH, 1893, p. 638 ; P. PERDRIZET, *l. l.*, p. 48 ; PETERSON, *l. l.*, p. 107.

(3) G. SCHLUMBERGER, *Revue des Études grecques*, 1892, p. 76 et p. 77 (= *Mélanges d'arch. byzantine*, p. 120 et p. 121).

(4) BABELON, *Bulletin des Antiquaires*, 1897, p. 190 et 395 ; P. PERDRIZET, *l. l.*, p. 48.

(5) *Revue des Études grecques*, 1892, p. 76 ; cf. P. PERDRIZET, *ib.*, 1903, p. 51.

drizet a fort ingénieusement rappelé le récit des *Mille et une Nuits* où Asaf sert d'acolyte à Salomon luttant contre les esprits malfaisants et proposé — d'ailleurs à titre de conjecture très fragile — de reconnaître dans l'Asaph biblique le prototype du nom énigmatique des amulettes. Mais il y a assez loin d'Asaph à *Ἀρααφ* et ses variantes, et un Juif n'eût pas traité d'ange le pieux chantre, ami de David. Erik Peterson (1) a préféré supposer que *Ἀρλαφ* serait primitif, et qu'il représenterait un anagramme juif, sans doute celui du nom de Raphaël : à quoi l'on peut objecter que ארפל n'est pas attesté et que son emploi en l'occurrence paraît fort peu vraisemblable, et qu'il n'y a pas d'exemple du passage en grec de pareilles formes ; de plus, la médaille de Cyzique porte au revers une invocation à Michel, Gabriel, Ouriel et *Ῥαφαήλ* (l'une des amulettes de Constantinople associe semblablement Ouriel à Arkhaph), et on a quelque peine à admettre la coexistence de l'anagramme et du nom normal.

Aucune des trois variantes ne prête donc à une explication plausible. Je croirais volontiers qu'aucune ne reproduit exactement l'original, et que *Ἀρααφ*, *Ἀρλαφ*, et *Ἀρχαφ* proviennent tous trois d'un *Ἀρδαφ* auquel, paléographiquement, ils se ramènent fort aisément. Cet *Ἀρδαφ* doit transcrire ארדף, nom d'ange au sens transparent formé comme אדרך ou אסרף (2) : *'ardaph* est le *Poursuiveur*, et traduit à merveille la fonction du *διώκτης* (3). A la vérité, le nom n'est pas attesté. Mais l'angélologie juive connaît un רדופיאל ; comme on a דרכיאל à côté de אדרך, סרפיאל à côté de אסרף, *'ardaph* peut être supposé sans nulle témérité.

La comparaison du texte grec avec les monuments presque

(1) *L. l.*, p. 107.

(2) Pour ces noms et les suivants, cf. Moïse SCHWAB, *Vocabulaire de l'Angélologie*, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, X, 2 (1897).

(3) Sans être de règle comme le soutient le *Sépher Raziel* (p. 21*b* de l'éd. d'Amsterdam : « tous les anges portent des noms tirés de leur office »), les noms de cette sorte sont d'usage fréquent chez les Juifs et plus encore les Mandéens, cf. LIDZBARSKI, *Theol. Literaturzeitung*, 1899, c. 173 et *Or. Studien Th. Nöldeke gewidmet*, p. 54.

contemporains de la magie araméenne assure, à ce qu'il semble, à cette conjecture un caractère de quasi-certitude. Les Mandéens qui, vers le VIIIe siècle, ont rédigé les inscriptions des coupes de Khouabir font appel à l'« Ange *Empoigneur* (Dbaq) qui *empoigne* toutes les malédictions dirigées contre N » (1) et à son confrère *Attrapeur* (Sahtiel) qui a charge d'*attraper* les forces mauvaises (2). En rétablissant la légende des amulettes en Ἀρδάφ (= διώκτης) σε διόκι, on retrouve dans le « Poursuiveur qui poursuit la maudite » un génie bienfaisant taillé sur le même patron que le Dbaq et le Sahtiel des coupes mandéennes, et d'origine juive comme eux (3).

Paris-Bruxelles. Isidore LÉVY.

(1) H. POGNON, *Inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir*, nos 1-4 et 24, cf. LIDZBARSKI, *Or. Studien*, *l. l.*.

(2) H. POGNON, nos 15-18.

(3) Au sujet de l'influence juive sur l'angélologie mandéenne, LIDZBARSKI, *Or. Studien.*, t. 542.

LE TOMBEAU ET LA DATE
DE
DIGENIS AKRITAS
(SAMOSATE, VERS 940 APRÈS J.-C.)

La plus ancienne rédaction du poème.

M. St. Kyriakidès (1) et M. A. Ch. Chatzis (2) annoncent tous deux une édition critique de Digénis Akritas, et le Congrès d'Athènes avait émis — moralement tout au moins — un vœu propre à les stimuler. Il est temps, grand temps qu'on nous présente, en une « synopse » dont la difficulté sera surtout typographique, toutes les versions du poème. M. St. Kyriakidès nous a formellement promis son travail pour le *Corpus Bruxellense*, et je crois pouvoir dire que ce sera une œuvre monumentale. En attendant, je me permets d'offrir à Sir William Ramsay cette note, à la fois topographique et chronologique. Elle concerne une œuvre curieuse et qui mérite, certes, d'attirer « l'œil du maître ». Il y a beaucoup à glaner

(1) M. Stilpon Kyriakidès, l'éminent folk-loriste, professeur à l'Université de Thessalonique, est aujourd'hui avec M. D. C. Hesseling, le meilleur connaisseur du Digénis. Nous ne saurions assez recommander son excellent ouvrage : *Ὁ Διγενὴς Ἀκρίτας, ἀκριτικὰ ἔπη — ἀκριτικὰ τραγούδια — ἀκριτικὴ ζωή, Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων*, t. 45, Athènes, librairie J. Sideri (154 pp. in-8).

(2) Sous le titre général, assez singulier : *Ὁμηρικαὶ Ἔρευναι*, M. Ant. Ch. Chatzis, ancien professeur à l'Université de Thessalonique a publié des *Προλεγόμενα εἰς τὴν τοῦ Εὐσταθίου Μακρεμβολίτου Ἀκριτηίδα καὶ τὰς διασκευὰς αὐτῆς* (*Μέρος Α'*, *τεῦχος* 1), Athènes, Sakellarios - Eleftheroudakis, 1930. Ajoutez ses courtes notes dans *Ἐπετηρὶς τῶν βυζαντινῶν Σπουδῶν*, t. VII (1930), p. 234, 239.

encore, dans le Digénis, poème tout plein de géographie ; et W. Ramsay lui-même, ni Anderson, ni personne, ne l'a jusqu'à présent « interrogé ». La raison en est évidente. On ne sait rien en somme sur sa véritable date. Certes, la majeure partie des historiens et des philologues — peu nombreux — qui s'en sont occupés sérieusement songent au dixième ou au onzième siècle. Mais nous avons constaté plus d'une fois que dans leur for intérieur, les byzantinistes sont très sceptiques là-dessus. M. Hesseling me disait un jour qu'après tout, rien ne permet de remonter plus haut que la date du plus ancien manuscrit (XVe siècle). M. Dawkins (1), parlant de Digénis en 1911, l'appelait « un héros du douzième siècle ». Et hier encore, M. Chatzis attribuait le poème primitif, celui duquel dérivent toutes nos recensions, à Eustathe Macrembolitès (XIIe siècle).

Je dois commencer par écarter cette dernière conjecture qui m'avait un instant séduit. Certes, les rapprochements faits par M. Chatzis entre certains passages du poème et le roman *τὰ καθ' Ὑσμίνην καὶ Ὑσμινίαν* (2) d'Eustathe Macrembolitès, sont frappants et instructifs. Et l'Eustathe mentionné en tête du manuscrit d'Andros I n'est pas le copiste de ce manuscrit, comme on l'a cru. Cet Eustathe est l'« auteur » ou le diascévaste d'une recension représentée d'abord par les *quasi-gemelli*, Trébizonde et Andros I, ensuite par la

(1) Richard M. DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor*, JHS, XXX (1910), p. 288 : « Most of these belong to the ballad-cycle of Digenis Akritas, the Byzantine hero who flourished on the Eastern border of the Empire in the twelfth Century ».

(2) Éditions : *Scriptores erotici*, Paris, Didot, 1856. R. HERCHER, *Scriptores erotici graeci*, Leipzig, Teubner, 1859. Is. HILBERG, Vienne, Hoelder, 1876 (édition critique). Voyez la liste des *ὁμοιότητες* entre le Digénis et le roman, chez CHATZIS, p. 14-27. Mais à part quelques rencontres banales, et un passage imité non d'« Eustathe », mais d'Achille Tatius, *τὰ κατὰ Λευκίππην καὶ Κλειτοφῶντα*, p. 53, 27, (Hercher), tous ces passages parallèles appartiennent au premier chant, et ne « prouvent » donc pas qu'Eustathe soit l'auteur de la rédaction primitive. On n'a pas relevé, au début du chant II d'Andros qui appartient certainement au même auteur, une gauche imitation d'Homère (Andros, II, 294-300, p. 23 de la réimpression ZERLENTES, Athènes, 1920). Le « poète » s'est souvenu de l'épisode de Nausicaa.

recension en prose d'Andros II qui en dérive. Le remaniement en vers rimés d'Ignace Petritzès a la même source. « Trébizonde » est mutilé au début et à la fin ; mais il commençait sans aucun doute par un premier chant analogue à celui d'Andros I, un premier chant consacré aux « aventures » de l'épouse de l'émir avant son mariage : conception, horoscope, naissance, claustration dans un palais bâti spécialement pour elle, excursion, enlèvement. Or, ce premier chant astrologique, caractéristique de toute une famille de manuscrits,est sûrement adventice. Il manque dans le *Cryptoferratensis*. On peut, si l'on veut, l'attribuer à Eustathe, ainsi que le début du second chant, et les vers de résumé et de liaison qui figurent en tête et à la fin de divers chants. Dans la dédicace en prose par quoi débute Andros I, le personnage auquel Eustathe a adressé son œuvre est un nommé Manuel *προσφιλέστατος αὐτοῦ* (1). Or, dans Trébizonde, et non pas seulement dans Andros, on lit des expressions comme *γράψω σοι, ὦ παμφίλτατε*. Chose remarquable, les rapprochements établis par M. Chatzis entre *τὰ καθ' Ὑσμίνην* et notre poème n'intéressent que le chant astrologique. M. Chatzis a bien prétendu découvrir dans le *Cryptoferratensis* lui-même une trace de l'*envoi* à Manuel. Mais cet argument se retourne contre sa thèse. Le *δηλώσω σοι* du vers 13 de Grottaferrata n'appartient pas au poème proprement dit, mais à un prologue iambique évidemment adventice. L'auteur de ce prologue n'avait même pas lu le texte du poème, car il attribue à Digénis les exploits de son père l'émir ! Ainsi le *Cryptoferratensis* est indemne du remaniement « eustathien ». Et quant à l'*Escorialensis*, non seulement l'on n'y découvre aucun « envoi » à un « cher lecteur », mais on y lit en toutes lettres une indication fort précieuse, d'où il ressort, comme on pouvait s'y attendre, que le poème primitif était destiné à être récité ou chanté devant un public de « nobles seigneurs » :

Οὗτος γὰρ ὁ παγκάλλιστος καὶ πανωραῖος τάφος
ὡς τὸν δοκεῖτε, οἱ ἄρχοντες, ὅτι ψευδὴς ὑπάρχει ;
Ἀλλ' ἐκ παντὸς πιστεύετε ὅτι ἀληθῶς ὑπάρχει.

(1) *Εὐσταθίου πρός τινα Μανουὴλ προσφιλέστατον αὐτοῦ δέκα λόγοι. Περὶ τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου καὶ τῶν γονέων.* Voyez Trébizonde, v. 1549 et suivants (Andros v. 2441 à 2443) : *Εἶθ' οὕτως ἐν ἑβδόμῳ δὲ τροπὴν τῶν Ἀπελάτων κτλ..*

Il est difficile, assurément, de déterminer ce qui, dans Andros-Trébizonde, appartient à « Eustathe ». La comparaison est toujours dangereuse avec l'*Escorialensis*, trop corrompu ; et le *Cryptoferratensis*, comme nous allons le montrer, abrège peut-être ; de sorte que ce qui appartient en propre à Andros-Trébizonde n'est pas nécessairement « tardif ». Mais il me semble qu'on prend sur le fait le remanieur dans une foule de passages. Comme beaucoup de remanieurs, le nôtre se distingue par la platitude du style, et par le souci de concilier certaines divergences que présentait sa *Vorlage*. Pour des raisons mystérieuses, le poème qui se compose, au fond, de deux parties : *Exploits de l'Emir*, *Exploits de Digénis*, nous donne deux généalogies d'Akritas en ligne maternelle. Au second chant, les parents de la jouvencelle n° 1 s'appellent Aaron Doukas et N. Kyrmagastre (*sic*) ; au chant IV, le père est Andronic Kinnamos, *et la mère* une Doukas. Le *προλογίζων* d'Andros, vraisemblablement « Eustathe », explique ingénieusement cette dyonymie :

Τούτου δέ τ' ὄνομα λοιπὸν ἵνα σαφῶς ἐξείπω
Ἀαρὼν ἐπεκλήθηκε τῇ συριστίδι γλώττῃ ·
Ἀνδρόνικος ἑλληνιστὶ ἐκαλεῖτο δὲ πάλιν.

Par contre, il est fort loin des choses byzantines. Pour lui, Aaron-Andronic, au lieu d'être un stratège de Cappadoce, est, vaguement, un « beau et puissant roi ». L'histoire se change, sous sa plume, en conte de fées. Non, « Eustathe » ne saurait en aucun cas être l'auteur du « poème primitif », et M. Chatzis doit en faire son deuil. Si la fin du chant Ier est de lui, il ne peut même pas, cet *Εὐστάθιος*, être identifié à Eustathe Macrembolitès, qu'il peut très bien avoir imité sans se confondre avec lui. En effet, la fin du premier chant nous apporte la surprise de la rime, et qui dit rime dit, au plus tard, la fin du XVe siècle.

La version de Grottaferrata, au contraire, abonde en traits qui sentent leur antiquité. Elle est, si l'on peut dire, d'un byzantinisme très correct. Elle contient une foule de termes militaires et administratifs très usités au IXe et au Xe siècle, qu'Andros et Trébizonde ont omis ou remplacés par d'autres plus modernes. Voyez, par exemple, l'énumération des « thè-

mes », dont les archontes assistent à l'enterrement d'Akritas (1) (chant VIII, v. 25 sqq.). Faut-il croire que le *Cryptoferratensis* nous offre la version primitive, ou la plus ancienne rédaction, ce superlatif étant pris au sens absolu? Évidemment non. Plus d'une leçon de Trébizonde et d'Andros paraît remonter à un meilleur texte que celui du *Cryptoferratensis*, et celui-ci, je le répète, a probablement abrégé dans une foule de cas. Ainsi, la description du palais et du parc de Digénis, dans Andros et Trébizonde, est infiniment plus complète et plus précise que le passage correspondant du *Cryptoferratensis*.

Quant à l'*Escorialensis*, le texte y apparaît horriblement mutilé, contracté, déformé, vulgarisé, au grand dommage du mètre et du sens. Néanmoins, rien de plus précieux que ces décombres : on y retrouve, en quelque sorte pêle-mêle, une foule de matériaux de l'édifice primitif. Et très souvent, la version la plus sage, la plus classique, la plus correcte, c'est-à-dire celle de Grotta-Ferrata, est d'accord avec la branche la plus « ensauvagée » de la tradition, c'est-à-dire le manuscrit de Madrid. La divergence entre les trois familles, C (Cryptoferratensis), B (Trébizonde et Andros I ; remaniement d'Eustathe?) et enfin E (Escorialensis), est telle que, partout où les trois rédactions sont d'accord, nous pouvons affirmer que nous avons affaire à des éléments de l'œuvre originale. En cas de désaccord, il y a une présomption d'antiquité en faveur de C, s'opposant à B, et une quasi-certitude lorsque C est confirmé par E. Or, le *Cryptoferratensis*, tantôt seul, tantôt appuyé de E, contient plusieurs indices chronologiques qui constituent, pour la rédaction originale, un véritable *terminus ante quem*. Je n'en retiendrai qu'un seul.

(1) Il faut seulement corriger, vers 204, *Κουκουλιθαριῶται* en *Βουκελλαριῶται*, *Κοδανδῖται* en *Παδανδῖται*, corrections très simples, et qui pourtant ont échappé à KAROLIDES, dans ses *Σημειώσεις* citées plus bas. Dans le cas de *Κουκουλιθαριῶται*, cette forme singulière s'explique peut-être par une sorte de contamination entre *Βουκελλαριῶται* et *Βουκούλιθος*, nom d'un défilé. Cf. G. SCHLUMBERGER, *Jean Tzimiscès*, p. 367-368.

L'image d'Edesse, Basile Ier. — *Terminus ante quem* : 944.

Le *Cryptoferratensis* a conservé, de la rédaction primitive, la partie théologique du long discours par lequel la mère de l'émir s'efforce de détourner son fils des charmes de la Romanie, et de le retenir à Édesse. La Musulmane invoque les miracles qui s'accomplissent au tombeau du prophète et la présence à Édesse du *mandilin* du roi Neeman, c'est-à-dire du roi lépreux qui se confond avec Abgar (1).

De deux choses l'une : Ou bien le *mandilin* de Neeman n'est autre chose que la sainte image d'Édesse, dont il n'est pas étonnant qu'elle ait été vénérée des Musulmans comme des Chrétiens. Ou bien c'est une relique concurrente de la

(1) *Cryptoferratensis*, ch. III, 149 sqq. : *Μὴ τούτων θαυμαστότερον εἶδες εἰς Ῥωμανίαν ; Οὐ παρ' ἡμῖν τὸ Νέευμα* (lire *τοῦ Νεεμὰν*) *ὑπάρχει τὸ μανδίλιν, ὃς βασιλεὺς ἐγένετο μετὰ τῶν Ἀσσυρίων* ; Sur le *mandilin* de Neeman, cf. KAROLIDES, *Σημειώσεις*, p. 228-241. De cette dissertation un peu longue et confuse, il faut retenir un point, qui d'ailleurs est évident. *Neeuma* (ou *Neeman*) est le Naaman (*Ναιμὰν* LXX) de l'Ancien Testament (*Rois*, IV, 5 selon les LXX) : *Ναιμὰν ἄρχοντος τῆς δυνάμεως τῆς Συρίας* est *τεθαυμασμένος* parce qu'il a sauvé la Syrie (cf. Luc, 4, 27.) C'est dans ce passage que la tradition arabo-syrienne est allée chercher le nom d'un roi thaumaturge de Syrie, qui (*Cryptoferratensis*, 149-152) : *καὶ διὰ πλῆθος ἀρετῶν θαυμάτων ἠξιώθη*.. Ce Naaman ou Neeman est l'Abgar des Édesséniens juifs ou musulmans.Sa légende est naturellement plus ancienne que celle d'Abgar, qu'elle a dû sans doute influencer. Naaman fut guéri de la lèpre (par le prophète Élisée), comme Abgar, le roi lépreux. Il résulte de notre texte que les Musulmans, ou du moins certains Musulmans, vénéraient la Sainte Image d'Édesse en l'attribuant à l'antique Naaman, non au « tardif » Abgar. Vraisemblablement, l'émir devenu chrétien réfutait cet argument. Mais, dans l'*Escorialensis*, où cette intéressante discussion religieuse est tronquée (535 sqq.) — comme elle l'est dans le *Cryptoferratensis* — l'émir se borne à déclarer mensongères les histoires miraculeuses des « Syriens » et des « Éthiopiens ». Tout cela serait inadmissible, pensons-nous, après la conquête de l'Image d'Édesse.Sur celle-ci, v. A. RAMBAUD, *L'Empire byzantin au Xe siècle*, et surtout E. v. DOBSCHÜTZ, *Christusbilder*, Leipzig, Hinrichs, 1899,

relique chrétienne, chose également possible, car les Monophysites et les Nestoriens avaient, les uns et les autres, leur image, qu'ils prétendaient plus authentique que celle des Orthodoxes. Mais, dans les deux cas, ce passage est décisif pour la chronologie. On sait dans quelles conditions l'image véritable, identifiée par ses miracles, fut transférée à Constantinople, après avoir été cédée en bonne et due forme par le calife et par la ville à l'Empereur Romain Lécapène en 944. Il y a toute une littérature sur cet événement qui frappa l'imagination byzantine beaucoup plus qu'un éclatant triomphe militaire. A partir de 944, la sainte image, jusque là objet d'une dévotion locale et assez vaguement connue des Byzantins, est la relique la plus fameuse de l'empire et de toute la chrétienté. Avant 944, un Byzantin écrivant dans la région euphratésienne peut faire mention d'une forme populaire de la tradition édessénienne relative au Mandilin. Après, cela nous paraît impossible.

Peut-on concevoir, à une époque qui soit postérieure à l'année 944, un argument apologétique comme celui que la mère de l'émir tire de la présence à Édesse d'une image qui serait dès lors à Constantinople? A la rigueur, en admettant de la part de l'auteur chrétien une intention ironique, peut-on aller jusqu'à croire que le passage fut écrit immédiatement après la cession? Mais en tout cas, il ne peut s'agir que des « années quarante » du xe siècle. Le *Cryptoferratensis*, qui a seul conservé ce morceau, se révèle une fois de plus comme un témoin de tout premier ordre.

La seule objection qu'on puisse faire à son antériorité sur la rédaction du groupe B, se rétorque victorieusement, comme on va le voir. La *Cryptoferratensis* met en rapport avec Digénis un empereur Basile, tandis que Trébizonde et Andros font intervenir un empereur Romain et un empereur Nicéphore. Si Basile est Basile II, Romain, Romain Lécapène et Nicéphore, Nicéphore Phocas, il faudrait croire qu'au moins en ce qui concerne les noms impériaux, B est plus fidèle ou plus « ancien » que C ; en d'autres termes, que dans C, Basile II a remplacé Romain et Nicéphore. Que Basile soit Basile II, on est tenté de le croire tout d'abord. Voici le passage de C (chant IV, vers 971) :

Ταῦτα τὰ κατορθώματα ὁ βασιλεὺς ἀκούσας
ὁ τηνικαῦτα τὴν ἀρχὴν τοῖς Ῥωμαίοις διέπων,
Βασίλειος ὁ εὐτυχὴς καὶ μέγας τροπαιοῦχος
974 *ὁ καὶ συνθάψας μεθ' ἑαυτοῦ τὴν βασίλειον δόξαν*
(ἔτυχε γὰρ κατὰ Περσῶν ποιῶν τὴν ἐκστρατείαν
ἐν ἐκείνοις τοῖς μέρεσιν ἐν οἷς ὁ παῖς διῆγεν)...

« *Basile... qui a enseveli avec lui la gloire impériale...* »

Pour nous, certes, cela est vrai à la lettre, dit de Basile II. Mais les gens du IXe, du Xe et du XIe siècles avaient d'autres vues sur l'histoire byzantine. J'avais d'abord songé à une imitation de Psellos, qui (t. II, p. 8, XCI, Renauld 7) dit à peu près pareillement que « l'empire légitime (*τὸ εὐγενὲς κράτος*) avait disparu avec l'empereur Constantin », frère de Basile II. Mais il y a beaucoup mieux. Les termes mêmes du *Digénis* se retrouvent littéralement dans un texte hagiographique célèbre, la *Vie de Théoctiste*, par Syméon Métaphraste (avant l'an 995). Seulement ce n'est pas à Basile que s'applique cet éloge funèbre, qui constitue pour les héritiers du glorieux empereur un blâme terrible : c'est à un souverain, grand ami des moines, il est vrai, poète, philosophe et calligraphe, mais que nous considérons aujoud'hui comme un bien triste sire : Léon VI, dit le Sage, ou le Philosophe, successeur de Basile Ier (886-911). Il semblerait qu'en faisant ce rapprochement, nous venions de fournir à nos adversaires éventuels un argument décisif contre notre thèse. Le vers 974 de Grottaferrata, s'inspirant d'une vie de Métaphraste (écrite peu avant 995), ne pourrait viser que Basile II ; et le poète épique aurait simplement, en remplaçant Léon par Basile, l'un des plus médiocres empereurs de Byzance par le meilleur, redressé une criante injustice du Métaphraste. C'est ici qu'il faut citer la frappante anecdote trouvée par le R. P. Peeters dans un texte géorgien (1).

(1) Cf. *Analecta Bollandiana*, 1910, p. 359, compte rendu de P. K. KEKELIDZE, *Simeon Metaphrast po gruzinskim istočnikam*, *Trudy Kievskoj duchovnoj Akademii*, I (1910), p. 172-191. Dans le ms. n° 9 du Musée archéologique de Tiflis, Kekelidze a trouvé une notice de très grande valeur sur Siméon le Logothète. Citons le P. Peeters : « Une anecdote qui mérite au moins d'être jointe à la lé-

L'empereur Basile II tomba dans un accès de fureur épouvantable à la lecture de ce passage, précisément, de l'œuvre de Métaphraste. « Comment, s'écria-t-il, toute la gloire de l'empire serait descendue au tombeau avec Léon ? C'est ainsi qu'on me juge ?» Et les œuvres du pauvre Syméon furent condamnées au feu.

Or, Syméon Métaphraste était à peu près innocent. Il n'était coupable que d'un fatal plagiat. On sait que cet hagiographe fait littéralement flèche de tout bois. Non seulement il s'est borné, en général, à mettre dans un grec à la mode du jour la matière que lui fournissaient d'anciennes Vies de Saints, mais parfois il a copié, presque sans changement, les hagiographes antérieurs. Sa Vie de Sainte Théoctiste, en grande partie, n'est pas de lui. Le prologue surtout, contenant la phrase incriminée, est d'un hagiographe nommé Nicétas, lequel, ayant servi sous l'empereur Léon, lui avait gardé son cœur. Voyez l'article du R. P. Delehaye dans *Byzantion* I (1924), pp. 191 et suivantes : « Nicétas a écrit, au commencement du xe siècle, la légende de Sainte Théoctiste... Il a donné à la biographie de la sainte une forme originale. Il en avait appris les détails dans des circonstances assez particulières : au cours d'une expédition contre les Arabes de Crète, sous l'empereur Léon. Et , de ces détails, il fait part aux lecteurs, de façon à nous donner, dans ce récit, un épisode de son autobiographie. Quelques années après l'apparition de la vie de Théoctiste, Syméon Métaphraste l'inséra dans son ménologe, en lui faisant subir une toilette littéraire conforme à ses habitudes, et sans mentionner le nom du premier auteur. Mais, chose étrange, il a gardé au récit l'allure personnelle qu'il avait prise sous la plume de Nicétas, et l'aventure de cet écrivain devenait néces-

gende de l'homme aux légendes... Si elle est authentique, elle jette un jour intéressant sur l'histoire littéraire de Métaphraste. Il paraît donc qu'un jour, l'empereur Basile, assistant à l'office, entendit la lecture du Ménologe... Indigné, il condamna au feu les œuvres de l'hagiographe ». — Voici le passage, tel qu'il est publié dans les *Acta Sanctorum* d'après tous les mss. de Nicétas et du Métaphraste : *Γενομένῳ μοί ποτε κατὰ τὴν Πάρον, ἐγεγόνειν δὲ καὶ γὰρ ἐπὶ Κρήτην, ἔπλεον ὑπὸ τοῦ μακαρίτου καὶ θεοσεβοῦς βασιλέως στελλόμενος τοῦ εὐτυχοῦς ὄντως καὶ τὴν εὐτυχίαν Ῥωμαίων τῷ τάφῳ συνθάψαντος.*

sairement, pour le lecteur, une page de la vie de Métaphraste. On s'y est trompé de bonne heure, et, en vieillissant Métaphraste d'un demi-siècle, on a introduit dans l'histoire littéraire de ces temps-là, un élément perturbateur qui devait inévitablement entraîner une foule d'autres erreurs ».

Grâce au P. Delehaye, l'erreur nous sera épargnée de faire de l'auteur du *Digénis* un imitateur du Métaphraste (fin du xe siècle). Notre poète s'est inspiré de l'hagiographe Nicétas, qui écrivait sans doute peu de temps après la mort de son protecteur Léon le Sage (911).

Dans ces conditions, le *Cryptoferratensis*, en général notre meilleur témoin, a dû conserver, dans le nom de Basile, un élément « primitif » ; et ce Basile est Basile Ier le Macédonien. La première rédaction, qui doit, absolument, être antérieure à 944 ou postérieure de peu d'années à cette date, a très bien pu emprunter une expression caractéristique à un roman hagiographique en grande vogue, écrit par un ancien officier de Léon VI.

Terminus post quem : 928, Génésius. L'interpolation nicéphorienne.

Mais il est possible de préciser encore davantage. Nous avons indiqué l'an dernier certaines sources historiques du poème de Digénis. Ces sources nous fourniront un *terminus post quem*, qui, coïncidant sensiblement avec le terminus *ante quem*, resserre à tel point le « champ chronologique » que nous en arriverions presque à déterminer *l'année même* de la composition du poème. Nous nous excusons d'avance d'une telle témérité...

Il s'agit — on nous entend bien — de fixer la date de naissance, non de telle ou de telle version, mais de la rédaction primitive, mère de toutes nos rédactions.

Or, le passage inspiré des *Livres des Rois* de Génésius (p. 94 et suivantes, Bonn) apparaît dans toutes les recensions ; et deux traits caractéristiques entre tous (la dévastation de l'« Arménie », c'est-à-dire du thème des Arméniaques », et l'Emir s'irritant d'être arrêté par la mer), copiés littéralement dans Génésius (1), n'ont été conservés que par l'*Escorialensis*,

(1) *Byzantion*, V (1929-30), p. 328 sqq..

la version la plus délabrée et la plus vulgaire. C'est donc grâce à ce témoin, individuellement à mille lieues de toute influence livresque, que l'on reconstitue pleinement un épisode d'origine littéraire. Cette circonstance ne laisse aucun doute sur le caractère du premier Digénis, et M. D. C. Hesseling, partisan de « l'original en langue savante », a triomphé quand il a pris connaissance de notre trouvaille. Je m'empresse de dire qu'il ne faudrait pas exagérer. Les passages nombreux qui, dans l'*Escorialensis*, rappellent les chansons populaires « akritiques », ne sont pas dus à une sorte de rajeunissement de la rédaction « pédante » par les cantilènes. Le Digénis primitif avait des sources diverses : théologiques, historiques, « akritiques », d'autres encore que nous allons découvrir... L'auteur en était un clerc ; mais, à cause même de l'hétérogénéité de ses sources, il n'avait pu donner à son œuvre une couleur linguistique uniforme.

Nous pourrions allonger considérablement la liste des emprunts du Digénis aux chroniques. Comparons, par exemple, l'entrevue de Digénis avec l'empereur Basile, dans le *Cryptoferratensis*, et la prouesse par laquelle Basile le Macédonien réussit à gagner la faveur de Michel III (1). Nul épisode n'est plus instructif pour l'étude des procédés du poète épique. Ici, le cas est particulièrement délicat et compliqué. Le poète a deux « sources » : une cantilène et un passage de chroniqueur. La cantilène nous est conservée par la tradition orale : c'est le beau *tragoudi* du *Fils d'Andronic*, qui, tout jeune, échappe à la captivité sarrasine ; il se charge de lourdes entraves (*κλάπες*) de fer, et rattrape d'un bond héroïque un cheval fou-

(1) Entrevue de Basile et de Digénis, *Cryptoferratensis*, IV, vers 971-1093. Épisode du « saut entravé » de Digénis qui dompte le cheval, vers 1054-1065. *Ταῦτα εἰπὼν ὁ βασιλεὺς εὐθὺς ὁ νέος προστάξας / ἕνα τῶν ἵππων τῶν αὐτοῦ ἀγροίκων, ἀδαμάστων / κομίσαι ἔμπροσθεν αὐτῶν σιδήροις δεδεμένον · / ὃν λῦσαι ἔφη τοῖς παισὶν καὶ «ἄφετέ τον τρέχειν.» / Καὶ τὰς ποδέας ὀχυρῶς πήξας εἰς τὸ ζωνάριν / ἤρξατο τρέχειν ὄπισθεν τοῦ καταλαβεῖν τοῦτο κτλ.*. — L'épisode du cheval dompté par Basile devant Michel III est conté par Syméon et le Continuateur de Théophane (cf. J. B. Bury, *History of the Eastern Roman Empire*, p. 167). Génésius le remplace par une histoire de lutte.

gueux sur lequel il s'enfuit. Cet épisode, l'auteur du Digénis n'avait garde de s'en priver. Mais assez bizarrement, il l'a inséré à la fin de la visite que l'empereur Basile fait à Akritas dans le domaine de celui-ci. Basile Digénis est arrivé à l'âge d'homme : il est pourtant qualifié, à la fin de ce chant IV, de *παῖς*, en souvenir des circonstances du *τραγοῦδι* épique. C'est proprement ce qu'on appelle en philologie une « contamination » : le motif du « saut entravé » de la chanson est combiné avec l'anecdote historique du futur Basile Ier, rattrapant à la course et domptant le cheval *ἄφετος* de Michel III.

Mais voici un autre épisode de la vie de Basile Ier (1), conté par Génésius, et attribué à Basile Digénis par l'auteur du poème :

Τῷ βασιλεῖ ποτε περὶ θήραν ἐνδιατρίβοντι ἐξ ὕλης τις παμμεγέθης ἔλαφος εἰς μέσον πεφοίτηκεν, οὗ τῶν ὀπισθίων ποδῶν ἐπαφεὶς κορύνην ὁ βασιλεὺς καὶ κατευτυχήσας τούτους διέθλασεν. Τὸ αὐτὸ δὴ τοῦτο καὶ ἐπὶ λύκου καταπεπραχέναι...

Le héros épique fait mieux encore que le héros impérial ; tout jeune encore, il étrangle de ses mains, sans se servir d'une *κορύνη*, des ours et des lions. Mais la biche de Génésius apparaît aussi dans le poème, et la similitude des expressions est frappante :

Ἐκ δὲ τῶν ἄρκτων τοὺς βρυγμοὺς καὶ τῶν ποδῶν τοὺς κτύπους,
ἔλαφος ἐξεπήδησε μέσον τῆς παγαναίας
ὁ ἀμηρᾶς ἐλάλησε · «δέχου, τέκνον, ἐμπρός σου ».
Καὶ τοῦ πατρὸς ὡς ἤκουσεν, ὥσπερ πάρδος ἐξέβη,
καὶ εἰς ὀλίγα πηδήματα φθάνει τὴν ἐλαφῖναν,
καὶ τῶν ποδῶν δραξάμενος αἰτῆς τῶν ὀπισθίων
ἀποτινάξας ἔσχισε ταύτην εἰς δύο μέρη.

On est tenté d'aller beaucoup plus loin, et d'attribuer à l'inspiration de Génésius et des chroniques contemporaines non seulement tel ou tel détail, non seulement une grande par-

(1) La biche dans GÉNÉSIUS, p. 127 Bonn. Dans Digénis, voyez par exemple *Cryptoferratensis*, IV, 140 sqq..

tie du décor historique, et spécialement les personnages qui figurent dans les généalogies (1), mais la conception même du poème acritique. C'est à l'avant-dernière page du IVe livre des *Rois* qu'on peut lire cette *σύγκρισις* : « Le prince Basile, à la chasse, au jeu de balle, qu'il s'agît de porter des poids ou de sauter, était tellement habile qu'à la chasse il dépassait les Centaures, qu'au jet de la balle il l'emportait sur les lanceurs de ballon du roi Alkinoos, qu'à la lutte il se montrait supérieur à Aristée et à Ajax et pouvait se comparer avec Héraclès lui-même, tandis que pour le saut, il était meilleur qu'Achille. Quant à porter des poids, il surpassait Hector, et de beaucoup. De lui aussi, le Poète eût pu dire, même sans que Zeus intervînt pour alléger le poids des pierres qu'il soulevait :

Τὸν δ' οὔ κε δύ' ἀνέρε δήμου ἀρίστω
ῥηιδίως ἐπ' ἄμαξαν ἀπ' οὔδεος ὀχλίσσειαν
οἷοι νῦν βροτοί εἰσ' · ὁ δέ μιν ῥέα πάλλε καὶ οἷος.

Il était meilleur discobole qu'Halimède et qu'Ulysse, montait à cheval avec plus d'art qu'Érechthée et que Kelmès. Au pugilat, il eût pu défier Eurymédon et Alcméon, à la course il

(1) SATHAS, dans la préface de l'édition de SATHAS-LEGRAND, a cru que le Digénis était une chronique en vers !... Mais ses identifications ne sont pas toutes à rejeter, loin de là. Ainsi *Ambron* est sûrement Amer, *Chrysocherpès* ou *Chrysovergès* évidemment le Paulicien Chrysochir, tué par les soldats de Basile Ier ; *Karbéas* apparaît sous la forme *Karoès*, *Mouselom* est le fameux Alexis Moselès (Théophane donne les formes Mousoulem, Mouselem, Moselem). Mais le mari de la grand'mère maternelle de Digénis, stratège de Cappadoce, Kinnamos et non Doukas dans la version primitive, n'est pas Andronic Doukas, père de Constantin tué en 913 ! Quant à la prétendue famille des *Kyrmagastres*, à laquelle suivant certaines versions, appartenait la femme du stratège (Andros, Trébizonde, Escurial), elle vient sûrement d'une faute de lecture. Il y avait sans doute dans l'original,

ἡ μάμμη αὐτοῦ Δούκισσα, κύημα δ'Ἀμαστρέων.

« Sa grand' mère était une Doukas, originaire d'Amastris » (Peut-être mieux encore *καὶ κύημ' Ἀμαστρέων* ; Andros a la forme *Μαγαστρέων*). *Κύημα* (*θρέμμα, γέννημα*) est banal dans cette grécité.

eût battu Automédon, Dictée et Priasos ; il tirait de l'arc mieux qu'Hyménée et qu'Astérios » (1). C'est tout un programme, si l'on peut dire. Et l'auteur du Digénis, qui a fait de son héros un nouvel Hercule, un nouveau Thésée, un nouvel Achille, un nouvel Hector, un nouvel Alexandre, répète plusieurs fois, naïvement comme Génésius, que les héros d'Homère sont dépassés (C. IV, 27).

Παύσασθε γράφειν Ὅμηρον καὶ μύθους Ἀχιλλέως
ὡσαύτως καὶ τοῦ Ἕκτορος ἅπερ εἰσὶ ψευδέα.
Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν δυνατὸς ἐν φρονήσει
θεόν τε ἔχων συνεργὸν γέγονε κοσμοκράτωρ.
Αὐτὸς δὲ φρόνημα στερρὸν ἔχων θεὸν ἐπέγνω
ἐκέκτητο καὶ μετ' αὐτοῦ ἀνδρείαν τε καὶ τόλμην.

Ainsi, l'auteur de la première recension du Digénis, non seulement a connu Génésius, mais il semble qu'il lui ait emprunté l'« idée » centrale du poème, l'idée autour de laquelle il a groupé les chants akritiques et en général les cantilènes héroïques dont il a fait usage, et les bribes d'histoire qu'il arrachait aux chroniqueurs.

Il a travaillé sous l'influence de ce qu'on pourrait nommer « l'épopée de Basile le Macédonien », au point de confondre parfois les deux héros, en donnant à l'empereur l'épithète du gardien des frontières (C. IV, 55-56) :

ὃς τέθνηκεν ἐξόριστος προστάξει βασιλέως
Βασιλείου τοῦ εὐτυχοῦς, ἀκρίτου τοῦ μεγάλου.

Cet « état d'esprit » est à lui seul un indice chronologique. C'est celui qui était agréable au petit-fils de Basile et son principal panégyriste, Constantin Porphyrogénète. On peut croire que c'est pour cet empereur que l'auteur du Digénis,comme Génésius, a travaillé.

Quand furent publiés les *Livres des Rois*? Entre 944 et 948, pense J. B. Bury. Or, le Digénis primitif, non seulement nous force à tracer sur la carte un *front* antérieur aux conquêtes de Nicéphore Phocas, mais, de plus, il ne connaît pas encore ou feint de ne pas connaître, la translation à Constantinople de

(1) *Σύγκρισις* de GÉNÉSIUS, p. 126, Bonn.

l'image d'Edesse (944), ce qui interdit de mettre la composition du poème longtemps après cette date de 944. On préférerait la placer *avant* 944 ; mais l'ouvrage de Génésius est dédié au seul Porphyrogénète, qui ne règne *seul* qu'*après* 944. Après tout, la dédicace actuelle n'est peut-être pas la dédicace primitive. L'œuvre de Génésius a pu circuler avant cette édition que nous possédons. D'ailleurs, plusieurs savants croient à une *source* de Génésius, antérieure à 944, et qui a dû servir de base au Continuateur de Théophane. C'est peut-être à cette source, plutôt qu'à « Genésius », tel que nous le lisons, que remontent les éléments historiques du Digénis (1).

Contentons-nous donc du résultat probable de ces investigations : le Digénis primitif, c'est-à-dire, je le répète une fois encore, celui auquel remontent toutes nos recensions, a été rédigé pendant les « années quarante » du xe siècle, sous le signe de la légende basilienne.

On peut croire qu'il eut, au cours de ce même siècle, plus d'une édition. De même que l'historiographie de cette époque est favorable tantôt à Basile le Macédonien, tantôt à Romain Lécapène, il y eut, à côté de la version « basilienne » (que je crois primitive) du poème, une version à la gloire de Romanos. C'est d'elle que dérive le groupe B, qui lui-même a subi des remaniements successifs. On greffa même sur la version « romanienne » un nouvel épisode impérial, doublet abrégé du premier (2). Si l'on en croit une ingénieuse conjecture due au P.Peeters,on rendra compte d'un curieux passage de Trébizonde et d'Andros I, où sont énumérés, dans un ordre étrange, les divers envahisseurs de l'empire byzantin, les Perses de Chos-

(1) Date de GÉNÉSIUS : cf. BURY, *History of the Eastern Roman Empire*, p. 460. Mais cf. *Byzantion*, *art. cit.*, Note complémentaire.

(2) Épisode de Nicéphore : Trébizonde, et Andros I chant IX. La digression pseudo-historique, Trébizonde 3055 sqq., Andros 4291 sqq. Nicéphore est mentionné, Trébizonde 3107-3311, Andros 4344-4347 dans les mêmes termes. Tout cela manque dans le *Cryptoferratensis*, dont les vers 205 sqq. du chant VII ont dû servir « d'amorce » : *πρὸ γὰρ τούτου τοῦ θαυμαστοῦ καὶ γενναίου Ἀκρίτου / ἀδεῶς ἐξερχόμενα γένη τῶν Αἰθιόπων / ἀφειδῶς ἐξηφάνιζον τὰς πόλεις τῶν Ῥωμαίων κτλ.* Mais la « digression pseudo-historique », sous sa forme actuelle, n'est guère ancienne, *Ἀμβρών* y étant qualifié de « Sultan »,

roès pêle-mêle avec les ancêtres de Digénis, cette récapitulation historique s'arrêtant, non à l'émir ou à Digénis lui-même, mais à Karoès :

Οὗτος γὰρ ἦν ὁ δηλωθεὶς ἀνδρεῖος ὁ Ταρσίτης
βλάβην ἐποίησε πολλὴν κατὰ τῆς 'Ρωμανίας,
καὶ μετ' αὐτοῦ οἱ τάλανες στρατάρχαι τοῦ Χοσρόη,
Χαγάνος τε καὶ Σάρβαρος μετὰ τὰς (τῆς cod.) ναυμαχίας
αἰχμαλωσίαν ἤγαγον ἅπασαν εἰς Συρίαν
Καὶ μετὰ τοῦτον ὁ Μουσούρ, υἱὸς ὁ τοῦ Ταρσίτου.
Εἶθ' οὕτως ὁ Καρώης τε, ὁ ἀμηρᾶς ὁ μέγας,
καὶ μέχρι τούτου τὰ δεινὰ ἔστησαν κατὰ κράτος.
ἔπαυσαν γὰρ σφαζόμενοι, πολέμους συγκροτοῦντες
τῇ τοῦ Θεοῦ δυνάμει τε, τοῦ μόνου φιλανθρώπου
τοῦ ἐλεοῦντος πάντοτε Χριστιανῶν τὸ γένος.

« Ce vaillant Tarsite fit beaucoup de mal à la Romanie, et avec lui (!) les misérables généraux de Chosroès, le Chagan et Sarbaros, qui après les combats navals, emmenèrent tout leur butin en Syrie ; après lui, Mousour, fils du Tarsite. Puis Karoès, le grand émir : à partir de celui-ci les terreurs s'arrêtèrent tout à fait, car l'on cessa de s'égorger, de se faire la guerre, grâce à la puissance de Dieu, le seul ami de l'humanité, qui toujours a pitié de la race des Chrétiens ».

Si cet ordre est voulu, s'il n'a pas été troublé par quelque remanieur ignare, dans cette digression pseudo-historique, ignorée de Grottaferrata, et qui sert d'introduction, dans B, à l'épisode de Nicéphore Phocas, le Karoès du vers 3078 n'est pas Karoès-Karbéas, oncle de l'émir. Ou plutôt, ce nom a été mis, à dessein, tout à la fin de l'énumération, parce qu'il rappelait, par une quasi-homonymie, celui du grand émir d'Alep, Karghujah. Effectivement, sous Karghujah, *τὰ δεινὰ ἔστησαν κατὰ κράτος*. Karghujah, ministre du Hamdanide Saïf-ed-Dauleh, se rendit indépendant de son maître et fut assiégé par lui dans Alep. Il appela les Byzantins à son secours.Ceux-ci occupèrent la ville, et Karghujah traita. Kemal-ed-Din nous a gardé le texte de ce traité, dont on peut lire la traduction dans le *Nicéphore Phocas* de Gustave Schlumberger (1). Il lais-

(1) Ed. de 1923, p. 604-609 ; voyez aussi la version latine de Kemal-ed-Din à la fin du LÉON DIACRE de Bonn, p. 389-394.

sait Alep à Karghujah, devenu vassal de l'Empire (969). Ce fut avec la prise d'Antioche, l'un des plus grands succès de Nicéphore Phocas. Si ce « traité de Karghujah » ne mit pas fin aux opérations byzantines, il mit pour bien longtemps le territoire impérial à l'abri des incursions. Ainsi, l'édition « nicéphorienne » de Digénis garderait le souvenir d'un triomphe des armes et de la politique byzantines, que les chronographes arabes ont seuls enregistré...

L'évolution du poème ne s'arrêta point là. Le remaniement « d'Eustathe », et beaucoup d'autres sans doute, nous mènent jusqu'à la « translation » en vers rimés du moine chiote Ignace Petritzès, jusqu'aux versions en prose... Mais nous n'avons voulu dans cet article, que serrer d'un peu plus près le problème de la « première rédaction ».

La date que nous avons obtenue (vers 940) était vraisemblable *a priori*. Toutes les rédactions font de l'Emir le petit-fils d'Ambron,c'est-à-dire Amer ou Omar, l'émir de Mélitène tué en 863. Or, un petit-fils d'« Ambron » est sans doute le prototype historique de cet émir resté peut être anonyme dans le poème primitif. Son ralliement à l'Empire fit grand bruit vers 928. Comme le général Jean Courcouas, domestique des scholes, assiégeait Mélitène, les habitants lui demandèrent la paix, et « Apochaps, petit-fils d'Amer, émir de Mélitène, et son général Aposalath, un très riche et très noble habitant de Mélitène, se présentèrent au camp byzantin. Jean, domestique des scholes, les reçut et les envoya à l'empereur. Et, ayant fait la paix avec lui, ils s'en retournèrent chez eux. Et depuis lors, ils combattaient avec les Romains contre leurs congénères Agarènes. Et, lors de nos triomphes, ils entraient dans Constantinople avec nos troupes, menant des Agarènes prisonniers, chose merveilleuse et paradoxale, et preuve de la détresse des impies Sarrasins (1). » C'est cet événement historique au prodigieux retentissement, qui, d'après nous, aura été romancé par des procédés d'ailleurs assez banals pour servir de préface à l'histoire de Digénis, le nouvel Achille, ou si l'on

(1) L'épisode d'Abou-Hafs : GEORG. HAMART, p. 834 Muralt. Cf. GELZER, dans KRUMBACHER, p. 980.

veut, le nouveau Basile : encore un *terminus post quem*, en parfait accord avec nos autres indices chronologiques.

Digénis-Diogène... et Roland.

Quant aux chants épiques qui ont dans une large mesure, servi de matériaux au rhapsode, Aréthas de Césarée en atteste l'existence vers la même époque (1). Ils devaient remonter bien haut, jusqu'aux premiers temps de la lutte pour la possession de l'Asie Mineure. On a tenté d'identifier les héros des *tragoudia* parvenus jusqu'à nous, les Andronic, les Porphyre et autres. On n'a jamais, je pense, essayé de retrouver dans l'histoire le *nom* de Digénis. Certes, les chants qui le célébraient, et qui le célèbrent encore, ne lui prêtent que des exploits fabuleux et fantastiques, consistant surtout en formidables coups de massue. A-t-il existé, avant de devenir un symbole? C'est probable. Et en tout cas, c'est pour lui-même — si l'on peut s'exprimer ainsi — qu'on l'a chanté. Car d'après toutes les recensions de l'épopée et la plupart des chansons, il est mort jeune, sans postérité. Il n'est donc l'ancêtre éponyme d'aucune des grandes familles byzantines, si même les Kinnamos et les Doukas paraissent se l'être disputé. C'est un vrai héros populaire, à la fois obscur et fameux. Son nom a probablement donné lieu, par étymologie populaire, au roman qui est la première partie du poème. Mais ne le lit-on pas dans le bref récit d'une bataille arabo-byzantine que nous conte sèchement le chroniqueur Théophane? « Cette année, les Arabes firent une razzia en Romanie, au mois de septembre, et pénétrèrent dans le thème des Anatoliques, jusqu'au lieu nommé Kopidnadon. Et les stratèges des Romains, réunissant leurs troupes, leur livrèrent bataille, mais ils furent vaincus et beaucoup d'hommes périrent, notamment parmi les bannis (?). Là tomba aussi Diogène, turmarque des Anatoliques, homme capable (*ἱκανός*) et des officiers de l'Opsikion » (2).

(1) *Λαογραφία*, IV, 239.
(2) Diogénès turmarque, cf. THÉOPHANE, *ad annum cit.*,

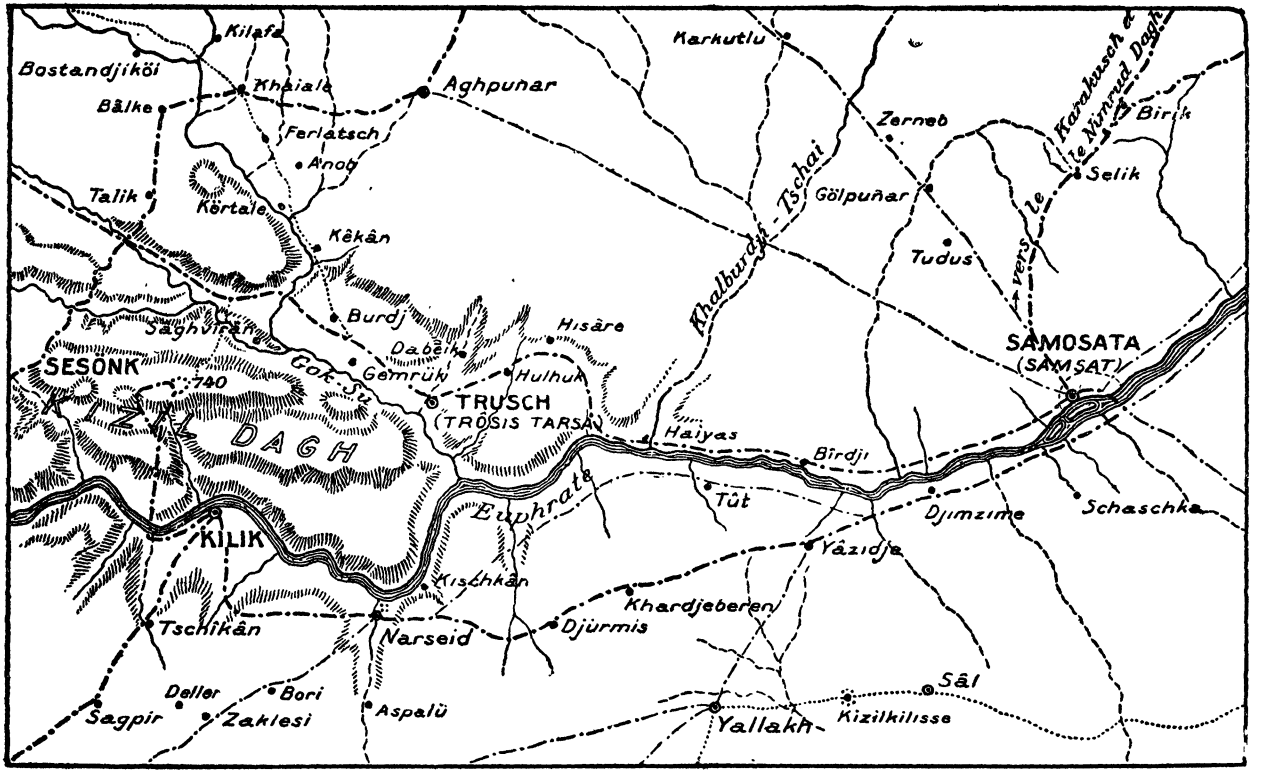
Ces choses se passaient sous l'impératrice Irène, l'an du monde 6212, comput de Théophane, c'est-à-dire 788 de notre ère, dix ans après que fut tombé dans la *clisura* de Roncevaux, le Digénis Akritas des Francs, le paladin Roland, aussi obscur, aussi fameux que le héros d'Anatolie, mais mieux chanté que lui. Car les Français, surtout comparés aux Byzantins, ont décidément la tête épique.

Digénis à Trôsis-Truš près Samosate.

Ainsi la légende de Digénis a pu naître au VIIIe siècle, quelque part en Asie Mineure (car, malheureusement, Kopidnadon n'est pas identifié). Mais nous ne voulons pas finir sur une simple conjecture, et nous aurions scrupule de détourner ainsi l'attention de cette frontière de l'Euphrate, reconquise par les armées byzantines entre 920 et 947, où sont localisés plusieurs épisodes du poème et beaucoup de cantilènes akritiques. Seule une identification topographique absolument sûre est digne de Sir William Ramsay. Une trouvaille heureuse nous permet de situer, avec une rigueur absolue, le sépulcre du héros, ou du moins ce que les Akrites de la marche euphratésienne prirent pour le tombeau de leur éponyme. Dans plusieurs versions, figure un nom de lieu jusqu'à présent énigmatique : c'est « Trôsis ». Il en est question d'abord dans l'épisode de Maximô et de Philopappos. Philopappos, le vieil Apélate, raconte à Maximô, l'amazone, que ses gars, Kinnamos et Joannakis, ont découvert une jouvencelle de noble race qu'il s'agit d'enlever à son ravisseur, c'est-à-dire à Akritas. La chose se passe près de l'Euphrate. Philopappos lui-même est allé reconnaître l'endroit (*Cryptoferratensis*, VI, v. 404 sqq.) :

μόνος τοῦ ἵππου ἐπιβὰς ἀνέτρεχον τὰς ὄχθας
καὶ τοὺς πόρους ἐσκόπευον ἰδεῖν τοὺς ἐναντίους ·
406 *ὡς δὲ ἦλθον ἐν τῇ ὁδῷ τῇ καλουμένῃ Τρώσει* (1),
πρὸς μέρος τὸ εὐώνυμον ἐν τῷ δασεῖ λειμῶνι,
θηρήματι ἐνέτυχον χρυσοῦ τιμιωτέρῳ,
κόρῃ, οἵαν οὐδέποτε οἱ ὀφθαλμοί μου εἶδον.

(1) Le même vers dans Trébizonde, VII, 2289, et Andros, VII, 3378.



LE TOMBEAU DE DIGÉNIS AKRITAS.

L'Euphrate de Samosate à Kilik, d'après Humann-Puchstein. Le tombeau appelé *Sesönk* sur le *Kizildagh*, à 7,5 km. de l'Euphrate et à une dizaine de km. de *Trusch*, a été pris par les soldats byzantins de la fin du VIIIe et du IXe siècle pour celui de leur héros Digénis Akritas.

Trôsis, près de l'Euphrate, est le quartier général d'Akritas. C'est là que se trouvent le fameux *λειμών*, et, sur une éminence dominant un défilé, son tombeau. Voyez *Cryptoferratensis*, VIII, v. 239 sqq. :

τὰ λείψανα ἐν μνήματι κηδεύσαντες πρεπόντως,
τούτων τὸν τάφον ἔστησαν ἐπάνω εἰς κλεισοῦραν
239 *παρέκει Τρώσεως τινὸς τόπου τοῦ καλουμένου.*
Ἐπ' ἀψίδος ἱστάμενος ὁ τάφος τοῦ Ἀκρίτου,
συντεθειμένος θαυμαστῶς ἐκ μαρμάρου πορφύρας,
ἵν' οἱ βλέποντες ἔξωθεν τοὺς νέους μακαρίζουν,
τῆς ἀκρωρείας πόρρωθεν δυνάμενος ὀφθῆναι·
τὰ γὰρ εἰς ὕψος ὄντα τε μήκοθεν θεωροῦνται.

Or, le nom de Trôsis s'est conservé jusqu'aujourd'hui. C'est *Troush* (*Truš*), la première étape sur la route de Samosate (sur l'Euphrate) à Germanicia (*Maraš*). Ce relai s'appelait dans l'antiquité *Τάρσος* ou *Τάρσα κώμη*.. Cf. Steph. Byz. s.v. : *Τάρσος καὶ Τάρσα κώμη ἐπὶ τῷ Εὐφράτῃ ὡς Κουαδρᾶτος ἐν γ' Παρθικῶν ἀπὸ δὲ Σαμοσάτων κατὰ ῥοῦν ἰόντι ὅσον σταδίους ρν'* (27,7 km.), *Τάρσα κώμη πολυάνθρωπος ὠκεῖτο ἄνω τοῦ ποταμοῦ σταδίους ιη'* [2,7 km.]. La table de Peutinger place « Tarse » à 19 milles, et l'Itinéraire d'Antonin à 13 milles de Samosate (1). S'il restait encore le moindre doute sur notre identification, il suffirait de prendre l'*Escorialensis* au v. 1320, qui nous montre dans quels parages se « déroule » l'épisode de Philopappos et de Maximô :

πῶς ἐσυνέβην εἰς ἐμᾶς καὶ ἀτίμωσε τὴν ἀνδρείαν μας ;
εἰς τὸν Ἀφράτην ποταμόν, κάτω εἰς τὸ ΣΑΜΑΣΑΤΟ !

Précieux Escorialensis ! Seul, il nous a conservé le nom de cette tête de pont de l'Euphrate, qui fut la capitale d'Antiochus de Commagène, et la capitale aussi de son fabuleux successeur, Digénis Akritas.

Mais il importe à l'honneur du *Cryptoferratensis* de savoir s'il faut prendre à la lettre ses indications topographiques, ou s'il convient de les interpréter avec une certaine latitude.

(1) HONIGMANN, dans *Zeitschrift des deutschen Palästinavereins*, t. 47, p. 43, n° 444.

Or, *παρέχει Τρώσεως* doit s'entendre littéralement. A quelques kilomètres de là, sur le Kizil-Dagh ou Montagne Rouge, dominant la vieille route de Samosate à Germanicia, nous avons enfin — avec quelle joie — retrouvé le « tombeau d'Akritas » (voyez la carte, p. 500).

Ce tombeau, c'est en réalité le troisième et le moins fameux des sépulcres royaux de la Commagène (nous parlerons tout à l'heure des deux autres). En dépit de son altitude relativement modeste, il est remarquable par un trait essentiel, bien mis en relief par le *Cryptoferratensis*. On le voit de loin, de partout ou de presque partout. Il faut citer ici les propres expressions de Humann qui l'a, le premier, signalé, il y a un demi-siècle. Elles paraîtront presque émouvantes, car elles ont l'air d'être un commentaire d'un texte alors inconnu (1).

« Als ich in Begleitung von Ch. Sester nördlich von dem Punkte, wo der Euphrat seinen westlich gerichteten Lauf plötzlich nach Süden umbiegt, den Kizil Dagh, einen niedrigen, von Ost nach West streichenden Bergrücken in einer flachen Schlucht überstiegen hatte, fiel mir ostwärts, auf dem fast horizontalen Kamm desselben eine kleine tumulusartige Erhöhung auf, die, wie sich mehr erraten als deutlich wahrnehmen liess, von zwei Säulen eingerahmt war... Da wir vorläufig weiterreisen mussten, diente der auf dem First des Gebirges deutlich erkennbare Tumulus im Norden bis nach Adyaman als Fixpunkt für Kompassvisuren, VON OSTEN HER WURDE ER UNS ABER ERST IN DER NAEHE VON TRUSCH WIEDER SICHTBAR... Auch von Mesopotamien aus ist, wie wir im Mai 1883 beobachteten, schon bald hinter Khalfete der Tumulus MIT SEINEN SAEULEN DEUTLICH WAHRZUNEHMEN...

« Eine solche fast ringsum von den tieferen Fluren her sicht-

(1) Karl HUMANN u. Otto PUCHSTEIN, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, Berlin 1890, p. 212 sqq.. Sur « Trusch », v. encore p.148 et 401, et carte II (dans l'*Atlas*). P. 148, description de la route de Truš au Sesönk. Évidemment, si le « pont d'Akritas » devait être cherché dans les environs de Truš, ce devrait être le pont (aujourd'hui disparu) sur le Gök-Su (fleuve Cappadox). Sesönk est à une heure et demie du lit de la rivière.— D'autre part,il faut rappeler que Basile Ier, lui aussi, avait fait, non loin de Samosate, un pont sur l'Euphrate, et qu'il y avait travaillé en personne (CONT. THEOPH., 268-9).

bare Lage ist zweifellos mit Vorbedacht für das Denkmal ausgewählt worden, wie einst für den Tymbos des Achilleus und des Patroklos eine ähnliche Stelle am Hellespont (Homer ω 83) :

> *ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη*
> *τοῖς, οἳ νῦν γεγάασι καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.* »

Ce qui suit est plus frappant encore peut-être :

« Oder wie mit denselben Empfindungen auch noch in spätantiker Zeit Gregorios von Nazianz in seinen Epigrammen nicht müde wird einen auf einer kappadokischen Berghöhe gelegenen Tumulus zu besingen und zu preisen... »

Combien Humann avait raison ! Et, s'il les eût connus, avec quel plaisir il eût cité, pour la persistance de ces *antike Anschauungen*, les vers du *Cryptoferratensis :*

> *ἵν' οἱ βλέποντες ἔξωθεν τοὺς νέους μακαρίζουν*
> *τῆς ἀκρωρείας πόρρωθεν δυνάμενος ὀφθῆναι !*

Ce tombeau *τηλεφανής*, que les Kurdes appellent Sesönk, c'est à dire « trois pierres », est un tumulus arrondi, entouré de trois couples de colonnes, qui portaient des reliefs et,comme le monument du Karakuš, des figures d'animaux (notamment des aigles).

La description de l'*Escorialensis* lui convient comme celle du *Cryptoferratensis :*

> *ὑπόθολον, πανθαύμαστον, μετὰ λευκῶν μαρμάρων*
> *βαστοῦντα κιόνια πάντερπνα...*

***

Il est probable que plus d'un détail des descriptions du palais, et autres constructions d'Akritas est inspiré par des monuments, beaucoup plus fameux encore, de la Commagène. Il y a tout d'abord (1), à dix heures environ de Samo-

(1) J'emprunte la description succincte et précise de Sir CHARLES WILSON, *Handbook for Travellers in Asia Minor, Transcaucasia,*

sate, dans la montagne appelée aujourd'hui le *Karakuš*, le grand tombeau érigé par le roi Mithridate de Samosate, père d'Antiochus I, à sa mère Isias, à sa sœur et à sa nièce. Ce monument en ruine n'a pas perdu certains ornements caractéristiques qui ont frappé l'auteur de notre poème : des colonnes doriques portant des figures d'animaux, entre autres des taureaux et des aigles. Comment douter que le Digénis primitif décrivît cette architecture? Ne lit-on pas dans le *Cryptoferratensis* (description du palais de Digénis, contenant aussi les tombeaux de famille) :

Ἔσωθεν δὲ τριώροφα ποιήσας ὑπερῷα,
ἔχοντα ὕψος ἱκανόν, ὀρόφους παμποικίλους,
ἀνδριάντας σταυροειδεῖς...

Ἀνδριάντας σταυροειδεῖς, « des statues cruciformes » : même sans avoir jamais entendu parler des monuments du Karakuš, on aurait pu songer à une correction désormais évidente : *ἀνδριάντας ταυροειδεῖς*, des simulacres tauromorphes.

L'*Escorialensis*, comme toujours, ajoute certains détails. Akritas, non loin de son palais, avait fait un pont (v. 1660).

L'*Escorialensis* a l'air de dire que le tombeau de Digénis se trouve *sur le pont*! C'est absurde. Mais le *Cryptoferratensis* nous permet ici de corriger l'*Escorialensis*. Au moyen du vers

τούτων τὸν τάφον ἔστησαν ἐπάνω εἰς κλεισοῦραν

on rétablira, *Esc.* v. 1662 :

Persia, London, John Murray, 1905, p. 258. Mais on peut lire aussi F. CUMONT, *Etudes syriennes*, p. 74-75 : « Pareillement, à Karakuš, le tumulus de la mère et des deux sœurs de Mithridate était entouré de trois groupes de trois colonnes supportant probablement les images de ces trois princesses, reçues chacune par une divinité, et ces images étaient accostées, la première de DEUX TAUREAUX, la seconde de deux lions, la troisième de deux aigles... » Il y a des taureaux dans le *Cryptoferratensis* : les lions et les aigles sont dans l'*Escorialensis*. — Il va sans dire que les monuments du Karakuš, du Nimrud Dagh et de Kiakhta n'ont fourni au poète « épique » que certains détails : les constructions fabuleuses de Digénis (Trébizonde, Andros) s'inspirent surtout de l'architecture de l'empereur Théophile. La description de l'*Escorialensis* suit aussi directement ou indirectement, Arrien, décrivant le tombeau de Cyrus ; v. note complémentaire.

καὶ ἔκτισεν τετρακάμαρον ἀπάνω εἰς τὴν κλεισοῦραν.

au lieu de *εἰς τὴν γέφυραν ἀπάνω.*

Le pont n'est pas précisément sur l'Euphrate, mais sur un de ses affluents, le Bolam Su. Il existe toujours. Il a été découvert par Moltke en 1839, et publié par Humann et Puchstein. Voici la description de Wilson : « We reach the magnificent Roman bridge, by which the Bolam Su is still crossed. Built by Vespasian and restored by Septimius Severus, this bridge carried the frontier road from Melitene to Perre and Samosata across the *Chabina.* An erased inscription of the first Emperor is on the left bank terminal column : five stelae of Severus are built into the balustrade. Four terminal columns were inscribed by the four cities of Commagene in honour of Severus, his wife and two sons ; but Geta's has disappeared. Probably all were once crowned with statues... » Le poète nous dit que le pont n'a qu'une seule arche, *μονοκέρατον ἀπὸ πέρα ἕως πέρα* : en effet, « the span of the arch is 112.2 feet, and its height about 56.1 feet above mean water-level » (1).

N'oublions pas, à cinq heures de là, le fameux monument du Nimrud Dagh, découvert en 1881 par l'ingénieur Ch. Sester, et décrit par Humann et Puchstein (2). Là repose, dominant encore tout son royaume, « le grand roi Antiochus, le divin, le juste, l'illustre, ami des Romains et des Grecs, fils du roi Mithridate Callinique et de la reine Laodice, le divin Philadelphe » (69 avant J.-C. - 31 après notre ère). La grande inscription du Nimrud Dagh est encore parfaitement lisible aujourd'hui. Le savant « poète » du Digénis ne l'avait-il pas déchiffrée ? Elle lui a peut-être suggéré l'idée excellente de placer sur quelque cime la demeure éternelle d'un homme illustre,

(1) Sir Charles WILSON, *ibid.*.

(2) HUMANN u. PUCHSTEIN, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, p. 234 sqq.. Le nom même d'Antiochus (transformé en stratège byzantin) est dans l'épopée : *Cryptoferratensis*, V, 259 etc.. Le *Ζυγός*, où cet Antiochus « fut tué par les Perses », est probablement le nom byzantin du Nimrud-Dagh.

qui aurait pu dire, comme Antiochus « issu d'une double race » : *Περσῶν τε καὶ Ἑλλήνων, ἐμοῦ γένους εὐτυχεστάτη ῥίζα...* (1)

Mais n'abandonnons point le terrain sûr où nous a conduits l'identification de *Τρῶσις*. On voit désormais ce qui s'est passé. Dès qu'avec Basile Ier les soldats romains ont atteint Samosate, émerveillés par les monuments du passé qu'ils découvraient à chaque pas, par cet ensemble composé du Nimrud Dagh, du Karakuš et du pont romain, ils attribuèrent ces constructions à leur héros Digénis, que déjà sans doute célébrait mainte cantilène ; et la tombe énigmatique du Kizil Dagh, près de la route militaire, devint son sépulcre.

L'épopée, en nous disant que Digénis, c'est-à-dire l'héroïsme byzantin, élut domicile sur l'Euphrate, ne fit que traduire poétiquement l'avance formidable des armées romaines. De nouveaux chants naquirent, qui montrèrent Digénis luttant contre les Sarrasins aux gués de l'Euphrate, et contre les antiques héros de la Commagène, car son principal adversaire, Philopappos, est sûrement l'un des anciens rois du pays dont la mémoire n'était pas encore perdue. Il fallait s'y attendre. Le *Digénis* n'a pas seulement des sources littéraires et des sources « populaires ». Il a aussi des sources « topographiques » et des sources « monumentales ».

Avec le tombeau de Digénis, nous avons enfin retrouvé la « petite patrie » de l'épopée, comme nous avons fixé, à quelques années près, la date de sa naissance. Il est difficile de croire, en effet, tant la topographie du poème est exacte, que la « geste » ait été rédigée bien loin de cette *Τρῶσις* - Truš dont le nom s'est si merveilleusement conservé dans trois recensions (2). Ces choses-là, très certainement, ont été écrites *in situ*, au bord de l'Euphrate reconquis, à Samosate

(1) Voyez la dernière édition de cette inscription dans JALABERT-MOUTERDE, *Inscr. de Syrie*, fasc. 1, nº 1.

(2) Voici les passages où figure *Τρῶσις* (les *indices* sont incomplets) : *Cryptoferratensis* : VI, 115 sqq., passage curieux parce que tout à fait dans le style de Génésius ; l'auteur donne une étymologie populaire, évidemment fausse, du nom (*τρῶσις*, blessure) ; VII, 406 ; VIII, 239 ; Trébizonde, VII, 2290 ; Andros I, VII, 3378. Le *Cryptoferratensis* est seul à mentionner *Τρῶσις* à propos du tombeau d'Akritas.

probablement, face à l'ennemi musulman qui occupait encore Édesse (1), alors qu'au Sud-Ouest, les « Tarsites » (2) étaient toujours menaçants.

Henri GRÉGOIRE.

(1) Édesse ne fut conquise qu'en 1031, sous l'empereur Romain Argyre, par le fameux Georges Maniakès.

(2) Prise de Tarse par Nicéphore Phocas : 965.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

P. 482, l. 9. C'était aussi l'opinion de KRUMBACHER.

P. 486. Il n'y a guère de doute qu'il s'agit bien d'une forme syro-musulmane de la légende, et que le *mandilin* est bien l'image d'Édesse. Ce nom devint le nom « technique » de l'image. Cf. v. DOBSCHÜTZ, 248*, qui a réuni quelques témoignages. « Sicher zu belegen für das Christusbild ist der Ausdruck erst bei Kedrenus zum Jahre 1036-37. » Notre texte serait antérieur de près d'un siècle à cet exemple. Sur la translation, cf. DÖLGER, *Regesten*, a. 943.

P. 486, note. M. v. DOBSCHÜTZ a ignoré notre texte. Le nom de Naaman ne se trouve nulle part dans les *Christusbilder*. Si le savant auteur se fût souvenu de cette histoire biblique, il eût mieux compris pour quoi, à partir d'une certaine époque, Abgar devient lépreux.

P. 491. *La cantilène nous est conservée par la tradition orale.* Cf. KYRIAKIDES, *op. cit.*, p. 35-38. Il serait plus exact de dire : *dont une forme nous a été conservée par la tradition orale.* Car le *tragoudi* qui commence *Κουρσεύουν οἱ Σαρακηνοί* mentionne Pierre Phokas et Nicéphore, comme le chant de Porphyre auquel ce distique paraît emprunté (KYRIAKIDES, v. 130). Il est donc de la fin du xe siècle.

P. 494. Il y a, entre Basile Ier et notre héros, une curieuse « communication d'idiomes », diraient les théologiens. Si l'empereur est devenu « Akrite », Digénis Akritas doit sans doute à l'empereur ce prénom de Basile qui compléta ses « tria nomina » !

P. 495. *De même que l'historiographie de cette époque est favorable, tantôt à Basile, tantôt à Romain Lécapène...* La même chose se produit pour le récit de la translation de l'image d'Édesse, d'après von DOBSCHÜTZ, *op. cit.*, p. 162. « Wir besitzen eine Bearbeitung der Festpredigt, wo nicht nur der Name Konstantins (Porphyrogennetos) an der Spitze fehlt, sondern dafür Romanos, seine Familie und seine Günstlinge stark hervorgehoben sind. Die Bearbeitung stammt wohl aus der Zeit bald nach dem Tode von K.'s Sohn, Romanos II, jedenfalls noch aus dem Verlaufe des 10ten Jahrh. » — Notons que la seule version qui, outre Grottaferrata, ait conservé le nom de Basile, est la version russe publiée par SPERANSKIJ,

P. 504. Il n'est pas nécessaire de supposer que le poète épique a « combiné » le monument du Karakuš avec celui du Kizil Dagh. Seul, un fragment d'aigle a été trouvé à Sesönk. Mais il peut y avoir eu des taureaux aussi, comme au Karakuš. Le nom du Karakuš (« aigle », en turc) prouve combien ces statues d'animaux frappent l'imagination des gens du pays.

P. 504, note. La description du tombeau, dans le manuscrit de l'Escurial, a une source littéraire évidente. Le poète la trahit lui-même (v. 1668) :

ὅτι ἦτο θαυμαστὸς πολλὰ παρὰ τοὺς ἄλλους πλέον
παρὰ τοὺς βασιλεύσαντας ἐκ τῆς Περσίας χώρας
καὶ ἐτέθην ἡ βασίλισσα τοῦ πρὸς Παρασογάρδου (sic)

. . . . . *ὡραῖον κρεββάτιν στέκει*
καὶ τὰ ποδάρια ὁλόχρυσα . . . . . .
καὶ κεῖται Σαρακήνικον μεταξωτὸν τὸ πεύχιν.

Pasargades, les « pieds d'or » du lit, le tapis : tout cela vient d'Arrien décrivant le tombeau de Cyrus : cf. *Script. rer. Alex.* éd. Didot, p. 107-108 : *πόδας δὲ εἶναι τῇ κλίνῃ χρυσοῦς, τάπητα ἐπιβλημάτων Βαβυλωνίων κτλ.*. Une fois de plus, la rédaction « vulgaire », dans un passage où Krumbacher croyait voir « scintiller l'or de la poésie populaire »,se révèle influencée par la littérature la plus savante.

P. 507. Avec sa perspicacité ordinaire, M. Ch. Diehl avait nettement indiqué le xe siècle comme date de la première rédaction : *Figures byzantines*, II, p. 314. Nous nous sommes interdit presque toute comparaison avec l'épopée romane : ce n'est pas l'envie qui nous a manqué !

LE TROISIÈME CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES A ATHÈNES (1)

(Du 12 au 18 octobre 1930).

Il y a sept ou huit ans, comme nous préparions, sous la dictature souriante de M. Henri Pirenne, le grand Congrès Historique de Bruxelles, quelqu'un, et je crois bien que ce fut le dictateur lui-même, proposa de consacrer dans cette auguste assemblée, la première depuis ce que les Allemands appellent « l'Incendie Mondial », une modeste section aux études byzantines. Cette proposition fut accueillie avec scepticisme. Un médiéviste exprima l'opinion que la Byzantinologie, si fortement organisée et centralisée à Munich par feu Karl Krumbacher était l'une de ces nombreuses victimes de la guerre, que, seul, un miracle pourrait ressusciter. La morte que tuait ce médiéviste est aujourd'hui bien vivante : la section byzantine du Congrès de Bruxelles (1923) fit merveille. Elle entendit 18 communications. A la dernière séance, un géant du Danube se leva — nos lecteurs ont déjà reconnu Nicolas Iorga — et promit pour l'année suivante tout un Congrès Byzantin, le premier. Aussitôt dit, aussitôt fait. Ce Congrès eut lieu en avril 1924. On l'appelle le Congrès de Bucarest. En réalité il fut itinérant et pan-roumain. Véritable synthèse en mouvement, il nous promena des monastères bucoviniens dont les fresques chatoient comme des tapis d'Orient, aux églises de Jassy et de Curtea de Argeș, parées d'une dentelle de pierre. Ce beau voyage demeure inoubliable, et pourtant, en 1927, les Serbes, dit-on, firent aussi bien, à Belgrade, et dans leur Macédoine.

A Bruxelles, nous étions 20, à Bucarest, nous fûmes 60 ; il y avait 200 congressistes à Belgrade, et, cette année, Athènes, la 4e Rome, réunit pour notre 3e Concile, œcuménique

(1) Cet article a déjà paru dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*.

celui-ci, dans toute la force majestueuse du terme, plus de Byzantinistes que le « Synode de Nicée », celui des 318 Pères, ne comptait de prélats (1). Nous ne pouvons songer à énumérer les communications qui pendant six jours, furent faites (et non pas toujours lues, heureusement !)

Bornons-nous à quelques noms, et à quelques sujets. Chez les philologues, M. R. Vári (Budapest), annonça que l'Académie hongroise se disposait à entreprendre la publication d'un *Corpus* de tous les écrits stratégiques de la littérature byzantine. M. A. Chatzes croit avoir découvert l'auteur du Digénis Acritas. L'Eustathe mentionné en tête du manuscrit d'Andros, ne serait, d'après lui,autre qu'Eustathe Makrembolitès. M. Sykoutres, après une très intéressante conférence sur les caractères de l'épistolographie byzantine, proposa la publication d'un Corpus des épistolographes. Le Père Salaville, des Assomptionnistes de Kadiköy, étudia la transition entre le paganisme et le christianisme, et les éléments helléniques du byzantinisme. M. Octave Merlier, de l'Ecole française d'Athènes, parla de la grammaire de l'Evangile de Jean. Dans la section historique, M. Radojčić discuta les sources grecques de l'histoire de la bataille de Kossovo. M. Voyatzides, de l'Université de Salonique, parla de l'*Islamisation de l'élément grec en Asie Mineure.* Contrairement à ce qui paraît l'opinion courante, il attribua cette destruction de l'hellénisme aux Seldjoucides, plutôt qu'aux Turcs Ottomans...

La communication la plus claire et la plus neuve qu'entendit la section juridique, fut celle du jeune historien de Breslau, M. Ostrogorsky, sur le système des impôts à Byzance. Une intéressante discussion mit aux prises l'auteur de cette élégante mise au point, et des critiques aussi compétents que M. Dölger, contre lequel M. Ostrogorsky maintint la date proposée pour le « Nomos Georgikos » par M. Vernadsky, c'est-à-dire, le règne de Justinien II. Enfin, l'ordre du jour de la section archéologique fut le plus chargé d'importants débats. Le grand historien de l'art, M. Oscar Wulff, de l'Université

(1) Président : l'éminent philologue et linguiste, M. Simos Menardos, de l'Académie d'Athènes.

de Berlin, développa une théorie nouvelle sur l'évolution de la Basilique. M. Edmond Weigand (Würzburg), étudia le caractère de l'école grecque de soieries byzantines. M. Bogdan Filow, de l'Académie Bulgare, nia l'origine grecque des trésors de Nagy-Szent-Miklos, affirmée par MM. Sotiriou et Wulff ; Enfin, le P. de Jerphanion, de l'Institut Pontifical d'Etudes Orientales à Rome, précisa la date des fresques cappadociennes. Toute une séance fut consacrée dans cette section aux controverses actuelles sur la musique byzantine. M. Carsten Hoeg, de l'Université de Copenhague, et surtout Mme Melpomène Merlier, firent d'importantes observations sur des points essentiels du problème. Mme Merlier, qui s'est spécialisée dans l'analyse musicale de la chanson populaire grecque, montra combien celle-ci se distingue de la chanson occidentale. Elle est persuadée, que, musicalement les *tragoudia* ne peuvent être utilement étudiés qu'à l'aide de la musique byzantine, et que la combinaison de ces deux études (musique populaire et musicologie byzantine), peut seule mener à des conjectures tant soit peu exactes, sur l'essence de la musique grecque ancienne. Deux musicologues grecs, M. A. Papadimitriou, et M. Psachos, défendirent leurs théories bien connues. On sait que P. Psachos soutient la thèse de la continuité, combattue vigoureusement, dans le tome V de *Byzantion*, par M. Wellesz.

Le Congrès d'Athènes, comme tous les Congrès, eut aussi ses séances plénières : l'inauguration et la clôture et, entre les deux, la grande réunion, où l'on entendit tour à tour : MM. Iorga, Darko, Diehl, Hatzidakis, Heisenberg, Skok (de Zagreb) ce dernier spécialiste, si l'on peut dire, d'un magnifique domaine, la Balkanologie comparée. On laissa au délégué de la Belgique, qui, à la faveur de l'alphabet (de l'alphabet d'amour, comme il le dit, plus ou moins spirituellement, faisant allusion à un genre caractéristique de la littérature « byzantine ») avait prononcé la toute première harangue, l'honneur de clore, en quelque sorte, la série des conférences publiques, et de parler immédiatement après le poète national Costis Palamas. Il en profita pour rendre hommage à ce grand homme qui, sans doute, ne sera plus longtemps oublié des distributeurs du prix Nobel, et put développer devant un auditoire

particulièrement sympathique, le résultat de ses recherches sur les sources historiques du Digénis Akritas. Mais lorsque M. Diehl prononça la clôture, le géant du Danube, déjà plusieurs fois cité, se dressa à la tribune de toute sa taille, et s'efforça, avec une éloquence subtile, de justifier aux yeux des Grecs, l'attitude de Tudor Vladimirescu, le Roumain conscient, qui trahit en 1821 les Hétéristes révoltés contre la Porte : thème délicat et thèse audacieuse. Le public athénien, sans se laisser tout-à-fait convaincre, fit au grand historien et homme d'Etat un accueil plus que courtois, lequel enchanta tous les partisans de l'entente balkanique. Car il ne faut pas oublier que ces choses se passaient dans le moment même où se terminait, signe miraculeux de paix et d'union, la Conférence Pan-Balkanique, organisée par M. Papanastasiou, et encouragée, en dépit d'un certain scepticisme régnant surtout au ministère des Affaires Etrangères, par le gouvernement de M. Vénizélos.

Mais nous n'avons décrit, jusqu'à présent, que la façade érudite du Congrès. Derrière cette façade austère, des relations personnelles, des amitiés internationales, se nouaient, ou se renouaient. Il est bon de découvrir des livres, il est beau de revoir des amis, et Euripide a dit, hardiment, que c'est là chose divine. Quelques-unes de ces précieuses amitiés seront, pour beaucoup d'entre nous, le plus rare profit du Congrès.

Mais la grande amie qui nous a tous conquis ou reconquis, c'est la Grèce régénérée et libérée, la Grèce vivante et vibrante de 1930, métamorphosée à ce point que nous ne l'avons reconnue qu'à sa traditionnelle hospitalité. La plupart d'entre nous en étaient restés à la formule de Gaston Deschamps : « La Grèce moderne se compose d'une petite ville, et d'un assez grand nombre de villages. » Or, nous avons vu, du mur de Thémistocle, quatre villes, qui ne font plus qu'une immense cité, aujourd'hui aussi peuplée que Rome ; une immense cité allongée et épanouie depuis la presqu'île du Pirée jusqu'aux flancs de l'Hymette, où une sorte de tentacule atteint presque le vieux monastère de Kaisariani. Nous qui errâmes jadis sur les routes d'Asie, nous avons retrouvé, à quelques kilomètres de l'Acropole, les débris de l'hellénisme cappadocien, groupés autour d'usines toutes neuves où travaillent les gens

de Césarée qui n'ont pas encore eu le temps d'oublier le turc. L'Athènes de 1930 mérite plus que jamais d'être appelée, comme jadis, « Hellados Hellas » la Grèce de la Grèce.C'est une synthèse de toute la race. La catastrophe d'Asie Mineure, comme il y a 25 siècles, la conquête de l'Ionie par les Perses, a produit un fécond amalgame de toutes les tribus grecques. C'est le moment de rappeler que l'incendie de l'Acropole fut comme l'aube du plus grand siècle de l'histoire grecque, et que toujours le miracle hellénique éclate au lendemain d'un cataclysme. Comment ne pas être ému de ces sentiments de joyeuse confiance en l'avenir, que nous sentions partout, et, notamment dans tous les compartiments de l'activité scientifique? Les savants grecs se sont multipliés ; plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui au premier rang de notre armée internationale. Des archéologues comme Sotiriou, Orlandos, Xyngopoulos, sont des maîtres auxquels ont peut, en toute confiance, abandonner l'étude et la publication des monuments de l'art byzantin, que chaque année exhume ou révèle.L'histoire ne compte pas encore tous les travailleurs qui lui seraient nécessaires. Mais les philologues grecs ont cessé de se vouer uniquement à la critique textuelle des œuvres classiques, et des hommes comme Sigalas ou Sykoutres ont acquis, de la langue byzantine, la connaissance précise qui distinguait un Eduard Kurtz. M. Koukoulès, qui nous donnera sans doute la « Vie privée des Byzantins », a déposé sur le bureau du Congrès, le premier fascicule du grand dictionnaire de la langue grecque, en préparation depuis tant d'années. L'Académie d'Athènes vient de prendre l'initiative d'une œuvre indispensable, dont le titre semble modeste, mais qui sera un bienfait pour nos études : un lexique des noms propres de toute la littérature byzantine. (1)

Nous étions, je l'ai dit, près de quatre cents à Athènes.

Presque tous les Etats y étaient représentés. Seule la Suisse, qui compte des archéologues byzantins comme Mlle Van Berchem, spécialiste des mosaïques chrétiennes, ou M. S. Guyer, et des historiens comme M. Albert Vogt, dont le nom

(1) M. Nikos Bees était absent. Cette absence illustre fut unanimement remarquée, unanimement déplorée. Nous avons exprimé ce sentiment général, et rendu hommage à l'excellente revue du *δεύτερος Ἀχιλλεύς*.

est pour nous inséparable de celui de Basile Ier, fondateur de la plus glorieuse dynastie byzantine, seule la Suisse, je le répète et le déplore, n'avait délégué personne. Heureusement, M. Vogt était là. Et nous lui devons en grande partie la réussite d'un vaste projet dont les lecteurs de *Byzantion* ont eu la primeur. En séance plénière, le congrès unanime, et, individuellement, tous les philologues et historiens présents, les Français et les Allemands en tête, ont marqué leur sympathie à l'idée d'une refonte modernisée de l'immense recueil des historiens byzantins. Ce sera, s'il plaît à Dieu, le *Corpus Bruxellense*, caractérisé par ces deux principes : tous les textes seront traduits dans une langue moderne, aucune traduction ne paraîtra sans commentaire. On voit assez ce que l'histoire générale peut et doit gagner à cette entreprise. J'espère que son début coïncidera avec un renouveau d'intérêt pour l'histoire du Sud-Est européen et de l'Orient chrétien, dont l'étude aujourd'hui fait fureur, après avoir fait... horreur aux érudits pendant quelques générations.

Le grand procès en réhabilitation de Byzance, introduit jadis par Rambaud et Schlumberger, est aujourd'hui gagné. A Athènes, la gloire de l'Empire grec fut chantée, je l'ai dit, en toutes les langues. Nous y avons vu notamment, à côté des savants hellènes, les Slaves des Balkans venus presque en foule et un imposant contingent roumain, toujours dominé par la stature et le prestige de N. Iorga.Nous avons vu fraterniser M. Zlatarski, le grand annaliste de la grande Bulgarie, avec l'historien de la Roumanie, de Byzance, des dernières Croisades et de l'Empire ottoman, Iorga, trois fois cité — mais il le faut citer toujours — avec Ernest Stein, qui, depuis la mort de Gelzer et de Seeck, est en Allemagne comme le Mommsen de la Nouvelle Rome, avec les illustres Français, qu'il suffit de nommer pour en faire l'éloge : Ch. Diehl, notre maître à tous, qui présida avec autorité la séance décisive, G. Millet, qui revit avec émotion, dans Mistra, la Pompéi byzantine, le portique où rêva, dit-on, le despote Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople.

C'est sous ce portique de la gracieuse *Pantanassa* aux absides festonnées, que gardent, comme des sentinelles, de sveltes cyprès, face à la plaine de Sparte où moutonne un troupeau d'oliviers, que M. Heisenberg, héritier de Krumba-

cher et de la *Byzantinische Zeitschrift*, scella, pour ainsi dire, la plus heureuse des réconciliations, en faisant devant le maire de Lacédémone l'éloge des coryphées de la science française. Sur ce banquet spartiate planait l'ombre de Goethe, qui — inspiré, dit-on, par la *Chronique de Morée* (1) — choisit ce contrefort du Taygète pour célébrer les noces de Faust et d'Hélène, de la pensée médiévale et de la beauté grecque.

Il m'est doux, à moi Belge d'ajouter que j'ai rencontré, dans Athènes comme dans Sparte, le plus enthousiaste accueil, lorsque j'ai offert aux descendants des vaincus de 1204 la collaboration pacifique de mes compatriotes, en expiation de sanglants mais chevaleresques exploits de ceux-là qui prirent Constantinople et « conquirent la Morée » —

Henri GRÉGOIRE.

Il sera rendu compte en détail, dans la Chronique de *Byzantion*. VI, 2, de ce brillant congrès d'Athènes. Nos lecteurs voudront bien se contenter de cet article d'« impressions »,auquel nous ajoutons ci-après quelques précisions d'ordre technique. Nous les renvoyons d'ailleurs aux comptes rendus de Mlle G.Rouillard (*Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, janvier 1931, pp. 3-10 (cf. ibid., pp. 11-17, notre note sur le *Corpus Bruxellense*) ; du P. V. Grumel, dans les *Echos d'Orient*, janvier-mars 1931, pp. 96-100 ;et aux deux admirables articles, vivants, instructifs, pittoresques, du P. de Jerphanion, dans *Orientalia christiana*, novembre 1930, pp. 122-131, et *Etudes*, 5 février 1931. Tous ces auteurs sont d'accord sur un point : le Congrès d'Athènes fut un immense succès, et ce succès est dû surtout aux organisateurs, et à la nation hellénique tout entière, qui s'intéressa passionnément à ces premières assises byzantinologiques tenues sur le sol grec. Nous devons tous exprimer notre gratitude au président, M. Simos Ménardos, professeur à l'Université, secrétaire général de l'Académie, aux vice-présidents M. M. D. Pappoulias et A. Bénakis, et à l'actif secrétaire général M.Anastase Orlandos. Il n'y eut pas une faute dans la préparation, pas une erreur dans l'exécution du programme matériel ou du programme scientifique. Les excursions, qui ne furent pas simultanées, comme on l'avait pensé, mais successives, ont été célébrées par nos plus austères confrères en des termes véritablement lyriques. Celle de Monemvasie-Mistra, favorisée d'un temps frais et même de quelques ondées qui colorèrent merveilleusement le paysage moréote, porta l'enthousias-

(1) Ou —selon une récente révélation de l'historien hongrois, M. Moravcsik — par la Chronique du Pseudo-Dorothée de Monemvasie,

me à un point dont l'allocution déjà citée de M. Heisenberg, à la gloire de la science française, donnera le plus noble idée, si nos confrères de Munich veulent bien la publier. Elle rappellera la manière de Krumbacher, ce grand « Européen », fondateur de notre discipline. Quant à la visite de Salonique, ce fut, même pour les spécialistes, une révélation. Le P. de Jerphanion s'est fait, dans les *Orientalia christiana*, l'interprète de tout le Congrès en félicitant non seulement les archéologues grecs de leurs récentes découvertes, dont la plus belle est celle de la mosaïque absidiale d'Hosios David, mais encore les intelligents restaurateurs de Ste-Sophie,de Ste-Paraskevi, de St-Georges, de St-Démétrius.

Le Congrès d'Athènes nous a permis de saluer la « renaissance byzantine »qui se manifeste dans tous les pays, et surtout en Roumanie et dans les pays slaves. Depuis le dernier congrès, la Tchécoslovaquie s'est distinguée par la création d'une revue qui, elle au moins, ne fait double emploi avec aucune autre. C'était sans doute à la jeune école historique de Prague qu'il appartenait de fonder ce « bulletin de correspondance » entre byzantinistes purs et slavisants qui s'appelle les *Byzantinoslavica*. L'abbé F.Dvornik, l'un de ses directeurs, fut l'une des personnalités les plus représentatives du Congrès. Nous attendons beaucoup, pour assurer définitivement la liaison entre les deux domaines, de l'érudit à la pensée et au style si clairs, qui a mis au point une fois pour toutes l'histoire des rapports entre Byzance, Rome et les Slaves au IXe siècle. Et puisque nous parlons liaison et rapprochement, citons avec éloge et gratitude l'activité des savants catholiques qui se consacrent à l'étude du monde « orthodoxe », méritant ainsi la reconnaissance des Églises d'Orient. L'Institut pontifical des Études orientales, représenté par le P. de Jerphanion et par l'abbé Hausherr,les Assomptionnistes de Kadi-Köy s'étaient faits à Athènes les « apocrisiaires » de Rome et de Byzance. De plus en plus, leurs organes, les *Orientalia christiana* et les *Echos d'Orient* (1), se transforment en revues vivantes, actuelles, originales, et, en les lisant, personne ne songe à regretter cette multiplication prodigieuse des périodiques byzantins, qui ne serait un danger que si leurs directeurs, au lieu de suivre leur voie particulière, imitaient servilement des types consacrés. Mais le byzantinisme est plus loin que jamais de se « figer dans l'hiératisme ».

H. G.

(1) Il sera question dans la *Chronique* de la grande entreprise des Assomptionnistes, la refonte de l'*Oriens Christianus*, dont notre éminent collaborateur, le P. V. LAURENT, est le grand ouvrier.

NIKOLAJ MICHAJLOVIČ BĚLJAEV

Un terrible accident coûta la vie à un jeune byzantiniste distingué, Nikolaj Michajlovič Běljaev qui fut tué par un camion, dans une rue de Prague, le 23 décembre 1930.

Né à Petrograd en 1899, il fit ses études secondaires et une année d'études supérieures, dans les établissements scolaires de cette ville. S'étant engagé volontaire dans l'armée, en 1917, il passa quatre ans dans les rangs et participa à toutes les opérations de l'armée « blanche » au Sud de la Russie. Il eut deux blessures et reçut la croix de saint-Georges.

Ayant gagné Prague en 1922, il y termina ses études supérieures, interrompues en Russie, et acquit le grade de docteur en philosophie. C'est à l'Université Charles de Prague que Běljaev suivit les cours d'archéologie du moyen âge professés par Kondakov. Il s'attacha particulièrement à l'enseignement et à la personne du maître des études byzantines et compta bientôt parmi ses élèves préférés de la dernière heure.

Après la mort du grand archéologue (1925), Běljaev fut du groupe de ses anciens auditeurs et admirateurs qui fondèrent le « Seminarium Kondakovianum ». Il y remplit les fonctions de secrétaire, depuis l'inauguration de cet Institut jusqu'à sa mort.

C'est au sein du « Seminarium » que Běljaev déploya une activité remarquable. Il fut rédacteur de l'édition posthume de plusieurs œuvres importantes de Kondakov, dont la monumentale « Icone Russe », en train de paraître. Il dirigea la publication des « Recueils » annuels du « Seminarium » et la collection « Zographica », et fit, en outre, de nombreuses communications scientifiques aux réunions des membres du « Seminarium ». — C'est comme délégué de cet établissement qu'il participa aux travaux des Congrès byzantins de Belgrade et d'Athènes.

Plein d'enthousiasme et d'énergie, il profita de tous ses loisirs pour entreprendre des voyages d'études, souvent prolongés, dans les pays balkaniques. Ceux qui connaissent les conditions matérielles de pareilles excursions archéologiques, les moyens pécuniers limités dont disposait Běljaev et sa santé précaire, rendront un juste hommage à son courage et à son dévouement pour la science.

Si courte que fut la carrière scientifique de Běljaev, il nous laissa une série d'études qui témoignaient de ses connaissances solides dans le domaine de l'archéologie byzantine et d'une excellente méthode de travail qu'il devait à Kondakov. Je relève les titres des plus importants de ses articles, parus en russe, en français et en tchèque.

1. *Les ornements du costume au Bas-Empire et à Byzance.* (Mélanges Kondakov, Prague, 1926). (En russe).

2. *L'Annonciation. Un nouveau monument de peinture d'icones grecque.* (*Recueil du* Seminarium Kondakovianum. I. Prague, 1927). (En russe).

3. *L'argenterie byzantine du trésor de Perescepina* (Arta şi Arheologia, I, 2. Bucarest, 1928). (En français).

(4) *Les miniatures du tétraévangile grec de* 1232 (Mélanges Bidlo. Prague, 1928). (En tchèque).

5. *Essais sur l'archéologie byzantine.* 1. *La fibule à Byzance.* 2. *Le reliquaire de Chersonèse.* (Recueil du Seminarium Kondakovianum. III. Prague, 1929). (En russe).

6. *L'icone de la Vierge Pelagonitissa* (Byzantinoslavica. II, 2. Prague, 1930). (En russe).

7. *La figuration de l'« Arche d'Alliance » dans la peinture balkanique du XIVe siècle.* (Mélanges Uspenskij, I, Paris, 1930). (En français).

L'archéologie byzantine perd en Běljaev un travailleur pénétrant et dévoué, l'école de Kondakov et le « Seminarium » de Prague, — un de ses animateurs, et ses nombreux amis, russes et étrangers, un excellent camarade.

A. GRABAR.

AUGUST HEISENBERG (1)

August Heisenberg, *geheimer Regierungsrat*, professeur ordinaire de philologie grecque médiévale et moderne à l'Université de Munich, est mort le 22 novembre 1930, d'une fièvre typhoïde contractée au cours de son récent voyage en Grèce, où il avait représenté l'Université et l'Académie bavaroises au IIIe Congrès international des byzantinistes (Athènes, octobre 1930.). Pendant le congrès lui-même, le juvénile sexagénaire nous avait à tous paru plein de verdeur et d'activité. Nous eûmes même, sur divers sujets, avec l'héritier de Karl Krumbacher, de courtoises et vives discussions, car Heisenberg était plus combatif que jamais. Et, à Mistra, il monta d'un pied alerte jusqu'au château de Villehardouin. Dans son discours de la *Pantanassa*, il fut vraiment l'orateur officiel du Congrès. Mais dès lors, Heisenberg couvait le germe de la perfide infection, qu'il n'avait point contractée en Grèce. Au retour, à Salonique, il dut s'aliter. Rentré à Munich, le mal paraissait vaincu, lorsque Heisenberg succomba à une paralysie du cœur. Franz Dölger nous a dépeint, en termes émouvants, la lutte tragique du « palikari » avec Charon.

August Heisenberg, né en Westphalie en 1869, étudia à Munich sous Krumbacher. Il devint professeur d'un gymnase bavarois sans jamais cesser de s'occuper de byzantinologie, et publia successivement des éditions remarquables des écrivains suivants : Nicéphore Blemmydès (1896), Georges Acropolite (1905), Nicolas Mesaritès (1907) ; en 1908, il donnait son grand ouvrage *Grabeskirche und Apostelkirche*, essai de reconstitution des édifices chrétiens de Jérusalem fondé sur une exégèse précise des textes (la thèse principale seule est contestée). Karl Krumbacher mourut prématurément

(1) L'œuvre d'Aug. Heisenberg sera étudiée de plus près dans la *Chronique* de ce volume. Mais *Byzantion*, qui a consacré au regretté directeur de la *Byzantinische Zeitschrift* son tome V tout entier, devait saisir la première occasion de rendre hommage à sa mémoire.

en 1909 : Heisenberg lui succèda en 1910 comme directeur de la *Byzantinische Zeitschrift*, comme chef du *Mittel- und neugriechisches Seminar* de l'Université de Munich (1910), et entra à l'Académie bavaroise des Sciences (1911). En 1914, il publia, en collaboration avec L. Wenger, un de ses meilleurs travaux : son édition des papyrus byzantins de la *Staatsbibliothek* de Munich. Passons sur la « parenthèse » de la guerre, bien que Heisenberg, mobilisé, ait pu faire des études dialectologiques intéressantes au camp des prisonniers grecs de Görlitz. C'est ici qu'il faudrait citer un tableau de la Grèce moderne : *Neugriechenland* (Aus Natur und Geisteswelt, 613. Bändchen), Leipzig-Berlin, Teubner, 1919. 127 pages. Voici la liste de ses dernières publications : *Aus der Geschichte und Literatur des Palaiologenzeit* (1920) ; *Zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion* (I-III, 1922-192), *Armenisch-byzantinische Beziehungen* (1929). Il s'agit dans tous ces travaux, basés sur des textes inédits, de l'histoire politique, administrative, ecclésiastique du XIIIe siècle. Mentionnons encore des travaux concernant l'histoire de l'art,mais fondés toujours sur l'exégèse des textes, notamment des textes hagiographiques : *Ikonographische Studien* (1921) ; *Kreuzreliquiar der Reichenau* (1926).

Heisenberg travaillait activement à cette refonte de l'Histoire de la littérature byzantine, de Krumbacher, qu'on nous promet depuis 30 ans. Sa mort prématurée détruit à cet égard, du moins pour longtemps, nos espérances. Et, à Munich, comme dans les Balkans, où enseignent plusieurs de ses élèves, Heisenberg, professeur vivant s'il en fut, orateur éloquent, sera longtemps regretté. Mais nous avons la garantie qu'au moins sa tâche essentielle sera continuée, avec plus d'énergie que jamais. Grâce à M. Franz Dölger, l'auteur des Régestes et de la *Finanzverwaltung*, l'infatigable artisan du *Corpus der Urkunden*, qui, presque seul, assurait, en ces temps derniers, la publication de la *Byzantinische Zeitschrift*, cet organe indispensable de nos études est certain de connaître toujours le prestige dont il jouit depuis le temps de Krumbacher.

Nous présentons à Mme Aug. Heisenberg, fille de l'illustre philologue Nicolas Wecklein, nos condoléances émues.

Henri GRÉGOIRE.

TABLE DES MATIÈRES

Tome VI, 1 (1931),

H. G. Sir William Ramsay ..... I-VIII

W. M. Ramsay. Phrygian Orthodox and Heretics (400-800 A. D.) 1-35

A. Vogt. Études sur le théâtre byzantin 37-74

M. Laurent. Art rhénan, art mosan et art byzantin ; la Bible de Stavelot 75-98

N. A. Mušmov. Une monnaie d'argent de l'empereur Alexandre 99-100

N. Festa. Longibardos 101-222

C. Osieczkowska. Note sur un manuscrit grec du Livre de Job, nº 62 du Musée byzantin d'Athènes 223-228

G. Ostrogorsky. Das Steuersystem im byzantinischen Altertum und Mittelalter 229-210

N. Radojčić. Die griechischen Quellen zur Schlacht am Kosovo Polje 241-246

H. Grégoire. L'opinion byzantine et la bataille de Kossovo 247-251

V. Laurent. Un sceau inédit du protonotaire Basile Kamatéros 253-272

M. Kmosko. Das Rätsel des Pseudomethodius 273-296

N. Bănescu. Ein ethnographisches Problem am Unterlauf der Donau aus dem XI. Jahrhundert 297-307

Vl. Mošin. Les Khazares et les Byzantins (xᵉ siècle) 309-325

W. G. Waddell. Codex Alexandrinus Aesopi fabularum ... 327-331

G. Vernadsky. « The Tactics » of Leo the Wise and the Epanagoge 333-335

D. Anastasijević. La chronologie de la guerre russe de Tzimiscès 337-342

J. Sajdak. Que signifie *Κυριώτης Γεωμέτρης*? 343-353

V. Laurent. « L'Histoire byzantine » de Georges Pachymère 355-364

W. H. Buckler. Un discours de consulaire sous Justinien. 365-370
P. Skok. Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques 371-378
G. Gerola. L'effige del despota Giovanni Cantacuzeno.... 379-387
R. M. Dawkins. Notes on the study of the modern Greek of Pontos 389-400
R. Vári. Sylloge tacticorum Graecorum 401-403
G. Buckler. A sixth century Botaniates 405-410
Edm. Weigand. Zur Monogrammminschrift der Theotokos-(Koimesis)-Kirche von Nicaea 411-420
W. M. Calder. The new Jerusalem of the Montanists 421-425
R. Goossens. Un résumé d'une Vie, en vers politiques, du pape Léon le Grand 427-432
R. Goossens. Note additionnelle à propos d'un manuscrit perdu de la « Vie de Porphyre » 433-434
P. Peeters, S.J., Quelques noms géographiques arméniens dans Skylitzès 435-440
R. Draguet. La christologie d'Eutychès d'après les actes du synode de Flavien (448) 441-457
A. Wilhelm. Lesefrüchte 459-468
A. Solari.Sulla morte del « Magister equitum » Teodosio 469-476
Is. Lévy. *ΑΡΔΑΦ* 477-479
H. Grégoire. Le Tombeau et la Date de Digénis Akritas .. 481-508
Le IIIe Congrès des études byzantines à Athènes 509-516
Nikolaj Michajlovič Běljaev (par A. Grabar) 517-518
August Heisenberg (par H. Grégoire) 519-520

BYZANTION

Revue internationale des études byzantines,
fondée en 1925 *par* Henri GRÉGOIRE *et* Paul GRAINDOR.

Ce volume est dédié à Sir William **Mitchell** RAMSAY, dont la direction a voulu honorer l'admirable activité scientifique, si utile aux études byzantines.

Il comprend trente-six articles de fond et deux nécrologies. Voici les collaborateurs au fasc. 1 : W. M. Ramsay, A. Vogt, M. Laurent, N. A. Mušmov, N. Festa, C. Osieczkowska, G. Ostrogorsky, N. Radojčić, H. Grégoire, V. Laurent, M. Kmosko, N. Bănescu, Vl. Mošin, W. G. Waddell, G. Vernadsky, D. Anastasijevi , J. Sajdak, W. H. Buckler, P. Skok, G. Gerola, R. M. Dawkins, R. Vari, G. Buckler, Edm. Weigand, W. M. Calder, R. Goossens, P. Peeters, S. J., R.Draguet, Adolf Wilhelm, A.Solari, Isidore Lévy, A.Grabar.

Le fascicule 2 du tome VI, qui paraîtra en octobre 1931, comprendra, comme d'habitude, la chronique, et notamment le premier bulletin *arabo-byzantin*, dû à M. Michelangelo GUIDI et les comptes rendus (1).

Pour tout ce qui concerne la rédaction, prière de s'adresser à M. Henri GRÉGOIRE, Président de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles, 45, **rue des Bollandistes**, à BRUXELLES.

La correspondance relative aux abonnements et à l'administration doit être adressée à Mlle M. HENDRICKX, secrétaire-trésorière, 13, **rue de Berlaimont**, à BRUXELLES.

Prix de l'abonnement : Belgique : 160 fr. belges.
Tome VI (1931) en **deux** fascicules : Étranger : 40 belgas.

(1) Outre quelques articles de fond, dont ceux de MM. F. CUMONT, J. ZEILLER, ZENGHÉLIS, EBERSOLT, et du R. P. DE JERPHANION, qui ont tenu à collaborer aux Mélanges Ramsay.

DES PRESSES DE J. DE MEESTER ET FILS - WETTEREN (BELGIQUE).

1-й экз.

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

TOME VI (1931)

OFFERT A

SIR WILLIAM MITCHELL RAMSAY

BRUXELLES
SECRÉTARIAT DE LA REVUE
rue de Berlaimont, 13
1931

Les auteurs d'articles en langues étrangères sont INSTAMMENT priés de n'envoyer à la Rédaction que des copies dactylographiées.

Les collaborateurs étrangers qui ont l'habitude de transcrire les noms propres sont invités à faire suivre cette transcription de la forme originale entre parenthèses. Cette observation s'adresse plus particulièrement aux collaborateurs de langue slave : l'indication de la forme originale est surtout nécessaire lorsqu'ils emploient l'adjectif dérivé du nom propre. Ex. : *Kazanatenskaja Biblioteca* (Bibliotheca Casanatensis), *Folijskaja dolina* (vallée de *Θολᾶς*).

Pour le russe, nos collaborateurs nous obligeraient en adoptant le système de transcription suivant :

Ц = c ; Ч = č ; Ш = š ; Щ = šč ; Ж = ž ; Ь et И = j ; Х = ch ; Я = ja ; Ю = ju ; У = u ; Ы = y ; І, И et Ѵ = i ; Э, Е = e ; Ъ = ĕ.

Pour le romain, nous avons respecté son orthographe (par ex. : *c* roumain = č), avec cette réserve que, faute de caractères spéciaux, nous avons provisoirement dû remplacer ş par ș.

Afin de donner de l'unité aux citations, nous nous permettons de recommander à nos collaborateurs de se servir des abréviations adoptées par G. MILLET, dans l'immense bibliographie qui figure en tête de ses deux ouvrages, *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile* et *L'École grecque dans l'architecture byzantine*, ouvrages que tous les byzantinistes ont sous la main et où sont citées toutes les œuvres, toutes les revues ou collections les plus importantes. Les noms d'auteurs devront être soulignés deux fois, les titres d'ouvrages ou de revues, une fois.

L'ARCHEVÊCHÉ DE PÉDACHTOÉ ET LE SACRIFICE DU FAON

Lorsqu'en l'année 1900, je parcourus la région du Yildiz-Dagh, ou « Mont des Étoiles » dont le cône puissant domine les hauteurs qui, au nord de Sivas, l'ancienne Sébastée, séparent le bassin de l'Halys de celui du Lycus, je fus surpris de trouver un nombre relativement considérable d'inscriptions chrétiennes dans les villages accrochés aux flancs ou nichés dans les replis de la vaste montagne. La présence de ces monuments de l'Église byzantine dans ce pays reculé s'expliqua lorsque le Père de Jerphanion (1) eut reconnu dans le nom d'un de ces villages, Bedochtôn, celui de Pédachtoé ou Pédachtôn(2),qui devint le siège d'un archevêché autocéphale.

Cet archevêché n'apparaît pas dans l'histoire avant le VIIe siècle. Les actes du VIe concile, celui de 681, portent la signature de *Ἰωάννης ἐπίσκοπος Ἡρακλειουπόλεως δευτέρας Ἀρμενίας*, ceux du VIIe, qui se réunit à Nicée en 787, celle de : *Θεόδωρος ἐπίσκοπος Ἡρακλειουπόλεως ἤτοι Πηδαχθόης* (3). D'autre part, les Notices épiscopales mentionnent à partir

(1) G. DE JERPHANION. *Notes de géographie pontique*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, V, 2e p., pp. 142-144.

(2) La forme «Pedachtoe» est la plus généralement usitée et paraît être primitive, mais on trouve *Πηδαχθόη* dans les notices épiscopales II *κζ'* et X *κδ'* de Parthey (= GELZER, *Ungedruckte Texte der Notitiae* dans *Abhandl. Bay. Akad.* XXI, 3 : Munich, 1900, p. 592, n° 128).Le texte imprimé de la vie d'Athénogène (cf. infra) donne *Φυλαχθόη* mais le *Vaticanus gr.* 819 saec. XI, a f. 513 *ἐν Πηδαχθόνι* (au contraire f. 156° *ἐν Πηδαχθόῃ*) et les *AA. SS.* Juillet IV, p. 219 ont traduit d'après ce manuscrit *Monasterium Pedachtonis*. La forme *Πηδαχθών* paraît être née d'une fausse étymologie qui rattacha le nom au grec *χθών* « terre ». Elle a donné le nom moderne Bédochtôn.

(3) LEQUIEN *Orient christianus*, I, p. 437.

du milieu du VIIe siècle, parmi les archevêchés relevant directement du patriarchat de Constantinople, *ὁ Ἡρακλειουπόλεως ἤτοι Πηδαχθόης* (var. *Πηδαχθῶν* (1), *Πηδαχθώ*, *Φιδαχθόης Φυλαχθόης*) (2). Lequien a déjà supposé que Pédachtoé dut son nom grec d'Héracleiopolis à l'empereur Héraclius, que ses campagnes contre les Perses conduisirent à plusieurs reprises dans ces parages (3), et qui en particulier hiverna avec son armée près de Sébastée au nord de l'Halys en 625 (4).

Aucun document antérieur au VIIe siècle, ni civil, ni ecclésiastique, ne fait mention d'une cité située dans la région du Yildiz-Dagh, et il n'est pas douteux qu'Héraclius a donné le rang de ville, en même temps qu'un archevêque, à un bourg qui s'était formé dans un canton resté longtemps purement rural (5).

Dès lors, nous aurons à nous demander comment cette bourgade a grandi dans l'âpre région montagneuse qui durant toute l'antiquité avait été dépourvue de toute agglomération urbaine. La réponse nous sera fournie par les actes d'un saint de Pédachtoé, gracieuse légende que les vieux bollandistes

(1) Cf. supra p. 521, n. 2.

(2) Les citations des *Notitiae* ont été chassées chronologiquement par le Père de Jerphanion : la plus ancienne est l'Ecthesis du Pseudo-Epiphane (milieu du VIIe siècle),

(3) LEQUIEN, *l.c.* : « Civitas fuit ab Heraclio imperatore appellata, quo tempore adversus Persas bellum gerebat ».

(4) THEOPHANE, a. 6116 p.324,23 De Boor : *Ὁ δὲ βασιλεὺς ἐπισυνάξας τὸν ἑαυτοῦ λαὸν εἰς Σεβάστειαν πόλιν ὥρμησεν καὶ περάσας τὸν Ἅλυν ποταμὸν ἐν ταύτῃ τῇ χώρᾳ διέτριβεν ὅλον τὸν χειμῶνα.* Cf. MURALT, *Chron. Byz.*, p. 281.

(5) L'idée qui se présente d'abord à l'esprit est que *Ἡρακλειόπολις*, que les mss. écrivent parfois *Ἡρακλεόπολις* (Parthey, notice I, n° 75, etc.), désigne Sébastopolis du Pont (Soulou-Seraï), que les inscriptions (*I. G.*, *Res Rom.*, III, 111 : *Σεβαστοπολειτῶν τῶν καὶ Ἡρακλειοπολειτῶν* et les monnaies *Σεβαστ. Ἡρακλεοπ.* HEAD, *Hist. num.* 49) appellent Héracléopolis. Mais cette identitification est impossible, car les notices épiscopales nomment simultanément et distinguent nettement l'archevêché autocéphale d'Héracleiopolis ou Pédachtoé et l'évêché de Sébastopolis, suffragant de Sébastée. D'ailleurs le nom d'Héracléopolis, qui rappelait la dévotion de la cité à Hercule, semble ne pas avoir été conservé par Sébastopolis après la chute du paganisme, et celui d'Héracleiopolis n'apparaît nous l'avons dit, qu'au VIIe siècle.

ont traitée avec beaucoup de dédain (1). Si le récit merveilleux de ce martyre est, comme document hagiographique, d'une valeur plus que douteuse, on peut cependant en tirer des indications précieuses pour l'histoire du Pont (2).

Selon le pieux auteur de cette passion, Athénogène était chorévêque et habitait le monastère de Pédachtoé au moment de la persécution de Dioclétien (3). Le gouverneur Philémarque (4) envoya des soldats pour se saisir de lui, mais ils ne le trouvèrent pas à Pédachtoé et durent se contenter d'emmener à Sébaste dix de ses disciples. Le lendemain, quand le saint rentra dans son couvent, une biche, qui y était nourrie, se jetant à ses genoux, emprunta une voix humaine pour lui annoncer l'arrestation de ses compagnons. Athénogène court alors à Sébaste et accable de malédictions le gouverneur, qui le fait jeter en prison. Le lendemain, les disciples refusant de sacrifier aux idoles, sont torturés et ont la tête tranchée. Athénogène est aussi soumis à divers supplices, mais il obtient d'être ramené à Pédachtoé pour y mourir.

Lorsqu'il s'approcha du monastère, la biche vint à sa rencontre et se prosterna à ses pieds. Il pria Dieu alors qu'il accordât à cette douce bête de ne jamais tomber aux mains des chasseurs, ni elle, ni sa descendance, afin que chaque année elle même et les biches issues d'elle pussent venir offrir un faon pour être consommé en mémoire de lui. Le martyr périt par le glaive et son corps fut inhumé à Pédachtoé. Mais le jour anniversaire de sa mort, le 17 juillet, toujours une biche

(1) AA. SS. Juillet, IV, p. 219.

(2) Le texte grec de cette passion a été publié en 1897 par PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. IV, p. 252-257 . Cf. t. V, p. 401-402. Un résumé en est inséré dans le Synaxaire de Sirmond (*Synax. eccl. Constant.*, éd. DELEHAYE, p. 826, 25 ss.) Il existe aussi de ces actes une traduction arménienne (publiée *Vitae et passiones sanctorum*, I, p. 46-67), que je n'ai pu consulter. — Cf. aussi *infra* p. 524, n. 2.

(3) LEQUIEN et les AA. SS. ont confondu à tort cet Athénogène avec un autre martyr, cité par S. Basile (*De Spiritu sancto* c. 29). Ce saint, contemporain de Clément d'Alexandrie et qui périt par le feu, était l'auteur d'hymnes qu'on chantait dans les offices (cf. SMITH. *Dict. of Chr.biogr.* s.v.) Il n'a rien de commun avec le nôtre.

(4) On ne s'étonnera pas de ne pouvoir trouver ce Philémarque dans la *Prosopographia imperii Romani.*

entre dans l'église où sont déposées les reliques, et au moment où on lit l'évangile, elle conduit jusqu'à l'autel un faon, puis se retire. Le jeune animal est alors sacrifié et mangé par l'assistance dans un festin à la gloire du saint martyr (1).

Que peut-on retenir de cette prodigieuse histoire? Tout d'abord on notera que les Actes donnent à Athénogène le titre de chorévêque, peut-être transmis par l'épitaphe de son tombeau (2), c'est-à-dire qu'il était un évêque rural, chargé des fonctions épiscopales dans les campagnes, tels qu'on les trouve en grand nombre en Asie Mineure, et en particulier dans la région de Sébaste (3). Notre texte hagiographique apporte donc une heureuse confirmation de ce que nous remarquions plus haut : à l'époque païenne il n'y avait pas de ville à Pédachtoé. Les épitaphes chrétiennes de ce diocèse ne mentionnent pas le chorévêque, mais elles nous donnent le nom d'un prêtre (n° 5) et d'un diacre (n° 3) qui faisaient partie de son clergé aux Ve et VIe siècles, car telle est la date de ces inscriptions.

Si la passion grecque nous a conservé ainsi un titre certainement authentique, au contraire, quand elle fait vivre Athénogène dans un monastère, elle transporte au IIIe siècle un état

(1) Le synaxaire de Sirmond, dont le résumé remonte à une recension des Actes différente de celle publiée par Papadopoulos-Kérameus, a mieux conservé la tradition de ce banquet rituel que le texte complet, qui glisse volontairement sur ce point : Le Synaxaire dit *δν νεαρὸν* (lire *νεβρόν*) *θύοντες οἱ συνειλεγμένοι εὐωχοῦνται εἰς δόξαν τοῦ ἁγίου μάρτυρος.* Les actes imprimés ont simplement *ἀναλίσκεται δὲ τὸ μοσχάριον εἰς δόξαν θεοῦ καὶ τῶν ἁγίων μαρτύρων.*

(2) Le Synaxaire de Sirmond décerne à Athénogène le titre d' *ἐπίσκοπος*, mais c'est par une simple négligence du rédacteur. Celui de chorévêque, que nous trouvons dans les Actes (*Οὗτος ἐπὶ Ἀθηνογένης χωρεπίσκοπος τυγχάνων...οἰκεῖ ἐν Πηδαχθόῃ ἐν μοναστηρίῳ*, est confirmé par le vieux martyrologe syriaque, qui note à la date 24 juillet : « Antogonios kurepisqupo » (*Martyr. Hiéron.* ed. DE ROSSI et DUCHESNE, p. LVIII . La comparaison avec le martyrologe hiéronymien au *IX kal. Aug.* (17 Juil. p. 95) prouve qu'il s'agit de notre matyr de Sébaste.

(3) Le Testament des Quarante Martyrs de Sébaste est adressé *τοῖς κατὰ πᾶσαν πόλιν καὶ χώραν ἁγίοις ἐπισκόποις* (KNOPF, *Ausgew. Märtyrerakten*, 1911, p. 117). Cf. GILLMANN, *Das Institut der Chorbischöfe im Orient*, Munich, 1903, p. 33 ss.

de choses postérieur, vrai seulement au moment où écrivait l'hagiographe. Il n'y avait point de monastères dans le Pont, ni en Arménie, à l'époque de Dioclétien. La vie cénobitique fut introduite dans ces contrées par Eustathe de Sébaste au milieu du IVe siècle (1). Les efforts de ce prédicateur ardent de l'ascétisme et ceux de son contemporain moins exalté, S. Basile, amenèrent un développement rapide du monachisme dans cette partie de l'Anatolie. L'inscription d'une *ἀσκήτρια* (no 4) nous fournit un indice que la montagne du Yildiz-Dagh servit de retraite aux anachorètes des deux sexes. Certainement un couvent existait à Pédachtoé au moment où furent rédigés nos actes, et l'on y montrait la tombe du martyr et de ses dix compagnons (2). Nous nous expliquons dès lors le développement de cette modeste bourgade. Il s'est passé ici, avec moins d'éclat, ce qui s'est produit aussi, pour ne citer que cet exemple pontique, à Euchaïta, où la possession des reliques miraculeuses de S. Théodore, en attirant une foule de pélerins, provoqua autour d'un vaste monastère la formation d'une ville (3). La ressemblance s'étend à l'organisation ecclésiastique : Euchaïta comme Pédachtoé, après avoir été gouvernée par un chorévêque, fut élevée au rang d'archevêché autocéphale (4).

Pareillement, de la légende charmante de la biche et du saint, nous retiendrons seulement pour l'histoire ce fait, qu'au moment où vivait l'hagiographe, chaque année, le 17 juillet, jour de la saint Athénogène, une biche et son faon étaient introduits dans l'église et que la bichette, consacrée au martyr, était immolée et consommée par l'assistance dans un repas commun. Manifestement nous avons ici une survivance du

(1) SOZOMÈNE III, 14, 31 : *Ἀρμενίοις δὲ καὶ Παφλαγόσι καὶ τοῖς πρὸς τὸν Πόντον οἰκοῦσι λέγεται Εὐστάθιος, ὁ τὴν ἐν Σεβαστείᾳ τῆς Ἀρμενίας ἐκκλησίας ἐπιτροπεύσας, μοναχικῆς πολιτείας ἄρξαι.*
Cf. LOOFS dans HERZOG HAUCK, *Realenc.* VIII, 3, s. v. Eustathius von Sebaste.

(2) Actes (vers la fin = *Vatic. gr.* 819, f. 156r) : *Ἐμαρτύρησαν δὲ οἱ ἅγιοι ἐν Σεβαστείᾳ ἐπὶ Διοκλητιανοῦ βασιλέως, κατετέθησαν* (var. *ἐτάφησαν*) *δὲ ἐν Πηδαχθόῃ ἐν τῷ μοναστηρίῳ.*

(3) Cf. ANDERSON, CUMONT, GRÉGOIRE, *Inscriptions du Pont*, pp. 212 s.

(4) *Ibid.* 204.

paganisme, et elle ne nous surprendra pas. Dans l'église arménienne, les sacrifices liturgiques d'animaux se sont conservés jusqu'à nos jours (1), sinon à l'intérieur des sanctuaires du moins sous leur porche, et dans le Pont, les banquets sacrés sont toujours en usage,aux jours de fêtes,dans les anciens lieux de culte. Près d'Amasia, sur la montagne où s'élevait le temple de Zeus Stratios, les paysans du voisinage s'assemblent encore au mois de Mai, égorgent poules et moutons et festoyent joyeusement en l'honneur du prophète Elie successseur du roi de l'Olympe (2). Sur la cime même du Yildiz Dagh, autre endroit sacré, les villageois d'alentour se réunissent encore, m'a-t-on raconté, annuellement au cœur de l'été pour y faire bombance (3).

Mais les textes de l'église arménienne relatifs au *matal* ou sacrifice sanglant parlent exclusivement, que nous sachions, d'animaux domestiques, bœufs, moutons ou volaille (4), et il n'y est jamais question de gros ou de menu gibier. La coutume dont les actes d'Athénogène nous ont transmis le souvenir, offre donc un intérêt spécial. Elle rappelle les immolations de cervidés que les chasseurs offraient à la déesse protectrice des animaux de la forêt, à la *Πότνια θηρῶν*, qui assurait la multiplication du gibier, qu'on l'appelât Artémis, comme les Grecs, Mâ avec les Cappadociens, ou Anaïtis avec les Mages perses.Lorsque Xénophon fonda à Scillonte un culte d'Artémis, à l'imitation de celui d'Éphèse (5), il voulut qu'aux jours de fête on organisât une vaste battue à laquelle participait tout le voisinage. On prenait des sangliers, des chevreuils et des cerfs, dont la dîme était sacrifiée à la déesse, et chacun recevait sa part des victimes. Dans les temps anciens une chasse sacrée, qui se terminait par une grande chère, a sans doute rassemblé aussi les campagnards du Pont autour

(1) Les textes arméniens relatifs à ces sacrifices ont été réunis et traduits par CONYBEARE, *Rituale Armenorum*, Oxford, 1905, p. 65 ss. cf KYRIAKIDÈS, *Θυσίαι ἑλάφου*, *Byzantion* VI, p. 741.

(2) Cf. mon *Voyage archéol. dans le Pont*, p. 173.

(3) *Ibid.* p. 233 ; cf. p. 283 ce qui est dit de Tchermik.

(4) Cf. CONYBEARE, l. c.

(5) XENOPH., *Anab.*, V, 3, 8 ss. Sacrifice de cerfs à Artémis en Grèce cf. STENGEL, *Griech. Kultusaltertümer*, 3e éd. 1920, p. 123.

des sanctuaires rustiques de la déesse des fauves. Mais peut-être avait-on appris déjà à nourrir dans l'enceinte sacrée de Pédachtoé, comme plus tard dans le monastère chrétien, des biches qui étaient censées, quand revenait l'été, venir offrir leurs faons à la divinité féconde de la Terre qui faisait reverdir les bois et donnait aux bêtes qui les peuplaient leur progéniture. Des animaux sauvages étaient souvent nourris dans les cours des temples et celui d'Atargatis, à Hiérapolis de Syrie, élevait en liberté jusqu'à des ours et des lions apprivoisés (1).

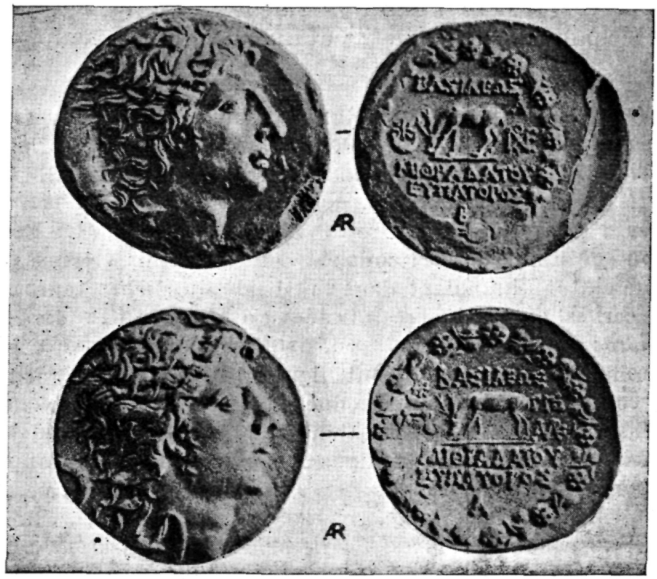


Fig. 1. — TÉTRADRACHMES DE MITHRIDATE EUPATOR

Le caractère religieux du cerf, que les actes d'Athénogène nous aident à préciser, nous est révélé aussi par les monnaies et les petits bronzes de la Cappadoce et du Pont. Mithridate Eupator a émis, en l'année 96, des drachmes et de l'année 89 à 66, une série de tétradrachmes portant sur leurs revers un cerf brou-

(1) LUCIEN, *De dea Syria*, 41.

tant librement imité du monnayage d'Éphèse (fig. 1) (1) : il n'est pas douteux qu'il ait voulu représenter l'animal consacré à la grande divinité chasseresse adorée dans ses États(2).

Une série de bronzes provenant de Cappadoce figurent un aigle perché sur une tête de cerf, de sanglier, de bélier (3). Malgré la prudence qui s'impose pour interpréter les symboles d'une religion que nous connaissons à peine, il semble bien que l'aigle soit ici l'oiseau céleste ou solaire (4), joint aux quadrupèdes de la déesse de la Terre (5). Enfin à Doliché en Comagène, dont le culte se rattache par ses origines hittites à ceux d'Anatolie, Hadad, le dieu de la foudre, figuré debout sur le taureau, a pour parèdre une déesse, qui souvent est supportée par une biche (6). Tout un ensemble de témoignages

(1) WADDINGTON, BABELON, REINACH. *Recueil des Monnaies d'Asie Mineure*, I² (1926) p.14, n° 10, p.17 ss. n° 16 ss. Sur l'origine du type : Th. REINACH *Trois royaumes d'Asie Mineure*, 1888, p. 190, HEAD. *Hist. num.*², p. 502. Cf. aussi *Ibid.*, p. 71 s. pl. III, 27,28 Monnaies d'Ariarathe (X?). Droit : «Buste d'Artémis. R. « Cerf debout » ou « protome de cerf couché » et « Artémis terrassant un cerf » [ou plutôt l'immolant dans l'attitude du Mithra tauroctone].

(2) Le cerf est l'animal sacré de la déesse d'Éphèse, Cf. PICARD, *Ephèse et Claros* 1922 p. 369, 378 ss., 516, et passim. — J'ai publié un bas-relief de Gieuldé en Méonie figurant l'Anaïtis persique représentée, comme l'Artémis éphésienne, debout entre deux biches. — Nous n'avons pas de représentations de Mâ accompagnée de cerfs. mais quels monuments avons nous de son culte en Asie Mineure?

(3) HEUZEY, *Comptes rendus Acad. des Inscript.* 1895, p. 50-53. CHANTRE, *Mission en Cappadoce*, 1898, pl. 24, nos 15-17, 3. Cf p. 155 ; RONZEVALLE, *Mélanges faculté orientale de Beyrouth*, V, p., 1912, p. 226 ss. ; WALTERS., *Bronzes in the Br. Museum* 1899, p. 286, n° 1875 ; DE RIDDER, *Collection De Clercq*, t. III, (Bronzes) p. 257, n° 377 et nos *Etudes syriennes*, 1917, p. 117.

(4) Cf. nos *Etudes syriennes*, p. 57 ss. et *Syria*, 1927. p. 163.

(5) Le même symbolisme paraît être exprimé par des monnaies d'Ariarathe frappées à Gazioura vers 350 av. J.-C. (BABELON, *Perses Achéménides* , 1893, p. 58, nor 389-390) où l'on voit un griffon dévorant un cerf agenouillé. Le griffon est par excellence l'animal solaire. — Dans le bas-relief de Gieuldé cité plus haut Hélios est de même placé au dessus d'Anaïtis. — Le serment des Paphlagoniens (*Inscr. du Pont* n° 66 = DITTENBERGER, *Or.inscr.*,532 = DESSAU *Inscr. sel.*, 3721), *Ὀμνύω Δία Γῆν Ἥλιον* reproduit une vieille formule hellénique.

(6) KAN, *D*, *De Iovis Dolicheni cultu*, 1901, nos 56, 86, 91, 145b ; cf. ce que j'ai noté *Syria*, I, 1920. p. 187 et une plaque de bronze

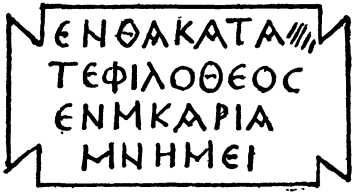
nous apprend ainsi de quelle vénération le cerf était l'objet dans la contrée où les Actes d'Athénogène nous en conservent un dernier souvenir.

***

Il nous reste à publier ici les inscriptions chrétiennes de la région du Yildiz-Dagh, qui ont été l'occasion de cette dissertation d'une longueur peu proportionnée à leur brièveté.

1) *Bedochtôn.* Dans le mur de la chambre des hôtes (*mussafir-oda*)

Dalle de calcaire, H. 76 cm. ; L. 52 cm. ; Ep. 3 cm. Lettres larges et peu profondes (h. 3 ct.) à demi effacées, mais la lecture est certaine. Copiée le 12 mai 1900 comme toutes les suivantes.



sic

Ἔνθα κατά[κει]-
τε Φιλόθεος
ἐν μ<α>καρίᾳ
μνήμει.

2) *Bedochtôn.* Dans l'âtre d'une maison. De l'autre côté de l'âtre se trouvait une autre pierre, dont la croix seule apparaissait, l'inscription étant enterrée.

Dalle de calcaire. H. visible 65 cm. (la partie supérieure est enfoncée dans le sol) ; L. 60 cm. ; H. 20 cm. Caractères profonds et bien gravés (h. 4 cm.).

trouvée en Bulgarie, qui sera bientôt publiée par M. KAZAROV. — Un bas-relief hittite de Malatia en Cappadoce, aujourd'hui au Musée de Constantinople, figure le dieu Teshoub, tenant l'arc et le foudre (l'ancêtre direct du Zeus Dolichénos) debout sur un cerf qu'il conduit au moyen d'une laisse (CONTENAU, *Manuel d'archéol. oreintale*, II, 1931, p. 1002. fig. 697). Il semble qu'a cette époque reculée le cerf fût consacré au dieu mâle, la biche à sa parèdre féminine.

Sous une grande croix :

+ΘЄCICIWA	+ *Θέσις Ἰωά-*
NNȣKATABI	*ννου κατὰ Βι-*
TAΛIANON+	*ταλιανόν* +

La formule *κατὰ* suivie d'un nom propre sert, à partir du Ve et jusqu'au IXe siècle, à introduire un surnom. Henri Grégoire a bien voulu nous communiquer sur ce point la note suivante : « *Κατὰ Βιταλιανὸν* signifie, avec l'ellipse d'un participe, « surnommé d'après Vitalianos ». Les exemples littéraires sont réunis par Jannaris, *Historical greek grammar* § 1591 : *Ἀθανάσιος ὁ κατὰ Ζήμαρχον* (Moschos, 3069 B), *Ἰσαάκιος ὁ κατὰ Βελισάριον* (Malalas p. 494, 3) etc. Le nom qui dépend de *κατὰ* est souvent un nom historique. — Dans notre inscription, on attendrait l'article : *τ ο ῦ κατὰ Β.* Mais on lit sur une croix de bronze de la collection Schlumberger *Μεσεβρίου κατὰ Θεόγνι(ν)* (fin du VIe siècle) (1). Le Vitalianos auquel Joannès emprunte son surnom, doit être le général « comte des Fédérés » qui se révolta en 513 contre Anastase et qui, créé *magister militum* et consul après l'avènement de Justin, fut assassiné en 520 (Bury, *Hist. of the later Roman Emp.*, 2e éd. I, 477 ss. ; II 20 s.) ». Vitalien s'étant posé en champion de l'orthodoxie, on s'explique que son nom ait été populaire jusque dans les églises de l'Arménie.

3) *Bedochtôn*, Grande stèle couchée devant la porte d'une maison.

Calcaire ; la partie inférieure est brisée. H. conservée 74 cm. ; L. 78 cm. ; Ep. 30 cm. Le côté droit de l'inscription est fruste. Lettres irrégulières, h. 3 cm. Copie et photographie.

(1) Cf. *Florilège Melchior de Vogüé*, p. 555. V. aussi *Byzantinische Zeitschrift*, XXVIII p. 14 sqq (Amantos), *Byzantion* VI, p. 467. Après le IXe siècle, les exemples se font rares.

+ *Θέσις Ἰωάννου τοῦ τῆς θεοφιλοῦς [μνήμης διακόνου κ[ατὰ Ἀρμάτιν.*

Sur l'expression *ὁ τῆς θεοφιλοῦς μνήμης*, cf. Kugener, *Traductions syriaques de formules grecques* (dans *Revue de l'Orient Chrétien* 1900) p. 4. — Pour la formule *κατὰ* introduisant un surnom, cf. la note de Grégoire *supra* n° 2. Armatus ou *Ἀρμάτιος* (Suidas s.v.) est le favori de Zénonis, femme de l'usurpateur Basiliskos, qui envoyé par ce dernier comme *magister militum* contre Zénon, s'entendit avec l'empereur, mais celui-ci après l'avoir confirmé dans sa haute charge, le fit assassiner en 477 (Bury, *Later Roman Empire*, 1923, I, pp. 392 s.). La fréquence du nom de *Ἰωάννης* a engagé le diacre Jean à prendre un surnom, comme le Jean de l'inscription précédente, afin de se distinguer de ses nombreux homonymes.

4) *Sariân*. Dans l'âtre de la chambre des hôtes (*mussafiroda*) du village.

Plaque de calcaire, sans aucune sculpture, portant à la partie inférieure une petite inscription dans un cartouche. H. 1 m. ; L. 70 cm. H. des lettres 3 cm.

Θῆσις Μιν<ᾶ> ἀσκητρίας

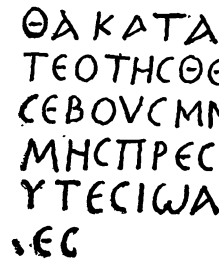
Θησις : la confusion de l'*η* et de l'*ε* est fréquente dans les inscriptions du Pont, cf. n° 5 *Πρεσβύτες Ἰωάννες*.— *Μινᾶ* sem-

ble être pour *Μεννᾶ* (Luc 3, 31. cf. Pape-Benseler, s.v. ; Smith, *Dict. of chr. biog.*, s.v. « Minas ». Mais il est singulier de trouver ce nom masculin appliqué à une femme.

La mention d'une *ἀσκήτρια* est intéressante. Comparer l'épitaphe d'Amasia : *Θέσις Μαρίας ἀσκητρίας στυλίτισας* (nos *Inscr. du Pont*, nº 134) ; Calder, *Monumenta Asiae Minoris*, I,p. 93 nº 174 : = *Suppl. Ep.*, VI, nº 261 Laodicea combusta) : *Μελανίππη ἀσκήτρια τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας τῇ εὐλαβεστάτῃ ἀδελφῇ μου Δόξῃ τῇ σεμνῇ*, où *ἀδελφή* est probablement une sœur au sens spirituel. — Les *ἀσκήτριαι* étaient des femmes, qui faisaient vœu de chasteté (Eusèble, *De martyr. Palaest.* 5 ; p. 919, 11 Schwartz : *Δικαστὴν αὐτοπαρθένους ἀσκητρίας εἰς αἰσχρὰς ὕβρεις πορνοτρόφοις παραδιδόντα*) et qui s'imposaient une vie de privations et d'austérités (Cyrille de Jérus., *Catéchèse* X, 19 ; Migne XXXIII, 686A) : *ἐγκρατὴς εὐλαβεστάτη καὶ ἀσκήτρια*) vivant dans la pauvreté (*Cat. codd. astrol.* VII, p. 225, 29 : *ἐν γυναιξὶ ταπειναῖς ἢ ἀσκητρίαις*), mais elles n'habitaient pas nécessairement un monastère. Un curieux récit de Palladius rapporte qu'un certain Elïe prenant pitié de la situation des *ἀσκήτριαι* d'Athribis, en réunit trois cents dans un grand couvent, qu'il dota généreusement, mais ces femmes de condition diverse, habituées à des vies différentes, se disputèrent continuellement (*Hist. Lausiac.* 35 [Migne XXXIV, 1097C]). Les *ἀσκήτριαι* n'étaient point recluses : S. Nil permet aux moines, dont l'âme n'est plus troublée par aucune passion, *συντυχίας ποιεῖσθαι πρὸς ἀσκητρίας*. Toutefois au VIe siècle elles menaient d'ordinaire la vie commune dans un cloître. Justinien (*Nov.* 59, 4) établit que chaque monastère de Constantinople (*ἀσκητήριον* ; cf. *Code*, I, 3, 46 et 47 : *ἀσκητηρίων ἤτοι μοναστηρίων*) donnera pour les funérailles *ἀσκητριῶν ἢ κανονικῶν μὴ ἔλαττον ὀκτὼ γυναικῶν* qui précéderont le cercueil en chantant, et la même loi s'occupe des sommes qui leur seront versées par l'économe sur les revenus de l'Église.

5) *Yildiz-Keui*. Grande stèle surmontée d'un fronton dans la cheminée d'une maison. La pierre aurait été apportée du cimetière d'*Ak-Sheher*, ainsi que la suivante.

Dalle de calcaire. H. 1m.64 ; L. 78 cm. ; Ep. 23 cm. Lettres irrégulières, mal gravées, h. 6 cm. Le côté gauche de la pierre est engagé dans le mur du fond.

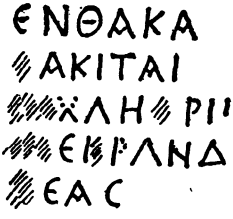


Ἔν]θα κατά-
κι]τε ὁ τῆς θε-
ο]σεβοῦς μν-
ή]μης πρεσ-
β]ύτες Ἰωά-
ν]ες.

Sur la formule *ὁ τῆς θεοσεβοῦς μνήμης* cf. supra n° 3. — Pour la confusion de l'ε et de l'η, cf. n° 4. *πρεσβύτης* est pour *πρεσβύτερος*, plus usité.

6) *Yildiz-Keui.* A la porte de la mosquée :

Dalle de calcaire. H. 62 cm. ; Larg. au moins 1,20 m. ; Ep. 20 cm. La partie supérieure de la pierre, qui est en partie enfouie dans le sol, était occupée par une inscription païenne, qui a été martelée. Au dessous, on a gravé en lettres irrégulères, aujourd'hui à demi effacées :



Ἔνθα κα-
τ]άκιται
. . . . . .
. . . *Ἀνδ-*
ρ]έας

Rome. Franz CUMONT.

HISTOIRES DE SAINT BASILE

DANS LES PEINTURES CAPPADOCIENNES

ET DANS LES PEINTURES ROMAINES DU MOYEN AGE

En 1882 — il y aura bientôt cinquante ans — Sir William Ramsay, voyageant en compagnie de Sir Charles Wilson, passait à Gueurémé. Dans une rapide visite, il devina quelles richesses contenaient les églises rupestres. La décoration et l'iconographie des scènes peintes ne retinrent peut-être pas beaucoup son attention. Mais les inscriptions, par leur nombre et la rudesse de leur langue, excitèrent sa curiosité d'épigraphiste. Il aurait fallu plusieurs jours pour les relever. Malheureusement, il n'était maître ni de son temps, ni de ses mouvements. Il ne put consacrer à Gueurémé que quelques heures d'une matinée. Il copia des inscriptions, dont quatre furent publiées dans une note ajoutée au mémoire de Headlam qui a fait connaître Kodja Kalessi (1).

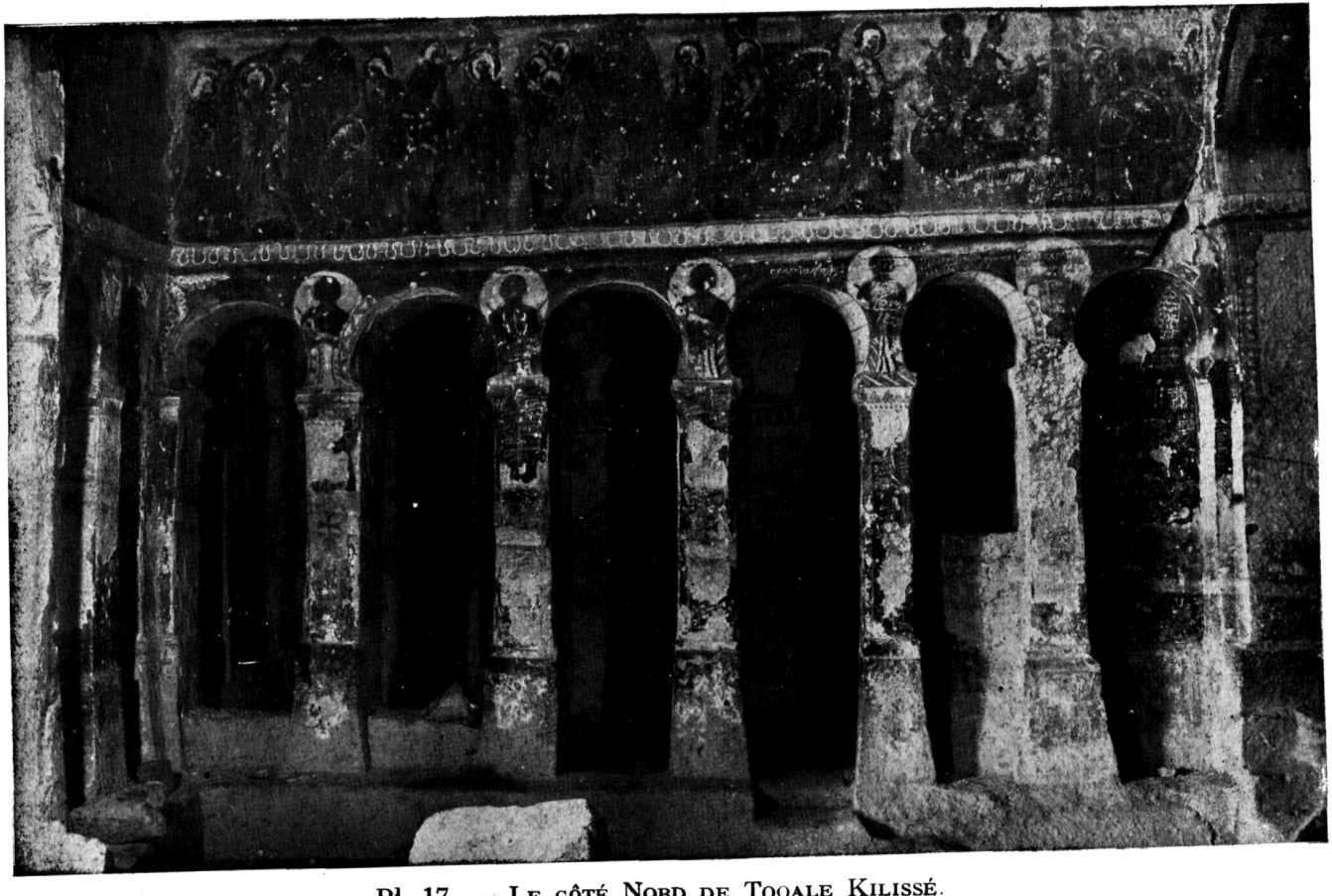
Lorsque nous préparions, il y a quelques années, la publication du deuxième volume de nos *Eglises rupestres de Cappadoce*, où devaient reparaître ces mêmes textes, nous demandâmes à William Ramsay de nous communiquer une reproduction exacte des copies publiées et d'autres encore, s'il en avait à mettre à notre disposition. Il le fit très aimablement, et les copies qu'il nous envoya, en date du 8 avril 1925, constituent, en somme, une série de fac-similés. On y trouve les quatre inscriptions insérées au mémoire de Headlam (dont deux n'y figuraient qu'en minuscules) et une cinquième négligée alors.

(1) Arthur C. HEADLAM, fellow of All Souls' College, Oxford, *Ecclesiastical sites in Isauria (Cilicia Tracheia)*. (*The Society for the promotion of Hellenic Studies, Supplementary papers, n.* 2). London, 1892.

Le nom de l'église d'où provenaient ces textes n'était pas indiqué. Tous ont été copiés à Toqale Kilissé, dans la partie la plus récente, que nous appelons « la nouvelle église », sous les arcatures et sur les pilastres qui occupent le bas des parois, à gauche de l'entrée (1). Ils servent de légendes à des scènes tirées d'une vie populaire de saint Basile faussement attribuée à saint Amphiloque d'Iconium. L'identification de la source, due au Dr. Ph. Meyer, a été rendue publique par M. Hans Rott (*Kleinasiatische Denkmaeler*, Leipzig, 1908, p. 228). En même temps, ce voyageur, qui visita Gueurémé avant nous, donne ses propres copies répondant aux quatre textes de Ramsay-Headlam, plus un cinquième, relevé sur un pilastre de la paroi nord, qui appartient à un second épisode de la même *Vie*.

Nous-même, ayant copié ces inscriptions en 1907, les revîmes dans nos voyages de 1911 et 1912. Un examen attentif nous permit alors d'ajouter plusieurs fragments qui avaient échappé aux précédents visiteurs, et parmi eux deux légendes complètes correspondant à un troisième épisode de la *Vie*. Tous ces textes ont été publiés dans les *Mélanges de la Faculté Orientale* de Beyrouth (t. VI, 1913, p. 324-329, nos 20-29), où nous avons comparé nos copies et nos lectures à celles de nos devanciers. Ils vont être donnés à nouveau dans la deuxième partie de notre tome Ier des *Eglises rupestres de Cappadoce* qui est — depuis longtemps — sur le point de paraître. Plusieurs lectures seront améliorées ; et cet avantage nous le devons en partie aux copies communiquées par Sir William Ramsay. Des cinq textes qu'il a relevés en 1882, un avait disparu en 1911 (mais nous le vîmes incomplet en 1907), trois autres avaient perdu plusieurs lettres dès 1907.

(1) Pour la disposition des lieux et la chronologie des différentes parties de cette église, voir la description et le plan donnés au tome Ier, première partie, de nos *Eglises rupestres de Cappadoce*, p. 262-265, pl. 61. Cette planche a été reproduite dans les *Echos d'Orient*, t. XXX, 1931, p. 10, fig. 4, où elle accompagne notre communication au Congrès byzantin d'Athènes sur *La chronologie des peintures de Cappadoce* : on y trouvera les raisons qui nous font attribuer à la deuxième moitié du xe siècle la décoration de la nouvelle église de Toqale Kilissé.



Pl. 17. — Le côté Nord de Toqale Kilissé.

Nous n'entreprendrons pas de justifier nos lectures, ce travail étant fait ailleurs (1) ; mais voici, brièvement résumés, les épisodes peints à Toqale Kilissé avec les légendes qui les accompagnent.

Premier épisode : *La contestation au sujet de l'église de Nicée* (2). L'empereur Valens ayant attribué aux Ariens l'église de cette ville, Basile intervient et propose de remettre l'affaire au jugement de Dieu : qu'on ferme les portes et qu'on les plombe ; les Ariens prieront trois jours et trois nuits : si les portes s'ouvrent, l'église leur appartiendra. Si, au contraire, elle s'ouvre aux Orthodoxes après une seule nuit de prières, c'est à eux qu'elle sera. Ainsi est fait, et l'événement donne l'église aux Orthodoxes. Tel est le récit du Pseudo-Amphiloque, où l'on reconnaît une imitation de l'épisode célèbre du *Livre des Rois* : la lutte d'Élie contre les prophètes de Baal (*III Reg.*, 18, 21-40).

A Toqale Kilissé, l'histoire occupe tout l'espace compris depuis l'entrée de la nouvelle église jusqu'au premier pilastre de la paroi nord, c'est-à-dire le fond de deux arcatures et les trois pilastres qui les encadrent (pl. 17, à gauche, la partie vue en raccourci). Elle se divise en cinq tableaux, dont il ne reste que des fragments et qui ne sauraient être expliqués n'étaient les légendes peintes au-dessus. Ce sont :

1) Saint Basile devant l'empereur Valens. La légende reproduit le commencement du dialogue entre les deux personnages. Paroles de l'évêque (3) : *Βασιλεῦ Οὐάλεν τεί κακος*

(1) Au passage cité ci-dessus des *Mélanges de la Faculté Orientale* et, pour les dernières améliorations, *Eglises rupestres de Cappadoce*, t. Ier, 2e partie, p. 358-365.

(2) Dans l'édition de COMBEFIS, *SS. Patrum Amphilochii Iconiensis, Methodii Patarensis et Andreae Cretensis Opera omnia*, Paris, 1644, p. 206-211 (*Περὶ τῆς ἀνοίξεως τῆς ἐκκλησίας τῆς ἐν Νικαίᾳ*). Dans la *Patrologia Graeca* de MIGNE, t. 29 (au commencement des œuvres de saint Basile), seulement le texte latin, traduction de COMBEFIS, p. CCCXI-CCCXII.

(3) Nous accentuons (sauf *o* remplaçant *ω*) pour rendre plus facile l'intelligence de ces textes barbares et ajoutons entre parenthèses les équivalences qui pourraient échapper au lecteur.

ἐπῦϊσας ὅτη ἀπέδοκας τὴν ἐκλισίαν τῦ κακοδόξυ Ἀριανούς (comprendre : *τοῖς κακοδόξοις Ἀρειανοῖς*).

2) La prière des Ariens devant l'église fermée. On ne voit plus guère, sous la première arcature, que le sommet de l'église avec les deux légendes suivantes, dont la première n'a pu être complétée que par les copies de Sir William Ramsay (voir pl. 18, état de la peinture en 1911). A gauche de la coupole : *Κὲ βουλοθέτος* (pour *βουλλωθείσης*) *τῆς ἐκλισή[α]ς ὕξατο* (*ηὕξαντο*) *οἱ Ἀριανὺ τρῖς ἡμ[έ]ρας* (1). A droite : *Οὐκ ὐνύγην* (*ἠνοίγη*) *αὐτῦς ἱ ἐκλισία.*

3) Le départ des Ariens déconfits, reconnaissable à la seule légende : *Κὲ μὶ ἐπακουσθέντες οἱ κακόδο[ξοι] τοῦ ἀνυγῖνε* (*ἐ*)*αυτοὺς* (*ἑαυτοῖς*) *ἡ τοῦ Θ*(*εο*)*ῦ ἐκλισία ἐστράφισαν κενύ.*

4) La prière des Orthodoxes : un tableau semblable au second, sous la deuxième arcature. C'est ici surtout que les copies de Sir William Ramsay nous ont été utiles, car nous avons trouvé les légendes réduites à quelques lettres (2). Ce sont : à gauche du dôme : *Ὁ δὲ ἅγιος Βασίλειος συνάξας τοὺς Χριστιανούς* ; à droite : *Κὲ κράξας τὸ Κ*(*ύρι*)*ε ἐλέ*<*λε*>*ισον* [*ἀνή*]*γισαν* (3) (*ἠνοίγησαν*) *ἱ πύλες τῆς ἐκλησήας.*

5) Vraisemblablement, l'action de grâces après le miracle accompli. On voit le saint debout, avec plusieurs autres personnages. Le groupe est sur le pilastre d'angle, débordant sur le côté nord, où se lit le commencement de deux lignes : légende dont le sens ne peut être rétabli que de façon très hypothétique : *Ὁ δὲ ἅγ*[*ιος Βασίλειος, ἠνοιγμένων* (?)]*τον πν*[*λῶν ηὕξατο τῇ Θεῷ* (?)]

Deuxième épisode : *La rencontre de Saint Ephrem et saint Basile* (4). Ephrem, désireux de voir saint Basile, vient à Césarée et entre à l'église au moment où l'évêque prêchait.

(1) Le mot était écrit par distraction : *HMCPAC*.

(2) Voir l'état de la peinture en 1911, dans nos *Eglises rupestres de Cappadoce*, 2e album, pl. 76, n° 1.

(3) Nous corrigeons ainsi la copie inédite de Sir William, qui porte pour les trois premières lettres : *ΔΗΨ*. Cette copie est la dernière qui nous ait été communiquée : la suite, sur la paroi nord, n'a pas été relevée.

(4) Dans l'édition de COMBEFIS m. 202-206 (*Περὶ τοῦ ἁγίου Ἐφραὶμ τοῦ Σύρου*). Dans MIGNE, PG, t. 29, p. CCCX-CCCXI.

Pl. 18. — L'Église de Nicée, dans les peintures de Toqale Kilissé.

(Aquarelle de T. Ridolfi, d'après une photographie.)

Il se tient au fond, dans la foule. Mais Basile, qui ne l'a jamais vu, le reconnaît, lui envoie son archidiacre l'appeler par son nom et l'inviter à entrer dans le sanctuaire. Ephrem refuse humblement et après la cérémonie, vient trouver Basile à la sacristie où il est ordonné diacre par lui. Cette histoire rappelle encore des faits connus. On pense, en la lisant, à la rencontre de saint Paul et saint Antoine qui, ne s'étant jamais vus, « propriis se salutavere nominibus » (1).

A Toqale Kilissé, l'épisode se déroulait en plusieurs tableaux, dans la partie gauche de la paroi nord, sur les piliers et sur des cloisons, aujourd'hui détruites, qui aveuglèrent, à une certaine époque, les arcades (voir pl. 17). Il devait s'étendre jusqu'à la quatrième arcade où était réservé un passage entre le vaisseau principal et la chapelle latérale. On y voit encore les trous de scellement d'une grille ou d'une porte de faible hauteur. Sous les autres arcades se reconnaissent les amorces des cloisons. Mais leur disparition et les dégradations sur la face des piliers rendent impossible une reconstitution des divers tableaux. Nous avons seulement vu, en 1907, sur le premier pilier, quelques vestiges du personnage d'Éphrem, vêtu de blanc (2), et au-dessus la légende : *Κύρι(ε) Ἐφρὲμ καλῆ σε ὁ ἀρχιεπήσκοπος · ἴσελθε ἠς τὸ θυσηαστήρηον.*

Les piliers suivants ne portent que des architectures faisant cadre aux personnages peints sur les cloisons. Il semble qu'on puisse y reconnaître le ciborium de l'église et la sacristie.

Troisième épisode : *La pécheresse pardonnée* (3). Une femme, ayant écrit sa confession sur un papier qu'elle a scellé d'une bulle de plomb, l'apporte à saint Basile et lui demande d'obtenir de Dieu son pardon. L'évêque se met en prières. Le

(1) S. JÉRÔME, *Vita s. Pauli primi eremitae*, c. 9. Dans MIGNE, PG, t. 23, col. 25.

(2) En 1911, la chute d'un nouveau morceau de l'enduit a fait disparaître ces derniers vestiges ne laissant plus subister que la légende. C'est l'état représenté par la planche 17.

(3) Dans l'édition de COMBEFIS, p.215-220 (*Περὶ τῆς ἁμαρτωλοῦ γυναικὸς τῆς ἀφεθείσης τὰς ἁμαρτίας διὰ προσευχῆς τοῦ ἁγίου Βασιλείου*). Dans MIGNE, PG, t. 29, p. CCCXIII-CCCXIV.

lendemain, on ouvre le papier et tous les péchés se trouvent effacés à l'exception d'un seul, le plus grand. Pour celui-là, Basile envoie la pécheresse à saint Éphrem, qui se récuse. Elle revient à Césarée et rencontre le cortège funèbre de l'évêque : Basile était mort ! Désespérée, elle jette le papier sur le corps du saint. Un diacre s'en empare, fait sauter la bulle, et trouve la feuille toute blanche : le reste de la confession était effacée ! Encore une histoire empruntée, car un fait très semblable se lit dans la vie de saint Jean l'Aumônier par Léonce de Chypre (1).

A Toqale Kilissé, l'épisode occupait la partie droite de la paroi nord, à la suite de la porte (voir pl. 17). La première arcade, comme celles de l'autre côté, avait été bouchée par une cloison qui a disparu (2). C'est là probablement qu'était peinte la première partie de l'histoire : la pécheresse devant saint Basile. Mais la dernière arcade, qui a toujours été aveugle, a pour fond le plein du rocher. En cet endroit, l'enduit est conservé et les peintures seraient en bon état si une multitude de visiteurs ne les avaient criblées de signatures, de dessins et d'inscriptions. En outre, elles sont très tournées au noir et très enfumées, en sorte que nous avons dû renoncer à les photographier. Mais voici la description de notre carnet : on y reconnaît trait pour trait le miracle du Pseudo-Amphiloque. Au premier plan, le corps de saint Basile étendu sur une civière) ; par derrière, le diacre regardant le papier et deux groupes de personnages serrés ; dans le fond, deux grands chandeliers, celui de gauche séparant les deux parties de la légende.

La femme devait être prosternée en avant ou à gauche, sous la portion de la légende qui la concerne, mais son image a disparu. Voici le double texte qui explique la scène. A gauche, paroles de la femme : Ὀψέ σε (sous-entendre : εὗρον) ἅγιε τοῦ

(1) Voir dans MIGNE, PL, t. 73, col. 380-382 (traduction de LÉONCE DE CHYPRE par ANASTASE le bibliothécaire, sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin).

(2) Mais, ici, dès l'origine, l'arcade n'était pas entièrement ouverte. On peut voir sur la photographie qu'un chancel réservé dans le roc la fermait à mi-hauteur. Il a subsisté quand la cloison a péri, mais il ne porte plus aucune trace de peinture.

Θ(εο)ῦ, κράζουσα ἰ γυνὶ κὲ λέγουσα (1). A droite : *Κὲ ἠς τὸν διάκονο[ν] κρατίσας τὴν χάρτην κὲ ἀποβουλόσας ἶπεν · γ[ύ]νε τή κλέεις ; ἄγραφο ἐστην ἰ χάρτ[η] σου.*

La présence de ces histoires ne saurait surprendre dans une église de moines basiliens, qui très probablement était dédiée à saint Basile (2). Il est assez naturel aussi qu'elles aient été empruntées au récit du Pseudo-Amphiloque. Car, par son caractère populaire, par sa langue incorrecte, par le nom sous lequel on la mit en circulation, cette *Vie* semble devoir son origine aux milieux peu lettrés des monastères anatoliens. On ne se tromperait peut-être pas en affirmant qu'elle fut rédigée par un moine de Cappadoce ou de Lycaonie.

Outre Toqale Kilissé, une autre église rupestre, à Balkham Déréssi, près d'Orta Hissar (sud-est de Gueurémé), contient des scènes tirées de la même source. On y voit *le baptême de l'hébreu Joseph et de sa famille par Basile mourant, la mort* et *les funérailles de saint Basile* : ce sont les derniers paragraphes du Pseudo-Amphiloque (3)

***

On trouvera peut-être plus surprenant de rencontrer quelqu'une de ces scènes en une peinture romaine du moyen âge. C'est pourtant ce qui vient de se produire, il y a peu d'années, au temple dit de la *Fortuna virilis*.

Ce temple ionique, rendu récemment à sa forme primitive, et qui, avec l'église de *Sancta Maria in Cosmedin* et la petite

(1) La phrase semble incomplète, mais notre carnet n'indique pas de lacune à la fin. Dans le PSEUDO-AMPHILOQUE : *ἤρξατο κράζειν κυλιομένη ἐπὶ τοῦ ἐδάφους καὶ ἀπομαχομένη τῷ ἁγίῳ καὶ λέγουσα · οἴμοι ἅγιε τοῦ Θεοῦ.....* suit un long discours.

(2) Nous le concluons du fait que les images du saint y étaient multipliées de façon anormale. Il y en avait deux dans la nef, dont une très en vue, sur un des maîtres piliers en avant du sanctuaire, et une troisième, au centre de l'abside principale, juste au-dessus de l'autel, seule figure de saint au milieu de scènes de la Passion.

(3) Dans MIGNE, PG, t. 29, p. CCCXIV-CCCXVI.

rotonde appelée « temple de Vesta », forme un des ensembles les plus suggestifs de Rome, était devenu église à une date inconnue. Par une inscription aujourd'hui perdue, mais copiée au XVIe siècle, nous savons qu'elle était dédiée à la Vierge Marie et que, sous le pape Jean VIII (872-882), elle fut décorée, de haut en bas, de peintures nombreuses et variées, par un pieux donateur, « gloire de l'Italie », Stephanus, aidé en ses libéralités par sa femme et ses enfants (1).

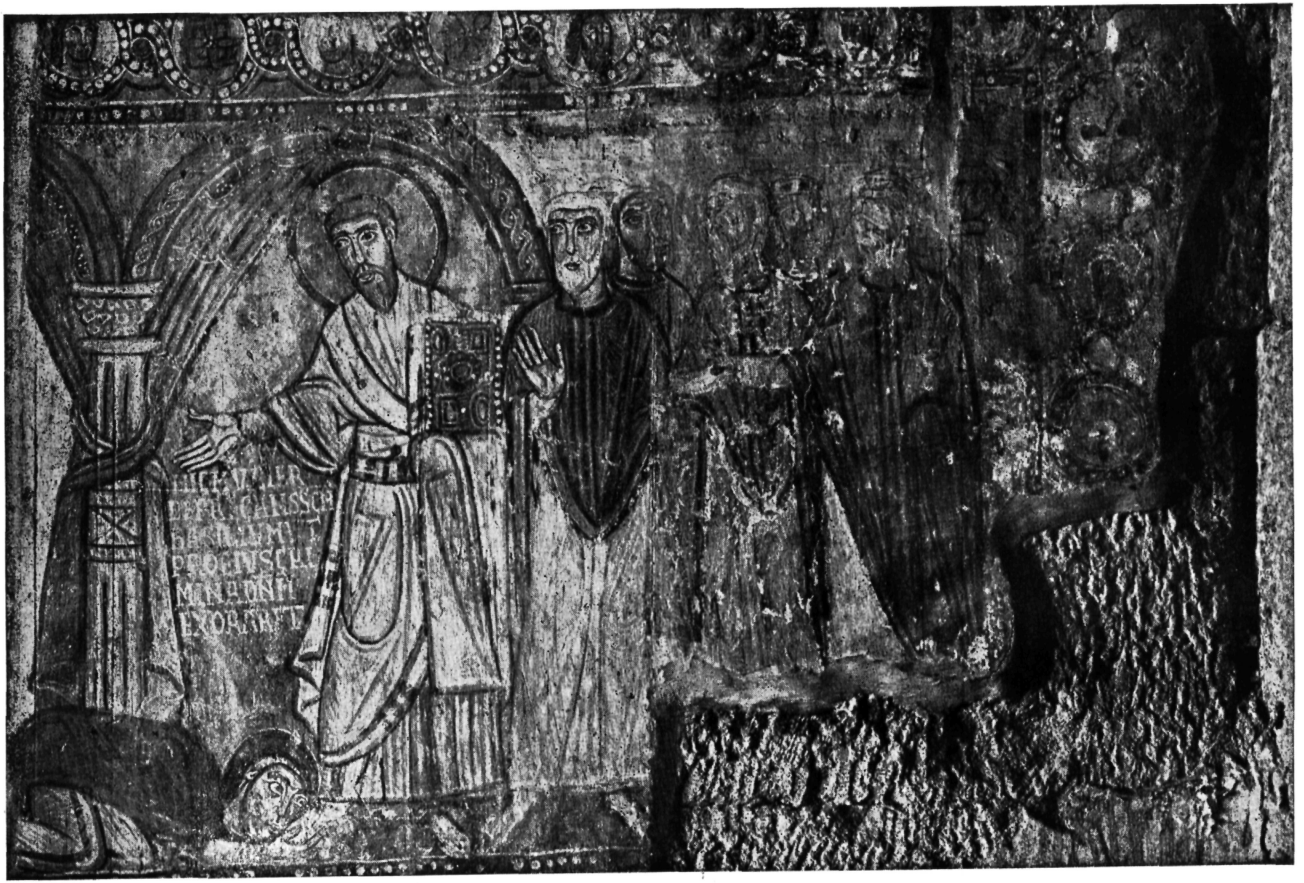
L'église, qu'il faut identifier avec *Sancta Maria de Gradellis* est plusieurs fois nommée aux XIIe, XIIIe, XIVe siècles (2) A la fin du XVe siècle, elle commence à être appelée du nom qu'elle gardera jusqu'à ces dernières années : *Sancta Maria Aegyptiaca*, peut-être à cause de scènes tirées de l'histoire de saint Zosime et sainte Marie Egyptienne qui se voyaient

(1) C'est ainsi que nous comprenons les vers :

Virginis in variis radiat domus alta figuris
Quae Dominum castis visceribus tenuit,
Cuius amore pius Stephanus cum coniuge fretus
Cum genitisque pium quod nitet auxit opus.
Nobilis, ingenuus, doctissimus, integer, almus,
Aethereum est et erit culmen is Ausoniae,
Praesulis octavi nunc tempore iure Ioannis.
. . . . . .

D'autres (par exemple HUELSEN, *Le Chiese di Roma*, Florence, 1927, p. 336-338) ont cru que le texte se rapportait à la fondation même de l'église ; mais les mots « *pium.... auxit opus* », comme l'a fort bien remarqué M. MUÑOZ (*Il restauro del tempio della « Fortuna virile »*, Rome, 1925, p. 13), ne permettent pas cette interprétation. En outre, une fenêtre qui n'est pas primitive et qui porte, à l'extérieur, un encadrement sculpté du haut moyen âge, a été bouchée pour faire place au décor peint de Stephanus. On ne saurait douter qu'elle ait été ouverte avec plusieurs autres, pour donner du jour, lors de la transformation du temple en église : cette transformation est donc antérieure à Stephanus. M. MUÑOZ voit dans le premier vers une allusion à des images préexistantes et multiples de la Vierge auxquelles Stephanus aurait ajouté sa propre décoration. Mais le génitif *Virginis* dépend de *domus* non de *figuris* et le vers décrit l'état de l'église une fois les embellissements accomplis. L'épithète « *domus alta* » n'est pas du remplissage : le vaisseau frappe par sa hauteur, et les restes du décor de Stephanus s'étendent presque jusqu'au sommet des parois.

(2) HUELSEN, *loc. cit.*



Pl. 19. — La pécheresse aux pieds de saint Basile.

(Temple de la *Fortuna Virilis*).

sur la paroi droite. En 1566, elle fut donnée à la « Congrégation des Arméniens » et leur appartint jusqu'à sa suppression en 1912.

En 1571, une restauration importante changea complètement son aspect et l'habilla, comme tant d'autres églises romaines, à la mode nouvelle. Les images qui, sur un enduit de plâtre, couvraient les murs de l'antique cella furent soigneusement repiquées et remplacées par un décor nouveau. En fait, là où ce travail a été exécuté, elles ont si bien disparu que rien n'en a été retrouvé. Mais quatre pilastres, ajoutés à l'intérieur pour soutenir un arc médian et l'arc de tête d'une abside postiche, furent simplement appliqués aux murailles sans qu'on prît la peine, en cet endroit, de toucher aux peintures.

Lorsque, sous la direction de M. Antonio Muñoz, la surintendance des Monuments de Rome entreprit de rétablir l'édifice en sa forme première, les pilastres furent démolis et par derrière apparurent,sur quatre longues bandes verticales, des fragments d'une décoration peinte dont la majeure partie, nous le dirons tout à l'heure, paraît appartenir à Stephanus.

C'est là, derrière le pilastre de gauche portant l'arc du santuaire, qu'était peinte la scène figurée sur notre planche 19. M. Muñoz qui a décrit de façon précise les travaux de restauration et l'état actuel du monument, ne paraît pas avoir exactement compris cette image. Sans expliquer à quel épisode il fait allusion, il voit, dans la femme prosternée aux pieds de Basile, « la fille du sénateur Proterius » et, comme interprétation, il se borne à cette phrase : « Un'iscrizione al disopra ci da la spiegazione delle scena : *Hic mulier deprecans scm Basilium ut pro eius crimina Dominum exoraret.* » (1).

Il y a bien, dans le Pseudo-Amphiloque, l'histoire d'une fille de Proterius qui, victime de maléfices, recourt à l'assistance de Basile (2), mais la légende latine de l'image ne s'applique pas à elle, et l'on s'attendrait, si c'était d'elle qu'il s'agissait, à voir figurer l'acteur principal de l'aventure,

(1) Muñoz, *Il restauro*....., p. 40.
(2) Dans Migne, PG, t. 29, p. CCCVII-CCCIX.

c'est-à-dire le jeune homme, son complice, qui a fait un pacte écrit avec le démon (1).

Certainement, le lecteur a reconnu dans cette peinture la première partie de l'histoire de *la pécheresse pardonnée* : la scène même qui manquait à Toqale Kilissé ! Le récit du Pseudo-Amphiloque y est traduit avec une fidélité surprenante. Voici comment eut lieu la rencontre (2) : *Praevidens vero tempus aptum, quando sanctus Basilius solitus erat orationis causa ad ecclesiam accedere, praecurrens subito, jactavit chartam illam ante pedes ejus, et prosternens se ante faciem ejus dicebat.....* Or dans la peinture, nous voyons Basile se diriger vers une double arcade d'où pend un voile : c'est, à n'en pas douter, la porte de l'église que le peintre a faite double — ce dernier détail est de fantaisie, mais le voile pendant, et roulé autour de la colonne, est le moyen habituel de désigner une porte (3). La foule qui le suit est son clergé : on reconnaît des prêtres à leur pénule : c'est que l'évêque vient à l'église *orationis causa*. C'est pour la même raison qu'il porte un livre ; car il ne faut pas y voir l'attribut ordinaire des figures isolées d'évêques : dans une scène animée, il n'aurait pas de raison d'être. Ici, il est réclamé par un détail du texte.

Vraisemblablement, si le décor romain nous était parvenu dans un état moins fragmentaire, nous trouverions, à la suite de cette scène, une image répondant à celle qui est

(1) C'est le pacte passé par le jeune homme et rompu par la prière de saint Basile qui fait le sujet de l'épisode. Aussi celui-ci est-il justement intitulé dans la traduction de Combefis : *Chirographum magicum daemoni extortum.*

(2) Nous suivons ici une vieille version latine pour une raison qui sera expliquée tout à l'heure.

(3) Dans les cycles archaïques de Cappadoce, la servante qui assiste à la scène de la Visitation est debout sur le pas d'une porte où l'on voit le même rideau, enroulé de la même façon autour de la colonne qui encadre la baie (voir *Eglises rupestres de Cappadoce*, pl. 29, n° 4 ; 35, n° 4 ; 65, n° 1). La même servante, avec le même rideau, mais disposé un peu différemment, se voit à Rome, à Sant' Urbano alla Caffarella, dans la scène de l'Annonciation (R. VAN MARLE, *La peinture romaine au moyen âge*, Strasbourg, 1921, pl. XXXI ; croquis dans MILLET, *Iconographie de l'Evangile*, p. 80, fig. 28).

conservée à Toqale Kilissé (1). Mais le hasard a voulu qu'en chaque monument une moitié de l'histoire ait péri. Et ce ne fut certes pas une des moindres surprises de notre carrière d'archéologue que de rencontrer, à deux mille kilomètres de distance, deux images — deux *hapax*,croyons-nous, du moins à l'heure actuelle — qui se complètent si bien que l'on formerait un tout homogène en juxtaposant la moitié que chacun est à même de contempler à Rome et la moitié que de rares voyageurs peuvent encore aller voir en Cappadoce. Et nous avons là une nouvelle preuve des influences, si souvent constatées, de l'Orient sur la peinture romaine du haut moyen âge.

Ce n'est point assurément que nous prétendions la peinture de *Sancta Maria de Gradellis* inspirée de celle de Toqale Kilissé. Nous avons dit que le décor de cette dernière église remonte à la seconde moitié du xe siècle (2). Quant à l'image romaine, nous sommes d'accord avec M. Muñoz pour la dater du IXe siècle. Mais nous ne raisonnons pas tout à fait comme lui. Si nous le comprenons bien, il reconnaît, dans l'ensemble du décor découvert par lui au temple de la *Fortuna Virilis*, les caractères de la peinture romaine du IXe siècle ; d'où il conclut que ce décor est celui de Stephanus, au temps de Jean VIII (3).

A vrai dire, il n'est pas certain que l'examen seul de la peinture puisse autoriser une datation si précise ; et à qui la voudrait reporter au xe siècle, il n'y aurait guère d'objection de principe à faire. Par contre, le décor nous semble clairement visé par l'inscription de Stephanus et c'est elle qui nous sert à le dater.

En effet, la scène de la pécheresse aux pieds de Basile appartient à une série d'images alignées sur des registres parallèles qui furent exécutés d'un seul coup et qui parais-

(1) L'image est à l'angle de la paroi gauche, près du sanctuaire ; mais quelques traces de décor montrent que les registres peints se continuaient sur la paroi orientale : il y a donc place pour la suite que nous supposons ici.

(2) Voir ci-dessus p. 536, n. 1, et les passages cités en cet endroit.

(3) Muñoz, *Il restauro*....., p. 37.

sent avoir couvert les murailles du haut jusqu'en bas. Plus tard, dans les parties basses, où le décor était plus exposé aux dégradations, il fut rafraîchi ou refait. Mais à gauche ont reparu, derrière les deux pilastres démolis, les vestiges de quatre registres primitifs ; à droite, de trois seulement (1). Ces registres, qui se répondent exactement d'un pilastre à l'autre et du côté droit au côté gauche, sont séparés par la même bande d'entrelacs qui isole également les sujets. Tous sont peints d'une main ferme, avec des couleurs fortes qui ont conservé un singulier éclat. Le dessin de la bande ornementale est soigné : il est rare, dans la peinture du moyen âge de trouver un entrelacs si régulier. Les figures animées sont bonnes : les poses et le dessin de la draperie sont relativement justes, les gestes et les visages expressifs (voir pll. 19 et 20).

D'autre part, les sujets, comme nous l'indiquerons bientôt, sont variés : il y a des scènes, et empruntées à des sources diverses ; il y a — sans parler des registres inférieurs refaits — au milieu des « histoires », deux séries de bustes de saints entre le deuxième et le quatrième registre (2). Bref, cette décoration, extraordinairement brillante, riche et variée, appliquée , sur une grande hauteur, à des parois auparavant nues, justifie, on ne peut mieux, le vers :

Virginis in variis radiat domus alta figuris.

(1) Il est certain, pour la symétrie, qu'un quatrième registre de même caractère a existé de ce côté. Mais, dans le seul morceau conservé (derrière le pilastre médian), la peinture actuellement visible semble d'une autre main, et elle n'a pas l'encadrement caractéristique des images que nous croyons anciennes : c'est là que nous avons reconnu, de façon certaine, un fragment de la rencontre de saint Zosime et sainte Marie Egyptienne. Il est vraisemblable. du reste, que ce n'est là qu'un repeint conservant les traits essentiels du sujet primitif.

(2) Dans toute une moitié de l'église, vers le fond, une corniche sculptée, encastrée à mi-hauteur, a contraint le peintre à diminuer la hauteur du troisième registre. C'est là que, ne pouvant placer des scènes animées, il s'est borné à peindre des bustes. L'histoire de Basile est aussi à ce troisième registre, mais à un endroit où, la corniche n'existant pas, il a toute sa hauteur.

Pl. 20. — JOACHIM AU DÉSERT.
(Temple de la *Fortuna Virilis*).

C'est donc à elle qu'il s'applique. Et l'image de la pécheresse, partie de cette décoration, appartient au temps de Jean VIII (872-882), et ne peut être une imitation de celle de Toqale Kilissé.

Mais par là n'est pas exclue toute parenté entre les deux images. On sait que les décorateurs du moyen âge ne cherchaient guère à inventer. Il est probable que ni à Gueurémé, ni à Rome, nous ne sommes en présence d'une composition originale. Les deux peintres avaient un modèle, et le fait des scènes multiples que nous avons retrouvées en Cappadoce (à Toqale Kilissé et à Balkham Déréssi) autorise, semble-t-il, à supposer que toutes ces images dérivent, plus ou moins directement, d'un exemplaire illustré de la *Vita Basilii*. C'est de la même source que dériverait — peut-être à travers plusieurs intermédiaires — la peinture romaine. Or, que l'illustration originale de la Vie de Basile ait vu le jour en Orient, cela paraît évident en raison du sujet. Et cela seul explique la présence des mêmes images en deux points si éloignés. Car on comprend très bien comment, par les moines orientaux, si nombreux à Rome aux VIIIe et IXe siècles, en particulier par les moines basiliens, un prototype oriental a pu atteindre la rive du Tibre ; tandis qu'il est inconcevable qu'un modèle né à Rome ou en Occident soit allé influencer le pinceau du décorateur de Toqale Kilissé et de Balkham Déréssi.

Du reste, il suffit de reconstituer par la pensée le décor si mutilé de *Sancta Maria de Gradellis* pour sentir à quel point il se rapproche des décors archaïques de Cappadoce. La parenté est si étroite qu'elle rend certaines, dans l'ensemble de ce décor, les influences orientales, et plus précisément anatoliennes.

On sait qu'en Cappadoce une des principales caractéristiques des décorations archaïques consiste dans la distribution des scènes en longs registres parallèles, où les images se suivent, de gauche à droite, en commençant du côté sud vers le sanctuaire pour descendre jusqu'au fond de l'église et remonter, par le côté nord, du fond jusqu'au sanctuaire (1).

(1) Voir nos *Eglises rupestres de Cappadoce*, t. I, p. 71 et suivantes.

Les registres se multiplient, suivant les dimensions du vaisseau, à la voûte et aux parois. Ceux du haut appartiennent aux scènes animées, empruntées pour la plupart au cycle évangélique — dans lequel une grande place est faite aux apocryphes, spécialement au *Protévangile de Jacques le Mineur*. Il y a, mais à la suite, en moins bonne place et en moins grand nombre, des images tirées de la vie des saints (1). Enfin les registres du bas sont presque toujours occupés par des saints debout.

C'est la disposition des peintures à *Sancta Maria de Gradellis*, et le choix des sujets répond aux règles qui viennent d'être énoncées. Le registre du haut (2) était consacré à l'Enfance de la Vierge d'après le Protévangile de Jacques : on y reconnaît sur la paroi droite l'histoire d'Anne et de Joachim qui se retire au désert (pl. 20) ; le registre de gauche s'achevait par la Présentation de la Vierge au temple. Au deuxième registre on avait, semble-t-il, de part et d'autre, des miracles évangéliques (3). Cependant, l'ordre chronologique est moins exactement observé qu'en Cappadoce, et cela est dû peut-être à ce que le peintre romain sépare ses différents sujets par la même bande ornementale qui s'étend entre les registres. En Cappadoce, les sujets ne sont point

(1) Par exemple, outre les « histoires » de saint Basile : martyre de saint Georges, à Gueurémé, dans la chapelle de la Théotokos (*Eglises rupestres*, t. I, p. 131-133 — voir aussi p. 492-493, chapelle 16) ; légende de saint Eustathe à Gueurémé : Saint-Eustathe (p. 148-149), Toqale Kilissé (p. 317), à Tavchanle Kilissé, près de Sinassos ; histoire de saint Zosime et sainte Marie Egyptienne, à la chapelle sur Qeledjlar (p. 256) et à Toqale Kilissé (p. 325) ; scènes de la vie de saint Siméon stylite à Zilvé (p. 557 et suiv. — voir aussi *Recherches de science religieuse*, XXI, 1931, p. 340-360). Dans quelques églises, comme à Zilvé, les scènes prennent un développement considérable.

(2) L'inscription dont on voit des fragments au-dessus de ce qui est actuellement le premier registre (voir pl. 20) prouve qu'à l'origine la peinture ne s'étendait pas plus haut. Qu'il y ait eu plafond ou charpente apparente, rien ne répondait aux voûtes peintes de Cappadoce ; mais c'était une nécessité architecturale.

(3) Les scènes sont mutilées et plusieurs sujets sont difficiles à identifier ; mais le personnage de Jésus-Christ se reconnaît au nimbe crucifère.

isolés : d'où une suite plus rigoureuse. Au troisième registre, les bustes de saints constituent une anomalie dont nous avons donné la raison : la corniche de marbre réduit, par endroits, la hauteur du registre. Là où elle ne s'étendait pas, reparaissent les scènes : c'est à la fin de ce troisième registre qu'apparaît l'histoire de saint Basile (1). Le quatrième registre semble avoir eu aussi des histoires tirées de la vie des saints. C'est là que nous avons vu, à droite, la rencontre de saint Zosime et sainte Marie Egyptienne : la scène, avons-nous dit, est d'une autre main ; mais le sujet doit appartenir au décor primitif. Et il est probable qu'il se développait en plusieurs tableaux : à la rencontre des deux personnages ne pouvait manquer de faire suite la communion, puis peut-être les funérailles de la sainte. A cette même hauteur, sur la paroi gauche, il y a des vestiges d'une peinture de la première main, dont le sujet reste inconnu. En dessous, devaient s'étendre encore deux registres ; mais ces parties ont été refaites par morceaux. On y voit aujourd'hui les débris de panneaux de grandeurs et de caractères différents. Ils présentent des images de saints isolés et debout ; et l'on doit supposer que telle était aussi la décoration première des parties inférieures.

En somme, l'ensemble du décor et la distribution des diverses parties sont les mêmes que dans les chapelles archaïques de Cappadoce.

Dans le détail, apparaissent aussi d'étroites similitudes. Je n'en citerai qu'un exemple : cette bande ornementale entre les registres et les diverses scènes où un entrelacs régulier, décoré de pois blancs, enserre dans une chaîne continue, une série de médaillons où alternent les têtes humaines et les fleurons (voir pll. 19, 20). Pareil encadrement ne se retrouve en aucune autre peinture romaine de la même époque. Il a, au contraire un caractère oriental très marqué. On le rencontre souvent dans la peinture et dans la sculpture coptes où, parfois, les cercles alternent avec des rectangles ou des losanges (2). Or l'entrelacs à éléments carrés reparaît à

(1) L'image qui lui fait face à droite, donc au commencement du troisième registre, est énigmatique.

(2) Ainsi à Baouit, dans une longue frise peinte, où les losanges contiennent des oiseaux et les cercles des figures humaines (Clé-

Sancta Maria de Gradellis pour encadrer les bustes de saints du troisième registre. Quant à celui qui sépare les registres et se compose uniquement de cercles, c'est un des motifs les plus communs dans les décors archaïques de Cappadoce. Le ruban qui le dessine, y est, en général, orné de pois blancs ; il enserre quelquefois des fleurons, plus souvent des bustes. Il est vrai que ces deux éléments ne sont pas alternés comme dans le décor romain. Ils se présentent chacun de son côté. Nous en donnons deux exemples empruntés l'un à la chapelle de la Théotokos à Gueurémé, l'autre à Balleq Kilissé de Soghanle (pl. 21). Dans le premier, une série de bustes (1) ; dans le second, seulement des fleurons. Cependant, cette loi de l'alternance, que le peintre romain a observée si rigoureusement, elle ne s'impose pas moins au décorateur oriental et c'est de lui qu'il l'a reçue. L'alternance des sujets est fréquente dans le décor copte (2). Dans celui de Cappadoce, l'alternance des teintes dans les fonds de médaillons, par exemple rouges et verts, verts et bleus, est de règle. Et, dans les séries de bustes, alternent, comme à la Théotokos (pl. 21, 1), les visages imberbes et les visages barbus, les chlamydes claires et les chlamydes sombres (3). Ailleurs, si la barbe est requise pour tous les personnages, comme dans les séries de prophètes, on aura successivement barbe blanche et barbe noire (4).

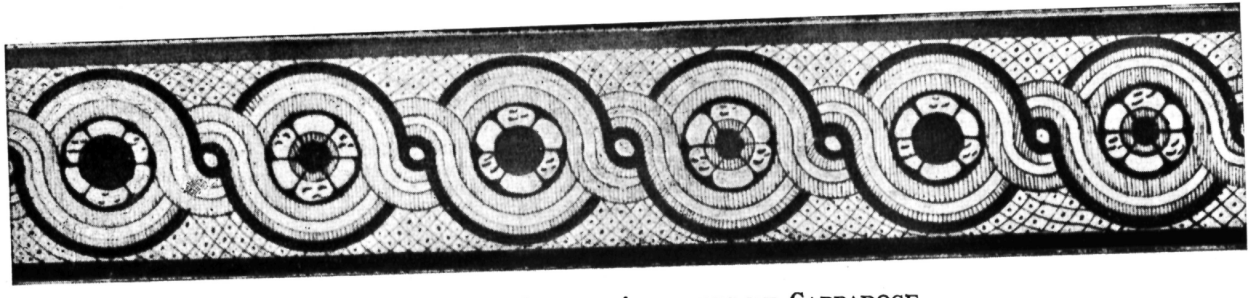
DAT, *Le monastère et la nécropole de Baouit*, pl. LXVI-LXXI ; un élément dans DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, 2e éd., p. 72, fig. 21). Nous avons cité et reproduit d'autres exemples, d'Égypte et d'ailleurs, avec alternance de corbeilles et d'oiseaux, dans *Le calice d'Antioche*, Rome, 1926, p. 132-134, fig. 41-42.

(1) La figure reproduit un dessin où les visages, presque tous endommagés, ont été restitués. Les noms ont été omis. Photographie de l'état actuel, mais en raccourci et tronquée, dans *Les églises rupestres de Cappadoce*, pl. 34, n° 2. Autres exemples analogues aux planches, 36, n° 1, 40, nos 1-4 ; 41, nos 1-4 ; 42, n° 3.

(2) Voir les exemples cités ci-dessus, p. 549, n. 2.

(3) Remarquer la subtile recherche du contraste qui fait donner la chlamyde sombre aux claires figures imberbes, la chlamyde claire aux noires figures barbues. Encore la loi de l'alternance !

(4) Ainsi à Qeledjlar Kilissé (*Eglises rupestres....*, t. I, p. 207-208 ; voir aussi, pour d'autres églises, p. 150 et 180).



Pl. 21. — Motifs décoratifs de Cappadoce.

1 — Chapelle de la Théotokos à Gueurémé. — 2. Balleq Kilissé à Soghanle.

Vu l'état fragmentaire du décor et le caractère insolite de quelques scènes parmi celles qui sont le mieux conservées, il serait difficile d'établir une comparaison entre l'iconographie du cycle romain et des peintures anatoliennes. Mais dans la manière dont les personnages sont traités, dans la facture des visages aux traits rudes et expressifs, aux yeux grands ouverts, dans les poses, dans les gestes, où paraît une animation singulière, on trouverait matière à de nombreux rapprochements. Bref, les tendances sont les mêmes dans la décoration de *Sancta Maria de Gradellis* et dans les peintures, qui lui sont à peu près contemporaines, des chapelles archaïques de Cappadoce. Preuve que, si le décorateur romain n'était pas, comme cela est possible, un Oriental, il était formé à l'école des Orientaux.

***

En dehors de toute considération artistique, la seule présence d'histoires orientales dans une église romaine du IXe siècle mérite d'être retenue. Elle est un indice du contact étroit qui existait alors entre les deux moitiés du monde chrétien, contact dont un autre indice est fourni par la littérature. Du reste, c'est la littérature qui explique la présence de ces histoires.

Pourquoi le « pieux Stephanus » s'avisait-il de faire représenter des épisodes de la vie de saint Basile dans une église qui, dédiée à la Vierge, ne paraissait pas précisément réclamer de tels sujets, sinon parce que la vie de l'évêque de Césarée venait d'être révélée au public romain et, pourrait-on dire, mise à la mode? Sous le pape Nicolas Ier (856-867) avait paru une traduction du Pseudo-Amphiloque qui jouit soudain d'une grande faveur, si l'on en juge par le nombre d'exemplaires que nous en possédons, les uns complets ou légèrement tronqués, les autres sous forme d'abrégés ou d'extraits (1).

(1) Pour les seules bibliothèques de Rome, voir PONCELET, *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum romanarum praeter quam Vaticanae*, Bruxelles, 1909, et *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*, Bru-

Publiée par Rosweyd dans ses *Vitae Patrum*, elle fut par lui attribuée à Ursus sous-diacre de l'église romaine, sur la foi d'une copie communiquée par le P. André Zazara, de l'Oratoire (1). C'est sous ce nom, croyons-nous, qu'elle a continuée d'être connue jusqu'au jour où les Bollandistes, à la fin du XIXe siècle, la rendirent à son véritable auteur, Anastase le Bibliothécaire (2). La préface, qu'un titre malencontreux avait pu faire croire d'Ursus, était, en réalité adressée à cet Ursus par Anastase. Mabillon qui l'a lue dans un autre manuscrit, l'a publié dès 1724(3). Elle commence ainsi : *Urso venerabili subdiacono sanctae Romanae ecclesiae, seu Medico et Domestico domini nostri sacratissimi Papae Nicolai, Anastasius exiguus abbas monasterii sanctae Dei genitricis Mariae Virginis, siti trans Tiberim, ubi olim circa Domini nativitatem fons olei fluxit, in Domino salutem* (4). Mais parce que l'exemplaire d'où il la tirait (5) ne contenait que des extraits : trois miracles de saint Basile (dont celui de la pécheresse pardonnée), cette préface était donnée comme *prologus in quaedam miracula sancti Basilii* et non pas comme prologue de la *Vita Basilii*. Et l'opinion de Ros-

xelles, 1910. A l'*index sanctorum*, sous le nom de *Basilius*, on trouvera, entre les deux catalogues, l'indication de quatorze exemplaires, complets ou abrégés, de cette traduction désignée, d'après la *Bibliotheca Hagiographica Latina*, par le nº 1022.

(1) Tout ceci est expliqué dans les notes de ROSWEYD à la *Vita Basilii*. On le trouvera dans la *Patrologia latina* de MIGNE, t. 73, col. 312-313. Il nous paraît certain que le manuscrit utilisé par Rosweyd, d'après copie du P. ZAZARA, est celui décrit au *Cat. cod. hag. lat. bibl. rom.*, p. 337 : *Vallicellana*, X1. La Vie y est donnée sous le titre suivant : *Vita S. Basilii ep. edita ab Urso venerabili subdiacono sanctae romanae ecclesiae.* Puis vient la préface, mais sans l'adresse d'Anastase à Ursus : d'où la confusion.

(2) *Bibliotheca Hagiographica Latina antiquae et mediae aetatis.* Ediderunt socii Bollandiani t. I, Bruxelles, 1898, p. 153-154. Voir surtout le *Supplementum*, 2e éd., Bruxelles 1911, p. 44-45.

(3) *Museum Italicum*, t. I, 2e éd. p. 82-83.

(4) Suit la préface identique à celle que ROSWEYD avait publiée sans la précédente « inscription »

(5) Certainement le Vaticanus 5696[40], où l'on trouve : inscription, préface du traducteur et les trois miracles dont l'*incipit* est donné par MABILLON (voir *Cat. hag. bibl. Vat.*, p. 137).

weyd, forte du témoignage de Baronius, pouvait se maintenir, que la traduction de la *Vie* était l'œuvre d'Ursus et que celle d'Anastase se limitait à quelques miracles racontés par Helladius (1).

Il a fallu les immenses dépouillements entrepris, il y a quelque quarante ans, par les Bollandistes, pour mettre de l'ordre en ces matières. Il en est ressorti que vers la fin du IXe siècle, un peu avant, un peu après, paraissaient, non pas une, mais trois versions latines du Pseudo-Amphiloque.

L'une est celle dont nous parlons, autrefois attribuée au sous-diacre Ursus, et qu'il faut restituer à Anastase le Bibliothécaire. Nous pouvons la lire, parmi les *Vitae Patrum* de Rosweyd au tome 73 de le *Patrologia Latina* de Migne. Le texte imprimé est notablement plus court que celui de Combefis ; il y manque des épisodes entiers, tel celui de *la contestation pour l'église de Nicée* ; et les deux histoires de *la rencontre d'Ephrem et de Basile* et de *la pécheresse pardonnée* sont interverties. Mais ce sont là des accidents propres à l'exemplaire utilisé par l'éditeur (2). Car les Bollandistes nous

(1) Baronius (annotation au *Martyrologe Romain*, 1er janvier) déclare deux choses : qu'il a lu une préface d'Ursus sous-diacre de l'église romaine à une traduction de la Vie de Basile ; qu'il existe une traduction de miracles de Basile racontés par Helladius, et mis en latin par *Anastase le bibliothécaire sous Nicolas Ier* avec *une préface du traducteur adressée au même Ursus* (voir dans Migne, PG, t. 73, col. 312-313.) Cette dernière version est évidemment celle que nous lisons au Vaticanus 5696. Quant à la première préface, nous estimons que ce n'est point celle donnée par Zazara et Rosweyd sous le nom d'Ursus, car Baronius se serait aperçu de l'identité des deux documents ; ce doit être une préface de l'authentique Ursus, dont nous parlerons tout à l'heure, mais par une erreur assez explicable, Baronius l'a confondu avec son homonyme, le sous-diacre romain. La même confusion sera encore faite par Rosweyd.

(2) Le texte de Rosweyd se compose de deux parties : le prologue faussement attribué à Ursus avec les huit premiers chapitres ; puis les chapitres IX, X, XI, L'éditeur avertit que la première partie seule est tirée d'un manuscrit portant le nom d'Ursus (le *Vallic.* X^1, qui répond exactement à ces indications). Les trois derniers chapitres *Ursi nomen non praeferebant ut dubitem an ex ejus officina sint.* Comme ils lui sont aussi envoyés de l'Oratoire de Rome, nous croyons pouvoir affirmer qu'ils sont tirés du *Vallic.* I^{20} (*Bibl. cod.*

avertissent que, dans la plupart des manuscrits, on trouve un texte plus complet ; et de la description qu'ils en donnent (1) il résulte que ce texte est presque équivalent à celui de Combefis.

Dans sa préface, Anastase déclare être le premier qui ait mis en latin la Vie de Basile. Avant lui, dit-il, on n'avait traduit que deux miracles (*le jeune homme qui a fait un pacte avec le démon, la pécheresse pardonnée*), mais si mal que la version était à refaire. Du reste de l'ouvrage, rien n'avait paru *apud Latinos*. Se trompait-il, pour n'avoir pas poussé assez loin ses recherches? La traduction d'Euphemius (2) fut-elle postérieure à la sienne?..... Si elle le fut, ce ne fut pas de beaucoup, car Aeneas, évêque de Paris, citait cette traduction en 868 dans son *Liber adversus Graecos* (3). L'auteur était grec et sa langue s'en ressent (4). Mais voilà, vers

hag. lat. bibl. rom., p. 292) qui contient les chapitres XI, IX, VIII, X : un de ces chapitres se trouvant dans la première partie, est laissé de côté, les autres sont insérés mais l'ordre est changé. L'interversion de deux épisodes dans la *Vita*, telle qu'elle est donnée par Rosweyd, est donc le fait de l'éditeur et, dans les manuscrits complets décrits par les Bollandistes,on peut constater que la version d'Anastase suit le même ordre que celle de Combefis.

(1) *Cat. cod. hag. bibl. rom.* p. 1-2. Description reproduite dans *Bibl. Hag. Lat., Suppl.*, 2e éd., p. 44.

(2) Désignée dans la *B.H.L.* par le nº 1023. — Voir, dans l'index du catalogue précité, la liste des exemplaires contenus dans la bibliothèque du Vatican : six en tout. Aucun dans les autres bibliothèques romaines. Cette version était celle des *Vitae Patrum* « praerosweydianae ».

(3) Cap. CLXVI, CLXVII Dans MIGNE, *PL*, t. 121, col. 738-739. La citation (deux épisodes relatifs à la messe de saint Basile) est introduite par ces mots : *In vita beati Basilii, Caesariensis archiepiscopi, quae de Graeco in Latinum a quodam Graeco vocabulo Euphemio est veraciter de verbo ad verbum translata inter caetera sic legitur.*

(4) Ephrem avec son compagnon : *simul cum coessente suo abbate* (on devine le participe grec). La pécheresse s'abandonne à la *gastrimargia* ; la feuille ἄγραφος devient une feuille *inscripta*, ce qui est au moins amphibologique..... Les deux épisodes d'Éphrem et de la pécheresse pardonnée sont insérés, d'après la traduction d'EUPHEMIUS, dans les *Acta Sanctorum* de février, t. I, p. 75-77, parmi les actes de saint Ephrem.

le même temps, l'ouvrage du Pseudo-Amphiloque mis une deuxième fois à la portée du public occidental.

Il le fut une troisième fois, un peu plus tard, par un prêtre napolitain, Ursus, dont la préface est adressée à Grégoire II duc de Naples (début du xe siècle). Cette préface a été reproduite par Baert au tome II des *Acta Sanctorum* de juin, dans ses prolégomènes aux actes de saint Basile (1). Mais il est surprenant qu'il ait pu la tenir pour l'authentique préface d'Ursus « le sous-diacre de l'église romaine » (2). De cette traduction un bon nombre de manuscrits existent, dont plusieurs l'attribuent formellement à Ursus *presbyter* (3) ou *Ursus presbyter Napolitanus* (4).

Ainsi, on le voit, le souhait formulé par Anastase dans sa préface — à la suite, du reste, de l'instigateur du travail, *Ursus S. R. E. subidaconus* — que « saint Basile devînt aussi populaire auprès des Latins qu'il l'était chez les Grecs » paraît avoir été réalisé. Les multiples traductions qui parurent en un si bref espace de temps en sont la preuve. Au témoignage des textes, les monuments ajoutent le leur. Toqale Kilissé, Balkham Déréssi parlent pour l'Orient. *Sancta Maria de Gradellis* montre que le texte du Pseudo-Amphiloque n'excitait pas moins la pieuse curiosité des Romains (5).

(1) On peut la trouver aussi dans MIGNE, PG, t. 29 p. CCXCIII-CCXCIV qui cite BAERT.

(2) On lit dans la préface : *cogis me Ursum, omnium Christianorum infimumque sacerdotem, o Gregori clarissime.....* ce qui n'empêche pas BAERT d'ajouter aussitôt après : *Hactenus Ursus subdiaconus....* tant était fort le préjugé !

(3) Par exemple URBIN 389[10] (*Cat. cod. hag. bibl. Vat.*, p. 297), où AMPHILOQUE « Iconiensis » est devenu, dans le titre : *Niconiensis.*

(4) ALEXAND. 91[1] (*Cat. cod. hag. bibl. rom.* ,p. 135), où Amphiloque est évêque *Nicomediensis.* Le titre est : *De vita vel obitu B. Basilii..... translata de graeco in latinum ab Urso presbytero Neapolitano.* A l'index des deux catalogues on trouvera treize exemplaires de cette version désignée par le numéro 1024.

(5) On pourrait faire des réflexions analogues au sujet des images de sainte Marie Egyptienne, inspirées, sans doute, par la traduction de la Vie grecque de la sainte (attribuée à Sophrone de Jérusalem) par Paul « *diaconus sanctae Neapoleos ecclesiae* ». Cette traduction aussi a passé dans les *Vitae Patrum* de ROSWEYD (dans MIGNE, PL, 73, col. 671-690.

Aujourd'hui, ce texte est bien tombé dans l'oubli. Vainement Combefis a essayé, au XVIIe siècle, de l'attribuer encore — tout en y reconnaissant des interpolations — à l'évêque d'Iconium. Son caractère apocryphe, déjà proclamé par Baronius, a été irréfutablement établi par Baert au tome II des *Acta Sanctorum* de juin (Anvers, 1698). Le document original n'a pas trouvé place, même comme *spurium*, dans la Patrologie grecque de Migne, parmi les œuvres d'Amphiloque. C'est plutôt à titre de « curiosité » que la traduction de Combefis y figure aux prolégomènes des volumes consacrés à saint Basile.

Mais si l'historien de Basile n'a que faire de ce malheureux texte, on voit qu'il ne saurait être négligé par qui s'intéresse à l'iconographie du moyen âge. Il lui fournira peut-être la solution de plus d'une énigme. D'ailleurs, l'« Histoire » elle-même aurait tort de le dédaigner absolument. Elle n'y cherchera pas de renseignements sur son héros. Mais dans cette *Vie* et dans les compositions légendaires de même genre, elle trouvera un reflet des croyances, des habitudes, de l'état d'esprit, non seulement de leurs auteurs, mais de ceux qui les mirent en circulation, qui les traduisirent, qui s'en inspirèrent pour décorer leurs églises. Ce sont des témoins, non des temps qu'ils prétendent raconter, mais des âges où ils virent le jour. Témoins indirects et inconscients, si l'on veut. Témoins, non par ce qu'ils affirment, mais par ce qu'ils laissent deviner. Témoins, en tout cas, dont la voix mérite d'être entendue.

Et si leur témoignage révèle, sur certains points, un état d'esprit différent du nôtre, ce n'est pas une raison pour l'ignorer, ou pour essayer d'en atténuer la portée, ou pour le rejeter. Longtemps, avouons-le, la tendance des éditeurs hagiographes fut de mettre à tout prix d'accord ces vieux récits avec leurs propres idées, ou — scrupule infiniment respectable — avec ce qui était pour eux une règle absolue de vérité. Il ne les lisaient que les yeux armés de verres étrangement teintés (1). Il faut les lire tels qu'ils sont.

(1) Voir, par exemple, aux *Acta Sanctorum* de janvier, t. I, p. 272, comment sont expliqués certains traits de la vie de saint Siméon Stylite. — Rappelons, à ce sujet, les réflexions suggérées au R. P.

Qu'on nous permette un exemple, dont nous voulons espérer que nul ne pourra ni s'offenser, ni abuser. Dans l'histoire de la *pécheresse pardonnée*, sur laquelle nous nous sommes longuement arrêté, un apologiste devinera du premier coup, chez le narrateur (et chez le décorateur qui la reproduit), l'intention de montrer qu'il n'existe pas de péché irrémissible. Il y devinera le souci de réfuter les exagérations d'un rigorisme qui, depuis Tertullien, avait toujours eu ses adeptes plus ou moins déclarés. Cela est juste ; mais il faut prendre garde aussi que cette histoire révèle, sur la vertu du sacrement de pénitence quant à la rémission des péchés, et sur la nécessité de la confession auriculaire, des conceptions assez différentes de celles que, de nos jours et dans nos pays, tout enfant puise en son catéchisme. Il ne suffit pas, pour rejeter ce fait comme négligeable de faire appel au caractère populaire de la *Vita Basilii*. Car c'est dans les milieux ecclésiastiques — très probablement monastiques — qu'elle a paru à la lumière. Et, si nous avons tenu ces milieux pour peu lettrés, on ne saurait appliquer la même épithète à des hommes comme Anastase le Bibliothécaire (1), Ursus le *venerabilis S. R. E. subdiaconus* et, vraisemblablement, Ursus le *presbyter Neapolitanus*. C'est enfin sous le regard de l'autorité suprême que cette histoire était peinte aux murs d'une église romaine.

Évidemment, on dira que ces « doctes », accueillant avec indulgence les pieux récits issus de la foi des « simples », ne prétendaient pas prendre à leur compte tout ce qui s'y trouvait supposé. Mais cet exemple — et l'on pourrait en aligner

Delehaye (*Rev. des quest. hist.*, LVII, 1895, p. 52) par le commentaire de Lipomani qui, dans l'ordination à distance et contre son gré de saint Daniel le Stylite, ne trouve à noter que les trois points suivants : *Hic tria habes notatu digna. Presbyteros ab episcopis ordinari. Ordinari autem cum certa precum forma et manuum impositione. Populum solere testificari ordinandum esse dignum.*

(1) Il a traduit aussi la vie de saint Jean d'Aumônier par Léonce de Chypre (un évêque) où se lit, nous l'avons dit, une histoire très semblable. De cette histoire Baert, qui montre dans sa discussion contre Combefis un ferme esprit critique, cherche à donner une explication bénigne : celle du Pseudo-Amphiloque, il la dédaigne comme apocryphe (voir dans Migne, PG, t. 29, p. cccxiv, n. 60).

beaucoup d'autres pareils — montre combien les récits légendaires du moyen âge peuvent apporter d'éléments à qui veut étudier, dans toute sa complexité et sous tous ses aspects, le développement de la pensée chrétienne. En particulier, pour la solution de ce délicat problème des relations entre « la foi des doctes et la foi des simples », il nous semble que théologiens et historiens auraient grand profit à fréquenter les vieux livres où se lisent ces naïves histoires, ou les naïves peintures qui les traduisent aux murs des églises.

Rome Guillaume DE JERPHANION.

Pl. 22. — Plaque de revêtement (fragment).

CÉRAMIQUE ET STATUETTE DE CONSTANTINOPLE

Ces deux objets, qui font partie de la collection de Mme Mallon, proviennent du sol de Constantinople, où ils ont été trouvés récemment.

Le premier, une mince plaque en terre cuite brisée en plusieurs fragments, mesure 12 centimètres de hauteur (Pl. 22). Sa face postérieure ne porte aucun ornement. Sur l'autre face est figuré un saint debout : *O AΓ[I]O[Σ]*, dont le nom devait être inscrit à droite. Il tient un rouleau dans sa main ; sa chlamyde est ornée sur la poitrine du *tablion* ; son nimbe jaune est entouré d'un cercle bleu foncé ; la tête et les plis du vêtement sont dessinés en traits de même couleur. Au-dessus, sur une bande, trois fragments de lettres se détachent en bleu foncé sur fond jaune. Dans la partie inférieure de la plaque une bande verte est décorée de fleurons bleu foncé. Tout ce décor est appliqué au pinceau sur la surface de la poterie très fine, de couleur rosée. L'ensemble est remarquable par l'harmonie des couleurs et la fermeté du dessin.

Ce fragment de plaque appartient à la classe des poteries non vernissées. Il faisait sans doute partie d'une frise sur laquelle s'alignaient plusieurs saints. Les petites dimensions de l'objet ne permettent pas d'y reconnaître une icone, mais une partie d'un ensemble qui servait à la décoration architecturale d'un édifice (1). Cette plaque de revêtement a pu servir

(1) On remarque que la bande verte, ornée de fleurons, se prolonge à gauche. Au-delà du deuxième fleuron devait figurer un autre personnage debout. La disposition ne rappelle pas celle du fragment en terre cuite du Musée du Caire. Sur ce fragment dont le décor est en relief et en creux, sont représentés, à droite, un personnage debout

d'encadrement de porte, de fenêtre, de fresque ou de mosaïque ; elle pouvait aussi décorer un entablement. On sait que les Byzantins ont employé à Constantinople même des plaques de revêtement, décorées d'ornements géométriques et floraux (1). D'autres plaques vernissées du même genre ont été découvertes en Bulgarie, dans l'église de Patleina, où elles étaient utilisées pour la décoration des murs. Cette céramique polychrome est décorée d'ornements variés et d'images de saints. Parmi ces dernières, la plus remarquable est l'icone de saint Théodore. (2) Son expression sévère, ses yeux en amande, sa moustache retombante, sa longue barbe en pointe, tous ces traits dénotent le réalisme de l'art chrétien du continent asiatique.

Le style de la céramique de Constantinople est tout différent. L'attitude du saint, ses draperies, son visage imberbe, aux traits nets, au nez droit, aux yeux largement ouverts, indiquent une survivance de la tradition antique et permettent d'assigner à l'objet une date assez ancienne, le Xe siècle, probablement. Ainsi ce fragment présente un double intérêt. Il montre que les céramistes de Constantinople s'efforçaient, eux aussi, de conserver les principes essentiels, les grands caractères de noblesse et d'harmonie de l'art hellénique. Il prouve que la plus importante série des plaques de revêtement, celle qui est décorée de personnages, était aussi représentée à Constantinople. Les variétés de céramique trouvées dans le sol même de la capitale étant nombreuses, il est probable que cette technique a été employée à Byzance avant de l'être en Bulgarie.

***

sous un fronton, à gauche, une croix. Cf. J. STRZYGOWSKI, *Koptische Kunst*, Vienne, 1904, p. 227-228 ; O. M. DALTON, *Byzantine art and archaeology*, Oxford, 1911, p. 607, 611, fig. 386.

(1) Cf. D. T. RICE, *Byzantine glazed pottery*, Oxford, 1930, pl. VIII, IX.

(2) Cf. *Ibid.*, frontispice, pl. IV, V ; A. PROTITCH, *Les origines sassanides et byzantines de l'art bulgare* (Mélanges Ch. Diehl, t. II, Paris, 1930, p. 146 s., fig. 11, 12, 16.)

La statuette, qui provient aussi du sol de Constantinople, est en bronze et mesure 8 centimètres de hauteur (fig. 1, 2). Elle présente un intérêt purement archéologique, le personnage re-

Fig. 1. — STATUETTE EN BRONZE (face).

Fig. 2. — STATUETTE EN BRONZE (profil).

présenté étant une affreuse caricature. Il porte sur la tête un casque ; son buste, ses bras et ses jambes sont entourés de bandes, grossièrement indiquées. Cet homme de sport est un conducteur de char. On reconnaît tous les détails de son costume sur le relief du cocher Porphyrios, qui, autrefois à Sainte-Irène, est conservé aujourd'hui au Musée d'Antiquités de

Stamboul (fig. 3) (1). Sur les quatre faces de cette haute stèle en marbre blanc est figuré le cocher vainqueur debout ou traîné sur un char, attelé de quatre chevaux. Son buste est entouré d'une ceinture et de bandes ; ses jambes sont recouvertes de bandelettes. A sa droite un enfant tient son casque. Le relief, qui représente Porphyrios debout, est sans doute une copie de la statue disparue, qui couronnait le monument. Ce corps d'athlète bien musclé et bien proportionné, son attitude naturelle et pleine de noblesse montrent que la tradition antique était encore vivante à Constantinople, vers la fin du Ve siècle.

La statuette de bronze est certainement postérieure à cette date. On peut la rapprocher d'un autre objet en bronze, un poids, ayant la forme d'un buste d'empereur barbu et attribué au

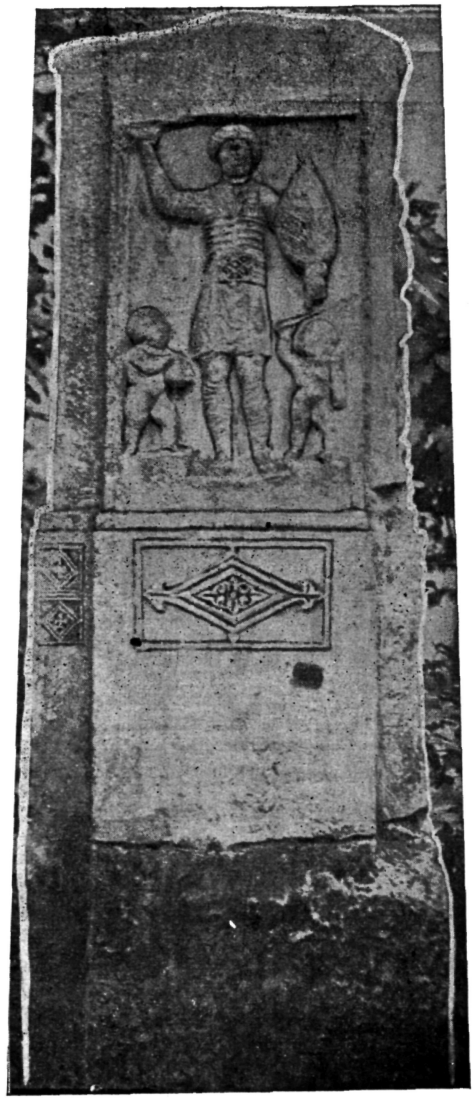


Fig. 3. — MONUMENT DE PORPHYRIOS.

(1) Cf. J. EBERSOLT, *A propos du relief de Porphyrios* (*Revue archéologique*, 1911, II, p. 76 s.)

VIIe siècle. (1). Par son style, cet objet est déjà très éloigné du relief de Porphyrios. Mais le visage est encore expressif ; les détails du costume, la couronne rigide, incrustée de gemmes, la fibule,qui retient la chlamyde sur l'épaule droite, sont rendus avec précision. Sur la statuette de Constantinople les yeux sont trop sommairement indiqués ; la chevelure est traitée par masses ; les mains sont disproportionnées ; les jambes se détachent seulement en demi-relief. Tout dans ce corps montre la décadence profonde où la statuaire était tombée.

Cependant le bronzier n'a pas négligé les détails du costume, qui sont exacts, mais grossièrement rendus.

On connaît la place importante que les courses de l'Hippodrome occupaient dans la vie des Byzantins.Des statues étaient élevées en l'honneur des cochers victorieux ; leurs exploits étaient célébrés sur des stèles. Il est probable que les particuliers possédaient des images de leur cocher favori. Et la statuette de bronze est sans doute un exemplaire de cette imagerie populaire, qui devait être très répandue parmi les amateurs de courses. Elle montre que si la représentation plastique du corps humain a perdu complètement son expression classique, la tradition de la statuaire ne fut jamais complètement abandonnée à Constantinople.Des textes indiquent qu'au XIIe et au XIIIe siècle les empereurs faisaient encore ériger dans leur capitale des statues de bronze (2). C'est vraisemblablement à la dernière époque de l'Empire byzantin que remonte cette statuette dont le costume rappelle seul l'œuvre ancienne, élevée en l'honneur de Porphyrios, le conducteur de char.

Paris. Jean EBERSOLT.

(1) Cf. O. M. DALTON, *Catalogue of early christian antiquities of the British Museum*, Londres, 1901, p. 98.

(2) V. les textes cités dans J. EBERSOLT, *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 131.

SUR LA PLACE
DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN A SPALATO
DANS L'HISTOIRE DE L'ART

Quelle place le palais de Dioclétien à Spalato tient-il dans l'histoire de l'art? La question a été étudiée plusieurs fois; mais il semble que, à la suite surtout des travaux de Strzygowski sur les influences orientales qui ont conditionné la naissance de l'art byzantin, les plus récents historiens du palais s'étaient surtout montrés enclins à faire très large la part de l'Orient dans l'architecture et la décoration de ce monument célèbre, qui annonce déjà Byzance. Qu'il me suffise, puisqu'elle était jusqu'à hier la dernière en date, de citer la monographie, que nous avions voulue aussi complète que possible, publiée par E. Hébrard et moi-même en 1912 (1).

Une réaction s'est dessinée depuis lors, dont la dernière manifestation est toute récente: l'un des savants les plus qualifiés pour parler du palais de Dioclétien, puisqu'il en a été longtemps le Conservateur et qu'il reste le premier archéologue de la Dalmatie, Mgr F. Bulić, sans la bienveillance duquel nous n'aurions d'ailleurs pu nous-mêmes mener à bien notre travail, vient de faire paraître à son tour sur Spalato un livre longtemps attendu (2). Il y reprend une partie au moins des vues exposées, en l'un des chapitres du volume de *Mélanges* qui lui a été offert pour son jubilé de 80 ans, les *Strena Buliciana* (3), par E. Weigand, sur la place que tient le palais dans l'histoire de l'art romain.

(1) *Spalato. Le Palais de Dioclétien.* Paris, 1912.

(2) F. Bulić, *Palača Cara Diokleeijana u Splitu.* Zagreb, 1927. Abrégé en allemand sous le titre *Kaiser Diokletians Palast in Split*, unter Mitarbeit von L. Karaman. Zagreb, 1929.

(3) Zagrebiae-Aspalathi, 1924. L'article de E. Weigand, *Die Stellung Dalmatiens in der römischen Reichskunst*, y occupe les pages 77-107.

L'idée générale qui se dégage de l'article de M. Weigand et, peut-être à un moindre degré, du livre de Mgr Bulić, est qu'il n'y a pas lieu d'aller chercher en Orient, ou du moins pas dans un Orient trop lointain, tel que la Perse sassanide ou la Mésopotamie ou même la Syrie, une trop grande part des éléments prototypes du plan, de l'architecture ou de la décoration du palais de Spalato.

Le plan n'en est pas plus oriental qu'occidental, puisqu'il tient à la fois de celui du camp romain et de palais impériaux, dont certains étaient, il est vrai, en Syrie, mais dont des exemplaires analogues ont pu exister ailleurs. Et il y a d'autre part des rapprochements à faire entre le palais de Dioclétien et un certain nombre de villes de type romain depuis le IIIe siècle : analogies de plan et de dispositions architecturales, telles que l'absence de cour intérieure, lès gros blocs de bâtiments et les tours d'angles.

En ce qui concerne la construction proprement dite, a-t-on le droit de présenter la coupole du mausolée impérial, aujourd'hui cathédrale de Spalato, comme un produit de l'Orient et même, pour préciser, de la Perse sassanide, alors qu'on lui trouve un pendant au palais impérial de Trèves, et, comme nous l'avions observé nous-mêmes, à l'abside d'Istip (*Stobi*), en Macédoine, et au tombeau de S. Démétrius, à Salonique ?

L'arc sur colonne, proclamé lui aussi création de l'Asie, mais il existait déjà à Pompéi, quand Dioclétien fit bâtir le lieu de sa retraite ! Les arcs de décharge visibles, au lieu d'être dissimulés dans la maçonnerie, qui constituent l'une des particularités si caractéristiques de la *Porta Aurea* et ont été signalés par nous comme une des originalités architecturales du palais, ne sont point des nouveautés : on en avait eu auparavant des exemples non seulement en Syrie, mais en Afrique, au Capitole de Sbeitla (1), et à Rome même, au Forum d'Auguste (2).

(1) R. CAGNAT et P. GAUCKLER, *Les monuments historiques de la Tunisie*, I (Paris, 1898), pl. VII.

(2) G. RIVOIRA, *Architettura romana* (Milan, 1921), p. 31.

Quant à la décoration, nous avions insisté sur l'emploi de la mosaïque à la coupole du vestibule, à Spalato, comme sur l'une des innovations les plus remarquables des artistes de Dioclétien. On objecte que la mosaïque, longtemps réservée aux pavements, s'est déjà élevée sur les parois supérieures des édifices, où on l'utilise comme élément décoratif, dans un nymphée des environs de Rome, qui date du IIe siècle, et à Alexandria Troas.

Bref, si le palais est l'œuvre de constructeurs d'Asie-Mineure, dont Dioclétien a pu faire choix pendant son séjour à Nicomédie, il ne s'en dresse pas moins sur un sol occidental et ne relève pas tout entier de l'Orient. C'est sans doute un monument de caractère composite, où la marque de l'Asie hellénique est particulièrement sensible, mais non pas la résultante de toute la série d'influences orientales diverses, asiate, syrienne, mésopotamienne, persane, qu'on s'était plu à indiquer. Voilà le nouveau point de vue.

***

N'est-il pas, dans la modération même de sa complexité et malgré toute l'objectivité des arguments qu'il fait très justement valoir, à son tour un peu absolu ?

Du plan du palais, nul doute qu'on puisse rapprocher celui d'autres édifices qui ne sont pas tous orientaux : nul doute aussi que le peu de monuments plus ou moins analogues que nous connaissons s'oppose à toute affirmation un peu hardie sur ce terrain ; nul doute enfin que certains éléments se décèlent dans la disposition du palais, qui ne se rapportent pas à l'Orient. Mais le rapprochement avec le palais impérial d'Antioche n'en garde pas moins sa valeur, et il est impossible de le négliger.

On cite, d'autre part, à côté de la coupole du mausolée de Spalato, pour en contester l'origine persane, celle du palais de Trèves et d'autres en Macédoine. Mais quelle est la plus ancienne ? Et, si le monument de Trèves et celui de Spalato sont à peu près contemporains, en quoi cette analogie de deux constructions de même époque diminue-t-elle la probabilité, que d'autres rapprochements ont paru établir, de leur origine sassanide ?

L'arc reposant directement sur colonne existe déjà à Pompéi et ailleurs encore en Italie avant Dioclétien : abandonnons donc sur ce point l'origine orientale, encore qu'il fût utile de savoir si les fragments architecturaux où on le rencontre à Pompéi peuvent être comparés, comme ampleur et comme expression d'un système nettement affirmé, avec la grande colonnade du péristyle de Spalato. En tout cas, pour ce qui est de l'autre motif si caractéristique du palais, l'architrave s'incurvant en archivolte au centre d'un fronton, si M. Weigand en retire, et encore non sans quelque hésitation, l'emploi originel à la Syrie, où il était pourtant devenu classique (1) pour l'attribuer à l'Asie Mineure, il n'en dépossède tout de même pas ainsi l'Orient. Et l'on peut persister à croire que l'usage en dérive de l'arcade au-dessus des portes, qui était indigène en Mésopotamie (2).

Un point d'interrogation subsiste au sujet de l'arc de décharge mis à découvert à la *Porta Aurea* au lieu d'être noyé dans la maçonnerie. M. Weigand en cite deux ou trois exemples antérieurs à Spalato, qui n'a donc pas le privilège de l'innovation que nous avions cru pouvoir lui attribuer ; mais, de ces exemples, le premier qu'il mentionne appartient à la Syrie, et la thèse d'une prédominance générale des influences orientales, — et syriennes tout autant qu'asiates, — à Spalato ne s'en trouve donc pas infirmée.

Enfin la mosaïque employée à la décoration des parties supérieures de l'édifice ne l'a pas été pour la première fois à Spalato : nous l'avions dit nous-même en signalant le nymphée du IIe siècle des environs de Rome, depuis longtemps connu, mais en observant qu'il ne s'agissait que d'un petit édifice, dont la modeste coupole de quelques mètres de diamètre ne saurait véritablement être comparée aux coupoles de Spalato. M. Weigand nous objecte qu'au nymphée italien il faut maintenant ajouter les thermes d'Alexandria Troas,

(1) Marquis de Vogué, *L'Architecture dans la Syrie centrale* p. 71 et 75 (Paris, 1875).

(2) J. Strzygowski, *Spalato. Ein Markstein der romanischen Kunst* publié dans *Studien um Kunst und Geschichte Friedrich Schneider zum 70ten Geburtstage* (Fribourg-en-Brisgau, 1906), p. 326 seq.

où l'existence d'une mosaïque comme décoration des voûtes a été établie. Le vestibule du palais de Dioclétien n'est donc plus le premier, mais seulement un des premiers parmi les monuments de grande dimension où cette décoration nouvelle a été employée. Mais, avec les thermes d'Alexandria Troas, nous demeurons en Orient, et l'importance des influences orientales à Spalato ne semble pas diminuée.

Ce n'est pas que nous voulions faire prévaloir à tout prix cette conclusion que le palais de Spalato est essentiellement et presque exclusivement un produit de l'Orient. M. Weigand et, après lui, Mgr Bulić ont pleinement raison de montrer, en réponse peut-être à quelque excès en ce sens, tout ce qui dans le palais peut être regardé comme procédant d'ailleurs, tout ce qui aussi paraît moins nouveau qu'on ne l'avait indiqué. Mais il ne faudrait pas excéder en sens contraire. Le palais de Spalato en définitive — il nous semble l'avoir, après d'autres, suffisamment mis en lumière — doit moins à la tradition romaine classique qu'à l'Orient ; aussi bien M. Weigand le tient-il pour un monument composite, qui marquerait surtout le développement de l'art impérial tel qu'il a évolué en Asie-Mineure. Mais rejeter entièrement les influences syriennes, et même des influences plus lointaines venues des royaumes voisins, qui ont abouti sur le littoral dalmate à une création d'allure très neuve, n'est-ce pas fermer les yeux à certaines analogies, faites cependant pour les frapper, entre certaines dispositions architecturales ou ornementales de Spalato d'une part, et d'Antioche, de Palmyre ou de Balbeck de l'autre? Aussi bien le règne de Dioclétien correspond-il à un temps où l'Orient, et même l'Orient d'au-delà des frontières de l'Empire, y a fait sentir son action en d'autres domaines que celui de l'art. Pourquoi celui-ci y aurait-il échappé? Et pourquoi n'en pas reconnaître plus nettement les traces, qui semblent assez visibles, dans le palais construit pour la retraite d'un empereur qui, s'il fut, entre tous, un restaurateur de l'Empire romain, apparaît cependant, à plus d'un point de vue, comme le premier ou tout au moins l'immédiat précurseur des souverains byzantins?

Paris. Jacques ZEILLER.

MONUMENTS D'ART CHRÉTIEN
TROUVÉS EN ROUMANIE

La plupart des monuments de l'art religieux qui se trouvaient sur le territoire du royaume de Roumanie ont été détruits au cours des siècles. Ce fut le sort des monuments de la Dobroudja, basiliques et thermes, statues de dieux et d'empereurs, tombeaux. Des fouilles en ont récemment mis au jour des débris importants, qui nous renseignent sur les civilisations grecque et romaine qui se sont développées durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ce fut le sort aussi des églises de monastères, des chapelles princières et des chapelles de boïars, dont un grand nombre ont disparu presque sans laisser de traces. Des objets qui ont fait partie de leurs trésors se retrouvent parfois. Ils conservent seuls le souvenir des œuvres disparues et présentent souvent un intérêt artistique considérable. Sous le titre très général placé en tête de cette étude nous nous proposons de grouper plusieurs œuvres d'époques et de styles très différents, mais d'un intérêt artistique exceptionnel.

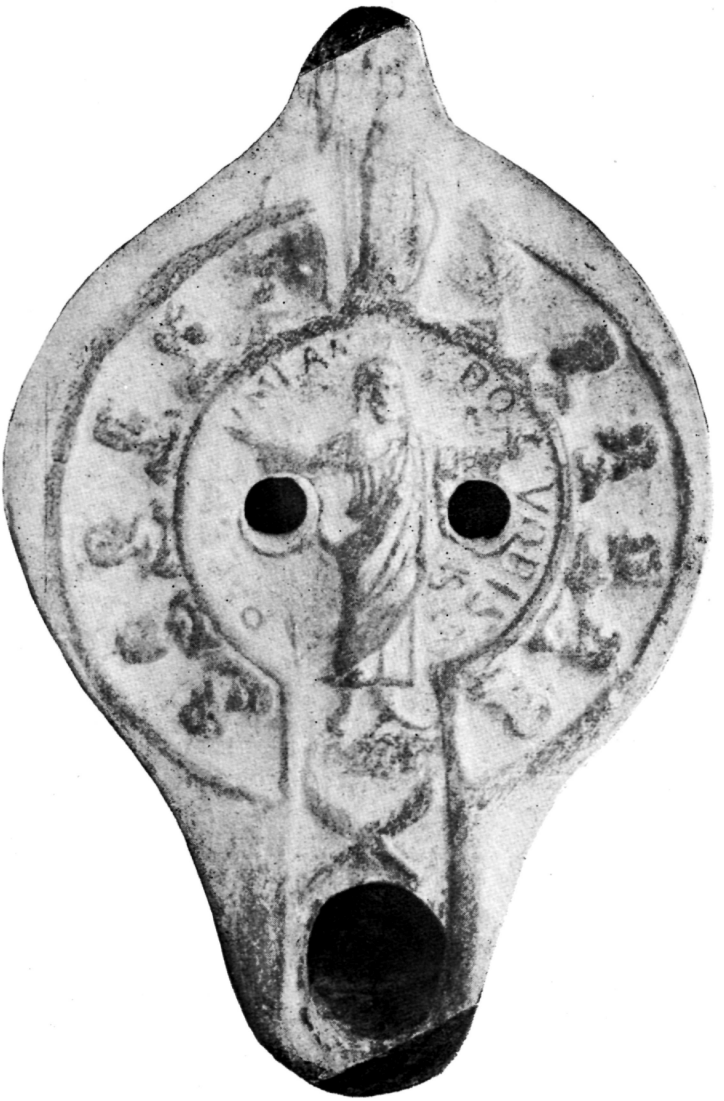
Nous étudierons d'abord une lampe romaine en terre cuite (Pl. 23). Elle fait partie des collections d'objets religieux réunies par le Rév. Père Ursăcescu, à Curteni, district de Fălciu, en Moldavie. Elle mesure 142 millimètres sur 80 millimètres. Le récipient est rond, muni d'un large bec de forme ovale, pourvu d'un grand trou. L'anse s'est brisée, mais elle était réduite à un petit bout pointu. Deux petits trous ronds sont pratiqués au centre de la lampe. Le décor est très intéressant et jusqu'à présent unique. Au centre, on a moulé le Christ en pied. Il est barbu, et figuré de face. Une riche chevelure laisse le front libre et descend sur la nuque. Vêtu à l'antique, il porte sa toge élégamment rejetée sur l'épaule

et le bras gauche. Les bras étendus, il bénit des deux mains. A ses pieds, on voit deux palmes croisées. Une inscription latine, parfaitement lisible, donne les mots : PACEM MEAM DO VOBIS. Un bandeau circulaire entoure la figure du Sauveur et forme la bordure de la lampe. Il est orné des bustes des douze apôtres. Ces derniers ne sont pas nommés, mais il est évident, malgré l'usure de l'objet, qu'on leur a donné des types individuels. Au-dessus du Christ, et séparant les apôtres en deux séries, apparaît une silhouette féminine en pied. On la distingue très mal, sans doute par l'effet de l'usure et de la patine.

La lampe est faite d'une argile ferrugineuse bien cuite. Elle est légère, par rapport à ses dimensions, et bien conservée. Le Rév.Père Ursăcescu l'a trouvée à Constanţa (Tomis), au bord de la Mer Noire, il y a vingt-cinq ans. Elle était mêlée à des débris de vases, dans un sarcophage romain. Ce dernier n'était pas daté et nous ne possédons aucun renseignement sur lui. Les paroles de l'inscription sont celles du Christ : « Je vous laisse la paix, *je vous donne ma paix* : je ne la donne pas comme la donne le monde (1) ». Elles font partie des discours qui suivent la Cène. Le souvenir en est gardé par les plus anciennes liturgies. A Rome, avant d'accomplir la *fractio* des saints mystères, qui symbolise le Sacrifice du Seigneur et sa mort sur la croix, le pape saluait les fidèles : « *Pax domini sit semper vobiscum* ». On connaît l'ordre des cérémonies de la liturgie gallicane. La procession de l'oblation était suivie de la prière du voile et de la lecture des diptyques. Venait ensuite le baiser de paix, pendant lequel le chœur chantait : « *Pacem meam do vobis ; pacem meam commendo vobis ; non sicut mundus dat, pacem do vobis* ». Cette tradition a été conservée par la liturgie mosarabe (2). Dans la liturgie de saint Jean Chrysostome, les chœurs chantent « La miséricorde de paix, le sacrifice de louange », sitôt avant l'ekphonèse placée au début de l'anaphore. Le sujet figuré sur notre lampe se rattache ainsi d'une part au récit évangéli-

(1) JEAN, XIV, 27.

(2) F. CABROL et H. LECLERCQ, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VI, 1re partie, 549.



Pl. 23. — Lampe chrétienne.
(Musée Ursăcescu).

que et d'autre part à la liturgie. Il est unique dans la série des lampes connues. L'étude exhaustive de Dom H. Leclercq, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, ne le signale pas. La lampe est ancienne sans aucun doute. Les circonstances qui ont accompagné sa découverte, le fait qu'elle est restée près de trente ans sans qu'on y prête attention suffiraient à nous en convaincre. Mais il faut prendre en considération sa forme qui la rapproche de l'exemplaire publié par Dom Leclercq sous le numéro 2 colonne 1094 (1), et d'autres lampes du IVe siècle. Sa légèreté et la qualité de l'argile, très rouge et sans impuretés, indiquent la même époque. Rappelons, en dernier lieu, que les établissements romains de la Mer Noire et du bas Danube

Fig. 1. Lampe chrétienne (musée Ursăcescu)

ont vu décroître leur importance dès le début du IVe siècle.

(1) *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VIII, 1re partie, 1093.

Aucune marque ne désigne l'atelier ni la provenance de l'objet. Le travail soigné et l'iconographie semblent indiquer pourtant une autre région que celle de Constanţa (Tomis). Les coiffures des apôtres, aux riches chevelures et aux barbes très fournies, nous reportent vers l'Orient. Le type du Christ reproduit celui de Sainte-Pudentienne de Rome, qui a été rattaché à l'Orient. Enfin, les plis verticaux et peu nombreux du vêtement et de la toge du Sauveur rappellent l'art du IVe et du Ve siècle.

La collection du Rév. Père Ursăcescu garde une seconde lampe, plus petite, qui mesure 80 milimètres sur 48 millimètres. Elle est très bien conservée et reproduit exactement le type de la lampe numéro 2, colonne 1093 du *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*. Son bec est pourvu d'un large trou ; deux autres plus petits ont été pratiqués au milieu de la lampe. Deux branches d'olivier forment la bordure. Au centre, on a moulé le signe bien connu ☧, le chrisme gemmé avec la boucle du P à droite. Le modèle est courant au IVe siècle. L'exemplaire dont nous parlons est intéressant par son ancienneté et sa bonne conservation (fig. 1)

***

Le panagiaire de Bisericani. Le musée du monastère d'Agapia, en Moldavie, que nous venons d'organiser, garde un beau panagiaire de bois sculpté, relié d'argent doré (Pll. 24 et 25). Il a été conservé quelques années à la skite moldave de Durău, mais il a fait partie du trésor du monastère de Bisericani, qui date du XVIe siècle. Très bien conservé, il est formé de deux coupes sphériques très évasées, encerclées d'une garniture d'argent doré qui forme en même temps fermeture. Les coupes mesurent treize centimètres de diamètre. Elles sont en buis. La première, celle de gauche, est formée d'un médaillon de six centimètres de diamètre, et d'une bordure. Au centre du médaillon, qui est en creux, on a sculpté en relief la Vierge Orante en pied, avec le buste de Jésus enfant sur sa poitrine. Quatre séraphins en pied à six paires d'ailes, et six têtes d'anges l'encadrent. A ses pieds, on a figuré des palmes. Une inscription en grec orne le bord relevé du médaillon et donne les paroles du Mégalynaire de la

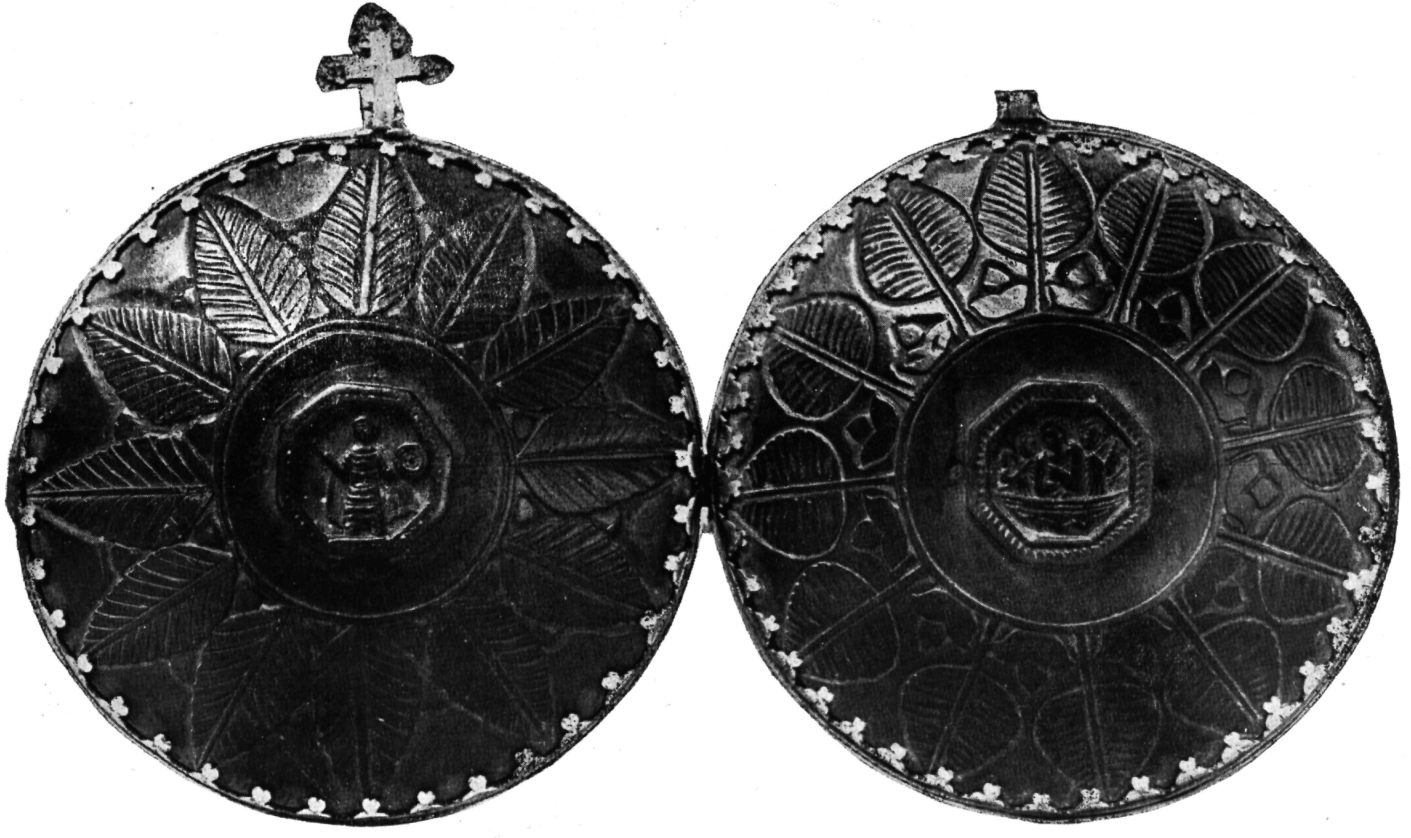
Pl. 24. — Panagiaire de Bisericani
(Musée d'Agapia).

messe : « Il est vraiment juste de vous glorifier, ô Vierge bien heureuse et immaculée, Mère de notre Dieu. Vous plus honorable que les chérubins et incomparablement plus glorieuse que les séraphins, vous qui restant pure avez mis au monde Dieu le Verbe, vous vraiment Mère de Dieu, nous vous exaltons ». Sur la bordure, on a sculpté un long rinceau de feuilles, qui semblent d'olivier, et dont les enroulements servent de cadres à vingt-six figures. Au centre, au-dessus du sujet précédent, on a figuré la Vierge Orante assise sur son trône. Le buste de Jésus enfant est placé sur sa poitrine.Les vingt-cinq autres personnages sont des prophètes. Ils sont représentés jusqu'aux genoux. Une tunique serrée à la taille revêt leur buste ; un large manteau plissé et agrafé sur la poitrine, drape leur corps. Le premier et le quatrième, placés à droite de la Vierge, sont coiffés d'un voile épais qui descend sur la nuque et semble faire le tour du cou. Un béret leur sert de coiffure. Les autres sont nu-tête. Une flamme, symbole de l'inspiration, les surmonte. Ils sont tous nimbés. Des caractères grecs, initiales ou noms des personnages, sont peu nets. Nous avons pu lire les noms de Daniel, Jérémie, Ezéchiel, Sophonias, Osée, Baruch, Aggée, Zacharie. Les prophètes sont tournés vers la Vierge, et figurés de profil ou de trois-quarts. Ils ont les yeux fermés, le nez grand, brisé à sa liaison avec le front et parfois légèrement recourbé. On distingue deux types, qui se différencient par la barbe, ronde ou en pointe. Les cheveux sont stylisés en grosses mèches. La coupe de droite est conçue de la même façon. Le médaillon en creux donne les anges de la Sainte Trinité, avec l'inscription grecque « La Sainte Trinité ». Les trois anges nimbés sont assis à une table ronde. L'ange qui préside est encadré par Abraham et Sarah. Il parle. Les deux autres se tiennent recueillis et touchent chacun d'une main un morceau de pain. Sur la table, on voit de petits pains, des radis, des poires, une salière, deux burettes et un couteau. Au milieu, une large patène semble porter un agneau. Il est toutefois très difficile de distinguer nettement ce dernier. Les anges ont des chevelures caractéristiques, formées de grandes mèches parallèles et stylisées. Un ornement en forme de ruban semble donner la frange des cheveux et figurer les nattes. Abraham porte les cheveux stylisés en grosses mèches parallèles et une grande barbe en

pointe. Sarah a les cheveux couverts d'un voile et du maphorion. Tous les personnages portent des tuniques serrées au corps et d'amples manteaux qui les drapent. Le rebord en relief du médaillon est orné de dents de scie. Sur la bordure, on a sculpté la Déisis et vingt-quatre figures d'apôtres. Dans la Déisis, Jésus barbu est assis sur son trône, les bras étendus et bénissant des deux mains. Son ample manteau drape le corps : une ceinture le retient à la taille ; un pan retombe de la jambe gauche. Marie, vêtue du maphorion, se tient debout à sa droite, légèrement tournée vers lui ; le Prodrome, le corps drapé d'une ample pénule, se voit à gauche, dans l'attitude de l'intercession. Deux palmiers ont été sculptés derrière le trône du Sauveur. Des initiales désignent les douze apôtres. On voit, à droite du Sauveur et derrière la Vierge, Pierre, Jean, Thomas, Jacques, Simon le zélé et Jacques fils d'Alphée. A gauche du trône et derrière Jean, on a placé Paul, André, Matthieu, Luc, Philippe, Barthélemy, et un septième apôtre, à l'extrêmité, désigné par les mêmes initiales que Barthélemy. Les autres ne sont pas nommés. Ils sont tous figurés tête nue et reproduisent presque le même type, caractérisé par des joues pleines, de grands nez droits, brisés à la liaison avec le front, et de grandes barbes en pointe. Un siège est derrière chacun d'eux. Tournés vers le Sauveur, ils sont vêtus en évêques. On distingue nettement l'épitrachilion orné de grandes croix, le polystavrion et l'omophorion orné de grandes croix et rejeté sur le bras gauche ou le bras droit. Ils portent sous le bras des livres fermés et appuient une main ouverte sur la poitrine. Tous sont nimbés. Des gloires, sculptées au-dessus des personnages, forment des éléments d'ornementation.

L'encadrement est composé de cordelettes d'argent doré et d'une bordure étroite ornée de rinceaux d'acanthe. A l'extérieur, elle s'inspire de feuilles lancéolées stylisées. Une croix d'argent doré, aux bouts formés de têtes d'anges, la couronne. Le fermoir est brisé. Le panagiaire fermé, on peut admirer le revers des coupes. Celui de la coupe de gauche porte le Christ de pitié, sculpté au centre : la Vierge et saint Jean l'Évangéliste se tiennent près du Sauveur, figuré debout dans son tombeau et les mains croisées sur la poitrine. Des feuilles de lierre sont gravées en creux tout autour. Le revers de la

Pl. 25. — Panagiaire de Bisericani (coupe de gauche).
(Musée d'Agapia).



Pl. 26. — Panagiaire de Bisericani (revers des coupes).

coupe de droite montre saint Georges sculpté de face et vêtu d'une armure guerrière. Dans sa main droite levée,il tient le glaive. De sa main gauche, il tient un bouclier rond. Une pélerine, agrafée au cou, est rejetée sur son dos. Des feuilles lancéolées sculptées en creux entourent ce portrait (Pl. 26).

Les panagiaires sont des objets liturgiques. Ils ont été destinés à recevoir la « Panagia ». Ce dernier nom désigne le carré de l'hostie placé à droite de la « Sphragis ». Il comprend un triangle surmonté de la croix. Le célébrant le détache de l'oblat, au début de la préparation des espèces, en prononçant ces mots : « En l'honneur et à la mémoire de notre Souveraine très bénie et glorieuse Mère de Dieu et toujours Vierge, Marie, par l'intercession de laquelle recevez, Seigneur, ce sacrifice à votre autel céleste ». Le fragment de l'hostie est gardé sur la patène : on ne le touche pas pendant la liturgie (1). A la fin de la liturgie, se place, dans les monastères, les jours de grandes fêtes, une cérémonie qui s'appelle « la Panagie », ou l'élévation de « la Panagie ». Cette cérémonie a une explication « historique ». C'était après la résurrection de notre Seigneur et après la Pentecôte. Les apôtres ne s'étaient pas encore séparés. Ils prenaient leurs repas en commun. Un coussin marquait la place du Sauveur. Les apôtres plaçaient dessus un morceau du pain qu'ils mangeaient, et qu'ils appelaient « la part du Seigneur ». A la fin du repas ils se levaient et remerciaient Dieu. En même temps ils prenaient « la part du Seigneur » et, l'élevant, ils disaient : « Gloire à toi, notre Seigneur, gloire à toi. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Christ est ressucité », ou « Grand est le nom de la Sainte Trinité. Seigneur Jésus-Christ aidez-nous ». Trois jours après l'enterrement de la Vierge, les apôtres prirent un repas en mémoire d'elle. Et en

(1) De l'hostie, le célébrant détache d'abord la « sphragis », qui est marquée des initiales

NI
IC XC
KA

C'est le Saint pain ou l'Agneau dont communient les célébrants. A gauche de l'Agneau se place un second carré contenant neuf petits triangles : ce sont les « perles » dont communient les fidèles. Le troisième fragment, appelé « la Panagie », est placé à droite.

élevant, à la fin, « la part du Seigneur », ils dirent : « Grand est le nom....». Mais, ô miracle ! celle qui était morte leur apparut au ciel, vivante, portée par un nuage et entourée d'anges. Elle leur dit : « Réjouissez-vous ! Je suis avec vous tous les jours ». Les apôtres l'acclamèrent et chantèrent : « Très sainte Mère de Dieu, aidez-nous ». Ils allèrent ensuite àson tombeau et ne trouvèrent plus son corps. Ils appirent ainsi qu'elle était ressuscitée des morts, tout comme son fils, et qu'elle était allée régner aux cieux dans les siècles des siècles,à côté du Sauveur.

Cette tradition a donné naissance à la cérémonie que nous venons de rappeler. A la fin de la liturgie, l'évêque et ses concélébrants forment une procession. Un prêtre, celui qui a préparé les espèces, porte l'icone du saint ou de la fête du jour. En chantant des hymnes, ils sortent de l'église et s'acheminent vers la « Trapeza ». Ils y font leur entrée. Les moines du monastère y sont réunis. Le prêtre, celui là-même qui a porté l'icone, détache à ce moment la « Panagie » d'une prosphora. Les hymnes terminés, on récite l'oraison dominicale et l'on bénit le repas : « Christ notre Seigneur, bénis ces mets et la boisson... » A d'autres occasions, les jours où l'on n'officie pas de veillée, on récite le psaume 144 : « Je veux t'exalter, mon Dieu, ô Roi, et bénir ton nom à jamais et toujours. Je veux chaque jour te bénir et célébrer ton nom à jamais ». On s'assoit et on mange. Le repas terminé, le lecteur remercie Dieu et prononce le mot « *Bénissez* ». C'est à ce moment qu'on élève la Panagie. Le prêtre dit à haute voix : « Bénissez, Saints Pères, et pardonnez-moi, à moi le pécheur ». On lui répond : « Que Dieu te pardonne..... ». Il prend alors la Panagie de ses deux mains, en la tenant du bout des doigts. Il l'élève et fait le signe de la croix en chantant : « *Grand est le nom* », l'évêque répond : « *de la Sainte Trinité* ». Le prêtre place alors la Panagie au-dessus de la figure de la Vierge, sculptée sur le panagiaire : de la Panagie, il signe la figure. On chante le tropaire de la Vierge. Le prêtre porte ensuite le panagiaire à tous les assistants qui le baisent et goûtent la Panagie. On récite le psaume 121 : « J'ai été dans la joie quand on m'a dit : allons à la maison de Yahweh. Enfin nos pieds s'arrêtent à tes portes, Jérusalem ! ». On

prie pour le roi et l'évêque, pour les moines et les donateurs du monastère. La cérémonie prend fin.

Le panagiaire sert dans d'autres occasions aussi : pour offrir au prince régnant la Panagie, s'il assiste à la messe et s'il ne communie pas ; pour porter la Panagie au supérieur ou à la supérieure du monastère.

La tradition que nous venons de rappeler et la cérémonie de l'élévation, expliquent les sujets qui ornent le panagiaire que nous étudions. Les chants et les prières nous aident mieux encore à les comprendre. Le Christ de Pitié, sculpté au revers de la coupe de gauche, nous reporte au Sacrifice et à la « part du Seigneur ». L'envers donne, sur la bordure, la Vierge assise, avec Jésus Enfant sur sa poitrine, et les prophètes. On rappelle ainsi l'Incarnation. On illustre en même temps le tropaire que l'on chante au début de la cérémonie. On nous reporte aussi aux paroles de la liturgie et au rite de la préparation des espèces, qui mentionnent à plusieurs reprises les prophètes et l'Incarnation. La Vierge Orante en pied, Jésus sur la poitrine, occupe le médaillon ; des séraphins l'entourent. On illustre le Mégalynaire de la messe, dont les paroles sont inscrites sur le rebord, en relief. Le revers de la seconde coupe montre saint Georges armé du glaive et du bouclier. C'est l'image du saint patron du monastère, pour lequel le panagaire a été exécuté. A l'envers, le médaillon porte les anges de la Trinité. Le sujet se rattache à l'invocation de la Trinité, placée au début de la cérémonie. Les figures d'Abraham et de Sarah et la table remplie de mets nous reportent, à leur tour, au repas de la Trapeza. Le thème de la Déisis orne la bordure : il rappelle le Jugement dernier, mentionné d'une façon explicite par le psaume 121, que l'on récite pendant la cerémonie : ... Jérusalem, tu es bâtie comme une ville où tout se tient ensemble.... Là sont établis des sièges pour le jugement, les sièges de la maison de David ». Les douze apôtres complètent le thème. Ils sont figurés debout, chacun devant son siège, à l'exemple des illustrations du Jugement dernier. Mais, on a sculpté, sur notre panagiaire, douze autres apôtres pris parmi les soixante-dix. Ils sont là très probablement pour remplir le cadre. Mais les apôtres portent le costume d'évêque et tiennent des livres. Ceci est plus difficile à expliquer et est peut-être en relation avec le caractère li-

turgique de la cérémonie de l'élévation, et l'attribution liturgique du panagiaire.

Les patènes ou « disques liturgiques » ont été décorées de plusieurs façons. Celle du trésor de Halberstadt porte Jésus sur la croix (1) Elle date du XIe siècle. Le médaillon central de la célèbre patène dite de Pulchérie au monastère de Xéropotamou (Athos) montre la Vierge Orante en pied, Jésus enfant sur sa poitrine. Deux anges l'encensent. La bordure illustre la Divine Liturgie et l'Hétimasie (2). Mais les patènes ont une autre fonction liturgique. Elles servent à la préparation des espèces. On y place les parcelles détachées des hosties. On y garde l'agneau. Elles ont été souvent confondues avec les panagiaires. La « patène » du monastère de Dionysiou est un panagiaire. Elle est décorée de la Vierge Orante en buste, Jésus enfant bénissant sur sa poitrine (3). L'inscription rappelle (4) la Trinité, et nous reporte à l'élévation de la Panagie. Des séraphins sont placés autour. On a sculpté aussi les apôtres et quatre sujets : la Présentation de Marie au temple, l'Annonciation, la Nativité de Jésus et la Dormition de la Vierge. Le panagiaire du monastère de Saint-Panteleimon date du XVIIe siècle (5). La Vierge en buste porte l'enfant couché sur son bras gauche. Des prophètes portant des rouleaux à inscriptions, forment un cercle autour d'elle.

(1) O. DALTON, *Byzantine Art and Archaeology*, fig. 318, p. 536.

(2) Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, t. II, fig. 335, p. 674.

(3) N. P. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, t. II, fig. 47, p. 122.

(4) Il faut aussi distinguer les « plats » liturgiques. Ils servent à la distribution de l'antidoron. Ce nom désigne ce qui reste des oblats après l'extraction des parcelles, à la prothèse, au cours de la préparation des espèces. Ces restes de pain sont bénis par le célébrant durant le canon de la messe, sitôt après l'épiclèse. Ils sont distribués aux fidèles à la fin de la liturgie. Les plats sont décorés de motifs végétaux, acanthe stylisée ou feuille de vigne ; de la croix ou de scènes évangéliques, la multiplication des pains par exemple. D'autres plats liturgiques servent à la bénédiction du blé aux offices des veillées. Ils sont plus petits que les précédents, et ne comportent qu'un décor très simple, inspiré de motifs géométriques ou de fleurs.

(5) N. P. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, t. II, fig. 173, p. 255.

En Moldavie, le panagiaire de Neamţu, daté de 1502, est à Moscou (1). Les deux coupes figuraient la Vierge Orante avec Jésus enfant sur sa poitrine et la Déisis. Cette dernière scène comportait une belle colonnade gothique. Sur les revers, on avait sculpté l'Ascension et les Limbes. On garde, au trésor de Putna (2), un panagiaire en nacre sculpté, daté de de 1553. La coupe de gauche est décorée de la Vierge Orante en buste, avec Jésus Enfant bénissant sur sa poitrine. Elle est entourée de têtes d'anges et de séraphins. L'inscription mentionne les donateurs et l'an 7061 (1553). La coupe de droite donne les anges de la Trinité, accompagnés d'Abraham et de Sarah. L'inscription en vieux slave désigne les donateurs.

Fig. 2. Panagiaire de Păngarati (musée d'Agapia).

Le monastère de Pângăraţi date du dernier tiers du XVIe siècle. Son trésor a été dispersé, mais le musée d'Agapia garde un panagiaire d'argent doré qui en a fait partie. Il est daté par une inscription en vieux slave, sculptée sur le

(1) N. Iorga, *Histoire de l'art Roumain*, p. 65.
(2) O. Tafrali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna. Atlas*, pl. 17.

revers de la coupe de gauche. Elle donne ces paroles : « Ce panagiaire a été fait pour le monastère de Pângărați, où l'on fête saint Démétrius comme patron ; en l'an 7060 (1552). C'est un don du prince Alexandre Lapușneanu ». Le diamètre est de onze centimètres. Sur la coupe de gauche, on a gravé les anges de la Trinité, accompagnés d'Abraham et de Sarah. L'ange du milieu a le visage du Sauveur. Le fond de la seconde coupe montre la Vierge Orante en buste, avec Jésus bénissant sur sa poitrine. Des feuilles stylisées ornent les bordures. Sur le revers de la coupe de gauche,on a gravé l'image de saint Démétrius à cheval. De sa lance il transperce un personnage couronné. La bordure et les fermoirs portent l'inscription et la date que nous venons de donner. Un second panagiaire d'argent doré est conservé au trésor du monastère de Secu. Au fond de la coupe de gauche, on voit gravés les archanges Michel et Gabriel portant le médaillon de Jésus. Ils sont en pied : Michel tient son glaive et Gabriel la croix. La seconde coupe montre le Prodrome ailé bénissant. De la main gauche, il tient un rouleau sans inscription et la croix. On a gravé aussi sa tête coupée et placée sur un plat d'argent. Il est daté de 1592 Les sujets nous reportent au saint patron et au vocable de l'église,et n'ont pas de rapport avec l'élévation de la panagie (Pl. 27).

Le panagiaire de Bisericani que nous étudions, est, à ce qu'on voit,extrêmement important.Il est unique.Il donne seul l'office complet de l'élévation de la Panagie. Il n'est pas daté, et nous ne savons pas de quel atelier il est sorti. Pour résoudre ces deux dernières questions,il faut d'abord rappeler qu'il a fait partie du trésor d'un monastère qui date de la fin du XVIe siècle. C'est le seul objet conservé. On ne peut donc le comparer à d'autres, ni avoir d'autres renseignements Nous devons attirer l'attention, en premier lieu, sur un détail, qui n'est pas sans intérêt, dans l'inscription grecque du mégalynaire qui entoure le portrait de la Vierge. Le sculpteur confond les lettres *ω* et *o* et les remplace l'une par l'atre. Les diphtongues sont négligées et on les rend selon la prononciation. Le mot « Vierge » est donné en abrégé *ΘK* ; le mot *καὶ* est remplacé par un K. Les derniers mots de l'inscription devaient être *τιμιωτέραν* « [*τῶν...*»] : le sculpteur a

Pl. 27. — Panagiaire de Secu.

Pl. 28. — Plat liturgique de Bodrog.

écrit τιμιοτερα τερα, ce qui semble reproduire une particularité musicale de l'hymne chanté. L'analyse technique et l'étude du style nous aideront à dater l'objet. Le buis se laisse facilement entailler. Le ciseau n'a pas de peine à aller dans tous les sens. Malgré cela l'artiste a mal rendu les enroulements de feuillage qui encadrent les prophètes. Ils sont lourds et prennent une importance excessive. Les personnages passent au second plan. L'artiste a fait preuve de plus de goût et de science lorsqu'il a sculpté les apôtres. Leurs sièges sont bien dessinés et forment un décor qui convient aux figures : ces dernières sont mises en vue et gardent toute leur importance. Les draperies sont rendues consciencieusement et témoignent d'un métier avisé. Elles modèlent discrètement les corps. Mais leur schématisme apparaît trop nettement. Des plis transversaux en creux et des plis obliques marquent les membres et les modèlent. Des plis verticaux rayonnant rendent l'étoffe. Le style des corps n'est pas sans élégance, mais il n'est pas non plus exempt de sécheresse et de dureté. Ces défauts se remarquent moins chez les apôtres et les prophètes. Ils sont visibles pourtant dans la figure de la Vierge en pied, dont le buste est mal exécuté. Les avant-bras sont rattachés directement au cou : on n'a pas dessiné les clavicules. Les figures sont présentées de face ou de profil. L'auteur ne connaît que ces deux attitudes. Les prophètes et les apôtres ont des nez forts, des paupières trop marquées, des fronts mal dessinés. Le nez de la Vierge en pied de forme triangulaire comme ceux des séraphins est aplati. Le menton est coupé brutalement et le cou réduit à son point d'attache avec le corps. La Vierge assise et le Christ bénissant sont plus soignés, mais on reconnaît la même main et les mêmes défauts. La composition seule est intéressante, mais elle doit reproduire un original que nous n'avons plus. L'objet a dû être exécuté en Moldavie et très probablement dans un monastère qui gardait à la fois la tradition de l'élévation de la Panagie et le chant en langue grecque. Tous ces éléments nous ramènent à la fin du XVIIe siècle, ou au début du XVIIIe siècle, dans la région des monastères du district de Neamţu.

***

La patène de Bodrog. Le monastère de Hodoş-Bodorg, en

Transylvanie, a eu une longue histoire. Fondé au XIVe ou au début du XVe siècle, il semble avoir été florissant au cours du XVIe siècle. Il possédait de grandes propriétés. L'église principale subsiste et garde des peintures, restaurées au XVIIe siècle. Le trésor a été dispersé : quelques objets à peine ont pu être sauvés par le supérieur actuel, le Rév. Père P. Moruşca Le plus important est une patène d'argent doré (Pl. 28). Au centre, dans le médaillon, on a figuré saint Georges à cheval tuant le dragon. Il est enfermé dans un cercle entouré de volutes et de rayons. Sur la bordure, des colonnettes torses, à chapiteaux ornés de boucles, et des arcades dessinent vingt-quatre médaillons décorés de bustes d'apôtres et de martyrs. Les premiers forment la série placée près du bord. Ils portent des livres fermés et bénissent. Des manteaux drapent leur corps et le bras droit ou le bras gauche. Des initiales marquent les noms. Les martyrs sont de face, la tête légèrement tournée à gauche ou à droite. Par dessus leur tunique, ils portent un manteau agrafé au cou.

Saint Georges est ou bien le patron de l'église pour laquelle on a confectionné la patène, ou le saint patron du donateur. Les apôtres et les martyrs nous reportent aux prières de la préparation des espèces et au caractère liturgique de l'objet. L'objet est travaillé en repoussé et révèle une technique intéressante. Le décor architectural se rattache à l'art du XVe ou du début du XVIe siècle. Les colonnettes sont finement dessinées et la composition témoigne de beaucoup de goût et d'expérience artistique. Les figures sont caractérisées par l'ovale prolongé des visages et le style des chevelures, formées de cheveux lisses qui laissent libre le front et dégagent les oreilles. Le modèle des draperies est obtenu à l'aide des lignes droites et du pointillé. Le dessin des mains est plus curieux, parce qu'il accuse les proportions exagérées. Le style et la technique semblent révéler des maîtres saxons de Transylvanie, travaillant sur des modèles de l'Athos. Les colonnettes torses, aux chapiteaux formés d'acanthe au bout recroquevillé, se voient sur la reliure d'évangéliaire de Nicéphore Phocas, à la Grande Laure de l'Athos (1). On y revoit

(1) *Archives photographiques d'art et d'histoire de Paris*, K. 9251.

Pl. 29. — Couverture de L'Évangéliaire de Văleni.

Pl. 30. – Couverture de l'Évangéliaire de Văleni (détail)

les figures allongées et les chevelures de la patène de Bodrog. Cette dernière n'est pas datée, Le décor architectural d'une part, avec les arcs en accolade, le style des figures, la forme des lettres, et la technique du repoussé, semblent pourtant indiquer la fin du XVe ou le début du XVIe siècle.

La couverture d'évangéliaire de Văleni. (Pll.29 et 30) L'église de bois de l'ancien monastère de Văleni, en Moldavie, garde une couverture d'évangéliaire en argent doré. Elle fait partie d'un trésor important, composé surtout d'icones, dont nous nous occuperons plus loin. Elle rappelle, en même temps, un moment de l'histoire extrêmement intéressante de ce monastère de religieuses, un des plus anciens de Moldavie. Le texte des évangiles est en langue roumaine et date de 1762. Il a remplacé l'ancien, en vieux slave, que nous n'avons pas retrouvé. La couverture est de bois recouvert de velours vert. Des plaques d'argent doré, sculptées en repoussé, sont appliquées dessus et fixées à l'aide de petits clous. Elles figurent au recto du livre, Jésus sur la croix ; la Vierge et saint Jean l'Evangéliste se tiennent droit aux côtés de la croix. Un ange porte un vase, dans ses mains couvertes du manteau : il survole la croix. Au verso, les évangélistes occupent les angles : Matthieu et Marc à la partie supérieure ; Luc et Jean à la partie inférieure. Au milieu, une grande plaque montre la Descente du Christ aux limbes. L'inscription en vieux slave donne les mots « Résurrection du Seigneur », et mentionne les donateurs Siméon Voévode et Marghita, membres de la célèbre famille de boïars moldaves, qui a donné aux Roumains deux princes régnants, un archevêque de Moldavie, et le célèbre métropolite Pierre Moghilă de Kiew. On y rappelle aussi la date 7100 (1592), et le vocable du monastère, qui était la Transfiguration. Les évangélistes sont figurés assis, de face, ou légèrement de profil. On ne voit pas leurs pieds. Ils tiennent l'Evangile fermé et prient.Un ornement en forme d'une double fleur de lys stylisée, accompagne les figures. Dans les Limbes, deux montagnes taillées en marches d'escalier forment le fond. Jésus, de face et entouré de son nimbe, foule aux pieds les portes de l'enfer. Il tend ses mains à Eve et à Adam figurés, la première à sa droite, le second à sa gauche, hors de

leurs sarcophages. Derrière Eve on voit le Prodrome, David et Salomon ; derrière Adam, plusieurs rois et prophètes.

Au point de vue iconographique, l'évangéliaire de Sucevița peut servir de point de comparaison (1). Il est daté presque de la même époque. Il a pu servir de modèle. Les exemples peuvent aussi se rattacher à une source commune. Sur l'évangéliaire de Sucevița, on a figuré les symboles des évangélistes, à la place de ces derniers. Quatre montagnes forment le fond. Les figures sont massées en grand nombre, l'une derrière l'autre : de la plupart on ne voit que les auréoles. Les attitudes sont aussi plus vivantes et plus souples. Au point de vue technique, les deux évangéliaires présentent un détail curieux. Des points en creux apparaissent sur les vêtements du Sauveur et des autres personnages. Peu nombreux sur la couverture de Sucevița, et cachés par les plis en creux des draperies, ils se multiplient sur la couverture de Văleni. Ils servent, selon toute vraisemblance, à modeler les étoffes. Sur la couverture de Sucevița,on en a pratiqué un grand nombre sur les montagnes du fond. A l'origine, on a dû employer des perles ou des pierres précieuses. Les trous en question ont aussi favorisé le travail du repoussé, qui n'est pas d'une grande finesse. Les figures de Văleni sont droites et raides. L'expression est partout la même. Elle est caractérisée par la dissymétrie du visage, la bouche ouverte et tordue. Les nez forts se rattachent sans brisure, au front étroit. Mais ils sont courbés, et ceci se voit surtout dans la figure en profil d'Adam. Les yeux sont formés d'une tache claire et de deux plis d'ombre qui l'encadrent.

***

Croix de bois sculpté. Les trésors moldaves conservent de nombreuses croix portatives de bois sculpté, qu'on emploie aux offices. Quelques-unes proviennent de Byzance ou du Mont-Athos ; d'autres ont été travaillées dans les monastè-

(1) I. D. ŞTEFĂNESCU. *L'évolution de la peinture religieuse ed Bucovine et en Moldavie. Album*, pl. 6, fig. 1 ; et O. TAFRALI, *Le monastère de Sucevița et son trésor*, dans les *Mélanges Diehl*, 2e vol., fig. 4, p. 218.

Pl. 31. — Croix de bois sculpté.
(Musée d'Agapia).

Pl. 32. — Croix de bois sculpté.

(Musée d'Agapia).

res moldaves. Les plus belles sont au trésor de Putna. Elles ont été étudiées par M. O. Tafrali (1).La plus intéressante est une croix en bois à double traverse, qui garde un morceau de de la vraie croix.L'inscription rappelle le nom de l'empereur Romanos et l'an 894. Mais la croix a dû être exécutée, à ce qu'il semble, au XIVe ou au XVe siècle. A la date de 894, d'ailleurs, ce n'est pas l'empereur Romanos qui régnait à Byzance, mais Léon le Sage. Du XVIe siècle datent plusieurs croix sculptées. Quelques-unes ont été déjà publiées. Nous donnons ici trois croix que ne sont pas connues. La première fait partie du musée d'Agapia (Pll. 32 et 33). Elle est sculptée en bois de cyprès, et haute de 185 millimètres : La traverse a 125 millimètres. Le manche est d'argent.Nous ne possédons aucun renseignement sur l'origine ni sur la date. Une monture d'argent, formée de filigranes de fleurs stylisées et de cordelettes, encadre le bois. Les sujets sculptés sur la face sont : l'Annonciation, le Stichère de Noël, la Présentation au temple, le Baptême, la Transfiguration, et la résurrection de Lazare. Au revers, nous avons les Rameaux, le Crucifiement, les Limbes, l'Ascension, la Pentecôte, et la Dormition de la Vierge. On donne donc les douze grandes fêtes. Des colonnettes torses et des arcs en accolade ou en plein cintre encadrent les sujets.

L'Ascension montre l'ange qui parle à Marie, debout et inclinée devant lui. Des architectures forment le fond ; le cercle du ciel est sculpté à la partie supérieure de la scène. La rédaction nous renvoie au type iconographique de l'icone de Saint Eustathe et à d'autres monuments du Mont Athos. La scène du Stichère présente la Vierge couchée,au centre du tableau ; l'enfant repose dans la crèche. Les mages arrivent à cheval. A la partie supérieure, on voit l'ange et les bergers. A la partie inférieure, le bain de l'enfant et Joseph. Cela nous reporte à l'icone de Saint-Eustathe, au Mont Athos (2). Dans la Présentation au temple, le prêtre, figuré à droite, tend Jésus à Marie. Derrière celle-ci se tient Joseph.Un autre

(1) O. TAFRALI, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, texte et atlas, Paris 1925.

(2) G. MILLET, *L'iconographie de l'Evangile*, p. 97, fig. 39.

personnage est sculpté. à droite du prêtre. Des architectures à deux étages forment le fond. Le Baptême montre le Prodrome drapé d'un long manteau. Il touche la tête du Sauveur, qui se penche devant lui, en fléchissant la jambe gauche. Le pagne descend jusqu'aux genoux. Un ange est sculpté à gauche du Sauveur ; un arbre, à droite, dans le fond. L'attitude de Jésus, qui croise les jambes et semble marcher vers le Prodrome, est caractéristique. Elle nous rappelle des monuments russes et la Péribleptos de Mistra. On la retrouve aussi à Saint-Luc, dans l'Evangile de la Vaticane et dans les psautiers. Nulle part, pourtant, le Sauveur n'est aussi incliné que dans notre monument. Dans la Transfiguration, nous retrouvons Moïse et Elie, placés à hauteur du Sauveur, et les deux apôtres renversés. La résurrection de Lazare montre de nombreux assistants dans le fond. Jésus vient de gauche. Les sœurs de Lazare sont agenouillées devant lui. La sarcophage est à droite dressé verticalement : on y voit la momie de Lazare enveloppée de bandelettes. Le porteur du couvercle s'éloigne dans le fond. C'est la rédaction de Dionysiou, à l'Athos (1). La scène des Rameaux est moins claire. Jésus vient de gauche. On a sculpté Zachée dans l'arbre. Les apôtres suivent le Sauveur. Un personnage étend son habit. Nous retrouvons là la rédaction du Tétraévangile d'Iviron, numéro 5. Le Crucifiement montre le Sauveur courbé sur la croix entre deux anges pleurant. La Vierge et Jean se tiennent droits, à ses pieds ; Jean porte la main à sa joue. De nombreux personnages sont sculptés derrière la Vierge, et des soldats derrière saint Jean. C'est la rédaction de Zič̆a, de Gračanica, des peintures murales de Moldavie au XVIe siècle. Le corps de Jésus, pourtant, reproduit, à ce qu'il semble, un modèle plus ancien. Il est presque de profil et forme une courbe accentuée. On voit bien les hanches. Le buste aussi est bien dessiné. Dans la Descente aux limbes, Jésus se tourne à droite et tend les mains à Adam, agenouillé dans son sarcophage.Le geste rappelle l'ivoire sculpté de Sucevița, qui date de la fin du XVIe siècle (2). On le retrouve à

(1) G. MILLET, *L'iconographie de l'Evangile*, p. 242, fig. 233.

(2) I. D. ŞTEFĂNESCU, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie, Album*, pl. 5, fig. 1 et 2.

Pl. 33. Croix sculptée en bois.
(Musée d'Ursăcescu).

Popăuți, au début du XVIe siècle. La Dormition de la Vierge est plus difficile à analyser, parce que les détails sont exécutés à trop petite échelle. Mais on distingue le Sauveur qui porte l'âme sur son bras gauche et se tourne vers sa mère ; Pierre encense.

L'iconographie nous reporte au milieu ou à la fin du XVIe siècle. Le style et la technique nous reportent aux dernières années du XVIe siècle, ou au début du XVIIe siècle. La croix que nous étudions a été exécutée en Moldavie, dans un des monastères de la région de Neamțu. Les architectures d'un côté, le nu du Sauveur, très finement exécuté, de l'autre, témoignent de la dernière période de floraison de l'art moldave. Les inscriptions grecques révèlent enfin que l'artiste ne connaissait pas cette langue et que le modèle est venu d'ailleurs.

* Le musée du Rév. Père Ursăcescu garde un fragment de croix sculptée de bois, d'une iconographie et d'un travail très intéressants. Cette croix est exécutée en bois de cyprès et mesure 187 millimètres de hauteur.La traverse s'est brisée et n'a pas été retrouvée. Sur la face, on a sculpté l'Annonciation, la Nativité, la Transfiguration et la Résurrection de Lazare (Pl. 33). Au revers, les Rameaux, le Crucifiement, l'Ascension, la Pentecôte, les Limbes et la Dormition de la Vierge. De fines colonnettes torses et des arcs en accolade encadrent les sujets. On a sculpté aussi des coquilles, aux angles supérieurs de l'Annonciation et de la Résurrection de Lazare, et des ornements très fins, composés de cordelettes et de petites croix, tout autour des tableaux. Les inscriptions sont en grec. Elles se rapportent aux sujets.

L'Annonciation montre la Vierge assise et filant. Elle se retourne pour voir l'archange qui lui présente une fleur de lys et lui adresse la parole. Des architectures luxueuses forment le fond. La Vierge assise et filant se rattache, on le sait, à la légende palestinienne (1). Cette dernière inspira les rédactions du XIIe siècle à Constantinople et l'iconographie de l'Occident. Marie assise et légèrement tournée se voit à

(1) G. MILLET, *L'iconographie de l'Evangile*, p. 68.

Saint-Urbano et Dochiariou, au milieu du XVIe siècle. Dans la Nativité, la Vierge adore Jésus couché dans la crêche. A gauche, les mages arrivent à cheval. A droite, on voit l'ange et les bergers. En bas, le bain de l'enfant et Joseph. C'est le type iconographique de l'Eglise de la Transfiguration, aux Météores, et surtout de Dochiariou, au Mont Athos. La Transfiguration montre Jésus dans le nimbe, entre Moïse et Elie, figurés à l'extérieur du nimbe. Sur les pentes du Mont, on a sculpté l'arrivée de Jésus,accompagné des apôtres, et le départ de Jésus. Ces détails nous reportent à deux belles icones du monastère de Văleni, qui datent de la première moitié du XVIe siècle et semblent venir de l'Athos. La résurrection de Lazare est caractérisée par le sarcophage droit, creusé dans le roc, et le Sauveur suivi des apôtres et arrivant de gauche. Les sœurs de Lazare sont agenouillées devant lui. Un personnage défait les bandelettes, un autre emporte le couvercle. L'origine de cette rédaction est, on le sait, à la Péribleptos de Mistra. On la retrouve à Dionysiou, à l'Athos, et dans des monuments orientaux.Jésus sur la croix est placé entre les deux larrons. Deux anges volant sont sculptés sous les bras de la croix, comme dans le monument du trésor d'Agapia que nous venons d'étudier. Notre croix n'est pas datée. Au point de vue iconographique,on peut la placer au XVIe siècle. L'exécution et le style des figures et des draperies indiquent la même époque et font penser que cette croix a été apportée du Mont Athos.

* Nous donnons ici une autre croix sculptée de bois, qui fait partie du trésor de Sécu, en Moldavie. Sur la face, on a sculpté l'Annonciation, le Stichère de Noël, la Présentation de Jésus au temple,le Baptême. Les portraits de deux évangélistes sont placés sur les bras. Au revers, nous voyons la Transfiguration, le Crucifiement, le Christ de pitié, les Limbes et les portraits des deux autres évangélistes. Des arcs en accolade et des colonnettes torses encadrent les sujets. La croix mesure 22 centimètres de hauteur, sans le manche d'argent ; la traverse mesure 11 centimètres. L'inscription, en vieux slave et en roumain, gravée sur la monture, mentionne le donateur et l'année 7143 (1635). On précise que la croix a été faite pour

Pl. 34. — Croix de bois sculpté.
(Trésor de Secu).

Pl. 35. — Croix de bois sculpté.
(Trésor de Secu).

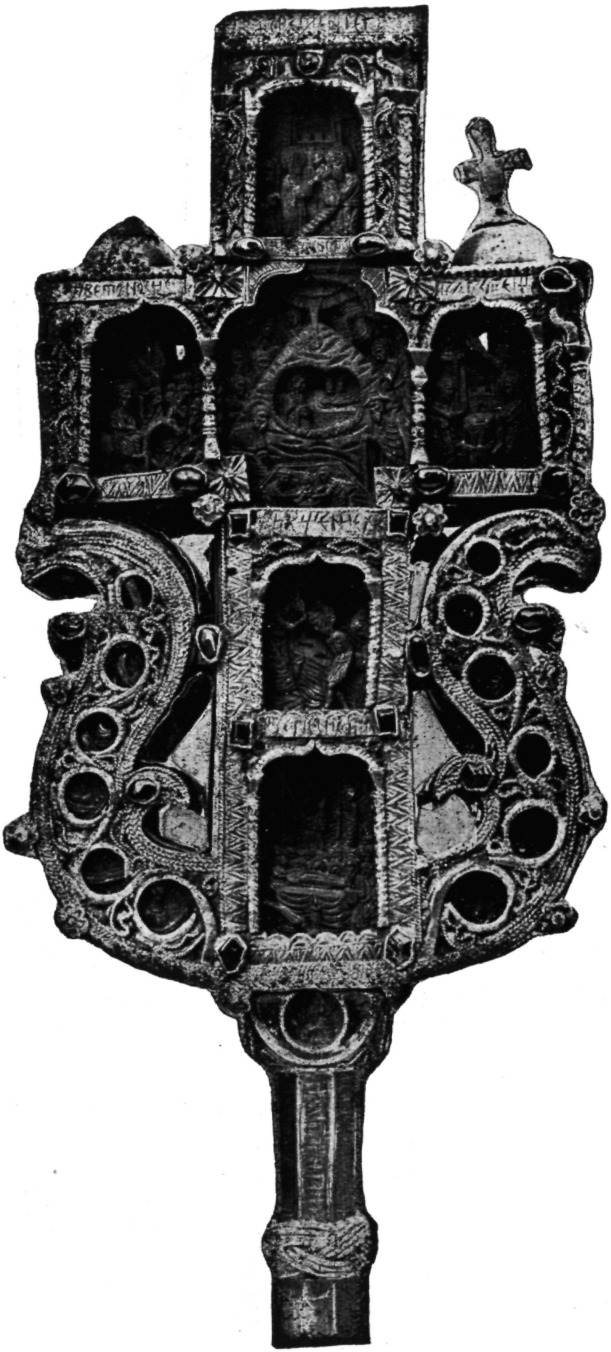
le monastère de Secu. Les inscriptions qui désignent les scènes sont en grec (Pll. 34 et 35).

Au point. de vue iconographique, il faut d'abord noter la présence des évangélistes. On les a sculptés assis devant un pupitre.Un rouleau ouvert ou un livre est placé sur ce pupitre. Deux des évangélistes tiennent le livre sur les genoux et lisent ou méditent. Des architectures surmontées de terrasses, des vestibules à colonnes cylindriques et des murs à créneaux occupent les fonds. Dans l'Annonciation, l'ange parle à Marie : un pupitre, sur lequel est posé un livre, les sépare. La Vierge se tient debout, légèrement inclinée vers l'ange : sa main droite sort un peu du manteau et semble appuyée sur la poitrine ; dans la main gauche elle tient le fuseau. Les architectures montrent l'enceinte de Nazareth, surmontée de créneaux, et un vestibule à colonnes, qui figure le portique latéral de la basilique élevée sur l'emplacement de la maison de Marie. L'attitude la Vierge est la même à la Métropole de Mistra, au début du XIVe siècle. L'ange qui arrive à grands pas est dans la tradition du XIVe siècle. Le pupitre n'apparaît pas dans d'autres monuments. L'illustration du Stichère montre la Vierge adorant Jésus. Les mages arrivent à cheval, guidés par l'ange. En bas, on a sculpté le bain de l'enfant, avec Joseph assis et ce même berger barbu et coiffé d'un chapeau au large bord qui apparaît dans les peintures de l'Athos. La rédaction se rattache au type iconographique de Dochiariou, au Mont Athos, en dépit de quelques détails qui diffèrent. Le Baptême est caractérisé par l'attitude de Jésus qui croise les jambes, comme s'il marchait, et se tient tourné vers le Prodrome. Le pagne descend jusqu'aux genoux. Jean est drapé à l'antique. Derrière lui, on voit un arbre. Les trois anges, les mains enveloppées, sont placés à gauche de Jésus. Le Jourdain s'étend au loin dans le fond, et ne mouille que les pieds du Sauveur. La scène nous rappelle la fresque de Studenica. Le Crucifiement présente des caractères que nous avons déjà notés dans des monuments précédents, qui datent de la fin du XVIe siècle, ou du début du XVIIe siécle : l'enceinte de Jérusalem sculptée dans le fond ; la Vierge tenant les bras croisés sur la poitrine ; Jean au pied de la croix portant la main à sa joue ; le buste fléchi du Sauveur ; l'ange pleurant et l'ange qui recueille le sang du Sauveur

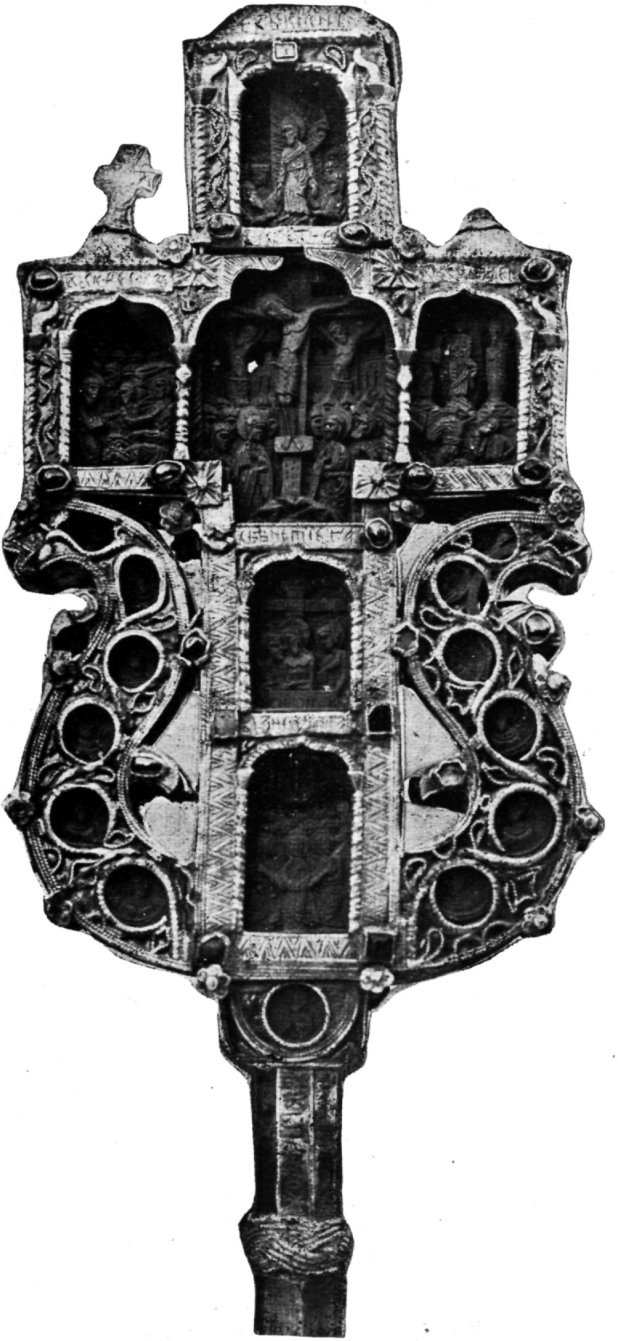
dans un calice. Dans les Limbes, Jésus, figuré dans le nimbe et tourné à gauche, tend les mains à Eve : il se tient très-incliné.Le Christ de pitié montre Jésus debout dans le sarcophage ; Marie et Jean, figurés à l'extérieur de celui-ci, s'inclinent légèrement. La croix est sculptée derrière le Sauveur. De hautes maisons, reliées par un mur d'enceinte, occupent le fond.

L'exécution n'est pas de premier ordre. Les figures sont mal proportionnées. Les draperies sont modelées à l'aide de plis parallèles et de creux d'ombre. Le sculpteur s'est attaché à rendre, avec habileté d'ailleurs, les profondeurs, l'espace et les architectures.

* Le monastère de Bodrog garde une croix sculptée de bois, encadrée d'argent et enrichie d'émaux colorés. (Pll. 36 et 37). Elle rappelle des croix du Mont Athos et du Musée d'art byzantin d'Athènes, qui datent du XVIIe siècle. Sur la face, on a sculpté l'Annonciation, le Stichère de Noël, la Présentation de Jésus au temple, le Baptême, les Rameaux, et la Dormition de la Vierge. De petits médaillons de prophètes se placent, au-dessus de la traverse, sur les enroulements (fig. 17). Au revers on voit la Transfiguration, la Résurrection de Lazare, le Crucifiement, le Christ de pitié, l'Ascension et les Limbes. De petits médaillons de prophètes sont placés sous la traverse. L'Annonciation reproduit les mêmes données que dans la croix de Sécu que nous venons d'étudier, mais la Vierge est davantage de face. Dans l'illustration du Stichère, la Vierge adore Jésus. En bas, on voit le bain de l'enfant ; à gauche, Joseph assis ; à droite, le berger coiffé de son large chapeau. On voit mal les mages, mais ils semblent à pied. Le Baptême reproduit exactement le type iconographique de la croix de Sécu. Dans la scène des Rameaux, Jésus vient de gauche ; Zachée est dans l'arbre. Un personnage étend son manteau devant l'âne. Dans la Dormition de la Vierge, Jésus porte l'âme à gauche ;deux anges sont à l'extérieur de son nimbe. Les apôtres sont massés derrière le lit de la Vierge, en face de Jésus. De la plupart, on ne voit que la tête.Dans la résurrection de Lazare,Jésus arrive de gauche, Marthe et Marie se prosternent devant lui. Un personnage défait les bandelettes de Lazare et tourne la tête.Jésus sur la



Pl. 36. — Croix de Bodrog.



Pl. 37. — Croix de Bodrog.

croix est sculpté au premier plan, entre la Vierge et Jean, figurés debout, les mains croisées sur la poitrine. Les deux larrons sur leur croix se voient au second plan. De nombreux personnages, des femmes et des soldats, se pressent en rangs serrés. Au fond, on voit l'enceinte de Jérusalem. Le Christ de pitié comporte les même détails que la croix de Sécu. Dans l'Anastasis, Jésus ,tend une main à Adam, sculpté à droite, et l'autre à Eve, qu'on voit à sa gauche. La monture d'argent est luxueuse et d'un travail soigné. Elle est gravée et ciselée. Les motifs sont les colonnettes torses au chapiteau en forme de pyramide renversée, les arcs en accolade, des cordelettes et des fleurs stylisées. Des grenats sont incrustés aux angles des scènes. Des émaux verts, bleus et rouges, encadrent les médaillons de prophètes. Par l'iconographie comme par le style, la croix de Bodrog se date du début du XVIIe siècle et se rattache aux modèles de l'Athos.

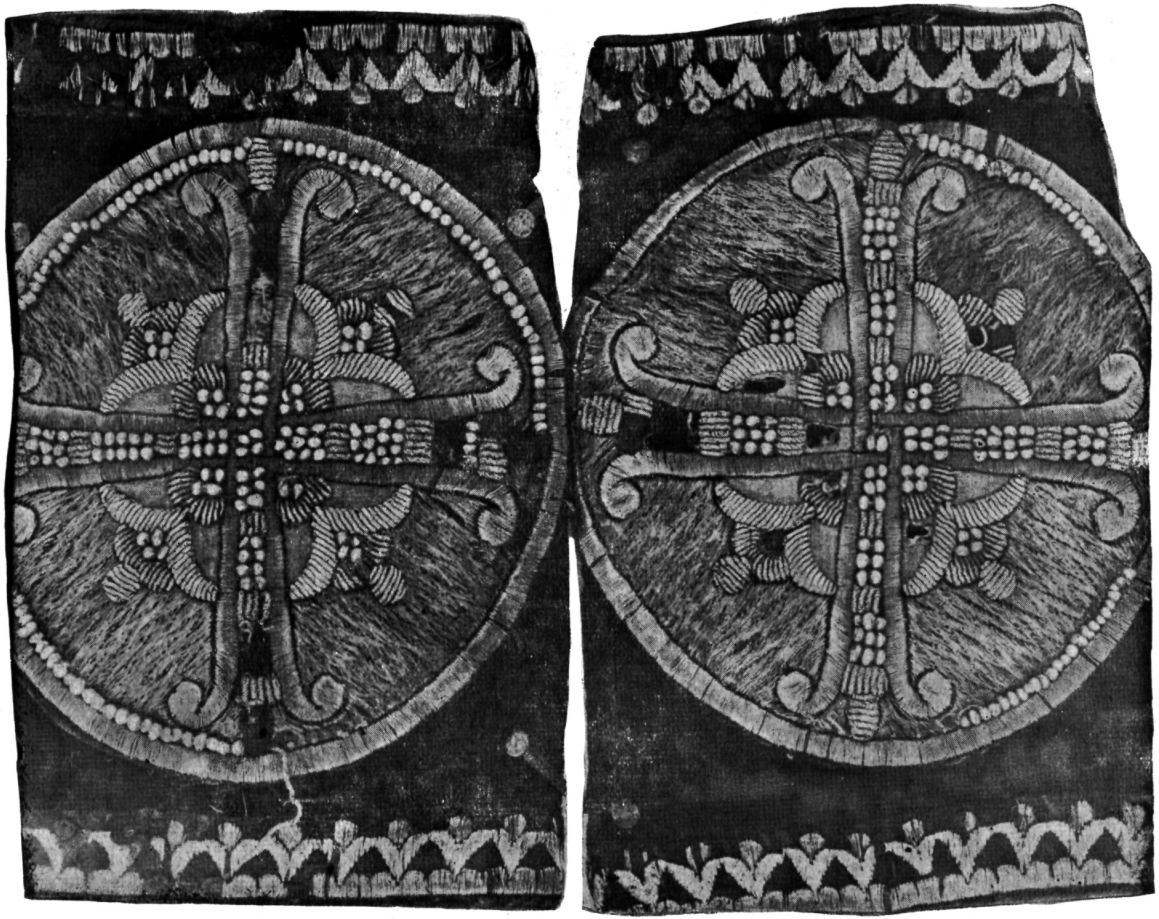
***

Broderies liturgiques. On garde dans les monastères de Moldavie de nombreuses broderies liturgiques d'une grande valeur. Le plus riche trésor est celui du monastère de Putna : il comprend des objets du XVe siècle. Du XVIe siècle, on a d'admirables vêtements sacerdotaux, des épitaphioi, des épitrachilia et des nappes. On peut les voir réunis dans les trésors des monastères de Sucevița et Dragomirna. D'autres œuvres intéressantes sont dispersées. Au musée d'Agapia, on conserve une paire de manchettes liturgiques (épimanikia). Elles ont appartenu au monastère de Bisericani (Pl. 38). Elles sont confectionnées de velours rouge sur lequel on a brodé, au fil d'or et d'argent et à la soie, des quatre-feuilles et des croix enfermés dans des cercles. De nombreuses perles ornent ces motifs. Aucune inscription ne nous renseigne sur la date, mais on peut comparer ces épimanikia à ceux du métropolite Barlaam, qu'on garde au monastère de Sécu, et les dater avec grande vraisemblance des dernières années du XVIe siècle ou des premières années du XVIIe.

* *Le voile liturgique du musée Ursăcescu.* Le musée du Rév. Père Ursăcescu, à Curteni, garde un voile liturgique fait de

soie rouge brodée de fils d'or et d'argent et de soie ivoire. Il mesure 105 centimètres sur 52 centimètres. Il est entouré d'une étoffe tissée moderne, ornée de croix. On l'a employé comme épitaphios (Pl. 39). Le sujet révèle une contamination de deux thèmes, le Thrène et le Mélismos. Le Christ mort et portant le pagne repose sur la pierre de l'autel. La Vierge assise à son chevet prend sa tête et la soulève. Jean baise la main gauche du Sauveur. Joseph soulève les pieds de ses mains enveloppées du manteau. Deux saintes femmes sont derrière la Vierge ; Nicodème se tient debout, la main droite à sa joue, à droite de Joseph. Le soleil et la lune occupent les angles. C'est le Thrène. Mais on a brodé aussi le ciborium et trois veilleuses d'autel suspendues. On voit aussi deux anges diacres : chacun élève un rhipidion et encense. Ils portent le sticharion : l'orarion en croix barre leur poitrine. C'est l'illustration du Mélismos ou du partage de l'Agneau. En effet, le Christ est montré sur la pierre de l'autel. Or il n'y est qu'à la fin de l'Epiclèse, c'est-à-dire après l'intervention du Saint Esprit qui transforme le pain et le vin en le corps et le sang de Jésus. Les diacres ne croisent ensuite leurs oraria qu'au moment où l'on récite l'oraison dominicale, peu avant le partage de l'Agneau. La confusion des deux sujets s'explique par la Liturgie. L'Anamnèse rappelle,en termes précis, le sacrifice du Sauveur et mentionne la mise au Tombeau. La formule fait partie de l'Anaphore. Elle précède de peu l'Epiclèse et le Mélismos. Elle est à son tour précédée d'une prière qui nous reporte à la Descente de croix et au Thrène. Il s'agit d'une prière secrète, récitée par le célébrant au moment où la procession de la Grande Entrée rentre au sanctuaire. Les paroles grecques de cette prière sont brodées sur notre voile, tout autour des sujets décrits. Les voici : « Le noble Joseph, ayant descendu de la croix votre corps immaculé, l'enveloppa d'un linge blanc et de parfums, et le déposa dans un tombeau neuf ». L'inscription est suivie de la date : 1638.

Les dimensions de l'étoffe et les sujets montrent que nous avons affaire au grand voile, appelé aussi aër, qui sert à recouvrir les dons, la patène et la calice à la fois. Mais le Thrène est le sujet des épitaphioi. C'est ce qui a conduit à la nouvelle attribution de l'objet. Le style des figures nous reporte à la première moitié du XVIIe siècle. Au point de vue



Pl. 38. — MANCHETTES LITURGIQUES.
(Musée d'Agapia).

Pl. 39. — VOILE LITURGIQUE BRODÉ.
(Musée Ursăcescu).

technique, il faut d'abord remarquer que le fond est formé de soie rouge : il n'est pas brodé.Les visages et les mains sont brodés de soie ivoire. L'insertion des yeux, la ligne du nez et celle de la bouche sont dessinées à la soie rouge. Les ombres sont marquées à la soie brune. Le corps de Jésus est brodé de soie ivoire. Le pagne et les vêtements des personnages qui prennent part à la scène sont en fils d'argent.Le modelé des draperies est obtenu à l'aide de lignes formées de points de soie rouge, brune ou verte.

* *Le voile liturgique brodé de l'église de Barnovschi.* L'église de Barnovschi, à Iassy, a été bâtie par le prince dont elle porte le nom, en 1627. Plusieurs fois restaurée, elle ne conserve plus ses peintures originales. Son trésor a été dispersé. On peut y voir pourtant un voile liturgique brodé. Il mesure 97 centimètres sur 86 centimètres et présente beaucoup d'intérêt (Pl. 40). Au milieu, dans un médaillon, la Vierge assise sur son trône tient Jésus sur ses genoux. D'une main elle protège son buste ; l'autre s'appuie sur le pied gauche du Sauveur. Au-dessous d'elle, on a brodé le Prodrome vêtu de la mélote. De sa main droite, il fait un geste qui souligne ses paroles ; sa main gauche porte un vase où l'on voit sa tête coupée. Sept anges en pied entourent le médaillon. Des architectures d'églises se voient dans le fond. Une inscription en vieux slave entoure laVierge et les anges. Elle donne des paroles du 12e « Icos » de l'Acathiste de l'Annonciation : « Nous te louons tous et louons ta nativité, Eglise sanctifiée, qui as donné naissance à Dieu ; le Seigneur qui a habité ton sein... Les anges se réjouissent et proclament ta nativité. » Les dernières paroles rappellent les tropaires de la Vierge chantés aux vêpres et aux offices de nuit. Le sujet que nous venons de décrire est surmonté de l'image de l'Ancien des Jours assis sur son trône et bénissant. Il est entouré de séraphins et désigné par l'inscription « Sabaoth » . Deux anges en pied sont à droite de l'image, deux autres à gauche. Des nuages se voient au pied de l'Ancien des Jours et des anges. A droite du médaillon central, sur la bordure, on a brodé une synaxe d'anges portant le médaillon de Jésus enfant, l'Annonciation et Jésus sur la croix entre la Vierge et saint Jean. A gauche du médaillon central, on voit la Cène, les Limbes,

et la Décollation du Prodrome. A la partie inférieure du voile apparaissent deux saints moines, portant des rouleaux ouverts sans inscription, et des groupes d'apôtres, saints martyrs et saintes martyres, rois, évêques et justes. La date est brodée en bas de la broderie : 7242 (1734).

Le sujet central se comprend aisément. Il illustre un « Icos » de l'Acathiste de l'Annonciation. L'Ancien des Jours, les séraphins et les anges d'une part, les apôtres, les évêques et les martyrs d'autre part, nous reportent à une prière chantée en l'honneur des puissances célestes et des saints. L'Irmos du premier chant de ce canon invoque les chérubins, les séraphins, les trônes, les anges et les archanges. On s'adresse ensuite au Prodrome, aux prophètes, aux apôtres et aux martyrs : on les prie d'intercéder auprès du Seigneur pour la rémission des péchés de ceux qui chantent. On mentionne enfin les saintes femmes, les évêques et les Justes. Le Prodrome forme le sujet des trois chants suivants (1). La Décollation du Prodrome se rattache à son portrait. L'Annonciation illustre les allusions répétées faites à la Nativité. La Cène, le Crucifiement et les Timbes rappellent le Sacrifice et la Rédemption. Les deux idées sont étroitement liées et se rattachent nécessairement à la pénitence et au pardon des péchés. L'ensemble nous reporte à la fête de *Tous les Saints*(2).

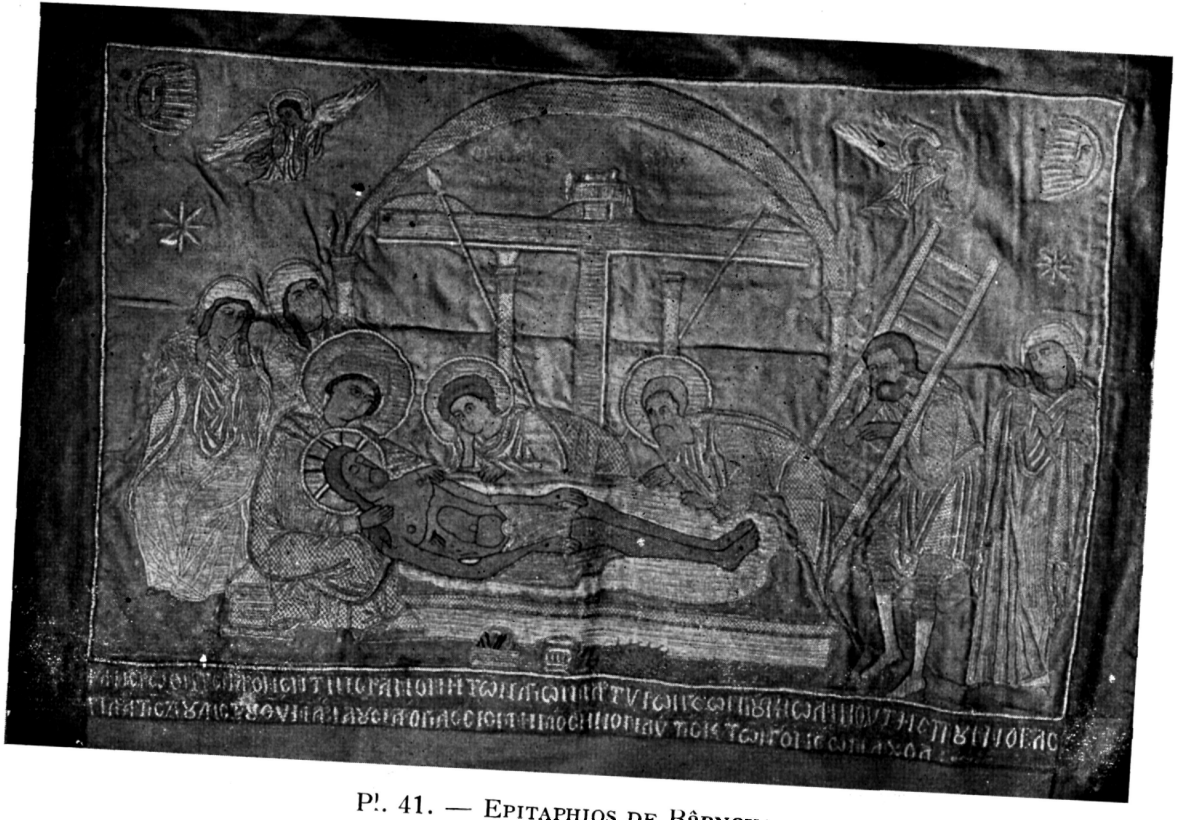
Au point de vue de l'art, le voile de Barnovschi est d'un bel effet. Le fond est formé d'une soie rouge, d'une nuance très délicate. Les visages et les mains sont brodés en soie ; les draperies, au fil d'or et d'argent. Le point révèle la technique moldave. Il est intéressant, à ce sujet, de rencontrer une belle pièce de broderie qui témoigne de l'activité des maisons de boïars, héritières des ateliers monastiques. Le voile est le don d'une donatrice pieuse et soucieuse de son âme.

* *L'épitaphios de Bârnova.* Le monastère de Bârnova est situé aux environs de Iassy. Il date du premier tiers du

(1) Voy. *Le canon de prières* chantées en l'honneur des puissances célestes et des saints.

(2) On doit rapprocher le voile de Barnovschi de l'icone russe publiée mar N. P. Kondakov (*L'Icone russe*, I pè. 65) Cette dernière est plus proche de la source.

Pl. 40. VOILE LITURGIQUE BRODÉ.
(Église de Barnovschi à Iassy).



Pl. 41. — Epitaphios de Bârnova.

XVIIe siècle. L'église se conserve dans de très bonnes conditions. Nous devons aux indications de M. le professeur V. Petrovanu la connaissance du bel épitaphios qu'on y garde. Il a été cité par M. N. Iorga, mais il n'a pas été étudié (1). Il mesure 0,65 cm. × 0,65 cm. Le fond est en soie bleue. On y a brodé le Thrène (Pll. 41 et 42). La Vierge est assise au chevet du Seigneur, figuré mort sur son linceul. Elle le soutient : une main est passée sous le bras gauche du Seigneur, une autre placée sur sa poitrine. Les mains et les pieds de Jésus portent les marques des clous. Jean, rêveur, porte la main droite à sa joue et reste accoudé et penché sur la pierre. Joseph tient un bord de linceul ; Nicodème, l'échelle. Deux saintes femmes sont assises derrière Marie ; une troisième se voit debout derrière Nicodème. La croix et le ciborium de l'autel sont brodés au fond de la scène, que deux anges pleurant survolent. Le soleil et la lune occupent les angles supérieurs. Dans le bas, au premier plan, on voit les clous et la couronne d'épines. L'inscription qui orne la bordure inférieure est en langue grecque et donne des paroles du Thrène.

Les données iconographiques rattachent l'épitaphios de Bârnova à celui de Dochiariou, brodé en 1605. Mais ce dernier comporte beaucoup plus de détails. On y voit les prophètes, des séraphins, des thrônes, les symboles des évangélistes et des anges encensant et portant des rhipidia et les instruments de la Passion. A Bârnova, la croix et les clous rappellent la Passion. Le ciborium d'autel indique à son tour un caractère liturgique (2). Les voiles de calice et les grands voiles ont été souvent confondus avec les épitaphioi, et ceci depuis la fin du XVe siècle déjà : cela vient de ce que l'image du Christ mort, étendu sur la pierre de l'autel ou sur son linceul, forme pour les uns comme pour les autres le sujet essentiel. Il s'en est suivi des contaminations. On a d'abord figuré le Thrène avec les détails. On a donné, ensuite, le ciborium de l'autel, les anges encensant et portant des rhi-

(1) N. IORGA, *Histoire de l'art roumain*, p. 161.

(2) Voy. I. D. ŞTEFĂNESCU, *Le voile de calice brodé du monastère de Vatra-Moldoviţei*, dans *l'Art byzantin chez les Slaves*, 1er recueil, p. 303 et suiv.

pidia, les séraphins et les chérubins. L'épitaphios de Bârnova en est un exemple. Rappelons aussi une seconde cause de confusion. L'épitaphios sert à l'enterrement du vendredi saint. On le porte en procession et on le place au milieu de la nef. C'est à cette occasion qu'on exécute les chants du Thrène. Mais il est porté aussi dans la Grande Entrée, le samedi saint de la Liturgie de saint Basile. On exécute alors un hymne liturgique de caractère solennel, qui célèbre Dieu le Roi des rois, le Dieu du sacrifice. Les deux cérémonies se sont mêlées dans l'esprit des artistes, ou bien ils ont voulu exécuter une œuvre qui puisse servir aux deux cérémonies.

Au point de vue de l'art, l'épitaphios de Bârnova ne manque pas de beauté. Les visages brodés en soie ivoire, sont caractérisés par de petits yeux brillants et des nez droits. On les rencontre dans les monuments moldaves du XVIIe siècle. Les draperies, en fils d'or et d'argent, sont modelées à l'aide de lignes et de plis en soie bleue. Ces derniers sont assez nombreux et révèlent un artifice de technique qui se rattache à la tradition.

Le monastère garde encore un orarion brodé sur soie rouge. Le mot « Ἅγιος » (Saint) y est répété trois fois. Une inscription slavonne donne le nom de la donatrice, Marie.

Citons, enfin, un beau sticharion jaune de velours coupé. Il est orné d'œillets bleu et rouge et semble dater de la fin du XVIIe siècle.

* *L'épitrachilion de Durău.* Le trésor du monastère de Durău, en Moldavie, garde un épitrachilion de soie verte, qui semble avoir fait partie du trésor de Bisericani (Pl. 43). Le portrait de Jésus Evêque bénissant et deux séraphins ornent la partie de l'épitrachilion qui se rabat sur le dos du célébrant. La double bande qui couvre la poitrine et descend jusqu'aux pieds montre l'Annonciation, les saints Théodose et Antoine, Jean Chrysostome et saint Pierre métropolite, saint Basile le Grand et saint Ménas, le Thaumaturge. Les inscriptions sont en vieux slave. Des colonnettes, composées de fûts circulaires et d'une haute base de forme carrée, encadrent les personnages. Un arc cintré les surmonte. Dans l'Annonciation, la Vierge est debout les mains croisées

Pl. 42. — Epitaphios de Bârnova (détail).

— Pl.43. EPITRACHILION.
(Trésor de Durău).

sur la poitrine. L'ange tient le lys de sa main gauche ; de la droite il souligne ses paroles. Une inscription brodée en vieux slave explique la scène. On a brodé aussi la Colombe du Saint-Esprit et, devant la Vierge, un pupitre. Saint Théodose et saint Antoine portent le « skhime » et des rouleaux à inscriptions abîmées. Jean Chrysostome, Pierre Métropolite, Basile le Grand et Ménas sont brodés de face, vêtus du sakkos et portant la mitre et l'omophorion. Ils tiennent des livres formés et bénissent. Le nom de Pierre Métropolite est suivi d'un K. On a figuré, sans doute, Pierre Moghila, métropolite de Kiev dans la première moitié du XVIIe siècle. Le style et la technique révèlent une œuvre de la fin du XVIIe siècle, sortie très probablement d'un atelier moldave.

* * *

Icones sur bois. Les trésors des églises et des monastères roumains gardent de nombreuses icones peintes sur bois. D'autres se conservent dans les collections de la Commission des Monuments Historiques, ou dans des collections particulières. On a publié quelques-unes d'entre elles. On possède aussi une étude sur les icones de Valachie (1). La tradition assigne à quelques icones moldaves une origine byzantine. Elles dateraient du XIVe siècle. Citons, entre autres, la Vierge portant Jésus du monastère de Neamțu. D'autres œuvres sont sorties des ateliers monastiques, par exemple les icones de Humor et Sucevița. Elles se rattachent aux peintures murales et sont d'une grande importance. D'autres ont été exécutées par des maîtres indigènes, pour le compte des boïars ou des marchands du XVIIe et du XVIIIe siècle. On les révérait dans les maisons. On en faisait dons aux églises. La dernière série est composée d'œuvres venant du Mont Athos. Elles sont répandues en Transylvanie, en Valachie et en Moldavie. Elles sont parfois très intéressantes. L'étude des icones de Roumanie aidera à la connaissance de cet art

(1) V. DRĂGHICEANU, *Ochire*, dans Le *Catalogue de la collection des Monuments historiques de Roumanie* (en roumain). Bucarest 1913.

extrêmement important. Elle sera surtout très utile pour nous aider à comprendre les peintures murales, dont les icones conservent souvent l'iconographie et le style. Leur technique est le plus souvent imitée de celle des peintures murales. Des maîtres d'icones ont aussi parfois exécuté des décorations murales. Nous donnons ici quelques icones qui ne sont pas connues. Nous tâcherons de les dater et de les rattacher à une école ou à un ensemble d'œuvres mieux étudiées.

* *La Vierge Hodigitria de Prislop.* Le monastère de Prislop en Transylvanie, a été fondé par des moines serbes, à la fin du XIVe siècle. L'église subsiste seule, mais elle a été restaurée. Les peintures qui décorent le narthex semblent dater du XVIIIe siècle. On garde, dans la nef, une icone de la Vierge Hodigitria. La Vierge en buste porte l'enfant sur son bras gauche et le soutient d'une main. Son bras droit est replié sur la poitrine. Jésus tient le rouleau de la loi dans sa main gauche ; de sa droite, il bénit. Deux anges, peints jusqu'à mi-corps, se placent aux angles supérieurs. L'un tient la croix, l'autre, la lance et l'éponge (Pl. 44).

La Vierge Hodigitria en buste nous reporte à l'icone Portaitissa de l'Athos. Le type de l'Hodigitria est bien connu. Mais les anges portant les instruments de la Passion sont plus rares. Dans une icone du Caucase, on les voit aussi, mais ils ne portent pas les instruments de la Passion (1). Ils sont figurés de la même façon dans une icone du Mont Athos (2). Les anges portant les instruments de la Passion ont été peints dans une icone de la collection Uchakov (3). L'enfant, pris de peur, se retourne et regarde l'ange porteur de la croix. C'est le type des « Strasnoi ». La rédaction de notre icone est plus rare. On peut la rapprocher, toutefois, de la précédente. L'icone de Prislop comporte vingt-quatre médaillons de prophètes et d'apôtres tenant des rouleaux fermes aux mains. Ils sont peints sur la bordure. Ce détail nous ramène à l'icone de Vatopedi, sur laquelle on voit des apô-

(1) N. P. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, t. 2, fig. 93, p. 202.
(2) N. P. KONDAKOV, *Op. l.*, t. 2, fig. 90, p. 210.
(3) N. P. KONDAKOV, *Op. l.*, t. 2, p. 151.

Pl. 44. VIERGE HODIGITRIA, icone sur bois.
(Monastère de Prislop).

Pl. 45. — VIERGE HODIGITRIA, icone sur bois.
(Monastère D'Intr'un Lemn).

tres tenant des livres (1). Sur des icones russes,des saints et des saintes apparaissent à la bordure.

L'icone est peinte à la détrempe sur du stuc. Des repeints ont altéré le maphorion de la Vierge, mais le visage et celui du Sauveur sont demeurés intacts. Ils sont plutôt ronds. Les yeux rapprochés ont le globe en saillie.Le nez légèrement brisé est fin, aux cloisons minces ; la bouche très petite, le menton pointu. Le maphorion de la Vierge est modelé en ton sur ton ; le vêtement de Jésus, à l'aide de lignes d'or. L'icone se date, par le style et la technique, du milieu du XVIe siècle.

* *L'icone de la Vierge du monastère D'Intr'un Lemn.* Le monastère D'Intr'un Lemn, en Valachie, a été fondé au XVIIe siècle. L'église a été remaniée au début du XVIIIe siècle. Les peintures qui la décorent ont été exécutées à cette dernière époque. L'icone de la Vierge Hogiditria décore l'iconostase. Elle est entourée d'une grande vénération en raison des miracles qu'elle a faits. La légende l'attribue en même temps à saint Luc l'Evangéliste. L'icone mesure 125 centimètres sur 150 centimètres. Le bois est couvert de stuc, la peinture est exécutée à la détrempe. Elle est exempte de repeints mais la tête de Jésus est abîmée (Pll. 45 et 46). La Vierge, vêtue du maphorion rouge, porte Jésus sur son bras gauche. Elle incline légèrement la tête du côté de son fils. Le Sauveur renverse sa tête, d'un mouvement gracieux, pour regarder sa mère. Les archanges Uriel et Gabriel sont peints aux angles supérieurs. Huit figures abîmées de prophètes se placent sur la bordure. Au point de vue iconographique, l'icone forme, on le voit, une transition entre le type de la Vierge Hodigitaria et celui de la Vierge Glycophilousa. On peut la rapprocher de l'icone miraculeuse de Tikhvin, qui date du XIVe siècle (2). L'attitude de la Vierge est presque la même dans les deux cas. Mais elle incline moins sa tête dans l'icone de Tikhvin. Le Christ, aussi, y regarde gravement devant lui. Jésus renversant sa tête se voit plus rarement.

(1) N. P. KONDAKOV, *Op l.*, y. 2, fig. 86, p. 188.
(2) N .P. KONDAKOV, *L'icone russe*, 2, pl. 12.

Ce geste nous reporte à des œuvres de l'Athos, tels l'icone de Vatopedi et de Chilandari (1). Dans les trois œuvres, la Vierge appuie sa main droite sur la poitrine et le Christ regarde sa mère. Dans l'icone de Vatopedi, on voit paraître aussi les archanges. Par le style et l'exécution, l'icone se date de la seconde moitié du XVIe siècle. Le visage de la Vierge est d'un ovale prononcé. Le nez très fin, et aux cloisons minces, est relié aux arcades sourcilières. On marque la brisure au point de liaison avec le front. Les yeux sont rapprochés et en forme d'amande. Il est intéressant de remarquer les deux plis d'ombre qui enchâssent le globe à la partie supérieure. Ils se prolongent un peu vers les tempes. Le peintre s'est complu à souligner leur parallèlisme avec les arcades du front. C'est un trait de style et un signe de préciosité. Les joues sont pleines, la bouche petite, les lèvres légèrement proéminentes. Le modelé est obtenu à l'aide de lignes divergentes de couleur. Elles ont des tracés différents et plusieurs sources. Sous le nez et autour de la bouche, elles suivent le sens de la forme. Aux pointes des yeux, elles sont rayonnantes. Sur le nez et sur le front, elles soulignent l'anatomie. Par places, la peinture est abîmée. On observe ainsi la marche du pinceau, porté dans le sens de la forme, et les deux couches de couleurs sur le stuc : le rouge carmin et le rose transparent. Un vernis a dû être mêlé au jus. Il a provoqué les dégâts que nous déplorons. Le dessin et l'exécution ne sont pas exempts de maniérisme, mais ils révèlent un artiste.

* Dans la *chapelle du château du Comte Corniş*, près de Dej, en Transylvanie, se conserve une icone de la Vierge Glycophilousa (Pl. 47). Elle orne le maître-autel. Ses dimensions sont un peu plus réduites que celles de l'icone du monastère d'Intr'un Lemn. Peinte sur bois, à la détrempe, elle montre la Vierge portant Jésus sur son bras gauche. D'une main, elle soutient le corps de son fils ; de l'autre, elle prend la main gauche de celui-ci. Jésus frôle de sa joue la joue de sa mère. Son bras droit est passé autour du cou de la Vierge, qu'il

(1) N. P. KONDAKOV, *Ikonografija Bogomateri*, 2, fig. 105, p. 218 ; fig. 106, p. 219.

Pl. 46. VIERGE HODIGITRIA. (détail).

(monastère D'Intr' un Lemn).

Pl. 47. — VIERGE GLYCOPHILOUSA, icone sur bois.
(Chapelle du château Cornis).

étreint. Le pied droit est renversé. La Vierge est vêtue du maphorion rouge, brodé sur le front. Sa tunique est ornée de broderies d'or sur le cou et sur les rebords. Le vêtement du Sauveur le drape avec élégance : un pan entoure le cou et retombe librement, du côté gauche, sur le dos. Les nimbes sont en relief. Ils portent des traces de dorure. Le type iconographique est connu : c'est celui de l'icone de la Mère de Dieu de la cathédrale Znamenski, à Novgorod (1), qui date du XVe siècle. Des différences séparent toutefois les deux monuments. A Novgorod, Jésus élève son bras gauche et veut le passer autour du cou de sa mère, comme il a déjà fait de son bras droit. Dans l'icone que nous étudions, la Vierge prend la main gauche du Sauveur. L'icone de la Chapelle du Comte Corniş est abîmée Elle porte des traces de lavages et de légers repeints. L'oeil gauche de la Vierge se voit mal. Au point de vue de l'exécution, nous devons noter la facture des yeux. Les globes saillants des yeux, de forme ronde, sont enchâssés d'une manière curieuse par des muscles montrés en saillie. Le nez régulier et la bouche font penser à un modèle vivant suivi de très près. Les auréoles en relief marquent la fin du XVIe siècle ou le début du XVIIe siècle. C'est à cette époque aussi que nous renvoient les broderies d'or du maphorion et de la tunique de Marie. Le modelé, obtenu à l'aide de lignes claires et de traces d'ombre, suivant le sens de la forme, nous reporte à la même date. Le château et la chapelle du comte Corniş sont d'ailleurs une fondation de la fin du XVIe siècle. L'icone y est vénérée comme une relique familiale de grande valeur et rattachée à l'époque du prince Michel le Brave.

* *Musée de l'évêché de Huşi. L'icone de la Vierge Blachernio-tissa* (Pl. 48). L'église cathédrale de l'évêché de Huşi, élevée dans la seconde moitié du XVe siècle, ne subsiste plus. Elle a été remplacée par une construction moderne de peu d'intérêt. L'évêché a été très riche. La ville de Huşi a été une des résidences favorites du célèbre prince de Moldavie, Stefan le Grand. Le trésor de la cathédrale et celui de l'évê-

(1) N. P. KONDAKOV, *L'icone russe*, 2, pl. 67, gauche.

ché ont dû extrêmement riches. Tout a été détruit et dispersé. Quelques objets seuls ont pu être retrouvés. Ils se conservent au musée organisé récemment par les soins de Sa Grandeur l'Evêque Iacob Antonovici et du Rév. Père Ursăcescu. L'objet le plus intéressant est sans doute une icone sur bois de la Vierge du type des Blachernes. Elle a fait partie de l'iconostase d'une église voisine du monastère de Dobrovăţ. La Vierge Orante est vêtue d'une sticharion gris-bleu et d'un maphorion rouge. Jésus porte un vêtement blanc. Des ornements sculptés et dorés forment l'encadrement.

Le type de la Vierge des Blachernes se conserve, on le sait, dans un médaillon d'ivoire, au cabinet des médailles à Paris. Il date du xe siècle (1). La Vierge y est figurée en buste, de face, les mains en prière. Jésus, sculpté en buste aussi, porte le rouleau de la loi dans sa main gauche ; de sa main droite, il bénit. A Spas-Neredicy, le Christ est compris dans un médaillon (2). La rédaction de notre icone nous est donnée par un triptyque du Vatican, daté du xve siècle. La Vierge y apparaît, comme dans l'icone de Huşi, en pied. On l'a figurée dans les deux cas en pied, mais on a peint son corps jusqu'aux genoux. La Vierge des Blachernes orne les panagiaires, et nous avons déjà eu l'occasion d'en étudier quelques-uns.

L'icone que nous étudions est peinte sur bois de tilleul et recouverte d'une mince couche de stuc. La Vierge a le nez droit et brisé à sa liaison avec le front. Les yeux sont rapprochés ; les globes, enchâssés à l'aide des paupières qui font légèrement saillie et accusent leur forme en amande. Le visage est long, le menton pointu, la bouche petite. Jésus est caractérisé par de grandes oreilles, un visage long, le nez petit et droit, les yeux rapprochés et les globes en saillie. Le modelé est obtenu à l'aide de taches ombrées de demie teinte. Par le style et par la technique, l'icone se date des premières années du xviie siècle.

*Le musée d'*Agapia* garde une icone de la Vierge du type des Blachernes (Pl. 49). Elle a décoré l'iconostase originale

(1) L. Bréhier, *L'art chrétien*, fig. 72, p. 153.
(2) N. P. Kondakov *Op. l.*, , fig. 46, p. 121.

Pl. 48. — Vierge Blacherniotissa, icone sur bois.
(Musée de Huşi).

Pl. 49. — Vierge Blacherniotissa, icone sur bois.
(Musée d'Agapia).

de l'église principale du monastère, élevée en 1634. Elle a été repeinte au début du XIXe siècle. Le support est formé de trois planches de tilleul, retenues par deux traverses qu'on voit au dos. On a collé une toile au-dessus d'elles. Une mince couche de stuc la recouvre. C'est sur cette dernière qu'on a peint à la détrempe. La Vierge Orante est figurée, comme dans l'icone de Huşi, en pied : mais on a peint son corps jusqu'au-dessus des genoux seulement. Jésus, vêtu de blanc, bénit des deux mains. Les archanges Michel et Gabriel adorant sont aux côtés de sa mère. Les ornements sculptés du support, les galons brodés du vêtement de la Vierge et le type iconographique révèlent les premières années du XVIIe siècle. Le regard de la Vierge et des archanges, le modelé des chairs et les draperies viennent des repeints. L'icone est malheureusement abîmée. Le visage de Jésus se voit très mal. L'œuvre est pourtant intéressante, au point de vue technique, en premier lieu. Au XVIIe siècle, on emploie surtout, pour peindre, le bois de tilleul.On trouve rarement la planche de dimensions voulues.On est obligé de recourir à un assemblage. La toile que l'on colle dessus sert à le masquer. Elle sert aussi à garantir des craquelures. Le stuc est nécessaire à la détrempe. Il est intéressant de noter, en second lieu, l'habileté des maîtres des premières années du XIXe siècle, qui savaient reprendre avantageusement les œuvres de leurs devanciers.

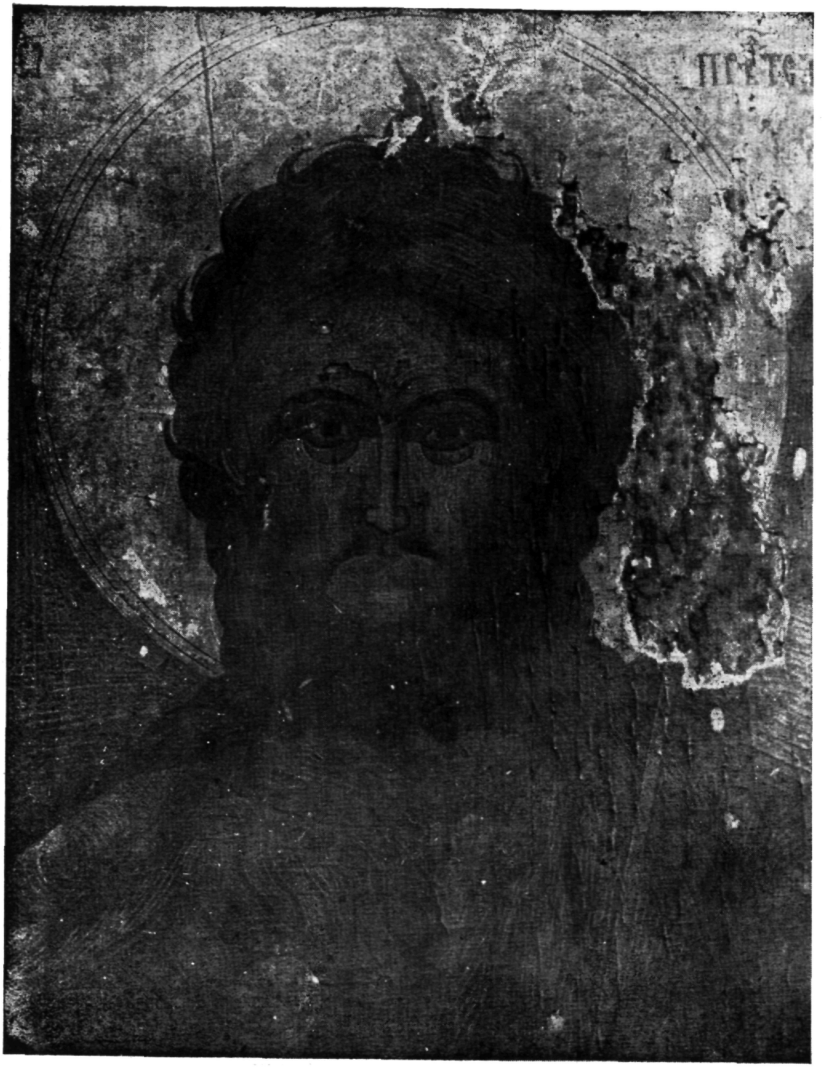
Eglise de Vânătorii-Neamţului. L'icone du Prodrome (Pl. 50). L'église de bois du village Vânătorii-Neamţului, en Moldavie, a recueilli plusieurs objets liturgiques et des icones qui décoraient, au XVIe et au XVIIe siècle, la chapelle de la célèbre forteresse de Neamţu. Deux icones seules se conservent. La première mesure 112 centimètres sur 76 centimètres. Elle figure l'archange Michel en buste, l'épée dans sa main droite. Sa main gauche tient le médaillon de Jésus Emmanuel bénissant. L'archange est vêtu de brun-rouge. Sa tunique est brodée d'or. Ses ailes sont brun-rouge rayées d'or, il a une riche chevelure qui se termine en nattes. Le nez, brisé à sa liaison avec le front, a des cloisons extrêmement minces. L'insertion des yeux est caractéristique : un bourrelet de chair forme leur appui. Sur la bordure, on a peint, dans dix-

sept petites icones, des miracles de l'archange et d'autres sujets : la Philoxénie d'Abraham, les Trois jeunes gens dans la fournaise, l'Echelle de Jacob, etc. Le support est composé de trois planches en bois de hêtre, réunies par deux traverses qu'on voit au dos. Une toile les recouvre. On a peint à la détrempe, sur une couche légère de stuc. Le fond est d'or. Les tons sont le rouge, le vert-bleu, le brun-rouge et l'or. Les draperies sont modelées à l'aide de raies d'or, dans le sens de la forme. Par la technique et le style, l'icone se date du XVIIe siècle.

La seconde icone est d'une meilleure exécution et plus intéressante. Elle mesure 125 centimètres sur 75 centimètres. La technique employée est la même que dans l'icone que nous venons de décrire. Elle donne le portrait du Prodrome ailé. Les petites icones de la bordure racontent sa vie. Nous y voyons la Nativité, Elisabeth se cachant dans une grotte, l'Ange qui guide le Prodrome enfant, le Prodrome au désert, la Rencontre de Jésus-Christ, le baptême de plusieurs jeunes gens, le Jugement, la Prison, le Banquet, l'Enterrement de la tête, Jésus aux cieux, et le Prodrome portant sa tête dans un vase d'or. Des inscriptions en vieux slave donnent les titres des scènes, mais aucune ne nous renseigne sur l'origine ou la date de l'icone.

L'image du Prodrome ailé a sa source dans une prophétie de Malachie (1) : « Voici que j'envoie mon messager, et il préparera le chemin devant moi ;et soudain viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez, l'*ange* de l'alliance que vous désirez.... Car il sera comme le feu du fondeur, comme la potasse des foulons... ». Le texte a été repris par Matthieu : « Voici que j'envoie mon messager devant vous pour vous précéder et vous préparer la voie. En vérité, je vous le dis, parmi les enfants des femmes, il n'en a pas paru de plus grand que Jean-Baptiste... » (2). Le Prodrome ailé entouré des scènes de sa vie apparaît dans une icone de la Galerie de Bologne, qui date du XVIe siècle (3). Mais le Prodrome y est en pied : la

(1) Livre de *Malachie*, III, 1.
(2) *Matthieu*, XI, 11.
(3) N. P. KONDANOV, *L'icone russe*, 2, p. 131.



Pl. 50. — PRODROME, icone sur bois.
(Église de Vânătorii - Neamţului).

Pl. 51. Saint Nicolas, icone sur bois.

(Musée de Huşi).

draperie revêt la tunique de poils. Il porte un rouleau ouvert, de la main gauche. A ses pieds, se voit un vase avec sa tête coupée. A Vănătórii-Neamțului, le Prodrome est en buste, et sa vie est plus développée. Une icone de Novgorod, datée du XVIe siècle, montre le Prodrome ailé en pied, portant sa tête. Les scènes de la bordure sont au nombre de douze.

On voit l'Annonciation à Zacharie, Zacharie parlant à Elisabeth, le Meurtre de Zacharie, à côté d'autres sujets qui apparaissent dans l'icone de Vânătorii-Neamțului aussi. En peinture, la Vie du Prodrome est racontée sur les parois de l'exonarthex à Sucevița, en Moldavie (1). On y a peint seize scènes, comme dans l'icone de Vânătorii-Neamțului, et ce sont les mêmes. Le portrait du Prodrome orne les murailles extérieures du même monastère. Il a été peint à l'Est, sur le contre fort du sanctuaire (2). L'histoire du précurseur se voit au Mont Athos, dans la Trapeza de Lavra (3).

L'exécution technique est très soignée. Deux planches en bois de hêtre forment le support. La couche de stuc est plus épaisse que sur l'icone de l'archange. On a employé, pour peindre, des jus de couleurs très dilués. On a pu revenir plusieurs fois au même endroit. La touche est très fine. Les cheveux brun-rouge sont modelés à l'aide de lignes rouges. Les ailes sont modelées de lignes d'or : la tunique de poils est verte et modelée en blanc ivoire. Le nez droit est brisé à sa liaison avec le front. Les yeux écartés ont les globes en saillie enchâssés dans des bourrelets de chair. Dans les scènes, les montagnes sont hautes et ont les sommets coupés pour accrocher la lumière. Par la technique et par le style, l'icone se date des dernières années du XXIe siècle, ou des premières années du XVIIe siècle.

Musée de l'évêché de Huși, icone de saint Nicolas (Pl. 51). Une des icones de bois du musée de l'évêché de Huși, donne le portrait de saint Nicolas évêque bénissant. Elle est extrêmement intéressante par le type iconographique qu'elle repro-

(1) I. D. ȘTEFĂNESCU, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, p. 149-150.

(2) I. D. ȘTEFĂNESCU, *Op. l.*, album, 87.

(3) G. MILLET, *Monuments de l'Athos, Les peintures*, pl. 145,

duit et par l'exécution. Saint Nicolas est en buste. Il porte un phélonion blanc et un omophorion vert, orné de deux grandes croix. Sur la poitrine on voit l'enkolpion décoré de l'image de la Vierge des Blachernes. Sa main gauche tient l'Evangile fermé ; de sa main droite, il bénit. Le type iconographique se retrouve dans l'icone de saint Nicolas le Thaumaturge, de la Collection Ostroukhov (1). Une particularité distingue toutefois ce dernier monument : le Sauveur et la Vierge en médaillons, y encadrent la tête du saint. Dans l'icone de Vânătorii-Neamțului la tête du saint est caractéristique. Un cercle en creux marque le sommet. Deux plis profonds dessinent la brisure du nez et les arcades sourcilières. Un pli d'ombre barre le front, dans le sens de la largeur. Les sourcils sont dessinés par deux lignes d'ombre parallèles. Les yeux rapprochés sont enfoncés. Le globe des yeux est enchâssé, dans deux fins bourrelets de lumière, qui font légèrement saillie. Une boursouflure de la chair forme une poche au-dessus de l'œil. Les cheveux et la barbe frisent en mèches courtes et épaisses. Le regard est plutôt sévère. Le saint Nicolas de l'icone Ostrouhkov a la tête barrée par deux séries de plis, formée chacune de trois lignes qui se surmontent. Le nez et les arcades sourcilières donnent la figure d'un V renversé qui réapparaît, plus exagéré, sur l'image de Huşi. Sur la tête, une touffe de cheveux remplace le cercle en creux du dernier exemple.La stylisation des cheveux est la même dans les deux cas. Les plis des draperies et le modelé de celles-ci reproduisent le même modèle et se rattachent à la même technique. Le dessin est plus élégant et plus précis dans l'icone Ostroukhov qui date de la fin du XVe ou du commencement du XVIe siècle. L'icone de Huşi peut ainsi se dater de la seconde moitié du XVIe siècle.

Le « svjatcy » de Zagavia (Pl. 52). La skite de Zagavia, près de Hârlău, en Moldavie, semble avoir été fondée au XVIIe siècle. L'église subsiste seule. Mais elle a été restaurée ou remplacée par une construction nouvelle vers 1830.Les parois n'ont pas été décorées. Dans le sanctuaire, se conserve une

(1) N. P. KONDAKOV, *L'icone russe*, 1. pl. 29.

Pl. 52. — Svjatcy, icone sur bois.

(Skite de Zagavia).

icone sur bois, non datée. Elle donne le Ménologe des six premiers mois de l'année liturgique : septembre, octobre, novembre, décembre, janvier et février. Chaque mois occupe deux registres : l'icone en tout en a douze. Chaque registre est divisé en compartiments séparés par des lignes. Ils correspondent aux jours du mois. On y a figuré des portraits de saints et des scènes. Des inscriptions en vieux slave, portées à gauche de l'icone, désignent les noms des mois. Le mois de septembre commence en haut et à gauche. L'ordre est de gauche à droite et de haut en bas. Dans la première série de compartiments, le premier tableau ne se rattache pas au mois de septembre. Au second, on voit saint Siméon Stylite en haut de sa colonne, Marthe sa mère et un deuxième saint. Le troisième tableau donne les portraits de saint Mamante et de Jean patriarche de Constantinople. On les fête le 2 septembre. Le sixième montre Zacharie, père du Prodrome. Il est fête le 5 septembre. Le septième tableau est occupé par un miracle de l'archange Michel. Au neuvième, on a placé la Nativité de la Vierge. Le quinzième tableau montre l'Exaltation de la Sainte Croix, qui est fêtée le 14 septembre. La première scène du troisième registre donne la Vierge de miséricorde, qui est fêtée le 1er octobre. Le 9 décembre, jour de la conception de sainte Anne, est marqué par la Rencontre de Joachim et de sa femme. Quatre tableaux plus développés illustrent la Nativité, la Synaxe de la Vierge, les vingt mille martyrs de Nicomédie et le Massacre des innocents. Le sixième tableau du neuvième registre donne le Baptême ; le septième, le portrait du Prodrome. Dans la dernière série, des tableaux plus développés illustrent l'Invention des reliques des saints d'Eugénie,et l'Invention de la tête du Prodrome. Au centre de l'icone, on voit la descente de Christ aux limbes : Jésus est de face. Il tend sa main droite à Adam, qu'il aide à se lever de son sarcophage. Eve est à demi agenouillée à gauche du Sauveur. Quatre figures de prophètes sont peintes au second plan.

Dans l'ensemble les portraits prédominent. On donne deux, trois ou plusieurs figures de saints. Dans des cas plus rares on n'en a peint qu'un seul. Ils sont figurés de face, revêtus, dans la majeure partie des cas, de la robe monacle et tenant à la main de petites croix. Les stylites, saints Siméon, Alypios,

Daniel, sont peints en buste, en haut de leur colonne. Saint Luc, fêté le 18 octobre, porte l'Evangile. Les saints évêques sont désignés par l'omophorion orné de grandes croix et porté par-dessus la « mandya » ou le sàkkos. Les scènes sont extrêmement intéressantes. Malgré l'exécution à petite échelle, on donne de nombreux détails. Dans la Nativité de la Vierge, Anne est à demi levée sur sa couche. On distingue aussi Joachim et d'autres figures. Dans l'Exaltation de la Sainte Croix, des architectures montrent une église. Au milieu et au premier plan, se tient le patriarche qui élève la croix au-dessus de son front. L'empereur est à droite ; l'impératrice à gauche. On distingue deux autres personnages qui semblent les acolytes du célébrant. Le huitième tableau du quatrième registre donne le portrait d'Avercios l'évêque, et des sept jeunes gens d'Ephèse.Les personnages forment deux séries : ceux du premier plan sont à genoux. La huitième scène du cinquième registre donne la Synaxe des Archanges. On les voit tenant le médaillon du Sauveur encadré de Séraphins. Dans la Rencontre de Joachim et d'Anne, des architectures marquent l'intérieur. On a figuré une maison à larges fenêtres et une vestibule à colonnes, dont le chapiteau est en forme de pyramide renversée. Dans la scène du Massacre des innocents, on voit des montagnes. Les bourreaux tuent les enfants : les mères protestent ou s'enfuient. Le tableau de la Nativité du Seigneur illustre le Stichère de Noel : on voit la grotte, les anges, la Vierge qui adore l'enfant et les mages.

Une icone sur bois, datée du XVIIIe siècle et conservée au musée russe de Moscou (1), rappelle de près celle que nous étudions. Au milieu, nous voyons la Descente du Christ aux limbes, surmontée du Crucifiement du Seigneur, de la Descente de croix et de l'Ascension. Le sujet illustre l'Anamnèse de la Liturgie. Il se rattache, en même temps, au Jugement dernier et à l'Apocalypse qu'on a peints au-dessous. Plusieurs petites icones montrent le Baptême, la Transfiguration, la Résurrection de Lazare, la Cène, le Lavement des pieds, le Jugement des Grands-Prêtres, Jésus devant Pilate,

(1) N. P. KONDAKOV, *L'icone russe*. 2, pl. 120.

la Dérision et le Portement de croix. Enfin, on a placé tout autour, dans de petits compartiments, des portraits de saints du Ménologe et d'autres sujets, dont des vies de saints et des illustrations d'hymnes liturgiques. La Descente aux limbes se voit au milieu de l'icone russe comme de l'icone de Zagavia. Dans le premier cas, le sujet s'explique par les scènes qui l'entourent et la relations qui existe entre la Passion du Seigneur et la Rédemption.Le sacrifice de Jésus,ses souffrances et sa mort sur la croix sont, on le sait, en étroite liaison avec le Jugement dernier et la Rédemption. La Descente aux limbes illustre, en second lieu, dans l'art byzantin, la Résurrection du Sauveur. Il est plutôt difficile de comprendre la présence des Limbes dans l'icone de Zagavia. La première idée qui nous vient à l'esprit est celle d'un modèle dans le genre de l'icone russe, qu'on aurait suivi de très près. Mais on peut aussi concevoir une autre explication, qui est la suivante : La Descente aux limbes forme un des sujets essentiels du décor d'une église moldave. Il occupe, le plus souvent, une des conques de la nef. La seconde conque est ornée généralement du Crucifiement.On peut donc raisonnablement supposer qu'on a pris les sujets des deux conques de la nef pour former les centres de deux « svjatcy » ; celui des six premiers mois de l'année liturgique et celui des mois de mars, avril, mai, juin, juillet et août. Les deux sujets illustrent en même temps le moment le plus important de la Passion, l'exemple le plus édifiant offert par le Christ aux fidèles et à l'humanité, et la Résurrection, qui est le dogme fondamental de la religion chrétienne et le fondement de la Rédemption. Or, la vie des saints est basée sur ces deux grandes vérités. Elles sont les pierres angulaires de la foi.

L'icone russe se rapproche beaucoup du type des « svjatcy », qui semble avoir été la source des podlinniki à figures « licevye podlinniki ». Il s'agit des « manuels » de peinture dont on a souvent parlé. Mais, d'autre part, le Ménologe décore le narthex et l'exonarthex des églises moldaves du XVIe siècle. On le retrouve en Valachie et au Mont Athos. On l'appelle aussi le Calendrier. C'est un élément essentiel du décor. Il se rattache en même temps de très près à la Liturgie. C'est le moment de nous rappeler le problème des églises de bois. On en connaît de nombreuses, en Russie, en Pologne, et

dans les Karpathes de Roumanie. Leur décor consiste souvent en peintures exécutées à même les parois de bois. Mais on remplaçait assez souvent ces dernières par des icones peintes sur bois. Nous avons eu le bonheur de retrouver la série complète d'icones d'une ancienne église moldave de bois, qui date du XVIe siècle. Le décor liturgique du sanctuaire est formé d'icones. Le Ménologe, à son tour, est peint aussi sur des icones de bois. Des chapelles de skites, ou de petites églises de villages, devaient pourtant se contenter d'un petit nombre d'icones. Mais elles avaient absolument besoin du Ménologe, qui donne les saints de l'année et qui rappelle l'ordre des offices. C'est très probablement la source des « svjatcy ». Ils sont très rares en Roumanie. Celui que nous publions est le plus ancien. Par le style et par la technique, il se date de la première moitié du XVIIIe siècle. Le bois du support est couvert de toile. Une couche très mince de stuc recouvre cette dernière. Les tons sont appliqués à la détrempe. Ils sont clairs et harmonieux. Les figures, à leur tour, sont proportionnées, les draperies amples et finement modelées. Dans les scènes, il faut distinguer le dessin des architectures et les intérieurs. Les personnages sont placés au premier plan et, parfois, lorsqu'ils sont plus nombreux, sur plusieurs rangs. Le peintre a eu alors recours à des artifices de composition : les uns sont agenouillés, les autres debout, dans le fond. Il sait aussi varier les attitudes et disposer ses figures en angle aigu ou en couronne. Ceci nous révèle des modèles plus anciens et, peut-être l'influence des peintures murales.

Paris.

J. D. ŞTEFĂNESCU.
Chargé de conférences
à l'Institut Catholique de Paris.

LE CALICE D'ANTIOCHE

A L'EXPOSITION D'ART BYZANTIN

Le calice d'Antioche vient d'être exposé, six semaines durant, au Pavillon de Marsan, avec les admirables trésors de l'Exposition byzantine. Il y avait toujours foule autour du socle qui le présentait seul, en bonne lumière, devant la fenêtre centrale de la première salle. Plus que tout le reste, on peut l'affirmer, il a retenu l'attention du public. A tort, peut-être. Car d'autres pièces, parmi les trésors d'argenterie, méritaient une attention égale. Sans compter les ivoires, les pierres gravées, les tissus, les émaux..... Au milieu de tant de merveilles, pour les vrais connaisseurs, le calice perdait de sa valeur. Mais la foule, sous l'influence d'une propagande obstinément poussée dans la presse parisienne de langue française et anglaise, demandait partout « le calice d'Antioche », ou « le calice de la Cène.» La question, sous cette dernière forme, nous a été plusieurs fois posée (1). Une dame, d'air vénérable, s'est étonnée devant nous, et avec vivacité, que l'Église n'eût pas encore acheté un tel objet. On nous permettra de regretter qu'il se trouve encore des esprits pour répandre et pour accueillir des idées aussi fantaisistes. Quel que soit l'inspirateur des articles de journaux auxquels nous faisons allusion, avertissons l'actuel possesseur du calice, M. Fahim Kouchakji, qu'il se fait tort à lui-même s'il continue de vouloir accréditer une légende sans fondement : elle ne mérite même pas d'être discutée. Tenons-nous donc ici à la question archéologique, dans laquelle — on le sait — nous avons pris parti il y a quelques années (2). Nous ne connais-

(1) [Je puis attester que cette obsédante histoire a parcouru les deux mondes et m'a poursuivi jusqu'en Californie. On a pu lire dans le *Stanford Daily* du 6 août 1931 : « *Discovery of* « *Holy Grail* » *at Antioch told by* J. O. MOSLEY. What is believed to be the original Holy Grail is now resting in the Louvre Museum in Paris » etc... H. G.]

(2) G. DE JERPHANION, *Le calice d'Antioche. Les théories du Dr. Eisen et la date probable du calice.* (*Orientalia christiana*, vol. VII.) Rome, 1926, 176 pages, 60 figures, 24 planches. Nous sommes revenu sur la question dans notre *Bulletin d'archéologie chrétienne*

sions alors le calice que par des photographies et par l'ouvrage du Dr Eisen. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de marquer en quoi notre opinion a pu être modifiée par la vue directe de l'objet.

Deux questions se posent à son sujet : celle de l'authenticité et celle de la date. Sur la première, nous nous étions abstenu de porter un jugement ferme. Frappé du nombre et de la force des objections qui pouvaient être faites, nous hésitions, sans nous reconnaître le droit de conclure à l'inauthenticité. Il n'est que juste d'ajouter que nos hésitations sont allées croissant depuis le premier travail que nous avons fait paraître. Cependant nous avons protesté contre les affirmations catégoriques de Mgr Wilpert pour qui la fausseté du calice ne fait aucun doute : en jugeant son mémoire, nous déclarions nettement que la thèse n'était point démontrée (1).

Maintenant que nous avons longuement étudié cette pièce fameuse pendant l'exposition et après, nous croyons devoir préciser les deux points suivants.

D'abord, l'apparence du calice n'est pas bonne et elle éveille des soupçons. L'aspect du métal est singulier : un argent terne, piqué ça et là de restes de dorure trop brillants. Même supprimée, on devine cette couche d'oxydation uniforme qui nous avait paru suspecte. A part quelques lacunes, l'état de conservation est le même partout ; toutes les têtes sont à peu près au même degré d'usure ; les draperies des personnages, les feuilles du décor végétal nous sont toutes parvenues dans le même état : on se l'explique difficilement en un objet maltraité au point d'avoir subi une grave déformation (2). Le ca-

et byzantine. (*Orientalia christiana*, vol. XI, fasc. 3), Rome 1928, et p. 158-163 dans une communication au *Deuxième congrès international des études byzantines*, à Belgrade, reproduite dans notre récent volume : *La Voix des Monuments*, Paris, G. Van Oest, 1930. p. 120-137.

(1) Voir le *Bulletin d'archéologie* ci dessus cité.

(2) On a dit que le calice aurait été trouvé en pièces et tout à fait écrasé. C'est dans cet état qu'il aurait été apporté à Paris, et vu par plusieurs personnes, parmi lesquelles le regretté M. Migeon. Nous croyons qu'il y a là une confusion. Nous tenons de M. André que, lorsque le calice fut remis à son père et à lui-même, pour être restauré, il était déformé et présentait des lacunes, mais n'était

ractère du décor étonne. Il est curieux, mais n'est pas beau ; et l'on ne trouve rien de pareil dans les nombreux objets d'orfèvrerie que réunissait l'exposition, non plus que dans les autres trésors connus. C'est la pièce unique, dont *a priori* on se méfie (1). Dans la facture, il y a des inégalités choquantes. A côté de parties soignées, il en est de fort négligées.Les poses des personnages ont de l'aisance et de la liberté ; le travail en est d'une main sûre, alors que certains détails, tels que la sauterelle, le papillon, les escargots, quelques oiseaux, sont d'une exécution grossière (2). Pour toutes ces raisons, à première vue, l'objet fait mauvaise impression. Et nous avons pu constater que beaucoup de ceux qui ne jugent que sur l'impression, en se fiant à leur sens, condamnaient le calice.

Mais d'autre part, nous devons avouer qu'à l'examen, et après avoir discuté longuement avec les meilleurs juges, les plus fortes des objections soulevées autrefois nous ont paru résolues. Sur des points techniques, nous avons pu recueillir les explications de M. André, et nous le remercions de la bonne grâce qu'il a mise à répondre à nos questions.

Ainsi, l'uniformité de la couche d'oxyde n'est pas sans exemple. M. André nous a remis quelques débris d'une coupe d'argent certainement antique, couverts d'une couche égale d'oxy-

pas en morceaux. Le travail s'est borné à désoxyder, à consolider l'ensemble, à rétablir quelques parties manquantes, à boucher des fissures, à rajuster des éléments qui avaient joué. La déformation, peut-être légèrement atténuée, a dû être maintenue, vu la fragilité du métal qui avait perdu sa maléabilité. En somme, l'objet aurait été reçu par M. André dans l'état où le montrent les photographies « avant désoxydation » qui ont circulé et ont été plusieurs fois publiées (nous en avons donné un exemplaire, d'après *Syria*, en tête de notre *Calice d'Antioche*). Faut-il supposer que cet état résulterait d'une première restauration antérieure à celle de M. André? Nous le pensons pas.

(1) Mais l'exposition possédait une autre pièce unique, assurément authentique, celle-là : le fragment de tissu d'or de Viminatium (n° 172 du *Catalogue*).

(2) Un bon observateur nous faisait remarquer que les photographies agrandies de deux personnages, exposées auprès du calice, ne manquaient pas de caractère. « Le faux, observait-il très justement, ne supporte pas l'agrandissement. » C'est exact, mais une photographie agrandie de la sauterelle eût paru monstrueuse.

sulfure d'argent mêlée de dépôts calcaires, pareille à celle qui enveloppait le calice. Telle pièce publiées du trésor de Tarente présentent une oxydation analogue (1). Il suffit, pour qu'elle se produise, que l'objet ait plongé dans un milieu homogène exerçant de toute part même action : l'effet peut être semblable à celui d'un bain chimique.

L'oxydation d'un objet doré, s'explique aussi et n'est pas rare. Les dorures les plus solides comportent des porosités à travers lesquelles le métal peut être attaqué et l'oxyde peut transsuder. De pièces de bronze doré ont été trouvées entièrement oxydées.

Au dire de M. André la transformation de l'argent qui, dans le calice, a été réduit à un état cristallin est une preuve certaine d'authenticité. Une action chimique altèrerait la surface du métal, mais ne l'atteindrait pas dans la masse. L'état cristallin, au contraire, peut être obtenu par un séjour extrêmement prolongé en terre, Ici encore, des exemples authentiques nous ont été mis sous les yeux et dans les mains. En outre, M. André estime qu'il n'existe, à l'heure actuelle, aucun moyen de réaliser artificiellement une telle transformation. Ce point est important, et nous voudrions le voir discuté par des chimistes expérimentés. Deux ingénieurs que nous avons consultés, ont déclaré la question fort obscure, l'un porté à croire qu'il serait hasardeux de baser une argumentation sur des phénomènes encore si mal connus, l'autre tendant à donner raison à M. André. Tous deux pensaient surtout à la cristallisation des aciers, et déclaraient le problème beaucoup plus délicat pour l'argent : la grande fusibilité de ce métal interdit l'emploi des traitements thermiques pour un objet finement travaillé comme le calice.

Quoi qu'il en soit, comme on doit admettre que, si le calice est faux, il a été fabriquée en Syrie (2), on a peine à croire

(1) Voir la mémoire de Pierre WUILLEUMIER, *Etude sur l'orfèvrerie tarentine et les arts dérivés. Le trésor de Tarente*, (*Collection du Baron Edmond de Rothschild*), Paris, Leroux, 1930.

(2) Nous dirons un peu plus loin que l'origine *syrienne* du calice est indubitable. Ceci contre Mgr Wilpert qui, sans l'affirmer absolument, insinue que tous les trésors syriens, aussi bien que le trésor de Boscoreale, pourraient sortir d'une même officine napolitaine.

qu'un orfèvre de ces régions ait pensé et réussi à réaliser cette cristallisation du métal. Il serait le premier faussaire à prendre de si habiles précautions.

Sur les objections tirées du caractère du décor, nous n'insisterons pas. Depuis longtemps nous avons observé qu'elles n'ont de force que contre ceux qui tiennent à une date reculée (1). Elles perdent leur valeur si on suppose l'objet du ve ou du vie siècle. Sur ce point, notre avis n'a pas changé.

Mais nous devons corriger ce que nous avons dit au sujet de la facture. Nous avions compris, d'après l'ouvrage du Dr Eisen, que l'enveloppe extérieure était ciselée, non point repoussée (2), et nous avions déclaré ce genre de travail contraire aux habitudes antiques (3). Sur le premier point nous nous trompions. De ce que nous avons vu, de ce que nous a expliqué M. André, il résulte que, à l'exception des têtes et peut-être de quelques mains, tout le décor extérieur a été repoussée dans une feuille d'argent, puis ajouré par un travail de découpage. Les têtes ont été rapportées, ce qui n'est pas sans exemple dans les objets antiques travaillés au repoussé. En somme, le découpage mis à part, le procédé reste le même que dans la plupart des vases antiques de même espèce, qui comportent en général double épaisseur de métal, l'une extérieure et repoussée, l'autre intérieure et unie. Quant au travail à jour, nous avons déjà expliqué qu'à une époque relativement tardive, et en Orient, il ne saurait surprendre (4).

Une autre source d'objections se trouvait dans l'incertitude qui régnait sur l'origine du calice et dans les contradictions

Dans Le *Calice d'Antioche*, p. 165, nous estimions invraisemblable qu'il se fût trouvé, vers 1910, en quelque ville de Syrie, un ouvrier assez habile pour faire un tel travail, et ce nous était un argument en faveur de l'authenticité. Des personnes bien renseignées nous ont averti que nous nous trompions et estimions trop bas l'habileté des ouvriers d'art syriens. Dont acte.

(1) *Le calice d'Antioche*, p. 160.

(2) Nous n'avons pas actuellement le moyen de consulter l'ouvrage du Dr Eisen. Si nos souvenirs sont exacts, il n'explique pas expressément par quel procédé le travail a été exécuté ; mais il emploie à diverses reprises les termes de « ciselure » et « ciselé ».

(3) *Le calice d'Antioche*, p. 165 : *La voix des Monuments*, p. 120.

(4) *La voix des Monuments*, p. 132.

entre les diverses versions proposées par MM. Kouchakji et Eisen, et par d'autres. Sur ce point, la lumière est loin de se faire. Mais les témoignages multiples, soit de correspondants vivants actuellement en Syrie, soit de personnes qui y ont vécu et qui étaient bien placées pour être exactement renseignées (1), nous ont appris que, sauf le point précis de l'heure et du lieu de la découverte, l'histoire du calice est, en quelque sorte, du domaine public en Syrie. C'est indubitablement là qu'il a paru sur le marché. On connaît le nom (et il nous été dit) de celui qui l'a vendu à MM. Kouchakji ; on sait le prix de vente, on sait le prix que le vendeur l'a acheté aux paysans : et il s'agit de faibles sommes, propres à faire écarter l'idée d'une supercherie. On observe que nul dans le pays, même parmi les jaloux et les ennemis de MM. Kouchakji, n'a essayé de mettre en doute l'authenticité de la trouvaille. Quant à l'obscurité qui entoure celle-ci, elle s'explique assez par le danger que créait, sous le régime turc, la découverte d'un trésor. D'ailleurs, on sait combien il est difficile avec les Orientaux, surtout avec les paysans et les petits commerçants, d'arriver à la vérité.

En résumé, tout considéré, nous ne voyons plus maintenant aucune raison sérieuse de douter de l'authenticité du calice d'Antioche (2).

Sur la seconde question, celle de la date, nous serons bref, car nous n'avons rien à changer à nos conclusions.

Un argument cependant doit être abandonné. Nous avions inisité avec force sur la présence de la clé dans la main de saint Pierre. Quelle n'a pas été notre surprise, en face du calice, de voir que l'extrémité de la tige et le panneton n'existaient pas. Nous avions été trompé par des jeux de lumière sur les photographies : des plis de la draperie, grâce à un certain éclairement, avaient produit une fausse apparence. D'autres

(1) Parmi lesquelles nous citerons M. de Lorey.

(2) Il se trouve encore des gens pour objecter la tiare de Saïtaphernès. Mais est-il besoin de faire observer qu'il suffit de peu d'années pour prouver la fausseté de la tiare et amener le faussaire à se faire connaître ? Depuis plus de douze ans qu'on discute sur le calice d'Antioche, aucune preuve péremptoire de la fausseté n'a été fournie.

photographies, que nous avons pu voir depuis, prises sous différents angles, nous ont montré les causes de notre erreur et, en même temps, nous ont prouvé que, depuis le jour où le calice a été entré les mains de M. André, cette partie du décor se trouve dans le même état. Il n'y a rien eu de supprimé, ni corrigé à une date récente.

En somme, ce que nous avions pris autrefois pour l'anneau de la clé (1) n'est qu'une vrille de la vigne. En dessous de la main fermée de l'apôtre ne se voient ni l'extrémité de la tige, ni le panneton. Mais il reste quelque chose au-dessus de la main, qu'il faut expliquer. On sait que le Dr Eisen en faisait la poignée d'un glaive : interprétation inadmissible. Quelques personnes, à l'exposition, y voyaient un rouleau ; ce qui nous paraît inexact. En effet, les rouleaux des autres apôtres sont plus gros et, saisis par le milieu, débordent au-dessus et au-dessous de la main. La forme grêle de ce petit objet nous inclinerait à n'y voir qu'un tenon destiné à relier deux parties séparées du décor. Cependant, si l'on observe que seule la main de saint Pierre serait vide, toutes les autres tenant un attribut, on sera porté à en chercher un là aussi. Or, le rouleau exclu, quel attribut peut-on imaginer sinon la clé (2) ? On est donc ramené à la supposer. Mais cette clé qui, jadis, nous avait paru certaine, est seulement possible (3).

Ainsi disparaît le plus précis des arguments iconographiques apportés jadis pour dater le calice. Il disparaît en ce sens qu'il ne peut plus être invoqué de façon certaine, et conserve seulement un degré de probabilité sujet à discussion. Nous cesserons donc de nous appuyer sur lui.

(1) Voir le dessin donné dans *Le Calice d'Antioche*, p. 40, fig. 7.

(2) On ne peut songer à la croix qui figure parfois dans la main de l'apôtre. — Cette clé n'aurait point d'anneau, mais se terminerait en haut par un petit bouton que le Dr Eisen avait parfaitement observé et dont il faisait l'extrémité de la poignée du glaive. Quant au bout inférieur de la clé, on peut admettre qu'il a disparu à une date ancienne.

(3) M. Dussaud a déjà signalé notre erreur dans l'aimable compte-rendu qu'il a bien voulu consacrer à notre *Voix des Monuments*, dans *Syria*, XII, 1931, p. 79-82. Mais il nous semble poser une affirmation trop catégorique lorsqu'il déclare que « la clé n'existe pas »

Mais les autres raisons alléguées sont tellement concordantes en faveur d'une date assez base — fin du Ve, début du VIe siècle — qu'elles nous paraissent devoir encore entraîner la conviction. Qu'onveuille bien se reporter particulièrement aux raisonnements développés par nous au *Congrès byzantin* de Belgrade. Fondés sur le caractère et le style de la décoration, laissant au second plan les arguements iconographiques, (notamment celui de la clé), il nous semble qu'ils n'ont rien perdu de leur force.

Nous y faisions observer, entre autres, la parenté entre le décor du calice et celui de la chaire de Ravenne. La présence, à l'exposition, d'un moulage de cette chaire a rendu faciles les comparaisons. Si l'on tient compte, comme cela s'impose, des différences d'échelle, de matière et de technique, il reste vrai, nous semble-t-il, que, de tous les objets du haut moyen âge byzantin, la chaire de Ravenne est celui qui peut le mieux se comparer au calice. Et cela confirme la date que nous avons proposée (1).

Nous croyons devoir terminer par une dernière observation Nous avions supposé autrefois qu'outre les réfections avouées, le travail de restauration avait modifié quelques traits dans les figures et dans le décor. Nous devons dire maintenant que ce travail a été fait avec les plus grand soin, respectant scrupuleusement, dans les parties conserservées, les formes antiques. Les traits anormaux que nous avons signalés (2) sont imputables à l'ouvrier primitif, ou résultent d'accidents fortuits. M. André s'était borné à refaire, sur la demande des propriétaires, quelques parties manquantes, notamment le bras gauche de Jésus-Christ sur la face antérieure (3). Ces parties

(1) Dans le travail signalé plus haut, M. Dussaud opine pour une date antérieure à 350, s'appuyant surtout sur « l'absence de tout signe chrétien caractéristique comme la croix, le chrisme, etc.... » Mais cette absence peut être constatée en beaucoup d'objets postérieurs au IVe siècle, surtout en Orient. Rappelons la mosaïque de Kabr Hiram (reproduite, *Voix des Monuments*, p. 131, fig. 28). qui, justement, fut antidatée pour cette même raison.

(2) Par exemple, *Le Calice d'Antioche*, p. 155-156.

(3) A ce bras gauche nous continuons de croire que la restauration avait donné un geste inexact. Nous maintenons ce que nous avons dit à ce sujet dans *Le calice d'Antioche*, p. 102.

ont été enlevées (1), et sauf quelques morceaux de la coupe intérieure, nécessaires pour assurer la solidité de l'ensemble, le calice a été exposé dans l'état d'intégrité où le hasard nous l'a rendu.

Rome. G. DE JERPHANION.

(1) Manquent actuellement : le bras gauche de Jésus-Christ, les feuilles de vigne qui le touchent, jusqu'à l'oiseau situé plus à droite. En outre, les éléments de décor détachés et qui, dans la première restauration, avaient été mal replacés, ont reçu une meilleure disposition. Le rameau placé à droite dans l'ancien agencement a passé à gauche avec sa vrille et a été retourné ; celui de gauche a passé à droite et on lui a joint la grande vrille qui se voyait auparavant à côté de la main de Jésus. Sur l'autre face, ont été supprimés quelques vrilles et un bout de tige à la droite de Jésus-Christ tenant le rouleau. Il semble bien que dans le cordon de rosettes trois éléments auraient dû être supprimés : ils paraissent refaits.

ÉTUDES SUR
LE THÉÂTRE BYZANTIN

II

Avant que de publier les textes que nous avons annoncés dans le dernier numéro de *Byzantion* et qui sont une « Histoire de l'expulsion d'Adam et d'Eve du paradis terrestre » un « Récit de la vie, de la mort et de l'hospitalité d'Abraham et comment il conversa avec l'Ange Michel et avec la mort », enfin un « Exposé du roi des Perses et comment les Mages vinrent à Bethléem pour y adorer le Christ et comment l'étoile les y conduisit », trois textes dramatiques qui, selon toute vraisemblance, furent des « mystères », transcrits et remaniés, à une date relativement récente (sauf le « mystère » des Mages qui dans l'état actuel où il nous est parvenu, est beaucoup plus ancien), par des copistes, sous forme d'*Εξήγησις*, de *Διήγησις* et d'*Ἔκθεσις*, nous voudrions attirer l'attention sur un document qui, peut-être, nous apportera quelque lumière sur la question du théâtre religieux à Byzance, nous permettra de retrouver dans des textes aujourd'hui soit arbitrairement classés sous certaines rubriques littéraires, soit réputés inintelligibles et absurdes, soit, enfin, encore inédits, de véritables drames religieux, et pourra nous servir de base pour démontrer le caractère scénique des documents qu'avec le R. P. Hausherr nous publierons prochainement.

Le document dont nous voulons parler et qui, malheureusement, a échappé à Mme Cottas dans sa récente et curieuse *Histoire du théâtre à Byzance*, est un texte syriaque publié et traduit en 1904 par M. Joseph Link à Berlin sous le titre suivant : *Die Geschichte der Schauspieler, nach einem*

syrischem Manuscript der König. Bibliothek in Berlin (1). Le manuscrit dont il est question est celui que le catalogue de Sachau donne sous le N. 75 (222) de la Bibliothèque de Berlin. Il fut écrit à Alkoš par le diacre Iša, fils de Jesajas et réuni avec d'autres textes syriaques par un moine, Abdel ahad, du couvent de Hormizd (2).

Sans conteste possible, il s'agit ici d'un scénario dans le genre de celui que nous avons naguère publié dans *Byzantion*, mais beaucoup plus développé. Le « Jeu » n'étant plus l'histoire du Christ et surtout la Passion, mais la conversion et le martyre des « mimes », l'auteur avait toute liberté pour laisser le champ libre à son imagination et composer son drame au gré de sa fantaisie, comme nous l'allons voir.

Voici d'abord le résumé du scénario. Après une invocation qui rappelle celle que nous lisons dans la « Passion », mais plus courte : « Avec l'aide de N. S. nous écrivons l'histoire des comédiens qui ont été emprisonnés. Que N. S. nous assiste. Amen. », l'auteur explique qu'il s'agit du martyre des comédiens — de ceux, comme il le dira dans la suite, que les grecs appellent « mimes »—qui eut lieu à Oxyrinthe et dont il donne le nombre — en tout soixante-cinq personnes — aux jours du roi goth Īgore. Après une hymne qui, sans doute, se chantait au début de la représentation et célébrait les martyrs, le scribe, sous forme de récit et de dialogues alternés, nous donne le sujet, le résumé de la pièce. Celle-ci se compose de deux parties très nettes. La première nous reporte à l'époque où, sur les scènes païennes, on parodiait les rites chrétiens. La seconde qui, matériellement, se rattache assez mal à l'autre, peut-être par suite d'une lacune

(1) Ce travail a servi à son auteur de thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne.

(2) M. Link n'ayant pas pris la peine de nous dire à quelle époque approximative pouvait appartenir le ms. de Berlin, qui est une copie, n'ayant pas cherché à identifier le monastère de Hormizd — le monastère de Rabban Hormizd, au nord de Mossoul? — et ne paraissant pas s'être intéressé au diacre Iša (pas plus qu'à Abd'el ahad) et, au surplus, ayant par endroits résumé son document sans donner une traduction intégrale du texte, il serait à souhaiter que ce travail fût repris et que nous eussions une édition critique et complète de cette intéressante pièce. Cf. sur le couvent d'Hormizd et sur Alkoš, SACHAU, *Reise in Syrien und Mesopotamien* (Leipzig, 1883, p. 364-365).

dans le manuscrit, n'en est pas moins étroitement liée à la première. Elle nous montre les mimes convertis les uns après les autres, leur nouvel état d'âme, les merveilles qu'ils accomplissent et finalement leur martyre. On ne peut nier, je crois, qu'il n'y ait là une action bien conduite, ayant son commencement, son nœud, ses diverses péripéties et finalement son dénouement. Il y a de la vie, du mouvement et même un essai d'étude de caractère qui est intéressant.

La première partie du mystère est donc soi-disant une représentation païenne. Le roi Igore fait donner, un jour, dans sa ville, des réjouissances « d'un caractère méprisable, des jeux incitant à la volupté, dans le théâtre tumultueux ; la foule vulgaire de la ville dégénérée s'assemble dans la maison du péché où, pour son amusement stupide, ont lieu des représentations abominables de toutes sortes. » C'étaient des fêtes orgiaques et des danses immorales, des jeux et des spectacles divers. C'est alors que les comédiens ont l'idée d'amuser le peuple — et le roi — en organisant un spectacle ayant pour objet les mœurs chrétiennes, les symboles de l'Eglise et le martyre. Pour réaliser leur pensée, ils construisent sur scène une église, élèvent une croix, font un autel et se partagent les diverses fonctions sacerdotales : l'un est désigné pour remplir le rôle de l'Evêque, un autre celui du prêtre, un troisième celui du diacre, un quatrième celui du sous-diacre, un dernier celui du chantre. Cela fait, l'Evêque Glaukos est installé sur le trône épiscopal. Alors les comédiens qui représentent le peuple chrétien, lui demandent à être instruits de la vraie foi, comment on l'acquiert, ce qu'est le Messie « dont il est dit qu'il est Fils de Dieu ». L'Evêque ne répond pas tout de suite, car, avant la prédication, a lieu l'office, la liturgie, « selon l'ordre de l'Eglise, en chants alternés. » Arcadios, le premier, celui qui fait le chantre, monte à l'ambon et module quelques passages des Psaumes, puis le diacre Faustinos lui succède et lit deux ou trois phrases tirées de St. Paul. Après quoi, avant l'Evangile, le chantre chante, de nouveau, « selon la coutume » quelques versets des Psaumes et lorsqu'il a fini, le prêtre Glaukias monte à la tribune pour « faire semblant de lire les Evangiles ». Il débite quelques phrases prises à St. Mathieu et se retire. C'est alors que l'Evêque, assis sur son siège, commence son homé-

lie, non sans avoir eu soin au préalable de prononcer la bénédiction suivante : « Que la grâce de N. S. J.-C. luise au-dessus de nous et pour toute l'éternité. Amen. »

Toute cette partie du jeu (y compris le discours de l'Evêque) était censée être une raillerie que le peuple devait écouter en se moquant et applaudir en plaisantant. Rien, cependant, dans les paroles prononcées ne prêtait au rire. Le discours même de Glaukos est parfaitement orthodoxe et sérieux ; mais il est probable que le ridicule de cette parodie venait de la gesticulation des mains, de l'attitude des comédiens et de leur mimique (1). Seulement voilà : Par l'organe de Glaukos « le Dieu vrai mit la connaissance de la vérité dans le cœur de celui qui était assis là afin d'expliquer et Il fit que ses lèvres prononcèrent des paroles de vérité. » Premier pas dans l'évolution du drame, car les paroles de Glaukos, qui parlait sans se douter de rien, touchèrent, non seulement peut-être quelques comédiens, mais pas mal de spectateurs véritables, venus au théâtre en ces jours de liesse. Nous les retrouverons tout à l'heure. En attendant, les comédiens demandent tout de suite — toujours par plaisanterie — à être baptisés et « à participer aux mystères de vie. » On aménage donc dans un coin du théâtre, une cuve baptismale et l'Evêque Glaukos baptise six de ses camarades selon toutes les formes du rite en usage dans l'Eglise d'alors, tout en confondant quelque peu, ce semble, baptême et confirmation. Consignation, onction d'huile sur la tête, baptême proprement dit, par immersion, s'achèvent, après les paroles sacramentelles, par une formule qui a tout l'air d'être celle de la confirmation, car lorsque les comédiens sont revêtus de l'habit blanc, l'Evêque termine par ces mots que M. Link traduit : « Votre caractère est venu », et qui n'est autre, ce semble, que le mot de la liturgie accompagnant la « σφραγίς » : « Le sceau du don de l'Esprit saint. » Le tout s'achève par une dernière cérémonie que l'on ne retrouve pas, je crois, dans les textes liturgiques officiels : l'Evêque fait baiser la Croix aux nouveaux chrétiens qui la posent sur leur poitrine et sur leurs yeux.

(1) Le texte semble le dire. Malheureusement, M. Link nous déclare que sa traduction est douteuse.

On pourrait penser que la première partie du mystère « parodié » s'arrête là. Pas du tout. Chose curieuse, en effet, et qui est à retenir, le jeu continue et, de même qu'au début du spectacle, ce fut sur l'initiative des comédiens que s'organisa la parodie, de même c'est encore à leur initiative privée que le jeu va se poursuivre. « Venez, se disent-ils entre eux, nous allons modifier le jeu et nous montrerons..... comment les chrétiens, après avoir accepté la foi et reçu le baptême, souffrent le martyre. » Et les voilà qui élèvent, sur scène, un tribunal, dressent des idoles et, devant les idoles, un autel sur lequel ils brûlent de l'encens. On choisit un juge suprême qu'on installe, comme auparavant l'Evêque, sur un siège élevé. Devant lui, on place les livres de la loi. Le juge alors prend de l'encens et le répand sur l'autel et tout le tribunal suit son exemple. Puis, remonté sur son siège, il s'adresse, en manière de plaisanterie, aux assistants et leur dit : « Connaîtriez-vous quelqu'un qui mépriserait mon office judiciaire, qui se moquerait des dieux, qui appartiendrait au christianisme et ne sacrifierait pas aux dieux devant lesquels s'inclinent les rois ? » Tous répondirent : « Nous nous informerons ».

Ainsi s'achève brusquement la première partie du mystère, la partie païenne. Pourquoi ? Nous l'ignorons ; mais serait-ce téméraire d'admettre que probablement l'auteur du mystère chrétien a eu, sous les yeux, un véritable scénario païen dont il s'est servi, sans doute en le retouchant par endroit, soit au point de vue des textes scripturaires employés, soit au point de vue scénique proprement dit, pour en faire le début de son drame religieux ? (1) Et comme ici va commencer le mystère chrétien, avec la conversion des mimes, l'auteur a, sans doute, abandonné brusquement son texte, pour, par une

(1) Il n'est pas invraisemblable d'admettre, si notre hypothèse est fondée, que l'auteur chrétien ait omis à dessein, par exemple l'usage liturgique réel et connu, que des païens, eux, n'auraient certes pas omis, et selon lequel les catéchumènes, au moment d'entrer dans la piscine se déshabillaient complètement, les hommes devant le diacre, les femmes devant la diaconesse. Malgré l'allure païenne que ce morceau a conservée, on a l'impression d'une certaine gêne que le scénario primitif n'avait probablement pas et qui vient précisément des retouches que l'auteur chrétien ne pouvait pas ne pas apporter à ce mime.

transition fort curieuse, composer la seconde partie du drame, la partie non plus parodiée et païenne, mais prétendument historique et en tout cas, chrétienne.

Cette transition, en effet, et c'est le nœud même du drame, n'est point banale. L'auteur met en scène, d'un côté, l'Evêque, le prêtre, le diacre et le chantre qui n'ont pas été baptisés, puisqu'ils ont rempli leur office liturgique et qu'ils l'ont fait par manière de plaisanterie et, de l'autre, les six comédiens baptisés. Or, voilà que, tout à coup, les uns s'aperçoivent que les autres ne jouent plus la comédie. Pleins de confiance, ces derniers se tiennent devant la croix qu'ils embrassent et ils prient. D'où surprise des premiers qui n'y comprennent rien. L'Evêque, le prêtre, le diacre, le chantre de tout à l'heure, se tournent vers leurs compagnons pour leur demander ce qui leur arrive. « Oh, frères, quelle est donc l'idée que vous vous faites de ce que nous, dans un jeu railleur, avons montré aux spectateurs ? » Une explication, puis une dispute, s'en suit entre les comédiens. Chacun prend position pour ou contre la foi. C'est le nœud du drame. Par des arguments de toute sorte, les non-convertis cherchent à ramener leurs camarades à résipiscence. Peine inutile. Ils résistent à tout, fermes dans leur foi, quand, tout à coup, un miracle se produit : Glaukos portait encore la croix sur sa poitrine lorsque celle-ci se mit à briller et à projeter ses rayons sur les comédiens baptisés. Ce miracle entraine une nouvelle scission dans la troupe. Glaukos, Arcadios, et quelques autres se joignent à leurs camarades convertis et confessent la foi nouvelle tandis que les autres demeurent réfractaires au miracle. Une seconde dispute s'élève alors. La rupture devient complète. Les convertis se jurent entre eux fidélité jusqu'à la mort ; les autres vont avertir le roi de ce qui se passe dans les coulisses de son théâtre.

Cette sorte de transition achevée—et qui démontre bien, ce semble, que l'auteur chrétien s'est servi d'un scénario païen, car autrement il n'avait pas besoin de cette soudure, il n'avait qu'à faire répondre au juge par les comédiens eux-mêmes qu'ils étaient chrétiens et qu'il n'y avait pas à aller chercher ailleurs des ennemis des idoles — la seconde partie du drame commence.

Le roi fait appeler les comédiens, les interroge et cherche,

par des promesses, des caresses et des menaces à les ramener à leur première façon de vivre. Tout de suite, du reste, ils sont traités de rebelles parce qu'ils refusent d'« accorder au souverain les signes de respect usuels. » Glaukos, toujours chef des comédiens — c'était « l'archimime » de la troupe — quoique non encore baptisé, prend la défense de ses camarades, fait hardiment profession de sa foi, refuse les présents du roi et lui explique que, désormais, il n'a plus à compter sur eux car « nous nous détournons de toi et nous apportons notre vénération au roi céleste des chrétiens que nous avons raillé. » Naturellement, le roi s'imagine que la magie a joué, elle aussi, son rôle en cette affaire et que les mimes ont été envoûtés. Il leur promet donc quatre cents livres d'argent sur le trésor du royaume pourvu qu'ils renoncent à leur folie. Sur ce, Arcadios intervient, puis de nouveau Glaukos, chacun pour expliquer au roi qu'il perd son temps à vouloir leur faire changer de sentiment. Résultat de cette scène : le roi ordonne à ses serviteurs de conduire les comédiens en prison, de les enfermer dans une cellule spéciale et de les torturer par la faim et la soif jusqu'à ce qu'il les rappelle devant son tribunal.

Les voici maintenant en prison. Glaukos prend la Croix, la fixe contre le mur du côté de l'Orient et tous se mettent à prier. Ils venaient de finir leur prière « contents de leur sort et remerciant Dieu », quand soudain « la maison s'emplit de lumière » ; un ange vola au dessus de leur tête et dit : « Fils de la lumière, soyez forts et ne craignez point. Vos noms sont déjà inscrits au livre de vie. » Et en même temps, une troupe angélique se mit à chanter cette sorte de *trisagion*, le plus ancien qu'on connaisse — et qu'il ne faut pas confondre avec le *trisagion* proprement dit — « Saint, Saint, Saint, est le Dieu des Armées. »(1) Le cantique achevé, l'ange donna à chaque comédien, en guise de nourriture, deux grenades aux baptisés, une seule aux non-baptisés. Cette différence de traitement affligea Glaukos et ses compagnons qui prièrent

(1) Ce *trisagion* appelé quelquefois *trisagion* angélique, est celui qu'on retrouve de toute antiquité à la suite du *Sanctus* de la liturgie.

incontinent Dieu de leur accorder la grâce du baptême. C'est alors que l'Evêque Artémon, qui habitait hors de la ville, reçut, en songe, l'ordre d'aller dans la prison baptiser les comédiens. Tout de suite, il obéit, prend la corne d'huile et s'en va « d'une façon tout à fait inaperçue » à Oxyrinthe et à la prison. Pour dix pièces d'or données en secret au gardien, il parvient auprès des prisonniers, les baptise, leur donne l'Eucharistie et les bénit avant de les quitter. Or voilà que le gardien de la prison, Eutychos, a tout vu « par la fenêtre ». A son tour, il se convertit, est baptisé par l'Evêque, reçoit l'Eucharistie et se joint aux comédiens.

Scène d'Eutychos et du roi. Comme il est libre encore, Eutychos attend l'heure où le roi va faire ses dévotions au temple des idoles qui se trouvait au centre de la ville pour confesser devant lui sa foi nouvelle. Se frayant, le moment venu, un passage dans la foule, il arrête le roi par la bride de son cheval et, sans crainte, insulte les idoles, adjure son souverain de se détourner des sacrifices impies et lui demande la libération des prisonniers. « Par eux et aussi par moi, tu peux apprendre la vérité, reconnaître ta honte et recevoir ton opprobre. » Stupéfait,le roi s'arrêta et réfléchit. Mais bientôt la colère le reprit. Il ordonne qu'aussitôt une grande tribune soit élevée et que le gardien, les mains liées derrière le dos, comparaisse et subisse la torture. Ni les douleurs, ni les paroles bienveillantes de la reine ne font fléchir Eutychos. De guerre lasse, le roi lui rend la liberté, mais immédiatement envoie quatre fonctionnaires quérir les comédiens.

Les comédiens devant le roi. Pour arriver au tribunal, les nouveaux convertis doivent passer par la « rue des cris » ainsi appelée « en raison des nombreux démons qui y hurlent. » En entendant ce tapage, les comédiens s'arrêtent, se donnent la main et chantent en chœur ce verset du livre des Nombres : « Lève-toi, Jehovah, et que tes ennemis soient dispersés. Que ceux qui te haïssent fuient devant ta face ». Et voilà les démons qui se lamentent. Le peuple est dans la crainte. « Il croit que son dernier jour est venu ». Mais non, Glaukos rassure tout le monde. Il prend dans sa main droite la croix et dit : « Au nom de J.-C. que les Juifs ont crucifié à Jérusalem, nous vous disons : disparaissez dans le désert inhabité et sans eau ». A peine a-t-il prononcé ces mots que la

terre s'ouvre et qu'un monstre à quatre têtes, aux yeux de feu, s'échappe des flammes qui étaient semblables à l'enfer. Ce miracle amène la conversion de quatre mille personnes. Et ce n'est pas tout. Arrivés devant le roi, plus obstiné que jamais, les comédiens trouvent leur souverain troublé et en colère : « Traîtres, crie-t-il à ses fonctionnaires, pourquoi m'amenez-vous ces hommes qui brillent comme le soleil. Vous aussi vous voulez donc m'offenser ». Et sans autre forme de procès, il les fait livrer à deux bourreaux qui vont les décapiter hors de la ville. Quant aux comédiens, il cherche de nouveau à les prendre par la douceur. Tout ce qui est arrivé jusqu'ici est l'effet des arts magiques. Mais Glaukos et ses compagnons ne l'entendent pas de la sorte. Non, le roi « qui connaît leur vie depuis leur prime jeunesse » sait bien que cette accusation est absurde. « Dieu seul, dit Glaukos, a modifié notre croyance en éprouvant sa puissance sur ses serviteurs et en rendant vrais sur notre personne les saints mystères des chrétiens que nous montrions en jeu ». Le roi essaie encore de combattre leur folie et leur demande de reconnaître leur faute. « Dès que vous aurez pris votre décision, apportez sans retard votre adoration à mes dieux, sacrifiez leur et honorez-les sans réserve. Vous devez continuer à réjouir mon royaume par votre art de comédien ainsi que vous l'avez fait jusqu'ici. Vous serez tout aussitôt honorés par moi, vous serez proclamés amis de mon royaume et chacun devra vous accorder beaucoup d'honneur ». Après ces paroles d'espérance, viennent les paroles de menace. C'est non seulement par ses dieux, mais par Zeus, Apollon, Héraclite, Hermès et Artémis qu'il les menace des pires châtiments (1).

Comédiens et courtisanes. Igore, à bout d'arguments, renvoie sur ce les comédiens en prison en leur donnant trois jours pour réfléchir. Ici se place l'inévitable scène des courtisanes que nous retrouvons dans la plupart des textes qui

(1) Au sujet de ces noms, M. Link nous prévient qu'il n'est pas sûr de la lecture d'« aeternus » qui accompagne le nom de Zeus et d'Artémis. Par ailleurs, nous retrouvons dans la « Passion de Porphyre le mime » qui semble bien d'origine syrienne, mention d'Apollon, Asclepios, *Artemis* et Aphrodite.

peuvent s'apparenter au présent scénario. Le roi ne trouve rien de mieux, pour fléchir les comédiens rebelles, que de les enfermer avec les plus belles courtisanes de la ville et, « afin d'éveiller en eux tous le désir » de leur adjoindre un chanteur, Konon, qui doit distraire les uns et les autres avec sa harpe. Les prévisions du roi n'allaient guère se réaliser car, en route vers la prison, au moment où les femmes rencontrent les comédiens, Glaukos ressuscite les deux fils de Myleos en plaçant la croix sur leur poitrine. D'où grand tumulte dans la ville. La prison voit défiler sous ses murs toute une procession de malades qui tous sont guéris. Femmes de la noblesse, hauts fonctionnaires, sénateurs, gens de la garde royale viennent visiter les prisonniers et se joindre à eux. Dans ces conditions, les courtisanes, pas plus que Konon, ne peuvent remplir leur mission. Bien mieux. Ne faut-il pas qu'à la grande fureur de roi, les courtisanes elles-mêmes acceptent la foi, renoncent à leur métier et jurent de garder, désormais, une inviolable chasteté ? Vraiment, c'en était trop. Pour mater tout ce monde, Igore envoie « quarante hommes forts » à la prison avec ordre à eux de violer les femmes rebelles. Seulement, le roi avait compté sans l'intervention céleste. Quand les « hommes forts » voulurent en venir à ce pourquoi ils avaient été envoyés, un nuage de feu se dressa devant eux et un ange souffla de la poussière dans les yeux des hommes. Ils devinrent tous aveugles et ne recouvrèrent la vue qu'après avoir cru au Seigneur.

C'en était assez pour que le roi comprit qu'il devait choisir : ou laisser la foi se répandre ou persécuter sans merci. C'est à ce dernier parti qu'il se rangea, non sans avoir encore essayé d'un compromis avec son peuple, convaincu que tout cela était sorcellerie et trahison. Et c'est aussi par là que se termine le drame. Les « quarante hommes forts » sont décapités les premiers, le 15 Jjar (mai) et enterrés par les « anges de la lumière ». Sur leur tombeau poussèrent, quelques jours plus tard, quarante sapins et quarante figuiers ; puis vint le tour de différents fonctionnaires, de sénateurs, voire même de bourreaux ; ensuite celui des courtisanes qui eurent les honneurs d'une sépulture particulière car « au milieu du tonnerre et de la foudre, dans le feu et la grêle », un nuage descendit sur les cadavres et les emporta. « Nul ne sait s'ils ont

été transportés au ciel ou dans la terre.» Enfin,sonna l'heure des comédiens. Ils furent, comme les autres, décapités. Les anges et les troupes célestes s'emparèrent de leur corps et les emportèrent on ne sait où, car nul n'a jamais foulé leur tombe.

***

Laissant de côté pour le moment la question des rapports littéraires et historiques qui peuvent unir le texte dont nous venons de donner l'analyse à des pièces hagiographiques comme la vie de Porphyre le mime (1), rapports qui ne pourront être utilement étudiés que lorsque nous aurons une édition critique et complète du texte syriaque (2), nous avons simplement à faire, sur la base du document tel qu'il nous est fourni par M. Link, quelques remarques touchant le théâtre byzantin.

Bien qu'appartenant à une collection d'Actes de Martyrs, notre texte, de toute évidence, est un scénario incorporé tel quel dans la collection des martyrs. Ecrit primitivement en grec, il a été traduit en syriaque, ainsi que beaucoup d'autres œuvres grecques, à une date que nous allons tâcher de fixer approximativement. Non pas, certes, que le diacre Iša ait eu vraisemblablement l'intention de faire jouer sur quelque scène d'Alkoš ou d'ailleurs, ce drame religieux ; mais l'ayant trouvé édifiant et propre à susciter la piété des moines ou des fidèles, il l'a traduit comme un document hagiographique, avant qu'au couvent d'Hormizd, Abdel ahad le joignit aux autres *Acta Martyrum* que possédait la bibliothèque. Que le document syriaque soit une traduction du

(1) Il est étrange que le R. P. VAN DE VORST qui a publié la vie de Porphyre dans les *Analecta Bollandiana* (T. XXIX, 1910, p. 258 et sq.) ait ignoré lui aussi le document syriaque qui lui eût rendu plus d'un service.

(2) La première chose à faire, pour parler en toute connaissance de cause de ce texte dans ses rapports avec les documents hagiographiques qui nous relatent la conversion, le baptême ou le martyre de mimes, comme Gélase, Ardalion ou Porphyre, serait d'avoir la liste des 65 martyrs, tant hommes que femmes, qui furent martyrisés « aux jours d'Igore, dans la ville d'Oxyrinthe ». Or, M. Link n'a pas cru utile de publier cette liste.

grec, cela, d'abord, est certain. Le nom des comédiens seuls suffirait à le démontrer, de même que les noms des dieux empruntés à la mythologie. Les syriacisants, au surplus, sont d'accord pour reconnaître dans cette pièce des traces évidentes d'une traduction d'un texte grec en syriaque.

Mais si le drame est d'origine grecque, en quelle région est-il né et à quelle date? D'emblée, on peut dire qu'il relève de la Syrie et qu'il peut être daté dans son ensemble soit de la fin du Ve s., soit du VIe. En effet, la partie du « mystère » que nous croyons païenne, en son fond primitif, décèle son origine. La liturgie de la messe et celle du baptême sont de caractère antiochéen. Chose curieuse à remarquer, l'auteur ne connaît de la messe que le début, la messe des catéchumènes, à laquelle tout le monde pouvait assister et qui précédait le moment où le diacre faisait sortir de l'Eglise tous les non-baptisés. Le reste, il l'ignore et c'est pourquoi, tout de suite après l'homélie, a lieu le simulacre du baptême. Or cette première partie de l'office est, en tout point, semblable à la messe telle qu'elle se célébrait à Antioche. Arcadios commence en chantant quelques versets des psaumes et le peuple reprend en chantant le finale. Ce n'est pas encore le chant antiphoné qui n'apparaîtra que plus tard, c'est le chant « alterné » de l'époque primitive, propre d'abord à l'Egypte, à la Syrie et aux régions dépendant, ecclésiastiquement, d'Antioche. Ensuite, très correctement, le diacre lit l'Epître, une leçon, le plus souvent, prise aux Lettres de S. Paul, le chantre, de nouveau, chante le « trait », selon la coutume, avant l'Evangile et, enfin, le prêtre lit l'Evangile. Après quoi, a lieu l'homélie, ou les homélies, selon les cas. L'Evêque s'avance, s'asseoit sur son trône et, ayant béni le peuple, fait sa prédication. Tout ce rite est parfaitement observé et se trouve conforme au rite d'Antioche (1). Il n'est pas encore question du *Trisagion* qui ouvrira, vers la fin du VIe s. à Byzance, l'office liturgique, ni du baiser de paix que des comédiens n'auraient eu garde d'oublier. Quant au baptême proprement dit et à la confirmation qui suit, l'auteur a dû

(1) On remarquera avec quel soin Glaukos évite de parler de la Passion et de la Crucifixion du Christ; ceci indique une époque reculée et qui touche aux premiers siècles chrétiens.

avoir en mains un livre liturgique aujourd'hui perdu, car on ne retrouve nulle part, à ma connaissance du moins, d'abord la prière prononcée par Glaukos et, ensuite, la curieuse cérémonie finale dans laquelle on fait baiser la croix au nouveau baptisé, avant qu'on ne la pose sur sa poitrine et sur ses yeux. Mais, si cette cérémonie est inconnue aux liturgistes officiels, elle a certainement dû exister à titre de dévotion supplémentaire — des comédiens n'auraient pas inventé la chose, alors que par ailleurs ils s'en tiennent fidèlement aux rites consacrés — et exister à Antioche plus qu'en aucun autre endroit, Jérusalem exceptée, quand on sait que la Syrie fut, de très bonne heure, un des centres de la dévotion à la croix (1). Enfin les allusions directes à la magie et à la sorcellerie semblent bien, elles aussi, indiquer que l'auteur du « mystère » est syrien. L'Egypte et la Syrie étaient particulièrement adonnées à ces pratiques au Ve et au VIe s. Tout ceci nous conduit donc à donner à notre scénario comme lieu d'origine, la Syrie. Par là il précéde, ou rejoint, sur ce sol où s'épanouissait dans toute son exubérante richesse la vie théâtrale, tout un cycle de légendes hagiographiques ayant des mimes comme héros : Gélase est de Libanésie ; la Passion de Porphyre « trahit une origine syrienne ». (2) Or, par ailleurs, le texte fameux de Théodoret racontant la conversion de mimes (3), comme le texte non moins célèbre de St. Jean Chrysostome sur la conversion de Ste Pélagie sont des textes ayant vu le jour en Syrie. Qui sait si ce ne sont pas ces histoires — celles-là parfaitement historiques — qui auront donné à l'auteur du drame religieux, vivant à Antioche ou dans la région, l'idée de son scénario ?

(1) Je sais bien qu'on pourrait invoquer à ce sujet un texte de Paul Diacre rapportant qu'un jour l'Empereur Tibère voyant une dalle de marbre sur laquelle la croix était gravée, fit tout de suite enlever la pierre en disant : « Eh quoi, ce signe sacré dont nous marquons nos fronts et nos poitrines, voilà que nous le foulons aux pieds ». Mais il ne peut être question ici d'autre chose que, soit du signe de la croix que faisaient les chrétiens, soit, tout au plus, d'une allusion au rite du baptême, le catéchumène étant oint sur le front et la poitrine, de l'huile sainte.

(2) Van de Vorst, *op. cit.*, p. 266.

(3) P.G., t. LXXXIII, col. 1032.

J'ai dit qu'il semblait probable d'attribuer notre « mystère » en son entier à la fin du Ve s. ou au VIe. Mais il se pourrait fort bien que la partie païenne dont s'est servi l'auteur fût, elle, plus ancienne. Dès le IIIe s., en effet, la scène païenne parodiait des actes de la vie chrétienne et précisément les actes que les mimographes pouvaient seuls vraiment connaître : la messe des catéchumènes, le baptême et le martyre. Il est assez peu vraisemblable qu'un auteur religieux du VIe s. ait débuté par les deux scènes, telles qu'elles se présentent dans le texte syriaque, s'il n'avait eu sous les yeux un mime antérieur et de facture païenne. Un point même semble le prouver : c'est l'incohérence des cérémonies du baptême et de la confirmation. L'auteur chrétien, en retouchant légèrement, sur certains points, le mime païen pour l'incorporer à son drame, a laissé subsister cette incohérence qui, pour lui, n'avait, par ailleurs, aucune importance pratique. S'il a dû émonder et arranger le scénario qu'il avait en mains, il ne l'a fait que du point de vue moral et, peut-être, théologique. Quant au « mystère » en son entier, tel que nous le possédons, il ne peut guère être, d'autre part, postérieur à la fin du VIe s. A partir du VIIe s., les nouveaux baptisés cessent de s'habiller en blanc pendant huit jours. Les dernières traces de cette coutume se retrouvent en Egypte et à Jérusalem entre 600 et 620. Mais c'est la fin. En outre, c'est en Syrie et au cours du Ve s. que se généralise, semble-t-il, l'usage de porter des croix pectorales comme celle que porte Glaukos (1).

Nous n'avons donc pas beaucoup de chance de nous tromper en plaçant notre drame à la fin du Ve s.ou au VIe, d'autant plus que même la partie chrétienne du « mystère » laisse entrevoir un état de choses où le paganisme devait être encore connu des spectateurs. Si l'auteur a voulu, avant tout, glorifier des martyrs et édifier des chrétiens, il n'est pas dit qu'il n'ait pas voulu indirectement leur donner une discrète leçon d'apologétique pour les prémunir contre les attirances païennes. Nous pouvons donc conclure, ce semble, avec

(1) DE JERPHANION, *La voix des monuments*, Paris, 1930, p. 158 et sq., *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, article « Croix ».

beaucoup de vraisemblance, que notre « mystère » est d'origine syrienne et a dû être joué dans le courant du VIe s.

Quant à savoir à quelle époque il fut traduit du grec en syriaque, la chose, jusqu'à plus ample informé, est difficile à établir. Néanmoins, comme le fait remarquer M. Nau, ce n'est guère qu'après le Concile de Chalcédoine, en 451, que « le monde syrien presqu'en son entier s'est opposé au monde grec ». (1) C'est après cette date et surtout au VIe s. que les traductions d'œuvres grecques en syriaque se font nombreuses. Il serait intéressant de pouvoir démontrer que notre texte fût de ceux qu'à Alkoš et au couvent d'Hormizd on traduisit et qu'on garda comme on le fit pour le « Paradis des Pères » devenu les *Acta Martyrum et Sanctorum* édités par le R. P. Bedjan.

Il n'y a pas lieu de chercher à identifier le roi goth Igore et la ville d'Oxyrinthe, pas plus que l'Evêque Artémon. Selon toute vraisemblance ces noms sont de pure fantaisie et, en tout cas, ignorés de l'histoire. Tout ce que l'on peut supposer, sans du reste aucune preuve, c'est que l'auteur de notre drame a peut-être été influencé par la guerre de son temps contre les Goths. Comme il y avait des Goths dans l'ancienne Chersonèse Taurique et le long de la mer d'Azow (2) et que le nom d'Igore se retrouvera plus tard, on le sait, parmi les princes russes des bords du Bosphore, peut-être a-t-il placé là l'histoire de la conversion de la ville d'Oxyrinthe et de ses comédiens, pour une raison d'actualité, ou sur le témoignage de documents aujourd'hui perdus. Ce qui est curieux à noter, cependant, c'est qu'après la persécution de 372 contre les chrétiens goths et leur expulsion hors de leur territoire, une colonie alla s'établir à Chalcis, près d'Antioche (3), et que si l'on prend la Passion de St. Saba, on remarquera, comme l'écrit le R. P. Delehaye, « une situation toute particulière et, tant chez les meneurs que dans le peuple païen, un état

(1) Cf. NAU, *L'araméen chrétien. Les traductions faites du grec en syriaque au VIIe s.*, *Revue de l'histoire des religions*, 1929, p. 232 et sq.

(2) ZEILLER, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*. Paris, 1918, p. 416-417.

(3) ZEILLER, *op. cit.*, p. 437.

d'âme qu'on ne constate pas ailleurs. Les chefs ne paraissent pas acharnés dans la poursuite et la population n'est nullement fanatique. On s'ingénie à sauver Saba, qui ne veut admettre aucun compromis avec sa conscience et refuse noblement de se prêter aux expédients imaginés pour le soustraire aux persécuteurs » (1). C'est exactement l'attitude prêtée à Igore et à la population d'Oxyrinthe d'un bout à l'autre du drame.

***

Mais c'est au point de vue de l'histoire même du théâtre que le scénario syriaque est surtout intéressant. Nous saisissons sur le vif ce qu'était, dans une ville de province, la vie des mimes et la façon dont s'organisaient les spectacles. Esclaves ou libres, les comédiens se recrutaient, sans doute, en général, dans le pays même et ils y demeuraient leur vie durant, à moins que par suite de leur talent ou de leurs relations, ils n'arrivassent à percer et à être engagés sur de plus grandes scènes. Les comédiens d'Oxyrinthe sont tous enfants de la balle et indigènes. Glaukos le dit formellement au roi. « Il connaissait leur vie depuis leur prime jeunesse ». En outre, nous devinons aisément, par les dialogues, que les comédiens devaient former entre eux une sorte de confrérie présidée par l'archimime. Il est presque touchant de constater leur union et leur affection réciproque. Ils se traitent de « frères », se défendent et se conseillent amicalement. La conversion des premiers comédiens les atterre positivement. Par ailleurs, nous voyons qu'ils semblent mener une vie assez large et même honorée. Aux gages du roi, celui-ci leur fait encore des largesses prises sur le trésor du royaume. Il ne demande pas mieux qu'ils s'enrichissent. Il veut même, s'ils sacrifient aux dieux, qu'ils soient proclamés amis du royaume et que chacun leur accorde beaucoup d'honneurs. Cette situation des comédiens telle que nous la montre le drame religieux est assez semblable à celle que dépeint, en plus d'un endroit, St. Jean Chrysostome. Par là encore nous touchons, sinon la Syrie, du moins l'époque que nous avons

(1) Cité par ZEILLER, *op. cit.*, p. 430.

cru devoir assigner à notre scénario. Dépendants du roi pour l'argent qu'ils gagnent, les comédiens le sont aussi de leur chef, l'archimime. C'est lui, en effet, qui dirige la troupe et assume le principal rôle dans les pièces qui se jouent. En outre, c'est lui qui impose le « jeu » que devront représenter les comédiens (1). Or, ce « jeu », ce « mime » sur lequel nous sommes si mal renseignés, il nous est montré ici dans toute sa réalité. Les spectacles d'alors n'avaient rien d'absolument fixé d'avance. Non seulement la pièce est souvent imaginée sur le moment, mais elle laisse à la troupe une certaine part d'improvisation. Les comédiens avaient sans doute en mains une sorte de canevas des divers sujets habituellement mis sur scène, canevas sur lequel ils brodaient au gré de leur fantaisie et laissaient leur imagination, ou leur talent, libre d'inventer, au moins en partie, gestes, costumes et paroles. C'est même là, probablement, une des raisons pour lesquelles rien du théâtre byzantin n'est arrivé jusqu'à nous.

Un autre point est à noter : le décor. Il ne semble pas qu'à l'époque où fut composé le drame religieux dont nous nous occupons, le décor soit resté aussi rudimentaire qu'il le fut en d'autres temps. La scène devait être assez spacieuse puisqu'on y construit une église, évidemment un intérieur d'église. Il est probable qu'on se servait pour cela de toiles de fond ; mais encore fallait-il suffisamment d'espace pour que les acteurs pussent trouver la place d'élever un autel, une tribune, une croix, la chaire de l'Evêque et, au cours de la représentation, aménager « dans un coin du théâtre » la cuve baptismale, et cependant évoluer librement. De même, quand le spectacle change et que la scène devient un tribunal, il fallait suffisamment d'espace pour placer le siège élevé du juge et les livres de la loi, puis l'autel sur lequel se trouvent les images des dieux et devant lequel les comédiens doivent aller brûler l'encens. En outre, il y a des changements de décors : c'est la rue grouillante de monde, c'est la prison, c'est la place publique sur laquelle le roi fait élever une haute tribune.

Enfin, ce qui ne manque point d'intérêt : la machinerie.

(1) Je crois que nous avons là le seul document, jusqu'ici connu, qui nous montre ce qu'était « en fait » l'archimime en fonction.

Le théâtre n'a pas perdu les connaissances techniques qu'il tenait de l'Antiquité. Il ne les perdra pas au cours des siècles, puisqu'au Xe s. Liutprand assistera, à Byzance, au « mystère » d'Elie emporté sur un char. Ici, nous voyons la croix que porte Glaukos s'illuminer tout à coup, la prison se remplir de clarté, des anges apparaître, ainsi qu'un monstre ; tonnerre, feu, grêle, nuage, disparition des courtisanes massacrées, tous ces effets de scène que le théâtre antique connaissait, se retrouvent dans notre scénario comme nous les retrouverons dans d'autres pièces analogues.

Tel est le document sur lequel nous avons voulu attirer l'attention. Resté ignoré de la plupart des byzantinistes — et je crois bien aussi des syriacisants — il nous apporte, cependant, des renseignements très nouveaux et très précis sur le théâtre byzantin, nous permet de nous rendre compte de ce qu'était un spectacle au VIe s. et de quelle façon étaient, souvent, composées les pièces de ce répertoire. Puisse cet article suggérer à quelque orientaliste le désir de reprendre le travail de M. Link, car il n'est pas impossible que ce texte ne nous réserve encore quelques surprises et ne nous donne, peut-être, la clef qui nous permettra de retrouver, sous des noms divers et des dates, tantôt anciennes, tantôt relativement récentes, d'autres pièces appartenant au théâtre religieux de l'Orient chrétien.

Genève, août 1931. Albert VOGT.

NOUVELLES CONTRIBUTIONS

A L'ÉTUDE DE

L'APPROVISIONNEMENT DE CONSTANTINOPLE

SOUS LES PALÉOLOGUES ET LES EMPEREURS OTTOMANS

Dans un article précédent (1), j'ai essayé de montrer l'importance de l'approvisionnement de Constantinople pour l'histoire de l'empire byzantin ; il y a dans la vie économique de la capitale des alternatives de prospérité et de misère, qui marquent certaines vicissitudes de grandeur et de décadence de l'empire, aussi bien au temps des empereurs romains et byzantins qu'à l'époque plus récente de la domination ottomane.

L'organisation du ravitaillement de Constantinople n'est d'ailleurs que le résultat du système de gouvernement étatiste, que Byzance a hérité du Bas-Empire : c'est ce régime qui a imposé, à travers les siècles, d'innombrables entraves au trafic international des Détroits et un véritable asservissement économique aux riverains de la mer Noire. Par contre, l'ouverture des Dardanelles et l'essor du grand commerce ont presque toujours marqué un déclin politique de la ville impériale et une régression assez évidente de sa prospérité.

Je n'ai pas la prétention d'entreprendre une étude plus approfondie de cette question et de réunir toutes les sources nécessaires à un travail d'une aussi grande envergure, mais il me paraît indispensable de signaler ici deux travaux récents, qui apportent des documents nouveaux et complè-

(1) *La question de l'approvisionnement de Constantinople à l'époque byzantine et ottomane* in *Byzantion*, V, p. 83 et suiv.

tent l'esquisse très brève que j'avais tentée. Le premier de ces témoignages concerne l'approvisionnement de la capitale sous le règne d'Andronic II Paléologue, à l'époque de l'hégémonie commerciale des Génois et des Vénitiens ; le second est de la fin du XVIIIe siècle, au moment où les armées et les flottes de la grande Catherine commencent à forcer le barrage des Détroits et à ébranler le régime tyrannique imposé par les sultans à l'économie du littoral de la mer Noire. Ils nous montrent, à deux époques différentes, le même conflit du régime étatiste, qui règle l'approvisionnement de Constantinople, avec les besoins du grand trafic et les exigences croissantes des régions pontiques, qui s'ouvrent à une vie commerciale nouvelle et plus intense.

I.

M. R. Guilland a résumé dernièrement la correspondance inédite d'Athanase, Patriarche de Constantinople sous le règne d'Andronic II (1). Il est assurément intéressant de voir ce prélat prendre une part active à l'administration de l'empire ; il ne l'est pas moins de constater qu'il considère les questions économiques de son ressort et qu'il intervient constamment pour suggérer à l'empereur de nouvelles mesures et les noms mêmes des fonctionnaires qui doivent les appliquer. Ces interventions du patriarche éclairent non seulement tout un côté des relations officielles de l'empereur grec et du chef de l'Eglise orthodoxe, au temps des Paléologues, elles apportent la confirmation d'une source byzantine à des renseignements que l'on n'avait trouvés jusqu'ici que dans les archives de Gênes et de Venise. L'histoire économique de Byzance aux XIIIe et XIVe siècles a en effet ceci de particulier, que l'on est obligé de la reconstruire pour ainsi dire du dehors et de chercher dans les réclamations des négociants étrangers des informations sur la politique douanière de l'empire et les rouages de son administration. Il est rare que l'on puisse apporter à l'appui de ces témoignages extérieurs, forcément incomplets et

(1) *Mélanges Charles Diehl*, I, p. 121 et suiv. (1289-93 ; 1304-1310).

intéressés, la relation d'un document grec de source officielle ou officieuse. C'est ce qui donne aux *Lettres* et à la *Vie* du patriarche Athanase une valeur exceptionnelle ; elles viennent compléter fort heureusement les renseignements assez maigres, tirés des chroniques de Pachymère et de Nicéphore Grégoras.

L'approvisionnement de Constantinople joue en effet un grand rôle dans cette correspondance : comme M. Guilland le remarque fort justement, « c'est surtout la question des vivres qui préoccupe Athanase » (1), cette question à laquelle Pachymère fait d'ailleurs allusion (2) en montrant le patriarche inquiet des agissements des riches et de leur tendance à accaparer les produits alimentaires.

Athanase n'est pas le seul à s'en montrer préoccupé. « Tandis que nous parcourions dernièrement les rues, écrit-il, un pauvre me demandait une chose, un autre, une autre chose. Aujourdhui, tous, sans exception, gémissent à propos du blé ; tous, peu s'en faut, me supplient, les larmes aux yeux, de l'empêcher de sortir de la capitale et m'enchaînent par des serments, pour que, de préférence à toute autre chose, j'adresse à ta Majesté impériale et divine une requête à propos du blé. Car, écrit-il ailleurs, les rues et les ruelles étaient remplies de gens épuisés et terrassés par la faim ; beaucoup gisaient en plein air, étendus sur des immondices. » (3) — C'est la terrible disette qui sévit à Constantinople, dans les dernières années du XIIIe et surtout au début du XIVe siècle, lorsque la grande compagnie catalane exerce ses ravages dans le voisinage immédiat de la capitale. De là, la nécessité pour le gouvernement de constituer des stocks de blé et de réglementer le prix du pain dans la ville affamée. Il n'y a pas de meilleur commentaire aux doléances des marchands vénitiens, qui voient la blé qu'ils ont acquis dans les ports de la mer Noire retenu dans les entrepôts de Constantinople et vendu à un prix qui ne convient guère à leur esprit de spéculation. (4)

(1) *Ibid.*, p. 138.
(2) *De Andronico Palaeologo*, VI, 1, éd. Bonn, p. 460-61.
(3) R. GUILLAND, *ouvr. cité*, p. 138.
(4) Cf. mes *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIIIe siècle*, Paris, 1929, p. 147, 149 et suiv.

Il faut en effet que l'Etat intervienne et que l'empereur lui-même prenne en mains la distribution des vivres. « Pour lutter contre ce fléau, écrit le Patriarche Athanase, en faisant allusion à l'accaparement des produits alimentaires, ce n'est ni un fonctionnaire, ni un prêtre, ni un lévite qui apportera le remède, mais seule ta Majesté impériale et divine ». Dans l'état affaibli et démembré qui a survécu à la conquête latine, le patriarche voudrait ressusciter l'étatisme intransigeant et tracassier des époques glorieuses de l'empire. C'est ainsi qu'il exhorte l'empereur Andronic à frapper d'une amende sévère les fauteurs de cet accaparement et qu'il lui dénonce leurs abus : malgré ses rapports, on n'a pas inquiété, « ceux qui ont eu l'audace de s'emparer de 1800 médimnes de blé ». — A une politique alimentaire bien comprise, il faut un organe spécial qui donne des directives à l'administration et surveille leur exécution ; il s'agit non seulement d'empêcher la fuite des provisions, mais d'assurer la vente du blé « à un prix équitable ». — C'est pourquoi il n'y a rien d'étonnant à ce que les marchands de Venise ou de Gênes soient contraints, à certains moments, de vendre leur blé à un prix qui est inférieur d'au moins cinquante hyperpères à celui de la place (1). Le patriarche va plus loin, car ce qu'il réclame, c'est l'institution d'une sorte de Commissaire aux vivres, chargé de surveiller tout ce qui a trait à l'approvisionnement de la capitale. Il va jusqu'à désigner la personne même de ce fonctionnaire : pour remplir cette charge, personne ne lui paraît plus honnête ni plus sûr que Dermokaïtès, le sévaste, à qui il conviendrait, par surcroît, d'adjoindre deux des démarques, Antiochitès et Ploumès.

Il n'est pas moins intéressant de constater l'effet de ces réclamations. Nous voyons en effet Athanase remercier l'empereur des ordres lancés pour « surveiller les boulangers, de manière à connaître qui exerce cette profession, combien l'exercent, dans quelles conditions ils achètent et revendent les bateaux qui amènent le blé et les vivres. »

(1) TAFEL et THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- u. Staatsgeschichte der Republik Venedig*, in *Fontes Rerum Austriacarum*, XIV, p. 249.

Il ne fallait pas chercher bien loin pour trouver les règlements nécessaires, car toutes ces mesures étaient déja prévues dans le « Livre du Préfet » (1) ; il paraît donc probable que certaines de ces dipositions aient été remises en vigueur à l'époque des Paléologues, malgré la décadence visible des corporations et des manufactures de la ville impériale. Il fallait également empêcher le stockage des particuliers et contrôler l'usage des poids et des mesures, frapper sans pitié « ceux qui vendent le blé à prix d'or, en y mélangeant de la paille ou du blé complètement pourri » et qui font subir de lourdes pertes à l'Etat. Ce sont, la plupart du temps, des étrangers qui se rendent coupables de ces fraudes et qui se montrent les plus rétifs aux règlements et aux ordonnances impériales. La fortune des Romains, constate le patriarche avec amertume, est presque complètement passée entre les mains des Latins, « qui se rient de nous dans leur arrogance et nous méprisent au point que, pleins d'outrecuidance, ils prennent les femmes de nos concitoyens comme gages du blé qu'ils nous livrent ». La xénophobie des Grecs, obligés d'abandonner aux colonies vénitiennes et génoises la maîtrise du marché de Constantinople, se donne libre cours dans les réclamations du patriarche. L'empereur est trop tiède, à son gré, car il le menace d'excommunier solennellement, du haut de la chaire, les profiteurs et leurs complices. « Je rassemblerai, dit-il, le peuple, je prononcerai, du haut de la tribune, l'excommunication et l'anathème contre tout marchand de blé au détail. » (2)

Voilà qui est significatif, pour qui peut replacer cette correspondance du patriarche Athanase dans le cadre des événements du règne d'Andronic II. On y voit clairement le conflit des deux conceptions et des deux politiques. Les remontrances du patriarche sont évidemment l'expression du courant nationaliste et xénophobe, qui voudrait réduire les hôtes italiens de l'empire à la portion congrue et les soumettre à la loi commune ; tout au moins, en ces temps de détresse et de crise alimentaire, voudrait-il rétablir à

(1) Cf. le ch. XVIII, éd. J. Nicole, Genève, 1893, p. 54.
(2) GUILLAND, *ouvr. cité*, p. 139.

l'égard des colonies italiennes envahissantes la politique plus énergique de Michel Paléologue. Mais Andronic II n'est plus en mesure de prendre cette attitude ; le désarmement naval a été fatal à l'empire et il est désormais impossible de revenir aux édits de Justinien et de Léon le Sage, lorsque les murailles fortifiées et les escadres de Péra narguent la ville impériale. La présence des Italiens avait aussi une influence sur la plèbe turbulente des grandes villes byzantines : le mouvement des Zélotes de Thessalonique ressemble d'une façon frappante aux guerres civiles des communes italiennes du Trecento(1). Le conflit des intérêts économiques en présence est tout à fait évident, lorsque l'on compare les tendances de l'administration byzantine aux instructions que les gouvernements des républiques italiennes donnent à leurs représentants et à leur colonies du Levant, au XIVe siècle. C'est surtout Venise qui s'occupe plus particulièrement du commerce des céréales ; de ce fait, ses intérêts sont tout à fait opposés au stockage que voudraient instituer les autorités grecques. Cette nécessité d'acheter du blé en Orient et d'en assurer l'exportation vers l'Italie l'obligent à exiger une grande liberté du commerce et à maintenir à tout prix la politique de la porte ouverte. On en a la preuve, lorsque le conflit de 1343-44 avec l'empire tatare du Kiptchak provoque l'interruption du trafic de Gênes et de Venise avec les ports de Crimée et de la mer d'Azov. Dès avril 1347, la Seigneurie décide la levée de l'interdiction, de la *strictura* appliquée aux états de l'empereur Djanibeg, pour tout ce qui concerne le commerce du froment ou d'autres céréales. Les vaisseaux qui toucheront aux ports de l'empire mongol devront charger du froment et le rapporter directement à Venise, ou bien ils reviendront sans autre chargement (2) ; cette mesure rappelle

(1) O. TAFRALI, *Thessalonique au quatorzième siècle*, p. 256.

(2) G. THOMAS, *Diplomatarium veneto-levantinum*, I, p. 336 (instructions du 24 avril 1347) : « *quod dicta strictura revocetur in tantum, quod quilibet Venetus et fidelis domini Ducis qui ire et navigare voluerit ad dictas partes, subiectas imperatori Zanibech, occasione caricandi frumentum vel aliud bladum, possit ire et navigare ad ipsas partes non obstante strictura contenta in parte predicta, cum ista condicione, quod cum navigiis, cum quibus navigabunt ad partes pre-*

d'une façon assez curieuse et évidemment involontaire le règlement qu'Athènes appliquait aux trirèmes qui visitaient les escales du Pont Euxin ; (1) une fois de plus, les conditions géographiques rétablissent, à des époques différentes, certains facteurs permanents de la vie économique.

Ce même souci de trouver un marché plus favorable au commerce des céréales, que celui des ports byzantins soumis à un régime opposé aux intérêts de leur négoce, détermine sans doute les premières relations de Venise avec les conquérants ottomans de l'Asie Mineure et de la Thrace.

C'est en 1384 qu'une commission donnée à Marino Malipiero exige « la suppression des droits sur les blés achetés en territoire turc, ou, tout au moins, leur réduction à un taux d'un demi-hyperpère par boisseau » (2) mais dès l'avènement de Mourad et la prise d'Andrinople, des négociations avaient été engagées par le bayle vénitien de Constantinople, Orio Pasqualigo, pour obtenir une concession à Scutari d'Asie et des avantages pour les négociants vénitiens (3). Il y a tout lieu de croire que les promesses faites au bayle et à ses conseillers devaient concerner l'alun, que réclamait l'industrie drapière des villes italiennes, mais surtout le blé que les entrepôts grecs livraient avec tant de difficulté (4).

dictas, redeant Venecias caricati frumento vel blado, vel vacui exeant de terris et partibus Zanibech. »

(1) Cf. EBERT, *Südrussland im Altertum*, Bonn - Leipzig, 1921, p. 196.

(2) HEYD, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, II, p. 260. Cf. *Diplomatarium veneto-levantinum*, II, p. 193 et suiv.

(3) HEYD, *ibid.*, p. 259 : « Ces négociations n'ont pas laissé de traces. » Un document du 26 avril 1368 mentionne les négociations *olim seu Aurei Pasqualigo, baiuli Constantinopolis* avec les Turcs (*Monum. spect. hist. Slavorum Meridionalium*, IV, p. 92). On lit cependant dans les *Deliberacione miste, Senato I*, R° (1293-1366) (ms., Venise, *Archivio di Stato*) cette note : *Quid comissum fuit Ser aurio Pasqualigo baiulo constantinopolis et consiliariis conferendi et tractandi cum morato orchani de promissionis quas fecit etc. — 94.* » (Vol. cité, fol. 223*v*°, n° 31). Cette dépense concerne des négociations engagées par le bayle avec Mourad *avant* 1366. Il faut donc avancer de quelques années la date de ce premier contact diplomatique de Venise avec les fondateurs de la puissance ottomane.

(4) IORGA, *Venise dans la mer Noire*, in *Mém. de l'Académie Rou-*

A cette époque la politique alimentaire de l'empire byzantin aboutissait d'une part à d'interminables conflits avec les colonies italiennes, trop puissantes pour se plier aux règles de l'organisation du ravitaillement de Constantinople ; elle favorisait d'autre part les relations commerciales de Venise avec les Infidèles, qui n'avaient pas les mêmes motifs pour restreindre le trafic du blé et des autres victuailles.

C'est à cela qu'aboutissait le dernier effort du régime protectionniste et restrictif, que l'administration des Paléologues essayait encore de maintenir, envers et contre tous, au XIVe siècle. Cette décadence commerciale allait de pair avec l'amoindrissement territorial toujours plus rapide de l'empire grec et les progrès du régime presque féodal de la plupart des provinces, sur lesquelles le pouvoir central n'avait plus aucune prise (1). Longtemps avant l'assaut final de 1453, la capitale byzantine connaissait toutes les difficultés et même toutes les affres de l'existence précaire d'une ville assiégée.

II

Il y a dans l'histoire de Constantinople un autre moment plus rapproché de nous, où l'on peut voir ce même conflit mettre aux prises le régime d'économie étatiste des maîtres de la capitale avec les intérêts plus complexes et plus puissants du commerce international. Après la conquête de Mahomet II, les ports de la mer Noire avaient été soumis pendant trois siècles au régime arbitraire du ravitaillement de la capitale ottomane. C'est dans le dernier quart du XVIIIe siècle qu'ils commencent à se réveiller à une vie commerciale plus intense et plus libre.

Mais cette fois la poussée qui ouvre les Détroits ne vient plus de la Méditerranée et de l'Egée, comme à l'époque où les colonies italiennes s'installaient dans les ports de l'empire byzantin. Les efforts répétés de la Hollande ou de la

maine (XXXVII, (1914), p. 1028 et suiv. et *Gesch. des osmanischen Reiches*, I, p. 281.

(1) Cf. A. VASILIEV, *La chute de Byzance* (en russe), Leningrad 1925, p. 105 et suiv.

En souscription :

MAISON D'ÉTUDES BYZANTINES
DES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION

KADIKÖY — CONSTANTINOPLE

BIBLIOTHÈQUE BYZANTINE & NÉO-GRECQUE

TOME Ier

UN ÉDUCATEUR BYZANTIN

JEAN

MÉTROPOLITE D'HÉRACLÉE DU PONT

ONCLE ET MAITRE DE NICÉPHORE GRÉGORAS

ETUDE ET TEXTE PAR LE R. P. V. LAURENT
des Augustins de l'Assomption.

Un volume d'environ 64 pages et 40 pages de texte grec, in-8 raisin.

Prix de souscription : 30 fr.

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VIe)

1930

R. C. Seine 67.717

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.

Les manuscrits de la Vie de Jean d'Héraclée.

La personnalité de Jean d'Héraclée (vie privée, vie publique).

Grégoras disciple (éducation morale, éducation littéraire) et biographe.

Appendices :

1. Quelques points d'histoire religieuse.
2. Le monastère de saint Georges de Bithynie.
3. La NEA MONH de Byzance.
4. La métropole d'Héraclée du Pont; son érection et ses premiers titulaires (1250-1387).

Texte grec de la Vie.

Table des matières.

Index des noms propres.

Index graecitatis.

Table des citations classiques et scripturaires.

De récentes publications nous ont fait connaître comment se donnait à Byzance le haut enseignement. Mais, pour des raisons de politique religieuse, l'Université de Constantinople dut trop souvent soit fermer ses portes, soit accommoder son enseignement au goût des empereurs théologiens. En ces temps de vacance ou de persécution, où le peuple allait-il satisfaire ses goûts d'apprendre? La vie que nous éditons nous permet d'y répondre assez bien; elle nous montre, en effet, à quelles industries et à quelle louable énergie recourraient parfois les esprits curieux de savoir, mais empêchés de s'instruire par leur manque de fortune ou de liberté. L'oncle de Nicéphore Grégoras, Jean, plus tard métropolite d'Héraclée du Pont, qui devait pendant vingt ans satisfaire aux besoins intellectuels du génie turbulent, que fut son neveu, fut, en effet, comme beaucoup, mal servi par les circonstances. Poursuivant vigoureusement sa politique de rapprochement avec Rome, Michel VIII Paléologue venait de purger le corps professoral de l'Université, lorsque l'étudiant décida de pousser son instruction. Des écoles clandestines s'ouvrirent alors sur divers points de la capitale. C'est là, sous la menace de la persécution, que se forma le maître de Grégoras. La question du régime précis de ces institutions, celle de leur situation juridique, de leur fonctionnement, présente toujours des aspects obscurs; on pourra toutefois, à la lecture de la présente Vie, s'en faire une idée suffisante.

Mais là n'est pas tout l'intérêt de cette publication.

L'homme qu'elle présente au lecteur fut successivement mis à la tête de deux grandes églises; il devient ainsi possible de jeter deux jalons certains dans leurs listes épiscopales. De plus, ce fut, sinon un héros, du moins une victime des luttes religieuses; il y a, de ce chef, espoir de trouver dans cette vie quelques aperçus intéressant cette époque troublée. D'autre part, Jean d'Héraclée fut plus que le parent, l'éducateur de Grégoras que l'on tient à bon droit pour l'un des plus grands écrivains du XIVe siècle; les détails abondants que l'élève transmet sur sa formation réjouiront tous les amis des lettres byzantines; il ajoutent un nom aux prélats grecs, promoteurs de la Renaissance littéraire au temps des Paléologues. Enfin, Jean fut toute sa vie un favori de la cour; son enfance s'écoula tout entière dans le gynécée impérial où son état d'eunuque le fit admettre au service de Théodora, la femme de Michel VIII; une fois prélat, il fut souvent le commensal et le conseiller du timide Andronic II; il n'est pas banal de voir éclore au milieu d'une société perdue de délices, dont on nous esquisse un tableau discret, une fleur de continence, ni sans intérêt de constater à quelles influences une volonté physiquement ébranlée dut la maîtrise de ses passions.

Tous ces renseignements sont relevés par l'éditeur et commentés dans une ample préface qui, plus qu'une simple ntroduction, est un essai de biographie d'une des personnalités les plus attachantes des XIIIe-XIVe siècles.

Divers appendices traitent des problèmes historiques et topographiques soulevés par la Vie. Certains événements, appartenant au cadre de

l'histoire générale, sont mis en relief, les monastères que notre personnage reçut à titre de bénéfice, identifiés ; suit une étude sur la métropole d'Héraclée du Pont et ses titulaires depuis son érection (1250) jusqu'à sa suppression (1387). Le texte grec est accompagné d'une abondante annotation qui lui sert de commentaire discret.

La valeur de cette Vie vient de ce que, bien qu'apparentée à la littérature hagiographique, elle nous laisse en perpétuel contact avec la réalité historique. Tandis que les miracles les plus extravagants sont attribués par Macaire de Philadelphie à un contemporain, Mélèce le Confesseur, Jean n'obtient de l'admiration de son neveu que des affirmations naturelles et fort croyables. La vérité parut assez belle à la piété filiale du biographe pour qu'il n'ait pas été tenté de l'altérer par d'imprudents emprunts faits aux recueils de miracles, où se documentèrent à tous les âges les pieux auteurs. Certes, les exagérations et les embellissements ont ici aussi leur part, mais n'effacent pas les traits essentiels, et nous devons à cette sage réserve de connaître une belle figure de prélat byzantin, à la fois humaniste et dévôt.

Nous éditerons cet ouvrage par souscription. Dès que nous aurons recueilli un nombre suffisant de souscriptions, l'ouvrage sera donné à l'impression. Le prix de l'ouvrage sera majoré lors de la mise sous presse.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné ....., *adresse* ..... *à* .....

....., *déclare souscrire à* ..... *exemplaire* ..... *de* JEAN, MÉTROPOLITE D'HÉRACLÉE DU PONT du R. P. V. LAURENT, *au prix spécial de souscription de 30 francs l'exemplaire.*

Signature : ..... Date : .....

France pour faire traverser le Bosphore à leurs vaisseaux étaient restés infructeux ; c'est à l'expansion russe, qui cherche sa voie vers la mer libre, que revient le mérite d'avoir forcé la porte fermée si longtemps par la conquête turque.

Une expansion en entraîne nécessairement une autre : à l'avance russe vers le Sud correspond le « Drang nach Osten » de l'empire des Habsbourg. Déjà au traité de Passarovitz, en 1718, l'empire avait tenu à s'assurer des avantages commerciaux. Tout le long du XVIIIe siècle, la pénétration économique de l'Autriche dans les Balkans s'affirme et s'accentue. Les arrangements politiques et les projets de partage des territoires ottomans doivent en tenir compte : c'est en 1782 que l'empereur Joseph II écrivait à la grande Catherine : « Il s'entend que le commerce du Danube resterait parfaitement libre à mes sujets, tant jusqu'à ses débouchés dans la mer Noire que pour la sortie de la mer Noire par les Dardanelles. Les deux nouveaux empires de Dacie et de Grèce s'engageraient à ne jamais mettre d'entraves ou de péages quelconques sur mes bâtiments ». (1)

Les principautés danubiennes et les pachaliks des Balkans se trouvent désormais au carrefour des empires rivaux.

L'expansion autrichienne se distingue par sa préparation méthodique et même scientifique ; des voyages d'études et de véritables explorations géographiques, le long du Danube et du littoral de la mer Noire, préparent la voie aux nouvelles compagnies commerciales du Levant et à leurs agents. Les relations de ces envoyés impériaux sont une source précieuse d'informations sur l'état économique des Principautés et des provinces européennes de l'empire ottoman ; on y voit mieux qu'ailleurs les derniers efforts des Turcs pour assurer l'approvisionnement forcé de Constantinople et pour conserver à leur capitale le monopole des produits alimentaires.

C'est l'une des plus complètes et des plus intéressantes de ces relations que vient de publier M. G. Netta, dans la col-

(1) T. G. DJUVARA, *Cent projets de partage de la Turquie*, p. 301.

lection d'études de l'Institut économique roumain. (1) Les rapports du chevalier Wenzel von Brognard, conservés au « Haus-Hof und Staatsarchiv » de Vienne, avaient déjà été utilisés par les historiens du proche Orient (2) mais cette publication les rend facilement accessibles, pour le plus grand profit de l'histoire économique. Il s'agit d'une description statistique de la Moldavie, écrite en 1782, et de deux relations de ses voyages à Constantinople en 1786, l'un par la voie de terre et l'autre le long du littoral occidental de la mer Noire. On y a joint le résumé du récit d'un voyage dans la mer de Marmara et l'Archipel, qui avait paru il y a exactement un siècle, dans une revue de Vienne.

Ces relations d'un observateur attentif et très averti font voir clairement les effets de la politique alimentaire des sultans et les obstacles qu'elle continue à opposer à la nouvelle expansion commerciale des empires voisins, même après le traité de Koutchouk Kaïnardji et l'annexion de la Crimée par les Russes.

Cette préoccupation, le voyageur autrichien la rencontre à chaque étape de son voyage : voici par exemple Rodosto le grand marché aux grains de la mer de Marmara. Les prix continuent à être très bas, à cause d'une prohibition sévère de l'exportation du blé, pour assurer le ravitaillement de la capitale. Cette prohibition s'étend non seulement au littoral de la mer de Marmara, mais aussi à celui des provinces qui bordent la mer Noire. Même dans les années de disette et de mauvaise récolte, le prix réduit est maintenu artificiellement : on va jusqu'à obliger les marchands qui importent du blé, de travailler à perte et de s'en défaire à moitié prix à Constantinople. (3) Les autorités ottomanes pratiquent, en somme, une sorte de « dumping » à rebours, sur le marché intérieur ; il n'y a pas d'exemple plus frappant pour montrer à quel point les nécessités de l'approvisionnement de la capitale faussent tous les rouages de la vie économique.

(1) *L'expansion économique de l'Autriche et ses explorations orientales* (*en roum.*). Bucarest 1931.

(2) I. SAKAZOV, *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte*, Berlin - Leipzig, 1929, p. 248, 258 et suiv.

(3) NETTA, *ouvr. cité*, p. 113.

Dans tous les ports qu'il a l'occasion de visiter, Brognard remarque les grands magasins en pierre, où l'on rassemble les céréales à destination de Constantinople : il y en a à Baltchik, à Kavarna, à Kustendjé, dans toutes les escales de la Dobrogea et de la Bulgarie. A Midia, ce sont des entrepôts pour le fer et le charbon : des forêts entières, des pêcheries sont réservées pour les besoins de la capitale : à Kara Bouroun, un grand élévage de buffles est destiné à l'usage exclusif du sérail ; tout est subordonné à la vie de la grande cité, de la Cour et des fonctionnaires. Si l'administration envisage des travaux d'aménagement ou d'amélioration, c'est toujours pour faciliter le transport des provisions réclamées par Stamboul. (1) Vers 1785, l'accès des bouches du Danube était rendu difficile par les alluvions, qui obstruaient le bras de Sulina. Deux officiers français, MM. de Chabannes et Brentano, vinrent y faire les sondages nécessaires et mirent à l'étude un projet pour endiguer l'embouchure et rendre possible l'accès des vaisseaux d'un tonnage plus considérable. Cependant ce projet ne convenait pas à la Porte, qui fit entreprendre l'année suivante un nouveau travail par un architecte moldave, dont le nom est resté inconnu. Des matériaux furent rassemblés en toute hâte à Sulina et les Principautés reçurent l'ordre d'y envoyer de grandes quantités de bois de construction, mais les dificultés financières de l'empire ne permirent pas de continuer ces travaux. Le prince de Moldavie reçut alors des instructions pour envoyer le bois à Constantinople ou le vendre sur place, au compte du fisc ottoman (2). Tous ces projets qui anticipaient de plus d'un demi-siècle sur les travaux de la commission européenne du Danube, n'étaient pas rendus nécessaires, comme on serait tenté de le croire, par le développement du commerce de Galatz et de Braïla ; les nécessités de l'approvisionnement de Constantinople déterminaient seules les autorités turques à s'occuper de la navigation des bouches du Danube. En effet, les marchands qui chargaient le blé destiné à la capitale dans les ports

(1) *Ibid.*, p. 124. Cf. pp. 207, 210.
(2) *Ibid.*, p. 66 et suiv., p. 233.

d'Isaktcha, d'Ismaïl, de Braïla ou de Galatz, s'étaient plaints à la Porte que leurs vaisseaux ne pouvaient plus franchir l'embouchure de Sulina et qu'ils étaient obligés de recourir à des transbordements coûteux et difficiles. Cela retardait non seulement l'arrivée de leurs cargaisons mais ces opérations augmentaient aussi les frais de transport. Le prix maximal, imposé par l'Etat sur le marché de Constantinople, représentait dans ces conditions une perte considérable pour ces négociants.

C'étaient en effet des régions de la mer Noire que la capitale continuait à tirer la plus grande partie des vivres et des matières premières nécessaires à son ravitaillement. Brognard estimait à plus de trois mille les vaisseaux et les embarcations turques, de toute dimension, qui faisaient régulièrement le trajet du Bosphore aux ports du littoral pontique, pour y charger le blé, le bois, la cire, les volailles, le beurre, la graisse et le fromage (1). La voie maritime était plus facile que le convoi des marchandises sur les mauvaises routes des Balkans ; elle avait toutefois le désavantage considérable de livrer le ravitaillement de la capitale à la discrétion des escadres de la tzarine. Depuis que les Russes s'étaient assuré des bases navales et des ports en Crimée, leur flotte pouvait suivre en toute liberté les armées qui traversaient le Danube et opéraient en Bulgarie, mais elle pouvait en même temps interrompre tout trafic entre le Bosphore et Sinope, Mésembrie, Varna ou Galatz. Le voyageur autrichien a trouvé là le défaut de la cuirasse : c'est cette supériorité navale des Russes dans la mer Noire et la faculté de couper, dès le premier jour des hostilités, l'approvisionnement maritime de la capitale, qui expliquent pour une très grande part, la dépendance toujours plus étroite de St. Pétersbourg, dans laquelle la Porte va se trouver au début du siècle suivant.

III

Ces conditions politiques et économiques de l'empire ottoman à son déclin, font mieux comprendre les difficultés dans

(1) *Ibid.*, p. 34, p. 244 et suiv.

lesquelles se débattait, cinq siècles plus tôt, l'empire byzantin des Paléologues, cet autre « homme malade » de la fin du moyen âge. — Ce qui rend particulièrement attachante l'étude de ces époques si différentes par leur civilisation, mais si semblables par leur économie, c'est le conflit des deux politiques et des deux intérêts si nettement opposés : le régime protectionniste des maîtres byzantins et ottomans de Constantinople s'oppose vainement à la politique de la « porte ouverte », que réclament les intérêts commerciaux des grandes compagnies du Levant. D'un côté, l'étatisme, tel que le Bas-Empire l'a légué à ses plus lointains successeurs, le contrôle tracassier de la production et du négoce, la réquisition des produits alimentaires au profit de la capitale, qui, pour être celle des Sultans, n'a pas cessé d'être la « pieuvre » impériale de jadis ; de l'autre, le triomphe des intérêts du capitalisme naissant, qui imposent à l'Etat la suprématie de la Compagnie commerciale, comme à Gênes, à l'époque de la Casa di S. Giorgio, ou qui dirigent, au XVIIIe siècle, l'expansion politique des grandes monarchies de l'Europe orientale. Le commerce international exige la liberté du trafic des Détroits ; le protectionnisme rigoureux de l'empire tente d'imposer à ce trafic ses restrictions et ses charges.

Il n'y a pas d'exemple plus caractéristique des méthodes de gouvernement étatiste et de l' « économie retenue » (1) des maîtres de Byzance, que l'organisation du ravitaillement, soumise à un régime de contrainte qui perpétue l'état de siège ; l'historien ou l'économiste doivent même en chercher l'équivalent dans les mesures prises pendant la grande Guerre par les gouvernements des principaux états européens. « Assurer l'approvisionnement régulier du pays, exercer sur les mouvements des prix un contrôle attentif, telles furent les raisons fondamentales et tels vont être... les deux objets essentiels de l'intervention du Gouvernement en matière de ravitaillement. » (2) Cette définition, tirée

(1) C. M. MACRI, *Des Byzantins et des Etrangers dans Constantinople au Moyen age*, Paris, 1928, p. 115.

(2) P. PINOT, *Le contrôle du ravitaillement de la population civile*, p. 4 (Public. de la *Dotation Carnegie*, Hist. économique et sociale de la guerre mondiale, série française).

d'un ouvrage récent sur l'histoire économique et sociale de la guerre mondiale, répond d'une façon tout à fait précise aux objets de l'admistration byzantine ou ottomane de la capitale du Bosphore.

En effet, comme jadis à Constantinople, la plupart des états européens ont éprouvé pendant la guerre le besoin de régler exactement la répartition des céréales, le régime de la minoterie et de la boulangerie, le contingentement et la consommation du pain. Sous l'empire des difficultés, des privations de toute sorte et de l'interruption partielle ou totale des échanges internationaux, l'organisation du ravitaillement forcé a reparu pendant l'effroyable tourmente qui a bouleversé l'Europe et le monde. Tout y est : le contrôle attentif et minutieux du commerce des produits alimentaires et des matières premières, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'organisation de la production, la réquisition des céréales qui ne laisse au cultivateur que le strict nécessaire pour sa nourriture et sa semence, le prix maximal imposé par l'Etat et maintenu à coups de décrets et de règlements. Cette question du ravitaillement a exigé, comme à Byzance, une administration spéciale qui a fini par étendre son contrôle à l'ensemble de la vie économique. Le sévaste Dermokaïtes, que le patriarche Athanase recommandait à l'empereur Andronic, pour surveiller l'achat des vivres et maintenir le prix du pain à Constantinople, est ainsi à la fois le successeur du préfet de l'annone et un prédécesseur lointain de M. Vilgrain. C'est plus particulièrement en Allemagne qu'il convient d'étudier l'organisation du ravitaillement, pour trouver le modèle qui se rapproche le plus de l'administration, que Byzance a reçu en droite ligne des empereurs du IVe siècle. On y trouve le « dictateur aux vivres », que réclamait l'opinion publique elle-même pendant le blocus, et dont la nécessité a créé le *Kriegsernährungsamt* de M. von Batocki, ainsi que tout l'appareil de l'économie forcée, de la *Zwangswirtschaft*, qui a réduit pendant quatre ans les cultivateurs de l'empire à l'état de « raïas ». C'est là le « cercle vicieux » de l'économie de la guerre mondiale, que l'on retrouve aussi aux époques plus lointaines que nous nous sommes proposé d'étudier : « l'intérêt du moment imposait la nécessité de remplacer, au profit des grandes

masses de la population, l'économie libre par l'économie forcée ; mais cette tendance à procurer les produits de l'agriculture et de l'élevage par l'intermédiaire obligatoire des pouvoirs publics aboutissait, en fin de compte, à reduire la production rurale et à rendre plus difficile l'accès du marché urbain » (1) L'histoire économique de la grande guerre est pleine d'enseignements pour l'étude de l'empire byzantin et de ses successeurs. C'est ainsi que le souci constant de l'administration impériale d'assurer le ravitaillement de Constantinople, pour maintenir l'ordre public, s'explique bien mieux, lorsque l'on a vu une organisation défectueuse de la distribution du pain déclencher à Pétrograd, en février 1917, une des plus grandes révolutions de l'histoire.

Un autre chapitre de cette question du ravitaillement pendant la guerre, que les historiens de Byzance peuvent lire avec profit, c'est celui du commerce clandestin. La lutte acharnée de l'administration des Paléologues contre les négociants génois et vénitiens et leurs associés grecs, c'est en somme la guerre sourde qui a mis aux prises pendant quatre ans, dans les empires du Centre de l'Europe, l'Etat et le « *Schleichhandel* ». (2) Mais la tâche des pouvoirs publics à Byzance était bien plus lourde, car derrière le commerce clandestin qui transgressait leurs règlements et corrompait leur administration, il y avait l'intervention des puissances étrangères, dont il importait de ménager la susceptibilité diplomatique et la supériorité militaire et navale. On se représente difficilement l'organisation du ravitaillement d'un état européen, pendant la guerre, aux prises avec les réclamations des négociants américains neutres, soutenus par l'intervention diplomatique constante et agressive des Etats Unis ; c'est là cependant une comparaison qui s'impose, si l'on veut se faire une image exacte de ce conflit économique incessant, qui a achevé de rendre si précaire la situation politique et militaire de l'état des Paléologues.

(1) A. SKALWEIT, *Die deutsche Kriegsernährungswirtschaft*, 1927 (Public. Carnegie, Deutsche serie), p. 3. Pour une époque plus ancienne, v. maintenant SKALWEIT, *Die Getreidehandelspolitik und Kriegsmagazinverwaltung Preussens*, 1756-1806 (*Acta Borussica, Getreidehandelspolitik*, t. IV) Berlin, 1931.

(2) *Ibid.*, p. 218 et suiv.

L'on arrive ainsi à cette conclusion inattendue, que l'expérience du « socialisme de guerre » peut servir,en une certaine mesure, à retracer les vicissitudes économiques et sociales de l'histoire de Byzance et de l'empire ottoman : le rapprochement est d'autant plus suggestif, qu'il aide mieux à comprendre l'opposition du régime étatiste des maîtres de la ville impériale à la politique commerciale du « libre échange», que le commerce occidental veut déjà imposer à ce marché et aux autorités indigènes. On a remarqué que l'histoire de Byzance à la fin du moyen âge contient en germe tout le régime des Capitulations, que la Porte acceptera aux siècles suivants. On y trouve en même temps une première esquisse de ce régime des concessions, que l'expansion coloniale des grandes puissances de l'ère moderne finira par imposer aux empires déchus de l'Orient et de l'Extrême Orient. Mais le but de cette étude trop brève sera pleinement atteint, si elle peut contribuer à attirer l'attention des historiens et des économistes sur l'intérêt si considérable et si actuel, que présente pour eux la question de l'approvisionnement forcé de Constantinople, aux époques de décadence de l'histoire byzantine et ottomane.

Ils y retrouveront cet antagonisme, qui reparaît à certaines heures de crise de l'économie mondiale, et qui oppose les traditions étatistes d'une administration dirigée par l'interventionnisme en matière économique, aux exigences du régime de la liberté de la navigation et du commerce, ce facteur essentiel de la formation et du développement du capitalisme moderne.

Jassy G. I. BRĂTIANU

CHRONIQUE

A. — BULLETINS RÉGIONAUX

HONGRIE.

(1922-1931)

Au cours de ces dernières années la byzantinologie hongroise a connu un nouvel élan. Étant donné que les ouvrages historiques byzantins sont des sources de grande valeur pour l'histoire de la Hongrie et des peuples turcs qui lui sont apparentés, étant donné aussi que de nombreux liens rattachent la Hongrie à Byzance, surtout à l'époque des Arpad (x^e^-xiiie siècles), les études byzantines présentent donc un intérêt particulier pour toutes les recherches relatives à l'histoire de ce pays(1). C'est ce qui explique qu'en dehors des byzantinologues proprements dits, les linguistes et les historiens utilisent fréquemment les documents de source byzantine, apportant ainsi d'importantes contributions à notre science. Et comme, tout récemment encore, les recherches relatives à l'histoire de la Hongrie se sont poursuivies avec une grande intensité, la littérature scientifique hongroise s'est enrichie d'une série de productions dont les résultats, bienqu'ils ne touchent pas toujours directement aux problèmes spéciaux de la byzantinologie, intéressent pourtant les byzantinologues. Aussi notre chronique comprendra-t-elle, par extension, toutes les œuvres hongroises ayant quelque rapport avec les études byzantines.

En ce qui concerne les problèmes spécialement hongrois des études byzantines, ils ont été caractérisés par l'auteur de ces lignes

1) Cette importance a été soulignée tout récemment par J. Moravcsik, *Klasszika-filológiánk és a nemzeti tudományok.* (Notre philologie classique et les sciences hongroises), Széphalom 4 (1930), 177-188.

sous le titre « *Les récentes études byzantines en Hongrie* » dans la *Revue des tudes Hongroises* 1 (1923) 61-70., où l'auteur fait connaître aussi *les principales publications hongroises* parues entre 1914 et 1922. (1)

La présente chronique tiendra lieu de suite à ces études, pour les ouvrages publiés après 1922. Nous avons rassemblé ici toutes les œuvres qui ont été publiées par des auteurs hongrois, soit à part, soit dans des revues hongroises ou étrangères, ainsi que celles que des savants étrangers ont fait paraître dans les revues hongroises. (2)

Les périodiques hongrois que nous avons le plus souvent cités sont les suivants :

Archeologiai Értesitö = *Bulletin d'Archéologie* publ. par la Société Archéologique.

Akadémiai Értesitö = *Bulletin de l'Académie*, publ. par l'Académie Hongroise des Sciences.

Egyetemes Philologiai Közlöny = *Revue de philologie classique et moderne*, publ. par la Société Philologique de Budapest.

Ethnographia=*Ethnographie*; publ. par la Société Ethnographique Hongroise.

Körösi Csoma-Archivum = *Archivès de Körösi Csoma*, publ. par la Société Körösi Csoma.

Magyar Nyelv = *Langue Hongroise*, publ. par la Société Hongroise de Linguistique.

Századok = *Siècles*, publ. par la Société Historique Hongroise.

Afin de rendre ces travaux plus accessibles aux savants des autres pays, les périodiques : *Archeologiai Értesitö, Egyetemes Philologiai Közlöny, Ethnographia* font suivre les articles de résumés en allemand ou en français.

(1) En dehors de celles-ci on peut trouver la liste des ouvrages relatifs à la byzantinologie parus en Hongrie avant1925 dans les deux œuvres bibliographiques suivantes : J.MORAVCSIK, *Ungarische Bibliographie der Turkologie und der orientalisch-ungarischen Beziehungen* 1914-1925, Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-30) 199-236 ; E. MORAVEK, *Bibliographia philologiae classicae Hungaricae* 1901-1925, Budapest, 1930. XII, 162 p.

(2) Dans la présente chronique, je n'ai pas mentionné les œuvres qui ont paru en 1922 même, si je les ai déjà fait connaître dans le compte-rendu précédent que je viens de citer. D'autre part, j'ai pris quelques ouvrages qui ont été publiés au début de 1931.

La plupart des articles contenus dans le *Körösi Csoma-Archivum* paraissent en langues étrangères. Les revues suivantes paraissent exclusivement, la première en français, la seconde en allemand : *Revue des Études Hongroises, Ungarische Jahrbücher.*

Nous citons encore fréquemment les deux collections suivantes :

A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve =Manuel de Linguistique Hongroise, publ. par l'Académie Hongroise des Sciences.

A Magyar Történettudomány Kézikönyve = Manuel de Science Historique Hongroise, publ. par la Société Historique Hongroise.

1. Histoire des études byzantines.

J. Darkó, *Jelentés a Belgrádban tartott II. nemzetközi byzantinologiai kongresszusról* (Compte rendu du 2e congrès international des études byzantines tenu à Belgrade), Akadémiai Értesitö 28 (1927) 179-193.

Gy. Moravcsik, *A II. nemzetközi bizantinologiai kongresszus* (Le 2e congrès international des études byzantines), Egyetemes Philologiai Közlöny 51 (1927) 146-155.

J. Darkó, *Jelentés az Athénben tartott III. nemzetközi byzantinológiai kongresszusról* (Compte rendu du 3e congrès international des études byzantines tenu à Athènes), Budapest 1931. 18 p. Tirage à part de l'Akadémiai Értesitö 41 (1931).

Gy. Moravcsik, *A III. nemzetközi bizantinologiai kongresszus* (Le 3e congrès international des études byzantines), Egyetemes Philologiai Közlöny 55 (1931) 27-29.

Istenadta, *A III. byzantológiai kongresszus és a magyarok* (Le 3e congrès des études byzantines et les Hongrois), Debreceni Szemle 5 (1931) 189-90. Istenadta est le pseudonyme de M. E. Hudaverdoglou-Theodotos.

J. Darkó, *Bury Bagnell János k. tag. emlékezete* (En mémoire de J. B. Bury membre de l'Académie Hongroise des Sciences), Budapest 1930. 35 p.

Gy. Moravcsik, *August Heisenberg,* Egyetemes Philologiai Közlöny 55 (1931) 26-27.

La byzantinologie hongroise a éprouvé une grande perte en la personne de M. *Guillaume Pecz*, décédé le 9 novembre 1923, qui fut le fondateur et l'organisateur des études byzantines et grecques modernes en Hongrie. Les études et les mémoires ci-après apprécient son activité scientifique :

J. DARKÓ, *Pecz Vilmos r. t. emlékezete*, Budapest 1925, 26 p.

Gy. MORAVCSIK, *Pecz Vilmos* (1854-1923), Egyetemes Philologiai Közlöny 50 (1926), 158-167.

R. VÁRI, *Wilhelm Pecz* †, Byzantinische Zeitschrift 25 (1925) 272.

Gy. CZEBE, *Wilhelm Pecz* †, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher 6 (1927-28) 362-363.

Le 13 juillet 1930 mourut au cours de circonstances tragiques l'éminent byzantinologue hongrois GYULA CZEBE (1887-1930), élève de G. Pecz.

M. DERCSÉNYI *Gyula Czebe* †, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher 8 (1929-30) 221-224* (avec un catalogue de ses œuvres.)

2. Linguistique.

K. KERÉNYI, *Εὐλάβεια. Ueber einen Bedeutungsverwandten des lat. Wortes religio*, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher 8 (1929-30) 308-316. — Envisage aussi l'histoire de la signification des mots *εὐλάβεια* et *θρησκεία* au moyen âge et en la langue néo-grecque.

*
* *

Presque toutes les œuvres qui se rapportent ici à la byzantinologie hongroise appartiennent à un domaine de recherches qui ont pour objet le nom propre. Étant donné qu'il ne nous reste des langues parlées par les peuples huns-bulgares-turcs à l'époque de la migration des peuples, que les noms propres gardés dans les sources byzantines, l'explication et l'interprétation de celles-ci jettent une lumière sur la langue et l'histoire des peuples en question, mais aussi sur la préhistoire hongroise, puisque c'est parmi ces peuples que nous devons chercher les ancêtres et les parents des Hongrois.

Les écrivains byzantins du IXe au XIe siècle ont également gardé les premiers monuments de la langue hongroise sous la forme des noms propres, et c'est de cette manière que l'examen de ceux-ci jette une lumière sur l'ensemble de la langue, de la culture et des éléments ethniques propres aux conquérants Hongrois. Enfin la recherche des noms de lieux qui se rapportent au territoire hongrois se base en partie sur l'utilisation des documents qui proviennent de sources byzantines. Les œuvres qui ont trait à ce sujet sont les suivantes.

J. NÉMETH, *A türk népnév*, Magyar Nyelv 23 (1927) 271-274 = *Der Volksname 'türk'*, Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-30) 275-281. — Le nom de peuple *türk* a pour signification originale « force ».

J. NÉMETH, *La provenance du nom bulgar*, Symbolae grammaticae in honorem Ioannis Roswadowski II. Cracoviae 1927. p. 217-222. — Le nom *bulgar* signifie « mélangé, produit d'un mélange » et les Bulgares étaient une nation mélangée, signification qui s'accorde probablement avec les faits historiques.

G. FEHÉR, *Prvata pojava na prablgaritě v Makedonija. Objasnenie na imeto Κοῦβερ* (La première apparition des Bulgares primitifs en Macédoine. Interprétation du nom de *Κοῦβερ*), Makedonski Pregled 4 (1928) 89-97 (résumé en français) ; cf. *Byzantion* V, p. 532-533.

G. FEHÉR, *Imennikt na prvitě blgarski chanove = Die Namensliste der ersten bulgarischen Chane*, Godišnik na Narodnija Muzej za 1922-25 god, Sofia 1926. p. 237-313 (résumé en allemand) ; cf. *Byzantion* V, p. 533.

G, FEHÉR, *Ostatci ot ezika na dunavskitě prablgari = Die Sprachreste der Donauprotobulgaren (der türkischen Bulgaren)*, Izvestija na Blgarskija Archeologičeski Institut 5 (1928-29) 127-158 (résumé en allemand) ; cf. *Byzantion* V, p. 533.

G. FEHÉR, *A tót osoh « haszon » szó bolgár-török eredetije* (La forme originale bulgaro-turque du mot slovaque osoh « profit »), Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-1930) 387-390. — Cet article donne aussi quelques remarques sur la transcription des noms bulgaro-turcs en grec.

L. K. KATONA, *Omurtag*, Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-30) 384-387 (en français). — L'auteur suppose que le nom d'Omurtag est un dérivé, formé d'un radical à l'aide du suffixe dénominatif *-k*. Les dictionnaires tchouvach relèvent un mot qui peut bien être le radical. Ce mot est *əmərt* qui veut dire « aigle ».

Gy. MORAVCSIK, *Proischoždenie slova τζιτζάκιον* (L'origine du mot *τζιτζάκιον*), Seminarium Kondakovianum 4 (1931) 69-76 (résumé en allemand). — L'auteur examine l'origine du costume impériale byzantin mentionné dans le *De cerim.* de Constantin et sur la base d'un scholion (ed. Bonn. p. 22), qu'il publie sous une forme modifiée d'après le ms. de Leipzig, il arrive à cette conclusion que le costume en question était d'origine khazar et que son nom émane de la femme de Constantin V, l'impératrice Irène dont le nom khazar était *čiček* « fleur ».

J. MARKWART, *Kultur- und sprachgeschichtliche Analekten*, Ungarische Jahrbücher 9 (1929) 68-103. — L'explication des noms de tribus petchénègues (Constantin, *De adm. imp.*, c. 37.) ainsi que plusieurs autres noms propres et quelques appellatifs turcs; p. e. *Κουτρίγουροι, Ὀγώρ, Οὐννογοῦροι, Χερχίς, Δεγγιζίχ, Γυλᾶς, δόχια, κόλοβρος.*

J. NÉMETH, *Die petschenegischen Stammesnamen*, Ungarische Jahrbücher 10 (1930) 27-34. — L'auteur, dans une étude précédente (*Zur Kenntnis der Petschenegen*, Körösi Csoma-Archivum I, 219-225) s'était déjà occupé d'expliquer les noms de tribus petchénègues mentionnés au chap. 37 du *De adm. imp.* de Constantin. Dans cette œuvre il complète sur la base de nouveaux documents les résultats de ses recherches et avec ceux-ci il explique également les noms des fortifications petchénègues.

Z. GOMBOCZ, *Az Oslu nemzetségnév eredete* (L'origine du nom de famille Oslu), Magyar Nyelv 20 (1924) 23-24.— L'auteur combine un nom de personne hongrois du XIIIe siècle avec le nom de tribu petchénègue *Τζούρ* qui se rencontre chez Constantin.

Z. GOMBOCZ-J. MELICH, *Magyar etymologiai szótár. Lexicon critico-etymologicum linguae Hungaricae.* I (A-érdem), Budapest 1914-1930. 1600 c. — Grand dictionnaire de langue et d'étymologie

hongroise comprenant aussi les noms propres. Le byzantinologue aura ainsi maintes occasions de le consulter lorsqu'il étudiera les chapitres des sources byzantines qui se rapportent aux Hongrois.

E. JAKUBOVICH-D. PAIS, *Ó-magyar olvasókönyv* (Livre de lecture de l'ancien hongrois), Pécs, 1929. XLI, 308 p. — Cette collection qui offre une édition critique des monuments de la langue hongroise depuis le IXe jusqu'au milieu du XVe siècle donne aussi, en partie sur la base d'une nouvelle collation, quelques extraits du *De adm. imp.* de Constantin (chap. 38-40) ainsi que de l'œuvre historique de Kinnamos (ed. Bonn. 203), et publie de nouveau la lettre de fondation par laquelle Saint-Étienne, roi de Hongrie, a établi le monastère des religieuses de « Veszprémvölgy », tous textes qui nous gardent d'anciens noms hongrois de personnes et de lieux.

Gy. NÉMETH, *A honfoglaló magyarság kialakulása* (La formation du peuple hongrois avant l'occupation de son territoire), Budapest, 1930. 350 p. — M. N. tente d'éclaircir la question relative à l'origine des Hongrois en prenant pour base les lois qui ont procédé à la formation des peuples turcs. Selon ses résultats, le peuple hongrois d'origine finno-ougrienne se trouvait déjà dans la Sibérie occidentale en contact avec les Bulgares. Au Ve siècle après J.-C. il descendit des régions de l'Oural pour aller dans le Caucase. Pendant leur séjour de quatre siècles dans le pays situé entre le Don et le Kouban les Hongrois subirent de nouveau une forte influence turque de la part des Onogour-Bulgares, des Sabires, des Turcs et des Khazars. Les preuves de cette influence turque apparaissent dans les noms de tribus hongrois conservés dans le *De adm. imp.* de Constantin (chap. 40) et qui, à l'exception de deux, ont une origine turque. Ainsi les Hongrois ont tiré leur origine de la fusion des éléments finno-ougriens et plusieurs tribus turques, mais cette fusion loin de s'être produite d'une seul coup s'est réalisée au cours des siècles. L'auteur qui arrive à cette conclusion en se servant surtout,outre les sources historiques,de ses recherches linguistiques, donne la solution des problèmes posés en dehors des noms hongrois de tribus et de personnes par toute une série des noms de peuples et de personnes qui nous sont conservés par les sources byzantines. On peut facilement trouver ceux-ci à l'aide de l'index grec qui est joint à l'ouvrage. Cet ouvrage qui va prochainement paraître en langue étrangère rendra accessibles aux savants étrangers ses documents et ses résultats.

Gy. NÉMETH, *Hunok, bolgárok, magyarok* (Huns, Bulgares, Hongrois), Budapesti Szemle 195 (1924) 167-176. — En prenant pour base les noms propres des Huns qui se trouvent dans les fragments de Priskos, l'auteur arrive à démontrer que les Huns et les Bulgares, appartiennent, du point de vue de la langue, à différentes branches du turc. La liaison magyaro-bulgare dans la région de l'Oural a probablement commencé déjà avant Jésus-Christ.

Gy. NÉMETH, *Szabirok és magyarok* (Sabires et Hongrois), Magyar Nyelv 25 (1929) 81-88. — Partie du grand ouvrage analysé plus haut. En dehors du nom de peuple *sabir* et de l'ancien nom des Hongrois *Σάβαρτοι ἀσφαλοι* qui se rencontre dans le *De adm. imp.* de Constantin, il explique plusieurs noms de personnes sabirs conservés dans les sources byzantines en prouvant que, d'après le témoignage des noms, les Sabirs étaient des turcs.

Gy. NÉMETH, *Magna Hungaria*, Beiträge zur historischen Geographie,Kulturgeographie,Ethnographie und Kartographie,vornehmlich des Orients, hrgg. von H. Mžik. Leipzig-Wien 1929. p. 92-98. — En 1235, le frère dominicain Julien partit à la recherche des Hongrois qui étaient restés en Orient et, selon son témoignage, parla même avec eux. L'auteur prouve que ceux-ci étaient de petites tribus qui s'étaient séparées des Hongrois et il les assimile aux *Baškir* (<*beš-ogur*). Deux noms de tribus hongroises qui se trouvent chez Constantin (*-γερμάτου*, *Γενάχ*) se rencontrent aussi chez les Bachkirs.

J. MELICH, *A honfoglaláskori Magyarország* (La Hongrie à l'époque de l'occupation du territoire). A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve I. 6., Budapest 1925-1929. 434 p. — En prenant comme méthode la recherche des noms de lieux l'auteur dessine la carte ethnographique de la Hongrie à l'époque indiquée et répond à la question de savoir quelle langue parlaient les peuples que les Hongrois ont trouvés sur les territoires qu'ils ont occupés pendant la seconde partie du IXe siècle et au début du Xe. La principale conclusion de ce travail est la suivante : il apparaît que dans le territoire qui se trouvait dans la zone d'influence de l'empire byzantin, par conséquent dans la province de « Szerém », dans l'espace compris entre le Danube et la Tisza, de l'autre côté de la Tisza et en Transylvanie, habitaient en dehors d'un petit nombre de survivants

des Daces et des Gépides des peuples de langues bulgaro-turques et bulgaro-slaves. Parmi les conclusions secondaires de l'ouvrage, ce qui intéresse particulièrement le byzantinologue, ce sont les explications relatives aux noms de fleuves hongrois conservés dans le *De adm. imp.* de Constantin (chap. 40) et par ailleurs aux noms de lieux de la Hongrie méridionale (p. e. *Βρανίτζοβα, Χράμος, Σίρμιον* etc.). Selon nos informations, cette œuvre importante va bientôt paraître en langue étrangère.

J. Melich, *O kilku nazwach rzek na Wegrzech i w Siedmiogrodzie* (De quelques noms de rivières en Hongrie et en Transylvanie), Symbolae grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski II, Cracoviae 1927. p. 101-110 (résumé en français). — Partie du grand ouvrage cité plus haut.

J. Melich, *Tisza - Τίτζα*, Magyar Nyelv 19 (1923) 37-38.= *Ueber den ungarischen Flussnamen Tisza, Teiss,* Streitberg-Festgabe, Leipzig 1924. p. 262-266.— Partie du grand ouvrage cité plus haut. L'auteur justifie la forme de Constantin *Τίτζα* = *Tica* grâce aux témoignages de la langue hongroise.

J. Melich, *Szvatopluk.* Magyar Nyelv 18 (1922) 110-114. — L'auteur s'occupe aussi de la prononciation de la forme *Σφενδοπλόκος* qui se trouve dans le *De adm. imp.* de Constantin.

D. Pais, *Die altungarischen Personennamen,* Ungarische Jahrbücher 3 (1923) 235-249. — Particulièrement intéressant pour la la lecture des noms propres hongrois conservés dans les sources byzantines.

E. Jakubovich, *A tihanyi alapitólevél olvasásához* (Pour lire la lettre de fondation de Tihany), Magyar Nyelv 20 (1924) 9-21. — Quelques remarques dignes d'attention pour la lecture des noms hongrois de personnes et de tribus contenus dans les sources byzantines.

D. Pais,*A karcha biró* (Le juge karcha),Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-30) 357-365..—L'auteur prouve que le mot *καρχᾶς* (Constantin, De adm. imp. 174-175.) qui se rencontre dans la forme *Horka* chez l'Anonyme Hongrois, correspond à une forme hongroise *karcha* et

peut être expliqué par le verbe turc *qar-* ' mêler, mélanger '. Selon cette explication le *karcha* est celui qui « a mêlé le sang ».

D. PAIS, *A gyula és a kündüh*, Magyar Nyelv 27 (1931) 170-176. — L'auteur prouve que le mot hongrois *γυλᾶς* (Constantin, *De adm. imp.* 174-175) peut être expliqué par le mot turc *jyla - jula* « Fackel, Licht ».

Gy. MORAVCSIK, *Levente és Álmos*, Magyar Nyelv 22(1926) 82-84. —Sur la base des ms. du *De adm. imp.* de Constantin l'auteur montre que *Λιούντικα* (ed. Bonn. 172,21) et *Ἀλμούτζης* (170, 4-11) sont les formes originales.

Gy. MORAVCSIK, *Árpád 894. évi vezértársának neve* (Le nom du chef contemporain d'Arpad en 894) Magyar Nyelv 27 (1931) 84-89. — L'auteur en se basant sur la tradition manuscrite de la « Continuatio Georgii » prouve que dans le texte original (ed. Bonn 854, 1) la forme était *Κουσάνη* et non *Κουρσάνη*.

D. PAIS-L. RÁSONYI NAGY, *Kál és társai*, Magyar Nyelv 25 (1929) 121-128. — Le nom de personne hongrois *Καλή* (*De adm. imp.* 175, 14-15) se trouve aussi dans des noms de lieux en Hongrie et peut être expliqué par le verbe turc *qalmak* « rester ».

D.PAIS, *Konstantinos καση törzsneve* (Le nom de tribu *καση* dans Constantin), Magyar Nyelv 26 (1930) 298-299. — Remarques concernant l'origine et la lecture de ce mot qui dérive du verbe turc *kesmek* « couper ».

L. RÁSONYI NAGY, *Taksony*, Magyar Nyelv 23 (1927) 274-284. — Selon l'auteur le nom de chef hongrois *Ταξίς* (De adm. imp. 175, 8-10) doit être lu *Tokšun* et a une origine turque : *tokšyn* « gros, fort, ardent, sauvage ».

Gy. NÉMETH, *Géza*, Magyar Nyelv 24 (1928) 147-151. — L'auteur prouve que les formes *Γεωβιτζ* (nom du roi Géza I) qui peut se lire au bas de la sainte couronne hongroise et *Γειτζᾶς* c'est à dire *Ἰατζᾶς* (le roi hongrois Géza II) qui se trouve chez Kinnamos et Nikétas Akominatos répondent à une ancienne forme hongroise *Gyeücs* d'origine bulgaro-turque.

J. MELICH, *A veszprémvölgyi görög oklevél παταδί - ja* (Le παταδί du document grec de Veszprémvölgy) Magyar Nyelv 24 (1928) 111-113. — Dans la lettre de fondation dressée par saint Étienne au profit du monastère des religieuses de Veszprémvölgy » le nom de l'ancien village hongrois *Fotudi* se trouve transcrit sous la forme ci-dessus. L'auteur s'efforce d'expliquer ce fait en partant de la langue grecque.

J. MELICH, *A veszprémvölgyi görög oklevél σομβῶτον -ja* (Le σομβῶτον du document grec de Veszprémvölgy), Magyar Nyelv 24 (1928) 333-336. — Dans le même document on rencontre un havre du nom *Σομβῶτον*, qui d'après les examens de l'auteur répond à un ancien mot hongrois *Szobodu* > *Szobod*, aujourd'hui *Szabad*.

J. MELICH, *A veszprémvölgyi görög oklevélbeli πωλοσνίκον* (Le mot πωλοσνίκον dans la lettre de fondation de Veszprémvölgy), Magyar Nyelv 27 (1931) 151-154. — Dans le même document se rencontre un village du nom *Πωλοσνίκον*. L'auteur prouve que ce nom correspond à une ancienne forme hongroise *Poloznik* (aujourd'hui *Paloznak*) qui dérive d'un nom de personne hongrois d'origine slave.

J. MELICH, *Százhalom*, Magyar Nyelv 19 (1923) 87-88. — Pour le nom de lieu hongrois *Százhalom* il renvoie au nom correspondant *Ἑκατὸν βουνοί* mentionné dans Kedrenos (ed. Bonn. 594, 7).

J. MELICH, *Ueber eine Gruppe von ungarischen Ortsnamen*, Archiv für slavische Philologie 39 (1925) 217-235. — L'auteur prouve que le nom de lieu *Βρανίτζοβα* ~ slav. *Braničevo* dérive d'un nom de personne hongrois : *Barancs*.

J. MELICH, *Etymologien. 2. Ueber den serbischen und kroatischen Namen Fruška Gora*, Zeitschrift für slavische Philologie 2 (1925) 39-51 — L'auteur prouve que les noms de lieu *Φραγγοχώριον* « das Gebiet ~ Land der Franken » (Nicétas Akominatos) et *Fruška Gora* « französisches Gebirge » ont conservé le souvenir des colons français qui se sont établis en *Σίρμιον* avant 1096.

L. RÁSONYI NAGY, *Csákány*, Magyar Nyelv 24 (1928) 209-210.

— Dans le nom de l'émir *Τζαχᾶς* qui se rencontre chez Anne Comnène il reconnaît le mot turc *čakan* « hache d'armes ».

I. MLADENOFF, *Oldamur és Eltimir*, Magyar Nyelv 21 (1925) 38-39.— On rencontre chez Georges Pachymère (ed. Bonn. II, 266 etc.) le nom d'origine coumane de *Ἐλτιμηρῆς* qui était le frère du tzar bulgare Terter I. Selon l'explication de l'auteur c'est la synthèse du turc *el* « main » et *temir* « fer », identique avec le nom d'*Oldamur*, à proprement dit *Oldamir*, qui se rencontre dans les chroniques hongroises.

L.RÁSONYI NAGY, *A Brassó név eredete* (L'origine du nom de Brassó). Magyar Nyelv 24 (1928) 311-318., 25 (1929) 17-27. — L'auteur prétend que le nom de ville de la Transylvanie qu'on rencontre sous la forme *Πρασοβόν* chez Laonikos Chalcocondyle a une origine bulgare : *bor-šuy* « eau claire ».

J. MORAVCSIK, *Byzantinische Humanisten über den Volksnamen « türk »*, Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-30) 381-384. — L'auteur en se basant sur les lettres de Filelfo, Theodoros Gazes, Michael Apostolios ainsi que d'autres œuvres déclare que les cercles humanistes de Byzance utilisaient au lieu de la forme *Τοῦρκοι* aussi les formes *Τύρκοι* (*Τύρκιοι*) et *Τεῦκροι*, et nous montre l'origine de ces dénominations archaïsantes.

J. MORAVCSIK, *Onomastikon der in den byzantinischen Quellen aufbewahrten türkisch-ungarischen Eigennamen*, Deuxième Congrès International des Études Byzantines Belgrade 1927. Compte rendu, Belgrade 1929. p. 72-73. — Communication au sujet d'une œuvre manuscrite que l'auteur va faire paraître prochainement sous le titre « *Sprachreste der Türkvölker und des Ungartums in den byzantinischen Quellen* ». L'ouvrage comprend tous les noms de peuples, de personnes, de lieux et les appellatifs que les sources byzantines ont conservés aussi bien des différents peuples turcs (Huns, Avars, Turcs, Bulgares, Khazars, Petchénègues, Coumans, Turcs-Seldjoucides, Ottomans etc.), que de la langue hongroise et établit les règles qui ont été suivies par les Byzantins dans la transcription des noms.

***

Tout comme les autres peuples les Hongrois apparaissent sous différents noms dans les sources byzantines. Depuis longtemps les savants hongrois s'occupent d'examiner ces noms de peuples. Le premier à parler de ce problème a été E. DARKÓ (*A magyarokra vonatkozó népnevek a bizánci íróknál*, Budapest 1910 = *Die auf die Ungarn bezüglichen Volksnamen bei den Byzantinern*, Byzantinische Zeitschrift XXI, p. 472-487) dont les documents ont été considérablement augmentés et modifiés par des recherches nouvelles. Ainsi dans son ouvrage précédemment cité J. NÉMETH a apporté des preuves irréfutables de ce que les Byzantins n'ont pas appliqué aux Hongrois les noms *Οὖννοι* et *Τοῦρκοι* dans un sens archaïque, mais que ces noms sont passés aux Hongrois par suite de leur fusion avec des éléments turcs.

Les dernières recherches ont conduit aux résultats suivants.

Gy. MORAVCSIK, *Nikolaos Mystikos a « nyugati turkok »-ról* (Nikolaos Mystikos sur les Turcs occidentaux), Körösi Csoma-Archivum 1 (1921-25) 156-157. — L'auteur prouve que les noms *Τοῦρκοι* et *οἱ ἐκ τῆς Δύσεως Τοῦρκοι* qui se trouvent dans les lettres de Nikolaos Mystikos se rapportent aux Hongrois.

Gy. CZEBE, *Turco-byzantinische Miszellen II. Der 23. Brief des Patriarchen Nikolaos Mystikos an den Bulgarenzaren Simeon*, Körösi Csoma-Archivum 1 (1921-25) 306-310. — L'auteur s'efforce d'expliquer le nom *Τοῦρκοι* des Hongrois qui se rencontre dans les sources byzantines par la tradition littéraire.

J. MELICH, *Ueber den Ursprung des Namens Ungar*, Archiv für slavische Philologie 38 (1923) 244-250. — Dans une étude (*On ogur, hét magyar, Dentümogyer*, Körösi Csoma-Archivum I, 148-155.) J. NÉMETH a montré que le nom *Οὖγγροι* des Hongrois dérive du nom de peuple *Ὀνόγουρροι*. J. Melich essaye d'expliquer ce fait en partant de la supposition que c'étaient les Slaves qui ont donné le nom d'Onogour aux Hongrois étant donné que ces derniers se sont établis sur le territoire des Onogours.

J. CZEBE, *Ephraim, Missionär von Τουρκία*, Byzantinische Zeitschrift 25 (1925) 106-113. — L'auteur montre que dans le chapitre des synaxaires qui se rapportent aux sept saints martyrs et évêques de Cherson, selon le témoignage des variations grecques et slaves,

on a remplacé la *Σκυθία* originale plus tard par *Τουρκία* (= Chasarie) et plus tard encore par *Ugry* (= Hongrois) par un excès d'effort archaïsant.

B. KOSSÂNYI, *Ephraim Bischof von Cherson, Missionär der « Ougry »*. Aus den Forschungsarbeiten der Mitglieder des Ungarischen Instituts und des Collegium Hungaricum in Berlin, dem Andenken Robert Graggers gewidmet, Berlin. Leipzig 1927. p. 97-101. — Pour compléter le travail de J. Czebe il cite deux exemples tirés de la traduction slave de l'Apokalypsis de Methodios et de la Chronique de Georges le Moine qui témoignent que dans le texte grec qui se rapporte aux Khazars les traducteurs ont remplacé le nom *Τοῦρκοι* par les noms *Ougorsko*, à vrai dire *Ougry* (= Hongrois).

J. MORAVCSIK, *Zur Benennung Οὖννοι der Ungarn*, Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-30) 329. — Le nom *Οὖννοι* qui se rencontre dans un des poèmes de Léon le Philosophe se rapporte aux Hongrois.

Gy. CZEBE, *De filio ducis Leonis. Uj adat* 1023-*ból a bizánci Οὔγγρος népnévre* (De filio ducis Leonis. Nouvelle donnée sur le nom de peuple byzantin *Οὔγγρος* de 1023), Magyar Nyelvör 56 (1927) 47-52. — L'auteur nous montre que les Miracula S. Georgi (éd. Aufhauser) parlent aussi des Hongrois sous le nom *Οὔγγροι*. En relation avec ce fait il suppose que le nom *Οὔγγροι* (< *Ὀνόγουροι*) s'est répandu à Byzance par l'intermédiaire des Bulgares.

Gy. NÉMETH, *A magyar népnév legrégibb alakjai* (Les formes les plus anciennes du nom de peuple hongrois), Magyar Nyelv 25 (1929) 8-9. — L'auteur tient pour la forme la plus ancienne du nom de peuple hongrois le nom *Μοῦγελ* (Malalas) ~ *Μουάγερις* (Theophanes) du roi hun qui vivait aux environs de 530.

ZSIRAI, *Finnugor népnevek I. Jugria* (Noms de peuple finno-ougriens I. Jugria), Nyelvtudományi Közlemények 47 (1928-30) 252-295., 399-452. — L'auteur s'occupe du nom *Jugria* (*Ugra*, *Jugra* etc.) qu'on rencontre dans les sources russes et qui représente le lieu d'habitation des parents finno-ougriens les plus proches des Hongrois, les Ostiaques et les Vogouls. Ses examens le mènent au résultat que ce nom dérive du nom de peuple *onogur* qui est connu sous la forme *Οὔγγροι* à Byzance comme étant le nom des Hongrois.

J. MORAVCSIK, *Die archaisierenden Namen der Ungarn in Byzanz*, Byzantinische Zeitschrift 30 (1929-30) 247-253. — Courte récapitulation des recherches de l'auteur. Nous pouvons diviser en trois groupes les noms byzantins des Hongrois : 1) ceux qui se rapportent uniquement aux Hongrois : *Σάβαρτοι ἄσφαλοι, Ματζάριδες, Οὖγγροι (Οὔγγαροι)* 2) ceux qui en dehors des Hongrois désignent d'autres peuples qui leurs sont apparentés : *Οὖννοι, Τοῦρκοι* 3) les noms archaïsants des Hongrois : *Παίονες (Πάννονες), Σαυρομάται, Δᾶκες, Γήπαιδες, Μυσοί, Σκύθαι.*

3. Philologie. Littérature.

K. KERÉNYI, *Die griechisch-orientalische Romanliteratur in religionsgeschichtlicher Beleuchtung*, Tübingen, 1927. XVI, 275 p. — Envisage aussi les produits de la littérature romanesque byzantine.

E. HOFFMANN, *Christoforo Persona Agathias-fordításának néhány példányáról* (Sur quelques exemplaires de la traduction d'Agathias de Christophore Persona), Magyar Könyvszemle 31 (1924) 9-14 (résumé en français). — Deux exemplaires de l'ouvrage sont munis d'une dédicace adressée par Christophore Persona au roi hongrois Matthias et à sa femme Béatrice.

L. RÁSONYI NAGY, *Das uigurische Aesop-Josïpas-Fragment*, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher 7 (1928-29) 429-443. — Parmi les textes ouïgours édités par Le Coq, l'auteur a découvert un fragment du roman d'Esope qui, d'après ses recherches, date du milieu du IXe siècle et est arrivé en Orient par l'intermédiaire des Syriens.

R. VÁRI, *Enotata e Dorothei abbatis codice quondam Variano*, Egyetemes Philologiai Közlöny 51 (1927) 110-115. — L'auteur communique des variantes du texte de la *Διδασκαλία α'* de Dorotheos d'après un ms. du XIVe siècle appartenant à J. Marshall et il communique aussi la partie non publiée chez Migne (cf. PG 88, c. 1612-1640) de la lettre initiale.

M. KMOSKÓ, *Das Rätsel des Pseudomethodius*, Byzantion 6 (1931) 273-296. — Œuvre posthume de l'orientaliste hongrois décédé le 8 avril 1931.

Gy. MORAVCSIK, *Barbarische Sprachreste in der Theogonie des Johannes Tzetzes*, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher 7 (1928-29) 352-365. —Dans le cod. Barberinus gr. 30 l'auteur a découvert l'Épilogue jusqu'ici inédit de la Théogonie de Tzetzes et en communique une partie contenant des formules de salutations en langue scythe(= coumane?), perse (= turque), latine, alaine, arabe, russe et hébraïque.

Gy. MORAVCSIK, *Niketas Akominatos lakodalmi költeménye* (Epithalame de Nicétas Akominatos), Egyetemes Philologiai Közlöny 47 (1923) 79-86. — Sur la base du cod. Baroccianus gr. 110 l'auteur publie de nouveau le poème que Nikétas Akominatos écrivit à l'occasion du mariage de l'empereur Isaac l'Ange avec Marguerite, fille du roi hongrois Béla III. Dans le commentaire qui s'y trouve joint il utilise le discours que Nikétas a préparé pour la même occasion.

J. MORAVCSIK, *Der Verfasser der mittelgriechischen Legende von Johannes dem Barmherzigen*, Byzantinische Zeitschrift 27 (1927) 36-39. — L'auteur a trouvé un nouveau ms. du texte publié par Heisenberg et, se basant sur ce ms., il croit reconnaître l'auteur de la légende dans un certain Georges de Pélagonie.

Gy. MORAVCSIK, *Ἄγνωστος κῶδιξ τῆς Ἐκθέσεως Χρονικῆς*, *Ἑλληνικά* 2 (1929) 119-123. — L'auteur a trouvé dans le cod. Vaticanus gr. 1759 le texte de la chronique éditée par Lampros.

Gy. MORAVCSIK, *Ἄγνωστον Ἑλληνικὸν χρονικὸν περὶ τῆς ἱστορίας τῶν Ὀθωμανῶν Σουλτάνων, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 5 (1930) 447-450 (résumé en allemand). — Communication au sujet d'une chronique en grec vulgaire du XVIe siècle qui se trouve dans le cod. Barberinus gr. 111. et dont l'auteur prépare l'édition.

J. DARKÓ, *Platontól Plethonig* (De Platon à Plethon), Budapesti Szemle 201 (1926) 120-143., 282-301. — Étude sur l'influence de Platon dont l'un des chapitres est « Le platonisme dans le moyen âge grec ».

E. DARKÓ, *Wirkungen des Platonismus im griechischen Mittelalter*, Byzantinische Zeitschrift 30 (1929-30) 13-17. — L'auteur

établit un rapport causal entre le platonisme et l'archaïsme classique à Byzance.

G. MORAVCSIK, *Il Caronte bizantino*, Pubblicazioni della R. Accademia d'Ungheria di Roma, Roma 1930. 24 p. 1 planche. (= *Studi Bizantini e Neoellenici* 3 (1931) 43-68). — cf. *Byzantion* V, p. 833. et les contributions précieuses suivantes : F. DÖLGER, Byzantinische Zeitschrift 29 (1929-30) 388-389, D. C. HESSELING, *Le Charon byzantin*, Neophilologus 16 (1931) 131-135.

Gy. MORAVCSIK. *A Heléna és Faust-jelenet történeti kerete* (Le cadre historique de l'épisode de Faust et d'Hélène), Egyetemes Philologiai Közlöny 50 (1926) 58-73 (résumé en allemand). — Des recherches postérieures de l'auteur ont considérablement modifié les résultats de cet ouvrage. Voir l'étude suivante.

Gy. MORAVCSIK, *Zur Quellenfrage der Helenaepisode in Goethes Faust*, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher 8 (1929-30) 41-56. —L'auteur prouve que Goethe a connu la description de l'empire franc de Morée ainsi que les figures de Guillaume II de Villehardouin et de sa femme par l'intermédiaire de la chronique grecque qui est connue sous le nom de Dorothée de Monemvasie. L'ouvrage cité qui mentionne la femme du conquérant franc de Morée *ὡς δευτέραν Ἑλένην τοῦ Μενελάου* a pu donner à Goethe l'idée de l'épisode d'Hélène pour sa conception définitive. Cf. le résumé français par H. GRÉGOIRE, *Une source byzantine du second Faust*, Revue de l'Université de Bruxelles 36 (1930-31) 348-354, et le résumé allemand par F. DÖLGER, *Die neuentdeckte Quelle zur Helenaszene in Goethes Faust*, Die Propyläen, Beilage zur « Münchener Zeitung » 12. Juni 1931.

J. BALOGH, « *Voces paginarum* ». *Beiträge zur Geschichte des lauten Lesens und Schreibens*, Philologus, 82 (1927) 85-109., 202-240. — Grâce à des exemples tirés de la littérature grecque et latine du moyen âge l'auteur prouve qu'avant et pendant le moyen âge on a lu et écrit à haute voix.

Gy. CZEBE, *Görög irodalom* (Littérature grecque) dans le « Irodalmi Lexikon » (Lexique de littérature) réd. par M.Benedek, Budapest 1927. p. 399-428. — Travail du point de vue de l'unité de la littérature grecque à l'époque ancienne, au moyen âge et dans les temps

modernes. Il divise la littérature byzantine en trois époques: 1) Littérature byzantine des premiers temps 326-850, 2) Littérature byzantine classique 850-1204, 3) Littérature néo-grecque des premiers temps 1204-1750. Il s'occupe dans les articles spéciaux des écrivains byzantins les plus célèbres.

Gy. CZEBE. *Bizánci görög zene* (Musique grecque byzantine) dans le « Zenei Lexikon » (Lexique de Musique) réd. par B. Szabolcsi - A. Tóth. Budapest, 1930, I, p. 396-403. — Court résumé des nouvelles recherches.

Gy. MORAVCSIK s'est chargé de la partie de *la littérature byzantine* dans le « Világirodalmi Lexikon » (Lexique de littérature mondiale) réd. par L. Dézsi I. (A-Ecrevisse) Budapest 1930. — Les articles qui en font partie servent à orienter brièvement le lecteur sur l'état actuel des recherches concernant les écrivains et les œuvres byzantines. Chacun des articles est muni de notes sur la nouvelle littérature qui a vu le jour depuis l'apparition de l'histoire de la littérature de Krumbacher.

***

La byzantinologie hongroise en ce qui concerne la publication des sources historiques byzantines s'est proposé jusqu'ici la réalisation de trois tâches : l'édition critique 1) des écrivains militaires byzantins 2) de l'œuvre historique de Laonikos Chalcocondyle 3) du *De administrando imperio* de Constantin le Porphyrogenète.

1. En ce qui concerne la première de ces tâches à partir de 1894 R. VÁRI a publié dans une série d'études en langue hongroise et allemande le résultat de ses recherches relatives aux manuscrits des écrivains tacticiens, et en 1915 il a présenté devant l'Académie Hongroise des Sciences un vaste plan relatif à l'édition du *Corpus Tacticorum Graecorum* (voir *Akadémiai Értesitö* 25 (1915) 479-482), qui a été accepté par la commission de l'Académie et qui a donné le branle à cette publication. (cf. R. VÁRI, *Sylloge Tacticorum Graecorum*, Byzantion VI p. 401-403). Les œuvres récentes qui se rapportent à ceci sont les suivantes :

Leonis imperatoris Tactica. Ad librorum mss. fidem edidit, recensione Constantiniana auxit, fontes adiecit, praefatus est R. VÁRI (Sylloge tacticorum Graecorum consilio Rudolfi Vári et auxilio

collegii historicorum Hungaricorum Romani ab Academia Litterarum Hungarica publici iuris facta. Vol. III) Tomus I, tomi II. fasc. prior. Budapestini 1917-1922. XXXIX, 322+160 p. — Le volume complémentaire de cette édition magnifique va paraître prochainement.

R. VÁRI, *Die sog. « Inedita Tactica Leonis »*, Byzantinische Zeitschrift 27 (1927) 241-270. — Après avoir fait connaître la tradition manuscrite de cette œuvre et après une analyse de son contenu l'auteur arrive à cette conclusion que l'auteur était Alexandre, frère de l'empereur Léon le Sage.

R. VÁRI, *Die « Praecepta Nicephori »*, Byzantinische Zeitschrift 30 (1929-30) 49-53.— L'auteur a trouvé dans le cod.Monacensis gr. 452 la recension constantinienne de l'œuvre stratégique éditée sous le titre de « Praecepta Nicephori » par Kulakovskij et il fait l'analyse critique des sources.

R. VÁRI, *Desiderata der byzantinischen Philologie auf dem Gebiete der mittelgriechischen kriegswissenschaftlichen Litteratur*, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher 8 (1929-30) 225-232. — Compte rendu présenté au 3e congrès international des études byzantines.

E. KORZENSZKY, *Jelentés a « Sylloge Tacticorum Graecorum » számára végzett anyaggyüjtésröl* (Compte rendu de la collection des documents établis pour la « Sylloge Tacticorum Graecorum »), Akadémiai Értesitö 40 (1929-30) 176-180., 300-309. — Mlle Korzenszky donne un compte rendu de ses études relatives aux manuscrits tacticiens grecs qui se trouvent à Munich, à Paris, à Rome, à Florence, à Milan et à Naples.

E. KORZENSZKY, *Leges poenales militares*, Egyetemes Philologiai Közlöny 54 (1930) 155-163., 215-218. — Édition du texte conservé dans le cod. Medico-Laurentianus LXXV, 6. fol. 116r-120v, qui représente une nouvelle rédaction du *Ποινάλιος νόμος στρατιωτικός*. Mlle Korzenszky le date du xe siècle.

2. Depuis 1907 E. DARKÓ a publié en langue hongroise plusieurs traités se rapportant à l'œuvre historique de Chalcocondyle. Dans ceux-ci il rend compte du résultat de ses recherches relatives aux manuscrits de l'œuvre et à la langue de l'historien. Les œuvres récentes qui s'y rapportent sont les suivantes :

Laonici Chalcocandylae historiarum demonstrationes. Ad fidem codicum recensuit, emendavit annotationibusque criticis instruxit E. DARKÓ (Editiones criticae scriptorum Graecorum et Romanorum a collegio philologico classico Academiae Litterarum Hungaricae publicae iuris factae), I-II.1-2., Budapestini 1922-1927. XXVI, 206+364 p. — L'éditeur a l'intention de publier une réédition dans le « Corpus Bruxellense » ; cf. *Byzantion* V, p. 4. et J. MORAVCSIK, *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher* 8 (1929-30) 355-368.

E. DARKÓ, *Vindiciae Laoniceae,* Egyetemes Philologiai Közlöny 50 (1926) 18-27. — L'auteur essaye de justifier aux yeux de ses deux critiques étrangers la méthode qu'il a suivi dans son édition.

E. DARKÓ, *A Laonikos-kéziratok collatióiról* (Au sujet de la collation des manuscrits de Laonikos), Egyetemes Philologiai Közlöny 52 (1928) 65-75. — L'auteur s'efforce de justifier les erreurs contenues dans son édition et que son critique hongrois avait indiquées en se basant sur la collation ultérieure de quelques passages des quatre manuscrits principaux.

J. DARKÓ, *Zum Leben des Laonikos Chalkondyles,* Byzantinische Zeitschrift 24 (1923-24) 29-39. — L'auteur arrive à démontrer que l'historien écrivit son œuvre à Athènes et qu'il y mourut. Sa mort l'empêcha de publier son œuvre.

J. DARKÓ, *Michael Apostolios levelei Laonikoshoz* (Lettres de Michel Apostolios à Laonikos), Csengery-Emlékkönyv, Szeged 1926. p. 108 -112. — Dans l'ouvrage suivant l'auteur publie ses conclusions en langue allemande.

E. DARKÓ, *Neue Beiträge zur Biographie des Laonikos Chalkokandyles,* Byzantinische Zeitschrift 27 (1927) 276-285. — En se basant sur de nouvelles recherches dont il a rendu compte au 2e Congrès international des études byzantines (voir *Compte rendu,* Belgrade 1929, p. 25-26) l'auteur établit que l'historien est le même personnage que ce Chalcocandyles que mentionnent les lettres de Michel Apostolios. D'après cette dernière supposition Laonikos aurait terminé son œuvre dans l'île de Crète.

3. Ce sont les byzantinologues hongrois (R. VÁRI et V. PECZ) qui se sont occupés les premiers de la tradition manuscrite du *De ad-*

ministrando imperio de Constantin. Nous attendions l'achèvement de la nouvelle édition de J. B. Bury qui l'avait prise dans le programme de la collection intitulée « Byzantine Texts». Puisque l'édition projetée ne s'est pas réalisée, la byzantinologie hongroise s'est chargée de réaliser l'édition critique de cette œuvre si importante du point de vue hongrois. L'auteur de l'étude suivante a rendu compte au 3e Congrès international des études byzantines du résultat des œuvres préparatoires.

Gy. Moravcsik, *Ἡ χειρόγραφος παράδοσις τοῦ De administrando imperio*, *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν* 7 (1930) 138-152 (résumé en français). — L'auteur en se basant sur l'examen des mss. qui nous ont été conservés arrive à démontrer que les trois copies du xvie siècle dérivent directement ou indirectement du ms. Paris. gr. 2009, que l'auteur fait dater de la fin du xie siècle. La nouvelle édition préparée par l'auteur sera basée sur l'utilisation complète de ce ms., sans négliger pourtant la copie d'Antoine Éparque (1509).

***

Il faut réserver un chapitre spécial aux rapports littéraires hongro-byzantins. Bien que les Hongrois en se convertissant au christianisme occidental au début du xie siècle se soient liés dans une communauté de culture latine avec l'Occident, il existe pourtant des traces de l'influence de la civilisation byzantine. On peut rarement constater une influence littéraire immédiate, bien que le fait qu'il existait aux xie et xiie siècles des monastères grecs en Hongrie permette de le supposer. Nous pouvons plutôt parler de rapports littéraires indirects entre la Hongrie et Byzance (1). Les chroniques hongroises en langue latine du moyen âge ont gardé beaucoup de légendes qui se retrouvent aussi dans les œuvres byzantines. Cette

(1) Le travail le plus récent et le plus complet sur la littérature hongroise du moyen-âge est le suivant : J. Pintér, *Magyar irodalomtörténet I. A magyar irodalom a középkorban* (Histoire de la littérature hongroise I. La littérature hongroise au moyen âge) Budapest 1930. 770 p. — R. Gragger a composé une chrestomathie littéraire des œuvres historiques hongroises du moyen âge : *Alt-Ungarische Erzählungen*, Berlin-Leipzig 1927. 227 p. — L'évolution de la littérature hongroise du moyen âge est caractérisée par J. Horváth, *A magyar irodalmi müveltség kezdetei* (Les débuts de la culture littéraire hongroise), Budapest 1931. 311 p.

unité s'est produite ou par l'intermédiaire des œuvres latines de l'Occident ou s'explique par la relation génétique existant entre les légendes byzantines et hongroises.

Les monuments les plus anciens des récits historiques et légendaires relatifs aux Huns d'Europe nous ont été conservés dans des œuvres historiques byzantines. Parmi ceux-ci il en est beaucoup qui se trouvent également dans les chroniques hongroises qui traitent de l'histoire des Huns avant celle des Hongrois. Depuis longtemps les savants hongrois se sont occupés de l'origine des éléments historiques et légendaires de l'histoire des Huns (1). Nous ne nous occuperons ici quant à la littérature relative à cette question que des œuvres qui traitent aussi des sujets byzantins.

B. HÓMAN, *A magyar hun-hagyomány és hun- monda* (La tradition et la légende hongroise relative aux Huns), Budapest 1926. 106 p. — L'auteur fait une analyse pénétrante des éléments de l'histoire des Huns conservés dans les chroniques hongroises et sur la base d'une comparaison avec les chapitres correspondants dans les œuvres historiques byzantines et latines (Priskos, Jordanès etc.) il établit que la plus grande partie des légendes hongroises relatives aux Huns sont d'origine savante. Dans le peuple hongrois il n'existait pas, à vrai dire, de légendes relatives aux Huns, mais il existait une tradition, c'est à-dire la connaissance que les Hongrois tiraient leur origine des Huns telle que la légende hongroise relative à l'origine commune des Huns et des Hongrois l'a gardée.

Gy. MORAVCSIK, *A Physiologos és a csodaszarvas-monda* (Le *Physiologus* et la légende de la biche merveilleuse), Körösi Csoma-Archivum 1 (1921-25) 236-237. — En connexion avec l'œuvre hongroise de S. HORVÁTH sur le *Physiologus* l'auteur met en doute l'argument d'après lequel le *Physiologus* aurait eu de l'influence sur le développement de la légende de la biche merveilleuse qui se rapporte aux Huns.

(1) A consulter quant à cette question : E. CSÁSZÁR *A magyar hun-mondák kérdésének mai állása* (L'état actuel de la question des légendes hongroises relatives aux Huns), Irodalomtörténeti Közlemények 35 (1925) 197-225, puis en langue allemande J. MORAVCSIK dans le Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-30) 310-319.

Gy. Moravcsik, *A csodaszarvas mondája Bizáncban* (La légende de la biche merveilleuse à Byzance), Ethnographia 37 (1926) 146. — L'auteur qui a discuté en détail dans un ouvrage précédent (1) les récits légendaires que les historiens de Byzance (Sozomène, Zosime, Procope, Jordanès etc.) ont notés en connexion avec l'invasion des Huns en Europe renvoie à une nouvelle variante byzantine dans laquelle la biche merveilleuse indique l'endroit où doit être fondé un monastère.

Les ouvrages suivants se rapportent encore aux rapports littéraires entre la Hongrie et Byzance :

M. Zalán, *Árpád-kori magyar vonatkozásu kéziratok az osztrák kolostorok kézirattáraiban* (Des manuscrits relatifs à la Hongrie de l'époque des Arpad dans les bibliothèques des couvents autrichiens), Pannonhalmi Szemle I (1926) 46-62. — L'auteur montre qu'au milieu du XIIe siècle un certain Cerbanus a traduit pour l'abbaye de Pannonhalma (Hongrie) l'œuvre de Maximos intitulée « Centuriae seu de caritate ad Elpidium » et une partie de l'œuvre de Jean Damascène intitulée « De orthodoxa fide ». Selon la préface le codex grec original se trouvait dans l'abbaye des bénédictins de Pásztó (Hongrie). L'œuvre dont l'auteur nous fait connaître six manuscrits est selon toute probabilité la première traduction latine de Maximos et de Jean Damascène en Occident.

C. Horváth, *Szent László legendáink eredetéröl* (L'origine de nos légendes relatives à saint Ladislas), Budapest 1928. 57 p. — Par suite de la parenté existant entre certains éléments des légendes qui

(1) *A csodaszarvas mondája a bizanci iróknál* (La légende de la biche merveilleuse chez les auteurs byzantins), Egyetemes Philologiai Közlöny 38 (1914) 280-292. 333-338 (résumé en français) ; cf. le résumé allemand par K. Heinrich, Ungarische Revue 4 (1915) 204-206. — Récemment J. Berze Nagy a collectionné les différentes variantes de la légende de la biche merveilleuse dans son étude : *A csodaszarvas mondája* (La légende de la biche merveilleuse), Ethnographia 38 (1927) 65-80., 145-164 (résumé en allemand). D'autre part en utilisant les résultats des nouvelles recherches de A. Alföldi qui vont prochainement paraître, K. Kerényi a rencontré une nouvelle variante orientale : *A csodaszarvas az Ezeregynapban* (La biche merveilleuse dans « Les mille et un jours »), Ethnographie 41 (1930) 145-152 (résumé en allemand) ; cf. A. Alföldi, *Die geistigen Grundlagen des hochasiatischen Tierstiles*, Forschungen und Fortschritte 7 (1931) 278.

se rapportent au roi hongrois saint- Ladislas et des légendes byzantines analogues l'auteur en déduit que ce sont des moines et des religieuses grecs qui ont répandu celles-ci en Hongrie.

S. Solymossy, *Lél vezér kürt-mondája* (La légende du cor du chef Lél), Ethnographia 40 (1929) 17-39 (résumé en allemand).—L'auteur indique que dans le récit légendaire relatif au chef hongrois Lél (xe siècle) le motif qui nous montre le chef captif en train de tuer sous la potence l'empereur allemand à l'aide de son cor se retrouve d'une manière identique dans un épisode analogue de la légende byzantine de Salomon.

Gy. Moravcsik, *A Szibinyáni Jank-mondához* (Au sujet de la légende de Szibinyani Jank), Ethnographia 33 (1922) 96-99. — L'auteur s'occupe d'un épisode légendaire de la jeunesse de Jean de Hunyadi qui se trouve conservé dans l'œuvre historique de Laonikos (ed. Darkó II. 33.) et que le poète hongrois Jean Arany a repris dans un poème . Selon celui-ci Jean de Hunyadi aurait attrapé un loup vivant au cours d'une chasse à la cour du souverain serbe. L'auteur rapporte qu'on peut lire un récit analogue au sujet de l'empereur Basile I dans une source historique byzantine (Theoph. Cont. ed. Bonn 232).

S. Solymossy, *Kömives Kelemenné*, Ethnographia 34-35 (1923-24) 133-143. — La ballade populaire hongroise qui raconte la légende de « la femme emmurée » montre une parenté étroite avec une chanson populaire néo-grecque connue sous le nom « Le pont d'Arta ». L'auteur montre exactement de quelle facon cette légende est parvenue hors de la Grèce à travers les Balkans d'une part en Transylvanie chez les « Székely », de l'autre part en Valachie chez les Roumains.

D.Szittyay, *Ismeretlen görögnyelvü Corvin-kódex* (Manuscrit grec jusqu'ici inconnu de la bibliothèque du roi Matthias Corvin), Magyar Könyvszemle 31 (1924) 93-94 (résumé en français). — En se basant sur une ancienne note l'auteur montre qu'un manuscrit grec de la bibliothèque du roi Matthias à Bude qui contenait aussi des œuvres byzantines (Nikephoros Grégoras, Manuel Philès, etc.) est parvenu au xvie siècle en Pologne et n'a plus laissé de trace depuis.

A. HEVESY, *La Bibliothèque du Roi Matthias Corvin*, Paris 1923, 103 p. 52 planches. — Dans la liste des manuscrits se trouvent aussi des mss. d'écrivains byzantins ; voir l'ouvrage suivant.

V. FRAKNÓI-J. FÓGEL - P. GULYÁS - E. HOFFMANN, *Bibliotheca Corvina, Mátyás király budai könyvtára*, Budapest 1927, 171 p. 30 planches = *Bibliotheca Corvina. La biblioteca di Mattia Corvino re d' Ungheria*, Budapest 1927, 186 p. 30 planches. — Communique la liste des huit manuscrits grecs qui nous sont restés de la bibliothèque. Parmi ceux-ci se trouvent les mss.de quatre écrivains byzantins : cod. Lipsiensis Rep. I. 17. (Constantin, *De cerimoniis*), Vindob.hist. gr. 8 (Nikephoros Kallistos), Vindob. hist. gr. 16 (Zonaras), Vindob. suppl. gr. 4 (Jean Chrysostome).

4. Histoire.

A. HEISENBERG, *Das Wesen der byzantinischen Kultur und ihre Bedeutung für die Gegenwart*, Egyetemes Philologiai Közlöny 53 (1929) 1-13. — Conférence que l'auteur a tenue le 24 avril 1928 à la Société Philologique de Budapest.

Gy. CZEBE †, *Studien zum Hochverratsprozesse des Michael Paläologos im Jahre* 1252, Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher 8 (1929-30) 59-98.—Œuvre posthume du byzantinologue hongrois qui avait présenté une partie de cet ouvrage au 2e congrès international des études byzantines (voir *Compte rendu*, Belgrade 1929, p. 70). En se basant sur l'analyse des sources l'auteur prouve que le «jugement de Dieu » qui a été employé au cours de la procédure (épreuve du fer rouge et duel) prouve l'influence des coutumes juridiques franques connues par les Assises de Jérusalem.

E. DARKÓ, *Περὶ τῆς ἱστορίας καὶ τῶν μνημείων τοῦ Μουχλίου*, *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 6 (1931) 22-29. — L'histoire de la forteresse byzantine et courte description de ses ruines. L'auteur suppose que le nom *τὸ Μουχλίον* dérive du surnom *ἡ Δέσποινα τῶν Μουγουλίων* de Marie Paléologine mentionné dans les sources byzantines.

Gy. MORAVCSIK, *Bizánc és a turáni népek* (Byzance et les peuples touraniens), Turán 6 (1923) 73-89. — Article de vulgarisation relatif aux luttes millénaires des peuples turcs contre Byzance.

J. (Erdöbényei) Németh, *Bizánc és Sztambul* (Byzance et Stamboul), Budapesti Szemle 212 (1929) 59-72. — Article de vulgarisation relatif à l'influence néfaste de Byzance sur les peuples balkaniques et surtout sur les Turcs.

*
* *

Les recherches historiques hongroises qui ont pris un grand élan au cours des dernières années comportent quatre groupes de problèmes qui peuvent intéresser de près les spécialistes d'histoire byzantine : 1) l'histoire de la Hongrie avant l'occupation du territoire par les Hongrois 2) l'histoire des peuples hunno-turcs à l'époque de la migration des peuples 3) l'histoire ancienne des Hongrois avant l'occupation du territoire 4) l'histoire des relations entre Byzance et la Hongrie. Les recherches récentes qui se rapportent à ces problèmes se basent en grande partie sur les sources byzantines. Nous avons rendu compte plus haut de quelques nouvelles éditions des œuvres historiques byzantines (voir *Philologie, Littérature*). En dehors de ceci des travaux préparatoires ont été faits en vue de réunir dans une collection spéciale l'ensemble des sources byzantines importantes au point de vue des problèmes précédemment mentionnés. Nous faisons connaître, en les divisant en quatre groupes, les résultats des recherches récentes.

1. Il existe deux points de départ pour les recherches historiques concernant la Hongrie avant l'occupation du territoire : l'historien suit la décadence du régime romain et la disparition des éléments latins, le linguiste fait revivre les monuments linguistiques de l'époque de l'occupation du territoire,pour en tirer des conséquences au sujet de l'histoire des siècles intermédiaires, histoire qui est mise surtout en lumière, en dehors de ces quelques sources historiques, grâce aux découvertes archéologiques (1). Nous avons précédemment fait connaître (voir *Linguistique*) l'œuvre de J. Melich qui se rapporte à la Hongrie à l'époque de l'occupation du territoire. Parmi les savants hongrois A. Alföldi dont nous ne citerons ici que les

(1) cf. A. Alföldi, *A honfoglalás előtti Magyarország kutatásának mai helyzete* (La position actuelle des recherches sur la Hongrie avant l'occupation du territoire), Budapesti Szemle 203 (1926) 344-364.

œuvres qui touchent de près à l'histoire byzantine (1), s'est occupé d'étudier les derniers siècles de l'empire romain.

A. Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien* I-II. (Ungarische Bibliothek 10., 12.), Berlin-Leipzig 1924-1926. 91+104 p. 11 planches = Ungarische Jahrbücher 3 (1923) 250-269., 307-353 ; 4 (1924) 163-185. — En se basant sur l'examen des documents de la numismatique, de la Notitia dignitatum et des sources historiques contemporaines l'auteur arrive aux conclusions suivantes : la circulation monétaire cessa en Pannonie en 395, la division de l'Illyricum se produisit en 389. La Valérie tomba aux mains des Huns en 406, en 432/3 Aetius abandonne aux Huns la Pannonie I, en 441 Attila occupe la Pannonie II. L'installation des Ostrogoths en Pannonie eut lieu en 406 et leur régime s'étendit jusqu'à l'espace compris entre la Drave et la Save. Les trouvailles archéologiques de la colonie de Mogentiana (Fenékpuszta) témoignent du fait que les habitants romains ont subsisté encore plusieurs années après l'invasion des Avars. L'auteur attribue aux Avars les documents archéologiques intitulés « culture de Keszthely ».

A. Alföldi, *Hogyan omlott össze a római védörendszer Pannoniában*? (Comment le système de défense romain s'écroula en Pannonie ?), Hadtörténelmi Közlemények 26 (1925) 1-30. — Partie du grand ouvrage cité plus haut.

A. Alföldi, *A keleti gótok betelepülése Pannoniába* (L'installation des Ostrogoths en Pannonie), Klebelsberg-Emlékkönyv, Budapest 1925 p. 121-126. — Partie du grand ouvrage cité plus haut.

(1) Ses études suivantes s'occupent surtout de l'empire romain au IIIe siècle : *Die Donaubrücke Konstantins und verwandte historische Darstellungen auf sp. trömischen Münzen*, Zeitschrift für Numismatik 36 (1926) 161-174 ; *Zur Kenntnis der Zeit der römischen Soldatenkaiser. I. Der Usurpator Aureolus und die Kavalleriereform des Gallienus. 2. Das Problem des « verweiblichten » Kaiser Gallienus*, Zeitschrift für Numismatik 37 (1927) 197-212., 38 (1928) 156-203 ; *The Numbering of the victories of the emperor Gallienus and of the loyality of his legions*,Numismatic Chronicle 9 (1929) 218-279 ; *DieBesiegung eines Gegenkaisers im. J.* 263, Zeitschrift für Numismatik 40 (1930) 1-15 ; *Die Vorherrschaft der Pannonier im Römerreiche und die Reaktion des Hellenentums unter Gallienus*, 25 Jahre Römisch-Germanische Kommission, Frankfurt 1929. p. 11-51.

A. ALFÖLDI, *A gót mozgalom és Dácia feladása* (Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie), Egyetemes Philologiai Közlöny 53 (1929) 161-188., 54 (1930) 1-20, 81-95, 164-170. — En se basant sur l'analyse critique de l'Historia Augusta et des autres sources ainsi que sur l'examen des documents de la numismatique, l'auteur arrive à la conclusion suivante : les troupes romaines ont évacué graduellement la Dacie depuis Philippe jusqu'à Gallien. Quant aux habitants bourgeois qui étaient restés en Dacie l'empereur Aurélien les a domiciliés sur la rive droite du Danube. Après cette évacuation systématique et à la suite des invasions barbares qui se renouvelaient alors fréquemment, les habitants latins disparurent complètement de la Dacie. — L'ouvrage va paraître entièrement en langue allemande dans une publication sous presse sous le titre : « Forschungen und Funde aus der Römerzeit von Ungarn ».

A. ALFÖLDI, *Pannonia világuralma* (La souveraineté mondiale de la Pannonie), Budapesti Szemle 219 (1930) 59-70. — L'auteur accentue le rôle de soutien de l'empire joué par la Pannonie au IIIe siècle. Il attribue à l'influence de la Pannonie le fait que le latin est devenu la langue juridique, même dans les parties orientales de l'empire romain.

Ö. MÁLNÁSI, *A kereszténység Magyarország területén a honfoglalásig* (Le christianisme sur le sol hongrois jusqu'à l'occupation du territoire), Katholikus Szemle 40 (1926) 462-472. — Court résumé.

2. Nous avons déjà fait connaître précédemment les recherches linguistiques relatives aux peuples huns et turcs à l'époque de la migration des peuples (voir *Linguistique*). Ces résultats, surtout en ce qui concerne le caractère ethnique des peuples en question, complètent heureusement les renseignements des sources qui nous sont restées, et c'est pourquoi ils méritent d'attirer l'attention au point de vue historique. Les œuvres strictement historiques qui se rapportent à ce domaine sont les suivantes :

V. TOLNAI, *Attila és Buda testvérisége* (Les frères Attila et Buda), Egyetemes Philologiai Közlöny 50 (1926) 102-104. — En se basant

sur les fragments de Priskos, l'auteur essaye de prouver qu'Attila était l'aîné des deux frères.

GY. MORAVCSIK, *Attila és Buda. Adalékok a Priskos-szöveg történetéhez* (Attila et Buda. Contributions à l'histoire du texte de Priskos), Egyetemes Philologiai Közlöny 50 (1926) 195-202 (résumé en allemand).— En se basant sur l'analyse critique des fragments de Priskos, l'auteur montre qu'en ce qui concerne Bledas et Attila, le premier était l'aîné et que la mort de Bledas se produisit bien avant 448.

A. ALFÖLDI. *Les champs catalauniques*, Revue des Études Hongroises 6 (1928) 108-111. — L'auteur prouve que le « *Campi Catalaunici* » qui se trouve chez Cassiodore-Jordanès est une interpolation qui s'est produite sur la base d'un passage du Breviarium d'Eutrope. La grande collision s'est passée véritablement près de *Mauriacum*.

J. MORAVCSIK, *Attilas Tod in Geschichte und Sage*, Körösi Csoma-Archivum 2 (1926-30) 83-116. — En se basant sur les fragments de Priskos et sur d'autres sources byzantines l'auteur arrive à démonter qu'Attila mourut en 453 des suites d'une hémorragie nasale. La tradition légendaire byzantine a transformé ce fait jusqu'à en donner deux versions : selon l'une il aurait été assassiné par son garde qui avait été suborné, selon l'autre par la jeune fille qu'il venait d'épouser. L'auteur suit la trace du développement de cette dernière légende dans les sources byzantines et occidentales et il examine le chapitre relatif à ce sujet du « Chronographe Hellénique » russe, selon lequel Attila serait mort alors qu'il se trouvait avec la princesse romaine pendant le siège de Rome. Cf. *Byzantinische Zeitschrift* 27 (1927) 480.

A. ALFÖLDI, *Attila*, Menschen die Geschichte machten, hgg. von P. Rohden und G. Ostrogorsky I. Wien 1930. p. 229-234. — Caractérise le conquérant hun, particulièrement au point de vue de ses rapports avec l'empire romain de l'Occident et de l'Orient.

GY. MORAVCSIK, *A hunok taktikájához* (Au sujet de la tactique des Huns), Körösi Csoma-Archivum 1 (1921-25) 276-280. — En se basant sur les données des sources byzantines l'auteur prouve qu'en

dehors des Huns d'autres peuples de cavaliers employaient systématiquement le lancement du lasso dans leurs guerres.

S. MÁRKI, *Dizabul népe* (Le peuple de Dizaboul), Turán 7 (1924) 1-11. — Article de vulgarisaton sur les Turcs anciens, basé principalement sur les fragments de Ménandre.

M. KMOSKÓ, *Araber und Chasaren*, Körösi Csoma-Archivum 1 (1921-25) 280-292., 356-368. — L'auteur traite des rapports entre les Arabes et les Khazars jusqu'en 730 en prenant en considération aussi les sources byzantins.

G. FEHÉR, *Kulturata na prablgaritě* (La culture des Bulgares primitifs), Sofia 1929. 76 p. — Résumé des dernières recherches relatives à ce sujet.

M. SZOKOLAY, *A magyarországi besenyőtelepek* (Les colonies pétchénègues de Hongrie), Föld és Ember 9 (1929) 65-90. — Après avoir résumé les informations historiques concernant les Petchénègues, Mlle Szokolay traite de l'installation des Petchénègues en Hongrie et elle fait connaître systématiquement les colonies pétchénègues telles qu'elles peuvent être déterminées en se basant sur les documents et par le moyen de la linguistique.

B. KOSSÁNYI, *Az uzok és kománok történetéhez* (Au sujet de l'histoire des Ouzes et des Coumans), Századok 57-58 (1923-24) 519-537. — L'auteur prouve que dans les sources byzantines les noms de peuple *Οὔζοι* (dans les sources russes *Torky*) et *Κόμανοι* (dans les sources russes *Polovcy*) servent à désigner deux peuples différents. En se basant sur les sources, il établit les changements qui se sont produits aux Xe-XIIe siècles dans les emplacements géographiques des tribus de Petchénègues, d'Ouzes et de Coumans.

J. ERDÖBÉNYEI NÉMETH, *A turáni népek szerepe a Balkánon* (Le rôle des peuples touraniens dans les Balkans), Turán 8 (1925) 14-23. — Article de vulgarisation qui traite surtout de l'histoire des Bulgares.

Gy. MORAVCSIK, *Török népvándorlás az orosz síkságon* (La migration des peuples turcs dans les steppes russes), Turán 9 (1926) 29-38. — Résumé de vulgarisation basé sur les sources byzantines.

3. En ce qui concerne les recherches relatives à l'histoire ancienne des Hongrois, un changement considérable s'est produit au cours des dernières années (1). Bien que certains savants aient accentué depuis longtemps le rôle joué par les éléments turcs dans le développement des Hongrois, les recherches linguistiques finno-ougriennes ont remis de nouveau à l'arrière-plan le développement systématique de cette hypothèse.Dans un de ses ouvrages (*Die bulgarische Frage und die ungarische Hunnensage*, Ungarische Jahrbücher 1 (1921) 194-203) Z. Gombocz a étudié en même temps que les problèmes posés par les légendes relatives aux Huns, la possibilité de croire avec raison à l'identité entre les Huns et les Hongrois qui trouve son expression dans les chroniques hongroises, si nous supposons que les Hongrois d'origine finno-ougrienne ont été organisés par des dominateurs bulgaro-turcs qui ont transmis la tradition nationale d'une parenté avec les Huns. Cette théorie a été développée et prouvée systématiquement par B. Hóman dans l'œuvre consacré à la tradition hongroise relative aux Huns, que nous avons fait connaître précédemment (voir *Philologie. Littérature*). J. Németh est allé plus loin. Dans son grand ouvrage (voir *Linguistique*) il a exprimé le grand rôle qu'ont joué les éléments turcs dans le développement ethnique du peuple hongrois. A la suite des résultats apportés par ces recherches les débuts de l'histoire hongroise se sont trouvés déplacés de quelques siècles, car on a prouvé que c'est parmi les différents éléments huns, bulgares et turcs qui sont apparus dans les steppes de la Russie méridionale au cours du IVe jusqu'au IXe siècle après J.-C. qu'il faut chercher les éléments du peuple hongrois. Cette nouvelle direction des recherches entraîne nécessairement une utilisaton et une mise en valeur plus large des sources byzantines. Les œuvres récentes qui se rapportent à ceci sont, en dehors de celles précédemment citées, les suivantes :

(1) Les œuvres suivantes nous font connaître les résultats des recherches récentes : I. Zichy, *L'origine du peuple hongrois* I., Revue des Études Hongroises I(1923) 5-14., A. Sauvageot, *L'origine du peuple hongrois II.* Revue des Études Hongroises 2 (1924) 106-116., B. Hóman,*Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois*, Revue des Études Hongroises 2 (1924) 156-171. A consulter J. Szinnyei,*Die Herkunft der Ungarn, ihre Sprache und Urkultur* (Ungarische Bibliothek I) 2. Auflage, Berlin-Leipzig 1923.

I. ZICHY, *A magyarság östörténete és müveltsége a honfoglalásig* (La préhistoire et la culture du peuple hongrois jusqu'à l'occupation du territoire), A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve I. 5., Budapest 1923. 82 p. avec deux cartes. — Récapitulation des recherches de détail de l'auteur relatives à ce sujet avec l'utilisation des documents contenus dans les sources byzantines. Aux différents chapitres se trouvent jointes d'amples notes littéraires.

J. KARÁCSONYI, *A magyar nemzet östörténete 896-ig* (L'histoire ancienne de la nation hongroise jusqu'en 896), Nagyvárad 1924 100 p. avec 2 cartes. — En se basant sur les informations des sources byzantines.

B. HÓMAN, *Magyar történet. Östörténet, törzsszervezet, keresztény királyság. A rendiség kialakulásának kora.* Hóman-Szekfü : Magyar történet I-II. (Histoire hongroise. Préhistoire, organisation de tribus, royauté chrétienne. Époque du développement du système des ordres, Hóman-Szekfü. L'histoire hongroise, I-II.) Budapest, 1928-1930. 442+368 p. avec de nombreuses cartes, des illustrations et des tableaux généalogiques.—Nouvelle synthèse de l'histoire hongroise qui se base sur un nouveau choix et une nouvelle revision des sources et attache une importance spéciale à la connexion avec l'histoire mondiale. Les chapitres relatifs à la préhistoire hongroise se basent sur l'utilisation des sources byzantines et des résultats des recherches linguistiques. — Les deux volumes publiés jusqu'ici traitent de l'époque jusqu'au milieu du XIVe siècle.

GY. ERDÉLYI, *A magyar katona. A magyar hadszervezet és hadmüvészet fejlödése* (Le soldat hongrois. Le développement de l'organisation de l'armée et de l'art militaire hongrois), Budapest 1929, 202 p. (résumé en allemand et en français).— Traite de l'organisation de l'armée et de l'art militaire aux IX-Xe siècles en se basant sur les sources byzantines et occidentales (1).

H. SCHÖNEBAUM, *Die Kenntnis der byzantinischen Geschichtschreiber von der ältesten Geschichte der Ungarn vor der Landnahme* (Un-

(1) Nous mentionnons ici un autre ouvrage analogue : J. DOBERDÓI BREIT, *A magyar nemzet hadtörténelme* (L'histoire militaire de la nation hongroise) I-VI., Budapest 1928-1931. IV, 112+128+144+264+128+262 avec cartes (jusqu'à la fin du XIIIe siècle).

garische Bibliothek 5.), Berlin-Leipzig 1922. 50 p. — L'auteur fait connaître les documents de la littérature historique byzantine qu'on peut rapporter aux Hongrois d'avant l'occupation du territoire, depuis Malalas jusqu'aux chapitres hongrois dans le *De administrando imperio* de Constantin. Aux noms *Οὖννοι*, *Οὖγγροι* et *Τοῦρκοι* qui jouent un rôle comme noms des Hongrois dans la « Continuatio Georgii » (ed. Bonn. 818) l'auteur joint d'explications dans lesquelles il fait une digression sur l'ancienne signification de ces noms en énumérant les données qui s'y rapportent. Bien qu'on ne puisse pas accepter certaines hypothèses hardies de l'auteur, la conclusion suivant laquelle les Hongrois auraient reçu les noms *Οὖννοι* et *Τοῦρκοι*, parce qu'ils faisaient partie des peuples huns et turcs au point de vue politique, s'est trouvée entièrement vérifiée par les recherches actuelles.

Gy. Moravcsik, *Muagerisz király* (Le roi Muageris), Magyar Nyelv 23 (1927) 258-271. — L'auteur examine l'épisode bien connu de Malalas, Theophanes et Kedrenos, selon lequel Gordas le chef des Huns qui habitaient dans la région du Bosphore Cimmérien s'est converti au christianisme en 527-8 à Constantinople. En se basant sur l'analyse critique des parties de textes en question et en utilisant de nouveaux documents manuscrits, l'auteur arrive à montrer que les Huns en question étaient des Coutrigours. Il prouve ensuite que des deux variantes sous lesquelles le nom du frère de Gordas nous est resté dans les sources la forme *Μουάγερις* qui se trouve chez Theophanes est l'authentique et identique au nom de tribu hongrois *Μεγέρη* que l'on trouve chez Constantin.

Gy. Moravcsik, *Az onogurok történetéhez*, Magyar Nyelv '26 (1930) 4-18., 89-109. = *Zur Geschichte der Onoguren*, Ungarische Jahrbücher 10 (1930) 53-90. — En se basant sur l'examen critique des documents byzantins relatifs aux Onogours et en utilisant une importante information du VIIIe siècle d'Agathon au sujet *τῶν Οὐνογούρων Βουλγάρων*, qui n'avait pas été remarquée jusqu'ici l'auteur arrive à la conclusion suivante : Vers le milieu du Ve siècle les Onogours ont émigré de la Sibérie occidentale dans la région du Caucase. Au début du VII siècle Kovrat a fondé l'empire des Onogours-Bulgares, mais bientôt, par suite de l'avance des Khazars, une partie des Onogours est allée s'établir dans la région du Danube où, sous le commandement d'Isperich, ils ont conquis, en 679, le

territoire actuel des Bulgares. L'autre partie des Onogours, en qui l'auteur voit les Hongrois, resta pendant deux siècles dans la région du Kouban sous la domination des Khazars et ce n'est qu'au milieu du IXe siècle qu'ils se mirent en marche vers l'Occident pour aller occuper ensuite le territoire de la Hongrie.

E. DARKÓ, *Zur Frage der urmagyarischen und urbulgarischen Beziehungen*, Körösi Csoma-Archivum I (1921-25) 292-301. — Remarques complémentaires à l'ouvrage de G. FEHÉR publié en 1921 dans le XIXe volume du Keleti Szemle — Revue Orientale : « *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den V-XI. Jahrhunderten* ».

GY. MORAVCSIK, *A Kyrillos-legenda magyar vonatkozásu epizódjához* (Au sujet de l'épisode relatif aux Hongrois dans la légende de Cyrille), Ethnographia 39 (1928) 108-109. — L'auteur renvoie à deux passages parallèles de la littérature historique byzantine : Sozomène VII. 26. et Procope, *De bello Persico* I. 17.

I. ZICHY, *Levedia és Etelköz*, Akadémiai Értesitö 37 (1926) 172-184. — L'auteur établit, en ce qui concerne les deux emplacements attribués aux Hongrois dans le *De adm. imp.* de Constantin, que la Λεβεδία s'étendait depuis le Caucase jusqu'au Don à l'intérieur des frontières de l'empire khazar ; quant à Ἀτελκούζου ce nom désignait la Bessarabie et la steppe de la Russie méridionale et cette dernière avait sa frontière orientale entre le Dnieper et le Don.

4. Il manque encore une monographie résumant l'ensemble des rapports hongro-byzantins. Parmi les anciennes histoires de la Hongrie, l'ouvrage de GY. PAULER (1) basé sur les sources est celui qui s'occupe le plus minutieusement des relations entre Byzance et la Hongrie. Enfin, dans l'histoire de la Hongrie de B. HÓMAN que nous avons déjà citée cette question se trouve éclaircie suivant un nouveau point de vue (2). En dehors de ceux-ci, parmi les livres récents, les ouvrages suivants entrent en ligne de compte :

(1) *A magyar nemzet története az Árpádházi királyok alatt* (L'histoire de la nation hongroise sous le règne des Arpad) I-II. 2. ed. Budapest 1899.

(2) Mentionnons encore que trois histoires hongroises ont paru récemment en langues étrangères : A. DOMANOVSZKY, *Die Geschichte Ungarns* (Bibliothek der Weltgeschichte), München-Leipzig 1923. 379 p ; F. ECKHART, *Introduction à*

B. Hóman, *A forráskutatás és forráskritika története* (Histoire de la recherche des sources et de la critique des sources), A Magyar Történettudomány Kézikönyve I. 3/a., Budapest 1925. 42 p. — Mérite également de retenir l'attention au point de vue des sources byzantines de l'histoire hongroise.

E. Bartoniek, *Magyar történeti forráskiadványok* (Les éditions des sources historiques hongroises), A Magyar Történettudomány Kézikönyve I, 3/b., Budapest 1929. 203 p. — Liste complète, établie selon les époques, des sources déjà publiées de l'histoire hongroise.

B. Hóman, *A magyarok honfoglalása és elhelyezkedése* (L'occupation du territoire par les Hongrois et leurs emplacements), A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve 1. 7., Budapest 1923. 50 p. — Œuvre complémentaire importante pour l'histoire des rapports hongro-byzantins à l'époque de l'occupation du territoire et pour l'explication des renseignements byzantins relatifs aux Hongrois.

J. Karácsonyi, *A magyar nemzet honalapitása* 896-997 (L'occupation du territoire par la nation hongroise 896-997), Nagyvárad 1925. 94 p. avec 1 carte. — Un chapitre traite des incursions des Hongrois dans le territoire byzantin au cours du xe siècle.

J. Déer, *A magyar törzsszövetség és a patrimoniális királyság külpolitikája* (La politique extérieure de la société des tribus et de la royauté patrimoniale), Kaposvár 1928. 162 p. — En se basant sur les sources, l'auteur montre également sous un nouveau jour les rapports entre la Hongrie et Byzance aux xe-xiie siècles, au point de vue de la politique extérieure.

A. Heisenberg. *Ungarn und Byzanz.* Debrecen 1928. 19 p. — L'auteur donne une courte esquisse des rapports hongro-byzantins dans la conférence qu'il a faite le 25 avril 1928 à la Société Étienne Tisza de Debrecen.

E. Darkó, *Ἑλληνοουγγρικαὶ σχέσεις κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς*

l'histoire hongroise (Bibliothèque d'Études Hongroises l.), Paris 1928, 178 p. ; F. Eckhart, *A Short History of the Hungarian People*, London 1931,244 p.

καὶ κατὰ τοὺς μετὰ τὴν ἅλωσιν χρόνους, *Νέα Ἑστία* 5 (1931) 120-125., 195-198. — Conférence de vulgarisation faite par l'auteur le 17 octobre 1930 à la Société des ÉtudesByzantines à Athènes.

E. MAUKS, *Magyar hercegnök Bizánc tronján* (Des princesses hongroises sur le trône de Byzance), Budapesti Hirlap 1 janvier 1927. = Pesti Hirlap 28 octobre, 2 et 30 décembre 1928. — Articles de vulgarisation.

GY. CZEBE, *A magyarok 922. évi itáliai kalandozásának elbeszélése egy XIII. századi bizánci krónika töredékében* (Récit relatif à l'incursion des Hongrois en Italie en 922 dans un fragment d'une chronique byzantine du XIIIe siècle), Magyar Nyelvör 59 (1930) 164-167. — En se basant sur une nouvelle collation du cod. Vatic. gr. 1455 l'auteur s'occupe de l'origine du texte qu'on rencontre chez Migne PG, 111, c. 405-406 et compare à deux sources latines les passages relatifs aux Hongrois.

J. KARÁCSONYI, *A görögkatholikus magyarok eredete* (L'origine des catholiques grecs hongrois), Katholikus Szemle 38 (1924) 385-396., 449-460.— L'auteur met en doute l'authenticité des informations qui dans l'œuvre de Skylitzès se rapportent à la conversion des chefs hongrois *Γυλᾶς* et *Βουλοσουδής* et au mandat de l'évêque Hierotheos.

J. KARÁCSONYI, *Hogyan jöttek a görög szerzetesek Visegrádra?* (Comment les moines grecs sont parvenus à Visegrad), Katholikus Szemle 41 (1927) 16-21. — L'auteur s'efforce de prouver que c'est seulement en 1073-74 que la femme du roi Geza I qui était originaire de la famille byzantine des Synadenos introduisit des moines grecs dans le monastère de Visegrad qui avait été fondé sous André I.

J. KARÁCSONYI, *A magyar nemzet áttérése a nyugati kereszténységre* (La conversion de la nation hongroise au christianisme occidental), Nagyvárad 1926. 200 p. avec une carte. — L'auteur nie également dans cette œuvre le rôle de l'église grecque dans la conversion des Hongrois.

G. KRAJNYÁK, *Szent István veszprémvölgyi donatiojának görög egyházi vonatkozásai* (Les rapports entre l'église grecque et

la donation de Veszprémvölgy de saint Étienne), Századok 59-60 (1925-26) 498-507, — L'auteur s'occupe de la lettre de fondation, publiée avant 1002 au profit du monastère des religieuses de Veszprémvölgy par le roi de Hongrie, saint Étienne,qui nous est restée dans une transcription de l'année 1109 du roi Coloman (1). Il montre que les parties ecclésiastiques de ce document et surtout la « poena spiritualis » sont tirées des coutumes et des livres de cérémonie de l'église grecque et ques les religieuses qui habitaientle monastère appartenaient à l'ordre de Basile.

G. Fehér, *A bolgár egyház kisérletei és sikerei hazánkban* (Les efforts et les succès de l'église bulgare en Hongrie), Századok 61-62 (1927-28) 1-20. = *Vlijanie na blgarskata čerkva na Madžarsko*, Sbornik v čest na V. N. Zlatarski, Sofia 1925, p. 485-498. — En se basant sur les notices de l'évêque Michel de Děvol conservées dans un des manuscrits viennois de Skylitzès et publiées par Prokič,l'auteurs esaye de prouver que saint Étienne a fondé le monastère de Veszprémvölgy pour sa sœur qui, selon les suppositions de l'auteur, était la mère de Pierre Delean, le héros de la révolution de 1040 et qui, après avoir été chassée par son époux Gavril-Radomir, chercha refuge à la cour de saint Étienne. L'auteur suppose que la lettre de fondation a été écrite par un prêtre bulgare.

J. Deér, *Észrevételek Fehér Géza « A bolgár egyház kisérletei és sikerei hazánkban » cimü cikkére* (Réplique de l'article précédemment mentionné de G. Fehér), Századok 61-62 (1927-28) 333-335. — A cause de difficultés chronologiques il met en doute l'hypothèse de G. Fehér.

E. Jakubovich, *Adalékok legrégibb nyelvemlékes okleveleink és kronikáink iróinak személyéhez* (Données sur la personne des auteurs des plus anciens documents et chroniques qui contiennent des documents linguistiques), Magyar Nyelv 20 (1924) 129-132., 21 (1925) 25-38. — Identifie l'apocrisiaire du roi hongrois Coloman en 1108 (Anne Comnène, ed. Reifferscheid II. 221) avec l'évêque de Pécs Simon qui a transcrit en 1109 la lettre de fondation de Veszprémvölgy de saint Étienne.

(1) Éditions : Gy. Gyomlay, *Szent István veszprémvölgyi donatiojának görög szövegéről*, Budapest 1901 (avec fascimilé). Gy. Czebe, *A veszprémvölgyi oklevél görög szövege*, Budapest 1916.

GY. MORAVCSIK, *Szent László leánya és a bizánci Pantokrator-monostor = Die Tochter Ladislaus des Heiligen und das Pantokrator-kloster in Konstantinopel*, Mitteilungen des Ungarischen Wissenschaftlichen Institutes in Konstantinopel 7-8., Budapest-Konstantinopel 1923. 85 p. 4 planches (résumé en allemand). — La première partie de l'ouvrage se divise en quatre parties : 1. La vie de l'impératrice Irène. 2. La fondation du monastère de Pantokrator. L'auteur montre que la véritable fondatrice du monastère était l'impératrice Irène, que sa mort en 1134 empêcha d'achever son œuvre, mais la lettre de fondation publiée en 1136 par son époux, l'empereur Jean Comnène, était faite selon la volonté de la défunte. 3. L'établissement et l'organisation du monastère. En se basant sur les données de la lettre de fondation on peut reconnaître exactement dans la mosquée de Seirek Kilise Džami'i les églises du monastère byzantin. 4. L'histoire du monastère.— Dans la deuxième partie l'auteur communique parmi les textes relatifs à l'impératrice Irène et au monastère les poèmes funèbres de Théodore Prodrome et de Nikolaos Kalliklès sur l'impératrice Irène, le poème écrit pour la commémoration de l'inauguration de l'église de Pantokrator, la vie de l'impératrice Irène qui se trouve dans les synaxaires, un poème funèbre de Manuel Comnène, le poème funèbre écrit par Gennade Scholarios sur l'higoumène Makarios (ce dernier en première édition) et enfin des fragments d'itinéraires occidentaux et russes se rapportant au monastère.

GY. MORAVCSIK, *Szent László leánya Bizáncban* (La fille de saint Ladislas à Byzance), Napkelet 1 (1921) 185-186. — Article de vulgarisation.

GY. MORAVCSIK, *A Pantokrator-monostor alapítóleveléhez* (Au sujet de la lettre de fondation du monastère de Pantokrator), Egyetemes Philologiai Közlöny 49 (1925) 160-161. — L'auteur relate que l'exemplaire original est dans le monastère Mega Spelaion en Peloponnèse.

F. MURÂTI, *Ὁ Οὐννάδης καὶ ἡ ὑπὸ Μωάμεθ Β' τοῦ πορθητοῦ πολιορκία τοῦ Βελιγραδίου τῷ* 1456, *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν* 4 (1927) 267-279. — Exposé bref de cette mémorable guerre.

B. Iványi, *A tüzérség története Magyarországon kezdetétől 1711-ig* (L'histoire de l'artillerie en Hongrie depuis l'origine jusqu'en 1711), Hadtörténelmi Közlemények 27 (1926) 1-36., 125-166., 259-289., 393-419 ; 28 (1927) 1-30, 129-151, 352-374, 523-540 ; 29 (1928) 18-33, 152-176, 325-314, 419-433. (résumé en allemand). — En se basant sur les sources byzantines (Doukas, Kritoboule, Laonikos, Phrantzès) il s'occupe en détail aussi du grand canon qu'un hongrois du nom d'Orban a construit en 1453 pour le sultan Mahomet II. (voir t. 27, p. 393 ss.)

5. Archéologie et art.

De par leur nature même les ouvrages des savants hongrois relatifs à ce sujet se divisent en deux groupes 1) l'archéologie de l'époque de la migration des peuples 2) l'art du peuple hongrois en liaison avec Byzance.

1. Les recherches archéologiques relatives à la Hongrie de l'époque de la migration des peuples ont également connu un nouvel élan au cours des dernières années (1). L'énumération de toutes les œuvres relatives à ce sujet dépasserait le cadre de cette chronique d'autant plus que les résultats des recherches qui s'y rapportent ne touche souvent qu'indirectement aux études byzantines (p. e. par l'intermédiaire de ce qui accompagne les trouvailles, c'est-à-dire des monnaies byzantines qui datent celles-ci). Nous avons précédemment cité l'œuvre de A. Alföldi sur la décadence du régime romain en Pannonie (voir *Histoire*), dont le IIe volume traite principalement de questions d'archéologie. Nous mentionnons encore les ouvrages suivants :

N. Fettich, *Népvándorláskori művészet Magyarországon* (L'art en Hongrie à l'époque de la migration des peuples) dans « Művészeti Lexikon » (Lexique de l'art) réd. par L. Éber, Budapest 1926. p. 553-560. — Court résumé sur la base des récentes découvertes.

(1) A consulter : F. Fettich, *Ueber die Erforschung der Völkerwanderungskunst in Ungarn*, Jahrbuch für prähistorische und ethnographische Kunst I (1926-27) 265-274, J. Strzygowski, *Die Völkerwanderungskunst im Bereiche der Karpathenländer*, Ungarische Jahrbücher 10 (1930) 35-52 ; cf. N. Fettich, Ungarische Jahrbücher 11 (1931) 122-129.

N. FETTICH, *Az avarkori müipar Magyarországon I. Fogazási ornamentika és ötvöseszközleletek = Das Kunstgewerbe der Avarenzeiten in Ungarn. I. Zahnschnittornamentik und Pressmodellfunde*, Archaeologia Hungarica I. Budapest 1926, 66 p. 7 planches. — Touche aussi à des objets de style byzantin (1).

(1) Nous mentionnons encore parmi les ouvrages de l'auteur : *Die Tierkampfszene in der Nomadenkunst*, Recueil-Kondakov, Prague 1926. p. 81-92 ; *Garnitures de fourreaux de sabres du temps des Avares, en Hongrie*, Aréthuse 1926. Avril 1-14. 6 planches ; *Ujabb fegyvertörténeti adatok a koraközépkori lovasnomádok magyarföldi hagyatékából = Beiträge zur Waffenkunde der ungarländischen Reiter-Nomaden aus dem Mittelalter*, Jahrbuch der Ungarischen Archaeologischen Gesellschaft II (1923-26), Budapest 1927. 166-171, 380-384. 4 planches ; *Sárkányábrázolások a magyarországi népvándorláskori emlékanyagban = Drachendarstellungen im ungarländischen Denkmalmaterial der Völkerwanderungszeit*, Archaeologiai Értesitö 40 (1925-26) 157-172, 317-326 ; *A tápiószentmártoni aranyszarvas = Der Goldhirsch von Tápiószentmárton*, Archaeologiai Ertesitö 41 (1927) 138-145, 312-318 ; *A zöldhalompusztai szkita lelet = La trouvaille scythe de Zöldhalompuszta près de Miskolc, Hongrie*, Archaeologia Hungarica III. Budapest 1928. 46 p. ; *Eine gotische Silberschnalle im ungarischen Nationalmuseum*, Seminarium Kondakovianum 2 (1928) 105-111. 3 planches ; *Oentött phalerák a lovasnomádok magyarországi régészeti hagyatékában = Gegossene Bronzphalerae im archaeologischen Nachlass der Reiternomaden von Ungarn*, Archaeologiai Értesitö 42 (1928) 114-127, 317-321 ; *Das Tiermotiv der Parierstange des Schwertes aus Aldoboly*, Praehistorische Zeitschrift 19 (1928) 144-152 ; *Az aldobolyi kard koráról = Ueber die Zeitstellung des Schwertes von Aldoboly*, Emlékkönyv a székely nemzeti muzeum ötvenéves jubileumára, Sepsiszentgyörgy 1929, p. 351-365. ; *Adatok az ösgerman állatornamentumok II. stilusának eredetkérdéséhez = Beiträge zum Entstehungsproblem des altgermanischen II. Stiles*, Archaeologiai Értesitö 43 (1929) 68-110., 328-358. ; *Bronzeguss und Nomandenkunst auf Grund der ungarländischen Denkmäler*, mit einem Anhang von L. BARTUCZ, *Ueber die anthropologischen Ergebnisse der Ausgrabungen von Mosonszentjános, Ungarn*, Prag 1929. 96 p., *Ueber die ungarländischen Beziehungen der Funde von Ksp. Perniö, Tyynelä, Südwestfinnland*, Eurasia Septentrionalis Antiqua 5 (1930) 52-73 ; *Neue Grabfunde von Regöly, Kom. Tolna, Ungarn aus der Völkerwanderungszeit*, Jahrbuch für prähistorische und ethnographische Kunst, 1930, pp. 77-79, 2 planches ; *Der Schildbuckel von Herpály. Sein nordischer Kunstkreis und seine pontischen Beziehungen*, Acta Archaeologica I. 3. Koebenhaven 1930, p. 221-262. 10 planches ; *Bestand der skythischen Altertümer Ungarns*, dans M. Rostowzew, Skythien und der Bosporus I. Berlin 1931, p. 494-529, avec une carte géographique des fouilles et un index ; (avec GY. RHÈ) *Jutas und O szöllös. Zwei Gräberfelder aus der Völkerwanderungszeit in Ungarn. Mit einem anthropologischen Anhang von L. BARTUCZ*, Prag 1931. 90 p.

Z. Takács, *Kinai-hunn kapcsolatok. Ujabb adalékok = Chinesisch- hunnische Zusammenhänge. Neue Beiträge*, Archaeologiai Értesitö 41 (1927) 146-155., 319-324. — L'auteur attribue aux Alains qui sont venus selon lui avec les Huns sur le territoire hongrois une partie des trouvailles archéologiques du « style de Keszthely » qui montrent une influence irano-hellénique. (1)

L.Jankó, *A pápai awarkori sirleletek* (Les trouvailles funéraires de l'époque des Avares à Papa), Archeologiai Értesitö 44 (1930) 124-141., 286-287, (résumé en allemand). — Constate l'influence de Byzance dans les trouvailles datant des Avares du VIIe siècle.

G. Fehér, *Pametnicitě na prablgarskata kultura = Denkmäler der Kultur der Urbulgaren*, Izvestija na Blgarskija Archeologičeski Institut 3 (1925) 1-90 (résumé en allemand). — L'auteur fait connaître les vestiges relatifs à ceci, c'est-à-dire les fortifications des retranchements, les palais des khans bulgares et les inscriptions funéraires de langue grecque. Il réédite une grande partie de ces dernières.

A. Protič - R. Popov -G. Fehér - G. Kazarov, *Madarskijat konnik* (Le cavalier de Madara), Sofia 1925. 38 p. — Exposé provisoire, dans un but de vulgarisation.

G. Fehér, *Die Inschrift des Reiterreliefs von Madara*, Sofia 1928. 144 p. = *Nadpist na Madarskija konnik*, Sofia 1928. 144 p. 30 illustrations et une planche ; cf. *Byzantion* V, p. 521.

G. Fehér, *Ešmedeme, Kišin, Kanar prablgarski dumi v nadpisa na Madarskija Konnik* (Ešmedeme,Kišin, Kanar mots du bulgare primitif dans l'inscription du cavalier de Madara), Sbornik Boris

(1) Nous mentionnons encore parmi les ouvrages de l'auteur : *Mittelasiastische Spätantike und « Keszthelykultur »*, Jahrbuch der ostasiatischen Kunst 1925. p.60-68 ; *Chinesisch-hunnische Kunstformen*,Bulletin de l'InstitutArchéologique Bulgare 3(1925) 194-229 ; *Gandhara-emlékek a Hopp Ferenc-keletázsiai müveszeti muzeumban. Gandharastilus és « Keszthelystilus » = Werke der Gandhara-Kunst im Franz Hopp-Museum für ostasiatische Kunst. Gandharastil und « Keszthelystil »*, Archeologiai Ertesitö 42 (1928) 128-154, 322-324 (résumé en allemand) ; *From Northern China to the Danube*, Ostasiatische Zeitschrift 6 (1930) 278-280.

Djakovič, Sofia 1927. p. 273-294. (résumé en français). — Partie du grand ouvrage précédent ; cf. *Byzantion* V, p. 530.

G. Fehér, *A madarai lovas-szikladombormü és östörténeti vonatkozásai* (Le bas-relief du cavalier de Madara et ses rapports avec la préhistoire), Ethnographia 38 (1927) 16-29 (résumé en allemand). = *Madarskijat konnik. Pogrebalii običai na prablgaritě*, Izvestija na Narodnija Etnografski Muzej v Sofija 6 (1926) 81-106. — L'auteur explique certaines parties du bas-relief de Madara du khan bulgare Krum par des analogies tirées des habitudes des peuples turcs.

G. Fehér, *Le titre des khans bulgares d'après l'inscription du cavalier de Madara*, L'art byzantin chez les Slaves. Les Balkans, Premier recueil dédié à la mémoire de Th. Uspenskij, Paris 1930. p. 3-8. — L'auteur prouve que l'expression ἐκ θεοῦ εἰσθεσάμενος ἄρχων θεόϊσος « khan institué par Dieu, semblable à Dieu »(?)qu'on rencontre selon les recherches de l'auteur dans l'inscription du bas-relief de Madara correspond entièrement au titre du khan turc tel qu'il est connu par les inscriptions de l'Orkhon.

G. Supka, *Zur Herkunft der Tierschale von Nagy Szent Miklós*, Studien zur Kunst des Ostens. Josef Strzygowsky zum sechzigsten Geburtstage von seinen Freunden und Schülern, Wien 1923, p. 251-254. — L'auteur prétend que le trésor est le produit de la culture de l'Asie centrale et le date du IVe siècle après J. C.

H. Schaeder, *Zur Beschriftung des Schatzfundes von Nagy-Szent- Miklós*, Ungarische Jahrbücher 5 (1925) 447-454. — Remarques critiques sur la tentative d'explication de G. Supka.

H. Mötefindt. *Der Schatzfund von Nagy-Szent-Miklós, Komitat Torontál, Ungarn*, Ungarische Jahrbücher 5 (1925) 364-391. — L'auteur arrive à démontrer que le trésor est composé de pièces d'époques et d'origines différentes. En se basant sur l'examen de la forme des deux coupes il prétend qu'elles datent du XIIe siècle et il en déduit que le trésor n'a pas pu être enterré avant le XIIe siècle.

S . Mladenov, *Zur Erklärung der sogenannten Buela-Inschrift des Goldschatzes von Nagy-Szent-Miklós*, Ungarische Jahrbücher 7 (1927) 331-337. — Comme on le sait, la première tentative sé-

rieuse d'explication de l'inscription en caractères grecs émane de W. THOMSEN (*Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós*, Koebenhavn. 1917). Dans son ouvrage qui a paru également en bulgare, dans le *Godišnik* du Musée National de Sofia (1922-1925. p. 375 ss.) Mladenov s'écarte de l'explication de Thomsen et donne un nouveau sens à l'inscription qu'il faut traduire selon lui comme suit : « Le Zoapan Bouila a gravé la lutte, le Zoapan Boutaoul a gravé la croix intérieure ».

2. En ce qui concerne les rapports artistiques entre la Hongrie et Byzance à l'époque des Arpad il manque encore dans ce domaine des recherches systématiques de détail et celles-ci d'ailleurs sont encore en butte à de grandes difficultés du fait qu'il nous reste très peu de vestiges de l'art hongrois du XIe siècle,alors que c'est celui-ci qui entre avant tout en considération lorsqu'il s'agit de l'influence byzantine.

T. GEREVICH, *A régi magyar müvészet európai helyzete*, Minerva 4 (1923) 98-122.=*Von der älteren ungarischen Kunst*,Ungarische Jahrbücher 5 (1925) 147-176. — Selon l'auteur, il ne faut pas exagérer l'influence byzantine que l'on peut constater sur les œuvres d'orfèvrerie, les peintures murales et les sculptures monumentales. Selon son opinion, l'influence byzantine est en grande partie parvenue en Hongrie par l'intermédiaire de l'Italie.

K. DIVALD, *Magyar müvészettörténet* (Histoire de l'art hongrois), Budapest 1927. 184 p. 12 planches.

K. DIVALD, *Magyarország müvészeti emlékei* (Les monuments artistiques de la Hongrie), Budapest, 1927. 256 p. 266 illustrations. — Dans ces deux ouvrages l'auteur accentue l'influence directe de l'art byzantin sur l'art hongrois à l'époque des Arpad.

A. PÉTER. *A magyar müvészet története.* (Histoire de l'art hongrois) I-II., Budapest 1930. 200+ 198 p. 204 illustrations. — L'auteur souligne la forte influence byzantine qui se remarque dans les arts plastiques et les arts décoratifs du début de l'époque des Arpad. Dans les fresques représentant Caïn et Abel de la partie inférieure de l'église de *Feldebrö*, datées selon lui de la deuxième moitié du XIe siècle et qu'il tient pour les plus anciennes peintures hongroises

conservées il voit la preuve de l'activité des peintres immigrants de Byzance. Il énumère les autres monuments de style byzantin et du fait que ceux-ci sont apparus dans les différentes régions de la Hongrie il déduit qu'il a existé un lien direct jusqu'au XIIe siècle entre l'art hongrois et l'art byzantin (1).

E. VARJU, *Szent István koporsoja* (Le cercueil de saint Étienne), Magyar Müvészet 6 (1930) 372-379. 5 illustrations. — L'auteur prouve que le sarcophage de style byzantin qui se trouve en possession du Musée National et qui provient des ruines de la basilique de Székesfehérvár, était le cercueil du roi de Hongrie saint Étienne († 1038).

K. DIVALD, *A magyar iparmüvészet története.* (L'histoire des arts décoratifs en Hongrie), Budapest 1929. 268 p. 16 planches, 41 illustrations. — S'occupe aussi des monuments d'origine byzantine, relatifs à ce sujet, où l'on trouve une influence byzantine (la sainte couronne hongroise, la couronne de Constantin le Monomaque, etc.).

E. VARJU, *A Szent Korona* (La sainte couronne), Archéologiai Értesitö 39 (1920-22) 56-70. — L'auteur rend compte de l'examen qu'il a opéré sur la sainte couronne hongroise à l'occasion du couronnement de l'an 1916. Des conclusions sont les suivantes : La couronne se compose de deux parties, la partie inférieure est une couronne byzantine ouverte que l'empereur byzantin, Michel Doukas envoya au roi de Hongrie Géza I,tandis que la partie supérieure est une couronne fermée identique à celle que, selon les sources, le pape Sylvestre II envoya au roi Saint-Étienne. Selon toute probabilité, c'est Géza I qui a réuni les deux couronnes. L'examen montre que pour les réunir on a coupé les cercles de la couronne supérieure.

O. FALKE, *A szent korona = Die Stephanskrone,* Archeologiai Értesitö 43 (1929) 125-133, 358-362. — En ce qui concerne les deux parties de la couronne, l'auteur arrive aux conclusions suivantes :

(1) Il faut mentionner que l'ouvrage de L. GÁL, *L'architecture religieuse en Hongrie du XIe au XIIIe siècles.* Paris 1929. XV, 300 p. ne peut pas être considéré au point de vue de l'influence byzantine car l'auteur ne traite pas entièrement le sujet indiqué dans le titre.

d'après les émaux qui se trouvent sur la partie inférieure, celle-ci est assurément un travail byzantin des environs de 1075, quant à la partie supérieure, le style et la technique des neuf émaux témoignent que c'est là de l'art des émaux des environs de l'an 1000. De cette façon il n'est pas possible de mettre en doute que la couronne supérieure soit un cadeau du pape Sylvestre à saint Étienne.

Z. Oroszlán, *Konstantinos Monomachos koronájához* (Au sujet de la couronne de Constantin Monomaque), Archeologiai Értesitö 39 (1920-22) 103. — L'auteur attire l'attention sur le fait que le Musée Victoria et Albert de Londres est entré en possession de la huitième plaque d'émail de la couronne de Constantin Monomaque qui se trouve au Musée National de Budapest et que celle-ci représente une danseuse comme deux des autres plaques qui sont à Budapest. — Il faut remarquer que — selon nos informations — à l'occasion de l'exposition byzantine de Paris (1931) les spécialistes ont constaté que la plaque de Londres bien qu'elle soit apparentée à celles de Budapest n'appartient pas à la couronne de Constantin Monomaque.

Gy. Rhé, *A veszprémi székesegyház régi kövei* (Les anciennes pierres de la cathédrale de Veszprém), Archeologiai Értesitö 42 (1928) 231-234, 352. (résumé en allemand).—Parmi les anciennes pierres de la cathédrale quelques fragments datent d'une époque antérieure au style romain et montrent un style byzantin mélangé d'éléments orientaux.

O. Szönyi, *A feldebröi alsó és felsö templom* (L'église inférieure et supérieure de Feldebrö), Egri Egyházmegyei Közlöny 57 (1925) 153-157. — Compte rendu des fouilles de l'an 1925.

K. Lux, Ó-*keresztény bazilika Magyarországon* (Basilique ancienne chrétienne en Hongrie), Magyar Müvészet I (1925) 208-215. 4 planches. — Description de la basilique de *Feldebrö* sur la base des dernières fouilles.

E. Mihályi, *Pannonhalma*, Magyar Müvészet 4 (1928) 1-59. — Description des monuments et des trésors de l'abbaye bénédictine fondée par saint Étienne au début du XIe siècle. Quant au célèbre manteau de style byzantin de l'an 1031, l'auteur arrive à démontrer

qu'il était le modèle du manteau royal porté à l'occasion du couronnement.

O. Szönyi, *A bihar-remetei falfestmények* (Les peintures murales de Bihar-Remete), Archeologiai Értesitö 42 (1928) 234-237, 352 (résumé en allemand). — On a découvert dans l'église du village de *Remete* (département de Bihar) des peintures murales byzantines et des inscriptions grecques que l'auteur tient pour les œuvres d'un peintre grec du XV-XVIe siècle.

J. Balogh, *A magyarországi Szent-György ábrázolások forrásai* (Die Quellen der ungarischen St. Georgsdarstellungen), Archaeologiai Értesitö 43 (1929) 134-155 ; 362-365. (résumé en allemand). — Mlle Balogh souligne l'influence du type byzantin sur la figure qui se rencontre sur le sceau du chapitre de *Csanád* (1e moitié du XIIIe siècle), mais de l'autre part elle nie la provenance byzantine d'une fresque de l'église de *Ják* (2e moitié du XIIIe siècle) qui représente également saint Georges.

***

Nous mentionnons enfin qu'à l'exposition byzantine de Paris (1931) étaient présentés quatre plaques d'or du X-XIe siècle trouvées tout récemment à Veszprém (voir *Catalogue* N° 346). Les plaques représentent des images des saints byzantins avec des inscriptions grecques et proviennent probablement de l'ancien monastère des religieuses grecques de Veszprémvölgy qui est connu par la lettre de fondation de saint Étienne mentionnée plus haut. La trouvaille sera publiée bientôt.

Budapest, le 1er août 1931. Jules Moravcsik.

ROUMANIE

1. — Histoire.

N. Iorga, *Notes de diplomatique roumaine, Acad. Roum., Mém. de la Sect. hist.*, XVII, Bucarest, 1930, 114-141. Dans cette étude, l'auteur passe en revue la série complète des documents roumains, en fixant pour la première fois dans une remarquable synthèse

le caractère de la diplomatique roumaine. Elle a été en Valachie une création propre, malgré la forme slave qu'elle adopta à ses débuts ; en Moldavie, elle se ressent de l'influence des diplômes de la Hongrie.

N. Iorga, *Le protestantisme roumain*, conférence donnée à la Faculté de théologie protestante de Paris, *Revue historique du Sud-Est européen*, 7 (1930), 65-78. C'est un exposé méthodique et sûr concernant les circonstances dans lesquelles cette doctrine s'est propagée à différentes reprises parmi les Roumains.

N. Iorga, *Noua cronică germană a lui Ștefan-cel-Mare descoperită de Olgierd Gorka* (La nouvelle chronique allemande d'Étienne le Grand découverte par Olgierd Gorka), dans le *Buletinul comisiei istorice a Romaniei*, 9 (1930), Bucuresti, 187-195. Il s'agit de la découverte récemment faite par le savant polonais à la Staatsbibliothek de Munich : *Dy Cronycke des Stephan Vayvoda aus der Wallachay*. La chronique fut écrite entre 1495-1504 et présente une importance exceptionnelle par les données nouvelles qu'elle contient sur le règne du grand Voévode moldave. En analysant sommairement les pages de cette chronique d'après des photographies, M. Jorga est d'avis qu'on a affaire à une traduction, l'original ayant été rédigé en slavon ou même en roumain.

Marcel Emerit, *Sur la condition des esclaves dans l'ancienne Roumanie, Revue hist. du Sud-Est européen*, 7 (1930), 129-133. En relevant l'importance d'un sujet qui n'a tenté personne jusqu'à ce jour, l'auteur présente quelques observations suggestives à propos de l'origine et du caractère de cette institution.

G. Murnu, *Românii medievali in Epir* (Les Roumains du momoyen-âge en Épire), *Revista Aromuneasca*, 1 (1929), 5-8. Cet article met au jour un fragment du rapport adressé par l'évêque de Bouthroton au synode « de toute la Bulgarie », à la tête duquel se trouvait le célèbre Démètre Chomatianos. Le rapport a été trouvé parmi les écrits de Chomatianos conservés à la Bibliothèque de l'État de Munich, et il prouve l'existence des Vlaques en Épire dans la première moitié du XIIIe siècle.

P. P. Panaitescu, *Les relations bulgaro-roumaines au moyen-âge, Revista Aromuneasca*, 1 (1929), 9-31, réfutation des opinions ex-

primées par M. P. Mutafčiev (L'Annuaire de l'Université de Sofia, 1929) sur la situation des Bulgares et des Roumains pendant le moyen âge.

N. BĂNESCU, *Vechi legături ale țărilor noastre cu Genovezii* (Anciennes relations de nos pays avec les Gênois), Extrait des Mélanges « Inchinare lui N. Iorga », Cluj 1931. L'auteur présente une série d'actes inédits tirés des Archives de Gênes (« Officium Provisionis Romanie » et « Massaria Caffe ») et montre combien étaient actives les relations des pays roumains — particulièrement de la Moldavie — et des Gênois, entre 1442-1475.

Gh. I. BRĂTIANU, *Originile stemelor Moldovii si Tării-Românesti* (Les origines des armes de la Moldavie et de la Valachie), *Revista istorică română*, 1 (1931), 50-62. Les armes des pays roumains ont été à l'origine une imitation des armes hongroises, et cela s'expliquerait par les relations politiques des voévodes roumaines au XIVe siècle.

2. Littérature et philologie.

P. P. PANAITESCU, *La littérature slavo-roumaine (XVe-XVIIe siècles) et son importance pour l'histoire des littératures slaves*, Prague 1931. Dans cette communication, lue au congrès de philologie slave réuni à Prague en 1929, l'auteur passe en revue les domaines de l'influence slave sur la littérature roumaine. Il établit que l'introduction du slavon chez les Roumains a pu avoir lieu aux Xe-XIe siècles, — époque à laquelle l'existence des petits états slavo-roumains est attestée au Nord du Danube.

MARCEL EMERIT, *L'origine du mot « vecin » (= paysan à liberté limitée)*, *Revue historique du Sud-Est européen*, 7 (1930), 203-207. Le terme employé dans les documents moldaves et correspondant à celui de « rumân » des documents de Valachie dérive, d'après l'auteur, du slave *vece*.

V. GRECU, *Manualul de pictură al lui Dionisie din Furnà în românește* (Le Manuel de Denys de Fourna en roumain), *Codrul Cosminului*, 7 (1931), 51-59. L'auteur, connu par ses études antérieures

sur les versions roumaines du Manuel de la Peinture, découvre cette fois un manuscrit qui contient la traduction directe de cette *Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*. Elle a été faite en 1805, par le moine Macaire.

D. Russo. *O scrisoare a lui Evghenie Vulgaris tradusă în l. română* (Une lettre d'Eugène Boulgaris traduite en roumain), *Revista istorică română*, 1 (1931), 7-31. Il s'agit de la lettre du savant théologien grec adressée à Jean Zanetti, en réponse à l'ouvrage de celui-ci intitulé : « Réfutation du traité d'Ocellus de la nature de l'Univers », paru à Vienne en 1787. Traduite ensuite en roumain, par P. Stamatiadi, professeur à Iasi, la lettre a été considérée par quelques savants roumains mal informés comme l'œuvre originale d'un penseur. M. Russo prouve maintenant qu'on a affaire à une simple traduction, le fond philosophique appartenant tout entier au célèbre Boulgaris.

3. — Droit.

St. Berechet, *Pravilniceasca condică* (*Συνταγμάτιον νομικὸν* de Valachie, 1780), Chişinau 1930, xvi-191 pages in-12. L'auteur ouvre par cette législation la série de la collection des monuments du droit roumain qu'il se propose de rééditer, afin de mettre à la portée du grand public les codes devenus si rares aujourd'hui. Le texte grec est suivi d'une traduction en roumain et précédé d'une introduction qui éclaircit l'origine et les sources de la législation d'Alexandre Ipsilanti.

J. C. Filitti, *Cu privire la câteva chestiuni de drept vechi românesc* (A propos de quelques questions de l'ancien droit roumain), Bucuresti 1930, 20 pages. L'auteur, connu par ses solides études concernant l'état social du peuple roumain, présente dans cette brochure quelques observations critiques sur les travaux de Dinu C. Arion : « Le nomos georgicos et le régime de la terre dans l'ancien droit roumain », Paris, 1929, et « Les chrysobulles de Mircea-le-Vieux » (en roum.), Bucarest 1930.

G. D. Triantaphyllopoulos, *Sur les sources du Code Callimaque, Revista istorică română*, 1 (1931), 32-49. C'est une remarquable

étude sur les origines du code moldave. Après un minutieux examen de ce code, l'auteur arrive à la conclusion que ses rédacteurs n'ont pas puisé le droit romain directement aux sources byzantines et aux Basiliques, mais qu'ils ont tiré du code autrichien les huit dixièmes environ du code moldave.Si Callimaque ne le dit pas dans son introduction, c'est qu'il a voulu dissimuler sa méthode, parce qu'on aurait admis difficilement un code inspiré par des législations étrangères.

4. — Art.

Sc. LAMBRINO, *Empereur pré-byzantin figuré sur une coupe en terre cuite, Revista ist. română*, 1 (1931), 63-74. Un fragment de vase, trouvé par l'auteur à Histria et daté du commencement du ve siècle, présente à l'intérieur un décor estampé assez intéressant. Trois personnages y figurent, dont le plus important se tient debout, au milieu du groupe ; il porte le costume militaire romain et tient dans la main gauche le globe, en s'appuyant de la droite sur un sceptre. De chaque côté se trouvent deux têtes de jeunes gens (de face). Ce serait, de l'avis de l'auteur, la représentation d'un empereur entre ses fils, — un spécimen de l'art qui fait la transition entre Rome et Byzance.

C. PETRANU, *Monumentele istorice ale judetului Bihor. I. Bisericile de lemn.* (Les monuments hitoriques du département de Bihor. I. Les églises en bois), Sibilu 1931, 64 pp. 8°, avec 124 planches et un résumé en anglais. Après la publication des monuments religieux du département d'Arad, l'auteur commence par ce volume la série de ceux de Bihor, le plus étendu département de Transylvanie. Ce sont d'abord les églises en bois qui sont présentées dans tous leurs détails caractéristiques. La ressemblance des peintures qui décorent ces églises prouve qu'elles sont dues aux mêmes peintres ambulants. Les icones relativement récentes n'ont pas de valeur artistique.

Cluj. N. BĂNESCU.

UNE EXPOSITION D'ART BYZANTIN A PARIS.

Cette exposition, qui a eu lieu du 28 Mai au 9 Juillet 1931 au Musée des Arts décoratifs, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, a obtenu le plus vif succès. Elle a permis à une foule de visiteurs d'admirer tout un monde peu connu de formes et de couleurs, un ensemble prodigieux d'une richesse fabuleuse. Jamais jusqu'ici on n'avait réuni en si grand nombre les œuvres d'art que produisirent les ateliers de Byzance et des pays soumis à sa culture. L'Europe et l'Amérique, dans un même élan d'admiration, avaient mis en commun, pour quelques semaines, leurs trésors. On en trouvera la liste dans le Catalogue publié à cette occasion.(1) En reproduisant ici la Préface de M. Charles Diehl et l'Introduction de M. Jean Ebersolt, placées en tête de ce Catalogue, ceux des lecteurs de *Byzantion*, qui n'ont pu visiter l'Exposition, apprécieront la portée et la valeur de cette manifestation internationale, qui aura certainement amené de nouveaux adeptes aux études byzantines.

Préface.

L'exposition internationale d'art byzantin qui s'ouvre au Pavillon de Marsan est, je crois bien, la première de cette sorte qui ait été jusqu'ici organisée. Et peut-être surprendra-t-elle quelques personnes, insuffisamment dégagées encore des préjugés qui si longtemps ont eu cours sur l'art byzantin. On a répété bien des fois, on répète parfois encore que cet art fut un art immobile, monotone — on dit volontiers hiératique — un art qui, aux yeux des juges les plus indulgents même, se serait borné tout au plus à reproduire indéfiniment pendant mille ans les créations de quelques artistes de génie. En fait, la vérité est tout autre. L'art byzantin a été un art vivant et, comme tout organisme vivant, il a, au cours de son existence millénaire, évolué ; il s'est transformé, il a connu,

(1) *Exposition internationale d'art byzantin. Musée des Arts décoratifs*, 107 rue de Rivoli, Paris. In-12, 187 pages, 24 planches hors texte.

comme tout art, des époques d'éclatante magnificence, et, après des périodes de décadence, des renaissances merveilleuses et inattendues. L'art du VIe siècle, celui de Sainte-Sophie de Constantinople et de Saint-Vital de Ravenne, qui fut, comme on l'a dit, le premier âge d'or de l'art byzantin,diffère profondément de l'art du XIe et du XIIe siècle, qui marque un second âge d'or, et tous deux ne ressemblent guère aux ouvrages du XIVe et du XVe siècle, où apparaît, dans les mosaïques de Kahrié-djami ou dans les fresques de Mistra, un art tout renouvelé, comparable à ce que nous ont légué de plus beau les primitifs italiens du Trecento. Et s'il est vrai que cet art byzantin s'est mis le plus souvent au service de l'Église et qu'il en a reçu nécessairement une forte empreinte religieuse, pourtant on ne saurait oublier qu'à côté de cet art religieux il y a eu à Byzance un art profane, travaillant pour les empereurs et pour les grands seigneurs, et que cet art, moins connu sans doute, n'en a pas moins laissé des œuvres intéressantes, souvent pittoresques, et parfois remarquables.

Cela seul suffirait à montrer l'intérêt qu'offre l'art byzantin. Autre chose atteste son importance. Pendant une grande partie du moyen age, cet art a été vraiment, comme on l'a dit, l'art régulateur de l'Europe ; jusqu'au XIIe siècle en Occident, bien plus tard encore dans le monde oriental, son influence a été puissante. Tous ceux qui ont alors voulu construire des églises et les décorer magnifiquement, princes russes du XIe siècle ou tsars serbes du XIVe, abbés du Mont Cassin, doges de Venise ou rois normands de Sicile, ont demandé à Byzance des architectes pour bâtir leurs sanctuaires, des mosaïstes ou des peintres pour en parer les murailles, et c'est à Constantinople qu'ils ont commandé les portes de bronze niellées d'argent, les orfèvreries précieuses, les retables aux émaux éblouissants, qui devaient assurer pour l'éternité la splendeur et la gloire de leurs fondations. Tout ce que le moyen age a connu en fait de luxe précieux et raffiné, les belles étoffes de soie aux couleurs éclatantes tout historiées de broderies d'or, les brocarts étincelants, les orfèvreries admirables, les bijoux chatoyants de perles et de pierreries, les coffrets d'ivoire aux sculptures délicates, les manuscrits aux miniatures splendides, les reliquaires aux émaux cloisonnés d'or, tout cela pendant des siècles est venu de l'Orient byzantin, et le moyen age tout entier, au moins jusqu'au XIIe siècle, a re-

gardé vers Constantinople comme vers une ville unique et merveilleuse, entrevue dans un flamboiement d'or.

***

Et déjà on peut imaginer ce que fut cet art byzantin. Un art de luxe, épris de splendeur et de magnificence ; un art savant aussi, travaillant selon des techniques compliquées et rares, dont l'introduction qui suit cette préface explique fort heureusement les procédés. Un art aussi où se rencontrent et se combinent des influences et des qualités très diverses : le souvenir jamais oublié de la Grèce antique, auquel l'art byzantin a dû le goût des belles ordonnances, de la noblesse, de la sobriété, du haut idéalisme qu'on trouve en quelques-unes de ses créations, et l'action profonde de la tradition orientale, qui lui a donné ce tour réaliste, parfois vigoureux et dramatique, qui s'oppose si fortement aux grâces et au pittoresque hellénistiques, et surtout cet amour et ce sens de la couleur, qui est un des traits les plus caractéristiques de l'art byzantin. Durant toute sa longue existence, ce dualisme a dominé cet art et en a fait l'originalité ; et selon que l'une ou l'autre de ces influences a été plus puissante, cet art a pris des aspects nouveaux. Mais en tout cas, à toutes les époques il a produit des œuvres intéressantes, souvent remarquables, et parmi elles quelques chefs-d'œuvre. C'est ce que montrera, je l'espère, l'Exposition internationale d'art byzantin.

***

Assurément, cette Exposition ne se flatte point d'offrir une image absolument complète de ce que fut l'art byzantin. On ne peut transporter à Paris ni Sainte-Sophie de Constantinople, ni Saint-Marc de Venise, ni ces petites églises charmantes qu'on rencontre à Stamboul ou à Salonique, à Athènes ou à Mistra. On ne peut détacher des murailles, pour les exposer ici, ces belles décorations de mosaïques, ces longs cycles de fresques qui parent d'une singulière magnificence l'intérieur des édifices byzantins. On s'est efforcé toutefois de donner aux visiteurs de l'Exposition quelque idée de cette architecture savante et de ces somptueuses décorations. Et non point seulement par des photographies qui, si belles qu'elles soient, n'expriment qu'insuffisamment la beauté ou le charme de l'original, mais

par de fidèles copies en couleur qui mettront sous les yeux, pour citer quelques exemples seulement, les mosaïques de Saint-Georges ou de Saint-Démétrius de Salonique, de Venise ou de Ravenne, ou celles qu'une découverte récente a rendues au jour sous les portiques de la mosquée des Ommayades à Damas, ou les fresques exquises qui, à Mistra, décorent les églises de la Peribleptos ou de la Pantanassa. Et la belle restauration que le talent de Prost à faite de Sainte-Sophie permettra d'apprécier dans toute sa magnificence savante cette *Grande Eglise*, qui est vraiment le chef-d'œuvre de l'art byzantin.

Mais surtout l'Exposition rassemble une collection incomparable des ouvrages originaux que cet art a produits. Évidemment, ici aussi, toutes nos espérances ne se sont pas réalisées. Ce n'est point chose aisée de faire sortir des sanctuaires vénérables qui les conservent des chefs-d'œuvre comme le reliquaire de Limbourg, des étoffes précieuses comme les tissus de Siegbourg ou de Bamberg. Il s'est trouvé quelques portes, sévèrement fermées, auxquelles nous avons eu le regret de frapper vainement. Mais, pour quelques chefs-d'œuvres qui manquent, combien d'autres sont rassemblés ici : ouvrages de cette sculpture byzantine, qui pose encore tant de problèmes ; ivoires délicatement ciselés, diptyques, coffrets, figures du Christ ou de la Vierge, triptyques, où l'étude de la nature s'allie « à certaines traditions de forme et de beauté que le moyen âge occidental a longtemps méconnues » ; riches orfèvreries, argenteries précieuses, comme ce fameux calice d'Antioche, qui est une des curiosités de cette Exposition, et qui, malgré les discussions dont il fut l'objet, demeure un chef-d'œuvre incontestable ; manuscrits enluminés, du VIe, du Xe, du XIVe siècle, dont plusieurs sont des merveilles ; icones où revit un des aspects de la peinture byzantine ; admirables tissus enfin, d'une richesse, d'une variété, d'une splendeur sans égales et qui étaient une des gloires de l'industrie byzantine. Ce serait paradoxe assurément de prétendre que, dans ces ouvrages, tout est de même qualité et de même valeur. Parmi tant de pièces rassemblées certaines se recommandent surtout à la curiosité scientifique ; mais beaucoup sont des œuvres d'art véritables, qui permettront, je l'espère, de mieux comprendre et de mieux juger un art qui fut grand.

Je ne voudrais point terminer cette préface sans remercier ceux dont le concours a permis d'organiser cette exposition. Et d'abord nos amis étrangers. Le gouvernement italien, avec une magnifique libéralité, a mis à notre disposition les chefs-d'œuvre de l'art byzantin que conservent en si grand nombre ses musées et ses églises. Le gouvernement hongrois, avec une égale bonne grâce, nous a offert quelques-uns des plus précieux trésors que possédent ses collections. Le Victoria and Albert Museum a consenti, avec une obligeance dont je sens tout le prix, à se priver momentanément pour nous de quelques-unes de ses merveilles. Et pareillement les musées d'Allemagne nous ont apporté le concours le plus aimable et le plus généreux. En Autriche, en Hollande, nous avons trouvé pour nous aider une semblable courtoisie, une complaisance infinie à nous offrir nombre de pièces intéressantes et rares. Nous devons beaucoup à la Grèce, pour qui l'histoire byzantine aussi bien est une page glorieuse de son histoire nationale, à la Belgique, à la Yougoslavie, à la Tchécoslovaquie, à l'Espagne. A tous ceux qui nous ont si largement, si généreusement, prêté leur concours, je tiens à dire notre profonde reconnaissance.

Nous le devons pareillement à nos amis de France. L'administration des Musées nationaux a laissé sortir des collections du Louvre et de Cluny tous les monuments d'art byzantin que nous lui avons demandés. L'administration de la Bibliothèque nationale, aussi bien pour les manuscrits qui y sont conservés — et tout le monde sait qu'il y a là des chefs-d'œuvre— que pour les richesses du Cabinet des médailles, a fait preuve à notre égard d'une semblable libéralité. Nous ne saurions remercier assez la Chambre de commerce de Lyon, qui nous a prêté de belles étoffes de son admirable Musée des tissus, et le chapitre de la cathédrale de Sens, qui nous a offert les richesses admirables de son trésor, et tous ceux en France qui, de près ou de loin, ont apporté quelque chose — ou beaucoup — pour aider au succès de l'Exposition.

Je me reprocherais de ne point remercier d'autres personnes encore. On m'a fait le grand honneur de m'offrir la présidence du Comité d'organisation de l'Exposition d'art byzantin. Or on sait quel est le rôle d'un président qui se respecte : c'est essentiellement de laisser travailler ses collaborateurs. Je tiens à remercier mes collaborateurs d'avoir travaillé avec un zèle et un dévouement infatigables. Si cette exposition a pu s'organiser, elle le doit, pour la part principale, à la Conservation du Musée des arts décoratifs, qui lui

donne l'hospitalité, à MM. Salles et Duthuit, qui n'ont épargné pour son succès ni leur temps, ni leur peine. Elle le doit aussi à notre ami M. Royall Tyler, dont l'intervention et l'influence ont aplani bien des difficultés, qui sans lui eussent été insurmontables,et procuré des concours qu'à peine nous osions espérer. Elle le doit à bien d'autres encore, que je m'excuse de ne pouvoir tous nommer ici. A tous s'adresse notre reconnaissance, et pour tous, j'en suis certain, le succès de l'Exposition pour laquelle ils ont si bien travaillé sera, comme pour moi, la meilleure des récompenses.

Paris Charles DIEHL

INTRODUCTION.

Le temps moderne, qui veut estimer à leur rang toutes les élites créatrices du passé, ressent un attrait de plus en plus vif pour les arts de l'Orient asiatique. Il y retrouve ce sens décoratif,ce goût dela couleur, qui sont un des traits caractéristiques de l'art contemporain. Il apprécie à leur juste valeur ces artistes, qui dans les régions où le soleil se lève, ont créé, des formules et des motifs, où la fantaisie et l'exubérance du style s'allient toujours au rayonnant éclat de la couleur.

Onze mai 330. Cette date marque dans l'histoire le début d'une période nouvelle. Constantin le Grand inaugure sa nouvelle capitale sur les rives du Bosphore et de la Corne d'or. Un art nouveau peut dès lors s'épanouir librement, avec l'appui du pouvoir suprême devenu chrétien. Les courants artistiques, venus des diverses provinces, confluent à Constantinople. Bientôt apparaissent les formes nouvelles de l'art qu'on appelle « byzantin » du nom de la « cité qui entre toutes les autres était souveraine »,selon l'expression de Geoffroi de Villehardouin. Si Constantinople devait être le principal foyer de l'art nouveau, il ne fut point le seul. Les populations orientales devenues chrétiennes font preuve, elles aussi, d'une fécondité extraordinaire, d'une puissante vitalité. Ainsi le mot « byzantin », terme commode et reçu, ne désigne pas seulement l'art qui s'est développé à Constantinople, mais aussi celui de toutes les populations de l'Orient chrétien au moyen âge : Grèce, Asie-Mineure, Arménie, Géorgie, Mésopotamie, Syrie, Palestine, Egypte, Bulgarie, Serbie, Roumanie, Russie. En Afrique du Nord et, surtout, en Italie cet art a laissé des preuves éclatantes de sa force d'expan-

sion. Il a été comme une langue commune parlée par des peuples divers, qui, suivant le génie secret de leur race, y ont exprimé des idées, des croyances, des dogmes, des aspirations semblables. Dans cette langue commune on distingue cependant différents dialectes, c'est-à-dire des écoles, qui ont eu chacune leur style, leur manière d'exprimer leur sentiment du beau. Cet art, qui s'est développé dans des milieux et des climats si divers, ne pouvait présenter une homogénéité absolue. Mais, sous cette diversité apparente, se cache une unité profonde, qui apparaît dans le choix des compositions et des motifs et dans l'emploi de techniques savantes et compliquées. Dans le vaste domaine des arts décoratifs les artistes de l'Orient chrétien ont laissé un ensemble d'œuvres remarquables, qui permettent d'apprécier leur habileté et même leur maîtrise dans les techniques les plus diverses.

***

La décoration architecturale. Les formes les plus caractéristiques de la nouvelle architecture sont l'arcade, la voûte et la coupole. A l'exception des basiliques, la coupole, qui monte hardiment vers le ciel, apparaît dans les types d'édifices les plus divers, où elle est soutenue par de savantes combinaisons d'équilibre et par d'habiles groupements de voûtes. La coupole est l'élément essentiel du chef-d'œuvre de l'architecture byzantine : Sainte-Sophie de Constantinople, qui fut édifiée de 532 à 537. Dans ce monument, qui résume l'idéal d'art que se proposait le style nouveau, se manifeste le goût de la décoration, qui demeurera une des préoccupations essentielles des artistes byzantins.

La décoration extérieure des édifices dépend des matériaux utilisés pour la construction. Dans certaines régions, la pierre est exclusivement employée. Ailleurs, les murs sont construits tout en briques, ou en briques et moellons alternés. De ces matériaux, les architectes ont tiré parti pour donner à leurs édifices un aspect pittoresque. Ils animent la monotonie des façades par l'opposition des matériaux de couleurs diverses : briques et pierres. Ils décorent les murs extérieurs de reliefs à figures, de plaques sculptées de motifs ornementaux. Le plus souvent, les murs sont décorés d'arcades aveugles et de niches. Des corniches et des moulures soulignent les grandes lignes de la structure. Des colonnettes élégantes soutiennent les arcades des fenêtres bilobées ou trilobées. La brique rouge est

disposée en combinaisons variées. Posée d'angle, elle souligne les corniches des toitures et les arcs des fenêtres et des coupoles. Sur les façades elle forme des dessins géométriques d'une grande variété. Elle se combine aussi avec des incrustations de marbre, des poteries émaillées, des carreaux de faïence vernissée. Par la diversité des matériaux employés, les constructeurs ont recherché des effets de polychromie, qui évoquent parfois la richesse de coloris des tapis orientaux.

Mais c'est à l'intérieur des édifices que les architectes ont surtout fait preuve de leurs qualités de décorateurs. Sur le sol se déploie le riche tapis des pavements multicolores. La partie inférieure des murailles est couverte de panneaux de marbre. Les colonnes soutiennent des chapiteaux dont les sculptures, ciselées comme des orfèvreries, font des jeux d'ombre et de lumière. Sainte-Sophie de Constantinople montre avec quelle fastueuse prodigalité ses murs ont été tapissés de marbre et comment ses architectes ont su fondre de façon harmonieuse des oppositions souvent très vives, mais toujours atténuées par la délicatesse des nuances.

Dans l'édifice aucune surface n'est neutre ; tout est tendu à l'effet décoratif. Au-dessus du revêtement de marbre se détachent, sur des fonds de bleu foncé ou d'or, les mosaïques, qui couvrent les parois et étagent jusqu'au sommet des voûtes et des coupoles les zones superposées de leurs multiples compositions. La mosaïque était une technique de luxe. La fresque, procédé plus économique, ne cessa d'être employée. Elle recouvre aussi les parois, les voûtes et les coupoles des édifices, où tout est en harmonie. Un mobilier luxueux achevait la décoration de ces intérieurs. Les objets d'art sculptés dans des matières de grand prix, les orfèvreries enrichies d'émaux et de pierres précieuses, les ouvrages en bronze, les tentures tissées d'or et de soie, les iconostases achevaient de composer un cadre magnifique. La recherche de la couleur, la passion du luxe le plus éclatant et le plus raffiné poussaient les artistes à employer les techniques les plus savantes et les matières les plus précieuses. Une esthétique nouvelle était née.

***

La peinture. La mosaïque est faite de petits cubes de pierres dures ou de pâtes de verre de diverses couleurs. Ces pâtes de verre pouvaient être recouvertes d'une mince couche d'or ou d'argent.

Tous ces cubes étaient collés sur les parements au moyen d'un ciment. Les tons obtenus par ces millions de petits cubes juxtaposés sont d'une intensité extraordinaire. Ils donnent parfois aux voûtes et aux coupoles un aspect métallique ; leurs tonalités chaudes et éclatantes font resplendir les parties hautes de l'édifice de reflets étranges. D'une technique plus raffinée, la fresque préfère aux contrastes et aux oppositions la gamme des nuances,les tons atténués. C'est une couverte mate et fine, qui laisse aux lignes leur pureté et exprime les détails les plus délicats. Mosaïstes et fresquistes ont décoré les édifices d'immenses cycles de scènes religieuses et de nombreuses images de saints. L'Orient chrétien avait trouvé une expression artistique de sa religion. Il fit aussi une large part à la peinture d'histoire, aux portraits, aux ensembles décoratifs où toute représentation d'être humain est absente. Les motifs les plus variés sont empruntés à la géométrie, à l'architecture, à la flore et à la faune. Grâce à ce vaste répertoire religieux et profane, les artistes ont créé une décoration de grand style,qui se retrouve dans toutes les branches des arts somptuaires.

La mosaïque ne fut pas employée seulement pour l'exécution des grandes décorations architecturales.Elle servit aussi à composer des petits tableaux, exécutés au moyen de cubes minuscules, enchâssés dans la cire. Ces mosaïques portatives sont d'une finesse incomparable. Les artistes peignent aussi des tableaux et des icones à l'encaustique. Plus répandues étaient les icones peintes sur bois. Elles étaient coloriées à la détrempe avec des couleurs broyées au jaune d'œuf. Les couleurs franches,dont les vives oppositions produisent des harmonies claires et joyeuses, étaient parfois rehaussées par des applications d'or en feuilles.

Les manuscrits étaient souvent de véritables objets d'art. Les feuillets en parchemin sont teints en pourpre ; le texte est écrit en lettres d'or ou d'argent ; les feuillets sont décorés d'ornements souvent très abondants et de nombreuses peintures à la gouache représentant les sujets les plus variés. La reliure est recouverte d'étoffes de soie ; ou bien, elle est enrichie de plaques d'ivoire sculpté ou de lames de métal précieux. Sur les pages lisses comme l'ivoire, les enlumineurs ont fait preuve d'une entente pénétrante du coloris. Les sujets s'enlèvent souvent sur des fonds vigoureux d'or et d'azur,comme dans la peinture monumentale,parfois sur des fonds polychromes. Les draperies claires des personnages sont rendues avec un modelé délicat et des tons nuancés. Les enlumineurs ne se

contentent pas des moyens propres à leur art. Il s'inspirent de l'ornementation des ouvrages sur métal.Les plis des vêtements sont indiqués par des hachures d'or. Les bordures des encadrements sont ornées d'imitations de perles et de pierres précieuses. Le décor végétal perd son aspect naturel et ressemble, lui aussi, à une joaillerie chatoyante. Cette minutie et cette précision s'observent aussi dans l'exécution des initiales, qui peuvent former de véritables petites scènes de genre. Le décor des titres et des têtes de chapitre avec leurs tons chauds, leurs couleurs claires et brillantes, rappelle souvent l'ornementation des beaux tissus orientaux. La symétrie la plus stricte domine toute la composition ; les combinaisons de lignes, qui sont en nombre infini, les motifs empruntés à la faune, à la géométrie et à la flore, sont le triomphe de ce décor.

***

*La sculpture.*Dans la statuaire se dessinent plus nettement encore les changements profonds, qui ont entraîné l'art en de nouvelles voies. L'inspiration naturaliste disparaît progressivement.La représentation plastique du corps humain perd de plus en plus son expression classique. Le ciseau du sculpteur se raidit visiblement sur les œuvres qui marquent la transition entre l'antiquité païenne et le christianisme victorieux. Des techniques nouvelles apparaissent, où les sculpteurs font preuve d'une habileté consommée. Le trépan perce la pierre ; les motifs s'enlèvent en clair sur un fond obscur. Dans la sculpture à jour, il sont presque entièrement isolés par le découpage de la pierre et ressemblent à une fine dentelle. Dans la sculpture champlevée, ils sont réservés sur un fond légèrement creusé, puis remplis de mastic sombre sur lequel les sujets s'enlèvent en clair. Toutefois, le modelage ne disparut pas. Ronde-bosse, demi-relief, méplat, tous ces procédés sont encore employés.Le marbre et la pierre sont encore modelés avec une grande virtuosité, mais dans un esprit opposé à celui de la sculpture gréco-romaine. Le modelé antique fait de plus en plus place à l'ornementation du bas-relief. Certaines œuvres sont encore remarquables par l'élégance des draperies, la finesse du modelé, la délicatesse des ciselures. Mais ce n'est plus la sculpture monumentale que l'amour de l'antiquité classique ne parvint pas à ressusciter. Les sculpteurs de l'Orient chrétien employaient, du moins, des techniques parfaitement adaptées à la décoration de leurs édifices.

Les chapiteaux, parfois même les fûts de colonne, les entablements, les chancels, les parapets, les ambons,les sarcophages sont couverts de figures et d'ornements, où les effets de couleur sont préférés le plus souvent aux effets de forme. On sculpte ainsi le calcaire, le porphyre, le vert antique, les marbres blancs, roses, noirs,tachetés, la sardonyx, le cristal de roche, dont la blancheur immaculée ou les couleurs vives et les reflets nuancés étaient avivés par les rayons éclatants du soleil d'Orient.

Des techniques semblables s'observent sur les ouvrages en bois sculpté. Panneaux de portes, iconostases, pièces du mobilier liturgique sont décorés d'une ornementation en relief ou ajourée. Des figures sont parfois sculptées avec un relief si accusé qu'elles donnent l'impression de statues.

Les ivoires montrent la persistance du relief sur les objets de petite dimension. Simples plaques sculptées, diptyques, triptyques, pyxides (boîtes circulaires destinées au pain eucharistique),coffrets, plats de reliure destinés aux évangéliaires, dans toutes ces séries on remarque quelques chefs-d'œuvre. Les compositions les plus variées, scènes de chasse, de batailles, d'hippodrome, épisodes mythologiques, sujets bibliques, les ivoiriers ont su les traduire souvent avec un accent de vie et de vérité et une habileté consommée dans l'art de grouper les figures. Certains personnages,par la fermeté du dessin, le relief bien accusé, l'expression grave et solennelle des visages, la justesse et la noblesse des attitudes, l'harmonie des draperies, montrent combien demeurait puissante l'influence de la sculpture antique.

La stéatite, cette pierre tendre de couleur verdâtre, fut sculptée comme les ivoires, à côté desquels elle peut prendre place. Par la finesse et l'élégance du travail, quelques pièces sont d'une réelle valeur d'art et achèvent de montrer l'activité et l'habileté de cette grande école de sculpteurs.

Les Byzantins connurent une grande variété de pierres fines : cornaline, saphir, calcédoine, améthyste, héliotrope, hématite, jaspe, albâtre, agate, lapis-lazuli, sardonyx, cristal de roche, onyx, ophite. Ils en firent des calices, des patènes, des vases, des coupes. En les appliquant sur les étoffes, ils font scintiller de mille feux les costumes d'apparat. Il les incrustent sur les objets d'orfèvrerie. Ils les taillent ou les gravent pour en faire des bijoux. Mais leurs camées et leurs intailles n'ont jamais atteint la précision et la délicatesse des gemmes grecques et romaines. La glyptique antique et sa finesse

aiguë disparaissent progressivement. Sur ces pierres précieuses, on grave ou on sculpte, le plus souvent sans précision ni vigueur, des scènes religieuses et profanes, surtout des personnages en buste ou en pied. Comme sur les monnaies, le relief est de moins en moins accentué.

*

Les arts du métal. Les orfèvres ont exécuté avec une maîtrise incontestable des œuvres très diverses. On sait par les textes qu'ils travaillaient au marteau des objets en métal précieux, représentant des animaux. Ils savaient aussi recouvrir de lames d'argent de grandes surfaces et des pièces monumentales, décorées de figures et d'ornement ciselés, et enrichies de nielle et de pierres précieuses : dôme (*ciborium*) surmontant la sainte table, autel, chancel, tribune de l'ambon, trônes, sièges, tables. Ces orfèvres ont ciselé aussi des disques, des plats, des vases, des bassins et des aiguières, des patènes et des calices, des plaques, des petites boîtes (*capsellae*), des reliquaires, des croix, des cadres et des nimbes d'icones, en or, en argent ou en argent doré. Le plus souvent, les figures et les motifs d'ornement sont exécutés au repoussé et repris ensuite au burin. On emploie aussi les rehauts d'or pour faire ressortir les figures, le niellé pour accentuer les détails. Les plaques de métal sont enrichies aussi d'une fine ornementation en filigrane, de gemmes et de pâtes de verre multicolores, qui sont enchâssées dans les cloisons de métal. Des fils de perles menues sont fixés au moyen de petits anneaux métalliques ; des émaux sont incrustés dans les plaques. Ici encore, cet art ne se contente plus de l'effet plastique, mais emploie la polychromie pour accentuer le relief des compositions. Les sculpteurs s'adressent aux orfèvres pour exécuter les montures des vases et des plats, taillés dans la pierre dure. Les orfèvres confectionnent aussi des croix pectorales, des médaillons, des fibules, des diadèmes souples et des couronnes rigides, des boucles d'oreilles, des bracelets, des colliers, des anneaux et des ustensiles divers. Tous ces objets de luxe s'effacent devant quelques pièces d'orfèvrerie, exécutées au repoussé et remarquables par la beauté solennelle de la composition et l'élégance harmonieuse des formes.

Les bronziers ont fabriqué aussi de nombreux objets destinés à la vie journalière : encensoirs, lampes, lustres (*polycandila*), ustensiles. On sait, par les sources littéraires, qu'ils connaissaient l'art de fon-

dre en ronde-bosse et de travailler au marteau des pièces représentant des animaux fantastiques ou réels. Mais ce sont les portes monumentales en bronze qui montrent le mieux la maîtrise de ces artistes. Ils ont su décorer de grands panneaux de figures et d'ornements finement modelés. Pourtant, comme les sculpteurs, ils tendaient à préférer la gravure au relief, le damasquinage au modelé. Sur la plaque de bronze les figures et les ornements étaient dessinés par des traits profondément gravés. Dans ces traits on insérait au marteau des lamelles d'argent.Des petites plaques d'argent niellé complétaient parfois ce fin réseau d'ornements damasquinés. Ici, la technique du bronzier était plus voisine de celle de l'orfèvre que de celle du sculpteur ou du fondeur.

***

Les arts du tissu. Les artisans de l'Orient chrétien, qui connaissaient la plupart des techniques de l'art textile, ont excellé aussi dans la fabrication des tissus. Les étoffes de luxe étaient disposées dans les édifices sous la forme de rideaux, de portières, de tentures. Elles servaient aussi à la célébration du service liturgique et étaient employées pour les costumes d'apparat et les vêtements civils et ecclésiastiques. Les sujets sont peints sur le tissu ; ou bien, ils sont tissés dans l'étoffe même, sur métier, par croisement de la chaîne et de la trame. Ils sont aussi brodés à l'aiguille. La broderie est exécutée en fils de couleurs variées ou en fils d'or et d'argent. L'or et l'argent traits, c'est-à-dire passés à la filière, étaient employés tels quels, ou bien ils étaient enroulés autour d'un fil de soie. Ces fils métalliques peuvent recouvrir presque entièrement la surface du fond préexistant, sur lequel on fixe parfois des perles menues, des pierres précieuses ou des verroteries.

Ces divers tissus sont décorés d'ornements très variés : sujets empruntés à l'iconographie chrétienne, scènes profanes. Mais la faune exotique de l'Orient et les animaux irréels forment le décor favori des étoffes de luxe. Comme couleur de fond, les artisans ont une prédilection marquée pour le bleu et pour la pourpre impériale avec ses différentes teintes (écarlate, rouge, violet). Les nuances délicates des fruits et des fleurs (pêche, abricot, rose), les couleurs intermédiaires, les demi-teintes, les tons vifs et chauds (bleu, blanc, citron, cognassier, brun, rouge, noir, vert) formaient une gamme riche et variée. Les tisserands savaient juxtaposer toutes ces couleurs

avec un goût souvent exquis sur les étoffes les plus fines, les tissus de soie. Les motifs se déploient souvent dans des cercles isolés ou tangents, dans des ovales et à l'intérieur d'un réseau de figures géométriques. Les personnages et les animaux stylisés s'affrontent, en des attitudes pleines de vigueur, de noblesse et de vérité. Les détails simplifiés à l'excès sont rendus parfois au moyen de procédés conventionnels. Ces artisans étaient préoccupés surtout de l'effet décoratif et de la richesse de la coloration.

***

Les arts du feu et de la terre. La couleur est également essentielle dans la technique de l'émail cloisonné, qui fut employée pour décorer l'orfèvrerie religieuse et civile (croix, reliquaires, reliures d'évangéliaires, retables, icones, patènes et calices, vases, couronnes, médaillons, bijoux). Sur la plaque d'or, qui recevra l'émail, l'artiste trace au burin une esquisse de la figure ou du motif. Ce dessin lui sert de guide pour poser les minces lamelles d'or qui, soudées sur la plaque, forment les cloisons entre lesquelles il dépose les pâtes vitreuses, mélangées d'oxydes métalliques. En variant le degré de la cuisson ou la nature de la composition chimique, les émailleurs obtenaient des tons différents. La surface des plaques, refroidies après la cuisson, était polie pour faire apparaître le dessin cloisonné et donner du brillant à l'émail. Ce dessin, d'une finesse extrême, dénote une maîtrise qui n'a sans doute jamais été égalée. Sur la surface brillante, éclairée par les reflets de l'or, se jouent des tons d'une transparence magnifique. Les émaux tantôt translucides, tantôt opaques, font ressembler certaines pièces à d'énormes pierres précieuses.

Ces artistes connaissaient aussi l'art de décorer les poteries et de les recouvrir avant la cuisson de couleurs contenant du verre pulvérisé. Par la cuisson ils obtenaient des pièces recouvertes d'un vernis translucide coloré. Le décor de cette céramique de luxe est souvent réduit, comme sur les émaux, à quelques thèmes. Les motifs étaient gravés à la pointe ou à la spatule dans la pâte fraîche, avant la cuisson ; ils sont aussi appliqués au pinceau ; le décor en relief était obtenu au moyen d'un moule creux. Les mêmes procédés (gravure, peinture, estampage) étaient aussi en usage pour les poteries non vernissées. Cette céramique colorée servait à la décoration des édifices, dont elle animait les parois de ses reflets cha-

toyants. Des plats, des vases de formes très variées ont été décorés au moyen de ces divers procédés.

Une autre spécialité, la verrerie, ne fut pas moins prospère. Les mosaïstes faisaient appel aux verriers pour la fabrication de leurs petits cubes. Les verroteries ou pâtes de verre coloré étaient employées par les orfèvres et les bijoutiers, qui les enchâssaient dans de fines cloisons de métal. Les verriers faisaient aussi des coupes, des vases, des patènes, des calices de formes variées, et les décoraient d'ornements ou de figures en relief ou en creux. Ici encore, ils recherchaient des effets de couleur. Le verre n'était pas toujours incolore ; il était parfois vert clair, lie de vin, pourpre. Comme l'écrivait dans une épigramme un contemporain, Jean le Géomètre, ces objets d'art « traversés par les rayons du soleil, brillaient comme un miroir et projetaient des reflets rouges semblables à des flammes ».

***

Ainsi, ces œuvres se distinguent par la charme de la couleur et l'habileté dans l'emploi des techniques les plus savantes et les plus compliquées. Dans toutes les branches des arts décoratifs ces artistes ont laissé quelques œuvres de maîtrise véritable. De l'Antiquité, ils avaient reçu ce sens de la mesure, ce sentiment de réserve, d'élégance, de noblesse, cet accent d'idéalisme, qui donnent une valeur inestimable à beaucoup de leurs œuvres. A l'Orient asiatique, qui représentait une tradition indigène, hostile à l'hellénisme, ils ont emprunté le goût de la couleur, le sens du décor et l'amour du luxe le plus éclatant. Ils se sont efforcés de réduire à l'unité ces deux esprits différents, ces deux traditions rivales, et de les concilier avec l'idéal du monde nouveau, qui était né en Palestine sous le signe de la Croix. Dans la poursuite de ce rêve grandiose, ces artistes se sont révélés créateurs et ont fait œuvre originale. Certes, leurs œuvres ne sont pas toujours d'une originalité puissante, ni d'une beauté sans égale ; leurs trouvailles fécondes se sont fixées trop souvent en formules, qui se répéteront d'âge en âge. Mais ils ont su parfois donner l'illusion de vie et de personnalité, qui nous charme dans les plus beaux ouvrages humains.

Paris Jean EBERSOLT

B. — BULLETINS SPÉCIAUX

BULLETIN PAPYROLOGIQUE V (1930) (1).

Comme pour les précédents bulletins, ma tâche a été facilitée par l'aide précieuse que Mlle Cl. Préaux a eu l'obligeance de me prêter.

Je renouvelle le vœu que les auteurs de livres ou d'articles relatifs à l'Égypte byzantine veuillent bien m'aider à rendre ce bulletin aussi complet que possible, en m'adressant (8, rue de Moscou à Bruxelles) un exemplaire de leurs publications ou, tout au moins, les indications bibliographiques nécessaires, accompagnées d'un court résumé.

A. — Papyrus édités pour la première fois en 1930.

P. Oxy. 2064 (fin du 2e s.) et **P. Antinoé** (5e/6e s.). HUNT ARTHUR S. and JOHNSON JOHN, *Two Theocritus Papyri.* Londres, 1930, in-4°, [VIII]-92 pp. et 2 ppl. (= *Egypt Exploration Society, Graeco-Roman Memoirs*).

C. R. par C. GALLAVOTTI, *Riv. filol. class.*, 8 (1930), pp. 498-503. — A. S. F. GOW, *Class. Rev.*, 44 (1930), pp. 228-30. — P. MAAS. *Gnomon*, 6 (1930), pp. 561-64.

P. Lond. 2823 (or. inc., 4e s.) et **2823 a** (or. inc., 4e s.). MILNE H. J. M., *Papyri of Dio Chrysostom and Menander. Journ. eg. arch.*, 16 (1930), pp. 187-93 et pl. XXVIII.

1) Fragments d'un codex qui renfermait probablement un choix des œuvres de Dion Chrysostome ; ils appartiennent partiellement à des œuvres perdues.

2) Fragments du Laboureur de Ménandre ; ils appartiennent peut-être au même codex que P.S.I. 100.

(1) Afin de ne pas allonger démesurément ce bulletin, je ne citerai pas, dans les pages qui suivent, les comptes rendus des ouvrages qui ne sont pas spécialement papyrologiques.

P. Ross. Georg. III. ZERETELI GREGOR und JERNSTEDT PETER, *Spätrömische und byzantinische Texte.* Tiflis, 1930, in-4°, pp. 300 (lithogr.) et 4 pll. (= *Papyri Russischer und Georgischer Sammlungen*, ed. G. ZERETELI, *Heft III.*)

Les textes d'époque byzantine sont les suivants :

6. Lettre de Hermias à Ptolémaios. — Oxyrhynchus, 4e s. (Collection Zereteli). = Pl. 3.

8. Lettre du village Euhèméria au patron Néchos. — Fayoum, 4e s. (Collection Zereteli). = Pl. 2.

9. Lettre de Marcianus à Isac. — Or. inc., 4e s. (Collection Goleniščev, actuellement au Musée des Beaux-Arts de Moscou, Inv. 4911).

10. Lettre de Psérakos à son frère Paphnoutios. — Or. inc., 4e/5e s. (Collection Maximova). = Pl. 3.

11. Lettre de Silvanos à sa mère Anastasarion. — Or. inc., 4e/5e s. (Ermitage, Inv. 7410. U. N° 5).

12. Lettre de Scholastikios à sa mère Philostorgia. — Or. inc., 6e s. (Collection Zereteli).

Déjà édité par P. JERNSTEDT, *Journ. minist. instr. publ.*, 1917, pp. 287-98 (en russe).

13. Lettre relative à une fourniture de vin. — Fayoum (?), 6e s. (Collection Goleniščev, Musée des Beaux-Arts de Moscou, Inv. 4796).

14. Fragment de lettre. — Or. inc., 6e s. (Id., Ibid., Inv. 4757).

15. Lettre d'Origénès. — Or. inc., 6e s. (Collection Zereteli.)

16. Lettre d'un diacre. — Komè Aphroditès, 6e s. (Collection Zereteli). = Pl. 4.

17. Fragment de lettre. — Oxyrhynchus (?), 6e/7e s. (Collection Goleniščev, Musée des Beaux-Arts de Moscou, Inv. 4760).

18. Lettre adressée au *Comes* Ménas. — Hermoupolis (?), 6e/7e s. (Collection Lichačev).

19. Fragment de lettre.— Or. inc., 6e/7e s. (Collection Goleniščev, Musée des Beaux-Arts de Moscou, Inv. 4736).

20. Ordre officiel. — Fayoum, 7e s. (Id. Ibid.).

21. Lettre. — Or. inc., 7e s. (Id. Ibid., Inv. 4731).

22. Lettre d'affaires. — Or. inc., peut-être Oxyrhynchus, 7e s. (Collection Maximova).

23. Lettre du pagarque Atéèias à un *riparios.* — Fayoum, début du 8e s. (Collection Goleniščev, Musée des Beaux-Arts de Moscou, Inv. 4704).

28. Contrat de mariage. — Fayoum, 343 ou 358 (Collection Zereteli.)

29. 30. Fragment d'un compte relatif à des perceptions d'impôts. — Déclaration de l'*hypodecte* Aurèlios Philammon. — Hermoupolis, 389. (Collection Lichačev, actuellement au Musée paléographique de l'Académie des Sciences de Leningrad).

31. Ordre. — Or. inc., 5e/6e s. (Ermitage, Inv. 7410. U. nº 4).

32. Bail d'une terre. — Arsinoé, 504 (Collection Zereteli).

33. Bail d'une terre. — Komè Aphroditès, 523 (Collection Lichacov, Musée paléographique de Leningrad).

34. Reçu de *συνήθειαι* envoyé par l'*ἔκδικος* Flavius Paulus aux protocomètes d'Aphrodito. — Antaioupolis, 523-24 (Id. Ibid.).

35. Reçu de *συνήθειαι* destinées à l'*ordinarius* ; le reçu est envoyé par Flavius Paulus aux protocomètes d'Aphrodito.— Antaioupolis, 523-24 (Id., Ibid.).

36. Bail d'une terre. — Komè Aphroditès, 537 (Id. Ibid.).

37. Engagement relatif à un payement différé. — Komè Aphroditès, 545 (Id. Ibid.).

38. Bail d'un atelier. — Antinooupolis, vers 570 (Collection Zereteli).

39. Fragment de document avec mention de la résiliation, par le bailleur, d'un bail relatif à une terre. — Arsinoé, 584 (Collection Zereteli).

40. Bail de terre. — Hermoupolite, 589 (collection Turaiev, actuellement à l'Ermitage, section de l'Orient classique).

41. Quittance de loyer. — Komè Aphroditès, 6e s. (Collection Zereteli).

42. Quittance d'impôt. — Fayoum, 6e s. (Collection Goleniščev. Musée des Beaux-Arts de Moscou, Inv. 4761).

43. Quittance de loyer emphytéotique. — Antinoupolis ou Komè Aphroditès, 6e s. (Collection Zereteli).

44. Bail de terre. — Antaioupolis ou Komè Aphroditès, 6e s. (Collection Zereteli).

45. Quittance de loyer. — Komè Aphroditès (?), 6e s. (Collection Zereteli).

46. Quittance de loyer. — Arsinoé, 6e s. (Collection Zereteli).

47. Quittance de salaire. — Arsinoé, 6e s. (Collection Zereteli).

48. Quittance de loyer. — Or. inc., 6e s. (Collection Zereteli).

49. Bail de terre. — Hermoupolite, 604/05 (Collection Zereteli).

50. Quittance pour livraison de fourrage. — Arsinoé, 613 ou 628 (Collection Zereteli).

51. Bail d'une vigne. — Arsinoé, 631 (Collection Zereteli).

52. Fragment de quittance. — Arsinoé, 674(Collection Zereteli).

53. Reconnaissance de dette. — Arsinoé, 674 ou 675 (Collection Goleniscev, Musée des Beaux-Arts de Moscou, Inv. 4912).

54. Quittance de loyer. — Or. inc. 7e s. (Ermitage, 7410, U. no 6).

55. Bail d'un verger. — Fayoum, 7e s. (Collection Maximova).

56. Location de deux chambres. — Fayoum, 707. (Collection Maximova).

57. Reconnaissance de dette. — Fayoum, 7e/8e s. (Collection Goleniscev, Musée des Beaux-Arts de Moscou, Inv. 4703).

P. Sorbonne (or. inc., 5e s.). COLLART PAUL, *Une nouvelle* tabella defixionis *d'Egypte. Rev. philol.*, 4 (1930), pp. 248-56, 1 pl.

Tablette provenant de la collection Th. Reinach léguée à l'Institut de Papyrologie de Paris.

TAIT JOHN GAVIN, *Greek Ostraca in the Bodleian Library at Oxford and various other collections. Volume I.* (*Egypt Exploration Society, Graeco-Roman Memoirs.*) Londres, 1930, in-8o, IX-181 pp.

C. R. par H. I. BELL, *Class. rev.*, 44 (1930), p. 201. — X., *Journ. hell. stud.*, 50 (1930), p. 351.

Dans ce premier volume, l'auteur publie les ostraca ptolémaïques de la Bodléienne, ainsi que l'ensemble des ostraca grecs de l'Ashmolean Museum, Oxford, de la Cambridge University Library, de la Collection Flinders Petrie à University College, Londres et de quelques autres collections de moindre importance. Un second volume contiendra les ostraca romains et byzantins de la Bodléienne et les index.

B. — Principales contributions à l'étude des papyrus publiés antérieurement.

P. Achmîm. COLLART PAUL, *Les papyrus grecs d'Achmîm à la Bibliothèque nationale de Paris. Bull. inst. franç. arch. orient.*, 31 (1930), pp. 35-111.

Utile et soigneuse réédition de textes dont la plupart ont été publiés en 1887 par U. WILCKEN. Les papyrus d'époque byzantine sont les suivants :

1. **Suppl. grec 1099. Fonds copte 135 B 17** (4e/5e s.). Homélie.
2. **Suppl. grec 1099.** (3e/4e s.). Epitomé d'Homère, Iliade A et Glossaire A, 1-21.

3. **Suppl. grec 1099** (4e/5e s.). Hésiode, Théogonie, 75-105 ; 108-144.

4. **Suppl. grec 1099** (4e/5e s.). Euripide, Rhésos, 48-96.

5. **Fonds copte 135 B 15** (4e/5e s.). Anthologie palatine XIV, 100.

P. Berlin. Möller Sigurd, *Griechische Papyri aus dem Berliner Museum*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 655).

C. R. par P. Collart, *Rev. philol.*, 4 (1930), pp. 411-12. — B. Olsson, *Deutsche Lit. ztg.*, 1(1930), coll. 830-831. — K. Fr. W. Schmidt, *Philol. Woch. schr.*, 50 (1930), coll. 674-77. — W. Schubart, *Gnomon*, 6 (1930), pp. 609-14. — U. Wilcken, *Arch. f. Papyrusforsch.*, 9 (1930), pp. 247-48.

B. G. U. VII, 1926 (v. Bull. pap. IV, p. 659).

C. R. par M. Mühl, *Bayer. Blätter f. d. Gymn. Schulw.*, 66 (1930), p. 106.

P. Berlin 5026 (= Preisendanz, *P. graec. mag.* I, no 2). (4e s.). Campbell Bonner, *The numerical value of a magical formula Journ. eg. arch.*, 16 (1930), .pp. 6-9, pl. ix et 4 figg.

P. Bouriant, 1926 (v. Bull. pap. IV, p. 660).

C. R. par C. Wessely, *Byzant.-neugr. Jahrb.* 7 (1930), pp. 466-67.

P. Bouriant 3 (5e s.) et **P. bibl. univ. Giss. 17** (3e/4e s.) (v. Bull. pap. IV, p. 660). Schubart-Wilhelm, *Christliche Predigten aus Aegypten. Mitteil. d. deutsch. Instit. f. ägypt. Altertumsk. in Kairo*, 1 (1930), pp. 93-105.

P. Ermitage N 7410 R 6 (5e s.). Zereteli Gregor, *Eine griechische Holztafel*, 1928 (v. Bull. pap. III, p. 552).

C. R. par U. Wilcken, *Arch. f. Pap. forsch.*, 9 (1930), p. 251.

P. Genève Inv. 210 (règne de Justinien). Martin Victor, *A letter from Constantinople*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 656).

C. R. par U. Wilcken, *Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), p. 251.

P. bibl. Univ. Giss. 17 (3e/4e s.). Glaue D. Paul, *Ein Bruchstück des Origenes*, 1928 (v. Bull. pap. IV, p. 660).

C. R. par W. Schubart, *Oriental. Lit.ztg.*, 33 (1930), coll. 455-56.

P. Got. FRISK HJALMAR, *Papyrus grecs de la bibliothèque municipale de Gothembourg*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 656).

C. R. par R. CANTARELLA, *Riv. indo-gr. ital.*, 13 (1929), pp. 113-14. — K. FR. W. SCHMIDT, *Philol. Woch. schr.*, 50 (1930), coll. 235-40 (nombreuses corrections et suggestions). — W. SCHUBART, *Gnomon*, 6 (1930), pp. 609-14. — U. WILCKEN, *Arch. f. Pap. forsch.* 9 (1930), pp. 249-50.

P. Got. 11 (3e/4o s.). SCHMIDT CARL, *Ein neues Originaldokument aus der Diokletianischen Christenverfolgung, Theolog. Lit. Ztg.*, 55 (1930), pp. 227-29.

P. Got. 21 (6e/7e s.). YOUTIE H. C., *A Gothenburg Papyrus and the letter to Abgar. Harvard theolog. rev.*, 23 (1930), pp. 299-302.

P. Lond. H. I. BELL, *Greek Papyri in the British Museum, Catalogue with texts*, vol. IV (1910) et V (1917).

C. R. par C. WESSELY, *Byzant.-neugr. Jahrb.*, 7 (1930), pp. 496-99.

P. Michigan 1570 (3e-4e s.). BOVER J. M., *Dos papiros egipcios del N. T. recuén publicados. Estudios ecclesiasticos*, 9 (1930), pp. 289-320.

P. Paris, Bibl. nat. Suppl. grec 574 (4e s.). BONNER CAMPBELL, *Note on the Paris magical Papyrus. Class. Philology*, 25 (1930), pp. 180-83.

P. Princeton A. M. 8946 (285), **Dep. 7548** (3e/4e s.), **Dep. 7546** (382). VAN HOESEN H. B. and ALLAN CHESTER JOHNSON, *Five leases in the Princeton Collection*, 1928 (v. Bull. pap. III, p. 548).

C. R. par U. WILCKEN, *Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), pp. 248-49.

P. S. I. IX 2 (v. Bull. pap. IV, p. 658).

C. R. par U. WILCKEN, *Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), pp. 245-46.

P. Vienne 29788, A-C (vers 500). GERSTINGER HANS, *Pamprepios von Panopolis*, 1928 (v. Bull. pap. IV, p. 661).

C. R. par K. HORNA, *Anzeig. Akad. Wien.*, 66 (1929), pp. 257-63, — A. PUECH, *Rev. ét. grecques*, 43 (1930), p. 135.

Voir aussi l'article de PAUL GRAINDOR, *Pamprépios* (?) *et Théagénès. Byzantion*, 4 (1929), pp. 469-75.

C. — Articles et Ouvrages divers.

I. BIBLIOGRAPHIE.

Aggiunte e correzioni a pubblicazioni di papirologia e di egittologia. Aegyptus, 10 (1929, publié en 1930), p. 301.

BELL H. I., H. J. M. MILNE, A. D. NOCK, J. G. MILNE, N. H. BAYNES, F. DE ZULUETA, M. E. DICKER and R. MCKENZIE, *Bibliography : Graeco-Roman Egypt. A Papyri* (1928-29). *Journ. eg. arch.*, 16 (1930), pp. 120-40.

CALDERINI ARISTIDE, *Bibliografia metodica degli studi di egittologia e di papirologia. Aegyptus*, 10 (1929), pp. 329-78.

DE LACY O LEARY, *Bibliography : Christian Egypt* (1929-1930). *Journ. eg. arch.*, 16 (1930), pp. 250-55.

MEYER PAUL M., *Juristischer Papyrusbericht VI (Oktober* 1927 *bis Oktober* 1929). *Zeitschr. Savigny Stift., R.A.* 50 (1930), pp. 503-50.

Paläographie, Papyrus, Handschriften und Bücherkunde. Byzant. neugr. Jahrb., 7 (1930), pp. 248-57.

Papyruskunde, Byzant. Zeitschr., 29 (1930), pp. 391-93.

DE RICCI SEYMOUR, *Bulletin papyrologique* X (1928-1929). *Rev. ét. grecques*, 43 (1930), pp. 404-46.

Testi recentemente pubblicati. Aegyptus, 10 (1929), pp. 96-101 et 297-300.

WENGER LEOPOLD, *Juristische Literaturübersicht II. Arch. f. Pap. forsch.*, 9 (1930), pp. 257-314.

WILCKEN ULRICH, *Urkunden-Referat. Arch. f. Pap. forsch.*, 9 (1930), pp. 63-104 et 228-56.

II. Histoire, Chronologie, Geographie, Topographie.

Segre Angelo, *Circolazione e inflazione nel mondo antico. Historia* 3 (1929), n° 3.

III. Langue, Grammaire, Vocabulaire.

Abel F.-M., *Grammaire du grec biblique*, 1927 (v. Bull. pap. IV, p. 663).
C. R. par E. Drerup, *Oriens christianus*, 1930, pp. 291-95. — R. Goossens, *Byzantion*, 5 (1930), pp. 718-19.

Hornickel Otto, *Ehren - und Rangprädikate in den Papyrusurkunden. Ein Beitrag zum römischen und byzantinischen Titelwesen.* Diss. Giessen, 1930, in-8°, 41 pp.

Laum Bernhard, *Das Alexandrinische Akzentuationssystem*, etc., 1928 (v. Bull. pap. IV, p. 664).
C. R. par E. Hermann, *Philol. Woch. schr.*,50 (1930), coll. 228-33.

Martin Victor, *Papilio, παπυλίων, tente. Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), pp. 218-21.

Moulton J. H., and Milligan G., *The vocabulary of the Greek Testament illustrated from the papyri and other non-literary sources.* Londres, 1930, in-4°, pp. xxxii-705.

Preisigke Friedrich, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden, etc.* 1925 à 1929(v. Bull. pap. IV, p. 664).
C. R. par F. Bilabel, *Philol. Woch.schr.*, 50 (1930), coll. 1389-93.

Radermacher L., *Zu den Acta Andreae et Matthiae. Wiener Studien*, 48 (1930), p. 108.

Trouve une preuve de l'origine égyptienne de ces actes dans l'expression ἄλλο ἅπαξ (une autre fois), qui est attestée par les papyrus.

Studien zur Epigraphik und Papyruskunde hrsg. von Friedrich Bilabel.

Bd. I, Schr. I (v. Bull. pap. III, p. 559).

C. R. par M. Hombert, *Rev. belge philol. et hist.*, 8 (1929), pp. 560-62.

Bd. I, Schr. 2. Heuser Gustav, *Die Personennamen der Kopten I* (Untersuchungen), 1929, in-8, xv-125 pp.

C. R. par P. Collart, *Rev. philol.*, 4 (1930), pp. 384-85. — Fr. W. von Bissing, *Philol. Woch.schr.*, 50 (1930), coll. 182-84. — H. O. Lange, *Deutsche Lit.ztg.*, 1 (1930), coll. 1313-14.

La deuxième partie (*Namenbuch*) est annoncée pour 1931.

Bd. I, Schr. 4. Wuthnow Heinz, *Die semitischen Menschennamen in griechischen Inschriften und Papyri des Vorderen Orients*, 1930, in-8°, 175 pp.

Zucker Friedrich, *Ueber Sprache und Stil früh-byzantinischer Urkunden. Byzant. Zeitschr.*, 30 (1930) (= *Festschrift A. Heisenberg*), pp. 146-55.

IV. Droit. Administration.

Arangio-Ruiz Vincenzo, *Lineamenti del sistema contrattuale* [1928] (v. Bull. pap. III, p. 561).

C. R. par W. Kunkel, *Gnomon*, 6 (1930), pp. 421-25. — P. M. Meyer, *Zeitschr. Savigny Stift., R. A.* 50 (1930), pp. 524-25. — G. A. Petropulos, *Byzant. neugr. Jahrb.*, 7 (1930), pp. 480-85. — M. San Nicolo, *Oriental. Lit.ztg.*, 33 (1930), col. 355.

Arangio-Ruiz Vincenzo, *Persone e famiglia nel diritto dei papiri.* (= Pubblic. dell' Università Cattolica del sacro Cuore s. II vol. XXVI). Milan, 1930, in-8, xvi-84 pp.

L'ouvrage comprend les chapitres suivants : 1) Liberi e schiavi. 2) Egiziani e Greci. 3) La famiglia. 4) Il matrimonio.

Boyé A.-J., *Le droit romain et les papyrus d'Egypte*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 665).

C. R. par L. Wenger, *Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), pp. 295-98.

EHRHARDT A., *Iusta causa traditionis.* Berlin-Leipzig, 1930, in-8°, pp. VIII-208. (= Romanistische Beiträge zur Rechtsgeschichte, Heft 4).

FLINIAUX A., *Contribution à l'histoire des modes de citation au Bas-Empire. La postulatio simplex. Rev. histor. droit franç. et étrang.*, 3 (1930), pp. 193-233.

KÜBLER B., *Res mobiles und immobiles, Studi Bonfante II* (Milan, 1930), pp. 345-61.

LA PIRA G., *Frammenti papiracei di un κατὰ πόδα del Digesto. Bull. ist. dir. rom.*, 38 (1930), pp. 151-74.

NABER J. C., *Observatiunculae ad papyros iuridicae. Mnemosyne*, 58 (1930), pp. 339-68.

Suite des articles cités Bull. pap. IV, p. 666.

NABER J. C., *Observatiunculae de iure romano. Mnemosyne*, 58 (1930), pp. 166-206.

Voir Chap. CXXV, De chirographis et syngraphis, pp. 180-91.

RICCA-BARBERIS M., *L'evizione obbligo-limite del venditore romano Studi Bonfante II* (Milan, 1930), pp. 127-84.

ROUILLARD GERMAINE, *L'administration civile de l'Egypte byzantine*, 1928 (v. Bull. pap. IV, p. 666).

C. R. par M. BESNIER, *Rev. ét. anc.*, 32 (1930), pp. 70-71. — EV. BRECCIA, *Bull. soc. arch. Alex.*, 25 (1930), pp. 171-79. — P. GRAINDOR, *Byzantion*, 4 (1929), pp. 678-79. — P. ORGELS, *ibid.*, pp. 583-600 — E. STEIN, *Gnomon*, 6 (1930), pp. 401-20. — C. WESSELY, *Byzant. neugr. Jahrb.*, 7 (1930), pp. 475-79.

SCHERILLO GAETANO, *Studi sulla donazione nuziale. Riv. storia dir. ital.*, 2 (1929), pp. 457-506.

SCHÖNBAUER ERNST, *Beiträge zur Geschichte des Bergbaurechts*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 666).

C. R. par W. SCHUBART, *Philol. Woch.schr.*, 50 (1930), coll. 678-82.

SEGRE ANGELO, *Tre papiri giuridici inediti. Studi Bonfante III* (Milan, 1930), pp. 419-36.

Cf. Bull. pap. IV, pp. 666-67.

STEINACKER HAROLD, *Die antiken Grundlagen der frühmittelalterlichen Privaturkunde*, 1927 (v. Bull. pap. IV, p. 667).

C. R. par F. DÖLGER, *Byzant. Zeitschr.*, 29 (1930), pp. 324-29. — P. M. MEYER, *Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 50 (1930), pp. 519-20. — H. NELIS, *Rev. hist. ecclés.*, 26 (1930), pp. 364-66. — E. SCHÖNBAUER, *Zeitschr. Savigny-Stift., R. A.*, 50 (1930), pp. 689-98. — C. O. ZURETTI, *Boll. filol. class.*, 35 (1929), pp. 202-03.

STEINWENTER ARTUR, *Die Litiskontestation im Libellprozesse. Zeitschr. Savigny Stift, R. A.*, 50 (1930), pp. 184-211.

STEINWENTER ARTUR, *Die Rechtsstellung der Kirchen und Klöster nach den Papyri. Zeitschr. Savigny Stift., Kan. A.*, 19 (1930), pp. 1-50.

STEINWENTER ARTUR, *Zur Lehre von der Episcopalis audientia. Byzant. Zeitschr.*, 30 (1930) (= *Festschrift A. Heisenberg*), pp. 660-68.

STUTZ, *Kirchgründung, Kirchleihe und Kirchfreihung nach südlangobardischem Eigenkirchenrecht, insbesondere auf Grund der Urkunden des Codex diplomaticus Cavensis.*

Cette étude, qui paraîtra dans les *Abhandl. Preuss. Akad.*, a été lue à la séance du 1er mai 1930. Voir *Sitz. ber., Phil-. hist. Kl.*, 1930, p. 213.

TAUBENSCHLAG RAFAEL, *Das Sklavenrecht im Rechte der Papyri. Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 50 (1930), pp. 140-69.

TAUBENSCHLAG RAFAEL, *Geschichte der Rezeption des römischen Privatrechts in Aegypten*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 667).

C. R. par L. WENGER, *Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), pp. 288-95.

WENGER LEOPOLD, *Aus Novellenindex und Papyruswörterbuch*, 1928 (v. Bull. pap. IV, p. 667).

C. R. par P. COLLINET, *Rev. histor. droit franç. et étrang.*, 3 (1930), pp. 336-37. — E. GRUPE, *Philol. Woch.schr.*, 50 (1930), coll. 46-47,

— B. KÜBLER, *Zeitschr. Savigny Stift., R. A.*, 50 (1930), pp. 619-23. — P. M. MEYER, *ibid.*, pp. 509-10. — M. SAN NICOLO, *Oriental. Lit.-ztg.*, 33 (1930), coll. 508-09.

WENGER LEOPOLD, *Wesen und Ziele der antiken Rechtsgeschichte*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 667).
C. R. par L. WENGER, *Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), pp. 258-60.

V. RELIGION. MAGIE.

BILABEL FRIEDRICH, *Die gräco-ägyptischen Feste*, 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 668).
C. R. par U. WILCKEN, *Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), p. 241.

BURKITT F. C., *The Gospels and their old manuscripts. Antiquity*, 1930, pp. 12-21.
Article de vulgarisation.

DUNKERLEY R., *The Oxyrhynchus Gospel Fragments. Harvard theolog. rev.*, 23 (1930), pp. 19-37.

PREISENDANZ KARL, *Papyri graecae magicae I*, 1928 (v. Bull. pap. IV, p. 668).
C. R. par C. DEL GRANDE, *Riv. indo-gr.-ital.*, 13 (1929), pp. 98-99. — JÜTHNER, *Theolog. rev.*, 28 (1929), p. 197. — J. KROLL, *Deutsche Lit. Ztg.*, 1 (1930), coll. 214-19. — C. O. ZURETTI, *Boll. filol. class.*, 36 (1930), pp. 169-170.

PREISENDANZ KARL, *Unbekannte Zauberpapyri in Deutschland. Forsch. u. Fortschr.*, 6 (1930), pp. 63-64.
P. Berl. Inv. 11737 verso, 13895, P. Leipzig, Inv. 9418, 46429.

SCHMIDT CARL, *Zur Datierung der alten Petrusakten. Zeitschr. f. d. neutest. Wiss.*, 29 (1930), pp. 150-55.
Cf. Bull. pap. IV, p. 658.

TAYLOR F. SHERWOOD, *A Survey of Greek Alchemy. Journ. hell. stud.*, 50 (1930), pp. 109-39.
Voir § 2 : The Papyri.

WESSELY CAROLUS, *Synopsis florae magicae. Bull. inst. franç. arch. orient.*, 30 (1930), pp. 17-26.

VI. GÉNÉRALITÉS. DIVERS.

BICK J., *Nationalbibliothek in Wien. Katalog der Ausstellung 10 Jahre Nationalbibliothek.* Vienne, 1930, in-16, VI-66 pp., 20 pll.

Voir pp. 5-11 : Papyrussammlung, Griechische Abteilung par H. GERSTINGER.

COLLOMP PAUL, *La papyrologie*, 1927 (v. Bull. pap. IV, p. 669). C. R. par J. R. LUKES, *Listy filol.*, 56 (1929), p. 295.

GLOTZ GUSTAVE, *Le prix du papyrus dans l'Antiquité grecque. Bull. soc. arch. Alex.*, 25 (1930), pp. 83-96.

Cf. Bull. pap. IV, p. 669.

GOODSPEED E. J., *Papyrus. The internat. standard Bible Encyclop.* t. IV (Chicago, 1930), pp. 2238-43 et 1 pl.

HAWES A.-B., *Light reading from the Papyri. Class. journ.*, 25 (1930) pp. 535-44.

Étude basée sur les 17 volumes des Papyrus d'Oxyrhynchus ; l'auteur s'intéresse particulièrement aux lettres.

HOMBERT MARCEL, *Les papyrus de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth. Chronique d'Egypte*, 5 (1930), pp. 269-71.

M. H(OMBERT), *Semaine égyptologique et papyrologique. Rev. belge philol. hist.*, 9 (1930), pp. 1095-1100.

Semaine organisée à Bruxelles du 14 au 20 septembre 1930 par la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. C'est la première fois que les papyrologues se réunissaient en un congrès international. A l'issue de la semaine, la décision a été prise de constituer un « Comité international de Papyrologie », dont le secrétariat permanent a été établi à la F. E. R. E. (Musées royaux d'art et d'histoire, Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles). Ce comité est chargé de préparer de nouveaux congrès de papyrologues : la prochaine réunion de ceux-ci aura lieu à Leyde du 7 au 12 septembre 1931, à l'occasion du XVIIIe Congrès international des Orientalistes. Sous les aus-

pices de ce congrès, les papyrologues formeront une section autonome.

Les communications faites au cours de la semaine égyptologique et papyrologique seront publiées par les soins de la F. E. R. E. et constitueront le fascicule 12 de la *Chronique d'Egypte.*

MANTEUFFEL JERZY, *De opusculis Graecis Aegypti e papyris, ostracis lapidibusque collectis.* Varsovie, 1930, in-8° (*Comptes Rendus de la Soc. des Sc. et des Lettres de Varsovie.* 22 (1929), pp. 101-10).

MANTEUFFEL GEORGIUS, *De opusculis Graecis Aegypti e papyris ostracis lapidibusque collectis.* Varsovie, in-8°, v-203 pp. (= Travaux de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, n° 12).

OLSSON BROR, *De grekiska Papyrusfynden i Egypten,* 1929 (v. Bull. pap. IV, p. 670).

C. R. par M. HOMBERT, *Rev. belge philol. hist.*, 9 (1930), p. 916.

PRÉAUX CLAIRE, *Quelques échantillons papyrologiques de musique grecque. Chronique d'Egypte,* 5 (1930), pp. 278-85.

PREISIGKE FR., BILABEL FR., *Sammelbuch* III, 2, 1927 (v. Bull. pap. III, p. 567).

C. R. par A. DEBRUNNER, *Theolog. Lit. Ztg.*, 55 (1930), coll.337-38. — W. SCHUBART, *Gnomon,* 5 (1929), p. 172. — J. WOLFF, *Oriental. Lit.ztg.*, 32 (1929), coll. 345-46.

SCHUBART WILHELM, *Griechische Papyri,* 1927 (v. Bull. pap. III, p. 568).

C. R. par L. WENGER, *Arch. f. Pap.forsch.*, 9 (1930), p. 310.

Statuts de la Société royale égyptienne de papyrologie fondée en 1930 *et placée par décret royal du 7 mai* 1930 *sous le haut patronage de Sa Majesté le Roi Fouad I*er. Le Caire, 1930, in-8°, 14 pp.

Fondée sur l'initiative du Roi Fouad, la nouvelle société est présidée par Monsieur P. Jouguet ; elle a pour but d'encourager l'enseignement de la papyrologie et les études papyrologiques en Égypte.

Les statuts prévoient que la société aura la faculté :

a) De subventionner la recherche, l'étude et la publication

de papyrus grecs, latins, coptes et, éventuellement, démotiques et arabes ;

b) De faire elle-même des recherches et des fouilles ;

c) D'offrir son concours au Service des Antiquités pour veiller sur les sites où l'on pourrait trouver des papyrus.

d) D'éditer des textes et d'entreprendre toutes publications jugées utiles ;

e) De préparer l'organisation d'un institut de papyrologie ;

f) De nommer une commission de recherches et d'études, composée de personnes compétentes faisant ou non partie de la Société ;

g) Et d'une façon générale, d'encourager toutes initiatives se rapportant à la papyrologie et aux recherches papyrologiques en Égypte.

La Société a décidé la publication d'une double série de travaux : « Textes et Documents » et « Études de Papyrologie ».

Bruxelles. Marcel HOMBERT.

LE FOLKLORE EN GRÈCE

DE 1919 À 1930

C'est la première fois que paraît dans *Byzantion* une revue des travaux folkloriques en Grèce ; j'ai donc pensé qu'il était préférable, pour les lecteurs qui désireraient se faire une idée plus claire du travail folklorique accompli, de ne pas me borner à la bibliographie des dernières années, ni même à celles des années révolues depuis l'apparition de *Byzantion* : je remonterai donc aux ouvrages qui marquent en quelque manière une étape significative pour le mouvement folkloriste grec.

On sait qu'une partie au moins des travaux de folklore grecs, l'étude des chants et des contes populaires, eut son point de départ dans le romantisme des débuts du XIXe siècle, auquel le folklore doit sa naissance. Du reste, il est aussi un produit de l'intérêt archéologique, et surtout patriotique, qui fit qu'on tenta de démontrer, par les survivances de l'antiquité dans les traditions contemporaines du peuple grec, la pureté de ses origines, en opposition aux théories de Fallmerayer (1) sur la « slavisation » de la Grèce.

Telle était la tendance des plus anciens travaux des folkloristes grecs, comme la première étude de N. G. Politis, *Μελέτη ἐπὶ τοῦ βίου τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων. Μέρος Α'-Β'* (1871 à 1874). Différents périodiques et différentes sociétés savantes (*Πανδώρα*, *Ἐφημερὶς τῶν Φιλομαθῶν*, *Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος* de Constantinople, *Παρνασσός* etc....) augmentèrent encore, par la publication de recueils, par l'organisation de concours, cet intérêt, déjà grand, pour les monuments du folklore, qu'on appella les *Monuments vivants du peuple grec.* Une énorme matière fut ainsi rassemblée : une partie seulement en était publiée, le reste demeurait inédit dans les différentes archives des sociétés. N. G. Politis tenta

(1) Pour le détail, voir mon article *Λαογραφία* dans le dictionnaire encyclopédique d'Eleutheroudakis.

de rassembler cette matière dans de grandes éditions, et il donna, par les soins de la Bibliothèque Marasli, quatre volumes de *Proverbes* et deux volumes de *Légendes*. Malheureusement, l'œuvre du grand folkloriste grec resta incomplète par suite de l'interruption de cette *Bibliothèque*. En ce qui concerne les chants populaires, il se borna à l'édition des *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ* (1914), ouvrage qui, malgré les objections que l'on peut faire à la méthode employée pour l'établissement du texte, fut grandement utile à l'étude des chants populaires, non seulement parce qu'il posait pour la première fois la question de leur restitution et de leur édition critique, mais encore parce qu'il donnait une image claire et complète de la poésie populaire grecque et de ses divers genres. C'est une étape très caractéristique pour les études folkoriques grecques que marquent la fondation, par le même savant, de la Société grecque de Folklore (*Ἑλληνικὴ λαογραφικὴ Ἑταιρεία*, 1909) et la publication de son périodique bien connu, *Λαογραφία*, grâce auquel la bibliographie folklorique grecque s'est remarquablement enrichie, en même temps que les recherches et les travaux se systématisaient par la publication d'études et de collections remarquables et consciencieuses. C'est ainsi que le folklore se débarrassa graduellement de ses différents buts secondaires, devint une science autonome et fut reconnu comme tel : en 1918, le Gouvernement grec, reconnaissant son importance, fonda, parallèlement à l'*Ἱστορικὸν Λεξικὸν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης*, qui s'occupait de l'étude de la langue populaire, le *Λαογραφικὸν Ἀρχεῖον*, destiné à la collection systématique et à la publication des monuments folkloriques, et à l'étude générale de la vie populaire dans toutes ses manifestations.

La fondation de l'*Ἀρχεῖον* marque une seconde étape dans le développement des études folkloriques en Grèce. Le *Λαογραφικὸν Ἀρχεῖον* a rassemblé et mis en ordre toute la matière inédite qui se trouvait dans les archives des différentes sociétés ; parallèlement à la *Société de Folklore*, qui a poursuivi la publication de la *Λαογραφία*, il a commencé, malgré la difficulté des temps, à éditer certaines publications qui avaient pour but l'avancement en Grèce des études relatives au folklore, et à toutes les manifestations de la vie populaire, non seulement spirituelles, mais aussi artistiques et matérielles.

A coté de ces publications du *Λαογραφικὸν Ἀρχεῖον*, l'intérêt constamment augmenté pour la vie populaire donna naissance

à d'autres études et à divers recueils ; et précisément pour faciliter la publication de recueils et d'études folkloriques, fut fondée récemment, par le *Σύλλογος πρὸς διάδοσιν τῶν ὠφελίμων βιβλίων*, la *Ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ βιβλιοθήκη* ; dans cette série ont paru jusqu'à présent assez bien de travaux relatifs au folklore, et d'autres sont prêts pour l'impression. De même, dans les dernières années, différentes sociétés locales et plusieurs périodiques régionaux ont tenu a réunir et à publier la matière folklorique de leur contrée, matière qui, depuis la catastrophe d'Asie Mineure, et depuis la concentration et le mélange de tout le peuple grec dans des frontières étroites, court le risque de disparaître très rapidement ou d'être complètement oubliée. De ces périodiques les plus importants sont les *Κυπριακὰ χρονικά*, publiées à Larnaka de Chypre, les *Ἠπειρωτικὰ χρονικά*, l'*Ἀρχεῖον τοῦ Πόντου* et les *Θρᾳκικά*, publiés à Athènes, dont un compte rendu paraît dans *Λαογραφία*.

De même, l'application de la réforme de l'enseignement qui remplaça la *καθαρεύουσα* par la langue vulgaire dans les écoles populaires fut le point de départ de la publication de recueils folkloriques à buts pédagogiques. Enfin les deux encyclopédies publiées en même temps à Athènes — l'*Ἐγκυκλοπαιδικὸν Λεξικόν* d'Eleutheroudakis et la *Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεία* donnèrent lieu à la rédaction de nombreux articles folkloriques d'étendue diverse, dont certains sont dûs à l'auteur de ces lignes. Voilà pour les publications.

Il convient cependant de mentionner d'autres efforts qui ont été faits en vue de faire revivre et d'entretenir l'art populaire proprement dit. Déjà en 1918, fut fondé à Athènes le Musée des arts manuels (*Μουσεῖον χειροτεχνημάτων*) dont le titre a été changé depuis en celui de Musée des arts décoratifs (*Μουσεῖον διακοσμητικῶν τεχνῶν*) et qui a pour objet la réunion des œuvres de l'art populaire. D'autre part l'Université de Thessalonique, dès sa fondation, commença à organiser une collection folklorique consacrée principalement aux costumes et aux œuvres d'art de Macédoine, mais qui est destinée à s'étendre jusqu'à constituer un musée « laographique » complet. A la même époque, différentes sociétés féminines d'amateurs d'art populaire, fondèrent des ateliers dans lesquels la broderie grecque est cultivée avec beaucoup de succès. Enfin, dans ces dernières années, à l'occasion de diverses expositions, comme celles des fêtes de Delphes, comme l'exposition bal-

kanique, on a fait de très vifs efforts pour l'extension de l'activité de l'industrie populaire, efforts qui paraissent avoir réussi.

En ce qui concerne la musique, il convient de ne pas oublier l'activité remarquable de l'Odéon d'Athènes : un recueil méthodique des mélodies populaires (1) (recueil malheureusement interrompu) et des tentatives de quelques compositeurs, comme par exemple, Kalomiri, pour l'utilisation des thèmes populaires. Ajoutons-y l'enregistrement sur phonographe de plus de 600 mélodies, entrepris tout récemment, avec l'appui du gouvernement, sous la direction de M. H. Pernot.

Parmi les publications folkloriques parues en 1918 et depuis, nous mentionnerons ici les plus importantes, en en donnant une très brève analyse ; pour le reste, nous renvoyons aux volumes de *Λαογραφία*, et particulièrement au dernier, (t. 10 p. 233 ss.) dans lequel a été reprise la revue des publications folkloriques entreprise par Politis et interrompue depuis.

I. Périodiques.

Λαογραφία. Δελτίον τῆς Ἑλληνικῆς λαογραφικῆς ἑταιρείας. Τόμ. ς'. Ἀθῆναι, 1917-1918, in-8, 676 pp.

Le dernier tome publié sous la direction du regretté N. G. Politis. Il comprend de bonnes collections folkloriques.

Παπαδοπούλου Α. Α., Παροιμίαι τοῦ Πόντου (pp. 2-77). *Ἰωαννίδου Γ. Ι., Σύμμικτα Κύπρια.* (Distiques, énigmes, traditions toponymiques, contes populaires et toponymes.) (pp. 78-98).

Λουκοπούλου Δημ., Σύμμεικτα λαογραφικὰ Μακεδονίας (Incantations et remèdes populaires, traditions, contes, coutumes superstitieuses, pratiques cultuelles, jeux, chants populaires). (pp. 99-168).

Βήκα Β., Ἔθιμα παρὰ τοῖς Βλαχοφώνοις (pp. 169-188).

Καψάλη Γερ., Λαογραφικὰ ἐκ Μακεδονίας. (Traditions, croyances, coutumes, cultes, proverbes et expressions proverbiales, contes, chants, jeux). (pp. 452-537).

(1) L'*Ἐθνικὴ μουσικὴ συλλογή* fondé par le Gouvernement n'a pas été

Ἀλεξανδρῆ Ἀποστόλου, Εὐβοϊκὰ τραγούδια καὶ μοιρολόγια (pp. 547-575).

Παντελίδου Χρ. Γ., Κυπριακὰ ᾄσματα (pp. 576-602).

Βίου Γ. Στυλ., Συλλογὴ χιακῶν σκωπτικῶν ἀνεκδότων (pp. 616-634). Abondant recueil d'inédits de Chios ; à suivre.

Ce volume comprend encore les articles suivants :

Κυριακίδου Στ. Π., Θυσία ἐλάφου ἐν νεοελληνικῇ παραδόσει καὶ συναξαρίοις (pp. 189-215). L'auteur fait remonter à l'antique religion rurale des traditions qui se rencontrent dans quelques endroits de la Grèce, et dans lesquelles il est question d'une biche, qui, à une certaine fête, généralement celle du prophète Elie, se présentait d'elle-même, était sacrifiée, et partagée entre ceux qui prenaient part à la fête.

Κουκουλέ, Φ. Κωνσταντινᾶτα (pp. 216-220). Renseignements intéressants sur l'usage des monnaies byzantines, appelées *κωσταντινᾶτα*, comme amulettes.

Πολίτου Ν. Γ., Τοπωνυμικά (pp. 221-236). Il s'agit de certains noms de villages dont la Commission de Toponymie a demandé la transformation. — Le même, *Ὠκυτόκια* (pp. 299-346). Très belle étude, riche en renseignements, sur les *ὠκυτόκια* de la Grèce moderne , dont on recherche le rapport avec les croyances analogues dans l'antiquité et chez d'autres peuples. — Le même, *Βυζαντιναὶ παραδόσεις* (pp. 347-367). L'auteur examine les traditions byzantines relatives au miroir magique, au platane miraculeux et à la nonne *Κασία* publiées par J. Psichari d'après un manuscrit du 16e siècle. Il en détermine les éléments et en recherche la formule.

Κυριακίδου Στ. Π., Διγενὴς καὶ κάβουρας (pp. 368-424). L'auteur publie trois versions chypriotes du chant qui raconte la lutte de Digénis contre un crabe géant ; recherchant l'origine du mythe, il trouve son point de départ dans les histoires mythiques relatives à Alexandre racontées par le Pseudo-Callisthène ; la comparaison avec l'Apollonios de Tyr d'Heinrich von Neustadt lui fait émettre la conjecture d'un intermédiaire byzantin inconnu.

En appendice, étude critique des variantes de ces versions : il en détermine la rédaction primitive et recherche en général les raisons des altérations observées.

Σταμνοπούλου Ι., Ὀνοματολογικά (pp. 425-451). Observations sur différents noms de baptême néo-grecs. On a pris pour base l'ouvrage d'Ad. Boutouras (*Νεοελληνικὰ κύρια ὀνόματα*,

Ἀθῆναι 1912). Un certain nombre de ces observations sont justes ; la plupart toutefois sont arbitraires et insoutenables.

Κουκουλέ Φ., Δύο λέξεις ἀπὸ γλωσσικῆς καὶ λαογραφικῆς ἀπόψεως ἐξεταζόμεναι (pp. 538-546). Recherche l'étymologie des mots *καῦκα-καῦκος*, qu'il trouve dans le mot *καυκί*, par lequel vraisemblablement on désignait le crânc nu des *διαπομπευόμενοι*. Le mot *μακαρώνια* viendrait de *μακαρία* + *αἰωνία*. La seconde de ces étymologies ne paraît pas probable.

Κυριακίδου Στ. Π., Κυπριακαὶ ἐπῳδαί (pp. 603-615). Publie et commente quelques incantations chypriotes.

— *Τόμος Ζ'. Μνημόσυνον Ν. Γ. Πολίτου*, 1923, in-8, *Ἀθῆναι* 562 pp.

Ce tome, comme le titre le montre, a été publié après la mort de Politis et est dédié à sa mémoire. C'est pour cette raison qu'on y a rassemblé les travaux, même non-folkloriques, envoyés par les amis du défunt. Les articles suivants sont relatifs au folklore (1) :

Κυριακίδου Στ. Π., Ν. Γ. Πολίτης (pp. *α'-να'*). Article nécrologique, avec une étude sur l'œuvre de Politis. Suit une liste bibliographique complète de ses ouvrages.

KRETSCHMER P., *Das Schwankmärchen von dem Kraut das doppelsichtig macht* (pp. 19-24). L'auteur publie le conte plaisant de Crète relatif à l'herbe qui fait que les hommes ont le don de double vue, et lui trouve une origine germanique.

Δέφνερ Μιχ., Χαιρετισμοί, εὐχαί, κατάραι, ὅρκοι καὶ ᾄσματα τῶν Τσακώνων (pp. 25-40). Recueil riche et intéressant dû au spécialiste du dialecte tsaconien.

KROHN Karle, *Goethes « Finnisches Lied »* (pp. 41-44). L'article concerne le folklore finnois. Le chant en question a été également traduit en grec il y a de nombreuses années (2).

Μενάρδου Σ., Ἱστορικαὶ παροιμίαι τῶν Κυπρίων (pp. 45-52). Etudie divers proverbes qui conservent le souvenir d'événements historiques.

Μπούτουρα Ἀθ., Περὶ τῶν λέξεων καλικάντζαρος καὶ δρίμα (pp. 61-64). L'auteur en revient à l'étymologie de *καλικάντζαρος* proposée par Corais (*καλός — κάνθαρος*) ; il fait dériver *δρίμα* de *δριμός* (— *δριμύς*—).

(1) L'auteur de ces lignes a repris, après la mort de Politis, et conserve la direction du périodique.

(2) Publié dans *Πανδώρα*.

Βλαχογιάννη Γιάννη, Λαὸς ὁ ποιητής (pp. 79-84). L'auteur expose quelques considérations générales sur la poésie des chants populaires (surtout des chants klephtiques) et sur leur caractère.

Χατζιδάκη Γ. Ν., Γλωσσικὰ καὶ λαογραφικά (pp. 85-92). Recherche l'origine géographique de différentes expressions populaires, comme *παιδὶ δὲν εὐαγγέλισες, κουρεύω, κουράζω, κρίνω* etc...

Παντελίδου Χρ. Γ., Οἱ ποιητάρηδες τῆς Κύπρου (pp. 115. 120). Renseignements utiles sur les poètes populaires de Chypre.

Ἀναγνωστοπούλου Γ., Περὶ τῶν νεοελληνικῶν ἀνδρωνυμικῶν (pp. 121-126). L'auteur s'occupe de la formation des noms d'hommes à Papinko de Zagorion d'Epire, sa patrie.

Wace A. J. B., *A note on Tripolitza* (pp. 186-188). L'auteur fait dériver le mot du slave Dobropole.

Φουτρίδου Ἀρ.-Εὐ., Ἡ ἰδέα τοῦ σπόρου στὴ μυθολογία τῶν Ζούνων (pp. 229-249). Concerne le folklore des tribus indigènes de l'Amérique du Nord.

Τριανταφυλλίδη Μανόλη, Τὰ «ντόρτικα» τῆς Εὐρυτανίας. Συμβολὴ εἰς τὰ ἑλληνικὰ «μαστόρικα» (pp. 243-258). Importante contribution à l'étude des argots grecs.

Στεφανίδου Μιχ. Κ., Ὀνειροπομποί (pp. 259-265). Étude des *ὀνειροπομποί* dans les papyrus.

Κυριακίδου Στίλπ. Π., Ἡ λοιδοριά. Λαϊκὴ παράδοσις περὶ τοῦ ξύλου τοῦ σταυροῦ (pp. 265-274). La malédiction injurieuse de l'arbre (*quercus ilex*) est expliquée comme un reste des anciennes croyances au sujet du caractère sacré du chêne, et la tradition qui y est relative comme un mythe étiologique postérieur.

Δεινάκι Στ., Τὸ ἔτυμον τῶν λέξεων βρικόλακας καὶ βόρδονας (pp. 275-284). Tentatives probantes d'étymologie de ces mots.

Dawkins R. M., *The twelve months. A folk-tale from Pontos* (pp. 285-291), publie une variante pontique du mythe des douze mois avec une traduction anglaise.

Hepding H., *Einige neugriechische Schwänke* (pp. 304-314). Intéressant recueil de contes satiriques dans le dialecte de Chio avec de bonnes remarques comparatives.

Κουκουλέ Φ., Καλλικάντζαροι (pp. 315-328). L'auteur, comme Boutouras, revient à l'étymologie de Corais (*καλὸς κάνθαρος*), et émet l'opinion que ces démons proviennent des scarabées

qui attaquent les vignes. Cette opinion n'est pas suffisamment justifiée.

Ἀμάντου Κ. Ι., Γλωσσικὰ ἐκ Χίου (pp. 335-345). Bonnes observations linguistiques, dont beaucoup à propos d'éponymes et de toponymes.

Ῥωμαίου Κ. Α., Τὸ ὑνὶ κατὰ τὸν γάμον (pp. 346-368). Très remarquable étude sur la coutume nuptiale qui consiste, pour la fiancée, à poser le pied sur le soc de la charrue au moment où elle entre dans la maison du fiancé. La coutume est expliquée, avec raison, par l'établissement d'une relation entre la fertilité de la terre et la fécondité humaine.

Ξανθουδίδου Στ., Οἰκογενειακά τινα ἐπώνυμα ἐκ Κρήτης. (pp. 369-384). Interprétation de différents noms de famille.

Καψάλη Γερ. Δ., Οἱ Τοῦρκοι ἐκ τῶν παροιμιῶν τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ (pp. 385-421).

Οἰκονομίδου Δημ. Η., Ἀνέκδοτος ποντικὴ παράδοσις (pp. 426-427). Publication d'une tradition relative à la métamorphose d'un oiseau. Elle appartient à la catégorie des traditions relatives à l'arrestation du Christ.

Drexl Franz, *Das Traumbuch des Patriarchen Germanos* (Cod. Vindob. theol. gr. 336), (pp. 428-448). Excellente édition de l'Ὀνειροκριτικὸν attribué au Patriarche Germanos.

Φάβη Βασ., Τὸ φίλημα τῶν μνηστήρων (pp. 457-459). Affirme avec raison, contre l'opinion de Koukoulés, que le baiser mentionné dans les clauses d'actes byzantins a seulement le sens d'une salutation.

Μέγα Γ. Ἀ., Παραδόσεις περὶ ἀσθενειῶν (pp. 465-520). Intéressante collection de traditions thraces relatives aux maladies et à leur guérison. Des notes interprétatives les accompagnent : on y a réuni les traditions analogues d'autres régions et tenté de les interpréter.

Σάρρου Δημ. Μ., Περί τινων ἐν Ἠπείρῳ, Μακεδονίᾳ καὶ Θράκῃ συνθηματικῶν γλωσσῶν (pp. 521-542). Riche recueil de mots provenant d'argots de différentes régions.

— *Τόμος Η'. Ἀθῆναι* 1921-1925, in-8, 628 pp.

Les plus remarquables recueils folkloriques publiés dans ce volume sont les suivants :

Λουκοπούλου Δημ., Σύμμεικτα αἰτωλικὰ λαογραφικά (pp. 13-66). Riche collection de fables, traditions, coutumes, usages et chants.

Ἡ ρ ε ι ώ τ ο υ Π. Ν., Ὁ χορὸς τῆς Λαμπρῆς ἰδίᾳ ἐν τῇ ἐν Αἰγίνῃ Παλαιᾷ χώρᾳ (pp. 67-108). Remarquable description du chœur dansé quelquefois, à Pâques, dans l'île d'Egine ; la description est accompagnée d'un recueil assez abondant de chants.

Δ έ φ ν ε ρ Μ ι χ., Δείγματα τσακωνικῆς (pp. 159-180). L'auteur, pour donner un échantillon de dialecte tsaconien en langage suivi, transpose en tsaconien le conte bien connu de la *Πεντάμορφη*.

Β ί ο υ Στυλ., Χιακαὶ παραδόσεις. Α'. Νεράιδες. Β'. Ἁρμένηδες (pp. 427-446). Riche et intéressant recueil de traditions. Il se continue dans le tome *Θ'*, pp. 220-233.

Κ ο ρ ύ λ λ ο υ Χρ. Π., Σύμμεικτα λαογραφικὰ ἐκ Πατρῶν (pp. 499-519). Recueil de chants, de traditions et de récits plaisants. Ces derniers sont accompagnés de notes dues à la direction du périodique.

Σ α λ β ά ν ο υ Μαλβίνας, Τραγούδια, μοιρολόγια καὶ λαζαρικὰ Ἀργυράδων Κερκύρας (pp. 520-535). Riche et intéressant recueil de chants qui se poursuit dans les tomes suivants (*Θ'*, pp. 152-208.- *Γ'*, pp. 23-47).

Σ ε φ ε ρ λ ῆ Π. Δ., Δίστιχα τραγούδια τῆς Αἰγίνης (pp. 536-546). Riche collection de distiques.

Les études suivantes ont paru dans le tome 8 :

Π ο λ ί τ ο υ Ν.Γ., Λαογραφικαὶ ἐνδείξεις ἐν τῷ Α' καὶ Β' κατηχητικῷ Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου (pp. 5-12). Œuvre posthume de N. G. Politis. Ensemble de renseignements folkloriques très intéressants. Suppléments et remarques de St. P. Kyriakidis.

Κ υ ρ ι α κ ί δ ο υ Στ. Π., Ἄισματα καὶ αἰνίγματα (pp. 109-152). Publie des énigmes et pièces de vers provenant du manuscrit catalogué sous le nº 652 de la bibliothèque du couvent de Kykkos de Chypre. Une partie des énigmes sont byzantines, les autres, comme on l'a vu depuis grâce à un manuscrit appartenant au métropolite de Kition (1), sont l'œuvre de *Βραχιμάκη υἱοῦ τοῦ Χριστοφάκη| χρυσοχόου καὶ ζωγράφου| ποιητοῦ ῥητορογράφου*, qui écrivait vers 1682.

Β ο γ ι α τ ζ ί δ ο υ Ἰ., Περὶ τῆς συνθηματικῆς γλώσσης τῶν ἀρτοποιῶν Ζαγορίου (pp. 153-158). Publication d'un recueil de mots de l'argot des *καταφυγιανοί* et des boulangers d'Epire, d'après le ms.125 de la *Ἱστορικὴ καὶ Ἐθνολογικὴ Ἑταιρεία*. Comme l'a fait

(1) *Κυπριακὰ Χρονικά Β'* pp. 128-140.

remarquer Hesseling (*Λαογρ. Η'* 567), le recueil a également été publié par F. Michel, *Etudes de philologie comparées sur l'argot* etc... Paris, 1856.

Μ ε ν ά ρ δ ο υ Σιμ., Τὸ τραούδιν τῆς Ζωγραφοῦς (pp. 181-200). Publie une variante de l'œuvre métrique chypriote publiée dans *Λαογραφία Ε'* 373. L'éditeur considère le poème comme d'origine française.

Ἡρειώτου Παν. Ν., Ὁ λειδινὸς (1) *ἐν Αἰγίνῃ* (pp.289-296). Intéressante description des « funérailles du repas d'après-midi » (*ταφὴ τοῦ ἀπογευματινοῦ γεύματος*) c'est-à-dire du dîner personnifié. La coutume en rappelle d'autres analogues dans l'antiquité, relatives à Adonis et à d'autres divinités qui meurent et ressuscitent.

Μ ε ν ά ρ δ ο υ Σίμου, Βουρβούλακας (pp. 297-301). L'auteur, acceptant l'étymologie de Dinakis, considère les mythes relatifs aux *vrikolakes* comme chrétiens, et retrouve le premier *vrikolakas* des chrétiens dans le récit de Pappias sur l'enflure de Judas. Cette opinion de l'auteur surprend un peu et nous ne la croyons pas soutenable.

Κ ο υ κ ο υ λ έ Φ., Μεσαιωνικοὶ καὶ νεοελληνικοὶ κατάδεσμοι (pp. 302-346 ; la collection se continue dans le tome *Θ'* pp. 52-108, 450-506). Riche recueil de charmes magiques d'après des manuscrits datant de la domination turque et provenant pour la plupart des Bibliothèques d'Athènes et de celles de différentes sociétés de folklore. La plupart des textes qui proviennent des mss. d'Athènes ont été également publiés par Delatte (*Anecdota Atheniensia*). La division en charmes médiévaux, postérieurs à la prise de Constantinople et contemporains, n'a, dans l'état actuel des choses, aucune justification suffisante.

Drexl Fr., *Das anonyme Traumbuch des cod. Paris. gr.* 2511 (pp. 347-375). Excellente édition de l'*Ὀνειροκριτικὸν* anonyme.

Soyter G., *Das volkstümliche Distichon bei den Neugriechischen* (pp. 379-462). Bonne étude sur les « distiques » néo-helléniques.

Κ υ ρ ι α κ ί δ ο υ Στ. Π., Παρατηρήσεις εἰς τὰς χιακὰς παραδόσεις Στ. Βίου (pp. 447-487). L'auteur recherche principalement l'origine des traditions qui représentent les Arméniens comme des démons, et la trouve dans la haine et dans la répulsion pour les

(1) Métathèse pour *δειλινός*.

Arméniens (considérés comme hérétiques et pratiquant les arts magiques) qui régnait au moyen âge.

Κυριακίδου Στ. Π., *Ἀρκοτσεράμιον - Ἀρκοτσεραμιῶνας - Ἄγριν - Δῶμαν* (pp. 230-231 ; 568-574). Interprétation de ces mots contre l'opinion de *Φάβης*. (*Ἀφιέρωμα εἰς Χατζιδάκιν* p. 119 ss.).

Δεινάκι Στ., *Τὸ ἔτυμον τῆς λέξεως καλλικάντζαρος* (pp. 488-498). Etymologie improbable et sans méthode (*Καρκάντζι = πᾶν ξηρόν*) et interprétation des particularités des *καλλικάντζαροι* par la même idée de sécheresse. Le travail de l'auteur montre combien il est dangereux d'aborder des recherches en matière de mythes sans la préparation méthodique nécessaire.

— *Τόμος Θ'*. *Ἀθῆναι* 1926-1928, in-8, 629 pp.

Recueils : *Κουρμούλη Γεωργ. Ι.*, *Τραγούδια κρητικά* (pp. 209-219).

Editions et articles de fond :

Μέγα Γ. Α., *Βιβλίον ὠμοπλατοσκοπίας ἐκ κώδικος τῆς Ἐθνικῆς Βιβλιοθήκης Ἀθηνῶν* (pp. 3-51). Publié aujourd'hui également par Delatte (*Anecdota Atheniensia*). L'éditeur accompagne le texte d'une description de l'*ὠμοπλατοσκοπία* actuelle des pasteurs. Son opinion sur l'origine de la coutume (qui viendrait des anciens Egyptiens) n'est appuyée d'aucune preuve.

Παρχαρίδου Ι. Α., *Περὶ τῶν ἐν Ὄφει ᾀσμάτων* (pp. 109-151). Très bon travail de Parcharidis, le philologue du Pont décédé depuis longtemps, sur les chants improvisés des Mahométans de langue grecque, à Ophis.

Οἱ δέκα λόγοι τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου. Πεζὴ διασκευὴ ἐκδιδομένη ὑπὸ Δημ. Πασχάλη (pp. 305-440). Au sujet de l'édition de ce texte et de son commentaire, voyez ce qu'a écrit M. Hesseling dans notre périodique (*Byzantion*, 4, 171-178).

Στεφανίδου Μιχ. Κ., *Δημώδη φυσιογνωστικά* (pp. 441-449). Continué dans le t. I, pp. 197-208). Identification de certains noms populaires de plantes.

Φουρίκη Π. Α., *Γάμος καὶ γαμήλια σύμβολα παρὰ τοῖς Ἀλβανοφώνοις τῆς Σαλαμῖνος* (pp. 507-563). Bonne description des coutumes nuptiales en vigueur à Salamine.

Δέφνερ Μιχ., *Τοπωνύμια τῆς νήσου Σκύρου* (pp. 564-597). Riche collection de toponymes de l'île.

— *Τόμος Γ', τεῦχος Α' καὶ Β', Θεσσαλονίκη*, 1929, in-8, 304 pp.

Recueils : *Τσίρι μπα Δ., Ἀρκαδικὰ δημοτικὰ τραγούδια* (pp. 48-112). Abondante collection.

Σαλβάνου Γερ. Ι., Λαογραφικὰ σύλλεκτα ἐξ Ἀργυράδων Κερκύρας (pp. 113-163). Riche et intéressante collection d'incantations, remèdes populaires, serments, malédictions, salutations, prières, coutumes superstitieuses, traditions, travaux champêtres et toponymes.

Articles :

Πολίτου Ν. Γ., Βιβλιογραφία τῆς ἑλληνικῆς λαογραφίας (pp. 209-232). Extrait de la bibliographie grecque des années 1910-1920, œuvre posthume de N. G. Politis, publiée par St. Kyriakidis sous les auspices de l'Université d'Athènes.

Κυριακίδου Στίλπ. Π., Λαογραφικὴ ἐπιθεώρησις (pp. 233-256). L'auteur examine, d'un point de vue folklorique, les périodiques suivants : *Ἀρχεῖον τοῦ Πόντου, Ἠπειρωτικὰ Χρονικά, Φιλικὴ Ἑταιρία, Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, Κυπριακὰ χρονικά, Θρᾳκικά.* Parmi les recueils et articles publiés dans ces périodiques, les suivants méritent une mention ou un compte rendu.

Σουμελίδου Γ., Ἀκριτικὰ ᾄσματα (*Ἀρχεῖον Πόντου Α'* 47-96). Tentative malheureuse d'édition de versions acritiques du Pont.

Οἰκονομίδου Δ. Η., Γαμήλια ἤθιμα (*ibid., Α'*, 121-180).

Le même, *Περὶ ἀμφιέσεως* (*ibid., Β'*, 3-48).

Παπαδοπούλου Α. Α., Παροιμίαι (*ibid., Β'* 49-136).

Ἀναγνωστοπούλου Γ., Μικρὰ συμβολὴ εἰς τὴν μελέτην τῶν ἠπειρωτικῶν τοπωνυμιῶν (*Ἠπειρωτικὰ χρονικά, Α'*, 86-101).

Σούλη Χρ. Ι., Ἠπειρωτικὰ αἰνίγματα (*ibid., Α'*, 158-189, 313-329).

Βιζουκίδου Περ., Ἠπειρωτικῶν θεσμίων ἔρευνα. (*ibid. Β'* 15-53).

Σάρρου Δ. Μ. Ζαγοριακῶν θεσμίων ἔρευνα (*ibid., Β'*, 286-301).

Ζάχου Ἀριστ., Ἀρχιτεκτονικὰ σημειώματα (*ibid., Γ'* 295. 305).

Σούλη Χρ. Ι., Τὰ « μπουκουραΐικα » τῶν Τζουμέρκων ἤτοι περὶ τῆς συνθηματικῆς γλώσσης τῶν ῥαφτάδων τῶν Σχωρετσάνων τῶν Τζουμέρκων (*ibid. Γ'*, 310-320).

Στεργωπούλου Κ., Περὶ τῶν τοπωνυμιῶν τῆς νοτιοδυτικῆς Ἠπείρου (*ibid., Γ'*, 321-331).

Σούλη Χρ., Τὰ « Ρόμκα » τῆς Ἠπείρου, ἤτοι περὶ τῆς συνθηματικῆς γλώσσης τῶν Ραφτῶν τῆς Ἠπείρου (*ibid.*, *Δ'*, 145-156).

Πικιώνη Δημ., Ἡ λαϊκή μας τέχνη κ' ἐμεῖς. Κριτικὴ μελέτη (*Φιλικὴ Ἑταιρία* pp. 145-158).

Σφακιανάκη Κ. Ι., Ἡ ἀρχαία ἑλληνικὴ μουσικὴ καὶ ἡ σχέση της μὲ τὴ βυζαντινὴ καὶ τὴ δημοτική (*ibid.*, pp. 193-200). L'étude est restée incomplète.

Κυριακίδου Στίλπ., Θρᾳκικαὶ παραδόσεις (*Ἡμερλόγιον μεγάλης Ἑλλάδος*, 1922, pp.241-253).Traditions se rapportant à des châteaux byzantins.

Φουρίκη Π., Πόθεν τὸ ὄνομα Σούλι (*ibid.*, 1922, pp. 401-421). Soutient avec la plus grande vraisemblance l'origine albanaise du nom.

Παπαδοπούλου Α. Ἀ., Νεοελληνικὴ μαντεία (*ibid.* 1923, pp. 142-159). Tentative incomplète de recension des méthodes actuelles de mantique.

Κυριακίδου Στ., Τὰ παιδιὰ τοῦ δεκαπεντασυλλάβου (*ibid.*, 1923, pp. 417-433). Explication de différents mètres et systèmes de la poésie populaire. C. R. dans REG, 37 (1924) pp. 129-130 (H. Pernot).

Δροσίνη Γ., Ζῷα καὶ πουλιὰ στὰ δημοτικὰ τραγούδια μας. (*ibid.*, 1924, pp. 49-67).

Κουκουλέ Φ., Κρασοκατάνυξις (*ibid.* 1924, pp. 195-215). Étude de différents mots relatifs à l'ivresse.

Κοντογιάννη Π., Βιομηχανία καὶ χειροτεχνία ἐν Χίῳ (*ibid.*, 1925, pp. 46-63).

Καρκιδῆ Ι. Θ., Ἑλληνικὰ παιγνίδια (*ibid.*, 1925, pp.161-179).

Ἀμάντου Κ, Μενίδι (*ibid.*, 1925, pp 277-282) Etymologie probable de ce toponyme par l'éponyme *Μενίδης*

Φουρίκη Π Α., Συνήθειες ποὺ σβύνουν · ἡ Λαμπρή. (*ibid.* 1925 pp. 461-474). Description exacte des coutumes de Pâques à Salamine.

Κυριακίδου Στ. Π., Ὁ ἑφταπάρθενος χορός (*ibid.*, 1925, pp. 489-511). Interprétation du nom de la constellation de la Grande Ourse par les croyances gnostiques ; de la même source viendraient encore les chants appelés « arithmétiques » ou « douze paroles de la vérité ».

Le même, *Ἕλληνες γίγαντες* (*ibid.*, 1926, pp.45-54).Recherche sur l'origine des traditions néohelléniques se rapportant à des géants.

Σωτηρίου Γ.Α., Ἡ λίμνη τῆς Πρέσπας (*ibid.*, 1926, pp. 151-160). Figures et relations d'engins de pêche et de costumes.

Κουκουλέ Φ., *Ἡ νεοελληνικὴ καὶ τὰ βυζαντινὰ ἔθιμα* (*ibid.*, 1926, pp. 195-203). L'auteur cherche dans des coutumes byzantines l'origine de certaines expressions grecques modernes.

Φουρίκη Π., *Συνήθειες ποὺ σβύνουν · Μεγαλοβδόμαδα* (*ibid.*, 1926, pp. 451-467).

Οἰκονομίδου Δημ. Η., *Οἱ μωμόεροι ἐν Πόντῳ* (*ibid.*, 1927, pp. 181-192). Intéressante description des déguisements du jour de l'an.

Κυριακίδου Στ., *Οἱ ἀντρειωμένοι καὶ ἡ οὐρά των* (ibid., 1927, pp. 499-511). Explique l'origine du mythe de « la queue des héros » par la coutume médiévale usitée en Orient des queues d'animaux employées comme marque de la dignité.

Κυριακίδου Στ., *Ἀρχαϊκὴ τέχνη καὶ λαϊκὰ τραγούδια* (*ibid.*, 1928, pp. 59-66). Sur la « stylisation » dans les chansons populaires.

Κουκουλέ Φ., *Ἀπὸ τὰ βυζαντινὰ ἔθιμα* (*ibid.*, 1928, pp. 361-369). Étude d'expressions en rapport avec des usages byzantins.

Le même, *Ἐπιβίωσις ἐθίμων τινῶν περὶ τὴν ταφὴν* (*ibid.*, 1929, pp. 369-382).

Μέγα Γ. Α., *Ἀδὰμ καὶ Χριστὸς εἰς τὰς παραδόσεις τοῦ λαοῦ* (*ibid.*, 1929, pp. 385-432). Tradition populaire sur Adam et Eve.

Κορρέ Στυλ. Γ., *Ἀνέκδοτα ἀθηναϊκὰ ἔγγραφα* (*ibid.*, 1930, pp. 289-309). Contrats de vente et contrats de mariage des XVIIIe et XIXe siècles.

Σιγάλα Α., *Ἡ πατέντα τῶν κοτσαμπασήδων* (*ibid.* 1930 pp. 403-421). Publication de documents de l'époque turque, utiles pour la connaissance de l'administration des communes grecques.

Κουκουλέ Φ., *Βίος καὶ γλῶσσα* (*ibid.*, 1930, pp. 423-440). Interprétation de différentes expressions de la langue populaire.

Μέγα Γ. Α., *Ἀνέκδοτον ποίημα περὶ τοῦ κάτω κόσμου* (*ibid.*, 1930, pp. 509-521). Renseignements au sujet d'un poème crétois inédit sur l'Enfer, figurant dans le ms. bien connu de la Bibliothèque de S. Marc.

Νικοδήμου Κιτίου, *Ἀνέκδοτα* (*Κυπριακὰ χρονικά*, *Α'*, 3-7). Publie 125 vers qui complètent la *Διήγησις εἰς τὸν θρῆνον τοῦ αἰχμαλωτισμοῦ τῆς Κύπρου* publiée par S. Menardos dans le *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας*. L'œuvre entière a été publiée dans le tome 3 du même périodique, pp. 56-82.

Κληρίδου Νεάρχου, *Λαογραφία διαφόρων μηνῶν* (ibid. *Β'* pp. 41-43, 198-205, 220-222 ; *Δ'* 199-201).

Παντελίδου Χρ. Γ., *Ἄισμα περὶ τοῦ ἀπαγχονισμοῦ τοῦ ἀρχιεσπισκόπου Κύπρου καὶ τῶν ἄλλων μητροπολιτῶν κατὰ τὴν ἐπανάστασιν τοῦ* 1821 (*ibid.*, *B'* 65-67).

Νικοδήμου Κιτίου, *Ἄγνωστοι σελίδες τῆς τουρκικῆς τυραννίας ἐν Κύπρῳ* (*ibid. B'* 139-148, 281-294). Intéressante pièce de vers datant du XVIIIe siècle, œuvre d'un certain *Κωνσταντῖνος διάκονος δασκαλοποιητής*.

Παντελίδου Χρ., *Τοπωνυμικὰ καὶ ἐπώνυμα* (*ibid. B'* 177-184).

Νικοδήμου Κιτίου, *Βυζαντινὰ αἰνίγματα* (*ibid. Γ'* 128-140). Enigmes byzantines et plus récentes d'après un manuscrit assez tardif.

Κυριαζῆ Ν. Γ., *Δημώδης ἰατρικὴ ἐν Κύπρῳ* (*ibid.*, *Δ'*, 1-186). Recueil riche, mais rassemblé sans méthode.

Σαραντῆ - Σταμούλη Ἐλπινίκης, *Ἀπὸ τὰ θρᾳκικὰ ἔθιμα* (*Θρᾳκικά A'*, 127-140). Coutumes se rapportant à la grossesse, aux couches, à la naissance et aux soins donnés au nouveau-né.

Παπαχριστοδούλου Πολ., *Παροιμίες καὶ παροιμιώδεις φράσεις Σαράντα Ἐκκλησιῶν Ἀνατολικῆς Θρᾴκης* (*ibid.*, *A'*, 141-188).

Βαφείδου Θεολ. Γ., *Δημώδεις δοξασίες καὶ δεισιδαίμονες συνήθειες ἀπὸ τὴν Ἀδριανούπολι* (*ibid.*, *A'*, 189-197).

Παπαχριστοδούλου Π., *Γλωσσάριο ἀπὸ τὴ σαρανταεκκλησιώτικη γλῶσσα* (*ibid.*, *A'*, 223-237, 461-474 ; *B'*, 212-226, 457-474).

Σταμούλη Ἀν. Κ. Π., *Τοπωνυμικὰ Θρᾴκης* (*ibid. A'* 395-402). Toponymes intéressants, dont certains d'origine byzantine.

Σαραντῆ-Σταμούλη Ἐλπινίκης, *Σύμμικτα λαογραφικά* (*ibid.*, *A'*, 403-421). Riche collection de coutumes variées.

La même, *Ἀπὸ τὰ ἔθιμα τῆς Θρᾴκης* (*ibid.*, *B'*, 131-151).Riche et important ensemble de coutumes funéraires.

Χατζοπούλου Κωνστ. Μ., *Σαράντα-Ἐκκλησιῶν σύμμικτα λαογραφικά* (*ibid.*, *B'*, 440-456). Abondant recueil de coutumes superstitieuses.

Λεξικογραφικὸν Ἀρχεῖον τῆς μέσης καὶ νέας ἑλληνικῆς. Τόμ. Ε'. Ἀθῆναι, 1918, in-8, 455 pp.

Parmi les travaux proprement lexicographiques publiés dans ce périodique, voici ceux qui présentent un intérêt folklorique :

Πολίτου Ν. Γ., *Τὰ ὀνόματα τῶν νεράιδων καὶ τῶν ἀνασκελάδων* (pp. 17-32). L'auteur passe en revue et interprète les différents

noms des Néréides suivant les régions, recherchant également le rapport que ces croyances modernes peuvent présenter avec celles de l'antiquité ; il retrouve dans le nom des *ἀνασκελάδες* l'antique *ὀνοσκελίς*.

Στεφανίδου Μιχ., Φυσιογνωστικὴ ὀνοματολογία (pp. 65-85). Explique différents noms populaires de plantes, d'animaux et de minéraux.

Ἀμάντου Κωνστ. Ι., Τοπωνυμικά (pp. 58-64). Interprétation de différents toponymes de Chios par des noms byzantins, comme *Φιλούμενα, Τσαγράτορας, Ἐγρηγόρος*. Il est question aussi des toponymes *Πλουμάρι* (Lesbos), *Φιλαδερφιᾶς* (Chios) et *Στενήμαχος*.

Ξανθουδίδου Στεφ., Γλωσσικαὶ ἐκλογαί. Δωδεκὰς δευτέρα (pp. 92-116). L'auteur traite de certains surnoms et mots crétois, apportant en même temps des renseignements intéressants au sujet du folklore et de la vie byzantine.

Κυριακίδου Στ. π., Περὶ τῶν λέξεων « μαγαζί » καὶ «μασκαρᾶς » (pp. 117-126). L'auteur s'occupe de l'étymologie de ces deux mots, et à leur propos, des travestissements en Grèce.

Οἰκονομίδου Δημ.Η., Γλωσσικὰ ἐκ Πόντου (pp. 188-202). Entre autres, l'auteur traite du nom des mois dans le Pont et publie un conte populaire « arithmétique » du type des « Douze paroles de la Vérité ».

Παπαδοπούλου Α., Τοπωνύμια καὶ ἐθνικὰ ἐν Πόντῳ (pp. 203-209). Recherche la forme grammaticale de nombreux toponymes et ethniques.

Φουρίκη Π. Α., Μεγαρικὰ μελετήματα Β' (pp. 210-232) Bonne étude sur le travail de la laine et de la toile à Mégare. Suite dans le tome 6 (1923) pp. 388-434.

Ξανθουδίδου Στ., Ποιμενικὰ Κρήτης (pp. 267-323). Très remarquable recueil de mots de la langue des bergers,qui apporte beaucoup à la connaissance de la vie pastorale en Crète.On regrette l'absence de gravures.

Τόμος ς', Ἀθῆναι, 1923, in-8, 571 pp.

Λορεντζάτου Π., Συμβολὴ εἰς τὰ νεοελληνικὰ παρωνύμια (pp. 40-71). Abondante collection.

Σιγάλα Α. Συρίων βαπτιστικά - παρωνύμια - ἐπωνύμια (pp. 160-209). Recueil abondant, avec interprétation de leur origine.

Στεφανίδου Μιχ. Κ., *Φυσιογνωστικά* (pp. 210-236). Interprétation de différentes expressions physiognostiques.

Ξανθουδίδου Στ., *Οἰκογενειακὰ ἐπώνυμα Κρητῶν, προελθόντα ἐκ ποιμενικῶν καὶ κτηνοτροφικῶν ὅρων* (pp. 326-350). De nombreux noms crétois sont correctement interprétés.

Κυριακίδου Στ., *Γλωσσογεωγραφικὰ σημειώματα* (pp. 362-387). Les informations touchant les charrues thraces intéressent le folklore.

Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, ἔτος Α', 1924, in-8, 383 pp.

Parmi différentes études byzantines, les suivantes intéressent le folklore :

Κουκουλέ Φ., *Λαογραφικαὶ εἰδήσεις παρὰ τῷ Θεσσαλονίκης Εὐσταθίῳ* (pp. 5-40). Considérations générales sur les renseignements folkloriques fournis par Eustathe.

Ἔτος Β'. 1925, in-8, 382 pp.

Κουκουλέ Φ., *Συμβολαὶ εἰς τὸ περὶ γάμου παρὰ τοῖς βυζαντινοῖς κεφάλαιον* (pp. 3-41 ; se continue dans *Γ'* 3-27). L'auteur s'occupe du mariage byzantin, mariage du peuple et mariage royal. Mais les renseignements sont beaucoup plus abondants et plus complets pour le second que pour le premier. Il en résulte que l'auteur a recours, pour compléter son tableau, à des renseignements tantôt plus anciens, tantôt plus récents que l'époque byzantine. D'autre part, les renseignements proprement byzantins sont employés sans distinction d'époque. Pourtant une telle méthode, qui utilise sans discernement des documents d'époques différentes, ne peut donner des coutumes étudiées qu'une image confuse, sinon entièrement fausse.

Ἔτος Γ'. 1926, in-8, 405 pp.

Παπαδοπούλου Α. Α., *Ἐξορκισμοὶ καὶ ἐξορκισταί* (pp. 225-234). L'article n'apporte rien de nouveau.

Καρολίδου Π., *Τὸ ἔπος Διγενῆ Ἀκρίτα κατὰ τὸ χειρόγραφον Μαδρίτης ἢ Ἐσκουριάλ* (pp. 329-332). Sur quelques noms et toponymes mentionnés dans l'épopée, comme *Καροΐλης, Παδά Παστρᾶ, Χάλεπε, Κασίσοι, Ἐμέκ, Ὀραζαβοῦρον, Ἔρμονας, Μάγγας, Χαλκόπετρα, χαρζανιστοί* (1) *Ῥαχὲ-Ραχᾶς, Σουδάλης*, etc...

(1) Déjà éclairci par XANTHOUDIDIS dans *Χριστιανικὴ Κρήτη, Α'*, p. 553.

Ἔτος Δ'. 1927, in-8, 415 pp.

Κουκουλέ Φ., Περὶ βυζαντινῶν τινῶν φορεμάτων (pp. 89-95). Sur les costumes appelés *θάλασσα, κουτνὶν*, et *μοναπλόν*.

Ξανθουδίδου Στ., Ὁ Φαλλίδος (pp. 96-105). Publie une pièce de vers crétoise anonyme en langue vulgaire.

Φάβη Βασ., Ἀκάπνιστον μέλι (pp. 249-250). L'auteur, s'efforçant d'expliquer l'*ἀκάπνιστον μέλι* de Strabon (400a) apporte des informations intéressantes sur l'apiculture dans la vie populaire d'aujourd'hui.

Ξυγγοπούλου Α., Βυζαντινὸν περίαπτον (pp. 257-264). Publie la reproduction d'une amulette de cuivre byzantine.

Ἀμάντου Κ., Ἐπιτίμιον κατὰ τῆς ἀδελφοποιίας (pp. 280-284). Publie un intéressant *Ἐπιτίμιον κατὰ τῆς ἀδελφοποιίας* du XVIIIe siècle et apporte des témoignages inédits sur cette coutume.

Ἔτος Ε'. 1928, in-8, 446 pp.

Κουκουλέ Φ., Ὀνόματα καὶ εἴδη ἄρτων κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους (pp. 36-52). Etude intéressante sur différents noms et formes de pains et sur leurs relations avec des usages modernes.

Πουλίτσα Π., Ἐπιγραφαὶ καὶ ἐνθυμήσεις ἐκ τῆς Βορείου Ἠπείρου (pp. 53-99). Copieux catalogue de noms et de toponymes.

Παπαδοπούλου Α. Α., Καμελλαύκιον (pp. 293-299). Sur le nom et la forme de cette coiffure byzantine.

Ἔτος ς' 1929, in-8, 479 pp.

Ζακυθηνοῦ Διον. Α., Κεφαλληνίας ἱστορικὰ καὶ τοπωνυμικά. (pp. 183-202). Il publie et interprète quelques toponymes.

Ἔτος Ζ'. 1930, in-8, 470 pp.

Κουκουλέ Φ., Περὶ κομμώσεως τῶν Βυζαντινῶν (pp. 3-37). Remarquable recueil de renseignements sur la coiffure des Byzantins dans ses rapports avec la coiffure moderne. Ici aussi les renseignements sont utilisés sans distinction d'époques, ce qui souvent brouille le tableau des faits.

Χατζῆ Ἀντων. Χ., Εὐστάθιος Μακρεμβολίτης καὶ Ὅμηρος (pp. 234-235). L'auteur, se proposant de réunir ce qui est dit d'Homère dans l'épopée acritique, corrige, au vers 719 de la version de l'Escurial (*Ὁ Ἀμιρᾶς ἐψεύσατο καὶ ἄλλοι τῶν Ἑλλήνων*), *Ἀμιρᾶς* en *Ὅμηρος*. Son opinion selon laquelle Eustathe *Μακρεμβολίτης* serait l'auteur de l'épopée est tout à fait insoutenable.

LE MÊME, *Ἡ γλῶσσα τῆς Ἀκριτηίδος* (pp. 236-239). L'auteur combattant l'opinion de Sp. Kyriakidis sur la langue de l'archétype de l'épopée considère comme dépourvue de signification la remarque que certains vers de la version de l'Escurial (828 *ὄφιων δερμάτια* etc...) se retrouvent dans les chants populaires ; il est persuadé que la version de l'Escurial constitue la source de ces chants. L'auteur reprend une remarque de Soyter (*Philol. Wochenschr.*, 1927, p. 968) sans mentionner son auteur. Cette reprise du sujet montre que l'auteur ne connaît pas les chants populaires, et en général n'a rien compris à la question.

Μενάρδου Σίμου, Τοπωνυμικὸν τῆς Μυκόνου (pp. 240-252). Important recueil de toponymes de Mykonos. L'auteur a également utilisé le recueil inédit de N. Bertos.

Ἀθηνᾶ. Σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήναις Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας. Τόμος 30, *Ἀθῆναι*, 1919, in-8, 457 pp.

Φουρίκη Π. Α., Μεγαρικὰ μελετήματα (pp. 343-377). Intéressante étude sur la charrue à Mégare et sa terminologie.

Τόμος 33. *Ἀθῆναι*, 1921, in-8, 226 pp.

Καλιτσουνάκι Ι. Ε., Ἑπταδικαὶ ἔρευναι (pp. 193-199). Les opinions bien connues de Roscher sur la signification du nombre sept sont reprises avec addition de quelques nouveaux exemples, particulièrement empruntés au grec moderne.

Τόμος 34. *Ἀθῆναι*, 1922, in-8, 261 pp.

Παντελίδου Χρ., Κυπριακὸν χειρόγραφον (pp. 130-165). Assez grand nombre de toponymes et de mots provenant d'un manuscrit chypriote des 16e-17e siècles.

— *Τόμος* 36, *Ἀθῆναι*, 1924, in-8, 352 pp.

Χατζιδάκι Γ. Ν., Μεθοδικὰ καὶ ἐτυμολογικά (pp. 177-213). Parmi les observations purement linguistiques, il est aussi question de quelques mots qui présentent un intérêt folklorique comme *δρόλυκος, ζώδιον - ζοῦδος, ἄζουδος* et d'une incantation crétoise *λίγωσι καὶ γέμωσι , καὶ καλὴ ξετέλεψι*, qui se dit lorsqu'on goûte du premier fruit de l'année.

— *Τόμος* 38. *Ἀθῆναι*, 1926 (a paru en 1927), in-8, 249 pp.

Ἀναγνωστοπούλου Γ. Π., Περὶ τῆς ἐν Κρήτῃ ὁμιλουμένης καὶ ἰδίως περὶ τοῦ ἰδιώματος Ἀγ. Βαρβάρας καὶ περιχώρων (pp. 139-192). A la fin de l'article, l'auteur publie, comme « échantillons linguistiques » deux textes folkloriques ; un conte énigmatique, et une rima de Mastrachas.

— *Τόμος* 40, *Ἀθῆναι*, 1928, in-8, 227 pp.

Φουρίκη Π. Α., Παρατηρήσεις εἰς τὰ τοπωνύμια τῶν χρονικῶν τοῦ Μορέως (pp. 26-59). Principalement sur l'étymologie du mot *Μάνη* (de l'albanais *μάνι* signifiant le mûrier).

Σαρρῆ Ι., Τὰ τοπωνύμια τῆς Ἀττικῆς (pp. 117-160). Riche recueil de toponymes de l'Attique classés d'après leur origine.

— *Τόμος* 41, *Ἀθῆναι*, 1929 , in-8, 291 pp.

Παντελίδου Χρ., Βυζαντινὰ καὶ νεοελληνικά (pp. 34-46). Sur l'étymologie des mots *καλικάντζαρος* (*καλίκι* + *ἄντζα*), *νινίον*, et *κωμοδρόμος*, nom qu'on donne aujourd'hui aux forgerons à Chypre.

Δεινάκι Στυλ., Ποικίλα φιλολογικά (pp. 67-76). Entre autres, l'auteur rassemble et interprète divers proverbes.

Φουρίκη Π. Α., Συμβολὴ εἰς τὸ τοπωνυμικὸν τῆς Ἀττικῆς (pp. 77-178) et t. 42, 1930 (pp. 111-136). Importante étude sur les toponymes helléniques dans la bouche des Albanophones et sur les toponymes albanais.

Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher, Bd 4, Berlin-Wilmersdorf, 1923, in-8°, 428 pp.

Buk H., E. *Geibel und das neugriechische Volkslied*, pp. 301-327. Au sujet du travail de traduction de Geibel, de l'influence de ses modèles grecs sur son style.

Κυριακίδου Στ. Π., Περὶ τῆς λέξεως κυρκατης (pp. 341-344). L'auteur interprète le mot *κυρκατης*, qui se rencontre dans un chant populaire, par le mot *κύρκας*, *κύρκος*, désignant une espèce d'épervier et employé par les femmes comme terme de tendresse à l'adresse de leurs amants.

— Bd. 6. Athènes, 1928, in-8, 600 pp.

Haghimichali A., *L'art populaire grec. L'île d'Icarie* (pp. 32-

51). Bonne étude sur les habitations des agriculteurs de l'île, avec quelques remarques sur le costume.

Ἠπειρωτικὰ χρονικά. Ἔτος Ε', 1930, in-8, 276 pp.

Σούλη Χρ. Ι., Τὰ κουδαοίτικα τῶν Χουλιαροχωρίων τῆς Ἠπείρου ἤτοι περὶ τῆς συνθηματικῆς γλώσσης τῶν κτιστῶν τῶν Χουλιαροχωρίων τῆς Ἠπείρου (pp. 161-168). Important recueil de mots et d'expressions de l'argot des maçons. Après les travaux de Triantaphyllidis, Sarros et Soulis, nous pouvons dire que la connaissance des types particuliers d'argots a considérablement progressé.

Βλαχλείδου Γ., Γιαννιώτικα στιχοπλάκια ἢ δίστιχα (pp. 169-183). Assez riche collection de distiques avec une bonne introduction sur les Pallikares de Janina appelés *μπαντῆδες*, auteurs de distiques, et sur les festins de Janina, où se faisaient les distiques.

Χατζημιχάλη Ἀγγελικῆς, Ἠπειρωτικὴ λαϊκὴ τέχνη (pp. 253-264). Intéressants renseignements sur les artisans épirotes et l'art populaire de l'Epire, avec de nombreuses reproductions de costumes, de broderies et d'objets d'orfèvrerie. Malheureusement les reproductions des costumes ne sont pas claires.

Παπαχαρίση Ἀθ. Χ., Τὰ σώπικα ἢ ἡ συνθηματικὴ γλῶσσα τῶν βαγενάδων τῆς Βορείου Ἠπείρου (pp. 2652-79). Lexique argotique, exemples de formation de phrases dans l'argot des tonneliers de Sopiki, l'Epire du Nord.

Κυπριακὰ χρονικά. Ἐπιστημονικὸν περιοδικὸν ἐν Κύπρῳ. Ἔτος Ε', 1927, in-8.

Ταττάκη Β., Θρῆνος τῆς Παναγίας (pp. 65-72). Une version du *Θρῆνος τῆς Μεγάλης Παρασκευῆς*.

Πηλαβάκη Κ. Α. Ὁ Θρῆνος τῆς Παναγίας (6. 77-82). Versification populaire manuscrite d'un demi-savant.

Κυριαζῆ Ν., Κυπριακαὶ παροιμίαι (pp. 83-152, 219-234 ; *ς'*, 194-224, 273-288, 321-335 ; *Ζ'*, 167-176, 239-256, 296-319 ; *Η'*, 59-80, 125-140). Riche et importante collection.

Φαρμακίδου Ξεν., Κυπριακὰ παίγνια. Λιγκρίν (pp. 200-205). Description d'un jeu qui se joue avec des bâtons.

Πηλαβάκη Κ. Α., Ἐγκώμιον ἐν τῇ ἁγίᾳ καὶ ἐνδόξῳ καὶ τριημέρῳ ἀναστάσει τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ (pp. 206-211). Pièce de vers manuscrite en langue semi-savante.

Le même, *Τὸ τραούδιν τοῦ καπιτὰν Μιχάλη* (pp. 212-214). Version chypriote de la rima de Maneta, intéressante par les remaniements qu'elle a subis.

— *Ἔτος ς'* 1929, in 8, 336 pp.

Κυριαζῆ N., *Ὁ Λάζαρος* (pp. 141-143). Description sommaire de l'*ἀγερμός* de la fête de Lazare, avec un poème en langue savante.

— *Ἔτος Η'*, 1931, in 8, 320 pp.

Κυριαζῆ N., *Λαογραφικά* (pp. 149-160). Remarque sur St Vichianos, guérisseur de la toux. Suit un poème en langue semi-savante, « Rima du Miracle de S. Georges », une autre rima sur l'enlèvement de la fille du papas par un Turc, et une variante du « chant du frère mort ».

Le même, *Λαογραφικὰ σημειώματα* (pp. 188-210). Matière intéressante et variée : incantations, superstitions, expressions proverbiales, malédictions et récits plaisants.

Le même, *Ἡ οἰνοπαραγωγὴ τῆς Κύπρου* (pp. 283-309). Publication d'un travail de Doazan, consul de France à Larnaka en 1855, renfermant d'intéressants renseignements sur la viticulture.

Le même, *Λαογραφικά* (pp. 310-317). Trois chants et de nombreuses imprécations.

En dehors des publications citées plus haut, des recueils et études folkloriques ont été publiés çà et là, dans d'autres périodiques, littéraires ou non. Nous rendons compte ici des plus importants de ces travaux :

Ἄλκη Θρύλου, Στοχασμοὶ γιὰ τὸ δημοτικὸ τραγούδι (*Ἀναγέννηση Α'*, 452-459, 514-521 ; *Β'*, 21-31).

L'auteur, d'idées et de tendances progressistes et modernistes trouve les chants populaires inférieurs à leur réputation ; ils n'ont même pas de valeur esthétique et ne présentent d'autre intérêt que de nous dévoiler l'état moral et spirituel du peuple. Il est naturel que les partisans des tendances caractérisées plus haut, que les partisans d'une sorte de rédemption, considèrent l'épanouissement de la vie réelle, qui a ses racines dans les couches les plus profondes de la terre, comme quelque chose de borné, de pauvre, d'indigne qu'on en fasse mention, surtout quand ils ne connaissent cet épanouissement que d'une manière très imparfaite et le comprennent mal. Pourtant la manière dont l'auteur combine deux choses

contradictoires est assez paradoxale : il refuse aux chants populaires la qualité d'œuvres d'art, tout en reconnaissant leur incontestable valeur esthétique.

Μαρίνη Κώστα Π., Τὸ χωριό Λαογραφική μελέτη (*Νέα Ἑστία*, 1927, *Β'*, pp 788-792 ; 863-867, 929-933 ; 992-995 ; 1928, *Γ'*, 81-85 ; 127-130, 180-184, 257-262, 308-310, 360-363).

Sous forme de récit, l'auteur nous présente de remarquables observations sur la vie pastorale, les fêtes, le mariage, la naissance et la mort à Gortyne.

ZACHOS ARISTOTELES, *Aeltere Wohnbauten auf griechischem Boden* (*Wachsmuths Monastshefte für Baukunst*, VII, Heft 7/8, pp. 247-249).

Intéressante étude sur le plan des maisons grecques des XVIIIe et XIXe siècles, dont le centre est la terrasse (*ἡλιακός*). Zachos trouve le type classique de ces maisons à Siatista.

Χατζημιχάλη Ἀγγελικῆς, Ῥουμλούκι. Σπίτι καὶ φορεσιά. (*Νέα Ἑστία, Γ'*, pp. 22-23).

Photographies et croquis de Gida entre Thessalonique et Verria.

LA MÊME, *Ἑλληνικὴ λαϊκὴ τέχνη. Οἱ Σαρακατσαναῖοι. Τὰ διακοσμητικὰ θέματα στὴν κεντητική τους τέχνη.* (*Νέα Ἑστία, Α'*, 1927, pp. 28-33) ; a paru aussi comme brochure.

Croquis très bref, mais intéressant, des costumes et broderies des bergers nomades grecs avec gravures et bonnes reproductions de ces broderies, que l'auteur considère comme un héritage de Byzance et de l'antiquité. A la page 243 sont publiées des corrections à certains termes, dues à Panos Papaspyros.

LA MÊME, *Ἑλληνικὴ λαϊκὴ τέχνη. Τρίκερι* (Publication n. 1 du périodique *Φιλότεχνος* (Volo), in-8, 11 pp.)

Renseignements sur les maisons seigneuriales de la région supérieure du Pélion, avec quelques photographies de façades, toutefois sans plan. Beaucoup plus satisfaisantes sont les études sur le costume féminin et les broderies, dont on nous montre des gravures et des dessins avec les noms populaires qui s'y rapportent.

LA MÊME, *Ἑλληνικὴ λαϊκὴ τέχνη. Σάμος* (*Ἑλληνικὰ γράμματα, Γ'*, 86-94, 129-143).

Importante étude sur les maisons, costumes, broderies, sculptures sur bois, céramiques de Samos avec de nombreux dessins et de nombreuses gravures.

Κυριακίδου Στ. Π., *Δημώδης ἰατρική* (*Κλινική, Α'*, 35-37, 110-111, 199-201).

Sur différentes traditions mythiques grecques qui ont leur source dans la pathologie et particulièrement dans l'épilepsie.

Le même, *Σπίτια καὶ καλύβια τῆς Ἀττικῆς*, Athènes, 1926. (Extrait de *Ἡμερολόγιον τοῦ Ὁδοιπορικοῦ συνδέσμου*, 1926, in-8, pp. 65-76).

Sur le type des habitations dans les régions de langue albanaise de l'Attique, type albanais différent du type grec habituel.

II. Travaux publiés séparément.

1. Ouvrages généraux.

Πολίτου Ν. Γ., *Λαογραφικὰ σύμμεικτα. Τόμ. Α'*, *Ἀθῆναι*, 1920. (Publications du *Λαογραφικὸν Ἀρχεῖον*, n. 1), in-8, 304 pp. *Τόμ. Β'*, *Ἀθῆναι*, 1921. (Publications du *Λαογραφικὸν Ἀρχεῖον*, n. 2), in-8, 375 pp.

Le *Λαογραφικὸν Ἀρχεῖον* a considéré qu'un de ses premiers soins devait être de réunir et de publier en volumes les travaux folkloriques, même les moins étendus, de N. G. Politis, travaux dont beaucoup, publiés dans des périodiques assez anciens, étaient devenus d'accès difficile. Le premier et le second de ces volumes ont paru, du vivant encore de l'auteur, le troisième est sous presse. Le premier comprend les publications les plus populaires de l'auteur, parmi lesquelles il faut remarquer celles qui ont pour titre : *Λαογραφία*, *Δημώδεις δοξασίαι περὶ ἀποκαταστάσεως τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους*, *Ἕλληνες ἢ Ῥωμιοί*, *Οἱ Ζυγιῶται τῆς Πελοποννήσου*, *Δημώδη βιβλία*, *Γνωστοὶ ποιηταὶ δημοτικῶν ᾀσμάτων*, *Περὶ τοῦ ἐθνικοῦ ἔπους τῶν νεωτέρων Ἑλλήνων*. Le second comprend des travaux moins populaires, dont certains ont été presque refondus par l'auteur après addition de matériaux nouveaux et d'observations nouvelles. Il faut mentionner les études intitulées ; *Ἑλληνικοὶ μεσαιωνικοὶ μῦθοι περὶ Φειδίου, Πραξιτέλους καὶ Ἱπποκράτους* ; *Δημώδεις κοσμογονικοὶ μῦθοι* ; *Ὁ ἥλιος κατὰ τοὺς μύθους καὶ τὰς δοξασίας τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ*, *Οἱ περὶ ἀστέρων καὶ ἀστερισμῶν μῦθοι*, *Γαμήλια σύμβολα*, *Τὸ ἔθιμον τῆς θραύσεως τῶν ἀγγείων κατὰ τὴν κηδείαν*, *Ὠκυτόκια*, *Ὑβριστικὰ σχήματα*. Le troisième tome renfermera les études plus spéciales. Ces trois volumes, résul-

tat d'une exceptionnelle familiarité avec le folklore grec et étranger, constituent un instrument de travail incomparable pour quiconque désire s'occuper du folklore grec ou même simplement pour quiconque voudra y puiser des renseignements pour des études comparatives ou autres.

Κυριακίδου Στ. Π., Αἱ γυναῖκες εἰς τὴν λαογραφίαν. Ἡ λαϊκή ποιήτρια, ἡ παραμυθοῦ, ἡ μάγισσα. Τέσσαρα λαογραφικὰ μαθήματα. Ἐν Ἀθήναις (1929). (*Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων ἀρ.* 31), in-8, 151 pp.

Quatre conférences de contenu assez général, traitant du folklore en général, des chants populaires, des contes, de la magie, et du rôle qu'y jouent les femmes, particulièrement en Grèce.

Le même, *Ἑλληνικὴ λαογραφία. Μέρος Α'. Μνημεῖα τοῦ λόγου. Ἐν Ἀθήναις*, 1922 (*Δημοσιεύματα Λαογραφικοῦ Ἀρχείου ἀρ.* 3), in-8, 446 pp.

Le but du livre est de donner une idée générale du folklore hellénique, et de ses thèmes, et de mettre en lumière, de populariser les recueils folkloriques, enfin de donner un caractère systématique aux travaux de collection et aux recherches en Grèce. L'examen de chaque chapitre tour à tour (les chants, les traditions etc...) est précédé d'une partie générale en forme d'introduction qui a pour but de donner l'idée la plus claire possible de la forme étudiée et des problèmes les plus généraux qui s'y rapportent ; suit l'examen de cette forme en Grèce. A la fin, on a ajouté des directives pour les chercheurs qui se chargent de réunir des collections folkloriques ainsi qu'une bibliographie des recueils grecs publiés.En ce qui concerne la manière dont la matière doit être réunie, le livre marque le progrès suivant : il attire l'attention des chercheurs sur le fait qu'il importe de ne pas se contenter de la simple transcription des documents mais qu'il est nécessaire de les commenter et de fournir tous les renseignements relatifs à la position que chacun de ces éléments occupe dans la vie populaire, afin d'adapter ainsi au travail l'observation de la vie, qui seule permettra de comprendre clairement, sinon l'origine, du moins l'évolution et la forme actuelle des phénomènes folkloriques.

Κυριακίδου Στ. Π., Ὁ Μακεδονικὸς Ἑλληνισμὸς καὶ ὁ νεώτερος. Ἀθῆναι [1925]. (*Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων ἀρ.* 13), in-8, 23 pp.

Conférence, qui a pour but de montrer que les sources du folkore

néo-hellénique doivent être cherchées, moins dans l'antiquité classique comme on l'a fait jusqu'aujourd'hui, que dans la période postérieure à Alexandre, hellénistique et gréco-romaine.

Μονογυιοῦ Εὐαγγ. Ι., Τὰ Μυκονιάτικα (Λαογραφία τῆς Μυκόνου). Βιβλιοθήκη « Ταχυδρόμου ». Ἐν Ἑρμουπόλει Σύρου. 1917, in-8, 79 pp.

Différents renseignements folkloriques utiles sur la grossesse, l'enfance, la jeunesse et la vieillesse, les fêtes ; quelques énigmes, des chants, des proverbes et des contes dans le dialecte local. La matière apportée est en général pauvre, et le chapitre sur les « âges de la vie » s'appuie principalement sur des proverbes qui composent l'élément relativement le plus riche de la petite collection.

2. Chants populaires.

A. *Recueils.*

Κριάρη Α., Πλήρης συλλογὴ κρητικῶν δημωδῶν ᾀσμάτων ἡρωικῶν, ἱστορικῶν κ.τ.λ. καὶ ἁπασῶν τῶν κρητικῶν παροιμιῶν μετὰ μαντινάδων ἤτοι κρητικῶν διστίχων τῆς λύρας. Ἐν Ἀθήναις, 1921, in-8, 496 pp.

Seconde édition du recueil publié en 1909, dans laquelle on a ajouté toutes les chansons, à peu de chose près, de Jannaraki et environ 50 chansons nouvelles, pas mal de proverbes et quelques distiques. Malheureusement le recueil, pour utile qu'il soit, n'est pas dépourvu de fautes.

Φαρμακίδου Ξενοφ. Π., Κύπρια ἔπη. Μετὰ σημειώσεων καὶ σχολίων. Ἐν Λευκοσίᾳ, 1926, in-8 ; *η'* 158 pp.

Importante collection de chants populaires chypriotes, la plupart connus, dont un bon nombre appartiennent au cycle acritique.

Γνεντοῦ Παύλου, Τραγούδια δημοτικὰ τῆς Ῥόδου. Ἔκδοσις Νέας Ζωῆς. Ἀλεξάνδρεια, 1926, in-8, *ις'* 151 pp.

Importante collection de chants dont les plus intéressants, les chants acritiques, avaient déjà été publiés par le même éditeur dans le périodique *Παναθήναια.*

Μαυρῆ Νικ. Γ., — *Παπαδοπούλου, Εὐ. Α., Δωδεκανησιακὴ λύρα. Τόμ. πρῶτος. Κασιακὴ λύρα ἤτοι δημώδης ποίησις καὶ μουσικὴ τῆς νήσου Κάσου. Τύποις « Νέας Ἠχοῦς ». Πόρτ Σάϊδ*, 1928, in-8, *κβ'* 168 pp.

Collection assez riche de chants avec notations musicales, certains harmonisés par le compositeur Manoli Kalomiri. L'absence de chants plus anciens, et particulièrement de chants acritiques, se fait sentir.

Μιχαηλίδου Νουάρου Μιχ. Γ., Καρπαθιακὰ μνημεῖα. Α'. Δημοτικὰ τραγούδια Καρπάθου ἤτοι συλλογὴ ἁπάντων τῶν ἐκδεδομένων καὶ ἀνεκδότων καρπαθιακῶν τραγουδιῶν μετὰ εἰσαγωγῆς περὶ τῆς καρπαθίας διαλέκτου. Ἀθῆναι, τύποις Π. Χαλκιοπούλου, 1928, in-8, 339 pp.

Comme le titre le montre, l'auteur a tenté une édition des chants de Karpathos. Malheureusement la méthode qu'il a suivie diminue la valeur de sa tentative. Il unifie les textes au point de vue linguistique, et il publie seulement les versions qui, à son jugement, sont complètes, n'insérant dans les notes du bas des pages que ce qui pourrait présenter un intérêt linguistique. Il considère les textes poétiques comme des documents linguistiques plutôt que comme des œuvres littéraires.

Πασαγιάννη Κώστα, Μανιάτικα μοιρολόγια καὶ τραγούδια [*Ἀθῆναι*] 1928. (*Ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ βιβλιοθήκη, ἀρ.* 3) in-8, *θ'* 191 pp.

Riche et intéressant recueil des myriologues et des chansons de Mani, qui sont connues pour leur rythme particulier.

Τζιάτζιου Εὐαγγ. Στ., Τραγούδια τῶν Σαρακατσαναίων. [*Ἀθῆναι*] 1928. (*Ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ βιβλιοθήκη ἀρ.* 4), in-8, *η'* 112 pp.

Riche recueil de chants populaires de cette tribu pastorale grecque, complétant le recueil de Hoeg (*Les Saracatsanes*).

B. *Etudes.*

Κυριακίδου Στ. Π., Ὁ Διγενὴς Ἀκρίτας. Ἀκριτικὰ ἔπη, ἀκριτικὰ τραγούδια, ἀκριτικὴ ζωή. Ἐν Ἀθήναις [1923]. (*Σύλλογος πρὸς διάδοσιν ὠφελίμων βιβλίων ἀρ.* 45). in-8, 155 pp.

Deux conférences sur l'épopée acritique et les acrites, accompa-

gnées de commmentaires, de remarques et d'une petite collection de chants acritiques. L'auteur, partant de la comparaison de l'épopée avec les chants populaires correspondants, en revient à l'opinion de Krumbacher au sujet de la rédaction en langue vulgaire de l'archétype : c'est qu'il trouve dans la rédaction du *Cryptoferratensis* des preuves assurées d'altérations d'un texte primitivement plus populaire quant à la langue et quant à la pensée.

Le même, *Ἡ φυσιολατρία εἰς τὰ δημοτικὰ τραγούδια. Ὁμιλία. Σειρὰ ἐπιστημονικῶν ἐκδόσεων Ὁδοιπορικοῦ συνδέσμου Ἀθῆναι*, 1926, in-8, 36 pp.

L'auteur, par des citations nombreuses, montre que le peuple, sans être romantique, nourrit un amour vivant et vrai, un sentiment profond de la nature.

Δροσίνη Γ., Ἡ πενταμόρφη. Ἀθῆναι [1923], in-8, 117 pp.

Etude esthétique sur la beauté idéale chez le peuple grec ; l'auteur en recherche les éléments dans la poésie populaire.

Ἀποστολάκη Γιάννη Μ., Τὰ δημοτικὰ τραγούδια. Μέρος Α'. Αἱ συλλογαί. Ἀθῆναι, 1929, in-8, 332 pp.

L'auteur rend compte de deux recueils de chansons populaires, celui de Spiridon Zampelios (1) et celui de N. G. Politis (2), qui ne se sont pas contentés de la simple publication des textes populaires, dans l'état où ils circulent dans le peuple, mais ont tenté de les corriger, du mieux qu'ils ont pu, pour que les chants populaires parussent plus purs. L'auteur, s'appuyant principalement sur des critères esthétiques, apprécie très justement le travail de Zampelios, qui, comme on le sait d'ailleurs, transforma de son propre chef le texte des chansons populaires par l'introduction de vers de sa propre composition, ou par la modification des vers existants. Beaucoup plus importantes et d'une portée plus générale sont les remarques de l'auteur sur l'œuvre de Politis. Politis, dit-il, constituant son texte au moyen de versions différentes, n'a pas toujours fait attention que les versions renferment des *motifs équivalents*, c'est-à-dire des expressions de même valeur, des doublets qui ne peu-

(1) *Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Ἀθῆναι*, 1914.

(2) *Ἄισματα δημοτικὰ τῆς Ἑλλάδος ἐκδοθέντα μετὰ μελέτης ἱστορικῆς περὶ μεσαιωνικοῦ ἑλληνισμοῦ. Ἐν Κερκύρᾳ*, 1852.

vent pas être réunis, car en pareil cas la valeur esthétique du chant est diminuée ou même disparaît entièrement. Cette remarque est très juste. Un examen plus général de la tradition des chants populaires nous a d'ailleurs conduit à la même conclusion. Dans une telle tradition, le rôle du chansonnier n'est pas seulement destructeur, il est aussi créateur. Les changements les plus variés s'accomplissent, soit, par l'adaptation du chant au trésor poétique local, soit par son utilisation dans des circonstances sans rapport avec son origine, comme mariages, enterrements,etc.... soit par son adaptation à de nouvelles conditions de vie,soit pour d'autres raisons encore. Mais, dans de telles conditions, chaque version en arrive presque à constituer un texte propre et indépendant, et il devient très problématique que l'on ait le droit de constituer un seul texte, au moyen de plusieurs versions, ou même plus généralement que la recherche d'un archétype soit raisonnable et justifiée (1) A ces deux chapitres l'auteur en a ajouté un troisième relatif à la personnalité de Politis et à la signification de son œuvre. Le travail de M. Apostolakis, malgré les objections que l'on pourrait faire à l'appréciation esthétique de certains chants, de même qu'à la compréhension du rôle, dans la science du folklore, des savants qui l'ont précédé, constitue dans son ensemble une très importante contribution à la connnaissance esthétique des chants populaires.

3. Théâtre.

ROUSSEL, Louis, *Karageuz ou un théâtre d'ombres à Athènes.* Athènes, 1921, 8°, Tomes 1 et 2, 59 pp., 116 pp.

Importante contribution à la connaissance du Karageuz grec. L'auteur fournit de précieuses informations sur le Karageuz contemporain, nous donne un texte complet et les arguments de 28 comédies de Molla. Le travail de Roussel a incité les différents auteurs de pièces, et surtout Molla, que l'auteur avait particulièrement en vue, à publier les textes de leurs pièces. C'est ainsi qu'ont paru les comédies de Molla, Xanthos, et Gannios.

4. Musique.

Ψ ά χ ο υ Κ. Α., Δημώδη ᾄσματα Γορτυνίας εἰς βυζαντινὴν καὶ εὐρωπαϊκὴν παρασημαντικὴν ἐκδιδόμενα δαπάνῃ τοῦ ἐν Πειραιεῖ

(1) Nous traiterons ce point en particulier.

Γορτυνιακοῦ συνδέσμου. Συλλογὴ πρώτη. Ἐν Ἀθήναις, 1923, in-8, λα'- 161 6 pp.

Publication de 153 chants en notations byzantine et moderne, chants que l'auteur, musicien bien connu par d'autres travaux analogues, a personnellement réunis. Beaucoup de ces mélodies sont accompagnées de remarques relatives aux gammes employées et aux rythmes, notes en accord avec les théories de l'auteur sur la musique populaire grecque. La notation des variantes que les textes présentent est insuffisante, et il est digne de remarque que les chansons publiées sont des chansons klepthtiques, nuptiales, éroriques, et quelques myriologues. On ne trouve pas, parmi les chants publiés, de chants plus anciens, acritiques ou *παραλογές*.

50 *δημώδη ἄσματα Πελοποννήσου καὶ Κρήτης. Συλλογὴ Ὠδείου Ἀθηνῶν.* Ἀθῆναι 1930, (*Ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ βιβλιοθήκη* 9), in-8, 239 pp.

L'Odéon d'Athènes a pris, depuis 1910, l'initiative de réunir les mélodies populaires de la manière la plus consciencieuse possible et a confié ce travail à son directeur Nazos et aux professeurs Psachos et Marsick ; pour ce recueil on a utilisé un phonographe et on a rassemblé et transcrit un grand nombre de mélodies du Péloponèse et de Crète. Le recueil est resté longtemps inédit ; il constitue la première tentative de réunion systématique des mélodies populaires. Les mélodies publiées, accompagnées des remarques de Psachos, sont pour ainsi dire les premiers documents authentiques de la musique populaire : les chercheurs peuvent les utiliser avec une certitude relative en ce qui concerne leur authenticité et le succès de la transcription employée, dont la vérification est d'ailleurs possible, grâce aux disques phonographiques.

5. Contes.

Ταρσούλη Γεωργίας, Μιὰ φορὰ κ' ἕναν καιρό. Δημοτικὰ παραμύθια. Τόμος Α', Ἀθῆναι 1925, in-8, 157 pp.

Bon recueil de 19 contes populaires. Voyez *Λαογραφία θ'*, 278.

6. Toponymes.

Κυριακίδου Στ. Π., Ὀδηγίαι διὰ τὴν μετονομασίαν κοινοτήτων καὶ συνοικισμῶν ἐχόντων τουρκικὸν ἢ σλαβικὸν ὄνομα. Ἐν Ἀθήναις ἐκ τοῦ Ἐθνικοῦ τυπογραφείου 1926, in-8, 39 pp.

L'auteur a voulu fournir des directives aux communes dans le choix d'un nouveau nom pour les quartiers qui doivent changer de dénomination. On donne un tableau des toponymes grecs classés d'après leur origine et on a ajouté une table assez riche, et pouvant rendre des services, de toponymes par catégories.

7. Organisation sociale. Droit.

Μιχαηλίδου - Νουάρου Μιχ. Γ., Νομικὰ ἔθιμα τῆς νήσου Καρπάθου τῆς Δωδεκανήσου ἤτοι παλαιαὶ τοπικαὶ συνήθειαι περὶ τοῦ οἰκογενειακοῦ δικαίου καὶ τοῦ κληρονομικοῦ θεσμοῦ τῶν πρωτοτοκίωνκ. τ. λ. Ἐν Ἀθήναις, 1926, in-8, 165 pp.

Intéressante étude sur les coutumes de succession en vigueur à Karpathos ; c'est l'aîné des enfants, fils ou fille, qui hérite, à condition qu'il porte le nom du père, quand il s'agit de l'héritage paternel, de la mère s'il s'agit de l'héritage maternel. L'auteur fait suivre son étude de quelques remarques comparatives. Son opinion au sujet de l'origine de la coutume (le matriarcat) ne peut pas être soutenue.

7. Art.

Χατζημιχάλη Ἀγγελικῆς, Ἑλληνικὴ λαϊκὴ τέχνη.Σκῦρος. Ἀθῆναι, 1926, η'-4, 199 pp.

L'auteur, spécialiste enthousiaste de l'art grec populaire, tente, dans ce travail illustré de nombreuses gravures et de dessins (dûs à l'auteur), de traiter d'une manière exhaustive la question de l'art populaire à Skyros. Elle s'occupe ainsi de la maison, du costume, des arts manuels proprement dits, c'est-à-dire du tissage, de la broderie, de la sculpture, de la céramique et du travail du métal. Partie de là, elle nous donne également d'importantes informations sur d'autres endroits de la Grèce. De la sorte, son travail atteint à une portée plus générale, et constitue la première contribution systématique à l'étude de l'art populaire en Grèce.

La même, *Ὑποδείγματα ἑλληνικῆς διακοσμητικῆς μετὰ ἐπεξηγηματικοῦ προλόγου, 26 πινάκων καὶ 274 σχεδίων καὶ εἰκόνων. Ἔκδοσις Πυρσοῦ. Ἀθῆναι* 1926, in-4, 16 pp. 26 ppl.

Belle collection de dessins d'art populaire, pour la plupart des broderies ; cette collection n'atteint pas seulement fort bien le

but pour lequel elle a été publiée, c'est-à-dire le progrès de la pratique de l'art populaire, surtout dans les écoles, mais pourra aussi être utilisée pour des buts de vulgarisation. Les renseignements fournis dans la préface sont aussi très importants.

Σώχου Ἀντ., Ἡ λαϊκὴ τέχνη στὴ Ντῆνο. Ἀθῆναι 1930, in-8, 73 pp.

Étude plutôt esthétique que folklorique, qui effleure le sujet sans en donner une idée claire. Les informations folkloriques fournies sont disposées d'une manière confuse, de sorte que sont seules utiles les planches publiées. Ce qui ressort de ce travail, c'est qu'il vaut la peine de faire une étude systématique de l'art populaire de l'île et en général de son folklore.

Μαλέα Κ., Εἰκόνες λαϊκῆς ἀρχιτεκτονικῆς. [Ἀθῆναι], 1929. (*Ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ βιβλιοθήκη* ἀρ. 6), in-4, 56 pp.

Intéressante collection d'images de maisons populaires de différents endroits de la Grèce et surtout des îles, qui montrent les éléments artistiques de l'architecture populaire.

8. Médecine populaire.

Μητροφάνους, Ἰατροσοφικὸν συνταχθὲν ὑπὸ τοῦ σκευοφύλακος τῆς ἐν Κύπρῳ ἱερᾶς μονῆς Μαχαιρᾶ. (1790-1867). *Ἐκδίδεται νῦν τὸ πρῶτον ἐκ τοῦ πρωτοτύπου χειρογράφου ὑπὸ τοῦ ἱερομονάχου κ. Φιλαρέτου.* Λευκωσία (Κύπρος), 1924, in-8, 191 pp.

Très important pour la connaissance de la médecine et particulièrement de la pharmacopée populaires.

9. Jeux.

Λουκοπούλου Δημ., Ποῖα παιγνίδια παίζουν τὰ ἑλληνόπουλα. Περιγραφὲς ἑλληνικῶν παιγνιδιῶν ἀπ' ὅλα τὰ μέρη τῆς Ἑλλάδος. Ἀθῆναι, 1926, in-8, 220 pp..

Riche collection de jeux populaires, clairement décrits.

10. Civilisation matérielle.

Λουκοπούλου Δημ., Αἰτωλικαὶ οἰκήσεις, σκεύη καὶ τροφαί. Μετὰ 77 εἰκόνων καὶ σχεδίων. Ἀθῆναι, 1925. (*Δημοσιεύματα τοῦ Λαογραφικοῦ Ἀρχείου* ἀρ. 5), in-8, 145 pp.

Remarquable étude sur les habitations, les meubles et la cuisine en Etolie. A remarquer le caractère archaïque des constructions, avec le foyer au centre. La matière linguistique, elle aussi, est abondante.

LE MÊME, *Πῶς ὑφαίνουν καὶ ντύνονται οἱ Αἰτωλοί.* [*Ἀθῆναι*] 1927. (*Ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ βιβλιοθήκη ἀρ.* 1). in-8, 158 pp.

Description détaillée et assez claire du tissage et du costume en Etolie avec de nombreuses gravures explicatives.

LE MÊME, *Ποιμενικὰ τῆς Ῥούμελης.* [*Ἐν Ἀθήναις*], 1930. (*Ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ βιβλιοθήκη* 8), in-8, 285 pp.

Description remarquablement vivante de la vie semi-nomade des pâtres d'Etolie, complétée par différentes coutumes pastorales, traditions et récits plaisants. L'étude est riche aussi en mots et termes pastoraux, mais la transcription des mots dialectaux n'a pas été faite suivant des principes immuables, ce qui diminue leur utilité d'un point de vue dialectologique.

11. Recueils de caractère didactique et de vulgarisation.

Τραγούδια τοῦ λαοῦ μας ἀνθολογημένα γιὰ τὰ παιδιά. *Ἀλεξάνδρεια*, 1921 (*Ἐκπαιδευτικὸς ὅμιλος Αἰγύπτου*), in-8, 120 pp.

Δροσίνη Γ., *Ἑλληνικὴ Χαλιμᾶ. Τὰ ὡραιότερα παραμύθια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Σειρὰ πρώτη.* *Ἐκδότης Ἰωάννης Σ. Σιδέρης.* *Ἀθῆναι*, 1921, in-8, 160 pp. — *Σειρὰ δευτέρα.* *Ἀθῆναι* [1926], in-8, 126 pp.

Κοντογιάννη Δημ., *Συλλογὴ δημοτικῶν παραδόσεων. Πρώτη ἔκδοση.* *Ἐν Ἀθήναις*, 1920, in-8, 96 pp.

Δροσίνη Γ., *Τὰ ὡραιότερα δημοτικὰ δίστιχα.* *Ἀθῆναι*, [1924], in-8, *η'* 96 pp.

[*Ἀθανασούλα Εὐδ.*], *Παιγνίδια καὶ τραγούδια λαϊκὰ γιὰ παιδιὰ 6 χρονῶν καὶ ἀπάνω.* *Ἀθῆναι. Ἐκδοτικὸς οἶκος Δημητράκου*, 1926, in-8, 55 pp.

Λουκοπούλου Δημ., *Φῶς ἀπὸ τοὺς μύθους μας. Τ μ. Α'.*

Παροιμίες - αἰνίγματα - γλωσσοδέτες. Ἀθῆναι, 1926, in-8, 90 pp.
Τόμ. Β', Νεοελληνικὴ μυθολογία. Ἀθῆναι, 1926, in-8, 99 pp.

Ἀθανασούλα Εὐδ., Γύρω γύρω ὅλοι. Λαϊκὰ παιγνίδια γιὰ πολὺ μικρὰ παιδιά, διαλεγμένα ἀπὸ τὴν Κ^{α}, εἰκονογραφημένα ἀπὸ τὴν Δ^{δα} Λύδια Μπορζέκ. Ἀθῆναι ἐκδοτικὸς οἶκος Δ. Π. Δημητράκου 1927, in-8, 63 pp.

La même, *Ἦταν καὶ δὲν ἦταν. Λαϊκὰ παραμύθια γιὰ παιδιά... ἀπὸ ἀνέκδοτο ὑλικὸ τοῦ Λαογραφικοῦ Ἀρχείου, εἰκονογραφμένα ἀπὸ τὴν Δ^{δα} Ε. Π*[*απαδημητρίου*]. *Ἀθῆναι*, 1929, in-8, 107 pp.

Μέγα Γ. Α., Παραμύθια. Ἐκλογή. Εἰκόνες Φ. Κόντογλου. Ἀθῆναι, 1927, in-8, 159 pp.

Salonique S. P. Kyriakidis.

(*Traduit sur le manuscrit grec par* R. Goossens).

BULLETIN DE SIGILLOGRAPHIE BYZANTINE

1930

Abréviations usitées

Aréthuse, *loc. cit.* = Aréthuse, Revue trimestrielle d'art et d'archéologie, fasc. 17, octobre 1927, p. 173-181.

BNJ = Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher. Internationales wissenschaftliches Organ. Berlin puis Athènes 1920 et suiv.

BZ = Byzantinische Zeitschrift, herausgegeben von Karl Krumbacher. Leipzig 1892 et suiv.

Byzantinoslavica = Byzantinoslavica. Recueil pour l'étude des relations byzantino-slaves. Prague 1929 et suiv.

EO = Echos d'Orient. Revue trimestrielle d'Histoire, de Géographie et de Liturgie orientales. Paris 1897 et suiv.

JHS = Journal of Hellenic Studies.

Knechtel, *op. cit.* = W. Knechtel, *Plumburi bizantine.* Bucarest 1915. Extrait du Bulletin de la la Société numismatique roumaine. 20 pages.

Konstantopoulos, *Βυζ.μολυβδ.* 1917 = K. Konstantopoulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις ἐθνικοῦ νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes 1917, tiré à part des tomes V-X du *Journal international d'archéologie numismatique.* Athènes 1897 et suiv.

Konstantopoulos, *op. cit.*, = K. Konstantopoulos, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα (Συλλογὴ Ἀναστασίου Κ. Π. Σταμούλη)* Athènes 1930.

Λαογραφία, loc. cit. = *Λαογραφία, Δελτίον τῆς ἑλληνικῆς λαογραφικῆς ἑταιρείας*. Revue trimestrielle. t. VII, Athènes, 1923, 556-560.

Lichačev, *Ist. Značenie* = N. P. Lichačev, *Istoričeskoe značenie italo-grečeskoj ikonopisi izobraženija Bogomateri*. Saint-Pétersbourg 1911.

MM = Fr. Miklosich et Jos. Müller, *Acta et diplomata graeca Medii Aevi sacra et profana*. t. I-VI. Vindobonae. 1890.

Νέος Ἑλληνομνήμων = *Νέος Ἑλληνομνήμων*, Revue trimestrielle, 1904-1927.

Ὀρθοδοξία = *Ὀρθοδοξία*. Revue mensuelle. Istanbul-Phanar. Depuis 1927.

Pančenko, Katalog molivdovulov = B. A. Pančenko, *Katalog molivdovulov* (= Collection de l'Institut archéologique russe à Constantinople). Sofia 1908. Tiré à part des *Izvjestija russkago archeologičeskago Instituta v Konstantinopolje*, années 1903, 1904 et 1908.

PG = J. P. Migne, *Patrologiae cursus completus. Series graeca*. Paris 1857 et suiv.

Schlumberger, *MA* = Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris 1895.

Schlumberger, *Sigillographie* = G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*. Paris 1884.

Studi Bizantini = *Studi bizantini e neoellenici*. Rome 1924 et suiv.

Viz. Vremenn. = *Vizantijskij Vremennik* izdavaemyi pri Imperatorskoj Akademii Nauk pod redakcieju V. G. Vasiljevskago i V. E. Regelja. Saint-Pétersbourg 1894 et suiv.

Le mouvement sigillographique n'a jamais été intense et n'est pas, semble-t-il, destiné à le devenir, tant que dureront les conditions actuelles de la recherche. L'année écoulée fut même sous ce rapport d'une inquiétante pauvreté. Car, exception faite de la publication massive de Konstantopoulos, tout le reste paru tient en quelques feuillets, une poignée de plombs disséminés à travers le monde et

mis par le hasard sous le regard de quelque attentif érudit ayant seuls fourni la matière de trop brèves publications.

Il y a pourtant de par le globe abondance de sceaux inédits, car l'exploration attentive en Europe et en Asie de nombreux sites délavés par les pluies du printemps ou de l'automne n'a pas cessé de fournir au commerce de précieux matériaux. Il fut un temps, il est vrai, où le trafiquant d'antiquités n'avait que du dédain pour ces pièces de vil métal ; les chercheurs locaux qui alimentaient son magasin ne leur portaient alors en conséquence aucune attention. Mais cette indifférence fut toujours loin d'être totale, et le cas n'était pas rare où l'on trouvait des plombs mêlés à des monnaies de bronze. C'est précisément de ces unités, recueillies et groupées par des antiquaires mieux avisés, que sont faits les lots parfois imposants, que le touriste ou le visiteur a la surprise de rencontrer sur certains grands marchés du Levant (1) ou à la vitrine de quelque musée privé. Aujourd'hui l'intérêt grandissant témoigné partout à ces humbles monuments du passé a opéré ce miracle de faire rechercher avec avidité et conserver jalousement ce qui la veille était laissé comme prime au plus modeste client. La faveur du public s'est même accrue à ce point que certains marchands, d'ailleurs parfaitement incapables d'apprécier la valeur des articles qu'ils débitent, affichent des prétentions incroyables et réclament avec obstination pour des plombs courts et laids ce que leurs voisins ne demandent pas pour des monnaies d'or (2). Vous avez beau protester, crier à l'exploitation de la science par une aussi cupide ignorance ; retranché derrière son étalage, l'Oriental écoute, l'air bonhomme, votre réquisitoire, sachant bien que l'amateur naïf et bien renté, si différent de vous, passera quelque jour, et dans un mouvement généreux le dédommagera d'une trop longue attente.

Toutefois ce jeu de fière indifférence ne va pas sans risques réels, l'âme candide se présentant parfois fort tard. Aussi rien d'étonnant que l'on ait cherché à concilier avec l'âpre désir du gain la persis-

(1) C'est ainsi qu'au *Grand Bazar* de Stamboul un antiquaire montre à tout visiteur de son stand une vaste collection de 1100 sceaux byzantins recueillis au jour le jour depuis plus d'un demi siècle. La fierté que le vieil homme en éprouve n'a d'égal que le prix exigé : 500 *sterlings* !!! Il y va, à vrai dire, du fruit de toute une vie.

(2) Témoin cet antiquaire (un tout jeune débutant) qui s'entêta devant nous à réclamer vingt livres turques, soit 240 francs, pour un plomb, intéressant certes mais non cependant capital,

tante avidité de clients parcimonieux. A l'intention de ces derniers un marchand vient en effet de créer le type du sceau à bon marché qui n'est pas un faux à proprement parler mais qui n'a cependant rien d'authentique. Expliquons-nous.

En dressant le catalogue des sceaux grecs des Musées vaticans, une curieuse constatation nous avait laissé rêveur ; la presque totalité des plombs provenant d'Athènes et portant au droit l'effigie de la Sainte Vierge se trouvaient déjà édités par Lichačev dans son ouvrage classique consacré à l'iconographie de la Mère de Dieu (1). Cette anomalie nous était apparue d'abord comme l'effet d'un incroyable hasard groupant en deux collections différentes mais parallèles une série assez longue de pièces d'ailleurs absolument identiques ; nous pensions également qu'à la faveur des troubles de guerre et du désarroi causé par la révolution, les trésors du savant russe avaient pu changer de mains.

Nous hésitions entre ces deux hypothèses lorsqu'un aimable diplomate, préoccupé d'arracher à la dispersion et à la ruine tant de menus objets plus exposés, nous soumit pour les expertiser un lot de quarante-deux bulles provenant toutes de la capitale hellénique. Quelle ne fut pas notre surprise en constatant, que toutes, à quatre ou cinq exceptions près, se retrouvaient dans la collection romaine. Il ne pouvait s'agir cette fois d'un caprice du sort, car les doubles en sigillographie byzantine sont l'extrême exception, au point que si l'on rassemblait tous ceux que conservent les grands fonds de France, de Grèce et de Turquie, la série ne serait pas de beaucoup plus considérable que celle-ci. Comment expliquer dès lors qu'un marché, qui n'est pas des plus actifs, ait vu affluer dans une même main, à deux reprises différentes, une telle abondance de duplicatas ?

Au reste, l'aspect de ces bulles a quelque chose d'insolite. Le métal est lisse, frais comme s'il venait d'être fondu, et rend tous les reflets de neuf ; par ailleurs nulle trace de cette patine grisâtre qui, sous l'action des siècles, a pénétré les plombs authentiques.

Cependant la preuve la plus décisive du truquage est sans conteste dans le rétrécissement du champ gravé tant au droit qu'au revers. Ainsi que nous avons pu le constater en trois cas, le cercle

(1) Cité par nous plus haut sous l'indice *Ist. Značenie.*

de grènetis est, sur ces pièces, d'un diamètre légèrement inférieur à celui d'autres types absolument identiques et d'une authenticité certaine. Or on sait « que le retrait du métal rend les matrices fausses coulées plus petites que l'empreinte qui a servi à les fabriquer. (1) » Notre faussaire s'est donc procuré une collection d'originaux dont il a reconstitué les matrices au moyen d'empreintes d'après des procédés déjà connus au moyen âge et à peine perfectionnés de nos jours. Il peut dès lors sans grand risque multiplier la contre-façon, car, à d'infimes détails près seuls perceptibles à la loupe, l'image ainsi reproduite est de la plus scrupuleuse fidélité. Le touriste amateur achètera de confiance sans se lasser et le spécialiste lui-même, dépourvu en voyage de tout moyen de contrôle, se laissera plus d'une fois prendre aux apparences et ne découvrira la supercherie de son indélicat fournisseur qu'à un examen prolongé, dans son cabinet de travail. Mais il y a un danger extrême à opérer en séries par lots d'un contenu pareil, car le hasard, qui rapproche tout, met finalement le sigillographe en présence de deux d'entre elles et, de ce jour, l'éveil est donné. C'est ce qui vient d'arriver au marchand athénien qui, aguiché par l'appât du gain, n'a pas su prévoir l'écueil et s'est trahi.

Il faut toutefois avouer que le procédé, aussi déshonnête qu'il est, pourrait rendre occasionnellement à la science quelques services. Les pièces, ainsi mises en circulation, sont des copies exactes d'un intérêt souvent très grand, le vendeur ayant choisi les plus beaux modèles afin de pouvoir grossir les prix. Elles permettent le contrôle de l'imprimé lorsqu'elles sont déjà connues ; elles livrent à l'Histoire et à l'étude des institutions de nouveaux textes au cas contraire. C'est à ce dernier titre que nous avons recueilli et que nous publierons sous peu (2) ce qui dans ce lot d'imitations nous a paru digne d'être noté. Il s'agirait dans le cas présent, si nos inductions sont justes, d'une portion de la collection Lichačev passée par des voies inconnues de Russie en Grèce.

Il est à souhaiter cependant qu'une police vigilante mette rapidement fin à ces faciles et indélicates spéculations, qui constituent à notre connaissance la première tentative de grand style de fabriquer des sceaux ; nous nous devions à ce titre de signaler cet évé-

(1) Cf. J. ROMAN, *Manuel de Sigillographie française*, Paris, 1912, p. 58.
(2) Dans les *Echos d'Orient* de janvier-mars 1932.

nement sigillographique. Jusqu'à ce jour on ne contrefaisait guère qu'une pièce, le fameux sceau des clercs de la Grande Eglise, à cause de l'intérêt spécial attaché à la représentation, au droit, entre la Sainte Vierge et l'empereur Justinien, de l'édicule de Sainte-Sophie. Excellent article-souvenir, d'un placement aisé et lucratif, ont toujours pensé, et à juste titre, les antiquaires de Constantinople.

Désormais, si l'on n'y veille, le nombre de ces *ersatz* ne cessera de grandir, en attendant le jour où certains brocanteurs,mis en goût, nous doteront de faux fabriqués de neuf sans modèle préexistant. Ce jour-là la fantaisie de certains mystificateurs,voire même l'ingéniosité de simples faussaires, pourraient mettre le savoir des érudits à rude épreuve (1). *Caveant consules* !

Le plan du présent Bulletin ne diffère pas de celui que nous avons adopté précédemment ; nous l'avons cependant enrichi de deux tables spéciales. Voici :

I. Bibliographie
II. Inventaire des sceaux
  A. Titres et dignités
  B. Fonctions et institutions
  C. Sceaux privés.
III. Tables spéciales.
  A. Index iconographique.
  B. Index géographique.
  C. Index des noms de famille.
  D. Légendes métriques
  E. Glossaire
  F. Table des principaux monogrammes.

I. — Bibliographie.

La littérature sigillographique n'a jamais été très abondante ; elle fut rarement aussi réduite que pendant l'année écoulée. Et cependant les tableaux suivants atteignent encore des dimensions

(1) En bien des cas cependant la fraude sera facilement éventée, tant la confection de la plus modeste bulle exige de connaissances, la moindre irrégularité dans le module des grénetis ou le type des effigies, surtout la moindre confusion, fatale chez le profane, entre les divers éléments d'une même titulature pouvant trahir une main moderne !

respectables. La raison en est que l'une des deux seules publications parues au cours du dernier exercice nous a fait connaître le matériel de toute une collection ; le multiple classement et l'analyse minutieuse des pièces qui la composent ont facilement grossi nos listes. Mais il y a d'autres précieux apports. Mon précédent Bulletin (*Byzantion* V, 1929/30, 571-654) contenait, en effet, de nombreuses et importantes lacunes. Or, aujourd'hui, si certaines œuvres maîtresses (v. g. l'essai de Lichačev sur l'*Histoire de la sphragistique byzantine et russe.* Léningrad, 1928, au sujet duquel on peut lire l'aperçu vraiment trop succinct de K. Regling, dans la BZ., XXXI, 1931, 116, 117) m'échappent encore,l'attention éveillée de plusieurs amis (1) et la générosité empressée de plusieurs auteurs (2),jointes à nos propres recherches, nous mettent à même de combler une longue série de vides (3). Quoique ces anciens travaux débordent le cadre normal du présent relevé, nous n'hésitons pas à les confondre dans une nomenclature commune, avec ceux de l'an dernier, objet précis de nos recherches. Si le titre par nous adopté en est quelque peu affecté, l'utilité des lecteurs, guide suprême de tout *reporter*, aura lieu d'en être satisfaite.

A. BLANCHET, *Quelques documents arabes et byzantins provenant de Syrie*, dans les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Année 1924, p. 334, 335. Deux sceaux.

N. A. BÉÈS, *Die Bleisiegel des Arethas von Kaisareia und des Nikolaos Mesarites von Ephesos* dans le BNJ, III, 1922, 161, 162.

(1) Ce m'est un devoir de remercier publiquement M. le député Marinescu qui a bien voulu s'interposer auprès de M. Moisil, Directeur du Musée National de Bucarest, pour que communication me soit faite du travail de W. Knechtel. D'autre part je dois à mon obligeant confrère, le R. P. Grumel, connaissance de l'article de Makarenko (Aréthuse)

(2) Je suis heureux de citer les noms des prof. Bellinger (Université de Yale) et M. Laskaris (Université de Salonique) et du dr. Schneider qui ont bien voulu répondre à mon dernier appel. Je dois une reconnaissance non moins grande à M. J. Pozzi, ministre plénipotentiaire de la France à la Commission des Détroits (Turquie) et à M. le comte Chandon de Briaille qui ont bien voulu m'autoriser à étudier leur très intéressante collection privée.

(3) On me permettra, au nom de l'intérêt général, de renouveler à tous, professionnels ou amateurs, l'invitation d'avoir à nous communiquer ou à nous signaler, éventuellement, avec toute indication utile, les travaux concernant, d'une manière ou d'une autre, la sigillographie byzantine, Adresse : V. Laurent, 9, rue Cem, KADIKÖY, ISTANBUL (Turquie).

A. BELLINGER, *The anonymous byzantine bronze coinage* dans la collection des Numismatic notes and monographs, n. 35. New-York, 1928. Une pièce.

N. J. GIANNOPOULOS, *Βυζαντιακὸν μολυβδόβουλλον ἐκ Σκοτούσης* dans le BNJ, III, 1922, 176.

W. KNECHTEL, *Plumburi bizantine.* Extrait du Bulletin de la Société de numismatique roumaine. Bucarest, 1915, 20 pages. Ce rapport décrit 48 monuments dont un certain nombre de jetons et de tessères auxquels s'ajoutent quelques pièces romaines. Nous avons retenu vingt et une bulles. L'intérêt de cette petite collection est surtout dans la grande variété de ses monogrammes. Voir à la fin de ce travail notre table spéciale.

K. KONSTANTOPOULOS, *Πρῶτος τοῦ Παπικίου.* Une pièce du Musée de l'Ancien Institut archéologique russe à Constantinople publié par Pančenko, *Katalog molivdovulov* p. 162, n. 441 ; réétudiée et commentée dans *Λαογραφία,* VII, 1923, 556-560.

K. KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα (Συλλογὴ Ἀναστασίου Κ.Π. Σταμούλη)*).Athènes, 1930.Cent trente-neuf pièces dont cinq latines que nous avons laissées de côté ; quatre vingt-six phototypies.On peut consulter sur ce recueil les comptes rendus de M. Lascaris dans Byzantinoslavica, II, 1930, 424, et surtout de F. D(ölger) dans la BZ, XXXI, 1931, 218-220. Nous lui avons nous-même consacré une longue recension dans nos E O, XXX, 1931, 355-362, auxquels nous devons renvoyer le lecteur pour les observations générales et maint détail important qui n'ont pas trouvé leur place ici.

M. LASCARIS, dans les *Byzantinoslavica,* II,1930, 421-424 revient dans une intéressante recension sur une bulle attribuée par Mijatev à l'archevêque Léonce de Bulgarie, mais qui appartint en réalité à un autre chef du même diocèse, Grégoire. Voir à ce sujet les EO, *loc. cit.*, p. 358-360.

V. LAURENT, *Sceaux byzantins* dans les EO, XXIX, 1930, 314-333. Dix pièces.

N. MAKARENKO, *Sceaux de plomb de la période grand-ducale de l' Ukraine* dans *Aréthuse,* fasc. 17, octobre 1927, 173-181. Deux sceaux avec phototypies.

W. M. RAMSAY, *Anatolica quaedam, III. Neon, Nikon and Heliodoros* dans JHS, 48, 1928, 51-53. Un sceau d'Antioche de Pissidie à l'effigie des trois saints sus-nommés.

K. Regling, *Bleisiegel Josephs, Patriarchen von Konstantinopel* dans les *Berliner Münzblätter*, N. F. 49, 1929, 415 et suiv. Ne m'est connu que par la BZ, XXXI, 1931, 220.

A. M. Schneider, *Samos in frühchristlicher und byzantinischer Zeit* dans les *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts.* Athenische Mitteilungen, LIV, 1929, 97-141. Un sceau inédit, édité p. 141. Donne un aperçu sur la sigillographie de l'île, p. 100-105.

V. Zlatarski, *Molivdovulŭt na vesta Simeona, katepan na Podunavieto* (= *Molybdobulle de Siméon vestès, catépan du Paristrion*) dans le *Sišiev Sbornik*. Zagreb, 1929, 143-148.

II. — INVENTAIRE DES SCEAUX.

A. — Titres et dignités.

Ἀνθύπατος

Basile Tzirithon, patrice, juge au Velum et γηροτρόφος.

Konstantopoulos, *Βυζ.μολυβδόβουλλα*, 1930, p. 16, n. 80. Photo., pl. III, n. 3. Sur le personnage, son identité, la vraie forme de son patronyme voir ce que nous disons au paragraphe des fonctions sous le mot : *γηροτρόφος*.

Ἀπὸ ἐπάρχων

1. *Nicolas.*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 5. n. 28. Non reproduit.
2. *Sévastios.* Ce nom est d'une lecture incertaine.
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 2, n. 6. Photo., pl. I, n. 5. Époque présumée : VIe-VIIe siècle.
3. *Théodose.*
   Knechtel, *Plumburi byzantine*, p.8, n. 5. Fac-similé : fig. 5. Époque assignée : VIe-VIIe siècle.

Ἀπὸ ὑπάτων

1. *Eusèbe.*
   Knechtel, *Plumburi bizantine*, p. 10, n. 10. Fac-similés. Nom et qualité sont cachés sous la forme du monogramme. Voir en appendice nos tables.

2. *Jean.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 5, n. 33. Photo., pl. II, n.5. Époque assignée : VIIe-VIIIe siècle.

Βεστάρχης

Michel Auxentiotès, stratège des Serbes ou plutôt *de Servia.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 17, n. 85. Photo., pl. III, n.7. Époque assignée : XIe siècle. Voir au paragraphe suivant s. v. *στρατηγός*.

Καvδιδᾶτος

1. *Léon, drongaire de l'île de Kos.*

Cf. A. M. Schneider, *Samos in frühchristlicher und byzanzantinischer Zeit* dans les Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts. Athenische Abteilung. LIV, 1929, 141. Photographie. Date assignée : VIIIe-IXe siècle.

2. *Théodore.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 9, n. 54. Non reproduit.Époque assignée : X^e-XIe siècle. Le nom du dignitaire n'est pas d'une restitution absolument certaine, car, puisqu'il ne reste sur le plomb que les éléments *ΘΕΟ*, on pourrait tout aussi légitimement transcrire *Θεο(φάνη)* ou *Θεο(δοσίω)*.

Κουβικουλάριος

1. *Anonyme.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 6, 7, n. 40. Non reproduit. Date assignée : VIIIe-IXe siècle.

2. *Anonyme, spathaire impérial.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 12 n. 67. Non reproduit. Date assignée : XIe siècle. Il ne reste du nom que les deux lettres *ΕΟ* qui se prêtent à trop de combinaisons [+*Θ*]*εο*-[*δώρω*, *-φάνη*, *-δοσίω*] ; [+*Λ*]*εο*[*ντίω*] etc: entre lesquelles il est impossible de choisir.

3. *Jean*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 7 n. 44. Non reproduit. Date assignée : VIIIe -IXe siècle.

Κουροπαλάτισσα

Sara Katacalonissa

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 22 n. 107. Photo., pl. III n. 19. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.

Πατρίκιος

1. *Anonyme*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 5 n. 32. Photo., pl. II n. 4 Epoque assignée : VIIe-VIIIe siècle. Le monogramme du droit, contenant le nom du dignitaire, n'a pu être déchiffré, vu son mauvais état de conservation.
2. *Anonyme, consul*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 6 n. 38. Non reproduit. Epoque assignée : VIIIe-IXe siècle.
3. *Basile Tzirithon, patrice, juge au Velum et γηροτρόφος*
   Konstantopoulos *op. cit.*, p. 16 n. 81. Photo., pl. III n. 3. Epoque assignée : XIe siècle ; voir à ce propos au paragraphe suivant s. v. *γηροτρόφος*.
4. *Basile, stratège de Crète*
   Konstantopoulos, *loc. cit.*, p. 17 et 18 n. 87. Photo., pl. III n. 9. Epoque assignée : XIe siècle. Voir de même au paragraphe suivant s. v. *στρατηγός*.
5. *Georges*
   Laurent, *Sceaux byzantins* dans les *Echos d'Orient*, XXIX, 1930, p. 330-332 n. VIII. Photo, p. 330. Date probable : X^e-XIe siècle.
6. *Jean*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 13 n. 72. Photo., pl. II n. 24. Epoque assignée : IXe-Xe siècle.
7. *Nicéphore*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 24 n. 115. Photo., pl. IV n.3. Epoque assignée : XIIe -XIIIe siècle. Légende monogrammatique d'une lecture quasi certaine.
8. *Théodore*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 3 n. 13. Photo., pl. I n. 9 Epoque assignée : VIe-VIIe siècle. Légende monogrammatique d'un déchiffrement assuré.

Πρόεδρος

1. *Grégoire.*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 13 n. 69. Non reproduit. Epoque assignée : XIe siècle.
2. *Syméon Logariastès, catépan d'Andrinople*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11, 12 n. 65. Photo., pl. III n. 20. Epoque assignée : XIe siècle.

3. *Théodore, logothète du Drome*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 19, 20 n. 95. Photo., pl. III n. 13. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.

Πρωτοπρόεδρος

1. *Constantin Scléros juge de Macédoine*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 13, 14 n. 73. Photo., pl. II n. 25. Epoque assignée : XIe siècle. Voir au paragraphe suivant s. v. *Κατεπάνω* et *Κριτής*.

Πρωτοσπαθάριος

1. *Anonyme, stratège de Thrace*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 9 n. 53. Date assignée : X^e-XIe siècle. La moitié du plomb seule est conservée mais n'a malheureusement pas été reproduite.
2. *Arsakios*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 6 n. 39. Photo., pl. II n. 7. Date assignée : VIIIe-IXe siècle.
3. *Constantin* (?), *chartulaire et.....*
Konstantopoulos *op, cit.*, p. 18 n.89. Non reproduit. Date assignée : XIe siècle. Voir plus bas. s. v. *Χαρτουλάριος*
4. *Constantin, primicier et ἐπὶ τοῦ Χρυσοτριχλίνου*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11 n. 64. Photo., pl. II n. 19. Epoque assignée : X^e-XIe siècle.
5. *Georges, Hexamilitès juge de l'Hippodrome et du thème des Arméniaques*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 15 n. 78. Photo., pl. III n. 2. Voir ci-après s. v. *Κριτής*
6. *Jean préposé au chrysotriclinum*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 10 n. 56. Photo., pl. II n. 17. Epoque assignée : X^e-XIe siècle.
7. *Michel*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 19 n. 94. Non reproduit. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.
8. *Michel, stratège du Péloponèse*
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 20 n. 97. Non reproduit Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.Voir ci-dessous au mot : *στρατηγός*.

Σεβαστός

Constantin Kounalès et Démétrius Konténos

Echos d'Orient, XXIX, 1930, 317. Photographie, p. 315. Epoque certaine : c. 1320. Ces deux fonctionnaires apparaissent de 1317 à 1321 au moins associés comme ici au procathimène de Drama, Kalognomos, comme recenseurs du thème de Thessalonique. Légende métrique (voir infra).

Σπαθάριος

1. *Etienne*, archonte (?) d'Athènes (?)

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 7 n. 42. Photo., pl. II n. 9. Epoque présumée : VIIIe-IXe siècle. Voir au paragraphe suivant s. v. *ἄρχων*.

2. *Etienne*

Knechtel, *Plumburi bizantine*, p. 8, 9 n. 7. Fac-similé, fig. 7. Epoque assignée : X^e-XIe siècle. Les éléments de la légende sont si incohérents que l'on peut avoir des doutes sur leur authenticité. Voir ci-dessous aux mots : *παπᾶς* et *Κομμερκιάριος*.

3. *Jean*

Konstantopoulos, *op. cit*, p. 5, 6 n. 34. Non reproduit. Epoque assignée : VIIe-VIIIe siècle.

4. *X, spathaire impérial et cubiculaire*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 12 n. 67. Non reproduit. Epoque assignée : XIe siècle. Le nom du fonctionnaire a disparu à l'exception de deux lettres *EO*. Il est dès lors vain de chercher à le compléter, ce double élément se prêtant à un certain nombre de combinaisons. Voir ci-dessus s. v. *κουβικουλάριος*.

Σπαθαροκανδιδᾶτος

1. *Cosmas, notaire impérial*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 9, 10 n. 55. Photo., pl. II n. 16. Epoque assignée : X^e-XIe siècle.

2. *Nicétas, chartulaire du stratiotikon*

Konstantopoulos, *op. cit.* p. 10 n. 58. Photo., pl. II n. 18. Epoque assignée : X^e-XIe siècle.

3. *Nicolas, protonotaire du thème des Anatoliques*

Echos d'Orient, *loc. cit.*, p. 325. Photographie, p. 325.

Epoque assignée : IXe-Xe siècle. Voir ci-dessous s. v. *πρωτονοτάριος*

Σπαθαροκουβικουλάριος

Syméon Kamatéros

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 17 n. 86. Photo. pl., II I n. 8. Date assignée : XIe siècle. Sur la famille présumée de ce fonctionnaire voir V. Laurent, *Un sceau inédit du protonotaire Basile Kamatéros* dans *Byzantion* VI, 1931, 261-271.

Ὕπατος

1. *Anonyme, patrice*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 6. 38. Non reproduit. Epoque assignée VIIIe-IXe siècle.

2. *Anonyme commerciaire d'Antioche*

Konstantopoulos *op. cit.*, p. 14, n. 74. Photo., pl. II n. 23. Epoque assignée : XIe siècle.

3. *Zacharie*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 3 n. 12. Non reproduit. Non daté. Tant le nom de la fonction que celui du propriétaire sont dissimulés sous un double monogramme ; en conséquence ils ne sauraient être d'une lecture absolument sûre.

B. — Fonctions et institutions

Ἀρχιεπίσκοπος

1. *Aréthas, archevêque de Césarée de Cappadoce.*

Beès, BNJ, III, 1922, 161. Plomb édité en 1884 par Schlumberger, *Sigillographie*, p. 285, 286, dont le monogramme, renfermant le nom du propriétaire, n'avait pas été déchiffré.

2. *Georges, archevêque de Bulgarie.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 15 n. 77. Photo., pl. III n.1.

Dans notre précédent Bulletin (Cf. *Byzantion*, V, 1929-1930, 598, 599) nous nous étions quelque peu arrêté à discuter la légende d'un plomb dont l'éditeur, Mijatev, tirait des conclusions d'une particulière importance. Le savant bulgare lisait en effet sur son exemplaire cette inscription :

Θ(εοτό)κε βοήθ[ει τ]ῷ σῷ δούλ[ῳ Λ]εων[τίῳ ἀρχιεπισκόπῳ Βουλγαρίας.

Sur les affirmations de l'éditeur que le groupe *ΕΩΝ* était d'une lecture assurée, nous donnions nos préférences à la leçon : *Λέωντι*, la présence d'un *ω* là où il eût fallu *Ο* ne faisant nullement difficulté comme on l'a cru depuis. Maintenant la cause est entendue ; ce n'est ni *Λεωντίω* ni *Λέωντι* qui s'imposent mais bien *Γεωργίω*. La pièce ici décrite, en parfait état de conservation et absolument identique à celle de Madara, ne permet plus le doute. Les moindres détails de la gravure,le tracé de l'inscription sont tels de part et d'autre que nos deux sceaux n'ont pu sortir que d'une même matrice. Leur légende, devant être la même, ne saurait dès lors être libellée que de cette manière :

Θ(εοτό)κε βοήθ[ει τ]ῷ σῷ δούλ[ῳ Γ]εωρ[γίῳ] ἀρχιεπισκόπῳ Βουλγαρίας.

Le mérite d'avoir le premier signalé le fait revient à M. Lascaris, professeur suppléant à l'Université de Salonique (dans *Byzantinoslavica*, II, 1930, 423, 424). Mais avant que la note du savant grec n'eût paru et en l'absence de tout autre exemplaire, nous avions, quoiqu'en second lieu pour la raison épigraphique donnée plus haut, proposé la vraie solution et identifié le propriétaire présumé. Maintiendrons-nous dès lors ce que nous ajoutions : « *En ce cas, notre plomb appartiendrait certainement à l'archevêque Georges dont il est question dans une lettre, datée de* 878, *du pape Jean VIII au roi Michel de Bulgarie.* (Cf. PL., CXXVI, 760 b) »? Oui assurément, au cas où la condition alors posée, fût remplie, c'est-à-dire qu'on eût prouvé que le plomb put appartenir à la fin du IXe siècle. Or un spécialiste aussi familiarisé avec la paléographie des bulles que l'est Konstantopoulos ne croit pas que la pièce soit antérieure au XIe siècle. Il est regrettable à ce propos que l'éminent sigillographe ne nous ait pas donné les raisons de son diagnostic. Car si rien ne rattache absolument le sceau en question au IXe siècle rien n'en fait sûrement un monument d'un autre âge. A n'examiner que les caractères épigraphiques, on leur

trouvera une singulière ressemblance de modelé avec les caractères d'autres inscriptions relevées sur des bulles datées par Konstantopoulos lui-même des IXe-Xe siècles (v. g. pl. I, n. 18 de cette collection même) ou portant en soi les signes caractéristiques de cette époque, v. g. dans Pančenko, *Katalog molivdovulov*, p. 14 n. 17 (pl. II n. 3). C'est toutefois à l'avis éclairé du savant athénien que, faute d'éléments de comparaison, nous devons provisoirement nous ranger, en attendant que l'apparition d'un *Album* de plombs datés permette à chacun le contrôle indispensable sur un point de cette importance.

Georges, inconnu d'ailleurs, aurait donc occupé le siège d'Achrida à l'époque byzantine, vraisemblablement au XIe siècle ; mais, en marquant cette déférence aux vues d'autrui, nous sommes très loin d'exclure pour notre part l'hypothèse selon laquelle notre prélat serait celui-là même que Jean VIII qualifiait si rudement un siècle et demi plus tôt. Il est vrai que Zlatarski se refuse à admettre que le personnage visé par le pape ait été archevêque de Bulgarie. Mais, ainsi que le note excellemment M. Lascaris, le savant bulgare n'évite une difficulté que pour tomber dans une autre, à mon avis plus grande. De toute manière un nouvel examen des sources littéraires apparaît indispensable depuis la publication de notre sceau, qui devra, d'autre part, être soumis à une nouvelle et rigoureuse expertise.

3. *Jacques archevêque de Silyvrie*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 8, 9 n. 51. Photo., pl. II n. 13. Epoque assignée : VIIIe- IXe siècle. Edité d'abord dans la revue *Θρακικά* I, 1928, 257-260, le plomb a déjà été recensé par nous. Cf. *Byzantion*, V, 1929-1930, p. 598 n. 3.

4. *Joseph, patriarche de Constantinople,*

Voir ci-dessous s. v. *πατριάρχης*.

Ἄρχων

1. *Etienne spathaire impérial, archonte d'Athènes.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 7 n. 42. Photo., pl. II n. 9. Epoque assignée : VIIIe-IXe siècle. Il faut toutefois

noter que la fin de la légende n'est rien moins que sûre, le plomb portant en cet endroit des lettres mutilées qu'on a transcrites *ΤΑΘ* et interprétées [*ἄρχ*](*ον*)*τ*(*ι*) *Ἀθ*[*ηνῶν*]. Mais, autant du moins que l'on peut juger d'après la phototypie d'ailleurs très nette, d'autres lectures sont possibles, v. g. *ΤΑΕ* ou *ΤΔΕ* et même, semble-t-il, *ΚΑΘ* On n'inscrira donc qu'avec la plus grande circonspection notre fonctionnaire au nombre des gouverneurs d'Athènes

2. *Jean, archonte τῆς Θεμέλης* (sic pour *θυμέλης*?)
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 19 n. 93. Photo. pl. III n. 12. Epoque assignée : XIe siècle. Ce plomb était déjà connu par un exemplaire absolument identique publié (avec fac-similé) par Schlumberger, *Sigillographie*, 738, 739. « La légende, écrivait le savant auteur, est écrite en caractères parfaitement bien formés et il est impossible d'avoir le moindre doute sur l'identité de chacun d'eux ». Malgré cette assurance, il paraît bien que la transcription donnée contienne une erreur. Comme en témoigne la phototypie fournie par Konstantopoulos, le dernier mot doit se lire non *ΘΕΜΕΚΗΣ* mais bien *ΘΕΜΕΛΗΣ*. Cette correction faite, l'expression *ἄρχων τῆς Θεμέλης* n'en devient pas plus intelligible ; rien de pareil n'existe, à ce jour du moins, dans les encyclopédies et les glossaires, Aussi peut-on se demander si le graveur, trompé par son oreille n'a pas transcrit *θεμέλης* là où il eût fallu *θυμέλης*. Le *δομέστικος τῆς θυμέλης* ou *domestique de la tente* fait précisément partie du personnel attaché au bureau du chartulaire du vestiarium. Cf. A. Vogt, *Basile Ier*, Paris 1908, p. 168.

Βασιλεύς

1. *Constantin VIII* (1025-1028)
A. Bellinger, *The anonymous byzantine bronze coinage.* Numismatic notes and monographs, n. 35), New York, 1928, p. 16 et pl. III n. 8-Photo.

2. *Léon V et Constantin* (813-320)
Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 8 n. 50. Photo : pl. II n. 14. L'éditeur, sans d'ailleurs s'en expliquer, attribue la pièce aux empereurs Léon III et Constantin V (720-741). Pančenko (*Katalog molivdovulov*, p. 36 n. 84 (pl. V. n. 4)

avait, en publiant un exemplaire absolument identique désigné le vrai propriétaire. Une note de F. D(ölger) dans la BZ, XXXI, 1931, 218, 219 enlève à ce sujet tout doute.

Γηροτρόφος

Basile Tzirithon, patrice, proconsul (anthypatos), et juge du Velum.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n. 81. Epoque assignée : XIe s. Photo ; pl. III n. 3.

L'éditeur transcrit, sans remarque aucune,le patronyme ainsi qu'il suit : *Τιριθων*. De prime abord, il semble qu'il n'y ait que cela sur le plomb. Le *ζ* de la première syllabe a visiblement été omis par le graveur qui, d'ailleurs, semble s'être aperçu de sa distraction. Il a, en effet, intercalé entre le T initial et l'I une ligne grêle que l'on peut prendre (Cf. pl. III, n. 3) soit pour un signe d'abréviation (Voir, sur la même pièce, ligne 3 après le groupe *ΠΡΙ*),soit pour un *ζ* surajouté et, de ce fait, assez mal venu. Ce nom de famille est d'ailleurs assez répandu dans la prosopographie byzantine. Cf. A. Heisenberg, *Das Kreuzreliquiar der Reichenau*, München, 1926, p. 15, 16 et X. Sidéridès *Μιχαὴλ Ψελλοῦ λόγος ἐπὶ τῷ ἐν Βλαχέρναις γεγονότι θαύματι* dans *Ὀρθοδοξία*, III (1928), 548. Sur l'identité de ce Basile Tzirithon, qui semble être devenu proèdre et préfet de Constantinople, voir notre note des E O, XXX, 1931, fasc. 164. On y trouvera aussi la liste complète des Tzirithons connus à ce jour.

Δεσπότης

1. *Démétrius*, stratège.

Giannopoulos, BNJ, III, 1922, 176, qui date le sceau des XIIe-XIIIe siècles. Il y a tout lieu de se demander si le petit monument porte bien ce mot, car la titulature : *δεσπότης καί στρατηγὸς* est des plus étranges.

2. *Nicéphore Botaneiatès, empereur* (1078-1081)

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 14 n. 76. Photo., pl. II n. 27. Schlumberger (*Sigillographie*, p. 423) avait fait connaître, mais en fac-similé seulement, un autre exemplaire absolument identique. Le plomb que décrit Konstantopoulos (*Βυζ. μολυβδ.* 1917, p. 81 n.282) serait différent des précé-

dents si la légende se lit bien telle qu'elle est proposée. Mais l'empreinte dont disposa Schlumberger, paraissant bien venir d'Athènes,il y a lieu de se demander si le relevé du savant grec ne contient pas une erreur de lecture ou d'interprétation et si, au lieu de *Νικηφόρ(ος) δεσπότ(ης) [δ Β]οτανιάτης*, il ne faudrait pas lire là aussi : *Νικηφόρ(ῳ) δεσπότ(ῃ) [τῷ Β]οτανειάτῃ.*

Διάκονος

Nicétas, diacre de la Grande Eglise et notaire patriarcal.

Konstantopoulos, *op.cit.*, p. 12 n. 68. Non reproduit. Voir plus bas., s. v. *νοτάριος*.

Δρουγγάριος

Léon, candidat et drongaire de l'île de Kos

A. M. Schneider, *Samos in frühchristlicher und byzantinischer Zeit* dans les *Athenische Mitteilungen*, LIV 1929, 141. Photo. fig. 33. Epoque assignée : VIIIe-IXe siècle.

Ἐκκλησιέκδικοι

Sceau collectif des prêtres et ecclésiecdiques de Sainte Sophie.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n. 82. Photo., pl. III n. 4. A moitié brisé. De nombreuses répliques de ce type ont déjà été publiées. On en trouvera la liste dans notre *Catalogue des sceaux grecs des Musées vaticans.* L'étude d'originaux bien conservés me persuade qu'il faut transcrire, non *ἐκκλ[ησε]κδί[κοις]*, comme on l'a fait, mais *ἐκκλ[ησιε]κδί[κοις]* d'un usage d'ailleurs plus courant. En outre toutes ces pièces sont d'une facture grossière et de dimensions insolites. Les faux ne manquent pas sur le marché. C'est en effet le premier plomb qu'on ait cherché à imiter non comme monument sigillographique mais parce que représentant Sainte Sophie, chère au cœur des touristes de tous les âges, et pour cela d'un placement assuré.

ἐκ προσώπου

David, protomandator et ἐκ πρ. de Thrace

Konstantopoulos. *op. cit.*, p. 7, 8 n. 45. Photo., pl. II n. 11. Date assignée ; VIIIe-IXe siècle,

ἐπὶ τοῦ ἱπποδρόμου Cf. κριτής.

ἐπὶ τοῦ μαγκλαβίου

Michel, protospathaire

Konstantopoulos, *op. cit.* p. 19 n. 94. Non reproduit. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.

ἐπὶ τοῦ χρυσοτρικλίνου

1. *Constantin, primicier, protospathaire impérial*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11 n. 64 n. Photo., pl. II n. 19. Epoque assignée : X^e-XIe siècle. La bulle présente de plus cette intéressante particularité qu'elle offre, au droit, en lieu et place du motif iconographique, un monogrammme cruciforme qu'on n'a malheureusement pas pu expliquer.

2. *Jean protospathaire impérial.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 10. n. 56. Photo., pl. II n. 17. Epoque assignée : X^e-XIe siècle.

ἐπισκεπτίτης

Constantin, épiskeptite du thême arméniaque

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 12 n. 66. Photo., pl. II n.21. Epoque assignée : XIe siècle. Il est impossible d'interpréter sûrement les éléments de la dernière ligne.. *ANE* où l'on doit voir, sans doute, les restes d'un patronyme difficile à identifier : [τ(ῷ) *Π*]*avé*[ϱ]?

ἡγούμενος

Basile, moine

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 19 n. 92. Non reproduit. Epoque assignée : XIe siècle.

κατεπάνω

1. *Syméon Logariastès, proèdre et catépan d'Andrinople.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11 n. 65. Photo., pl. II n. 20. Epoque assignée : XIe siècle. On eût pu préciser en notant que la collation du titre de proèdre à un simple fonctionnaire de province dut être postérieure à 1060, époque où la dignité n'était encore portée que par six

ou sept titulaires apparentés à l'empereur ou agissant dans son entourage immédiat. Cf. Ch. Diehl, *De la signification du titre de proèdre à Byzance* dans les *Mélanges Schlumberger* Paris, 1924, p. 114. Le propriétaire de ce sceau, certainement distinct du suivant, me paraît inconnu d'ailleurs.

2. *Syméon vestès et catépan du Paristrion* (*τοῦ Παραδουνάβου*) V. Zlatarski, *Molivdovulut na vesta Simeona, katepan na Podunavieto* (Le molybdobulle de Syméon vestès et catépan du Danube citérieur) dans le *Sišiev Sbornik*, Zagreb 1929, u. 143-148. Cet article ne m'est malheureusement connu que par le compte rendu de la BZ, XXXI, 1931 220. Il n'est nullement question d'un sceau inédit, ni, semble-t-il, d'un nouvel exemplaire de la bulle de Syméon dont nous devons la connaissance à Mordtmann, *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος*, XVII, 1883, p. 144 n. 1). Celle-ci y est seulement le point de départ d'une importante étude dont ce n'est pas le lieu d'exposer ou de discuter les conclusions. Nous devons noter par contre que la pièce existe toujours ; elle fut recueillie avec beaucoup d'autres de même provenance par le Musée de Constantinople. Seulement J. Ebersolt, qui l'a décrite dans son catalogue (Cf. J. Ebersolt, *Sceaux byzantins du Musée de Constantinople*, dans la *Revue Numismatique*, 1914, p. 225 n. 310. Voir aussi *ibid.*, p. 218 n. 204), a donné de la légende une lecture erronée en un point essentiel : *Syméon Maradounalos* (pour *Παραδουνάβου* mal lu et devenu patronyme) *vestis et catépan*. Au droit, on a bien de part et d'autre le même saint dans une attitude identique.

κομμερκιάριος

1. *Anonyme, consul et commerciaire d'Antioche*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 14 n. 74. Photo., p. II n. 23. Epoque assignée : XIe siècle. On doit vivement regretter que ce plomb ne soit pas en meilleur état de conservation, car nous ne possédons à ce jour qu'un seul nom de commerciaire ayant exercé dans la grande ville syrienne, Romain Eugénianos que rien ne permet de reconnaî-

tre ici. Cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 474 n. 38.

2. *Etienne, papas spathaire impérial et commerciaire*

W. Knechtel, *op. cit.*, p. 8, 9. Reproduction au trait : fig. 7. Epoque assignée : x^e-xie siècle. Cette titulature mixte, où un ecclésiastique, non seulement porte un titre (celui de spathaire) ordinairement réservé aux séculiers, mais est investi d'une fonction civile, paraît étrange à prime abord. L'examen des caractères relevés sur le plomb en démontre presque à coup sûr l'incohérence. On y lit en effet, faisant suite à la formule classique d'invocation à la Vierge, cette suite de lettres gravées au revers *ΠΑΠΑ* || *ΣΤΕΦΑ* || *ΝΒΑΣΠ* || *ΚΑΚΟ*, transformée par l'ingéniosité de l'éditeur en cette formule parlante : *παπᾶ Στεφάν(ου) βα(σιλικῷ) σπ(αθαρίῳ) κα(ὶ) κο(μ-μερκιαρίῳ)*. Le nom du signataire excepté, le reste apparaît douteux. On restituera cependant, selon toute vraisemblance : *Σρεφάν(ῳ) β(ασιλικῷ) (πρωτο)σπ[αθαρ(ίῳ)]* Quant à la lecture : *καὶ κο(μμερκιαρίῳ))*, rien de moins assuré, car bien d'autres combinaisons sont possibles, v. g. *κο(ιτωνίτῃ)*, *κό(μιτι)*, *κο(αἰσιορι)*, *κο(υράτορι)*, etc...

κριτής

1. *Constantin Scléros, protoproèdre et juge de Macédoine*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 13, 14 n. 73. Photo., pl II. n. 25. Date assignée : xie siècle. Il ne reste plus sur le plomb que la première lettre (*K*) du nom de la charge exercée par Constantin. L'éditeur propose, d'ailleurs avec les réserves qui s'imposent en tel cas, de suppléer la lacune comme suit : *K(ατεπάνω)*. Nous n'hésitons pas à transcrire : *κριτῇ*, d'après un sceau publié par Konstantopoulos lui-même (Cf. *Βυζ. μολυβδ.* 1917, p. 11, 12 n. 32) de *Constantin Scléros vestarque, et juge de Thrace et de Macédoine*. La frappe du premier de ces deux petits monuments doit être postérieure à 1060, date à laquelle remonte la plus ancienne mention que nous ayons du titre de protoproèdre (Cf. Ch. Diehl, *op. cit.*, dans les *Mélanges Schlumberger*, p. 114). Le propriétaire ne peut de ce chef être confondu avec le frère de Bardas Scléros signalé en 970 et 976 (Cf. G. Schlumberger, *L'époque byzantine à la fin du Xe siècle I. Jean Tzimiscès. Les jeunes années*

de Basile II le tueur de Bulgares, Paris 1896, pp. 56 suiv., 327 suiv., 397 suiv.). Il y a par contre tout lieu de croire que le personnage ne fut autre que le protoasécrétis Skléros, juge de Thrace et de Macédoine auquel l'empereur Alexis Comnène adressa en juillet 1082 un prostagma resté sans destinataire apparent (1). Nous rencontrons bien aussi un autre Constantin Scléros au cours du XIIe siècle (2). Mais la bulle en question ne peut guère lui avoir appartenu, car 1) le titre de protoproèdre, s'il n'avait pas encore totalement disparu (Cf. Diehl, *op. et loc. cit.*, p. 116, 117), était rarement porté ; 2) surtout rien ne nous dit que cet homonyme plus récent ait exercé en Thrace et en Macédoine la même magistrature que son ainé.

2. *Georges Hexamilitès protospathaire et juge du thème des Arméniaques*

Konstantopoulos, *op, cit.*, p. 15 n. 78. Photo., pl. III n. 2. Date assignée : XIe siècle. Le nom du fonctionnaire paraît inconnu par ailleurs. Aussi Fr. D(ölger) se demande si ce ne serait pas là le juriste de même patronyme

(1) Voir le texte dans C. E. ZACHARIAE A LINGENTHAL, *Jus graeco-romanum*, III, Lipsiae 1857, 348, 349. Cf.aussi le regeste de Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von* 565-1453, II Teil : Regesten von 1025-1204. München-Berlin, 1925, p. 28, n. 1083. Le début de la suscription est ainsi libellé : *Τὸ ἴσον τοῦ τιμίου καὶ προσκυνητοῦ βασιλικοῦ προστάγματος... κ. τ. λ., τοῦ κατὰ τὴν κή' μηνὸς αὐγούστου ἰνδ. ε' προ... μεγ.. πρωτασεκρέτις καὶ κριτοῦ Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας καὶ ἐξισοτυ... τοῦ τοῦ Σκληροῦ, καταστρωθέντος δὲ* etc. La restitution proposée par l'éditeur (*loc. cit.*, 348 n. 2) rompt toute l'économie de la phrase en substituant le datif (*κριτῆ, ἐξισωτῆ*)au génitif de l'original et en introduisant en finale un élément (*παρὰ τοῦ Σκλ.*) dont rien ne légitime la présence. Puisque la sigillographie nous garantit l'existence, à cette époque, d'un Constantin Scléros, juge de Thrace et de Macédoine, il paraîtra plus naturel d reconstituer comme suit le passage douteux : *Τὸ ἴσον τοῦ... προστάγματος..., τοῦ κατὰ τὴν κή' μηνὸς αὐγούστου ινδ. ε' προ[ενεχθ](έντος) μὲν [διὰ] πρωτασεκρέτ(ου) καὶ κριτοῦ Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας καὶ ἐξισοτοῦ Κων(σταντίν)ου τοῦ Σκληροῦ, καταστρωθέντος δέ..*

(2) Cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VIII, 1911, p. 152 bis.On fera attention, en consultant le tome auquel nous renvoyons, que l'indice de pagination : 145-154 (inclus) est deux fois employé. Il y a donc lieu d'inscrire la mention *bis* sur tous le feuillets intercalaires, la numérotation reprenant à la suite très régulièrement, 155, 156 etc.

dont l'autorité est invoquée à plusieurs reprises dans la *Peira* (Cf. C. E. Zachariae a Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, 19 et 189). Pour ma part, je proposerais d'identifier de préférence ce magistrat avec le protoproèdre Serge Hexamilitès qui expédie en sa qualité de *λογοθέτης τῶν σεκρέτων* le prostagma d'Alexis Comnène cité plus haut. Cf. MM. III, 349. Quoi qu'il en soit, cette famille devait être très influente à la fin du XIe siècle, car, ainsi que le fait remarquer D. lger (*loc. cit.*), deux autres parents exerçaient vers 1088 la même fonction de juge du Velum et possédaient la haute dignité de magistros, à savoir Léon (connu aussi par la sigillographie. Cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 668 et N. Lichačev *Ist. Znaĕenie*, p. 91 note 2,où il faut lire : *Ἐξαμιλίτῃ*) et Epiphane.

κριτὴς τοῦ βήλου

Basile Tzirithon patrice, proconsul,juge du Velum et γηροτρόφος

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n. 81. Photo., pl. III n. 3. Sur le vrai nom du personnage et son identité voir ce que nous disons plus haut, s. v. *γηροτρόφος*.

λευτ̂της

Constantin Apidiatlès,....

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 26 n. 120, non reproduit malgré le grand intérêt que présente l'inscription métrique insuffisamment lue par l'éditeur. Epoque assignée : XIIIe siècle. Le patronyme : [*Ἀ*]*πιδιάτης* me semble assuré sous cette forme, car nous trouvons ailleurs son prototype (MM, V, 390 ; *Ἀπήδης* ou mieux : *Ἀπιδέα* localité sur le Vardar. (Cf. L. Petit et B. Korablev, *Actes de l'Athos. Actes de Chilandar*, en appendice à *Viz. Vremenn.* XIX, 1915, 600 s. v.). Par contre la qualité de *λεβίτης* qu'on ne donne d'ailleurs que sous réserves (il a fallu compléter ici aussi des vides) me semble sujette à caution, car outre le caractère malgré tout anormal de la transcription : [*λ*]*εβίτ*[*η*]*ν*, on ne s'explique pas aisément qu'un clerc ait fait choix pour illustrer sa bulle d'une effigie de saint militaire. Faute de reproduction, il nous est impossible de vérifier cette hypothèse, comme

de tenter une reconstitution quelconque du dernier vers.

2. *Théodore Irénikos*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 25 n. 116. Photo., pl. IV n. 4. Le propriétaire n'est autre que le futur patriarche de Constantinople (1214-1216 et non 1212-1215). L'intérêt de ce plomb a déjà été signalé, avec des rectifications et compléments nécessaires d'ordre littéraire et chronologique, par F. D(ölger), *loc. cit.*, p. 219 et nous-même, dans les EO. XXX, 1931, 357.

λογοθέτης του δρόμου

Théodore proèdre

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 19, 20 n. 95 Photo., pl. III n. 13. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.

μητροπολίτης

1. *Isaac*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 10 n. 59. Photo., pl. II n. 59. Non reproduit. Epoque assignée : X^e-XIe siècle. Il ne reste plus sur le plomb que quelques lettres qui ne suffisent pas, à notre avis, à fonder sûrement la conjecture : [+]*Ἰσα*[*ακίω*]. La mention du titre [*μητροπ*]*ολίτη* semble plus garantie, quoiqu'il puisse, ainsi que le laisse entrevoir l'éditeur, y avoir place pour d'autres combinaisons. Quant au nom de l'évêché présumé, il est désespéré, trois lettres seulement (les trois dernières : *IAC*) en subsistant.

2. *Marin* (?) métropolite d'As.....

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 15 n. 80. Non reproduit. Date assignée : XIe siècle. Une moitié de plomb semble seule conservée. Aussi la difficulté de restituer entièrement et exactement la légende est-elle très grande. Les trois premières lignes se lisent sans difficulté : *Θ*(*εοτό*)*κ*[*ε βο*]*ήθει* [*τῷ*] *σῷ δ*[*ούλῳ*]. Au contraire, les trois dernières qui n'offrent plus que deux lettres chacune (*MA... MH... AΣ...*) ne peuvent donner qu'un texte très conjectural. Le nom du prélat (si prélat il y a) a été transcrit : *Μα*[*ρίνῳ*], mais on eût pu aussi songer à *Μα*[*τθαίῳ*] plus courant et moins exotique. La restitution : *μη*[*τρο π*](*ολίτη*) nous laisse, avec l'éditeur lui-même, en plein

doute. Si le groupe AC amorce bien le nom de l'évêché présumé, on pourrait en effet penser à transcrire : *Ἀσ[μοσάτου]*, comme le fait D(ölger) dans BZ, *loc. cit.*, p. 219), sans exclure d'autres combinaisons possibles...

μοναχή

Grégoria

Konstantopoulos *op. cit.*, p. 15 n. 79. Photo., pl. III n. 5. Epoque assignée : XIe siècle. Le plomb, percé de deux trous, a sa legende assez endommagée pour que le déchiffrement en reste incertain. A la rigueur le dernier mot pourrait se lire : *[Ma]ρία.* Nous aurions alors affaire à un sceau collectif.

μοναχός

1. *Antoine Antiochos.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 22 n. 105, Photo., pl. III n. 16 Epoque assignée : XIe-XIIe siècle. Il subsiste un léger doute sur la forme exacte du patronyme, le plomb ne portant que les éléments suivants : ANTIOX. A cause de cela même deux autres transcriptions seraient à la rigueur possibles : *Ἀντι<ο>χ(ίτῃ)* et *Ἀντι<ο>χ(εῖ)*. Le premier de ces noms fut même très porté et nous le rencontrons sur de nombreux monuments sigillographiques,moins nombreux cependant que les éditeurs l'ont laissé croire (1).

(1) Nous pensons en effet qu'à moins d'un indice absolument contraire les formesabrégées ANT', ANTIX', ANTIOX' doivent de préférence se résoudre : *Ἀντιοχος* etnon *Ἀντιοχίτης*. C'est ainsi que nousavons Constantin Antiochitès (Cf. Pančenko, Katalog molivdovulov, p. 19 n. 32 et Konstantopoulos, *Βυζ. μολυβδ.* 1917, p. 155, 156 n. 604) et Constantin Antiochos (EO, XXVII, 1928, 434) et, du moins à mon avis, Schlumberger, *Sigillographie*, p. 574 n. 16). Nous déclarions jadis (EO. *loc.cit.*) ne rencontrer nulle part de Constantin Antiochos.Il y en avait pourtant un, d'ailleurs très bien en cours puisqu'il revêt les qualités de curopalate et de grand hétériarque vers 1085/6, sous Alexis Comnène (Cf.PG., CXXVII, 973 a). Rien de plus naturel qu'au cours de sa carrière il ait été proèdre comme le veut le plomb de Schlumberger, avant d'accéder aux plus hauts degrés de la hiérarchie nobiliaire. Je profite de cette note pour grossir d'une unité la petite liste d'*Ἀντ οχοι* esquissée en 1928. A Léon, Grégoire et aux anonymes de l'*Alexiade* il faut ajouter Michel *πρόεδρος καὶ πριμικήριος τῶν ἔξω βεστιαρίτων*, en 1085/6 (PG., *loc. cit.* 973 b), le même très vraisemblement contre lequel Théophylacte de Bulgarie (1078-1090) met en garde un moine influent de ses amis. Cf. *Studi bizantini*, I, 1924 p. 182 et 191.

2. *Arsène*

EO, XXIX, 1930, 324-325. Photo. Epoque présumée : x^e-xie siècle. Plomb trouvé à Gölcük, localité située au fond du golfe d'Ismidt, sur la rive droite.

3. *Basile, higoumène*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 19 n. 92. Non reproduit. Epoque assignée : xie siècle.

5. *Georges*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 20 n. 99. Non reproduit. Epoque assignée : xie-xiie siècle.

4. *Constantin*

Knechtel, *op. cit.*, p. 11 n. 14. Dessin au trait., fig. 14. Epoque assignée : viiie-ixe siècle. Légende monogrammatique que l'éditeur n'a pas interprètée mais que nous croyons devoir lire : *K(ω)ν(σ)ταντ(ί)νο(υ) (μον)οχ(οῦ)*. Voir en appendice la table des monogrammes : n. 17.

νοτάριος

1. *Cosmas, spatharocandidat et βασιλικὸς νοτάριος τῆς σακέλλης*.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 9, 10 n. n. 55. Photo., pl. II n. 16. Epoque assignée : x^e-xie siècle.

2. *Jean Panthérès ou Panthérios*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 10 n. 57. Non reproduit. Epoque assignée : x^e-xie siècle. Le patronyme au sujet duquel hésite l'éditeur me semble d'une lecture certaine sous l'une ou l'autre forme adoptée par nous. Le nom se rencontre ailleurs porté, entre autres, par un haut fonctionnaire créé domestique en 944 (cf. Theoph. contin. ed. de Boor. p. 426, 429) et par un prêtre. Cf. MM. I, 137. Par contre il serait téméraire d'en faire un notaire sur la seule base de ce plomb, car le relevé : +*Ἰωά[ν](ν)ῃ ν[ο-τ]α[ρ](ίῳ) τατω(;) Πανθι(;)ρ.*, est inacceptable comme tel. Et même si le plomb ne porte aucun autre élément utilisable, il serait plus normal de transcrire : *Ἰωά[ν]ν[ῃ τ]ατᾷ τῷ Πανθ(ή)ρῃ*. Mais en ce cas le plomb serait postérieur à l'époque indiquée et ne remonterait pas au delà du xiiie siècle. Cf. sur la charge de *τατᾶς τῆς αὐλῆς* E. Stein. *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs-und Wirtschaftsgeschichte* dans les Mitteilungen zur osmani-

schen Geschichte II, 1923-1925, p. 45. Voir aussi Schlumberger, *Sigillographie,* p. 599 et 713 n. 4.

3. *Nicétas, diacre et notaire patriarcal*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 12 n. 68. Non reproduit. Epoque assignée : XIe siècle. Le dernier mot de la légende doit en effet se lire : *νοταρίῳ* qui transparaît d'ailleurs nettement sous le relevé de l'éditeur : NϹTP et complète heureusement la signature courante d'un diacre de Sainte-Sophie employé en quelque office du patriarcat. La formule est classique ; inutile d'insister.

Ὀστιάριος

1. *Joseph*

EO., *loc. cit.*, 332. Photo. Date probable : xe siècle.

2. *Michel, protonotaire de Paphlagonie.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n. 83. Photo., pl. III, n.11. Il est douteux que ce personnage figure ici en qualité d'ostiaire. L'éditeur semble avoir commis une erreur de transcription. Voir plus bas s. v. *πρωτονοτάριος*

παπᾶς

Etienne, spathaire et commerciaire.

Knechtel, *op. cit.*, p. 8, 9 n. 7 Sur les étranges anomalies de cette légende qui la rendent fort sujette à caution voir ci-dessus s. v. *σπαθάριος*

πατριάρχης

*Joseph Ier* (1268-1275 et 1282-3), *archevêque et patriarche de Constantinople.*

K. Regling, *Bleisiegel Josephs, Patriarchen von Konstantinopel* dans les Berliner Münzblätter, N. F. 49, 1929, 415 et suiv. Cet article ne m'a pas été accessible. Je ne puis dire s'il s'agit d'un plomb inédit ou d'une simple réplique d'un type déjà connu. Cf. Konstantopoulos, *Βυζ. μολυβδ.*, 1917, p. 284 n. 22 a.

πρεσβύτερος

Elie, presbytre (dans le sens d'évêque) de Laodicée ad Libanum.

Cf. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, année 1924, p.334. Non reproduit.Non daté.

Malgré l'autorité des auteurs qui ont transcrit et commenté cette légende, leurs conclusions me paraissent inacceptables. Il y a tout d'abord sur le plomb : *ΛΙΧ* ce qui devrait se lire plus tôt [*Φῆ*]*λιξ* que ([*Αἰλί*(*α*)<*χ*>. En second lieu le terme *πρεσβύτερος* ne saurait signifier, dans la terminologie des VIIIe-IXe siècles (le monument semble en effet dater de l'époque iconoclaste),évêque ou métropolite. Enfin soutenir que la lettre *Γ* pourrait être la sigle de *γύρῳ*, est assez téméraire. Il doit y avoir autre chose sur ce fragment de sceau à première vue si intéressant. Quoi exactement? C'est ce qu'il serait oiseux de chercher à deviner sur la base de données qui après tout peuvent avoir été mal transmises. Ici encore une bonne photographie eût allégé la tâche de la critique et permis d'éclairer un point maintenant obscur de géographie ecclésiastique.

2. Sceau collectif des prêtres desservants de Sainte Sophie. Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n.82. Photo., pl. III n. 4. Voir plus haut s. v. *ἐκκλησιέκδικοι*.

πριμικήριος

Constantin, protospathaire impérial et ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνου. Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11 n. 64. Photo., pl. II n. 19. Epoque assignée : Xe-XIe siècle.

πρόεδρος

Voir ci-dessous s. v. *πρωτοπρόεδρος*

προκαθήμενος

Kalognomos (Léon), procathimène de Drama. Echos d'Orient, *loc. cit.*, 315-319. Photo., p. 315. Epoque certaine : c. 1320. Sceau collectif, également au nom de deux *σεβαστοί*. Voir ce mot ci-dessus.

πρωτομανδάτωρ

David. ἐκ προσώπου de Thrace. Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 7, 8 n. 45. Photo., pl. II n. 11. Epoque assignée : VIIIe-IXe siècle.

πρωτονοτάριος

Michel, vestiaire (plutôt que *ostiaire impérial*) *et protonotaire de Paphlagonie.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n. 83., Photo., Pl. III n. 11. Epoque assignée : XIe siècle. Ainsi que l'a fait observer F. D(ölger) dans la BZ, XXXI, 1931, 219 la seconde ligne doit se lire : βεστ(ι)αρί(ῳ), non β(ασιλικῷ) ὀστ(ι)αρίῳ. Quant à l'identité des propriétaires de cette bulle avec le signataire du plomb signalé ici même (Byzantion, V, 1928/30, 635) elle me paraît douteuse, car les caractères des inscriptions appartiennent à des âges assez nettement différenciés.

2. *Nicolas, spatharocandidat et protonotaire du thème des Anatoliques*

EO, *loc. cit.*, 325-328. Photo., p. 325. Epoque assignée : IXe-Xe siècle. La fin de la légende emportée par une cassure est incertaine, car on peut restituer indifféremment : τ(ῷ) Ν(ικ)ολ(ιτζᾶ) et τ(ῶν) [Ἀ]ν]ατ]ολ(ικῶν). La dernière de ces deux leçons a été adoptée comme la plus naturelle.

πρωτοπρόεδρος

Cosmas, protoproèdre du Stoudion

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23 n. 109. Photo., pl. III n. 20. Epoque assignée : Xe-XIe siècle. La légende avait déjà fait l'objet d'une note de l'éditeur dans l'Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος 1926, p. 492 en n. Sur le titre ecclésiastique de πρόεδρος consulter S. Salaville, *Le titre ecclésiastique de πρόεδρος dans les documents byzantins* dans les EO. XXIX, 1930, 416-436.

πρῶτος

Sceau du prote du mont Papikion

Λαογραφία *loc. cit.*, p. 556. Dessin. Epoque assignée : Epoque des Comnènes.

L'auteur réédite une bulle que Pančenko, (*Katalog molivdovuilov*, p, 162, 163 Photo., pl. XV, 10) avait, le premier, fait connaître mais dont il avait mal interprété la légende. La formule πρῶτος τοῦ Παπικίου désigne, en effet, non le chef des concierges palatins (παπίας-

παπικίου), mais le supérieur des nombreuses institutions monastiques disséminée sur le mont Papikion (Thrace).

πρωτοστράτωρ

Phloulianos, strator impérial et protostrator du connétable

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 9, n. 52. Photo., pl. II, n. 15. Époque assignée : x^e-xie siècle. Telle quelle la légende offre deux points douteux. Au lieu de [+] *Φλουλιανῷ* ne faut-il pas plutôt transcrire : + *Ἰουλιανῷ* qui est usité et semble bien porté sur le plomb (1). En second lieu la suite : *β(ασιλικῷ) σ[τ]ρατ(ωρι) καὶ (πρωτο)στ[ρά]τ(ωρι)* quelque chose de choquant à première vue. Mais que substituer au second terme? *Πρωτοστρατήγῳ* convient paléographiquement, mais *πρωτοστράτηγος τοῦ Κοντο-* (ou *κονο*)*σταύλου* ne s'est pas encore rencontré, que nous sachions du moins.

στρατηλάτης

Marien.

Konstantopoulos, *op. cit.* p. 13 n. 71. Photo., pl. II, n. 22. Époque assignée : viie siècle.

στρατηγός

1. *Anonyme, protospathaire impérial et stratège de Thrace.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 9, n. 53. Non reproduit. Époque assignée : x^e-xie siècle. Seule la moitié du sceau est conservée ; toutefois, le nom du propriétaire excepté, le reste de la légende semble d'une lecture certaine.

2. *Basile, patrice et stratège de Crète.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 17, 18, n. 87. Photo., pl. III, n. 9. Époque assignée : xie siècle. Déjà recensé dans notre précédent bulletin. Cf. *Byzantion*, V, 1929-1930, 635, 636. Voir aussi les *Échos d'Orient*, XXX, 1931, p. 360, 361. Notons à propos de l'importance attachée à ce sceau que la tentative de Sp. N. Marinatos de faire du célèbre Eumathios Philocalès le dernier stratège de Crète (2) nous pa-

(1) La croix » aux branches armées d'hapex rayonnants, a bien pu être prise pour un *Φ* ; par contre le *Λ* semble assez distinct.

(2) Cf. N. Sp. Marinatos, *Εὐμάθιος ὁ Φιλοκάλης, τελευταῖος στρα-*

raît de tous points malheureuse. Car l'inscription sur laquelle est basée son hypothèse se rapporte indubitablement à cet Eumathios de 1028, *protospathaire et stratège de Crète*, le collègue de Philarète signalé ici même, *loc. cit.*

3. *Démétrius, despote.*
   Giannopoulos, BNJ, III, 1922, 176. Voir plus haut, s. v. *δεσπότης*.
4. *Michel, protospathaire impérial et stratège du Péloponèse*
   Konstantopoulos, *op. cit.*,, p. 20, n. 97. Non reproduit. Époque assignée : XIe-XIIe siècle. Le nom de la province où Michel exerçait ses fonctions ne serait pas absolument sûr. Cependant si le plomb porte vraiment les éléments suivants : *ΠΛΥΠΟΝ*, on ne voit guère d'autre solution possible que celle à laquelle l'éditeur à d'ailleurs recouru.
5. *Michel Auxentiotès, vestarque et stratège des Serbes* ou plutôt *de Servia.*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 17, n. 85. Photo., p. III, n. 7. Époque présumée : XIe siècle.
6. *Serge, stratège de Macédoine.*
   EO, *loc. cit.* p. 314, 315. Photo., p. 314. Date probable : VIIIe-IXe siècle.

τοποτηρητής

1. *Nicétas, spathaire et topotérète de la flotte.*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 7, n. 43. Photo., pl. II, n. 10. Époque assignée : VIIIe-IXe siècle. L'éditeur n'a pu identifier le nom de charge cependant facile à reconstituer. La légende entière est à transcrire de cette manière :

[*Νι*]*κήτ*[*α σπ*]*αθα*[*ρ*(*ίῳ καὶ*) *τοποτ*]*ηρητῇ* [*τοῦ*] *πλωτμου*. Le plomb porte : *τοποτ*]*ιρ*ι*τῖ*.

2. *Procope.*
   Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 7, n. 41. Photo., pl. II, n. 8. Époque assignée : VIIIe-IXe siècle. Je ne vois pas de possibilité d'identifier sûrement le nom de la ville où Procope remplissait son mandat ; des hypothèses peuvent être formulées, mais aucune ne s'impose.

τηγὸς τοῦ βυζαντινοῦ θέματος τῆς Κρήτης dans *Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, VI, 1929, 316-320.

ὕπατος τῶν φιλοσόφων

Théodore Irénicos, clerc.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 24, 25, n. 116. Photo., pl. IV, n. 4. Époque : début du XIIIe siècle (avant 1214). Voir ci-dessus, s. v. *λευΐτης*. Sur la dignité et la charge de *ὕπατος τῶν φιλοσόφων*, consulter en premier lieu F. Fuchs, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, p. 29 sq., 47 sq., 50 sq.

χαρτουλάριος

1. *Anonyme (Constantin?) protospathaire et .....*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 18, p. 89. Époque assignée : XIe siècle. La lettre même de la légende est assez incertaine. Nous n'avons cependant pas de peine à croire que le nom propre *Ναοπαδ(ίω)*) et le groupe final : *καὶ κρουστολ* constituent deux méprises assez transparentes. *Ναοπαδ(ίῳ)*, sur un sceau de conservation moyenne, a dû être transcrit pour *Κω]ν(σταντίνῳ) (πρωτο) σπαθ(αρίῳ)* ; quant à *κρουστολ*, il faut indubitablement isoler la dernière syllabe *στόλ(ου)* qui devait sans doute être précédée de l'article *τοῦ*. La formule ordinaire est : *ἐπὶ τοῦ στόλου* que le relevé de l'éditeur ne permet pas toutefois de reconnaître en l'occurence.

2. *Nicétas, spatharocandidat et chartulaire du stratiotikon.*

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 10, n. 58. Photo., pl. II, n. 18. Époque assignée : X^e-XIe siècle.

C. — Sceaux privés (1).

1. *Sceau d'Alousianos.* — Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23, n. 110. Photo., pl. III, n. 21. Non daté. Sur la teneur exacte de la légende du revers consulter ci-dessous notre index des légendes métriques, n. 17. L'auteur ne se prononce pas autrement sur l'identité du personnage. M. Laskaris (cf. *Byzantinoslavica*, II, 1930,424) se déclare pour

(1) Nous considérons comme tels tous les monuments qui ne comportent aucune mention de charge ou de dignité. La liste n'en est pas complète, un certain nombre de monogrammes n'ayant pu être déchiffrés.

le fameux Samuel Alousianos dont nous avons enregistré un sceau authentique dans notre dernier bulletin (cf. Byzantion, V, 1929-1930, 648). Je n'oserais pour ma part être affirmatif à ce point, la famille ayant certainement compté plus d'un membre à même de faire frapper des bulles. J'en connais pour ma part sept bien distincts, et je proposerais d'attribuer de préférence notre petit monument, en fonction du motif iconographique du droit (effigie de l'archange saint Michel), au Michel Alousianos du XIIe siècle (cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VIII, 1911, 17, 144) ; nous trouvons bien à celui-ci un homonyme en 1357 (Cf. MM, I, 371), mais l'époque tardive où il apparaît l'exclut de nos conjectures, les caractères épigraphiques étant nettement d'un autre âge. — Je dois signaler ici une omission de mon précédent bulletin, touchant le sceau du proèdre et duc Samuel Aloùsianos, édité et publié par Zlatarskij d'après l'exemplaire du musée de Sofia. Il ne semble pas qu'on se soit aperçu que la pièce était déjà connue par une description de Konstantopoulos, *Βυζ. μολυβδ.* 1917, p. 299 n. 188a, faite sur un premier exemplaire conservé à Athènes.

2. *Sceau d'André Blados.* — Aréthuse, 1927, 175-180. Photo., pl. XXVIII, n. 2. Découvert près du village d'Halepié dans l'arrondissement de Kiev. Le patronyme pose un problème assez délicat à résoudre. D'après l^r^ transcription de l'éditeur il n'y aurait sur le plomb que les éléments suivants : *BΛ.Δ* ; ce qui a permis de restituer : *Βλ[α]δ(ιμήρῳ)* et d'attribuer le sceau à André Vladimirovitch, fils de Monomaque, prince (1142) de Vladimir puis de Pereyaslav,marié à la petite fille du khan Polovietz Tougor Khan. Pour justifier cette assertion M. Makarenko se livre à de laborieuses considérations (p. 177, 178) sur le laconisme de cette fin de légende : *TOBΛ.ΔO.* Car, constate l'auteur lui-même, « après la lettre *Δ* est placée,on ne sait pourquoi, une lettre très proche en apparence de *O* ». La très bonne phototypie dont on a eu l'heureuse idée d'accompagner la publication ne laisse aucun doute possible sur le bien fondé de cette lecture. Il faut de toute nécessité faire état de cet élément ou l'écarter en donnant ses raisons. *M. M.* a tort de croire qu'après *Ἀνδρέᾳ* il faille un génitif.

Certes, dans le cas où notre fonctionnaire entendît se déclarer fils d'un tel, il le faudrait. Mais rien ne laisse croire qu'il en ait été ainsi. La pratique courante de centaines d'autres propriétaires de sceaux porte fortement à penser que nous sommes devant un vrai nom de famille. Dès lors, comme aucun signe d'abréviation ne suit la dernière lettre dans le champ, je donnerais la préférence à cette transcription : *K(ύρι)ε βοήθει τῷ σ(ῷ) δούλῳ Ἀνδρέα τῷ Βλ[ά]δ(ῳ)* où sont utilisés sans addition ni suppression, les seuls éléments fournis par la bulle. Certes ce n'est pas qu'André Blados soit une illustration du monde gréco-slave ; nous devons avouer même qu'il est entièrement inconnu. Mais le patronyme, porté par lui, n'en eut pas moins cours et précisément chez une race sœur, les Serbes (1). Nous retenons donc cette leçon comme historiquement fondée et paléographiquement plus probable. Nous n'irions pas toutefois jusqu'à exclure définitivement la conjecture de l'éditeur. Cependant, si elle pouvait être acceptée, elle ne pourrait l'être que sous cette forme : *K(ύρι)ε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Βλ[ο]δο(μίρῳ)*. Le patronyme, adopté par le monde byzantin, prend toutefois la forme suivante : *Βλαδίμηρος*. Cf. MM, V, 85 ; NE, XII, 38 etc.

3. *Sceau d'Andronic.* Knechtel, *op. cit.*, p. 11 n. 12. Fac-similé, fig. 12. Monogramme que nous lisons : *Ἀνδρ(ο)νίκου*. Quant au nom de la dignité inscrite au revers, il est difficile d'en donner un déchiffrement sûr. *Ἀνθυπάτου* semble possible, mais ne saurait être garanti. Voir la table ci-après, p. 827, n. 13.
4. *Sceau d'Andronic Doucas.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p.

(2) Dans un manuscrit, conservé à Bérat et daté de l'an 1016, fut en effet consignée, à une époque plus récente, entre autres, la prière suivante : *Συγχώρήσῃ ὁ Θεὸς τὸν Βλάδον καὶ τὴν δούλην τοῦ Θεοῦ Ὀλίβερην καὶ τῶν τέκνων αὐτῶν*. Cf. *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆ. Ἑλλάδος*, V, 1898, 353. Il faut toutefois noter qu'une autre lecture, à la vérité moins naturelle, est aussi possible. Le *Λ*, sans barre médiane transversale s'employant pour A surtout sur les plus anciennes bulles, le groupe *ΒΛ. ΛΟ* pourrait à la rigueur s'interpréter : *Βά[λ]δ(ῳ)*. Cette forme de patronyme se rencontre en effet au xe siècle, époque présumée à laquelle fut émise la bulle étudiée. Cf. *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, XXX, 1910, 346.

23 n. 108. Photo., pl. III n. 19. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle. Voir ci-après notre index des légendes métriques où nous rétablissons la lettre quelque peu déficiente de cette inscription.

5. *Sceau de Basos* : JHS, 48, 1928, 51. Photo. Légende monogrammatique, gravée à l'envers, comme sur une matrice. Cette pièce servit sans doute à tout autre usage qu'à la correspondance. Quant au propriétaire, ce pourrait être, au jugement de Ramsay, un évêque d'Antioche de Pisidie, lieu où la bulle fut découverte.
6. *Sceau de Christophore.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 21 n. 102. Non reproduit. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle. Légende métrique.
7. *Sceau de Constantin.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 27 n. 122. Photo., pl. IV n. 8. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.
8. *Sceaux de Georges*
   a) Sceaux à légende monogrammatique ; Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 2 n. 8 ; p. 3 n. 16 ; p. 3, 4 n. 19 ; p. 4 n. 21.— Knechtel, *op. cit.*, p. 14 n. 22, fig. 22 (où le dessinateur semble avoir pris un I pour un E) et p. 14, 15 n. 25, fig. 25.
   b) Sceaux à légende continue. Konstantopoulos., *op. cit.*, p. 6 n. 35. Non reproduit. Epoque assignée : VIIe-VIIIe siècle. — b) *ibid.*, p. 19 n. 91. Non reproduit : XIe siècle. — c) *ibid.*, p. 20 n. 98. Non reproduit. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.
9. *Sceau de Georges Eugéniotès.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 21 n. 103. Photo., pl. III n. 15. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle. Légende métrique.
10. *Sceau de Grégoire.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 18 n. 88. Photo, pl. III n. 10. Epoque assignée : XIe siècle.
11. *Sceau d'Hésychios.* Echos d'Orient, *loc. cit.*, . p. 332, 333. Photo. et dessin. Epoque probable : VIIe-VIIIe siècle.
12. *Sceau de Jean.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 3, n.17. Photo., pl. I n. 12. Epoque assignée : VIe-VIIe siècle.— Knechtel, *op. cit.*, p. 10 n. 11. Dessin. Epoque assignée : VIe-VIIe siècle. A vrai dire, ce dernier plomb porte au revers la mention de la charge, mais le monogramme, qui n'est d'ailleurs pas complet, n'a pas pu être déchiffré.

13. *Sceau de Léontios.* Knechtel, *op, cit.*, p. 12 n. 15. et p. 13 n. 19. Dessin, Epoque assignée : VIe-VIIe siècle. Légende monogrammatique interprètée par nous.
14. *Sceau de Marien,* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 2 n. 7 Photo., pl. I n. 6. Epoque assignée : VIe-VIIe siècle. Légende monogrammatique.
15. *Sceau de Michel Gouérios.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 21 n. 100. Non reproduit. Non daté. Légende métrique.
16. *Sceau de Nicéphore.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23, 24 n. 111. Photo. pl. IV n. 1. Epoque assignée : XIe-XIIe siècle.
17. *Sceau de Paul.* Konstantopoulos, *op. cit.* p. 4 n. 26.Photo., pl. I, n.21. Epoque assignée : VIe-VIIe siècle. Légende en caractères latins.
18. *Sceau de Photios.* EO, *loc. cit.*, p. 328, 329. Photo., p. 328. Epoque probable : VIIIe-IXe siècle. Légende d'allure métrique.
19. *Sceau de Pierre.* Knechtel, *op. cit.*, p. 12 n. 17. Dessin. Epoque assignée : VIe-VIIe siècle. Légende monogrammatique.
20. *Sceau de Syméon.* Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Séances de l'année 1924, p. 335. Non reproduit. Date assignée : X^e^-XIe siècle.
21. *Sceaux de Théodore.* a) Légendes monogrammatiques : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 4 n. 20 et 24 Photos , pl. I n. 15 et 19. Epoques assignées : VIe-VIIe et IXe siècles.

    b) Légendes continues. Konstantopoulos, *op. cit.* p. 20 n. 96 (Photo., pl. III n. 14. Epoque assignée : XIe-XIIe siècles) et p. 26 n. 119 Photo., pl. IV n. 6. Epoque assignée : XIIe-XIIIe -siècle. Légende métrique).
22. *Sceau de Théophile.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 6 n. 37. Non reproduit. Epoque assignée : VIIIe -IXe siècle.
23. *Sceau de Théophylacte.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 6 n. 36. Photo., pl. II n. 6. Epoque assignée : VIIIe-IXe siècle.

III. — TABLES SPÉCIALES

A. — Index iconographique

1) Le Christ

a) Le Christ trônant, tenant de la gauche l'Evangile fermé et bénissant de la droite. Cf. Konstantopoulos, *op. cit.* p. 14 n. 76. Photo., pl. II n. 27 ; Bellinger, *The anonymous byzantine bronze coinage* (Numismatic notes and monographs n. 35) New-York 1928, en appendice pl. III n. 8.

b) *L'Anastasis ou Descente aux Limbes.* EO. *loc., cit.*, 330, 331. Photo.

c) *Baptême du Christ.* Knechtel, *op. cit.*, p. 11 n. 14. Dessin, fig. 14. Epoque assignée : VIIIe-IXe siècle.

2) La Vierge

1. *Vierge en buste, de face, orante* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 15 n. 78 (Photo., pl. III n. 2) ; p. 19 n. 92 (non reproduit) ; p. 19 n. 93 (Photo., pl. III n. 12) ; p. 19 n. 94 (non reproduit) ; p. 27 n. 124 (Photo., pl. IV n. 10) ; p.31 n. 139,(non reproduit).

2. *Vierge en buste, de face, orante, avec le médaillon de l'Enfant sur la poitrine* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 15 n. 80 (non reproduit) ; p. 20 n. 98, 99 (non reproduits) ; p. 21 n. 100, 101 (non reproduits) p. 28 n. 125 (Photo., pl. IV n. 11).

2. *Vierge en buste, de face, orante, avec le médaillon de l'Enfant sur la poitrine* : Konstantopoulos, *op. cit.*,.p. 13, 14 n. 73 (Photo., pl. II n. 25) ; p. 14 n. 74 (Photo., pl. II n. 23) ; p. 15 n. 80 (non reproduit) ; p. 20 n. 98, 99 (non reproduits) ; p. 21 n. 100, 101 (non reproduits) ; p. 21, 22 n. 104 (non reproduit) ; p. 22 n. 105 (pl. III n. 16) ; p. 22 n. 106 (Photo., pl. III n. 17) ; p.27 n. 122 (Photo., pl. IV n. 8) ; p. 27 n. 123 (Photo., pl. IV n. 9) ; p. 28 n. 125 (pl. IV, n. 11) p. 30 n. 135 (non reproduit). — Echos d'Orient *loc. cit.*, p. 324 et 329 (Photos). — Aréthuse, *loc. cit.*, p. 174, 175 (Photo., pl. XXVIII n. 1).

3. *Vierge simple, de face, avec le médaillon de l'Enfant sur la poitrine* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 3 n. 18 (Photo., pl. 1 n. 13) ; p. 3 n. 19 (Photo., pl.I n. 14) ; p. 4 n.20 (Photo., pl. I n. 15) ; p. 4 n. 21, 22 (Photos., pl. I n. 16, 17) ; p. 14

n. 74 (Photo., pl. II n. 23) ; p. 15 n. 77, 79 (Photos., pl. III n. 3 et 5) ; p. 21 n. 102 n. 102 (non reproduit) ; p. 21 n. 103 (Photo., pl. III n. 15) ; — EO, *loc. cit.*, p. 332 (Photo., n. X) — Knechtel, *op. cit.*, 12, 13 (Dessins fig. 15-20).

4. *Vierge en buste tenant le médaillon avec l'Enfant* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 30 n. 134. Non reproduit.
5. *Vierge en buste, de face, portant l'Enfant sur le bras gauche* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 22 n. 107. Photo., pl. III n. 19.
6. *Vierge à mi-corps, portant l'Enfant sur le bras droit :* EO, *loc. cit.*, p. 315 n. II. Photo.
7. *Vierge debout, de face, portant l'Enfant Jésus sur le bras droit* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 13 n. 71. Photo., pl. II n. 22.
8. *Vierge debout, de face avec le médaillon de l'Enfant sur la poitrine.* Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 14 n. 75 (Photo., pl. II n. 26) ; p. 16 n. 81 (Photo., pl. III n. 3) ; p. 26, 27 n. 121 (Photo., pl. IV n. 5 ; p. 30 n. 135 (non reproduit).
9. *Vierge debout, de profil (mouvement vers la gauche), orante* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 28 n. 126 (Photo., pl. IV n. 12) ;
10. *Vierge debout, de profil (mouvement vers la droite), orante* : Knechtel, *op. cit.*, p. 13 n. 21 (Dessin, n. 21).
11. *Vierge, debout, de face, orante* : Konstantopoulos, *op. cit.* p. 31 n. 139 (non reproduit).
12. *Vierge debout de profil (mouvement vers la gauche), tenant l'édicule de Sainte Sophie* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 (Photo. pl. III n. 4).
13. *Vierge assise au trône avec l'Enfant sur les genoux* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 19, 20 n. 95 (Photo., III n. 13.
14. *Vierge assise au trône, entre deux saints (Théodore stratélate et ?) tenant l'Enfant sur les genoux* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 24, 25 n. 116. Photo., pl. IV n. 4.
15. *Mystère de la Vierge* : l'Annonciation : Konstantopoulos, *op. cit.* p. 22, 23 n. 108 (Photo., pl. III n. 19).

3) Les Saints

1. *Anonymes* a) Saints indistincts : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 13 n. 72 (Photo., pl. II n. 24) ; p. 14 n. 74 au revers

(Photo., p. II n. 23) ; p. 20 n. 97 (non reproduit) ; EO, *loc. cit.*, p. 332 n. IX.

b) Saints militaires : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 31 n. 137 (non reproduit) ; p. 24 n. 112 (non reproduit).

c) Evangéliste écrivant à son bureau : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 28 n. 125 (Photo., pl. IV n. 11 au revers).

2. *Basile* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 17 n. 87, 88 (Photo., pl. III n. 9 ; p. 20 n. 96 (Photo., pl. III n. 14) ; p. 30 n. 132 (Photo., pl. IV n. 17 au revers).

2. *Basileus d'Amasée* : Konstantopoulos, *op. cit.* p. 4 n. 22 (Photo., pl. I n. 18).

3. *Daniel entre deux lions* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 3 n. 16 (Photo., pl. I n. 11) ; p. 3 n. 17 (Photo., pl. I n. 12).

3. *Demétrius* : a) en buste : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23 n. 111 (Photo., pl. IV n. 1) ; p. 27 n. 123 (Photo., pl. IV n. 9 au revers) p. 29 n. 130 et 131 (Photos., pl. IV, n. 15 et 16 au revers) ; Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, année 1924, p. 335 (non reproduit). — Aréthuse, *loc. cit.* p. 175. Photo., XXVIII pl. n. 1 au revers).

b) en buste : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 28 n. 127 (Photo., pl. IV n. 13).

5. *Georges* a) en buste : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 17 n. 86 : (Photo., pl. III n. 8) ; p. 19 n. 91 (non reproduit) ; p. 24 n. 113 douteux (non reproduit) ; p. 27 n. 123 (Photo., pl. IV n. 9 au revers) ; p. 29 n. 129 (non reproduit) ; p. 29 n. 131 (Photo., pl. IV n. 16) .

b) en pied : Konstantopoulos., *op. cit.*, p. 26 n. 120 non reproduit ; p. 27 n. 122 (Photo., pl. IV n. 8 au revers).

c) à cheval et une croix à la main : Knechtel, *op. cit.*, p. 14, 15 (Dessin, fig. 25).

d) à cheval frappant le dragon de la lance : Knechtel, *op. cit.*, p. 14 n. 24 (Dessin, fig. 24). Le sceau qui porte ce motif iconographique est daté par l'éditeur des VIe-VIIe siècles, mais en réalité il ne saurait être antérieur au XIe, le motif iconographique qu'il porte n'apparaissant pas avant cette époque. Cf. K. Künstle, *Ikonographie der Heiligen*, 1926, 266 et surtout l'étude de R. Günther, *Der älteste Zyklus des Drachentöters St. Georg* dans BNJ, II, 1921, 389-412.

6. *Grégoire* : Konstantopoulos. *op. cit.*, p. 18 n. 88 (Photo., pl. III n. 10).
7. *Héliodore* : JHS, 48, 1928, 51-53. Photo. Le saint est associé à ses compagnons de martyre, Néon et Nikon. Voir ci-après.
8. *Jean Prodrome* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 13, 14 n. 73 (Photo., pl. II n. 25 au revers) ; p. 23 n. 109 (Photo., pl. III n. 20) ; p. 24 n. 114 (Photo., pl.IV n. 2) ; p. 30 n. 136 non reproduit.
9 *Michel* : a) en buste : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16, 17 n. 83 et 84 (Photos., pl. III n. 11 et 6).

b) debout : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 17 n. 85 (Photo., pl. III n. 7) ; p. 23 n. 110 (Photo., pl. III n.21) ; p. 24 n. 115 (Photo., pl. IV n. 3) ; p. 25 n. 117 (Photo., pl. IV n. 7) ; p. 28 n. 127 (Photo., pl. IV n. 13 au revers) ; p. 31 n. 139 (non reproduit).

10. *Néon et Nikon* : JHS, 48, 1928, 51-53. Photo. La pièce est non en plomb mais en bronze ;en outre les noms sont gravés à l'envers, dans le sens rétrograde. Preuve, sans doute, que c'était là une matrice pour les cachets de cire ou tout autre matière douce.
11. *Nicolas* : a) seul, en buste : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 27, 28 n. 124 (Photo., pl. IV n. 10) ; p. 30 n. 132 (Photo., pl. IV n. 17) ; Echos d'Orient, *loc. cit.*, p. 319, 320 (Photo. n. III).

b) en buste accompagné de saint Thomas : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 14 n. 74 (Photo., pl. II n. 26).

12. *Théodore* : a) seul, en pied : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 26 n. 119 (Photo., pl. IV n. 6) ; p. 28 n. 126 (Photo., pl. IV n. 12 au revers).

b) seul en buste : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 28, 29 n. 128-130 (Photos., pl. IV n. 14 et 15 ; le n. 129 n'est pas reproduit)

c) debout, en compagnie de saint Georges ou Démétrius : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 4 n. 24 (Photo., pl. I n. 19) ; p. 24, 25 n. 116 (Photo., pl. IV n. 14) ; Le compagnon de saint Théodore, en habit militaire comme lui, ne peut être sûrement identifié dans les deux cas.

13. *Théodore Tiron* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 29 n. 128 (Photo., pl. IV n. 14 au revers).

14. *Thomas* : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 14 n. 75 (Photo., pl. II n. 26). En buste, en compagnie de saint Nicolas.

4) Les basileis

Constantin VIII : Sur un sceau personnel.

Bellinger, *The anonymous byzantine bronze coinage* (Numismatic notes and monographs, n. 35), New York, 1928 p. 16 et pl. III n. 8-Photo.

Justinien, soutenant l'édicule de Sainte Sophie :

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n. 82 (Photo., pl. III n. 4).

Léon V et Constantin (813-820) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 8 n. 50 (Photo., pl. II n. 14). Voir ci-dessus s. v. *Βασιλεύς*.

Nicéphore Botaniatès : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 14 n. 76 (Photo., pl. II n. 27).

5) Emblèmes divers :

Aigle éployé ; Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 4 n. 26 (Photo., pl. I n. 21) ; p. 4, 5 n. 27, 28 (non reproduits).

Croix :

a) monogrammatique avec la formule d'invocation à la Vierge : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 5 n. 28 (non reproduit. Monogramme disposé entre les ailes éployées d'un aigle), p. 5 n. 29 (Photo., pl. II n. 1), n. 30 (Photo., pl.II n. 2), n. 31 (Photo., pl. II n. 3), n. 32 (Photo., pl.II n. 4), 33 (Photo., pl. II n. 5) ; p. 5, 6 n. 34, 35 (non reproduits), n. 36 (Photo., pl. II n. 6) ; n. 37 (non reproduit), n. 38 (non reproduit), n. 39 (Photo., pl. II n. 7) ; p. 6, 7 n. 40 (non reproduit) ; p. 7 n. 41-43 (Photos., pl. II n. 9-10), n. 44 (non reproduit) ; p. 7, 8 n. 45 (Photo., pl., II n. 11) ; p. 8 n. 46-48 (non reproduits), n. 9 (Photo., pl. II n. 12). — EO. *loc. cit.*, 314 (Photo.).

b) Croix potencée, élevée sur quatre degrés : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 8 n. 50 (Photo., pl. II n. 14) ; sur trois degrés : *ibid.*, n. 51 (Photo., pl. II n. 13) ; *ibid.*, p. 9 n. 52 (Photo., pl. II n. 15).

c) Croix à double travée, simple : Konstantopoulos, *op. cit.* p. 9, 10 n. 55, 56 (Photos., pl. II n. 16 et 17 ; p. 11 n.60 (non reproduit) ; — EO, *loc.cit.*, p. 325 (Photo. n. V. L'image, d'ailleurs assez mal venue, est renversée).

d) Croix à double travée, ornée de fleurons à la

base : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 10 n. 57 (non reproduit), n. 58 (Photo., pl. II n. 12) et n. 59 (non reproduit). — EO. *loc. cit.*, p. 328 n. VI. L'image, ici très nette, est également renversée. — Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, année 1924, p. 328 (non reproduit).

e) Croix simple, d'une seule travée : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 9 n. 54 (non reproduit).

f) Même type de croix fleurie à la base : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11 n. 62 (non reproduit).

Etoile : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 4 n. 26 (Photo., pl. I n. 21. Entre les deux ailes d'un aigle éployé. Douteux) ; p. 55, n.34 (non reproduit. Emblème répété dans les quatre cantons formés par la croix monogrammatique du droit).

Main divine : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 4 n. 25 (Photo., pl. I n. 20)

Sainte-Sophie (édicule de) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n. 82 (Photo., pl. III n. 4).

B. — Index Géographique

Ἀδριανούπολις (Syméon, catépan de) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11, 12, n. 65.

Ἀθῆναι (Etienne, archonte (?) de) ; *ibid.*, p. 7 n. 42.

Ἀνατολικοί (Nicolas protonotaire du thème des) : Echos d'Orient *loc. cit.*, p. 325-328 n. V.

Ἀντιόχεια (X, commerciaire de) : Konstantopoulos, *op. cit.* p 14 n. 74.

Ἀρμενιακον (Constantin episkeptite du thème) : *ibid.*, p. 12, n. 66.

Ἀρμενιακὸν (Georges Hexamilitès, juge du thème) : *ibid*, p. 15 n. 78

Ἀσ[μόσατον ?] (métropolite de ?) *ibid.*, p. 15 n. 80.

Βουλγαρία (Georges archevêque de) : *ibid.*, p. 15 n. 77.

Δράμα (Kalognomos procathimène de) : EO, *loc. cit.*, p. 317.

Θεμέλη (nom supposé pour θυμέλη ? cf. ci-dessus s. v. ἄρχων Jean) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 19, n. 93.

Θράκη (David, ἐκ προσώπου de) : *ibid.*, p. 8, n. 45.

Θράκη (X, stratège de) : *ibid.*, p. 9 n. 53.

Καππαδοκία (Aréthas, archevêque de Césarée de) : BNJ, III, 1922, 161.

Κρήτη (Basile stratège de) : *ibid.*, p. 17, 18 n. 87.

Κωνσταντινούπολις (Joseph patriarche de) : Berliner Münzblätter N.F. 49, 1929, 415 et suiv.

Κῶς (Léon drongaire de l'île de) : A. M. Schneider dans Athenische Mitteilungen, LIV, 1929, 141.

Λαοδίκεια (Elie ? presbytre = évêque ? ? de) : Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, année 1924 p. 334.

Μακεδονία (Serge stratège de) : EO, *op. cit.*, p. 314.

Μακεδονία (Constantin Scléros juge de) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 13, 14 n. 73.

Παπίκιον (mont de Thrace) : *Λαογραφία*, *op. cit.*, 556.

Παραδούναβον (Syméon, catépan de) : Sišiev Sbornik, Zagreb 1929, p. 143-148. Voir ci-dessus s. v. *κατεπάνω*.

Παφλαγονία (Michel protonotaire de) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 16 n. 83.

Πελοπόννησος (Michel stratège de) : *ibid.* p. 20 n. 97.

Σερβίων (Michel stratège *τῶν*) : *ibid.*, p. 17 n. 85.

Στούδιον (Cosmas protoproèdre de) : *ibid.*, p. 23 n. 109.

Συληβρία (Jacques archevêque de) : *ibid.*, p. 9 n. 51.

C. — Index des noms de famille

Ἀγρίμης Jean : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 25 n. 117.

Ἀντίοχος ou *Ἀντιοχίτης* Antoine, moine : *ibid.*, p. 22 n. 105.

Ἀπιδιάτης Constantin, clerc (?) : *ibid.*, p. 26 n. 120.

Ἀρσάκιος Georges (patronyme supposé et d'une restitution fort contestable : [*Ἀρσ*]*ακίῳ* : *ibid.*, p. 24 n. 114.

Ἀὐξεντιώτης Michel, stratège *τῶν Σερβίων* : *ibid.*, p. 17 n. 85.

Βλαδιμηρός (patronyme supposé) : *ibid.* Voir plus haut au paragraphe des sceaux privés, s. v. André Blados.

Βλαδός André : Aréthuse, *loc. cit.*, p. 177, 178.

Βοτανειάτης Nicéphore, basileus : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 14 n. 76.

Γουέριος (?) Michel, moine ou clerc : *ibid.*, p. 21 n. 100.

Δούκας Andronic : *ibid.*, p. 22, 23 n. 108.

Εἰρηνικός Théodore, clerc et consul des philosophes : *ibid.*, p. 25 n. 116.

Ἐξαμιλίτης Georges, juge de l'Hippodrome et du thème arméniaque : *ibid.*, p. 15 n. 78.

Ἐξαμιλίτης Jean : *ibid.*, p. 24 n. 114. Le patronyme, obtenu au prix d'un complément : [*Ἐξ*]*αμιλ*[*ήτο*]*υ*, n'est pas d'une lecture absolument certaine.

Εὐγενιώτης Georges : *ibid.*, p. 21 n. 103.

Θρᾳκήσιος Michel : *ibid.*, p. 16 n. 84.

Καλόγνωμος (Léon), procathimène de Drama : EO, *loc. cit.*, 317.

Καματηρός Syméon, spatharocubiculaire : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 17 n. 86.

Καμπανάρης Nicéphore : EO, *loc. cit.*, p. 320.

Κατακαλώνησα (= *νισσα*) Sara, femme de curopalate : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 22, n. 107.

Κι..κάρις Nicéphore : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 21, n. 101. Cette forme de patronyme, telle qu'elle se présente, ne se prête à aucune restitution plausible. Toutefois le nom doit avoir cinq syllabes, exigées par le mètre.

Κόντενος (Démétrius) : EO, *loc. cit.*, p. 317.

Κουνάλης (Constantin) : *ibid.*, p. 317.

Λογαριαστής Syméon, catépan d'Andrinople : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11, 12, n. 65.

Μεσαρίτης Nicolas : BNJ, III, 1922, 161, 162.

Πανθήρης Jean, diacre (?) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 10 n. 57.

Τζιρίθων Basile, juge du Velum et *γηροτρόφος* : *ibid.*, p. 16 n. 81. Sur l'exacte forme du nom, voir ci-dessus au paragraphe des dignités s. v. *γηροτρόφος*

D. — Légendes métriques.

1

[*Ἄ*]*νανδρε* [*μ*]*ῆ*(*τε*)*ρ πορφυρο*[*βλ*]*άστου κλάδον*
[*Ἀν*]*δρόνικον Δ*[*ούκαν*] *παρθέ*[*νε με σ*]*κέποι*[*ς*].

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23 n. 108. XIe-XIIe s.

La restitution du second vers, telle que nous la donnons a son point faible : *Δ*[*ούκαν*]. Mais le delta initial étant d'une lecture certaine, le seul nom qui puisse interpréter exactement le qualificatif : *πορφυβλάστου κλάδου*, ne peut être autre. Il est plus délicat de chercher à identifier ce petit fils d'empereur, car les sources comptent plusieurs homonymes. On songera

toutefois de préférence au fils ainé du César Jean (Du Fresne du Cange, *Familiae augustae byzantinae*, ed. paris. p. 165 ; ed. venet. p. 138), dont le grand-père fut Michel VII Parapinakès (1071-1078). Psellos (ed. Renauld, II, Paris 1928, 158-172, 180 sq.) nous a laissé du père et du fils un portrait très vivant. Sur d'autres Andronic Doucas, consulter Du Cange, *op. cit.*, p. 160, 161, 166 (ed. paris). ou p. 134, 135 et 139 (ed, venet).

2

[Ἀ]πιδιάτ[ην] [λ]εβίτ[η]ν Κω(νσταντῖνον)
σκέποις ἀθλιτά...

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 26 n. 120. XIIIe s. Adresse à saint Georges.

Sur la forme du patronyme, voir ce que nous disons au paragraphe des *dignités et institutions* s. v. λευΐτης. La fin du vers ne peut être reconstituée sans l'aide de l'original qu'on n'a pas reproduit.

3

Ἁπλοῦσα χεῖρας εἰς ἐπίσκεψιν κόσμου
σκέπην κἀμ(οῖς) Πάναγνε πρ[α]κ[τέοι]ς δί[δο]υ.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 27 n. 121. XIIIe siècle. Adresse à la Vierge ἡ Ἐπίσκεψις = *de la Bonne Visite*.

Au second vers, l'éditeur lit κἀμοῦ, supportable mais moins naturel ;il faudrait toutefois réintégrer cette leçon dans le vers, si c'était bien celle de l'original. Si nous l'excluons, c'est qu'après le M, en bordure du plomb, nous ne voyons rien sur la phototypie qui puisse la justifier. En outre au lieu de πρ[α]κ[τέοι]ς, K. transcrit Π(α)ρ[θ](ένε), paléographiquement inacceptable ; quant au verbe final, il est purement et simplement omis. Ce plomb était déjà connu par deux autres exemplaires publiés l'un par Schlumberger, *Sigillographie* p. 723, l'autre par Lichačev, *Istor. Znaɛenie*, en appendice p. 29 n. 19 = pl. VII n. 19. Mais l'intéressante légende du revers n'avait pas encore pu être déchiffrée entièrement. Nous l'avons fait en nous aidant des excellentes phototypies fournies par Lichačev et Konstantopoulos.

4

Γεωργίου σφράγι[σ]μα Εὐγενιώτ[ου].

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 21 n. 103. XIe-XIIe s.

Le personnage n'est pas signalé d'autre part. D'ailleurs les représentants connus de cette famille, dans la mesure où elle se différencie de celle des *Εὐγενειανοί*, sont en très petit nombre. Nous connaissons : Manuel (sur une bulle du XIe s. cf. Schlumberger, MA, p. 247 n. 88) et Anna, *ἐξ Εὐγενειώτων τῆς ῥίζης*, femme de Georges Skylitzès (cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VIII, 1911, 152 bis).

5

Εἴ τις διελθεῖν βούλεται νῦν ἀφόβως
ἐμοῖ προσίτω (καὶ) σφραγῖδα λαβέτ[ω].

Knechtel, *op. cit.*, p. 15 n. 27.

L'éditeur date cette légende, dont il ne semble pas avoir reconnu le caractère métrique, du VIIe siècle. Mais on sait que le vers n'eut pas cours en sigillographie avant le XIe s. Voir à ce sujet ma note des *Ἑλληνικά*, IV, 1931. Les formules d'un type aussi développé n'apparaissent guère avant l'avènement des Comnènes. En outre, il ne s'agit certainement pas ici d'un sceau destiné à la correspondance ni, vu l'absence d'image, d'une pieuse médaille. Peut-être ce curieux plomb servit-il à sceller des formules magiques, ou, plutôt, était-il lui-même une amulette dont le contact avec le mystérieux objet qui est censé parler faisait toute la vertu.

6

Θεόσεπτον κῦρός σε τῶν νῦν πρακτέων
ἀθλητὰ Θεόδωρος οἷς γράφει κρίνει.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 26 n. 119. XIIe-XIIIe s.

L'éditeur lit au début de la légende *ΘΕΟCΔΟΤΟΝ* qu'il transcrit avec une prudente hésitation ; *Θεὸς δο(;) τὸν (;)*. Après examen de la phototypie (pl. IV n. 6), je crois ma lecture certaine.

Le propriétaire, Théodore, ne saurait être identifié.

7

Ἰω(άννου) [σφ]ραγισ(μα) [Ἐξ]αμιλ[ίτο]υ.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 24 n. 114. XIIe siècle.

La famille de *Ἐξαμιλίτης*, dont une dizaine de représentants nous sont connus, prospéra surtout au XIe siècle. Nous

avons relevé ici-même(voir ci-dessus le paragraphe des *Fonctions et institutions* s.v. *Κριτής* ou la table patronymique) un autre membre inconnu. Jean est également un nouveau venu. C'est le troisième que la sigillographie nous fait connaître. Sur la légende, également métrique, de Léon Hexamilitès, incomplètement déchiffrée par Lichačev, voir plus haut, p. 794.

8

Κοσμᾶς πρωτ(ο)πρόεδρος ποίμνης Στουδίου

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23 n. 109. XIe-XIIe s.

9

Μάρτυς σφραγίζ[οις τὰ]ς γραφ[ὰς Νι]κη[φό]ρο[υ].

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23 n. 111. XIe-XIIe siècle. Adresse à saint Démétrius.

10

Νικολάου σφράγισ[μα] τοῦ Μεσαρίτου.

BÉÈS, BNJ, III, 1922, 161, 162, rectifie la lecture de l'éditeur Birch, qui suppléait la lacune de cette manière : *σφραγίς (εἰμι)* et datait la bulle des VIIe-IXe siècles. Celle-ci serait plus tardive et aurait appartenu au fameux métropolite d'Éphèse signalé sur ce siège de 1211 à 1216.

11

Ὁ τῶν ἀΰλων ταγμάτων ἀρχηγέτης
σκέποις εὐμενῶς Ἀγρίμην Ἰωάννην.

Konstantopoulos., *op. cit.*, p. 25 n. 117. XIIe-XIIIe s. Adresse à saint Michel.

La forme du patronyme *Ἀγρίμης*, garantie par la belle phototypie de la pl. IV n. 71 est à distinguer soigneusement de cette autre : *Ἀγρίτης*, également rencontrée en sigillographie. Cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 612 (Pancalos et *Jean*) et Konstantopoulos, *Βυζ. μολυβδ.*1917, p. 154 n. 599 (Pancalos) et p. 351 n. 599 *β* (Michel).

12

Οὗ σφραγίς ἠμι (sic) [*ἡ*] *γραφ(ή)* <*σοι*> *γ*[*νωρίζει*].

Konstantopoulos., *op. cit.*, p. 24 n. 112. XIIe siècle.

La fin du vers est d'une restitution assez incertaine. Toute-

fois si le *Γ* se lit bien après *γραφή*,la leçon *γ*[*νωρίζει*] s'impose d'après les formules parallèles. Voir quelques exemples dans Konstantopoulos, *Βυζ. μολυβδ.*1917, p.426.On en trouvera la liste complète ainsi que les nombreuses variantes dans notre travail : *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine* dont les *Ἑλληνικά* IV, 1 ont commencé la publication.

13

Οὐ σ[*φρα*]*γίς εἰμι τὸ πρόγραμμα ση*[*μ*]*αίνει.*

E. O., XXIX, 1930 p. 330. XIe siècle. Le dernier mot ne saurait être absolument garanti.

14

Πράξεις σεβαστῶν Κουνάλη καὶ Κοντένου
καὶ Καλογνώμου προκαθημένου Δράμας
Πάναγνε κύρου μητροπάρθενε Κόρη.

E O. *loc. cit.*, 317. XIVe siècle (= c. 1320). Les trois fonctionnaires ici nommés, Constantin Kounalès, Démétrius Konténos et Léon Kalognomos, exerçaient simultanément la charge de recenseurs (*ἀπογραφεῖς*) dans le thème de Thessalonique. J'apprends par les BNJ, VIII, 1930, 461 que cette légende devait faire l'objet d'une communication du prof. N. Bées au Congrès de Belgrade (1927). Celle-ci n'ayant pu être donnée, son auteur, trouvant mon commentaire trop déficient, se propose d'y revenir... *ἐν καιρῷ*. Conscient de n'avoir pas tout dit, à notre tour, nous en reparlerions volontiers. Puisse donc la savante étude ne pas tarder à paraître.

15

Πτέρυξι ταῖς σαῖς ... [πρ]ακτέ[α].....

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 25 n. 118. XIIe-XIIIe siècle.

Le vers, dont le sens n'est pas douteux, pourrait être complété de différentes manières v. g. *Πτέρυξι ταῖς σαῖς* [*σκέποις* ou *σώζοις*, ou *φρούρει πρ*]*ακτέ*[*α Μάκαρ*].Toutefois aucun indice épigraphique ne nous permet de fixer sûrement notre choix.

16

[*Σ*]*κέποι*[*ς*] *Νικηφόρο*[*ν*] *τὸν Κι.. καρι*[*ν*].

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 21 n. 101. XI -XIIe siècle.

Le patronyme ne doit pas compter plus de cinq syllabes, car autrement le vers serait hypermètre. Malgré cette utile précision il nous est impossible d'en déterminer la lettre exacte, rien d'approchant ne se rencontrant dans les sources.

17

Σύμπραττε Κ(ύριε) τοῖς Χριστοφόρου πόν(οι)ς.

Konstantopoulos, *op. cit*, p. 21 n. 102. XIe-XIIe siècle. Le dernier mot est orthographié : *πόνυς*.

18

Συνστράτευ(ε) κ(αὶ) προμάχ(ου) Ἀλυσιάνῳ.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23 n. 110. Non daté.

Le caractère prosodique de cette légende est indiscutable, mais le vers, ainsi transcrit, est hypermètre. D'autre part l'abréviation *κ(αὶ)* est, sous cette forme, assez anormale pour éveiller le doute. En conséquence, en prenant ce qui a été lu K pour un E mal venu, je proposerai de lire : *Συνστράτευε πρόμαχ(ε) Ἀλουσιάνῳ* De cette manière toute anomalie disparaît. Je transcris *Ἀλουσιάνος*, car l'U semble bien avoir à sa partie inférieure (Voir pl. III n. 21). la petite boucle abréviative de l'O. Quant à l'adjectif *πρόμαχος*, il convient naturellement à un saint militaire ; ici il s'applique à l'archange saint Michel.

19

Σφραγὶς Μιχαὴλ εὐτελοῦς [Γ]ουερίου.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 21 n° 100. Non daté. Non reproduit.

Le patronyme, dont tous les éléments, à l'exception du premier, sont donnés pour certains, ne se retrouve nulle part ailleurs. On peut cependant rapprocher de ce nom celui d'un patrice du IXe siècle, *Γοῦβερ* dont la postérité dut sans doute faire *Γουβέρης* ou *Γουβέριος* Cf. PG., t. CXXI, 1137 B et t. CX, 1092 A. La différence, comme on le voit, est minime, au point qu'il y aurait lieu de conclure à une identité si tous les caractères étaient d'une lecture assurée. Cependant une bonne photographie, à défaut de l'original, nous eût permis de voir si telle autre solution ; v. g. *[P]ογερίου* (patronyme très fréquent au XIIe siècle),ne seraitpasmieux fondée.

20

Σφραγὶς [τυποῦ]μαι τ[ῶν] γραφ[ῶν] Δηλι[σά]νο[υ]? ?

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 22 n. 104. XIe-XIIe siècles.

Ce vers, d'une très bonne facture byzantine, a absolument besoin d'être confronté avec l'original qui malheureusement n'a pas été reproduit. M. Dölger a justement fait remarquer (BZ, XXXI, 1931, 219) que *Δηλι[σά]νου* est philologiquement irrecevable et que telle autre leçon., v.g. *Δελεάνου*(nom d'un prince bulgare) devrait lui être préférée. Mais la présence d'un *ο* après *σφραγὶς* porte à croire que le contenu de cette légende est plus banal. Nous avons, en conséquence, proposé ailleurs (Echos d'Orient, XXX, 1931, 362) de lire : *Σφραγὶς ο[ὗ τυποῦ]μαι τ[ὴν] γρα[φὴν] δηλο[ῖ] νο[ῶν]* ou toute autre variante plus correcte au point de vue métrique.

21

Φιλοσόφ[ων] ὕπατον ἡ σφραγὶς γράφει
Εἰρηνικὸν Θεόδωρον τὸν λευΐτην.

Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 25 n. 116. XIIIe s. (avant 1214).

Sur le signataire de cette légende voir ce que nous disons plus haut, au paragraphe des *Fonctions et institutions* s. v. *λευΐτης*. Cf. aussi Echos d'Orient, XXX, 1931, 357 n. 3.

22

Φῶς <τῷ> Φωτίῳ Στ(αυ)ρὲ σῷ δούλῳ δίδου

E. O. *loc. cit.*, 329, n. VI. IXe siècle.

Le vers n'a été obtenu que par l'adjonction de l'article, sans doute oublié par le graveur que le rapprochement *Φῶς-Φωτίῳ* aura surtout préoccupé.

E. — Glossaire.

Ἁγιοσορότισσα (*ἡ Παναγία*), en épigraphe, accostant l'effigie de la Vierge : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 28 n. 126.

ἀθλητά, épithète donnée à saint Théodore et à saint Georges : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 24 n. 113 ; p. 26 n. 119, 120.

ἄνανδρε (*μῆτε*)*ρ*, épithète de la Théotocos : *ibid.*, p. 23 n. 108.

ἀνατίθημι (*τὴν πᾶσαν ἐλπίδα ἐπὶ σέ.*). Adresse à la Vierge : EO, *loc. cit.*, p. 324.

ἁπλοῦσα (*χεῖρας εἰς ἐπίσκεψιν κόσμου*). Adresse à la Vierge *ἡ*

Ἐπίσκεψις : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 27 n. 121.
ἀρχάγγελος (Μιχαήλ) : *ibid.*, p. 24 n. 115 ; p. 25 n. 117.
ἀρχηγέτης (ὁ τῶν ἀΰλων ταγμάτων ἀ.). Epithète de saint Michel : *ibid.*, p. 25, n. 117.
ἀρχιστράτηγε. Adresse à saint Michel (?) : *ibid.*, p. 13 n. 70.
ἀΰλων (ὁ τῶν ἀ. ταγμάτων ἀρχηγέτης) : *ibid.*, p. 25 n. 117.
ἀφόβως (διελθεῖν = tranquille vivere) : Knechtel, *op. cit.*, p. 15 n. 27.

Βοήθει (Κύριε ou *Θεοτόκε)* . Formule courante d'invocation au Christ ou à la Vierge sur le grand nombre des bulles non métriques.
βούλεται (εἴ τις διελθεῖν β. ἀφόβως) : Knechtel, *op. cit.*, p. 15 n. 27.

Γραφαί (= l'écrit scellé) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23 n. 111 ; p. 24 n. 112 ; p. 29 n. 128.
γράφει (ἡ σφραγὶς γράφει. - οἷς γράφει κρίνει) : *ibid.*, p. 25, n. 116 ; p. 26 n. 119.
γραφή (ou *γραφαί*?) : *ibid.*, p. 22 n. 104.

Δεξιὰ (Κυρίου) : *ibid.*, p. 4 n. 25.
δέσποινα, épithète de la Vierge : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 22 n. 106.
δεσπότης (= empereur Nicéphore Botaneiatès) : *ibid.*, p. 14 n. 76
δίδου (Σκέπην δ. - Φῶς δ.) : *ibid.*, p. 27 n. 121 ; EO, *loc. cit.*, p. 329
διελθεῖν (= vivere cf. supra *ἀφόβως*).
δός (δ. μοι σύνεσιν). Adresse à la Vierge : Konstantopoulos, *op. cit.* p. 22 n. 106.
δούλῳ Χριστοῦ. Formule très douteuse : *ibid.*, p. 6 n. 35.
δρόσιζε (et non *πρόσιζε*) : *ibid.*, p. 24 n. 113.

Ἐλπίδα (τὴν πᾶσαν ἐλπίδα ἐπὶ σὲ ἀνατίθημι). Adresse à la sainte Vierge : EO, *loc. cit.*, p. 324.
ἐπίσκεψις (La Théotocos *ἡ Ἐ.*) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 26 n. 121.
εὐμενῶς (σκέπ ο ις ε.). Adresse à saint Michel, *ibid.*, p. 25 n. 117.
εὐτελής. Appellation d'humilité ; *ibid.*, p. 21 n. 100.

Θείου (σύνεσις θ. φόβου) : *ibid.*, p. 22 n. 106.
θεοσεβεστάτοις (τοῖς θ. πρεσβυτέροις καὶ ἐκκλησιεκδίκοις). Sur un sceau du clergé de Sainte Sophie : *ibid.*, p. 16 n. 82.

θεόσεπτον (*κῦρος*) : *ibid.*, p. 26 n. 119. Voir ci-dessus l'Index des légendes métriques.

θεοτόκε. Épithète donnée à la Vierge sur le plus grand nombre de bulles non métriques.

Κλάδον (*πορφυροβλάστου κλ.* = petit-fils d'empereur) : *op. cit.*, p. 23 n. 108.

κορή (*Μητροπάρθενε K.*). Épithète de la Vierge ; EO., *loc. cit.*, p. 317.

κόσμου (*εἰς ἐπίσκεψιν κ.*) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 27 n. 121

κρίνει (*οἷς γράφει κρ.*) : *ibid.*, p. 26 n. 119.

κῦρος (*θεόσεπτον κ.*) . *ibid.*

κύρου (*Πράξεις ... κ.*) : EO, *loc. cit.*, p. 317.

Λαβέτω (*καὶ σφραγῖδα λ.*) : Knechtel, *op. cit.*, p. 15 n. 27.

Μάρτυς (= Saint Démétrius) : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 23 n. 111.

μῆτερ (*Ἀνανδρε μῆτερ*). Adresse à la Théotocos : *ibid.*, p. 22 n. 108.

μητροπάρθενε. Epithète de la Théotocos : EO, *loc. cit.*, p. 317 ; Konstantopoulos, *op. cit.*, n. 108.

Ὁμωνύμῳ (*Σῷ ὁμ.*). Adresse à saint Constantin : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 11 n. 60.

ὅσιος (= *ἅγιος*). L'un des saints Grégoire : *ibid.*, p. 18 n. 88.

Πάναγνε. Epithète de la Théotocos, *ibid.*, p. 26 n. 121 ; EO, *loc. cit.*, p. 317.

πιστοί (= les basileis Léon V et Constantin). Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 8 n. 50.

ποίμνης (*πρωτοπρόεδρος π. Στουδίου*) : *ibid.*, p. 23 n. 109.

πόνοις (écrit *πόνυς*) : *ibid.*, p. 21 n. 102.

πορφυροβλάστου (*κλάδον* = rejeton d'un *fils d'empereur* = *πορφυρογεννήτου*) : *ibid.*, p. 23 n. 108.

πρακτέα (Actes d'administration, d'où tel diplôme déterminé) : *ibid.*, p. 25 n. 118 ; p. 26 n. 119 ; p. 27 n. 121.

πράξεις (même signification) : EO, *loc. cit.*, p. 317.

πρόγραμμα. Désigne le texte du diplôme scellé : EO, *loc. cit.*, p. 330.

Πρόδρομος. Epithète traditionnelle de saint Jean Baptiste : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 14 n. 73 ; p. 23 n. 109 ; p. 30 n. 136.

προμάχου (mieux *πρόμαχε*). Invocation à saint Michel : *ibid.*, p. 23 n. 110.

πρόσιζε. Voir ci-dessus *δρόσιζε*.
προσίτω (*ἀφόβως ἐμοῖ πρ.*) Knechtel, *op. cit.*, p. 15 n. 27.

Σημαίνει (*τὸ πρόγραμμα σ.*) : EO, *loc. cit.*, p. 330.
σκέπε : Konstantopoulos, *loc. cit.*, p. 11 n. 60 ; p. 13 n. 70.
σκέπην (*δίδου*). Prière à la Vierge : *ibid.*, p. 27, n. 121.
σκέποις : *ibid.*, p. 21, n. 101 ; p. 23, n. 108 ; p. 25 n. 117 ; p. 26 n. 120.
σταῦρε. Invocation à la Croix : EO, *loc. cit.*, p. 329 n. VI.
στρατηλάτης. Epithète de saint Théodore. : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 24 n. 116.
σύμπραττε (*τοῖς Χριστοφόρου πόνοις*). Prière au Christ : *ibid.*, p. 21 n. 122.
συνστράτευε : *ibid.*, p. 23 n. 110.
σφραγίζοις. Adresse à saint Démétrius : *ibid.*, p. 23 n. 111.
σφραγίς : *ibid.*, p. 21 n. 100 ; p. 22 n. 104 ; p. 24 n. 112 ; p. 25 n. 116 ; EO, *loc. cit.*, p. 330 ; Knechtel, *op. cit.*, p. 15 n. 27.
σφράγισμα : Konstantopoulos, *op. cit.*, p. 21 n. 103 ; p. 24 n. 114 ; Bées, BNJ, III, 1922, 161, 162.

Ταγμάτων (*ὁ τῶν ἀΰλων τ. ἀρχηγέτης*) : *ibid.*, p. 25 n. 117.
τυποῦμαι (*σφραγὶς τ.*) : *ibid.*, p. 22 n. 104.

Ὑπεραγία. Epithète de la Théotocos : *ibid.*, p. 8 n. 50.
ὕψωσε (*Δεξιὰ Κυρίου*) : *ibid.*, p. 4 n. 25.

Φόβου (*σύνεσιν θείου φ.*) : *ibid.*, p. 22 n. 106.
φρούρη (douteux) : *ibid.*, p. 11 n. 60.
φῶς (*δίδου*). Invocation à la Croix : EO, *loc. cit.*, p. 329.

Χεῖρας (*Ἁπλοῦσα χ. εἰς ἐπίσκεψιν κόσμου*) : Konstantopoulos *op. cit.*, p. 27 n. 120.

F. — TABLE DES PRINCIPAUX MONOGRAMMES

L'usage du monogramme fut particulièrement en honneur au cours du premier millénaire. On le rencontre plus spécialement aux VIe-VIIIe siècles sur un nombre très élevé de sceaux byzantins où généralement sa présence est un signe d'antiquité.

L'étude de cette catégorie de légendes est des plus ardues, aucune règle d'interprétation n'ayant pu être formulée avec certitu-

de (1). Au contraire, il est aisé de constater que la répartition des lettres au centre ou aux extrémités de la croix n'obéit à aucune loi, sinon à la fantaisie très mobile des graveurs. Il faut de plus compter avec les omissions, discernables lorsqu'elles portent sur des voyelles mais insaisissables là où il s'agit de consonnes.Enfin, alors même que l'on serait assuré de posséder tous les éléments du nom, plusieurs combinaisons sont souvent possibles entre lesquelles il serait téméraire de choisir.On ne s'étonnera pas dès lors, que nous relevions sans les résoudre, nombre de monogrammes apparus sur les sceaux de cette année. Une étude comparative aurait sans doute permis d'en déchiffrer plusieurs, mais il eût fallu étaler un luxe d'explications peu conforme au caractère de ce bulletin.

Les tableaux qui suivent reproduisent uniquement les monogrammes complets ou sûrement reconstitués, dont les éditeurs ont donné la photographie ou reproduit le dessin. En vue d'une plus grande clarté nous distinguons deux catégories :

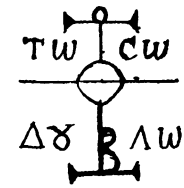
1. Les monogrammes *marials*, interprétant la formule d'invocation *Θεοτόκε βοήθει.*

2. Les monogrammes *personnels*, dissimulant le nom du propriétaire avec ou sans indication de fonction.

1. Les monogrammes marials

1

2



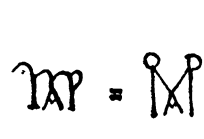
3

= *Θ(ε)οτόκ(ε) βοήθ(ει)*

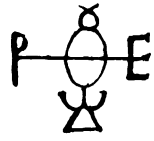
(1) V. Gardthausen a consacré dans son livre (*Das alte Monogramm*, Hiersemann Leipzig 1924, p.115-122) un bon chapitre à cette question. Malheureusement ses investigations ont porté sur un matériel très réduit. Voir sur la genèse et la constitution du monogramme à l'époque classique et byzantine, l'article posthume du même : *Zur Lösung griechisch-byzantinischer Monogramm* dans les BNG, VIII, 1930, 233-244.

1. Konstantopoulos, *op. cit.*, pl. II n. 1.
2. *ibidem*, pl. II n. 2 et 5.
3. *Ibid.*, pl. I n. 6 et II n. 12 ; Echos d'Orient, *loc. cit.*, p. 314.

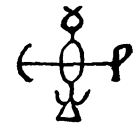
2. Les monogrammes personnels



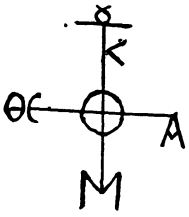
1
Μαρ(ί)ου



2
Θε(ο)δώρου



3
?



4
?

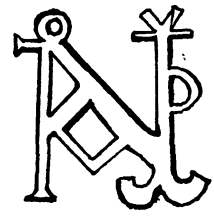
5
?

6
?

7
?

8
Ν(ι)κ(η)φ(ό)ρ(ου)
πατρ(ι)κ(ίου)

9
?



10
?

11
Εὐσεβίου?

1. Konstantopoulos, *op. cit.*, pl. I n. 6. Le monogramme est reproduit deux fois, au droit en caractères latins, au revers en caractères grecs.

2. Konstantopoulos, *op. cit.*, pl. I n. 12, 15 et 19. Au revers, monogramme connu d'ailleurs (V. Garthausen, *op. cit.*, en appendice n. 304) indiquant la dignité : *πατρικίου*.

3. *ibid.*, pl. I n. 17.

4. *ibid.*, pl. I n. 12

5. *ibid.*, pl. I n. 20.

6. ibid., pl. II n. 1.

7. *ibid.*, pl. II n. 2.

8. Konstantopoulos, *op. cit.*, pl. IV n. 3.

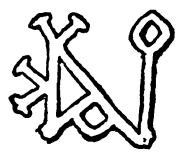
9. Knechtel, *op. cit.*, fig. 8 (droit).

10. *ibid.*, fig. 9 (droit). Le monogramme du revers est incomplet et indéchiffrable. Il semble cependant y avoir : *ἐπάρχου*...

11. *ibid.*, fig.10 (droit). Au revers monogramme que nous lirions *ὑπάρχου* ou

12

'*I*(ω)*άννου*



13

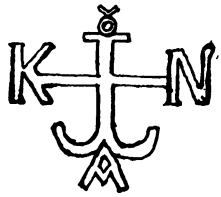
'*Ανδρον*(*ί*)*κου*

14

?

15

Γε<ω>*ργ*(*ί*)*ου*



16

Κων(*σ*)*ταντ*(*ί*)*νου*

17

Κων(*σ*)*ταντ*(*ί*)*νου*

18

Λεοντ(*ί*)*ου*

19

Μ(*α*)*ρτ*(*ί*)*νου*

20

Πέ<τ*ρ*>*ου*

21

Πετρο(*ν*)*ᾶ*?
Πετράκ(*η*)?

22

Λεοντ(*ίου*)

23

?

12. *ibid.*, fig. 11 (droit). Le plomb est mutilé du bas. Au revers monogramme incomplet.

13. *ibid.*, fig. 12 (droit). Au revers, restes d'un monogramme où on peut voir l'amorce de : *ἀνθυπάτου*.

14. *ibid.*, fig. 14 (droit).

15. Konstantopoulos, *op. cit.*, pl. I nn. 11 et 16 ; Knechtel, *op. cit.*, fig. 25

16. Konstantopoulos, *op. cit.*, pl. I n. 13,

17. Knechtel, *op. cit.*, fig. 14.

18. *ibid.*, fig. 15. Caractères latins.

19. *ibid.*, fig. 16.

20. Knechtel, *op. cit*, fig. 17. Le monogramme est amputé du bas.

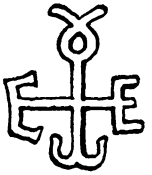
21. *ibid.*, fig. 18.

22. *ibid.*, fig. 19. Identique au n. 18.

23. *ibid.*, fig. 20.

24

?



25

?

26

?

27

Ἀνθε(σ)τ(ί)ου?
[Σ]τεφάνου?

NOTANDA

Mon précédent (Bulletin t. V, 1929/30, 571-654) renfermant un certain nombre d'inexactitudes ou d'erreurs que la critique, sans doute par bienveillance, n'a pas signalées (1), il ne me reste qu'à battre moi-même ma propre coulpe. Il s'est en effet glissé dans mes relevés entre autres :

1° des fautes typographiques. Ainsi on lira : p. 577 l. 14, 630, 631 au lieu de 577 ; p. 648 s. v. *Δριμύς*, 611, 612 au lieu de 554, 555 ; *ibid*, s. v. *Δροσίνιος*, 602, 603 au lieu de 556 ; *ibid.*, s. v. *Καριανίτης*, *Καρίκης* p. 590-592 au lieu de 543 ; *ibid.*, s. v. *Κεδρηνός* ; p. 612, 613 au lieu de 566 ; p. 649 s. v. *Ὀντζουράκ* et *Τζυράκης*, 608 au lieu de 560, 561 ; p. 650 n. 6, 590-592 au lieu de 542-544 ; p. 652 n. 15, 632-633 au lieu de 584, 585.En outre on suppléera : p. 611, *ἐκ* devant *προσώπου* en le supprimant devant *ἔπαρχος* ; p. 615, *ἐπὶ* devant *τοῦ Χρυσοτρ* ; p. 643, l'indice *Théodore* immédiatement sous Pantaléimon.

2° des méprises dues à l'inattention. Ainsi on reportera tout ce qui concerne les dignitaires du Vestiarium (*Βεστάρχης*, *Βέ-*

24. *ibid.*, fig. 21. Caractères latins.

25. *ibid.*, fig. 22.

26. *ibid.*, fig. 23.

27. *ibid.*, fig. 24. La seconde solution s'imposerait tout naturellement si, à l'extrémité du bras droit, nous avions *Γ* au lieu de E.

(1) Le chroniqueur des *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, VIII, 1930 462, trouve étrange que je n'aie pas suffisamment utilisé cette précieuse revue. Le fait — que j'admets volontiers — n'a rien de si extraordinaire. La série entière des BNJ n'est en effet pas à ma portée et l'on me rendrait un grand service en m'indiquant la bibliothèque de Constantinople où je pourrais facilement la consulter.

στης, *Βεστιάριος*, *Βεστιαρίτης*) du paragraphe des fonctions à celui des dignités, c. à. d. des pages 602, 603 à la page 585.

Page 638, j'ai eu tort, à propos de *Samson protospathaire*, de sous-estimer la lecture et la conjecture de N.Bănescu.Rien de plus net en effet que le *Π* traité par moi d'informe. J'en ai aujourd'hui l'assurance grâce à la très belle photographie que l'auteur a eu l'obligeance de me communiquer. En outre comme il n'y a guère place, au début de la troisième ligne, que pour deux lettres devant le signe d'abréviation très visible, la lecture *Π*[*ελ(οποννήσου)*] paraît bien devoir s'imposer à moins qu'on ne doive lire *Π*[*αρ-(ιστρίου)*].

Page 651 n. 9. Le début du vers doit être ainsi libellé : *Καλῶν μελισσών*, non *Καλῶν μελισσῶν*, comme le veut l'éditeur (ce qui n'offre guère de sens), ni *Κ*[*ηρὸ*]*ν μελισσῶν*, comme le suggère mon relevé d'après une correction trop savante et trop ingénieuse. On aura la preuve de ce que j'avance dans les *Ἑλληνικά*, IV, 2 (1931).

Enfin, p. 596 s. v. *ἀναγραφεύς* j'ai incriminé plus que de raison la lecture que donne Konstantopoulos de la légende inscrite sur le sceau de Constantin Diogène. L'intéressé m'en avertit par les *Ἑλληνικά*, III, 1930, 562, 563. Je n'ai pas de peine à l'en croire et conclus dès lors que l'exemplaire du Vatican, déclaré par moi identique à celui d'Athènes, est un inédit du plus haut intérêt, comme il le sera montré ailleurs.

Kadiköy, 3 *juillet* 1931

V. LAURENT
des Augustins de l'Assomption.

CHRONIQUE DE DROIT BYZANTIN

(1928, *suite* - 1929-1930) (1).

Pour donner plus de clarté à mon travail, je diviserai cette chronique en 4 parties : I. Nouvelles diverses. — II. Travaux sur les sources. — III. Volumes. — IV. Articles.

I. — Nouvelles diverses.

— Notre science a eu la douleur de perdre en 1929 son doyen, Francesco Brandileone (né en 1858) et son plus jeune adepte, Albertoni (né en 1901).

— Parmi les centenaires qui se célèbrent chaque année dans le monde, il en est un qui est passé presque inaperçu : c'est celui de l'avènement de Justinien en 527. Mais les juristes se font un devoir de fêter le centenaire de l'œuvre la plus importante de l'Empereur, les Pandectes (ou Digeste). En attendant notre prochaine Chronique, il importe de signaler ici la cérémonie instituée par la « R. Accademia di Scienze Lettere ed Arti » de Padoue (le 19 janvier 1930), durant laquelle fut prononcé le discours du Président de la Faculté de Droit de l'Université de cette ville, M. Lando Landucci : *Un centenario d'alto momento nella storia della civiltà : Le Pandette di Giustiniano* (530-1930), Padoue, 1930, 77 pages.

— La maison d'éditions Georges Fexis et fils, Athènes, rue Gladstone, n° 3, annonce, le 1er octobre 1930, la mise en souscription (pour 620 francs français, payés d'avance, au lieu de 730 francs) d'un *Ius graeco-romanum*, édité par les soins du Dr Jean Zepos. et du Dr Pan. Zepos. L'ouvrage, comprenant les sources du Droit post-justi-

(1) Je complète ici pour l'année 1928 la Chronique donnée dans *Byzantion*, t. IV, p. 540-543. — Pour les Papyrus juridiques byzantins, consulter les *Bulletins Papyrologiques* III (1927-28) et VI de M. Marcel Hombert, *Byzantion*, t. IV, p. 560-562 ; t. V, p. 665-667.

nien, est destiné à remplacer les éditions de Zachariae von Lingenthal, introuvables ; il présentera un ensemble de 8 volumes, de 4 à 500 pages.

— M. Jean Chr. Tornaritis, avocat, licencié de la Faculté de Droit d'Athènes, docteur en droit de l'Université de Rome, a commencé à lui seul, en 1930, la publication de l'*Ἀρχεῖον βυζαντινοῦ δικαίου* (Prix de l'abonnement pour la Grèce, 300 drachmes ; pour l'étranger 1 £). Dans le *Τόμος πρῶτος - Τεύχος πρῶτον* (*Ἀθῆναι*, 1930), se trouve, après une Introduction (p. v-xliv), une étude très documentée de l'éditeur sur *Τὸ αἴνιγμα τοῦ Βυζαντινοῦ Ἀερικοῦ ἐν σχέσει μὲ τὸ Ῥωμαϊκὸν* aerarium *καὶ τὸν* fiscum (p. 1-213).

— Au IIIe Congrès international des Études byzantines, siégeant à Athènes, du 12 au 18 octobre 1930, ont été faites dans la section de Droit, présidée par M. le professeur D. Pappulias, les communications suivantes intéressant l'*Histoire du Droit* (classées par ordre chronologique) :

K. Schweinburg (Munich) : *Zur Soziologie der Thronwechsels von Leon I — Isaak Komnenos I* (457-1057) ;

G. Ostrogorsky (Breslau) : *Das byzantinische Steuersystem im Altertum und im Mittelalter* ;

A. Giffard (Paris) : *Jurisconsultes byzantins et* actio praescriptis verbis ;

P. Collinet (Paris) : *Le Χαρτίον ou catalogue des actions dans le Droit byzantin ;*

E. Popescu Spineni (Bucarest) : *Sur l'origine ethnique du grand empereur byzantin Justinien* ;

E. Freshfield (Cambridge) : *Sur la « Philanthropie » de l'*Ecloga ;

Ph. Granič (Belgrade) : *Das Klosterwesen in den Novellen Kaiser Leo des Weisen ;*

Germaine Rouillard (Paris) : *Remarques sur les institutions financières sous les Paléologues* ;

K. Triantaphyllopoulo (Athènes) : *Die Novelle des Patriarchen Athanasius betreffend die τριμοιρία* (1) ;

E. Bruck (Francfort) : *Das Erbrecht der byzantinischen Kirche* ;

A. Steinwenter (Graz) : *Byzantinische Mönchstestamente* ;

(1) Publié dans les *Byz.-Neugriech. Jahrb.*, 1930, p. 136-146.

G. FERRARI (Padoue) : *Rapporti fra la letteratura giuridica bizantina e le glose occidentali con particolare riguardo al* Liber pauperum *di Vacario* ;

A. SOLOVIEV (Belgrade) : *Zwei serbische Kompilationen des byzantinischen Rechts* ;

F. SCHMID (Graz) : *Der Seelteil (τὸ τρίτον εἰς ψυχικὸν) des byzantinischen Erbrechts und seine Entsprechungen im Süd- u. Ostslavischen Recht* ;

POESCHL : *Die byzantinische Kanonikerchöre als Ursprung der abendländischen Stiftskirchen* ;

Α. Ἀλιβιζᾶτος (Athènes) : *Κωδικοποίησις τῶν Κανόνων* ;

Ι. Χρ. Τορναρίτης (Athènes) : *Οἱ οὐσιώδεις χαρακτῆρες τοῦ Βυζαντινοῦ Δικαίου καὶ ἡ χρησιμότης τῶν διδαγμάτων του εἰς τὸ σύγχρονον Δίκαιον* ;

Δ. Παππούλιας (Athènes) : *Περισυλλογὴ καὶ ἐπεξεργασία τῶν φιλολογικῶν πηγῶν τοῦ βυζαντιακοῦ δικαίου.*

La Section de Droit a présenté deux vœux, admis par le Congrès en séance plénière :

L'un proposant à l'Académie d'Athènes de préparer la réédition des Basiliques ;

L'autre proposant à l'Académie de Belgrade de faire dresser par des spécialistes l'inventaire des mss. slaves contenant la traduction de lois byzantines ou contenant des textes ayant subi l'influence du Droit byzantin.

II. — SOURCES.

L'ouvrage le p'us important dans cette catégorie est celui de M. C. A. SPULBER, professeur à l'Université de Cernautzi, *L'Eclogue des Isauriens, texte, traduction, histoire* (Cernauți, 1929, IV-192 pages). Le C. R. de cet ouvrage par M. E. H. Freshfield (*Byzantion*, t. IV, p. 637-641), lequel avait traduit en anglais l'*Ecloga* un peu avant que M. Spulber ne la traduise en français nous dispense d'insister sur son utilité pratique (du fait qu'il reproduit le texte grec de Zachariae von Lingenthal) et sur sa valeur (cf. aussi notre note de la *Rev. hist. de Droit*, 4e série, 8e année, 1929, p. 391-392).

— M. Edwin Hanson FRESHFIELD, qui avait jusqu'ici traduit trois versions de l'Ecloga (C. R. par Fr. Brandileone, dans *Riv. di storia del Diritto italiano* Anno I, 1929). et le *Procheiros Nomos* (C.R.des

quatre volumes par M. A. Spulber, *Byzantion*, t. IV, p. 574-582), s'est distrait de son laborieux travail de traducteur en publiant, presque sous le voile de l'anonymat (le nom de l'auteur n'apparaît que dans la dédicace), et en souvenir de son passage à la Faculté de Droit de Paris dans le semestre d'hiver 1928-1929, une brochure qui a, malgré sa brièveté, le mérite d'initier les étudiants à une meilleure connaissance d'un droit qu'ils ignorent : *Les Manuels officiels de Droit romain publiés à Constantinople par les Empereurs Léon III et Basile Ier* (726-870). Paris, Lecram Press, [1929], 30 pages.

Cependant, le même infatigable auteur a encore augmenté ses traductions d'une unité en publiant : *A Manuel of Byzantine Law compiled in the fourteenth century by George Harmenopoulos, Vol. VI, on torts and crimes, rendered into English* (Cambridge, Printed at the University Press, 1930, IX-57 pages ; hors commerce).

— La publication de M.Fr. DÖLGER, *M. Κριτοῦ τοῦ Πατζῆ Τιπούκειτος. Librorum LX Basilicorum summarium. Libros XIII-XXIII* (Rome, Bibliotheca Apostolica Vaticana, 1929, 226 pages) (n° 51 de la Collection *Studi e Testi*). (C. R. par M. J. Juncker, dans la *Zft. d. Sav. Stift.*, R. A., t. L, 1930, p.713-721) est la suite de l'édition du *Tipucitus* commencée par C. Ferrini et Joh.Mercati en 1914 (n° 25 des *Studi e Testi*) et si précieuse pour compléter le texte même des Basiliques.

— L'opuscule de M. Léopold WENGER, *Aus Novellenindex und Papyruswörterbuch*, I. Bericht über den Stand der Arbeiten am Novellenindex. II. *Ἄγραφος* in den Rechtsquellen. [Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wiss ,philos.-philol. u. hist. Kl. Jg. 1928, Abh. 4]. München, Verl.. d. Bayer. Akad. d. Wiss., in Komm. R. Oldenbourg, 1928, 107 pages), comprend deux parties : La première nous renseigne sur l'état d'avancement de l'Index des Novelles grecques de Justinien (annoncé à l'Académie bavaroise le 2 mai 1914), décrit le système adopté par le directeur et ses collaborateurs et donne, comme types,quelques exemples de la lettre A. - La seconde partie, (p. 15-102) montre l'utilité du répertoire à propos de *ΑΓΡΑΦΟΣ* qui signifie tantôt « non écrit, oral » et tantôt « non enregistré » (et par opposition *ΕΓΓΡΑΦΟΣ*). (C. R. par B. KÜBLER, dans *Zft. d. Sav. Stift.*, R. A., t. L, 1930, p. 619-623).

III. — Volumes.

Contardo Ferrini fut sans aucun doute l'un des plus éminents juristes-byzantinistes de notre temps (1). En dehors de ses livres bien connus, il a laissé une quantité d'articles dispersés dans les Revues ou dans les travaux des Académies que plusieurs de nos collègues italiens, avec un zèle qui devrait être imité partout, ont entrepris de rassembler avec le concours de la *Fondazione Castelli*. Les *Opere di Contardo Ferrini* se composent de cinq volumes. Seuls les deux premiers rentrent dans le plan de notre Chronique.— Le *Volume primo* : *Studi di Diritto romano bizantino* a cura di Vincenzo Arango-Ruiz (Milan, 1929, XIII-492 pages) s'ouvre par une préface de M. P. Bonfante, bref exposé de la vie de Ferrini (1859-1902) et par une Bibliographie, due à M. E. Albertario, des ouvrages ou articles restant en dehors du recueil. Les neuf premières études du tome Ier concernent la Paraphrase grecque des Institutes de Justinien attribuée à Théophile. D'autres traitent des *Stemmata cognationum*, de quelques commentaires grecs des œuvres de Justinien et de la célèbre Novelle de Constantin Monomaque (1045-1054) sur la fondation d'une École de droit à Constantinople. Quant aux sources, dont Ferrini s'est toujours occupé, elles sont représentées ici par la description de nouveaux mss. (en particulier des Basiliques) une notice sur la *Meletema* (*Meditatio*) *de nudis pactis* et l'édition critique du *Nomos georgikos*. Ajoutons-y plusieurs travaux consacrés à des sources préjustiniennes : L'opuscule grec « De Actionibus », le livre syro-romain (traduction latine du ms. *P*), les extraits de Julien Ascalonite et, entre autres études à la fin de l'ouvrage, une notice nécrologique de Zachariae von Lingenthal.

Le *Volume secondo* ; *Studi sulle fonti del Diritto romano* a cura di Emilio Albertario (Milan, 1929, 538 pages) ne contient, comme articles de Droit byzantin, que les articles fameux sur la composition et les Sources des Institutes de Justinien, et celui sur les passages communs au Digeste et aux Institutes.

—M. Dinou C. Arion a présenté comme thèse de doctorat à la Faculté de Droit de Paris un important travail dont le titre seul indique que

(1) A signaler, en ce qui le concerne, le discours de M. Emilio Albertario : *L'Opera giuridica di Contardo Ferrini* (extr. du *Monitore dei tribunali*, N. 3, 1928, Milan, 18 pages in-16).

l'auteur a voulu aborder la question de l'influence de la législation byzantine sur le Droit roumain : *Le « Νόμος Γεωργικός » et le régime de la terre dans l'ancien droit roumain jusqu'à la réforme de Constantin Mavrocordat* (hospodar de Moldavie et de Valachie, 1733-1769) (Paris, 210 pages). L'auteur y donne, d'après le ms. de l'Académie roumaine (ms. grec nº 378), le texte inédit du *Νομικὸν προχείρον* du Voévode Stefan Michail Racovitza (1765).

— M.A. Soloviev a étudié dans un volume (en serbe) *La législation d'Etienne Douchan, empereur des Serbes et des Grecs.* (Skoplje, 1928, VIII-248 pp),volume dont il a résumé les conclusions dans un article de la *Rev. hist. de droit* 1928, p. 387-412 : *Le Droit byzantin dans la codification d'Etienne Douchan.* (Cfr *Byzantion*, t. V, p. 552).

— M. F. Desserteaux a terminé ses importantes *Etudes sur la formation historique de la Capitis deminutio* par un tome III : *La Capitis deminutio dans le Droit byzantin* (extrait de la *Revue d'histoire du droit* de Haarlem, 1928) (Paris, 1928, 168 pages) où il montre les prodromes de la théorie ancienne, mais non romaine, qui assimilait la *capitis deminutio* à la « mort civile ». Un compte rendu développé de l'ouvrage a été donné par M. L. Michon, dans la *Rev. hist. de droit*, 1928, p. 696-704.

IV. — Articles.

Comme articles généraux, nous signalerons :

Aldo Albertoni. *Diritto bizantino, diritti balcanici, diritto italiano* (estratto da « Studi Rumeni » diretti da C. Tagliavini, vol. IV, 1929-30) (Rome, 1930) et la partie *Diritto* de l'article *Bizantina Civiltà* dans l'*Enciclopedia italiana*, qui est due à M. G(iannino) Fe(rrari), qui offre un tableau complet de l'histoire externe du Droit byzantin, avec Bibliographie.

— L'évolution du Droit entre le Droit romain classique et l'ère de Justinien, dans la période dite « postclassique » ou « préjustinienne » préoccupe toujours les romanistes. Ne pouvant signaler ici tous les travaux relatifs à la lutte qui se continue autour des interpolations (du Digeste, surtout) et autour de l'influence orientale sur l'œuvre de Justinien, bornons-nous à citer l'étude de M. Ernst Levy *Westen und Osten in der nachklassischen Entwicklung des römischen Rechts* dans la. *Zft. d. Sav. Stift.*, Rom. Abt., t. XLIX,

1929, p. 230-259 et celle de M. P. de FRANCISCI, *Osservazioni sulle condizioni della legislazione nei secoli IV e V* (Extr. des *Studi giuridici* Milan, 1928.

— L'article de M. F. H. LAWSON, *Bemerkungen zur Basilikenhandschrift Coislianus* 152 (*Zft d. Sav. Stift.*, t. XLIX, 1929, p. 202-229, avec une planche) prouve une fois de plus l'insuffisance de l'édition des Basiliques de Heimbach.

— M. A. ANDRÉADES discute dans son article : *Deux livres récents sur les finances byzantines* (*Byz. Zft*, Bd. XXVIII, p. 187-323) [Franz DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung des X. und XI. Jahrhundert* et Georg OSTROGORSKY, *Die landliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrh.*] les problèmes que soulèvent les vues des deux auteurs sur le mss. publié en 1915 par .M. W. ASHBURNER, *A byzantine Treatise of taxation* et que M. Dölger réédite d'une façon excellente.

— M. Mathieu G. NICOLAU, *Les Dispositions d'origine romano-byzantine dans le Code civil roumain* (*Mélanges Paul Fournier*, Paris, 1929, p. 587-598), apporte quelques preuves de l'influence persistante de la législation de Justinien sur un texte législatif contemporain, le Code civil roumain de 1864.

— Les *Mélanges Charles Diehl* (Paris, 1930, gr. in-4) (Premier volume : Histoire) fournissent plusieurs numéros à notre Chronique : A ANDRÉADÈS, *Les Juifs et le Fisc dans l'Empire byzantin* (p. 7-29) ; Paul COLLINET, *Sur l'expression ἐν τοῖς τούλδοις ἀπερχόμενοι « ceux qui partent dans les bagages »* (*Ecloga*, chap. XVIII) (p. 49-54) ; Jean EBERSOLT, *Sur les fonctions et les dignités du Vestiarium byzantin* (p. 81-89) ; Jules GAY, *Le patriarche Nicolas le Mystique et son rôle politique* (p. 91-100) [cf. l'article du même, dans les *Studi...* Pietro Bonfante, cité infra] ; B. GRANIĆ, *L'acte de fondation d'un monastère dans les provinces grecques du Bas-Empire au Ve et au VIe siècle* (p. 101-105) ; M. MITARD, *Le pouvoir impérial au temps de Léon VI le Sage* (p. 217-223) ; Germaine ROUILLARD, *Les taxes maritimes et commerciales d'après des actes de Patmos et de Lavra* (p. 277-289) ; J. ZEILLER, *Le site de Justiniana Prima* (p. 299-304).

— Les *Studi in onore di Pietro Bonfante nel XL anno d'insegnamento*

(4 vol. gr. in-8°, Milan, 1930) renferment d'assez nombreux travaux de droit byzantin : Emilio BETTI, *Il dogma bizantino della φύσις τῆς παραδόσεως e la irrilevanza del dissenso nelle cause della tradizione* (Vol. I, p. 303-334) ; Fritz SCHULZ, *Interpolationen in den justinianischen Reformgesetzen des Codex Justinianus vom Jahre* 534 (Vol. I, p. 335-360) ; Rafael TAUBENSCHLAG, *Geschichte der Rezeption des römischen Privatrechts in Aegypten* (Vol. I, p. 367-440 ; les pages 420-440 sont consacrées au Droit de Justinien) ; Fritz PRINGSHEIM, *Die archaistische Tendenz Justinians* (Vol. I, p. 549-587) ; Francesco BRANDILEONE, *L'Italia bizantina e la sua importanza nella storia del diritto italiano* (Vol. II, p. 217-233) [cf.du même auteur, *Il diritto bizantino e la storia del diritto italiano, con riguardo speciale ad un contradittore* [Salvioli],dans *Rev.di storia del dir.ital* I,1928], Giannino FERRARI, *Papiri Ravennati dell'epoca giustinianea relativi all' apertura di testamenti* (Vol.II, p. 631-644) ;*Πέτρου Ἀ. Ἀγγελετοπούλου, Ὁ κατὰ τὸ Ἰουστινιάνειον καὶ Βυζαντινὸν δίκαιον τρόπος ὑπολογισμοῦ τῆς νομίμου μοίρας* (Vol. II, p. 645-667) ; Filippo MESSINA VITRANO. *La* lex de imperio *e il diritto pubblico giustinianeo* (Vol. III, p. 253-259) ; Jules GAY, *Le rôle politique d'un patriarche de Byzance* [Nicolas le Mystique] *pendant la minorité d'un basileus* [Constantin VII] *au Xe siècle.* (Vol. III, p. 349-362) ; Enrico TULLIO LIEBMAN, *L'*Actio iudicati *nel processo giustinianeo* (Vol. III, p. 397-405) ; Angelo SEGRÈ, *Tre Papiri Giuridici inediti* [fragments d'un cours de droit,v^e-vi^e siècle ;fragment du Code de Justinien ; le 3e date du Haut-Empire], Vol. III, p. 419-436) ; Miroslav BOHACEK,*Il problema della revoca non formale del testamento nel diritto classico e giustinianeo* (vol. IV, p. 305-334) ; Evaristo CARUSI, *Sull' arra della vendita in diritto giustinianeo* (A proposito di un recente studio) [l'article de G. Cornil, *Z. S. S.* t.XLVIII (1928), p. 5 et suiv.] (Vol. IV, p. 503-564).

— La *Byz. Ztf*, t. XXIX, 1929, contient l'étude de M. B. GRANIĆ, *Die rechtliche, Stellung und Organisation der griechischen Klöster nach dem Justinianischen Recht* (p. 6-34). (C. R. de R. GOOSSENS, *Byzantion*, t. V, p. 800-801).

La même revue, t. XXX, 1929-30 (Festgabe A. Heisenberg) donne quelques travaux de Droit : F. DÖLGER, *Das ἀερικόν* (p. 450-455) ; P. A. ANGELETOPOULOS, *Τινὰ ἐπὶ ἱερολογίας, ἐπὶ γάμου καὶ ἐπὶ υἱοθεσίας* (p. 649-659) ; A. STEINWENTER, *Zur Lehre der Episcopalis audientia* (p. 660-668). B. GRANIĆ, *Die privatrecht-*

liche Stellung der griechischen Mönche im V. und VI. Jahr. (p 669-676).

— Le Droit byzantin et les rapports du Droit byzantin avec le Droit des peuples slaves font l'objet de quelques travaux en langues slaves que nous signalons d'après les Bulletins bulgare et yougoslave de *Byzantion* : Vl. ALEKSIEV, *Droit byzantin et droit bulgare* (cf. *Byzantion*, t. V, p. 539-540) ; S. BOBCEV, *Droit romain et droit byzantin dans l'ancienne Bulgarie* (cf. *ibid.*, t. V, p. 540) ; du même auteur, *La Bulgarie sous le tsar Syméon au point de vue du Droit public* (cf. *ibid.*, t. V, p. 540) ;B. GRANIC, *La condition juridique et l'organisation des monastères grecs d'après le Droit de Justinien.* (cf. *ibid.*, t. V, p. 545) ; du même auteur : *La condition des moines au point de vue du droit privé dans les provinces grecques du Bas-Empire aux Ve et VIe siècles* (cfr. *ibid.*, t. V, p. 548) ; R. POPOVIC, *Quelques questions en liaison avec la codification de Justinien* (cf. *ibid.* t.V, p.550 [lire : Gradenwitz]) ; du même auteur, *Tribonien ministre de la Justice de Justinien* (cf. *ibid.*, t. V, p. 550) ; Th. TARANOWSKIJ *Quelques traits idiographiques de l'ancien droit serbe* (cf. *ibid.*, t. V p. 555) ; du même auteur : *Idées politiques et juridiques dans le Syntagma de Blastarès* (cf. *ibid.*, t. V, p. 555).

— M. GIORGIO LA PIRA, dans *Bull. dell' Istit. di diritto romano*, anno XXXVIII, fasc. I-III 1930, p. 151-174, publie des *Frammenti papiracei di un Κατὰ πόδα del Digesto* [D. 2, 8, 12-14 ; 2, 9, 1, pr. § 1 ; 2, 11, 2, 8-9 ; *h. t.* 4, pr. - 7].

— ADDITIONS. — S. E. BERECHT,*Deux lois byzantines en traduction roumaine* [traduction des Basiliques et du Syntagma de Jacob de Janina] dans *Przewodnik Historyczno-Prawny*, 1930, p. 253-256 ;

A. DAIN, *La transcription des mots latins en grec dans les gloses nomiques* dans *Rev. des Et. lat.*, 1930, p. 92-113.

Paris. Paul COLLINET.

COMPTES RENDUS

La nouvelle édition des « Religions orientales ».

FRANZ CUMONT. *Les Religions orientales dans le paganisme romain.* Conférences faites au Collège de France en 1905. Quatrième édition publiée sous les auspices du Musée GUIMET. — Paris, 1929, Librairie P. Geuthner, un volume gr. 8° illustré, de XVI-339 pages.

Cette édition est la quatrième de l'ouvrage magistral de M. CUMONT. La troisième, parue à la libraire E. Leroux, en 1929, reproduit avec seulement de très légères modifications le texte de la seconde et ne contient pas de notes. C'est donc la seconde, parue en 1909, qui devra servir au lecteur de terme de comparaison, s'il veut mesurer le chemin parcouru par la science en vingt ans. « Depuis l'année 1909, dit M. CUMONT dans la première note du volume que nous avons sous les yeux (p. 205), les études sur les mystères orientaux se sont multipliées ». L'éminent et trop modeste savant omet de dire que ces études portent toutes son empreinte, sont toutes en quelque mesure débitrices de son enseignement ou de ses suggestions.

On retrouvera ici, avec toutes leurs qualités de nette concision, leurs formules si compréhensives, leur comparatisme si nuancé, les huit conférences de 1905 auxquelles s'ajoute, en appendice, comme une neuvième leçon ; elle porte sur les Mystères de Bacchus à Rome jusqu'à l'époque où ils deviennent un élément de cette concentration des forces païennes contre la menace chrétienne au IVe siècle qui fait des cultes naguère rivaux, à ce moment réconciliés, les « divisions d'une même église » (p. 189).

Les modifications apportées au texte de 1905 se réduisent le plus souvent à des adjonctions assez brèves, mais qu'on aurait tort de négliger : voir notamment p. 81, 89, 110, 128 (sur l'Apocalypse d'Hystaspe et les prophéties), p. 155 (sur les proverbes romains et les expressions qui rappellent des croyances astrologiques), p. 168 (sur Jamblique) etc. En outre, les pages 38-39 renferment deux

paragraphes nouveaux qui traitent de la conception naturiste et dualiste du salut et du fatalisme astral dans les religions antiques.

La bibliographie fournie par M. CUMONT pour chaque division de son livre (en tête des notes à chaque chapitre) ne se présente pas comme exhaustive ; il s'en faut de peu cependant qu'elle ne le so t. Certains ouvrages, parus au cours des vingt années qui séparent les deux éditions, sont particulièrement signalés comme ayant enrichi ou fait infléchir le débat sur bien des questions : tels sont les livres de REITZENSTEIN, de LOISY, de TURCHI, de PETTAZZONI sur les religions de mystères, le *Culte de Cybèle*, de GRAILLOT : les *Cultes égyptiens à Délos*, de P. ROUSSEL, les études mandéennes de LIDZBARSKI, les livres de BAUDISSIN et GRESSMANN sur les religions syriennes, de REITZENSTEIN et SCHAEDER sur les cultes iraniens, de GUNDEL et GRESSMANN sur l'Astrologie et la Magie etc... Les propres travaux de M. CUMONT, dans ses Études syriennes, dans son *Astrology and Religions among the Greeks and Romans*, surtout peut-être dans *After life*, servent fréquemment de discrète armature à cette bibliographie et lui apportent un précieux élément d'unité.

Mais ce sont les notes mêmes qui donnent à cette nouvelle édition sa physionomie propre : elles sont en nombre plus considérable que dans le volume paru en 1909, et, sans modifier le texte quant à son sens et aux conclusions qu'il énonce, elles le complètent, le commentent et certaines présentent l'intérêt de véritables monographies d'un raccourci substantiel. Nous citerons celles qui nous ont paru les plus importantes ; plusieurs sont nouvelles, d'autres sont dans une large mesure renouvelées.

Ch. I (*Rome et Orient*) : note 12, à propos des résultats des fouilles de Doura-Europos— n. 14, sur les fouilles ROSTOVTZEFF — n. 20, sur la prière antique.

Ch. II (*Propagation des cultes orientaux*) : n. II, sur la théorie des races — n. 18, sur la résurrection d'Attis, rapprochée des cérémonies chiites commémorant le meurtre de Hussein. — n. 29, sur le scepticisme dans la société romaine. — n. 39, sur les interdictions alimentaires et sexuelles. — n. 40, sur l'*ἐξομολόγησις* dans les cultes d'Asie Mineure. — n. 45 et 46, sur le vêtement et la tonsure des prêtres des religions orientales entrées dans l'empire romain.

Ch. III (*l'Asie Mineure*) : n. 13, sur le rite de la castration (voir aussi n. 39). — n. 12, sur les prescriptions morales dans les Mystères de la Grande Mère — n. 59, nouveau développement sur *καὶ*

συνέχοντι τὸ πᾶν. — n. 60, influence du judaïsme sur le paganisme et en particulier le culte phrygien.

Ch. IV (*l'Egypte*) : n. 87, sur la relation des pierres avec les personnages divins. — n. 89, sur le mysticisme de Plotin dans ses rapports avec le culte d'Isis (cf.art CUMONT dans *Monuments PIOT*, XXIV). — n. 106 sur *l'ἀπαθανατισμός* décrit par Apulée (*Mét.* XI, 23 ss.) à propos des opinions de REITZENSTEIN, DIBELIUS, LOISY... — n. 113, sur les termes *refrigerium* et *domus aeterna.*

Ch. V (*Syrie*) : n. 11, sur le temple du Janicule — n. 52 sur le poisson dans les repas sacrés. — n. 58, sur la prostitution sacrée — n. 68, sur l'influence égyptienne en Syrie. — n. 70, sur les rapports religieux de la Chaldée en Syrie (d'après les fouilles de Mishrifé). — n. 90, sur les agents psychopompes dans les religions de mystères. Tout ce chapitre a profité des fouilles poursuivies en Syrie depuis 1920 et notamment de celles qu'a dirigées M.CUMONT à Doura-Europos.

Ch. VI (*La Perse*) : n. 46, sur les mazdéens zervanistes — n. 50, sur la croyance aux dieux mauvais dès la fin du IIe siècle. — n.52, sur l'origine sémitique et iranienne du culte des anges dans le paganisme de l'époque impériale. — n. 54, sur la diffusion de la croyance superstitieuse aux démons par les religions orientales.

Ch. VII. (*L'Astrologie et la Magie*) : n. 63, sur l'Astrologie et l'Eglise médiévale.

Ch. VIII. (*La transformation du paganisme*) : n. 2, sur la persistance de pratiques païennes dans le haut Moyen-Age. — n. 18, sur la conception orientale des « Eléments. »

La première des notes de l'Appendice a trait à l'Orphisme et renferme ces déclarations d'un vif intérêt : « Je n'ai guère parlé de l'Orphisme dans cet Appendice étant convaincu qu'on a singulièrement exagéré l'action que cette doctrine aurait exercée sur la religion, l'art et la littérature de la période romaine ». « La connaissance de l'orphisme s'est conservée beaucoup moins par une tradition religieuse que par une tradition littéraire. Ce furent surtout les derniers néo-platoniciens qui remirent en honneur les œuvres attribuées à Orphée où ils cherchaient la révélation d'une antique sagesse (p. 303-304).

Cette nouvelle édition est illustrée ; trente-trois monuments particulièrement caractéristiques des différents cultes étudiés, chacun décrit et interprété par une légende explicative, sont reproduits en

nettes phototypies. Ainsi que toute la présentation typographique de cet ouvrage, elles font honneur à la maison Geuthner.

Paris P. ALPHANDÉRY

Moscou, la troisième Rome.

Hildegard SCHAEDER. *Moskau das Dritte Rom. Studien zur Geschichte der politischen Theorien in der slavischen Welt.* In-4° de VIII-140 pages. Friedrichsen, de Gruyter et Co. M. B. H., Hamburg, 1929. Prix : 12 Marks. (Fait partie de la collection : *Osteuropäische Studien herausgegeben vom Osteuropäischen Seminar der Hamburgischen Universität*, 1).

La présente monographie a été présentée par son auteur comme thèse pour le doctorat en philosophie, à l'Université de Hambourg, en 1927. Elle témoigne de longues et patientes recherches dans le domaine de la littérature historique russe. La vaste bibliographie qui termine l'ouvrage sera pour beaucoup d'Occidentaux une véritable révélation, et leur montrera combien intense était le mouvement intellectuel en Russie pendant tout le XIXe siècle et le début du XXe, jusqu'à l'avènement du néfaste bolchévisme, qui paraît avoir arrêté presque complètement ce magnifique élan.

L'idée de Moscou troisième Rome a pris naissance dans les cerveaux moscovites après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453. Constantinople avait reçu le nom de seconde Rome, dès les temps de Constantin le Grand. Ce titre contenait à la fois un programme politique et un programme religieux, que les empereurs byzantins et les patriarches de Constantinople ont essayé de réaliser chacun dans leur domaine et dans une étroite collaboration. Ce double programme se trouva en faillite, le jour où Mahomet II fit flotter le Croissant sur Sainte-Sophie. Très habilement, les Russes s'emparèrent de l'idée de la Rome éternelle et voulurent se l'approprier. Une légende vint fort à propos leur rappeler que le Kniaze Vladimir Monomaque (1113-1126) avait reçu de Constantinople les insignes impériaux, et le mariage d'Ivan III le Grand (1462-1505) avec Sophie Paléologue, dernière descendante de la famille impériale de Byzance, scella d'une manière visible aux yeux de tous le transfert de l'empire politico-religieux, de la seconde Rome à la troisième.

Des théologiens, parmi lesquels se distingua le moine Philothée de Pskov, développèrent le thème et proclamèrent Moscou la troisième et dernière Rome, la Rome vraiment éternelle après laquelle on n'en verrait point d'autre. Pendant tout le XVIe siècle, les souverains moscovites travaillèrent à mettre dans le domaine des faits ce qui avait d'abord passé dans l'imagination des théologiens. Ils prirent le titre de tsar, équivalent de celui de *βασιλεύς*, se firent couronner et oindre du chrême, obtinrent du patriarche de Constantinople Joasaph II (1555-1565) la reconnaissance officielle de leur consécration et de leur descendance légitime des anciens basileis byzantins, se donnèrent enfin un patriarche indépendant en la personne du métropolite de Moscou (1589). Mais arrivés là, ils ne purent pousser à fond le développement du concept. Pour que Moscou méritât vraiment le titre de troisième Rome, elle devait occuper la première place parmi les patriarcats d'Orient. Boris Godounov avait commencé par demander la troisième place, et Jérémie II, le consécrateur de Job, premier patriarche de Moscou, la lui avait promise. Mais devant l'opposition des prélats grecs, la promesse ne put être tenue, et Moscou obtint à grand'peine le cinquième rang. Les Grecs affectèrent même de considérer le patriarcat moscovite comme un patriarcat de seconde zone, et au lieu de ressusciter avec lui la vieille théorie de la pentarchie, ils préférèrent s'en tenir à la tétrarchie, créée par la sécession du patriarche d'Occident. Ils continuèrent, même après 1589, à comparer l'Orthodoxie à un temple soutenu par quatre colonnes.

La déception fut cruelle pour l'impérialisme russe. L'échec de la troisième Rome s'accentua, lorsque Nicon opéra la réforme des livres liturgiques russes d'après le type grec, délivrant ainsi un brevet d'orthodoxie à ces Grecs qu'après la chute de Constantinople on avait considérés et même parfois traités comme des hérétiques. Elle s'effondra complètement, du moins du point de vue religieux, le jour où Pierre le Grand supprima le patriarcat. L'idée pourtant ne mourut pas tout à fait dans les milieux ecclésiastiques, et l'on peut à bon droit l'accuser d'avoir donné naissance au raskol.

De cette évolution de l'idée de la troisième Rome, la monographie d'Hildegarde Schaeder ne raconte guère que la première phase, la phase d'éclosion, sur laquelle elle s'étend longuement, et encore insiste-t-elle plus sur le point de vue politique que sur le point de vue religieux, qui est le plus important et supporte l'autre. Bien des lecteurs regretteront que ce méritoire labeur se présente sous des de-

hors si touffus, et qu'on n'ait pas pratiqué par ci par là quelques clairières par des sous-titres reposants. Nous avons été étonné de l'importance attribuée par l'auteur à l'influence de Juraj Križanić dans la décadence de l'idée de la troisième Rome. On nous parle de lui pendant une trentaine de pages, alors que deux pages seulement sont consacrées à la réforme du patriarche Nicon, événement bien autrement important pour la théorie de la troisième Rome que ce qu'a pu en dire Križanić. Nous n'hésitons pas à considérer comme à peu près hors du sujet tout ce long chapitre sur le célèbre Croate. Avec les auteurs qu'il a consultés, Hildegard Schaeder aurait pu nous donner un travail exhaustif. Une nouvelle élaboration de sa thèse nous satisfera peut-être dans un avenir prochain.

Rome. Martin JUGIE, A. A.

Le Josèphe slave.

R. DRAGUET. *Le juif Josèphe, témoin du Christ? A propos du livre de M. Eisler*, Louvain, 1930 (Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 26, 1930, pp. 833-879).

Le monumental ouvrage de M. Robert Eisler, *Ἰησοῦς βασιλεὺς οὐ βασιλεύσας* (Heidelberg, Winter, 1929) a été signalé ici-même, dans le *Memento bibliographique* du t. 5 (fasc. 2, p. 830). Dans l'article que nous allons examiner, M. Draguet, tout en rendant hommage à l'immense érudition de l'auteur (p. 857) se livre à une critique des plus vives de ses méthodes et de ses procédés. Si justes que nous paraissent ces objections, il ne nous appartient évidemment pas de porter un jugement, à la lumière d'une réfutation qui tient en quelques pages, sur le contenu de deux énormes volumes (542 et 769 pp.) que nous n'avons point lus. Nous bornerons notre examen au sujet plus particulier de l'article de M. Draguet, les fragments du *Josèphe slave*, relatifs à l'histoire des origines du christianisme, qui manquent dans le texte grec. Ces fragments sont le principal point d'appui de l'argumentation de M. Eisler, et la traduction latine littérale de la recension russe et de la recension roumaine, que M. Draguet nous donne, peut servir de base à une étude impartiale de la question.

Il s'agit en premier lieu, naturellement, de l'authenticité des fragments incriminés. M. Eisler n'en doute pas. Reprenant une thèse

jadis défendue par Berendts, qui le premier attira l'attention sur ces *Zusätze*, il y voit des passages appartenant à la première édition de la *Guerre juive* (d'après laquelle aurait été faite la traduction slave) mais retouchés par une main chrétienne. En second lieu, il tient pour assuré que le texte primitif, une fois débarrassé de ces altérations, nous donne de la carrière de Jésus une idée fort différente de celle que nous en prenons par la tradition synoptique : les traitements que les chrétiens ont fait subir au texte de Josèphe n'ont pu réussir à dissimuler entièrement la vérité, à savoir que la prédication de Jésus n'a été qu'un des épisodes de l'histoire du messianisme *politique* juif. Telles sont donc les deux thèses que nous aurons à discuter : authenticité des textes, et caractère divergent de la tradition néo-testamentaire.

Sur le premier point, il serait surprenant qu'on disposât de moyens de se prononcer avec certitude. L'authenticité paraît à première vue strictement possible , mais rien ne la démontre, et M. Draguet a raison d'opposer à Eisler deux remarques (p. 862) : 1° on ne peut supposer *a priori* que les fragments sont authentiques, puisqu'ils manquent dans le texte grec ; 2° en admettant que le slave soit une recension « à caractère prononcé » et qu'il reproduise une première édition de la *Guerre juive* — question que l'absence d'une édition intégrale ne permet pas de résoudre quant à présent — les *Zusätze* pourraient encore être interpolés dans leur totalité.

D'autre part, on ne peut séparer complètement la question de celle du *Testimonium Flavianum*, dont le nouveau texte se présente à certains égards comme un développement. Josèphe devait tenter les interpolateurs ; en tout cas ceux qui considèrent le *Testimonium* comme une addition chrétienne, devront *a fortiori* trouver suspecte une histoire de la prédication de Jésus et de ses disciples, assez développée, assez discrète aussi quant au ton, mais visiblement « sympathisante » qui présente avec le *Testimonium* des coïncidences textuelles, et qui d'autre part n'a même pas pour elle l'autorité des manuscrits grecs. Il faut au moins nous demander si les mêmes raisons qui font assez généralement suspecter le *Testimonium* ne s'appliquent pas aussi à ce nouveau témoignage.

Ceci touche à la seconde thèse, relative au contenu des fragments : mais précisément, puisque nous n'avons pas trouvé de raisons *formelles* décisives pour trancher la question d'authenticité, il est bien évident que nous n'avons plus à notre disposition, pour nous décider,

que les probabilités tirées du caractère et du contenu des fragments incriminés.

M. Eisler, avons-nous dit, y voit un témoignage impartial, antérieur à la vaste falsification que constituerait la tradition évangélique, sur le mouvement messianiste et politique que Jean, puis Jésus, ont suscité en Palestine. Il est vrai qu'on s'est efforcé de dénaturer ce tableau, de l'accorder avec la tradition chrétienne, mais fort heureusement, le travail a été maladroitement fait, il est resté dans le texte actuel suffisamment de traces, pense Eisler, de son état antérieur pour nous permettre de le débarrasser de presque toutes ces altérations. Il faut donc croire que ces traces sont bien nettes, en contradiction formelle avec le Nouveau Testament et entraînent même des disparates à l'intérieur du texte de la relation? C'est ce qu'il convient d'examiner.

Forcé de nous en tenir à l'essentiel, nous prions le lecteur de se reporter au texte intégral, tel que l'a donné M. Draguet (pp. 839 à 853) et nous nous bornons à reprendre les passages les plus caractéristiques, ceux qui paraissent donner à toute cette histoire un caractère politique.

Commençons par la prédication de Jean :

Fr. I, 8-14 (p. 839) texte russe :

Ille veniens ad Judaeos alliciebat eos ad libertatem, dicens : Deus me misit ut ostenderem vobis viam legis qua liberaremini a multis dominis. Et non erit super vos imperans mortalis praeter excelsum qui misit me.

M. Eisler voit dans ces lignes la mention d'une révolte contre la domination romaine, et il explique ingénieusement le « chemin de la Loi » : c'est celui qu'indique le *Deutéronome* XVII, 14, 15, en interdisant aux Juifs de se donner un roi étranger. En vérité, M. Draguet a bien raison de revendiquer, contre Eisler, le caractère purement moral de cette prédication : la nuance politique n'est que dans les mots. Et il fait remarquer avec raison (p. 863) que *Jean* 8, 33 : ἐλεύθεροι γενήσεσθε prendrait lui aussi, isolé de son contexte, un sens politique, alors qu'il s'agit de la libération *du péché*. M. Draguet en conclut (*ibid*). « que si le Baptiste annonce le règne du Très-Haut et celui de son roi qui se soumettra tous les récalcitrants, on peut seulement en conclure que, d'une manière plus nette encore, au moins sur ce point spécial, que dans la tradition synoptique, la prédication du Baptiste est conçue par

le rédacteur sur le modèle de celle des anciens prophètes, dont le messianisme s'est souvent coloré de traits politiques ».

Il nous semble même, si l'on nous permet d'anticiper quelque peu sur nos conclusions, que la solution est un peu plus simple. Il est évident que la *libertas* est la même chose que la *via legis qua liberaremini a multis dominis*, *libération* plutôt que liberté, et cette libération est indispensable, puisque le prédicant veut que personne, sauf le Très-Haut, celui qui est aux cieux, ne règne sur les Juifs. Dès lors il est clair que nous avons affaire à un développement confus, d'*apparence* politique, simplement parce que le texte maladroitement paraphrasé avait lui aussi, au moins formellement, un sens politique, et ce texte n'est autre que *Mat.* 3, 2 : *ἤγγικε γὰρ ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν* (= *βασιλεία τοῦ θεοῦ, τοῦ ὑψίστου*).
Et quand on ajoute : (19 *ss.*) *Et nihil faciebat eis praeterquam quod in Jordanem fluvium immergens, dimittebat, hortans eos ut cessarent a malis operibus*, nous apprenons, par le caractère purement moral de ces exhortations (qui n'est nullement en contradiction avec ce qui précède) que la *voie de la Loi* n'est autre chose que l'observance des préceptes *moraux* de la Loi, et n'a rien à voir avec la légitimité religieuse d'une domination étrangère (cf. JOSÈPHE *A. J.* 18, 5 *τοῖς Ἰουδαίοις κελεύοντα ἀρετὴν ἐπασκοῦσιν καὶ τὰ πρὸς ἀλλήλους δικαιοσύνῃ καὶ πρὸς τὸν θεὸν εὐσεβείᾳ χρωμένοις βαπτισμῷ συνιέναι*).

Des considérations analogues se vérifient, pensons-nous, pour la suite de la prédication de Jean-Baptiste :

Ibid 24 ss. (p. 840) *Et fore ut daretur eis rex liberans eos et subiciens omnes non obedientes, ipse autem non subiceretur ulli.* Ce développement aussi, peut venir de l'expression *βασιλεία τῶν οὐρανῶν*.

Les traits supposés politiques de la prédication du Baptiste se ramènent donc, tout bien considéré, au contenu d'une phrase de Mathieu, dont ils peuvent fort bien n'être qu'une simple amplification, probablement contaminée par *Jean* 8,33 s. (prédication de Jésus :.... *ἐλεύθεροι γενήσεσθε... ὅτι πᾶς ὁ ποιῶν τὴν ἁμαρτίαν δοῦλος ἐστὶ τῆς ἁμαρτίας* ; cf. *multis dominis*).

Passons à la prédication de Jésus.

Fr. III, 35 ss. (p. 845) *et multae animae motae sunt putantes quod per illum liberarentur tribus judaicae e romanis manibus.*

46 *ss.* (p. 846) *et e plebe multitudo videntes virtutem ejus quod quodcumque vult facit verbo, et urgebant eum ut intrans in urbem, occide-*

ret exercitum romanum et Pilatum, et regnaret super eos. Sed illud (ou *ille*) *neglexit.*

Tout ce qu'on peut faire dire à ces textes, c'est que des « nationalistes » exaltés ont vu leurs espérances surexcitées par la « levée » de Jésus et ont cru plus ou moins sincèrement qu'il s'agissait d'un mouvement révolutionnaire. « On ne peut évidemment pas attribuer au Thaumaturge », note M.Draguet, « les idées de ceux qui l'incitent à une révolte, et d'autant moins qu'il néglige leurs sollicitations » (p. 862 n. 3). Et il rapproche *Jean* 6, 14 : *Οἱ οὖν ἄνθρωποι, ἰδόντες ὃ ἐποίησε σημεῖον ὁ Ἰησοῦς, ἔλεγον · ὅτι οὗτός ἐστιν ἀληθῶς ὁ προφήτης ὁ ἐρχόμενος εἰς τὸν κόσμον. Ἰησοῦς οὖν, γνοὺς ὅτι μέλλουσιν ἔρχεσθαι καὶ ἁρπάζειν αὐτόν, ἵνα ποιήσωσιν αὐτὸν βασιλέα, ἀνεχώρησε πάλιν εἰς τὸ ὄρος αὐτὸς μόνος.*

Encore une fois, nous le voyons, cette histoire d'*espérances messianiques déçues* peut venir de la tradition évangélique, en tout cas n'est pas en contradiction avec elle (cf. « Rendez à César ce qui appartient à César »). J'ai dit : espérances messianiques *déçues*. Pour M. Eisler, le texte nous apprendrait au contraire que Jésus approuve et favorise ces tendances : *et nos non neglexit.* Mais M. Draguet a bien montré que cette variante est absolument sans autorité (p. 864).

Poursuivons l'examen des fragments « politiques ».

Fr. III, 56 ss. *Et postea nuntio facto de illo ducibus Judaeis, et convenerunt cum summo sacerdote et dixerunt : Nos infirmi et incapaces sumus adversari Romanis, quasi arcus tensus* (?), *euntes nuntiemus Pilato quod audivimus et sine cura erimus ; ne audiat ab aliis, bonis privemur, et ipsi caedamur, et filii dispergantur.*

Ce mouvement a donc inquiété les « milieux dirigeants » juifs, les milieux acquis au pouvoir romain, et ils ont mis, avec plus ou moins de sincérité , le motif de la crainte de l'autorité romaine à la base de la persécution dirigée contre Jésus, affectant de le considérer comme un séditieux, ou de croire que le pouvoir romain ne manquerait pas de le considérer comme tel. Cela n'est pas nouveau, assurément ; c'est le moment de rappeler une fois de plus l'anecdote du denier de César, mais aussi « le roi des Juifs » (*Mat.* 27, 11, *Marc* 15, 2, *Luc* 23, 2) et surtout *Jean* 11, 47-48 : *Συνήγαγον οὖν οἱ ἀρχιερεῖς καὶ οἱ Φαρισαῖοι συνέδριον, καὶ ἔλεγον · Τί ποιοῦμεν ; ὅτι οὗτος ὁ ἄνθρωπος πολλὰ σημεῖα ποιεῖ. Ἐὰν ἀφῶμεν αὐτὸν οὕτω, πάντες πιστεύσουσιν εἰς αὐτόν · καὶ ἐλεύσονται οἱ Ῥωμαῖοι, καὶ ἀροῦσιν ἡμῶν καὶ τὸν τόπον καὶ τὸ ἔθνος.* Fidèle à

une méthode que l'on qualifiera peut-être de système, mais que justifie suffisamment à nos propres yeux la méfiance que nous inspirent des textes de provenance si suspecte, nous n'hésiterons pas à conclure que le passage, qui offre d'ailleurs tous les caractères de la pire amplification littéraire, vient exclusivement de ces deux versets de Jean, et nous nous refuserons à croire que « la preuve de la dépendance littéraire se dérobe, parce que la coïncidence n'est pas littérale, et la perspective autre » (DRAGUET, p. 876).

Fr. III. 71 ss (p. 847). *Et euntes nuntiaverunt Pilato. Et is mittens* multos occidit de populo *et illum thaumaturgum adduxit.*

Dans l'Évangile aussi (*Luc* 13, 1 : *παρῆσαν δέ τινες ἐν αὐτῷ τῷ καιρῷ ἀπαγγέλλοντες αὐτῷ περὶ τῶν Γαλιλαίων, ὧν τὸ αἷμα Πιλᾶτος ἔμιξε μετὰ τῶν θυσιῶν αὐτῶν*) il est question d'un massacre de « Galiléens » ordonné par Pilate. Ce massacre, qui demeure pour nous parfaitement mystérieux, y sert de point de départ à une prédication morale, et n'a probablement rien à voir avec les événements racontés dans les évangiles. Mais il est très possible, et même jusqu'à un certain point naturel, qu'un lecteur dépourvu de critique, celui par exemple auquel remonte, croyons-nous, l'interpolation slave de Josèphe , ait cru que cet incident se rapportait évidemment à la persécution dirigée par les autorités, romaines aussi bien que juives, contre les premiers chrétiens. Le terme de *Γαλιλαῖοι* a pu aider à la confusion. La place de cette allusion dans l'Évangile (antérieurement à l'arrestation de Jésus) expliquerait peut-être alors pourquoi, dans les fragments slaves, nous avons deux arrestations et deux procès de Jésus : le massacre se rattache à la première arrestation, qui n'est pas maintenue.

Ib. 7 s. *Et exquirens de eo cognovit quod benefactor, et non malefactor, et non seditiosus neque regni cupidus.*

A moins de supprimer simplement les négations, comme fait M. Eisler (cf. DRAGUET, p. 860) on concèdera que ce passage, assez conforme à la tendance des Synoptiques (cf. *Mat.* 27, 15-25) est un sérieux obstacle à l'interprétation « politique » des fragments.

Enfin, le thème de la *liberté* reparaît dans la prédication des disciples :

Fr.. IV, 6 ss. (p. 849) *Et cum multi apparuissent illius (scil. Claudi)aetate servi praedicti thaumaturgi et dicerent plebi de suo magistro : est vivens, etsi mortuus est,* et ille liberavit vos a servitute, *multi e populo dicta auscultabant et voluntati eorum attendebant...*

Mais M. Draguet (p. 862) a parfaitement élucidé ce passage, que

le contexte explique très simplement. Au début du fragment, on nous a dit que procurateurs et docteurs de la Loi luttaient conjointement contre la *declinatio a legis verbo.* La suite du fragment nous apprend que le peuple qui a entendu la promesse de la liberté faite par les disciples se fait remarquer par son *aversio* (*videntes aversionem plebis* : 13) évidemment synonyme de *declinatio a legis verbo.* Il est donc clair que le thème de la liberté est bien le même que celui que nous trouvons par exemple en *Gal,* 5, 1 : la libération du joug de la Loi mosaïque. « Si on reste insensible à cette suggestion, pourtant assez claire, du contexte, de quel droit précise-t-on cette liberté en liberté politique, et cette servitude en servitude politique? » (DRAGUET, p. 863). Remarquons d'ailleurs que si la « liberté » avait ici un sens politique, on comprendrait difficilement que les disciples aient pu dire, après le supplice du « thaumaturge » : *ille liberavit vos a servitute.*

Nous avons ainsi terminé l'examen des seuls passages du « Josèphe slave » auxquels on pourrait trouver, à première vue, un sens politique. Que conclure?

Un premier point ne saurait faire de doute : il n'y a rien dans ces textes qui nous oblige à admettre une prédication à tendance politique : les éléments qu'on voudrait faire servir à cette démonstration prouvent précisément le contraire, et peuvent, sans exception, se ramener à des idées exprimées dans les Synoptiques ou dans le Quatrième Évangile. Ils confirmeraient donc ces passages néotestamentaires s'il s'agissait de textes authentiques, anciens : ils en sont manifestement inspirés, s'il se confirme qu'ils ne sont que de tardives interpolations chrétiennes. L'hypothèse d'un *remaniement* christianisant du texte de Josèphe est vraiment trop simple et trop arbitraire, et d'ailleurs, à supposer qu'elle soit justifiée, elle ne nous avancerait pas beaucoup : on devrait, en effet, penser que si ces textes ont subi des altérations d'un caractère aussi radical et aussi tendancieux que M. Eisler l'affirme, nous ne pourrons jamais savoir quelle était leur teneur primitive : il faut qu'une falsification de texte soit déjà maladroite pour laisser des traces ; mais c'est mettre arbitrairement toutes les chances de son côté que de la supposer si grossière qu'on puisse en débarrasser le texte avec une telle facilité et une telle assurance. Il nous semble donc que l'hypothèse d'une falsification chrétienne devrait, en bonne méthode, nous amener à des conclusions fort voisines, en ce qui concerne l'utilisation

du texte en cause, de celles que nous pourrions tirer de l'hypothèse de l'interpolation pure et simple.

Cet accord du contenu de nos fragments avec les traditions *chrétiennes* sur la carrière de Jésus ne se borne pas aux éléments politiques : il faut lire l'analyse à laquelle M. Draguet a soumis les notices du « Josèphe slave » (pp. 872-876). Bornons-nous aux résultats essentiels. Les fragments nous apportent un exposé sommaire, mais complet, du « fait chrétien » tel qu'il apparaît dans le Nouveau Testament. Le ton est discret, modéré, dubitatif, mais le rédacteur est plein de sympathie pour le christianisme ; il a présenté sous un jour très favorable ses principaux personnages : le « Sauvage », le « Thaumaturge », les disciples, qu'entoure le double prestige de leur vie irréprochable et de leur pouvoir surnaturel ; l'innocence de Jésus a été reconnue par le pouvoir romain : la haine intéressée de la caste sacerdotale et la vénalité du gouverneur sont seules causes de sa perte ; et sa crucifixion est contraire à la Loi. Les deux explications du fait que le tombeau s'est trouvé vide sont présentées, malgré l'impartialité et l'indifférence apparentes de l'auteur, de façon à suggérer que l'hypothèse de la résurrection est seule admissible, etc...

En présence de ces indices, on ne peut que souscrire à la conclusion de M. Draguet (p. 874) : ce n'est pas assez de dire que ces fragments sont favorables au christianisme : ils sont chrétiens, et dès lors ne peuvent appartenir à Josèphe.

Il est bien difficile d'en dire autre chose. Leur provenance et leur date restent mystérieuses. Quoi qu'en pense M. Draguet (p. 876), ils dépendent littérairement, dans une large mesure, du Nouveau Testament. Mais la matière empruntée a été adaptée très librement : d'abord, il fallait dérouter le lecteur, dissimuler la source principale : c'est ce qui explique sans doute qu'on ait été chercher des éléments ailleurs (Jean-Baptiste interprète de songes ; l'absence de la raison qu'on pourrait tirer du lévirat rendant inexcusable la conduite d'Hérode etc.), sans qu'il soit nécessaire de supposer que l'interpolation a été rédigée dans un milieu où les Évangiles canoniques ne s'imposaient pas encore avec une pleine autorité (p. 877). Surtout, le rédacteur était verbeux et n'avait pas les idées claires ni la mémoire très fidèle, et, comme tout emprunt textuel était précisément la seule chose à éviter, sans doute travaillait-il de mémoire : de là sans doute, d'extraordinaires confusions : c'est Pilate qui reçoit 30 deniers pour faire crucifier Jésus ; il y a deux arresta-

tions et deux procès du Christ etc. . Il n'y a rien à tirer de la coïncidence textuelle avec le *Testimonium* : il paraît même probable que le rédacteur l'a utilisé, plutôt que l'inverse, de sorte que l'attestation du *Testimonium* à partir d'Eusèbe ne nous avance à rien. Des traits « anciens » comme le messianisme hérodien et la christologie élémentaire des fragments ne prouvent pas grand' chose. En résumé, si nous sommes sûrs de l'interpolation chrétienne, absolument rien ne permet de formuler sur sa date une hypothèse motivée (pp. 878 s.).

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen de l'article de M. Draguet. Le lecteur que la question du *Josèphe slave* intéresse s'y reportera et fera bien de lire *in extenso* cette savante réfutation, que notre recension est loin d'épuiser, et qui est menée avec toute l'impartialité, toute l'érudition, toute la prudence critique désirables. Il nous semble qu'il n'est plus possible, après l'avoir lue, d'attribuer la moindre valeur historique aux assertions du pseudo-Josèphe. Pourtant, avant de terminer ce compte rendu, il nous faut ajouter encore une remarque.

On a vu que l'appui que M. Eisler prétend trouver dans le texte du Josèphe slave pour sa thèse du messianisme politique de Jean et de Jésus est absolument illusoire. Mais il reste, à notre avis, un texte au moins qui sera toujours une tentation bien compréhensible pour tous les partisans d'une telle thèse : c'est le verset mystérieux de *Marc*, 15, 7, où on nous parle de Bar-Abbas comme d'un *des* séditieux qui se sont rendus coupables de meurtre dans *la* sédition : *ἦν δὲ ὁ λεγόμενος Βαραββᾶς μετὰ τῶν στασιαστῶν δεδεμένος, οἵτινες ἐν τῇ στάσει φόνον πεποιήκεισαν.* Ces articles définis, à propos d'un fait dont l'évangéliste n'a jamais parlé, sont assez curieux : tant qu'on ne les aura pas expliqués, on ne s'étonnera pas que certains y voient la trace mal effacée d'une « sédition » à laquelle la prédication du « Messie » n'aurait pas été étrangère, et qu'on aurait imparfaitement expulsée du « texte reçu ». Ce n'est pas, quoi qu'on fasse, la phrase de M. Draguet : « ... quoi qu'il en soit de la sédition que Marc a en vue — que l'évangéliste se donne l'air de connaître ce qu'en fait il ignore, ou qu'il fasse au contraire allusion à un événement qu'il connaît mais qui nous est resté inconnu — en quoi la *στάσις* de Barabbas est-elle mise en rapport par l'évangéliste avec l'activité de Jésus ? » (p. 865), ce n'est pas, dis-je, la phrase de M. Draguet, qui suffira à nous débarrasser de ce texte gênant. Ce n'est pas non plus une traduction du genre de celle de Segond, qui nous en sauvera (p. 50 : « Il y avait en prison un nommé Bar-

abbas avec ses complices, pour un meurtre qu'ils avaient commis dans une sédition. »). C'est vraiment là une façon trop commode de supprimer la difficulté.

Bruxelles. Roger GOOSSENS.

Le livre posthume de Markwart.

† Joseph MARKWART. *Südarmenien und die Tigrisquellen nach griechischen und arabischen Geographen.* Wien, Mechitharisten-Buchdruckerei, 1930, in-12, 125*-648 pp. (= Studien zur armenischen Geschichte, IV.)

Cet ouvrage qui, au prix d'un simple élagage, aurait fait honneur à la société savante la plus haut placée, est formé pour moitié d'articles parus dans la revue arménienne viennoise *Handes Amsorya*, à partir de février 1913. A cette date, il remontait déjà à près de neuf ans (cf. p. 123*). Cette première rédaction devait avoir reçu des accroissements et des modifications, dont les *Korrekturzusätze* que l'auteur a pris soin de noter entre crochets ne représentent apparemment qu'une partie. Presque tous les chapitres touchent à des problèmes qui ont surgi longtemps après 1904. Quand la publication s'acheva en 1929 (1), après plusieurs longues interruptions, le plan primitif, qui était peut-être clair à l'origine, avait disparu sous on ne sait combien de retouches et de surcharges. La signature même de l'auteur avait changé. Marquart, comme il s'était appelé d'abord, avait découvert sur le tard que son nom devait s'écrire *Markwart* et représentait un équivalent sémantique de l'arménien *bdeškhakan*, adjectif dérivé de *bdeašxh* (en latin : *vitaxa*) terme de la titulature iranienne, sur lequel les savants et Markwart lui-même ont discuté à l'infini (cf. A. ABEGHIAN, *Dr. Josef Marquart und seine literarische Tätigkeit auf dem Gebiete der Armenologie*, en arménien, dans *Handes Amsorya*, t. XLIV, p. 124).

Apprécier en détail un livre de Markwart, quel qu'en soit le sujet, est une entreprise ordinairement présomptueuse et presque toujours

(1) Le texte publié dans la revue arménienne s'arrête à la p. 332 : cf. *Handes Amsorya*, t. XXXIV, 1916, p. 110.

impossible. Lorsqu'il fit paraître, en 1901, sous le titre exotique d'*Eranšahr*, son étonnante étude de la géographie ancienne de l'Iran, d'après le pseudo-Moïse de Khoren, Nöldeke lui-même, qui avait accepté de présenter le livre au public, se déclarait modestement incapable de suivre un découvreur qui avait couru si loin (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. LVI, 1920, p. 427-436), en quoi il faisait trop bon marché des qualités supérieures par où son incomparable savoir reprenait ses avantages. Que dirait-il, aujourd'hui? Depuis *Eranšahr*, la dévorante curiosité de Markwart n'a cessé de battre tous les déserts de l'histoire. Et, à mesure que son érudition s'étendait, elle prenait aussi l'habitude de se déverser avec une intempérance de plus en plus dédaigneuse des règles ordinaires de la composition.

Nominalement, le présent volume a pour objet : *l'Arménie du sud et les sources du Tigre d'après les géographes grecs et arabes*. Ce titre est à la fois trop large et trop étroit. Trop large, parce que l'auteur n'entendait pas donner une étude complète de topographie et de toponymie historiques, mais seulement élucider un certain nombre de problèmes négligés ou esquivés par les philologues. Trop étroit, parce que toutes les limites marquées dans l'énoncé du sujet sont franchies et outrepassées à chaque instant. Le réseau fluvial largement ramifié qui forme le cours supérieur du Tigre s'étend sur le Taurus arménien et les deux provinces de Sophanène et d'Arzanène. Ouvrez le livre au hasard : il y a grand danger que vous vous trouviez en dehors du domaine géographique défini par le titre et que vous n'aperceviez pas tout de suite le détour par où l'auteur en est sorti ou se promet d'y rentrer. Quant aux géographes grecs et arabes, ils semblent souvent ne paraître que pour servir d'introducteurs à d'autres témoins, qui les appuient, les complètent ou les démentent. Passé les premières pages, Ératosthène et Strabon sont repoussés au second ou au troisième plan par Trogue Pompée, Pline, les Tables de Peutinger, le géographe arménien Ananie de Širak (entendez : le ci-devant pseudo-Moïse de Khoren), l'historien arménien Étienne Asołik, la chronique syriaque, dite du pseudo-Denys de Tell-Maḥré, etc. Il en va ainsi tout le long du livre. Sous prétexte de faire parler Mas'ûdi sur les sources du Tigre (p. 338-48), on le suit dans le Kurdistan, en Adiabène, au Tûr-'Abdin et plus loin encore. Tous les chemins mènent à Rome, ce qui veut dire que, par tous les chemins, on peut s'éloigner de Rome et aussi de l'Arménie.

Pas plus que le titre du livre n'en définit le contenu, la distribution des chapitres n'en indique le plan, si l'on peut appeler chapitres des divisions dont plusieurs ont été introduites après coup et ne correspondent à aucun signe apparent dans le corps du volume. A l'intérieur de ces divisions fictives, l'exposé s'allonge, serpente, revient en arrière, anticipe sur les « chapitres » suivants, en sorte qu'il est complètement impossible de savoir à quel endroit un détail important est traité ex professo. Il y a bien les tables analytiques, dont la présence a tout d'abord un aspect rassurant (cf. *Analecta Bollandiana*, XLIX, 1931, p. 124) ; mais après expérience, il faut en rabattre. L'index onomastique général est incomplet ; les autres ne sont que des enfilades de lacunes invraisemblables (1). Et penser que cette étude géographique, où tous les atlas existants sont livrés à la dérision, n'est pas même accompagnée d'un rudiment de carte !

Ces critiques paraîtront sévères ; elles le seraient certainement moins, si l'on pouvait se défendre d'un regret impatient, en songeant aux trésors d'érudition sagace qui risquent de demeurer enfouis dans ces pages tumultuaires. Le savoir immense de Markwart se composait en ordre principal de tout ce qu'ignore le commun des érudits. Ses connaissances ne ressemblaient en rien à cette polymathie superficielle que tout homme sachant lire peut improviser avec le secours d'une bibliographie toute faite et de quelques bons répertoires spéciaux. Il les avait lui-même découvertes à la source, dans ses courses intrépides à travers des langues et des littératures incultes, en scrutant d'un bout à l'autre d'informes éditions sans tables, et parfois en déchiffrant des manuscrits broussailleux, où il pénétrait le premier. Au milieu de ce chaos, dont tout le détail lui était présent, son imagination constructive se jouait, avec une agilité déconcertante. Il lui arrivait bien quelquefois de partir en guerre avant réflexion, ou de préférer, après réflexion, la lueur d'un feu follet aux lanternes de la grand'route. Mais alors même qu'il faut renoncer à le suivre, un lecteur tant soit peu préparé à le comprendre emporte toujours de lui quelque leçon utile et le quitte avec un nouveau regret qu'un esprit si puissamment armé n'ait pas

(1) Des huit appendices qui terminent le volume, les six premiers ont pour sujet : les princes de l'Arménie du sud, en l'année 940, la généalogie des familles régnantes du Taron et de Moxoène, celle de deux lignages arabes apparentés aux Mamikoniens et aux Ardsrunis, celle des princes arméniens du Vaspurakan et des Andjevatziq, etc. On est loin de la géographie des sources du Tigre !

été doué d'une plus judicieuse pondération. Quand il lui plaît de contenir son humeur aventureuse, son ingéniosité fait merveilles. Qu'on lise par exemple, dans le présent volume (pp. 20-29, 62-65) son exégèse du texte de Pline, *Hist. Nat.* 6, 127-28 ; pp. 38-54, sa digression sur le canton de *Dēgiq* (la *Διγισηνή* de Georges de Chypre), identifié à l'énigmatique *Τεκῆς* de Constantin Porphyrogenète (*De them.* I, 9 ; *de admin. imp.*, 50) ; pp. 82-83, 270-279, sa dissertation toponymique et topographique sur le fleuve *Νύμφιος* et les traductions orientales de son nom ; pp. 97-107, l'examen des témoignages relatifs aux deux *Ziata*, et la localisation de ces deux forteresses. Mais il faut renoncer à citer des exemples : toutes les pages du livre en sont pleines, et l'on ne sait auxquels donner la préférence.

Il convient cependant d'accorder ici une mention spéciale aux chapitres V-VII, puisque chapitres il y a (p. 86-202). Ils ont paru dans le *Handes Amsorya* (t. XXXIV, 1916, p. 68-135), non sous le titre général de la série, mais sous l'en-tête : *Mīpherqēṭ und Tigranokerta*. On sait que Tigranocerte a causé autant de discussions parmi les érudits qu'elle a vu de sièges autour de ses murailles. Dès 1843, Moltke, premier du nom, l'identifiait à *Maïjâfârîqîn*, la *Martyropolis* des Byzantins, *Ma ferqaṭ* pour les Syriens (Markwart veut absolument qu'on dise *Mīferqēṭ*). W. Belck et M. Lehmann-Haupt ont montré, textes en main, que l'intuition topographique du grand tacticien ne l'avait pas trompé (1). Markwart s'est rangé à leur avis, non sans quelque mauvaise humeur, comme s'il en voulait aux deux savants de ne pas lui avoir laissé le soin d'établir cette thèse. On accordera qu'il a brillamment complété leur démonstration, et sauf quelques échappées dans la chicane, sa discussion est menée avec un brio et une virtuosité qu'on ne se lasse pas d'admirer. Elle est enrichie d'une pièce inédite : une légende chrétienne sur la fondation de Maïjāfārîqīn traduite du syriaque en arabe en 1176-1177, par un melchite de la ville, pour Ibn Arzaq al-Fârîqi, auteur d'une histoire encore inédite de Maïjāfārîqīn. Markwart a retraduit de l'arabe cette version anonyme et l'a savamment commentée, sans omettre de la collationner sur un extrait de l'histoire d'al-Fârîqi, inséré dans la Cosmographie d'al-Qazwînî (p. 184-202).

(1) M. V. Minorsky dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, art. *Mayāfāriḳīn*, a élevé des objections contre l'identité *Maïjafariqîn* = *Tigranocerte*. M. Lehmann-Haupt y répond dans *Armenien einst und jetzt*, t. II, 2 (1931) p. 980-84.

Comme il se devait, une large place est accordée (p. 133-84) à la grande inscription grecque, déjà remarquée par Taylor sur la muraille extérieure du rempart nord de Maïāfâriqīn. M. Lehmann-Haupt, qui l'a redécouverte, l'a publiée, à plusieurs reprises, avec des annotations du plus haut intérêt (*Eine griechische Inschrift aus der Spätzeit Tigranokerta's.* Mit Beiträgen zur Textherstellung von U. v. Wilamowitz-Moellendorff und F. Hiller von Gaertringen, dans *Klio*, t. VIII, 1908, p. 497-4520 ; Id., *Armenien einst und jetzt*, t. I, Berlin, 1910, p. 410-19 ; t. II, 1, [1926], p. 398-415). Cette inscription a pour auteur un souverain qui n'était certainement pas chrétien. M. Lehmann-Haupt est arrivé à la conclusion qu'elle devait avoir été rédigée par le roi d'Arménie Pap (369-374), dont les mœurs infâmes et l'impiété sont si énergiquement flétries dans l'histoire de Fauste de Byzance. Markwart a fort bien montré que cette attribution se heurte à des difficultés à peu près insolubles. Son opinion à lui est que l'inscription remonte au IIIe siècle. Il n'explique pas comment cette date peut être mise d'accord avec la langue et le style épigraphique de la pièce. Il y a du reste, dans la donnée historique, plus d'un indice correspondant à l'intervalle chronologique marqué par les années 361-363. Mais ceci n'est qu'une hypothèse sur laquelle il serait imprudent d'appuyer avant qu'un épigraphiste n'ait examiné de nouveau les parties restituées de l'inscription (1).

En tête du volume, le trop modeste éditeur qui en a terminé la publication a placé une longue introduction, que Markwart venait à peine d'achever quand il fut surpris par la mort. Nous permettra-t-on de l'avouer? Elle ajoute peu à la valeur de l'ouvrage et à la réputation de son auteur. Ces prolégomènes, qui auraient pu donner une si magistrale leçon de méthode, recommencent, sur nouveaux frais, les digressions de l'ouvrage. Trop souvent aussi, ils prennent le tour d'un règlement de comptes avec les philologues et géographes qui ont ignoré les auteurs exotiques étudiés par Markwart et avec les orientalistes qui se sont écartés en quelque point de ses interprétations, c'est-à-dire à peu près tout le monde. Pour être juste, il faut ajouter que le ton trop amer de ces pages n'est pas tout à fait sans excuse. La géographie de l'Arménie ancienne ressortit au domaine de l'antiquité classique. Or il ne manque pas de

(1) M. Grégoire nous permet d'annoncer qu'il se chargera de ce travail.

philologues qui ont renchéri sur les traditions les plus hautaines des humanistes. Chez les nations tributaires de l'hellénisme ou de Rome ils s'installent en conquérants, comme une compagnie à charte chez les sauvages. Là où le plus mince écrivain latin ou grec prétend avoir passé, les gens du pays n'ont plus rien à dire ni sur les gens ni sur les choses de chez eux. On les ignore ou les déjuge sans les entendre. Même des esprits d'une envergure géniale, comme Mommsen, ne se sont pas entièrement défendus de ce travers. Il y en a des traces dans les chapitres relatifs aux provinces orientales de l'empire, au t. V de la *Römische Geschichte*, et après bientôt un demi-siècle, on peut encore utilement relire les observations que Nöldeke adressait à l'illustre auteur, avec la sereine intrépidité du savoir et pour le seul honneur de la vérité (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXIX, 1885, p. 331-51). Les réclamations de Markwart ont un accent moins détaché. A la fin de sa carrière, il n'était pas encore fait à l'idée que sa spécialité abstruse, surtout avec les airs hérissés qu'il lui donnait, le condamnait à enseigner dans le désert. Il avait gardé les belles indignations d'un jeune arméniste qui lit un commentaire vieillot de l'*Anabase*. Et à travers les protestations de sa conscience scientifique, on discerne trop chez lui le sentiment pénible de sa compétence méconnue.

Autant qu'on en peut juger de loin, il semble bien que ce très grand savant ait trouvé autour de lui fort peu de secours et guère plus d'encouragements. Rien ne donne à penser qu'il ait jamais pu visiter les contrées dont il a infatigablement étudié, d'après les livres, les aspects disparus. Dans ceux de ses travaux qui nous sont familiers, il n'est parlé nulle part d'un voyage d'exploration ou d'une mission scientifique à laquelle Markwart aurait été associé. Qui pourtant était mieux indiqué pour être la bibliothèque vivante d'une expédition? *Si mens non laeva fuisset*... L'espèce d'ostracisme contre lequel il eut trop certainement à lutter n'a sans doute pas pour cause unique l'indépendance de jugement dont il a donné une preuve inoubliable, en pleine guerre, par sa noble protestation contre les massacres turcs en Arménie. Avec son talent hors de pair et sa prodigieuse puissance de travail, il aurait, de haute lutte, conquis sa place au premier rang parmi les maîtres, s'il avait su se garder de donner à son savoir un air inutilement rébarbatif. C'est le regret qu'on ne parvient pas à réprimer en fermant cet admirable et désespérant volume.

Bruxelles. P. PEETERS, S. I.

Le grand ouvrage de F. W. Hasluck.

Christianity and Islam under the Sultans, by the late F. W, HASLUCK, M. A., edited by Margaret M. Hasluck, M. A. Oxford, at the Clarendon Press. 1929. Two volumes, pp. LXIV, 877. Price, 63 shillings.

In these two volumes we have the legacy of a scholar who died at the age of forty-two, when he was only at the beginning of what would have been the most fertile period of his life. Hasluck died in a Swiss Sanatorium after three years of illness in February 1920 : these volumes saw the light in 1929, after several other posthumous works, and are the last to be expected from his hand. Of this origin the book naturally bears the marks : it is in fact made up of all that was written of two separate books, and in addition contains the germ of even two more. This material his widow and editor has divided into three parts. The first part, Chapters I to X, is called *Transferences from Christianity to Islam and Vice Versa*. This is a study of the manner in which one of these religions has succeeded to the other on one site or in one building, the examples being all taken from the Greco-Turkish world, the area covered by the old Turkish empire. The second part, Chapters XI to XXIV, is called *Studies in Turkish popular Religion and Folklore*. This is a part of what was to have been a separate book under this title. Then the third part, Chapters XXV to LXI, called *Miscellanea* consists of dissertations which would have been worked into one or the other of the two just mentioned books.

But the truncated form in which these two books have to appear is not the full extent of our loss. Though Hasluck read and worked right up to the very end, the removal from Athens to sanatoria in Switzerland, and the cessation of his annual visits to the Reading-room of the British Museum, brought a great diminution in his opportunities for research. In Athens he had not only the Greek libraries and the libraries of all the foreign schools of archaeology, but at the British School, where he had been librarian from 1907, he had a rich collection of books on his special subject, the Greco-Turkish culture of the Levant, very largely brought together by himself. From these sources his illness entirely cut him off. He therefore consoled himself by reading as widely as possible on kindred aspects of popular religious life, as they appear in Euro-

pe and Palestine, the books on which were much more accessible to him than his old books on Turkey and Islam. On the European side he thus began researches on the cults of saints,the supersession of one cult by another, and the wandering of hagiographic legends, whilst on the eastern side he found a fresh interest in books of travels in Palestine and to the Holy Places.

Books he was drawing a good deal from local sources. It is a pleasure to record his gratitude to the library of the Faculté de théologie libre at Lausanne. In a letter to me, written in July 1918, he says : (1) « I have struck a jolly library which admits people like me, if they behave. The Swiss seem to really understand that books are to be read by the largest number of people possible if you want to get full value out of them. I am very grateful and promise myself good hunting, of which more anon. »

This fresh reading led Hasluck to project at least two more books, one on cult-transferences from paganism to Christianity, and again inside Christianity itself, in Europe, and another on transferences from Christianity to Islam in Palestine and Syria. The bulk of the material gathered for this purpose has been worked by the editor into the footnotes of the present volumes. The reader of Hasluck's published letters (2) will clearly see on what lines these unwritten books would have been developed. On the European side he was interested not only in what happened at any given site when paganism disappeared. He also saw that inside Christianity a similar process could be observed in the yielding of one saint to another ; that there was in Europe a noticeable tendency for local saints to give way to more central, more « Roman » figures. He perceived a struggle between an older « Regionalism » and a later wave of « Ultramontanism, » or, to use another set of phrases borrowed from the ancient world of Greece,he saw an «Olympian » stratum of saints from Rome coming in and impinging upon the local « Pelasgian » figures, a notable part of the process being the increasing frequency of dedications to the Virgin. Of such hints his *Letters* are full, and in August 1917 we find him writing (3) : « After much contemplation of the Dictionary and the map of France,I see

(1) Printed in *Letters on Religion and Folklore*, p. 124.

(2) *Letters on Religion and Folklore*, 1926.

(3) *Letters*, p. 35. The « Dictionary » is M.N. Bouillet's *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*, Paris, 1856-65.

considerable scope for continuing the Transference game there. » No doubt all this would have been worked up into some logical and coherent form.

On the eastern side we should have had not only his ideas on the passage from Christianity to Islam, but, perhaps in a separate book, his views on the importance of Syria in the development of hagiography and on the types and dedications of churches, and what he thought of the role played by the crusades and perhaps by pilgrims in general in bringing these elements to Europe.

Here is a characteristic passage from the *Lettres* : « Edessa seems to have had a great deal of religious imagination, and you are constantly tracking things back there. Of course it was in a fine situation geographically, and the antiquity of Christianity there must have given its yarns a fine vogue. Once in Syria, any religious yarn might go all over Christendom,and many did. (1) »

On the types of churches Hasluck held that all churches of a certain dedication were apt to follow archetypes, and these were naturally often to be found in Syria. He would take it as natural and to be expected that a church in Crete half built in a cave should be dedicated to St John the Divine, in imitation of the first church of the Apocalypse which is formed of a cave in Patmos.(2) And similiarly that the famous church at Tortosa, the first church with an altar dedicated to the Virgin, was for that reason built in the form of the church at Bethlehem (3).

The third part of the present book was left, as we have said, in such a form that it could only appear as *Miscellanea*. Most of these papers are devoted rather to Islam than to Christianity. They may be read with interest each as a separate item, and this is natural enough as most of them have already been printed, sometimes in

(1) *Letters*, p. 172 : dated December 1918.

(2) I refer to the churches in a ravine on the outer slopes of Lasithi not far from Lyttos. On one side of the ravine is a narrow cave, in the dark interior of which is a shrine of St. Photeini.and on the other an open cave with a cistern has been built up by a wall to make a church of St John. exactly like the church at Patmos on a smaller scale.

(3) This church is of the twelfth century,but the original building was ascribed to St Peter ; for which see *Liber bellorum Domini*, *Archives de l'orient latin*, I, p. 299. Michelant et Raynaud in *Itinéraires à Jérusalem*, p. 103, quote a thirteenth century traveller who says that, because it was of Notre Dame, *est faite l'yglise à la semblance de cele de Nazareth*,

a less developed form, either in the *Annual of the British-School at Athens*, in which most of his work appeared, or in the *Journal of Hellenic Studies*, or, a few of them, in the *Journal of the Royal Anthropological Society*.

But for all that these chapters are no mere reprints. It was Hasluck's practise to arrange his notes by what he humorously called a system of Double Entry. All the books he read were, as he put it, « gutted into notebooks ». Then the notes on each subject were brought together, so that each note was in two places, in the notes on each book read, and in the collections relating to some subject in which he was interested. These collections, as further notes accumulated, grew into articles, and these passed into a series of « editions », being every now and then rewritten, in order to work in later accretions of notes. Every now and then one of these « editions » would find its way into print, which however by no means put an end to the process of expansion. The chapters in this book are thus sometimes later stages of articles already printed in a less full form, and if his life had allowed, they would no doubt have passed on into still later « editions ». But I think that in most of his work he generally stuck pretty closely to the original idea round which the notes were first grouped.

It remains to say a few words on the general character of all this mass of material, now, it must be said at once, admirably brought together, edited and indexed by his widow.

At a first reading much of Hasluck's work on these changes of cult may seen to be purely destructive. But this careful scrutiny of evidence is a continual necessity ; it alone can destroy those too facile generalisations which so often block the way to any real progress, and in the hands of a scholar, whose scepticism is due to honesty and not to mere perversity, and who had himself to be constantly checking his own constructive ingenuity, will always be the best road towards the truth. And of far-reaching ideas to illuminate the road there is no lack either in these volumes or, presented always in a tentative and informal manner, in the collection of his published letters. In this question of Transferences most of Hasluck's evidence goes clean against the usual view of the traditional sanctity of a site, and substitutes for it the most casual happenings. The vogue, he concludes, of important holy sites is governed by purely social and economic conditions.

With the miscellaneous papers it is really impossible to deal

here in any way adequately. The titles of a few of the chapters may give some idea of the wealth of this material. I select almost at random. Ch. XXXI ; « *The Tomb of St. Polycarp,* » a study of local tradition at Smyrna. Ch. XXXII ; *Sari Saltik.* Ch. XXXIII ; *St John « the Russian »*, an account of a local saint at Urgub, with a suggestion that the fairhaired people met with in Asia -Minor and sometimes supposed to be descendants of the Galatians are more likely to be in fact nothing more than descendants ofRussian prisoners of the war of 1807-8. Ch. XXXIV ; *Renegade Saints* which begins with an account of a Moslem cult of St Louis, and ends with a story of a one time Trappist who died as a very holy marabut in Kairuan in 1856. Ch. XXXV ; *Neo-Martyrs of the Orthodox Church,* with some discussion of their iconography. Ch. XXXVI, *Stag and Saint,* on the Christian side St Eustace, on the Moslem side not a few saints and dervishes. Though we cannot go through the whole thirty-six chapters a few special words must be given to the hundred odd pages devoted to the Bektashi dervishes, in whom Hasluck was particularly interested. Not so much in their religious tenets : to his pragmatical mind this was the least important thing about them. What attracted him was their social and political value, their relation to the Janissaries and the spread of their order, largely by processes of more or less managed « transferences» and similar aggressions. His paper on their geographical distribution, resting largely upon personnal visits, will probably, now that in Turkey the Dervish orders seem to have been suppressed, be of permanent value. Of their connexion too with Albania he knew much, and it is to be regretted that he never got to very close dealing with the relation between the Bektashi and Ali Pasha of Jannina. But in his Ch. XLIII, *Bektashi Pages,* he has given us a translation of an Albanian propaganda pamphlet in which the ideals and sentiments of the Bektashi are exposed in an aphoristic and didactic manner : it is of great interest.

Discursive as the book is in its range of subjects, and it has a bibliography of more than 1400 entries and an index of 107 closely printed pages,it has yet a certain unity resting upon the very marked mental character of the writer. One of his notable qualities was the extraordinary zest with which he applied himself to his studies. In this connexion what is vulgarly known as collarwork seemed to him entirely unknown. A few remarks on the development of his studies maybe excused. A review of a posthumous work of this sort must in

a manner be not only an account of the book, but also a memoir of the intellectual life of the writer, and we think that a few remarks on the whole series of his writings will do much to bring before readers what these volumes really are. It is very true here that the book and the man are the same thing : when we speak of his writings we are speaking of Hasluck, and *vice versa*. Nor, although so much of his matter can only be called Post-Byzantine, ought it to be without interest for the readers of *Byzantion*. The actors on the stage, the Greeks, the Turks, and the Franks, are the same as in centuries of Byzantine life, and here we are allowed an insight into a sphere of their activities, which we would very much like to have for the earlier time, but which we are generally denied through the limitations of most of our authorities.

The bent of mind disclosed in these volumes was only developed gradually. Hasluck began as a classical scholar, and his faculty of observation was largely trained by the study of numismatics which he began as a schoolboy, and in Greece continued with great zeal till the end. A closer idea of his activities than I had before I owe to the kindness of his old friends in the Coin Room of the British Museum, to which be bequeathed the first choice among his collections. The Museum selected about 1000 coins : of these 87 were Greek, 165 Roman, and the rest, some 750, of various Levantine currencies. Of the ancient coins many were from the district of Cyzicus. The British School at Athens formed a plan to excavate this site, and when Hasluck came out from Cambridge to Athens in 1901 he began to explore the district systematically , collecting coins as he went. But this was no more than a beginning ; it is the 750 later coins, mostly of the sixteenth and seventeenth centuries, that represent Hasluck's principle contribution to numismatic research. All of them, whether struck in Europe or the East, are coins used for currency in the Levant trade, and in this branch of numismatics he made himself a specialist. We may reckon that his collection was made in no more than fourteen or fifteen years, the coins bought either separately or in small lots, and no high prices paid. That from a collection made in this way in so few years the British Museum should have selected a thousand as desirable acquisitions speaks volumes for his skill as a collector and for the advance he made in a relatively obscure branch of his subject. In numismatics however he hardly went beyond collecting. His high standard of

work permitted him to publish no more than, I think, two papers on the subject.

His writings on archaeology, folklore and legend form a much longer story. As we have seen, his first serious journeys in the Levant were in the district of Cyzicus, and on the archaeology of this region he has left nine papers, mostly epigraphical, published in the *British School Annual* and in the *Journal of Hellenic Studies*, between 1902 and 1909.These labours culminated in his book on Cyzicus published at Cambridge in 1910 and dedicated with charming piety to his teacher, Professor Sir William Ridgeway. In this book a good deal of the later Hasluck is already to be seen.

After the publication of Cyzicus Hasluck's work on classical archaeology was for the most part finished. Coin collecting continued, though it was by this time the later coins of the Levant for which he was seeking, and went on up to the last year he was in Greece. It was only broken off because the collecting of the later coins of the Levant, for which he was now seeking, was not possible in a Swiss sanatorium. Such coins are hardly to be found in catalogues, and with Hasluck coin collecting was not a question of catalogues and sales but of searching bazaars and the odd coins in the boxes of Levantine moneychangers.He was besides feeling his way towards those folklore studies that will, I believe, be his best monument.This exploration, in fact, of Cyzicus, and still more other journeys of wider range in Greece and Turkey set his mind to work on the general problems of the mixed culture of the Nearer East, especially in its mediaeval and modern phases, and there was little in this chosen region, provided always it was earlier than the recent industrial age, that he did not study and make his own. All the rest of Hasluck's work therefore deals with various aspects of life in the Greco-Turkish world. It forms a long series of forty-four papers,which fall,with some natural overlappings, into four successive groups. These writings display both the mind of the writer and the genesis of these final volumes,in which in fact not a few of them make a second appearance. A brief account of them will conveniently round off what we can say to introduce this final collection of his work to the readers of this Journal.

Even before Hasluck broke away from the ancient world,he began to work upon a series of eleven papers, in which his special inclinations already show themselves. They all deal with travel in the Levant and the geography of that region, and were published between

1905 and 1914. The earliest is *Covel's Notes on Galata*, in *B.S.A.*, XI, and the latest *Thevet's Insulaire* in *B. S. A.*, XVII.

The specifically European elements in the Levantine culture of his chosen period did not long escape his notice. He found this aspect most fully developed in the fifteenth, sixteenth and seventeenth centuries, and to it he devoted six papers, which appeared between 1909 and 1914.

The interest in folklore, so strong in the present book, began quite early and naturally lasted to the end. Beginning in 1909 a group of sixteen papers were published, all falling under the general description of *Folklore and Social Life in the Levant.* Some of these were posthumous ; the last one did not appear until 1923.

In the fourth and latest group he showed his understanding of the curiously mixed character of Levantine life. His earlier papers had dealt with the Greek character and the influence upon it of the western world of Europe. In this last group we see how he came to appreciate the contributions of the Turks and of Islam.We have here eleven papers, published from 1911 to 1920. (1).

These volumes are not Hasluck's sole literary legacy. In 1920, the year of his death, the Byzantine Exploration Fund published a monograph on *The Church of our Lady of the Hundred Gates in Paros.* This was in the main the work of the architect, H. H. Jewell, but Hasluck contributed the chapters on the history of the churches and on the inscriptions. Later two other posthumous books were published. In 1924 appeared *Athos and its Monasteries*, illustrated largely by his own watercolours. Modest in appearance, this book yet contains a great deal of carefully tested information on the monasteries, and is perhaps specially valuable for the notes on the buildings, above all on the often difficult question of their date. Then in 1926 the volume of *Letters on Religion and Folklore* above referred too was published. These letters were written in his last illness, and deal for the most part with subjects akin to those of his final book ; they contain his passing ideas on all the various lines of study to which he devoted himself.Their principal interest, other than the picture they present of a courageous scholar working to the end, is that from them may be gathered the general lines upon

(1) The classification of these papers I owe to the librarian of the Society for the Promotion of Hellenic Studies. By his care they have all been collected in the library of the Society and bound in a series of volumes.

which his later work would have developed. One early book, the Paros chapters, a number of papers, and these three posthumous books, which we owe to the pious care of his widow, are thus Hasluck's legacy to learning.

Hasluck's strength as a scholar lay perhaps in his wide reading and in the intellectual honesty with which he used his documentation; both are very obvious in these volumes. But also in dealing with folklore his quality of human sympathy helped him much. He saw clearly that what matters in a cult, what may in fact be its sole reality, is what is thought of it by the worshippers, and that in their mentality, not in its history, nor in its antecedents, nor in any written book of theology, will be found the key to its development. Neither Moslems nor Christians really go to a shrine because they believe that there is a Moslem or a Christian saint, or both, buried in the place. Rather the shrine is for some reason held to be a source of healing and of benefits in general, and everyone goes there on the chance of getting what he most desires.The formation of a tradition of the required kind to justify or stimulate already existing practice is a process that offers no difficulty at all. Mothers desiring the cure of a sick child, Hasluck says, are not particular about theology.

In his writing Hasluck's classical training led him to set the highest value upon clearness and elegance, and to despise anything like fine writing, or what he regarded as excessive ornament. He wrote therefore with a severe concentration which makes great demands upon the reader, and he never thought of attracting — it would be more accurate to say that he never desired to attract — the attention of anyone of less scholarly enthusiasm than himself. With literature for its own sake he was not, I think, very deeply concerned. Also his interest in the people and places he studied was so keen, that he tended more and more to value books because of the information they contained. His eye for the character and trustworthiness of a writer was extremely sharp. No one was ever less credulous. To the warm heart which was such an asset on the personal side of his work, he united a remarkably cool head. His bibliographical knowledge was immense. Once in a library,he could run his prey to earth often in the most unlikely directions by what seemed little less than direct inspiration.

Oxford RICHARD M. DAWKINS.

Une « vie romancée » de Harun ar-Rashid.

G. Audisio. *Harun ar-Rashid, Caliph of Bagdad.* New York, Rob. M. McBride and Co., 1931, un vol. in-8°, VIII-242 pp. Frontispice, fac-similé, 7 planches hors texte.

Ce n'est point l'absence complète de notes, de références bibliographiques et de discussions érudites, qui peut inspirer une légitime méfiance contre le volume de M. G. Audisio. Il est trop évident que l'auteur, bien qu'il fuie toute apparence de pédanterie, est pourtant au courant des meilleurs travaux et qu'il a même poussé assez loin ses recherches dans les sources. Ainsi par exemple, au ch. XII : « Harun and Charlemagne », où certains lecteurs avertis ne manqueront pas d'aller voir tout d'abord, pour s'orienter, ils remarqueront immédiatement que M. Audisio connaît et rejette la thèse radicale de feu V. Bartold. Ils y constateront aussi qu'il a consulté avec profit la réponse de M. L. Bréhier aux critiques de MM. A. Kleinclausz et Einar Joranson (*Revue historique*, t. CLVII, mars-avril 1928, p. 277-91). Il n'y a donc aucune raison de douter que M. Audisio ait lu dans l'original la page de Mas'ûdi imprimée en fac-similé sur les feuillets de garde de son livre et beaucoup d'autres pages encore des historiens arabes.

Malheureusement il est trop visible aussi que, dans les sources, l'auteur a cherché de préférence, sinon exclusivement, de quoi composer le scénario d'une féerie. Entre plusieurs versions d'un même fait, sa préférence se porte d'instinct sur celle qui prête au récit le plus coloré. C'est la vérité historique comme on la comprend à Hollywood. Je regrette de devoir ajouter que cet art pittoresque idéalise volontiers ce que la réalité a de pire et qu'en cela encore l'auteur a suivi l'une des plus fâcheuses traditions du cinéma. M. Audisio tient, sur l'autorité de Gobineau, que la véridique et fidèle image des royaumes d'Orient se trouve dans les *Mille et Une Nuits* mieux que dans aucune histoire (p. 71). Mais Gobineau, s'il a rendu cet oracle, ne peut y avoir attaché le sens auquel nous sommes priés de l'entendre, et, en tout cas, il n'a jamais avancé que les récits des vieux conteurs arabes se laissent arranger, mettre en scène et transposer dans une tonalité toute moderne sans y rien perdre de leur valeur documentaire.

Tel qu'il est, le livre brillant et sémillant de M. Audisio pourra inspirer à quelques esprits réfléchis la curiosité de juger objective-

ment et sur pièces le carnaval sanguinaire de la cour de Bagdad. Il est assez bien dans la nature des choses que le genre essentiellement factice de la biographie romancée reconduise les auteurs au roman et les lecteurs à l'histoire.

P. PEETERS, S. J.

L'Empire, Rome et la Rénovation

Percy Ernst SCHRAMM. *Kaiser, Rom und Renovatio.* Leipzig, Teubner, 1929, 2 vol. de XIV-305 et VI-185 pp. in-8°. (*Studien der Bibliothek Warburg* ; 17).

L'ouvrage, dont nous rendons compte, intéresse, avant tout, l'histoire du moyen âge occidental. Mais les facteurs byzantins qui ont agi sur cette histoire, y sont fortement mis en relief : c'est à ce titre qu'il en est rendu compte dans cette revue. On insistera donc particulièrement ici sur l'action de ces facteurs.

L'une des idées qui a le plus profondément travaillé le monde médiéval, a été l'idée d'une *renovatio*, d'un renouvellement nécessaire. Idée mystique, qui s'est traduite dans le domaine religieux par la prodigieuse série de « renouvellements » de purifications de l'Église, qui ont sauvé la spiritualité au moyen âge et ont abouti à la Réformation protestante et à la Contre-Réformation catholique. Dans le domaine politique, l'idée de *renovatio* s'est traduite par une aspiration au retour de l'Empire Romain, que l'on tenait pour un âge d'or ; cette idée a profondément influencé l'histoire de l'empire occidental. C'est à l'étude de cette influence qu'est consacré le livre de M. Schramm. En tant que contribution à l'histoire de l'Empire et de l'idée d'Empire au moyen âge, en Occident, l'œuvre de M. Schramm, admirablement documentée, d'une érudition solide, et fort bien composée, est de première importance. Nous ne nous arrêterons pas ici à cet aspect du problème (1).

L'idée d'une *renovatio* de l'Empire Romain n'est pas étrangère à Byzance ; elle y appa raissait sous la forme d'une nouvelle *reconquista*. Pendant le IXe, le Xe et le XIe siècle, Byzance a, d'ailleurs,

(1) Nous nous permettons de renvoyer au C. R. que nous avons publié dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. X (1931), fasc. 4.

entretenu des partisans en Italie ; elle y a intrigué ; il semble même que Basile II ait songé à une intervention militaire effective. En dépit de l'hostilité des papes pour Byzance (1), les milieux, chez qui à Rome et en Italie, se retrouve à la fin du IXe siècle, le plus nettement l'aspiration à la *renovatio* — le polygraphe Eugenius Vulgarius, p. ex. — ne paraissent même la concevoir que sous l'autorité du *βασιλεύς* et du pape.

Le Xe siècle, où Rome est abandonnée à elle-même, où elle est gouvernée par la maison de Théophylacte, où l'impossibilité matérielle et morale d'une *renovatio* byzantine est évidente, voit, à Rome même l'idée de « renouvellement » prendre une forme plus nette et des caractères plus accusés. Le milieu, où elle vit, est celui de l'aristocratie romaine, dont l'idéal est un gouvernement de Rome, exercé par les membres de cette noblesse nationale, dans un cadre d'institutions que l'on croit renouvelées de l'antiquité.

Rien n'est plus éloigné de cet esprit que celui dans lequel Otton I rétablit l'Empire en 962. Et cependant, cet empire « ottonien » va s'approprier l'idée de *renovatio* romaine. C'est l'hostilité byzantine qui produit le rapprochement. Byzance, indisposée par le rétablissement de l'Empire occidental, craignant pour ses possessions dans l'Italie du Sud, manifesta à Otton, des sentiments inamicaux, dont, parmi d'autres textes, le *De legatione* de Liudprand, porte témoignage. La rivalité avec Byzance, la volonté d'opposer à la légitimité des *βασιλεῖς*, successeurs des anciens empereurs, une légitimité tirée de la possession de l'antique capitale, amena les empereurs saxons à mettre l'accent sur Rome, à insister sur le fait qu'ils étaient empereurs *romains*, à « renouveler » tout ce qui pouvait rattacher leur Rome à la Rome des César. C'est la rivalité avec Byzance qui fit des Otton des artisans de la *renovatio* romaine.

On le voit très clairement sous Otton II. Notons ici simplement un fait. On sait que la détente provoquée par le mariage de ce prince avec Théophano fut de courte durée. En 982, au moment de l'expédition malheureuse en Italie du Sud, on en arrive à l'hostilité déclarée : c'est à ce moment, que la chancellerie italienne commence à donner à l'empereur, le titre d'*imperator romanorum.*

(1) V. la lettre célèbre de Nicolas I à l'empereur Michel III, de 865 (MM. GG. ; Epp., t. VI, *Nicolai I Papae epistolae*, nº 88, p. 459), et les lettres dans lesquelles Jean VIII qualifie l'empereur byzantin, *Grecorum imperator* (Epp., t. VII, *Fragmenta registri Iohannis VIII Papae*, nos 32, 40, 46 ; pp. 291, 296, 301).

Le chapitre central du livre de M. Schramm est consacré à l'essai de réalisation d'une véritable *renovatio* de l'empire romain par Otton III. On n'avait jamais montré avec une telle vigueur, le caractère sérieux et méthodique de la politique suivie par ce prince pour réaliser un idéal, d'ailleurs irréalisable.

Il a souvent été parlé d'influence byzantine à propos d'Otton III. Que Byzance ait exercé une action sur son système de gouvernement, c'est incontestable, mais elle apparaît, à la lecture du livre de M. Schramm, passablement différente de ce que l'on croyait.

C'est l'hostilité byzantine qui semble avoir déterminé en 997 et Oton III et Gerbert, tous deux déjà fort sollicités par l'idéal de *renovatio* romaine, à en poursuivre la réalisation. L'ambassadeur byzantin Léon, qui se rendit à ce moment à la cour d'Aix-la-Chapelle, y insista sur le caractère romain et sur la légitimité exclusive du pouvoir de son maître ; chez Otton et chez Gerbert, la réaction fut vive. Le « renouvellement » de la Rome antique leur apparut, dès ce moment, comme un élément nécessaire pour justifier les prétentions de l'empire occidental à la légitimité et à l'universalité. C'est le point de départ de la tentative de *renovatio*.

M. Schramm montre, grâce à des recherches critiques, groupées en un *Exkurs* au second volume (*Der Byzantinische Hofstaat Ottos III*), que l'on a fort exagéré l'influence byzantine sur l'organisation de la cour d'Otton III et, après M. Halphen et M. Fedor Schneider (1), il prouve que les créations d'emplois nouveaux à Rome sont beaucoup moins considérables que ne l'a cru Gregorovius, et moins folles que ne l'ont pensé Giesebrecht et L. M. Hartmann. Les titres nouveaux que l'on voit apparaître ont la prétention de se rattacher à l'ancienne Rome et non à Byzance ; ils flattent l'idéal de *renovatio* romaine des membres de la noblesse locale qui obtiennent ces charges : le comte de Sabine, qui devient *imperialis militiae magister*, le comte de Tusculum, qui devient *praefectus navalis*, son fils, qui devient *imperialis palatii magister*. Ces concessions répondent à une pensée politique. Quant aux trois seuls titres spécifiquement byzantins (2), de *protospatharius* porté par le comte pa-

(1) L. HALPHEN, *La cour d'Otton III à Rome* (MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE, t. 25, 1905). F. SCHNEIDER, *Rom u. Romgedanke im Mittelalter* (Munich, 1926).

(2) On observera qu'aucun d'eux ne s'applique à un dignitaire proprement romain.

latin d'Italie, de *logotheta principalis*,porté par Hildebert, chancelier pour l'Allemagne et l'Italie, et de *logotheta*, porté par Léon de Verceil, vice-chancelier, ils s'appliquent en Occident à des dignitaires tout différents de ceux qu'ils servent à désigner à Byzance.

Si l'exemple byzantin n'a pas inspiré directement Otton III dans sa tentative de *renovatio* (1), il convient de noter que, sous son règne comme après l'effondrement de son œuvre, Byzance fournit des modèles à ceux qu'inspirait l'idée de « renouvellement » romain. C'est à travers Byzance que l'on croyait souvent retrouver l'ancienne Rome. C'est à la *βασιλικὴ τράπεζα* qu'Otton emprunta l'usage de manger à une table séparée. C'est à Byzance que l'auteur du *Libellus de caeremoniis*, composé vers 1030 dans le milieu des comtes de Tusculum, va chercher plusieurs éléments de sa description de la cour impériale ; mais il les croit d'origine antique et les donne pour tels. C'est le manteau vert des dignitaires auliques byzantins, que les milieux de l'aristocratie romaine ont choisi comme emblème du patriciat, lorsque Henri III s'est fait octroyer cette dignité en 1046. Les exemples peuvent être multipliés ; ils révèlent tous que ceux qui étaient pénétrés de l'idéal de la *renovatio* romaine n'ont pas admiré, ni imité Byzance pour elle-même, mais se sont souvent inspirés d'elle, parce qu'ils croyaient y découvrir des éléments de la tradition romaine.

Il n'y a pas lieu de résumer ici, à la suite de M. Schramm, l'histoire de l'idée de *renovatio* romaine, brisée par la papauté « réformée » à la fin du XIe siècle, mais dont l'idéal continuera à inspirer, et les chefs des mouvements communaux à Rome, les Arnaud de Brescia, les Cola di Rienzo, et des écrivains comme Hildebert de Lavardin et Jean de Salisbury, et les empereurs de la dynastie des Hohenstaufen. Il suffit,croyons-nous, dans un recueil du type de *Byzantion*, d'avoir indiqué, par quelques exemples, l'intérêt que l'ouvrage du savant professeur de Göttingen, présente pour l'histoire de l'influence byzantine sur l'Europe occidentale au moyen âge.

François L. Ganshof.

(1) Notons encore une manifestation de l'influence de la rivalité avec Byzance sur les institutions d'Otton III : c'est sans doute pour se montrer l'égal du *βασιλεύς*, que, depuis 998, l'empereur fait sceller ses diplômes non plus de sceaux de cire plaqués mais de bulles de plomb.

Méthode d'Olympe.

MÉTHODE D'OLYMPE. *De Autexusio, version slave et texte grec édités et traduits en français par* A.VAILLANT (*Patrologia Orientalis*, t.XXII, fasc. 5). Paris, Firmin-Didot, 1930, pp. XCVI-164.

Ce traité théologique et moral de Méthode d'Olympe nous est conservé, en grande partie, soit par des manuscrits grecs, soit par de longues citations des pères, soit par la traduction latine que Rufin fit du « Dialogue d'Adamantius » qui contient une citation très importante du texte qui nous occupe. Mais tout cela ne donnait qu'environ les trois quarts de l'ouvrage. Il faut reconstituer la suite d'après une adaptation arménienne assez libre du Ve siècle — ou surtout d'après une traduction très fidèle, très littérale, faite en Bulgarie et conservée par plusieurs manuscrits russes des XVIe et XVIIe siècles.

C'est surtout sur cette dernière source que M. Vaillant a porté ses efforts. Il avait affaire à un texte difficile, obscur même en de nombreux passages, mais la comparaison minutieuse de la version slavonne avec le texte grec pour la partie conservée a permis à l'auteur de remarquer de nombreux procédés presque mécaniques employés par le traducteur pour rendre, en sa langue encore pauvre et gauche, les tours délicats et nuancés du théologien platonisant.

M. Vaillant a pu, de cette manière, composer un lexique gréco-slavon, qu'il a d'ailleurs imprimé à la fin de son édition avec son complément slavon-grec et qui constitue un document des plus précieux sur cette langue très particulière des traducteurs ecclésiastiques bulgares du Xe siècle. Cette méthode préparait admirablement l'auteur aux difficultés qui l'attendaient dans les passages dont le texte grec est perdu.

Appliquant le procédé mécanique de version juxtalinéaire qui était celui du traducteur slavon, M. Vaillant parvient à mettre presque sur chaque mot slave son équivalent primitif : les incertitudes qu'une méthode même aussi sûre ne peut dissiper quand il s'agit de recréer un texte grec perdu sont surtout provoquées par la pauvreté du vocabulaire slavon et par la monotonie de ses conjonctions : il arrive donc très souvent qu'à un mot de la version slave peuvent correspondre plusieurs expressions grecques. La tâche si délicate de l'éditeur est rendue plus difficile encore du fait que le traducteur suivait un texte souvent assez défectueux, semble-t-il, et que, d'au-

tre part, il a souvent commis de très lourds contre-sens : tous les passages cités ou inspirés des auteurs classiques notamment, donnent lieu, chez le traducteur slavon, aux méprises les plus étranges et parfois les plus drôles. Le texte ainsi complété et rétabli justifie fort mal le titre qu'on lui a donné et n'offre que relativement peu d'intérêt. Le problème de base est des plus délicats : l'existence du mal dans le monde. Olympe a essayé de le résoudre par l'examen des rapports entre l'esprit et la matière et de l'origine de celle-ci. Ce n'est qu'incidemment qu'il est question du libre arbitre. Le fond de l'argumentation se trouve dans la partie du texte qui nous était conservée et le passage rétabli d'après le slavon est en réalité une longue digression sur le diable. Il faut bien avouer que cet ouvrage ne fait pas beaucoup d'honneur à Méthode : très cultivé, nourri de philosophie antique, il voulut se servir des méthodes philosophiques pour résoudre l'important problème qu'il s'était posé : mais il n'a guère pénétré jusqu'au fond des raisonnements platoniciens et l'imitation qu'il en a faite est superficielle, souvent elle marque l'incompréhension des termes les plus familiers — rien n'est plus mécanique, rien n'est moins justifié que l'application que Méthode a faite des « apories » du *Parménide*. L'imitation littéraire de Platon se réduit à l'introduction grossière de quelques formules directement empruntées : il n'y a là aucun art du dialogue, aucune maîtrise de la dialectique. Les exemples ampoulés, les centons homériques ne peuvent introduire aucune vie dans le cours monotone de cette médiocre discussion.

M. Vaillant a pourtant raison de signaler l'intérêt qu'offre cette œuvre dans l'évolution d'Olympe : on l'y voit déjà s'écarter sensiblement d'Origène qu'il combattra bientôt ouvertement. D'autre part, on y rencontre une application fréquente des principes aristotéliciens : malgré la forme, Méthode est plus près du Stagirite que de Platon. M. Vaillant a d'ailleurs mis en tête de son édition un exposé sobre mais substantiel sur Méthode d'Olympe et sur les problèmes que pose le *De Autexusio*.

Tout cela ne pouvait encore suffire au slavisant qu'est M. Vaillant. A côté de ces chapitres qui peuvent intéresser particulièrement les byzantinistes ou les historiens du dogme chrétien, l'auteur en a donc rédigé d'autres qui regardent plus directement la version slave elle-même. Celle-ci, en effet, était un spécimen curieux d'une langue composite où les éléments slavons du xe siècle sont notablement influencés par le grec ecclésiastique — et, à un degré moindre, par

les transcriptions *russes* postérieures. M. Vaillant a donc composé un ensemble copieux de remarques sur la phonétique, la morphologie et la stylistique de ce remarquable document. Son érudition immense en cette matière, lui a permis de faire la part, autant qu'il était possible, des éléments complexes de cette langue. Et c'est là une contribution des plus précieuses et des plus autorisées à l'étude du vieux slave. Cet ouvrage se présente donc non seulement comme une édition très soigneuse et originale d'un texte grec jusqu'ici mutilé — mais encore comme un travail important et minutieux sur un texte slavon très curieux.

Bruxelles. C. Backvis.

Constance II en Arménie.

Paul Peeters. *L'Intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie en 338. (Académie Royale de Belgique. Bulletin de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.* 5e série. t. XVII, 1931 no 1.)

L'étude du R. P. Peeters a pour simple objet l'explication historique d'un passage de Julien, qui fait partie d'un panégyrique adressé de Gaule à Constance. Mais l'auteur est si bien informé, et a soumis à une critique si minutieuse et si serrée les documents de cette époque confuse, que c'est toute l'histoire de l'Arménie, de Galère à Julien, qui s'en trouve éclairée. Il vaut la peine de reproduire, en résumé, les recherches et les conclusions de l'auteur.

Le texte de Julien (*Orat. I* 20-21 éd. Hertlein) ne brille pas par la netteté. On en jugera par la traduction de M. Bidez, qui prépare l'édition des *Discours* :

« Ceux des Arméniens qui s'étaient joints à nos ennemis firent « aussitôt volte-face, lorsque tu eus emmené chez nous ceux qui « avaient causé le départ du chef de leur pays et que tu eus permis « aux exilés de revenir sans crainte dans leur patrie. Ta clémence « pour ceux qui venaient d'arriver chez nous et la bonté que tu té- « moignas aux exilés, de retour avec leur chef, firent que ceux-ci « déplorèrent amèrement leur précédente défection et que les au- « tres préférèrent leur fortune présente à leur puissance perdue. « Les fugitifs de la veille déclarèrent que les événements leur avaient

« donné une leçon de sagesse et ceux qui n'avaient pas varié se « déclarèrent récompensés suivant leur mérite. Tu comblas de tant « de *mérites* [traduction un peu étrange de τοσαυτῇ ὑπερβολῇ δω- « ρέων] et d'honneurs les rapatriés, qu'ils ne purent se fâcher du « succès de leurs pires ennemis, ni voir d'un œil jaloux les égards que « ces derniers obtenaient à si bon droit ».

Les événements que ces phrases voilent au lieu de les raconter doivent se placer pendant la guerre contre la Perse, et avant la bataille de Singar (348). Il y avait donc en Arménie un parti perse, dont le roi faisait partie ; Constance, devenu — à la suite de quelles circonstances ? — arbitre des destinées du royaume, décide une sorte d'amnistie générale. Les fugitifs, c'est-à-dire ceux du parti perse, sont autorisés à rentrer au pays,remis en possession de leurs dignités : leurs adversaires, les Arméniens dévoués à la cause romaine sont amenés en exil — un exil doré en terre romaine — pour laisser le champ libre (la situation ne manque pas d'être paradoxale) à des transfuges, à un prince qui venait de se battre contre l'armée romaine.

La date des événements ne doit pas être difficile à fixer : les succès de Constance en Orient sont loin d'être nombreux. Les conjonctures mentionnées par Julien n'ont pu se placer qu'en 338 (sous le règne du roi arménien Tiran ?) après l'échec inattendu, et d'ailleurs à peu près sans lendemain, de Sapor au siège de Nisibe. Les documents occidentaux ne nous fournissent pas d'autres renseignements. Mais c'est ici que le Père Peeters a fait preuve de la plus louable ingéniosité : il a réussi à tirer tout le parti possible — on verra qu'il est grand — d'un récit de Fauste de Byzance, l'unique représentant, pour l'époque qui nous occupe, de l'historiographie arménienne. Fauste de Byzance, dont la date n'est pas bien fixée, est un historien sans critique et irrémédiablement brouillé avec la chronologie, mais qui utilisait souvent des sources estimables. Or, au livre III, (c. 20 à 21) il nous raconte l'histoire de la déposition et de l'aveuglement (par ordre du Roi de Perse et à la suite d'une dispute avec Varraz-Shapouh, marzpan d'Artropatène) du roi d'Arménie Tiran. Les Arméniens envoient une ambassade à l'Empereur romain qui part, avec les deux ambassadeurs, qui lui servent de guides, en expédition contre le Roi de Perse.

La rencontre décisive a lieu à Oskhâ, en Phasianie : le roi de Perse s'échappe à grand'peine, la Reine et ses femmes tombent au pouvoir des Romains. Le Roi se hâte de négocier le rachat des cap-

tives, Tiran abdique en faveur de son fils Arsace, et les prisonnières sont rendues au roi de Perse.

Mais le récit de Fauste est entaché d'une, ou plutôt de deux tares des plus graves : le roi de Perse y est nommé *Narsès* (294-303) et l'Empereur n'est autre que Valens ! (364-478).

Ce magma chronologique et prosopographique demande donc à être interprété. Gelzer, Adontz, Stein ont déjà remarqué que la grande victoire racontée est celle que Galère remporta sur Narsès, après les défaites de Callinice et de Carrhes, en 297. Valens égale donc *Valerius* ; si nous avions encore des doutes, le récit de Rufius Festus (c .25) nous les ôterait : *Res Persarum Narseus effugit* dit cet ancien soldat des guerres d'Orient, *uxor ejus et filiae captae sunt* etc... Un autre détail caractéristique qui figure à la fois dans Fauste et dans Festus est la reconnaissance,préparatoire à la bataille, que l'Empereur fait, avec deux cavaliers, (*ipse imperator cum duobus equitibus exploravit hostes*) dans Rufius, avec les deux ambassadeurs arméniens, d'après le récit de Fauste. Oskhâ serait le *Castellum Auaxa* , dans la région de Satala.

Fauste a donc « transporté au règne de Tiran un fait qui s'était passé quarante ans plus tôt et dont le héros véritable est Maximien Galère » (p. 23) Mais la victoire de Galère sur Narsès est certainement l'origine lointaine de la situation de 338. *Pax facta*, écrit encore Rufius Festius, *usque ad nostram memoriam rei publicae utilis perduravit*.Le Père Peeters étudie à ce propos ce que nous savons, par les fragments de Pierre le Patrice, des négociations qui suivirent Oskhâ et se terminèrent par le traité de Nisibe. Cet examen lui est une occasion de présenter plusieurs identifications fort ingénieuses : nous retrouvons ici par exemple le Varaz-Shapouh de Fauste : il s'appelle *Βαρσαβώρσης*. Quant à la citadelle de *Ζίνθα*, cédée aux Romains, il faut sans doute y voir une faute pour *Ζίαθα* (Ziâtâ, emplacement des ruines de Djubair). « Le traité de Nisibe et les documents historiques qui s'y rapportaient avaient donc pour cadre géographique la contrée où se déroulèrent les principales campagnes de Constance II contre la Perse : ce qui laisse déjà entrevoir une première explication de la méprise dans laquelle Fauste de Byzance et d'autres à la suite sont tombés à l'étourdie ». (p. 29) D'autre part, chaque conflit entre Rome et l'empire perse provoquait dans le royaume d'Arménie, enjeu de la lutte entres les deux empires, un déchirement politique et territorial, « un renversement des courants de la vie nationale » souvent aggravé d'intrigues personnelles

et de dissensions religieuses (christianisme, paganisme local, mazdéisme). Mais l'histoire nationale a naturellement tenté de dissimuler ce dualisme romano-perse. Le Père Peeters a très bien mis ce phénomène en lumière. Cette réfutation patiente et érudite du « mensonge de l'histoire arménienne » n'est certes pas le moindre profit qu'on retirera de la lecture de son article. L'Arménie avait naturellement beaucoup de peine, malgré les efforts de son patriotisme, à maintenir son caractère national, prise comme elle l'était entre deux voisins ennemis et beaucoup plus puissants qu'elle. « La littérature arménienne, créée tout exprès pour cette lutte défensive, n'a voulu voir le passé que sous les couleurs de l'avenir idéal pour lequel elle se battait avec un si beau courage » (p. 35). Alors que l'Arménie a dû avoir deux rois, l'un protégé par les Romains et l'autre par les Perses, l'historiographie nationale s'est efforcée de nous faire croire à une monarchie centralisée et unitaire. La méthode de Fauste, en particulier, a consisté à « échelonner dans le temps, tantôt en bloc, tantôt par menus morceaux, des récits qui se rapportaient à une même période. Devenant successifs, ils cessaient de dénoncer le dualisme que la tradition officielle avait supprimé par décret... » (p. 36). Mais malgré tout, les faits que Fauste raconte laissent entrevoir, du moins à un lecteur perspicace et bien informé, tout un entrecroisement de politique, d'intrigues et de trahison entre l'Arménie perse et l'Arménie romaine. A la lumière de Fauste ainsi rectifié (confusion chronologique) et interprété (suppression artificielle du dualisme), l'auteur explique — et son système paraît très vraisemblable — les événements auxquels Julien faisait allusion. La déposition du roi Tiran a dû se placer peu avant le commencement des hostilités entre Constance et Sapor. Sans doute pratiquait-il une politique romaine. Au contraire, nous savons qu'en Arménie romaine, Arsace ne tarda pas à se jeter dans les bras de la Perse. Mais il y avait naturellement dans ses états un puissant parti romain, dont la pression dut encore hâter son départ. Bref il rejoignit l'armée de Sapor et prit part au désastreux siège de Nisibe. A ce moment Constance arrive en Arménie : l'échec inespéré de Sapor semble faire de lui, pour un moment, l'arbitre de la situation. Toutefois sa supériorité politique et militaire n'était pas assez nette pour lui permettre une répression impitoyable. Il doit donc user d'une politique plus conciliante, laisse rentrer, malgré sa félonie, le roi et son entourage, s'efforce de désarmer par ses générosités les chefs du parti d'opposition (donc ses propres

partisans) et envoie les plus turbulents à l'étranger, dans les terres de l'empire, pour faciliter l'apaisement. Ce que dit Fauste de la reconnaissance à la fois par le roi de Perse et l'empereur des Grecs d'Arsace comme successeur de Tiran, doit s'entendre un peu différemment : Constance, servant par ce moyen ses prétentions sur l'Arménie perse, se plut sans doute à considérer Arsace comme le successeur légitime de Tiran dans ses possessions dépendant de l'obédience sassanide, et confisquées par la déposition du roi.

Enfin le Père Peeters explique la confusion, due à Fauste, avec un événement du règne de Galère par une trompeuse homonymie. L'adversaire de Galère était Narsès : et il y eut effectivement un Narsès, le propre fils de Sapor, tué dans une bataille à laquelle Constance assistait en personne, peu après Singar. « Narsès, fils de Sapor I, Narsès fils de Sapor II, ces deux noms et celui de Nisibe, que les documents répètent à tout propos, suffisaient à établir une liaison entre les deux récits » (p. 46).

Nous espérons que notre résumé a donné une faible idée des innombrables éclaircissements que le bref article du Révérend Père Paul Peeters apporte à l'histoire de l'Arménie aux 3e et 4e siècles. Le « lecteur candide » est cependant tenté de formuler une timide remarque. Une bonne partie, avons-nous vu, des éléments du récit de Fauste vient de la lutte de Galère (déguisé en Valens) contre Narsès. A vrai dire, nous ne pouvons *a priori* assigner avec certitude à des évènements de 338, que les *noms* même des rois arméniens, Arsace et Tiran. Mais ces noms ont pu fixer la place du récit dans l'œuvre de l'écrivain arménien. Et il nous semble qu'il n'est pas absolument démontré que nous puissions trouver, dans ce récit, un écho des évènements du temps de Constance, brouillé par des confusions de date et de personnes. En bonne logique, ne faudrait-il pas laisser quelque place à l'hypothèse selon laquelle Fauste ne nous apporterait rien d'autre qu'une histoire du temps de Galère, dans laquelle les personnages arméniens se trouveraient affublés de noms appartenant à des contemporains de Constance?

Bruxelles. Roger Goossens.

Le commerce de Gênes.

Eugène H. Byrne, *Genoese Shipping in the Twelfth and Thirteenth Centuries.* Cambridge, Massachusetts, 1930. Monographs of the Medieval Academy of America, no. 1. 159 pages in-8. br.

While not bearing directly on Byzantine history Professor Byrne's monograph should prove of interest to Byzantinists who are interested in the problem of Mediterranean trade and the method and organization of the Italiantraders. The slender volume is almost equally d vided into a monograph dealing with the ships, contracts, cargoes and routes of the Genoese merchants, and a collection of 55 documents edited from the notarial registers in the *R. Archivio di Stato in Genova.*

Professor Byrne's work does not overlap that of Professor Brătianu (*Recherches sur le Commerce Génois*) in any respect and does not attempt to give any history of the rise and spread of Genoese commerce. In stead the subjets considered are the materials and methods of conducting the trade ; the types of vessels, their capacity, cost, construction and ownership ; the contracts between owners and merchants, types of charters and contracts obligations of the contracting parties, the differences between the contracts for coastal trade and those for longer voyages, as Africa and the Levant. Especially valuable is the study of the rates charged for cargoes, the practice of carrying the outward cargo free if the return cargo is guarenteed, and the guarentees in the contracts concerning equipment, seaworthiness, armament etc. of the ships.

While there is much concerning Genoese commerce which is not in this volume, and the title might seem at first to be over-ambitious if one considers shipping to mean trade, the book is a careful and scholarly study of the actual shipping. Professor Byrne has been recognized as an authority on this subject for some years due to several articles which he has done on the Genoese. Both the monograph itself and the appendix of carefully selected and well edited documents are of considerable importance to all students of the Mediterranean trade. While Professor Bratianu, in his recent work, described the spread of Genoese commerce, the factories and colonies in the East, and the effect of the trade on the policy and diplomacy of the state, Professor Byrne approaches the matter from the more prosaic but not less important angle of the

organization of the shipping which went out of the port of Genoa. It is an economic, not an historica study, but is no less valuable to historians. Only one point was left more vague than might be desired ; all prices and values are estimated in pounds (presumably Genoese pounds, though the £ sign is used) and for the layman a table of relative values and conversion to modern values would have been useful.

University of Minnesota John L. La Monte

Les dialectes italo-grecs.

Gerhard Rohlf, *Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Mit 1 Karte. Halle (Saale). 1930. Pp. xlvii, 394.

It must be said at once that this latest of Gerhard Rohlfs' books on the Greek of Southern Italy is the most important book that has appeared on the subject for many years, both as a collection of earlier material, now criticised and presented in a much more correct and exact form than hitherto, and also as giving us much fresh information gathered *viva voce* by the author himself. Rohlfs tells us that he began with the intention of collecting the Greek words in the Italian dialects of Calabria and Apulia, but that he found that his plan required him to include the vocabulary of the actual Greek dialects still preserved in the valley of Bova in Calabria and in the villages of the Terra d'Otranto in the neighbourhood of Lecce. Rohlfs' peculiar contribution to the subject lies in this, that he is, we believe, the only man who has attacked the subject with a full knowledge of the spoken dialects of Italian ; he was in fact, as he tells us, the « Explorator » for Lower Italy, for Jaberg and Jud's *Sprach-und Sachatlas Italiens und Südschweiz.* He has arranged the words in this lexicon in an orderly manner : first we have the word as it appears at Bova, next in the Terra d'Otranto, and then in the various Italian dialects as far north as Naples. Beyond this we are well out of the limits of Magna Grecia, and any Greek words in use are merely strays and not relevant to the author's purpose, which is to study the Greek element as it has existed from antiquity in the southern provinces of Italy.

This leads us to depart for a moment from the present book and

to give a few words on the question of the continuity of these Greek dialects of Italy from ancient times. When they first came under the attention of the learned world, this continuity was almost assumed. Later it was generally denied, and the Greek speakers of the present day were classed with the Albanians of Italy as medieval colonists. Now Rohlfs has shown, notably in his *Autochthone Griechen oder byzantinische Gräzität*? excellent reasons for supposing that in the toe of Italy, that is south and west of the line from Nicastro to Catanzaro, Greek has been continuously spoken since antiquity. With regard to the less conservative dialects of the Terra d'Otranto, he is not able to speak so decisively, but he holds that this continuity in Calabria requires that the other dialects should now be examined from a somewhat different angle than has lately been usual (1).

The main fault of the earlier collections was the inaccurate and often contradictory way in which the words were recorded. Of these writers Morosi is no doubt the best: Pellegrini we have found to be perhaps the worst. On him and on Morelli Rohlfs is extremely severe ; he even goes so far as to say that many of the words which they print from Bova Greek are entirely non-existent. However this may be, it is certain that as regards their phonetic deficiencies Rohlfs by no means overstates the case, and with this anyone who has tried to work with the earlier books will heartily agree.This state of things Rohlfs has now remedied, and this is one of his greatest services. In the course of five journeys he has visited the Greek-speaking villages of both Calabria and Apulia, and he is thus able to present us with the words in a consistent and careful spelling. The words which he quotes from earlier writers he now transcribes for us in an exact spelling derived from his own personal knowledge of the dialects. It is from this close contact with the facts of the language as spoken that his book derives its greatest value ; it becomes an indispensable aid to the study of these important dialects. From it a scholar could work out with some fullness the broad facts of the phonetics of the dialects. Only for the accidence he would have to go elsewhere, and with accidence the lexicographer is not directly concerned.

In the introduction Rohlfs lays out the general lines of the subject : it closes with an account of the notation employed, lists of abbrevia-

(1) *Autochthone Griechen*, p. 174 (58).

tions and a useful bibliography, and lastly a six-page note on the phonetic changes undergone by the Greek words found in the Italian dialects of this region. This is essential, as the author well says, to Greek scholars who are not acquainted with the linguistic peculiarities of Southern Italy. Then comes the lexicon itself with 2517 numbered entries, and at the end of the book we have 216 entries of words of unknown origin from these Italian dialects classed according to their meaning. Additions, corrections and excellent indices by Fritz Dupper close the book.

We have said enough to show our high appreciation of this book, the fruit not merely of labour in the study, but of exhausting journeys in places not easy of access. The reviewer can here speak with some feeling, as having himself been not only in the Terra d'Otranto where conditions are relatively good, but at Bova itself and in several of the surrounding villages, where it was not easy, at any rate twenty years ago, for a foreigner to make a stay. On the other side must be set the attractions of the local Greek and the extraordinary beauty of the valley on the craggy sides of which are perched the Chora of Bova and the other Greek-speaking villages. The region has been described and illustrated by the English painter Edward Lear in his *Journals of a Landscape Painter in Southern Calabria* (1).

It will be best to begin our remarks upon details by what seems to us to be the main, we might really say, the only, serious deficiency of the book. Examining the list of authorities we were struck with the absence of certain names ; of importance are Vito Palumbo and Luigi Bruzzano. Of Palumbo we will say something later. Luigi Bruzzano published from 1889 to 1901 at Monteleone a periodical called *La Calabria, Rivista di Letteratura popolare* (2). As its title indicates, it was devoted to folklore and popular traditions, songs and tales and suchlike material, and scattered over all the volumes is a series of folktales from the Bova district, taken down in Greek and provided with translations into Italian. These are mostly from

(1) Published at London, 1852. Bova is described and illustrated by a beautiful drawing in Ch. IV. Lear did a series of drawings of Bova, but none of the others have been published. They were recently dispersed by sale in London.

(2) This periodical seems to be extremely rare ; it is mentioned in G. Meyer's Bibliography (*Neugr. Studien*, I). Besides Greek and Italian dialect material it contains a good many Albanian texts from the Albanian colonies in Calabria

the village of Roccaforte, but some are from Bova itself; of a few the exact origin is not given. The orthography is obviously inadequate, but the texts clearly represent an honest effort to write down what the recorder, perhaps Bru zano himself, actually heard. The continual false division of words clearly indicates this closeness to the actual speakers. It is in one way instructive, because it shows that the people of Bova, like the rest of the Greeks of today, divide their syllables always after a vowel, and final consonants thus get attached to the beginning of the following word. Examples from these texts are: *to necama metapale po sito*, *τὸν ἔκαμα μεταπάλε πῶς ἦτο*, *I made him again as he was*, and *poi to nehue ce cane savvidefti ti ito spammeno*, *ἔπειτα τὸν ἔχωσε καὶ κανεὶς ἐκατάλαβε ὅτι ἦτο σφαγμένος*, *and no one was aware that he had been killed.*

We can find no sign that Rohlfs has made use of these texts, and it is therefore not surprising that in going through them we have found several words which are not in his list and also not a few variants which he might have quoted with advantage. We begin with the few words that have altogether escaped him.

ἀποσφάζω: the aorist *apospasce* (II, 1890, p. 44). *Cf.* N° 2116.

ἀποτυλίσσω: the aorist *apotilisce, unwrapped* (IX, p. 21). *Cf.* N° 2245.

ἀποχώνω: *disinter*: the aorist *tin apohue* (VII, p. 36). *Cf.* N° 2478, *χώννυμι*.

ἀρματώνω: here seems to belong the aorist *ar matoe* (VII, p. 58), although the meaning is *he began.*

ἄχθος: in two phrases translated by *per dispetto* in III, p. 46 Bruzzano discerns *ἄχθος*. They are *asciastiatto* and *ia stiatte*, the first clearly beginning with *ἐξ* and the second with *γιά* (*διά*).

εἴδωλον: in the sense of *ghost*: *ta idola, i fantasmi* (II, 1890, p. 59).

καλοσύνη: *asce calosine* (XI, p. 43). Nor, although *καλός* duly appears, is the ending *-σύνη* mentioned at all.

καταβάλλω (*-βάζω*): aorist *tos ecatevae* (V, p 41) and the 3rd plural *tis to catevasai* (I, No. 1, p. 3).

λεπίς: of this *ena leppouro* (XIII, p. 3) from Roghudi is a derivative.

πηλίκος: this is to be seen in the phrase *specchio peddheco imme ego, specchio grande quanto me*, in II (= I), N°, 10, p. 75. Rohlfs gives *τηλίκος* Bova *teddeko*, and in these texts we have the feminine *teddeca* (VII, p. 11). These words should be reckoned among the considerable number of ancient words preserved only in the dialects of

Italy, and forming an important piece of evidence for the continuous life of spoken Greek in Italy from antiquity to the present day. Rohlfs has discussed and enumerated them in his *Griechen und Romanen in Unteritalien*, and among them he gives, on p. 106, *τηλίκος*. Now *πηλίκος* may be added to the list.

προσκεφαλάρι : *pillow* : *sto porcilavari* (III, p. 83), *sto porcilavadindu* (X, p. 1), *sto parcilavadi* (XI, p. 10).

στύφω : *se stifo pose stifo tundi rocca aspri* (V, p. 33), *I squeeze you as I squeeze this white stone.*

τάσσω : *to prama pu motavti, the thing which was promised me, ποῦ μοῦ ἐτάχθη* (XIII, p. 11) ; also *to tamma* (XIII, p. 36), which Rohlfs gives only from Terra d'Otranto.

Trimundi : *a vessel of a certain size* (XI, p. 37), translated by *mezzaruola*. This belongs to Rohlfs' No 1405, *mundi*, « Mass von ca. 2 Litern », which is from the Arabic *mudd*.

Rohlfs gives us *ἐμβαίνω* with such forms as *mbénno*, but does, not mention the *εἰσ-* forms of the verb. But in these texts we have *sevenno*, for which see Morosi in *Arch. Glott. Ital.*, IV. p. 58, note, and the aorist *essevi* (VII, p. 58) with the imperative *sseva* (*ibid.*, p. 68). And this leads us to a number of cases in which a study of these texts would have enriched his entries. Thus : —

To 321, *βαστάσιον*, add *ja bataji, per sostegno*,from II(=I), 1889, p. 91.

To 378, *βράζω*, add the diminutive *vrastaruci, little cauldron* (III p. 82).

To 448, *γνωρίζω*, add *agronimia* (VII, p. 68). and to the verb add the second sg. press. *agranoszise* (*ibid.*).

To, 661 *ἐξέρευγμα*, add the plural *asceramata* (X, p. 17).

To 712, *εὐπορέω*, add the present form *aporenni* (VII, p. 58),

To 1354, *μένω*, add aor. subj. *amino* (I, N°. 1, p. 3).

To 1418, *μυελός*, add *to nimmalo* (IV, p. 81).

To 1535, *ὀπίσω*, add *apissu podio* from II (= I), 1889, p. 75.

To 1714, *πίττα*, add from V, p. 25, the diminutive *pettuddhese, πιττοῦλες, little cakes*, and also *pittuddha*, from II (= I) 1889, p. 84).

To 1818, *πτέρυξ*, add *mia fteria, a wing* (IX, p. 3).

To 1833, *πῶλος*. Under this heading the endings *-opoullos* and *-opoulla* are rather hidden away.To the examples given by Rohlfs we may add *anghelopuddho, little angel* (V, p. 41), and of the feminine form *ti nappidopuddha, the little pear-tree* (III, p. 91) and *mia suciopuddha, a little fig-tree* (VI, p. 11). Here the *ddh* represents the

cerebral *dd*, coming from double λ . The evidence this is for the spelling of the common proper names in-*όπουλλος* with two and not with a single λ, has been pointed out by, I think, Hatzidakis.

To 2069, *στόμω*,add *mia ngali stomata, a good mouthful* (XIII, p. 21).

To 2122, *σφίγγω*, add *fittose, tight*, from II (= I),1889, p. 12; the more remarkable as *σφ* is regularly represented by *sp*.

To 2400, *χίμαρος*· add *ta himaria* from II (= I), 1889, p. 91.

To 2478, *χώννυμι*, add *tin ehumai, la seppellirono* (V, p. 9). This would be in common Greek *τὴν ἐχώσασι*, and it shows the Bova form *χύnno* influenced by *χύma* (*χῶμα*).

To 2273, *ὑπολύω*, add *ascipoclito* (III, p. 76) and *ascipoglito* (III p.91), both of which suggest *ἐξυπέκλυτος* rather than *ἐξυπόλυτος*.

To 2498, *ψυχρός, cold*, add *sprigo* (IX p., 21), which should no doubt be written *spriχo*, and to 2497, *ψυχραίνω*, add the aorist passive, 3rd pl. *esprihatissa, they grew cold* (IX, p. 30).

These additions lead me to remark that these « La Calabria » texts contain a number of forms valuable as preserving other pronunciations of words given in Rohlfs' book. Such additions to our material strengthen the hands of anyone seeking to work out the phonetic variations in the Bova villages, a task which, let me hasten to add, would never have been possible at all without Rohlfs' labours. The words in question are the more valuable as they are nearly all from Roccaforte, a village from which Rohlfs has drawn comparatively little of his material. I give a few examples. The local pronunciation of *ξ* appears in *sceno* for *ξένον* (VII, p. 57), in *asciagorespo*, the aor. subj. of *ἐξαγορεύω* (VIII, p. 9), and in *na sciporeome* (X,. p. 2), *let us learn*, as from *ἐξευπορῶ*, for which see 712, *εὐπορέω*. Interesting also are *guinnose*, *γυμνός* (III, p. 91), *frafti*, *φράκτης* (III, p. 75), *rittonda* (V, p. 62), participle of *ῥίπτω*, and *ftiameni*, *ready* (VII, p. 11) from *φθειάνω* showing the Roccaforte pronunciation of *φθ* : at Bova itself Rohlfs gives the word as *stiaddzo*. Similarly by the side of the Bova *stinno*,*ὀπτάω*,we should place the form *ftinno* common in these texts. But for more of these variants readers must be referred to the periodical itself, though always with the caution that not a few seeming variations are due to no more than a failure to write down the sound with any exactitude, a difficulty naturally felt in dealing with such non-Italian sounds as *δ* and *θ*. Thus *fd* in *mafdi*, *μάθη*, in *alifdia*; *ἀλήθεια*, and elsewhere, is certainly an attempt to render *δ*, and *d* has to serve not only for the stopped

sound *d* but also for the spirantal *δ*. Again the spellings in a text of unnoted origin *agragti, agratti* and *agrafti*, may well be all of them attempts to render *agraθti*, one of the forms given by Rohlfs under ἄτρακτος.

Further these texts supply one or two words for which Rohlfs quotes only the Terra d'Otranto dialects. Thus in VII, p. 37 we have *to stomaco, the mouth*, where Rohlfs gives us under στομαχός only *stomaχό* from Terra d'Otranto, and this with the natural meaning *Schlund und Magen*. Again for εὑρίσκω we have no Bova forms given. Yet the aorist *ivra* occurs often in these texts, but curiously means *I saw* just as often as *I found*, and seems to have supplanted εἶδα, a form which has held its own in all other forms of Greek. From *na vlespise* (II, 1890, p. 75) we see that the aorist of βλέπω is *évlespa*.

Several words are given as occurring in the Italian dialects, but are not quoted from any of the actual Greek dialects. They occur at Roccaforte. One of them, καταρράκτης, *trap-door, cellar-flap*, is the accusative masculine *cataratti* of I, N°. 1, p. 3 and II (= I), 1889, pp. 74, 75. Another, μάγος, *wizard*, is found as *o magose*, with a feminine *i maga*, in III, p. 75 and elsewhere. We find too the forms *magarose, wizard*, (II, 1889, N° 2, p. 11) *ti magariase, of witchcraft* (*ibid.*,) and from the verb *to bewitch* the active participle in *pu ito ammaghesponda, who had bewitched* (III, p. 11), and the passive *ammagameno*, on the same page. To δράκαινα, « *Drachenweib* » quoted only from the Italian, we must add the masculine *o drakose*, ὁ δράκος (V. p. 33, etc.) In these volumes there are also a number of popular Italian dialect texts, which I have not systematically examined. Yet in some proverbs from Nicotera I note *zimbili, basket* (II, 1890, N°. 9, p. 71), which should be added to Rohlfs' references for this word. Also scattered through all the volumes there is a series of articles, *Nomi personali e locali Calabresi che han radice nel Greco*, and these contain much material, which, though in itself perhaps uncritical, should be given a careful scrutiny.

There are in these texts a few more words, which are more or less probably Greek, but not mentioned by Rohlfs. One is the aorist *to anclopespe, lo legò, he tied him*, and the imperative, *anclopespeme, legami, tie me* (IX, p. 20). These presuppose a present *anclopeg(w)o*, or in common Greek ἀγκλοπεύω. In this we may see a derivative of the Byzantine word κλάπα, *stocks, fetters*, which with the verb κλαπώνειν, *to fetter*, is given by Du Cange in his Greek glossary. Several other words look very Greek, yet I cannot trace them. One is the aorist

middle *ampormefti, he asked* (VII, p. 57). Another is the very common *pettonno*, generally translated by *salgo*, but meaning both *to go up* and *to bring up*. The aorist 3rd singular *embese, he went*, or, before a present participle, *he began*, is perhaps the aorist of *πέφτω*. Another puzzle is the verb *delegome*, with the aorist 3rd singular *edelefti edeletthi*, which occurs often in these texts and means *to return*. As fa as the form is concerned it seems to be the passive (middle) of *διαλέγω* which as delég(w)*o*, *to select*, is found at Bova, but the change of meaning I find quite obscure.

It is no part of the plan of this book to give inflexions and these must be studied in Pellegrini's *Il dialetto Greco-Calabro di Bova*, and in Morosi's work. But in neither do we find the curious aorists, *na mi szoi* (VII,p. 36) from *ὄζω*, and *na tarmesciu, νὰ τ' ἀρμεξήσουσι* (XIII, p. 21) from arméo, *ἀμέλγω*.

A few miscellaneous points may now be mentioned. The word for *to plough* is at Bova *alanno*,and the aorist we see from the « La Calabria » texts is in the subjunctive *na alai, νὰ ἀλάσῃ*. The word, is the ancient *ἐλαύνω* and I would compare the Cappadocian *λάμνω*, *ἔλαɜα*, which I have recorded in *Modern Greek in Asia Minor* p. 618. I cannot agree with Rohlfs in connecting *alanno* with *ἀρόω*.

The word *kolo*, N° 1060, cannot be dissociated from the common Mod. Greek *κῶλος*, nor do the examples given by Morosi (*Arch. Glott. Ital.*, IV, p. 11), here adduced by Rohlfs, prove that an ancient *ω* demands a corresponding *u* in these dialects : several examples show *ω* represented by *o*. We are therefore not bound to take *kolo* as from *κόλον*, but can simply see in it the equivalent of *κῶλος*. In the same way the next entry, N°. 1061, the Bovese *kolao, hinder*, is not connected with *κολούω*, which also means rather *to cut off*, but belongs to *κωλύω*, being a new present formed from the aorist *ἐκώλυσα* (*ekolisa*).

Nor can we think, in spite of Rohls' citation from Hesychius, that *κωλύω* is really the source of the Bova word *kuddidzo* (N°. 1201) *to scream, to cry aloud.*

Under *λαλέω*, N° 1214, we have from Terra d'Otranto *elaló*, and quoted from Morosi the statement that the word is « otherwise, » *sonst, endaló*, the meaning being *suonare*. Later we get the entry N° 1470, which gives us the Mod. Greek *νταλώνω* and again the O-trantine *endaló, io suono*,quoted from Pellegrini. It seems here that two unreconciled derivations are given for *endaló* ; as for the Mod Greek *νταλώνω*, it means *to dazzle, éblouir*, and references for it are

collected in *Mélanges Diehl*, I, p.273 : it looks as if Rohlfs had taken the meaning on Pellegrini's authority, who in the passage referred to (*Saggi di Romaico Otrantino*, p.75) says it means *assordo con forte rumore*.

Under No. 1869 we may note that ῥογεύω is not a word to be quoted only from the papyri. It is found today in some of the dialects, for which see G. Meyer, *Neugr. Studien*, III, p. 55.

Under N° 1991 we note that σκουλαρίκι is not primarily a plant-name. The word means *ear-ring*, and is used for a kind of snowdrop because of the form of the flower, and here at Soleto for some unknown reason for *ivy*.

For the Bova word *strigáo, to cry aloud*, N°. 2079, Rohlfs gives a Greek equivalent στριγάω marked with an asterisk as not known, except as a word to be deduced from its appearance in these dialects. It is in fact a form of the Byzantine Greek στριγγίζειν, still preserved in Asia Minor and several other dialects ; for which see Ἀφιέρωμα εἰς Γ. Ν. Χατζιδάκιν, p. 51.

Under N°. 2183, we may note that the heading which the Bovese *tavro* appears should not be τραβάω but ταυρῶ or ταυρίζω which has been shown by Hatzidakis to be the earlier form of the word (1).

It is not easy to see how the Bovese *χαμάli, persona stupida*, can have any connexion with the Mod Greek χαμάλης, *porter*. Χαμάλης is an Arabic word taken over by the Greeks from Turkish, and on historical grounds could hardly be found at Bova. Nor does the connexion in sense seem close enough to impose the conclusion that is has come into south Italy directly from the Arabic. We feel that *χαμάli* must have some other source.

Under N° 2443 we must remark that the Italian dialect word *kottonera* is so evidently connected with *cotone*, that there is no reason for giving χιτωνάριον an as an entry in this book ; it might even mislead a casual reader into thinking that this wor dsurvives in Italian Greek.

An interesting question with important implications is raised on p. VI by the ancient word κάμμορον. This, says the author, is defined by the lexicographers as meaning either *hemlock*, κώνειον, or *aconite, monks-hood*, ἀκόνιτον, and because the Greeks of Bova use *Kammári* to mean a kind of spurge, *Euphorbia dendroides*, Rohlfs draws the conclusion that this was also the true meaning of

(1) See Μεσαιωνικὰ καὶ νέα ἑλληνικά I. p. 85.

the word *κάμμορον* in antiquity. But we cannot ourselves admit the soundness of this deduction. The evidence goes no further than telling us that the word in question has always been and still is applied to some very poisonous plant; the poisonous character of spurge is well known to the Greeks, who poison water with its juice in order to bring the fish to the surface. This scepticism may be justified by several examples from Pontic Greek. I noted when I was in Pontos in 1914 that the name *κομάρ'* is applied to the wild rhododendron; there is no doubt that in antiquity as well as in modern Greece *κόμαρος*, *κομάρι*, is the *arbutus*. In Pontos the name has been transferred to a quite different shrub, just because they are not unlike in growth, and are both found in woody or copsey places. In a recently published list of plant-names from Trebizond (1) I find this confirmed, and several other examples, in which a name has been transferred to some quite different plant, only connected by the possession of some common and striking quality. Thus *λεβόρ'* is not *hellebore* but the *elder*; the link between them being the strong and rather disagreable smell. Again, *σπεντάμ'* is not, like the ancient *σφένδαμνος* and modern forms such as *σφεντάμι*, the *maple-tree*, but has been transferred to the *plane*, the maple being unknown in Pontos. In Pontos too *βαΐον* means not only *palm*, but sprays of *myrtle*, of *bay* or of *olive*, or any such plant used for distribution in lieu of real palms on church on Palm-Sunday. And for the same reason willow catkins are often called palm in England.

We have discussed the additions which might be made to this lexicon from the dialect of Bova. The omission from the bibliography of the name of Vito Palumbo touches the dialects of the Terra d'Otranto. This review has already been long enough without any examination of Palumbo's published works, nor is it likely that the additions would be so rich as from the Bova dialects. But Palumbo's appearances in print represent only a small part of his labours. Owing to a curious lack of wisdom in affairs and a penchant for running from one task to another, Palumbo did not by any means make the most of his undoubted talents and energy. He left a mass of unprinted papers which are now in the hands of his family at Lec-

(1) We refer to *Λεξιλόγιον φυτολογικὸν Τραπεζοῦντος* by *Ε. Κούσης*, in *Ἀρχεῖον Πόντου* I, pp. 48-120.

ce, who in 1928 with great kindness and generosity gave me every opportunity to study them. This very much increased the sense of their importance which I felt when I first was shown them in 1910 by Palumbo himself in his little house at Calimera. Among these papers the most valuable are five MS books containing a rich collection of folk-tales collected from the Greek villages. Palumbo collected a great many of these tales, in which alone the prose style of every day conversation will be preserved, but of all of them one only has been printed : *Les trois conseils du Roi Salomon*, published in 1884 at Louvain (1). The publication of all this material, the more valuable as almost all the Terra d'Otranto Greek is in verse and not in prose, is an imperative duty owed by Palumbo's family and by his fellow citizens to the real genius of this most remarkable man, and would be a very much better monument to him than the sculptured marble which there is now a project of erecting, I suppose at his native village of Calimera. The use of the language is everywhere going back : sixty years ago Morosi was very pessimistic and today several villages are losing or have quite recently lost their Greek(2). The publication of this material would insure Vito Palumbo the permanent place he so well deserves among the recorders of the dialects of modern Greek. Let us hope that him memory will not be long left without that which his fate denied him in his life. If we seek for an editor, who could better perform the difficult task of coping with the MSS than Gerhard Rohlfs himself, who has already earned our gratitude by a series of books on this South Italian Greek, and now still more than ever by the most useful and learned book which we have just been reviewing?

Oxford R. M. DAWKINS.

(1) This was reprinted as a pamphlet from the periodical *Muséon*, III, 1884, pp. 552-560.

(2) I visited these villages again in 1928, and noted that at Soleto Greek was almost dead ; a boy eleven years old from there knew no Greek at all. At Melpignano it is going back rapidly ; I talked Greek to a middle-aged man by the wayside, but a little boy with him could not talk at all, nor perhaps even understand the language. From both of these places Morosi in 1867 gathered texts. But, hough going back, Greek is certainly putting up a better fight than Morosi then thought it would. Of Melpignano indeed he says that the language there was *quasi perduto* (*Studi*, p. 181). But everywhere, even when people are actually talking Greek, the losses in the vocabulary are very great and rapidly increasing.

Les scripta minora de Jean Psichari.

JEAN PSICHARI. *Quelques travaux de Linguistique, de Philologie et de Littérature helléniques*, 1884-1928, T. I, 1930, in-8°. Paris, Les « Belles-Lettres », VIII-1337 pages, avec une dédicace et un portrait de l'auteur.

Avant que la mort ne vînt le frapper, Jean Psichari avait eu le temps d'achever les travaux qu'il projetait, notamment *une Grammaire du Grec Moderne* à laquelle il tenait tant, couronnement de ses recherches scientifiques, et copieux exposé d'une doctrine qu'il avait dès longtemps formulée et qui a fait école ; malheureusement, des quatre volumes que cette grammaire devait constituer, le premier seul est imprimé mais non publié, et les autres ne sont encore qu'en manuscrit. En même temps qu'il terminait sa grammaire, J. Psichari avait eu l'idée de réunir en un ouvrage ses articles et études, antérieurement parus, qui sont comme les étapes de sa pensée : c'est l'origine du tome I de *Quelques Travaux de Linguistique, de Philologie et de Littérature helléniques* ; un second tome, beaucoup plus court, et comprenant surtout des compléments au premier, paraîtra ultérieurement.

Cet ouvrage est le fruit de près d'un demi-siècle d'efforts, puisqu'il contient les premiers travaux de J. P. lors de ses débuts dans la science, en 1884, et qu'il s'arrête au dernier grand article qu'il publia en Octobre 1928 ; on y trouvera donc, réunis par ordre chronologique de 1884 à 1928, d'abord les études que J. P a écrites dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, aux *Revues des Etudes grecques*, des *Etudes Juives*, de *Philologie*, de *L'Histoire des Religions*, des *Patois gallo-romains*, à la *Berliner philologische Wochenschrift*, à *Byzantion*, dans les *Mélanges Havet* et les *Mélanges Renier*, dans le volume du *Cinquantenaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*, puis des comptes rendus d'ouvrages scientifiques, presque tous parus dans la *Revue Critique*, enfin des articles d'un caractère moins savant et plus littéraire, qui furent publiés à la *Revue de Paris*, à la *Grande Revue*, à la *Revue Universelle*, au *Journal des Débats*, au *Mercure de France*, et au journal *Comoedia*. — J. P. n'avait pas jugé à propos d'apporter des modifications à la forme sous laquelle ces études avaient primitivement paru ; seulement, de ci de là, quelques additions, qui ne modifient pas le fond de la pensée. Par cette collection de travaux le lecteur peut se

rendre compte et de l'ampleur de la tâche à laquelle J. P. a consacré sa vie, et, en même temps, de son unité ; je voudrais essayer de le montrer en ces quelques lignes.

La partie proprement « critique » tient relativement peu de place si on la compare à la partie « créatrice » : cependant, nous aimons retrouver les jugements de J.P. sur les principaux travaux de philologie néogrecque qui ont été publiés depuis ces quarante ou cinquante dernières années, comme ceux de Foy, Thumb, Kretschmer, Dawkins, travaux consacrés à l'étude du grec vulgaire commun ou des parlers ; j'ajouterais l'article sur *Les Etudes de grec moderne en France au XIX*e *siècle*, dans lequel J. P. a montré le développement de ces études au cours du siècle dernier, jusqu'au moment où lui-même fut nommé à la chaire de grec moderne de l'Ecole des Langues Orientales de Paris.

Plus considérable est le nombre des articles qui ont contribué à apporter du nouveau : J. P. a touché à la philologie latine quand il s'est occupé des *Adelphes* de Térence, à la littérature italienne quand il a parlé de *Pétrarque et Dante*, mais c'est essentiellement à la philologie grecque qu'il s'est voué. Seulement, le domaine en est vaste : le grec n'a pas cessé de vivre, il a subi des influences extérieures, et la tradition littéraire n'en a jamais été interrompue.

En premier lieu, le grec, au cours de son histoire, s'est trouvé en contact avec diverses langues et civilisations, ce qui déjà pose un certain nombre de problèmes dont le principal est de savoir dans quelle mesure s'est fait sentir l'influence du dehors. A l'époque de la *κοινή*, la traduction en grec de la Septante et la rédaction des textes évangéliques posent la question des rapports du grec et de l'hébreu : le problème a été traité par J. P. dans l'*Essai sur le Grec de la Septante*. Plus tard, l'influence de l'Occident s'est marquée sur le grec à l'époque des Croisades et de la Conquête franque, en même temps que Byzance exerçait une influence sur l'Occident : J. P. était ainsi amené à étudier *Le Roman de Florimont*, *Les mots romans et grecs modernes*. Enfin, l'influence du turc sur le grec l'a conduit à étudier les emprunts du grec au turc et inversement, d'où son article sur *Efendi*. En matière de vocabulaire, J. P. a montré la réciprocité des influences d'une langue à l'autre et a indiqué des voies aux chercheurs, ayant toujours en vue la méthode philologique.

Jusqu'ici, il n'a été question que de l'histoire externe du grec,

si je puis dire ; l'histoire interne de cette langue, son évolution depuis l'antiquité à nos jours a donné à J. P. l'occasion de s'arrêter à diverses périodes du passé avant d'arriver à l'état présent de la langue : de là, ses articles sur le *Philoctète* de Sophocle, *La Nature du grec médiéval, Les Doublets syntactiques*, son *Essai de phonétique néogrecque, le futur composé du grec moderne*, ses *Etudes phonétiques néogrecques* et ses *Controverses phonétiques*, son étude sur *La question du γ intervocalique moderne*, ses *Observations phonétiques sur quelques phénomènes néogrecs*, et son *Rapport d'une Mission en Grèce et en Orient*. En même temps, dans des études telles que : *Aux débuts de la grammaire historique néogrecque, Essai de Grammaire historique, le changement de λ en ϱ* et *La Chèvre en grec ancien, médiéval et moderne*, il embrassait toute l'histoire du grec. Afin de mieux comprendre l'évolution de la langue commune, J.P. était amené à s'occuper des parlers ; à cette occasion, on lui doit *Quelques observations sur la phonétique des patois et leur influence sur les langues communes*. Ces études le conduisaient à la fameuse « question de la langue », dans laquelle il joua le rôle que l'on sait, adversaire acharné du purisme et défenseur de la langue vulgaire ; J. P. a examiné divers aspects de la question dans *La prononciation du grec, La langue et la politique, La question des deux langues en Grèce*, et *Un pays qui ne veut pas de sa langue*, article qui résume toute la question ; dans ces études, c'est surtout le point de vue linguistique qui prédomine ; l'aspect littéraire de la question de la langue est examiné dans *Quelques observations sur la langue littéraire moderne, Néogrec et roman en l'an 1895* et *La Bataille littéraire en Grèce*.

Le goût des choses littéraires, enfin, poussait J. P. à retracer l'évolution de la littérature néogrecque, tout au moins à en étudier en historien ou en comparatiste certains points ; c'est ainsi qu'il publiait ses études sur *La Ballade de Lénore en Grèce, Digénis Akritas, Le Poème à Spanéas, Les Grecs et la Renaissance, Les Proverbes byzantins, La Guerre de Troie au* XIVe *siècle*, et *Un Mystère crétois du* XVIe *siècle*.

Je n'ai fait allusion qu'aux principaux articles ; ils montrent assez l'étendue de l'activité de J P. — A les considérer dans l'ensemble, on peut en dégager les éléments de la doctrine qui constituait le fond de son enseignement.

En premier lieu, J. P. a, linguistiquement et littérairement, défini

et rehaussé le prestige du « vulgarisme » ; ce n'est pas ici le lieu de parler de son œuvre de création littéraire, qui fut une « Défense et Illustration de la langue grecque vulgaire », par laquelle il tenta d'élever la langue démotique à l'expression de la pensée abstraite et de la technique ; au point de vue linguistique, qui nous occupe ici, J P. s'est efforcé de dégager les lois phonétiques du grec vulgaire, soigneusement débarrassé de toute influence puriste ; il a mis en relief la notion d'« unité » de la langue vivante, montrant la triple nécessité de n'employer qu'une seule langue, de ne recourir qu'à une langue de type démotique parce que seul vivant, et de tirer parti uniquement de cette langue pour la création littéraire, en utilisant les richesses qu'elle possède naturellement ou en l'enrichissant là où il convient.

En second lieu, — et ceci se rattache étroitement à ce que je viens de dire —, J P. a su mettre en valeur l'idée de « continuité » en matière de linguistique ; pour le grec, il a montré que la langue vulgaire est l'héritière du grec ancien, dont elle reproduit, à travers une évolution que l'historien peut retracer, les tendances fondamentales ; cette idée, très féconde, de la continuité du grec a permis notamment une connaissance plus sûre et plus profonde du grec biblique, dont nombre de faits s'éclairent à la lumière des faits modernes. Ainsi, J.P. a donné une base solide aux études néogrecques, et il a contribué à élargir le champ de l'hellénisme.

Qu'il me soit permis maintenant de présenter quelques brèves critiques.

D'abord le volume (de 1337 pages !) me semble bien gros, et, par conséquent, peu maniable ; sans doute est-il commode d'avoir, réunis, des articles très différents qu'il serait malaisé de rechercher de tous côtés ; mais, vu le nombre de ces articles, je pense qu'il y aurait eu avantage à faire de ce volume au moins deux tomes, d'autant plus qu'il doit être suivi d'un supplément beaucoup plus réduit.

En outre, le lecteur regrettera l'absence d'une table des matières lui permettant de s'orienter plus facilement ; je sais bien que l'ouvrage n'est pas complet, et que, selon toute vraisemblance, le tome II sera pourvu d'une table et des « Additions et Corrections » nécessaires, mais, étant donné l'étendue du volume et l'abondance des sujets traités, un index eût rendu les plus grands services ; une table analytique même n'aurait pas été inutile.

Je me demande, par ailleurs, s'il n'eût pas été préférable que les articles reproduits dans ce volume, au lieu d'être classés par ordre chronologique, fussent rangés par matière : critiques d'ouvrages, études de littérature comparée et historique, études de grammaire historique, études phonétiques, toponymiques, dialectales, etc.

On regrette également le nombre des fautes importantes qui n'ont pu être corrigées avant l'impression définitive : fautes de ponctuation, fautes d'accent en grec (p. ex., p. 117, n. 1, l. 5 du bas : *τραγηματα*, au lieu de : *τραγήματα*), barbarismes (p. 101, n. 5 : *ἀλαφοκυνηγήσῃ*, pour : *ἀλαφροκυνηγήσῃ* ; p. 89, l. 4 du bas : *πᾷ*, au lieu de *πάω*, ce qui rend la phrase inintelligible), etc. etc. ; je ne donne que quelques exemples de fautes de ce genre pris au hasard, car la liste complète en serait trop longue et fastidieuse ; malheureusement on pourrait les multiplier.

Il n'y a pas lieu de revenir sur certaines des critiques qui ont pu être faites à J. P. jadis, au moment où il publia ses travaux, puisqu'il n'a pas modifié son texte. J'ajouterai seulement deux remarques :

p. 816, J. P. nie la possibilité d'une dissimilation en grec du groupe *φτ - τ* > *φ - τ* ; mais j'ai entendu en Crète, au village de Mallia, la forme *jεφυντὴς* (issue de *διεφτυντὴς* <*διευθυντὴς*), qui atteste semblable disimilation ; je reconnais d'ailleurs que le traitement est dialectal et peu répandu.

Quand, p. 1285, parlant du caractère de l'homme du peuple grec, J. P. voit un trait d'intelligence dans le fait que chaque individu pense : « Ah ! si j'étais Président du Conseil, les choses iraient autrement ! », je crois qu'il faut voir là, plutôt que de l'intelligence, un trait de vanité, très grec aussi.

Dans son œuvre linguistique, J.P. s'est surtout montré phonéticien : on ne saurait lui en faire un reproche, puisqu'il avait à défricher un vaste terrain, et que c'est par la phonétique que les études linguistiques ont commencé. J. P. s'est peu attaché à la morphologie, qu'il a surtout conçue comme un appendice à la phonétique ; même dans ses études de vocabulaire, c'est surtout la phonétique qui l'intéressait. Or, la linguistique tend à considérer la morphologie comme liée aussi à la syntaxe, et à tenir un compte plus grand, dans une langue, des influences psychologiques et sociales dont le jeu, parfois, altère la régularité du mécanisme phonétique ; les faits linguistiques apparaissent aujourd'hui de plus en

plus complexes, et comme le résultat d'actions multiples qui se croisent. Je ne doute pas que J.P. n'eût, à son tour, incliné en ce sens.

Si je me suis permis ces quelques critiques,c'est que je demeure persuadé qu'elles n'enlèveront rien à la valeur des travaux de J. P. La publication posthume de cet ouvrage m'a donné l'occasion de saluer la mémoire d'un homme qui a tenu une grande place dans l'histoire de la philologie néogrecque, et dont j'ai eu l'honneur d'être l'élève : j'en suis heureux et je remercie « Byzantion » que J. P. estimait tant, de m'avoir demandé ce compte rendu, qui m'a donné l'occasion de parler de mon maître.

Paris. ANDRÉ MIRAMBEL.

Scholarios.

Œuvres complètes de Gennade SCHOLARIOS *éditées pour la première fois par Mgr* L. PETIT, X. A. SIDÉRIDES et M. JUGIE, t. V : *Résumé de la Somme contre les Gentils et de la première partie de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*, gr. in-8° de x-512 pages. Paris, 1931, Maison de la Bonne Presse, 5, Rue Bayard.

Dans ce tome V des *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, qui paraît avant le tome IV, le lecteur trouvera 1° Un résumé de la *Somme contre les Gentils* de saint Thomas d'Aquin (pp. 1-338) ; 2° Un résumé de toute la première partie de la *Somme théologique* du même auteur (pp. 338-510). Le texte en est tiré du *cod. Parisinus 1273*, écrit tout entier de la main même de Scholarios.

Un simple coup d'œil jeté sur ces deux résumés montre la différence qui existe entre eux. Alors que de la *Somme contre les Gentils* Scholarios a tiré 336 pages de nos in-8° la première partie de la *Somme théologique*, qui à elle seule dépasse en étendue la *Somme contre les Gentils*, ne lui en a fourni que 170. De fait, le premier résumé équivaut presque à une traduction littérale, tandis que du second l'auteur nous dit lui-même qu'il s'agit de simples notes, *ἀποσημειώσεις τινές*, titre modeste qu'il ne faut point prendre trop à la lettre, surtout pour certains traités, qui ont été exploités plus abondamment,

Une préface fort intéressante nous dit la raison qui a poussé le théologien byzantin à entreprendre ce travail. C'est un motif d'utilité personnelle. Nous savons qu'après la prise de Constantinople et sa première démission du patriarcat (1456), il eut encore une vie assez agitée, et qu'on le ramena malgré lui à Byzance plus d'une fois. Le dernier retour forcé à la capitale dont il nous parle eut lieu en 1464. C'est à ce moment que, devant l'incertitude de l'avenir, il se décida à résumer pour son usage personnel les deux Sommes du docteur latin, dont il ne pouvait se passer, comme il nous l'avoue lui-même.Il en avait assez de transporter avec lui, à chaque déménagement, les volumineux manuscrits où il avait transcrit de sa propre main les chefs-d'œuvre thomistes.Il ajoute que son résumé pourra peut-être servir à d'autres, à ceux qui, comme lui, auront appris par expérience que les deux Sommes de Thomas d'Aquin peuvent tenir lieu de tous les autres livres. De Thomas il fait le plus grand éloge, saluant en lui un excellent interprète de la théologie chrétienne, qui a ramassé en un tout facile à saisir les diverses parties qui la composent, *ὡς ἄριστος τῆς χριστιανικῆς θεολογίας ἐξηγητὴς καὶ συνόπτης*. Sans doute,ce Latin n'est pas complètement orthodoxe : Il s'écarte en deux points de la doctrine de l'Eglise orientale, à savoir sur la procession du Saint-Esprit et sur la distinction entre l'essence de Dieu et son opération ; mais sur tout le reste il est irréprochable et mérite d'être étudié et suivi. A propos des deux divergences signalées, Scholarios a soin de mettre à couvert son orthodoxie personnelle auprès de ses compatriotes et de leur rappeler qu'il a écrit des ouvrages pour défendre les thèses orientales. On remarquera pourtant qu'il n'a pas gardé la même attitude à l'égard de chacune des deux questions. Alors qu'il a passé purement et simplement les articles qui, tant dans la *Somme contre les Gentils* que dans la *Somme théologique*, traitent de la procession du Saint-Esprit *a Patre et Filio*,il a résumé,sans les accompagner de la moindre remarque, les nombreux articles où saint Thomas affirme l'identité en Dieu de l'essence et de l'opération et en général de tous les attributs. Pour expliquer cette différence de traitement, on peut penser qu'en approfondissant davantage, au cours de la traduction, la doctrine thomiste, notre théologien s'est aperçu que celle-ci coïncidait pour le fond avec la sienne, telle du moins qu'il l'a exposée dans l'opuscule : *Περὶ τοῦ πῶς διακρίνονται αἱ θεῖαι*

ἐνέργειαι πρός τε ἀλλήλας καὶ τὴν θείαν ἐνέργειαν, publié dans le tome III, p. 228-239.

Tant pour la forme que pour le fond, ces résumés thomistes, qui sortent pour la première fois des presses, ne méritent que des éloges. Pour ce qui regarde la forme, on admirera la grande limpidité et le parfait classicisme du style, ainsi que la propriété des termes philosophiques et théologiques. Sous ce rapport, notre Gennade est sans doute, pour une bonne part, tributaire de Démétrius Cydonès qui, au XIVe siècle, avait rendu en un grec impeccable les deux Sommes de l'Ange de l'Ecole. En confrontant le résumé publié de tel article de la *Somme contre les Gentils* pris au hasard avec sa traduction complète par Démétrius, la dépendance du premier par rapport à la seconde est évidente. Mais, tout en s'aidant de son prédécesseur, Gennade ne l'a pas copié servilement, et il ne le pouvait pas, vu le genre de son travail qui l'obligeait à un effort tout personnel pour condenser aussi brièvement et aussi clairement que possible le contenu si riche des originaux latins. Et c'est en tant qu'abréviateur de la pensée thomiste qu'il s'attirera les éloges de ceux qui compareront le texte intégral du maître latin avec le bref décalque grec sorti de sa plume. Cet effort est surtout remarquable dans le résumé de la première partie de la *Somme théologique*, où notre auteur a visé à l'extrême concision de la forme, tout en n'oubliant rien d'essentiel, qu'il s'agisse du corps même de l'article ou des réponses aux objections.

Au demeurant, les diverses parties de l'œuvre thomiste sont représentées dans ces résumés d'une manière inégale. Notre Byzantin a pris plus aux unes qu'aux autres, suivant le but spécial d'utilité personnelle qui le guidait. Passant plus rapidement sur les questions qui lui étaient familières et dont le contenu était moins nouveau, il s'est attardé sur celles qui n'avaient aucun équivalent dans la théologie byzantine et où le génie du docteur latin affirme le plus son originalité et sa supériorité. De la *Somme contre les Gentils* c'est le quatrième livre qu'il a le plus exploité et comme traduit presque intégralement. Dans la première partie de la *Somme théologique*, il n'a tiré que 38 pages des longs traités de Dieu et de la Trinité, tandis qu'il a consacré 26 pages au traité des anges, 15 au traité de la création corporelle, 50 au traité de l'homme, 28 au traité du gouvernement divin.

A de rares exceptions près, tous les chapitres de la *Somme contre les Gentils*, et toutes les questions de la *Somme théologique* avec

chacun de leurs articles figurent dans ces résumés. Scholarios n'a passé délibérément, comme nous l'avons dit, que ce qui regarde la procession du Saint-Esprit *ab utroque*. Il faut y ajouter une dizaine de chapitres de la *Somme contre les Gentils* (livre II, 38,60, 74-75 ; livre III, 5-6, 13, 42-44), de contenu strictement philosophique. Les citations scripturaires sont soigneusement notées, spécialement dans la *Somme ontre les Gentils*, mais Scholarios ne distingue pas entre l'*Ecclésiaste* et l'*Ecclésiastique*. Les références aux œuvres d'Aristote ne concordent pas toujours avec l'original latin pour l'indication des livres ou des sections. Les titres des chapitres dans la *Somme contre les Gentils*, des questions dans la *Somme théologique*, sont généralement indiqués, et souvent deux fois, en marge et dans le texte. Quelques-uns cependant ont été oubliés.

Plusieurs indices, qui sont signalés dans les notes, montrent que l'auteur n'a pas toujours relu son texte. Il y a par ci par là des distractions et des lapsus. Les règles classiques pour l'accentuation des enclitiques et des proclitiques ne sont pas toujours suivies, ce qui s'explique parfois par la multiplication des signes de ponctuation.

Le *Parisinus 1273* est non seulement le premier mais aussi le seul autographe de ces résumés. Y-a-t-il d'autres copies ? Les éditeurs n'en ont découvert aucune en dehors des extraits du résumé de la *Somme théologique*, que renferme l'*Iberitanus* 248, f. 768-800. Ainsi le labeur de Scholarios n'aura servi qu'à lui seul. Il est vraiment regrettable que les Grecs modernes l'aeint ignoré. Alors qu'au XVIe et XVIIe siècles ils fréquentaient les Universités de l'Occident pour apprendre la philosophie et la théologie, le travail de leur compatriote du XVe siècle aurait constitué pour eux un excellent manuel, qui aurait exercé l'influence la plus heureuse sur leur formation. Et ceux qui n'avaient pas le loisir d'aller étudier au loin, auraient trouvé en ces résumés thomistes de quoi combler bien des lacunes. Les secs mementos de scolastique occidentale que quelques-uns nous ont laissés ne supportent pas la comparaison avec l'œuvre de Gennade.

Rome. M. J.

Archéologie anatolienne.

G. DE JERPHANION. *Mélanges d'archéologie anatolienne (Monuments préhelléniques, gréco-romains, byzantins et musulmans du Pont, de Cappadoce et de Galatie)*. I vol. de texte de 332 p. et 61 fig. et I vol. de 120 planches hors-texte.(Tome XIII des Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth).

L'ouvrage renferme un ensemble de documents appartenant à des époques diverses, et recueillis soit au cours de voyages à travers le Pont et la Cappadoce, soit pendant un séjour prolongé à Ankara. Comme le nom et l'autorité de l'auteur le laissaient présumer, on trouve dans le commentaire de ces documents autre chose que de sèches énumérations et certains chapitres constituent de véritables monographies qu'on peut considérer comme définitives.

Les tombeaux rupestres de la région pontique (Ch. II) et en particulier ceux des environs d'Amasya (Ch. I) font l'objet de nomenclatures complètes : les tombeaux qu'avaient négligés les publications antérieures n'offrent d'ailleurs qu'un assez mince intérêt.

Les tunnels à escaliers comptent parmi les vestiges antiques les plus curieux de la même région. On a émis à leur sujet des hypothèses diverses : on y a vu des galeries d'accès aux sources, des ouvrages militaires, et on leur a même attribué un rôle religieux se rattachant au culte des divinités chtoniennes. Il est difficile, en tout cas, de fixer leur date. Selon M. de J. ces tunnels remontent à une époque très ancienne et peuvent être antérieurs à l'établissement de l'empire hittite. L'auteur donne la liste de 29 tunnels (Ch. III) dont il a visité le plus grand nombre : ils lui paraissent répondre à des nécessités militaires plutôt qu'à des intentions religieuses.

L'observation des ponts romains de la même région (Ch. IV) permet de constater que le lit de certains fleuves s'est exhaussé de cinq à six mètres depuis la période romaine. La Pl. VIII, I, montre en effet que la charpente d'un des ponts d'Amasya plus ancien repose sur les arches d'un pont de pierre dont l'extrados dépasse à peine le lit du Yeshil Irmak : l'exhaussement atteint 4 à 5 mètres de hauteur. Il est sensible également, quoique d'un hauteur moindre, au pont du Yildiz Irmak, entre Sivas et Yeni Khan.

Les chapitres qui suivent sont consacrés à des monuments isla-

miques. Au chapitre V, prenant comme thème initial de son étude la mosquée de Sultan Bayezid à Amasya, M. de Jerphanion a cru pouvoir tracer une sorte d'historique de ce qu'il appelle *les mosquees de type anatoliote.* La Mosquée de Bayezid Pasha, à Amasya, plus ancienne que la mosquée de Sultan Bayezid, aurait pu, mieux que les mosquées de Brousse et de Stamboul, lui fournir quelques éclaircissements sur l'évolution du type, mais M. de J. n'en fait pas mention. Aussi bien, le problème est-il plus complexe que l'auteur semble le croire. Les conclusions auxquelles il aboutit reposent sur un nombre trop restreint d'observations directes et la question ne saurait être limitée aux seules mosquées ottomanes. Pour la traiter, même sommairement, il est nécessaire de remonter à certaines traditions seldjoukides, et de tenir compte également de la persistance de diverses formules orientales importées en Anatolie. La date de la mosquée n'est pas 887 H. mais 891 H. L'inscription qui surmonte la porte et qui donne cette date a été publiée dès 1927 par Ismail Hakki, *Kitabeler*, p. 120.

Le chapitre VI (Anciens khans turcs entre Amasya et Sivas) contient, entre autres, un croquis de plan du khan de Pazar. La date de la construction n'est point voisine de 1250 comme l'auteur tente de le prouver à l'aide de diverses comparaisons. Le khan fut bâti en 737 H (1336-1337) ainsi que l'attestent les inscriptions, (Ismail Hakki, *Kitabeler.* P.75). Le même chapitre fournit au sujet de Yeni Khan, situé entre Tokat et Sivas, des détails d'autant plus intéressants que le monument, d'un type singulier, est en grande partie détruit aujourd'hui. Le plan de la planche XII, dû au R. P. Riondel et levé sans doute il y a longtemps déjà, fixe les dispositions anciennes de l'ensemble.

Les monuments seldjoukides de Tokat sont l'objet d'une rapide énumération (Ch. VII), d'ailleurs incomplète (Cf. Ismail Hakki, *op. cit.*, p. 1 sq.) M. de J. pense avec raison que l'édifice signalé par Barth comme un palais est en réalité une médressé : le fait est évident et le monument, d'un type bien connu,est appelé communément *Gök Medresse.* On ne comprend pas à quels *autres corps de logis* et à quelles *cours* il est fait allusion et il est fort surprenant que M. de J. ait pu voir en place deux des quatre portes signalées par Barth. Le portail qui subsiste encore semble bien avoir été, suivant une règle constante, le seul accès à la médressé.

Dans le chapitre VIII, M. de J. réunit, au sujet des monuments de Sivas, quelques observations de détail. Certaines d'entre elles

sont discutables : je ne crois pas,notamment,que la grande mosquée de Sivas soit *exactement du même type* que la grande mosquée de Césarée. Par contre, il est parfaitement judicieux de relever le caractère extrême-oriental — indien et parfois même chinois — de certaines parties du décor des grandes médressés. L'auteur signale, entre autres, les sommiers de la porte de *Gök Medresse*, caractérisés par une ornementation singulière à laquelle, dans une image hardiment réaliste, il donne le nom de *salade de têtes d'animaux*. Nombre d'autres remarques méritent de retenir l'attention de qui étudiera les monuments sedjoukides de Sivas : la publication épigraphique de Van Berchem et Halil Edhem et celle, plus récente. de Ismail Hakki (*Sivas Shehri*) n'ont point, en effet, épuisé le sujet.

Le Sultan Khan, situé près de Palas, sur la route de Césarée à Sivas, est l'objet d'une étude détaillée (Chapitre X) où M. de Jerphanion atteste, une fois de plus, ses qualités d'observateur minutieux et précis. Elle s'accompagne de nombreuses photographies (Pl. XLII-LI). L'examen de la citadelle turque de Césarée (Ch. X) a été plus sommaire. L'auteur semble avoir ignoré la publication de Halil Edhem Bey (*Kayseriye Shehri*, Stamboul 1915) qui reste capitale pour l'étude des monuments de Kayseri. Au chapitre XI, sont décrites et analysées les ruines de la forteresse de Kaledijk, dont presque toute l'enceinte date du moyen-âge byzantin ou turc. On trouve (Pl. XL) un relevé de la forteresse.

Tous les chapitres énumérés jusqu'ici ne sont que des notices fragmentaires et généralement cursives, appuyées sur des documents receuillis au cours de voyages rapides. Le chapitre XII, par contre, nous fournit une excellente monographie de la basilique Saint-Clément à Ankara. L'auteur a longuement séjourné dans cette ville et a pu pratiquer des sondages sur les ruines de l'eglise. Ses relevés, qui présentent toutes les garanties d'une exactitude rigoureuse, remplaceront avantageusement ceux de Texier.

Le plan de l'état actuel (Pl. LXV) montre à quel point le monument a souffert : nécessairement, les restitutions proposées demeurent en partie conjecturales — l'auteur ne le dissimule point — mais les dispositions d'ensemble paraissent indiscutables. L'église était une basilique à coupole dont le naos comprenait un carré couvert d'une coupole sans tambour et un sanctuaire composé d'une abside semi-circulaire précédée d'un espace rectangulaire voûté d'un ber-

ceau plein cintre. Ce naos etait bordé,au nord, à l'ouest et au sud, de deux étages de galeries voûtées, bas-côtés au rez-de-chaussée, gynécée au premier étage.

M. de J. est d'avis que la *prothesis* et le *diakonikon* étaient surmontés de salles voûtées communiquant avec le gynécée : cette disposition, bien qu'exceptionnelle, est possible, mais les berceaux surbaissés indiqués au premier étage (Pl. LXIX, I) sont inacceptables.

La coupole, entièrement détruite aujourd'hui, peut être restituée grâce aux photographies publiées par Wulff : quatre arcs diagonaux, bandés entre les grands arcs du carré central permettaient de passer du carré de base à l'octogone sur lequel reposait la calotte. Celle-ci était décorée de douze côtes séparées par autant de cannelures.

On restitue difficilement la partie occidentale de l'église, narthex et exonarthex.A une annexe gauche du narthex semble correspondre une pièce souterraine, peut-être un *haghiasma.*

La construction en brique et moëllon est assez grossière. Le principal indice chronologique est fourni par l'ornementation des piliers rectangulaires qui séparent le naos des bas-côtés et du gynécée : décorés sur leurs faces d'une tige feuillue, sans modelé et sans grâce, ou de rubans disposés en forme de croix, ce sont des œuvres neutres, d'âge indécis. Il me paraît difficile de les dater avec précision et il en va de même pour les chapiteaux à godrons dont les acanthes d'angle, fortement stylisées, témoignent d'une extrême gaucherie. Cependant c'est sur ces éléments inexpressifs que M. de J. en est réduit à baser sa conclusion : il estime que l'église fut édifiée à la fin du Ve ou au début du VIe siècle et que, loin d'être, comme l'avait supposé Wulff, une imitation de Sainte-Sophie, elle doit figurer parmi les prototypes qui « ont préparé le chef-d'œuvre d'Anthémius et d'Isidore ».

La citadelle byzantine d'Ankara est décrite en détail dans le treizième chapitre, le plus original et le plus instructif de tout l'ouvrage. Un plan très complet, joint à de nombreuses photographies et croquis, fait comprendre aisément les dispositions d'ensemble de ces défenses qui comptent parmi les plus importantes de l'Anatolie et auxquelles la capitale turque doit son aspect si pittoresque.

A l'exception de quelques réfections de détail, du donjon de l'angle Nord-Est et de certains ouvrages situés dans la partie

basse, ces ruines sont byzantines. Elles comprennent, au sommet de la colline, une première enceinte limitant une surface de 350 m de longueur sur une largeur qui varie de 150 à 180 m. C'est la citadelle proprement dite. Au sud et à l'ouest, un second rempart, également byzantin, se développe suivant une ligne irrégulière, à mi-hauteur de la colline. Au nord, vers le ravin, des fortifications turques défendent le passage. Ces trois groupes de défenses sont étudiés successivement.

A la citadelle, après avoir analysé les détails techniques de la construction, l'auteur examine les tours pentagonales très rapprochées, qui donnent à l'ouvrage son caractère particulier et montre dans quelle mesure ce dispositif s'accorde avec les préceptes des théoriciens de la fortification, Philon et l'Anonyme de Byzance. Il décrit ensuite les portes et les poternes puis le bastion de l'angle Sud-Est. Celui-ci, dès l'époque byzantine, a été renforcé de nouveaux massifs de maçonnerie en sorte que l'épaisseur totale de la muraille atteint huit mètres dans la partie courante. Au donjon Nord-Est, d'un aspect beaucoup plus grêle, la superstructure est turque, mais les fondations paraissent byzantines.

La construction de la seconde enceinte remonte à une date très voisine de la première. Une inscription de 649 H. (1251-1252), au nom de Kaikawus II, atteste que cette ligne de défenses fut restaurée au XIIIe siècle. Quant aux ouvrages qui s'échelonnent sur la pente du ravin, au Nord, ils sont complexes et appartiennent à des époques diverses. Elevés par les Turks, Seldjouks ou Ottomans, ils reposent pour la plupart sur des substructions byzantines, dont quelques unes semblent fort anciennes.

Il est difficile de préciser la date des différentes constructions. Le P. de Jerphanion, dans une note additionnelle, (p. 300, sqq.) s'est rallié à l'opinion exprimée dans cette *Revue*, IV, 437-449 : l'enceinte bâtie après l'attaque de la ville par Harun-al-Rashid en 806, est l'œuvre, non de Michel II comme l'avait cru le P. de Jerphanion, mais de Michel III. La date en est l'année 859. Cf. *Byzantion*, V, 327 sqq. L'étude s'achève par une notice historique sur la ville d'Ankara, sous les Danishmendides et les Seldjoukides.

Dans le dernier chapitre (Ch. XIV) sont publiées et commentées des inscriptions grecques et latines d'Ankara, pour la plupart inédites. Pour certains textes déja connus, l'auteur suggère de précieuses corrections.

Tel est l'ensemble, sommairement résumé, de ces études. Peut-

être pourrait-on remarquer qu'on y trouve sur le même plan des observations essentielles et de menus détails d'un intérêt relatif, mais il ne faut pas oublier que l'intention de l'auteur fut d'apporter, sur des sujets très divers, des matériaux inédits et des vues nouvelles. L'ouvrage représente une somme importante de recherches sur le terrain, accomplies souvent dans des conditions difficiles et, en toute justice, on ne peut que rendre hommage à la scrupuleuse probité des méthodes d'investigation. Les *Mélanges d'archéologie anatolienne* prendront place dans les bibliothèques historiques, à la suite des relations savantes qui d'année en année, ont fourni de si utiles contributions à l'étude archéologique de l'Asie Mineure.

Istanbul. ALBERT GABRIEL

Karanis.

BOAK E. R. Arthur, PETERSON E. Enrich. *Karanis, Topographical and architectural Report of Excavations during the season 1924-28.* Ann Arber University of Michigan Press 1931 ; in-4° p. VIII 69 Plates XLII and Plans.

Non saranno mai lodati a bastanza i primi e—meritamente— fortunati cercatori e scavatori di papiri : i Flinders Petrie, i Grenfell, gli Hunt, ai quali si deve soprattutto se nell'ultimo quarto del secolo XIXe sono state gettate le basi e raccolti gli elementi di un nuovo, sia pure parziale, *Rinascimento.* Che cosa la Papirologia rappresenti per la scienza dell'Antichità è ormai abbastanza noto anche presso il gran pubblico e sarebbe assurdo metterlo in rilievo in questa Rivista destinata agli specialisti. Gli anni immediatamente anteriori e successivi al millenovecento rappresentano l'età eroica per le scoperte di papiri. Tuttavia le pesche miracolose di antichi manoscritti,avvenute in quel tempo, non sono state senza alcuni inconvenienti nei riguardi dell'archeologia e perfino della stessa papirologia. Anzitutto i *fellahin* e i mercanti di antichità, in Egitto quasi altrettanto numerosi quanto le mosche, hanno capito assai presto il grande valore scientifico, e per riflesso commerciale, attribuito ai papirii e si sono messi in caccia della nuova selvaggina. Gli scavi clandestine si sono moltiplicati e i contadini autorizzati ad estrarre il *sebbahc* dalle collinette-rovine o collinette immondezzai (kiman) — sono sta-

ti, da allora, mossi anche dalla volontà di cercare, ed auzi ed ossessionati, cosi come i delegati alla molto precaria ed ipotetica sorveglianza (*gûfara*), dalla speranza di trovare papiri, avendo nello stesso tempo la ben ferma intenzione, s'intende, di sottrarli al Servizio delle antichità per venderli di nascosto : disperdendoli, spesso spezzandoli, e non di rado distruggendoli per fretta o per eccesso di avi dità. D'altra parte gli scavi più o meno metodici organizzati dalle missioni inviate dalle istituzioni scientifiche di Europa e d'America, con lo scopo esclusivo o precipue di formare collezioni di papiri, hanno considerato questi preziosi documenti come materiale isolato da tutte le altra rovine, da tutti gli altri oggetti contenuti nei *kiman* e di cui si curav no assai poco ed affatto.

I danni di un tale stato di cose sono evidenti. Senza prendere in considerazione il rialzo enorme ed esagerato determinatosi nei prezzi o della dispersione,basterà porre in rilievo la difficoltà e spesso l'impossibilità di studiare il contenuto dei papiri in relazione alle condizioni topografiche, architettoniche, sociali ecc., delle città o dei villaggi di cui ci rivelano ed illuminano la vita. Quando si ebbe la prova dell'enorme importanza che i papiri posseggono nei riguardi della letteratura greca e della storia, nel senso più lato non solo dell' Egitto greco-romano, ma anche dell'Impero romano e bizantino e quando si potè constatare che la valle del Nilo nascondeva tuttora una quantità insospettata di tali documenti,sarebbero state necessarie da parte delle autorità competenti, misure radicali per proteggerli e per assicurarne la graduale scoperta ad opera di controllati scavi metodici. Il problema, dato il diritto *consuetudinario* che i proprietari di terreni confinanti col *kôm* posseggono, di utilizzare questo come cava di concime, era certo di soluzione difficile, ma a mio parere, non impossibile. Fin dal 1903, ed era già un po' tardi, dopo il ritorno dalla mia prima campagna papirologica ad Hermupolis Magna, io avevo suggerito a Gaston Maspero la soluzione che mi sembrava la sola logica e capace di salvare gl'interessi della scienza.Una commissione di studiosi competenti avrebbe dovuto redigere una lista dei *kimans* del Fajium e del Medio ed Alto Egitto,nei quali l'estrazione del *sêbbach* sarebbe stata proibita nel modo più assoluto. Se il Governo egiziano non avesse creduto, per ragioni d'opportunità, di sospendere senz'altro il diritto — discutibile, del resto — d'estrazione, avrebbe potuto sostituire la materia fertilizzante (la cui vera efficacia à da molti messa in dubbio e ridotta a modeste proporzioni) con una certa quantità di çonçimi chimici,

I *kiman* riservati sarebbero stati distribuiti, previ opportuni accordi, tra le missioni scientifiche che ne avessero fatto domanda. Ciascuna di queste missioni avrebbe dovuto assumere l'impegno di esplorare man mano, col metodo più rigoroso, ognuna delle collinette avute in concessione. Lo scavo avrebbe dovuto avere il carattere di scavo *archeologico*,cioè i papiri non ne avrebbero dovuto costituirne lo scopo unico od essenziale e gli scavatori avrebbero esplorato le rovine della città o del villaggio o i cumuli di detriti e immondezze,zona dopo zona, quartiere dopo quartiere, strada dopo strada, casa dopo casa, strato dopo strato, prestando la stessa attenzione a tutti gli oggetti incontrati, facendo gli opportuni rilievi topografici e le necessarie fotografie. Il terreno di scarico avrebbe dovuto essere accumulato un po' lontano dal *kôm*, nel deserto che è quasi dovunque imminente, od in una zona di terreno incolto che sempre confina col *kôm*. Per tal modo sarebbero stati posti in luce gli scheletri — molto spesso assai meglio e più che non gli scheletri— di parecchie città e di diecine di paesi, e si sarebbe potuto studiarli con comodo, raccogliendo tutti i papiri che contenevano i quali avrebbero potuto essere studiati con riferimento ai luoghi ed alle persone. Purtroppo altri problemi considerati assai più gravi ed urgenti, la fortunatamente errata convinzione che il Fajium fosse già esausto, e il timore di urtare contro insormontabili ostacoli di politica interna, fecero considerare la mia proposta come inattuabile.

Quando ebbi assunta la direzione del Museo d'Alessandria, appena mi fu possibile e nonostante la meschinità dei crediti di cui potevo disporre, chiesi al Servizio delle Antiochità, la concessione di scavo in quattro luoghi del Fajium ; Batn-Herith (Theadelphia) ; Omm-el-Baragat o Breigat (Tebtunys) ; Girzeh (Philadelphia) e Kom Ouscim (Karanis). Nel 1912 e nel 1913 cominciai l'esplorazione di Batn-Herith col proposito di applicare i principi sopra accennati. I risultati delle due campagne di scavo non sono stati trascurabili. Purtroppo la guerra mondiale sopravvenne ad annullare ogni progetto, nè a guerra finita m'è stato possibile di riprenderne l'esecuzione. Ma sono felicissimo che altri cercatori, forniti di larghi mezzi pecuniari, di un numero adeguato di collaboratori competenti e dei necessari istrumenti abbiano preso il mio posto in due delle suddette località (Girzeh e Batn-Hérith sono purtroppo da considerare affatto esaurite) e che non le frughino in caccia di *affce* per scoprirvi i papiri in esso eventualmente contenuti, ma li esplorino

su vasta scala col più rigoroso metodo archeologico. Cosi procede fin dal 1925 la Missione inviata dalla Università di Michigan a Karanis, e cosi la Missione italiana di Terrtunys. L'importanza dei risultati che uno scavo condotto in tal guisa permette di raggiungere è già in parte dimostrata dalla prima relazione testè pubblicata a cura della missione americana. Il merito principale di avere organizzato le ricerche a Kom Ouscim spetta al compianto prof. F.W.Kelsey, troppo presto scomparso nel 1927. La morte di lui ed inattese difficoltà d'ordine finanziario hanno fatto ritardare la stampa del manoscritto apprestato dai prof Boak e Peterson. Nel volume che ho sott'occhio sono illustrati i risultati topografici ed architettonici delle varie campagne. É superfluo fare notare quanto coscienziosa sia la cronaca delle scoperte e quanto scrupolosa e precisa è la descrizione delle vie, delle case, degli strati e di ogni particolare degno d'essere posto in rilievo.Conoscevamo già dalla pubblicazione del prof. Winter le lettere che un certo Apolinaris, marinaio nella flotta romana a Miseno, aveva scritto a sua madre Taesis. Quanto più interessante e più viva,per es.,non diventa questa corrispondenza, ora che abbiamo inanzi agli occhi la casa in cui la vecchia Taesis (fig. 16) si consolava leggendo le lettere del figlio tanto lontano, di là dal mare? Ma se non si vuol tener conto di particolari d'ordine, direi, psicologico, si consideri che gli scavi permetteranno di ricostruire la storia topografica di Karanis, di studiarne l'estensione nei vari periodi, di conoscere lo sviluppo dei suoi edifici e le vicissitudini demografiche, le fasi della sua prosperità e della decadenza e infine l'abbandono e la morte (verso la metà del quinto secolo d. C.). Com'è naturale, il lavoro di sintesi, che sarà letto con interessamento non solo dagli archeologi, ma anche dalle persone colte in generale, verrà più tardi. Adesso si tratta di raccogliere e di esporre in modo analitico tutti i materiali capaci di rendere possibili le future ricostruzioni: compito arido, arduo e molto faticoso, ma forse appunto perciò assai meritorio. Ottanta figure chiare e nitide, distribuite in quarantadue tavole, seguite da numerosi piani generali e particolari, completano, illustrano il testo, di cui facilitano la lettura e la comprensione.Possiamo cosi seguire l'esame dei diversi livelli — superiore, medio, inferiore, purtroppo cosi genericamente designati senza alcuna determinazione cronologica — studiare le singole aree di scavo, i gruppi di case, le singole case e gli ambienti di ciascuna casa, il tutto contraddistinto con lettere e cifre. Se la lettura risulta alquanto faticosa ed il sistema di riferimento appare

alquanto complicato, tuttavia lo scavo può essere seguito passo passo. Nessuno negherà i grandi servigi che renderà il rapporto come documento di consultazione. Poichè dè, si può dire, la prima volta che alcune rovine greco-romane del Fajium sono studiate archeologicamente è facile intendere quanto ciò sia importante, data la grande analogia che nella pianta della città, nel tipo delle costruzioni (templi, case, granai), nella sua technica (tetti e soffitti prevalentemente a volta), nei materiali adoperati (mattoni crudi per le più, la pietra per le sole cornici delle porte, largo uso di legno,imbiancature non frequente, nicchie talora decorate con pitture) esiste tra Karanis e gli altri paesi e villaggi del Fajium.

Tra i ritrovamenti più interessanti noteremo: le lettere di Apolinaris già ricordate; alcune pitture murali (una parte è stata inviata al Museo d'Alessandria, quella tra l'altro che conferma la tesi secondo cui il Cerbero alessandrino non era a teste di cane, ma del tipo descritto di Macrobio, cioè a testa centrale di leone fiancheggiata da una di lupo e da una di cane) un grosse gruppo di papiri in gran parte inediti (nell' area G. di esso fà parte il certificato di nascita in *latino* pubblicato dal Sanders in A. J. A. XXXI (1928 p. 309-329) e sessanta monete romane d'oro — di cui 21 sono esposte ora nel Museo d'Alesandria — le quali Vanno da Adriano e Marco Aurelio (158-159 d. C.)

Ciò che in questo volume viene offerto alla curiosità degli studiosi fa sentire vive il desiderio che le altre promesse, e certo più importanti, relazioni seguano nel più breve tempo possibile.

Alexandrie Ev. Breccia

L'icone russe.

Nikodim Pavlovich Kondakov. *The Russian Icon.* Translated by Ellis H. Minns. Oxford, Clarendon Press, 1927.

Le beau volume traduit du russe en anglais et publié par les soins de M. Minns (avec une préface et des notes du traducteur), a vu le jour après la mort de Kondakov. L'archéologue et l'amateur de l'art orthodoxe trouveront dans cette monographie détaillée des renseignements utiles et abondants sur les icones russes et les différentes phases de leur histoire. Des nombreuses planches très

soignées — dont plusieurs en couleurs — permettent au lecteur d'admirer les belles gammes des peintres d'icones et leurs compositions souvent très expresisves.

La plupart des lecteurs de ce livre n'y verront sans doute qu'une étude archéologique de l'icone, par un grand byzantiniste. Mais en parcourant les pages de ce volume, quelques-uns penseront peut-être aussi à la figure si particulière de son illustre auteur. Connaisseur remarquable des antiquités byzantines, gréco-orientales et slaves, Kondakov leur consacra toute une longue vie laborieuse, il fit des nombreux voyages en Orient et publia une série de livres, dont l'art de l'Est européen et de l Asie antérieure était le sujet presque exclusif.

Et pourtant, en lisant ses ouvrages antérieurs, et surtout ce livre posthume consacré à l'Icone Russe — sujet préféré des dernières années de sa vie — ne constate-t-on pas avec étonnement que les sympathies personnelles de Kondakov allaient vers l'art antique et l'art de la Renaissance et que l'esthétique de l'icone, l'esprit qui l'animait, les hommes qui l'exécutaient et la commandaient, lui semblaient appartenir à des siècles d'ignorance et d'égarement, dignes d'un jugement tantôt sévère, tantôt ironique? La vivacité de sa critique rappelle quelquefois le ton des auteurs de la Renaissance et du XVIIIe siècle parlant de l'art gothique.

La monographie suit un plan chronologique. L'étude de l'icone russe est précédée d'un aperçu rapide de l'histoire des icones grecques, depuis les origines de cet art. Les deux chapitres suivants sont consacrés à l'usage qu'on faisait des icones en Russie, à leur emplacement, dans les églises et les maisons d'habitation russes et aux procédés techniques des peintres.

Cette partie de l'ouvrage fait connaître l'importance étonnante que l'icone sur bois avait prise en Russie. Byzance et les autres pays orthodoxes ne semblent l'avoir suivie que d'assez loin. Chaque partie de l'église recevait des icones d'un type spécial, tandis que d'autres icones étaient destinées à la bénédiction de la maison d'habitation, des portes et des chambres. L'auteur s'arrête particulièrement sur le développement de l'*iconostase* (dès le début du XVIe s.), et sur la décoration des icones à l'aide des pièces d'orfèvrerie. Il signale le vocabulaire spécial relatif aux icones : les noms des icones qui changent suivant l'emplacement, les termes qui désignent le décor métallique. On regrette de ne pas trouver ici plus de détails sur le rôle de l'icone dans la vie privée russe (pourtant de nombreux

textes en parlent), ni aucune précision sur les collections d'icones aux palais du tsar et du patriarche.

Kondakov explique la floraison extraordinaire de l'icone en Russie par l'abondance des forêts. Il est certain que dans les églises en bois — si fréquentes en Russie — l'icone devait naturellement remplacer la fresque. Considérée à ce point de vue, l'hypothèse de Kondakov peut être admise. Il est plus difficile de croire que les pays les plus pauvres en forêts aient dû s'abstenir de confectionner des icones, faute de matériel. N'est-ce pas l'Égypte qu'on croit être la patrie de l'icone?

Il est peut-être plus plausible d'expliquer l'expansion de l'icone portative en Russie, en la rapprochant de la peinture de chevalet de l'Europe occidentale. C'est à la même époque que se multiplient les icones en Russie et les retables en pays latins et germaniques, et c'est dans les villes marchandes de la Toscane, de la Flandre, et de la Russie (Novgorod et Pskov) que la peinture de chevalet est mise à la mode. Novgorod fait partie de la *Hansa* des villes allemandes qui la met en rapports immédiats avec les grands centres où fleurit, aux XIVe, XVe et XVIe siècles, le nouveau genre de peinture, cultivé au sein de la société bourgeoise. C'est le même milieu qui encourage, en Occident, les techniques fines et difficiles, et apprécie les objets de petites dimensions et d'exécution minutieuse. Or, on retrouve dans les icones russes cette technique particulièrement soignée et, un peu plus tard, les images microscopiques. Ce sont les marchands-mécènes, les Stroganov, qui sont surtout friands de ce genre de peinture précieuse. (Kondakov blâme sévèrement ce goût et le compare — à tort selon nous — aux œuvres de l'Extrême-Orient).

Le chapitre consacré à la technique contient une foule de renseignements précis sur les matériaux employés, les couleurs, les procédés des peintres. Kondakov devait ces connaissances utiles non seulement à la longue pratique des monuments, mais aussi à la fréquentation des derniers peintres d'icones qu'il avait connus dans les villages de la région de Moscou. Il faut noter expressément le vocabulaire technique de la peinture d'icone rapporté par l'auteur. Il fournit une nouvelle preuve de l'importance que cet art avait acquis en Russie.

Si l'époque de l'expansion de l'icone ne commence qu'au XIVe-XVe siècle, la Russie a l'avantage de posséder d'assez nombreux spécimens d'icones antérieures à cette époque. Kondakov en pro-

pose un classement, mais ses essais de synthèse — en ce qui concerne cette époque archaïque —sont actuellement périmés. Car depuis la guerre, des nombreuses et magnifiques icones des XIe-XIVe siècles ont été découvertes ou débarrassées des repeints postérieurs et ces nouveaux faits changent complètement l'image qu'on se faisait de la période archaïque de la peinture russe. Il suffit de dire que Kondakov date du XIVe siècle la célèbre Vierge de Vladimir et qu'il considère cette peinture byzantine du XIIe siècle, comme une œuvre italo-grecque (1).

C'est au même chapitre qu'on retrouve la théorie bien connue de Kondakov sur l'origine gréco-italienne des nombreuses icones russes et sur l'importance des modèles gréco-italiens dans l'évolution de la peinture russe aux XIVe et XVe siècles. Fortement ébranlée par les découvertes et les études récentes, cette théorie conserve malgré tout une certaine valeur, ne fût-ce que pour quelques faits secondaires. D'ailleurs des nouvelles recherches sur les rapports de l'art orthodoxe tardif et de l'art italien s'imposent depuis quelques années.

Le chapitre suivant traite des écoles de Suzdal et de Novgorod au XVe siècle,et en particulier du grand peintre du pays de Suzdal, André Rublev († entre 1427 et 1430) qui créa un style nouveau et charmant. Son influence fut grande et dépassa les frontières de son pays : on en reconnaît les traces à Novgorod et même en Galicie. Sans nier la part créatrice dans l'œuvre de Rublev, Kondakov lui fait subir une influence de l'art italo-grec qui l'éloigne du pur style byzantin. Quelle que soit la valeur historique de cette observation, la parenté des figures de Rublev et de certaines Madones siennoises du XIVe s. est indéniable. C'est avec les œuvres des ateliers inspirés par Rublev que commence — d'après l'auteur — la « nationalisation » de l'art russe. A partir du XVe siècle, une icone russe est reconnaissable à son style. C'est à ce moment aussi qu'à Novgorod et à Suzdal, les icones se multiplient et qu'elles commencent à jouer un rôle important dans la vie russe. La variété des sujets traités sur les icones confirme cette affirmation.

Le XVIe siècle a vu la floraison de l'art des icones en Russie. Au

(1) Dans un paragraphe spécial, joint au texte de Kondakov, M. Minns a eu l'heureuse idée de signaler au lecteur le résultat des nouveaux travaux consacrés à la Vierge de Vladimir. Des mises au point analogues figurent assez souvent au bas des pages du texte. Il faut savoir gré au savant traducteur de ces rectifications indispensables.

style, nationalisé au siècle précédent, se joint une iconographie nouvelle qui dorénavant distinguera des œuvres analogues les icones exécutées en Russie.Cette iconographie représente des sujets mystiques et didactiques,— compositions compliquées et savantes qui traduisent en couleurs des dogmes de l'Église et illustrent des hymnes liturgiques et des prières.Kondakov croit avec raison que le point de départ de ces images compliquées est à chercher en Occident,dans les miniatures et les gravures des *Spaecula humanae Salvationis*, des *Bibles des Pauvres*, des *Bibles moralisées* et d'autres écrits semblables. On a plus de peine à suivre notre auteur quand il affirme que les miniatures occidentales inspirèrent d'abord les peintres gréco-italiens et que c'est par leur intermédiaire que les compositions du nouveau type furent apportées en Russie. Jusqu'à preuve du contraire, il faut admettre que sinon toutes, au moins la majorité de ces compositions mystiques et didactiques furent créées en Russie : les monuments russes de ce genre sont antérieurs aux œuvres grecques connues, il y en a davantage et ils sont infiniment plus variés ; ce sont souvent des icones de ce type qu'on copie à l'étranger ou qu'on y fait apporter. De toute façon, il est important de souligner le fait d'une influence exercée par la peinture de l'Europe septentrionale (France, Flandre, Allemagne) sur l'art orthodoxe. On a tort, en effet — et Kondakov suit encore généralement cette tradition — de se borner à l'art italien, en confrontant l'art gréco-slave aux arts de l'Europe occidentale. Même avant la gravure du XVIIe siècle, l'art « transalpin » a fourni à la peinture slave des éléments appréciables.

Les provinces danubiennes et la Galicie ont joué, d'après Kondakov, un rôle important dans l'histoire de la peinture des icones.La Valachie,la Moldavie et la Russie lithuanienne furent traversées par des courants artistiques venant des Balkans.C'est par cette voie que la Russie moscovite aurait communiqué avec l'art des Yougoslaves.

On devrait, en outre, à l'école moldo-valaque un certain nombre de créations iconographiques originales.Pour Kondakov qui n'avait guère connu les monuments roumains, ce n'étaient là que des pures hypothèses. Maintenant que la publication des peintures de ce pays est plus avancée, ces théories pourront être mises à l'épreuve. Bornons-nous à dire dès à présent que des rapports très étroits existent certainement entre les peintures roumaines et les œuvres russes (de la Russie lithuanienne et de la Russie de Novgorod et de Moscou). Toutefois, la floraison de l'art moldo-valaque ne commence que dans la deuxième moitié du XVe, (et non au XIVe, comme le supposait

Kondakov). On voit, d'autre part, à partir de la fin du XVIe s., une influence de l'icone moscovite se manifester en Moldavie. Le caractère des rapports russo-roumains, dans le domaine de la peinture, au XVe et XVIe siècle n'a pas encore été élucidé. Et il en est de même quant aux relations des arts russes-lithuaniens, d'une part et russes-novgorodiens et moscovites, d'autre part.

Deux autres chapitres sont consacrés aux icones du XVIe siècle. Ce sont d'abord les icones de Novgorod, où brille la technique du *sfumato* et un dessin d'une élégance raffinée. Kondakov en décrit de nombreux spécimens en commençant par les œuvres du chef de l'école, le moine Dionisij ; il signale les nouveaux sujets traités par les artistes novgorodiens et explique leur style et leur technique en invoquant, une fois de plus, l'influence italienne transmise par les ateliers gréco-italiens.

L'histoire de la peinture des icones à Moscou, au XVIe siècle, occupe un chapitre important. Les travaux considérables entrepris par les grands-ducs, puis par les tsars de Moscou, la protection qu'ils accordent à l'art de l'icone en créant des ateliers palatinaux, le culte de l'image qui ne cesse de se développer, la société moscovite et le pouvoir séculier s'élevant à la défense de la « bonne tradition » iconographique et contre les innovations occidentales, les icones faisant l'objet d'une discussion au Concile dit des Cent Chapitres qui charge l'Église du contrôle des peintres, — tous ces faits bien connus sont exposés à leur place, assez sommairement d'ailleurs. N'était le ton décourageant de l'auteur dont nous parlions au début de cet article et qui, dans ce chapitre, est plus gênant qu'ailleurs, l'étude de l'icone moscovite lui aurait permis d'évoquer une des plus curieuses pages de l'histoire de l'art orthodoxe. Car l'école de Moscou est la seule parmi les écoles d'art orthodoxe (sans excepter Byzance) pour l'etude de laquelle nous disposons et des monuments d'art et des textes, très nombreux et qui fournissent des renseignements abondants sur la place que tenait l'icone dans la vie religieuse et sociale, sur les conditions des peintres et des donateurs, sur l'attitude du pouvoir (État et Église) vis-à-vis de l'art sacré, etc. En dehors de leur propre intérêt, ces faits de l'histoire russe des XVIe et XVIIe siècles ont une grande importance pour l'étude de l'art byzantin. Il faudrait souhaiter une étude d'archéologie russo-byzantine de ce genre.

Kondakov suit un autre chemin, et traite d'« amusant » le passage aussi suggestif que voici : « celui qui peint une icone en se

servant de sa propre imagination, sera condamné aux tortures éternelles » (p. 139).

Les trois derniers chapitres sont consacrés aux différents aspects de l'icone du XVIIe siècle, aux œuvres du style dit « des Stroganov », aux peintres de transition, entre l'ancienne manière traditionnelle et la peinture du goût occidental moderne. Le champion de cette école, Simon Uchakov et d'autres artistes du XVIIe siècle rencontrent, auprès de l'auteur, plus de sympathie que leurs prédécesseurs. Kondakov applaudit aux progrès de l'esthétique moderne qu'il reconnaît dans leur œuvre. Quelques pages sur les ateliers d'icones populaires du XVIIIe et du XIXe siècle et sur les tentatives récentes (début du XXe s.) d'élever le niveau de leur production amènent l'histoire de l'icone russe à l'époque contemporaine.

Strasbourg. A. GRABAR.

Le Trecento byzantino-vénitien.

Victor LASAREFF. *Über eine neue Gruppe byzantinisch-venezianischer Trecento-Bilder.* (Extrait de *Art Studies*, 1931), 31 pp. 29 reproductions.

L'étude très importante de M. Lasareff part d'un premier fait, par lui solidement établi : c'est que la Crucifixion bien connue de la collection Stoclet, à Bruxelles, provient du même atelier, a été exécutée par le même auteur, que deux fresques, une Descente de croix et une Mise au tombeau, de l'église des Saints-Apôtres, à Venise. Ces trois peintures, remontant au début du XIVe siècle et nettement byzantines de style, présentent cependant des caractères étrangers à Byzance — les mains repliées et crispées du Christ en croix, par exemple — ; d'autre part, on ne discerne en elles rien de gothique, de ce réalisme gothique, qui, dès le XIIIe siècle, tendait à rajeunir, en bien des endroits, la peinture italienne. Ce sont sans le moindre doute des œuvres de Venise.

Quel était donc l'état de la peinture à Venise, au début du XIVe siècle ? Nombre de savants, Venturi, Moschetti, Van Marle, se sont essayés à en faire le tableau. On sait que l'art byzantin y régnait toujours avec un prestige surprenant. A-t-on cependant bien tenu compte des modifications qu'il avait subies sur ce sol étranger,

mesuré la force des réactions qu'il avait provoquées à cette époque tardive? Et s'est-on demandé s'il n'avait pas trouvé dans certains compromis le secret de son extraordinaire longévité aux bords de l'Adriatique? Voilà certainement les questions auxquelles M. Lasareff s'est proposé de répondre. Mais, tout d'abord, il fallait grouper autour des peintures fondamentales que nous avons citées, celles qui leur étaient étroitement apparentées. Nous ne citerons que les principales : la Crucifixion du Musée Correr, signée d'*Andrea de Murano* ; une Crucifixion du Musée National de Ravenne ; une autre avec des saints, à l'église Sta-Marcuola, de Venise ; le Jugement dernier du Musée de Worcester (Massachusetts) ; un Saint Érasme et un Saint Jean, puis, dans un diptyque, Saint André et Saint Jean-Baptiste, au Palais de Venise, à Rome. Groupe bien défini, dit M, Lasareff, formé de peintres d'icônes au conservatisme impénitent, rétifs aux innovations septentrionales et dont une première analyse montre que l'œuvre la plus ancienne, la plus importante, est la Crucifixion de la collection Stoclet, suivie de près par les deux fresques de Venise, tandis que la plus récente est le diptyque du Palais de Venise, à Rome.

Quiconque suivra l'auteur dans ses rapprochements ne manquera pas de rendre hommage à son discernement et de souscrire, en gros, du moins, à ses conclusions. Mais voici où le problème devient à la fois le plus intéressant et le plus délicat. Pour M. Lasareff, l'atelier d'où sont sorties les icônes est en connexion intime avec l'atelier qui a exécuté les mosaïques de la Chapelle Baptismale, à l'église Saint-Marc ; ce serait même un seul et unique atelier, dont nous aurions l'œuvre ultime, au point de vue du décor monumental, dans les mosaïques de la chapelle Saint-Isidore, en la même église de St-Marc. Il allègue le coloris : tons vert, lilas, rose dominants ; les architectures : courtines crénelées ; des ornements : points blancs en chapelet de perles ; les types, la composition. On comprendra que loin des œuvres, toute opinion soit ici réservée et la question laissée au jugement des spécialistes. La parenté, du moins, entre les icônes et les mosaïques mentionnées paraît certaine.

Si M. Lasareff a raison, des dates précises sont acquises, car les mosaïques du Baptistère de St-Marc ont été exécutées sous le doge André Dandolo (1342-1354). Partant de ce point de repère, la Crucifixion de la collection Stoclet remonterait à 1310 environ ; les fresques de l'église des Saints-Apôtres, souvent reportées au

XIIIe siècle, seraient de la seconde décade du XIVe siècle, après quoi viendraient, vers 1330 ou 1340, la Crucifixion de Sta-Marcuola et le Jugement dernier de Worcester ; le diptyque du Palais de Venise nous ferait descendre jusque 1355, date des mosaïques de Saint-Isidore, et même plus bas.

Encore une fois, sur ces rapprochements et ces dates, les spécialistes décideront. Ce que nous ne pouvons nous dispenser de reproduire ici — en résumant d'ailleurs— ce sont les idées de M.Lasareff sur le caractère général des œuvres qu'il a réunies dans un groupe si imposant. Toutes les icônes sont l'œuvre de maîtres italiens, chez qui dominent tantôt les traditions indigènes, (fresques des Saints-Apôtres), tantôt le byzantinisme (Jugement dernier de Worcester). De là, partout, des compromis, mais des compromis auxquels manqueront de plus en plus, à mesure que les années s'écouleront, l'unité d'ensemble et l'harmonie des détails. L'immatérialité byzantine le cédera peu à peu à l'hédonisme du milieu vénitien. Les contours perdront leur rigueur linéaire avec le rythme qu'elle conférait à la composition ; les couleurs, quand on emploiera le procédé impressionniste des tons juxtaposés, deviendront lourdes et s'obscurciront ; quand on emploiera celui des dégradations, elles cesseront de faire valoir les surfaces, ainsi que c'était l'usage persistant dans les œuvres byzantines du XIVe siècle, et serviront, au contraire, à rendre des volumes. On composera dans l'espace, non plus selon la manière idéale, encore observée à Kahrié-Djami, où les architectures et la représentation figurée se révélaient par le moyen de la perspective inversée et la diversité des points de vue, mais lourdement, par des essais de perspective linéaire et de raccourcis. A quoi servait, dès lors, de conserver les autres principes de la composition byzantine? Toute cohésion, tout enchainement, tout équilibre étaient rompus et l'on aboutissait à de fâcheuses contradictions.

Voilà quel est le style éclectique des mosaïques dans le Baptistère de Saint-Marc. « Rien, à part les inscriptions latines, disait Van Marle, n'y révèle une origine occidentale ». On voit combien M. Lasareff est loin de cette opinion, tout aussi bien que de l'opinion de Diehl, qui attribue les mêmes mosaïques à l'école de Constantinople. Pas davantage, à un point de vue tout opposé, il ne se ralliera à la théorie d'Ajnalov, d'après laquelle l'art des Paléologues devrait une partie de ses caractères à une forte influence occidentale, particulièrement vénitienne. « Für Konstantinopel gab es nichts in Venedig zu lernen. »

Pour lui, des maîtres grecs, imbus de leurs traditions nationales, mais profondément italianisés — il n'y a là rien de contradictoire — ont collaboré avec des maîtres italiens à la fois respectueux des leçons qu'ils avaient reçues de Byzance et sensibles aux goûts et tendances de leur pays. Voilà ce qui explique le double aspect des mosaïques. Les icônes seraient dues aux maîtres italiens de l'atelier de Saint-Marc et à leurs prédécesseurs. La démonstration de M. Lasareff est-elle péremptoire? Bien rares sont les démonstrations péremptoires dans de tels sujets. Elle est nette, du moins; elle ne biaise pas avec les difficultés et, comme le dit l'auteur lui-même, ce sera une « hypothèse provisoire » bien utile pour étudier le développement ultérieur de la peinture vénitienne.

Bruxelles. Marcel LAURENT.

La miniature à Jérusalem.

William Henry PAINE HATCH. *Greek and syrian miniatures in Jerusalem. (The Mediaeval Academy of America,* n° 6). Cambridge (Mass.), 1931, XIII-136 pp., 71 pl. gr. in-8°. Doll. 12.

L'archéologie byzantine est très cultivée dans les universités américaines. Il y a là des maîtres éminents et leurs élèves sont des visiteurs assidus des Musées, des Bibliothèques du vieux continent. Plus heureux que beaucoup de leurs confrères européens, ils étudient les monuments sur place, où qu'ils se trouvent, soit pour en tirer des mémoires originaux, soit pour les publier, les décrire et, ainsi, les rendre utilisables à tous — ce dont on ne saurait trop les remercier.

M. W. H. Paine Hatch, professeur à l'École épiscopale de théologie, de Cambridge (Massachusetts) est de ces derniers. Son ouvrage contient la reproduction et la description de soixante et onze miniatures, tirées de onze manuscrits grecs de la Bibliothèque patriarcale de Jérusalem et d'un ms. syriaque conservé au couvent (syrien) de Saint-Marc, dans la même ville.

Les manuscrits grecs en question — à peu près tout ce qui se trouve à Jérusalem (1) — sont restés jusqu'ici complètement inédits.

(1) Il y a encore quelques miniatures grecques du XIVe et du XVe siècles à la

Les miniatures de neuf d'entre eux, évangéliaires antérieurs à l'an 1300, sont intégralement reproduites ; pour les deux autres, un *Grégoire de Nazianze* (Codex 14, *Τάφου*) et une *Histoire de Job* (codex 5, *Τάφου*) cela était impossible, à raison de l'illustration très abondante, mais un choix judicieux et, d'ailleurs, très copieux a été fait parmi leurs pages aux compositions historiées. Seul, le ms. syriaque, daté de 1222, avait été signalé par Baumstark (*Oriens christianus*, IV, p. 413) et étudié par Reil, qui en avait publié quatre miniatures (*Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, XXXIV (1911), pp. 138 et suiv.). Voici donc un ensemble important de peintures qui viennent s'ajouter à toutes celles que l'on connaissait déjà du second âge d'or byzantin, des matériaux d'étude et des éléments de solution pour des problèmes d'origine très délicats, sur lesquels on est loin encore d'avoir dit le dernier mot : le travail de M. W. H. Paine Hatch vient à son heure.

J'ai bien dit qu'il s'agissait avant tout de publier et de décrire. Les planches de l'ouvrage, en photogravure, sont fort belles : on n'a pu malheureusement y adjoindre de reproductions en couleurs et les indications générales qui sont données dans la préface, n'aideront pas beaucoup, je le crains, à se représenter le coloris des images. L'auteur, sans tomber dans trop de détails, aurait pu, en allongeant un peu ses descriptions, indiquer, pour chaque miniature, quelles étaient ses couleurs dominantes. M. A. Delatte, lui, lorsqu'il publia les miniatures des Bibliothèques d'Athènes (1), — ouvrage analogue à celui-ci — n'avait pas hésité à décrire leur polychromie de la façon la plus méticuleuse. Je conviens volontiers que cela était irréalisable dans un volume aux planches extrêmement nombreuses, mais le lecteur se serait contenté de beaucoup moins et cela lui aurait rendu grand service. Au demeurant, les descriptions de M. W. H. Paine Hatch ont été rédigées avec le plus grand soin. Pour concises qu'elles soient, elles ne laissent jamais sans explication le moindre geste, le moindre objet, les inscriptions sont transcrites avec exactitude, avec un renvoi aux textes littéraires, quand il y a lieu. Ce dont je le louerai sans réserves, c'est d'avoir, avec une érudition très

Bibliothèque du Patriarcat et, de plus, deux miniatures syriaques du XVIIIe siècle.

(1) A. DELATTE. *Les manuscrits à miniatures et à ornements des Bibliothèques d'Athènes* (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége, fasc. XXXIV). Liége, Vaillant Carmanne, 1926.

sûre, renvoyé aux sources et aux travaux récents qui ont trait à chacun des sujets représentés. Un seul exemple, la Descente du Christ aux Limbes (*The Harrowing of Hell*, pl. II) : les deux notes qui accompagnent la description contiennent toutes les références nécessaires pour étudier le sujet, soit dans les sources écrites, soit dans les monuments figurés. C'est le même souci d'aider le lecteur, de faciliter ses études, qui a poussé M. W. H. Paine Hatch à écrire une introduction de quelque 50 pages, formant une sorte d'abrégé de l'histoire politique et artistique de Byzance :abrégé clair et dont les notes, au bas des pages, décèlent une information irréprochable.

Parmi les miniatures reproduites, je signalerai particulièrement les Évangélistes assis des codices 31, 47, 49, 56, 60 (*Τάφου*), 28 (*Φωτίου Παρθενίου*), avec leurs entourages et leurs bordures. Ils proviennent de différentes mains, mais procèdent du même esprit, disons-mieux, s'inspirent des mêmes modèles. Le second âge d'or byzantin est un reflet du premier. Beaucoup de ces miniatures appellent comparaison avec les miniatures occidentales de l'époque carolingienne et othonienne. A des détails qui ne trompent pas, on reconnaît leur origine commune et rien n'indique mieux la puissance des traditions, issues de l'hellénisme. Le codex 47 (*Τάφου*) a subi, tout au moins dans l'ornementation, une forte influence orientale (pl. x) ; d'autre part, le ms. syrien du couvent de Saint-Marc est tout pénétré de traditions grecques transmises par Byzance.

M. W. H. Paine Hatch s'est interdit d'aborder ces questions d'origine, de parentés, d'influences, comme aussi de discuter les dates des miniatures ; mais il annonce la publication prochaine chez Geuthner, d'un ouvrage intitulé : *The Greek Manuscripts of the New Testament in Jerusalem* et qui viendra compléter en le rajeunissant le travail déjà ancien de Papadopoulos-Kerameus sur la « Bibliothèque de Jérusalem » (St-Pétersbourg, 1891-1899) : on peut beaucoup attendre, croyons-nous, de ses recherches.

Marcel LAURENT.

Un historien polonais de l'art byzantin.

Vojeslav Molè, *Historja sztuki starochrześcijańskiej i wczesnobizantyjskiej. Wstęp do historji sztuki bizantyjskiej u slowian, Lwowska bibljoteka slawistyczna,* tom XIII, Lwów, 1931, 4°, pl., 251 figg., 420 pp. (1).

Dans la « Bibliothèque Slave de Lwów », Monsieur Vojeslav Molè, professeur à l'université de Cracovie, vient de publier un volume consacré à l'étude de l'art chrétien primitif et de l'art byzantin ancien. Ce livre est une sorte d'introduction à l'ouvrage que l'auteur prépare en ce moment sur l'art byzantin du Moyen-Age, l'art balkanique et l'art russe.

Il avait d'abord l'intention d'examiner l'art chrétien des premiers siècles dans ses rapports avec la Société. Toutefois, comme il voulait préparer un manuel à l'usage des étudiants, il a trouvé que son livre, ainsi conçu, répondrait mal à cette destination. Il s'est contenté d'ajouter à ce manuel une étude sur les origines, ce qui lui a permis d'examiner les questions qui ont été posées, telles que « Orient ou Rome? » et « Orient ou Byzance? ». Il s'est prononcé en faveur de l'art gréco-romain de la Méditerrannée. Il pense que cet art, où se marque l'empreinte orientale, a donné naissance à l'art chrétien primitif ; celui de l'Iran, de l'Arménie et des peuples barbares ont contribué principalement à la formation de l'art du Moyen-Age. C'est pour cette raison que l'auteur a remis l'étude de l'art de l'Iran, de l'Arménie et des peuples barbares au volume en préparation.

Le livre de Monsieur Molè, est riche d'idées. Nous ne pourrions les indiquer toutes dans un bref compte-rendu. Nous nous contenterons d'insister sur une de celles qui nous a paru la plus importante. L'art chrétien primitif résulte de la pénétration réciproque des deux traditions bien différentes, la tradition gréco-romaine et la tradition orientale, de là lui vient sa force créatrice. Or, cette pénétration s'est produite par étapes. On s'est efforcé d'unifier les formes artistiques. L'art byzantin du VIe siècle représente la dernière phase

(1) Histoire de l'art chrétien primitif et de l'art des premiers temps byzantins. Introduction à l'histoire de l'art byzantin chez les Slaves.— La figure 246e est une très belle planche en couleurs qui représente la célèbre croix émaillée du Sancta-Sanctorum.

de cette évolution. Ainsi le christianisme lui-même, dépassant les limites de la Palestine pour devenir une religion universelle, a dû s'assimiler des traditions différentes. Or, lorsqu'au VIe siècle l'art chrétien a trouvé son unité, c'est la tradition grecque qui domine. Assurément, le sentiment plastique s'affaiblit de plus en plus et cède la place au sentiment de la couleur. De plus en plus, on tend à ramener tout au premier plan. Pourtant, de ces principes empruntés à l'Orient, on n'a point tiré les dernières conséquences. La tradition grecque persiste. On atteint une sorte d'équilibre, si bien que le sentiment antique du relief prédomine dans les mosaïques de Saint-Vital, à Ravenne, et dans celle de Saint-Démétrius, à Salonique. Ainsi dès le début, Byzance a résisté aux assauts de l'Orient et elle a sauvegardé la tradition de l'art grec. Elle s'est acquis de la sorte le plus beau titre de gloire. Cette conclusion de Monsieur Molè répond aux idées que notre Maître, Monsieur Gabriel Millet, nous a exposées bien des fois dans ses cours.

Paris Celina Osieczkowska

L'architecture populaire en Grèce.

Constantin Maleas. *Εἰκόνες Λαϊκῆς Ἀρχιτεκτονικῆς*, Athènes, Sidéris, 1929, in 4, III-56 planches.

Ces « planches d'architecture populaire » sont des dessins que le peintre C. Maléas, mort récemment, avait réunis en 1927, mais dont il n'eut pas le temps de voir l'excellente publication qu'en a faite l' « Assocation pour l'expansion des livres utiles . »

La préface de l'auteur, de trois pages, est le seul texte du volume ; elle avertit le lecteur du contenu du livre et de la valeur qu'il faut donner aux dessins publiés.

Ces dessins ne sont pas l'œuvre d'un architecte, mais d'un peintre qui a jadis étudié l'architecture et qui a souvent été étonné de la pureté et de la simplicité de lignes de l'architecture populaire en Grèce. Son intérêt est tel qu'elle mérite des travaux identiques à ceux dont les chansons populaires grecques ont déjà été l'objet, qui ont influencé les premiers poètes et les premiers littérateurs grecs. De même que la connaissance de la chanson populaire a conduit à un art proprement grec moderne, sans que l'on ait eu

besoin de recourir à l'imitation du passé, de même la connaissance de l'architecture populaire, de sa formation et de son développement au milieu de la vie grecque et du climat grec maintiendra l'architecte « savant » « en contact avec ces réalités essentielles et primordiales pour le développement de l'art. »

L'art populaire n'est assurément pas sans défaut, « cependant à chaque degré de la création humaine, l'on peut trouver profit et instruction, car tout effort est une joie en même temps qu'un pas en avant ». D'autre part, l'architecture populaire grecque, si elle a subi des influences étrangères, qu'explique son histoire, se montre souvent, au moins dans les îles, dans son originalité première.

Les 56 planches qui suivent cette préface se répartissent en trois grandes séries : Etolie, Mytilène, Naxos, plus une quatrième dont les sujets sont trois maisons à Santorin, des maisons à Malvoisie (Péloponnèse), la Fontaine du couvent des nonnes à Nauplie, une chapelle dans le Péloponnèse, une maison à Arachova (près de Delphes), deux maisons à Miliès (Pélion) et un motif de décoration murale au Pirée.

La courte préface de C. Maléas annonce les influences qu'a subies l'architecture populaire grecque, sans préciser davantage. Il ne peut être question ici de combler cette lacune mais on souhaitera que le travail original du peintre soit suivi d'études précises par des spécialistes, qui seront aussi historiens. Cette collection de dessins n'est pas une étude scientifique mais elle ressemble un peu aux premiers recueils de chants populaires grecs auxquels l'auteur fait allusion et qui ont déjà eu le bonheur d'être harmonisés par des Ravel ou d'influencer les débuts de la littérature et de la musique grecques modernes Puisse-t-elle obtenir la même destinée, et provoquer toute une série d'études critiques !

Elle est loin d'être complète. Elle ne dit pas et n'évoque pas tout le pittoresque de ces maisons, blanches et cubiques à Myconos, à Naxos, à Skyros etc., en des ruelles tortueuses, qui sont une primitive mais très heureuse ressource contre un soleil trop ardent ; elle ne dit pas l'étrangeté de ces maisons haut perchées, aux balcons en saillie, dans la région du Pélion. Elle n'évoque qu'à peine les types de maisons au toit débordant largement sur la rue, comme on en voit en Epire et en Albanie, les maisonnettes à terrasses couvertes, aux colonnettes naïvement taillées selon le style dorique. Mais il plaît à celui qui a parcouru un peu toute la Grèce, de re-

trouver ses souvenirs notés ici en dessins heureux, comme en quelque chansons bien choisies il retrouve toutes les sonorités et les rythmes familiers. Et il est probable que ces quelques dessins provoqueront chez tous ceux qui es examineront le désir de connaître, à côté des restes de la Grèce antique, la richesse et la variété de la Grèce populaire actuelle.

On ne peut demander à un recueil de dessins d'être un manuel d'architecture grecque moderne. Ce manuel n'existe pas encore, autant que nous sachions, comme il n'existait pas de manuel de la broderie populaire jusqu'au livre, récent, de Madame A. Hadjimikhalis.

En ce pays, qui, depuis la grande guerre, est un véritable chantier, du Nord au Sud, où les maisons, les villages et les villes, s'élèvent avec une excessive rapidité, on regretterait que les architectes ne se soient point inspirés de l'étude des conditions de la vie grecque, si l'on ne songeait que les événements historiques de ces dernières années ont nécessairement précipité cette hâte de construire, et que, faute de manuels de ce genre, les architectes ont été obligés de se mettre à l'école de l'Europe pour aller plus vite.

***

La collection de dessins et la préface de C. Maléas sont dues à l'influence du mouvement en faveur du démoticisme, dont la fameuse « Question de la Langue » n'est qu'un des aspects. On assiste en Grèce, depuis une cinquantaine d'années, à un effort multiple — qui a encore à lutter contre une forte opposition — pour dégager l'hellénisme, dans ses diverses expressions, de son passé écrasant, et pour le présenter comme la résultante de 25 siècles d'existence tenace et non comme l'héritier plein d'espoir mais débilité de quelques grands siècles antiques.

Ce livre, dont il faut « féliciter l'Association pour l'expansion des livres utiles » d'avoir assuré la publication,mérite d'être suivi d'autres recueils du même genre et d'études méthodiques. Et il peut, être« un signe », car, comme le dit C.Maléas en terminant sa préface, « quand un peuple respecte, étudie, aime et admire l'art, on a le droit d'espérer qu'il créera, tôt ou tard. »

Note bibliographique :

*Ar.*Zakhos, *Notes d'architecture* : *Jannina* (en grec), dans le périodique *Ἠπειρωτικὰ Χρονικά* tome 3, 1928, pp. 295-306, 14 phot., 2 plans.

L'auteur, l'architecte de très grand talent chargé de la reconstruction de St Démétrios de Salonique ne se contente pas d'étudier l'extérieur des maisons de Jannina, fort pittoresques, il en étudie la distribution intérieure et y retrouve l'architecture byzantine, et même,une ressemblance évidente avec les maisons de Pompéi et de Délos.

Du même auteur : *Aeltere Wohnbauten auf griechischem Boden, in* Wasmuths Monatshefte für Architektur, VII Jahr. *fasc.* 7-8.

Anast. K. ORLANDOS, *Μοναστηριακὴ Ἀρχιτεκτονική*, Athènes, 1927, 88 pp.-III. Le distingué directeur du Service des Antiquités Byzantines au Ministère de l'Instruction Publique, qui publie avec Mr Sotiriou, le très actif Directeur du Musée Byzantin d'Athènes, le Répertoire des Monuments Byzantins de la Grèce, écrit en une très élégante publication, une étude importante sur l'architecture des couvents, qu'il illustre de photographies et de plans très nombreux. On rendra compte ultérieurement de cet excellent travail.

MME HADJIMIKHALI, *L'art populaire grec, Skyros,* Athènes, 1925 (cf. au début les pages consacrées à l'architecture de la maison skyrienne), et *L'art populaire grec, l'ile d'Icarie,* Athènes, Sakellarios, s. d. ; en français, étude de la maison icariote (19 pages).

Athènes, Janvier 1930. Octave MERLIER

L'art populaire à Skyros.

Madame Ang. HADJIMIKHALI *Ἑλληνικὴ Λαϊκὴ Τέχνη. Σκῦρος.* Athènes, 1925, 1 vol. in 4° 200 p., 242 fig.

Skyros, une des Sporades du Nord, était presque inconnue, même en Grèce, jusqu'au livre de Mme H. Mentionnée sans doute par Homère, Thucydide, Xénophon, on n'y trouve que peu de souvenirs archéologiques ; Skyros, cependant et Skiathos, notamment, pour ne citer que des îles que nous avons visitées, offrent un tableau très vivant des îles, grecques, telles qu'elles étaient il y a plusieurs siècles, sous la domination turque. A Skiathos, le Kastro, l'ancienne ville, n'est plus qu'un monceau de pierres, où se distinguent seulement, en dehors de quelques églises qu'entretient la piété des habitants, d'anciens bains turcs et des murs ruinés de maisons. C'est après

avoir vu Skyros qu'il faut aller à Skiathos. On peut alors imaginer la ville ancienne, avec ses maisons blanches, carrées, minuscules, se bousculant dans des ruelles tortueuses, grimpantes, si étroites que c'est à peine si un âne y pourrait passer avec sa charge ordinaire sur les flancs.

Telle est en effet la Khora, à Skyros. Mais si cette disposition générale de la ville est curieuse et fournit à l'helléniste un exemple vivant de ce que devaient être les Acropoles mycéniennes, à l'époque des pirates, tout l'intérêt du voyageur porte sur l'intérieur de chaque maison, sur les us et coutumes, sur l'ornementation, sur l'habillement... C'est à cet intérêt qu'est dû le travail de Mme Hadjimikhali. Son étude se divise en deux grandes parties la *maison* (pp. 15-53) ; les *travaux manuels* (pp. 53-193).

*
* *

La maison : L'ordonnance d'une maison de Skyros rappelle, dit Mme H., celle des maisons de l'époque archaïque : un carré divisé au fond en p usieurs parties, avec une cour, toute petite, sur la face principale. Ailleurs en Grèce, on trouve encore le foyer au milieu de la grande salle, comme dans l'antiquité ; à Skyros le foyer (fougou) est dans un coin : sorte de haute cheminée aux dimensions de la petite maison. Dans e fond, la grande chambre est divisée par une cloison (boulmès) qui monte à hauteur d'homme et un peu plus.Derrière le boulmès sont aménagées une minuscule cuisine et une sorte de débarras dont on fait parfois une petite chambre ; toutes deux sont plafonnées à hauteur du boulmès. Au-dessus de ces deux petites chambres se trouve le sofas (ou sfas) auquel on grimpe par quelques marches étroites et raides. C'est une sorte de terrasse intérieure donnant sur la grande salle ; on l'appelle apokrévatès — c'est là d'ordinaire que l'on dort. — Sur une barre de bois, sorte de rampe, au-dessus du boulmès, on dispose les beaux tissus et les belles broderies de la maison.

Les travaux manuels : Tout autour de la grande salle, sur des planches qui font étagère et dont on compte fièrement le nombre, on dispose toute la vieille vaisselle de faïence, originaire des pays multiples que les ancêtres, hardis marins, ont visités : Italie, France, Chine... ; ce sont des assiettes, des vases, des pots, des coupes, à côté des produits moins fins de la céramique skyrienne. En-dessous sont accrochées les vastes tourtières (sinia) qui servaient

tantôt à la confection des énormes galettes de fêtes (pittès), tantôt à recouvrir, comme une nappe, les tables basses et rondes (sofradès) que l'on doit accrocher au mur, en dehors des repas, elles aussi, pour dégager la petite chambre trop encombrée. Qu'on ajoute en effet les coffres sculptés (qui servent d'armoires), les petites chaises — fameuses en Grèce depuis le livre de Mme H. — il ne reste bientôt plus de place pour se tenir dans la plus grande salle de la maisonnette skyrienne.

Tous ces détails de l'intérieur de la maison sont étudiés par Mme H. dans les chapitres des travaux manuels, rapidement (pp. 153-191), mais avec de nombreuses figures.

La partie la plus importante du livre est sans conteste celle où Mme H. étudie 1°) l'habillement de tous les jours et des jours de fête, des femmes, des hommes et des enfants (pp. 60-83). 2°) le tissage et la broderie, a) des vêtements b) pour l'ornementation de la maison (pp. 83-152).

Avec un soin et une patience qu'égale son talent de dessinatrice, Mme H. analyse dans ces pages les motifs qu'elle reproduit dans ses illustrations, motifs très caractéristiques de l'art populaire de Skyros : oiseaux divers, personnages humains, bateaux aux voiles gonflées et garnis de leurs équipages, crabes stylisés fleurs (surtout tulipes stylisées et œillets) et branchages, dessins géométriques, aigles bicéphales etc. On notera enfin particulièrement quelques recettes de teintures végétales que Mme H. a pu recueillir (pp. 108 sqq.).

Sans entrer malheureusement dans le détail, Mme H. termine cette étude par l'établissement des catégories suivantes de broderies grecques (p. 97) : 1) Broderies de la Grèce Continentale : a) Attique, Thèbes, Eubée ; b) Livadie, Arachova ; c) Péloponnèse (Corinthe, Stymphale...) ; *c*) Nomades, Thessalie ; *e*) Macédoine ; *f*)Epire ;

2) Broderies des Iles : *a*) Iles Ioniennes ; *b*) Crète ; *c*) Sporades du Sud ; *d*) Cyclades ; *e*) Mytilène, Chio ; *f*) Sporades du Nord.

***

Comme son titre l'indique, le travail de Mme H. se réduit à la description des arts populaires de Skyros. Il contient cependant une foule de comparaisons avec ceux des autres régions de la Grèce, Il est à souhaiter vivement que l'auteur fasse suivre cette première étude de toute une série de monographies de la même importance.

Sans parler de leur intérêt historique, elles nous aideront à distinguer le *sens* de tous les détails d'un art qui se perd et qui ne se *comprend* plus.

Il arrive à l'auteur d'exprimer les raisons qui, d'après elle, ont amené les Skyriens à développer particulièrement certains arts plus que d'autres. Il est regrettable que Mme H. n'ait pas rassemblé dans un même chapitre toutes les remarques de ce genre et n'en ait point tiré une sorte d'esthétique. L'art populaire n'est pas un luxe, d'où sa beauté originale et son sens profond. Il ne suit pas une mode ; il est fait de motifs précis que la logique, plus que l' magination, transforme ou abandonne. Sans tout expliquer, évidemment, l'histoire de Skyros et peut-être le sentiment religieux de ses habitants pourraient fournir de nombreux renseignements sur l'origine, par exemple, de certains motifs décoratifs.

***

L'étude de Mme H. se rattache aux études folkloriques dont N. G. Politis fut le promoteur en Grèce Elle a déjà eu son influence en Grèce. Ecrite en une langue simple et sans prétention, dans la langue qui peut toucher le peuple dont elle étudie les œuvres, elle a fait connaître Skyros à la Grèce qu l'ignorait, elle a développé la connaissance critique de l'art populaire, elle a fait ouvrir des expositions d'art populaire, elle a fourni une foule de motifs à de nombreux artisans et artistes, elle fera ouvrir des écoles d'arts manuels où l'on enseignera tous les procédés si vite perdus et si difficiles à retrouver, le moyen de créer un art contemporain reposant sur les souvenirs et les traditions anciennes mais encore proches.

C'est un de ces bons et rares livres qui rendront au jeune peuple grec, ouvert à toutes les influences européennes, la conscience de sa valeur propre et de sa personnalité.

***

Depuis 1925 MmeHadjimikhali a publié quelques petites monographies sur Trikkéri et Icarie en 1927, sur les Saracatsanes en 1927, (où elle démontre l'hellénisme de ces nomades par l'étude de leurs arts populaires, après les remarquables études linguistiques de M. Hoeg) ; sur Samos en 1928.

On l'ra du même auteur l'excellent article sur l'art populaire grec dans la Grande Encyclopédie éditée par la maison Elefthéroudakis (art. *ΕΛΛΑΣ* pp.383-391, 110 pl. dont 6 en couleurs ; 1929).

Citons encore ses *Ὑποδείγματα ἑλληνικῆς διακοσμητικῆς*, Athènes, 1929, avec 26 planches de modèles de broderies grecques ; et enfin un dernier livre en préparation, et qui doit paraître prochainement, sur l'art populaire des Grecs du Roumlouki (groupe de villages de la Macédoine.)

Athènes Octave MERLIER

De Pythagore à Jésus.

Isidore LÉVY. *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore.* Paris, Leroux, 1926, 152 pp. 8°.

La Légende de Pythagore de Grèce en Palestine. Paris, Champion, 1927, 352 pp. 8°.

Il y a quatre-vingt six ans, dans un *Essai psychologique sur Jésus Christ* resté longtemps inédit, (1) Renan reprochait à Pierre Leroux et à l' « école française de critique évangélique » d'attribuer au christianisme une origine essentiellement hellénique, de faire dériver de la philosophie grecque l'enseignement de Jésus. « Cette hypothèse », écrivait-il (2), « me semble renfermer une grave erreur... J'espère démontrer que la source a été pure de tout hellénisme et qu'elle est toute juive. » Et plus loin (3) : « Je pose comme un fait historique qu'à l'époque de Jésus-Christ presque aucun échange d'idées n'avait eu lieu entre la Grèce et le judaïsme et que si l'on en trouvait quelques traces, ces traces sont totalement insuffisantes pour expliquer Jésus-Christ. »

Il se pourrait fort bien que la critique, ou du moins qu'une certaine critique fût précisément en train de revenir à la position que Renan caractérisait — pour la condamner — en 1845. Rien, en tout cas, de plus opposé au postulat admis à cette date par le futur

(1) Publié dans la *Revue de Paris*, t. 27 (1920), pp. 225 261.
(2) *Ibid.*, p. 230.
(3) *Ibid.*, p. 239.

auteur de la *Vie de Jésus* que l'attitude qu'adopte vis-à-vis du problème des origines M. Isidore Lévy, dont nous nous proposons d'examiner, dans les pages qui vont suivre, les deux ouvrages : *Recherches sur les sources de la Légende de Pythagore* et *La Légende de Pythagore de Grèce en Palestine.*

Que la source formelle et directe du christianisme soit « toute juive », cela paraît difficile à nier, et personne,pensons-nous, ne songe à le faire. Mais si le christianisme est sorti du judaïsme, ce judaïsme lui-même, fait remarquer, après d'autres, M. Lévy, n'était plus, il s'en faut de beaucoup, le judaïsme classique, celui que nous fait connaître la Bible hébraïque : c'était un judaïsme alexandrin, fortement influencé par certaines doctrines philososophiques grecques, et dont une activité déjà séculaire consistait précisément à adapter à l'ancien fonds de croyances sémitiques l'esprit nouveau qu'il devait à la Grèce ; emprunt si parfaitement déguisé, adaptation si ingénieuse que son caractère a complètement échappé aux siècles suivants. Pourtant, pense M. Lévy, à force d'insistance et d'ingéniosité, la preuve de ces influences finit par ne plus se dérober et nous constatons alors que le fond des croyances religieuses, des spéculations théologiques, des légendes pieuses même de la Judée romaine se rattache en réalité à la philosophie grecque beaucoup plus qu'il ne prolonge le passé lointain d'Israël.

Empruntons aux recherches même de M. Lévy un exemple caractéristique (*Légende*, p. 324). Au scribe qui lui demande quel est le premier des commandements, Jésus répond qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme « et son prochain comme soi-même ». (*Marc* 12, 28-31 ; *Math* 22, 34-40 ; *Luc.* 10, 25-27). Ces deux commandements, dont l'interlocuteur de Jésus reconnaît qu'ils valent plus que tous les sacrifices (*Marc* 12, 32-34) sont transcrits, l'un du *Deutéronome* 6, 5, l'autre du *Lévitique*, 19, 18. Mais on a remarqué (Wellhausen, *Ev. Marci*, p. 103) que la juxtaposition systématique qui en fait un code abrégé de morale constitue à elle seule une innovation importante, dont Jésus peut passer pour l'auteur. Mais alors, ne paraît-il pas fort vraisemblable que nous avons ici, comme le dit M. Lévy, « la réduction à deux préceptes dont l'Ancien Testament fournit la formule » de la morale des Esséniens, qui, selon Philon, se résumait en ces trois principes : *φιλόθεον, φιλάνθρωπον, φιλάρετον.* (*Q. o. p. l.* §§ 83 s.)? « Même quand il glori-

fie la Loi, conclut. M. Lévy, l'Évangile suit le sillage du judaïsme hellénisant. » (*ibid.*)

Ce judaïsme alexandrin, M. Lévy l'a étudié patiemment, et s'est attaché à démêler plus exactement les influences principales qu'il paraît avoir subies. Il conclut que toute la littérature juive de ce temps porte l'empreinte profonde d'un système philosophique particulier (dont l'importance dans le monde hellénistique a dû être plus grande encore qu'on ne le croit) de cet ensemble de spéculations mystiques, morales et politiques qui constitue la philosophie pythagoricienne, ou, si l'on veut, néo-pythagoricienne. Obéissant d'ailleurs à un scrupule de méthode dont on ne l'a pas assez loué, il a fait précéder cette étude d'influence d'un examen critique extrêmement serré des sources de la légende de Pythagore.

Les thèses de M. Lévy nous paraissent valoir la peine, quelle que soit la conclusion à laquelle leur critique nous conduira, d'être résumées, à l'intention des lecteurs qui n'en auraient pas pris connaissance directement, et c'est ce premier travail de critique des sources, qui remplit toute une brochure de 150 pages, qu'il convient avant tout d'analyser.

La source principale de notre connaissance de la Légende de Pythagore est constituée par les *Vies* tardives, les seules qui nous soient parvenues intégralement, de Diogène Laërce, de Jamblique et de Porphyre, et l'auteur s'est efforcé naturellement de remonter jusqu'aux sources de ces documents eux-mêmes. Remarquons avec lui qu'il serait absolument illusoire, et d'ailleurs sans intérêt pour une étude de ce genre, de prétendre remonter au Pythagore historique. Le personnage se dérobe ; sa vie et ses doctrines sont irrévocablement obnubilées par une construction mythique et mystique séculaire. Tout ce qu'on peut faire, c'est essayer de reconstituer partiellement cette figure du Thaumaturge, telle que l'ont fixée des écrivains postérieurs, dont les plus anciens sont Aristote (ou l'auteur du *Περὶ τῶν Πυθαγορείων*), Andron d'Ephèse, Eratosthène, et surtout Héraclide le Pontique, contemporain d'Aristote. L'influence de la littérature héraclidéenne a dû être considérable. Malheureusement nous n'en avons que deux misérables fragments, relatifs à une *Descente aux Enfers*, et nous sommes réduits à chercher les débris épars d'Héraclide dans les extraits, conservés par Diogène Laërce, d'Hiéronyme de Rhodes et de la parodie d'Hermippe. Une conception plus rationaliste de la vie du Sage paraît prévaloir,

après Héraclide, avec Aristoxène de Tarente (dont la comparaison avec les fragments d'Aristote par exemple montre qu'il élimine régulièrement de sa biographie le romanesque et le merveilleux) ; avec Dicéarque, avec Timée de Tauroménion qui, lui aussi, semble avoir régulièrement omis les éléments surnaturels qu'il trouvait dans ses sources, diverses et fort librement utilisées. Des biographes Néanthe et Satyros, il ne reste presque rien. Androcyde, auteur d'un *Περὶ πυθαγορικῶν συμβόλων*, est intéressant par ses commentaires des symboles pythagoriciens, dont il subsiste quelques fragments. « Androcyde accompagne la lettre des préceptes d'une « glose qui fait de vieux tabous le vêtement d'une prescription mo- « rale. Cette interprétation allégorique fera loi dans la littérature « postérieure ». (*Sources* p. 67). Sur des conjectures plus ou moins plausibles, on attribue à cet Androcyde un assez grand nombre d'informations dont Jamblique conserve la trace. M. Lévy conteste, par de bons arguments, l'étendue de cette restitution (pp. 69-70).

Il y a eu aussi des « Livres apocryphes », Les Trois Livres, *Τρία Συγγράματα*, (Physikon, Paideutikon, Politikon) ou *Πυθαγορικὰ ὑπομνήματα* difficilement datés (pp. 73-75). L'apocryphe semble avoir été « largement tributaire d'Héraclide » (1) (p. 79).

M. Lévy en arrive ainsi à la discrimination, extrêmement délicate, des sources des *Vies* de l'époque impériale. Les sources de Diogène Laërce se dérobent décidément à la recherche ; pour Porphyre, on sait que depuis Rohde on y reconnaît les matériaux fournis par quatre modèles : une *Biographie érudite*, le Roman d'Antonios Diogénès sur les *Merveilles qui sont par delà Thulé* ; la Vie de Pythagore de Nicomaque de Gérasa, les *Placita* de Modératos. Mais la répartition du contenu de l'opuscule de Porphyre est loin d'être aisée ; Rohde lui-même et les critiques qui l'ont suivi ont beaucoup varié dans le détail. M. Lévy s'arrête (p. 92) à un système de répartition qui a notamment le mérite d'échapper, grâce à la comparaison avec Diogène Laërce, à une excessive rigueur dans la recherche des sources des c. 54-57 et 58 (p. 92, n. 1).

On obtient ainsi des restes importants de deux biographies de Pythagore : celle d'Antonios Diogénès (Ier siècle de l'ère chrétienne) qui nous renseigne sur la première partie de la vie de Pythagore,

(1) On notera qu'indépendamment de M. Lévy, M. W. Theiler (*Gnomon* 1926) était arrivé au même résultat.

et celle de Nicomaque (début de l'époque des Antonins?) surtout intéressante pour la partie italienne de sa vie.

Il nous faut ici, interrompant pour un instant ce rapide résumé, présenter une observation de détail. Jamblique reproduit généralement lui aussi, les épisodes que Porphyre doit à Nicomaque ; son récit est souvent plus complet et présente des divergences avec celui de Porphyre. Par exemple, dans l'épisode du guet-apens de Crotone tel que le reproduit Porphyre, les disciples de Pythagore périssent dans les flammes allumées par leurs ennemis ; d'autres, semble-t-il, sans doute ceux qui avaient réussi à s'échapper du brasier, sont lapidés : *πάντας πανταχῇ ἐνέπρησαν αὐτοῦ τε καὶ κατέλευσαν.* Chez Jamblique (c. 252) nous lisons que ce sont les incendiaires qui furent, en châtiment de leur forfait, lapidés et privés de sépulture par les « Italiotes » : *αὐτοί τε ὑπὸ τῶν Ἰταλιωτῶν κατελεύσθησαν ἐπὶ τούτῳ καὶ ἐξερρίφησαν ἄταφοι.* Il ne nous paraît pas aussi facile qu'à M. Lévy de décider si c'est bien Jamblique qui transcrit correctement sa source, comme le croit Delatte, ou si c'est Porphyre, comme notre auteur le pense, après Nauck (p. 97 : « il y a tout lieu de croire que ce sont les victimes de l'attaque qui ont été lapidées ». Argument spécieux !) En tout cas, la solution adoptée par M. Lévy est bien compliquée : « Mais les mots qui suivent chez Jamblique et n'ont pas de correspondant chez Porphyre doivent avoir figuré chez Nicomaque : il s'agit du traitement qui a été infligé ultérieurement aux meurtriers. Porphyre a retranché ce détail, Jamblique a mal lu le texte antérieur. » Pourquoi admettre que les meurtriers ont été privés de sépulture si l'on ne veut pas croire qu'ils ont été lapidés? La privation de sépulture (plutôt que violation) dont il est question ici paraît pourtant bien la conséquence de leur supplice. Et il n'est pas du tout certain que ce membre de phrase ait eu son correspondant dans le texte de Nicomaque : il pourrait aussi n'être qu'une interpolation commentant *κατελεύσθησαν* (dans le cas où cette forme représenterait une corruption de *κατέλευσαν*, et non l'inverse). Il est évident que le problème est un problème de critique textuelle : le nœud de la question est la substitution dans Porphyre de *αὐτοῦ τε* à *αὐτοί τε* de Jamblique, mais il est bien difficile de dire dans quel sens s'est faite la corruption.

En tout cas, on a bien compris que, selon M. Lévy, la lapidation se rapporte aux « Pythagoriens », la privation ou violation de sépulture aux meurtriers. Dans la section suivante, consacrée à l'exa-

men des sources de Nicomaque (pp. 98-102), M. Lévy revient sur la question : « Alors que d'après Aristoxène la Grande-Grèce laisse le forfait impuni, Nicomaque veut que les coupables aient été lapidés par les Italiotes et que leurs corps aient été arrachés des tombeaux : contamination évidente, quoique inaperçue, de l'histoire du crime de Cylon de Crotone par celle de cet autre *κυλώνειον ἄγος* qui eut pour conséquence la lapidation des partisans de Cylon d'Athènes et la violation de la sépulture des Alcméonides morts » (p. 100). Comme on le voit, M. Lévy semble avoir oublié sa propre solution. A part cela, l'explication de l'intrusion du motif du châtiment chez Nicomaque paraît bonne, et la petite contradiction que nous avons signalée entre la p. 97 et la p. 100 n'est qu'une inadvertance, qui doit sans doute s'expliquer par une longue hésitation — bien compréhensible — sur la raison de la divergence Porphyre-Jamblique.

Continuons notre examen des *Recherches sur les sources*, et passons, avec M. Lévy, de l'étude des sources de Porphyre à celle des sources de Jamblique. A côté de Nicomaque et d'Apollonios, sources entre lesquelles Rohde partage la Vie de Pythagore, il reconnaît une troisième source, l'« Anonyme ». (p. 104 ss.). Cette hypothèse repose notamment sur un détail, infime, mais sûr : Jamblique 134, presque identique à Porphyre 27 reproduisant Nicomaque, appelle, d'accord avec Diogène Laërce VIII, 11, *Nessos* le fleuve que Porphyre nomme Kaukasos. D'autres indices assez concluants obligent à refuser à Nicomaque et à Apollonios à la fois le contenu de Jambl. 91-3 et 29. Mais il n'en est pas moins vrai que des hypothèses de ce genre, qui prétendent tirer au clair la contamination de sources inconnues (cf. p. 114), nous font quelque peu perdre pied. On est plus effrayé que convaincu par la souplesse extraordinaire avec laquelle l'auteur tire des moindres indices des conclusions formelles. Certains arguments d'ailleurs étonnent par une rigueur logique qui ne paraît pas légitime. Par exemple, M. Lévy a beau jeu pour refuser à Apollonios, que nous connaissons si mal, le contenu de Jambl. 58-9 sous prétexte qu'Apollonios a donné place ailleurs (à la fin du premier discours de Crotone) « à l'idée qui fournit l'entrée en matière de Jambl. 58 » (p. 113). Mais il vient de repousser également (p. 112) l'attribution du morceau à Nicomaque, « car, dit-il, dans le lot de Nicomaque figure (§§ 159-160) un développement qui paraît être un remaniement défiguré de Jambl. 58-59

et il n'est pas vraisemblable que ce soit par l'entremise du même tradent que Jamblique ait connu les doublets. » La présomption tirée de l'absence normale de redites dans un texte bien composé ne paraît déjà pas un argument bien fort : mais elle nous choque bien plus à propos de Jamblique, dont l'œuvre est conservée, qu'à propos d'Apollonios : on ne voit pas que la composition lâche et diffuse de la *Vie de Pythagore* nous autorise à dire qu'il ne s'est jamais copié ou démarqué lui-même, ni surtout à user de cette proposition comme d'un postulat implicite. Mais c'est un des défauts de la méthode de M. Lévy, nous aurons encore l'occasion de nous en apercevoir, que de considérer toute œuvre qui peut trouver place dans sa démonstration comme un simple chaînon dans la transmission des légendes et de négliger un peu trop les déformations possibles, conscientes ou involontaires, le « coefficient personnel ». Nous n'insisterons donc pas davantage sur l'« Anonyme », source de Jamblique, qui pourtant, la chose vaut d'être signalée, est une des rares hypothèses de l'auteur qui ait trouvé grâce aux yeux d'un de ses juges les plus sévères (1).

Un problème dont l'importance pour les recherches de M. Lévy n'échappera à personne, est le suivant : quelle est, dans l'œuvre d'Apollonios, *historien de l'époque impériale*, la part d'invention personnelle ? On s'est attaché à réfuter à la fois la thèse selon laquelle le roman d'Apollonios serait une falsification continuelle (thèse de Rohde, cité p. 118 : « Il est sage de ne lui accorder aucune créance, de ne chercher chez lui aucun lumière sur la légende de Pythagore ; ce serait se méprendre que de croire qu'il a rassemblé des contes plus anciens ») et l'hypothèse plus récente (p. 122 ss.) de Kothe, reprise par Delatte, pour qui Apollonios serait, dans une large mesure, tributaire de Timée. En ce qui concerne la première thèse, il est très vrai que la comparaison avec les documents parallèles ou antérieurs (Nicomaque, Dicéarque, etc...), quand elle est possible, montre que le schéma général des contes touffus d'Apollonios ne date certainement pas de lui. Il est infiniment vraisemblable qu'il a surchargé beaucoup plus qu'altéré les éléments traditionnels qu'il empruntait à ses sources disparates. Quant à l'hypothèse timéenne, nous ne nous risquerons guère à la juger : sa démonstration comme

(1) A. DELATTE, *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. VIII (1929), p. 648.

sa réfutation sont également délicates, et nous touchons vraiment ici au « domaine réservé » des spécialistes de la Légende de Pythagore.

Un des chapitres les plus curieux du livre de M. Lévy est celui qu'il a consacré aux pastiches de biographies pythagoriciennes. Le plus important de ces pastiches est la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate. Il y a longtemps qu'on a montré (NIELSEN, *Apollonios fra Tyana*, Copenhague, 1879) que presque tous les épisodes de la vie d'Apollonios trouvent leur correspondant dans la biographie légendaire de Pythagore. Les derniers doutes qu'on pourrait avoir ne résisteront pas au tableau comparatif qui s'étend de la p. 130 à la p. 135. Les comparaisons qu'on peut faire avec le « roman d'Apollonios » ont même permis à Miller et à Meyer de préciser davantage : il semble bien que la source directe de Philostrate est presque toujours cette *Vie de Pythagore* qu'Apollonios de Tyane lui-même (si du moins cette identification est juste) avait composée. Le pastiche de Philostrate, adapté à la biographie d'Apollonios de Tyane, personnage historique, ne peut par le fait même observer une rigoureuse et constante fidélité à son modèle. Il pourra néanmoins nous aider à la reconstitution de la légende de Pythagore chaque fois que l'imitation a entraîné quelque disparate, chaque fois qu'un détail du récit convient de toute évidence à Pythagore beaucoup mieux qu'à Apollonios. (Ainsi les cygnes qui, chez Philostrate, I, 5, saluent la naissance d'Apollonios « sont fidèles à un emploi traditionnel en saluant la descente sur terre de l'incarnation d'Apollon », Pythagore, alors qu'Apollonios incarne non Apollon, mais Protée : *Légende*, p. 14). C'est ce que M. Lévy a fort bien vu, et dont il fait grand usage dans la seconde partie de son travail. Intéressantes aussi les traces d'Héraclide le Pontique qu'il découvre chez Philostrate (p. 138 n. 7). Le Perégrinos et l'Alexandre d'Abonoutikhos de Lucien doivent, eux aussi, plusieurs traits à Pythagore ou à son hypostase, Apollonios. Alexandre se compare d'ailleurs lui-même à Pythagore (c. 4) et il est indirectement disciple d'Apollonios (cf. Lévy pp. 138-141). Enfin, le dernier texte invoqué est de ceux qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire. Reitzenstein a montré jadis que la *Vie de S. Antoine* d'Athanase d'Alexandrie a fait des emprunts importants à une Vie de Pythagore. M. Lévy le croit aussi, et les rapprochements qu'il fait ou reproduit sont curieux et même convaincants (p. 142 ss.). Il en résulte qu'Athanase

comparé à Philostrate nous permettra quelquefois de remonter avec vraisemblance jusqu'à Pythagore.

Tel est ce premier ouvrage, dont nous ne sommes pas seuls à trouver la méthode consciencieuse et les conclusions généralement acceptables. Après avoir ainsi classé les monuments de la légende, l'auteur conclut en annonçant en ces termes la partie toute personnelle de ses travaux : « ... des documents égyptiens (le conte démotique de Siosiri) ou judéo-alexandrins (les Vies grecques de Moïse) peuvent aider à relier les membres épars et révèlent la capitale influence de ces contes décriés : le Pythagore de la Légende a conquis l'Orient, et, par l'Orient, le Monde » (p. 149).

M. Lévy va donc essayer, dans son second livre, de reconstituer cette biographie légendaire, source des Vies de l'époque impériale, déjà constituée, selon toute vraisemblance, à l'époque hellénistique.

D'abord la légende miraculeuse de la Naissance, d'après Apollonios, que Jamblique ne mentionne que pour la repousser : Pythagore est né d'Apollon et de Pythaïs ou Parthénis, épouse de Mnésarque de Samos. (*Jambl.* 5, *Porph.* 2). Mais le texte de Jamblique est loin d'être clair : il écarte la tradition selon laquelle Apollon se serait uni à Pythaïs et l'aurait rendue mère au moment où Mnésarque et Pythaïs consultaient l'oracle de Delphes, qui leur annonça la future naissance de Pythagore. Mais pourtant, nous dit-il, l'âme de Pythagore procède d'Apollon, dérive de son *ἡγεμονία*, est unie à lui par quelque lien de dépendance ou même par quelque relation plus directe encore : *τὸ μέντοι τὴν Πυθαγόρου ψυχὴν ἀπὸ τῆς Ἀπόλλωνος ἡγεμονίας οὖσαν εἴτε συνοπαδὸν εἴτε καὶ ἄλλως οἰκειότερον ἔτι πρὸς τὸν θεὸν τοῦτον συντεταγμένην καταπεπέμφθαι εἰς ἀνθρώπους...* Ceci est à rapprocher à la fois des légendes de Perictione, d'Olympias et d'Alcmène, et des doctrines pythagoriciennes sur l'âme. Le *Pseudomantis* pythagoricien de Lucien a, lui aussi, les deux natures ; son âme, sa *ψυχή* est celle de Pythagore ; son *νοῦς* vient de Zeus. D'autre part, la réplique de Philostrate éclairera pour nous la légende de la naissance de Pythagore. En interprétant l'épisode de Protée, dont Apollonios de Tyane est l'« incarnation », M. Lévy en retient « l'idée d'une manifestation du dieu à la jeune mère qui apprend qu'elle donnera naissance à un être qui est en quelque manière le dieu même » (p. 10).

Cette tradition sur la naissance de Pythagore est-elle plus ancienne qu'Apollonios? Les textes aristotéliciens déjà enseignent

que « la nature de Pythagore est distincte à la fois des dieux et des hommes », et que Pythagore est un dieu incarné. L'identification de Pythagore à Apollon hyperboréen paraît également remonter à Héraclide le Pontique, et l'interprétation par le *νοῦς* et la *ψυχή* la rend parfaitement conciliable avec la doctrine également héraclidéenne des incarnations humaines successives du Philosophe, aussi bien que la paternité humaine de Mnésarque est conciliée par Jamblique avec l'intervention apollinienne. Le caractère de cette version de la naissance s'éclaire quand on la rapproche des légendes plus anciennement attestées qui se rattachent à la naissance de Platon, à celle d'Alexandre et à celle d'Héraklès. Il s'agit dans toutes ces traditions (p. 13) « *de la vierge en puissance de mari* vers laquelle le dieu descend sous forme de *φάσμα* ou de rayon fulgurant ».

Il est donc possible, encore que la chose ne soit pas démontrée, que la légende de la naissance divine de Pythagore ait déjà figuré sous une forme analogue dans Héraclide et il reste de toute façon probable qu'elle n'est pas de l'invention d'Apollonios.

Après la naissance miraculeuse, d'autres légendes se rapportent à l'enfance du héros : sa beauté, ses qualités précoces de l'âme et du corps (*Jambl.* 9, 10). Le « Samien aux longs cheveux » devient célèbre ; sa renommée atteint les sages du temps. Thalès lui-même dont il devient l'élève, avoue que l'enfant lui est bien supérieur « en génie naturel comme en science acquise ». La tradition relative à Thalès semble à première vue remonter à Apollonios, et à Apollonios seul (cf. Apulée, *Florid.* 15), mais M. Lévy est certainement bien inspiré en rapprochant de ce trait un fragment des *Iambes* de Callimaque dans lequel « le vieillard » Thalès retrace la figure trouvée par « Euphorbe le Phrygien », qui fut le premier à dessiner les formes géométriques et à interdire aux hommes les aliments ayant eu vie, c'est-à-dire, traduit M. Lévy « étudie le théorème de Pythagore, incarnation d'Euphorbe (p. 18) » (1). Il n'a pas de peine,

(1) Delatte (*ibid.*, p. 416) objecte que dans ce cas Orphée lui-même aurait appris ses doctrines de Pythagore, puisque Euphorbe *πρῶτος νηστεύειν τῶν ἐμπνεόντων εἶπεν*. Mais il paraît peu vraisemblable que Callimaque ait considéré Orphée comme postérieur à la guerre de Troie. On place généralement l'expédition des Argonautes, à laquelle Orphée aurait pris part « depuis une génération jusqu'à cent ans » avant la guerre de Troie (cf. Dottin, *Les Argonautiques d'Orphée*, p. cl). Il semble donc que de toute façon il faille interpréter le passage sans tenir compte d'Orphée.

dès lors, à montrer, par la comparaison avec d'autres épisodes de la Vie de Pythagore, rapportés également par Jamblique, que dans la tradition plus ancienne cette anecdote devait illustrer d'une manière beaucoup plus caractéristique la précocité étonnante du jeune Pythagore : il devait avoir, à ce moment, non vingt ans, comme le récit d'Apollonios paraît l'impliquer, mais entre huit et quatorze ans. C'est donc bien une histoire d'enfant prodige (pp. 19-20).

A la Légende de l'Enfance faisait suite une Légende des Voyages : Syrie, Égypte, Babylonie. Après un séjour de douze ans dans cette dernière contrée, Pythagore revient à Samos. Le rédacteur du récit de ce second séjour, sans doute Apollonios lui-même, a juxtaposé deux versions diamétralement opposées, qu'on retrouvera toutes deux dans les raisons données du départ en Italie. La plus intéressante, qui, chez Dion Chrysostome (*Or.* 47, 5-6) illustre l'adage : « Nul n'est prophète en son pays » veut que Pythagore ait quitté Samos à cause de l'indifférence de ses compatriotes pour son enseignement.

Le chapitre suivant est consacré au séjour de Pythagore à Crotone, et à ses principaux épisodes, les pêcheurs, la prédication, les miracles, l'entrevue avec Abaris. A un voyage de Pythagore en Sicile se rattache l'épisode extrêmement confus de Phalaris, le tyran, qui fait emprisonner Pythagore. Avec une ingéniosité admirable, M. Lévy a montré (pp. 53-59) que le pastiche de Philostrate et le récit confus d'Apollonios-Jamblique se complètent l'un l'autre jusque dans leurs moindres détails. Le récit de Jamblique fourmille d'inconséquences et celui de Philostrate est compliqué par le fait qu'Apollonios de Tyane avait eu réellement maille à partir avec Domitien. Mais en éclairant ces deux textes l'un par l'autre, on arrive à une version parfaitement cohérente (particulièrement caractéristique l'omission, chez Jamblique, de l'évasion miraculeuse, réparée pour nous par la ridicule juxtaposition, chez Philostrate, de l'évasion et de l'acquittement). Une des découvertes de M. Lévy est que le fond de l'épisode n'est autre que l'histoire de Dionysos et Penthée : les rapprochements avec les *Bacchantes* et Ovide (p. 58) sont concluants.

Enfin, la Légende connaissait un séjour à Métaponte et c'est là qu'elle plaçait la mort, ou plutôt, pour parler comme M. Lévy, la « Fin de Pythagore », puisque, dans la version qu'il reconstitue, « Pythagore n'est point mort au sens propre du terme ». Nous tou-

chons à une des parties les plus contestées de la *Légende*. C'est ici que triomphe, paraît-il, le système de sollicitation et de combinaison perpétuelle des textes qui fausse toute l'œuvre de M. Lévy. et cette reconstitution, dit un critique, « est digne d'un hagiographe », sans qu'on comprenne d'ailleurs très bien comment cette comparaison, à laquelle son auteur semble tenir (1), et qui vise le caractère de la version proposée, suffit à condamner la reconstitution elle-même. Nous ne songeons nullement à nier le caractère hardi et conjectural de la restitution de M. Lévy, qui reconstruit, d'après Aristoxène, Timée, Cicéron et Philostrate une *Ascension* de Pythagore, saluée par un chœur de voix célestes. Mais nous soutenons que le lecteur non prévenu ne pourra manquer d'être vivement impressionné, pour ne pas dire plus, par certains points de la démonstration : conjectures sans doute, mais conjectures *infiniment probables*, et qui ont toute la valeur de véritables découvertes. Puisque Cicéron a vu à Métaponte *deux* endroits auxquels se rattachait le souvenir du Maître : *Pythagorae ipsum illum locum ubi vitam ediderat sedemque* (*De fin.* 5, 2, 4 ; le *locus* peut difficilement s'identifier au *sedes*) il est on ne peut plus naturel de rapprocher son témoignage du texte de Timée relatant les honneurs (nouvelle destination de sa maison et nouvelle dénomination d'un endroit) rendus par Métaponte à la mémoire de Pythagore. On ne voit pas bien alors ce qu'on pourrait objecter à « l'équation » : *sedes* = *οἰκία* (*τὴν δὲ οἰκίαν Δήμητρος ἱερὸν ποιῆσαι* : Porphyre citant Timée) et *locus* = *στενωπός* (*τὸν δὲ στενωπὸν καλεῖν Μουσεῖον ibid.*). Si l'on se souvient que selon Dicéarque Pythagore est mort « au Mouseion de Métaponte » qu'une autre version localise sa mort entre Métaponte et Tarente *ἐν χωρίῳ... φαραγγώδει* (*Jambl.* 1) enfin que dans la version de l'Ascension de Moïse (*Josèphe* A. J. II, 326) qui termine une biographie dont nous verrons (*Légende*, pp. 137-153) qu'elle est certainement influencée par une *Vie de Pythagore* « une nuée soudaine se pose sur Moïse, et il disparaît dans un ravin » (*φάραγξ*), on admettra, pensons-nous, que l'identification du *στενωπός* de Timée à l'endroit (distinct de sa maison) où il est mort est au moins aussi défendable que son interprétation classique par « la rue ou le quartier où habitait Pythagore ». Enfin

(1) DELATTE, *ibid.*, t. VIII, p. 648 ; t. IX, pp. 419 et 420.

le caractère quasi-constant du pastiche d'Apollonios par Philostrate donnera bien quelque vraisemblance à l'explication proposée de ce nom de *Μουσεῖον* : le chœur de voix féminines qui, chez Philostrate, souligne l'envol vers le ciel d'Apollonios-Protée, reproduit sans doute un chœur *des Muses* saluant, dans la source de Philostrate, l'ascension de Pythagore-Apollon. On voit par ces exemples que la méthode de reconstitution des épisodes de la vie de Pythagore par la comparaison avec les pastiches, méthode « contre laquelle le bon sens proteste » (1) aboutit parfois à des résultats au moins troublants, et que le chapitre consacré par M Lévy à la « Fin de Pythagore » mérite mieux qu'une exécution sommaire.

Le « Livre II » est consacré à un véritable tour de force : la reconstitution de l'*Abaris* d'Héraclide, ou tout au moins de deux de ses épisodes : la *Descente aux Enfers* et l'*Assemblée de Crotone*. La comparaison de la Katabase de l'*Abaris* avec le voyage aux îles infernales des Histoires Véritables de Lucien, est assez légitime, puisque Dieterich y a reconnu, avec raison semble-t-il, la parodie d'un écrit pythagorisant (p. 86 ss.). Si l'on admet qu'Hiéronyme (reproduit par Diogène Laërce VIII, 21) reflète la Katabase d'Héraclide, on trouvera frappante la ressemblance entre le tableau des Enfers qu'Héraclide-Hiéronyme nous laisse entrevoir, et celui de Lucien : en tout cas, ce sont des catégories analogues de coupables dont on nous représente de part et d'autre le supplice : les écrivains « maîtres d'erreurs » (Homère et Hésiode chez Hiéronyme, Hérodote et Ctésias chez Lucien) puis les maris qui délaissent leur femme (Hiéronyme) ou les adultères (le Cinyras de Lucien). Nous laissons de côté d'autres analogies, moins décisives, que M. Lévy n'a pas manqué de relever (pp. 87-93). Nous voulons bien admettre encore que « la comparaison des *Histoires variées* et de la *Nécyomantie* révèle l'existence d'un large fonds commun » (p. 94). Étendons même, si l'on veut (en réalité l'argumentation de M. Lévy a déjà pris ici l'*Enéide* comme intermédiaire : pp. 96-101) cette remarque à la *Traversée*. Il n'en est pas moins vrai que la longue reconstruction de la Katabase (pp. 101-128) qui utilise indistinctement tous les traits communs ou analogues de ces divers textes (augmentés, comme on l'a vu, du VIe chant de l'*Enéide*, sans parler du Xe *Dia-*

(1) DELATTE, *ibid.*, t. VIII, p. 647.

logue des Morts, du *Coq*, de l'*Apokolokyntose* et du *Contre Rufin* de Claudien) est beaucoup trop aventureuse pour pouvoir prétendre à une adhésion unanime. M. Lévy sait mieux que nous que beaucoup de ces croyances sur l'Enfer étaient probablement populaires, admises par presque tout le monde ; ne pouvaient elles figurer dans l'une ou l'autre Katabase gréco-romaine sans indiquer nécessairement une filiation des textes ? (à moins de considérer ce genre comme exclusivement pythagoricien). Avant d'utiliser, comme il le fait, l'une ou l'autre de ces ressemblances, il aurait dû, nous semble-t-il, se demander à chaque fois si quelque raison décisive nous oriente vers le pythagorisme. Cela ne veut pas dire, évidemment, qu'il n'y ait rien à retirer de cette étude. Le chapitre des *Figures épisodiques* (pp. 118-128) rend vraisemblable l'existence d'un apologue édifiant, celui du « Riche et du Pauvre » utilisé par Lucien en différents endroits, et qui a sans doute influencé l'eschatologie juive (cf. p. 950). De même le tableau de correspondances (pp. 162-164) qui résume le chapitre II du Livre III prouve au moins que les *Apocalypses* juives doivent beaucoup à des modèles païens, dont l'un a fort bien pu être la source des Histoires Véritables.

Passons à l'Assemblée de Crotone. On sait que M. Lévy, utilisant une parodie d'Hermippe, conservée par Diogène Laërce (qu'on complète par un passage de Tertullien et une scholie de l'*Electre* de Sophocle) reconstitue un récit de l'Assemblée, attribué par conjecture à Héraclide (p. 134), qui comprend notamment la lecture miraculeuse d'une « lettre scellée ». On se souvient aussi, sans doute, de la vive polémique qui s'est engagée sur ce sujet, dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, entre M. Delatte, défendant l'interprétation traditionnelle, et M. Lévy. Nous nous garderons bien d'essayer de départager sur ce point les deux meilleurs connaisseurs de la légende de Pythagore. Mais nous ne pouvons nous empêcher de trouver que le résultat le plus clair de cette polémique aura été de montrer que chacune des deux interprétations se heurte à de sérieuses difficultés. Sans revenir sur la question irritante des manuscrits (1), on se souviendra que la traduction de *δέλτον σημειουμένην* par « lettre scellée » remplace par une expression pour le moins

(1) DELATTE, t. VIII, p. 644 ; LÉVY, t. IX, pp. 74-76 ; DELATTE, *ibid.*, pp, 408-410.

bizarre (1) (*γράφειν εἰς δέλτον σημειουμένην*) l'interprétation moins difficile : *εἰς δέλτον γράφειν, σημειουμένην καὶ τὸν χρόνον* (transcrire sur une tablette en indiquant la date). D'autre part, si l'on se reporte au texte de Diogène Laërce (VIII, 41) on conviendra que l'identité entre les événements (*τὰ συμβεβηκότα*) que Pythagore communique à l'« ecclesia » et les faits (*τὰ γενόμενα*) consignés par sa mère sur la tablette, est certaine pour l'interprétation de Diogène, et au demeurant si naturelle, que l'on ne voit pas de raison de supposer, comme le fait M. Lévy, qu'il a commis une méprise et « brouillé des choses différentes ». (*Légende*, p. 131, n. 2 cf. DELATTE, R.B.P.H., IX, 409). Mais, en revanche, « l'histoire si simple » que M. Delatte raconte, d'après notre texte, aboutit successivement à une traduction inacceptable de *ἀνεγίνωσκεν* (« il *raconte* ce qui s'est passé pendant son absence ») (R.B.P.H., VIII, 644) et à une solution assez peu satisfaisante : Pythagore donnant lecture de la tablette « sur laquelle il a prétendument noté ses impressions de voyage infernal ». (*Ibid.* IX, 411). Quoi qu'il en soit d'ailleurs de l'interprétation de M. Lévy, ce n'est que par conjecture, nous l'avons dit, qu'il peut rapporter à l'*Abaris* son récit de l'Assemblée ; ce qui ne l'empêche pas de rattacher immédiatement (p. 135) au noyau de l'œuvre d'Héraclide ainsi constitué (Katabase et Assemblée de Crotone) l'histoire de la rencontre de Pythagore et d'Abaris, la légende de la naissance miraculeuse, et les prodiges de l'Enfance : et pour ce faire, il se base notamment sur le contenu de la prédication crotoniate.

La légende de Pythagore ainsi reconstituée, l'auteur va étudier son influence sur le judaïsme alexandrin. C'est la partie la moins contestée (et la moins « révolutionnaire ») de son travail. Avant tout, M. Lévy s'occupe des trois Vies grecques de Moïse (Artapanos, Philon et Josèphe). Philon a écrit une vie de Moïse qui, de son propre aveu, se base, outre les Livres sacrés, sur « les traditions des vieillards d'Israël. » Traduisons : il n'a pas craint d'altérer ou d'enrichir les récits bibliques par des éléments empruntés aux spéculations de la philosophie judéo-alexandrine. On admet d'ailleurs communément que la figure composite du Moïse de Philon doit au néo-pytha-

(1) Que M. Lévy tente de justifier par la maladresse d'un abréviateur, *ibid.*, p. 79, n. 2.

gorisme certains traits reconnaissables (p. 137). La chose est vraie aussi d'Artapanos, et de Josèphe « dont la biographie de Moïse présente avec celle de Philon des concordances qui ne s'expliquent que par l'utilisation d'un modèle semblable » (p. 138). Ces trois vies remontent sans doute à une composition judéo-alexandrine antérieure, peut-être à celle du Pseudo-Hécatée (vers 100 av. J. C.?). Ainsi, de Pythagore à Jésus, la figure de Moïse apparaîtrait comme une sorte d'intermédiaire qui a conservé, dans le domaine juif, le schéma général et les principaux épisodes de la vieille légende. M. Lévy ne tente pas, d'ailleurs, de nous rendre compte dans le détail de ces dernières étapes, dans les légendes palestiniennes tardives, de l'antique fable du « Samien aux longs cheveux », toujours racontée, toujours reprise sous de nouveaux noms, et, par un miracle étonnant, définitivement préservée, semble-t-il, de toute évolution interne : les éléments antiques en restent jusqu'au bout reconnaissables, on les a simplement adaptés, dans chaque cas, aux contingences nouvelles. De sorte qu'il faut, dans sa thèse, se représenter l'influence du pythagorisme sur le judaïsme comme continue, sans cesse agissante, sur toutes les sectes et sur les traditions les plus différentes, d'Artapanos à Saint Luc. Ce qui ne laisse pas d'être assez étrange.

Comment faut-il se représenter cette influence dans le cas particulier des biographies de Moïse? Le cadre de la narration est bien entendu resté celui du Pentateuque, mais partout où l'analogie des situations le permettait, les détails ajoutés par le biographe révèlent de toute évidence l'influence de la légende du Thaumaturge sur celle du Législateur d'Israël. Ces emprunts apparaissent, par exemple, dans le fait de la prédiction, par Dieu lui-même, de la naissance de l'Enfant ; dans la théorie des deux natures, prudemment suggérée ; dans le thème de la précocité miraculeuse (pp. 141-143). Les démêlés de Moïse avec le Pharaon ont été influencés par ceux de Pythagore avec Phalaris. La conception de Moïse législateur et philosophe (ceci est un des rapprochements les plus convaincants) rappelle jusque dans les termes la conception que Jamblique nous a transmise de l'activité philosophique de Pythagore. Enfin la mort de Moïse, suivie d'une inhumation par Dieu (Deutéronome) est devenue un ἀφανισμός, qui a lieu dans un ravin (φάραγξ). Ce ravin est évidemment le triomphe de M. Lévy ! Mais d'autre part, il reconnaît que la fin de Moïse doit quelque chose

à l'Ascension d'Élie. Ce serait ici l'endroit, évidemment, de placer le couplet sur les « convergences » comme disent les biologistes, qui ne saurait manquer si nous avions entrepris une réfutation systématique de l'hypothèse de Lévy...

Poursuivant son examen des traces du roman de Pythagore, M. Lévy en arrive au « conte démotique de Siosiri » (voir surtout p. 177 ss.) et à un conte lituanien qui présentent l'un et l'autre, quoi qu'on ait dit, et la part faite des exagérations systématiques de l'auteur, trop de ressemblances formelles avec la légende pythagoricienne pour qu'on puisse écarter complètement l'idée d'une lointaine influence.

L'enquête sur le judaïsme alexandrin ne s'arrête pas là. Après avoir passé en revue les apocalypses juives (en disant mon sentiment sur ce sujet, je me suis d'ailleurs rencontré avec M. Maurice Goguel, *Revue de Philologie*, 1928 pp. 251-254), M. Lévy en arrive aux doctrines des Juifs alexandrins, à commencer par Philon et Josèphe. Ici les rapprochements sont véritablement surprenants, et ce n'est pas pour rien que Clément d'Alexandrie a appelé par deux fois Philon « un Pythagoricien » (*Strom.* I, 15, 72 et II, 19, 100). En effet, dans les prescriptions morales, édictées par les deux philosophes juifs, apparaît « un modèle grec éclectique, où le pythagorisme domine. » Signalons particulièrement les troublantes coïncidences de la formule « qui associe dans la réprobation les négateurs de la Divinité et ceux qui contestent son action dans le monde » (p. 213) ; de la condamnation de l'adultère masculin (p. 217), de l'interdiction du mariage avec une courtisane (p. 218) dont la motivation même trahit la source grecque ; enfin, la curieuse prescription relative aux animaux « suppliants ». (p.223). Et ces ressemblances, ces rappels des enseignements pythagoriciens se retrouvent dans la *Sagesse de Salomon*, dans la *Lettre d'Aristée*, chez Aristobule, etc... (pp. 225-230). Passant des écrits aux sectes (Thérapeutes, Esséniens etc...) M. Lévy voit dans leur formation, leur activité, leurs doctrines « les débuts du judaïsme pythagorisant » (p. 230). Cette étude est une des plus attachantes de la *Légende* et ajoute bien des précisions à des constatations déjà anciennes. Mais là encore, M. Lévy systématise un peu ; sa longue monographie du parti pharisien, par exemple (pp. 235-258) a pu être critiquée à cet égard — non sans injustice (1).

(1) *Revue de Philologie* ; t. LII (1928), pp. 255-256,

Enfin M. Lévy aborde la dernière partie de son histoire, en veu de laquelle, visiblement (ceci n'est pas un reproche) il a entrepris son grand travail : l'exposé de l'hypothèse d'une influence directe du pythagorisme sur les traditions évangéliques, la grande tentative pour annexer la Vie de Jésus à la liste des pastiches pythagoriciens.

On ne s'étonnera pas, après ce qui précède, que l'exposition de cette théorie si importante et si neuve ne demande pas cinquante pages à son auteur (p. 296-343). C'est qu'un immense travail préparatoire a bien déblayé le terrain. L'étude des sources, la reconstitution du Roman de Pythagore, ont donné à M. Lévy une idée « assez concrète et passablement étoffée » de l'ancienne légende, comme l'a dit, non sans ironie, M. Goguel ; et son enquête sur la légende de Moïse et sur la doctrine des sectes lui permet de formuler le principe suivant : « L'action du pythagorisme sur le judaïsme palestinien du 1er siècle nous est apparue si intense qu'il serait difficilement concevable qu'un mouvement religieux né alors en Judée y ait échappé où en ait complètement éliminé les traces » (p. 295). La démonstration va procéder, dès lors, d'un véritable auto matisme, automatisme si reposant que l'infatigable découvreur de couches rédactionnelles successives, de contaminations des sources et de méprises dans leur utilisation, parvenu au terme de son étude, nous déclare qu'il négligera « les diverses couches littéraires entre lesquelles se répartissent les trois évangiles, attendu que l'élément pythagoricien est indifféremment présent dans les sources que distingue l'analyse littéraire » (p. 298). Il ne manquera pas ainsi de peiner et d'indisposer la critique évangélique, dont il bouleverse les plus chères habitudes (1) ; et d'autre part, il ne fait qu'accroître la perplexité du lecteur, en présence de cet étrange destin du christianisme naissant, condamné par on ne sait quel sortilège à « pythagoriser » quelles que soient les tendances auxquelles il obéit et les inspirations auxquelles il se confie.

Dès lors, voici, en résumé, comment se résout, de péricope en péricope, la dépendance de Jésus vis-à-vis de Pythagore. L'hypothèse de l'emprunt à la Nativité de Pythagore se substitue automatiquement à celle de l'emprunt à la fable païenne de la naissance

(1) Cf. *Revue de Philologie, ibid.*, p. 265.

de Platon (pp. 296-299), *Jésus parmi les Docteurs* est modelé sur l'anecdote de Pythagore et de Thalès (p. 299). Le baptême dans le Jourdain rappelle la purification de Pythagore par Zaratas, suivant Antonios Diogénès « sans doute écho de l'Apocryphe Zoroastrien ». « ... Il n'est pas interdit de conjecturer que la purification eut lieu dans les eaux du fleuve babylonien » (p. 300). L'histoire de Simon et d'André et des fils de Zébédée « est calquée sur l'épisode d'Élisée, quittant son labour pour s'attacher à Élie » (p. 301). Mais le cadre et la profession viennent de « l'incident initial de l'histoire de Pythagore arrivant à Crotone pour y prêcher la conversion : ... rencontre... de pêcheurs en train de jeter leurs filets et qui sont les premiers annonciateurs de la gloire de l'arrivant. » (p. 301). Cet emprunt, assez vraisemblable, nous paraît d'ailleurs caractéristique de la limite à l'intérieur de laquelle la méthode de M. Lévy peut prouver quelque chose : nous croyons que presque toujours, il y a agrégation à la légende de Jésus, en vertu « de la force attractive des légendes constituées » (1) d'éléments adventices venus d'ailleurs et qui sont intégrés à la tradition juive, plutôt que véritable inspiration. La *Tempête apaisée* (p. 303 ; nous passons des comparaisons moins naturelles) est exactement un miracle bien connu de Pythagore (*Jambl.* 135 = *Porph.* 29). Le dernier séjour de Jésus à Nazareth « où il ne fit aucun miracle » est « à peu de chose près, l'histoire de Pythagore à son retour à Samos, suivant Jambl. 20 et 28 *in fine* » (p. 304). La Confession de Pierre, c'est la confession d'Abaris (p. 304), etc... « Les miracles de guérison, dont on a longtemps cherché le modèle principalement dans l'Ancien Testament, sont à la vérité de type hellénistique » (p. 306), et leur ressemblance avec les miracles d'Apollonios de Tyane devient très aisée à expliquer. D'autre part — et nous voici en présence d'une thèse plus importante encore, s'il est possible — les enseignements de Jésus procèdent du même fonds que sa vie. La parabole évangélique « se rattache à la forme d'exposition qui remonte aux origines de la littérature pythagorisante » (p. 308). Celle de Lazare et du Mauvais Riche, par exemple, (pp. 310 s.), n'est autre que l'historiette eschatologique du Riche et du Pauvre que Lucien a permis de reconstituer, et l'Hadès des évangiles, avec ses renversements de destinée,

(1) GOGUEL, *ibid.*, p. 245.

est bien celui de la Katabase pythagoricienne. Le Sermon sur la Montagne est ramené, verset après verset, à la morale pythagoricienne (pp. 315-320). Tentative intéressante, mais les coïncidences les plus frappantes y alternent avec des rapprochements beaucoup moins sûrs. Et surtout (notons le fait, qui a son importance), bien souvent M. Lévy n'a trouvé aucun texte proprement pythagoricien qui rendît compte du précepte évangélique, là même où la similitude de fond ou de forme est grande avec une idée ou une expression de la philosophie grecque. Après le Sermon, le parallélisme entre la tradition pythagoricienne et la tradition évangélique se poursuit avec la même constance ; en Judée (p. 320 ss. ; « les trois leçons initiales en Judée ramènent à trois des quatre épisodes de la Prédication initiale d'Italie... » : p. 324), à Jérusalem (où l'*Exhortation à la Vigilance* est assez bizarrement rapprochée de l'*oligohypnie* prescrite par Pythagore : p. 326) « de Gethsémané au Prétoire » (pp. 326-328 : le silence de Jésus devant le sanhédrin et Pilate [cf. Marc 14, 55-64 ; 15, 2, etc...] reproduirait la version de la fin de Pythagore qui lui prête la déclaration : plutôt périr que parler.) et du prétoire à la Croix. Le supplice de Jésus, est décidément rebelle, on s'en doute, à la réduction au pythagorisme ; mais il n'en est pas de même, nous le verrons, du « Tombeau vide » (p. 329). On devine que l'Ascension et « les Apparitions » (pp. 330-331) se ramènent sans peine, pour M. Lévy, à deux épisodes de la Légende : l'Ascension de Pythagore si ingénieusement reconstruite (*Légende*, pp. 63-78) et l'apparition d'Apollonios de Tyane à Damis et Démétrios (la comparaison de *Luc*, 28, 39 avec *Philostr.* 8, 12 est en effet saisissante).

Pour que sa démonstration soit vraiment complète, M. Lévy passe alors en revue les éléments de la légende de Jésus qui proviennent incontestablement de la tradition biblique (messianisme, emprunts à la légende de Moïse, etc... pp. 334-340). Il croit pouvoir ainsi « mesurer l'importance respective des deux grandes sources de la Vie racontée par les synoptiques ». Sa conclusion, qui est en quelque manière la conclusion de son livre même, vaut la peine d'être reproduite : « On peut, sans léser l'économie de la *Vie*, en enlever ce qui a été construit sous l'influence de l'Ancien Testament : Massacre des Innocents, Descente de l'Esprit, Tentation, Répudiation de la famille, miracles à la manière des prophètes, Transfiguration, titres d'Oint et de fils de David, entrée à Jérusalem. Que l'on

supprime au contraire tout ce qui, comme nous croyons l'avoir montré, procède du modèle grec — Naissance de l'Homme-Dieu, Jésus à douze ans, Prédications de Capernaum et de l'Arrivée en Judée, Rejet de Jésus à Nazareth, Secret messianique, Confession de Pierre, Tombeau vide et Résurrection — et la charpente même de l'édifice évangélique croulera » (p. 340).

Ainsi donc, « l'histoire de l'Homme-Dieu de Samos », produit du vieux pythagorisme et du platonisme, et les doctrines morales et religieuses qu'elle popularisait ont conquis la communauté juive d'Égypte, et, par l'intermédiaire des Pharisiens, la Palestine. Les Thérapeutes, les Esséniens ont conservé quasi-intact cet idéal pythagoricien ; l'Évangile s'est élaboré dans un milieu d'« observants », « sans doute apparentes d'assez près aux Esséniens », sous l'impulsion des croyances messianiques, sans doute, mais dans un esprit si docile à une influence étrangère que c'est en réalité le Thaumaturge païen, l'incarnation terrestre d'Apollon dont il nous retrace la carrière, bien plus qu'il ne rappelle le roi national, le Sauveur d'Israël prédit par les anciens prophètes (pp. 341-343). Thèse extrêmement hardie, qui bouleverse toute l'histoire des origines du christianisme, mais qui, après la lecture des deux volumes de M. Lévy, peut paraître un instant toute simple, toute naturelle, et résultant à l'évidence d'un examen impartial des textes : tant est grand le sortilège que son génie dialectique et constructif, servi par une érudition immense, exerce sur le lecteur. Et les conclusions que nous venons de résumer seraient en effet incontestables si seulement la date de formation des traits généraux comme des scènes détaillées du cycle de Pythagore était mieux établie, si par conséquent on était sûr que le processus d'influence grecque sur le judaïsme ne doit *jamais* être renversé ; en second lieu, si les copieux rapprochements du récit évangélique avec la légende pythagoricienne avaient tous la réalité et le caractère que M. Lévy leur attribue, s'ils attestaient réellement, non des emprunts, partiels et adventices, à des sources grecques, mais une inspiration *pythagoricienne* foncière et exclusive. Mais il n'en est pas ainsi, comme nous le verrons : l'état fragmentaire et chaotique de nos documents rend une telle hypothèse indémontrable ; il est certain que si M. Lévy a pu donner à son étude l'apparence extérieure d'une rigoureuse démonstration, c'est à son habileté de dialecticien, bien souvent, qu'il le doit.

Des critiques assurément mieux qualifiés pour le faire ont adressé,

non sans quelque exagération d'ailleurs, les reproches les plus vifs à la méthode de M. Lévy, et nous-même, suivant pas à pas son exposé, avons été amené à en formuler. Il faut pourtant y revenir. M. Lévy traite les textes avec une « souveraineté » qui ne va pas, hâtons-nous de le dire, sans de géniales intuitions (nous persistons à croire que la reconstitution de la Fin de Pythagore en est un des plus beaux exemples), mais le caractère même de ce procédé eût dû lui interdire des conclusions aussi tranchantes. Sur les indices les plus ténus, il ne craint pas de combiner les sources les plus diverses, de les mélanger, de les compléter l'une par l'autre. Certaines de ses phrases ont l'air d'une véritable parodie de cette méthode : « Quant au Riche, nous savons par Lucien même qu'il pleurera, par Virgile qu'il sera torturé dans le Tartare, par Plutarque qu'il subira un châtiment dont ceux qu'il a insultés seront spectateurs » (*Légende*, p. 125). Quant au contenu même des textes utilisés, M. Lévy a une fâcheuse tendance à ne le considérer que sous l'angle de la transmission plus ou moins fidèle d'une source. Que ce point de vue seul l'intéresse dans les œuvres qu'il examine, d'accord : mais la réalité est plus compliquée, et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit une étude (d'ailleurs purement conjecturale) des sources supprimer, ou à peu près, l'élément irréductible à une inspiration antérieure dans des œuvres qui paraissent pourtant avoir un caractère littéraire prononcé, pour ne rien dire de plus (le VIe chant de l'*Enéide*, l'*Histoire véritable* de Lucien etc...). Cette conception étrange se trahit quelquefois par une amusante mauvaise humeur de l'auteur, en présence d'un texte décidément rebelle à une analyse aussi simpliste. Les « périégètes » du Voyage aux Enfers de Lucien, par exemple, sont, pense M. Lévy, une altération de la donnée primitive de l'*Abaris*, qui ne comportait qu'un guide : « le pluriel » remarque-t-il (*Légende*, p. 87, n. 5) est une fantaisie de Lucien qui d'ailleurs avec sa négligence habituelle a oublié de présenter les périégètes au lecteur. » Si les « jurés » du Tribunal infernal ne sont pas nommés, c'est « par suite d'une des négligences dont Lucien est coutumier » (*ibid.*, p. 105, n. 6). D'ailleurs, « à force de confusion, Lucien a rendu méconnaissables les scènes les plus originales de la Descente aux Enfers » (*Ibid.*, p. 119). L'auteur de la *Nécyomantie* ne pouvait évidemment prévoir que son opuscule n'aurait d'autre intérêt pour M. Lévy que de lui restituer une Katabase pythagoricienne. Un autre défaut de la méthode, c'est que jamais le caractère hypothétique d'une as-

sertion n'empêche l'auteur d'en tirer immédiatement une conclusion nouvelle, encore plus conjecturale, et ainsi de suite. Cette chaîne d'hypothèses, pour légitime que puisse être chacune d'elles, prise séparément, n'en oblige pas moins à faire des réserves sur la conclusion finale. Or, ces réserves ne sont faites nulle part. Et cette perpétuelle conjecture nous ramène sans cesse au pythagorisme : les plus légères analogies suffisent pour en faire tout dériver. On a parlé, à ce propos, de « pampythagorisme » : il est certain que M. Lévy ne s'est pas assez défendu contre un besoin trop impérieux de tout ramener à l'illustration d'une thèse qui, par le fait même, n'est nulle part démontrée.

Ce pythagorisme qui explique tant de choses, est d'ailleurs conçu lui-même (cette remarque aussi est de M. Goguel) comme une entité assez étrange : il a influencé et considérablement déformé les documents les plus divers, depuis la Vie de Moïse jusqu'à la Vie de S. Antoine, et jusqu'au bout pourtant les traits principaux de son ancienne légende et de ses enseignements originaux demeurent reconnaissables ; d'autre part, presque tous les monuments de sa longue histoire, d'Héraclide et d'Apollonios à Jamblique et à Philostrate, peuvent servir à déceler ces emprunts : c'est donc que la légende de Pythagore, altérant et influençant sans cesse des spéculations si éloignées, n'a subi elle-même ni altération ni influence.

D'autre part, M. Lévy a peut-être une tendance trop accusée à considérer le pythagorisme comme le véhicule d'éléments qui se trouvent aussi ailleurs, ou qui ne se trouvent même qu'ailleurs (cf. *infra*, pp. 957 et 959).

Si de ces critiques qui concernent plus particulièrement l'histoire interne du pythagorisme, nous passons à la conception même d'une influence du fonds pythagoricien sur l'élaboration de la légende de Jésus, il nous semble, après d'autres, qu'on peut reprocher à M. Lévy de n'avoir pas suffisamment tenu compte de trois espèces importantes de possibilités.

1°) Comme dit M. Goguel (1), « analogie ne signifie pas toujours généalogie ». Il faut bien qu'on se souvienne qu'il se produit quelquefois, en matière de légendes, des phénomènes analogues à ce que les biologistes appellent des « convergences ». Ces ressemblances

(1) *Ibid.*, pp. 250 et 267.

simplement dues à des situations ou à des besoins identiques sont particulièrement fréquentes dans les légendes de personnages doués d'une nature surhumaine et de pouvoirs surnaturels, dans les légendes de l'*homme-dieu*. Sans compter que la situation d'une secte naissante, que l'histoire de sa fondation et de ses démêlés avec le milieu qui l'a vu naître, que même la vie réelle de son fondateur, peuvent, si les conditions sociales se ressemblent, présenter, à des siècles de distance, de troublantes similitudes. « Même les personnages qu'on prendrait pour des statues symboliques, écrivait Renan (*Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*, p. 88) ont pu à certains jours, vivre en chair et en os. Ces histoires se passent, en effet, selon des espèces de patrons réglés par la nature des choses, si bien que toutes se ressemblent. Le bâbisme, qui est un fait de nos jours, offre dans sa légende naissante des parties qu'on dirait calquées sur la vie de Jésus ; le type du disciple qui renie, les détails du supplice et de la mort du Bâb, semblent imités de l'Évangile ; ce qui n'empêche pas que ces faits ne se soient passés comme on les raconte. »

Je ne prétends nullement que de telles coïncidences rendent compte d'un grand nombre des rapprochements apportés par M. Lévy. Mais quelquefois on regrette qu'il n'ait pas eu dans l'esprit cette prudente remarque de Renan : à propos de la confession de Pierre, par exemple (*Légende*, p. 304), dont l'identification à la confession d'Abaris est loin d'être convaincante, malgré la page qui la prépare (*Légende*, p. 49). Et, pour compléter le parallélisme avec l'histoire du Bâb évoquée par Renan, le Reniement de Pierre, malgré le commentaire ingénieux de *Légende*, p. 328, n'a sûrement rien de commun avec l'anecdote de Damis se dépouillant de ses insignes pythagoriciens. Enfin, exemple emprunté à la légende de Moïse, on s'étonne que M. Lévy ne s'aperçoive pas qu'une note comme celle (p. 141, n. 4) qui prétend replacer dans la biographie de Pythagore le trait de la croissance miraculeusement rapide prêtée à Moïse par Josèphe, affaiblit le raisonnement au lieu de le renforcer : elle nous montre en effet que « le motif est banal dans la mythologie hellénique » (Évangelos de Milet, Amphoteros et Akarnan etc...), et cite aussi la croissance quasi-instantanée d'Indra dans le *Rig-Veda* !

2°) Malgré la difficulté presque toujours insurmontable de rattacher à coup sûr les historiettes de Porphyre et de Jamblique à

un fonds antérieur à l'époque romaine, pas un instant M. Lévy ne se demande si, dans certains cas au moins, le christianisme naissant n'a pu influencer la légende tardive de Pythagore. Nous faisons, pour notre part, bon marché de la théorie classique selon laquelle Philostrate aurait tenté une sorte de pastiche païen des évangiles (1) ; mais cette hypothèse eût dû, néanmoins, être envisagée. Dans le même sens, la Vie de Pérégrinos, et surtout sa mort, doivent beaucoup, paraît-il (*Sources* p. 138) à la Vie de Pythagore. Mais la question se complique si l'on se souvient que Renan donnait comme source principale au roman de Lucien un récit du martyre d'Ignace d'Antioche. (*Les Evangiles*, pp. 488 et 493). Or cette théorie non plus n'est même pas mentionnée.

3°) Là même où il y a contact assuré entre les deux légendes, et où la direction de l'emprunt est bien établie, il n'en résulte pas nécessairement qu'il y ait un rapport de dépendance profonde entre les deux traditions. Les imitations peuvent être extérieures et fragmentaires. Cela est surtout sensible, comme l'a fort bien vu M. Goguel (*ibid.*, p. 255) dans les passages « pythagorisants » des Vies grecques de Moïse.

Il résulte de toutes les critiques précédemment formulées que la thèse de M. Lévy n'est acceptable qu'avec de sérieuses réserves, et que certaines parties de ses recherches sont décidément faibles, et ne pouvaient arriver, sur de telles bases, qu'à des résultats incertains. Cela est particulièrement vrai de la fameuse reconstitution de la Katabase de Pythagore. Toute cette fragile construction repose sur la comparaison d'Héraclide-Hiéronyme avec le Voyage aux Iles infernales de l'*Histoire Véritable*. Pour ne pas allonger outre mesure cette interminable recension, nous prions le lecteur de se reporter à la discussion de M. Lévy (*Légende*, pp. 86-93). Il verra que ces vestiges de l'*Abaris* sont si fragmentaires que la comparaison avec Lucien pourrait fort bien en être entièrement faussée. La ressemblance est peut-être purement extérieure. Il était sûrement question d'autres damnés que les « maîtres d'erreurs » et les adultères dans l'œuvre d'Héraclide. Dès lors l'argument des « deux catégories identiques » de damnés chez Lucien perd de sa valeur ; d'ailleurs le crime d'Hérodote et de Ctésias selon Lucien (le mensonge) n'est pas identique à l'impiété reprochée à Homère et à

(1) Cf. GOGUEL, *ibid.*, p. 246.

Hésiode (*ἀνθ'ὧν εἶπον περὶ θεῶν*), Cinyras, le séducteur d'Hélène, n'est pas un adultère de la catégorie visée par l'*Abaris* (*τοὺς μὴ θέλοντας συνεῖναι ταῖς αὐτῶν γυναιξί*) enfin les efforts de M. Lévy (p. 88) ne peuvent arriver à établir le moindre rapport entre la réflexion finale de Lucien, allusion plaisante au caractère de pure fiction de l'Histoire véritable (moi du moins j'échapperai à ces supplices, puisque je n'ai jamais manqué à la vérité dans mes écrits) et l'« épilogue » du *δαίμων* d'Héraclide (*πιστεύειν περὶ θεῶν ὡς εἰσίν τε καὶ τῶν ἀνθρωπίνων ἐπιστρέφονται πραγμάτων*).

Nous croyons cependant que, malgré la cohésion de l'ensemble, l'insuffisance de ces parties importantes de l'œuvre ne suffit pas à lui retirer toute valeur démonstrative. En signalant l'intérêt que présentent les chapitres consacrés à l'influence grecque sur le judaïsme alexandrin, en condamnant d'autre part la théorie de l'origine des récits évangéliques, la critique a un peu l'air d'appliquer à la *Légende de Pythagore* le fameux jugement de Cobet sur les Scholies de l'Anabase : *Si quid forte inest boni non est novum, si quid novi non est bonum.* Il n'en est rien, heureusement, et la formule classique des « intéressants rapprochements de détail » ne suffira pas non plus à juger équitablement les livres de M. Lévy.

C'est que beaucoup de ces rapprochements d'idées et de traditions pythagoriciennes ou simplement helléniques avec des passages évangéliques sont trop frappants pour être dépourvus de toute signification, même si l'interprétation n'en est pas aussi simple que le croit M. Lévy. Nous voudrions, pour édifier pleinement le lecteur de cette revue, résumer brièvement les principaux de ces arguments :

La parabole des aveugles (*Luc* VI, 39) se retrouve chez Sextus Empiricus 605, 23 : *οὐδὲ ὁ τυφλὸς τὸν τυφλὸν ὁδηγεῖν* (*δύναται*) (p. 319, d'après Wendland).

Le disciple de Jésus doit tout quitter pour le suivre. Et Jésus précise : *οἰκίαν, ἢ ἀδελφοὺς, ἢ ἀδελφὰς, ἢ πατέρα, ἢ μητέρα, ἢ γυναῖκα, ἢ τέκνα, ἢ ἀγροὺς, ἕνεκεν ἐμοῦ καὶ ἕνεκεν τοῦ εὐαγγελίου* ... (*Marc.* IX, 29). C'est, un peu développée, la formule même de *Jambl. Vie de Pyth.* 246 : *προνοεῖν δὲ δεῖν μᾶλλον λέγουσι φιλοσοφίας ἢ γονέων καὶ γεωργίας.* (p. 323).

La bénédiction des enfants (« car c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume de Dieu » *Marc.* X, 13-16 etc...) rappelle directement la prédication de Pythagore aux enfants, objet de la prédi-

lection des dieux, auprès desquels leur prière est toute-puissante : *Jambl.* 51 : ... *θεοφιλεστάτους αὐτοὺς ὄντας ἀποφῆναι, ... ὡς μάλιστα ἐκείνοις ὑπακούσαντος τοῦ δαιμονίου, καὶ μόνοις διὰ τέλους ἀγνεύουσιν ἐξουσίας ὑπαρχούσης ἐν τοῖς ἱεροῖς διατρίβειν* ... [p. 322].

La doctrine de la non-résistance au mal, formulée par Pythagore (*ibid.* 51 : *μήτε ἄρχειν λοιδορίας, μήτε ἀμύνεσθαι τοὺς λοιδορουμένους*) est illustrée, chez Mathieu et Luc par un exemple qui se retrouve dans la légende d'Antisthène : *Math.* v, 40 (= *Luc.* vi, 29) : *Καὶ τῷ θέλοντί σοι κριθῆναι, καὶ τὸν χιτῶνά σου λαβεῖν, ἄφες αὐτῷ καὶ τὸ ἱμάτιον.* Cf. *Diog. Laërce.* vi, 6 : *Διογένει χιτῶνα αἰτοῦντι πτύξαι προσέταξε θοιμάτιον* (p. 316).

Nous terminerons par les deux coïncidences, à notre avis, les plus étonnantes :

L'étrange et presque inintelligible *ἐπιούσιος* de *Math.*, vi, 9 : *τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δὸς ἡμῖν σήμερον*, peut s'expliquer, pense M. Lévy, par la contamination de *Proverbes* xxx, 8 (« Accorde-moi le pain qui m'est nécessaire ») avec l'interprétation androcydienne de l'*acousma* pythagoricien : *ἐπὶ χοίνικος μὴ καθίζειν*, ne pas s'asseoir sur le boisseau (*Diog. Laërce.* : *ἐν ἴσῳ τῷ φροντίδα ποιεῖσθαι καὶ τοῦ μέλλοντος. ἡ γὰρ χοῖνιξ ἡμερήσιος τροφή* ; *Tryphon* : *τουτέστι μὴ ἐπαναπαύεσθαι τῇ ἐφημέρῳ τροφῇ, ἀλλὰ προεισφέρειν* ; *Démétrios* : *ἀντὶ τοῦ μὴ σκοπεῖν τὰ ἐφ' ἡμέραν, ἀλλὰ τὴν ἐπιοῦσαν ἀεὶ προσδέχεσθαι*) et cette explication pour le moins imprévue d'un verset de Mathieu par Androcyde nous paraît tout à fait satisfaisante (p. 318).

L'histoire de la résurrection d'Aristée, « un des héros favoris du pythagorisme » (*Hérod.* IV, 14) présente de grandes ressemblances avec celle de la résurrection de Jésus ; c'est même le seul exemple, avec le récit de l'Évangile, « de la survie prouvée par le vide de l'abri dûment fermé (sépulcre ou chambre mortuaire) qui a reçu le corps sans vie ». Or, chez Hérodote, « l'apport des *πρόσφορα*, parmi lesquels les aromates ne devaient pas manquer, est irréprochablement en situation, tandis qu'incompréhensible est la démarche des saintes femmes apportant des aromates destinés à un cadavre déjà enseveli. » D'ailleurs, « le rite de l'onction parfumée est... grec et romain, mais non juif. » (p. 329 s. et note 2 p. 330). On comprend que l'auteur conclue : « Les variations de détail ne pèsent pas auprès de ces coïncidences fondamentales... »

Il nous semble donc, et nous terminerons par là, qu'il n'est pas possible de refuser toute réalité à une thèse qui, après de longs détours, arrive à des résultats de cette force. Sans doute, l'auteur a eu le tort de présenter ses conjectures toujours ingénieuses et quelquefois géniales, comme les étapes successives d'une démonstration régulière ; sa comparaison entre Pythagore et Jésus, venant après deux volumes d'hypothèses presque continues, trouve le lecteur déjà fatigué et de plus en plus sceptique devant ce torrent d'exégèse et de reconstitution ; enfin, la systématisation excessive, le besoin mal dissimulé de dogmatisme de son argumentation lui font perdre en force probante ce qu'elle gagne en ampleur. On a vu que plusieurs de ces « sources grecques » des évangiles ne paraissent nullement pythagoriciennes (encore que les textes pythagoriciens l'emportent dans l'ensemble) et peut-être, parmi les traits empruntés directement, semble-t-il tout d'abord, à la légende du Thaumaturge, y en a-t-il qui ont fait bien du chemin, à la faveur des syncrétismes tardifs, entre l'Italie et la Galilée ; certains de ces épisodes ont pu être des fables usées,universellement répandues dans le monde païen, dont la provenance réelle est impossible à déterminer. Mais tout cela n'empêche pas que M. Lévy a eu le grand mérite de montrer, par un commentaire presque continu des Évangiles, que la part d'influences grecques y est beaucoup plus grande qu'on ne l'a cru communément ; à lire son livre, on se souvient d'autres traits hellénistiques qu'on a remarqués, de ces expressions si spécifiquement évangéliques qu'on n'a pas été peu surpris de retrouver dans les fragments d'Alcée (*Math.* v, 36 et x, 30 ; cf. *Suppl. lyr.* p. 19 : 14, 10) et de cette historiette rapportée par Plutarque (*Sylllà*, 35) qui rappelle d'une manière si frappante un des plus fameux miracles de Jésus, et qui d'autre part fait si étrange figure dans la vie de Sylla, où elle semble un emprunt à la carrière d'un thaumaturge ; on se souvient enfin de la parenté évidente, et dont M. Lévy est loin d'avoir abusé, qui unit les miracles du Christ à ceux d'Apollonios de Tyane. De tous ces faits épars, on doit à M. Lévy une explication nouvelle : elle vaut bien, à notre avis, la vieille hypothèse de Philostrate s'appliquant à une contrefaçon d'évangile à l'usage de la société païenne. Il n'est presque plus permis de douter, après les livres de M. Lévy, que l'une des sources grecques des évangiles était fortement teintée de pythagorisme ; et, par là, la personnalité historique de Jésus, pris entre les éléments

bibliques et les emprunts helléniques de sa légende, s'estompe de plus en plus.

Bruxelles. Roger Goossens.

Le prix du papyrus.

Gustave Glotz, *Le prix du papyrus dans l'Antiquité grecque.* Alexandrie, 1930. Extrait du Bulletin de la *Société Archéologique d'Alexandrie*, n° 25, pp. 83-96.

La pénurie des documents contraint d'ordinaire le chercheur à une telle ingéniosité, à un emploi si désespéré de toutes les ressources de l'induction et de la déduction, qu'il peut arriver même à une science comme l'histoire économique, de nous intéresser principalement par l'exposé même de ses démarches. Telle est l'impression que je ne serai sans doute pas seul à avoir éprouvé à la lecture de la brochure dans laquelle M. Glotz a repris, et définitivement éclairci, est-on tenté de dire, une question classique et résolue en sens divers depuis Egger (*Histoire de la critique chez les Grecs*, 1849, pp. 85 ss. etc...). M. Glotz s'est donné à tâche de rechercher, à la lumière des rares indications (pour la plupart de découverte récente) que nous donnent la littérature, l'épigraphie ou la papyrologie, les variations du prix de vente du papyrus, en Grèce, du VIe siècle à la période romaine, et les causes de ces variations : elles sont évidemment à chercher dans l'histoire politique et sociale du pays producteur ; pour les philologues à qui l'évidence ne suffirait pas, M. Glotz a même trouvé un texte qui nous confirme que cette relation n'est pas illusoire : c'est la lettre que le philosophe Speusippos adressait à Philippe de Macédoine, dans la seconde moitié de l'année 343 : il s'y plaint que « le papier lui manque » pour écrire tout ce qu'il voudrait, « tant est grande la disette de papier que le Roi (Artaxerxès) a créée par la conquête de l'Égypte » (p. 90, n. 2 ; cf. ce qui se passa, à l'époque byzantine, lors de la conquête de l'Égypte par les Arabes.)

Il vaut la peine de résumer brièvement les résultats, à peu près sûrs, pensons-nous, auxquels l'auteur est arrivé.

Le papyrus a dû être importé en Grèce dès le VIe siècle, mais il était fort cher et le resta longtemps : c'est pourquoi, nous dit Héro-

dote (v, 58, 3), les Ioniens se sont longtemps servi de *διφθέραι*, de peaux de mouton ou de chèvre. Les comptes des épistates de l'Erechtheion, par exemple, nous donnent pour l'année 407 le prix énorme de 1 drachme 2 oboles la feuille (à cette époque la journée de travail d'un architecte vaut 1 drachme). Le seul texte qui a quelquefois fait croire au bon marché du papyrus est le passage de l'*Apologie* (26 d), où Platon fait dire à Socrate qu'on peut trouver le *Traité de la Nature* d'Anaxagore dans l'*ὀρχήστρα* pour 1 drachme tout au plus (ce qui a conduit Dziatzko à l'évaluation d'*une obole* le feuillet). Mais M. Glotz objecte que le prix des exemplaires de rebut qui traînaient chez les bouquinistes ne prouve pas grand'chose pour l'évaluation du prix du papyrus neuf. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce témoignage, nous avons vu qu'un prix exorbitant, quoique non précisé, nous est attesté pour l'année 343, et la feuille vaut encore 4 1/2 oboles éginétiques, c'est-à-dire 1 drachme 1/2 obole attique, à Épidaure, d'après un compte épigraphique qui peut se placer de 344 à 334. Par un raisonnement très ingénieux, M. Glotz le ramène d'ailleurs, avec beaucoup de vraisemblance, à l'année 334. Mais bientôt les prix vont baisser. Un passage du Pseudo-Démosthène (*C. Dionysod.* 1 : *ἐν γραμματειδίῳ δυοῖν χαλκοῖν ἐωνημένῳ καὶ βυβλιδίῳ μικρῷ*) à la vérité assez vague — mais l'histoire économique de l'antiquité est réduite à faire flèche de tout bois — nous donnerait, en 322, un prix voisin de deux chalques pour la petite feuille de papyrus. Mais s'agit-il de papyrus neuf? Pour le début du siècle suivant, nous avons heureusement des indications plus précises. En 296, les hiéropes de Délos paient le feuillet moins d'une drachme, peut-être une obole ; une autre fois, ils achètent au moins deux rouleaux pour 1 drachme, soit 1 1/2 obole la feuille, au maximum.

Que s'est-il passé entre 334 et 322? La conquête macédonienne. L'hiver 332-331 a vu Alexandre mettre fin aux monopoles de l'Etat, et notamment au monopole du papyrus. Le régime de liberté, qui dure jusqu'au commencement du IIIe siècle, a évidemment fait baisser les prix. Nous savons par ailleurs qu'en 296, Ptolémée fils de Lagos, roi depuis 305, n'avait pas encore réorganisé les monopoles : d'où les prix bas observés cette année, malgré l'état de guerre de l'Égypte avec Démétrius Poliorcète, le maître des îles. Ce n'est qu'avec Ptolémée Philadelphe, qui monte sur le trône en 285, qu'on en revient aux traditions nationales en cette matière.

Effectivement, à partir de 279, les inscriptions déliennes attestent le retour aux prix forts. Ces documents présentent malheureusement une importante lacune qui va de 296 à 279. Mais c'est en 283 ou 282 qu'il faut placer l'anecdote contée par Diogène Laërce (VII, 174) : Cléanthe, suivant les cours de Chrysippe, et forcé de travailler pour vivre, en était réduit à prendre des notes sur des tessons de vase et des omoplates de bœuf, faute d'argent pour s'acheter du papier. Nous savions déjà que Ptolémée avait réorganisé certains monopoles la 27e année de son règne : nous pouvons dire maintenant que le monopole du papyrus existait déjà la 6e (279) et peut-être la 2e (283) année du règne...

Dans la suite, le papyrus resta cher : le bénéfice considérable réclamé par le fisc influençait le prix de vente beaucoup plus que ne le faisait le prix de revient, relativement peu élevé. Les habitudes égyptiennes d'écrire au verso de documents antérieurs ou sur des ostraka, d'envelopper les momies de bandelettes déjà couvertes d'écriture, enfin la pratique du palimpseste l'attestent suffisamment. M. Glotz a fort bien mis en lumière l'influence d'un tel régime sur l'histoire littéraire et scientifique : ce n'est pas par hasard que la copie officielle du texte des tragiques, décidée par Lycurgue, administrateur économe s'il en fut, se place peu après la suppression des monopoles par Alexandre ; et l'on comprend mieux l'importance mondiale que prit la Bibliothèque d'Alexandrie, quand on se souvient que les rois d'Égypte lui fournissaient le papyrus gratuitement ou à vil prix.

Bruxelles. Roger GOOSSENS.

Adolf von Harnack

Heute am 7. Mai 1931 gedachten wir den 80ten Geburtstag Harnacks zu feiern und ihm die Verehrung und Dankbarkeit der wissenschaftlichen Welt zum Ausdruck zu bringen. Heute sollte er noch einmal die Stimmen der vielen Tausende vernehmen, die von ihm gelernt hatten, dass die Wissenschaft die edelste Blüte und die Religion die tiefste Wurzel idealen Menschentums sei. Aber schon vor 11 Monaten ist er aus den Gegensätzen dieser Welt in die Harmonie des Ewigen eingegangen, und wir können nur an seinem Grabe einen Kranz niederlegen, in unsern Herzen sein Bild aufleuchten lassen. Solch Erinnern ist kein müssiges Spiel, sondern bewusstes Sammeln wirksamer Kräfte: gerade Harnack hat eindringlich wie wenige uns gelehrt, was das Studium der Geschichte für die tätige Arbeit in der lebendigen Gegenwart bedeutet, hat uns gezeigt, wie der Einzelne seine Hand an die Kette der Vorgänger schliesst und sie zu Bundesgenossen seines Werkes gewinnt. Und nichts war ihm gewisser als der Primat der Persönlichkeit in den ausschlaggebenden Elementen des historischen Geschehens. Er wusste das instinktiv, weil er die Kraft seiner eigenen Persönlichkeit mächtig empfand: und er hatte Recht, denn schon die jetzige Gegenwart kann ihm den Einfluss seines Wesens auf Menschen und geistiges Leben seiner Zeit vollauf bezeugen, und die Zukunft, die starkes und schwaches unter den Faktoren der Vergangenheit erst recht sondern lehrt, wird der Nachwelt sein Bild mit scharfumrissenen Linien zu zeichnen vermögen.

Harnack war von Beginn an Kirchenhistoriker und ist es bis zum letzten Tage geblieben. Aber eben deshalb, weil er diese seine Lebensaufgabe mit vollem Ernst und in ihrem fast unbegrenzten Umfang erfasste, ist er der in allen Perioden heimische und für das Leben der unmittelbaren Gegenwart so fruchtbare Forscher und Lehrer geworden, der eine alle Gebiete menschlichen Wissens be-

rührende Universalität bewies. Er hatte ein Zentrum seiner Arbeit, zu dem er stets wieder zurückkehrte, und von diesem strahlte seine gesamte übrige Wirksamkeit aus : das war das Studium der ältesten Kirche, von Jesus bis zu Kaiser Konstantin. Hier hat er mit einer schlechthin vorbildlichen Planmässigkeit sämtliche Quellen durchforscht, ihre litterarischen Bedingungen, ihren geistigen Gehalt, ihren inneren Zusammenhang unter einander, ihre Berührungen mit der Umwelt und ihre Bedeutung für die Entwicklung der christlichen Religion und Kirche untersucht. Er begnügte sich nicht mit den Ausgaben der Texte, die für jene entscheidende Periode vorlagen und die vielfach noch auf den Arbeiten der trefflichen Gelehrten des 17. und 18. Jahrhunderts beruhten. Mit den apostolischen Vätern anfangend hat er neue Ausgaben ins Leben gerufen, teils selbst edierend, teils andere dazu ermunternd, bis er schliesslich in der Preussischen Akademie den Plan eines umfassenden Korpus der griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte organisieren und zum grössten Teil auch durchführen konnte.

Die Byzantinische Wissenschaft darf am heutigen Tage mit besonderer Dankbarkeit dieses reichen Lebenswerkes gedenken, denn es liegt in ihrer Macht, für sich selbst daraus Nutzen zu ziehen. Nicht nur in dem allgemeinen Sinne des lehrreichen Beispiels — obwohl auch die Organisation eines Quellenkorpus gelernt werden will und kann — sondern direkt durch Verwertung und Weiterführung der Forschungen des verewigten Meisters. Die Arbeit Harnacks reicht gerade bis an die Schwelle der byzantinischen Zeit. Mit der Gründung vom Byzanz als Konstantinopolis schliesst die Zeit seiner Spezialuntersuchungen ab. Und damit ist schon gesagt, dass Harnacks Werk dem Byzantinisten die Kenntnis der Voraussetzungen vermittelt, auf denen er seine eigene Arbeit aufbauen muss, will anders er ihre Grundlagen verstehen können. Es bedarf an diesem Ort keiner Ausführung darüber, welche Bedeutung das griechische Christentum und seine kirchlichen Formen für die politische und kulturelle Geschichte des byzantinischen Reiches hat. Aber die gesamte Entwicklung von Konstantin bis zum Bilderstreit bleibt unverständlich, wenn sie nicht in ihrer inneren Struktur und historischen Bedingtheit durch ihre Vorgeschichte in der grossen Schöpfungsperiode des Christentums begriffen wird. Gewiss hat Harnack in seiner klassischen Dogmengeschichte auch ein erhebliches Stück der byzantinischen Zeit mitbehandelt, und niemand wird die Kämpfe des vierten und fünften Jahrhunderts studieren

ohne zu diesem Werk zu greifen. Aber gerade wenn wir die Arbeitsweise Harnacks uns vor die Seele stellen, werden wir die Forderung erheben, nun auch die folgenden Jahrhunderte nach seinem Vorbild in gleicher Weise quellenmässig zu durchforschen,die Texte zu edieren, zu analysieren, zu würdigen, wie er es mit denen der früheren Jahrhunderte getan hat. Dann wird auch die Geschichte von Dogma und Kirche neu geprüft werden müssen — die Aufgaben sind zahlreich und versprechen reichen Lohn.

Die byzantinische Forschung der Gegenwart hat ihre Aufgabe erkannt. Sie rüstet sich, die nötigen Grundlagen zu schaffen und die Quellen neu zu edieren, aus denen ihr alle weitere Kunde fliessen soll. Die Profanhistoriker von den frühen Chronisten bis in die Türkenzeit müssen wieder herausgegeben werden, und es geht nicht an, die Lücke zwischen der Zeit Konstantins und Justinians unausgefüllt zu lassen. Die Kirchenhistoriker des fünften Jahrhunderts sind in Bearbeitung, die grossen Väter des vierten und fünften Jahrhunderts fordern ihr Recht und werden es finden. Der gigantische Plan einer Neuausgabe der Konzilsakten schreitet mit erstaunlicher Schnelligkeit vorwärts. Die Epigraphiker und Archäologen rühren sich eifrig, und die Hagiographie wird in steigendem Masse gewürdigt. Möge allen diesen hoffnungsvollen Keimen glückliche Entfaltung beschieden sein ! Alle diese Arbeit strebt einem gemeinsamen Ziele zu, ruht auf der gemeinsamen Grundlage der Erforschung der vorangehenden Periode. Und darum wird einem jeden der Mitarbeiter in allen Ländern und Nationen auf seinem Wege auch die Gestalt Adolf von Harnacks begegnen, der ihm einen Weg geebnet, eine Richtung gewiesen, eine Aufgabe gestellt hat. Mag er noch in späten Zeiten den grossen Meister dankbar grüssen, wie wir, seine Freunde, es heut an seinem 80ten Geburtstag tun.

Berlin, am 7. Mai 1931. Hans LIETZMANN.

Theodor Nöldeke

Teodoro Nöldeke nacque il 2 marzo 1836 in Harburg (Annover) Nel 1856 conseguì, nell' università di Gottinga, il grado di Dottore, con una tesi relativa al Corano. Privato Docente nel 1861, fu nominato nel 1864 Professore Straordinario nell' università di Kiel, e nel 1868 Professore Ordinario nella medesima università, dalla

quale poi, nel 1872, passò alla novella università tedesca di Strasburgo. In questa città rimase per più di quattro decenni (rispettato negli ultimi anni, dal ristabilito Governo francese, al quale ciò fa onore) fino al 1920, quando si trasferì presso un suo figliuolo a Karlsruhe ove morì il 25 dicembre del 1930. Il nome di « Teodoro » ben gli si addiceva, poichè veramente fu un « Dono di Dio » per il progresso degli studi orientali, ed io ricordo con piacere un verso che gli indirizzai celebrandosi il 70° anno dalla sua nascita verso che diceva ومن سمّاك يا خير الانام عاطاً الله انه قد اصاب

E Nöldeke promosse doppiamente gli studi orientali; coll' insegnamento e colle innumerevoli pubblicazioni; coll' insegnamento, perchè frequentarono le sue lezioni discepoli che furono poi illustri maestri di orientalismo quali il Barth, il Brünnow, il Bevan, lo Snouk Hurgronje, il Littmann e molti altri. E ben più numerosi sono coloro cui giovò colle pubblicazioni, ovunque fiorirono gli studi orientali e nominatamente i semitici e gli iranici. Ed egli aveva piena dimestichezza con il greco sia bizantino o sia clasico, e non molti innanzi la sua morte rilesse, per diletto, i poemi omerici. Studiò anche il sanscrito e il turco del quale trattò in alcuni scritti.

Ma gli studi da lui preferiti furono i semitici, e nel « Die semitischen Sprachen » diede il novero completo e ragionò delle lingue semitiche tanto delle antiche quanto dei dialetti moderni; e della comparazione in generale nei « Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft » 1904 e del pari nei « Neue Beiträge ».

Dell' ebraico si occupò specialmente quando era professore a Kiel, e dié in luce la « Alttestamentliche Litteratur » e le « Untersuchungen zur Kritik des A. T. »; a questi scritti seguirono poi altri minori.

Molta parte della sua attività riguarda l'aramaico e specialmente il siriaco, tanto il classico quanto i dialetti moderni. La sua « Kurzgefasste syrische Grammatik » pubblicata nel 1880, ebbe una seconda accresciuta edizione nel 1898 e nel 1904, uscì una traduzione inglese dovuta al J. A. Crighton, D. D. Questa grammatica perfetta nella parte morfologica, ha il pregio che la sintassi tuta fondata sui testi del genuino periodo classico, biblici, di Afraate, Efrem, ecc. Fin da quando era a Kiel si occupò dei dialetti neosiriaci in parecchi scritti e specialmente notevole è la « Grammatik der neusyrischen Sprache » data in luce nel 1868; vi si dichiara il dialetto neosiriaco più importante, quello di Urmia. Può dirsi che con questa grammatica Nöldeke pose il fondamento scientifico degli studi neosiriaci, al

progresso dei quali hanno poi contribuito illustri dotti, Sachau, Socin e Prym, Lidzbarski ed altri; e in Francia, il Duval al quale devesi altresì, come è noto, una assai pregevole grammatica di siriaco classico. Nöldeke illustrò anche altri dialetti aramaici, il cristiano-palestinense, il palmireno, il nabateo. Illustrò anche il mandeo colla Memoria « Über die Mundart der Mandäer » (1862) e specialmente colla « Mandäische Grammatik » (1875).

Le pubblicazioni relative all' arabo cominciarono colla citata tesi di laurea sul Corano, seguita, a breve distanza nel 1860, dalla « Geschichte des Qorans », che fù premiata dalla Académie des Inscriptions et Belles-lettres dell' Instituto di Francia, ed ebbe una seconda edizione curata dai Prof. Schwally e Bergsträsser (1919-19..).

Ma tutta la letteratura e la storia degli Arabi, fin da quelle anteislamiche, fu oggetto di opere e articoli svariati. La traduzione della storia anteislamica di at-Tabari, la « Geschichte der Perser und Araber » (1879) porse occasione alle dotte note che l'accompagnano, e che riguardà molta parte di storia persiana e bizantina. La conoscenza dell' antica poesia araba promosse coi « Beiträge zur Kenntniss der Poesie der alten Araber » e coi « Beiträge zur altarabischen Litteratur und Geschichte » (1862, 1864) col « Delectus carminum arabicorum » (1890) col « Shanfara San. al Araber » (1886); Urwa B. al-Ward, « Abu-Talib, Abu-l-Aswad ad-Duali, colla traduzione e dichiarazione delle Mu' allaqat » ed altri scritti che sarebbe troppo lungo enumerare qui. Dell 'antica storia tratta il « Die Ghassanischen Fürsten aus dem Hause Gafna's » (1880). E di questioni glottologiche trattò in più scritti, sul duale ecc. e specialmente nella lunga Memoria « Zur Grammatik des klassischen Arabisch » (1897).

Ma è notevole quanto Nöldeke s' interessasse dei romanzi, delle fiabe e della letteratura popolare onde i « Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans » (1890), la Memoria sul racconto del Dottore e del Garkoch o Bettoliere, quello del Re dei topi e dei suoi ministri e quello dei Dieci Vizir (1891). E si occupò anche di soggetti diametralmente opposti a questi, voglio dire gli articoli sulle province romane di Siria e Palestina, ed altri.

I suoi articoli sull'Abissinia compresero anche i dialetti moderni.

Agli studi iranisci Nöldeke ha dato molta parte della sua attività letteraria e basti ricordar qui gli « Aufsätze zur persischen Geschichte » (1887) i « Persische Studien » (1898-92), i « Das iranische Nationalepos (1896). »

Ma innumerevoli sono le recensioni dovute a Nöldeke su opere ed articoli : le sue recensioni mostrano i pregi degli scritti recensiti ed eventualmente, ma senza acrimonia ne correggono i difetti : non poche di esse sono molto lunghe ed accrescono l'utilità delle opere originali.

La mia amicizia con Nöldeke data da ben oltre un mezzo secolo ; egli giudicò sempre con benevolenza le mie pubblicazioni, ed a me dedicò una delle più importanti ed utili sue opere,la seconda edizione della Grammatica siriaca ; mi portò sempre un affetto che ebbe occasione di dimostrarmi in circostanze non liete della mia vita ;

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis?

Roma Ignazio GUIDI

Synodis Papadimitriou (1).

D'origine grecque, fils d'un prêtre orthodoxe, M. Synodis Papadimitriou était né en 1856 à Salonique, où il fit ses études secondaires. En 1874 il vint à Athènes et s'inscrivit à la Faculté des Lettres dont il suivit les cours pendant quatre ans. A la fin de ses études il retourna à Salonique où il enseigna, comme professeur de Lycée, pendant trois ans, de 1878 à 1881. Appelé à Chalki, l'île voisine de Prinkipo, il y demeura quatre ans, de 1881 à 1885, professeur à la fameuse École Commerciale qui se dresse auprès du Grand Séminaire Orthodoxe.

En 1885, il quitte Chalki pour aller compléter ses études en Allemagne. Il en revient deux ans plus tard pour diriger l'École grecque de Sténimakhos, où il achève une étude sur les scholies d'Euripide — « Kritische Beiträge zu den Scholien des Euripides », publiée en 1888 à Constantinople, et pour laquelle l'Université d'Erlangen lui décerne le titre de Docteur en Philologie.

(1) Cette notice rédigée pour être lue au cours de la dernière séance du Congrès Byzantin d'Athènes, n'a pu, faute de temps être communiquée aux congressistes. *Byzantion* se fait un devoir de la publier, pour rendre à la mémoire d'un savant l'hommage qu'il mérite et qu'il eût reçu depuis longtemps si les malheurs inouïs de sa patrie n'avaient pendant de trop longues années fait passer sa mort inaperçue. — NOTE DE LA RÉDACTION.

L'École Commerciale d'Odessa, la même année, lui demande sa collaboration. Il profite de son séjour en Russie pour apprendre le russe, et, à côté de son métier de professeur, il continue ses travaux scientifiques.

A 35 ans, il passe à l'Université de la Nouvelle Russie un concours à la suite duquel il obtient le titre de Maître de Conférences de Littérature grecque. Il y enseigne, comme Privat-Dozent, à partir de février 1892, la littérature byzantine.

En 1896 il soutient en russe sa thèse de Doctorat : « *Stéphanos Sakhlikis et son poème 'Αφήγησις παράξενος* », à la suite de laquelle il obtient le titre de professeur. En mars 1900, il occupe officiellement la chaire de littérature byzantine.

Ce travail, écrit en russe, est une étude pénétrante — *scharfsinnig*, dit Krumbacher — sur la vie et l'œuvre du poète crétois, avec un riche commentaire et un excellent glossaire. Il reprenait et renouvelait les travaux d'Émile Legrand (1871 et 1885).

En 1906, à l'université de Kiev, Papadimitriou reçoit le titre de Docteur en littérature grecque pour son travail considérable sur *Théodore Prodrome*. Il y est nommé, en 1907, professeur de littérature grecque.

A partir de cette époque, Papadimitriou s'occupe encore de littérature grecque médiévale — après la publication d'un dictionnaire russo-grec, il écrit dans divers périodiques russes des articles sur les auteurs grecs du Moyen Age — mais il s'intéresse à l'histoire de la Russie du Sud. Il fait à Odessa des recherches sur l'emplacement de la ville antique.

En 1914, au début de la guerre, il avait de nombreux travaux prêts à être publiés. Ils eurent le malheur de rester en Russie, pays que le savant byzantiniste dut quitter précipitamment. Malade, souffrant d'une blessure douloureuse qu'il s'était faite dans une chute malheureuse au cours d'un voyage de travail, Papadimitriou vint mourir à Constantinople, d'où était originaire sa femme, la fille du professeur Spatharis, mathématicien distingué, qui s'occupa activement de musique byzantine.

Il faillit venir à Athènes où devait lui être confiée, à l'Université, la chaire de littérature médiévale (qu'occupe actuellement M. N. Bees). La mort le priva de cette grâce et l'enleva avant qu'il ait pu achever en sa patrie l'œuvre que, de si longues années, il avait accomplie en son honneur à l'étranger.

Savant très estimé en Russie et dans toute l'Europe, autant qu'en

Grèce, la patrie des études byzantines, Synodis Papadimitriou n'était pas aimé seulement pour ses travaux d'une admirable probité et d'une rare érudition mais encore pour sa droiture et sa haute vertu.

Je suis sûr d'exprimer votre pensée à tous en adressant à Madame Papadimitriou, qui vit à Dédégatch (Alexandrople) avec un courage admirable, en tâchant de compléter par un travail opiniâtre une pension que la rigueur des administrations rend insuffisante, nos hommages respectueux et notre vif regret de ne point l'avoir vue parmi nous, en ces quelques jours où nous avons examiné ensemble des problèmes que le grand savoir de son mari nous eût aidé à éclaircir.

Athènes Octave M.

Jean Psichari

Jean Psichari est né à Odessa le 15 mai 1854 ; sa famille étant venue se fixer en France il fit à Paris ses études secondaires et supérieures ; après une brillante licence, il s'inscrivit comme auditeur à l'École des Hautes Études, où il eut pour maîtres Egger, L.Havet, Jacob, G. Paris, Tournier et H. Weil. Agrégé en 1882,il débuta dans la philologie par une édition des *Adelphes*, puis il s'orienta vers le grec médiéval et moderne. En 1885, il fut nommé titulaire de la chaire de philologie byzantine et néo-grecque qui venait d'être créée à l'École des Hautes Études, en même temps qu'il commençait de publier ses premiers travaux relatifs au développement historique du grec moderne et à la dialectologie néo-grecque. En 1888, la publication d'un ouvrage en grec vulgaire, *Τὸ Ταξίδι μου*, fut le point de départ du mouvement littéraire et linguistique en faveur de la langue démotique, auquel J. Psichari a consacré sa vie. En 1904, il succéda à Émile Lêgrand dans la chaire de grec moderne à l'École des Langues Orientales, et mena de front jusqu'à sa retraite (octobre 1928) ses deux enseignements. (1)

Jean Psichari est mort à Paris le 30 septembre 1929.

A. M.

---

(1) [La publication posthume d'un recueil d'articles de Jean Psichari nous a permis de passer en revue, page 894 et suivantes de ce tome VI, l'œuvre d'un maître trop tôt disparu.]

Wilhelm Spiegelberg

Wilhelm Spiegelberg, professeur d'égyptologie à la faculté de Munich, a été enlevé, le 24 décembre 1930, par une mort subite et précoce. Né à Hanovre (Allemagne) en 1870, il se livra par inclination à l'étude de cette spécialité si difficile,et fut l'élève de Dümichen et de Nöldeke, à Strasbourg, d'Erman et de H. Brugsch à Berlin, de Maspéro à Paris. « Privatdozent » à Strasbourg en 1894, et en 1899 professeur agrégé, il occupa, en 1907, la chaire où Dümichen l'avait précédé.

Ayant quitté Strasbourg, en 1918, il fit un séjour de 4 années à Heidelberg et fut nommé, en 1923, à la chaire de Munich. Son activité scientifique était extraordinaire, dans toutes les branches de l'égyptologie. Mais c'est dans l'étude de la langue démotique qui avait précédé la langue copte qu'il se spécialisa particulièrement. On peut dire que c'est dans l'étude de cette science qu'il déploya la plus grande activité. Profond connaisseur de la langue grecque, il étudia, en collaboration avec les hellénistes et les byzantinistes, les documents démotiques et coptes de l'époque gréco-romaine de l'Égypte.Les résultats de ses savantes études parurent dans des publications vraiment innombrables et aussi dans quelques livres très appréciés par le monde scientifique. Son bref dictionnaire copte (*Koptisches Handwörterbuch*, Heidelberg, 1921) conservera une place honorable à côté du grand Thesaurus de Crum en cours de publication. Sa grammaire de la langue démotique (1926) est une création personnelle et unique en son genre. Les matériaux de deux dictionnaires démotiques ont été préparés par lui et pourront être utilisés par ses élèves, en particulier par W. Edgerton (Chicago). Par contre, il a laissé tout prêt pour la publication le catalogue des documents démotiques du Musée Égyptien du Caire, fruit de travaux qu'il exécuta sur place pendant les années 1926, 1928 et 1929.

La mort précoce de Spiegelberg laisse une lacune qui ne pourra se combler avant un fort laps de temps ;car il était incontestablement le seul qui connût à peu près tout le matériel scientifique concernant sa spécialité.

Modeste, affable, sincère, il avait su se faire aimer de tout le monde, et sa mort est unanimement regrettée par les savants de toutes les nations.

Le Caire. Max Meyerhof.

NOTES

L'Institut de Philologie et d'Histoire orientales de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles.

Le 24 novembre 1931 a eu lieu la séance inaugurale de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales, fondé auprès de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles par un généreux donateur, secondé par un groupe d'Arméniens en tête desquels il faut citer la comtesse d'Arschot (née Nubar Pacha). L'Institut comprend les séminaires suivants :

Byzantinologie : M. Henri GRÉGOIRE, vice-président de l'Institut.
Syrologie : M. Marc-Antoine KUGENER.
Langue, littérature et histoire de l'Arménie : M. Nicolas ADONTZ.
Philologie sémitique : M. Isidore LÉVY.

Voici le programme de l'Institut pour l'année académique 1931-1932 :

DÉSIGNATION DES COURS NOMS DES PROFESSEURS	JOURS ET HEURES					
	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
L'épopée byzantine et la société contemporaine : M. H. GRÉGOIRE.			16 à 18			
Syriaque : M. M.-A. KUGENER.				14 à 16		
Cours élémentaire de langue arménienne : M. N. ADONTZ	16					
Histoire et littérature de l'Arménie : M. N. ADONTZ.			9			
Commentaire philologique et histoire de textes de l'Ancien Testament : M. I. LÉVY.		16				
Cours élémentaire de langue égyptienne : M. N. :						
Institutions et société de l'ancien empire égyptien : M. Jacques PIRENNE,						

Le successeur d'Auguste Heisenberg.

M. Fr. Dölger est, depuis le mois de mai 1931, professeur ordinaire de philologie grecque médiévale et néo-grecque à l'Université de Munich. Il a succédé, selon le vœu de tous les byzantinistes, au regretté Auguste Heisenberg, dans ses fonctions de professeur, de directeur du séminaire fondé par Krumbacher, et d'éditeur de la *Byzantinische Zeitschrift*. Nous ne pouvons terminer ce tome VI de *Byzantion* d'une manière plus heureuse que par cette annonce accompagnée de nos confraternelles et amicales félicitations au troisième successeur de l'illustre rénovateur de notre discipline.

La Bibliothèque byzantine de Bruxelles.

Le 30 novembre 1931 a été institué, près la Bibliothèque royale de Bruxelles, un *Office bibliographique des Études byzantines et slaves (Orient chrétien)* qui s'efforcera de réunir toute la littérature relative à nos études. Cet office publiera, tous les ans, une bibliographie raisonnée, en vue de laquelle il demande le concours des auteurs. Adressez tous ouvrages et tirages-à-part à la Bibliothèque Royale, pour l'*Office des Études byzantines*.

Tant de savants, amis et admirateurs de Sir William Ramsay, ont tenu à collaborer à ce volume jubilaire, que le second fascicule de Byzantion *VI se trouve envahi par les articles de fond. Nous avons dû, en conséquence, reporter à l'an prochain certaines chroniques, un grand nombre de comptes rendus, le memento bibliographique, la table des ouvrages reçus par la rédaction. Nous espérons que cette mesure exceptionnelle nous sera pardonnée par nos lecteurs, en raison de l'intérêt que présentent la plupart des articles de ces nouveaux* Mélanges Ramsay.

TABLE DES MATIÈRES

Tome VI (1931)

H. G. Sir William Ramsay ..... I-VIII
W. M. Ramsay. *Phrygian Orthodox and Heretics (400-800 A. D.)* 1-35
A. Vogt. Etudes sur le théâtre byzantin 37-74
M. Laurent. Art rhénan, art mosan et art byzantin ; la Bible de Stavelot 75-98
N. A. Mušmov. Une monnaie d'argent de l'empereur Alexandre 99-100
N. Festa. Longibardos 101-222
C. Osieczkowska. Note sur un manuscrit grec du Livre de Job, nº 62 du Musée byzantin d'Athènes 223-228
G. Ostrogorsky. Das Steuersystem im byzantinischen Altertum und Mittelalter 229-240
N. Radojčić. Die griechischen Quellen zur Schlacht am Kosovo Polje 241-246
H. Grégoire. L'opinion byzantine et la bataille de Kossovo 247-251
V. Laurent. Un sceau inédit du protonotaire Basile Kamatéros. 253-272
M. Kmosko. Das Rätsel des Pseudomethodius. 273-296
N. Bănescu. Ein ethnographisches Problem am Unterlauf der Donau aus dem XI. Jahrhundert 297-307
Vl. Mošin. Les Khazares et les Byzantins (xe siècle)..... 309-325
W. G. Waddell. Codex Alexandrinus Aesopi fabularum. 327-331
G. Vernadsky. « The Tactics » of Leo the Wise and the Epanagoge 333-335
D. Anastasijević. La chronologie de la guerre russe de Tzimiscès 337-342
J. Sajdak. Que signifie *Κυριώτης Γεωμέτρης*? 343-353
V. Laurent. « L'Histoire byzantine » de Georges Pachymère. 355-364
W. H. Buckler. Un discours de consulaire sous Justinien 365-370
P. Skok. Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques 371-378
G. Gerola. L'effige del despota Giovanni Cantacuzeno ... 379-387
R. M. Dawkins. Notes on the study of the modern Greek of Pontos 389-400
R. Vari. Sylloge tacticorum Graecorum 401-403

G. Buckler. A sixth century Botaniates 405-410
Edm. Weigand. Zur Monogramminschrift der Theotokos - (Koimesis) - Kirche von Nicaea 411-420
W. M. Calder. The new Jerusalem of the Montanists..... 421-425
R. Goossens. Un résumé d'une Vie, en vers politiques, du pape Léon le Grand 427-432
R. Goossens. Note additionnelle à propos d'un manuscrit perdu de la « Vie de Porphyre » 433-434
P. Peeters, S. J. Quelques noms géographiques arméniens dans Skylitzès 435-440
R. Draguet. La christologie d'Eutychès d'après les actes du synode de Flavien (448) 441-457
A. Wilhelm. Lesefrüchte 459-468
A. Solari. Sulla morte del « Magister equitum » Teodosio 469-476
Is. Lévy. *ΑΡΔΑΦ* 477-479
H. Grégoire. Le Tombeau et la Date de Digénis Akritas 481-508
Le IIIe Congrès des études byzantines à Athènes..... 509-516
Nikolaj Michajlovič Běljaev (par A. Grabar) 517-518
August Heisenberg (par H. Grégoire) 519-520
Fr. Cumont. L'archevêché de Pédachtoé et le sacrifice du faon 521-533
G. de Jerphanion. Histoires de Saint Basile dans les peintures cappadociennes et dans les peintures romaines du moyen âge 535-558
J. Ebersolt. Céramique et statuette de Constantinople 559-563
J. Zeiller. Sur la place du palais de Dioclétien à Spalato dans l'histoire de l'art 565-569
J. D. Ştefănescu. Monuments d'art chrétien trouvés en Roumanie 571-612
G. de Jerphanion. Le calice d'Antioche à l'Exposition d'art byzantin 613-621
A. Vogt. Etudes sur le théâtre byzantin (II)..... 623-640
G. I. Brătianu. Nouvelles contributions à l'étude de l'approvisionnement de Constantinople sous les Paléologues et les empereurs ottomans 641-656

Chronique

A. — Bulletins régionaux

Hongrie (1922-1930). Par J. Moravcsik 657-702
Roumanie. Par N. Bănescu 702-706
Une Exposition d'art byzantin à Paris. Par Ch. Diehl et J. Ebersolt 707-721

B. — Bulletins spéciaux

Bulletin papyrologique V (1930). Par M. Hombert 722-736
Le folklore en Grèce. De 1919 à 1920. Par S. P. Kyriakidis 737-770

Bulletin de sigillographie byzantine, 1930. Par V. Laurent 771-829
Chronique de droit byzantin. Par Paul Collinet 831-839

Comptes rendus

Franz CUMONT. Les Religions orientales dans le paganisme romain. Par P. Alphandéry 841-844
Hildegard SCHAEDER. Moskau das Dritte Rom. Studien zur Geschichte der politischen Theorien in der slavischen Welt. Par Martin Jugie. 844-846
R. DRAGUET. Le juif Josèphe, témoin du Christ ? A propos du livre de M. Eisler. Par Roger Goossens 846-855
Joseph MARKWART. Südarmenien und die Tigrisquellen nach griechischen und arabischen Geographen. Par P. Peeters 855-860
F. W. HASLUCK. Christianity and Islam under the Sultans. Par Richard M. Dawkins 861-869
G. AUDISIO. Harun al-Rashid, Caliph of Bagdad. Par P. Peeters 870-871
Percy Ernst SCHRAMM. Kaiser, Rom und Renovatio. Par François-L. Ganshof 871-874
MÉTHODE D'OLYMPE. De Autexusio, version slave et texte grec édités et traduits en français par A. VAILLANT. Par C. Backvis 875-877
Paul PEETERS. L'Intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie en 338. Par Roger Goossens 877-881
Eugène H. BYRNE. Genoese Shipping in the Twelfth and Thirteenth Centuries. Par John L. La Monte 882-883
Gerhard ROHLF. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität. Par R. M. Dawkins. 883-893
Jean PSICHARI. Quelques travaux de Linguistique, de Philologie et de Littérature helléniques. Par André Mirambel 894-899
Gennade SCHOLARIOS. Oeuvres complètes (t. V) éditées par L. PETIT, X. A. SIDÉRIDES et M. JUGIE. Par M. Jugie 899-902
G. DE JERPHANION. Mélanges d'archéologie anatolienne (Monuments préhelléniques, gréco-romains, byzantins et musulmans du Pont, de Cappadoce et de Galatie). Par Albert Gabriel 903-908
Arthur BOAK, Enrich PETERSON. Karanis, Topographical and architectural Report of Excavations during the season 1924-1928. Par Ev. Breccia 908-912
N. P. KONDAKOV. The Russian Icon. Translated by E. H. MINNS. Par A. Grabar 912-918
Victor LASAREFF. Über eine neue Gruppe byzantinisch-venezianischer Trecento-Bilder. Par Marcel Laurent 918-921

W. H. Paine Hatch. Greek and syrian miniatures in Jerusalem. Par Marcel Laurent 921-923
Vojeslav Molè. Historja sztuki starochrześcijańskiej i wczesnobizantyjskiej. Par Celina Osieczkowska ... 924-925
Constantin Maléas. *Εἰκόνες Λαϊκῆς Ἀρχιτεκτονικῆς*. Par Octave Merlier 925-928
Madame Ang. Hadjimikhali. *Ἑλληνικὴ Λαϊκὴ Τέχνη* Par Octave Merlier 928-932
Isidore Lévy. Recherches sur les sources de la légende de Pythagore. Par Roger Goossens 932-960
Gustave Glotz. Le prix du papyrus dans l'Antiquité grecque. Par Roger Goossens 960-962

Nécrologies.

Adolf van Harnack. Par Hans Lietzmann. 963-965
Theodor Nöldeke. Par Ignazio Guidi 965-968
Synodis Papadimitriou. Par Octave M. 968-970
Jean Psichari. Par A. M. 970-970
Wilhelm Spiegelberg. Par Max Meyerhof 971-971

Notes

L'Institut de Philologie et d'Histoire orientales de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles 973-973
Le successeur d'Auguste Heisenberg 974-974
La Bibliothèque byzantine de Bruxelles 974-974

BYZANTION

Revue internationale des études byzantines.

fondée en 1924

par Henri GRÉGOIRE *et* Paul GRAINDOR

publiée grâce au concours de la Fondation Universitaire, et des gouvernements belge et hellénique.

La Revue paraît deux fois l'an, en avril et en octobre. Elle forme annuellement un tome d'environ 800 pages, avec de nombreuses illustrations.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, prière de s'adresser à M. Henri GRÉGOIRE, Président de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Bruxelles, 45, **rue des Bollandistes**, à BRUXELLES.

La correspondance relative aux abonnements et à l'administration doit être adressée à Mlle M. HENDRICKX, secrétaire-trésorière, 13, **rue de Berlaimont**, à BRUXELLES.

Prix de l'abonnement : Tome VI(1931) en deux fascicules : Belgique : 160 fr. belges. Étranger : 40 belgas.

DES PRESSES DE J. DE MEESTER ET FILS - WETTEREN (BELGIQUE).